Le Premier Yokozuna (Akashi Shiganosuke) – Petite histoire du grade ultime du sumo
Le 4ème yokozuna Tanikaze Kajinosuke (1750-1795)
Le 9ème yokozuna Hidenoyama Raigoro (1808-1862)
Le 11ème yokozuna Shiranui Koemon (1825-1879)
Le 16ème yokozuna Nishinoumi Kajiro (1855-1908)
Le 19ème yokozuna Hitachiyama Taniemon (1874-1922)
Le 20ème yokozuna Umegatani II Toutaro (1878-1927)
Le 22ème yokozuna Tachiyama Mineemon (1877-1941)
Le 33ème yokozuna Musashiyama Takeshi (1909-1969)
Le 34ème Yokozuna Minanogawa Tozo (1903-1971)
Le 36ème yokozuna Haguroyama Masaji (1914-1969)
Le 39ème yokozuna Maedayama Eigoro (1914-1971)
Le 40ème yokozuna Azumafuji Kinichi (1921-1973)
Le 41ème yokozuna Chiyonoyama Masanobu (1926-1977)
Le 42ème Yokozuna : Kagamisato Kiyoji (1923-2004)
Le 43ème yokozuna Yoshibayama Junnosuke (1920-1977)
Le 44ème yokozuna : Tochinishiki Kiyokata (1925-1990)
Le 45ème yokozuna Wakanohana Kanji (1928-)
Le 51ème yokozuna Tamanoumi Masahiro (1944-1971)
Le 53ème Yokozuna Kotozakura Masakatsu / Sadogatake Yoshikane
Le 57ème Yokozuna Mienoumi Tsuyoshi (1948-)
Le 60ème yokozuna Futahaguro Koji (1963-)
Le 62ème yokozuna Onokuni Yasushi (1962 -)
Le sekiwake Takanobori, « le Raiden de Shinshu »
Tenryu Saburo et l'incident du Shunjuen
Dewagatake Bunjiro
Isegahama Seinosuke – Ozeki Kiyokuni Katsuo
Kotogahama Sadao (1927-1981)
La non promotion de Konishiki : Quinze ans après…
Le sekiwake Kohitachi Yoshitaro.
In The Hall of the Mountain Kings

Kimarite focus 1 : Yorikiri, Yoritaoshi, Abisetaoshi

Kimarite focus 2 : Uwatenage et Uwatedashinage

Kimarite focus 3 : Sotogake, Uchigake et Watashikomi

Kimarite focus 4 : Kotenage, Tottari & Sakatottari

Kimarite focus 5 : Shitatenage, Shitatedashinage et Shitatehineri

Kimarite Focus 6 : Oshidashi, Oshitaoshi, Tsukidashi, et Tsukitaoshi

Kimarite focus 7 : Utchari, Osakate et Harimanage

Kimarite Focus 8 : Susoharai, Chongake et Nimaigeri

Kimarite Focus 9 : Tsuridashi, Tsuriotoshi, Okuritsuridashi et Okuritsuriotoshi

Kimarite Focus 10 : Kozumatori, Tsumatori, Susotori

Yotsu- contre oshi-zumo

L'invasion étrangère dans le sumo

Quel avenir pour la dynastie Hanada ?

Frères du Sumo

Tenter l'impossible : Un comparatif des Yokozuna à travers les âges

Akeni : Les boîtes au trésor du sumo

Matta-Henka: un point de vue alternatif

S.O.S. : Shinjinrui On Sumo (les jeunes et le sumo)

Le banzuke, histoire et secrets.

La malédiction Shiranui : Mythe ou réalité ?

L'art dans le sumo

A la recherche du yokozuna idéal.

La grève de 1932 : 75 ans déjà...

La Classe '88 : une promo de légende

NSK et NHK

La NSK et le maquis des RP

Grandeur et décadence de Kitanoumi

Tachiai : Sujet sensible...

Le Sumo à Fukuoka : le paradis perdu ?

Le Sumo Classique d'Oki

Le jour où Dejima défit Asashoryu

Naki-zumo

Une décennie de basho.

L'Affaire Futahaguro

« La Bombe de Chair »

Le dernier sumotori

Tamaasuka

A mon avis, c'est la chevelure.

« J'ai vu le plafond tournoyer deux fois au-dessus de moi avant d'atterrir au sol ».

Au secours, les Russes débarquent !

Que la lumière soit…

« Shampouiner la crasse »

Les Hommes Invisibles

Renaissance

Le Gyoji

L'« Amasumo »

Le Ryogoku Kokugikan

Confectionner la tsuna

Le monde des oyakata

Le Torikumi

Règles juridiques et normes sociales dans le monde secret du sumo japonais.

Le Premier Yokozuna (Akashi Shiganosuke) – Petite histoire du grade ultime du sumo

La *Nihon Sumo Kyokai* (l'Association de Sumo) reconnaît en Akashi Shiganosuke le tout premier yokozuna de l'histoire de ce sport – une reconnaissance concrétisée par le monument du Mémorial des Yokozuna, érigé en 1900 par le 12ème yokozuna Jinmaku Kyuguro (1829-1903). Établi sur les terres du sanctuaire de Tomioka Hachimangu, dans le quartier Koto de Tokyo, le bloc de granit mesure environ 3,5 mètres de haut, est large d'un mètre et pèse vingt tonnes. Au dos du monument sont gravés des noms de yokozuna. Commençant avec Akashi Shiganosuke, et comprenant un *rikishi sans égal*, Raiden Tame-emon, les noms vont jusqu'au 45ème yokozuna Wakanohana I. Cette pierre a vu depuis un nouveau monument être ajouté non loin – une pierre gravée avec les noms de tous les autres yokozuna depuis le 46ème, Asashio Taro.

Le monument fut l'œuvre d'une vie pour Jinmaku qui arpenta le Japon dans tous les sens pour collecter des dons afin de réaliser son rêve, après avoir quitté les rangs du sumo professionnel. En élevant ce monument, Jinmaku fut la première personne à lister de manière formelle les yokozuna, dans un ordre qui n'avait jamais été défini jusque là, et également à entériner Akashi Shiganosuke, Ayagawa Goroji et Maruyama Gonzaemon, dans cet ordre, comme les trois premiers yokozuna de l'histoire.

Dans la préfecture de Tochigi, tout près de Tokyo, on considère encore Akashi Shiganosuke comme l'un des enfants les plus chers de l'endroit, que l'on dit avoir été le deuxième enfant de Yamanouchi Shuzen, un samurai d'Utsonomiya (préfecture de Tochigi), qui partit s'installer à Tokyo pour devenir une recrue de Sumaura Rinemon.



Malheureusement, on ne sait presque rien d'autre sur Akashi Shiganosuke. Il existe, toutefois, trois théories concernant ce « nom » de personnage historique :

1. Akashi Shiganosuke n'a pas d'existence en tant que personnage historique. Il n'est qu'un élément d'histoires folkloriques dites et redites par des conteurs de l'ère Edo.

2. Deux Akashi existèrent et même s'ils vécurent à des endroits différents, les histoires de leurs vies finirent par ne plus faire qu'une pour donner celui que nous connaissons aujourd'hui comme Akashi Shiganosuke.

3. Un Akashi Shiganosuke a bien existé dans le sumo, mais il n'était pas un rikishi de la valeur d'un yokozuna.

Donc, alors même que considérer Akashi comme ayant été le premier yokozuna de l'histoire est pour le moins sujet à caution, Jinmaku dut avoir de très bonnes raisons pour l'avoir sélectionné comme tel. Ceci étant dit, il nous faut effectuer une brève digression afin de passer rapidement en revue la manière dont est promu un yokozuna, pour poser le contexte propre à l'explication de ce mystère.

Depuis 1951, la Sumo Kyokai, l'institution qui préside aux destinées de l'Ozumo, a officiellement pris en charge la responsabilité de la promotion des yokozuna. Le livre des règles officielles définit la condition de qualification comme étant deux tournois consécutifs avec un yusho ou un *équivalent de yusho* à la clé (mais pas nécessairement au rang d'ozeki).

Les membres du Conseil de Délibération des Yokozuna (Yokozuna Deliberation Council, YDC), créé en mai 1950, discutent du bien-fondé d'une promotion au rang de yokozuna, quand un candidat méritant survient, et si le rikishi en question est jugé comme remplissant tous les critères tels que les performances, l'attitude

personnelle et l'aura. Si l'on considère qu'il fait l'affaire, le YDC recommande alors sa promotion auprès des membres de la Rijikai (conseil d'administration de la Kyokai). En parallèle, les membres du YDC discutent également des performances des yokozuna en place après chaque tournoi et délivrent les commentaires idoines au président de la Kyokai, charge à ce dernier de les retransmettre aux yokozuna et à leurs oyakata.

Les membres du YDC sont en fait nommés par la NSK et sont connus pour leur implication dans le monde des arts ou des affaires. Leur nombre ne peut excéder quinze personnes. En ce qui concerne le rang de yokozuna, il n'a commencé à faire son apparition qu'avec le 16ème yokozuna Nishinoumi Kajiro, en 1890. D'un point de vue technique, en ce qui concerne le classement du banzuke, avant Nishinoumi, tous les rikishi de haut niveau du sport étaient considérés comme des ozeki et combattaient comme tels. Le titre de yokozuna n'était rien de plus que l'indication d'une permission accordée d'accomplir la cérémonie du yokozuna dohyo-iri.

Le premier rikishi à avoir été officiellement promu au rang de yokozuna par la NSK fut le 41ème yokozuna Chiyonoyama Masanobu en 1951.



Avant cette date, l'institution qui de facto délivrait les licences dans le sumo, la Maison des Yoshida Tsukasa, entérinait chaque promotion de yokozuna. La Maison des Yoshida Tsukasa délivra les diplômes de yokozuna à 37 lutteurs, à l'exception donc des trois premiers. Akashi, Ayagawa et Maruyama, ainsi que certains yokozuna du sumo d'Osaka, reçurent leurs licences de la Maison de Gojo, ce qui provoqua d'âpres joutes entre les deux camps rivaux. Les yokozuna nommés par Osaka furent le 7ème yokozuna Inazuma, le 12ème yokozuna Jinmaku, le 14ème yokozuna Sakaigawa et le 15ème yokozuna Umegatani, qui reçurent leurs diplômes simultanément de Tokyo et d'Osaka. Le 23ème yokozuna Ookido reçut son titre de la Kyokai d'Osaka de manière totalement indépendante.

Lorsque la Maison des Yoshida Tsukasa finit par se rapprocher et se réconcilier de la Kyokai d'Osaka, et que les diplômes de yokozuna finirent par être approuvés conjointement par les deux organismes peu après, la Maison de Gojo disparut rapidement du paysage de l'Ozumo, et l'on n'en entendit plus jamais parler. Chose intéressante, à peu près à cette époque, la Maison des Yoshida Tsukasa remit à jour les documents en sa possession sur les yokozuna alors connus et enregistra Ayagawa et Maruyama comme yokozuna, bien que, pour ce qui concerne Ayagawa, les dates soient toujours sujettes à caution. On peut donc considérer Maruyama de la même manière que ceux des yokozuna dont les diplômes furent reconnus par les Yoshida soit après qu'ils se sont retirés du sport, ou bien à titre posthume.

Les membres de la famille des Yoshida Tsukasa ont fait à l'origine leur entrée dans le monde du sumo comme gyoji, après avoir hérité du titre et de la charge de Shigano Seirin – l'homme généralement considéré comme celui ayant défini le premier les 48 techniques (originelles) du sumo et comme le fondateur de la profession de gyoji. Le statut de gyoji est depuis bien longtemps passé de la Maison des Yoshida aux familles Kimura et Shikimori, qui sont encore les deux branches de gyoji actifs dans l'Ozumo.

La Maison des Yoshida Tsukasa délivra les deux premiers diplômes de yokozuna à Tanikaze Kajinosuke et Onogawa Kisaburo en novembre 1789. De fait, cet acte était la proclamation de la domination de cette famille sur tout ce qui touchait le cérémonial dans le monde du sumo. En 1789, le 19ème chef de la famille, Oikaze Yoshida, conçut un plan pour accorder un diplôme aux rikishi les plus puissants pour qu'ils puissent accomplir des cérémonies de dohyo-iri (seuls) sur le dohyo, dans le but de contribuer à la promotion des tournois de sumo, et donc accroître sa propre puissance dans le monde du sumo. Les archives familiales indiquent que l'Empereur Gotoba (1183-1198) accorda la distinction d'Oikaze au premier Yoshida en 1186. De fait, la lignée familiale fut préservée jusqu'à ce jour – temps du 25ème Oikaze.

A l'époque de la délivrance du premier titre de yokozuna par la Maison des Yoshida Tsukasa, de telles cérémonies et évènements publics étaient strictement réglementés. Le 19ème Oikaze demanda la permission des autorités locales de pouvoir faire accomplir une cérémonie officielle de « dohyo-iri », en se basant sur un précédent selon lequel Ayagawa et Maruyama auraient accompli une cérémonie similaire, bien qu'en raison d'un incendie, toute trace écrite de ce fait ait été perdue. Les documents ne faisaient pas du tout mention d'Akashi Shiganosuke. En outre, les archives des Yoshida considéraient alors Genjiyama comme le second yokozuna, plutôt qu'Ayagawa.



Venant à bout des problèmes bureaucratiques, Oikaze réussit à faire accomplir la cérémonie par les sekiwake Tanikaze Kajinosuke et Onogawa Kisaburo, une corde de chanvre passée autour de leurs kesho-mawashi. Aucun des deux n'était ozeki à ce moment, puisqu'en ce temps-là, les lutteurs du rang d'ozeki n'étaient pas des rikishi réellement compétitifs mais plutôt des « monstres physiques au regard de tueur », dont on se servait uniquement pour attirer plus de spectateurs payants. Ils étaient plus une attraction qu'autre chose. Par essence à cette époque, les rikishi du rang de sekiwake, bien qu'étant classés en dessous des ozeki, étaient généralement bien supérieurs et les plus adroits des rikishi durant les tournois.

La principale raison pour laquelle Tanikaze et Onogawa furent sélectionnés comme les premiers yokozuna officiellement nommés se basait sur leur popularité montante et sur le nombre de gens attendant avec impatience un tournoi dans lequel ils seraient face à face. Ils devinrent d'excellents rivaux et furent réputés produire un sumo bien plus passionnant que celui délivré par les autres. En effet, ils attirèrent plus de fans aux tournois et aidèrent les promoteurs à engranger des succès financiers bien plus importants que tout ce qui avait été accompli jusque là, ce qui, en sus de leur popularité et des récompenses qui s'accumulaient, aida tout simplement à consolider la position des Yoshida au sein de l'Ozumo.

Plus tôt dans l'histoire, on raconte qu'un tournoi de sumo cérémoniel avait été organisé en l'honneur d'un Empereur, et puis, à l'ère de Nobunaga Oda, premier shogun à avoir tenté d'unifier le Japon, le véritable centre du pouvoir national passa de la Maison Impériale aux Shogun, avec pour conséquence que les tournois suivants furent tenus sous la coupe de ces derniers. En fait, durant l'ère Edo, tous les rikishi appartenaient à leur *daimyo* local (seigneur samurai) et étaient donc invités à apparaître dans les tournois par les daimyo. Tout au long de cette époque, des tournois non répertoriés furent organisés par des paysans et des rikishi amateurs dans différentes régions, mais ils n'eurent jamais une importance propre à susciter des inquiétudes.

A peu près à la même époque, quelques promoteurs entreprenants commencèrent à organiser des tournois de sumo avalisés par différentes autorités locales. Ces évènements étaient montés de manière plus professionnelle, mais ils étaient pour la plupart des entreprises établies au coup par coup, et on ne demandait pas de droits d'entrée. Il n'y avait pas de stars en vue mais après un certain temps ces évènements commencèrent à s'éparpiller un peu partout.

Puis, en 1624, selon l'historiographie du sumo, lors d'un tournoi de sumo tenu dans le quartier de Yotsuya Shiomashi à Tokyo, Akashi Shiganosuke fit la démonstration d'un sumo inédit et puissant, faisant pour la première fois de ce tournoi un succès financier. Le bouche à oreille au sujet de cette star montante signifiait que l'on pouvait demander un prix d'entrée. Un autre document, écrit bien des années après, établit que ce tournoi se produisit peu après 1713, et dépeint même Akashi Shiganosuke comme un rikishi petit et très technique. D'autres sources historiques le décrivent comme un géant issu de la ville précédemment citée d'Utsonomiya, préfecture de Tochigi. On disait de lui qu'il mesurait 2,58 mètres et pesait 184 kilos. Plus encore, on dit qu'Akashi reçut le titre honorifique de *Hinoshita Kaizan* par le troisième Shogun Tokugawa, Iemitsu. Ce terme symbolise l'homme le plus puissant, et le tampon à cette effigie ne peut être utilisé que par

un yokozuna sur ses tegata et autres documents. A l'origine, ce terme était un vocable bouddhique et signifiait « être un pionnier en construisant un temple » ; *Hinoshita* signifie *sous les Cieux*, tandis que *Kaizan* signifie *ouvrir une montagne*.

Selon le folklore du sumo, Akashi Shiganosuke fit face au géant de 2,27 mètres, Niou Nidayu (connu aussi sous le nom de Maruyama Nidayu), à Kyoto. Alors qu'Akashi était soulevé très haut par Nidayu, il fit une pirouette en l'air et parvint à faire chuter Nidayu pour remporter le combat.

Un autre document historique atteste même que Akashi Shiganosuke vécut aux alentours de 1750 et qu'il fut un jour défait par un ancien rikishi âgé de 65 ans – quelque chose d'assez improbable si l'on tient compte de la carrure qu'on lui prêtait. De toute manière, un seul rikishi ne peut avoir combattu au début du 17ème siècle, puis encore au milieu du siècle suivant. En tout état de cause, au 19ème siècle, le nom d'Akashi était devenu synonyme du rikishi le plus puissant et le plus fort. Ses exploits de rikishi devinrent une des histoires privilégiées de bien des conteurs qui continuèrent à y apporter leurs propres enjolivures et à construire la légende.



Une illustration de sumo réalisée autour de 1850 montre les yokozuna du premier (Tanikaze) au neuvième (Hidenoyama); tous les rikishi diplômés par la Maison des Yoshida Tsukasa. Et sur ce dessin, au-dessus de tous, presque comme s'il les regardait des cieux, on peut voir Akashi Shiganosuke avec son titre, Hinoshita Kaizan.

Peut-être, dans l'esprit de Jinmaku, ignorer une telle légende – presque une divinité en son temps – était-il inconcevable, en raison des milliers de gens ordinaires qui contribuèrent à façonner cette légende. Cette considération a du peser de tout son poids quand il plaça le nom de Akashi Shiganosuke au sommet de la liste des yokozuna sur la pierre que nous pouvons encore contempler aujourd'hui.

Le 4ème yokozuna Tanikaze Kajinosuke (1750-1795)

par Joe Kuroda

Le 26 septembre 2010, au senshuraku de l'Aki basho, le yokozuna Hakuho se défait de l'ozeki Harumafuji par yorikiri pour s'emparer du yusho de makuuchi sans concéder la moindre défaite, son huitième zensho-yusho en carrière, égalant le record détenu jusqu'alors par les grands yokozuna Futabayama et Taiho. Hakuho étend en outre sa série de victoires consécutives au chiffre de 62 unités, et il atteindra la marque pour l'heure inégalée de Futabayama de 69 succès au septième jour du Kyushu basho de cette année s'il continue à gagner.

Si Hakuho remporte son combat du shonichi du Kyushu basho 2010, il enregistrera 63 victoires consécutives, égalant la marque établie par le 4ème yokozuna Tanikaze, sans conteste l'un des plus grands et puissants yokozuna de tous les temps. Comme avec tous les records, il est assez vain chercher à comparer ceux établis par Hakuho avec les records de Futabayama ou de Tanikaze, les deux derniers ayant combattu à une époque où il n'y avait que deux basho par an au lieu de six. Si cela ne ternit en rien les exploits de Hakuho, la comparaison n'est pas franchement possible, puisqu'il a fallu plus de trois ans à Futabayama et quatre années à Tanikaze pour établir leurs marques tandis que Hakuho a pu effectuer la sienne en moins d'un an. Non seulement il peut se passer beaucoup de choses en trois ans, mais maintenir le même haut niveau de performances durant un tel laps de temps dans un sport aussi exigeant que le sumo sur le plan physique comme sur le plan mental est tout bonnement stupéfiant.



Selon la liste officielle des yokozuna telle que reconnue par la Nihon Sumo Kyokai (l'Association Japonaise de Sumo), Tanikaze est considéré comme le quatrième yokozuna, suivant les mythiques Akashi Shiganosuke, Ayagawa Gojori et Maruyama Gonzaemon. La plupart des historiens du sumo doutent de l'existence même d'Akashi et d'Ayagawa, tandis que Maruyama ne s'est vu conférer la distinction de yokozuna qu'à titre posthume. On dit que Maruyama ne fut rajouté qu'après coup par la Maison des Yoshida Tsukasa, afin de justifier l'attribution des licences de yokozuna à Tanikaze et Onogawa.

Historiquement, Tanikaze Kajinosuke et Onogawa Kisaburo sont les deux premiers yokozuna à avoir reçu la licence ou le certificat de yokozuna en novembre 1789 par le 19ème Yoshida Oikaze, qui dirige alors l'organisme de direction de l'Ozumo, la fameuse Maison des Yoshida Tsukasa. Si elle s'est depuis séparée de l'Ozumo, la Maison des Yoshida essaie toujours aujourd'hui de préserver la culture du sumo de nos jours par l'entremise de son chef actuel, le 25ème Yoshida Oikaze, Yoshida Nagataka. Le 19ème Yoshida Oikaze a apporté une série d'innovations dans l'Ozumo qui visaient à rendre respectable ce qui était alors un sport naissant et à lui assurer une reconnaissance plus grande de la part de la classe dirigeante de l'époque, les seigneurs régionaux et les autorités religieuses.

L'idée de Yoshida Oikaze est d'attribuer une licence de yokozuna au rikishi le plus en vue lui permettant d'effectuer la cérémonie de yokozuna dohyo-iri, ceint d'une tsuna (corde) shinto autour de la taille afin d'honorer le dieu de la terre. Tanikaze et Onogawa sont tous deux classés ozeki, alors le plus haut rang de l'Ozumo, celui de yokozuna n'ayant pas d'existence en tant que grade avant que le 16ème yokozuna

Nishinoumi Kajiro n'insiste pour que la mention de « yokozuna » ne soit accolée à côté de son nom en 1890.

Nishinoumi pense alors qu'un ozeki détenteur d'une licence de yokozuna ne devrait pas être surclassé par d'autres ozeki, quelles que soient leurs performances dans les basho précédents. Nishinoumi est outré lorsqu'il constate que celui qui est alors l'ozeki Konishiki (plus tard yokozuna) doit être placé plus haut sur le banzuke que lui et il proteste avec véhémence auprès de la Kyokai. Pour apaiser son indignation, la Kyokai rajoute le rang de yokozuna sur le banzuke à titre expérimental, une idée qui comme nous le savons est encore en cours aujourd'hui.

Yoshiro Kaneko naît comme l'aîné mâle d'un riche fermier de ce qui est aujourd'hui la ville de Sendai, dans la préfecture de Miyagi, le 8 septembre 1750. Le jeune Tanikaze acquiert rapidement une réputation dans les environs de Sendai, capable qu'il est de transporter facilement un ballot de riz de trente kilos sur cinq ou six kilomètres sans s'arrêter alors qu'il n'est âgé que de sept ans. À l'évidence, le fait qu'il ait dès le départ pu bénéficier d'une alimentation riche, sans avoir jamais à se soucier du prochain repas, est d'un grand secours. Le fait même que sa date de naissance précise est connue alors qu'on est sous l'ère Edo donne une idée claire de l'importance de sa famille dans une région où la plupart des fermiers vivent dans une pauvreté crasse.



Une rencontre fortuite se produit alors que Yoshiro vient d'avoir 17 ans et qu'il est appelé à construire des ponts sur les rivières après que de sévères inondations aient frappé la région de Sendai. Celui qui est alors le sekiwake Sekinoto Okuemon (futur deuxième Isenoumi oyakata) se trouve dans le voisinage alors qu'il voyage pour organiser un tournoi jungyo au profit de son seigneur sur Sendai, et aperçoit Yoshiro en train de charrier avec aisance des blocs de pierre. Il ressent immédiatement l'énorme potentiel dont dispose le jeune Yoshiro. Sekinoto demande immédiatement à l'un des féaux de son seigneur de Sendai, le clan de Shiraishi, de prendre sous son aile Yoshiro et de le préparer à devenir un rikishi.

Yoshiro devient si grand et solide que lorsqu'il fait ses débuts sur le dohyo sous le shikona de Dategaseki Moriemon à l'âge de 19 ans, pour le basho d'avril 1769 à Edo (Tokyo), il est immédiatement classé comme ozeki. En fait, les promoteurs du sumo à cette époque dénichent régulièrement des hommes de taille gigantesque pour attirer plus de monde et d'amateurs de curiosités. Ces hommes sont connus sous le vocable d'« ozeki étendards », ne disposant que d'une expérience minime du sumo et sans aptitudes perceptible, leur rôle se bornant à rester là pour attirer les curieux et les indécis dans l'enceinte. Ces « rikishi » n'apparaissent bien souvent que pour le dohyo-iri lors du senshuraku et la plupart disparaissent comme ils sont arrivés une fois le basho achevé.

Yoshiro endure trois basho comme ozeki étendard mais il a des ambitions et des aspirations très affirmées, convaincu qu'il est par le discours du sekiwake Sekinoto et son insistance quant à son énorme potentiel dans l'Ozumo. Si les résultats de ses trois premiers basho comme ozeki étendard n'ont qu'une signification très relative, ils sont toutefois un signe qu'il est plus qu'un simple figurant puisque ses scores sont de quatre victoires pour trois kyujo pour son premier basho, suivi d'une défaite et sept kyujo et trois victoires et cinq kyujo (à cette époque, même quand un seul des compétiteurs ne se présente pas sur le dohyo, les deux hommes prévus pour combattre sont décomptés en tant que kyujo). Heureusement pour Yoshiro il y a d'autres gens pour croire tout autant en lui et il se voit autoriser à prendre un nouveau départ depuis le rang de maegashira 1 ouest au basho de novembre 1770. Il effectue une progression rapide pour grimper au rang

de komusubi en 1771, même s'il repasse hiramaku après un basho. Il mesure alors près d'un mètre 90 et ses combats contre l'ozeki géant de 227 cm Shakagatake Kumoemon remplissent l'enceinte de fans attirés par leurs physiques hors normes.

Alors qu'il entre dans le basho d'octobre 1776 comme komusubi, il change de shikona pour devenir le second Tanikaze Kajinosuke. Suite à ce basho, Tanikaze ne quittera plus les rangs sanyaku. Le premier Tanikaze Kajinosuke était un rikishi réputé travaillant sous la coupe de ses mécènes, les Shiraishi, et on disait de lui qu'il n'avait pas perdu un seul combat en neuf années. Recevoir une telle distinction donne une idée des des attentes et de la foi placée en lui par ses supporters locaux.



Après un score de sept victoires sans concéder de revers au basho d'octobre, Tanikaze est promu sekiwake en avril 1777, où il enregistre deux victoires pour une défaite et cinq kyujo et revenir au rang de komusubi. Toutefois, à compter de ce moment, il ne concède plus qu'une unique défaite au cours de sept basho suivants avant d'être promu ozeki en mars 1781. ramené à notre époque il pourrait paraître que les choses avancent bien lentement, mais on est encore à une ère où bien des combats s'achèvent sur des matchs nuls, des non-décision et des kyujo. Bien souvent, des rikishi qui sentent qu'ils n'ont aucune chance de l'emporter ne se présentent pas sur le dohyo, et les gyoji préfèrent rendre une décision de combat nul lors de combats indécis plutôt que de prendre une décision sur le vainqueur (il n'y a alors pas de torinaoshi).

La série de victoires consécutives de Tanikaze débute en fait au shonichi du basho de mars 1778, après qu'il ait été promu (cette fois pour de bon) de retour au rang de sekiwake. Il achève ce basho avec une fiche de neuf victoires pour un kyujo. S'il manque l'intégralité du basho suivant, Tanikaze effectue une série de neuf basho de mars 1778 à février 1782 pour enregistrer 63 succès consécutifs. Celui qui met fin à sa série lors de la septième journée du basho de février 1782 n'est autre que son principal rival en carrière, Onogawa, le cinquième yokozuna. Onogawa met fin à la série de Tanikaze en employant une prise plutôt inhabituelle, en se saisissant de la main gauche du genou de Tanikaze pour faire rouler celui-ci sur l'argile du dohyo.

Si l'on peut avancer que le record de Tanikaze ne tient pas compte d'un basho kyujo ainsi que de quatre kyujo, d'un nul et de deux non-décision, il faut aussi prendre en compte le fait que ce score n'inclut que les basho qu'il a pu effectuer à Edo (Tokyo). Si l'on inclut ses scores aux basho de Kyoto et Osaka tenus à cette période, son score de victoires consécutives se monte à un étourdissant chiffre de 98 combats, un record presque impossible à battre, même pour Hakuho. En dépit de sa défaite aux mains d'Onogawa, Tanikaze est de fait encore à l'époque en phase ascendante, puisqu'il reprend les choses en main juste après pour décrocher 43 succès consécutifs supplémentaires. S'il n'avait pas perdu ce combat, son record pour Edo seulement se serait monté à 106 succès de rang !



Tanikaze est déjà âgé de 31 ans quand il subit la loi d'Onogawa qui en a lui 23, mais leurs illustres joutes ne font que commencer. Au moment de sa confrontation avec Tanikaze, Onogawa est classé makushita nidan et est virtuellement inconnu à Edo. De nos jours, nous ne pourrions voir un ozeki faire face à un rikishi de makushita, mais à cette époque le nombre de rikishi de makuuchi est sensiblement plus réduit et tous les rikishi ne prennent pas part à tous les basho, contraints qu'ils sont de répondre également aux sollicitations de leurs mécènes, les seigneurs régionaux.

Onogawa a d'ores et déjà prouvé sa valeur dans les organisations de sumo d'Osaka et de Kyoto, et il a le niveau d'un rikishi du haut de la makuuchi. La réputation d'Onogawa prend son envol après sa victoire sur le précédemment invincible Tanikaze, mais il l'agrémente en outre en démontrant un sumo magnificent de technicité.

Il ne fait pas de doute qu'Onogawa est un adversaire digne de Tanikaze et qu'il est le seul contre qui ce dernier puisse éventuellement perdre. Tanikaze a un meilleur score en carrière dans le sumo d'Edo avec un bilan final de six victoires, trois défaites, trois nuls (« wake »), deux indécis (« azukari ») et trois non-décision (« mushobu »), mais sur Kyoto et Osaka leurs résultats se répartissent de manière plus homogène. Chacun des basho possède une armée de fans qui attendent impatiemment leurs confrontations, et non seulement remplissent-ils les enceintes à chaque journée qui voit leur rencontre, mais ils contribuent dans l'ensemble à construire une expansion telle que le sumo n'en a jamais connue jusqu'alors. L'ère Tanikaze-Onogawa est connue comme le premier âge d'or du sumo, qui emmène l'Ozumo au sommet de sa popularité et au premier plan national pour la première fois de son histoire.

Peu après avoir reçu leurs licences de yokozuna, Onogawa et Tanikaze participent à un tournoi historique auquel assiste le 11ème shogun Tokugawa, Ienari, le 11 juin 1791. C'est Oikaze Yoshida qui préside devant les les plus connus et solides rikishi de l'époque. Pour le chef de la Maison des Yoshida Tsukasa, il s'agit du pinacle du travail de toute une vie dédiée à donner une respectabilité plus qu'attendue et de hautes valeurs morales à l'Ozumo pour le sortir de son ambiance de carnaval auquel on associait le sumo à l'ère Edo.



Si l'on devait retenir une Une pour un quotidien de nos jours sur cette époque, cela pourrait être sur le légendaire Raiden Tame-emon perdant son tout premier combat en public face à Jinmaku Shimanosuke (troisième Oshiogawa oyakata), ou encore Onogawa perdant face à Tanikaze au musubi-no-ichiban sur un matta avant même que le combat ne démarre. Une décision assez controversée est ce jour-là rendue par le gyoji, Oikaze Yoshida, qui attribue la défaite à Onogawa qui a refusé de bondir au tachiai en demandant un matta. En dépit d'appels de beaucoup de membres de l'assistance, dont le shogun Tokugawa, Oikaze demeure inflexible, considérant que « chacun avait synchronisé sa respiration et qu'ils étaient prêts à combattre ». Onogawa se voit alors attribuer le kimarite de « kimake » (littéralement défaite du mental).

Ce tournoi est considéré comme historique pour quelques autres anecdotes dignes d'intérêt. C'est la toute première fois qu'un « yokozuna » effectue un dohyo-iri devant un dignitaire ou un chef de l'état. Le vainqueur du musubi Tanikaze se voit accorder un yumi (arc) de la part du shogun et devient le premier rikishi de l'histoire à faire tournoyer le yumi sur le dohyo (cérémonie aujourd'hui effectuée par un rikishi yumitori pour le compte du vainqueur du musubi-no-ichiban). Tanikaze participera à un autre tournoi patronné par le shogun Tokugawa et aura l'honneur de rééditer la cérémonie du yumitori à cette occasion.

Sur le dohyo, on dit de Tanikaze qu'il est très mauvais perdant lorsqu'il vient à être battu, il est réputé avoir même lui-même demandé un mono-ii, mais hors le dohyo il est un homme chaleureux, dont on raconte même qu'il perd un jour volontairement face à un rikishi dont la mère est malade, donnant à celle-ci l'argent de ses kensho et effectuant un shiko devant elle pour la faire se sentir mieux. Il est plus que probable cela dit que cette histoire ait été fabriquée de toutes pièces à cette époque du Japon d'Edo où les gens raffolaient des histoires de gentils géants.

Vers 1784, une épidémie de rhume communément surnommée « Tani-kaze » (« kaze » en japonais signifie indifféremment vent ou grippe) s'abat sur Edo, et on entend Tanikaze lui-même murmurer « il est impossible de m'étendre sur le dohyo. Mais si vous voulez vraiment me voir étendu, passez me voir quand j'ai le rhume ». Au cours d'une autre épidémie, de grippe cette fois, en 1795, bien que malade, Tanikaze se trouve sur une série de 35 combats remportés d'affilée, mais il décède brutalement de la maladie le 27 février, quittant cette terre comme ozeki en activité à l'âge de 44 ans. Certains restent convaincu qu'il est mort d'un rhume, Tani-kaze, en raison de la confusion des termes.

Au moment du décès de Tanikaze, il n'y a alors que deux yokozuna en activité, et pas de liste ordonnée des yokozuna car il n'y en a pas l'utilité. En fait, à l'époque, même la Maison des Yoshida Tsukasa n'est pas certaine que la coutume va prendre et survivra à cette génération. La tradition des yokozuna est encore loin d'être établie, et est encore fraîche dans l'esprit des gens pour qui elle est une innovation de plus.



Mais un ou deux précédents commencent toutefois à faire leur apparition. Tanikaze et Onogawa se sont vus attribuer leurs licences de yokozuna simultanément. Pour eux, ils étaient yokozuna, et ne se souciaient absolument pas de savoir qui devait être considéré premier ou second. Onogawa avait huit ans de moins que Tanikaze, mais avec le décès de ce dernier, son règne sera compté comme précédant celui d'Onogawa, la tradition étant fixée par le 12ème yokozuna Jinmaku Kyugoro au moment où il fit graver leurs shikona sur le monument des yokozuna qu'il fit ériger sur les terres de Tomioka Hachimangu à Tokyo.

Si le 69ème yokozuna Hakuho peut se défaire de son adversaire du shonichi lors du Kyushu basho de cette année, il égalera le record de victoires consécutives établi par le 4ème yokozuna Tanikaze Kajinosuke, depuis longtemps oublié. Qu'il gagne ou perde, Hakuho aura contribué à remettre en lumière les immenses exploits de grands yokozuna de l'aube de l'Ozumo tel que nous le connaissons aujourd'hui.

Né à :	Wakabayashi-ku, Sendai, Préfecture de Miyagi
Né le :	08/09/50
Nom véritable :	Yoshiro Kaneko
Shikona :	Hidenoyama => Dategaseki =>Tanikaze
Heya:	Isenoumi-beya
Débuts sur le Dohyo	Basho d'avril 1769 (ozeki tsukedashi)
Basho final:	01/11/94
Grade terminal :	Yokozuna
Basho en Makuuchi:	49
Score en makuuchi :	258 victoires, 14 défaites, 16 nuls, 16 indécis, 4 non-décision
Taux de victoires :	94,90%
Équivalents de yusho :	21
Taille	189 cm
poids :	160 kg
Techniques favorites :	Yori
Décédé le :	27 février 1975 en activité

Le 9ème yokozuna Hidenoyama Raigoro (1808-1862)

Le 9 juillet 2009, l'actuel (11ème) Hidenoyama oyakata, ancien sekiwake Hasegawa (nom véritable Katsutoshi Hasegawa) prendra sa retraite puisqu'il atteindra son 65ème anniversaire, date butoir de retraite imposée par l'Association de Sumo. Il quittera le sport avec derrière lui une carrière illustre en activité qui le vit conquérir neuf kinboshi et disputer trente basho en sanyaku, mais aussi des années de services, après qu'il ait tranché son mage, comme membre distingué et respecté de la Rijikai de la NSK et comme chef des opérations pour le Nagoya basho.

Fréquemment considéré comme un rikishi qui avait toutes les qualités nécessaires pour devenir ozeki, Hasegawa fut oublié dans les promotions dans des circonstances qui le dépassaient. Alors que l'on pensait qu'il allait être promu, les critères furent surélevés car à ce moment précis il y avait un trop grand nombre d'ozeki dont les résultats étaient particulièrement en demi-teinte.

Son shisho, Sadogatake oyakata à cette époque, autrefois le premier Kotonishiki Noburu, le tenait alors en si haute estime qu'il voulait que Hasegawa hérite de la heya, mais après son décès prématuré alors que Hasegawa était encore en activité, la heya fut finalement transmise à l'ancien yokozuna Kotozakura, qui pensait alors la quitter pour préparer la fondation de sa propre Shiratama-beya.

Hasegawa n'a jamais maudit son sort et a fréquemment dirigé la heya en l'absence de l'ancien Kotozakura qui voyageait souvent à travers tout le Japon à la recherche de nouvelles recrues. Il est communément admis que Hasegawa a largement sa part dans le succès qu'a connu la Sadogatake-beya dans le développement de deux ozeki, le Bulgare Kotooshu et l'universitaire de Nichidai Kotomitsuki, ainsi que certaines stars de la makuuchi telles que Kotonishiki et Kotoshogiku. Une autre recrue de Kotozakura qui est par la suite devenu son gendre, l'ancien sekiwake Kotonowaka, a repris la heya quand Kotozakura est décédé, et dirige actuellement celle-ci pour contribuer à maintenir l'héritage que Hasegawa a en partie contribué à établir.

S'il est peut-être vrai que Hasegawa n'a pas été verni avec le banzuke, dans la vie réelle il a eu plus que son content de bonnes fortunes. Quand il était encore enfant, Hasegawa tomba d'un pont, mais au lieu de heurter le fond qui usuellement était assez peu profond, il tomba dans une eau profonde créée par un violent orage qui venait de passer, ce qui le sauva d'une mort certaine. Après avoir rejoint l'Ozumo, il échappa à un empoisonnement alimentaire en ne mangeant pas un chanko au fugu qu'il avait aidé à préparer dans les cuisines de sa heya. Le chanko s'avéra être mortel et provoqua le décès de quelques recrues de la heya. Hasegawa avait une légère intoxication alimentaire ce jour-là et alla donc manger ailleurs. Un autre incident qui bouleversa beaucoup son shisho se produisit en 1966. Hasegawa avait l'opportunité de rencontrer un vieil ami sur Hokkaido alors qu'il s'en retournait à Tokyo, et il finit par annuler le vol qui était prévu, vol qui s'écrasa peu après sur l'aéroport Haneda de Tokyo, tuant les 113 passagers et membres d'équipage.

Son shisho s'effondra à l'annonce de cette nouvelle, s'attendant au pire, alors que Hasegawa était de sortie pour boire avec son ami à Sapporo, et n'avait pas la moindre idée des évènements.

Après son retrait du sumo en mai 1976, Hasegawa devint le onzième Hidenoyama, et si la plupart d'entre nous ne peuvent se souvenir que de celui-ci (grâce notamment au yusho qu'il remporta et dont le portrait orne la gare de Ryogoku), il y eut à l'évidence dix autres Hidenoyama dans l'histoire du sumo, dix détenteurs permanents de ce même Toshiyori Myoseki, avant Hasegawa.

Hidenoyama fut aussi un shikona utilisé dans le sumo actif, et en particulier un Hidenoyama, Hidenoyama Raigoro, laissa un héritage significatif au monde du sumo, atteignant le pinacle du sport en devenant yokozuna.

Posséder ce que l'on appelle Toshiyori Myoseki ou titre d'ancien dans la Sumo Kyokai – on en compte actuellement 105 – est essentiel pour qu'un rikishi qui se retire du sumo puisse rester au sein de la Kyokai quand il annonce son intai. Ils s'achètent et se revendent, et peuvent même se louer, mais ne peuvent être utilisés que par d'anciens rikishi qui répondent à un certain nombre de critères définis comme le nombre de basho disputés en tant que sekitori ou la possession de la nationalité japonaise. De fait, retracer l'histoire de chaque titre au cours des ans revêt un aspect fascinant en soi, mais c'est malheureusement quelque peu hors sujet pour ce qui concerne cet article.

Pour revenir au Hidenoyama Myoseki, l'histoire nous remonte jusqu'en 1795, quand Wakaura de la Kashiwado-beya adopte le shikona de Hidenoyama Denjiro pour fonder sa propre heya comme oyakata actif sous le statut connu alors comme « Nimai Kansatsu » - soit une licence qui permet de diriger une heya tout en étant sumotori en activité. Ce Hidenoyama Denjiro est considéré comme le premier Hidenoyama toshiyori de l'histoire du sumo, et s'il est possible qu'il y ait eu des rikishi en activité qui aient employé le shikona de Hidenoyama avant lui, il est le premier à être devenu oyakata sous ce nom.

Quand le premier Hidenoyama décède en 1823, la heya est héritée par son ancien ozeki Genjiyama Kichidayu, actif entre 1807 et 1828. Genjiyama, comme second Hidenoyama oyakata, développe sa propre recrue, Hidenoyama Raigoro, non seulement au rang d'ozeki mais à un tel niveau qu'il finit par convaincre la Maison des Yoshida Tsukasa, alors pourvoyeur officiel de l'Ozumo, de lui accorder la licence de yokozuna. En fait, Genjiyama est si impressionné par Raigoro qu'il finit par en faire son gendre, garantissant virtuellement le fait que Raigoro doive hériter de la heya après son propre règne.

Ce qui intervient en 1844, au décès de Genjiyama. Raigoro devient également ozeki cette année et reprend officiellement la heya pour devenir le 3ème Hidenoyama oyakata. Les trois premiers Hidenoyama ont donc été des oyakata/lutteurs, ce qui est loin d'être un phénomène exceptionnel à cette époque. Genjiyama comme Raigoro ont accédé au rang alors maximal de l'Ozumo qu'est ozeki, mais à ce jour Raigoro est le seul yokozuna à avoir hérité du Hidenoyama Myoseki. Si l'actuel Hidenoyama oyakata a atteint le rang d'ozeki en activité, il apparaît que le prochain détenteur du titre Hidenoyama sera un ozeki, le troisième de son histoire.

C'est dans l'une des régions thermales les plus populaires du Japon, Kesennuma, dans la préfecture de Miyagi (région connue à l'époque comme le pays de Rikuzen) que naît Hidenoyama Raigoro. Né sous le nom de Tatsugoro Kukuta en 1808, il est le cinquième fils d'un fermier qui dirige en outre une entreprise de transport maritime. Dès le plus jeune âge, Tatsugoro aide au sein de l'entreprise familiale en convoyant de lourds engins sur une brouette dans toute la ville, développant une force extraordinaire rarement dépassée par ses aînés. Tatsugoro lui-même est animé d'un désir ardent de surpasser quiconque physiquement et il imite facilement les plus solides. Il prend en particulier exemple sur l'un de ses frères aînés qui a décroché un rang d'ozeki dans des tournois de sumo amateur après avoir été entraîné par un ancien rikishi qui avait combattu dans la version Edo (Tokyo) du sumo – un endroit que Tatsugoro veut à tout prix rejoindre dès qu'il sera suffisamment âgé.

Le plus gros handicap que doit surmonter Tatsugoro est son modeste gabarit puisqu'il ne mesure pas plus de un mètre cinquante à l'époque. Même à une ère où la plupart des rikishi ne dépassent pas les 170 cm, personne ne prend alors ses rêves de sumo au sérieux malgré sa puissance exceptionnelle. Toutefois, Tatsugoro a un trait de personnalité qui le caractérisera toute sa vie, qui est de ne jamais être prêt à céder aux conventions si elles vont à l'encontre de ses propres principes. Têtu jusqu'à la moelle, Tatsugoro ne sera jamais non plus un bon perdant, et il aura toujours des difficultés à accepter la défaite. Tatsugoro finissant par se voir accorder la plus haute distinction du sumo en dépit de son handicap physique, ce trait de personnalité peut sans doute être considéré comme la clé la plus importante de son succès.

Durant son adolescence, Tatsugoro fait les premiers pas vers son arrivée dans l'Ozumo en fuyant son domicile familial et en quittant sa petite ville natale, Kesennuma, pour rejoindre une ville plus grande afin de se forger d'indispensables relations, et ce en rejoignant un autre de ses frères aînés qui travaille alors pour un mareyeur du principal centre urbain de la préfecture de Miyagi, la ville de Sendai. En 1823, quand Tatsugoro atteint les quinze ans, il s'en va à Edo (aujourd'hui Tokyo) et finit par frapper à la porte de l'Isenoumi-beya, l'une des heya majeures du sumo à l'époque.

Ne connaissant personne de près ou de loin dans l'Ozumo, et n'ayant aucune véritable connaissance du monde du sumo, Tatsugoro ne sait pas vraiment à quoi s'attendre ni comment se préparer mentalement de manière idoine pour la vie dans le sumo. C'est de fait un monde empli de jeunes hommes physiquement solides et brutaux, ayant fait peu ou pas d'études, quasi systématiquement d'origines extrêmement modestes, attirés par rien moins que la promesse de repas corrects et d'un toit sur leurs têtes. Quiconque ne se fond pas dans le moule devient instantanément un paria et finit par se faire brutalement rudoyer. Ceux qui sont plus modestes physiquement comme Tatsugoro deviennent des cibles faciles. Au mieux, Tatsugoro est considéré comme un boy ou un garçon de courses par les autres rikishi, trop chétif pour ne serait-ce qu'avoir une

chance de faire ressentir sa présence comme recrue. En d'autres mots, aucun des anciens de la heya ne lui donne une chance. On ne lui donne même pas l'occasion de s'entraîner sur le dohyo comme les autres recrues puisque tous considèrent qu'il est trop petit pour réussir comme rikishi dans l'Ozumo. Profondément désenchanté et se sentant rejeté, Tatsugoro ne voit qu'une porte de sortie à son triste sort, c'est à dire quitter la heya mais continuer sa quête en cherchant une autre voie.

Tatsugoro quitte Edo et s'en va travailler pour un manufacturier de produits oléagineux de la préfecture de Tochigi, au nord de Tokyo, mais il poursuit son entraînement de sumo durant son temps libre pour acquérir plus de puissance et de techniques, convaincu qu'il peut facilement surpasser ses déficiences par de l'intensité et de la vista technique. Il sent qu'il ne doit pas laisser ses rêves être brisés aussi aisément, rapidement. Et lorsqu'il découvre à Tochigi un homme avec qui le propriétaire de sa compagnie est en affaires, et qui lui-même est en cheville avec l'ancien ozeki Genjiyama, patron de la Hidenoyama-beya dans la version Edo du sport, Tatsugoro pense qu'il sera plus assuré du succès dans une heya s'il a des présentations en bonne et due forme de la part d'un supporter pour l'aider. Son raisonnement s'avère exact puisque, à la différence de la fois précédente, il est accueilli au sein de la heya plus rapidement et plus professionnellement. Autre facteur qui peut avoir contribué, Tatsugoro lui-même puisque à ce moment, il a gagné suffisamment de poids et que sa taille s'est accrue de dix centimètres pour atteindre un mètre soixante, toujours en dessous de la norme, mais pas tant que cela.

Au basho de mars 1828, Tatsugoro fait ses débuts sur le dohyo en tant que shin-jo (l'équivalent des maezumo actuels) et intègre les jonokuchi sous le shikona de Kitayama au basho d'octobre 1828. A la différence des autres recrues, Tatsugoro travaille dur depuis pas mal de temps pour maîtriser les techniques du sumo et par conséquent il est en mesure de progresser rapidement, intégrant la division jonidan au basho de février 1829 et la division sandanme au basho de mars 1830. Les performances de Tatsugoro impressionnent le seigneur Matsue du domaine d'Izumo (actuelle préfecture de Shimane) qui invite Tatsugoro à servir sous son patronage, et lui offre une bourse. Pour symboliser son nouveau statut, Tatsugoro change son shikona pour devenir Amatsukaze Kumoemon en 1831, et en 1833, il combat de manière convaincante en division makushita comme représentant du seigneur Matsue.

Environ à la même époque, il y a quelques autres excellents rikishi qui combattent sous le patronage d'Izumo. Deux de ces rikishi, l'ozeki Inazuma Raigoro (le 7ème yokozuna) et Shiranui Dakuemon (plus tard le 8ème yokozuna, mais alors connu comme Kurokumo Ryugoro) sont de fait largement supérieurs à tous les autres dans l'Ozumo, et méritent pleinement leur réputation. Un tel environnement dans le domaine d'Izumo incite Tatsugoro à travailler encore davantage qu'auparavant pour atteindre la position réussie par Inazuma et Shiranui.

Pour ses débuts en makuuchi au basho de janvier 1837, Tatsugoro finit avec quatre victoires et une défaite, ce qui est alors considéré comme un score plutôt impressionnant pour un premier basho en division reine. Après avoir subi une défaite pour son premier basho, Tatsugoro est ensuite invaincu les six basho suivants, jusqu'au basho de février 1840, laissant derrière lui un record de trente succès consécutifs, se hissant en chemin jusqu'au rang de sekiwake depuis ses débuts dans le bas des rangs hiramaku. Toutefois, sous la contrainte de difficultés financières, le seigneur Matsue met un terme à son patronage peu après, mais Tatsugoro n'a aucun mal à trouver un autre mécène, le seigneur Morioka, grâce à sa réputation grandissante, et en l'honneur de celui-ci, il change son shikona pour devenir Tatsugami Kumoemon, poursuivant la compétition à son grade de sekiwake.

A cette époque de l'histoire de l'Ozumo, la structure des grades n'est pas aussi formellement établie, ce qui fait que certains rikishi peuvent facilement disparaître un temps puis revenir et reprendre leurs carrières comme si rien ne s'est passé. Toutefois, le rang d'ozeki est alors bien plus unique puisque les places d'ozeki est et ouest doivent être constamment remplies. Ce qui implique qu'une fois qu'un lutteur est devenu ozeki, il le reste pour ainsi dire jusqu'à sa retraite. Par conséquent aussi, cela veut dire que devenir un sekiwake signifie qu'on est à peu près aussi solide mais que la carrière dans l'Ozumo est moins longue et moins distinguée que celle des ozeki en place, et qu'il faut ronger son frein en attendant que ces derniers ne se retirent. En l'absence des ozeki, les sekiwake peuvent être classés comme ozeki sur le banzuke, mais ils doivent rendre la place quand les vieux ozeki reviennent. C'est au rang d'ozeki que chaque rikishi ayant un souffle de vie aspire au final, mais en atteignant le rang de sekiwake un rikishi peut effectivement considérer qu'il a réussi, qu'il est devenu aussi bon que les rikishi du sommet de l'Ozumo.

Donc, en devenant sekiwake, Tatsugoro a le sentiment que le sang, la sueur et les larmes versés durant toutes ces années sont nettoyés, et qu'il en est récompensés par le prix quasiment ultime du sumo. Il a le sentiment d'être aussi proche que possible du toit du monde, et de fait, en termes d'Ozumo, il en est très près. Son shisho, l'ancien ozeki Genjiyama, est si impressionné par ses faits d'armes autant que par son éthique de travail et sa persévérance, qu'il demande à Tatsugoro de devenir son gendre. Enfin, avant le basho de mars 1841, Tatsugoro accomplit ce dont il a rêvé toute sa vie, devenant finalement un ozeki, et prouvant à la nation toute entière qu'il est de fait le plus solide rikishi de tous, menant le sport tout entier avec tout juste 164 cm et 135 kg.



Tatsugoro est de fait parvenu au rang d'ozeki en tout juste cinq années, juste neuf basho après avoir rejoint la Hidenoyama-beya, des progrès extraordinairement rapides pour l'époque Bien que pour cette première fois, son séjour au rang d'ozeki soit plutôt bref, il y est parvenu d'une manière très convaincante, il est simplement évident qu'il n'y a pas d'autre rikishi qui lui arrive à la cheville. Si peu après, en raison du caractère particulier du classement du banzuke, Tatsugoro doive revenir au rang de sekiwake même s'il n'a pas enregistré de make-koshi (car Shiranui Dakuemon retrouve alors son rang d'ozeki), Tatsugoro ne prend pas cette rétrogradation trop au sérieux, convaincu qu'il n'a plus d'égal parmi les rikishi.

Bien que les motifs n'en soient pas clairs, aux environs de cette époque il change à nouveau son shikona, cette fois-ci pour devenir Iwamigata Joemon, mais cette fois ce n'est pas pour changer son sort puisqu'il est à ce moment intimement convaincu de sa destinée, et qu'aucun autre rikishi ne peut lui enlever ce qu'il a déjà accompli et ce qu'il lui reste encore à accomplir. Et de fait au basho d'octobre 1844, il est de retour au rang d'ozeki, profitant de la retraite de Shiranui. Au troisième jour de ce basho, son shisho décède, et il reprend immédiatement la heya pour préserver l'héritage de celui-ci. A compter de ce basho il devient Hidenoyama Raigoro, troisième Hidenoyama oyakata, titre qu'il portera jusqu'à sa mort.

En 1845, Hidenoyama affermit sa position en tant qu'ozeki et sa popularité grandit. En septembre 1845, la Maison des Yoshida Tsukasa reconnaît formellement les accomplissements de Hidenoyama et lui accorde la licence de yokozuna. S'il est peu probable que Hidenoyama ait été aussi bouleversé par cette désignation que par sa nomination comme ozeki, le titre lui permet officiellement d'accomplir la cérémonie du yokozuna dohyo-iri qui devient une attraction considérable à tout événement de sumo et est grandement attendu par les foules.

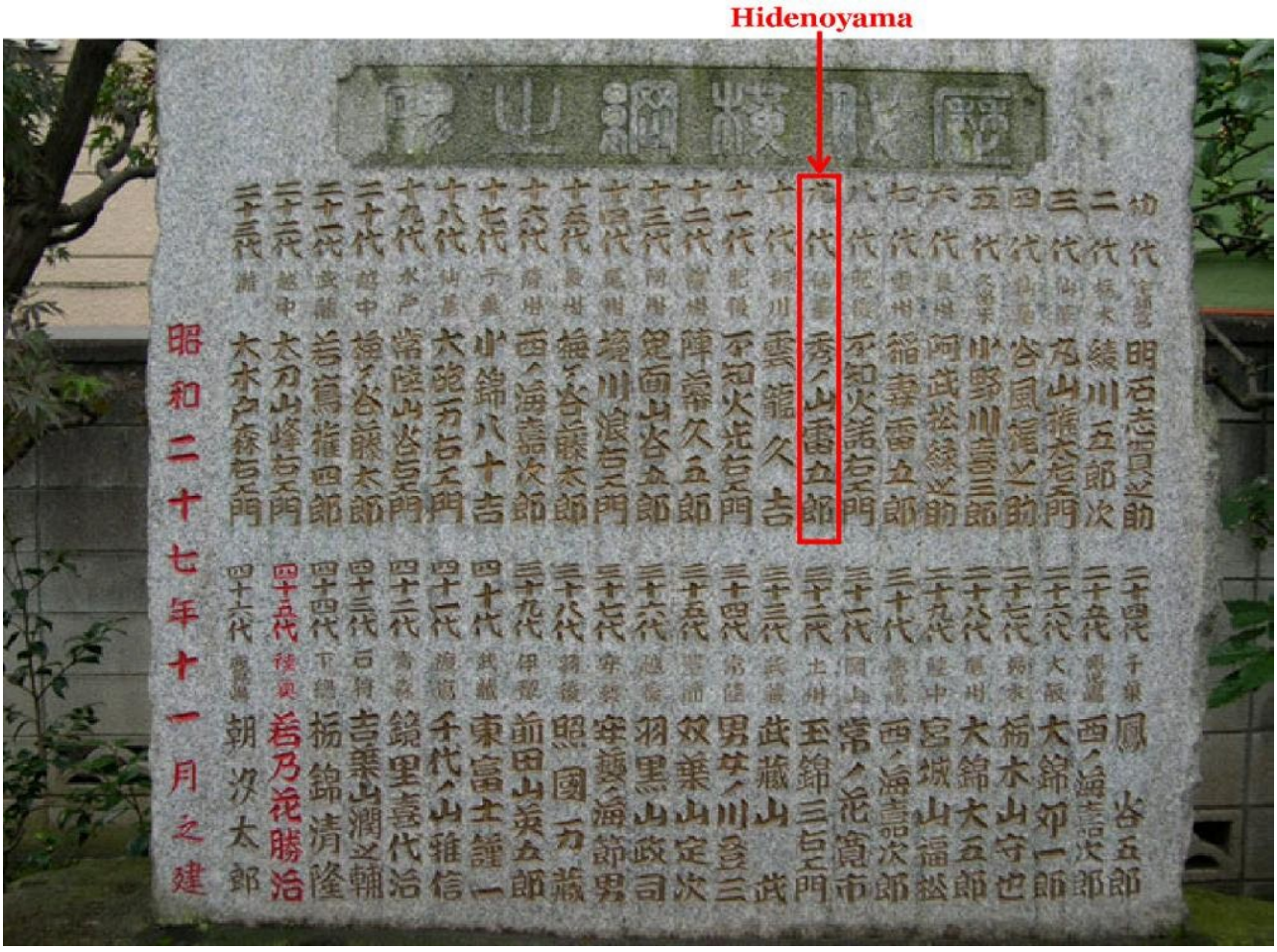
Petit détail, il existe des dessins de Hidenoyama de cette période effectuant le yokozuna dohyo-iri avant même le moment de cette nomination, et il est donc possible qu'il se soit vu accorder une licence de yokozuna par les rivaux des Yoshida Tsukasa, la Maison des Gojo, mais les circonstances ne sont pas claires et comme il n'existe pas de document qui accrédite la délivrance d'une licence à Hidenoyama avant septembre 1845, donc tout cela ne demeure encore à cette date qu'une spéculation.

Hidenoyama maintient sa vigueur même à l'approche de la quarantaine, continuant de servir avec classe à la tête de l'Ozumo. Après ses quarante ans, il paraît perdre sa puissance mentale bien que ses qualités physiques soient toujours présentes, et il semble qu'il soit simplement à l'affût du moment opportun pour quitter avec grâce et à tout jamais les dohyo, sentant qu'il a de fait accompli tout ce qu'il s'était promis de faire – et même au-delà. Ce moment arrive en avril de l'année 1849, quand il se voit accorder le plus grand honneur personnel possible de pratiquer son magnifique dohyo-iri devant l'Empereur du Japon. Puis, comme pour clore le chapitre de sa vie sur le dohyo, il participe au basho suivant en février 1850, et annonce ensuite son retrait, mettant derrière lui sa carrière de lutteur alors qu'il approche des 42 ans.

Au cours de sa carrière dans le sumo, il aura remporté un total de six équivalent yusho, ne connaissant un score défavorable avec aucun autre rikishi, puisque seuls deux d'entre eux, l'ozeki Tsurugiyama Taniemon

avec trois victoires pour trois défaites, et le sekiwake Inagawa Seiemon avec sept victoires pour sept défaites, ont une fiche équilibrée avec lui. On dit d'ailleurs à cette époque que les combats de Hidenoyama face à ces deux hommes sont largement attendus par les fans de sumo, car ils sont toujours des confrontations équilibrées et spectaculaires.

Alors même qu'il est en activité, comme chef de heya, Hidenoyama met une grande passion dans l'entraînement et le développement des rikishi qu'il a hérités de son ancien oyakata. Ses efforts et ses soins apportent le succès à plusieurs d'entre eux, ce qui apporte en retour la prospérité à la heya. Les deux rikishi que Hidenoyama a personnellement recrutés laisseront également leur marque après son décès. Jinmaku Kyugoro deviendra yokozuna et Ayasegawa Yamazaemon deviendra ozeki sous l'ère Meiji.



De la même manière, Hidenoyama démontre ses qualités de chef en tant qu'administrateur de haut rang au sein de la Sumo Kyokai en contrôlant un amas de shisho inamovibles et en gérant les affaires de l'Ozumo avec efficacité et discipline, contribuant grandement au développement et au succès de l'Ozumo. Toutefois, à mesure de l'accroissement de la popularité et du succès de l'Ozumo, de plus en plus de recrues rejoignent le sport chaque année, jusqu'à atteindre un point où il n'est plus possible de faire disputer un combat quotidien aux nouvelles recrues. Dans une ère dotée de plusieurs niveaux de maezumo et où chaque recrue doit remporter un nombre défini de combats avant de passer au niveau suivant, il devient de plus en plus difficile pour chaque recrue de disputer un combat de maezumo par jour, voire même tous les deux jours, et les officiels du sumo se voient contraints de ne faire combattre les nouvelles recrues qu'une fois tous les trois jours.

Bien connu pour se soucier de ses propres recrues, Hidenoyama emploie toute l'influence dont il est capable pour que ses deshi aient un combat tous les deux jours à disputer, leur facilitant ainsi l'obtention du nombre de combats requis et partant leur accession au niveaux suivants et au final en jonokuchi. À l'évidence, les autres recrues commencent à s'agiter en apprenant l'existence d'une tactique aussi déloyale conduite ouvertement par un oyakata, et ils finissent par se rassembler pour se terrer dans un sanctuaire d'Eko-in, afin de protester contre les agissements de Hidenoyama. Les nouvelles recrues, qui sont plus de cent à ce

moment, refusent de prendre part à un seul des combats qui leur ont été prévus, jusqu'à ce que le problème soit résolu en tenant compte de leurs revendications.

Tout d'abord, les pontes de la Kyokai, par respect pour Hidenoyama, rejettent tout bonnement ces revendications sans même écouter leurs doléances ou les rencontrer. Ils les considèrent ni plus ni moins que comme un léger bruit de fond peu dérangeant, conscients qu'il y a bien d'autres recrues potentielles qui attendent dans tout le Japon de pouvoir rejoindre l'Ozumo, et convaincus qu'il n'y a pas de quoi perdre une seule minute de leur sommeil. Ils décident d'ignorer les protestataires et d'organiser le basho intégralement, les laissant à la porte purement et simplement. Leur attitude particulièrement bravache peut s'expliquer par le fait que ce type de révolte est alors inédit, la plupart des recrues étant simplement satisfaits de trouver un endroit où manger et dormir après avoir échappé à une vie de misère dans leurs campagnes, voire même souvent reconnaissants d'avoir une chance d'aider un jour leurs parents et familles financièrement, si ténue soient ces possibilités pour la caste majorité d'entre eux.

Mais cette fois les choses sont clairement différentes. Les recrues savent qu'ils ont le nombre pour eux, tous unis qu'ils sont pour une cause dont ils sont convaincus de la justesse. Ils n'ont pas de leader parmi eux mais un unique ennemi : Hidenoyama. La situation empire même puisque certains sont même prêts à prendre d'assaut la Hidenoyama Beya et assassiner Hidenoyama. Finalement, sentant à quelle point la situation est en train de devenir dangereuse, les chefs de l'Ozumo rencontrent les recrues pour les apaiser par excuses de Hidenoyama et une promesse de traitements équitables entre les recrues à partir de ce moment. Il est heureux que des esprits plus sereins finissent par l'emporter, l'Ozumo évitant peut-être un incident fatal. Ce n'est clairement pas la seule fois dans l'histoire que des rikishi protesteront contre leurs oyakata tout-puissants pour exiger des conditions de vie raisonnables et des salaires plus justes, mais cette occasion est la toute première du genre et en ce sens elle représente un moment fondateur dans l'histoire du sumo.

Hidenoyama ne vivra pas assez longtemps pour qu'une photographie de lui puisse être effectuée, mais il est possible d'avoir une fugace vision de ce qu'il était dans des croquis de cette ère, la plupart du temps de dohyo-iri qu'il était en train d'effectuer. On dit que Hidenoyama continua à effectuer le yokozuna dohyo-iri bien après sa retraite au cours de jungyo régionaux, ce qui indique qu'il devait avoir conservé son gabarit petit et rond, et n'avoir perdu que peu de poids. Il était souvent demandé à d'anciens yokozuna de tenir des cérémonies de dohyo-iri afin de spectateurs, les jungyo à cette époque étant en effet des évènements tenus par des ichimon et non pas l'ensemble de la Kyokai comme c'est le cas de nos jours.

Conserver autant de poids après sa carrière n'est peut-être pas, compte-tenu de sa petite taille, la meilleure des choses d'un point de vue sanitaire. Juste au moment où il commence à prendre de plus en plus de responsabilités dans le développement de l'Ozumo, Hidenoyama décède brutalement à l'âge de 56 ans. Doté d'une énergie considérable et d'un grand sens des affaires, il eût pu grandement contribuer à la réussite du monde du sumo qui connaît alors de grandes transformations à l'orée de l'ère Meiji. Hidenoyama accomplit de grandes choses en atteignant l'Olympe de l'Ozumo, mais le monde du sumo souffrit d'une perte énorme avec son décès, au vu de ce qu'il eût pu accomplir comme son dirigeant. Il faut noter toutefois que son héritage sera repris pour partie par son élève, Jinmaku Kyugoro, le 12ème yokozuna.

En 1988 une statue de bronze de Hidenoyama fut érigée à Iwakisaki au sein du Rikuchukaigan National Park à environ 10 km de sa ville natale de Kesennuma. On peut en voir une photo ainsi que des dessins à la page http://www.city.kesennuma.lg.jp/icity/browser?ActionCode=content&ContentID=1231300469103&SiteID=0

Détenteurs du Hidenoyama Toshiyori Myoseki

N°	Dernier Shikona	Plus haut rang	Heya	Règne	Notes
1	Hidenoyama Denjiro	Komusubi	Isenoumi Kashiwado Hidenoyama	? - Juillet 1823	Connu comme Wakaura avant son changement de shikona, encore actif quand il fonda la heya
2	Genjiyama Kichidayu	Ozeki	Hidenoyama	Mars 1828 - Octobre 1844	Shisho et beau-père de Raigoro. Reprend la heya en activité.
3	Hidenoyama Raigoro	Yokozuna	Hidenoyama	Octobre 1844 - Mai 1862	9tèmeYokozuna, reprend la heya en activité.
4	Oeyama Genji	Inconnu	Inconnu	Mai 1862 - Novembre 1863	Aurait combattu après Hidenoyama
5	Kashimanada Naniemon	Maegashira 6	Hidenoyama	Novembre 1863 - Août 1893	Reprend la heya en activité.
6	Amatsukaze Kumoemon	Maegashira 2	Hidenoyama	? - Septembre 1914	Reprend la heya en activité.
7	Nihitachi Yoshitaro	Sekiwake	Dewanoumi	Janvier 1918 - Septembre 1927	Fils adoptif de Hitachiyama, oncle de Kasagiyama
8	Wakahitachi Tsunekichi	Maegashira 1	Dewanoumi	Janvier 1931 - Septembre 1940	
9	Komanosato Hideo	Maegashira 2	Yamawake	Mai 1942 - Novembre 1944	Deviendra Yamawake. 69ème et dernier rikishi vaincu par le Yokozuna Futabayama dans sa série recorde, il montra à Akinoumi comment lui placer un sotogake, permettant à Akinoumi de battre Futabayama et de stopper la série.
10	Kasagiyama Katsuichi	Sekiwake	Dewanoumi	Novembre 1945 - Août 1971	Maria la petite-fille de Hitachiyama, premier sekitori de la prestigieuse Waseda University. Lisait l'anglais pendant sa carrière active, devint écrivain sur l'Ozumo et analyste.
11	Hasegawa Katsuhiro	Sekiwake	Sadogatake	Mai 1976 - Juillet 2009	Actuel Hidenoyama oyakata, Sumo Kyokai riji
12	Kotomitsuki Keiji	Ozeki (actif)	Sadogatake	Juillet 2009 -	Pas officiel pour l'heure.

Le 11ème yokozuna Shiranui Koemon (1825-1879)

Le onzième yokozuna Shiranui Koemon (connu aussi sous le nom de Mitsuemon) est né en 1825 et décédé le 24 février 1879. Il est largement réputé pour un style de dohyo-iri dont on dit qu'il l'a créé, et qui se trouve être l'un des deux styles actuellement pratiqués par les yokozuna. L'autre style en question est le style Unryu, connu ainsi pour avoir été établi par le dixième yokozuna Unryu Kyukichi (1822-1890).

Les formes des dohyo-iri des yokozuna Unryu et Shiranui furent à leur époque si admirées pour leur simplicité que ces styles ont été unanimement acceptés par les générations futures de yokozuna jusqu'à ce jour. On disait que le dohyo-iri de Shiranui était semblable à « une grue déployant ses ailes avec majesté ».



La plupart des historiens du sumo pensent que ce qui est aujourd'hui connu comme le dohyo-iri de style Unryu a été à l'origine créé par Shiranui, puisqu'il est représenté en train de l'effectuer avec le bras collé à la poitrine dans les représentations de l'époque. Fait intéressant, c'est en fait le 22ème yokozuna Tachiyama Mineemon (1877-1941) qui est reconnu comme celui qui a mis au point l'actuel style Shiranui de dohyo-iri, mais Tachiyama lui-même aurait dit à l'époque que son style était basé sur celui du yokozuna Unryu, et qu'il considérait que son dohyo-iri était celui du yokozuna Unryu. La confusion n'a jamais été véritablement éclaircie, mais il est probable que le style de dohyo-iri du yokozuna Shiranui ait été proche de l'actuelle forme Unryu.

Dans le style Unryu, le yokozuna met son bras gauche devant sa poitrine et étend son bras droit alors qu'il se relève. Les récents yokozuna Akebono, Takanohana et Musashimaru ont tous effectué le style Unryu, tout comme Asashoryu le pratique actuellement. Le fait de mettre son bras collé à la poitrine est considéré comme un geste défensif, tandis qu'étendre le bras droit est considéré comme un geste offensif. Pour cette raison, le style Unryu est considéré comme étant à la fois offensif et défensif.

A l'inverse, dans le style Shiranui, le yokozuna étend les deux bras sur les côtés, sans ramener le bras gauche à sa poitrine alors qu'il se relève. Une autre différence fondamentale est que la tsuna des yokozuna de style Shiranui est nouée avec deux boucles dans le dos, au lieu d'une seule dans celles du style Unryu.

La plupart des fans aiment voir pratiquer le dohyo-iri de style Shiranui, car bien peu de yokozuna l'ont adopté, le dernier d'entre eux étant Wakanohana, troisième du nom (Masaru Hanada). La plupart des yokozuna qui ont adopté le style Shiranui ont eu soit bien peu de succès, ou encore une carrière de yokozuna qui s'est achevée prématurément. Parmi ceux-ci, le 43ème yokozuna Yoshibayama Junnosuke (1920-1977) ne remporta aucun yusho comme yokozuna, tandis que plus récemment, les carrières de yokozuna de Wakanohana III, Asashifuji, Takanosato et Kotozakura ont été bien brèves. De fait, comme son shisho pratiquait le style Shiranui, il est parfaitement concevable que l'ozeki Kotooshu puisse l'employer s'il devait devenir yokozuna un jour.

Lors du Natsu basho 2007, l'ozeki Hakuho aura une nouvelle chance sérieuse de promotion au rang de yokozuna. S'il devait remporter le yusho ou établir une performance équivalente, il devrait selon toutes probabilités être promu comme 69ème yokozuna suite à ce basho. D'ores et déjà, des discussions sérieuses sont en cours pour déterminer quel style Hakuho pourra bien employer. Hakuho appartient à la Miyaginobeya, dont Yoshibayama est le fondateur. Après son retrait de la compétition suite au basho de janvier 1958, Yoshibayama se vit accorder un ichidai toshiyori (toshiyori d'une génération) par la NSK, puis il fonda le Yoshibayama Sumo Dojo, mais après qu'il a hérité du toshiyori Miyagino, le dojo fut rebaptisé en Miyaginobeya. Pour cette raison, beaucoup d'amateurs du style Shiranui sont impatients de voir Hakuho poursuivre la tradition. Pour l'anecdote, il existe dans le quartier de Ryogoku un restaurant chanko appelé « Yoshiba », où

se trouvait l'ancienne heya Miyagino, et dont l'ancien dohyo est toujours intact dans le restaurant.

Le onzième yokozuna Shiranui Koemon naît dans la ville d'Ozu, préfecture de Kumamoto. Son grand-père a combattu comme ozeki dans des tournois amateurs locaux tout en conservant son emploi de fermier. A 16 ans, le jeune Koemon (qui s'appelle alors Minematsu Harano) se taille une belle réputation dans sa région, où il ne connaît pas d'adversaire à sa mesure. Quatre ans plus tard, par l'entremise d'un propriétaire terrien fortuné, le jeune Koemon est présenté à Minato oyakata du sumo d'Osaka, aujourd'hui reconnu comme le huitième yokozuna, Shiranui Dakuemon. L'oyakata s'était vu accorder une licence de yokozuna par la Maison des Yoshida Tsukasa, et avait combattu dans les basho de Tokyo, Osaka et Kyoto. Minato oyakata est aussi originaire de Kumamoto et est devenu un important découvreur de talents après son retrait de la compétition.

Minato oyakata se prend instantanément d'affection pour le jeune Koemon, non seulement parce qu'il est de la préfecture de Kumamoto, mais qu'il est aussi beau garçon et a le teint clair en dépit de son passé de fermier. Son physique lui gagnera plus tard une immense popularité, et il sera assidûment suivi par des nuées de fans féminines.

Koemon fait ses débuts sur le dohyo sous le nom de Shingari Minematsu dans le sumo d'Osaka à l'âge de vingt ans, et entame immédiatement sa domination. Comprenant son potentiel, Minato oyakata l'emmène à Tokyo (Edo à l'époque) pour y intégrer l'Ozumo en 1850. Shingari fait ses débuts dans le sumo de Tokyo au basho de novembre 1850 comme makushita nidanme tsukedashi de la Sakaigawa-beya.

Shingari améliore ses scores à chaque basho, mais en raison des coutumes anciennes, son rang dans le banzuke ne s'élève que très progressivement. Après huit années dans le sumo de Tokyo, Shingari est enfin promu chez les maegashira lors du basho de novembre 1856, sous le shikona de Shingari Katsugoro. Au basho suivant, en janvier 1857, son shisho lui donne le nouveau shikona de Shiranui Koemon, d'après son propre shikona de quand il était lutteur. Koemon a alors déjà 31 ans.

Le shikona de « Shiranui » vient du village de Shiranui (aujourd'hui un quartier de la ville d'Uki) dans la préfecture de Kumamoto. Le nom de ce village est basé sur un phénomène naturel consistant en des flammes mystérieuses dont on dit qu'elles apparaissent dans la Mer d'Ariake voisine.

Lors de ses débuts en makuuchi, Shiranui affronte Jinmaku Kyugoro – qui deviendra le douzième yokozuna. Même si Jinmaku n'est encore qu'un rikishi de makushita, il est déjà extrêmement prometteur. Leur combat est le plus disputé du basho et se termine avec la défaite de Shiranui. On raconte que Jinmaku est particulièrement motivé pour affronter Shiranui, qui l'aurait méprisé un jour où ils se sont rencontrés dans une rue. Jinmaku avait salué sincèrement Shiranui, qui se moqua de lui et l'ignora. Dans sa carrière, Shiranui ne sera jamais capable de gagner un combat face à Jinmaku : sur quinze rencontres, il en perdra treize pour deux nuls.

Au faîte de sa carrière, Shiranui fait face aux quatre rikishi impressionnants connus comme « les Quatre Rois d'Awa » - Jinmaku, Kimenzan Tanigoro (qui finira yokozuna), Nijigatake Somaemon (finira ozeki) et Onaruto Uraemon (finira maegashira 2). Ils sont aussi connus comme les « Awa », étant au service du seigneur de Tokushima (région aussi connue comme région d'Awa). Après de longues années de lutte et de persévérance, lors du basho de mars 1862, Shiranui est finalement promu ozeki. Il a 37 ans et une douzaine d'années se sont écoulées depuis son arrivée dans le sumo de Tokyo.

Lors du basho marquant ses débuts d'ozeki, un incident tragique au sein de sa heya le contraint à se retirer de lui-même lors des quatre dernières journées. Le rikishi de makuuchi Koyanagi Heisuki, de sa heya, est terriblement détesté par les rikishi de rang inférieur de la heya en raison des mauvais traitements constants qu'il leur fait subir. Un jour, les deux tsukebito de Shiranui finissent par en avoir assez de Koyanagi et le poignardent à mort. Apprenant cet incident, Shiranui attrape un sabre et se met en chasse. L'un d'entre eux se rend plus tard à la police et est mis en prison, tandis que l'autre fuit, son sort demeurant inconnu. Koyanagi était lui aussi originaire de la préfecture de Kumamoto, et Shiranui sent qu'il ne peut plus poursuivre le basho en sachant qu'un rikishi en activité a été tué au cours du basho par ses subordonnés, et ceci alors qu'il était en train de dormir et qu'il n'a pu l'empêcher.



Bien que ses scores en tant qu'ozeki ne soient jamais particulièrement impressionnants ni dignes d'intérêt, Shiranui Koemon se voit accorder la licence de yokozuna par la Maison des Yoshida Tsukasa en octobre 1863, après trois basho en tant qu'ozeki. Au cours de ces trois basho, il remporte treize victoires, pour six défaites, deux nuls, un indécis et huit kyujo. Il est évident que sa licence de yokozuna a pour origine son immense popularité et la longévité de sa carrière, puisque à ce moment il a déjà 38 ans. Une autre raison envisageable est que la Maison des Yoshida Tsukasa est en quelque sorte son employeur, Shiranui étant associé à la Maison de Hosokawa, seigneur de Kumamoto, qui détient la juridiction sur la Maison des Yoshida Tsukasa.

Sur le dohyo, Shiranui est réputé pour son habileté et sa technique. Il peut combattre indifféremment en oshi ou en yotsu, mais une fois qu'il s'assure une prise de mawashi correcte, il montre une puissance et une rapidité extraordinaires. Il peut contrer à peu près n'importe quelle prise de ses adversaires, comme il le démontre une fois en s'emparant de la jambe du sekiwake Ryogoku Kajinosuke, lui-même connu comme étant un expert des techniques de crochetage, avant de le déposer en douceur en dehors du cercle.

Shiranui Koemon quitte sa carrière de sumotori après le basho de novembre 1869. Il est alors âgé de 44 ans et n'a plus la force physique pour poursuivre. Après être revenu dans sa patrie originelle du sumo qu'est Osaka, il hérite du nom de son shisho Shiranui Dakuemon, et pendant trois années encore il effectue la cérémonie du dohyo-iri pour laquelle il est devenu si réputé.

A la tête du sumo d'Osaka, Shiranui travaille sans relâche pour en faire une entreprise financièrement viable, jusqu'à son décès, qui intervient le 24 février 1879.

Shiranui aura combattu à une ère chaotique qui voyait l'effondrement total de la dynastie des Tokugawa. Contraints de survivre à une telle époque, les gens trouvaient du réconfort dans l'Ozumo, et Shiranui leur donna le bonheur de bien des combats mémorables contre ses grands adversaires de l'époque qu'étaient Kimenzan, Jinmaku et Unryu.

Promu ozeki à un âge assez avancé, ses scores d'ozeki ne furent pas mémorables mais à son époque il était tout de même le rikishi le plus apprécié et le plus couru. La cérémonie de dohyo-iri qui porte son nom était bien souvent attendue avec plus d'impatience que ses combats eux-mêmes.

L'héritage de Shiranui se poursuit de nos jours, avec son toshiyori actuellement détenu par l'ancien sekiwake Aobajo Yukio, et bien sûr le style de dohyo-iri qui porte son nom.

Né en	Mars 1825
Décédé le	24 février 1879
Nom véritable :	Minematsu Harano
Né à :	Ouzu, Kikuchi-gun, Préfecture de Kumamoto (où se trouvent sa statue et sa tombe)
Heya:	Minato (Osaka), Sakaigawa (Tokyo/Edo)
Shikona:	Shingari Katsugoro => Shiranui Koemon
Débuts sur le Dohyo	(nidanme tsukedashi à Tokyo): Mars 1850
Débuts en Makuuchi :	Novembre 1856
Licence de Yokozuna :	Octobre 1863
Basho final:	Novembre 1869
Toshiyori :	Shiranui Dakuemon (2ème Shiranui)
Taille, poids :	177 cm, 120 kg
Techniques favorites :	Migi-yotsu, yori
Basho en Makuuchi:	27 basho, 119 victoires, 35 défaites, 15 nuls, 9 indécis, 77 kyujo
Taux de victoires :	0.773
Équivalents de yusho :	3

Le 16ème yokozuna Nishinoumi Kajiro (1855-1908)

Le 30 novembre 2008 célébrait le centième anniversaire de la mort du premier Nishinoumi Kajiro, le 16ème yokozuna. Il fut le premier des trois Nishinoumi dans l'histoire de l'Ozumo, et le tout premier rikishi à être identifié en tant que yokozuna sur un banzuke. Les deux premier sumotori qui s'étaient vus accorder officiellement une licence de yokozuna étaient deux sekiwake, Tanikaze Kajinosuke et Onogawa Kisaburo, selon les recherches conduites par le douzième Grand Champion Jinmaku Kyugoro au profit du Monument des Yokozuna, qui visait à protéger l'institution des yokozuna.

Aux débuts de l'attribution des licences de yokozuna, comme Tanikaze et Onogawa le prouvent, les rikishi n'étaient pas obligés de détenir le rang d'ozeki. Le huitième yokozuna, Shiranui Gonzaemon, fut même rétrogradé au rang de sekiwake deux ans *après* s'être vu attribuer la licence, soulignant l'apparentement de rang de yokozuna à un diplôme honorifique avant la spectaculaire arrivée de Nishinoumi. En mai 1898, Konishiki Yasokishi devint le dernier « yokozuna » du XIXème siècle, et aussi le dernier à voir son nom gravé dans la pierre avant que Jinmaku ne fasse finalement ériger son monument au sein du sanctuaire tokyoïte de Tomioka Hachimangu en 1900.

Dans les cent années (1789-1889) qui séparent les promotions comme yokozuna de Tanikaze et Onogawa et celle de Nishinoumi, il n'y eut que dix yokozuna, soit une moyenne de un par décennie. Le contraste est d'autant plus saisissant avec le XXème siècle, qui vit lui cinquante champions couronnés. Ces chiffres montrent clairement que la tradition des yokozuna n'était pas encore fermement ancrée à l'époque du premier Nishinoumi. Par conséquent, avec le recul, on peut voir facilement que son inscription sur le banzuke entraîna une acceptation plus étendue du grade de yokozuna comme une institution à part entière, et généra un intérêt accru envers le sumo.

Toutefois, au contraire de Jinmaku, qui visait uniquement à préserver l'héritage d'une grande institution, Nishinoumi n'était animé que de peu d'intentions vertueuses quand il exigea la reconnaissance formelle de son titre de yokozuna. Bien que n'ayant jamais véritablement demandé un rang de grand champion, s'il n'avait pas exprimé ses exigences avec autant d'ardeur, il se peut que nous n'eussions jamais vu le kanji de yokozuna sur un banzuke.

Né sous le nom de Kajiro Kozono le 19 février 1855, le premier Nishinoumi est le fils aîné d'un fermier habitant ce qui est aujourd'hui la ville de Satsuma/Sendai sur Kagoshima. Enfant de solide constitution, il aide sa famille aux travaux des champs tout en participant aux tournois locaux de sumo quand il en a le temps. Il devient vite clair qu'il n'a pas d'égal dans les compétitions de sumo.

Le Japon connaît alors une période de changements rapides et brutaux sur le plan social, alors que les hommes du domaine de Satsuma, menés par les clones de Musashimaru qu'étaient Takamori Saigo et Toshimichi Okubo, libèrent le pays de 250 années de férule du Shogunat des Tokugawa. Tandis que les autres jeunes hommes de son voisinage quittent le village pour réaliser leurs ambitions, Nishinoumi aspire lui à défier l'ordre établi en se servant de la puissance que les dieux lui ont donné.

Nishinoumi prend tout d'abord la direction du sud vers une heya réputée du sumo d'Osaka, l'Asahiyama-beya, mais malheureusement tous les rikishi sont alors partis pour un jungyo et il n'y a personne à qui il puisse parler de sa volonté de rejoindre l'Ozumo. Il approche alors un autre groupe de sumo basé à Kyoto et, en août 1873, il est admis au sein de la Tokinokoe-beya. Effectuant ses débuts sous le shikona de Nishinoumi (« océan occidental »), il progresse vers les rangs de sandanme ouest en juillet 1874 et se voit classé makushita nidanme – un équivalent des actuels juryo – en août 1875. Il est promu en makuuchi pour septembre 1876, avant d'atteindre un rang de sekiwake au basho d'Osaka de septembre 1879, qui se tient sous la houlette conjointe des groupes de sumo d'Osaka et de Kyoto.

Deux points clés contribuent alors à propulser la carrière de Nishinoumi. Le premier est la rapide déliquescence du sumo de Kyoto, qui connaît de lourdes difficultés financières. En conséquence, de plus en plus de basho conjoints se tiennent avec le sumo d'Osaka, ce qui permet à Nishinoumi de gagner en notoriété. L'autre est le transfert effectué par Takasago Uragoro (1838-1900) d'Osaka vers le sumo de Tokyo, le plus important de tous les groupes de sumo. Celui qui établira plus tard la Takasago-beya, Uragoro, est dans ses vertes années un véritable rebelle, qui organise un mouvement protestataire pour exiger de meilleurs

traitements et une répartition équitable des revenus financiers au bénéfice de tous les rikishi. Doté d'un ego aussi développé que la carrure d'un sumotori, Takasago finit par être contraint de quitter le sumo de Tokyo et décide alors de produire ses propres tournois à Osaka. Nishinoumi, admiratif des qualités d'entrepreneur de Takasago, rejoint rapidement le groupe des Réformés de Takasago, et devient un pilier des tournées de jungyo, gagnant grâce à son éthique de travail le respect de Takasago.

Takasago est par la suite autorisé à rejoindre l'Association de Sumo de Tokyo en 1878, grâce aux efforts de médiation de ses supporters, et s'efforce dès lors de son mieux de débaucher des rikishi talentueux tels que Nishinoumi d'Osaka. En janvier 1882, l'influence retrouvée de Takasago à Tokyo est soulignée par la manière dont il parvient à orchestrer un rang de débutant de makuuchi tsukedashi en faveur de Nishinoumi. L'Océan Occidental ne déçoit pas pour ses débuts à Tokyo, finissant avec six victoires, une défaite et un nul. Au basho suivant de juin 1882, au rang d'invité de makuuchi kyakuseki, il enregistre quatre victoires, trois défaites et un nul. En conséquence, Nishinoumi s'élève au rang de komusubi en mai 1883, de sekiwake en janvier 1884, et finalement d'ozeki en janvier 1885 – sept basho tout juste après ses débuts sur les dohyo de la capitale. De tels progrès, impressionnants pour n'importe quel rikishi, sont alors particulièrement remarquables pour un rikishi en provenance du sumo de Kyoto, qui est tenu comme largement inférieur à son homologue de Tokyo.

Nishinoumi a toujours eu une grande puissance brute naturelle, mais manque encore des techniques pour être véritablement couronné de succès jusqu'à ce qu'il rejoigne la Takasago-beya. Son oyakata est un magnifique professeur de sumo en même temps qu'un grand dirigeant, incitant Nishinoumi de perfectionner la technique de son mouvement favori, l'*izumigawa*. Ce mouvement, qui n'est plus reconnu par la Nihon Sumo Kyokai, est une variante de *kimedashi* exécutée en se saisissant du bras de son adversaire des deux mains, et en le repoussant du coude à l'extérieur du cercle. On dit que son origine date du sekiwake de l'ère Edo Izumigawa Sadaemon, aussi originaire de Kagoshima.

Nishinoumi a la chance de disposer de solides partenaires d'entraînement à la Takasago-beya qui, à l'époque où il la rejoint, est la principale pépinière de rikishi talentueux et morts de faim, amassant un impressionnant chiffre de 17 yusho sur les 24 disponibles entre mai 1883 et janvier 1885. En plus des vainqueurs de yusho Odate, Ichinoya, Konishiki et Asashio, la heya développe également plusieurs sekiwake : Ayanami, Sakahoko, Takamiyama et Hibikimitsu. Ses camarades Odate et Ichinoya deviennent les grands rivaux de Nishinoumi car tous deux visent avec force le statut d'ozeki, finissant par provoquer la rétrogradation de Nishinoumi au rang de sekiwake au basho de janvier 1886, en dépit d'un kachi-koshi obtenu au rang d'ozeki. A l'époque, un rikishi doit obligatoirement bouger vers le haut ou le bas du banzuke, et un sekiwake est avec un score plus flatteur qu'un ozeki le dépasse donc, même si ce dernier obtient le kachi-koshi.

Odate, qui remporte trois yusho d'affilée, ne se voit pas attribuer le statut de yokozuna qu'en raison d'un comportement exceptionnellement exécrable. Surpris de n'être pas classé comme meilleur ozeki en mai 1884, Odate fait face à son shisho, Takasago, qui l'enjoint de rester patient. Mécontent de ce qu'il considère comme des boniments, Odate entreprend de lui casser la figure de manière assez impitoyable. Il y avait mieux à faire face à un adversaire tel que son shisho. Takasago oyakata – peu connu pour refuser la bagarre – revient rapidement armé d'un sabre de samouraï, et Odate doit littéralement fuir pour sa survie dans le refuge relativement sûr de l'Isenoumi-beya.

Au basho de janvier 1887, Ichinoya remporte son second yusho et Nishinoumi rétrograde au rang de komusubi. Toutefois, il regagne son statut de sekiwake rapidement après la rétrogradation d'Odate au rang de komusubi, en raison d'une cirrhose du foie. Puis, après avoir remporté le yusho de mai 1889, Nishinoumi fait son retour au rang d'ozeki. Bien qu'il finisse avec un score de 7-2 en janvier 1890 – son seul basho au rang d'ozeki suite à sa re-promotion – Nishinoumi doit alors se voir attribuer une licence de yokozuna par la Maison des Yoshida Tsukasa à l'occasion d'un tournoi spécial tenu en l'honneur de l'Empereur le 15 février. La décision reflète plutôt le respect vis-à-vis de la longévité de Nishinoumi en makuuchi tout comme le dur labeur de son oyakata Takasago. Elle n'est pas à proprement parler une promotion objective, mais la Kyokai a besoin d'un yokozuna pour effectuer le dohyo-iri devant l'Empereur, et pense que Nishinoumi mérite cet honneur.

Malheureusement, la licence de yokozuna ne parvient pas à temps, et Nishinoumi ne peut donc pas effectuer le prestigieux dohyo-iri. Il reçoit la bénédiction formelle des Yoshida le 21 février et reçoit même une autre

licence de yokozuna de la maison rivale de Gojo de Kyoto, le 1er mars. Nishinoumi recherche alors, chose aisément compréhensible, la reconnaissance en tant que rikishi le mieux classé, lors du basho suivant de mai 1890. Hélas, ses rêves s'envolent puisque la Kyokai applique simplement sa règle de base de promouvoir le rikishi de sanyaku détenteur du meilleur score au rang d'ozeki le plus élevé lors du basho suivant – en l'occurrence, il s'agit du sekiwake Konishiki, qui a rendu une très solide fiche de 8-0 au précédent tournoi. Sur le côté est, le joli score du komusubi Onaruto mérite tout autant le statut d'ozeki, ce qui implique que le nombre total de places d'ozeki est élevé de deux à quatre pour la première fois dans l'histoire du sumo. Cela signifie également que deux places d'ozeki sont classés comme étant « haridashi » (« additionnel »), et que les noms de ces lutteurs seront portés en dehors du banzuke normal, aux extrémités est et ouest de la feuille de classement.



Réalisant que bien loin de mener le banzuke, son nom sera au contraire confiné à une simple excroissance, Nishinoumi exprime son mécontentement à son shisho comme aux pontes de la Kyokai. « C'est une insulte pure et simple », dit-il alors à son oyakata, si l'on en croit la rumeur. « Je me suis vu accorder un rang de yokozuna mais je suis encore placé en dessous d'un simple ozeki comme haridashi ». Le banzuke de mai 1890 avait initialement Konishiki comme premier ozeki est, et Nishinoumi comme ozeki haridashi est. La Kyokai n'étant pas encline à s'encombrer plus que de raison d'un sujet qu'elle considère comme bénin, un rapide compromis est alors trouvé. Une mention additionnelle de « yokozuna » plutôt que « ozeki » est placée au côté du nom de Nishinoumi dans la zone des haridashi. Après que Nishinoumi a donné son accord, la Kyokai ne réalise pas qu'elle vient de créer un précédent définissant le rang de yokozuna comme rang suprême du banzuke, et que la perception des yokozuna en sera changée pour toujours.

Avec une stature de 176 cm pour un poids de 126 kilos, Nishinoumi n'écrase pas ses adversaires avant d'avoir perfectionné ses techniques, à l'époque où il accède au rang de yokozuna. Il y a un faux air de samouraï à l'ancienne chez lui, et il est par ailleurs réputé pour son attitude insouciante et assez cavalière à l'égard de la vie en général. Même avant ses combats les plus importants, on le voit souvent en train de piquer un tranquille roupillon dans la shitaku-beya. Nishinoumi s'absente en outre plusieurs journées lors des douze tournois qui jalonnent ses sept années en tant que yokozuna, remportant le tournoi de janvier 1894 avec un score de 7-0 (équivalent de yusho) alors qu'il est âgé de 38 ans. Comme beaucoup à son époque, il ne devient pas yokozuna avant la trentaine et par conséquent, il ne tire pas sa révérence avec des scores incroyables au rang suprême. Toutefois, sa contribution envers l'Ozumo est loin d'être négligeable, et il passe admirablement le flambeau du quinzième yokozuna auquel il succède, Umegatani Toutaro, à son camarade de heya Konishiki.

A quarante ans, Nishinoumi décide de se retirer en janvier 1896 et hérite immédiatement du toshiyori myoseki Izutsu (devenant ainsi le septième Izutsu oyakata). Ayant recruté ses propres rikishi alors qu'il était encore en activité, dans son vivier natal de Kagoshima, après avoir fondé l'Izutsu-beya, Nishinoumi développe le 25ème yokozuna Nishinoumi II et l'ozeki Komagatake. En fait, l'actuelle Izutsu-beya peut retrouver ses origines dans le premier Nishinoumi Kajiro. Encore aujourd'hui, elle est connue comme la heya que « chaque garçon capable de Kagoshima peut rejoindre ».

Le premier Nishinoumi Kajiro décède le 30 novembre 1908, suite à une affection cardiaque. La heya est héritée par l'une de ses recrues préférées de Tanegashima, sur Kagoshima. Cet homme n'est autre que le second Nishinoumi, 25ème yokozuna, qui produira lui-même Genjiyama, devenu plus tard le troisième Nishinoumi Kajiro, 30ème yokozuna.

L'héritage de Nishinoumi est toujours présent avec l'Izutsu-beya, dirigée par le quatorzième Izutsu oyakata (l'ancien sekiwake Sakahoko) et la Shikoroyama-beya, de son frère cadet l'ancien sekiwake Terao. Le père de Terao et Sakahoko était l'ancien sekiwake Tsurugamine (treizième Izutsu oyakata), dont l'épouse était la petite-fille du second Nishinoumi Kajiro (huitième Izutsu oyakata). Le prochain yokozuna de la heya portera, en toute logique, sans aucun doute le nom de Nishinoumi Kajiro IV.

西ノ海 嘉治郎 初代

Né à :	Satsuma Sendai, Préfecture de Kagoshima
Né le :	19 Février 1855
Nom véritable :	Kajiro Kozono
Shikona :	Nishinoumi Kajiro
Heya:	Tokinokoe-beya (Kyoto Sumo), Takasago
Débuts sur le Dohyo	Basho de janvier 1882 (makuuchi tsukedashi)
Débuts en Makuuchi :	Janvier 1882
Basho final:	Janvier 1896
Grade terminal :	Yokozuna
Basho en Makuuchi:	29
Score en makuuchi :	127 victoires, 37 défaites, 21 nuls, 4 indécis
Taux de victoires :	77.40 %
Équivalents de yusho :	2
Taille	176 cm
poids :	126 kg
Techniques favorites :	Izumigawa
Toshiyori :	Izutsu
Décédé le :	30 Novembre 1908 (53 ans)

Le 19ème yokozuna Hitachiyama Taniemon (1874-1922)

Les récentes révélations choc autour du décès d'une jeune recrue et la suspension du yokozuna Asashoryu ont ébranlé le monde de l'Ozumo, laissant planer une ombre sur ce qui est souvent décrit comme le sport national du Japon.

Ces dernières années, les plus anciens des fans de sumo en ont de plus en plus souvent appelé aux vertus et à l'honneur d'antan – qui furent autrefois incarnés par un yokozuna tel que Futabayama, un homme qui poursuivit sans relâche une vie de discipline et de persévérance. Futabayama préservait avec ferveur les coutumes anciennes du sumo et des traditions, eux-mêmes héritages du code de conduite pratiqué par les samurais du Japon d'antan.

Avant de poursuivre, toutefois, faisons un petit retour en arrière pour nous intéresser à l'histoire moderne de l'Ozumo.

Lorsque le Shogunat des Tokugawa lâche les rênes du pouvoir en 1868, on assiste alors à la fin de deux siècles et demi de règne féodal, et à la naissance d'une période de modernisation et de renouveau sous l'ère Meiji (1868-1912). Alors que la nation ouvre ses portes au monde extérieur, ses citoyens connaissent de grands troubles et perturbations. Presque instantanément, les Japonais commencent à laisser leurs traditions derrière eux alors qu'ils s'adaptent aux nouveaux usages.



Le monde du sumo n'y fait pas exception. Bien que les rikishi se voient autorisés à conserver leur « mage » (chignon), ils perdent quasiment tout le reste et, chose intéressante, dès que les rikishi prennent leur retraite, ils s'empressent de trancher leur mage pour ne pas rester déconnectés du reste de la population. Les rikishi perdent également leurs mécènes, les seigneurs locaux n'étant plus à même de les employer dans des postes équivalents à ceux des samurais.

Dans les débuts de l'ère Meiji, le sumo est empli de voyous, de rôdeurs, de paysans et de sans-abri, de samurais de rang inférieur – tout comme l'Ozumo reste un abri pour certains anciens rikishi. Les rikishi survivent pour l'essentiel sur de maigres rations fournies par les organisateurs de tournois ; des évènements qui sont tenus et dirigés par des toshiyori choisis – qui contrôlent eux-mêmes tous les revenus et activités tournant autour du sport.

C'est alors, en 1873, que le rikishi maegashira Takasago Uragoro et ses partisans décident de faire sécession et de former leur propre groupe de sumo après que leurs exigences pour de meilleures conditions de vie et indemnités aient été rejetées par ceux qui sont alors les leaders du sport. Le nouveau groupe constitue le Groupe Takasago Réformé et base ses opérations à Nagoya, où ils organisent des tournois dans les villes voisines de Kyoto et Osaka. Le groupe attire un nombre respectable de rikishi de bon niveau désappointés par la manière dont les tournois sont organisés à Tokyo.

De fait, le premier yokozuna à être inscrit sur le banzuke, Nishinoumi Kajiro I, est un produit du groupe Takasago de Tokyo. Gonflé à bloc par une série de tournois réussis à Kyoto et Osaka, le groupe Takasago étend ses opérations et commence à tenir des tournois au quartier Akibahara de Tokyo, à deux pas du quartier général du stade principal de sumo de la capitale.

Toutefois, à cette époque l'Ozumo, tout comme les autres spectacles tenus au plan local, est soumis à l'autorité de la Police. Chaque participant et chaque tournoi doivent être enregistrés par la police locale qui contrôle chaque évènement, mais la police en vient rapidement à penser qu'avoir deux groupes qui font la promotion du même spectacle est plutôt indésirable, et elle les contraint à aplanir leurs différents et à opérer dans l'unité pour éviter toute confusion dans le public.

Les deux groupes comprennent qu'il n'y a pas d'autre solution que de s'unir s'ils souhaitent survivre. Par

conséquent, Takasago Uragoro revient au sumo de Tokyo comme l'un des dirigeants et commence bientôt à gagner en pouvoir.

Takasago restructure rapidement les opérations du sumo de Tokyo, le rendant plus stable et économiquement viable. Il accroît le nombre de rikishi de makuuchi et de toshiyori, aux fins d'attirer plus de nouvelles recrues tout comme d'asseoir les bases du sport. Il introduit un système d'allocations basé sur les performances du rikishi, encourageant par là un sumo compétitif. Takasago fait entrer l'Ozumo dans l'ère moderne et créée un produit bien plus attractif pour l'homme de la rue.

Malheureusement, à mesure qu'il gagne de plus en plus de pouvoir, il devient de plus en plus lui-même le type de personnage dictatorial qu'il avait essayé de faire supplanter au début de sa carrière. Il commence à se comporter en monarque absolu dans ses dernières années, au point de finalement être chassé du monde de l'Ozumo après que l'ensemble des rikishi de l'Ouest du banzuke se soient déclarés kyujo pour protester contre sa conduite.

Pour autant que les réalisations du groupe Takasago aient été significatives pour le fonctionnement de l'Ozumo, les rikishi eux-mêmes restent faits du même métal patiné par le temps. La plupart sont originaires de milieux pauvres et n'ont que peu ou pas d'éducation. Ils n'ont que peu de manières et sans aucune étiquette sociale d'aucune sorte. Aux yeux des gentilshommes de l'ère Meiji, le sumo est encore considéré comme une forme peu civilisée et dénudée de danse pratiquée par des barbares – et les rikishi ne font pas grand-chose pour aller à l'encontre de cette vision de la société – qui se comportent plus souvent qu'à leur tour de manière rude et avec une totale absence de considération pour les mœurs sociales de l'époque ; en quelque sorte, ils vivent à la marge de la société civilisée.

C'est au cours de ces années terribles de l'histoire de l'Ozumo qu'apparaît un sauveur. Il sera plus tard appelé le « Saint du Sumo » par les fans, et le Grand Patron ou le Parrain par ses pairs.

Cet homme, c'est le 19ème yokozuna, Hitachiyama Taniemon.



Hitachiyama travailla un peu à la façon des samurais d'antan pour élever l'Ozumo au-delà du concept de simples 'batailles entre hommes gigantesques' présentées dans une atmosphère de carnaval. Aux côtés de son grand rival, le 20ème yokozuna Umegatani Toutaro, Hitachiyama fit partie intégrante de l'âge d'or de l'Ozumo de l'ère Meiji, créant pour l'essentiel le sport national dans cette période.

Hitachiyama Taniemon naît Taniemon Ichige dans une famille distinguée de samurais, bien connue dans la région de Mito, dans la préfecture d'Ibaraki. Son grand-père était un expert archer, et son père excelle dans le maniement des sabres tout comme au tir à l'arc.

Les temps changeant, son père se tourne vers le monde des affaires, mais de par son extraction samurai, il ne parviendra jamais complètement à exceller dans le commerce. Pendant ce temps, le jeune Taniemon se concentre sur ses études, jusqu'à ce qu'il soit contraint de quitter l'école dans la dernière année du collège, pour des raisons familiales. A l'époque, il n'y a pour ainsi dire aucun rikishi dans l'Ozumo qui ait fini l'école élémentaire et partant, le fait qu'il ait été au collège pourrait être considéré comme une grande réussite.

Un jour, Taniemon se rend à Tokyo pour rendre visite à son oncle – maître d'arme dans une école qui deviendra plus tard partie intégrante de l'actuelle université Waseda. Son oncle voit instantanément le potentiel de Taniemon en tant que rikishi, bien que ses parents s'opposent fermement à ce qu'il rejoigne l'Ozumo. Taniemon, imperturbable, décide d'intégrer une heya alors faible, la Dewanoumi-beya, car

l'oyakata (ancien maegashira 1 Hitachiyama Un-emon), toujours alors en activité, est originaire de sa ville natale, Mito.

En 1891, il fait ses débuts sur le dohyo avec le shikona Onishiyama, et l'année suivante il apparaît classé en jonokuchi, progressant rapidement vers les jonidan en 1893.

En 1894, Taniemon reçoit l'ancien nom de Hitachiyama de son shisho et parvient en sandanme. Bien qu'il soit promu en makushita pour le basho de janvier 1895, il encaisse un make-koshi, et est si affecté par le refus de son shisho de lui accorder la main de sa nièce qu'il s'enfuit au cours d'un jungyo.

Il vit un moment à Nagoya, combattant à cet endroit, avant de déménager pour rejoindre le sumo d'Osaka. A ce moment, Hitachiyama a commencé à gagner en masse corporelle et en puissance. Remarqué par un personnage influent du sumo d'Osaka, on arrange alors son retour à Tokyo en 1897.

Reprenant sa carrière depuis un rang juste en dessous des makushita, revigoré et plus concentré cette fois-ci, Hitachiyama commence une série de 32 victoires consécutives, marquant des progrès si rapides qu'après le basho de janvier 1901, il est promu au rang d'ozeki.

Hitachiyama est alors à cette époque si confiant en ses capacités et en ses forces que quelque soit la manière dont ses adversaires entament un combat, il encaisse leur choc tête la première avant de les faire tournoyer ou de simplement les expulser en force.

Si un adversaire vient au contact avec l'intention d'engager une bataille en yotsu, Hitachiyama le soulève, et le repousse en tsuri ou emploie une technique alors appelée izumigawa – établie en enserrant fermement les bras de son adversaire dans une attaque sur le côté. Son sumo est toujours droit, et au cours d'un combat il laisse toujours l'opportunité à son adversaire d'essayer son propre sumo, avant de prendre lui-même les choses à son compte. Ses combats contre Umeotani (plus tard Umegatani) sont particulièrement passionnants, et attendus avec impatience par les fans les plus mordus du Japon.

Avec l'arrivée des deux grands rivaux, l'Ozumo s'apprête à rentrer dans la période la plus faste de son histoire : l'ère Ume-Hitachi.



Leur ultime rencontre se produit à la neuvième journée du basho de mai 1903 – le cinquième de Hitachiyama comme ozeki. Classés respectivement ozeki est et ouest, tous deux arrivent invaincus avant ce combat. Une foule massive retient son souffle lorsque les deux grands rivaux entament leur shikiri – avec un véritable contraste de styles et de personnalités, les calmes mouvements d'Umegatani contrastant avec le dynamisme de Hitachiyama. Le combat qui suit ne déçoit nullement les spectateurs, puisque chacun des deux hommes offre ses meilleures prises. Toutefois, quand la poussière retombe, c'est Hitachiyama qui en sort vainqueur.

Après le basho, si la promotion de Hitachiyama au rang de yokozuna est assurée, il demeure des doutes quant à celle d'Umegatani au même rang, puisque Ozutsu est alors encore en activité et que, jusqu'à cette époque, il n'existe pas de précédents de l'existence de trois yokozuna pour coiffer le sommet du sumo en même temps. Quand Hitachiyama apprend sa promotion, il exige alors que son rival Umegatani soit promu en même temps que lui ; une histoire qui reflète si bien le personnage de Hitachiyama, et le respect mérité qu'il gagnera des autres qui assureront également la position suprême aux sommets de l'Ozumo. La Maison des Yoshida Tsukasa se plie à sa volonté et accorde la promotion simultanée au rang de yokozuna à Umegatani.

Il n'y a pas le moindre doute que Hitachiyama mérite sa promotion. En dépit d'une défaite face à Araiwa

(qui deviendra plus tard ozeki), lors de la sixième journée de son premier basho en tant que yokozuna, et qui le voit donc finir sa série victorieuse au nombre de 27, Hitachiyama remporte ensuite les 32 combats suivants – si l'on exclut les combats qui se finissent en nul, indécis ou kyujo.

Hitachiyama est invincible sur le dohyo, mais l'homme est également considéré comme un grand au delà des confins du dohyo. Il est connu pour avoir répété à l'envi que 'rikishi' s'écrit avec les caractères 'shi', qui signifie 'bushi' (samurai) et 'force' (chikara ou riki) en japonais. Il s'efforce de perfectionner l'honneur et la grâce qui sont attendus d'un rikishi ; ses relations et son attitude attentionnée des autres rikishi lui vaudront le surnom honorifique du Général, du Patron ou du Parrain.

Plus que toute autre chose, Hitachiyama souhaite que l'Ozumo soit tenu en très haute estime par la société japonaise comme une forme suprême de culture et d'art entremêlée au sein de valeurs, de traditions et de coutumes japonaises originales. Il ne tarit pas d'efforts dans ce but et devient rapidement un visionnaire au sens premier du terme, un pionnier et un croisé de l'Ozumo, tandis qu'il effectue une tournée aux États-Unis et en Europe à partir d'août 1907, alors qu'il est encore un yokozuna en activité. Il fait même la démonstration de son style de dohyo-iri unique devant celui qui est alors président des États-Unis, Roosevelt, au sein même de la Maison Blanche (le dohyo-iri en question est de style Unryu mais avec une légère différence, qu'aucun yokozuna n'a reproduit depuis).



Si Hitachiyama s'était un peu plus concentré sur son sumo à cette époque, il eût pu devenir un bien plus grand yokozuna, avec des accomplissement chiffrés plus impressionnants, mais la conséquence de sa tournée mondiale est qu'il manque des basho normaux aussi bien que des jungyo, ce qui signifie qu'au moment où il revient au Japon, il n'est plus le même yokozuna extraordinaire qu'il était avant. Il remporte bien sept combats sur dix lors du tournoi de juin 1909 et, au basho suivant en janvier, il remporte le yusho avec sept victoires, deux nuls et un kyujo, mais jamais plus il ne remportera plus de sept combats dans un basho.

La heya à laquelle il appartient – la Dewanoumi-beya – est une faible heya de seconde zone quand il fait son entrée dans l'Ozumo, mais au moment où il se retire du sumo actif après le basho de juin 1914, et quand il hérite lui-même de la heya, il l'a transformée en une heya majeure capable d'attirer beaucoup de jeunes recrues qui souhaitent être entraînées par Hitachiyama.

La cérémonie de départ du grand homme dure trois jours, avec les yokozuna Tachiyama (comme tachimochi) et Umegatani (comme tsuyuharai) qui effectuent les honneurs du dohyo-iri dans ce qui sera une cérémonie tellement superbe qu'elle demeurera une partie intégrante du cérémonial du sumo d'aujourd'hui.

Comme shisho et oyakata, Hitachiyama / Dewanoumi Taniemon est un strict partisan de la discipline. On le voit toujours porteur d'un bâton de bambou dans ou à proximité de la heya, et toutes les recrues savent qu'il ne vaut mieux pas se la couler douce à l'entraînement ou même faire preuve d'un mauvais comportement car ils sont certains de terminer avec une ou deux bonnes bastonnades. En même temps, ils savent aussi que derrière cette sévère attitude de façade, Hitachiyama aime chacun des rikishi dont il a la charge, et que s'ils devaient avoir le moindre ennui il sera de leur côté.

Au cours de son règne comme cinquième Dewanoumi oyakata, la Dewanoumi-beya sortira trois yokozuna (Onishiki, Tochigiyama et Tsunenohana), ainsi que les ozeki Kyushuzan, Tsushimanada, Onosato et Hitachiwa, et plus d'une vingtaine de rikishi de makuuchi. Hitachiyama joue un rôle essentiel dans le positionnement de la Dewanoumi-beya comme force suprême au cours de l'ère Taisho et au début de l'ère Showa, tandis que son mandat comme membre du Conseil de la Kyokai le voit affermir l'Ozumo dans la psyché nationale et la société japonaise, en même temps qu'il est un ambassadeur international du sport en organisant avec succès des exhibitions internationales à Hawaï et aux États-Unis.

Hitachiyama, au travers de son habileté à tisser des réseaux dans la société, met en outre en place un solide

système de clubs de supporters, stabilisant ainsi et contribuant au maintien des opérations en cours dans et autour de l'Ozumo. Depuis un long moment l'Ozumo est en quête d'un lieu permanent où se produire en intérieur, mais n'a pas les soutiens financiers nécessaires pour ériger une telle structure. Les spectacles en extérieur tels qu'au temple d'Eko-in (à côté de l'actuel Kokugikan) ou au sanctuaire de Yasukuni peuvent accueillir plusieurs milliers de spectateurs mais ces représentations sont constamment sous la menace des éléments ; l'Ozumo a un besoin urgent de détenir sa propre enceinte.



Tout démontre que sans la présence de Hitachiyama le premier Kokugikan ne serait jamais sorti de terre. Il travaille à accumuler les ressources financières et à tisser des liens d'affaires pour préparer les bases nécessaires à une telle entreprise, et négocie avec des banquiers pour qu'ils financent un prêt quasiment sans intérêts afin d'aider à construire le bâtiment. Les hommes d'affaires, les entrepreneurs et les maîtres d'œuvre se sentent à l'aise à traiter avec Hitachiyama. Pour eux, il est quelqu'un en qui ils peuvent avoir confiance, et on croit avec raison en sa parole. Il est en fait considéré comme le président du conseil d'administration, représentant l'entier monde de l'Ozumo à l'époque.

Tout n'est pas que travail et sérieux toutefois, puisqu'il existe un grand nombre d'anecdotes amusantes associées au nom de Hitachiyama ; l'apparition du chanko sur la scène du sumo étant peut-être la plus étrange puisqu'on associe quelque peu les origines de l'aliment de base des rikishi d'aujourd'hui avec Hitachiyama. Il était aussi réputé pour être un buveur de whisky et alla jusqu'à faire importer une voiture pour pouvoir arpenter les rues de Tokyo.

Une autre histoire que l'on conte à propos du grand homme dit qu'il visitait les maisons de ceux dont la mort venait d'être annoncée dans les journaux, puisqu'il pensait que quiconque pouvant être suffisamment connu pour avoir sa mort annoncée publiquement dans les journaux devait quelque part avoir contribué au bien de l'Ozumo. Il était aussi connu pour son amour des femmes et on a souvent dit que si une femme venait à lui avec un enfant, en arguant que celui-ci était de lui, il avait l'habitude de les soutenir financièrement – sans même prendre la peine de vérifier la véracité de la requête. A ce jour il y a apparemment encore beaucoup de familles au Japon qui revendiquent une parenté avec Hitachiyama.

Hitachiyama décède brutalement dans sa maison, située non loin de l'actuel Kokugikan, le 19 juin 1922. Il n'a alors que 48 ans. Même à sa mort il cherche encore à être utile aux autres puisqu'une de ses dernières volontés consistera en le legs de son corps à la science.

Hitachiyama fut aimé par tous ceux qui furent en contact avec lui et fut de loin le personnage le plus respecté de l'Ozumo. L'Association de Sumo organisa des funérailles pour l'ancien yokozuna – une première dans l'histoire de la Kyokai – et on raconta que le cortège funéraire s'étirait sans interruption de la gare d'Ueno à celle du Pont Bashi de Ryogoku, soit une distance d'environ six kilomètres.

Sa tombe au temple Tenno-ji au cimetière Yanaka de Tokyo porte une inscription sur la pierre tombale, où l'on peut lire les mots suivants : 'Tombe de Dewanoumi Taniemon', mais selon un historien, seule la chevelure de l'ancienne figure de légende fut enterrée en ce lieu.

La véritable tombe de Hitachiyama se situe dans le cimetière communal de Sakado, à Mito, préfecture d'Ibaraki. La pierre tombale est gravée des mots 'Tombe de Ichige Taniemon', et un mémorial a été ouvert là par l'historien et professeur de littérature de l'Université de Tokyo, le regretté Katsumi Kuroita.

En 1941, lors du vingtième anniversaire de sa mort, une stèle du souvenir fut érigée en son honneur au sanctuaire Toshogu de Mito. Sur la pierre menée par le sixième Dewanoumi oyakata (Kajinosuke, ancien komusubi Ryogoku), on peut voir les noms de 24 oyakata, 23 rikishi de makuuchi, neuf de juryo et de cinq gyoji. Le mémorial a été gravé par le neuvième Negishi Jiemon (de la Maison des Negishi, créateurs du style

Negishi de kanji et détenteurs d'un Toshiyori Myoseki qui n'est plus aujourd'hui en usage).

Le sixième Dewanoumi, Dewanoumi Kajinosuke, reconnut les grands accomplissements de son shisho, Hitachiyama, en enlevant le caractère 'no' du nom de Dewanoumi quand il l'écrivit en kanji. C'était 出羽ノ海 - c'est désormais simplement 出羽海

Hitachiyama fut et reste un homme sans égal dans le sumo. Les records chiffrés établis par des rikishi peuvent être effacés par les générations futures de rikishi ; ils sont en suspens et ne sont que temporaires. Mais l'héritage laissé par de grands bâtisseurs tels que Hitachiyama est éternel.



Né à :	Mito City, Préfecture d'Ibaraki
Le :	19 Janvier 1874
Mort le :	19 Juin 1922 (48 ans, mort alors qu'il était membre du conseil de la NSK)
Nom véritable:	Tani (Taniemon) Ichige
Heya:	Irumagawa=>Dewanoumi=>Mitsuminato (Nagoya) =>Nakamura (Osaka) =>Dewanoumi
Shikona:	Onishiyama => Hitachiyama
Hatsu Dohyo :	Juin 1892
Débuts en Juryo :	Mai 1898
Débuts en Makuuchi :	Janvier 1899
Débuts comme Ozeki :	Mai 1901
Débuts comme Yokozuna :	Janvier 1904
Dernier basho:	Juin 1914
Plus haut rang :	yokozuna
Taille, poids:	174 cm, 146 kg
Yusho:	1 (6 équivalents)
Techniques Favorites :	Izumigawa, tsuri.
Basho Makuuchi :	32 - 150 victoires, 15 défaites, 22 nuls, 131 kyujo, 2 indécis.
Ratio de victoires :	0.909
Toshiyori Myoseki :	Dewanoumi (cinquième Dewanoumi)

Le 20ème yokozuna Umegatani II Toutaro (1878-1927)

Le 20ème yokozuna, Umegatani Toutaro II, était un technicien du sumo habile et rusé, même s'il culminait à près de 160 kg. Son yokozuna dohyo-iri était considéré comme si esthétique qu'il devint la forme de yokozuna dohyo-iri la plus utilisée dans toute l'histoire du sumo. En compagnie de son rival, le yokozuna Hitachiyama, Umegatani inaugura l'âge d'or du sumo, que l'on connaît généralement comme l'ère « Ume-Hitachi », et contribua à élever la popularité du sumo à des niveaux jamais atteint dans toute l'ère Meiji.



De son vrai nom Otojiro, Umegatani grandit dans la préfecture de Toyama où sa famille, réputée dans toute la région, tient une pharmacie prospère. Depuis l'enfance, c'est un gamin costaud, même s'il n'est pas très grand, qui se taille rapidement une réputation de petit prodige du sumo à Toyama. Durant l'été 1890 se tient dans sa ville un jungyo conjoint de l'Ikazuchi et de la Takasago-beya. Otojiro assiste à toutes les séances. L'ozeki Tsurugizan (alors membre de l'Ikazuchi-beya) le remarque alors et en parle à son shisho, Ikazuchi, qui rend immédiatement visite aux parents d'Otojiro, leur proposant qu'il rejoigne l'Ozumo.

Son père décline tout d'abord l'offre, peut-être parce que le garçon n'a alors que douze ans, mais Ikazuchi insiste. Finalement, le père d'Otojiro se laisse convaincre après qu'Ikazuchi lui annonce qu'il lui garantit personnellement le bien-être futur du garçon en l'adoptant. Ikazuchi oyakata n'est autre que le 15ème yokozuna Umegatani Toutaro I, alors haut responsable de l'Association de Sumo, un homme tellement digne de confiance que quand l'Association décide de construire son premier stade indoor, sa simple caution personnelle suffit à assurer l'ensemble des prêts nécessaires au coût des travaux.

Otojiro, qui s'appelle désormais Oe, suite à son adoption, est encore trop jeune pour entrer en compétition lorsqu'il rejoint l'Ozumo. Toutefois, environ à cette époque, Ikazuchi oyakata, conscient du talent brut et de l'habileté naturelle d'Otojiro, décide de lui faire subir ce qui pourrait bien être le premier programme d'entraînement d'élite de l'histoire du sumo, lui affectant un entraîneur personnel et exclusif en la personne du komusubi Onegatani. Non content d'être doté d'un sens et d'une habileté naturelle pour le sumo, Otojiro se révèle en outre un étudiant particulièrement studieux en qui l'on fonde rapidement de grands espoirs.

En mars 1892, Otojiro fait ses débuts sur le dohyo sous le shikona de Umeotani Otomatsu, en jonokuchi. Il est en jonidan en janvier 1894 et atteint les sandanme en mai de la même année. Il lui faut encore un peu de temps pour conforter ses succès initiaux, mais, finalement, il fait ses débuts en makushita en janvier 1896. En tant que rikishi makushita, il devient si populaire au cours des tournées de jungyo qu'on lui demande bien souvent de faire lui-même un dohyo-iri.

Umeotani gravit les rangs élevés rapidement au cours des années suivantes, effectuant ses débuts en juryo en janvier 1897. Deux basho plus tard, en janvier 1898 (à l'époque, il n'y a la plupart du temps que deux basho dans l'année), il atteint les makuuchi, à l'âge de vingt ans. Une fois en makuuchi, Umeotani démontre sa vraie valeur en battant le yokozuna Konishiki lors de son premier basho au sein de la division phare (Konishiki finira par redouter les affrontements avec le natif de Toyama, puisqu'il ne le vaincra jamais en quatre rencontres). Lors du basho suivant, en mai 1898, Umegatani obtient sept victoires pour une défaite et un nul – équivalant à un yusho – et est promu comme komusubi en janvier 1899, puis comme sekiwake en mai de la même année. Il est alors considéré comme le rikishi capable d'emmener l'Ozumo vers de nouveaux sommets de popularité mais, en dépit d'un kachi-koshi en tant que sekiwake en mai 1899, il est déchu au rang de komusubi au tournoi de janvier 1900. Il ne laisse pas ce contretemps altérer son ambition, et s'assure un score suffisant pour assurer sa promotion au rang d'ozeki au basho suivant ; il a alors 22 ans.

Dans l'intervalle, son rival de longue date, Hitachiyama, s'est également forgé sa puissance et fait un nom

comme grand espoir du sumo. Hitachiyama a affronté Umeotani pour la première fois en janvier 1895 alors qu'ils étaient encore en sandanme. Hitachiyama l'a emporté. Leur rencontre suivante a lieu en mai 1898. Umeotani dispute alors son second tournoi en makuuchi, alors qu'Hitachiyama est encore en juryo. Et c'est ce dernier qui est déclaré vainqueur. On considère alors que Hitachiyama a un niveau de sanyaku, et leurs rencontres commencent à attirer l'attention non seulement des fans purs et durs de sumo, mais aussi du public en général.



Umegatani et Hitachiyama ont des personnalités, un comportement et un passé radicalement différents, et montrent une grande variété dans leurs styles de sumo respectifs. Tandis qu'Hitachiyama symbolise l'action et la force, Umegatani représente le calme et la souplesse ; leur respect mutuel sert à propulser la popularité du sumo vers des sommets inégalés.

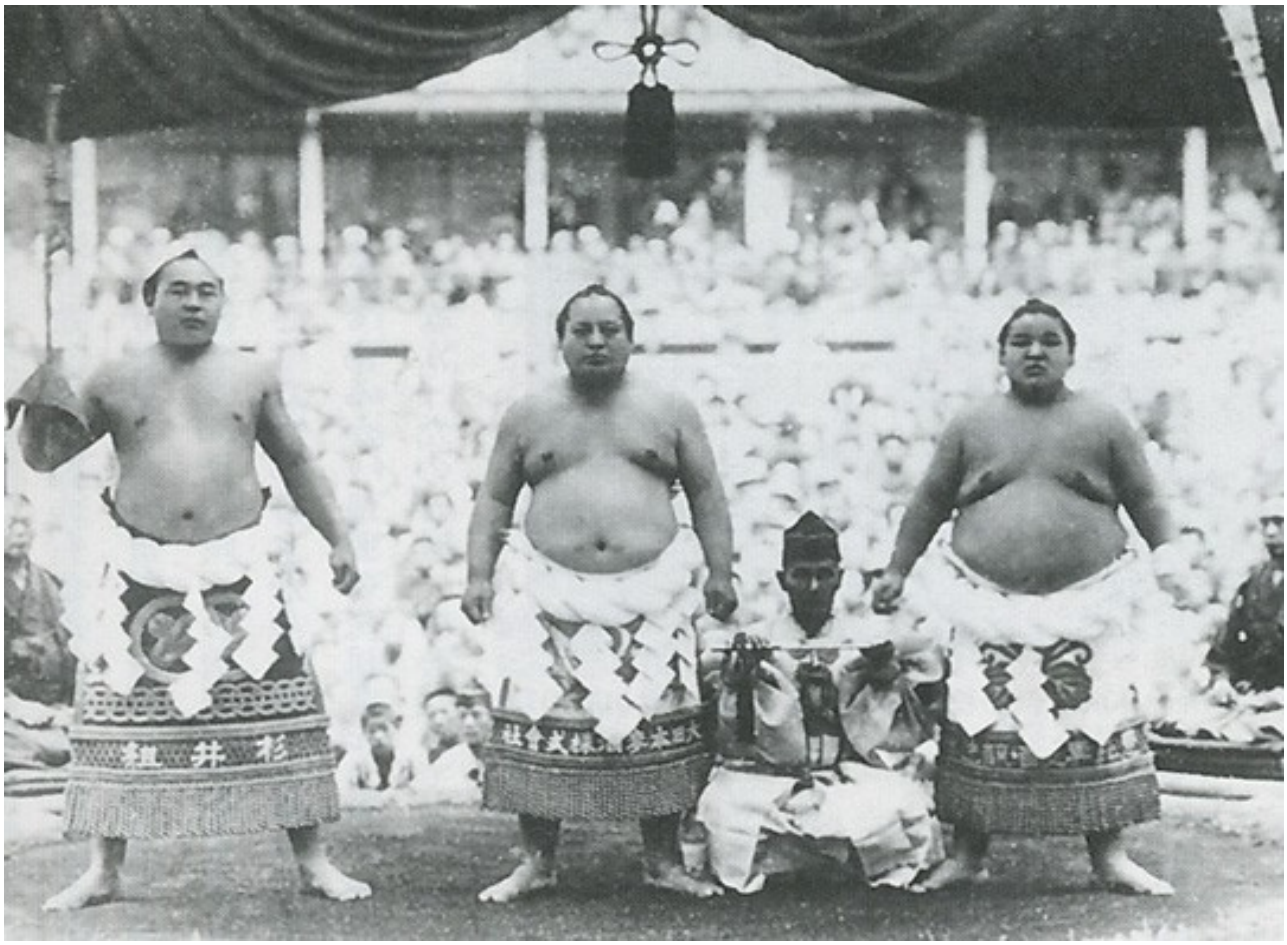
Dans son quatrième basho en tant qu'ozeki, en janvier 1902, Umeotani reçoit le shikona convoité de son shisho et père d'adoption, Ikazuchi oyakata. En mai, il devient officiellement le second Umegatani Toutaro après avoir reçu la permission d'adopter Toutaro comme nom de famille (NB : le shikona « Umegatani » était à l'origine celui du 15ème yokozuna et venait du nom de son village d'enfance dans la préfecture de Fukuoka ; Umegatani I n'avait pas la distinction « yokozuna » apposée au-dessus de son nom dans les banzuke de son époque puisque la coutume fut lancée à compter du 16ème yokozuna, Nishinoumi).

Tandis qu'Hitachiyama et Umegatani II offrent un sumo de plus en plus compétitif et passionnant, le nombre de fans croît irrésistiblement lors de leurs apparitions. Umegatani rejoint le niveau de Hitachiyama tant en technique qu'en puissance, le battant lors des basho de mai 1901 et de janvier 1902, puis, lors du basho de mai 1902, ils doivent s'affronter comme ozeki est et ouest respectivement, avec zéro défaite au compteur. Ce combat crée la sensation et est impatiemment attendu dans tout le Japon. Répondant aux attentes, c'est un moment de légende du sumo, tant offensif que défensif, qui sera raconté par des générations de fans. Le vainqueur en est finalement Hitachiyama. L'héritage des deux hommes, cependant, est solidement établi à partir de cette époque, tout comme la popularité inédite du sumo construite sur les bases de leur rivalité. Après ce basho, Hitachiyama se voit recommander pour l'accession au rang de yokozuna, et il insiste lui-même auprès du comité pour que Umegatani soit promu au grade ultime en même temps. La Kyokai, consciente de la popularité et des capacités des deux ozeki, en convient et demande alors à la Maison de Yoshida Tsukasa de les promouvoir simultanément. Confirmés, tous deux sont élevés à la distinction de yokozuna en juin 1902 – c'est seulement la deuxième fois que deux rikishi sont promus en même temps depuis l'époque de Tanikaze et Onogawa, sous l'ère Edo. En prenant place au sommet de la hiérarchie, Umegatani et Hitachiyama rejoignent le 18ème yokozuna Oozutsu dans une période à trois yokozuna.



Même si Umegatani est un rikishi plus lourd, son dohyo-iri est reconnu comme étant le plus élégant et gracieux jamais observé et se trouve être, en fait, celui à l'origine du style « Unryu ». Il excelle au tachiai et une surprenante capacité à anticiper les

mouvements de ses adversaires. Se servant de son physique massif, il submerge ses adversaires avec des tsuppari et yori, et devient expert dans l'art d'exploiter leurs faiblesses, passant de longues heures à analyser les mouvements de ses adversaires et apprenant leurs techniques de sumo. Son niveau technique s'améliore constamment à travers l'étude et les recherches incessantes. En conséquence, il ne laisse jamais d'opportunités à son adversaire lui permettant de le surclasser. A l'époque de sa promotion comme yokozuna, Umegatani n'est âgé que de 25 ans et trois mois, ce qui fait de lui le plus jeune rikishi à recevoir cette promotion, battant le record de l'ère Edo d'Inazuma et le plus récent de Konishiki – un record qui tiendra jusqu'à ce que Terukuni devienne yokozuna à 23 ans et quatre mois. L'aube de l'ère « Ume-Hitachi » permet non seulement un bond sans précédent dans la popularité du sumo au Japon, mais contribue aussi à intégrer un peu plus l'Ozumo comme composante essentielle de la société et de la culture nippones. Au cours de chaque basho, chaque quotidien se bat pour rendre compte des évènements sur le dohyo, et la popularité du sport, en même temps qu'une intense campagne de presse, conduisent en juin 1909 à la construction de la première arène permanente du sumo, le premier Kokugikan, événement majeur dans l'histoire de l'Ozumo. La longévité dans la puissance d'Umegatani se trouve être également remarquable, puisqu'il tient son rang de yokozuna durant 24 basho sur une période de treize ans. Bien que durant son activité en makuuchi, ses performances face à son rival Hitachiyama soient quelque peu faibles, avec trois victoires pour sept défaites et cinq nuls, Umegatani n'est jamais battu régulièrement par un seul lutteur de niveau sanyaku durant ces années, mais après l'ouverture du Kokugikan, il est très souvent frappé par les maladies et son sumo amène quelques nuls sur son total final.



Après le basho de juin 1915, à l'âge de 37 ans, il décide de prendre sa retraite et de prendre en charge le toshiyori myoseki de son père adoptif, Ikazuchi. Cela dit, prendre sa retraite se révèle plus facile à dire qu'à faire puisque, en raison du grand nombre de rikishi de haut grade de cette ère désireux d'être tachimochi et tsuyuharai, c'est à dire assistants du yokozuna pour son dohyo-iri final, les cérémonie de retraite d'Umegatani se tiennent sur trois jours. Plus tard, en tant que membre de la NSK, Umegatani travaille comme juge arbitre et devient membre de l'exécutif de la Kyokai. Il décède en service commandé pour la NSK, durant un jungyo. Malheureusement, l'ancien yokozuna n'aura jamais été à même de sortir un rikishi prometteur de sa propre heya, et l'Ikazuchi-beya déclinera avec son décès.

Né à :	Préfecture de Toyama, Mizuhashi Oomachi
Le :	11 Mars 1878
Nom véritable:	Oshida -> Oe Otojiro
Shikona:	Umenotani Otomatsu -> Umegatani Toutaro
Heya:	Ikazuchi
Hatsu Dohyo :	Juin 1892
Débuts en Juryo :	Janvier 1897
Débuts en Makuuchi :	Janvier 1898
Plus haut rang :	Yokozuna
Basho Makuuchi :	36
Score en makuuchi	168 victoires, 27 défaites, 47 nuls, 2 indécis, 116 kyujo
Ratio de victoires :	0.862
Yusho:	4 (dont les Yusho équivalent)
Taille:	168 cm
Poids	158 kg
Techniques Favorites :	Tsukidashi, Hidari-yotsu, Tsuri
Toshiyori	Ikazuchi
Mort le :	2 Septembre1927 (49 ans)

Le 22ème yokozuna Tachiyama Mineemon (1877-1941)

Au basho de Kyushu 2009, l'ozeki Kaio a établi une nouvelle marque historique en battant le record de longévité de l'ancien sekiwake Takamiyama de 97 basho. Si Kaio peut poursuivre jusqu'au basho de mars prochain, il célèbrera son centième basho en makuuchi, une marque qui n'est pas prête d'être dépassée par un quelconque rikishi dans un futur prévisible. Lors du senshuraku, le géant de la Tomozuna s'est débarrassé de l'ozeki Kotomitsuki pour enregistrer sa 806ème victoire en makuuchi, à une seule unité du record absolu établi par l'ancien yokozuna Chiyonofuji lors du basho de mai 1991. Kaio était en makushita à ce moment-là, mais comme s'il avait été inspiré par l'exploit du grand yokozuna, il gagna ensuite au basho suivant le makushita yusho et fit ses débuts en juryo en janvier 1992.

Alors que Kaio faisait ses débuts en makuuchi en mai 1993, Akebono était encore le seul et unique yokozuna, avec Takanohana II et Konishiki qui occupaient les position d'ozeki est et ouest. Lors de ce basho de mai, l'ancienne Futagoyama-beya remportait toutes les récompenses possibles, Takanohana s'adjugeant le yusho, Wakanohana III le shukun-sho, Takanonami le kanto-sho et Takatoriki le gino-sho. Avec une dynastie Futagoyama si solidement implantée mais ayant à faire à un yokozuna dominateur, Akebono dans son année phare, qui eût alors cru qu'un rikishi certes reconnu comme un solide traditionaliste, mais ayant passé cinq années à végéter dans les divisions non salariées, tiendrait ensuite seize années au plus haut niveau dans l'Ozumo ?

Pour ses débuts en makuuchi, ne surprenant personne et attendu en cela par la plupart, Kaio, classé maegashira 5e, finissait avec un score de 4-11 et retournait prestement en juryo. De retour trois basho plus tard, il s'y implantait, cette fois pour de bon. Bien sûr, il n'y a plus d'autre sekitori de cette époque en juryo ou en makuuchi. Kaio est le seul survivant de cette époque révolue de l'ère Showa, approchant de sa 22ème année dans l'Ozumo depuis son hatsu-dohyo.

Kaio est incontestablement le plus grand rikishi de l'histoire moderne de la Tomozuna-beya, et pourrait bien n'avoir comme rival que le fondateur même de cette heya, le sekiwake Tomozuna Ryosuke, qui fit ses débuts sur le dohyo comme nidanme 2o au basho d'octobre 1757. Cet homme détint un rang en makuuchi 24 années durant, pour un total de 41 basho, avant de se retirer au basho d'octobre 1781 comme maegashira 1o.

Cela dit, un autre rival pouvant être considéré comme le numéro un absolu de la Tomozuna est le 22ème yokozuna Tachiyama Mineemon, qui a porté à lui seul les destinées de l'Ozumo après le fameux Âge d'Or Hitachiyama-Umegatani. Du basho de juin 1910 à celui de mai 1916, Tachiyama fut virtuellement imbattable, remportant neuf yusho sur les treize disputés, ne parvenant à remporter le reste qu'en raison de kyujo (trois fois) et d'une place de second avec un total de huit victoires et un nul. Les tsuppari de Tachiyama étaient si explosifs qu'ils lui valurent le surnom de « 45 jours » (basé sur un jeu de mot en japonais, « Un Mois et Demi » se disant « Hito Tsuki Han », ce qui signifie également une poussée et demi, ce qui était réputé suffire à Tachiyama pour sortir un adversaire).

Tachiyama naît sous le nom de Yajiro Oimoto en 1877, dans ce qui est aujourd'hui la préfecture de Toyama. Il est le deuxième fils de la famille Oimoto, spécialisée dans la culture du thé vert. Dès le plus jeune âge, Yajiro emploie sa grande force physique pour rouler, tordre et découper les feuilles afin d'aider à la culture des plants. Il devient vite évident que Yajiro possède les qualités spécifiques requises pour la culture, et le thé des Oimoto gagne bien vite une solide réputation, remportant bien souvent les honneurs des prix lors de concours régionaux.

Lorsque Yajiro atteint ses vingt ans, il doit subir un examen médical pour la milice locale. Sa taille et son physique musculeux lui valent une attention considérable, et la nouvelle se répand vite, parvenant aux oreilles du Tomozuna oyakata de l'époque (septième Tomozuna oyakata, ancien maegashira 1 Kaizan Taro I), qui est alors dans la région en jungyo. Tomozuna oyakata rend immédiatement une visite à la ferme des Oimoto, mais on lui demande prestement de s'en aller, le père de Yajiro comme Yajiro lui-même ne montrant aucun intérêt à rejoindre l'Ozumo. Il est aisément compréhensible que le père ne soit pas prêt à abandonner son fils facilement, son aîné étant mort jeune en ne laissant que Yajiro à même de reprendre la plantation.

Ce que Yajiro et son père ignorent alors, c'est que ce Tomozuna oyakata est quelqu'un qui n'est pas prêt à tolérer facilement un refus. Ce n'est pas un hasard si plus tard il aura sous ses ordres plus de 150 rikishi dans

sa heya. Il aura produit non seulement le yokozuna Tachiyama, mais aussi quatre ozeki importants, Isenohama, Yahatayama, Tachihikari et Kunimiyama, ainsi que le sekiwake Kaizan.

Incidemment, il y a polémique sur le fait de savoir s'il était sixième ou septième Tomozuna, certaines sources établissant que le deuxième et troisième Tomozuna sont la même personne, tandis que l'historique de la heya établit que le second Tomozuna était le fils aîné du premier, et que le troisième était le benjamin du premier. Aucun d'entre eux ne combattit activement dans l'Ozumo même si le second Tomozuna occupa une position équivalente à celle de l'actuel rijicho.

Tomozuna oyakata est originaire de la préfecture de Kochi, que beaucoup de jeunes hommes épris d'aventures ont quittée aux débuts de l'ère Meiji pour se rendre à Tokyo y poursuivre leurs aspirations politiques et leurs visions d'un Japon nouveau. L'un d'entre eux est Taisuke Itagaki, qui deviendra plus tard Ministre de l'Intérieur du Japon. Itagaki aidera en fait Tomozuna à ériger le premier Ryogoku Kokugikan en 1909.

Tomozuna ne perd pas de temps après avoir rendu visite à Yajiro et son père à Toyama. Il rentre bien vite sur Tokyo et s'adjoint les services de son ami, Itagaki; du Ministre des Affaires Internes Judo Saigo (frère cadet du fameux Takamori Saigo, un héros de la Restauration Meiji) ; de chefs de la police au plan local et national, ainsi que d'autres hommes politiques. La famille Oimoto n'est tout simplement pas prête à une telle offensive quand toutes ces personnes arrivent dans la modeste ferme. Au final, le père de Yajiro n'a d'autre choix que d'envoyer son fils à Tokyo.

C'est Itagaki qui trouve par la suite le shikona à donner à Yajiro après s'être souvenu d'une montagne à Toyama nommée Tateyama, et pris pour référence le grand Hitachiyama. Bien que Yajiro soit d'ores et déjà doté d'un physique conséquent (aux alentours de 185 cm à cette époque), il est freiné par une blessure qui lui fait manquer une année complète avant qu'il ne puisse faire son hatsu-dohyo. En fait, cet éloignement s'avère au final bénéfique pour Tachiyama qui n'a aucune expérience préalable du sumo et ignore totalement ce à quoi s'attendre de la part de ses adversaires. Tachiyama a alors suffisamment de temps pour apprendre les techniques et tactiques fondamentales du sumo auprès des maîtres tacticiens de la heya, en particulier le futur sekiwake Kaizan et le futur ozeki Kunimiyama. Il bénéficie également d'une pléthore de partenaires d'entraînement de bonne facture, puisqu'à cette époque, la Tomozuna est en train de devenir une force majeure du monde du sumo professionnel, rivalisant même avec l'énorme Dewanoumi-beya.

Tachiyama fait ses débuts sur le dohyo au basho de mai 1900 comme makushita tsukedashi, et progresse rapidement pour intégrer la division juryo au basho de janvier 1902, finissant avec six victoires, trois défaites et un nul. Au basho suivant de mai, classé juryo 3, il enregistre dix succès et aucun revers, et se voit promu en makuuchi pour le basho de janvier 1903.

Tachiyama gagne du poids additionnel pour affermir encore ses 90 kilos de muscles, ce qui finit par faire de ses tsukiotoshi/tsuppari une arme proprement redoutable. Malheureusement, on est encore dans une ère où le sumo fonctionne sur un système de banzuke est-ouest (et où les lignes sont infranchissables). Tachiyama ne peut pas progresser véritablement dans le banzuke en dépit de ses scores positifs. Au-dessus de lui se trouvent le yokozuna Umegatani, le sekiwake Kunimiyama et le komusubi Araiwa, tous en pleine bourre. Tachiyama a en outre du mal a gagner encore du poids en raisons de troubles digestifs chroniques.

En 1909, date de l'ouverture du Ryogoku Kokugikan, il a toutefois suffisamment récupéré de la maladie pour gagner sa promotion comme ozeki suite au basho de janvier. Il a déjà remporté deux équivalents de yusho et tous les fans de sumo sont impatients de voir ses dévastateurs tsuki-oshi face à des ozeki et yokozuna. Son tsukiotoshi, surnommé « 45 jours » par les fans, devient aussi populaire qu'il est craint par ses adversaires.

Hitachiyama et Umegatani avaient ensemble créé l'Âge d'Or de l'Ozumo, le sport devenant plus populaire que jamais, mais à ce moment les fans attendent quelque chose de neuf et d'enthousiasmant. Ils le trouvent dans le sumo de Tachiyama. Il est rapide et d'une puissance si palpable qu'ils peuvent ressentir sa force rien qu'à la lecture des compte-rendus dans les journaux. À la différence des styles traditionnels incarnés par Hitachiyama, Tachiyama explose sur le dohyo avec la puissance d'un ouragan et à la vitesse d'une balle de fusil.


横綱大刀山

Ces accomplissements sont parfaitement pris en compte par la Maison des Yoshida Tsukasa, qui confère à Tachiyama le titre de yokozuna au sortir de deux yusho remportés consécutivement en juin 1910 et février 1911. Tachiyama a alors 33 ans mais il ne baisse jamais de rythme, employant chacun des muscles de sa solide carrure de 190 cm pour 150 kilos. Au basho suivant, en juin 1911, combattant fièrement comme 22ème yokozuna, Tachiyama remporte chacun de ses dix combats. Sa série victorieuse se poursuit jusqu'à ce qu'il soit défait par l'ozeki Nishinoumi lors de la huitième journée du basho de janvier 1912 – soit 43 combats. Puis, du lendemain de cette défaite jusqu'à la huitième journée du basho de mai 1916, qui le voit battu par celui qui est alors sekiwake, et deviendra par la suite le yokozuna Tochigiyama, il remporte 56 combats de rang. S'il n'avait pas perdu face à Nishinoumi entre-temps, il aurait remporté 100 combats consécutifs, un exploit jamais réalisé. S'il a trois nuls, quatre indécis et trois kyujo (ainsi que trois basho kyujo) durant ces deux périodes record, Tachiyama parvient à remporter neuf yusho, cinq d'entre eux étant zensho et cinq consécutifs.

La voie vers ces records donne naissance à bien des mythes et légendes entourant Tachiyama. Lors de la troisième journée du basho de juin 1910, Tachiyama semble perdre le contrôle de sa puissance et il projette le malheureux komusubi Kohitachi directement hors du dohyo. Kohitachi finit le pied encastré dans un sol parqueté et doit se déclarer kyujo le lendemain. Une histoire remonte plus tard à la surface, qui dit que les supporters de Kohitachi avaient décidé d'enivrer Tachiyama la veille, espérant lui infliger une grosse gueule de bois dont pourrait profiter leur protégé. Avec le recul, l'échec de ce plan est assez clair. Une autre version de l'histoire établit que c'est un autre rikishi qui avait engagé une prostituée pour passer avec Tachiyama la nuit précédant le combat afin de le priver de sommeil. La morale de l'histoire est que nuit blanche ou gueule de bois, rien ne peut atteindre le puissant Tachiyama.

Il existe une autre histoire au sujet d'un rikishi hiramaku du nom de Yashimayama. On dit qu'il avait tant peur des tsuppari de Tachiyama qu'après que le tachiai, il bondit littéralement hors du dohyo. Le kimarite du combat fut apparemment « nirami-dashi » (littéralement « sortie du regard »), même si la véracité de cela est sujette à caution. Les journaux de l'époque ne révèlent pas un tel kimarite entre Yashimayama et Tachiyama, mais avant 1955, la Kyokai ne donnait pas de kimarite officiels et donc tout journaliste pouvait inventer le sien. L'histoire illustre le fait qu'aucun rikishi n'était impatient de se confronter au mur de tsuppari de Tachiyama. On raconte également que lors d'un jungyo, Tachiyama promit à dix rikishi de makuuchi une somme de plusieurs centaines de milliers de yens à celui qui parviendrait à le faire sortir d'un cercle de un mètre qu'il traça au sein du dohyo. L'histoire conclut qu'il n'y eut pas un seul rikishi qui en fut capable.

Bien que Tachiyama soit très largement réputé pour son surpuissant tsukiotoshi, il est également réputé pour un autre kimarite assez rare que l'on nomme le yobimodoshi. Le mouvement requiert une force considérable puisqu'il s'agit d'écraser à terre son adversaire par la seule force brute en l'amenant contre soi afin d'employer tout le poids de son corps pour l'amener à terre. Le sekiwake Ayanami échappe un jour aux tsuppari de Tachiyama et lui attrape le mawashi, mais il est victime en retour d'un yobimodoshi qui lui abîme les reins lorsqu'il s'effondre à terre. La force des bras de Tachiyama est aussi réputée comme étant surhumaine, puisqu'on raconte qu'il fut vu en plus d'une occasion transportant un obus de canon de 500 kilos d'un seul bras.

Comme pour ses tsuppari, Tachiyama établit également un précédent dans le yokozuna dohyo-iri. Si Tachiyama lui-même déclare qu'il a suivi les conseils du Tate Gyoji, le 16ème Kimura Shonosuke, et qu'il l'effectue dans le style Unryu, beaucoup d'historiens du sumo pensent que Tachiyama doit être considéré comme le père de l'actuel style Shiranui, en ce qu'il fut le premier yokozuna à étendre les deux bras tout en se levant de la position accroupie. D'illustres contemporains des yokozuna Unryu et Shiranui ont affirmé que les deux yokozuna effectuaient ce que nous qualifions aujourd'hui de dohyo-iri de style Unryu, en ce qu'ils se levaient avec un seul bras étendu depuis la position accroupie. Tachiyama fut le premier yokozuna à étendre ses deux bras au cours du dohyo-iri, et par conséquent, une stricte orthodoxie en matière de terminologie devrait nous amener à qualifier l'actuel style Shiranui en « Tachiyama » dohyo-iri. La

confusion provient pour l'essentiel de ce qu'une sommité du sumo durant la Deuxième Guerre Mondiale qualifia le style de Haguroyama, l'héritier de Tachiyama, de style Shiranui. La qualification est demeurée, bien que Tachiyama devrait être reconnu comme le véritable initiateur de ce style.

Une autre première attribuée à Tachiyama est le Kanreki dohyo-iri, aujourd'hui effectué par des yokozuna consacrés. Le Kanreki (60ème anniversaire) est célébré au Japon comme une étape importante dans la vie d'un homme, et il est alors de coutume de revêtir des habits rouges et de consommer des aliments de cette même couleur (du riz rouge, appelé *o-seki-han*). Tachiyama, accompagné par le tsuyuharai Tachinoumi (ancien maegashira 3) et le tachimochi Tachihikari (ancien ozeki) effectue le premier Kanreki dohyo-iri, ceint d'un mawashi rouge, dans un restaurant bien connu de style occidental, Seiyo-sen, dans le parc tokyoïte d'Ueno, en février 1937.

Lors du basho de mai 1916, Tachiyama remporte son onzième yusho, montrant qu'il est toujours le roi du dohyo. Mais trois mois avant son 39ème anniversaire, il sait que l'heure fatidique s'approche, peu après avoir enregistré une défaite face au rapide Tochigiyama lors de la huitième journée. Tachiyama aura servi de transition entre le yotsu-zumo traditionnel et assez immobile de Hitachiyama et le style tout en vivacité représenté par Tochigiyama. Tachiyama remporte au final le yusho, mais il sent bien qu'il n'est plus le seul maître sur le dohyo.

Au basho suivant en janvier 1917, Tachiyama parvient quand même à se défaire de Tochigiyama lors de la sixième journée, mais il doit bien ressentir qu'il ne pourra plus le faire bien longtemps. Au senshuraku, dixième journée, il affronte un autre rikishi invaincu, l'ozeki Onishiki, qui concurrence alors Tochigiyama pour la suprématie sur l'Ozumo à cette époque. Onishiki saisit l'occasion qui se présente à lui de prouver au guerrier vieillissant que lui, Onishiki est en mesure de reprendre le flambeau à partir de cet instant. Il est promu yokozuna après le basho et Tachiyama, qui se blesse au pied droit à l'entraînement juste après le tournoi, ne pourra plus jamais revenir. Il reste sur le banzuke deux tournois de plus, mais annonce formellement sa retraite lors du tournoi de janvier 1918. Il est alors âgé de plus de quarante ans.



Quand est abordé un sujet sur les plus grands yokozuna de tous les temps, le nom de Tachiyama est souvent oublié. Son pourcentage de victoires en makuuchi est de 87.8%, soit l'un des meilleurs de ceux des yokozuna du passé, à l'exception de Jinmaku qui ne fut yokozuna qu'un unique basho. Comme Grand Champion, Tachiyama fut tout simplement extraordinaire, ne perdant qu'à trois reprises, ne concédant pas une seule kinboshi. Du simple point de vue de sa toute-puissance et des exploits réalisés sur le dohyo, il n'y a aucun doute que Tachiyama doit être considéré comme l'un des plus grands yokozuna de tous les temps.

Si les exploits de Tachiyama sont tout aussi resplendissants que ceux de Hitachiyama, il n'est pas vu avec autant d'affection que ce dernier par ses contemporains. En fait, ses techniques de sumo sont considérées comme rudes et peu raffinées à l'aune du yotsu-zumo tout en grâce et plus traditionnel produit par Hitachiyama. D'une certaine façon, le préjugé subsiste encore aujourd'hui en ce que les rikishi pratiquant l'oshi-zumo sont souvent considérés comme des lutteurs à qui il manque quelque chose techniquement, et on les pousse souvent à acquérir des capacités plus traditionnelles en yotsu-zumo. Enfin, il aura manqué à Tachiyama un rival à sa mesure, comme Hitachiyama qui devait affronter Umegatani. Tachiyama, durant sa période faste, était en permanence seul pour la lutte au yusho.

Peut-être y a-t-il encore un autre facteur. Hitachiyama était bien connu pour sa générosité. Il était souvent très prodigue avec son argent et couvrait ses amis et visiteurs de cadeaux. Ce n'est peut-être pas la stricte vérité, mais l'impression aura toujours plané que Tachiyama et son visage sec était plus radin que Hitachiyama et son visage de poupon.

Même durant sa carrière active, Tachiyama reste en permanence attentif aux conseils de son shisho, Tomozuna oyakata, et développe plusieurs recrues pour devenir un maître de heya à succès bien avant de se retirer lui-même, héritant pour cela du myoseki Azumazeki. Malheureusement, son impopularité en activité le poursuit une fois devenu un oyakata, et il se voit rejeté de l'élection à la position d'Auditeur au sein de la Rijikai en 1919. Il comprend douloureusement qu'il n'est pas franchement apprécié parmi ses pairs.

Fidèle à sa nature, il rend rapidement ses recrues à la Takasago-beya et quitte pour de bon le monde de l'Ozumo. Il sait qu'il lui reste mieux à faire dans sa vie, comme par exemple la peinture. Sous la férule du maître japonais Kotei Fukui, Tachiyama devient un grand peintre. Ses peintures du Mont Fuji sont rapidement très bien cotées, étant réputées pour leur majesté et leur beauté. A l'aube de l'ère Showa, la plupart des oyakata ordinaires dans l'Ozumo gagnent tout juste leur vie, et donc en un sens Tachiyama rit bien le dernier, ses toiles du Mont Fuji lui permettant d'amasser une fortune considérable. Tachiyama vit la fin de son existence dans le luxe comparé aux oyakata de cette époque.



À une époque où bien des rikishi meurent jeunes, Tachiyama survit à beaucoup de ses contemporains. Ses précoces affections digestives l'ont rendu particulièrement méfiant à l'égard des excès, en nourriture comme en boisson. Le meilleur rival de Tachiyama jusqu'à ce qu'il devienne ozeki est le futur ozeki Komagatake, qui est de trois ans son aîné. Leurs rencontres sont toujours passionnantes, et attendues avec impatience par les fans. Mais une fois devenu ozeki, Tachiyama n'aura plus aucun mal face à Komagatake. Le déclin rapide de Komagatake est souvent attribué à ses habitudes alimentaires. En 1914, Komagatake décède d'une attaque cardiaque et cérébrale après avoir bu plus de douze litres de saké durant un jungyo. Il n'a que 33 ans à ce moment. Riche mais sage dans son hygiène de vie, Tachiyama survivra plus de trente années à son rival, décédant le 3 avril 1941 à l'âge de 63 ans, dans un Japon pourtant soumis à de rudes conditions de vie.

Quand Kaio est devenu ozeki en 2000, les supporters de la Tomozuna-beya pensaient qu'il savaient enfin trouvé un rikishi qui puisse reprendre le flambeau qu'avait transmis Tachiyama, le dernier grand yokozuna de la Tomozuna. Bien que ce souhait ne puisse jamais devenir réalité, ce flambeau sera toutefois sans doute transmis aux générations futures par un rikishi immensément populaire, une qualité qui eût du être celle de Tachiyama mais qui lui aura malheureusement échappé tout au long de son existence.

Né à :	Toyama
Né le :	15 août 1877
Patronyme :	Yajiro Oimoto
Shikona :	Tachiyama
Heya :	Tomozuna
Débuts sur le dohyo :	Mai 1900 (makushita tsukedashi)
Débuts en Juryo :	Janvier 1902
Débuts en Makuuchi :	Janvier 1903
Dernier basho :	Janvier 1918
Rang le plus haut atteint :	Yokozuna
Nombre de basho en Makuuchi :	31
Scores en Makuuchi :	195 victoires, 27 défaites, 10 nuls, 5 indécis, 53 kyujo
Pourcentage de victoires :	87,80%
Nombre de yusho en Makuuchi :	9 (plus deux équivalent yusho)
Prix :	Aucun
Taille :	185 cm
Poids :	139 kg
Techniques favorites :	Tsuppari
Toshiyori :	Azumazeki, jusqu'à son départ définitif du sumo (haigyo) en mai 1919
Mort :	03 avril 1941

Le 33ème yokozuna Musashiyama Takeshi (1909-1969)

L'année 2009 marque le centenaire de la naissance (et le quarantième anniversaire de la mort) de l'ancien yokozuna Musashiyama, un homme qui possédait un potentiel et des qualités inégalables, mais qui ne fut jamais à même de véritablement tenir ses promesses.

Fin mais musculeux, Musashiyama fit une ascension si rapide aux sommets de l'Ozumo qu'on le surnomma autrefois « aéroplane », ce qui représentait le moyen de communication le plus rapide à cette époque. Il réécrivit littéralement tous les records de précocité l'un après l'autre au fur et à mesure qu'il gravissait le banzuke. Toutefois, après sa promotion au rang de yokozuna, son arrêt fut tout aussi brutal, puisqu'il se retira de la plupart des basho après quelques journées ou les manqua tout simplement. En conséquence, il ne fut jamais à même de poser une empreinte, aussi petite soit-elle, sur son époque, en tant que Grand Champion. De fait, Musashiyama est souvent décrit comme un « yokozuna tragique ». Avant sa promotion, il démontrait une écrasante domination sur les autres lutteurs (à l'exception peut-être de Tamanishiki), mais une fois devenu yokozuna il ne termina qu'un seul et unique basho, et même celui-ci avec un score pour le moins inquiétant de sept victoires pour six revers.

Né sous le nom de Takeshi Yokoyama, Musashiyama grandit dans ce qui est aujourd'hui connu comme Hiyoshi, quartier Kohoku de la ville de Yokohama, préfecture de Kanagawa. De nos jours, le quartier Kohoku de Yokohama regorge d'appartements de style et de maisons hors de prix, mais cette zone était rurale pour l'essentiel durant l'enfance de Musashiyama. Tout autour de lui, ses voisins paysans vivotaient une existence modeste, et la famille de Musashiyama n'y faisait pas exception – en fait, elle était plus pauvre que la plupart.



A l'âge de douze ans, son père fuit le foyer familial pour chercher l'aventure au nord du Japon, abandonnant à leur sort la mère de Takeshi et ses quatre enfants. Bien qu'étant très pauvre et souvent affamé, le jeune Takeshi est rapidement un enfant grand et solide, que l'on confond souvent déjà avec un adulte. Il voue un grand dévouement à sa mère, et cherche à l'aider de toutes les manières possible. Pour soutenir sa famille, Takeshi participe aux tournois locaux de sumo pour gagner sa subsistance en remportant le yusho ; c'est souvent de la nourriture ou une petite somme d'argent. De fait, Takeshi finit par avoir une petite réputation dans les environs de sa ville natale, et en 1924 on lui demande de représenter la préfecture de Kanagawa dans les épreuves de sumo et de lancer de poids lors d'un tournoi sportif national qui se tient au sanctuaire Meiji de Tokyo. Les journaux de Tokyo repèrent vite ce garçon de seize ans au physique impressionnant : il mesure déjà 183 cm pour un poids de 86 kilos.

Le shisho de la Dewanoumi-beya (le sixième Dewanoumi oyakata, ancien komusubi Ryogoku Kajinosuke) envoie l'un de ses jeunes oyakata, Takenawa (ancien sekiwake Ryogoku Kajinosuke, aussi connu comme Ryogoku Yujiro), convaincre Takeshi de rejoindre sa heya. Takeshi lui-même est désireux de s'essayer à l'Ozumo, mais il hésite beaucoup, conscient que sa famille dépend totalement de ce qu'il peut leur apporter pour leur venir en aide. Au final, Takenawa oyakata convainc Takeshi que la meilleure et unique manière de sortir de la pauvreté est de gagner le succès dans l'Ozumo. Et donc, en dépit des véhémentes protestations de son frère aîné, Takeshi devient un sumotori.

Au basho de janvier 1926, Takeshi fait ses débuts sur le dohyo sous le seul shikona qu'il arborera jamais – Musashiyama. Il souhaitait prendre au départ Tamagawa (rivière Tama) comme shikona d'après le nom d'un cours d'eau de sa région natale, que l'on connaît également sous l'ancien nom de terre de Musashi. Toutefois, le shisho décide du nom de Musashiyama, voulant prendre le suffixe « yama » accolé au nom de la terre natale du lutteur, pour poursuivre une tradition initiée par les immensément célèbres yokozuna de la Dewanoumi-beya, Hitachiyama et Tochigiyama.

Il est assez évident dès le départ que Musashiyama est une recrue qui sort de l'ordinaire. Il domine de la tête et des épaules tous ceux qui rejoignent le sumo à la même époque. Après son entrée sur le dohyo, Musashiyama fait ses débuts en jonokuchi en mai 1926 (il n'y a que deux basho cette année), en jonidan en janvier 1927, il entre en sandanme au tournoi d'octobre 1927 et fait son apparition en makushita en janvier 1928.



Au cours de cette ascension, Musashiyama remporte tous ses combats – à chaque basho – et remporte trois yusho. Il connaît deux impressionnantes séries de 18 et 17 succès consécutifs. Musashiyama rejoint alors les rangs sekitori à l'âge de 19 ans, effectuant ses débuts en juryo au basho de janvier 1929. Même opposé à un agrégat plutôt ardu de vétérans roublards et de jeunes prometteurs, Musashiyama ne montre aucune hésitation, remportant chacun de ses onze combats et s'emparant du yusho pour son premier tournoi comme sekitori. Il suit cet exploit en remportant neuf succès pour deux défaites lors de ses débuts en makuuchi. Puis, au tournoi suivant en janvier 1930, il finit à nouveau avec un score de 9-2, et un jun-yusho à la clé. S'ensuit une promotion au rang de komusubi en mai 1930. Son ascension est considérée comme tout à fait miraculeuse à une époque où il est bien plus courant de voir une nouvelle recrue prendre plusieurs années pour atteindre la division jonidan.

Après être devenu komusubi, Musashiyama doit attendre son tour pour grimper dans les rangs surpeuplés des sekiwake et ozeki, puisque d'autres anciens, l'ozeki Onosato et le sekiwake Tenryu, attendent déjà leur tour. Pour son premier basho comme komusubi, Musashiyama décroche de justesse le kachi-koshi, mais ensuite, au basho suivant d'octobre 1930, il finit avec un score de 9-2, équivalent à celui du vainqueur du yusho. Puis, au basho de mars 1931, il demeure invaincu jusqu'à son combat final et sa défaite face à Tamanishiki. Tamanishiki étant mieux classé que lui, il se voit attribuer le yusho, puisque à l'époque le kettei-sen n'existe pas encore.

Au basho de mai 1931, Musashiyama ne commet pas d'erreur quand il se voit confronté à nouveau à sa nemesis Tamanishiki, et avec un score final de dix victoires pour une défaite, il remporte son premier yusho. Il y a une quasi-unanimité, y compris lui-même, pour penser qu'il s'agit du premier d'une longue série. Qui alors aurait pu penser qu'en fait ce serait son dernier ?

Remporter le yusho projette Musashiyama sous le feu des projecteurs, où il assume avec naturel le rôle de tête de gondole pour le sumo. Jeune et viril, Musashiyama entre immédiatement dans l'imaginaire collectif, non seulement de par son ascension météorique, mais aussi pour ses faux airs de star de cinéma. Il arbore des traits ciselés sur un corps musculeux que supportent de solides cuisses. S'il parvient à placer son bras droit sur le mawashi de son adversaire, le combat est plié quasi instantanément ; le yokozuna Miyagiyama l'apprend à ses dépends deux fois consécutives en endurant des défaites face à Musashiyama qui n'est alors encore que maegashira.

Désormais, Musashiyama est si populaire que ses portraits se vendent régulièrement bien mieux que ceux de tous les autres rikishi. Il n'est pas étonnant de voir alors que les oyakata et les officiels de la Sumo Kyokai s'attendent à un nouvel Âge d'Or de l'Ozumo et se tiennent prêts à exploiter à plein le filon. En même temps que Musashiyama, d'autres rikishi intéressants font leur arrivée à l'avant-scène. Tamanishiki (plus tard 32ème yokozuna), Asashio (qui deviendra le 34ème yokozuna Minanogawa) et Tenryu (futur sekiwake) visent tous les premières places et construisent des rivalités passionnantes. Le jour où Musashigawa doit affronter les 191 cm d'un autre géant, Minanogawa, les fans entament les queues des heures avant l'ouverture des portes pour s'assurer l'un des rares billets d'entrée restant encore en vente. On pense alors que les beaux jours de l'Ozumo ne cesseront jamais. Du moins, c'est ce que les patrons du sumo croient.

Mais hélas, ce qui les attend alors est la plus grave période de troubles que le monde de l'Ozumo aura à affronter de toute son histoire, avec peut-être Musashiyama dans le rôle de l'étincelle qui met le feu aux poudres. L'incident du Shunjuen bouleverse à jamais la carrière active de Musashiyama dans le sumo, tout autant que sa blessure à l'épaule qui lui ruinera sa puissance plus tard. Un exode de masse des rikishi de

makuuchi et de juryo mené par les rikishi des Dewanoumi-beya et ichimon contraint la Kyokai à abandonner son banzuke officiel pour la première fois de son histoire, car il ne reste plus assez de monde pour tenir un basho. Mécontents de conditions de vie trop difficiles, tous les rikishi en activité sont contraints de tolérer une vie misérable tandis que les patrons de la Kyokai jouissent du fruit de leurs efforts. Cela finit par amener le sekiwake Tenryu et ses collègues de la Dewanoumi-beya à exiger une série de réformes qui leur donne des compensations et des retraites plus équitables.



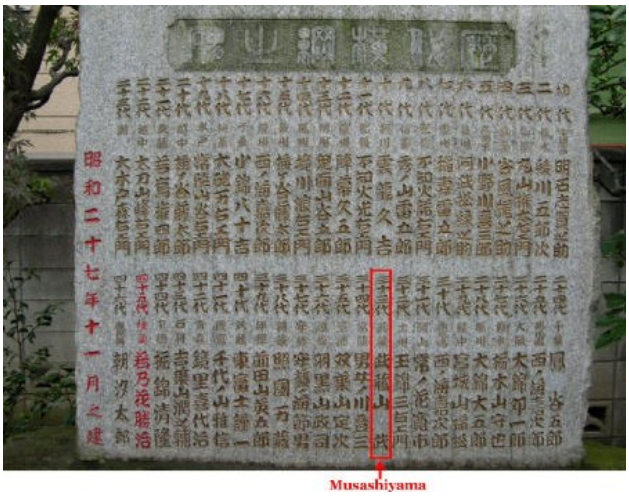
Dans les premiers jours de janvier 1932, un groupe de rikishi mené par Tenryu s'enferme dans un restaurant chinois du nom de Shunjuen, dans le quartier Oimachi de Tokyo (voir l'article de SFM). Il refusent d'en bouger tant que les patrons de la Kyokai n'auront pas accédé à leurs exigences, tandis que ces derniers ne montrent aucune intention de faillir à leur inflexibilité face au groupe rebelle. Cultivé et intelligent, Tenryu est un leader-né. Si la plupart pensent que ses intentions en la matière sont sincères, certains suspectent tout de même que ses motivations d'initier le mouvement à ce moment précis partent d'un sentiment beaucoup plus égoïste. Tenryu a toujours ressenti un fort sentiment de rivalité avec Musashiyama. Il est plus ancien que lui et était sekiwake avant le basho de janvier 1932, basho au cours duquel Musashiyama était classé komusubi, un rang en dessous donc.

Puis, à l'arrivée du banzuke de janvier 1932, en dépit d'un score tout à fait suffisant, non seulement Tenryu voit-il sa promotion comme ozeki lui être refusée, mais en plus Musashiyama lui passe devant pour le deuxième rang le plus élevé. Il est clair que Tenryu est mécontent des méthodes de coulisses pour le moins arbitraires qu'emploient les patrons de la Kyokai depuis bien longtemps, et cette goutte d'eau est peut-être bien celle qui fait déborder le vase.

A la différence de Tenryu, Musashiyama demeure indécis, voire en retrait. En tant que rikishi de la Dewanoumi-beya, on s'attend naturellement à ce qu'il rejoigne ses camarades de heya, tout particulièrement quand l'ozeki de la heya Onosato rejoint le mouvement en emmenant avec lui non seulement tous les sekitori de sa heya, mais aussi des sekitori appartenant à d'autres heya comme Minanogawa. Mais Musashiyama continue à rester dans l'expectative, peu enclin à être vu comme un traître par ses camarades de heya mais tout aussi peu capable de s'opposer à son shisho.

Au final, plutôt que de favoriser l'un ou l'autre camp, Musashiyama créée la sensation en annonçant qu'il va rejoindre le monde de la boxe. Ses supporters personnels et ses fans sont effarés et l'empêchent d'emblée de commettre un acte aussi inconscient, qui n'est rien d'autre qu'une manière de fuir ses responsabilités. Musashiyama finit par revenir dans le giron de la Kyokai, abandonnant ses camarades de heya partis pour Osaka pour créer une nouvelle compétition de sumo après le rejet formel de leurs exigences par la Kyokai.

En rejoignant rapidement la Kyokai, il échappe aux pénalités que se voient finalement imposer les autres rikishi. Avec l'échec de leur initiative sur Osaka, la plupart des rikishi, dont Minanogawa, reviennent à la Kyokai dans les deux années qui suivent. Toutefois, ces rikishi ne pardonneront jamais véritablement à Musashiyama. Mais comme Musashiyama n'est pas resté aux côtés de la Kyokai au départ, et qu'il ne lui a pas donné son soutien plein et entier, il n'est pas non plus soutenu à bras ouvert par les officiels de la Kyokai. Le schisme laisse une trace indélébile sur sa carrière de rikishi même s'il montre un bref signe de brillance après son retour. Il encaisse un autre revers majeur quand, au basho d'octobre 1931, il est invaincu jusqu'à la neuvième journée, où il affronte Okitsuumi. Lors de ce combat, Okitsuumi rentre dans Musashiyama tête la première, frappant le coude droit de Musashiyama, son arme toute-puissante. Le coude part en miettes et la blessure paraît si grave que certains la pensent fatale pour la carrière du lutteur.



Musashiyama se retire immédiatement du basho et tente de soigner sa blessure, mais il est incapable de retrouver sa vaillance passée, la blessure ne parvenant jamais à guérir véritablement. Il peut encore dominer les autres quand son coude blessé ne le gêne pas trop, et au basho de mai 1934, Musashiyama termine avec un score de 9-2, qu'il enchaîne avec huit victoires, deux défaites et un nul en janvier 1935, et un nouveau 9-2 en mai de la même année.

La Maison des Yoshida Tsukasa, qui à l'époque a la main sur l'attribution des licences de yokozuna, récompense ces trois scores au-dessus de la moyenne et accorde officiellement la licence de yokozuna à Musashiyama après le basho de mai 1935. Il est tout à fait remarquable que Musashiyama n'ait jamais connu un seul make-koshi avant sa promotion. Toutefois, s'il fait de son mieux pour se reposer et continue à rechercher une multitude de traitements médicaux au Japon et même à l'étranger, il est clair que la blessure ne guérira jamais complètement, et qu'il va lui falloir vivre avec.

En fait, elle a même tendance à s'aggraver, se réveillant pour ses débuts en tant que yokozuna, le contraignant à se retirer avec un score de trois victoires, cinq défaites et un kyujo – son tout premier make-koshi en carrière. Pour autant qu'il souhaite prendre un temps de repos convenable et se concentrer sur le traitement de sa blessure, cela ne lui sera jamais possible car il demeure un personnage populaire et tous les promoteurs de jungyo souhaitent sa présence pour à tout le moins effectuer le yokozuna dohyo-iri. Souvent des mois se passent sans qu'il ne puisse ne serait-ce qu'apercevoir l'ombre d'une infirmerie. Au basho de janvier 1938, on pense que les choses changent enfin puisqu'il entame les hostilités en remportant ses quatre premiers combats. Mais alors, la blessure refait surface et il doit se retirer avec un score de cinq victoires, quatre défaites et quatre kyujo. En dépit de ces tristes performances, les fans le soutiennent toujours, mais plus par sympathie que par foi en lui.



Au basho de mai 1938, Musashiyama parvient enfin à tenir les treize journées, se débattant tout au long pour atteindre au soir de la douzième journée un score de six succès pour six revers. Au senshuraku il doit affronter son vieux rival Minanogawa, qui est lui-même sur sa propre spirale infernale avec un score identique. Autrefois leurs rencontres étaient surnommées des batailles de titans, mais cette fois-ci les deux rikishi, ravagés par des années d'agitation et de pépins physiques, en sont réduits à se battre pour leur kachi-koshi. Ce jour-là, Musashiyama parvient finalement à faire tomber Minanogawa pour décrocher le sien, ce qui sera son seul et unique basho positif en tant que yokozuna.

C'est également sa toute dernière victoire puisque, après deux basho kyujo supplémentaires, Musashiyama annonce sa retraite. C'est véritablement une triste fin à ce qui eût pu être une grande carrière. Tragédie personnelle pour Musashiyama, incapable de concrétiser toute l'étendue de son potentiel, cette fin enlève également à l'Ozumo un âge d'or qui eût pu s'étendre jusqu'à l'accession de Futabayama au rang de yokozuna. Après son retrait du circuit, Musashiyama reste au sein de la Kyokai, devenant Dekiyama oyakata, puis directeur comme Shiranui oyakata.

Peu après la Deuxième Guerre Mondiale, il quitte sans heurts la Kyokai et le monde de l'Ozumo. Il tente plusieurs expériences après avoir quitté l'Ozumo, comme la vente d'équipements agricoles, la gestion d'un restaurant et même un comptoir de Pachinko à Tokyo, mais rien ne semble marcher pour lui. Il finit par revenir dans sa ville natale où il devient agent immobilier, faisant construire pas mal d'appartements dans ses vieux jours. Son fils aîné Masahiro montrera le désir de suivre les pas de son père et rejoindra la Dewanoumi-beya pour tenter de devenir la seconde génération de sekitori, mais n'ayant pas les mêmes dons que son géniteur, il quittera l'Ozumo avec un meilleur rang de makushita.

Né à :	Hiyoshi, zone de Kohoku, Yokohama City, Kanagawa
Né le :	5 Décembre 1909
Patronyme :	Takeshi Yokoyama
Shikona :	Musashiyama
Heya :	Dewanoumi
Débuts sur le dohyo :	Basho de janvier 1926
Débuts en Juryo :	Basho de janvier 1929
Débuts en Makuuchi :	Basho de mai 1929
Dernier basho :	Basho de mai 1939
Rang le plus haut atteint :	Yokozuna
Nombre de basho en makuuchi :	28
Scores en Makuuchi :	174 victoires, 69 défaites, 2 nuls, 71 kyujo
Pourcentage de victoires :	71.60 %
Nombre de yusho en makuuchi :	1
Taille :	185 cm
Poids :	116 kg
Techniques favorites :	Migi-yotsu, yori, shitatenage
Toshiyori :	Dekiyama, Shiranui (quitte l'Ozumo en Novembre 1945)
Mort :	15 Mars 1969

Le 34ème Yokozuna Minanogawa Tozo (1903-1971)

Le 34ème yokozuna Minanogawa naît sous le nom de Tomojiro (nota : ce nom peut également se lire Kyojiro) Sakata dans la ville connue aujourd'hui comme Tsukuba, préfecture d'Ibaraki, le 17 septembre 1903. De nos jours, Tsukuba est devenue une métropole moderne dotée d'une intense vie culturelle et scientifique, et se trouve à environ une heure de train de Tokyo, mais à l'époque de la naissance de Tomojiro, la ville n'était qu'une lointaine province, à peine peuplée par des paysans pauvres et des marchands.

Isokichi, le père de Tomojiro, est tué au cours de la guerre russo-japonaise alors que ce dernier n'a que deux ans. Tomojiro aide sa mère, Shimo, en travaillant comme charpentier en compagnie de son grand-père et de son frère aîné. Ce travail très exigeant physiquement l'aide peut-être à devenir grand et costaud. A quinze ans, il mesure déjà 1,82 m, bien plus que tous les autres garçons de son âge, et devient rapidement célèbre dans la région.



Aux environs de cette époque, le rikishi de makuuchi de la Takasago-beya, Akutsugawa, se trouve en cure thermale pas très loin de là et, entendant parler de ce grand garçon, il décide d'en avoir lui-même le cœur net. Il n'est pas déçu : ne mesurant lui-même que 1,70 m, il se trouve face à un jeune vers qui il doit lever la tête pour pouvoir lui parler. Tomojiro effectue déjà beaucoup de tournois de sumo pour enfants et a très envie d'entendre des histoires sur l'Ozumo de la part d'un véritable rikishi de makuuchi. Mais à la vue de l'excitation de Tomojiro, Akutsugawa réalise qu'il est plus avisé de ne pas encourager inutilement le garçon, et lui explique les grandes difficultés de la vie dans le sumo – une vie qui n'est pas à prendre à la légère.

Bien au contraire, Tomojiro n'est pas du tout découragé par les effrayantes histoires d'Akutsugawa et est fermement convaincu que, grâce à sa taille, le sumo sera bien plus facile pour lui. Après leur quatrième rencontre, Akutsugawa se laisse finalement convaincre et prend Tomojiro comme disciple. Mais comme Akutsugawa est alors encore en activité et n'est pas un oyakata possédant sa propre heya, il décide d'envoyer Tomojiro voir son ami Fujigane oyakata (l'ancien komusubi Wakaminato) plutôt que son propre oyakata Takasago. Mais la manœuvre d'Akutsugawa est gâchée par le sort : en 1923, la région de Tokyo est frappée par un tremblement de terre majeur, et l'immeuble de Fujigane est rasé dans un incendie. Akutsugawa est alors contraint de demander à son propre shisho de prendre Tomojiro comme nouvelle recrue, bien que l'oyakata ait été quelque peu fâché d'avoir été snobé la première fois.

Tomojiro fait ses débuts sur le dohyo lors du basho de mai 1924. Son shikona, Minanogawa (男女ノ川) vient d'un poème décrivant sa ville natale de Tsukuba. Les deux kanji de Minano (男女) représentent l'Homme et la Femme.

Tomojiro finit son premier basho avec quatre victoires et deux défaites, et enchaîne avec deux basho à 5-2. Au début, son style de sumo est simplement d'employer sa taille pour repousser son adversaire hors du dohyo. Lors du basho de janvier 1926, il remporte ses six combats et s'adjuge le sandanme yusho. Il a alors 22 ans, mesure 1,88m et pèse 130 kilos. Deux basho plus tard, il est promu comme juryo 8e, seulement six basho après ses débuts.

Même si Tomojiro parvient à engranger un résultat de 5-1 pour ses débuts en juryo, ses opposants parviennent bientôt à pouvoir le contrer en étudiant attentivement son style en oshi-zumo. Au basho suivant de mars 1927, Tomojiro concède son premier make-koshi. Takasago oyakata (3ème Takasago oyakata, ozeki Asashio Taro, ancien Asaarashi Chotaro) perçoit que Tomojiro bloque sur un palier et demande à Kiyosegawa, lutteur de sanyaku, de parfaire l'instruction de Tomojiro. Kiyosegawa rejette l'offre dans un premier temps puisqu'il appartient à la Tateyama-beya et qu'il est tout à fait conscient que le shisho de facto de Tomojiro, Akutsugawa, est encore en activité au sein de la Takasago-beya.

Toutefois, Takasago oyakata convainc Kiyosegawa de reconsidérer l'offre en lui disant : « Tu sais bien

qu'Akutsugawa ne peut plus rivaliser avec Minanogawa. Minano a besoin d'un adversaire plus fort ». Bien qu'il soit exact qu'à cette époque Akutsugawa soit classé en bas des makuuchi tandis que Minanogawa est lui en haut des juryo, la situation souligne une inimitié durable entre Takasago oyakata et Akutsugawa. Takasago oyakata n'a pas oublié qu'Akutsugawa a essayé de faire rejoindre une autre heya tout en lui disant que celui-ci lui appartenait. Entre-temps, Takasago oyakata s'occupait de l'essentiel de son entraînement et de ses conditions de vie.

Grâce à l'entraînement dispensé de manière experte par Kiyosegawa, Minanogawa commence à montrer son véritable potentiel, et lors du Hatsu basho 1928, Minanogawa est enfin promu en makuuchi. Il a encore grandi, et avec son 1,95 m et ses 135 kilos, il devient le deuxième plus grand rikishi derrière le géant de la Dewanoumi Dewagatake Bunjiro qui lui mesure 2,06 m. Comme M14o, Tomojiro finit le basho avec six victoires et cinq défaites.

Ce score « bas » assez inattendu a une raison valable : Tomojiro s'est blessé à la cuisse durant une séance d'entraînement juste avant le basho. Au départ, il n'a pu convaincre les dirigeants de la Kyokai de lui donner l'autorisation de se reposer durant un jungyo. Finalement, ils cèdent et Tomojiro se voit accorder un temps de récupération, mais est laissé en plan en pleine tournée sans argent pour revenir à Tokyo. Il admettra plus tard qu'il ne s'est alors jamais autant senti abandonné, de devoir grappiller de l'argent pour s'acheter son billet de train retour pour Tokyo. C'est là qu'il finit par se convaincre que la Kyokai ne se préoccupe pas véritablement du bien-être des rikishi, mais qu'elle cherche avant tout à faire le maximum d'argent en les faisant parader un peu partout. Après avoir quitté la Kyokai, Tomojiro revendiquera souvent une réduction du nombre de toshiyori (oyakata) car il y a plus de toshiyori que de sekitori qui peuvent dégager des revenus.

Au début de 1929, la condition physique d'Akutsugawa se détériore rapidement. Après avoir manqué le basho de mars, comme M12o, Akutsugawa est alors certain d'être rétrogradé en juryo. Il va alors discuter avec Takasago oyakata au sujet de son retrait du dohyo et de sa possibilité de demeurer là comme oyakata. Toutefois, Takasago oyakata n'a pas l'intention d'aider Akutsugawa à dénicher une part d'Ancien. La difficile situation d'Akutsugawa parvient rapidement aux oreilles d'autres oyakata d'ichimon rivales, qui pensent qu'il doit pouvoir rester au sein de la Kyokai. Conséquemment, Akutsugawa se voit accorder une part restant à la Sadogatake. Après avoir reçu celle-ci, il fonde une nouvelle heya à Kawaguchi, dans la préfecture de Saitama, à quelques distances de Ryogoku. Il prend Minanogawa avec lui, car il le considère comme sa propre recrue. Cela fait entrer Takasago dans une colère noire, car Minanogawa est considéré comme étant un futur ozeki, voire yokozuna.

Takasago oyakata possède un plan finement conçu pour faire revenir sous sa coupe Minanogawa. Traditionnellement, la Takasago-beya nomme son rikishi majeur – et héritier de la heya – « Asashio Taro ». L'oyakata a alors l'intention de faire son maximum pour que Minanogawa soit yokozuna au profit de sa propre heya. Si Minanogawa accepte le nouveau shikona, il sera de retour au sein de la Takasago comme son futur oyakata. Bien que Minanogawa soit sidéré par cette offre, il la décline rapidement, expliquant qu'il considère Akutsugawa comme étant celui qui l'a conduit au succès dans l'Ozumo.

Tomojiro ne prévient pas Akutsugawa de ce qui se passe au sein de la Takasago-beya. Rapidement, il reprend sa vie quotidienne et oublie quasiment l'incident jusqu'à ce qu'une copie du nouveau banzuke de mai 1929 ne parvienne. Quand il regarde ce banzuke, il pâlit en voyant au rang de M2o, Asashio, renommé depuis Minanogawa. Se servant de sa position d'officiel de la Kyokai, Takasago a prévenu du changement de shikona sans lui demander son avis. Minanogawa fait alors de son mieux pour convaincre Sadogatake oyakata qu'il a décliné l'offre, mais ce dernier ne peut être calmé et cherche alors rapidement à se confronter à Takasago oyakata.

Heureusement, un groupe de rikishi de la Takasago parviennent à arrêter Sadogatake, mais il est alors clair qu'il y a là une situation potentiellement explosive, et la Kyokai est contrainte d'intervenir. Le compromis atteint est que Minanogawa conservera le shikona d'Asashio et poursuivra l'entraînement au sein de la Takasago-beya, tout en restant un membre de la Sadogatake-beya. Aucune des deux parties ne sera toutefois jamais satisfaite par cette solution temporaire.

En 1929, l'Ozumo jouit d'une popularité sans précédent, alimentée par de féroces rivalités entre des nouveaux venus tels que Musashiyama et Tenryu, ainsi que le toujours dominateur Tamanishiki.

Minanogawa est promu au rang de komusubi pour le basho de janvier 1930 après un 8-3 lors du basho de septembre 1930. Puis comme sekiwake, Minanogawa enregistre deux résultats consécutifs à 9-2. En dépit d'une économie déclinante à cette époque, Minanogawa et son nouveau rival, Musashiyama, contribuent à rendre chaque basho florissant et sont considérés à juste titre comme les deux sauveurs de l'Ozumo.

Les temps heureux ne durent pas très longtemps pour Minanogawa, puisqu'il commence à se ressentir d'une faiblesse générale lors des sessions d'entraînement précédant le basho de mai 1931. Se sentant proche d'une promotion au rang d'ozeki, Minanogawa poursuit toutefois l'entraînement, espérant se rétablir d'une maladie jusque là non diagnostiquée. Puis, lors de l'entraînement, il retombe de façon bizarre et se blesse gravement les deux genoux. Il sait alors immédiatement qu'il va lui falloir se retirer du prochain basho.

Lorsque Minanogawa avait déménagé vers la Sadogatake-beya à Kawaguchi, il s'était senti libéré de la vie monacale qui régnait à Ryogoku. Lorsqu'il finit par revenir à la Takasago-beya pour les séances d'entraînement, il s'arrête alors souvent en chemin pour boire quelques verres et, à l'occasion, aller au bordel qui se trouve près de la gare. Il finit par contracter une maladie sexuellement transmissible qui l'affaiblit et contribue à ses blessures aux jambes.

Minanogawa se souvient alors de sa première blessure aux jambes, et il ne souhaite pas que les choses se passent de la même façon. En conséquence, il décide d'abandonner l'Ozumo et de rentrer chez lui. Il fait ses bagages lorsque Sadogatake vient le voir. « Je ne peux pas te laisser retourner chez ta mère. Je lui ai promis que je ferais de toi un grand rikishi. Je dois au moins parvenir à te réparer tes jambes avant de te laisser partir ». L'oyakata n'a pas d'argent à lui consacrer mais il souhaite envoyer Minanogawa chez le médecin qui l'a aidé à récupérer de ses propres blessures. Après cet incident, on entendra souvent Minanogawa grommeler « Je dois me rappeler que les femmes sont vraiment effrayantes ».

Juste au moment où Minanogawa effectue son retour d'absence, un grand nombre de rikishi de l'ichimon Dewanoumi, emmenés par le sekiwake Tenryu, quittent la Kyokai et refusent de revenir si la Kyokai n'effectue pas des réformes drastique au plan économique et organisationnel. L'impact de leur action est tel que la Kyokai perd l'ensemble des rikishi de makuuchi et une bonne partie des rikishi de juryo, sur le côté ouest du banzuke. Cet incident deviendra célèbre sous le nom d'« incident du Shunjuen », du nom du restaurant chinois dans lequel le groupe Tenryu se campe durant la grève initiale. La révolte s'amplifie lorsque les rikishi du côté est, menés par Minanogawa, Kagamiiwa et Nishikinada décident également de s'en aller. Leur révolte, toutefois, n'a ni la profondeur ni le poids de celle du groupe de Tenryu car leurs plaintes sont plutôt fantaisistes. Le groupe de Minanogawa constitue sa propre organisation, indépendante du groupe de Tenryu, mais plus tard elles fusionnent pour effectuer des tournois de sumo avec un nouvel ensemble de règles.

Ces tournois comportent des combats de cinq, sept et même dix rounds, à l'instar des combats de boxe. Ce type de compétitions confère à Minanogawa plus d'endurance, et lui permet d'affiner ses techniques de manière significative. Après un an de ces tournois, Minanogawa a gagné tant de puissance que les fans espèrent fortement le voir affronter ce que la Kyokai a de mieux à offrir. Ils n'ont pas à attendre très longtemps car Minanogawa et un certain nombre de rikishi finissent par résoudre les problèmes et acceptent de revenir dans le giron de la Kyokai.

Lors du basho de janvier 1933, douze rikishi reviennent au sein de la Kyokai et sont placés sur le banzuke comme des équivalents de la makuuchi mais sans rang individuel. Leur rang est simplement qualifié de « besseki » (ce qui veut dire « graines différentes »). Sur les douze qui font leur retour, Nadanohana perd ses onze combats, tandis qu'un autre, Takanohana, ne prend part à aucun, et tous deux quittent la Kyokai après le basho. C'est Minanogawa qui impressionne en se défaisant de toutes les stars de la Kyokai, les deux ozeki Shimizugawa et Musashiyama, et du yokozuna Tamanishiki. Ceux qui étaient restés au sein de la Kyokai durant la grève souhaitent ardemment, par fierté, battre chacun des déserteurs, et tout particulièrement de gâcher les chances de Minanogawa de remporter le yusho. Minanogawa remporte ce défi et s'empare du yusho avec un score de 11-0. Après ce basho, Minanogawa modifie son nom de famille en Tozo, qui suggère une puissance plus résolue.

Au basho suivant, comme komusubi ouest, Minanogawa finit avec huit victoires pour trois défaites. Puis, comme sekiwake ouest lors du basho de janvier 1934, il réussit un kachi-koshi à 9-2 pour s'emparer du

yusho. Minanogawa est rapidement promu comme ozeki pour le basho suivant. Il concède un make-koshi pour ses débuts comme ozeki, mais possède un cumul de 17-5 sur les deux derniers basho. Le basho de janvier 1936 est crucial pour Minanogawa. Son principal rival, Musashiyama, de l'ichimon Dewanoumi, a été promu yokozuna au précédent basho avec un score de 9-2, les deux défaites ayant été concédées face à lui et au yokozuna Tamanishiki. La promotion de Musashiyama est totalement inattendue, et bien des fans de sumo ne la considèrent pas comme méritée. En réalité, la promotion de Musashiyama a été orchestrée par Takasago oyakata, qui appartient à une ichimon rivale. C'est là une tactique extrêmement intelligente de celui-ci, qui oblige Dewanoumi oyakata à lui retourner la faveur à une date ultérieure. Et cette faveur future s'avèrera s'appeler Minanogawa. Au basho de janvier 1936, Minanogawa perd face à Futabayama lors de la cinquième journée et face à Tamanishiki au senshuraku (le dernier jour) pour finir avec un score de 9-2 comme ozeki est. Le yokozuna Tamanishiki reste lui invaincu et remporte le yusho. Ce scénario est parfaitement identique à celui de la promotion de Musashiyama lors du basho précédent, et conséquence, en deux basho consécutifs, l'Ozumo assiste à la naissance de deux des plus faibles yokozuna de son histoire.

A l'époque, un autre phénomène d'exception attend en coulisse, un homme qui sera considéré plus tard comme l'un des plus grands yokozuna de tous les temps – Futabayama. Classé M2e au basho de janvier 1936, il doit affronter l'ozeki Minanogawa lors de la cinquième journée, mais c'est ce dernier qui s'avère être le plus nerveux – avec raison, puisque Futabayama, se servant de son physique d'une incroyable souplesse, retourne Minanogawa sur le bord de la tawara et le projette à l'extérieur. Prenons quelques instants pour jeter un œil sur les résultats des quatre yokozuna, juste avant leurs promotions. Très clairement, Futabayama est invincible et mérite amplement sa promotion. Les trois autres enregistrent des scores tous trois assez similaires. Toutefois, il y a une différence en ce qui concerne Tamanishiki – quand il est promu au basho d'octobre 1932 avec sept victoires pour quatre défaites, il compte déjà dix basho en tant qu'ozeki. A l'exception de ce dernier basho, il n'a alors jamais perdu plus de trois combats et compte déjà cinq yusho à son actif. Il a été le seul à tenir l'Ozumo à bout de bras après l'incident du Shunjuen en restant au sein de la Kyokai. Donc d'une certaine manière, il se voit récompensé de ses exploits passés.

Yokozuna	Basho de promotion	Basho précédent	Antépénultième basho	Score total à la promotion
32ème Tamanishiki	7-4	10-1 (yusho)	8-2 (jun-yusho)	25-7
33ème Musashiyama	9-2 (jun-yusho)	8-2-1	9-2 (jun-yusho)	26-6-1
34ème Minanogawa	9-2 (jun-yusho)	8-3	9-2 (jun-yusho)	26-7
35ème Futabayama	13-0 (yusho)	11-0 (yusho)	11-0 (yusho)	35-0

Quand Musashiyama est promu après le basho de mai 1935, il n'a alors décroché qu'un seul yusho, qui remonte déjà au temps où il était komusubi en mai 1931. Il devient yokozuna en n'ayant remporté qu'un basho, et son règne au pinacle du sport ne sera rien moins qu'un désastre. Il manque cinq de ses huit basho en tant que yokozuna, et se retire de deux autres. Il ne termine qu'un seul tournoi, au cours duquel il ne décroche qu'un kachi-koshi pénible à 7-6.



Futabayama remporte son premier yusho lors du basho de mai 1936, et s'en adjugera douze de plus. Entre février 1932 et janvier 1936, Tamanishiki en remporte cinq, Minanogawa deux et Musashiyama aucun. Les chiffres nous montrent également une victime tragique de cette période, l'ozeki Shimizugawa, jamais promu au rang de yokozuna bien qu'ayant remporté trois tournois – n'ayant pas la chance d'appartenir à une heya « majeure ».

Le premier basho de Minanogawa en tant

que yokozuna (il était encore « ozeki-yokozuna » jusque là) se termine avec un score très moyen de 6-5, dont une victoire par forfait. Certains pensent qu'il a été trop nerveux, ce basho étant son premier à ce rang. Mais ses supporters savent qu'il lui faut acquérir plus de puissance, car il est déjà âgé de 32 ans, et donc on le pousse à faire du vélo. Bien que Minanogawa n'en ait jamais enfourché un, il apprend rapidement à le faire et remarque bien vite que ses cuisses s'en trouvent renforcées et son endurance améliorée.

Certains des supporters de Minanogawa pensent également qu'il est temps pour lui de se poser et de fonder une famille. Au départ, Minanogawa n'est pas franchement enthousiasmé par l'idée, ayant gardé un mauvais souvenir des prostituées de bordel auprès desquelles il a contracté une maladie vénérienne. Toutefois, le jour où l'on lui présente mademoiselle Kazue Yoshioka, il décide immédiatement qu'il va l'épouser. Elle invite même la mère de Minanogawa à venir vivre chez eux, et commence ainsi l'un des moments les plus heureux de son existence. Il ne durera pas bien longtemps.

En 1940, la mère de Minanogawa décède brutalement, et il entre dans une dépression. Comme yokozuna, il devrait être au centre de toutes les attentions, mais l'intérêt de la nation se focalise sur Futabayama. Au mieux, les fans de sumo considèrent Minanogawa comme un yokozuna sans motivation ni hargne, d'autres étant encore moins tendres avec lui. Pour le remettre sur de bons rails, un supporter lui suggère de déménager dans le quartier de Mitaka, dans la partie occidentale et rurale de Tokyo. Minanogawa est enthousiasmé par l'idée, mais il se refuse à prendre le train tous les jours, et par conséquent il s'achète une automobile. Au final, le premier rikishi de l'histoire à se servir d'une bicyclette devient également le premier à conduire lui-même sa propre voiture pour se rendre au Kokugikan !



Lors du basho de mai 1941, Minanogawa est frappé par une inflammation au nerf sciatique, et après avoir établi un score de 2-3, il doit se retirer du tournoi. Il est déjà âgé de 36 ans et personne n'espère le voir établir des scores remarquables. Beaucoup pensent même que le fait d'avoir duré si longtemps constitue en soi une réussite. Lui-même pense désormais à sa retraite.

Avec Futabayama comme yokozuna, les jungyo de l'ichimon Tatsunami sont toujours effectués à guichets fermés, alors que ceux de la Dewanoumi ont besoin du petit plus nécessaire pour faire venir les foules. A cette époque, Maedayama se révèle très prometteur, et la Kyokai souhaite le voir prendre la place de Minanogawa. Toutefois, Maedayama n'est pas encore prêt, et donc la Kyokai demande à Minanogawa de tenir le coup jusqu'à ce que Maedayama ou Akinoumi puissent arriver au grade suprême.

D'un autre côté, Minanogawa n'est pas franchement prêt à se retirer, en l'absence de perspective proche de pouvoir disposer d'un toshiyori qui lui permettrait de rester au sein de la Kyokai. Il lui faut également payer sa maison à Mitaka, donc il ne peut encore se permettre d'acheter la part nécessaire. Son shisho, Sadogatake oyakata, souhaite voir Minanogawa hériter au bout du compte de sa heya, mais il n'a pas de toshiyori inemployé ni d'argent à donner à son protégé.

Anticipant qu'il pourrait bien voir ses perspectives d'avenir après la fin de sa carrière se réduire, Minanogawa accepte l'offre d'un de ses supporters de pouvoir étudier le droit et les sciences économiques à l'université de Waseda. Le public, qui l'a toujours considéré comme étant assez spécial, ne trouve pas grand chose à redire.

Au basho de janvier 1942, Minanogawa, désormais âgé de 38 ans, finit avec un score de 9-6. L'ozeki Akinoumi établit un 13-2, battant les deux yokozuna, Futabayama et Haguroyama. Haguroyama avait été promu au basho précédent, mais étant le cadet de heya de Futabayama, cela avait de facto reporté encore la retraite de Minanogawa. Mais désormais, avec l'avènement d'Akinoumi qui est si proche du grade de yokozuna, l'intai de Minanogawa est finalement approuvé.

Reste encore la question du toshiyori. Heureusement, à une réunion du conseil d'administration de la

Kyokai, Sadogatake oyakata formule une proposition pour établir un toshiyori d'une génération pour les yokozuna qui se retirent et, par conséquent, le yokozuna Minanogawa devient Toshiyori Minanogawa.

Bientôt, une vacance de poste de directeur intervient au sein de la Kyokai, et Dewanoumi oyakata invite Minanogawa à prendre la fonction, celui-ci ayant à Waseda une réputation d'érudit. Il est nommé rapidement, mais tout le monde réalise bien vite l'ampleur de l'erreur : Minanogawa n'est plus intéressé par les activités tournant autour du sumo et, en fait, il est simplement heureux d'aller cultiver ses salades.

Assez vite, il se voit proposer un poste de professeur de sport dans un lycée itinérant. Minanogawa ne réfléchit pas longtemps, et démissionne de ses fonctions au sein de la Kyokai, abandonnant le toshiyori qui lui aurait procuré une sécurité à vie pour lui et sa famille.

Tout cela se passe dans l'immédiat après-guerre, au moment où tout le monde se bat pour reconstruire sa vie, tout en rêvant encore d'un destin nouveau. Les élections générales au Parlement engendrent un grand intérêt, et Tomojiro, désormais civil, est emporté également dans l'enthousiasme général. Il est convaincu que sa carrière de yokozuna et son passé universitaire vont accroître ses chances d'être élu. Sa campagne est basée sur l'assertion qu'ayant été yokozuna, il ne peut être vaincu. Sur son district doivent être élus douze nouveaux membres du Parlement, mais il y a 134 candidats, dont certains ont des réseaux d'influence bien ancrés au niveau local. Quand les résultats des élections sont proclamés, Tomojiro ne voit pas son nom dans la colonne des vainqueurs. En fait, il vient de subir une écrasante défaite, terminant 70ème. En dépit de cet insuccès, Tomojiro ne perdra jamais espoir et, consternant sa famille et ses amis, il se porte à nouveau candidat pour un mandat politique et, une fois de plus, il perd lourdement. Il dépense tout l'argent reçu de la Kyokai durant la campagne politique, et doit vendre sa maison et ses terres car il vient rapidement à manquer de fonds. Il lui faut alors un travail – n'importe lequel.

Tomojiro ouvre un cabinet de détective privé. Pour l'essentiel, son travail consiste à suivre des maris volages à la demande de leurs épouses. Cela ne dure pas bien longtemps car il est bien trop costaud, et on le remarque facilement lors d'une filature. Alors, grâce à un ancien supporter, il décroche d'autres emplois : tout d'abord, comme conseiller financier, puis plus tard comme représentant en assurances. L'habitude prise par l'ancien yokozuna de changer constamment de travail finit par avoir des conséquences néfastes sur sa famille, et sa femme finit par le quitter, emmenant avec elle son fils unique. Malgré ce drame, Tomojiro ne se laissera jamais aller, et il poursuit sa vie comme si de rien n'était. « Tu sais, je lui ai donné le peu que je pouvais avoir. Je n'ai aucune idée de l'endroit où elle a pu aller. J'ai mon propre petit appartement. Maintenant je peux vivre sans aucun souci. C'est super », dira Tomojiro à l'une de ses connaissances.



En 1958, on demande à Tomojiro de participer à un film hollywoodien réalisé par John Houston, avec John Wayne en vedette. Le film s'appelle « Le Barbare et la Geisha », et est basé sur l'histoire vraie d'un diplomate du nom de Townsend Harris et de son séjour au Japon dans les années 1850 et 1860. Tomojiro se voit accorder un petit rôle comme chef d'un gang de yakuza, et tourne plusieurs scènes avec John Wayne, qui l'impressionne beaucoup. « Il était plus grand et plus lourd que moi à cette époque, et solide comme un bœuf. Il pouvait boire deux bouteilles de whisky sans sourciller ». En fait, Tomojiro espère devenir un acteur reconnu et s'attend fermement à ce qu'on le rappelle pour des rôles plus importants. Mais si le film marche fort aux États-Unis et au Japon, quelqu'un comme Tomojiro ne représente rien. Rapidement, son nom et son souvenir s'effacent totalement de la mémoire collective.

Un article de journal paraît durant le basho de janvier 1965, rapportant que le yokozuna Minanogawa réside dans un foyer pour personnes âgées, dépourvu de ressources et n'ayant pas même les moyens de s'offrir un paquet de cigarettes. Il s'est blessé le dos quelques années auparavant et a du être hospitalisé alors qu'il travaillait comme vendeur. Incapable désormais de travailler, et dépourvu de toute autre source de revenus, il est transféré dans un établissement nommé « Sunmail Showa », à l'ouest de Tokyo. Quand un journaliste vient le voir, Tomojiro est dans une chambre semi-privée. Il a 62 ans et ses seules possessions sont une trousse de toilette et une tasse à thé. Toujours accueillant Tomojiro ne paraît pas du tout anéanti par sa piètre

situation. Ses seuls motifs de mécontentement sont la taille de son lit et des habits que l'on lui donne.

Les membres de la Kyokai sentent alors qu'ils doivent faire quelque chose pour soulager les soucis de l'ancien yokozuna, et ils font donc un appel aux dons des rikishi et des oyakata. Cette nouvelle est rapportée à Tomojiro, dont les attentes grandissent puisqu'il finit par comprendre que les sekitori de cette époque gagnent bien plus que lui ne touchait durant sa propre carrière. Tomojiro effectue rapidement des plans sur cette inattendue comète. Il se rend même chez un agent immobilier, pensant qu'il pourra louer un appartement spacieux et, peut-être, se réconcilier avec sa femme partie et son fils. A cette époque un travailleur normal gagne environ 40 ou 50.000 yens par mois, mais Tomojiro pense qu'il peut obtenir au moins 1.3 millions de yens de la collecte de la Kyokai.

Quand Tomojiro rencontre Tokitsukaze oyakata, président de la Kyokai et ancien yokozuna Futabayama, il se voit remettre deux enveloppes – l'une de la part des rikishi et l'autre du président lui-même. Trop impatient de connaître le montant contenu dans les enveloppes, il se retire rapidement. Dans l'enveloppe des rikishi, il ne trouve qu'une infime partie de ce à quoi il s'attendait – 325.000 yens. Dans l'enveloppe du rijicho, il y a 100.000 yens, sans doute un don personnel de celui-ci. Tomojiro se sent totalement rejeté, réalisant que son rêve de réunion avec sa famille n'est que cela – un rêve. Il comprend qu'il ne peut même pas se permettre de louer un petit appartement pour un temps significatif. Pour lui, les dons n'ont aucune valeur.

Lorsqu'il retourne au foyer, Tomojiro raconte à son camarade de chambrée combien la somme qu'il a reçue de la Kyokai est petite, et qu'il se fiche désormais de l'argent. Son camarade, toutefois, lui propose de faire fructifier son argent en pariant sur des courses de bateaux à moteur. Après tout, lui-même avait l'habitude de parier ainsi. Tomojiro, cela dit, est conscient que si celui-ci avait été heureux dans ses paris, il ne serait pas dans cette même situation misérable, mais pense toutefois : « Bon, je n'ai jamais pensé recevoir cet argent de toute manière. Il est véritablement tombé du ciel, alors pourquoi pas ? ».

Une nouvelle fois, Tomojiro agit sans penser une seule minute aux conséquences alors que, investi de manière convenable, cet argent aurait pu lui permettre de vivre dans le confort pendant des mois, voire des années. Et donc, Tomojiro et son camarades se rendent aux courses de bateaux. Son premier pari est sur une course « sûre », et Tomojiro double bien vite son capital. Son camarade l'invite alors à faire un autre pari sûr dans une course plus tard qui l'amènerait à la somme qu'il avait au départ escomptée de ma Kyokai. Mais Tomojiro attrape la folie des grandeurs, envisageant même de se présenter à une autre élection et de s'acheter une maison. Il se décide pour des cotes l'amenant à plus de huit millions de yens, jouant tout pour le tout.

Et donc, Tomojiro et son camarade finissent par tout perdre. Enjoué comme toujours toutefois, il se dit qu'il n'avait commencé avec rien de toute manière, et donc n'en voudra jamais à son camarade.

Tokitsukaze oyakata, le rijicho, décède le 16 décembre 1968 à l'âge de 56 ans. Tomojiro apprend la nouvelle de sa mort et de ses funérailles le jour de Noël 1968 par une connaissance. Tokitsukaze a toujours été prévenant à son égard, et Tomojiro se souvient de la générosité de l'oyakata, se sentant encore redevable envers lui. Son ami propose de lui donner de l'argent pour se rendre aux funérailles, et Tomojiro se rend au Kokugikan dans un costume élimé et délavé, le seul qu'il possède. Un photographe de presse prend un cliché de lui en train de marcher à l'aide d'une cane avec difficultés, loin de l'homme robuste qu'il avait pu être.

En février 1969, un homme se rend au foyer où réside Tomojiro pour lui rendre une visite. Il tend une carte de visite où est écrit « Yonetaro Sakai, propriétaire, Murayama Sai, Restaurant de l'Oiseau Sauvage ». Il a été un très grand fan de Minanogawa, et est anéanti de le voir vivre seul et sans le sou dans un foyer, sans famille ni amis. Il demande à Tomojiro de le rejoindre dans son restaurant à Musashimura, la région montagneuse située à l'extrême ouest de Tokyo. Tomojiro aura sa propre chambre, la nourriture et quelques tâches à effectuer pour qu'il puisse au moins gagner quelques sous. Il promet à Tomojiro le gîte et le couvert, comme les cigarettes.

Grâce à la générosité de ses fans, Tomojiro peut enfin vivre une vie sans soucis. On lui donne un petit appartement à quelques pas du restaurant. Chaque jour, on peut alors le trouver à l'entrée, remerciant les mécènes et prenant soin de leurs possessions. Aucun invité n'imaginera jamais qu'il est servi par un ancien yokozuna – pour eux il est juste un grand homme banal. Bien que Tomojiro ait toujours semblé jovial –

quelques soient les problèmes qu'il ait eu à affronter – cette fois-ci, il semble véritablement heureux.

Deux ans plus tard, le 20 janvier 1971, un livreur se rendant à l'appartement de Tomojiro le trouve étendu sur une table, sur laquelle se trouve la seule et unique photo qu'il ait jamais eue témoignant de son succès dans le sumo – son combat contre Nayoroiwa. Tomojiro avait 67 ans. Le jour suivant, alors que les journaux rapportent la défaite du grand Taiho face à Kotozakura lors de la onzième journée du basho de janvier 1971, un entrefilet signale le décès de Minanogawa, victime d'une attaque.

Seules trente personnes assistent aux funérailles de Minanogawa au temple de Cho-en Ji, à Musashimurayama, le 25 janvier 1971. « Même si Minanogawa était un homme honnête, il avait bien souvent trop d'ambitions folles. Il échouait dans ses tentatives en affaires et se laisser entraîner par d'autres dans des idées fumeuses », dit l'ancien sekiwake Tenryu en quittant la cérémonie.

Minanogawa était un gentil géant dépourvu d'instinct de tueur sur le dohyo. Avec son physique avantageux, il aurait pu réaliser de grandes choses dans le sumo. Il est tout à fait raisonnable de penser qu'il n'a jamais exploité son potentiel. Quand il était contraint de s'entraîner dur, il était plus que capable de le faire, mais la plupart du temps, il était juste complètement paresseux et n'a jamais eu véritablement l'ambition de s'entraîner avec rigueur. Il voulait toujours tenter de nouvelles aventures et partir à la conquête de ses rêves, mais il s'ennuyait très vite et ne fut jamais capable de soutenir son effort. Il menait sa vie privée à son rythme et ne craignait jamais de tenter le sort. Perdre son père si tôt dans sa vie peut avoir contribué à ce qu'il n'ait jamais su maintenir une stabilité dans sa vie familiale. Conséquence, il perdit sa femme et ne se réconcilia jamais avec son fils. Dans ses derniers jours, il n'avait ni famille ni amis. Ce n'est que sur la fin, grâce à la générosité d'un fan de sumo, que Minanogawa put mener une vie à peu près normale, mais il mourut sans le sou. Fin tragique pour un homme qui avait atteint l'Olympe du sumo.

Minanogawa Tozo

Date de naissance :	17 Septembre 1903
Lieu de naissance :	Tsukuba, Préfecture d'Ibaraki
Nom de naissance :	Tomojiro (Kyojiro) Minanogawa
Shikona:	Minanogawa => Asashio => Minanogawa
Heya:	Takasago => Sadogatake => Takasago => Sadogatake
Débuts sur le dohyo:	Janvier 1924
Débuts en Juryo :	Janvier 1927
Débuts en Makuuchi :	Janvier 1928
Dernier basho:	Janvier 1942
Plus haut rang atteint	Yokozuna
Basho en Makuuchi :	35
Total en makuuchi :	247 victoires, 136 défaites, 1 nul, 33 kyujo
Pourcentage de victoires:	64,5%
Yusho:	2
Taille :	195 cm (6"5")
Poids :	146 kg (322 lbs)
Techniques favorites:	Hidari (gauche)-yotsu, kotenage
Toshiyori :	Minanogawa (quitte la Kyokai en juin 1945)
Décès :	20 Janvier 1971 à Musashimurayama, banlieue de Tokyo.

Le 36ème yokozuna Haguroyama Masaji (1914-1969)

Dans l'ombre de l'un des plus grands yokozuna de tous les temps, Futabayama, se trouve un autre yokozuna dont les faits de gloire sont souvent sous-estimés par les fans de sumo.

La plus longue série de victoires consécutives de 69 combats réussie par le 35ème yokozuna Futabayama est généralement considérée comme le symbole ultime de la puissance, et elle mérite cette distinction. La plus grande longévité au rang de yokozuna fait l'objet d'un respect moindre, et bien peu de personnes ont conscience de la longévité qu'eut Haguroyama au sommet de la hiérarchie.

En outre, le yusho à 15-0 de Haguroyama réalisé à l'âge de 37 ans est aujourd'hui un record qui ne devrait sans doute jamais être battu.

Certains pourront arguer qu'étant donné que Haguroyama n'est parvenu qu'à remporter sept yusho au cours de sa carrière, il ne devrait pas faire partie de la liste des plus grands yokozuna de l'histoire. Toutefois, au cours de la majeure partie de sa carrière, il n'y avait que deux basho par an, et même quand on remportait autant de victoires qu'un rikishi mieux classé, le yusho allait automatiquement à celui qui détenait le rang le plus élevé, les kettei-sen n'existant pas encore à cette époque. Et en l'occurrence, c'était souvent le camarade de heya de Haguroyama, Futabayama, qui en bénéficiait.

Au sommet de sa forme, non seulement Futabayama était-il dépourvu d'adversaire crédible sur le dohyo, mais c'était tout autant le cas en dehors du dohyo. Passionné de son sport et faisant tout ce qu'il pouvait pour le porter aux nues, il n'avait pas de limites de temps ou d'argent dans sa quête et qu'il consacrait une part considérable de son temps à instruire ses camarades rikishi dans sa heya comme dans les autres heya. Futabayama était respectueux et aimable avec tous ceux qu'il rencontrait, dont faisait partie le jeune arrivant de la Tatsunami-beya en 1933, un garçon de 19 ans du nom de Masaji Kobayashi.



Masaji naît dans un petit village situé dans la préfecture de Niigata, le 18 novembre 1914, fils d'une longue lignée de gérants d'établissements de bains. Durant son enfance, Masaji n'a d'autre inspiration que celle de succéder à ses parents, et pour s'y préparer, alors qu'il a 14 ans, Masaji est envoyé à la maison de bains Asahi-yu de sa tante, à Ryogoku, juste à côté de ce qui est alors la Nishikijima-beya à Tokyo. Encore un adolescent mais déjà grand pour son âge, et étonnamment musclé, Masaji est immédiatement remarqué par Nishikijima oyakata, mais en ce qui le concerne il ne souhaite pas tenter l'expérience dans l'Ozumo.

Sans qu'il ne le sache, les rumeurs de la présence de Masaji enflent rapidement dans le monde du sumo, et bientôt il voit défiler de plus en plus d'oyakata qui viennent aux bains et demandent à le voir. Parmi eux, Tatsunami oyakata (ancien komusubi Midorishima) se montre le plus insistant puisqu'il lui rend visite tous les jours, pour demander à Masaji de rejoindre sa heya. Finalement, Masaji n'en peut plus, et finit par se réfugier aux bains de son oncle, situés dans un autre quartier de la ville, mais Tatsunami le traque et continue encore et encore à le courtiser. Finalement, Masaji commence à réfléchir à une carrière dans l'Ozumo, et l'oyakata finit par le persuader que le sumo est la meilleure solution pour un garçon qui cherche à aider ses parents, en devenant yokozuna. Masaji n'a bientôt plus de raisons de refuser et il se décide finalement à rejoindre l'Ozumo en décembre 1933.

Se voyant immédiatement attribuer le shikona de Haguroyama, du nom de son village de naissance (Haguro, dans le village de Nakanokuchi), on lui demande de se préparer pour ses débuts en maezumo au tournoi de janvier 1934. Bien que Masaji soit un débutant avec quasiment aucune expérience dans le sumo, un sekitori, Futabayama, qui est alors maegashira 4, a le coup de cœur pour lui et commence à lui donner des séances d'entraînement.

Peut-être en raison de son manque d'expérience à cette époque, Masaji finit par se tordre la cheville gauche et doit reporter ses débuts dans le sumo au basho suivant. Au final toutefois, les mois d'entraînement

supplémentaire permettent à Masaji de bâtir son physique et son endurance, tout particulièrement au cours d'un jungyo étendu, qui voit la heya tenir un rigoureux camp d'entraînement.

Pour ses débuts en mai 1934, Haguroyama gagne sans difficultés ses cinq combats, qu'il enchaîne avec le yusho de jonokuchi au tournoi de janvier 1935, avec un 5-1, le yusho de jonidan du tournoi de mai, avec un 6-0, le yusho de sandanme en janvier 1936, encore une fois avec une fiche de 6-0, puis le makushita yusho au basho de mai suivant (10 victoires et une unique défaite). Il continue cette chevauchée fantastique avec le yusho de juryo au basho de janvier 1937, avec 9-2 ; des victoires en yusho à chacun des tournois et une progression jusqu'en makuuchi en seulement six basho. C'est une réussite inédite à l'époque...

Son ascension impressionnante se poursuit dans la division reine quand il établit un score de 9-4 pour son premier basho en makuuchi, et qu'il enchaîne par un 10-3 lors du basho de janvier 1938, ce qui lui vaut une promotion pour mai 1938. Tandis que Haguroyama s'impose comme un solide espoir de makuuchi, son aîné de la heya, le yokozuna Futabayama, poursuit et étend sa célèbre série victorieuse. Plus encore, le rival principal de Haguroyama, son autre camarade de heya Nayoroiwa, vise alors déjà le rang d'ozeki. Les fans de sumo se réjouissent d'avance à la vue de cette dynastie de sumo naissante qu'ils appellent les Trois Piliers de la Tatsunami.

Pour son premier basho en tant que sekiwake en mai 1939, Haguroyama finit avec onze victoires pour quatre défaites, et grâce à une petite dose de chance qui fait que cela tombe au moment opportun – l'ozeki Kagamiiwa annonçant sa retraite au cours de ce basho – la NSK décide de combler le deuxième poste d'ozeki disponible avec Haguroyama et décide donc de le promouvoir, même s'il n'a qu'un basho en tant que sekiwake dans sa besace.

Haguroyama ne connaît aucune difficulté à répondre à leurs attentes puisqu'il finit avec onze victoires et quatre défaites son premier basho en tant qu'ozeki. Suite à ce tournoi, il épouse une des filles de son shisho Tatsunami oyakata, Kinuyo, s'assurant par là même un poste au sein de la Kyokai après sa retraite.

Après sa promotion au grade d'ozeki, le style de sumo de Haguroyama commence à changer en bien puisqu'il opte alors pour une position plus agressive et vive au tachiai. Pour son troisième basho comme ozeki en janvier 1941, il finit avec un score de 14-1 (un score suffisant pour emporter le yusho, mais à égalité avec celui de Futabayama, à qui il doit donc abandonner la victoire). Au basho suivant, Haguroyama est plus déterminé que jamais et remporte dix combats de rang depuis le shonichi, emportant au bout du compte le yusho avec 14 victoires pour une défaite. Ces deux basho de rang conclu sur un 14-1 lui valent une admiration immense de la part des fans comme des experts du sumo, et Haguroyama est promu au rang de yokozuna après ce tournoi. Il a alors 26 ans.

Premier yokozuna originaire de la préfecture de Niigata, et premier aussi à être né sous l'ère Taisho (1912-1926), son apparence est en contraste radical avec celle du yokozuna Futabayama et de son physique souple et flexible. Haguroyama donne lui-même une impression plus rude, plus dure et musculeuse. De manière appropriée peut-être, par contraste avec le style Unryu de dohyo-iri employé par Futabayama, Haguroyama adopte le style Shiranui, ravivant ainsi dans le sumo le style employé par Tachiyama trente années auparavant.

Dans son premier basho comme yokozuna au tournoi de janvier 1942, classé comme yokozuna haridashi est, Haguroyama finit avec treize victoires et deux défaites, une fois de plus derrière l'éternel vainqueur de yusho Futabayama et ses quatorze victoires. Les fans pensent alors voir l'apparition d'un nouveau Futabayama qui se profile, et les attentes placées en lui deviennent plus fortes, mais au tournoi suivant en mai, Haguroyama endure une crise de gastro-entérite qui, s'ajoutant à une inflammation rénale aiguë, le contraint à l'abandon du basho suite à la sixième journée. Pendant l'absence de Haguroyama, Futabayama remporte son dixième yusho, et Akinoumi (qui avait été celui qui avait mis fin à la série historique de Futabayama) et Terukuni, qui ont fini tous deux à 13-2, sont promus yokozuna, emplissant le rang susnommé de quatre hommes compétents.

De retour de son basho kyujo, Haguroyama est très désireux de montrer qu'il fait toujours partie de l'élite en remportant le yusho, mais il ne peut qu'emporter treize victoires en janvier 1943 et quatorze en mai, les deux tournois en question étant remportés à chaque fois par Futabayama sur un zensho yusho.

En 1944 toutefois, les effets de la guerre se font sentir dans tout le Japon, et l'Ozumo n'y fait pas exception. Le Kokugikan passe sous le contrôle des militaires et au basho suivant, le sport se déroule en extérieur au Korakuen Baseball Stadium pour un tournoi de dix journées que Haguroyama remporte, sans concéder la moindre défaite. C'est un moment très spécial pour Haguroyama qui remporte enfin un yusho comme yokozuna, trois ans après sa promotion.

En mars 1945, Tokyo subit de lourds bombardements incendiaires et souffre terriblement (plus de 100.000 morts), et avec toutes les victimes et les destructions qui les entourent, les gens ne sont plus d'humeur pour le sumo. La Kyokai, elle, poursuit crânement sa route en organisant un tournoi de sept journées au Kokugikan (l'un des rares édifices encore debout). En ce mois de mai, Haguroyama réussit un kachi-koshi à 5-2, mais étant dans le même état d'esprit que n'importe qui d'autre, connaît des difficultés pour se concentrer sur le sumo quand tout autour a brûlé et que personne ne sait de quoi son prochain repas sera fait.

Par conséquent, la Tatsunami-beya finit par quitter Tokyo et s'installe dans une zone rurale pour ramasser des légumes et des plantes pour l'effort de guerre. Ils restent en dehors de Tokyo jusqu'à la fin de la guerre.



Quand la Tatsunami Ichimon fait son retour pour le premier basho d'après guerre en novembre 1945, ce qu'ils découvrent est un quartier de Ryogoku qui a été en grande partie la proie des flammes, et un Kokugikan dont la seule façade est encore debout. À la fin de ce tournoi long de dix jours, Futabayama annonce son intai, ce qui symbolise la fin d'une ère. Ayant toujours vécu dans l'ombre du grand yokozuna, Haguroyama aurait dit, en apprenant la nouvelle, « Avec cela, mon heure vient enfin de sonner ». Comme pour souligner cela, Haguroyama remporte chacun des dix combats qu'il dispute durant le basho, remportant par conséquent le tournoi.

Sa joie s'avère de courte durée, toutefois, puisque après ce basho, alors qu'il est en chemin pour un jungyo, il reçoit un télégramme l'informant que son épouse souffre d'un grave problème de santé. Il revient immédiatement sur Tokyo, mais il est trop tard : son épouse Kinuyo a subi une attaque cardiaque et est décédée avant qu'il n'ait eu le temps de revenir. Elle n'avait que 31 ans. Toujours en deuil, il est à nouveau frappé par une tragédie quelques mois plus tard quand son fils de trois ans Masayasu contracte une rougeole et rend l'âme le 13 mai. Haguroyama est effondré et apparaît totalement épuisé.

Mais revenu sur le dohyo, comme s'il était poussé par des forces surnaturelles, Haguroyama devient quasiment imbattable. Au basho de novembre 1946 au Kokugikan, rebaptisé Memorial Hall à cette époque, Haguroyama remporte les treize combats qu'il dispute pour conquérir le yusho. Au tournoi suivant de juin 1947, il remporte à nouveau le yusho avec neuf victoires pour une défaite, puis en novembre il finit à 10-1 pour s'adjuger son quatrième tournoi de rang.

Juste au moment où il semble arriver à maturité, il subit un revers significatif. Alors qu'il affronte son camarade yokozuna Terukuni au cours d'un jungyo, son pied droit se prend dans le dohyo trop souple, lui occasionnant une rupture du tendon d'Achille. La blessure est suffisamment grave pour le contraindre à se retirer du tournoi suivant.

A chaque fois que Haguroyama ne peut participer à un tournoi ou un jungyo, cela le fait littéralement déprimer. Il ne parvient pas à demeurer en place alors que tout bouge autour de lui. Ayant longuement servi sous le grand Futabayama qui lui a instillé le sens des responsabilités dont doit faire preuve un yokozuna, il choisit alors de passer outre l'avis de ses médecins et de participer à un jungyo après le basho pour qu'il puisse au moins effectuer le yokozuna dohyo-iri pour les fans.

Il rejoint les autres rikishi à Hokkaido et commence à effectuer son yokozuna dohyo-iri. Puis, alors qu'il vient tout juste de lever son pied gauche, son pied droit blessé ne peut soutenir son poids et il s'effondre sur le dohyo. Un son effrayant est alors entendu jusque dans le public, ce qui provoque un silence instantané

parmi les spectateurs. La conséquence en est une deuxième rupture du tendon d'Achille, qui contraint Haguroyama à manquer trois basho de plus, pour une interruption de 18 mois qui ne lui laisse que peu d'espoirs de revenir sur les dohyo.

En janvier 1950, il épouse Hatsue Takagi, qui contribue à remettre un peu de normalité dans sa vie, et bien qu'il fasse son retour dans la compétition, il n'est plus assez fort pour rééditer l'exploit de remporter quatre tournois d'affilée. Cela dit, il ne ternit pas l'image du yokozuna et finit chaque basho avec un score honorable – son acharnement et son endurance montrant qu'il a toujours quelque chose à apporter au sumo et qu'il n'est pas encore tout à fait fini.

En 1952, pour le tournoi de janvier, alors qu'il a désormais 37 ans, il remporte quatorze combats de rang et fait au senshuraku face à Chiyonoyama, qui ne compte alors qu'une seule défaite. Au cours du combat, Chiyonoyama donne l'assaut de ses féroces tsuppari habituels, mais Haguroyama ne s'en laisse pas compter et garde patience jusqu'à ce qu'il soit en mesure de décrocher une prise sur le mawashi de son adversaire. Quand enfin il y parvient, il projette alors Chiyonoyama sur un shitatenage (un vidéo-clip du combat est disponible à http://sumo.goo.ne.jp/eng/kiroku_daicho/mei_yokozuna/haguroyama.html). Remportant les quinze combats pour décrocher son septième et dernier yusho, Haguroyama est désormais âgé de 37 ans et deux mois : l'âge le plus élevé auquel un zensho yusho ait jamais été décroché, un record qui tient encore de nos jours.



En dépit de sa solide constitution, Haguroyama est connu au cours de sa carrière pour être sujet à de fréquentes fièvres. Il possède en outre une aversion pour la nourriture huileuse, et il évite de consommer de la nourriture chinoise car il souffre souvent par la suite de douleurs stomacales. Mais il est également capable d'endurer des douleurs extrêmes sur le dohyo. Au cours du Hatsu basho de 1953, il se brise l'index droit dans son combat face à Futaseyama lors de la quatrième journée. Haguroyama choisit de ne pas se retirer le jour suivant, car Terukuni s'est retiré du tournoi, et à la fois Azumafuji et Chiyonoyama étaient kyujo, laissant le natif de Niigata seul au sommet de la hiérarchie, une responsabilité qu'il ressent de façon si aiguë qu'il ne peut laisser tomber les fans malgré sa fracture. Il poursuit son chemin et finit le tournoi avec un kachi-koshi de 9-6.

Une anecdote a souvent été racontée par le premier yokozuna Wakanohana au sujet de Haguroyama. Quand Wakanohana était encore en juryo, il sortit un soir et s'enivra toute la nuit, et se retrouva à court d'argent pour payer la note. Wakanohana appela son pote Azumafuji pour qu'il lui prête de l'argent, mais ses excès furent rapidement découverts et le lendemain il était convoqué devant un comité composé de yokozuna et d'ozeki. Ce jour là c'est Haguroyama qui sauva Wakanohana d'une exclusion certaine.

Plus que quiconque Haguroyama s'entraînait dur et souvent. S'il lui arrivait de trouver un rikishi qui en faisait de même, il sentait un lien vis à vis de celui-ci, presque fraternel. « Ce gars s'entraîne si dur. Il sera un grand rikishi un jour. Faut essayer de le garder », dit Haguroyama au sujet de Wakanohana. Pour sa part, Wakanohana n'oubliera jamais la gentillesse de Haguroyama et ne décevra pas celui-ci, en devenant l'un des yokozuna qui formeront le duo Tochi-Waka, responsable de l'âge d'or de l'Ozumo, en compagnie de Tochinishiki.

A une autre occasion, Haguroyama sauve littéralement la vie d'un autre rikishi. Le makushita Fukusumi est à cette époque bien connu pour son penchant pour la boisson. Se trouvant à Shanghai, et rentrant d'une beuverie, il se trouve impliqué dans une querelle avec un chauffeur de taxi. Rapidement, la police militaire arrive sur les lieux pour faire cesser l'altercation, mais Fukusumi commence à se battre contre eux et en un rien de temps il est entouré par d'autres policiers prêts à lui tirer dessus. Haguroyama se précipite pour s'excuser profondément envers chacun des policiers, afin d'épargner la vie de Fukusumi. Haguroyama risque lui-même sa vie à ce moment, et voyant cet homme costaud s'incliner avec tant d'humilité, ils acceptent finalement de laisser Fukusumi s'en aller. Bien que Haguroyama soit parvenu à sauver la vie de Fukusumi, il ne convaincra pas ensuite les membres de la Kyokai de le garder, l'association décidant de se débarrasser du fauteur de troubles et de l'expulser.

Cette punition s'avèrera n'être qu'une simple étape d'un chemin tortueux puisque après avoir quitté la Kyokai, Fukusumi rejoindra la Marine, mais sera capturé par l'Armée Rouge et envoyé en Sibérie. Il

parviendra à s'échapper de son camp de prisonniers et à rejoindre le Japon, pour revenir finalement dans l'Ozumo.

Ironie du sort, Haguroyama rencontre à nouveau Fukusumi au Natsu basho de 1953. Le nom de Haguroyama demeure sur le banzuke jusqu'au basho de septembre 1953, mais son dernier véritable basho en activité est celui de mai de la même année.

Lors de ce basho final, Haguroyama perd son combat du shonichi contre Kotonishiki, et doit affronter le lendemain le maegashira 2 Tamanoumi (l'ancien Fukusumi dont il avait sauvé la vie treize années auparavant). Ayant réfléchi à sa retraite depuis un moment déjà, Haguroyama n'a alors jusque là pu se décider du meilleur moment où la prendre. Jusque là. Quand il perd face à Tamanoumi, il sent qu'il est finalement temps de laisser la place et de quitter ce sport qu'il aime tant, et cette défaite devient la dernière de sa carrière.

Tokitsuyama, de la même heya, finit par décrocher le yusho avec un score de 15-0, et pour Tamanoumi c'est un moment à la fois d'honneur et de tristesse. Il est encore en vie grâce à Haguroyama, et il est devenu assez fort pour battre un yokozuna.

Haguroyama annonce officiellement sa retraite avant le basho de septembre 1953, lors de l'inauguration des nouveaux bâtiments de la Tatsunami-beya. Déjà âgé de 38 ans et six mois, cela fait alors treize années qu'il est yokozuna, un record dont il est peu probable qu'il soit dépouillé un jour.

Il demeure au sein de la Kyokai après sa retraite comme Tatsunami oyakata et sort quelques excellents rikishi tels que Kitanonada, Anneyama (Haguroyama II), Wakahaguro (qui deviendra ozeki), Wakanami et Tokitsuyama (quatre d'entre eux seront vainqueurs de yusho en makuuchi). Il sert la Kyokai avec classe comme directeur et plus tard, Anneyama épouse sa fille, héritant plus tard de la heya.

Haguroyama souffre de problèmes rénaux graves le 14 octobre 1969, et décède à l'Hôpital Universitaire Keio de Shinjuku-ku, Tokyo. Il n'a alors que 54 ans.

En tant que l'un des plus hauts responsables de ce sport, Haguroyama se devait d'amener des réflexions sur lui-même comme sur le monde de l'Ozumo dans son ensemble. Bien des fois, il porta littéralement son sport à bout de bras, une contribution que l'on pourra difficilement lui nier.

Né à :	Haguro, Nakanokuchi-mura, Nishi Kanbara-gun, Préfecture de Niigata (actuellement Nishikan-ku Niigata-shi)
Le :	18 Novembre 1914
Nom :	Masaji Kobayashi
Heya :	Tatsunami
Débuts sur le Dohyo :	Janvier 1934
Débuts en Juryo :	Janvier 1937
Débuts en Makuuchi :	Mai 1937
Dernier Basho :	Septembre 1953
Plus haut rang atteint :	Yokozuna
Nombre de basho en makuuchi :	37
Statistiques en Makuuchi :	321 victoires, 94 défaites, 1 nul, 117 kyujo
Pourcentage de victoires :	77.3%
Record :	32 victoires consécutives (1945 à 1947)
Nombre de yusho :	7
Taille :	179 cm
Poids :	129.5 kg
Techniques Favorites :	Hidari-yotsu, yori, tsuri, uwatenage
Toshiyori :	Haguroyama (Nimai-kansatsu) => Tatsunami
Décès :	14 Octobre 1969

Le 39ème yokozuna Maedayama Eigoro (1914-1971)

Sur les 69 yokozuna de l'histoire du sumo, un seul rikishi (le 54ème yokozuna, Wajima Hiroshi) utilisa son nom de famille comme shikona. Tous les autres eurent un shikona traditionnel du sumo qui leur fut donné par leur oyakata ou d'autres personnes en rapport avec celui-ci, à une exception près. Cette exception fut le 39ème yokozuna, Maedayama, qui forgea son shikona à partir du nom de son médecin, le docteur Maeda Wasaburo, qui opéra ce qui apparaissait devoir être une maladie mortelle, compromettant la suite de sa carrière.



Maedayama était un rikishi typique du style « Soppu » - Grand et efflanqué. Il mesurait 180 cm mais ne pesait que 117 kg. Il avait des traits si doux qu'on serait facilement pardonné de penser qu'il était un gentil garçon ; mais Maedayama en était très loin. Il mangea, but et vécu avec excès pendant toute la première partie de sa vie. Il commença sa carrière dans le sumo comme un rebelle et finit sa vie dans ce sport en rebelle. Il reconstruisit la dynastie Takasago, qui se poursuit encore aujourd'hui. Il était très vif et avait autant, sinon plus, d'esprit de combativité brut que n'en a un autre actuel yokozuna de la Takasago-beya, Asashoryu.

Même après être devenu oyakata, il vécut sur un rythme bien différent, puisqu'il ignorait bien souvent les directives de la Kyokai et faisait les choses à sa manière. Il tenta activement d'introduire le sumo à l'étranger et voyagea même aux États-Unis pour y tenir un tournoi jungyo. Au cours du jungyo de Hawaï, il parvint à convaincre un musculeux jeune homme de l'accompagner au Japon en lui garantissant qu'il le logerait, l'habillerait et le nourrirait durant une période de cinq ans. Le jeune homme envisageait de devenir policier mais accepta l'offre en dépit de ses doutes. L'événement était si singulier qu'il fit sensation à l'époque au Japon. Mais Maedayama voyait quelque chose dans le jeune homme et il eut raison puisque celui-ci surmonta toutes les difficultés pour devenir le premier sanyaku étranger, le sekiwake Takamiyama, l'actuel Azumazeki oyakata. Personne ne le comprenait à l'époque, mais cet événement était un véritable tournant, qui préfigurait une nouvelle ère pour le sumo, ouvrant les vannes du sport national japonais au monde entier.

Maedayama naît sous le nom de Kanematsu Hagimori dans ce qui est désormais Yahatama-shi, dans la préfecture d'Ehime dans le Japon occidental, le 4 mai 1914. Il est le cadet d'une famille de quatorze enfants. En grandissant, il devient un caïd de village, qui terrorise tout le monde dans le voisinage. Une rencontre chanceuse avec le 3ème Takasago oyakata, natif d'Ehime, qui organise alors un jungyo dans la région, change pour toujours le cours de sa vie. Maedayama part peu après pour Tokyo pour aller voir son frère aîné qui y travaille comme couvreur, et décide alors de rejoindre l'Ozumo plutôt que de rentrer chez lui.

Adoptant le shikona de Kikiyama, il fait ses débuts lors du basho de janvier 1929. Le préfixe « Kiki » lui vient de son ancien village, Kisuki-mura (connu aussi comme Kiki), mais il le change rapidement au profit d'un autre lieu plus célèbre d'Ehime, Sadamisaki (péninsule de Sada) lors du basho suivant. Sadamisaki montre son rude caractère lors des séances d'entraînement dès le départ. Il ne prend pas les défaites à la légère, même lors de combats d'entraînement, et ses entraînements deviennent souvent des batailles acharnées. La plupart de ses camarades de heya apprennent rapidement à l'éviter sur et en dehors du dohyo.

Il commence également à boire à l'excès, et sa réputation d'être impliqué dans de violentes bagarres devient légendaire dans le monde du sumo, tout comme son caractère ombrageux et sa nature violente. Il est réprimandé constamment par son shisho, Takasago oyakata, mais il continue à progresser dans le banzuke et donc on le tolère plus qu'autre chose, mais il se battra toute sa carrière contre ses problèmes d'alcoolisme.

Sadamisaki est promu en makushita en 1932, et au printemps 1933 il s'assure sa promotion en juryo. En temps normal, ce fait assurerait les meilleurs vœux des supporters de la heya et une fête devrait se tenir en son honneur, mais cela dit son passé semble être si atroce que pas un n'ose lui offrir un kesho-mawashi pour son dohyo-iri de sekitori. Ils ont tous peur que leur réputation ne soit ternie par le comportement violent de Sadamisaki et aucun supporter ne souhaite que son nom soit associé à celui de Sadamisaki.

Alors qu'il se prépare pour ses débuts en juryo, au cours d'une de ses brutales sessions d'entraînement, cette fois face à Shachinosato (qui finira maegashira 3, et a rejoint l'Ozumo en même temps que lui), Sadamisaki ressent une vive douleur dans son bras droit. Ne souhaitant pas qu'on le considère comme faible, il poursuit la session et rentre ensuite dans sa chambre où il s'évanouit. Le lendemain, il se réveille avec une douleur extrême dans le bras, et il n'arrive même plus à se lever ou même bouger. Il est transporté au Keio University Hospital où le sort lui fait rencontrer le docteur Maeda Wasaburo (1894-1979), qui fait autorité sur les problèmes de moelle osseuse et est l'un des meilleurs chirurgiens du Japon à l'époque.

Le docteur Maeda dit à Sadamisaki qu'il a besoin d'une opération urgente car il ne s'agit pas d'une simple fracture ou d'une déchirure musculaire, mais d'une grave infection osseuse appelée ostéomyélite. Le docteur ajoute qu'il lui faudra au minimum un an de congé du sumo. A ce moment, Sadamisaki voit tout son monde s'écrouler et il fond en larmes. Il a le sentiment de ne plus avoir de raison de vivre, car il craint que la blessure ne mette pas seulement fin à sa carrière, mais qu'elle menace également sa vie. Il ne voit aucun espoir de revenir ; il est alors prêt à abandonner la vie.

Cependant, le docteur Maeda continue à lui dire que la bataille mérite d'être menée, tout comme les batailles qu'il a menées tout au long de sa carrière dans le sumo. Sadamisaki ressent vivement la compassion et la gentillesse du docteur. Il pense pour lui-même « cet homme était un parfait étranger la veille, et pourtant il se soucie de mon bien-être comme si j'étais son propre fils ». Sadamisaki doit être promu sekitori, et pourtant aucun de ceux qui le connaissent depuis des années ne s'est soucié de lui procurer un kesho-mawashi pour son dohyo-iri. Il aurait pu être l'objet d'énormes risées dans l'Ozumo comme le premier sekitori sans kesho-mawashi. Sadamisaki n'est plus vraiment sûr de ce qui le fait pleurer, mais il décide de faire confiance au docteur, pour qu'un jour il puisse le remercier en portant un jour un kesho-mawashi dont chacun pourra être fier.



La première étape de la chirurgie se passe bien, et Sadamisaki séjourne deux mois à l'hôpital pour sa convalescence et sa rééducation, bien qu'il n'y ait rien de plus difficile que d'être coincé dans un hôpital toute la journée. Il souhaite revenir à l'entraînement aussi vite que possible. Comme ses progrès son bons, il se voit accorder l'autorisation de quitter temporairement l'hôpital, avec des instructions sur la façon d'agir, et une interdiction de consommer de l'alcool. Mais une fois enfin libre, ses vieux démons refont surface immédiatement et il se remet à boire. Cette fois-ci, il est non seulement impliqué dans une querelle d'ivrogne, mais également dans une bagarre avec un policier. Pour son shisho Takasago oyakata, qui a connu bien trop de ces bagarres, c'est la goutte d'eau qui fait déborder le vase. Il en a tout simplement assez de toutes ces histoires, et il lui demande de quitter l'Ozumo et de ne plus jamais se retrouver devant lui.

Sadamisaki quitte Tokyo et s'en va vivre avec l'une de ses relations de sa ville natale. Il vient de comprendre que c'est la fin de tout ce pour quoi il a travaillé si dur et qu'il n'a aucune chance de revenir. Il passe toutes ses journées sans rien faire, ne rêvant qu'à l'impossible fantasme de remettre un pied sur le dohyo à nouveau. S'il doit y avoir un miracle, il se fait la promesse de changer ; il deviendra un homme nouveau.

Sans qu'il n'en ait connaissance, l'aide arrive au secours de Sadamisaki par un canal assez insolite. En l'espèce, il s'agit de Mitsuru Touyama (1855-1944), un ultranationaliste bien connu ayant fondé une organisation baptisée Genyo-sha, qui a activement assisté des nationalistes dans d'autres pays d'Asie qui essayaient de se débarrasser du colonialisme. Touyama, qui voue un grand intérêt à la culture traditionnelle du Japon, connaît personnellement pas mal de membres influents de la Kyokai, y compris Takasago, et il convainc l'oyakata de reprendre Sadamisaki.

Takasago était le plus facile, la grande difficulté arrive avec sa seconde opération chirurgicale, puisque le chirurgien doit désormais araser – opération douloureuse – les fragments d'os pourris de son bras. C'est une opération majeure, de celles qu'on ne maîtrise même pas encore complètement aujourd'hui, mais le

chirurgien Maeda réussit miraculeusement à réparer le bras de Sadamisaki. Le docteur Maeda est conscient à cette époque que Sadamisaki est retombé en sandanme et qu'il n'a pas le moindre argent à lui. Le docteur Maeda paie personnellement pour l'ensemble des dépenses du séjour prolongé de Sadamisaki à l'hôpital.

Sadamisaki est conscient qu'il ne pourra jamais rembourser toutes les dépenses d'hôpital, mais plus que tout, il ressent qu'il ne pourra jamais remercier suffisamment le docteur pour lui avoir sauvé la vie, car il sait que sans le sumo il n'y aurait pas eu de vie à vivre pour lui. Il comprend qu'il s'est vu accorder une seconde chance, la clé d'une nouvelle vie. Pour symboliser cette transformation, il décide de changer son shikona en Maedayama Eigoro, pour honorer le travail du docteur. Le nom d'Eigoro vient d'Eigoro Omaeda (1793-1874), un chef yakuza de la préfecture de Gunma. Il avait tué un homme et avait été exilé sur l'île de Sado, mais il parvint à s'échapper pour devenir plus tard le plus puissant des parrains de Tokyo et de la région du Kanto sur la fin de l'ère Edo.

Après un an d'absence, Maedayama fait son retour sur les dohyo pour le basho de janvier 1935, remportant facilement cinq combats sans concéder une seule défaite. Il apprend à canaliser toute son énergie animale et son agressivité dans son sumo. Bientôt, ses féroces harite et tsuppari sont si réputés que ses adversaires expriment tout haut leurs craintes de devoir l'affronter. Toutefois, ce que ses adversaires craignent le plus est son instinct de tueur, puisqu'une fois que Maedayama a mis les pieds sur le dohyo, il le fait en se préparant au combat comme s'il allait tuer ou être tué. Ses adversaires sont littéralement pétrifiés par l'intensité de son agressivité.

En deux basho, il est promu au grade de komusubi et parvient à se défaire du yokozuna Tamanishiki après un mono-ii. Au basho suivant, il finit avec onze victoires pour deux défaites et est promu de komusubi au rang d'ozeki, sans passer par le grade de sekiwake. Il ne lui a fallu que quatre basho pour atteindre le grade d'ozeki depuis ses débuts en makuuchi, la promotion la plus rapide depuis Onishiki à l'époque.

Maedayama se construit un palmarès crédible comme ozeki mais ces années coïncident avec la participation du Japon dans la Deuxième Guerre Mondiale, et la défaite qui s'ensuit, et donc bien qu'il se soit approché de la promotion comme yokozuna, celle-ci n'arrive pas. En fait, entre le moment où il est promu ozeki lors du basho de mai 1938 et celui où il sera finalement promu yokozuna, au basho de novembre 1947, dix ans s'écoulent (à l'époque il n'y avait que deux basho par an). Les fans d'Ozumo finissent par le qualifier d'éternel ozeki, ne le considérant pas capable d'obtenir un jour sa promotion. Au cours de cet intervalle de dix ans, il est dépassé par Haguroyama, Terukuni et Akinoumi, tous promus yokozuna avant lui.

Vers la fin de ses années d'ozeki, il n'est plus aussi efficace qu'auparavant. A l'évidence il a vieilli, mais il a surtout arrêté d'employer ses armes favorites, les harite et les tsuppari. Le changement est intervenu après le basho de janvier 1941, tournoi dans lequel il emploie ses missiles pour couler les trois stars de la Tatsunami-beya, Haguroyama, Futabayama et Nayoroiwa. Maedayama les réduit tout simplement en poussière. Après leur combat, on a l'impression qu'un train leur est passé dessus.

Même les fans habitués à voir Maedayama employer ses harite sont stupéfaits de voir le grand yokozuna Futabayama subir les claques sauvages de Maedayama. Maedayama est accusé de conduite incorrecte indigne d'un ozeki, par les média et les fans qui le qualifient alors de maître des coups bas. Cette réaction véhémente blesse un Maedayama habituellement arrogant, et après ce basho il semble faire un effort volontaire pour mettre en sourdine son style de sumo. Le seul rikishi à prendre la défense de Maedayama est le grand yokozuna Futabayama qui rejette les critiques en déclarant que les harite sont une technique légitime en sumo.

Un autre facteur qui peut avoir joué dans sa décision d'assagir sa férocité est le fait qu'il devient oyakata et propriétaire de heya. Son shisho vient de décéder et il hérite de la heya alors qu'il est toujours en activité, une règle connue comme le « Nimai-Kansatsu » (cette règle n'est plus en vigueur ; désormais un rikishi doit avoir pris sa retraite avant de pouvoir reprendre une heya, comme cela s'est produit lorsque Kotonowaka a repris la Sadogatake-beya lorsque son beau-père a pris sa retraite lors du Kyushu basho de 2005).

Lors du basho de novembre 1946, Maedayama finit avec onze victoires et cinq défaites, et au basho suivant en juin 1947, il enregistre neuf victoires pour une seule défaite, suffisant pour un équivalent de yusho. Après ce basho, à l'âge de 33 ans, Maedayama est finalement promu yokozuna sous une condition préalable. C'est

la première et seule fois qu'une telle condition préalable sera fixée dans la licence de yokozuna par les pourvoyeurs du sumo de l'époque, la Maison des Yoshida Tsukasa, seul organisme alors habilité à délivrer une licence de yokozuna. Cette clause établit que « en cas de comportement grossier ou de conduite violente, la licence sera considérée comme nulle ».



Maedayama vient de passer ses années les plus profitables comme ozeki, et on s'attend donc naturellement qu'il ne laisse pas une empreinte marquante comme yokozuna. En fait, ses scores comme yokozuna s'avèreront rien de moins que cataclysmiques. Lors de ses débuts comme yokozuna, il a six victoires pour cinq défaites, parvenant tout juste à décrocher le kachi-koshi. Il enchaîne avec des basho à 1-10 kyujo, 3-6-2 kyujo, et 5-3-5 kyujo. Ses journées kyujo sont pour l'essentiel dues à des problèmes intestinaux, mais il manque aussi le basho d'octobre 1948 en raison d'une foulure au pouce.

Au basho d'octobre 1949 qui se tient à Osaka, il remporte au shonichi son combat contre Rikidozan, mais il perd les cinq combats suivants. Le septième jour, il donne ses papiers de kyujo à la Kyokai, décrivant sa maladie comme une infection intestinale.

A peu près à la même époque, les San Francisco Seals, une équipe de base-ball de la côte Pacifique, entraînée par un ancien grand joueur, Lefty O'Doul, sont en tournée au Japon. Grand fan de base-ball, Maedayama s'extirpe d'Osaka et se rend au parc Koraku-en de Tokyo pour voir le match contre les All-Stars du Japon. Il est rapidement aperçu par un journaliste sportif qui couvre l'événement et il accepte même de se faire prendre en photo en train de serrer la main de Lefty O'Doul, le manager des Seals. Bien que retraité, O'Doul est à l'époque le plus populaire des joueurs de base-ball au Japon et Maedayama n'arrive tout simplement pas à se retenir.

Comme il fallait s'y attendre, la photo de lui en compagnie d'O'Doul est dans tous les journaux japonais le lendemain. Les responsables de la Kyokai sont pris par surprise puisqu'ils pensaient qu'il était encore à Osaka en train de récupérer de sa maladie. Les oyakata sont furieux de découvrir qu'un yokozuna censé être kyujo a quitté la ville pour assister à un match de base-ball. Leur rage s'accroît quand on leur apprend qu'il est parti en secret sans dire à ses recrues où il se rendait. Ses homologues détenteurs de heya ne peuvent lui pardonner d'avoir abandonné ses recrues pour son plaisir personnel.

Maedayama comprend que la situation est grave et propose de reprendre le basho au senshuraku, mais l'idée est immédiatement rejetée par les directeurs de la Kyokai. Il comprend alors qu'il n'a aucun sympathisant ou défenseur au sein de la Kyokai. Pour préserver l'honneur et la dignité de l'Ozumo, il ne lui reste plus qu'une alternative en dehors du seppuku, le suicide rituel. Maedayama Eigoro, le 39ème yokozuna, est contraint d'annoncer sa retraite lors du senshuraku du basho d'octobre 1949.

Les statistiques du bref règne de Maedayama comme yokozuna montre un score de 24 victoires pour 27 défaites (dont quatre fusen) et 25 kyujo. Après son retrait, il hérite du toshiyori du 4ème Takasago Uragoro oyakata et est ensuite élu parmi les directeurs de la Kyokai. Il reconstruit la dynastie Takasago en sortant le yokozuna Asashio, l'ozeki Maenoyama et les sanyaku Kuninobori, Miyanishiki, Wakamaeda, Fujinishiki et Maedagawa.

Cependant, même en tant que directeur de la Kyokai, il poursuit son chemin peu orthodoxe. Il se rend aux États-Unis, emmenant Fujinishiki et Onoumi, et réalise même un dohyo-iri sur un ring de lutte pro. Il informe les directeurs de la Kyokai que le groupe sera de retour pour le début du basho suivant, mais une fois aux États-Unis, il continue sa tournée à travers le pays et allonge la visite sans l'aval ni l'autorisation de la Kyokai. Son amour du base-ball est légendaire mais il adore également danser et est un grand joueur de Go, et au cours des tournées, il n'oublie jamais d'emporter son sac de clubs de golf.

On a souvent dit que Lefty O'Doul était le père du base-ball moderne au Japon car il voyagea sans arrêt dans ce pays pour populariser ce sport. Sans lui, il n'y aurait pas eu d'Ichiro ni de Hideki Matsui qui jouerait au base-ball aux États-Unis aujourd'hui. Maedayama voulait peut-être faire la même chose pour le sumo quand il devint oyakata.



Avec le recul, on peut dire que sans Maedayama, il n'y aurait pas eu d'Akebono, le premier yokozuna étranger, ni d'Asashoryu, l'un des meilleurs yokozuna de tous les temps. Maedayama n'a pas laissé de trace significative comme yokozuna mais son héritage reste impressionnant. Alors que nous arrivons au Haru basho 2007, il y aura 17 sekitori sur le banzuke.

Takasago Uragoro / Maedayama Eigoro décède d'une cirrhose du foie le 17 août 1971. Il était âgé de 57 ans. Presque un an plus tard, lors du basho de juillet 1972, Takamiyama, la recrue qu'il a ramenée de Hawaï, remporte son premier tournoi de makuuchi. L'inspirateur du nom de Maedayama, le docteur Maeda, meurt en 1979 le 17 août, exactement le même jour que son ancien patient. Même dans la mort, ils resteront liés.

Shikona:	Kikiyama => Sadamisaki => Maedayama
Nom de naissance :	Kanematsu Hagimori
Date de naissance :	4 Mai 1914
Lieu de naissance :	Kisuki-mura, Nishiuwa-gun (aujourd'hui Yahatama-shi, Honai-cho, Kiki), Préfecture d'Ehime
Heya:	Takasago
Débuts sur le Dohyo :	Janvier 1929
Débuts en Juryo :	Janvier 1934
Débuts en Makuuchi :	Janvier 1937
Débuts comme Yokozuna :	Novembre 1947
Dernier basho:	Octobre 1949
Plus haut rang atteint :	Yokozuna
Taille et poids :	180 cm, 117 kg
Techniques Favorites :	Tsuppari, hidari-yotsu, tsuri, yori
Yusho:	1 (équivalent Makuuchi)
Scores en Makuuchi:	27 basho, 206 victoires, 104 défaites, 39 kyujo

La page sur Maedayama (site Kyokai, avec vidéo de combat) :
http://sumo.goo.ne.jp/kiroku_daicho/mei_yokozuna/maedayama.html

Le 40ème yokozuna Azumafuji Kinichi (1921-1973)

Le 40ème yokozuna Azumafuji Kinichi fut le premier yokozuna né et ayant grandi à Tokyo. Traditionnellement, les personnes de cette origine sont réputées partager des traits de caractère qui leur sont propres, et on les appelle souvent « Edo-kko », littéralement « Enfants d'Edo » (l'ancien nom de Tokyo). Les Edo-kko sont réputés être francs, sûrs d'eux-mêmes, passionnés, profondément loyaux envers leurs amis et les membres de leur famille, souvent incapables de refuser un service et possédant un caractère fortement trempé. Azumafuji avait la réputation d'être un pur Edo-kko de ce point de vue, et sa carrière comme son existence peuvent être mieux appréhendés si l'on les considère sous cet angle.

Dans le tourbillon du chaos social, des troubles et de la confusion dont le Japon est perclus suite à la défaite de la Deuxième Guerre Mondiale, Azumafuji plus qu'aucun autre rikishi porta littéralement le sumo sur ses larges épaules quand le sport était en danger d'être abandonné par un public japonais désireux de vouer aux flammes de l'oubli les vieilles idoles pour embrasser avec ferveur le nouveau monde qui s'offrait à eux. Il écrasait ses adversaires grâce à sa taille imposante et à sa vitesse éclair, mais malgré sa puissance et sa force inégalées il ne put jamais enchaîner deux yusho d'affilée ou en finir un sur un score vierge de défaites. Bien entendu, il souffrit de blessures plutôt graves, même si sa personnalité particulière d'Edokko ait pu avoir à faire avec sa carrière de sumo plutôt en dents de scie. Quand il était en forme, il n'avait pas d'égal, mais quand ce n'était pas le cas, un hiramaku moyen pouvait le battre quasiment sans efforts. L'énigme Azumafuji continue de fasciner les historiens du sumo plus d'un quart de siècle après sa disparition, car il avait sans le moindre doute le physique, les aptitudes et le talent pour égaler le yokozuna qu'il admirait le plus lui-même : le grand Futabayama.

Azumafuji Kinichi naît Kinichi Inoue dans le quartier Taito de Tokyo. Il pèse 6.8 kg à la naissance et à douze ans, il en est déjà à plus de 75. Il apprend le judo à l'école primaire, et ses prouesses font rapidement sa réputation dans son voisinage de Shitaya. La nouvelle finit même par arriver dans le monde du sumo après que Kinichi soit vu en train de porter plus de 200 kilos d'outillage sur une remorque.

Fujigane oyakata (quatrième Fujigane, ancien komusubi Wakaminato Yoshimasa), qui vient tout juste de lancer sa propre heya après avoir quitté la Takasago-beya, est particulièrement motivé pour recruter Azumafuji, et fait le forcing pour que celui-ci intègre sa heya. Kinichi n'a pas combattu en sumo amateur, mais il accepte d'entrer au sein de la heya après avoir fini ses études élémentaires. En 1935, Kinichi a treize ans et pèse 84 kilos, mais il ne mesure que 165 cm – c'est à dire en dessous de la taille réglementaire. Toutefois, il est admis sans avoir été mesuré après que son oyakata ait arrangé son entrée avec l'un des responsables des tests d'entrée. Kinichi est sans aucun doute plus costaud que les autres recrues plus âgées, mais il ne possède aucun entraînement fondamental de sumo et il ne peut gagner ne serait-ce qu'un combat de maezumo. A cette époque il n'y a que deux tournois par an et il lui faut deux années pleines pour traverser le maezumo et se retrouver classé en jonokuchi au basho de janvier 1938.

Pendant longtemps, à l'époque où il bataille en maezumo, ses autres camarades de heya n'arrêtent pas de dire à l'oyakata « Ce Kin n'a pas d'avenir dans l'Ozumo. Laissez le rentrer chez lui ». Toutefois, Fujigane oyakata parvient à voir autre chose en Kinichi et rembarre ses détracteurs en leur disant « Vous êtes aveugles ou quoi ? En ce qui me concerne, Kin est le seul sur lequel je compte ». Kinichi, apprenant la vigueur avec laquelle son oyakata le défend, fond en larmes et se résout à travailler plus dur que quiconque dans la heya.

Fujigane oyakata a de toute évidence saisi les potentialités de Kinichi alors que les autres le condamnent au vu de ses performances en maezumo. L'oyakata est un ancien rikishi de la Takasago-beya, et une fois fondée sa propre heya, il maintient la tradition de cette dernière de nommer un rikishi en commençant son nom par le premier kanji de sa propre heya. Dans le cas d'espèce, il emploie « Fuji », de la Fujigane-beya (les actuels rikishi de la Takasago, par exemple, ont leur shikona qui commence par « Asa », comme pour Asashoryu).

Dans le cas de Kinichi, l'oyakata lui donne « Fuji » comme à toutes ses recrues, puis « Azuma », provenant du lieu de naissance de Kinichi, Tokyo, car « Azuma » qui signifie « l'est » est aussi le premier kanji de Tokyo. En fait, le shikona de Kinichi aurait dû être « Fuji-Azuma ». En nommant Kinichi « Azumafuji », l'oyakata fait savoir au monde que Kinichi est un rikishi spécial doté d'un énorme potentiel, et qu'il attend beaucoup de lui. Il attache sa conviction au shikona.

Attitude typique d'un Edo-kko, Azumafuji Kinichi est prêt à tout donner pour récompenser ceux qui lui sont loyaux et dévoués. La foi en lui manifestée par son oyakata lui confère une motivation sans bornes, et une fois en jonokuchi, il cesse d'être faible. Il endure les plus brutales des sessions d'entraînement au quotidien et il s'améliore tant qu'il devient bien vite le meilleur rikishi de sa heya. Azumafuji passe la jonokuchi en un basho, la jonidan en deux, et en mai 1940 il est en makushita. A l'approche du basho de janvier 1942, Azumafuji est déjà en juryo.

Juste avant sa promotion en juryo, Azumafuji fait une rencontre qui influencera le reste de sa vie dans le sumo. C'est la rencontre qui lui donne la foi de viser un jour le grade de yokozuna. Elle intervient lors d'une tournée jungyo dans la péninsule de Corée (alors occupée par le Japon). Le yokozuna Futabayama donne alors des séances d'entraînement aux rikishi de sanyaku, dégageant presque sans efforts un sekitori après l'autre en dehors du dohyo. Après que le yokozuna a disposé de chacun d'entre eux à plusieurs reprises, il lance alors « Bon ! Alors ! Qui est le suivant ? ». Entendant cela, Azumafuji se précipite sur le dohyo, pour être arrêté par un groupe de rikishi qui, tout en lui filant des baffes, le tance de ces mots « Crétin ! Tu n'es rien de plus qu'un simple makushita. Tu te crois où ? ». En se précipitant, Azumafuji a commis une grave faute protocolaire du sumo qui établit qu'un makushita est follement imprudent de vouloir se frotter à un yokozuna.

Azumafuji comprend bien tout cela, mais il tient toujours à se mesurer au grand yokozuna. Tout en restant sur le côté du dohyo en faisant de son mieux pour observer l'entraînement, il ne peut arrêter les larmes qui coulent sur ses joues. Si Azumafuji sait bien combien la yokozuna Futabayama est invincible sur le dohyo, il ignore encore la caractère unique du rapport de Futabayama au sumo, et les sacrifices qu'il a dû consentir pour parvenir à une telle invincibilité. Après avoir démoli les rikishi de haut rang, Futabayama finit par crier « Laissez-moi prêter un moment ce dohyo ! » et, regardant vers Azumafuji, « Kin ! » poursuit-il, « Viens par ici et entraînons-nous ensemble! ».

Il est alors inimaginable pour un yokozuna de donner une séance d'entraînement à un rikishi de makushita qui n'est pas de sa heya ou même de son ichimon. Et pourtant, tout le monde est là pour y assister – un véritable instant d'éternité. Le makushita Azumafuji n'a plus d'autre choix que de se jeter à corps perdu, tête la première, dans la poitrine du grand yokozuna, en espérant un miracle. L'événement marque les esprits pour longtemps. Azumafuji s'en souviendra avec émotion bien longtemps après sa retraite de l'Ozumo. C'est la début d'une longue relation entre les deux hommes car, à partir de ce jour-là, Futabayama ne manquera jamais d'inviter Azumafuji à ses séances d'entraînement, même après les promotions d'Azumafuji en juryo puis makuuchi. En Edo-kko bon teint, Azumafuji n'oubliera jamais de son côté la gentillesse manifestée à son égard par le grand yokozuna. Il se jure alors de passer ses jours et ses nuits à devenir un rikishi dont Futabayama puisse être fier, et qui puisse devenir un jour un yokozuna dont Futabayama puisse être fier.

Avec un enthousiasme renouvelé et l'appoint de l'entraînement rigoureux qui lui est dispensé par Futabayama, Azumafuji devient vite le rikishi le plus passionnant qui fasse son ascension dans le banzuke. Il traverse la division juryo en seulement trois tournois et se voit promu en makuuchi au basho de mai 1943. Classé maegashira 8e, Azumafuji fait face aux yokozuna Akinoumi et Terukuni pour ses débuts en makuuchi et finit sur un solide score de 10-5. Âgé de 21 ans, son physique s'est développé en une stature solide de 176 cm pour 131 kg, et sa présence impressionnante sur le dohyo est vite remarquée par les fans de l'Ozumo tout comme de ses pairs.

Malheureusement, au basho suivant en janvier 1944, Azumafuji se blesse au bas du dos et doit abandonner le tournoi, finissant avec un score de 7-4-4. Toutefois, au basho de mai 1944, classé maegashira 2e, il revient en bonne forme, remportant six combats contre quatre défaites (dont deux concédées face à des yokozuna). Le score est suffisant pour le propulser au rang de sekiwake au basho de novembre 1944, qui s'avère être mémorable en ce qui le concerne. Lors de la sixième journée, Azumafuji fait face à son maître instructeur Futabayama pour la première fois lors d'un honbasho, après de nombreuses séances d'entraînement face à lui. Le combat voit Azumafuji bondir rapidement au tachiai et sévèrement agripper Futabayama, se saisissant de la gauche du mawashi et le repoussant de son corps. Lorsque Futabayama tente de le contourner, Azumafuji fonce dans la brèche et le projette violemment à terre d'un spectaculaire uwatenage.

Quand Azumafuji vient voir Futabayama un peu plus tard dans la shitaku-beya, ce dernier lui dit : « Kin. C'était quoi, ça ? Fallait vraiment que tu me balance si brutalement et si nettement ? ». Mais le sourire que

Futabayama esquisse révèle vite le fond de sa pensée, et l'homme ajoute « Je n'ai plus à avoir de soucis, et je sais désormais que je peux me retirer dignement ». C'est la défaite qui provoque la retraite de Futabayama, même s'il sera persuadé de rester encore un basho par patriotisme. Azumafuji finit le basho sur un score de 9-1, le même que celui du vainqueur final du tournoi.

En mars 1945, au cours des incessants bombardements aériens qui dévastent Tokyo, Azumafuji perd tragiquement sa mère et sa sœur et il se voit lui-même évacué hors de la ville. Au milieu du chaos, des destructions et des drames, il trouve toutefois une partenaire pour la vie en la personne de son épouse, Fumiko. Tout au long de sa carrière dans le sumo et après son départ, Azumafuji aura eu la réputation de vénérer son épouse. Peut-être stimulé par leur rencontre, il termine le basho de juin 1945 sur le score de 6-1 alors qu'il est classé sekiwake est, et il se voit donc promu comme ozeki.

Au basho de novembre 1945, le premier après la défaite du Japon, Azumafuji ne concède qu'un revers face au yokozuna Haguroyama, vainqueur final du yusho sur un score parfait de dix victoires. Lors du même basho, son aîné au sein de la heya Wakaminato se retire et reprend le toshiyori myoseki de Fujigane, décidant ensuite de quitter le groupe Takasago pour rejoindre le Futabayama Dojo. Cette décision fait d'Azumafuji un orphelin sans véritable heya, et le voilà donc un rikishi de la Fujigane-beya uniquement sur le papier, tandis qu'il travaille provisoirement au sein de la Dewanoumi-beya.



Avant le basho de novembre 1946, Azumafuji se blesse sévèrement à la cheville gauche mais, étant ozeki, il ressent une obligation toute particulière de participer au basho afin de contribuer à la renaissance de la popularité de l'Ozumo après-guerre. C'est le caractère Edo-kko dans toute sa splendeur, sens du devoir et désir intense de relever les défis quand ils sont proposés. Malgré tout, le basho de novembre 1946 est une galère pour lui, et il parvient tout juste à décrocher un kachi-koshi. On saura plus tard qu'Azumafuji souffre de plusieurs fractures complexes à la cheville, ce qui explique ses performances erratiques plus tard dans sa carrière.

Au basho de mai 1948, toutefois, Azumafuji se sent exceptionnellement en forme, surclassant ses adversaires d'un yorikiri-zumo surpuissant. Quand il est aussi en forme, il est juste inarrétable, défonçant littéralement ses adversaires hors du dohyo en un éclair en leur imposant toute la pression de ses 170 kg. Bien souvent, c'est comme s'il n'avait personne en face de lui, ses malheureux adversaires ayant la sensation d'avoir été balayés par une locomotive lancée à toute vapeur, en une fraction de seconde. Il finit avec un score de 10-1 pour remporter son premier yusho, mais la question reste toujours de savoir, dans l'esprit de bien des observateurs, comment il a pu perdre un combat alors qu'il a tant de marge sur son opposition. Une réponse plausible est qu'Azumafuji n'est jamais capable de garder sa pleine concentration durant l'intégralité d'un basho. De fait, il prend l'habitude de lâcher des combats qui sont largement à sa portée.

Il y a une anecdote intéressante au sujet de sa première parade de yusho. Étant un Edo-kko, Azumafuji désire qu'un maximum d'habitants d'un maximum de quartiers de Tokyo puissent le voir tenir la Coupe de l'Empereur. Il lui vient alors l'idée de parader dans les environs en décapotable pour que tout le monde puisse le voir, et il emprunte donc une à Rikidozan. Il devient donc le premier vainqueur de yusho à parader dans une voiture décapotable – une tradition copiée depuis par tous les vainqueurs de yusho.

Au basho suivant d'octobre 1948, Azumafuji est encore une fois quasiment invincible, finissant avec un 10-1. Bien qu'il parvienne au yusho kettei-sen, il le perd face à Masuiyama. Toutefois, le fait qu'il réalise deux performances équivalentes au yusho consécutivement suffit à lui conférer la distinction de yokozuna. Azumafuji devient le dernier yokozuna à être promu par la Maison des Yoshida Tsukasa, avant que la Nihon Sumo Kyokai ne prenne en charge les promotions des Grands Champions. Pour ses débuts comme yokozuna, Azumafuji, qui a alors 28 ans, montre qu'il est effectivement digne de son rang en finissant sur le score de 10-2 et un nul. L'ère d'Azumafuji semble bel et bien lancée.

Sa formidable puissance fait qu'Azumafuji provoque des attentes parmi les fans de sumo auxquelles aucun

yokozuna n'est en mesure de répondre. Malheureusement, et ce peut-être en raison de sa blessure chronique à la cheville, Azumafuji termine le basho suivant sur un 8-7, perdant tous ses combats à partir de la septième journée.

A peu près au même moment, Azumafuji se voit demander par Maedayama de formaliser son transfert au sein de la Takasago-beya et, en Edo-kko bon teint, incapable de dire « non » quand on lui demande une faveur, Azumafuji accepte. Toutefois, les rikishi de la Dewanoumi-beya se sentent trahis, et ont le sentiment qu'Azumafuji leur a tourné le dos aussitôt devenu yokozuna. Les circonstances de ce transfert lui procurent plus d'ennemis que d'amis, et font partie peut-être des raisons de son départ de l'Ozumo au final.

En 1951, Azumafuji atteint désormais les 180 kg, ce qui en fait alors le plus lourd yokozuna de l'histoire moderne de l'Ozumo. Son poids n'arrange pas la situation de sa blessure chronique à la cheville et lui fait perdre de la souplesse et de l'agilité. Cependant, il reste toujours aussi vif sur le plan mental qu'il l'était à ses débuts en makuuchi, et jamais il n'oublie les enseignements du grand maître, Futabayama. C'est lors de l'Aki basho de cette année qu'Azumafuji entre véritablement dans la légende, en remportant son quatrième yusho dans d'incroyables circonstances. Dès le départ du basho, Azumafuji souffre d'une sévère pneumonie, et les médecins de l'Hôpital Universitaire d'Osaka, comme le chef de la police de la ville, l'enjoignent de ne pas continuer le tournoi. Quand Azumafuji refuse leurs conseils, ils lui font même signer une décharge établissant qu'il est pleinement conscient des risques d'aggravation qu'il encourt en poursuivant la compétition.

Le combat de légende se déroule le douzième jour contre l'ozeki (plus tard yokozuna) Yoshibayama. Sa forte fièvre étant toujours présente, Azumafuji est désireux de terminer le combat au plus vite et il se rue immédiatement sur Yoshibayama, les deux hommes chutant simultanément hors du dohyo. Après un mono-ii, les shimpan rendent un verdict de dotai et demandent un tori-naoshi, qui s'éternise au point qu'une pause (mizu-iri) doit intervenir. Après la pause, c'est un nouveau mono-ii qui conclut le combat, les juges redemandant un tori-naoshi. Mais cette fois-ci, Azumafuji n'est plus en état de reprendre le combat, se tenant désespérément au seau d'eau en dehors du dohyo, et il demande donc aux juges de donner la victoire à Yoshibayama. Mais les juges en décident autrement et demandent à Yoshibayama s'il est d'accord pour ne pas poursuivre le combat. Au grand soulagement d'Azumafuji, Yoshibayama acquiesce et le combat est enregistré comme un « indécis » [azukari].

Les alternances de fulgurance et de médiocrité d'Azumafuji se poursuivent entre 1952 et 1953 puisqu'il remporte deux yusho et finit deuxième à deux reprises, mais abandonne également des basho sur blessure, ne parvenant pas à terminer sept des onze tournois déroulés entre janvier 1952 et septembre 1954.

Lors de la septième journée du basho de mars 1954, Azumafuji chute en contrebas du dohyo en compagnie de son adversaire Futatsuryu et subit de multiples fractures à l'épaule droite, au dos et aux côtes, abandonnant le tournoi dès le lendemain. Il manque le basho suivant mais tente un retour au basho de septembre 1954 à l'occasion de l'inauguration du nouveau Kokugikan de Kuramae (près de Ryogoku à Tokyo). Il entame le basho sur deux défaites de rang et, après une défaite nette sur yorikiri face au maegashira 4o Naruyama lors de la septième journée, il comprend qu'il a atteint ses limites physiques et annonce son intai.

A l'instar de toute les autres décisions hâtives d'Azumafuji qui sont devenues sujet de débats, le récit de son retrait de la compétition serait incomplet si l'on néglige un autre aspect de l'histoire. Lors de ce basho, l'ozeki Tochinishiki remporte son second yusho consécutif, garantissant de fait sa promotion au rang de yokozuna. Toutefois, il y a alors déjà quatre yokozuna : Azumafuji, Chiyonoyama, Kagamisato et Yoshibayama. Si les pontes de la Kyokai choisissent de promouvoir un autre yokozuna, cela montera le chiffre à cinq, une chose sans précédent dans la longue histoire du sumo. Les riji prendraient donc alors la décision de refuser la promotion à Tochinishiki en dépit de son score exceptionnel.

Ayant vent du dilemme auquel se trouvent confrontés les riji de la Kyokai, Azumafuji se porte alors rapidement volontaire pour arrêter sa carrière afin que Tochinishiki puisse être promu. Quand Tochinishiki apprend la décision d'Azumafuji, il en est si horrifié qu'il va personnellement voir Azumafuji pour le supplier de ne pas se retirer simplement pour qu'un autre soit promu. En temps normal, l'Edo-kko Azumafuji

aurait changé d'avis, mais il est si bouleversé par la supplique de Tochinishiki qu'il comprend que celui-ci mérite effectivement sa promotion comme yokozuna, et il se retire donc pour de bon après cette rencontre. Un demi-siècle s'est écoulé depuis lors, et on n'a toujours pas vu cinq yokozuna simultanément.

Au moment de sa retraite, Azumafuji possède déjà le toshiyori myoseki de Nishikido. Toutefois, quand il vient la déposer aux bureaux de la Kyokai, une féroce joute verbale s'engage entre les clans Takasago et Tatsunami pour déterminer qui en est le propriétaire légitime, chacun arguant de la possession de la part. Revenant à son traditionnel caractère entier, Azumafuji dit quant à lui qu'il n'a que faire de guéguerres si mesquines, rend le toshiyori et quitte l'Ozumo pour de bon [haigyo].

Peu après son départ, un de ses principaux mécènes le présente à l'ancien sekiwake Rikidozan, devenu un lutteur vedette en lutte pro après son départ de l'Ozumo. Ils sont convaincus qu'un yokozuna respectable tel qu'Azumafuji fera naître un grand intérêt pour la lutte pro et ils convainquent Azumafuji de les rejoindre. Rikidozan envoie Azumafuji à Hawaï l'année suivante pour qu'il s'y entraîne, et Azumafuji fait des débuts couronnés de succès sur le ring de Hawaï, encore porteur de son mage puisqu'il n'a même pas eu de danpatsu-shiki. Cependant, Azumafuji ne se passionnera jamais véritablement pour la lutte pro et, après avoir dû travailler comme comparse de Rikidozan, il quitte sans bruit la scène de lutte pro en 1956.

Azumafuji dirige plus tard un petit restaurant à Tokyo, qui ferme ses portes toutefois après deux années d'existence. Au cours des vertes années de la retransmission télévisuelle du sumo, Azumafuji se forge une réputation comme commentateur de sumo pour FujiTV et TBS TV entre 1959 et 1966, et il rédige en outre une tribune sur le sumo pour le quotidien Nikkan Sport jusqu'en 1971. Il démontre un sens aigu des affaires comme dirigeant de la division prêts de Fuji Finance et étend leur réseau à travers tout le Japon. Juste au moment où il paraît prospérer dans les affaires, il tombe malade, frappé par un cancer du colon, et décède le 31 juillet 1973. Azumafuji Kinichi n'est alors âgé que de 51 ans.

Né à :	Taito-ku, Tokyo
Né le :	28 Octobre 1921
Patronyme :	Kinichi Inoue
Shikona :	Azumafuji
Heya :	Fujigane, Takasago
Débuts sur le dohyo :	Basho de janvier 1936
Débuts en Juryo :	Basho de janvier 1942
Débuts en Makuuchi :	Basho de mai 1943
Dernier basho :	Basho de septembre 1954
Rang le plus haut atteint :	Yokozuna
Nombre de basho en makuuchi :	31
Scores en Makuuchi :	261 victoires, 104 défaites, 1 nul, 1 indécis, 54 kyujo
Pourcentage de victoires :	71.50%
Nombre de yusho en makuuchi :	6
Prix :	Aucun
Taille :	179 cm
Poids :	178 kg
Techniques favorites :	yori
Toshiyori :	Nishikido (quitte l'Ozumo en décembre 1954)
Mort:	30 Juillet 1973

Le 41ème yokozuna Chiyonoyama Masanobu (1926-1977)

Le 41ème yokozuna, Chiyonoyama Masanobu, a éclos des cendres de la défaite japonaise de la Deuxième Guerre Mondiale pour contribuer à faire passer l'Ozumo dans l'ère moderne. Chiyonoyama fut le premier rikishi que la Nihon Sumo Kyokai promut au rang ultime de yokozuna sous sa propre autorité, puisqu'elle reprit à ce moment en charge la responsabilité dédiée jusqu'alors à la Maison de Yoshida Tsukasa. A la promotion de Chiyonoyama, le jeune yokozuna mesurant 1,89 m et pesant 119 kg fut – pour des millions de Japonais qui tentaient toujours de survivre dans les ruines de cette guerre dévastatrice – le présage d'un espoir nouveau et d'un avenir meilleur. Aujourd'hui, l'héritage de Chiyonoyama subsiste puisque la heya qu'il fonda après son retrait de la compétition se trouve sous l'autorité de l'actuel Kokonoe oyakata, l'ancien yokozuna Chiyonofuji, qui est né et a vécu dans la même petite bourgade (où se trouve un musée à l'honneur des deux immenses yokozuna).



Né à Fukushima – province de Matsumae sur l'île de Hokkaido – le 02 juin 1926, Chiyonoyama devint le premier yokozuna originaire de l'île septentrionale de Hokkaido, qui devint par la suite la plus importante pépinière de grands talents du sumo, donnant à ce sport des yokozuna aussi majeurs que Yoshibayama, Taiho et les recrues de Chiyonoyama, Kitanofuji et Chiyonofuji, tout comme l'actuel rijicho de la NSK, Kitanoumi.

Né sous le nom de Masaharu Sugimura, et cinquième fils du pêcheur de calmars Yonematsu, le jeune garçon sort toutes les nuits en mer pour aider son père peu après être rentré à l'école primaire. C'est un travail extrêmement dur pour un petit bonhomme, mais ces années de travail en mer lui construisent un physique qui lui servira tout au long de sa carrière de sumotori. Alors qu'il atteint sa dixième année, Masaharu est plus grand que n'importe lequel des autres garçons de son voisinage. On lui demande alors de participer à un tournoi local de sumo pour enfants, où il se défait alors prestement de cinq autres garçons pour emporter le yusho.

L'un de ses professeurs arrange alors pour lui une entrevue avec l'un des membres du club local des supporters de la Dewanoumi-beya, qui est si impressionné par le garçon qu'il lui propose immédiatement de rejoindre la heya. Accompagné de son oncle, Masaharu débarque à Tokyo en juillet 1941 et rencontre celui qui est alors directeur du département cinématographique de la Kyokai, Torahiko Ise. A la vue du jeune garçon efflanqué, Ise comprend immédiatement que celui-ci sera un jour yokozuna. Ise emmène Masaharu à la Dewanoumi-beya où il le présente à Fujishima oyakata (l'ancien yokozuna Tsunenohana) qui, tout aussi impressionné qu'Ise par le gabarit de Masaharu, lui demande de rejoindre sa heya dans l'instant.

Mais Masaharu a son propre idéal et il décline l'offre de rejoindre la Dewanoumi-beya. Plus que tout, Masaharu veut recevoir l'enseignement du grand yokozuna Futabayama. Il admire le yokozuna et aspire à lui ressembler un jour, et personne ne peut lui en faire démordre. A bout d'arguments, Torahiko finit par lui lâcher « Tu ne peux rejoindre Futabayama. Tu veux savoir pourquoi ? Parce qu'un jour tu seras le rikishi qui lui fera mordre la poussière ». Masaharu se souviendra qu'un grand frisson s'empare alors de lui parce qu'Ise lui dit à ce moment ce que personne n'avait encore osé dire. Masaharu se laisse alors fléchir et rejoint officiellement la Dewanoumi-beya au mois de septembre 1941. Lors des tests physiques organisés par la Kyokai le 04 janvier 1942, le garçon de quinze ans culmine à 185 cm et pèse 86kg. En fait, Chiyonoyama n'aura jamais eu l'occasion d'affronter Futabayama, car ce dernier a déjà pris sa retraite au moment où Chiyonoyama atteint le haut des rangs makuuchi.

En janvier 1942, Masaharu est programmé pour effectuer les combats de maezumo sous le shikona de Sugimura, son vrai nom. Toutefois, juste avant le début du basho, il se blesse sérieusement au genou droit.

Son oyakata l'enjoint de se retirer, mais il tient à participer et gagne deux combats d'affilée. Son genou continue à enfler et il doit finalement être conduit à l'hôpital où il reste alité quarante jours durant. Au total, il lui faut cinq mois pour se remettre de cette blessure, mais son genou en restera fragilisé et cette blessure reviendra sans cesse se rappeler à son (mauvais) souvenir pour le restant de sa carrière.

Un épais bandage autour du genou, Masaharu fait son retour sur le dohyo lors du basho de mai 1942 pour participer au maezumo. Il remporte alors deux combats d'affilée et est fait partie des « Shin-Jo Ichiban Shusse » (le premier groupe de rikishi à franchir les obstacles du maezumo). Lors du cinquième jour, on le confronte déjà à un rikishi de la division jonokuchi. Au terme de ses combats de maezumo, il compte six victoires de rang, dont quatre contre des adversaires de la jonokuchi.

Les rapides progrès de Masaharu se poursuivent au tournoi suivant, en janvier 1943, lors duquel il est promu au rang de jonidan 47e, n'ayant même pas à faire ses premiers pas en jonokuchi. Il se défait des huit lutteurs de jonidan qui lui sont opposés, mais le yusho revient à Senshuyama, qui effectue le même score et ne « gagne » le yusho que parce qu'il est classé à un rang plus élevé dans la hiérarchie, facteur décisif à une époque où les kettei-sen n'existent pas encore.

A cette époque, son shisho, Fujishima oyakata, lui fait comprendre qu'il est plutôt fait pour combattre en oshi-zumo, et lui conseille de « n'employer que ses tsuppari ». L'oyakata lui assigne même un spécialiste de l'oshi-zumo, le sekiwake Toyoshima, comme partenaire d'entraînement. Lors du basho de mai 1943, Masaharu est classé sandanme ouest 17 et doit faire face à des adversaires plus expérimentés. Il subit deux défaites successives lors des neuvième et dixième journées. Il n'avait encore jamais perdu un combat jusque là, et on l'entend alors dire, en larmes, à son oyakata, « Oyakata, j'ai fini par perdre » (Masaharu finit le tournoi avec cinq victoires pour quatre défaites).



Au tournoi suivant, il est promu au rang de Mk46o, et finit sur un score de six victoires contre deux défaites. Puis, en mai 1944, comme Mk12o, il remporte quatre combats contre trois défaites sous son nouveau shikona de Chiyonoyama. Le basho suivant, en novembre 1944, qui voit ses débuts en juryo, est pour sa carrière un tournant, puisqu'en tant que juryo 13o, il se permet de terminer sur un score de neuf victoires, ne perdant qu'une fois, et de remporter le yusho. Il n'a alors que 18 ans.

Gagnant encore plus en confiance, Chiyonoyama remporte également le yusho suivant pour faire ses débuts en makuuchi lors du basho de novembre 1945, à l'âge de 19 ans et cinq mois. Il ne lui a fallu que neuf basho depuis ses débuts sur le dohyo pour atteindre les rangs de la makuuchi. A cette époque, c'est la deuxième progression la plus rapide de l'Histoire, derrière les huit basho de Haguroyama. Chiyonoyama mesure alors 1,91 m et accuse 116 kg sur la balance. Il remporte ses dix combats pour ses débuts dans la division reine et se voit attribuer un équivalent de yusho, mais il ne remporte pas, une nouvelle fois, le yusho puisqu'il n'existe toujours pas de kettei-sen pour décider du vainqueur final qui est en fin de compte le yokozuna Haguroyama, mieux classé que lui. On raconte alors que Chiyonoyama est si abattu qu'il se jure lui-même de devenir, un jour, yokozuna.

Le basho suivant, en novembre 1946, voit Chiyonoyama, classé maegashira 1, remporter dix combats contre trois défaites, ce qui lui vaut une promotion au rang de sekiwake, après seulement trois tournois en makuuchi. Malheureusement, son genou droit le trahit à nouveau et il est contraint d'abandonner au tournoi suivant. Lors du basho d'octobre 1948, il change son nom de Masaharu en Masanobu et finit avec un score de 7-2, et l'attribution du kanto-sho. Deux tournois plus tard, en mai 1949, à l'occasion du premier basho se

déroulant sur une quinzaine complète depuis la Deuxième Guerre Mondiale, il parvient à battre les yokozuna Azumafuji, Maedayama et Terukuni et achève son tournoi sur un bilan de douze victoires pour trois défaites, remportant au passage le shukun-sho. Le 3 mai 1949, Chiyonoyama est officiellement promu au rang d'ozeki, à l'âge de 23 ans.

A ce moment, il devient clair qu'absolument personne ne peut plus lui barrer la route vers les sommets. Ses tsuppari sont si puissants qu'ils peuvent même balayer les yokozuna Haguroyama et Terukuni. En plus de cette arme d'exception, Chiyonoyama apprend à maîtriser les prises en yotsu pour compléter son style de base fait d'oshi-zumo. Au tournoi suivant, en octobre 1949, il enregistre 13 victoires contre deux défaites et remporte son premier yusho en division makuuchi. Le tournoi de janvier 1950 le voit finir sur un score de 12-3, lui attribuant son second yusho. Avec deux yusho consécutifs, beaucoup – y compris Chiyonoyama lui-même – voient une promotion comme yokozuna imminente. Toutefois, lors de ce basho de janvier, aucun de trois yokozuna n'ont été présents et en forme. Haguroyama enregistre un score de 6 victoires, 4 défaites et 5 kyujo, tandis qu'Azumafuji a 6victoires, 6 défaites et 3 kyujo ; Terukuni subit lui un 2-2-11. Relevant les douze victoires de Chiyonoyama sur ce basho, son shisho, Dewanoumi oyakata, surprend tout le monde en refusant la promotion de son rikishi au rang de yokozuna. « Nous sommes très heureux de cette marque de reconnaissance, mais je ne me satisfais pas du tout de ce yusho à douze victoires. Comme je suis intimement persuadé qu'il est capable de devenir yokozuna dans un futur très proche, je souhaiterais rejeter cette promotion pour cette fois ».



Même si Chiyonoyama ne proteste pas à voix haute, il est évident qu'il se sent abandonné. Ses trois basho suivants sont sans éclat, avec des scores respectivement de 9-6, 11-4 et 8-7. Toutefois, ce 8-7 semble être un électrochoc pour Chiyonoyama puisqu'il se remet de plus belle à l'ouvrage, revenant à un rythme d'entraînement forcené après ce tournoi. Il s'applique tout particulièrement au réapprentissage des techniques de yotsu-zumo sous la férule de Kasugano oyakata (l'ancien yokozuna Tochigiyama) et de son propre shisho, Dewanoumi oyakata. Chiyonoyama débute le basho de mai 1951 avec une confiance si forte qu'il enchaîne neuf victoires consécutives, avant de s'incliner face au géant de 2,02 m Ouchiyama. Il remporte ensuite les cinq combats suivants pour achever le basho sur un score de 14-1, décrochant son troisième yusho. Suite à ce tournoi, encouragés et appuyés par les instances de la Kyokai, les membres du Comité de Délibération des Yokozuna (comité fraîchement constitué), au cours de leur session inaugurale le 28 mai 1951, rendent un vote écrasant en faveur de la promotion de Chiyonoyama Masanobu comme 41ème yokozuna. Chiyonoyama devient le donc le tout premier yokozuna promu par la NSK.

Âgé de tout juste 25 ans et ayant finalement réalisé son rêve de toute une vie de devenir yokozuna, on se dit alors que le règne de Chiyonoyama ne fait que commencer. Cependant, il conclut son premier basho en tant que yokozuna sur le score assez décevant de 9-6. Au tournoi suivant, en janvier 1952, il remporte 13 victoires contre deux défaites, concédant le yusho à sa nemesis, Haguroyama, lors du senshuraku. Par la suite, Chiyonoyama va continuer à dégringoler, même s'il se bat vaillamment.

Tout juste avant le tournoi de septembre 1952, Chiyonoyama épouse Mitsue, fille du patron du « Kagetsu », un restaurant d'Osaka. Il décroche tant bien que mal un 11-4 après son mariage, mais au basho suivant, en janvier 1953, il doit se retirer lors de la troisième journée, souffrant d'une forte fièvre consécutive à une inflammation des amygdales. Il revient lors de la onzième journée, mais ne finit qu'avec le score de quatre victoires pour autant de pertes et sept kyujo. Le tournoi suivant, en mars, est encore pire. Après s'être défait de Tokitsuyama lors de la première journée, il perd les quatre combats suivants avant de s'effondrer pour de bon. Les huées et les sarcasmes touchent profondément Chiyonoyama – qui en dépit de sa stature est un



homme très sensible. Certains demandent même à ce qu'il quitte l'Ozumo pour devenir chef cuisinier au restaurant Kagetsu. Totalement abattu, Chiyonoyama effectue alors une action sans précédent – il demande officiellement à la Kyokai de lui reprendre son titre de yokozuna. Comme on pouvait s'y attendre, la nouvelle fait grand bruit, mais il est alors évident que la Kyokai ne pourrait jamais donner suite à une telle requête, et l'affaire se termine pour Chiyonoyama par une légère réprimande de son shisho. Chiyonoyama ne participe pas au tournoi suivant et se réfugie dans la solitude du Mont Koyasan, dans la préfecture de Wakayama, pour récupérer de ses blessures et soigner son âme perturbée.

A son retour, il remporte au minimum dix victoires à chaque basho, mais n'arrive pas à décrocher un yusho en tant que yokozuna. Il finit par le faire en janvier 1955, en se défaisant de Tokitsuyama en kettei-sen. C'est son quatrième yusho en carrière. Au tournoi suivant, c'est Ouchiyama qu'il écarte pour remporter en kettei-sen son cinquième. A ce point de sa carrière, Chiyonoyama s'est transformé en un maître du yotsu-zumo après avoir débuté dans un oshi-zumo surpuissant. Il est devenu alors si habile qu'il n'a tout simplement pas d'adversaire quand il est en bonne santé, mais c'est son corps qui commence alors à le lâcher. Sa blessure chronique au genou lui occasionne en particulier tant de douleurs qu'il peut à peine marcher, le forçant même à se retirer au beau milieu d'un basho.



Après avoir manqué tout le tournoi de septembre 1956, Chiyonoyama revient en janvier 1957 pour remporter sur un zensho-yusho le sixième tournoi de sa carrière. S'ensuivent quelques basho à 12-3, mais ce tournoi parfait s'avèrera être l'unique. Au cinquième jour du tournoi de janvier 1959, il est expulsé aisément du dohyo par Fusanishiki pour ce qui est sa troisième défaite lors de ce basho. Le jour suivant, le 16 janvier, Chiyonoyama Masanobu annonce sa retraite par ces mots « Je souhaite ne pas ternir la distinction de yokozuna plus longtemps ». Le 23 mai 1954, le programme télévisé de la NHK retransmet sa cérémonie de retraite tenue au Kuramae Kokugikan. Son yokozuna dohyo-iri le voit être assisté de Tochinishiki comme tachimochi et de Wakanohana I comme tsuyuharai.

Se voyant attribuer un ichidai-toshiyori – un toshiyori non transmissible (qui à cette époque était attribué automatiquement à un yokozuna prenant sa retraite) – Chiyonoyama obtient ensuite le toshiyori Kokonoe. On s'attend à ce qu'il reprenne la Dewanoumi-beya lorsque celui qui est alors le 7ème Dewanoumi oyakata (l'ancien yokozuna Tsunenohana) prendra sa retraite de la Kyokai. Mais l'oyakata décède prématurément, et il s'ensuit une féroce bataille entre l'ancien maegashira Dewanohana (alors Musashigawa oyakata et plus tard Rijicho) et Chiyonoyama pour la succession à la tête de la Dewanoumi. Chiyonoyama perd non seulement cette bataille, mais lorsque l'ancien yokozuna Sadanoyama (plus tard Rijicho sous le nom de Sakaigawa oyakata) épouse l'une des filles de Dewanohana, il perd alors toute chance d'hériter un jour de la heya. Il comprend alors que la seule manière de diriger une heya est de fonder sa propre heya, ce qui va à l'encontre d'une règle stricte prévalant au sein de l'ichimon Dewanoumi prohibant toute sécession d'une heya membre.

Devenu Kokonoe oyakata, Chiyonoyama reçoit la permission exceptionnelle du nouveau Dewanoumi oyakata de prendre ses propres recrues sous son contrôle et de fonder sa propre heya ; toutefois, en s'affranchissant de la règle, lui-même et ses recrues sont éjectés de l'ichimon Dewanoumi. Kokonoe oyakata rejoint alors en compagnie de ses dix recrues l'ichimon Takasago et fonde la Kokonoe-beya juste avant le basho de mars 1967.



Durant ce fameux tournoi, sa recrue Kitanofuji remporte le yusho makuuchi tandis qu'un second de ses lutteurs, Matsumaeyama, remporte le juryo yusho. Le Japon tout entier contemple Kokonoe oyakata éclater ouvertement en sanglots de joie. Par la suite, il verra Kitanofuji être promu yokozuna, mais ce dernier s'avèrera ne pas être l'unique yokozuna déniché par Kokonoe oyakata. Il en est un autre, un jeune garçon au potentiel athlétique avéré, issu de sa propre ville natale, qui ne montre aucune espèce d'intérêt pour le sumo lorsque l'oyakata vient lui rendre visite. Toutefois, l'oyakata insiste et demande au jeune homme de l'accompagner en avion sur Tokyo. C'est alors une époque où les voyages aériens sont quelque chose de peu banal. Le jeune garçon, qui n'a jamais encore pris l'avion, finit par accepter l'offre. Il reste finalement à Tokyo et s'entraîne dur. Ce garçon deviendra le 58ème yokozuna, yokozuna Chiyonofuji, l'actuel Kokonoe oyakata. Malheureusement, Chiyonoyama ne verra jamais Chiyonofuji revêtir la tsuna. Chiyonoyama Masanobu décède le 23 mai 1977 au Centre de la Croix Rouge du quartier de Shibuya, Tokyo, d'un cancer du foie, à l'âge de 51 ans.

Certains considèrent que la vie de Chiyonoyama fut une existence tragique. Mais il était le cinquième fils d'un pêcheur de calmars, était dans la misère, et ne voyait que peu d'avenir dans les ruines de la Seconde Guerre Mondiale. En débarquant à Tokyo pour rejoindre l'Ozumo, et au travers d'un entraînement acharné, il finit par devenir yokozuna et par remporter six yusho. S'il subit des quolibets et des railleries quand il était au creux de la vague, Chiyonoyama fut également l'objet d'une grande vénération de la part du peuple japonais qui souffrait encore des conséquences de la guerre. En tant que Kokonoe oyakata, il fonda sa propre heya, pour voir l'un de ses recrues accéder au grade suprême, et façonna une autre qui prit soin de son héritage. Bien qu'il soit vrai que Chiyonoyama aurait pu remporter bien plus de yusho et être promu yokozuna plus tôt sans la blessure au genou qu'il contracta en maezumo, on peut également imaginer qu'en raison même de ce handicap, il s'entraîna plus dur que tous les autres rikishi et s'acharna à découvrir de nouveaux moyens de gagner. Le véritable héros est celui qui surmonte tous les obstacles qui se trouvent sur sa route et finit par triompher. Le yokozuna Chiyonoyama était véritablement de cette race.

Né à :	Fukushima, Fukushima-cho, Matsumae-gun, Hokkaido
Le :	02 juin 1926
Nom véritable :	Masaharu Sugimura
Shikona :	Sugimura(杉村) → Chiyonoyama (千代ノ山) → Chiyonoyama (千代の山)
Heya :	Dewanoumi-beya
Débuts :	Janvier 1942
Juryo :	Novembre 1944
Makuuchi :	Novembre 1945
Dernier basho:	Janvier 1959
Rang maximum :	Yokozuna
Basho en makuuchi :	46 basho
Combats en makuuchi :	366 victoires, 149 défaites, 2 nuls, 147 kyujo
Ratio de victoires :	0.711
Yusho :	6 fois
Sansho :	Shukun-sho (1), Kanto-sho (1)
Taille :	190 cm
Poids :	122 kg
Techniques favorites :	tsuppari, migi-yotsu, uwatenage
Toshiyori :	Chiyonoyama → Kokonoe
Décès :	29 Octobre 1977 (51 ans)

Le 42ème Yokozuna : Kagamisato Kiyoji (1923-2004)

Le 42ème yokozuna Kagamisato Kiyoji possédait l'apparence typique du rikishi traditionnel. Si l'on avait à réaliser le prototype d'une poupée de sumotori, Kagamisato aurait sans nul doute servi de modèle. Il était à juste titre surnommé la « pleine lune du sumo », en référence à son emploi de son large ventre (*Taiko-Bara*, littéralement Ventre Tambour) comme arme pour repousser adroitement ses adversaires. Une fois pris sur son uwate droit favori et ramenés contre son ventre, peu de rikishi échappaient à leur sort, se voyant rapidement rejetés hors du dohyo. On disait qu'il pouvait cacher trois œufs de caille dans son nombril. Mais si Kagamisato correspond à l'image que tout le monde se fait du physique d'un rikishi classique, il était également aussi généreux du cœur que puissant physiquement.

Kiyoji Okuyama naît dans un petit village de paysans au nord de la principale île du Japon, Honshu ; Ayant perdu trop tôt son père, lui et sa mère doivent tenter d'assurer leur maigre subsistance en cultivant tout ce qu'ils peuvent sur leur petit lopin de terre. Quand ses frères et sœurs aînés finissent par quitter le foyer, Kiyoji, bien qu'encore assez jeune, travaille dur pour gagner l'argent nécessaire pour lui et sa mère. Cette enfance le marque pour le reste de son existence, lui qui sera connu dans l'avenir pour son caractère franc, humble et respectueux. Jamais il n'essaie d'attirer volontairement l'attention sur lui, et il sera bien connu pour sa répugnance vis à vis des journalistes. Peut-être n'aime-t-il pas s'exprimer à voix haute en raison de son fort accent du Nord (du Japon), bien difficile à comprendre pour les natifs de Tokyo.

Bien qu'il n'ait jamais assez à manger, Kiyoji devient solide avec l'âge et mesure déjà 1,70 mètres pour 73 kilos à l'aube de son adolescence. Parce qu'il possède une carrure plus importance que les autres, il est rapidement bien connu au plan local. Alors qu'il visite la ville voisine de Morioka au cours d'un jungyo, l'ozeki Kagamiiwa entend parler de ce solide garçon de la région, et il décide de le contacter en envoyant un émissaire au foyer du garçon.

La mère de Kiyoji, toutefois, étant une simple paysanne, refuse de laisser partir son fils dans une grande ville et, en fait, ne souhaite pas du tout le voir impliqué dans le sumo. Kiyoji lui-même ne s'intéresse pas non plus au sumo à l'époque, préférant jouer au basket-ball. A bout de patience, l'émissaire part en laissant une somme d'argent pour que Kiyoji et sa mère puissent venir rendre visite un jour à Kagamiiwa à Tokyo, sans vraiment s'attendre à ce que la chose se produise un jour. Entre temps, faisant face à des difficultés financières, la mère de Kiyoji doit utiliser l'argent pour la subsistance du foyer. Mais animés par un grand sens du devoir, la mère comme le fils travaillent dur et, en trois ans, parviennent à économiser suffisamment d'argent pour effectuer enfin le voyage de Tokyo et s'acquitter de leur dette en personne.

Lorsqu'ils effectuent ce voyage, Kagamiiwa a mis fin a sa carrière de rikishi pour devenir Kumegawa oyakata. Il a fondé sa propre heya et informe Kiyoji et sa mère qu'il est à la recherche de nouvelles recrues supplémentaires. Kiyoji et sa mère sont traités avec beaucoup d'égards par l'oyakata, et sentant que sa mère s'estime redevable vis à vis de celui-ci, Kiyoji finit par changer d'avis pour rejoindre immédiatement la heya. En janvier 1941, Kiyoji fait ses débuts sur le dohyo sous le shikona de Kagamisato. Il mesure 1,73 mètres et pèse 78 kilos.



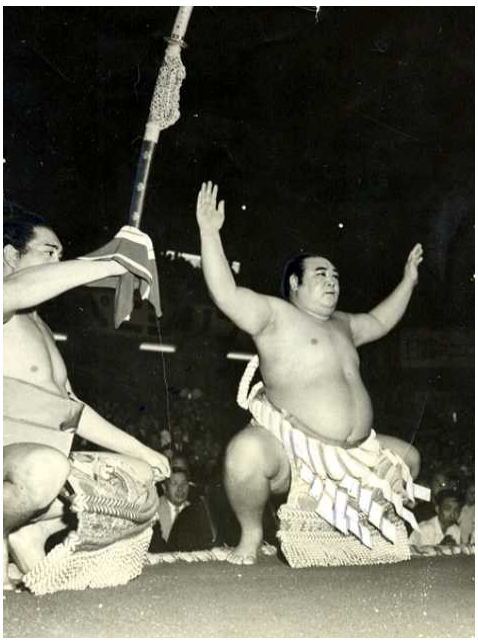
En mai 1942 se produit un événement qui va changer pour toujours la vie de sumotori de Kagamisato. Son shisho, Kumegawa oyakata, fervent admirateur du yokozuna Futabayama, décide de rejoindre le grand yokozuna dans sa nouvelle heya, Futabayama Dojo (précurseur de l'actuelle Tokitsukaze-beya) [ndt : Futabayama avait reçu la permission spéciale, unique dans l'histoire du sumo, de pouvoir fonder sa propre salle d'entraînement alors qu'il était encore en activité]. Il y emmène toutes ses recrues, y compris les futurs sekiwake Fudoiwa et maegashira Kiryugawa, ainsi que Kagamisato. Conséquence, alors qu'il est un rikishi de jonokuchi, Kagamisato effectue des séances d'entraînement personnelles sous la conduite du grand maître en personne.

Guidé avec justesse par Futabayama, Kagamisato commence tout de suite à se montrer très prometteur, en remportant tout d'abord un yusho jonidan en janvier 1942, puis un yusho sandanme en janvier 1943. Pour le basho suivant au mois de mai 1943, il est promu en makushita, mais juste avant ce basho, au cours d'une séance d'entraînement face à Fudoiwa, Kagamisato se blesse sérieusement au genou droit. Surmontant la douleur, Kagamisato se débrouille pour finir le basho, mais il ne peut décrocher le kachi-koshi, enregistrant trois victoires pour cinq défaites. Kagamisato comprend alors qu'il ne peut plus uniquement se baser uniquement sur un sumo rapide, tout en offensive de tsuppari, pour défaire ses adversaires, et qu'il doit changer son style pour la forme plus réfléchie du migi-yotsu.

En 1944, la Deuxième Guerre Mondiale contraint les rikishi non-sekitori à participer à l'effort de guerre national. Avec les rikishi de son ichimon, Kagamisato est recruté pour des tâches de débardage. Il est ensuite appelé sous les drapeaux en septembre 1944 pour servir au sein du 69ème Régiment basé à Hiratsuka, province d'Aomori, comme soldat de deuxième classe. Alors qu'il se trouve dans le régiment, Kagamisato a l'occasion d'entendre une émission radiophonique sur le basho de novembre 1944, et apprend la victoire d'Azumafuji sur Futabayama. Bien qu'ayant perdu pas mal de poids, et en dépit d'un avenir qui ne semble pas franchement radieux, Kagamisato se jure de faire tout ce qu'il pourra pour revenir dans l'Ozumo et, un jour, de battre Azumafuji pour remercier Futabayama pour tout ce qu'il a fait pour lui.



Kagamisato peut enfin revenir sur Ryogoku peu après sa libération du service, mais Tokyo a pratiquement été rasée sous les tapis de bombes et il n'y a pratiquement aucun endroit pour y vivre. Dans le basho abrégé à huis clos de janvier 1945, raccourci en raison des menaces de bombardements aériens, le makushita 1o Kagamisato parvient à établir un score de trois victoires pour deux défaites, assurant sa promotion en juryo pour le basho suivant. Lors du premier basho tenu après la guerre, celui de novembre 1945, Kagamisato, qui débute comme juryo 11o, finit fort avec sept victoires pour trois défaites, battant à l'occasion l'un de ses futurs rivaux éternels, Tochinishiki. Toutefois, ce basho marque également la fin de l'ère de Futabayama avec le retrait de la compétition du grand yokozuna. Lors de son retrait, Futabayama donne à Kagamisato l'un des trois kesho-mawashi qu'il a pu conserver lors de la période de guerre. Ce geste bouleverse tant l'homme simple du nord du Japon que Kagamisato s'impose dès lors un infernal programme d'entraînement pour essayer de remercier Futabayama de sa gentillesse.



Kagamisato traverse rapidement la division juryo et fait ses débuts en makuuchi lors du basho de juin 1947. Au basho d'octobre 1949, alors qu'il est maegashira 1e, Kagamisato finit avec un score de 12-3, n'étant dépassé que par le 13-2 du vainqueur final du tournoi, Chiyonoyama (l'une de ses deux défaites étant concédée face à Kagamisato). Pour sa performance étincelante, Kagamisato se voit attribuer deux sansho, le shukun-sho et le kanto-sho, devenant le premier rikishi de l'histoire du sumo à recevoir les deux récompenses lors du même basho. Toutefois, le moment le plus satisfaisant du tournoi pour Kagamisato intervient lors de la quatrième journée, lorsqu'il affronte et bat le yokozuna Azumafuji, l'homme qui avait poussé son shisho Futabayama vers la retraite. Il a enfin mené à bien sa quête personnelle – le serment qu'il s'était fait alors qu'il tentait son retour après la fin de son service militaire.

Kagamisato grimpe rapidement dans le banzuke et est promu

sekiwake, laissant de côté le grade de komusubi. A cette époque, son poids s'élève à plus de 140 kilos, et son fameux ventre commence à devenir plus prononcé. En janvier 1951, en même temps que son grand rival Yoshibayama, Kagamisato est promu ozeki. Il a 28 ans. Une anecdote est célèbre au sujet de sa promotion d'ozeki : Kagamisato n'imagine pas qu'il pourrait être promu ozeki, donc plutôt que d'attendre cette nouvelle, il sort aller voir son amie qui doit s'en aller à Osaka. C'est par l'entremise du système d'annonce de la gare de Tokyo qu'il entend la nouvelle et doit alors se précipiter de s'en retourner à sa heya pour recevoir les émissaires de la Kyokai.

Lors de son sixième basho comme ozeki, en janvier 1953, Kagamisato, qui pèse alors plus de 160 kilos, perd face au maegashira 4e Futaseyama lors de la première journée, mais remporte les quatorze combats suivants pour s'adjuger son premier yusho. Ayant reçu de Futabayama une instruction personnalisée sur le tachiai, Kagamisato se montre beaucoup plus tranchant que ses adversaires dans ce domaine et les met rapidement en grande difficulté. Futabayama lui enseigne également comment s'engager fermement du pied droit, en allant à l'intérieur de la garde de son adversaire de la main droite, pour ensuite passer rapidement sur une prise du mawashi de l'adversaire avec la main gauche.

Bien que ce basho soit marqué par l'excellente performance de Kagamisato, il est aussi un tournoi controversé car les quatre yokozuna en activité le finissent avec des scores peu reluisants. Le yokozuna Terukuni perd ses deux premiers combats et annonce sa retraite. Le yokozuna Chiyonoyama manque sept journées pour finir à 4-4-7. Azumafuji gagne ses deux premiers combats, mais perd les quatre suivants avant d'annoncer son kyujo, finissant à 2-5-8. Le quatrième yokozuna, Haguroyama, finit sur un petit kachi-koshi à 9-6. Les responsables de la Kyokai considèrent alors qu'il est urgent d'injecter du sang neuf au sommet et ils proposent la promotion de Kagamisato comme yokozuna. Toutefois, le Comité de Délibération des Yokozuna pense que Kagamisato n'est pas encore prêt à être promu et rejette tout d'abord cette requête, mais la Kyokai insiste et au final, Kagamisato devient le 42ème yokozuna.

La période de yokozuna de Kagamisato alterne entre les extrêmes, le meilleur et le pire. Lors du basho de septembre 1955, il enregistre quatorze victoires pour une défaite en s'empare de son deuxième yusho, suivi par un autre à 14-1. Encore deux basho plus tard il établit une nouvelle marque à 14-1 et s'attribue son quatrième yusho. Son yokozuna dohyo-iri, inspiré de celui de son shisho Futabayama, est tout à fait grandiose et majestueux, et les fans l'attendent avec impatience à chaque basho.

Son attitude paisible fait de Kagamisato un personnage moins populaire lorsqu'on le compare à ses contemporains tels que Yoshibayama, Tochinishiki et Wakanohana I. Toutefois, il faut noter que Kagamisato possède des scores positifs face à la plupart d'entre eux, ce qui montre sa supériorité à leur égard. De fait, Kagamisato a 11 défaites contre 10 victoires face à Yoshibayama, mais il a un score de 15-8 face à Chiyonoyama, 15-9 face à Wakanohana et 16-14 contre Tochinishiki. Lors du basho de janvier 1958, son meilleur rival, le yokozuna Yoshibayama, qui avait rejoint l'Ozumo et avait été promu ozeki lors des mêmes basho que lui, annonce sa retraite après avoir subi sa cinquième défaite lors de la huitième journée. A cette nouvelle, l'attention des journalistes se porte immédiatement sur Kagamisato qui compte cinq victoires pour quatre défaites à la neuvième journée. Trouvant leur présence très déplacée, Kagamisato les congédie en déclarant sèchement que s'il vient à perdre cinq combats, il se retirera également. La nouvelle fait l'effet d'une bombe le lendemain, et le reste de ses combats retient toute l'attention des fans de sumo.

Kagamisato montre un grand sumo lors des six derniers jours du basho, ne perdant que face à Araiwa lors de la douzième journée et Wakanohana lors de la treizième, mais battant Tochinishiki et Chiyonoyama pour finir avec neuf victoires pour six défaites. Il prouve ainsi qu'il peut encore combattre dignement et assumer ses responsabilités de yokozuna. Mais, fidèle à sa parole, Kagamisato se retire après le basho.

Beaucoup pensent à l'époque que si Kagamisato n'avait pas fait une déclaration si imprudente à la presse, il n'aurait pas eu besoin de s'en aller ; Toutefois, Kagamisato a déjà décidé de se retirer après sa défaite face à Araiwa lors de la douzième journée. Il s'adresse à son shisho, Tokitsukaze oyakata, lui disant qu'il a « atteint ses limites physiques », suppliant l'ancien yokozuna de le laisser s'arrêter d'autant que sa blessure chronique au genou ne fait qu'empirer. Futabayama le regarde avec gentillesse et lui dit : « Je comprends. Gardons cela

entre nous. Je m'en occuperai, mais je veux que tu fasses tout ce que tu peux pour finir ce basho de la plus belle des manières ».

La nuit du senshuraku, Kagamisato revient à sa heya, pour trouver Futabayama qui l'attend. Kagamisato voit son shisho s'approcher de lui, et lui dire simplement : « Je viens d'envoyer l'annonce de ton retrait ce soir ». Futabayama l'accompagne alors à la conférence de presse. C'est une immense preuve d'affection de la part de Futabayama, un homme qui voit le sumo comme bien plus qu'une compétition ou un simple sport. C'est le geste d'un homme qui n'a jamais dévié d'une vie consacrée au sumo-do. Il a permis à Kagamisato de gagner l'honneur d'être un yokozuna ayant achevé sa carrière active en ayant combattu jusqu'à la toute fin de son dernier basho.

Après sa retraite, Kagamisato prend le toshiyori de Tatsugawa et travaille au profit de son shisho jusqu'à la mort de Futabayama en décembre 1968. Kagamisato hérite alors de la heya et devient Tokitsukaze oyakata. Toutefois, la veuve de Futabayama veut que cela soit l'ancien ozeki Yutakayama (qui sera plus tard président de la Kyokai) qui succède à son époux décédé comme oyakata, et Kagamisato finit par être contraint de quitter la heya.

Kagamisato parvient à recouvrer son ancien toshiyori de Tatsugawa et fonde sa propre heya en 1971, sans aucune recrue, ne prenant avec lui qu'un autre oyakata, Tatsuyama (l'ancien ozeki Ochiyama). Durant son temps comme oyakata, Kagamisato n'a pas le bonheur de dénicher un rikishi prometteur, et il ne produit qu'un seul sekitori, le juryo 9 Takamichi (connu aussi sous le shikona de Morinosato). Le Tatsugawa-beya passera ensuite sous le contrôle de l'ancien sekiwake Aonosato, à la retraite obligatoire de Kagamisato de la Kyokai, et produira plus tard Fukunosato (actuel wakaimonogashira), Shikishima (actuel Nishikijima oyakata), et les actuels lutteurs Jumonji, Toyozakura et Ryuho. Le Tatsugawa-beya est fusionnée avec la Michinoku-beya (de l'ancien ozeki Kirishima) lors de la retraite de Aonosato. L'actuel Tatsugawa oyakata est l'ancien maegashira 2 Minatofuji.

Comme directeur au sein de la Kyokai, Kagamisato travaille sans relâche pour préparer la Kyokai à affronter les échéances du futur, mais malheureusement, il subit un accident vasculaire cérébral qui le force à se déplacer dans une chaise roulante. Il retrouvera la santé et ne perdra simplement que quelques muscles avec la vieillesse – il pèse encore 110 kilos à la fin de sa vie. Sur l'échelle des yokozuna, il aura eu une longue vie, ne s'éteignant qu'à 80 ans. Un seul ancien yokozuna vécut plus longtemps, le 15ème yokozuna Umegatani Toutaro, mort à 83 ans.



Kagamisato était un rikishi à l'ancienne, puissant mais doux, doté d'un cœur pur et innocent. Il avait tant d'attention pour sa mère qu'il ne voulait pas que cette femme simple issue de la campagne passe son temps à faire des courbettes devant de parfaits étrangers qui se seraient trouvé être les supporters de son fils, et il ne constitua donc jamais de club de supporters. Un autre exemple rapporté de sa gentillesse rapporte qu'à la fin de la guerre, quand tout le monde au Japon faisait son possible pour survivre, il vit un jour une vieille femme venue de la campagne, portant un lourd bagage sur le dos plein des affaires qu'elle venait vendre. Kagamisato ne pouvait supporter de la voir essayer de marcher avec cette lourde charge, et il arrêta donc la femme pour lui acheter tout son chargement.

Kagamisato vouait une profonde vénération en son shisho, Futabayama, et en sa philosophie du sumo, la voie du sumo-do. Pour Kagamisato, le sumo était un mode de vie. Il y avait plus que la victoire ou la défaite. Gagner n'était pas la seule motivation. Certains rikishi restent en activité aussi longtemps qu'ils continuent à gagner, et personne ne peut les en blâmer. Certains travaillent plus dur à établir leur club de supporters qu'à se concentrer sur le sumo. Certains rikishi ne comptent que sur leur ratio victoires/défaites pour garantir leurs promotions futures. Il est difficile de croire qu'il n'y a pas si longtemps nous avions parmi nous un rikishi d'une telle prestance et d'une telle intégrité, qui de la même manière qu'il montrait un sumo honnête sur le dohyo, menait sa vie en dehors de la même manière – toujours honnête et sincère.

Lieu de naissance :	Tonai, Sannohe-machi, Sannohe-gun, Préfecture d'Aomori
Date de naissance :	30 Avril 1923
Nom civil :	Kiyoji Okuyama
Shikona :	Kagamisato
Heya :	Kumegawa → Futabayama → Tokitsukaze
Débuts sur le dohyo :	Janvier 1941
Débuts en Juryo :	Novembre 1945
Débuts en Makuuchi :	Juin 1947
Dernier Basho :	Janvier 1958
Plus haut rang atteint :	Yokozuna
Total de Basho en Makuuchi :	38
Scores en Makuuchi :	360 victoires, 163 défaites, 28 kyujo
Pourcentage de victoires :	0.688
Yusho :	4 (Second - 5 fois)
Sansho :	Shukun-sho (1), Kanto-sho (1)
Kensho:	2 (Maedayama, Azumafuji)
Taille :	174 cm
Poids :	161 kg
Techniques Favorites :	Migi-yotsu, Uwatenage, Yori
Toshiyori :	Kagamisato → Kumegawa → Tatsutagawa → Tokitsukaze → Tatsutagawa → Hatachiyama
Retraite obligatoire de la Kyokai :	Avril 1988
Décès :	29 février 2004 (80 ans)

Le 43ème yokozuna Yoshibayama Junnosuke (1920-1977)

Le 1er juin 2007, le nouvellement couronné 69ème yokozuna, Hakuho Sho, a effectué le yokozuna dohyo-iri de style Shiranui au sanctuaire Meiji Jingu de Tokyo pour la première fois, arborant le yokozuna kesho-mawashi de l'ancien yokozuna Yoshibayama de la Miyagino-beya, dernier yokozuna qui soit sorti des rangs de la heya.

Ce kesho-mawashi avait été offert au yokozuna Yoshibayama par les studios cinématographiques japonais Daiei, à l'occasion de la récompense décernée au Grand Prix International du Film de Venise de 1951 pour leur classique d'Akira Kurosawa, « Rashomon ».

Le 43ème yokozuna Yoshibayama naît sous le nom de Junnosuke Ikeda dans la ville d'Ishikari, sur l'île de Hokkaido, le 3 avril 1920. Il est le troisième fils d'un riche pêcheur du coin, et grandit comme un enfant grand et solide, tout comme le reste de sa fratrie. Sa famille possède également une ferme mais se concentre pour l'essentiel sur la pêche du hareng du Pacifique. Toutefois, alors que Junnosuke parvient à l'âge où il est prêt à apporter son aide dans l'affaire familiale, son père n'arrive plus à assister à la subsistance de sa famille avec la mer et doit faire faillite.

Les malheurs de la famille s'enchaînent puisque tour à tour, sa mère, deux frères aînés et deux sœurs cadettes disparaissent rapidement les uns après les autres. Malgré de telles difficultés et tragédies familiales, Junnosuke sort sans problème du collège et trouve un emploi dans une grande société sucrière, la Hokkaido Seito, située dans la ville voisine d'Obihiro.

Au cours de cette période, Junnosuke montre ses capacités dans des compétitions locales de sumo et acquiert rapidement une réputation d'invincibilité. Il reçoit plusieurs propositions pour rejoindre l'Ozumo mais refuse fermement, ne souhaitant pas être connu juste pour sa supériorité physique sur les autres.

Comprenant qu'il lui faut plus d'instruction pour faire quelque chose de sa vie, il décide de poursuivre ses études à Tokyo et décide donc de quitter la Hokkaido Seito en janvier 1938. Alors qu'il se trouve dans le train vers Tokyo, il avise un autre garçon tout aussi costaud que lui assis en face de son siège. Le garçon lui dit qu'il se rend aussi à Tokyo – pour rejoindre l'Ozumo au sein d'une confrérie appelée Takahima – mais il lui avoue qu'il a déjà le mal du pays. Au cours d'un arrêt dans la ville d'Otaru, le garçon ne reprend pas place dans le train et ne poursuit donc pas le voyage.

Quand le train atteint enfin la gare d'Ueno à Tokyo, deux jeunes rikishi de la Takashima-beya s'y trouvent pour attendre le garçon fuyard sur le quai, et ce n'est que très naturel qu'ils confondent Junnosuke avec leur nouvelle recrue manquante, étant donné le fait que Junnosuke est bien plus grand que toutes les autres personne quittant le train.

En dépit de ses protestations, Junnosuke est promptement emmené à la Takashima-beya où la méprise est découvert ; cela dit, Takashima Oyakata et son épouse comprennent immédiatement ce qu'ils ont sous leurs yeux ; une possible future superstar. Junnosuke finit par être convaincu de rejoindre la heya et en mai 1938, il réussit les tests physiques des nouvelles recrues. Selon les critères actuels, il n'est pas particulièrement énorme, mais il est l'une des recrues les plus imposantes à l'époque, culminant à 178 cm pour 79 kilos. Il réussit deux niveaux introductifs de maezumo avec aisance et choisit son propre shikona, Hokutoyama, d'après le nom de son ancien employeur, Hokkaido Seito.

Dès le tout début Junnosuke se montre très prometteur, mais une fois de plus la malchance le frappe quand, en octobre 1938, il est frappé par une crise aiguë d'appendicite et commence à souffrir des effets d'une péritonite. Il est opéré en urgence et s'en tire tout juste. Il modifie par la suite son shikona pour employer le nom de son chirurgien – le Dr Shosaku Yoshiba – afin de lui exprimer sa gratitude. Ayant en mai 1939 récupéré suffisamment, Junnosuke remonte sur le dohyo sous le nouveau shikona de Yoshibayama.

Classé en division jonidan, Yoshibayama finit le basho avec six victoires et deux défaites, et enchaîne avec un basho à sept victoires contre une défaite pour traverser la division suivante, les sandanme. Lors de son basho de début en makushita lors du tournoi de janvier 1941, il s'assure un score de 7-1 mais développe malheureusement une affection stomacale lors du basho suivant et concède le make-koshi.

Après avoir fini avec un autre score de 7-1 au basho de mai 1942 comme makushita 1, il fait au basho suivant ses débuts en juryo. Les fans de sumo commencent à remarquer le jeune Yoshibayama puisqu'il paraît avoir un avenir véritablement radieux devant lui. Il a un physique exceptionnel et la puissance d'un taureau, mais les bonnes périodes ne durent jamais pour Yoshibayama.

Avec l'intensification de l'effort de guerre, Yoshibayama est recruté pour combattre au sein de l'Armée Japonaise sur le continent chinois. En trois années de service il frôle la mort à trois reprises. Une fois, il ingère accidentellement des pesticides et ne doit sa survie qu'à sa force physique et mentale. Il est blessé par balles deux fois à la jambe – une balle le traversant de part en part, mais l'autre venant se loger à jamais dans son pied.

Après un rapport qui le donne comme ayant été pris en otage, son sort demeure inconnu pendant si longtemps qu'à la fin de 1945, n'étant pas rentré au Japon, tout le monde le croit mort – même son oyakata et ses camarades de heya le croient disparu au combat. Son nom est retiré des listes de la heya.

En dépit de ce que tout le monde croit, Yoshibayama parvient par miracle à se retrouver sur un bateau en partance pour le Japon et il est finalement de retour à Ryogoku en juin 1946. On dit que lorsqu'il fait son entrée à la heya, personne ne le reconnaît en raison du poids énorme qu'il a perdu. Certains de ses collègues le prennent même pour un fantôme.

Yoshibayama demande à être réintégré sur le banzuke du basho de novembre 1946 et commence un entraînement rigoureux en même temps qu'un gavage consciencieux car son poids est descendu à 65 kilos à cette époque. Il mange tant qu'il est surnommé « Yoshiba l'Estomac » par ses camarades de heya. Grâce à ses efforts surhumains, Yoshibayama parvient à reprendre trente kilos en à peine six mois et peut revenir sur le dohyo pour le basho de juin 1947, après cinq années passées au rang spécial de juryo 4 tsukedashi.

Il finit ce basho avec neuf victoires pour une défaite, établissant un score équivalent au juryo yusho. Deux jours après le senshuraku il épouse une fille qu'il connaît depuis la petite enfance, Takako Tsukamoto, et pour Yoshibayama, qui a vécu tant d'expériences proches de la mort et de drames personnels, cela restera le meilleur moment de sa vie – durant tout son existence.



Au basho suivant il fait ses débuts en makuuchi et commence à être considéré comme une future star de l'Ozumo en compagnie de ses deux camarades de la Takashima-beya, Mitsuneyama (qui deviendra ozeki) et Terunobori (plus tard sekiwake). Il remporte le shukun sho au basho de janvier 1950 et est promu sekiwake pour le basho de septembre 1950.

Il continue ses progrès tambour battant avec deux scores consécutifs de 13-2 comme sekiwake et, en même temps que le sekiwake ouest Kagamisato, il est promu ozeki. Yoshibayama a déjà trente ans, mais grâce à un entraînement constant il a pu développer un physique magnifique fait de muscles durs et épais, sur une carcasse modèle de rikishi. Son visage rappelle à beaucoup de Japonais celui d'un beau mais classique acteur de kabuki.

Tout en souffrant en permanence des conséquences de ses vieilles blessures de guerre et de ses blessures au pied, Yoshibayama établit une série de scores très honorables comme ozeki mais se trouve à chaque fois un peu court pour une promotion comme yokozuna. Finalement, la chance paraît tourner en sa faveur au basho de mai 1953 quand il finit avec 14 victoires pour une seule défaite.

Mais ce n'est toujours pas l'heure de sa promotion, puisque l'inattendu Tokitsuyama finit avec un score de 15-0 pour s'adjuger le yusho. Classé maegashira 6, le rikishi le plus haut dans la hiérarchie que Tokitsuyama ait eu à affronter durant le basho était le komusubi Dewanishiki. Yoshibayama n'a pas eu l'occasion d'affronter Tokitsuyama puisqu'il est ozeki et qu'un ozeki n'affronter pas un maegashira 6.

Au basho suivant, le tournoi de janvier 1954, il arrive au senshuraku avec un score de quatorze victoires consécutives et se prépare à affronter le yokozuna Kagamisato – qui compte lui déjà une défaite. Cette fois-ci Yoshibayama ne laisse pas planer un instant de doute sur le fait de savoir s'il a la trempe d'un yokozuna, en battant son rival de toujours Kagamisato après une bataille épique.

Yoshibayama a perdu ses plus belles années dans la guerre, et quand il est rentré il ne s'est pas vu rendre automatiquement le rang qu'il avait atteint avant de partir servir son pays. Il a souffert de blessures douloureuses consécutives à ses blessures de guerre et appartenait à la relativement connue Takashima-beya. En conséquence, il lui a fallu affronter des adversaires plus puissants que son rival en chef Kagamisato qui n'a jamais eu à affronter d'autres formidables rikishi de sa propre ichimon. Yoshibayama n'a pas été promu au début comme ozeki en dépit d'un combat face à Terukuni pour l'attribution du yusho et de deux yusho perdus face à des rikishi de bas de classement sans avoir eu la possibilité de les affronter. Mais Yoshibayama a su dépasser ces coups du sort pour réussir son but ultime. Il n'est jamais resté bien longtemps à terre et a toujours su retourner ses échecs en nouveaux défis.



Quelques heures après la fin du senshuraku du basho de janvier 1954, Tokyo est frappée par un fort blizzard. N'en ayant cure, des milliers de fans de sumo se pressent dans les rues pour assister à la naissance d'un nouveau yokozuna qui lève les bras dans d'interminables bourrasques de neige, dans ce qui restera dans les mémoires comme « la Parade Enneigée du Zensho Yusho ».

Le yokozuna Haguroyama, récemment retiré, enseigne personnellement à Yoshibayama le style Shiranui de dohyo-iri, jusqu'à ce qu'il finisse par être dépeint comme le plus élégant et gracieux dohyo-iri jamais observé. Avec son beau visage, Yoshibayama est si photogénique que les magazines de sumo illustrant son dohyo-iri en couverture sont rapidement épuisés.

Malheureusement, le yokozuna Yoshibayama ne pourra jamais payer en retour la fièvre qu'il génère à ce moment là. Ses habitudes extrêmes en matière d'alimentation et de boisson, en sus de l'épuisement et du stress consécutif à sa promotion ainsi que des problèmes rénaux finissent par avoir raison de lui. Il doit abandonner lors de son premier basho en tant que yokozuna en mars 1954, et au basho suivant il déçoit encore ses fans en annonçant brutalement son abandon lors de la première journée.

Lors de son troisième basho en tant que yokozuna, Yoshibayama est enfin à même de revenir et finit avec un bon score de onze victoires pour quatre défaites (en septembre 1954), mais à ce moment ses organes internes se dégradent rapidement et il n'est bientôt plus en condition pour poursuivre sa carrière dans le sumo. Bataillant face à une multitude de maladies et de blessures, Yoshibayama essaie vaillamment à chaque fois de faire son retour, mais à chaque fois il est trop court, à mesure de la détérioration de sa condition physique.

Finalement, lors de la huitième journée du basho de janvier 1958, avec un score qui s'établit alors à trois victoires pour cinq défaites, Yoshibayama annonce sa retraite. Épuisé et malade, c'est un Yoshibayama aux yeux embués de larmes qui annonce qu'il a atteint l'extrême limite de ses capacités physiques.

Dans le même temps, son rival de toujours, le yokozuna Kagamisato, lui-même alors à cinq victoires pour trois défaites lors de la huitième journée, et sachant que leur combat était alors toujours le plus attendu et bien souvent le plus beau de chaque basho, déclare aux journalistes à la nouvelle du retrait de Yoshibayama que, s'il ne parvient pas à terminer le basho avec dix victoires, lui aussi se retirera, tout comme Yoshibayama. Kagamisato finit avec neuf victoires et six défaites et, respectant sa parole, abandonne le sumo. Finalement; les deux rikishi qui ont été promus ensemble ozeki quittent le sumo en même temps. D'une certaine manière, l'événement marque un tournant, alors qu'arrive rapidement dans l'Ozumo l'ère Tochinishiki-Wakanohana.

Yoshibayama obtient un toshiyori d'une génération qui porte son nom après sa retraite (comme tous les yokozuna à l'époque) et il continue de développer de nouveaux rikishi dans son Yoshibayama Dojo, qu'il a fondé alors qu'il était encore en activité. Il hérite plus tard du toshiyori myoseki du 8ème Miyagino et dirige la heya qui existe toujours aujourd'hui (l'actuel Miyagino oyakata est le 11ème du nom).

Yoshibayama est un maître efficace puisqu'il sort rapidement des rikishi de makuuchi de qualité tels que le sekiwake Myobudani, le sekiwake Mutsuharashi, le komusubi Hirokawa (9ème Miyagino oyakata), le maegashira 6 Wakayoshiba et le maegashira 3 Udagawa.

Quand Yoshibayama est retenu pour devenir juge en chef du dohyo, on s'inquiète à l'époque de savoir si les autres juges pourront le comprendre lors d'une discussion de mono-ii puisqu'il s'exprime en général avec un fort accent du nord du Japon, en sus du fait qu'il a des amygdales trop grosses. Toutefois, il prend conscience du problème et se dit que c'est le moment de subir une opération pour corriger sa voix, et il apprend à parler avec un accent japonais plus compréhensible ; il n'aura donc pas de souci durant toute la durée de ses fonctions. Il est plus tard élu comme directeur au sein de la Kyokai.

Yoshibayama ouvre plus tard une chaîne de restaurants chanko et d'hôtels à travers tout le Japon. Aujourd'hui au Chanko Yoshiba de Ryogoku, on peut toujours voir le dohyo d'entraînement employé par ses recrues au milieu du restaurant. Le restaurant a été construit sur le site de l'ancien Yoshibayama Dojo. On peut y apprécier la vue et le toucher d'un véritable dohyo d'entraînement tout en appréciant le menu du chanko de la Miyagino-beya.

Yoshibayama décède le 26 novembre 1977 à l'âge de 57 ans. Si cela aura été une tragédie personnelle pour Yoshibayama de n'avoir pas été capable de tenir toutes les promesses qu'il semblait donner en raison de la guerre, il aura été tout aussi tragique pour le reste du monde de n'avoir pas pu voir son véritable potentiel de grand yokozuna.

Né à :	Hokkaido Ishikari City (Atsuta-gun, Atsuta Mura, Yasosuke Mura)
Né le :	3 Avril 1920
Mort le :	26 Novembre 1977 (57 ans)
Nom véritable :	Junnosuke Ikeda
Heya :	Takashima
Shikona :	Hokutoyama => Yoshibayama
Débuts :	Mai 1938
Débuts en Juryo :	Juin 1947
Débuts en Makuuchi :	Novembre 1947
Débuts comme Ozeki :	Mai 1951
Débuts comme Yokozuna :	Mars 1954
Dernier basho:	Janvier 1958
Plus haut rang atteint :	yokozuna
Toshiyori :	Yoshibayama => Miyagino (8ème)
Taille et poids :	179 cm, 143 kg
Sansho :	Shukun-sho (3)
Techniques favorites:	migi-yotsu, yori, uwate-hineri
Basho en Makuuchi:	37 basho, 304 victoires, 151 défaites, 1 nul, 85 kyujo
Taux de victoires :	0.668
Yusho:	1

Le 44ème yokozuna : Tochinishiki Kiyokata (1925-1990)

Le 44ème yokozuna Tochinishiki appartint à l'Age d'Or de l'Ozumo, avec ses féroces batailles face à son rival yokozuna Wakanohana. Juste après la fin de la Deuxième guerre Mondiale, leurs exploits sur le dohyo permirent de soulager un peu les souffrances du quotidien d'une société japonaise à la recherche de nouveaux espoirs et de prospérité.

Au sein de cette période, les années que Tochinishiki passa en compétition avec Wakanohana furent surnommées l'ère Tochi-Waka, et leurs combats sont toujours imprimés avec regret dans les mémoires des fans de sumo de cette époque.

Bien qu'il ait fini par atteindre 140 kilos sur la fin de sa carrière, Tochinishiki commença comme un rikishi fin et léger, n'atteignant que péniblement les 80 kilos sur la balance. Pour affronter des adversaires bien plus gros, il dût au départ travailler très dur pour apprendre tout un éventail de techniques tout comme développer une grande variété de qualités propres au sumo. Avec le temps, il devint le virtuose ultime et maître technicien du sumo.

Né sous le nom de Kiyotaka dans ce qui est connu aujourd'hui comme Koiwa, quartier d'Edogawa à Tokyo, Tochinishiki a laissé sa statue à l'entrée de la gare de Koiwa jusqu'à nos jours, un endroit qui est resté un point de rencontre apprécié dans le coin.



Kiyotaka étudie à l'école élémentaire de Shita-Koiwa, près de la gare, et est déjà un athlète tous azimuts à l'époque. Son père gagne sa vie en fabriquant des parapluies, et n'a donc aucun lien avec le sumo, mais voyant les qualités athlétiques de Kiyotaka, le voisin marchand de légumes présente Kiyotaka à Kasugano oyakata – l'ancien yokozuna Tochigiyama.

Kiyotaka n'a pas au départ le poids minimum pour rejoindre l'Ozumo, et donc pour réussir les tests physiques il lui faut absorber plusieurs litres d'eau, mais même alors il est contraint aussi de sauter rapidement sur la balance avant d'en partir avec la même précipitation, pour fausser le résultat de la lecture. Cela dit, avec ses superbes qualités physiques, il n'a aucun mal à gravir le banzuke après ses débuts en jonokuchi au tournoi de janvier 1940. Son shikona de Tochinishiki lui est trouvé par son shisho qui combine son propre shikona de *Tochi*giyama avec celui du yokozuna O*nishiki* de la Dewanoumi-beya.

L'influence majeure pour Tochinishiki lui vient de son shisho, le 27ème yokozuna Tochigiyama, fondateur de la Kasugano-beya et l'homme qui est derrière tous les rikishi ultérieurs de la Kasugano qui porteront le 'Tochi' dans leur shikona.

Durant la période non-sekitori de Tochinishiki, il sert comme tsukebito de son shisho. L'oyakata adore siroter du saké après son repas du soir et donc Tochinishiki doit rester avec lui toute la soirée pour lui servir le saké et écouter sa philosophie du sumo.

Jeune et plein d'énergie, Tochinishiki jalouse souvent les autres recrues qui sortent tous les soirs alors que lui est contraint de rester avec son shisho. Toutefois, ces années d'apprentissage sur la voie du sumo directement de la bouche de son shisho l'aident à développer et conserver une discipline mentale et une approche de la vie du sumo très en avance sur son âge.

Tochinishiki fait ses débuts en juryo au basho de septembre 1944, une progression exceptionnellement rapide vers les rangs salariés à cette époque. Il n'a aucun mal à décrocher le kachi-koshi lors de ce basho mais immédiatement après il est appelé à servir dans une base navale à Yokosuka pour contribuer à l'effort de guerre japonais.

Lorsque le Japon perd la guerre en 1945, il est basé à Lake Hamana dans la préfecture de Shizuoka. A son

retour dans l'Ozumo, au rang de juryo 4 pour le tournoi de novembre 1945, il assure un score de 6 victoires pour 4 défaites, après quoi, en dépit d'un résultat final de 6 victoires pour 6 défaites et un nul au tournoi de novembre 1946, comme juryo 1, il est promu en makuuchi pour le basho de juin 1947. Il est tout simplement au bon endroit au bon moment, puisque l'Ozumo a perdu tant de rikishi dans la guerre qu'il faut combler les rangs aussi vite que possible.

Avec sa vigueur exceptionnelle et sa magie technique dans la division reine, Tochinishiki devient vite un récipiendaire régulier du Gino-sho. On dit même alors que le prix n'a été créé qu'à son intention. En particulier, se servant du côté gauche de son corps, il est impossible à bouger, et tout en contournant avec vivacité ses adversaires, il peut alors les faire tomber d'un puissant crochetage.

On peut avantageusement comparer sa maîtrise technique avec celle de Mainoumi dans le sumo moderne, puisqu'on l'a vu gagner avec des techniques aussi rares que le harimanage (contre Saganohana en mai 1951), tasukikaeri (contre le géant de 213 cm Fudoiwa) et, tombant Ouchiyama (198 cm), avec le kubinage (au basho de mai 1955). « J'ai employé toutes les techniques existantes » aurait dit Tochinishiki, bien qu'on l'ait enregistré comme ayant employé un total de 48 kimarite différents durant ses années en makuuchi.

Plus que quiconque, Tochinishiki sait combien il est difficile de se battre face à des hommes plus imposants et donc, après s'être retiré du sumo, comme président de la Nihon Sumo Kyokai, il refusera constamment d'abolir les critères d'entrée pour les nouvelles recrues. « C'est un monde où les petits ont du mal à survivre », a-t-il alors l'habitude de dire.

Tochinishiki peut intimider n'importe qui par son regard terrifiant, qui peut figer littéralement sur place. Il est alors facile à comprendre qu'en raison de ce regard et de ses prises implacables, quand elles sont assurées, on lui confère alors le surnom de « Vipère ».



En dehors du dohyo, toutefois, c'est un homme charmant et chaleureux, qualités qui lui viennent peut-être du souvenir des paroles de son shisho : « En japonais, rikishi est composé de deux mots, *Riki*, qui veut dire puissance ou force, et *Shi* qui signifie gentilhomme. Un rikishi se doit d'être plus qu'un simple compétiteur de sumo ».

Le tournant de sa carrière dans le sumo survient peut-être lors du basho de janvier 1951. Tochinishiki est classé maegashira 2 lors de ce tournoi et dès le premier jour, tout se passe mal. Chaque projection ou mouvement qu'il tente échoue et se retournent contre lui. Il est démoralisé et perd clairement son fighting spirit après sept défaites consécutives après le shonichi.

Tochinishiki pense qu'un make-koshi est inévitable le lendemain lorsqu'il reçoit une lettre de l'un de ses supporters. « Mon petit garçon est l'un de vos plus grands fans. Actuellement il souffre d'une fièvre. A chaque fois que vous perdez sa température monte. Faites de votre mieux et remportez une victoire pour lui », lui écrit un père anonyme à son attention. Comme s'il était sorti d'un mauvais rêve, Tochinishiki se met à gagner avec une combativité renouvelée. Il continue lors des sept combats suivants et apprendra que le garçon en question s'est mis à récupérer rapidement après qu'il a commencé sa série de victoires. Tochinishiki doit alors affronter Futaseyama au senshuraku. Il sait qu'il doit être plus déterminé que jamais pour s'assurer le kachi-koshi car Futaseyama est l'un des rikishi les plus agressifs de cette époque.

Futaseyama est connu pour son sumo total ; ses techniques favorites comprennent de violents harite au visage de ses adversaires. De fait, il a une fois fait chuter l'ozeki (futur yokozuna) Kagamisato avec un harite. Dans son combat face au yokozuna Haguroyama, Futaseyama a mordu le pouce de son adversaire, lui brisant l'os et perdant en conséquence le combat.

Donc, à 7-7, Tochinishiki gravit le dohyo avec autant d'intensité que Futaseyama et les deux combattants montrent leurs plus belles qualités en déployant une série de projections et de poussées avant de se stabiliser

au milieu du dohyo en position yotsu. Après plusieurs minutes, le gyoji doit finalement provoquer un mizu-iri.

Peut-être en adéquation avec la situation, quelque chose de bizarre se produit alors. Un spectateur ivre monte sur le dohyo et commence à frapper les épaules des deux lutteurs.

Tandis que les yobidashi se précipitent pour l'arrêter et essayer de le maîtriser, toute l'assemblée est en ébullition, mais l'évènement, aussi bizarre qu'il puisse paraître, n'a aucun effet sur Tochinishiki qui, après la pause, n'hésite pas et rentre dans son adversaire avec toute l'agressivité dont il est capable et lance une tentative de projection après l'autre jusqu'à ce que Futaseyama ne soit finalement accablé par l'offensive non-stop de Tochinishiki et qu'il en cède sur un uwatedashinage. Tochinishiki finit ce basho mémorable sur un 8-7.

La première rencontre de Tochinishiki face à Wakanohana se produit en mai 1951. Tous deux sont des rikishi relativement petits qui démontrent leur véritable potentiel en tombant des rikishi plus grands avec leurs démonstrations de techniques vives et variées.

En 1953 s'écrit un chapitre mémorable de l'histoire de l'Ozumo, avec l'arrivée de la couverture télévisuelle des tournois. Le sumo vif et léché de Tochinishiki et de Wakanohana frappe d'emblée l'imagination de la nation en dépit de leur manque de gabarit et ils deviennent instant les favoris des foules.

Au basho de mai 1954, Tochinishiki bat Wakanohana pour finir sur un score de 14-1 et s'assure son second yusho de rang au tournoi de septembre, pour ainsi garantir sa promotion au rang de yokozuna.

Cette nuit-là, il imagine qu'il va être félicité par son shisho pour être parvenu enfin au rang ultime de l'Ozumo. Au lieu de cela, ce qu'il entend de la bouche de l'ancien yokozuna Tochigiyama, alors Kasugano oyakata, est totalement inattendu : « A dater de ce jour, tu devra penser à chaque jour de ta vie de yokozuna au jour auquel il te faudra te retirer ».

A l'époque, il y a en outre un consensus largement établi voulant que Tochinishiki ne se voie pas accorder sa promotion, toute méritée qu'elle soit, puisqu'il y a déjà quatre yokozuna sur le banzuke, Kagamisato, Yoshibayama, Chiyonoyama et Azumafuji. L'Ozumo n'a encore jamais vu cinq yokozuna actifs sur le banzuke.

Pensant qu'un de ses compatriotes rikishi natif de Tokyo ne devrait pas se voir refuser la place qui lui revient de droit, avant la fin du basho de septembre 1954, le yokozuna Azumafuji annonce sa retraite. On dit que Tochinishiki aurait envoyé un messager à Azumafuji en lui demandant de ne pas se retirer à cause de lui, mais Azumafuji a pris sa décision. Bien qu'il existe des images des cinq yokozuna de cette ère, il n'existe pas encore dans l'Ozumo de basho avec cinq yokozuna sur le banzuke. Après sa retraite, Azumafuji devient Nishikido Toshiyori; toutefois, il quittera l'Ozumo quelques mois plus tard pour échapper à une querelle interne entre les oyakata Takasago et Tatsunami.



Lors du même basho de septembre, son quatrième basho comme sekiwake, en dépit du fait qu'il y défait trois yokozuna et finit avec un 11-4, Wakanohana ne se voit pas promu au rang d'ozeki, qu'il désirait par-dessus tout pour rester dans le rythme de Tochinishiki. Voyant son rival Tochinishiki promu comme yokozuna, Wakanohana est alors plus déterminé que jamais à le battre par la suite, car il voit dans sa seule défaite face à cet adversaire la différence majeure qui lui a barré la route du grade d'ozeki.

Bien que Wakanohana comme Tochinishiki soient dominateurs et extrêmement populaires durant les années Tochi-Waka entre 1955 et 1960, ils doivent constamment batailler face à des adversaires extraordinaires et physiquement plus impressionnants tels que les yokozuna

Kagamisato, Chiyonoyama, Yoshibayama et Asashio. Même les petites blessures persistances permettent de tester leur nerfs, puisqu'ils doivent avoir une grande force mentale pour maintenir leurs scores de yokozuna à chaque basho. Wakanohana est promu yokozuna après le basho de janvier 1958.



A cette époque, Tochinishiki a remporté six yusho, et un équivalent de yusho après avoir perdu face à Wakanohana dans le combat décisif du basho de mai 1959. Il a également sept basho où il possède le meilleur score après le vainqueur du tournoi. En dehors des basho où il est kyujo, Tochinishiki ne compte que trois tournois dans lesquels il compte moins de onze victoires. Si l'on tient compte de sa taille et de l'adversité auxquels il a eu à faire face, ses statistiques sont tout simplement extraordinaires.

L'un des tournois les plus dramatiques que Tochinishiki dispute est le basho de juillet 1959, au cours duquel il remporte quatorze combats consécutifs depuis le premier jour, et remporte le yusho à la quatorzième journée. En chemin pour aller à la célébration du yusho, le père de Tochinishiki décède dans un accident de la route. Apprenant la mort de son père au senshuraku, Tochinishiki se prépare pour son combat du jour face à son adversaire Wakanohana en participant à une séance d'entraînement rigoureuse. Se comportant comme si rien d'important ne s'était produit, il monte sur le dohyo parfaitement concentré sur son adversaire et repousse très vite Wakanohana en dehors du dohyo. C'est le plus beau triomphe de Tochinishiki. C'est quand il soulèvera la Coupe que l'on verra apparaître des larmes dans ses yeux.



Leur dernier combat intervient au senshuraku du basho de mars 1960, et comme chacun de leurs précédents combats, celui ci s'avère mémorable. C'est une fin palpitante pour le basho – deux yokozuna, tous deux avec des scores de 14-0, qui se font face au senshuraku. Le yusho est en jeu. Les fans de sumo ne pouvaient pas rêver mieux. Après un assaut fait d'otsuke, les deux lutteurs finissent par se retrouver en position de yotsu au milieu du dohyo. Presque deux minutes se passent, Wakanohana s'avance pour repousser Tochinishiki hors du dohyo, qui tente un utchari. Mais Wakanohana le surclasse, et Tochinishiki en reculant doit mettre un pied en dehors du dohyo.

Wakanohana se souviendra plus tard de l'atmosphère irrespirable de la veille de ce combat, alors que les attentes concernant le premier combat entre deux yokozuna à 14-0 atteignaient leur point culminant. « La nuit précédant le senshuraku, j'ai décidé d'aller voir un film pour parvenir à me calmer. Après que mes yeux se sont habitués à l'obscurité de la salle de cinéma, je remarquai un rikishi assis juste devant moi. Je plissai les yeux pour mieux le distinguer. C'était Tochinishiki-zeki. J'imagine qu'il avait dû lui aussi fuir toutes les tensions et pressions au sein de sa heya. Dès que le film fut fini, je me suis enfui du cinéma sans être reconnu. Mais bon, je me suis quand même réveillé au milieu de la nuit et n'ai pu me rendormir. Quand je suis monté sur le dohyo, la seule chose à laquelle je pensais était de produire un sumo de qualité. C'est ce que je n'arrêtais pas de me dire en moi-même ».

Au tournoi suivant, au basho de mai 1960, après avoir perdu face à Tokitsuyama lors de la première journée et Annenyama lors de la deuxième, Tochinishiki annonce brutalement sa retraite lors de la troisième. Tous les fans de sumo expriment leurs profonds regrets de voir un grand yokozuna tirer sa révérence. Certains lui demandent de reconsidérer sa décision, mais Tochinishiki se souviens de son shisho, le yokozuna Tochigiyama, et de sa leçon sur la signification de l'état de yokozuna.

« Un yokozuna ne doit pas se retirer en dernier recours. C'est toi qui te connais le mieux donc tu ne te

trompes jamais sur le moment où il est temps de s'en aller. Quand il est tempos de partir, il faut partir avec la grâce d'une fleur de cerisier qui tombe et s'envole avec le vent. Si tu ne travailles pas trois fois plus que quiconque, il n'est pas possible de maintenir la dignité du rang de yokozuna ».

L'âge d'or Tochi-Waka s'achève lors de ce basho. Au cours de leur ère, Tochinishiki aura remporté 19 de ses confrontations face à Wakanohana, contre 15 défaites concédées. Même si Wakanohana persiste encore deux années après le retrait de Tochinishiki, il est clair qu'une nouvelle ère s'apprête à s'ouvrir et qu'une nouvelle génération frappe à la porte. Deux nouvelles stars, Taiho et Kashiwado, s'apprêtent à bâtir leur propre âge d'or dans l'Ozumo.



Après s'être retiré de la vie active de lutteur et être devenu Kasugano oyakata, Tochinishiki forme le yokozuna Tochinoumi et l'ozeki Tochihikari. Il sert durant quatorze années comme président de la Kyokai, et aide en particulier à bâtir le Ryogoku Kokugikan sans contracter une seule dette. Avec Futagoyama oyakata, son rival Wakanohana durant ses années d'activité, il travaille également d'arrache-pied pour réformer un Ozumo ancré dans ses traditions. Ironie du sort, il travaille en particulier pour qu'il y ait un tachiai digne de ce nom. Lorsqu'il était en activité, il était réputé ne jamais toucher le sol avec ses mains au shikiri.

Dans le tout nouvellement bâti Ryogoku Kokugikan, en 1980, l'ancien yokozuna Tochinishiki effectue la cérémonie du kanreki dohyo-iri en compagnie des anciens yokozuna et présidents de la Kyokai Sadanoyama et Wakanohana. Durant les dernières années de son existence, Tochinishiki souffre de diabète, et en 1988 il cède finalement la place à Futagoyama oyakata à la tête de la Kyokai. Juste avant le début du basho de novembre 1989, il est victime d'une attaque cérébrale, et le 10 janvier 1990, il décède à l'hôpital de Fukuoka. Il n'était qu'à un mois de la retraite formelle de la Kyokai.

Né le :	20 février 1925
A :	Quartier Edogawa, Tokyo (anciennement Minami Katsushika-gun, Tokyo)
Mort le :	10 janvier 1990 (64 ans)
Nom :	Kiyoshi Otsuka (plus tard Kiyoshi Nakata, adopté par yokozuna Tochigiyama)
Heya :	Kasugano
Shikona :	Otsuka puis Tochinishiki
Débuts :	Janvier 1939
Débuts en juryo :	Mai 1944
Débuts en makuuchi :	Juin 1947
Débuts comme ozeki :	Janvier 1953
Débuts comme yokozuna :	Janvier 1955
dernier basho :	Mai 1960
Rang le plus haut atteint :	Yokozuna
Toshiyori :	Kasugano (9ème)
Taille et poids :	177 cm pour 132 kilos
Sansho :	Shukun-sho (1), Gino-sho (9), Kinboshi (1)
Yusho :	10
Techniques favorites :	Hidari-yotsu, yori, shitatedashinage
Basho en makuuchi :	52 tournois, 513 victoires, 203 défaites, un nul et 32 kyujo.
Taux de victoires :	0,716

Le 45ème yokozuna Wakanohana Kanji (1928-)

Le 16 mars 2008, l'ancien yokozuna Wakanohana Kanji a célébré son 80ème anniversaire. Ce faisant, il est devenu l'un des rares yokozuna à devenir octogénaire.

Son bon ami Kagamisato est décédé en 2004 à l'âge de 80 ans et dix mois, et si Wakanohana reste parmi nous encore trois années supplémentaires, il deviendra le yokozuna le plus âgé de l'histoire, surpassant les 83 années vécues par Umegatani I.

Au long de ses décennies dans le sumo, Wakanohana a mené une vie si riche en rebondissements que l'on pourrait dire qu'il mériterait qu'un film soit tourné en son honneur – une requête qui, si elle était produite, omettrait le fait qu'un tel film a déjà été réalisé – alors qu'il était encore en activité.



Surnommé le « Diable du Dohyo », Wakanohana était connu pour son style féroce de sumo et ses usuelles séances d'entraînement brutales. En dépit de sa taille réduite (179 cm et culminant à 105 kilos), Wakanohana ne s'est jamais départi d'un sumo offensif face à des adversaires bien plus massifs. Non seulement était-il confiant en ses propres capacités techniques, mais souvent était capable d'anéantir ses adversaires en employant un niveau de force brute qui allait devenir quasi légendaire.

Premier yokozuna né sous l'ère Showa, Wakanohana devint la première véritable star du sumo dans le Japon de l'après-guerre, contribuant dans l'action à cimenter « l'Âge d'Or de l'Ozumo » en compagnie de son grand rival, le yokozuna Tochinishiki, le 44ème homme à être promu au rang suprême du sumo.

Wakanohana naît en 1928 dans ce qui est aujourd'hui la ville de Hirosaki, dans la préfecture d'Aomori, sur la côte septentrionale de l'île principale de Honshu. Son père est propriétaire d'un verger de pommiers dans la région, mais subit un jour des dégâts extrêmement importants dans un typhon et ne se remettra jamais véritablement de ces pertes. Il finit par faire déménager sa famille à Muroran, sur l'île de Hokkaido, pour démarrer une nouvelle vie, et bien que la famille parvienne à peine à vivre une existence très frugale, le jeune Wakanohana grandit en garçon solide. Dès son plus jeune âge, Katsuji Hanada, c'est son nom, est connu sur le plan local pour ses performances athlétiques.

Après avoir terminé l'école élémentaire, Katsuji commence à travailler comme docker pour soutenir sa famille sur le plan financier, n'ayant pas le choix en raison d'une blessure de guerre qu'a subie son père. Le travail est extrêmement pénible puisqu'il doit transporter des charges allant jusqu'à 150 kilos sur de simples poutres de bois qui relient les bateaux à l'accostage au port. Un pas de travers et c'est la chute à l'eau assurée avec le fardeau. Aussi dur que soit ce travail, cela dit, il l'aide à renforcer son sens de l'équilibre tout comme son endurance et sa force en général. Bientôt, Katsuji transporte à l'aller comme au retour trois fois les charges transportées par ses collègues de travail adultes, et c'est à cette même époque qu'il commence à participer à des tournois locaux de sumo. En un rien de temps, il est l'athlète numéro un de la région.

A l'été 1946, un groupe de la Nishonoseki-beya, mené par celui qui est alors ozeki, Saganohana, arrive à Muroran pour effectuer une exhibition. Katsuji, devenu si fort, décide de se tester contre les rikishi les moins bien classés en visite et se joint au tournoi. L'un des rikishi, le maegashira 3 Onoumi, se prend immédiatement d'affection envers le jeune Katsuji, alors qu'il est lui-même à la recherche de nouvelles recrues pour composer sa propre heya après son retrait de la compétition.

Pour sa part, Katsuji cherche à échapper à sa vie ennuyeuse à Hokkaido en rejoignant l'Ozumo, mais ses parents sont farouchement opposés à le laisser partir, puisqu'il est la principale source de revenus de la famille. Onoumi ne s'en laisse pas conter toutefois et dit au père de Katsuji qu'il lui renverra son fils si, après trois ans, il n'est pas devenu un rikishi 'qui compte' (i.e. un sekitori). Hanada père sait la détermination de Katsuji, et qu'il pourrait même bien finir par fuir le foyer familial, et donc il finit par autoriser son fils à rejoindre l'Ozumo.

Katsuji fait sa première apparition sur un dohyo au basho de novembre 1946 sous le nom de Wakanohana; un shikona qui lui est donné par Onoumi, l'ancien 'propriétaire' du patronyme avant d'adopter son propre shikona. De nos jours, la plupart des fans voient Katsuji comme le premier Wakanohana, mais Katsuji lui-même se considérait comme le second Wakanohana – après Onoumi, son shisho. Une fois que Katsuji a rejoint la heya, il trouve un partenaire d'entraînement en la personne d'Ukusa (qui deviendra plus tard l'ozeki Kotogahama), son aîné d'une année. Leurs sessions d'entraînement deviennent si longues et si brutales qu'on les citera en exemple dans le monde du sumo pendant des générations, et on dira même une fois que la raison pour laquelle Kotogahama n'a jamais gagné beaucoup de masse était ses séances d'entraînement avec Wakanohana.

Le sekitori de la heya à l'époque – le maegashira Rikidozan (plus tard sekiwake) voit du potentiel en Wakanohana et le traite si durement que durant une séance d'entraînement face à Rikidozan, le jeune sumotori finit par mordre le pied de l'homme qui deviendra plus tard un catcheur professionnel. Conséquence, Wakanohana doit rapidement s'enfuir de l'aire d'entraînement et plonger dans la rivière Sumida voisine pour échapper aux foudres de son aîné.

Wakanohana n'a aucune difficulté à traverser les divisions inférieures, remportant les yusho des divisions jonidan et sandanme. Il passe ensuite à travers la division makushita en deux basho et, au basho de mai 1949, il est promu en juryo; une progression remarquablement rapide pour l'époque. Wakanohana fait ses débuts en makuuchi au basho de janvier 1950 et parvient à remporter onze victoires – s'adjugeant son premier kanto-sho.



A cette époque, plus de trois années se sont passées depuis que Wakanohana a rejoint l'Ozumo. Bien qu'Onoumi n'ait pas tenu la promesse faite aux parents de Wakanohana dans le laps de temps prévu, son jugement quant au potentiel de Katsuji était juste, Wakanohana s'étant déjà transformé en un rikishi qui attire l'attention du monde du sumo, et même de la nation toute entière.

Wakanohana a une magnifique présence sur le dohyo. Dès qu'il est sur le dohyo, il ne semble jamais connaître la peur et ne laisse pas son physique relativement modeste affecter son style de sumo, puisqu'il attaque toujours ses adversaires avec un art consommé de puissance et de technique, particulièrement quand il emploie des uwatenage qu'il exécute à merveille. Il est très confiant en sa capacité à exécuter des uwatenage, et il s'assure que ses adversaires en soient conscients. Lors du basho de janvier 1953, Wakanohana se défait de trois yokozuna dans la première semaine – Chiyonoyama lors de la deuxième journée, Azumafuji lors de la sixième et Haguroyama lors de la huitième; tous sur uwatenage. Battre un yokozuna sur une projection est à l'époque un exploit considérable qui requiert un effort absolument surhumain.

A l'époque, Wakanohana est tout simplement imbattable une fois qu'il a acquis son hidari (gauche) yotsu, migi (droit) wate préféré. Même quand ses adversaires le repoussent à la tawara, en ancrant son pied arrière aux balles de paille, il lâche bien souvent un utchari sur ses adversaires; un commentateur dit de lui que « ses talons ont des yeux », quand il fait allusion au sens du dohyo qu'il possède.

Au onzième jour du basho de septembre 1955, Wakanohana participe à un combat véritablement historique contre le yokozuna Chiyonoyama. Chiyonoyama bondit au tachiai et entame les hostilités avec ses tsuppari réputés pour leur violence. Wakanohana, lui, bondit dans la garde de Chiyonoyama et s'enferre fermement dans une position de migi yotsu; Chiyonoyama, pendant ce temps, maintient la pression en tentant à de multiples reprises des uwatenage et des shitatenage, mais à chaque fois Wakanohana résiste. Bientôt, les deux compétiteurs finissent par s'arrêter de bouger, et une pause mizu-iri est décidée. Après la reprise du combat, tous deux échangent des tentatives de projections, mais une fois de plus finissent par s'épuiser et reviennent à l'immobilité. Après deux mizu-iri supplémentaires, le combat reprend depuis le début.

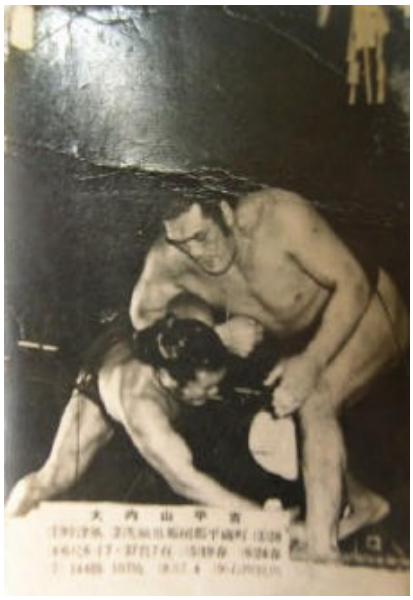
Au cours du « chapitre final » de ce combat, Wakanohana s'enfonce encore plus profondément dans la garde de Chiyonoyama, évitant encore les tsuppari de ce dernier, et réussit une nouvelle fois à venir en migi yotsu. Chiyonoyama tente un nouvel uwatenage que Wakanohana contre avec un crochetage, mais ni l'un ni l'autre ne veut abandonner la partie et un nouveau mizu-iri.

Après la pause Wakanohana paraît se mettre dans une position plus favorable après une tentative de projection, mais encore une fois ce n'est pas suffisant pour se défaire de Chiyonoyama. A ce moment, les deux rikishi paraissent totalement épuisés, et on peut même entendre des cris de « égalité, égalité! » de la part des spectateurs. Quand le gyoji finit par rendre un verdict de combat nul, il s'est écoulé le temps hallucinant de 17 minutes et 15 secondes. Les spectateurs dans tout le stade sont soulagés de voir à la fois Chiyonoyama et Wakanohana survivre à ce long calvaire, et ils applaudissent et encouragent les deux hommes.

Ce combat épique, bien plus long que n'importe quel combat moyen de sumo, doit avoir réclamé tant de chacun des deux rikishi qu'ils ne seront capables de finir le basho que sur le score de dix victoires pour quatre défaites et un nul chacun. Pour Wakanohana, classé sekiwake est avec respectivement huit et dix victoires dans les deux basho précédents, cela aurait dû constituer le basho où sa promotion au rang d'ozeki aurait été assurée, mais avec juste dix victoires, il pense que le deuxième rang du sumo doit lui échapper, et il décide donc de prendre quelques jours de vacances à Hakone, une station de sports d'hiver près de Tokyo. Alors qu'il attend le train qui doit l'y emmener, un journaliste qui a entendu la nouvelle à la radio lui apprend l'annonce de sa promotion. Wakanohana doit se précipiter et revenir à sa heya pour accepter la notification officielle des messagers de la Kyokai.

A l'époque, la Hanakago-beya est une heya mineure située dans le quartier d'Asagaya, à l'ouest de Tokyo, assez loin de Ryogoku. Les recrues ont rarement l'occasion de s'entraîner face à des rikishi d'autres heya, et plus souvent qu'à leur tour ils doivent le faire face à des rikishi universitaires du club de sumo voisin de la Nihon University [la « Nichidai »]. Quand l'ozeki Wakanohana remporte son premier yusho en 1956 lors du basho de mai, il n'y a personne dans cette heya qui ait l'expérience pour préparer les festivités qui entourent une telle réussite, et ils doivent donc faire appel à leurs partenaires universitaires pour leur servir de gardes le long de la route de la parade du yusho depuis Kuramae – lieu de résidence du Kokugikan.

Lors du basho en question, Wakanohana remporte douze combats et concède trois défaites, mais avec onze rikishi remportant au moins dix victoires une fois le senshuraku terminé, le résultat est incertain jusqu'à la toute fin lorsque Wakanohana se défait du komusubi Ohikari sur yorikiri dans le combat décisif pour l'attribution du yusho, après avoir surmonté un handicap de 50 kilos pour se débarrasser de son camarade ozeki Ouchiyama sur un katasukashi dans le combat régulier du senshuraku.



La pression a entouré tout le tournoi, et toutes les célébrations du yusho ont achevé Wakanohana, mais le devoir l'appelle et il lui faut partir immédiatement pour la tournée d'été de la heya. Bien que la heya soit un acteur mineur du sumo à cette époque, cette fois-ci les choses sont différentes. Partout où ils vont, les gens se massent pour venir voir l'Ozeki Wakanohana – un sérieux candidat pour une future place de yokozuna. Conséquence, la heya est enfin en mesure de retirer quelques revenus fort opportuns.

Le 4 septembre, les rikishi épuisés font enfin leur retour sur Tokyo, pour pouvoir se préparer pour le dohyo matsuri de la heya qui doit avoir lieu le lendemain. L'immeuble de la heya bruisse d'activité tandis que les fans et les officiels de la heya, tout comme les rikishi, se préparent depuis le petit matin. Tous courent dans tous les coins, l'œil toujours rivé sur le vainqueur du yusho. L'une des personnes alors présente est le fils aîné de Wakanohana, Katsuo, qui doit fêter trois jours plus tard son quatrième anniversaire. Il est si heureux de voir son père pour la première fois depuis plusieurs mois, que son excitation qui le voit sautiller devant une grosse marmite de chanko bouillonnant finit par mener à un accident qui voit Katsuo chuter en arrière dans la marmite. Son minuscule corps est recouvert de graves brûlures, et en dépit de soins

intensifs durant toute la journée et la nuit suivante, il décède à deux heures du matin le jour suivant.

Wakanohana est anéanti et subit une sévère dépression.

Il est épuisé à la fois mentalement et physiquement, mais refuse de quitter l'autel bouddhiste de son fils chez lui. Tout le monde est si inquiet quant à son état de santé que ses supporters lui conseillent de solliciter un kyujo.

Wakanohana, toutefois, s'inquiète qu'il ne puisse pas être en bonne condition pour combattre tout un basho, mais il ressent qu'il est de sa responsabilité de continuer et de participer. « Wakanohana n'est pas là que pour lui. Chaque fan le regarde désormais, et même si je me mets à perdre, je dois quand même participer. Je me dois d'être ici, aussi pour mon Katsuo », déclare-t-il.

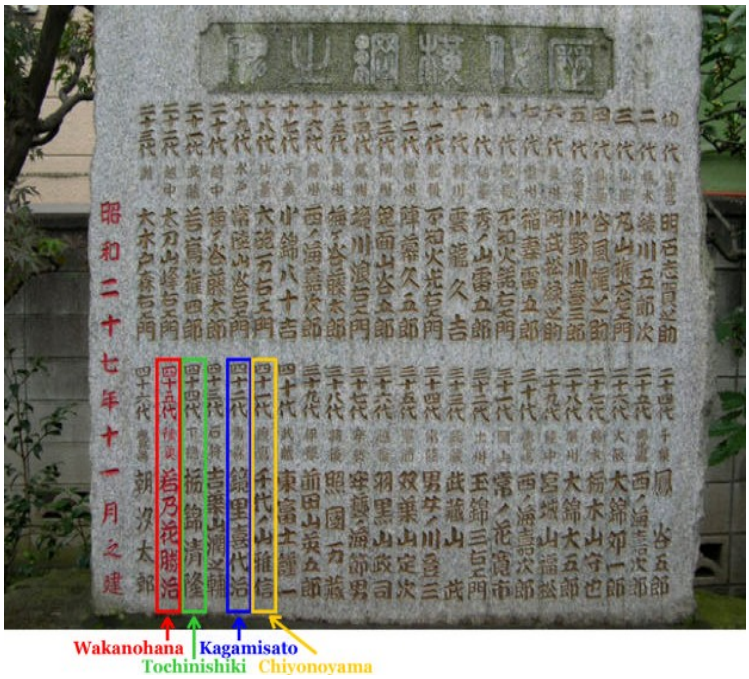
La nouvelle de la participation de Wakanohana se répand rapidement et les ventes de billets pour l'Aki à venir s'envolent. Wakanohana paraît bien plus déterminé, et on ressent même une impression qu'il est « hors de ce monde » quand il arrive sur les lieux, porteur d'un collier de prières autour du cou avec le nom de son fils gravé dessus. Dans les premières étapes du basho, Wakanohana s'avère invincible, et on pense qu'il va remporter un autre yusho et décrocher sa promotion comme yokozuna.

Ironie du sort, c'est la maladie qui finit par le faire sortir du basho. Une fièvre le prend autour de la neuvième journée due à une inflammation des amygdales, et lors de la treizième journée il doit être emmené à l'hôpital alors que sa condition se dégrade. Le lendemain, une légère amélioration se produit, et il envisage un retour au senshuraku pour affronter Tochinishiki, mais sa condition se dégrade à nouveau, l'amenant à confirmer son retrait du tournoi.

Si la maladie ne l'avait pas frappé, on pense que Wakanohana aurait remporté le yusho et la promotion comme yokozuna qui allait avec, mais tous savent que ce n'est qu'une question de temps.

Ce temps survient après le basho de janvier 1958 qui le voit s'adjuger son second yusho. En dépit des objections soulevées par le Conseil de Délibération des Yokozuna, concernant le fait que Wakanohana n'a pas rempli le critère de yusho consécutifs, la Kyokai ne tient pas compte de cet avis et rend formelle la promotion.

Chose intéressante, on dit qu'à cette époque Wakanohana lui-même pense décliner la promotion car il s'inquiète de ce que si sa santé venait à nouveau à se détériorer, en tant que yokozuna il lui faudrait laisser derrière lui sa carrière active - et donc le moyen d'assurer la subsistance de sa famille.



Quand il finit par accepter la promotion, personne au sein de la Nishonoseki Ichimon ne peut instruire le grand champion sur le yokozuna dohyo-iri. Le dernier yokozuna que l'ichimon a connu était en activité vingt années auparavant, et l'ichimon ne possède même pas un lot de trois kesho-mawashi correspondant nécessaire pour le yokozuna dohyo-iri.

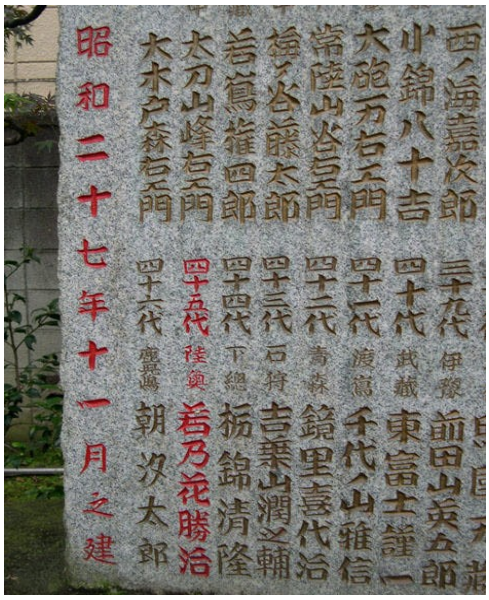
Informé de leurs difficultés, le Président de la Kyokai, Tokitsukaze oyakata, entre dans la danse et prête son propre lot de kesho-mawashi qui a miraculeusement survécu aux raids aériens de mars 1945 sur Tokyo. Conséquence, le tout nouveau yokozuna effectue son tout premier yokozuna dohyo-iri porteur des kesho-mawashi du fameux Futabayama.

Environ à l'époque de la promotion de Wakanohana, les studios Nikkatsu sortent un film intitulé « Le Diable du Dohyo » dans tous les cinémas du Japon, juste à temps pour les vacances du Nouvel An.

Le film décrit l'histoire de la vie de Wakanohana, et voit Wakanohana y jouer son propre rôle. Succès immédiat du film, qui voit Wakanohana être le premier et dernier rikishi à être promu yokozuna et voir en même temps un film dépeindre sa vie diffusé dans le Japon tout entier.

Au cours de la dernière partie de sa carrière, Wakanohana dispute quelques-uns de ses combats les plus mémorables face à son plus grand rival et technicien suprême du sumo, le yokozuna Tochinishiki – un classique du genre étant la course des six yusho de l'année 1959, qui voit Wakanohana s'adjuger la victoire aux tournois de janvier, mai, et septembre, tandis que Tochinishiki gagne les autres. A chaque fois, celui qui remporte leur confrontation remporte aussi le yusho.

Gravés dans l'histoire, les combats du senshuraku que le duo dispute sont encore considérés comme des exemples de quelques-uns des plus beaux combats de sumo jamais disputés, et bien que le bilan final de Wakanohana face à Tochinishiki soit à moins de 50%, 15 victoires pour 19 défaites, chaque combat est extrêmement disputé et passionnant pour tous ceux qui y assistent.



Le tournoi suivant de janvier 1960 voit Wakanohana être kyujo à partir de la troisième journée, mais il revient fort au tournoi de mars. Au senshuraku, Wakanohana et Tochinishiki se trouvent à égalité avec quatorze victoires chacun, aboutissant à une première historique de deux yokozuna invaincus s'affrontant en un face-à-face lors de la dernière journée. Après deux minutes et 21 secondes d'une lutte féroce, Wakanohana finit par battre Tochinishiki sur un yorikiri, et décroche ainsi son huitième yusho. Malheureusement, ce combat sera leur dernière rencontre; un fait qui est définitif lorsque Tochinishiki annonce sa retraite au basho suivant.

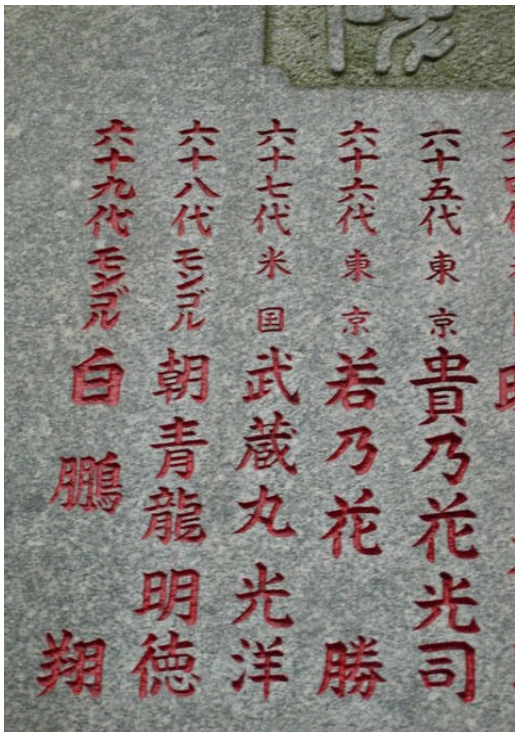
Perdant son rival ultime, Wakanohana a peut-être perdu de sa flamme mais il est tout de même second avec treize victoires au basho suivant de mai 1960, qui voit son compère sekitori de la Hanakago, le maegashira 4 Wakamisugi, remporter son premier yusho avec quatorze victoires et une défaite; les deux camarades de heya étant interdits de pouvoir s'affronter.

Wakanohana gagne encore deux yusho après le retrait de Tochinishiki, mais il est clair que ses jours de gloire sont derrière lui à mesure que les kyujo s'accumulent. Au basho de mars 1962, il perd face à Tochihikari lors de la première journée, et il annonce son kyujo en raison d'une affection au foie. Puis, juste avant le basho suivant de mai 1962, Wakanohana annonce formellement son retrait de la compétition. Avec cette annonce, l'une des ères les plus grandioses de l'histoire de l'Ozumo, l'Âge d'Or de Tochi-Waka s'achève, juste au moment où un nouvel âge d'or paraît s'annoncer avec l'avènement d'un rikishi du nom de Taiho.

Après avoir quitté les dohyo, Wakanohana hérite du toshiyori Futagoyama et fonde une nouvelle heya. En tant que Futagoyama oyakata, il développe toute une série de rikishi solides et appréciés, à commencer par Futadogake (plus tard komusubi) et son propre frère (plus tard ozeki) Takanohana, deux yokozuna que sont Takanosato et le second Wakanohana, tout comme le toujours populaire ozeki Wakashimazu.

En tant que Directeur des Opérations au sein de la Kyokai, il aide également son rival de toujours, Tochinishiki, devenu Kasugano oyakata, à devenir Président de l'Association.

Wakanohana succède ensuite à Tochinishiki, prenant lui-même la charge de Président de la Kyokai, et durant son mandat le Président Futagoyama fait en sorte que les rikishi suivent des procédures de tachiai de manière régulière; on peut encore en voir une survivance aujourd'hui quand on entend le gyoji dire « Te-o-tsuite » (touchez vos mains) aux deux rikishi.



Après son retrait de l'Ozumo, Futagoyama confie les rênes de sa heya à son frère, l'ancien ozeki Takanohana qui fera ensuite entrer ses deux propres fils, Takanohana II et Wakanohana III dans le sport et les amènera jusqu'au grade de yokozuna – en plus de l'ozeki Takanonami et des sekiwake Akinoshima et Takatoriki. L'héritage du premier Wakanohana se poursuit aujourd'hui dans l'Ozumo avec son neveu, l'ancien yokozuna Takanohana, qui dirige ce qui fut sa propre Futagoyama-beya, qui porte aujourd'hui le nom de Takanohana-beya.

Takanohana oyakata, à tout juste trente cinq ans, vient d'être nommé ce mois de février au poste de directeur adjoint à l'influente Division des Juges de la Kyokai. L'oyakata pourrait bien un jour être élu 'directeur' et à son tour, finir Président de l'Association – comme le fut son oncle.

Né à :	Hirosaki, Préfecture d'Aomori (au moment où il rejoint l'Ozumo - Muroran, Hokkaido)
Né le :	16 Mars 1928
Nom véritable :	Katsuji Hanada
Shikona :	Wakanohana (a changé de Wakanohana Katsuji pour Wakanohana Kanji, et le "NO" de WakaNOhana a changé de "ノ" pour "乃". 若ノ花 => 若乃花)
Heya :	Nishonoseki - Shibatayama - Hanakago
Début sur le dohyo :	Novembre 1946
Promotion en Juryo :	Mai 1949
Promotion en Makuuchi :	Janvier 1950
Dernier Basho:	Mai 1962
Plus haut rang atteint :	Yokozuna
Nombre de basho en Makuuchi :	57
Scores en Makuuchi:	546 victoires, 235 défaites, 4 nuls, 70 kyujo
Taux de victoires :	0.699
Yusho :	10
Sansho :	Shukun-sho – 2, Kanto-sho – 2, Gino-sho – 1.
Taille :	179 cm
Poids :	105 kg
Techniques Favorites :	Hidari-yotsu, uwatenage
Toshiyori :	Futagoyama - Fujishima
Retraite :	Mars 1993

Le 51ème yokozuna Tamanoumi Masahiro (1944-1971)

De mémoire d'homme, nous avons pu jouir de plusieurs périodes de domination par deux yokozuna rivalisant pour chaque yusho, contribuant ainsi à la popularité de l'Ozumo. Cela commença avec Tochinishiki et Wakanohana à la fin des années 1950, Kashiwado et Taiho suivirent dans les années 60, et Kitanofuji et Tamanoumi prirent la suite au tout début des années 70, suivis par Wajima et Kitanoumi à la fin de cette même décennie. Qui sait, nous pourrions même être témoins d'une autre de ces périodes avec Asashoryu et Hakuho dans l'ère moderne.



En compagnie du yokozuna Kitanofuji, le 51ème yokozuna, Tamanoumi, gravit jusqu'au rang suprême du sport comme s'ils étaient destinés à combler le vide laissé par les deux grands – Taiho et Kashiwado.

Comme yokozuna, Tamanoumi était un adepte du yotsu-zumo traditionnel des yokozuna, et de fait il ressemblait en tous points aux yokozuna de jadis. Même s'il put s'imposer comme un yokozuna dont on se souvient, Tamanoumi aurait pu nous laisser bien plus encore, s'il n'y avait pas eu son décès si prématuré à l'âge de 27 ans, alors qu'il était encore en activité.

Tamanoumi et Kitanofuji furent promus conjointement au rang de yokozuna après le tournoi de janvier 1970, et durant les deux années qui suivirent leur rivalité sur le dohyo, en plus de leurs personnalités très contrastées, attisèrent l'intérêt du public, amenant un intérêt sans cesse croissant quant à leurs têtes à têtes au senshuraku de chaque basho. Tamanoumi était visuellement le plus traditionaliste des deux, une sorte de réminiscence du grand Futabayama, tandis que Kitanofuji, avec sa nouvelle forme de sumo, était bourré de talent, et même connu pour mener une sorte de vie de play-boy.

Durant leur période au sommet des classements du sumo, l'Ozumo bénéficia d'une des plus grande rivalités de yokozuna de tous les temps, avec Tamanoumi remportant quatre yusho sans discussion, un yusho-doten (perdant face à Taiho dans le kettei-sen) et quatre secondes places, tandis que Kitanofuji s'attribuait lui-même quatre yusho, et quatre secondes places, le tout sur les deux courtes années qu'ils connurent comme rivaux. Quand il perdit son plus grand rival et meilleur ami après le basho de septembre 1971, Kitanofuji ne fut rapidement plus que l'ombre de lui-même ; sa flamboyance s'en était allée, même s'il remporta plusieurs autres yusho avant de finalement se retirer en juillet 1974. Par moment, celui qui est aujourd'hui le plus populaire des présentateurs des programmes de sumo en japonais paraissait avoir perdu sa raison d'être – sa raison de combattre dans l'Ozumo.

Né sous le nom de Masao Taniguchi (il adoptera plus tard le patronyme de Takeuchi), Tamanoumi voit le jour en février 1944, à Osaka – pile au moment où la ville endure quelques-uns des pires bombardements aériens de la Deuxième Guerre Mondiale. Pour échapper aux destructions, sa famille déménage dans ce qui est aujourd'hui la ville de Gamagoori dans la préfecture d'Aichi, où Tamanoumi grandit. Loin d'Osaka, Masao n'est pas exactement un enfant en pleine santé dans sa tendre enfance. Après avoir récupéré d'une maladie qui manque de l'emporter, il finit par devenir suffisamment solide pour rejoindre un club de judo pendant ses études de collégien. Masao excelle tant en judo qui devient bientôt imbattable dans sa classe d'âge. Mais il n'est pas fait que de muscles toutefois, et Masao excelle aussi dans ses études et est invité à rejoindre le lycée de Tokai après son brevet des collèges.

Durant tout ce temps, toutefois, le principal du collège de Masao suggère qu'il rejoigne l'Ozumo, ayant entendu de la part d'un supporter de la Nishonoseki-beya du sekiwake Tamanoumi Daisaburo (plus tard Kataonami oyakata) que l'oyakata de la Nishonoseki était intéressé par la réputation que Masao s'est forgée. A l'époque, Masao n'est pas du tout intéressé par le sumo, et sa mère est vigoureusement opposée à ce qu'il rejoigne ce sport.

A cette époque, Masao lui-même a un sujet d'inquiétude majeur : le bien-être de sa mère, qui l'a élevé toute seule. A ce moment, un ami proche du principal de l'établissement scolaire, du nom de Takeuchi, l'homme

qui a parlé de Masao au sekiwake Tamanoumi, décide d'intervenir, plaidant auprès de Masao que non seulement il prendra soin de sa mère, mais aussi qu'il adoptera le jeune homme si celui-ci décide de rejoindre l'Ozumo.



Pendant ce temps, le futur maître de Masao, le sekiwake Tamanoumi, est alors en pleine phase d'expansion rapide de son vivier de recrues, alors même qu'il combat encore pour la Nishonoseki-beya, car il envisage d'ouvrir sa propre heya suite à son retrait de la compétition.

Masao fait partie de la dizaine de recrues de Tamanoumi, et quand il fait enfin ses débuts sur le dohyo en mars 1959, avec le tout nouveau shikona de Tamanoshima (le « Tamano » de Tamanoumi, et le « Shima » du nom que son nouveau père adoptif employait quand il pratiquait lui-même le sumo amateur, « Itoshima »), Masao reçoit vite le surnom qui le suivra jusqu'à la fin, « Shima-chan ».

Tamanoshima ne sera jamais un énorme rikishi, mais il possède des techniques de premier ordre qu'il a acquis à l'époque où il pratiquait le judo. Le judo qui l'a aussi aidé à développer des appuis extrêmement puissants.

En janvier 1961, son maître, le sekiwake Tamanoumi, se retire de la compétition et devient Kataonami oyakata. A ce moment, l'oyakata compte vingt deshi qu'il a personnellement recrutés – dont Tamanoshima. Il est totalement persuadé qu'il y a un accord tacite avec Nishonoseki oyakata pour qu'il puisse se séparer de la heya à sa retraite, et ouvrir sa propre heya, en emmenant ses propres recrues.

La permission n'est pas accordée immédiatement, et un an plus tard elle n'est toujours pas arrivée. Finalement, Kataonami oyakata décide de reprendre l'initiative et emmène dix-neuf des rikishi chez lui. Apprenant l'insubordination apparente de ses apprentis, Nishonoseki oyakata éclate de rage et va alors porter les papiers de mise à la retraite des neuf rikishi de Kataonami oyakata qui sont classés en makushita et en dessous.

La situation menace de s'aggraver encore et devient un scandale important au sein de l'Association, jusqu'à ce que Tokitsukaze oyakata, président de la Nihon Sumo Kyokai, intervienne pour annuler les papiers de mise à la retraite. Le président entreprend ensuite de corriger à la fois Kataonami et Nishonoseki, et les oblige à aplanir leurs différends. Dans le même temps, il confère l'autorisation à Kataonami oyakata de fonder sa propre heya.

Libéré de l'intense pression qui environnait ses deux oyakata, Tamanoshima se détend et commence à se concentrer sur son sumo. Il gagne du poids et commence à montrer une puissance sans égale sur le dohyo, perfectionnant son style de sumo en commençant avec des tsuppari dans la plupart de ses combats, avant de s'emparer rapidement d'un uwate droit et de finir ses adversaires en yori ou sur projection. Il est rapidement promu en juryo (septembre 1963), et en mars 1964, il fait ses débuts en makuuchi.

Pour son premier basho en tant que komusubi, Tamanoshima doit affronter le yokozuna Taiho. Tamanoshima ne laisse alors à aucun moment l'initiative de l'attaque à Taiho en le harcelant de tsuppari avant de passer en yotsu-zumo. Il met finalement Taiho à terre sur un uchigake venu de la droite. Avec le temps, il devient un habitué de la liste des sansho, remportant trois shukun-sho et deux kanto-sho au cours des dix basho suivants. Il ajoute en outre quatre kinboshi à son total, battant Sadanoyama et Tochinoumi, chacun à deux reprises.

Avant sa promotion au grade d'ozeki, il n'a pu aligner que 10, 9 et 11 victoires dans les trois précédents tournois, et il est donc plutôt chanceux de se voir accorder la promotion, qu'il suit de scores pas franchement exorbitants dans ses six premiers basho comme ozeki : un score de 7-8, un 8-7 et le reste des 9-6. C'est à ce



moment que les choses commencent à changer. A partir du basho de janvier 1968, Tamanoshima commence à montrer sa vraie valeur en remportant douze combats durant deux basho d'affilée avant de s'améliorer avec un score de 13-2 au basho de mai 1968, qui lui permet de remporter le tournoi.

Ses deux précédents tournois (12-3 / 12-3) l'ayant vu terminer à la seconde place derrière le vainqueur du yusho, on parle alors de promotion comme yokozuna, mais certains pensent que ses scores sur le long terme ne justifient pas le franchissement d'une telle étape, et il manque cette fois-là sa chance.

Avec à nouveau des scores de 12-3 aux basho de novembre 1968 et de janvier 1969, l'attention se porte de plus en plus sur lui, mais comme Taiho continue à accumuler les scores zensho, sa promotion n'est même pas abordée.

Sa deuxième chance arrive après le tournoi de septembre 1969, qu'il remporte avec un score de 13-2. Alors qu'il ne remporte que dix combats en novembre de cette année, en janvier 1970, il entame à la neuvième journée une série de victoires de six jours. Opposé à son camarade ozeki Kitanofuji qui présente une fiche de 13-1 à ce moment, Tamanoshima, lui-même à 12-2 à ce moment, rencontre un homme qui a la certitude d'être promu s'il remporte le yusho.

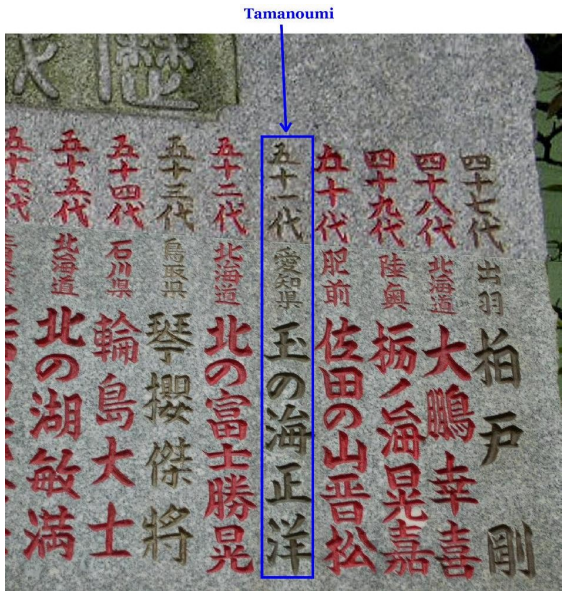
De plus, Tamanoshima sait ce qui est en jeu, car le yokozuna Taiho est resté absent tout le basho, et que les fréquentations du tournoi sont près d'un plus bas historique. L'Ozumo a besoin d'un nouveau yokozuna pour générer un enthousiasme tout neuf, et Tamanoshima est bien conscient qu'il ne peut pas se permettre de manquer à nouveau sa chance. Il est prêt à démontrer à tous les fans de sumo que lui aussi mérite la promotion comme yokozuna aux côtés de Kitanofuji. Tamanoshima doit affronter Kitanofuji au senshuraku – et ce sont à la fois le yusho et la promotion qui sont à portée de mains.

Au cours de ce combat, Tamanoshima ne donnera jamais à Kitanofuji une chance de se mettre en route puisqu'il l'assaille rapidement, l'emportant sur un tsuri. Ceci signifie qu'ils sont tous deux à un score de 13-2. Par conséquent, ils doivent s'affronter à nouveau dans un combat décisif. Tamanoshima remportera le yusho et la promotion comme yokozuna s'il l'emporte à nouveau sur Kitanofuji.

Toutefois, dans le kettei-sen, Kitanofuji empêche Tamanoshima de s'emparer de l'uwate droit, et finit par le défaire sur un sotogake éclair. Kitanofuji est par conséquent assuré de sa promotion comme yokozuna, mais la même question se pose quant à Tamanoshima et son yusho-doten. Les puissances du sumo prennent en compte les scores passés de Tamanoshima, le besoin d'un second souffle de l'Ozumo, et décident par conséquent de promouvoir aussi Tamanoshima, entraînant l'avènement de l'ère Kitanofuji-Tamanoshima.

« J'ai vraiment envie de remporter deux yusho consécutifs pour le rattraper le plus vite possible », déclare Tamanoshima à sa conférence de presse d'accession au rang de yokozuna, se référant bien entendu à Kitanofuji – son rival en chef. Suite à sa promotion comme yokozuna, Tamanoshima se voit attribuer un nouveau shikona, le shikona de son shisho : Tamanoumi.

Dans ses deux premiers basho comme yokozuna, Tamanoumi finit à la seconde place, puis achève sur un 9-6 son troisième tournoi au sommet. Alors que certaines voix commencent à se faire entendre sur sa valeur en tant que yokozuna, l'assaut de Tamanoumi sur la division makuuchi commence enfin pour de bon.



Au basho de septembre 1970, Tamanoumi s'adjuge le yusho avec un score de 14-1, et au basho suivant il finit encore sur le même score de 14-1, perdant seulement face à Taiho mais tombant ce dernier dans le kettei-sen pour remporter le deuxième yusho de rang qu'il cherchait à atteindre depuis si longtemps. Il manque le yusho de janvier 1971 après une défaite face à Taiho en kettei-sen, mais est de retour au sommet au basho suivant. Finissant le tournoi de mai de cette année à la seconde place, Tamanoumi exprime alors de manière explicite sa volonté de remporter à l'avenir un yusho avec un score zensho – sans défaite.

L'occasion intervient finalement un an plus tard au tournoi de Nagoya 1971 – son tournoi à domicile. C'est l'un des basho de Nagoya les plus chaud et humide de l'histoire récente, mais dès la première journée Tamanoumi est tout simplement imbattable, surclassant ses adversaires durant quatorze journées consécutives. Au senshuraku, il fait face à son rival en chef et camarade yokozuna Kitanofuji, qui paraît toujours être sur son chemin aux moments les plus cruciaux. Les choses sont quelque peu différentes cette fois-ci, Tamanoumi étant déterminé à remporter le basho sur un score de 15-0, et rien ni personne ne peut venir entraver sa marche en avant.

Les spectateurs d'un Kokugikan ce jour-là à guichets fermés sont les témoins de l'un des plus rudes combats jamais disputés de l'histoire du sumo. Kitanofuji entame les hostilités avec de féroces tsuppari, mais Tamanoumi réplique avec de violentes poussées à la gorge (nodowa). Kitanofuji place ensuite son bras gauche à l'intérieur, tandis que Tamanoumi décroche son propre migi-uwate favori. A ce moment, le mawashi de Kitanofuji commence à se défaire, et le combat est arrêté. Après la pause, Kitanofuji tente à plusieurs reprises de repousser Tamanoumi à l'extrémité du dohyo, mais à chaque fois ce dernier parvient à se rétablir. Après deux minutes et quarante secondes d'une lutte éreintante, Kitanofuji, finalement épuisé, est repoussé à l'extérieur du cercle. C'est une victoire glorieuse pour Tamanoumi et sans aucun doute le plus beau triomphe de sa carrière.

Toutefois, à ce moment, à l'insu de presque tout le monde, Tamanoumi souffre d'une inflammation de son appendice. Les symptômes ont fait leur apparition quelques mois auparavant, mais à chaque fois il s'est occupé des douleurs en prenant des calmants. On parle beaucoup d'un abandon du tournoi de septembre, mais il refuse de déposer un kyujo car il veut avant tout accomplir ses devoirs en tant que yokozuna, et il parvient à rester dans le basho jusqu'à la quinzième journée – finissant avec un score de 12-3, à la deuxième place derrière le vainqueur final du basho, Kitanofuji avec un 15-0. Tamanoumi ne veut pas être kyujo parce qu'il veut avant tout remplir ses devoirs en tant que yokozuna pour les fans. Après cela, il ne peut également refuser l'honneur que lui fait Taiho en lui demandant de lui servir de tachimochi pour le dohyo-iri de sa cérémonie d'intai. Pour Tamanoumi, rien, sa santé ou même sa vie, n'est alors plus important. Comme si cela avait été prévu à l'avance, juste après la cérémonie, il est évacué en urgence à l'hôpital Toranomon de Tokyo.

Les rapports initiaux indiquent que l'opération s'est bien passée et que Tamanoumi récupère convenablement. Puis, à environ 11h30, le 11 octobre 1971, Tamanoumi est terrassé par une embolie pulmonaire fatale, et décède peu après. Le choc est énorme pour tout le monde du sumo. Sa mort est totalement inattendue, et on dit que son plus grand rival Kitanofuji éclate en sanglots en apprenant la nouvelle. Personne n'était préparé à une telle nouvelle, ce qui amène une grande confusion pour ses funérailles, la heya ne pouvant pas retrouver une seule de ses tegata ; il leur faudra en demander une à l'un des supporters de Tamanoumi.

Lorsqu'il mourut, Tamanoumi arrivait juste au pic de perfection de son style en migi-yotsu qu'il utilisait d'une manière si proche de celle du grand Futabayama. Il avait un score phénoménal de 130 victoires pour vingt défaites en tant que yokozuna, en juste dix basho, pour une moyenne de 13 victoires pour deux défaites par basho. A partir du basho de septembre 1970, il remporta 96 combats et n'en perdit que neuf, pour un pourcentage de victoires de 96,9.

Depuis le début de l'ère Showa, le seul autre yokozuna qui ait eu un meilleur score de victoires durant ses années comme yokozuna fut Futabayama. Si Tamanoumi avait pu vivre plus longtemps, il n'y a que peu de doutes qu'il aurait pu devenir l'un des plus grands yokozuna de l'histoire de l'Ozumo.

Né le :	5 Février 1944
A :	Gamagoori, Préfecture d'Aichi
Nom :	Masao Taniguchi (puis Masao Takeuchi, et à nouveau Taniguchi.)
Heya :	Nishonoseki - Kataonami
Shikona :	Tamanoshima - Tamanoumi
Débuts :	Mars 1959
Débuts en juryo :	Septembre 1963
Débuts en makuuchi :	Mars 1964
Débuts comme Ozeki :	Novembre 1966
Débuts comme Yokozuna :	Mars 1970
Dernier basho :	Septembre 1971
Décédé le:	11 Octobre 1971 (à 27 ans, alors qu'il était en activité)
Rang le plus haut atteint :	Yokozuna
Taille :	177 cm
Poids :	134 kg
Techniques favorites :	tsuppari, migi-yotsu, yori, tsuri, uwatenage (dans tous ses légendaires combats face à Kitanofuji, Tamanoumi excellait dans l'usage du hidari-yotsu).
Basho en makuuchi :	46, 469 victoires, 221 défaites, 1 nuls, 32 kyujo
Ratio de victoires :	0.680
Yusho :	6 (2 équivalents, 9 places de second)
Sansho :	Shukun-sho (4), Kanto-sho (2), Kinboshi (4)

Le 53ème Yokozuna Kotozakura Masakatsu / Sadogatake Yoshikane

Le 26 novembre de cette année, l'oyakata Sadogatake (Sadogatake Yoshikane), anciennement yokozuna Kotozakura, va fêter son 65ème anniversaire et prendre officiellement sa retraite de la Nihon Sumo Kyokai. Il laisse en héritage une carrière dans le sumo qui s'est étirée sur plus de 46 années, et a trouvé son apogée dans sa promotion comme 53ème yokozuna, à plus de 32 ans. Cette réussite fut le point d'orgue de sa carrière active dans le sumo, après qu'il eût surmonté toute une série de revers dus aux blessures et aux coups durs, à force d'entêtement et de résistance physique. Surnommé le « Taureau Sauvage », Kotozakura était craint par ses adversaires pour sa botte secrète, un assaut tête la première en heurtant brutalement l'adversaire de ses larges épaules et de son énorme front.



Kotozakura, de son vrai nom Norio Kamatani, naît dans la ville connue aujourd'hui sous le nom de Kurayoshi, dans la préfecture de Tottori, en novembre 1940. Le sumo occupe une place prépondérante au sein de sa famille – son père participe activement aux rencontres régionales de sumo, et un frère cadet de son grand-père a été un rikishi professionnel ayant combattu aux tournois d'Osaka et de Kyoto.

Policier de métier, le père de Norio possède une conception rigide de l'observance des principes et de la discipline, et l'enseignement de ce patriarche au cours de ses vertes années, son sérieux et son approche inflexible de la vie dans le sumo, influenceront énormément Kotozakura.

Au sortir de l'école primaire, Norio est un solide garçon qui commence à pratiquer le judo en arrivant au collège. Il est tellement doué pour ce sport qu'il finit par obtenir la ceinture noire, premier dan – une première à l'époque pour un collégien. Il se révèle également un bon athlète, et bat un record collégien au lancer du poids lors d'un grand tournoi d'athlétisme. Au lycée, il participe au tournoi national lycéen de sumo et se classe troisième en individuel. A cette époque, il rêve secrètement de devenir professionnel et d'entrer dans l'Ozumo, mais ses parents souhaitent qu'il poursuive dans le judo. Rencontrant dans sa ville natale un proche de celui qui est alors Sadogatake Oyakata (l'ancien komusubi Kotonishiki), il lui demande à pouvoir être accepté au sein de la heya, et sollicite son aide pour convaincre ses parents, qui finiront en fin de compte par le laisser réaliser son rêve.

Peu après ses débuts sur le dohyo au cours du Hatsu Basho de 1959 sous le nom de Kamatani, son shisho lui donne un nouveau shikona, Kotozakura : « Koto » vient du shikona de lutteur de son shisho, Kotonishiki, et « Sakura » fait référence à sa ville natale, renommée pour ses cerisiers en fleurs.

De ses débuts en jonokuchi jusqu'au milieu de la division sandanme en janvier 1960, lorsqu'il remporte le yusho sandanme, Kotozakura enregistre au moins six victoires à chaque basho. Il se construit peu à peu un physique et développe de plus en plus de puissance, mais il tente toujours trop de prises apparentées au judo. A cette époque, son shisho comme le rikishi majeur de sa heya, Kotogahama, essaient de corriger ces habitudes peu conformes de judoka en lui interdisant l'utilisation des techniques de projection pour se concentrer seulement sur la prise du mawashi adverse et la marche vers l'avant. Kotozakura est également emmené à la Nishonoseki-beya pour des « degeiko », afin de recevoir des cours particuliers en yotsu-zumo (techniques de prises de mawashi) de la part de Takimiyama, qui a auparavant entraîné le grand Taiho. Après de longues heures dans des sessions d'entraînement rigoureuses, Kotozakura finit par développer son propre style de yotsu-zumo, à base de « migi-sashi » (prise de mawashi main droite) et d'« hidari-uwate » (prise

extérieure main gauche) après un choc frontal sur son adversaire à l'aide de son large crâne et de son front proéminent.

Trois ans et demi après ses débuts sur le dohyo, Kotozakura est promu dans les rangs juryo lors du Basho de juillet 1962 ; il remporte deux yusho dans cette division qui lui permettent de faire ses débuts en makuuchi en mars 1963. Il se heurte au départ au mur de la makuuchi et retombe en juryo, mais fait son retour un basho plus tard au sein de la division reine.



Lors du Basho de novembre 1963, Kotozakura se trouve en tête des maegashira, sur la dernière marche avant les sanyaku, lorsqu'un drame intervient. Au deuxième jour de ce tournoi, la Sadogatake-beya est frappée par une grave intoxication alimentaire qui touche six lutteurs ayant consommé du fugu (un poisson japonais pouvant être extrêmement toxique, considéré là-bas comme un met raffiné) ; Deux d'entre eux décéderont finalement. Lutteur le mieux classé de la heya, Kotozakura est profondément touché par l'événement et entre dans une série de défaites consécutives. En dépit de ces revers, il finit par se convaincre qu'il doit faire de son mieux pour ceux qui sont morts et il récupère suffisamment pour remporter huit combats dans la seconde partie du basho, dont trois victoires sur des ozeki – Tochihikari, Kitabayama et Yutakayama. Il se voit attribuer le shukun-sho (prix de la performance), et fait son entrée parmi les sanyaku au tournoi suivant.

Pour ses débuts comme komusubi, au Basho de janvier 1964, Kotozakura affronte le yokozuna Kashiwado lors de la sixième journée. Après un brutal yori (poussée) et un utchari (projection arrière en pivot) de Kashiwado, tous deux tombent simultanément. La décision initiale du gyoji donne Kotozakura vainqueur, mais elle est inversée après un mono-ii. Kotozakura perd toutefois bien plus que le combat, puisqu'il sort de cette défaite avec de multiples fractures à la hanche et une entorse du genou.

De retour de son kyujo, puisqu'il n'existe alors pas de système de kosho (blessure en tournoi), il retombe au fond de la makuuchi lors du basho de mai 1964. Il n'a alors toutefois pas complètement récupéré et finit avec cinq victoires pour dix défaites, ce qui lui vaut une rétrogradation en juryo. Réputé pour son mental à toute épreuve et son acharnement, il fait son retour en makuuchi en deux tournois et finit par s'installer définitivement en sanyaku, mais il a alors été laissé loin derrière par ses principaux adversaires, Kitanofuji et Tamanoshima (qui deviendra Tamanoumi), et essaie désespérément d'atteindre le grade d'ozeki.

L'occasion finit par se présenter lors du tournoi de septembre 1967. Après avoir défait trois ozeki au précédent basho et s'être vu attribuer le kanto-sho (prix de la combativité), Kotozakura bat Kashiwado lors de la quatrième journée, puis Yutakayama à la neuvième, Sadanoyama au cours de la onzième et Kitanofuji le lendemain, pour finir sur un score de onze victoires pour quatre défaites. Il est récompensé par un shukun-sho et reçoit sa promotion au rang d'ozeki après ce tournoi.

Bien que Kotozakura remporte deux tournois (juillet 1968 et mars 1969) après avoir fait ses débuts comme ozeki en novembre 1967, on commence alors à le considérer comme un éternel ozeki, souffrant régulièrement de blessures diverses. La conséquence de ces blessures est les trois basho effectués en position de kadoban (menace de rétrogradation), et des résultats insuffisants pour pouvoir être pris en compte pour une promotion comme yokozuna.

Finalement, le tournant intervient lors du basho de novembre 1972, son trentième comme ozeki. A ce moment, il a atteint le poids de 150 kilos et son physique est difficile à bouger, mais lors de ce tournoi, les fans vont voir un Kotozakura très différent – pas la moindre hésitation, juste des assauts rapides et puissants sur l'adversaire, qui projettent celui-ci instantanément au-dehors. Le huitième jour, Kotozakura perd contre Kongo ; il doit rencontrer le yokozuna Kitanofuji lors de l'avant-dernière journée. Il se précipite sur le

yokozuna avec de féroces nodowa (poussée sur la gorge de l'adversaire) et le repousse puissamment, écrasant Kitanofuji sur oshitaoshi, ce qui lui permet de remporter son troisième yusho. Cela faisait trois ans et demi qu'il n'en avait pas remporté. Cette victoire est le résultats de tous ses efforts – un entraînement continu et acharné et des luttes constantes pour revenir de ses blessures. Plus encore, à cette époque, Kotozakura finalise sa propre technique d'attaque de l'adversaire en « migi-otsuke » (poussée du côté droit vers le haut) et « hidari-nodowa » (poussée à la gorge du bras gauche).



Ses assauts incessants vers les sommet se poursuivent lors du basho suivant en janvier 1973, qu'il démarre par une série de dix victoires de rang. Le onzième jour, il rencontre l'ozeki Wajima, alors aussi en grande forme avec une seule défaite au compteur. Lors du combat, Wajima obtient rapidement sa prise favorite, main gauche sur le mawashi adverse. Cependant, Kotozakura répond avec son « spécial », de puissantes poussées à la gorge, faisant reculer le haut du corps de Wajima. A l'aide de ces techniques, Kotozakura repousse immédiatement Wajima en dehors du cercle. Plus tard dans le tournoi, Kotozakura perd contre Fukunohana mais achève la compétition avec un autre score de 14-1, son second basho de rang et une promotion méritée au rang de yokozuna.

Le règne de l'« Ozeki Eternel » prend finalement fin après cinq ans et 32 basho. Le cerisier, à la floraison bien tardive, est maintenant resplendissant. Suite à sa promotion comme yokozuna, Kotozakura, prenant exemple sur Tamanoumi, décide d'adopter le dohyo-iri de style shiranui. Beaucoup d'observateurs n'accordent que peu de temps à ce lutteur, déjà âgé de 32 ans et deux mois. Trois tournois après sa promotion, au basho de juillet 1973, Kotozakura est opposé au yokozuna Kitanofuji en kettei-sen (play-off), tous deux ayant fini le tournoi sur le score identique de quatorze victoires pour une défaite. Lors de ce combat, Kotozakura obtient tout d'abord une prise de mawashi à deux mains, puis, lorsque Kitanofuji essaie de replacer sa main droite sur le mawashi, Kotozakura en profite pour le repousser hors du cercle. C'est son premier yusho comme yokozuna et son cinquième en carrière.

Ce tournoi est le point culminant pour le yokozuna Kotozakura. Trois basho plus tard, en janvier 1974, il se retire sur blessure au genou gauche lors de la sixième journée. Il revient au tournoi suivant, atteignant péniblement le kachi-koshi avec huit victoires pour sept défaites. Il se blesse à nouveau au genou lors du tournoi suivant, en mai, et se retire à la troisième journée. Peu avant le début du tournoi de juillet, Kotozakura annonce qu'il met un terme à sa carrière, car il considère avoir atteint ses limites physiques et ne plus pouvoir continuer.

Kotozakura prend à sa retraite le myoseki (nom d'oyakata) de Shiratama, avec l'espoir de fonder un jour sa propre heya et de sortir ses propres lutteurs. Dix jours plus tard, son shisho Sadogatake oyakata meurt brutalement, lui laissant en héritage le myoseki de Sadogatake et la heya.



Kotozakura a vécu une vie d'intégrité et de persévérance durant toute sa carrière de lutteur de sumo. Poursuivant ce style de vie comme oyakata, il continue à mettre toute sa passion dans la recherche et le développement de recrues pleines de promesses, d'où qu'ils viennent et quel que soit leur passé. Preuve en est le nombre de rikishi de qualité issus des rangs de la Sadogatake-beya depuis qu'il en a pris les rênes – l'ozeki Kotokaze, le sekiwake Kotofuji, Kotonishiki, Kotogamine, Kotomitsuki, Kotooshu, Kotoshogiku. Le plus significatif d'entre eux est peut-être bien Kotonowaka, gendre de Kotozakura, qui devrait reprendre le flambeau à la retraite de celui-ci. Avec huit basho (compris ceux dont il se retira) comme yokozuna, ses scores dans ce grade n'ont pas été extraordinaires, mais ses longues années au service de la Kyokai et le dévouement mis dans le développement des prochaines générations de rikishi de talent pourraient bien s'avérer être son plus bel héritage pour les annales du sumo.

Lieu de naissance :	Kurayoshi-shi, Préfecture de Tottori
Date de naissance :	26 Novembre 1940
Nom :	Norio Kamatani
Shikona:	Kamatani → Kotozakura
Heya:	Sadogatake
Premier tournoi :	Hatsu Basho 1959
Début en Juryo :	Juillet 1962
Début en Makuuchi :	Mars 1963
Dernier Basho:	Mai 1974 (dernière apparition sur le banzuke en juillet 1974)
Plus haut grade atteint :	Yokozuna (53ème)
Tournois en Makuuchi :	66
Bilan en Makuuchi :	553 victoires, 345 défaites, 77 kyujo
Pourcentage de victoires :	61.6 %
Yusho :	5
Sansho :	Shukun-sho (4), Kanto-sho (2)
Kinboshi :	2 (Kashiwado, Sadanoyama)
Taille :	182 cm, Poids : 150 kg
Techniques favorites :	Migi-yotsu, yori, oshi
Toshiyori :	Shiratama → Sadogatake

URL de la Sadogatake-beya: http://www.sadogatake.com/page013.html

Le 57ème Yokozuna Mienoumi Tsuyoshi (1948-)

Le 14 septembre 2008, Musashigawa oyakata (ancien yokozuna Mienoumi) prononce son premier discours d'ouverture du basho en tant que Président de la Nihon Sumo Kyokai (Association Japonaise de Sumo), devant un Ryogoku Kokugikan plein comme un œuf. Il a pris ses fonctions tout juste six jours auparavant quand son prédécesseur, Kitanoumi oyakata (le 55ème yokozuna Kitanoumi) a démissionné après que son deshi, le sekitori russe Hakurozan, ait été contrôlé positif à la marijuana.

Depuis quelques temps maintenant, la Kyokai doit faire face à des récriminations au sujet de la conduite indigne de ses rikishi, sur et en dehors du dohyo, qui porterait atteinte au sport national japonais. Il sera très intéressant de voir comment, en tant que Président, Musashigawa parviendra à rendre à l'Ozumo son image de sport intensément compétitif basé sur la classe et la grâce.

Le succès en sumo requiert une détermination tenace et une volonté d'airain pour parvenir à supporter les désillusions, les avanies et les douleurs des blessures et des maladies. La plupart des recrues ne parviennent jamais à devenir sekitori, et la plupart des rares individus qui y parviennent doivent attendre entre cinq et dix années pour y arriver. Mais pour toutes les recrues qui triment encore bien après avoir rejoint l'Ozumo, Mienoumi est l'exemple à suivre, lui qui atteignit enfin le plus haut rang du sumo, yokozuna, après seize années de labeur acharné.

Né sous le nom de Goro Ishiyama en février 1948, Mienoumi est le cinquième enfant d'un travailleur du bâtiment qui combat dans des tournois de sumo locaux. Tirant avantage de son mètre quatre-vingts, Ishiyama senior a alors l'habitude de ramener des récompenses et des prix qui font la joie de ses enfants. Le jeune Mienoumi ressemble beaucoup à son père, ayant de larges épaules et de belles qualités pour la pratique du sumo. Malheureusement, alors que Mienoumi est encore au collège, son père décède brusquement, et la famille commence à connaître des difficultés financières.



Le jeune Mienoumi rejoint un club de judo au collège et, immédiatement après avoir démontré tout son potentiel, il est présenté à l'ancien sekiwake Hajimayama (alors Matsugane oyakata) de la Dewanoumi-beya, simplement pour entendre – par deux fois – qu'il n'est pas assez grand pour connaître le succès.

Après avoir terminé son éducation élémentaire, lui et d'autres jeunes sont engagés au sein d'une usine d'aluminium dans le quartier Edogawa de Tokyo. Toutefois, les conditions de travail y sont absolument terribles, et il décide de rentrer chez lui. Sans argent ni travail, il finit par comprendre que la seule chose qui lui reste à faire pour pouvoir manger à sa faim est l'Ozumo. Bien qu'il n'ait que peu pris en carrure par rapport aux années précédentes, il se sent suffisamment en confiance pour reprendre contact avec la Dewanoumi-

beya. Cette fois-ci il va voir Dewanoumi oyakata (ancien maegashira 1 Dewanohana) personnellement, et il est accueilli dans les rangs. Cependant, à l'examen d'entrée des nouvelles recrues, Mienoumi n'est pas franchement dans les cotes de la taille minimale, et ce n'est qu'à une intervention judicieuse du Kokonoe oyakata (ancien yokozuna Chiyonoyama) de la heya que Mienoumi doit d'être finalement admis.

Coïncidence amusante, c'est lors de ce même examen d'entrée que l'ancien ozeki Asahikuni (actuel Oshima oyakata) arrache les critères minimaux de taille après avoir paraît-il reçu un coup sur la tête de l'un de ses aînés. Mienoumi et Asahikuni ne seront pas uniquement de bons rivaux, mais deviendront des amis, leur relation survivant même au combat fatidique au cours duquel Mienoumi brisera l'épaule d'Asahikuni, précipitant sa retraite de la compétition.



Il y a quarante-cinq ans, les nouvelles recrues du sumo ne se voyaient pas placées automatiquement sur le banzuke après avoir achevé leur mae-zumo. A l'époque, le mae-zumo s'appelait « tobitsuki » (littéralement « l'envolée ») et les combats commençaient sans aucune espèce de shikiri. Les nouvelles recrues devaient gagner quatre combats consécutifs pour aller au niveau suivant : « honshu ». Il leur fallait alors remporter encore quatre combats supplémentaires pour parvenir en jonokuchi.

Mienoumi fait ses débuts sur le dohyo sous son véritable patronyme, Ishiyama, au basho de juillet 1963, mais reste englué dans la classe des honshu et ne fait ses débuts en jonokuchi qu'en novembre 1963. Après être parvenu sur le banzuke, il s'entraîne dur mais semble ne jamais parvenir à gagner en puissance, et les attentes de son oyakata finissent rapidement par s'estomper. Un jour, Mienoumi sent lui-même qu'il n'est plus capable de continuer, et il parvient à s'enfuir jusque chez lui, où sa mère le persuade finalement de reprendre le chemin de la heya.

Persuadé finalement que son nouveau foyer est l'Ozumo, et désireux de couper symboliquement ses liens avec sa famille, il décide d'abandonner son shikona 'familial' d'Ishiyama, et adopte le nouveau shikona de Mienoumi, en référence au nom de sa région natale. Immédiatement après ce changement, au basho de septembre 1966, Mienoumi remporte le sandanme yusho. Une fois un rang élevé de makushita atteint, il remporte facilement suffisamment de combats pour se voir promu en juryo suite au basho de mars 1969. Mienoumi continue de s'engager à fond, passant avec aisance à travers la division juryo en tout juste quatre basho pour effectuer ses débuts en makuuchi au basho de septembre de la même année.

A ce moment, Mienoumi fait alors une taille de 181 cm, mais son poids culmine encore à un chétif 112 kilos, et il lui reste encore à peaufiner un style qui lui permette d'affronter efficacement les maegashira les mieux classés. Quand l'ancien yokozuna Sadanoyama quitte la scène, le vieux shisho passe le témoin à son gendre. Après avoir pris personnellement en charge le programme d'entraînement de Mienoumi, il fait travailler à l'ancien Ishiyama un hidari-sashi solide (prise de mawashi main gauche), les migi-otsuke (pousser son adversaire avec le côté droit de son corps), le yori (poussée frontale) et les nage (projections) durant de pénibles séances d'entraînement.

Mienoumi retient bien les leçons de l'ancien yokozuna. Au tournoi de juillet 1970, pour ses débuts comme

komusubi, Mienoumi bat le yokozuna Taiho lors de la troisième journée, le yokozuna Tamanoumi lors de la cinquième, et l'ozeki (encore à ce moment) Kotozakura lors de la huitième, voyant ses efforts récompensés par l'attribution du shukun-sho. Malheureusement, ce basho s'avère être un rayon de soleil bien passager, et il débute alors une période d'ascenseur entre les rangs de sekiwake et de maegashira 11 qui s'étend sur les cinq années suivantes. L'infection au foie qu'il contracte lors du basho de juillet 1972 ne lui est pas vraiment d'un grand secours également. Avec l'aide de son épouse, Mienoumi tente assidûment de modifier son régime alimentaire en y introduisant plus de légumes, mais il ne se départira jamais durant toute sa carrière sur le dohyo de ses soucis chroniques au foie, qui seront l'un des facteurs majeurs précipitant sa retraite.

En dépit de sa chute au rang de maegashira 10 lors du basho de septembre 1970, Mienoumi connaît alors une réussite exceptionnelle, finissant le tournoi sur un score de onze victoires pour trois défaites et un nul. Le nul survient lors de la onzième journée, après de multiples mizu-iri et un tori-naoshi face au maegashira 6 Futadogake (actuel Araiso oyakata, qui quittera définitivement le monde du sumo en novembre 2008). C'est alors le premier nul prononcé en makuuchi depuis le basho de septembre 1963 et un combat entre le maegashira 10 Ohikari et le maegashira 4 Wakanoumi.



La maladie est-elle le facteur qui déclenche sa volonté de trouver l'âme sœur ? Toujours est-il que Mienoumi se marie après le basho de septembre 1974. Avec le tendre soutien de son épouse Yoko, la santé de Mienoumi s'améliore, et il fait son retour sans les rangs sanyaku en trois basho, battant en chemin le yokozuna Wajima à deux reprises, et le yokozuna Kitanoumi. Son sumo connaît également une transformation impressionnante, gagnant en vitesse, avec des dynamiques et tranchantes projections en dashinage. Son style de sumo est comparé alors à celui du légendaire yokozuna de sa heya, Akinoumi, qui fut celui qui brisa la légendaire série de 69 victoires consécutives de Futabayama.

Au basho de novembre 1975, alors classé sekiwake est, c'est enfin l'heure de Mienoumi. Lors de la onzième journée, il tombe son adversaire pour le titre, Takanohana, avec un uwatedashinage très propre, avant de faire chuter l'ozeki Kaiketsu le lendemain et l'autre adversaire Kitanoumi le surlendemain.

A l'orée du senshuraku, Mienoumi compte alors douze victoires et deux défaites tandis que Kitanoumi a lui onze succès pour trois échecs. Il lui faut battre son camarade minuscule de l'époque de l'examen d'entrée, devenu depuis l'ozeki Asahikuni. Dans un combat à quitte ou double, Mienoumi ne laisse jamais le superbe technicien qu'est Asahikuni se mettre en route, et l'emporte sur yoritaoshi, remportant le yusho qui décide de sa promotion au grade d'ozeki.

Les débuts de Mienoumi comme ozeki sont quelconques, et il parvient à peine à décrocher le kachi-koshi. Les choses empirent même au basho suivant qui le voit se donner une sérieuse blessure à la cheville gauche, et finir avec deux victoires, six défaites et sept absences. Lors du basho de mai 1976, il fait son retour sans que son corps n'ait été véritablement guéri, et il connaît une nouvelle blessure au genou qui le force à se retirer du tournoi, et par conséquent à perdre son rang d'ozeki. Mienoumi fait son retour à ce rang en juillet, après avoir décroché les dix victoires nécessaires pour regagner ce rang suite à une rétrogradation immédiate. Il modifie également son nom de Mienoumi Goro en Mienoumi Tsuyoshi, pour souligner sa volonté de ne plus jamais chuter du rang d'ozeki, ce qui, en dépit de quelques avanies, ne se produira en effet plus.

Fin 1978, les choses s'améliorent très rapidement. Après avoir régulièrement fini avec dix victoires ou plus lors de quatre basho consécutifs, Mienoumi enregistre un jun-yusho lors du basho de mai 1979, battant les yokozuna Wajima et Kitanoumi, tout comme les ozeki Takanohana et Asahikuni. Le basho suivant en juillet 1979 voit Mienoumi perdre d'entrée face au sekiwake Tochiakagi, mais ensuite gagner ses treize confrontations suivantes. Lors de la dernière journée il affronte l'invaincu Wajima, lui bondissant rapidement dessus au tachiai et lâchant une baffe puissante au visage du yokozuna juste avant de tenter un katasukashi. Wajima est finalement contraint de reculer face à un puissant yorikiri, et Mienoumi conquiert ainsi le droit de

disputer un kettei-sen pour le gain du yusho.

Un second yusho potentiel n'a que peu de valeur pour Mienoumi au regard d'une éventuelle promotion au rang de yokozuna. Conscient qu'il ne lui reste que bien peu d'occasions dans sa carrière finissante, il sait qu'un échec maintenant lui assurerait de terminer sa carrière comme ozeki. « Maintenant que je suis parvenu jusque là, je veux gravir le dohyo en tant que yokozuna », dit-il alors. « Je me fiche de savoir si ce n'est que pour un seul basho. Au moins je pourrai montrer cela à tous ceux que je connais ».

Malheureusement pour Mienoumi, Wajima a de l'expérience, et des qualités naturelles auxquelles les autres rikishi ne peuvent que rêver, et il anéantit Mienoumi durant ce kettei-sen si crucial, attaquant avec vivacité de la droite, agrippant le mawashi puis l'amenant fermement à lui avant de le sortir en force.



Mienoumi manque le yusho, mais ses exploits qui l'ont vu finir avec le même score que le vainqueur du tournoi [yusho-doten], après avoir été second lors du basho précédent, font qu'on considère alors qu'il mérite la promotion comme yokozuna. Directement après le basho de juillet 1979, Mienoumi Tsuyoshi devient le 57ème yokozuna à l'âge canonique de 31 ans. Au moment de recevoir les messagers de la Kyokai, le shisho de Mienoumi, Dewanoumi oyakata, fait la déclaration suivante : « Personne ne doit s'attendre à ce qu'il dure dix ans, ni même cinq ans. S'il donne tout à chacune des journées comme si c'était la dernière, et qu'il crame tout en un an, on ne pourra rien lui demander de plus. Notre but est de remporter un yusho. Ma seule exigence envers Goro est qu'il remporte au moins un tournoi avant de tirer sa révérence. C'est tout ce que je demande ».

Lors de ses débuts comme yokozuna au basho de septembre 1979, Mienoumi paraît très emprunté et manquant de tranchant, perdant face à des maegashira dans les premières journées, mais à mesure que le basho se déroule, il commence à montrer sa force en battant les deux yokozuna Wajima et Wakanohana, finissant second du tournoi. Au basho suivant en novembre, Mienoumi est une fois de plus crocheté par sa nemesis Tochiakagi mais il se reprend de belle manière en battant Takanohana et les yokozuna Wakanohana et Kitanoumi dans les trois dernières journées pour finir avec quatorze victoires et son premier yusho en tant que yokozuna. Il satisfait ainsi au souhait le plus cher de son shisho.

Mienoumi lui-même ne se satisfait pas d'un seul et unique yusho en tant que yokozuna, et paraît alors invincible au basho de janvier 1980. Tochiakagi ne peut cette fois l'arrêter, pas plus que ses camarades yokozuna Kitanoumi et Wakanohana. Son combat face à l'ozeki Takanohana lors de la quatorzième journée sera l'un des spectacles les plus enthousiasmant de mémoire d'homme, et deviendra légendaire dans l'histoire de l'Ozumo (la vidéo est disponible sur le site de la Kyokai, http://sumo.goo.ne.jp/eng/kiroku_daicho/mei_yokozuna/mienoumi.html). Le basho s'avèrera être le pinacle de la carrière de Mienoumi. Son score de 15-0 et son second yusho de rang sont d'ailleurs un témoignage assez adéquat sur les commentaires de son shisho sur le fait de « tout cramer en un an ».

Mienoumi n'est plus le même après cette performance, et il annonce sa retraite avant même que l'année ne se soit achevée, remportant autant de combats dans les cinq basho qui suivent son zensho yusho que pour celui-ci. Son corps tout entier commence à tomber en pièces, et ses affections au foie ne cessent pas, lui faisant manquer l'intégralité du basho de septembre 1980. Finalement, après avoir perdu face à Chiyonofuji et au futur sekiwake Tamanofuji, Mienoumi comprend qu'il est temps de partir. Son sumo de yokozuna, bref mais brillant, n'aura déçu ni son oyakata ni tous les fans de l'Ozumo qui auront eu la chance de jouir de ces moments fugaces mais si magiques.

Immédiatement après sa retraite, Mienoumi annonce qu'il va travailler au profit de la Dewanoumi-beya comme Yamashina oyakata, sous la direction du neuvième Dewanoumi oyakata (l'ancien yokozuna Sadanoyama, plus tard président de la Nihon Sumo Kyokai). Toutefois, son vieux shisho, l'ancien maegashira 1 Dewanohana (lui-même plus tard rijicho) montre alors l'estime qu'il a envers son ancienne recrue en lui donnant son ancien toshiyori myoseki Musashigawa juste après le basho. Depuis sa fondation par le 19ème yokozuna Hitachiyama, l'ichimon Dewanoumi se targue d'une règle non écrite interdisant à la heya les schismes – la seule exception jusque là ayant été faite au profit du 27ème yokozuna Tochigiyama, qui fonda la Kasugano-beya. En août 1981, Musashigawa oyakata se voit accorder la permission par son ancien shisho Dewanohana de fonder sa propre heya – la première fois depuis 62 ans que l'ichimon Dewanoumi permet une séparation à l'amiable du groupe.

Comme dirigeant de la heya, l'ancien Mienoumi (après avoir changé son nom de Mienoumi Tsuyoshi en Musashigawa Akihide) bâtit l'une des heya les plus florissante de ces dernières années, menant aux sommets le 67ème yokozuna Musashimaru, le trio d'ozeki Musoyama, Dejima et Miyabiyama, le komusubi Kakizoe et le komusubi Wakanoyama (actuel Yamawake oyakata, qui a la particularité d'avoir été le premier lutteur non-universitaire et non-étranger de la Musashigawa à avoir atteint les rangs sanyaku). Musashigawa a aussi développé les lutteurs hiramaku Buyuzan (actuel Onaruto oyakata) et Daikiko.

En septembre 2008, le conseil d'administration de la Kyokai vote pour Musashigawa oyakata sur le remplacement de Kitanoumi oyakata au poste de Rijicho. Son ancien shisho Dewanohana, alors qu'il était Musashigawa oyakata, se vit aussi demander de prendre ce même poste en décembre 1968 quand le Rijicho Tokitsukaze oyakata (35ème yokozuna Futabayama) décéda brutalement.

Le précédent Musashigawa Rijicho est connu pour avoir été l'homme qui a fait rentrer l'Ozumo dans l'ère moderne en introduisant les caméras pour aider aux décisions arbitrales, et avoir contribué grandement à l'entretien du vieux Kuramae Kokugikan. Sous sa direction compétente, la popularité de l'Ozumo s'accrût tant qu'il fallut construire une nouvelle enceinte, l'actuel Ryogoku Kokugikan – dont on dit que la construction fut intégralement payée cash.

Le monde de l'Ozumo, et le Japon tout entier, attendent désormais de voir si l'actuel Musashigawa Rijicho peut accomplir des merveilles comparables à celles que son shisho bien-aimé fut à même de réaliser.

Né le :	Honmachi Matsusaka-shi, Préfecture de Mie
A :	04 Février 1948
Nom civil :	Goro Ishiyama
Shikona:	Ishiyama, Mienoumi
Heya:	Dewanoumi
Débuts sur le dohyo :	Basho de Juillet 1963
Débuts en Juryo :	Basho de Mars 1969
Débuts en Makuuchi :	Basho de Septembre 1969
Dernier basho:	Basho de Novembre 1980
Nombre de basho en makuuchi :	68
Scores en makuuchi :	543 victoires, 413 défaites, 1 nul, 51 kyujo
Pourcentage de victoires :	56.8
Nombre de yusho en makuuchi :	3
Prix :	5 Shukun, 1 Kanto, 3 Gino
Taille :	181 cm
Poids :	135 kg
Techniques favorites :	Hidari-yotsu, yori, uwatedashinage

Le 60ème yokozuna Futahaguro Koji (1963-)

« Il n'y avait plus d'autre solution, vous voyez... ». Ce sont les mots que prononce avec calme le 68ème yokozuna Asashoryu Akinori à un reporter de la NHK juste après avoir fait l'annonce de son retrait des dohyo au Ryogoku Kokugikan, le 4 février 2010.

Plus tôt dans la journée, le yokozuna Asashoryu et son shisho Takasago n'auraient pas franchement pu imaginer que cette journée pourrait s'achever ainsi. On leur a alors demandé d'assister à une session de la Rijikai (conseil d'administration) de la Nihon Sumo Kyokai, pour s'expliquer sur un incident au cours duquel Asashoryu aurait frappé le manager d'un night club alors qu'il était ivre mort. Asashoryu arrive au meeting muni d'une lettre d'accord évitant toute suite pénale ou civile quant à l'incident. Asashoryu comme Takasago savent tous deux qu'il ne va pas être aisé de convaincre les directeurs mais ils semblent plutôt confiants que dans le pire des cas, le sujet sera clos avec une suspension et une perte de salaire. Ils se trompent alors clairement sur la colère exprimée par la majorité des directeurs au sujet d'une série de problèmes qu'Asashoryu à causés depuis plusieurs années.

Ce sont en particulier deux directeurs externes (l'un étant un ancien directeur de police du Japon et l'autre un célèbre avocat) qui sont convaincus que la Kyokai ne doit pas encore donner la même impression au public qu'elle n'est pas capable de traiter sévèrement et efficacement l'un des siens après des actes répréhensibles. Quelques heures avant la réunion des directeurs, le Rijicho Musashigawa oyakata reçoit lui une lettre du Comité de Délibération des Yokozuna conseillant au yokozuna Asashoryu de démissionner de ses fonctions. Si Asashoryu a encore une toute petite chance de rester au sein de la Kyokai, elle passe par une admission sincère et une repentance de ses fautes face aux directeurs.

Au lieu de cela, Asashoryu commence sa défense en déclarant qu'il n'a pas du tout employé de violence. Certains des directeurs sont alors si énervés qu'ils sont prêts à le démettre de son rang de yokozuna sur-le-champ. Cela signifierait qu'Asashoryu perdrait sa prime de départ mais également que la Kyokai couperait également totalement les ponts avec le yokozuna régnant et ne lui permettrait même pas d'avoir une cérémonie de retraite digne de ce nom au Kokugikan, un événement qui peut permettre à Asashoryu un gain financier de quelque cent millions de yens.

Certains directeurs ont encore quelque sympathie à l'égard d'Asashoryu. Ce sont en particulier trois oyakata, Tomozuna, et les anciens yokozuna Kitanoumi et Chiyonofuji qui demandent une interruption de la réunion afin de tenter de convaincre Asashoryu de remettre de son plein gré sa démission pour qu'au moins celui-ci soit à même de quitter son rang en préservant tous les droits et privilèges acquis à un yokozuna au moment de son retrait de la carrière active.

Sentant enfin la gravité de la situation, Asashoryu fait alors la seule chose intelligente qu'il lui reste à faire : se retirer avec dignité. Il comprend qu'un retour pour lui dans l'Ozumo est désormais impossible. Lui et son shisho reviennent dans la salle de réunion quelques minutes après pour annoncer son retrait de l'Ozumo. Comme par enchantement, les chaînes de télévision commencent à titrer sur le scoop de sa retraite en moins d'une heure. Des éditions spéciales de journaux sont éditées quelques heures après son retrait.

Ce n'est pas un hasard si la plupart des articles sont accompagnés d'entrefilets sur les deux autres yokozuna qui furent également contraints de quitter leur rang, le 39ème yokozuna Maedayama et le 60ème yokozuna Futahaguro.

Maedayama fut contraint de quitter l'Ozumo après la publication dans les journaux d'une photo de lui en train d'assister à un match exhibition de baseball, alors même qu'il était kyujo (somme toute un incident similaire à l'incident du match de football d'Asashoryu). Ce qui aggravait les choses était que cela se déroulait en plein basho et que pas un seul des officiels de la Kyokai ou même aucune personne au sein de sa heya n'était au courant. Ils se sentirent tous trahis. En dépit de la promesse de Maedayama de revenir pour le senshuraku, la Kyokai n'accède pas à sa demande. Maedayama comprend alors qu'il a perdu les soutiens dont il avait besoin pour rester dans l'Ozumo et annonce à contrecœur son retrait des dohyo.

Toutefois, l'incartade de Maedayama peut être considérée comme bien bénigne quand on la compare à celles de Futahaguro. Tout comme Asashoryu, il a été accusé de violences envers une tierce personne, mais dans

son cas il ne put venir s'expliquer sur les circonstances ni même ne fut autorisé à venir se défendre puisque son shisho de l'époque, l'ancien Tatsunami oyakata (moto-sekiwake Annenyama Osamu) envoya les papiers de démission de Futahaguro à la Kyokai sans qu'il n'y ait consenti ni même eu connaissance, et donc par essence Futahaguro n'a rien eu d'autre à faire que récupérer ses affaires et quitter les lieux.

Il reste encore aujourd'hui quelques questions sans réponses sur les circonstances de son départ de l'Ozumo, et Futahaguro lui-même ne s'est jamais totalement ouvert sur l'incident en lui-même. Les médias japonais, qui l'ont attaqué sans cesse tout au long de son calvaire ont continuellement depuis répété la même version, en dépit de nouveaux faits qui pourraient laisser penser que Futahaguro a peut-être été plus une victime qu'un auteur de violence comme cela fut rapporté à l'origine. Les médias ont déjà montré qu'ils n'ont que peu d'entrain à admettre d'éventuelles erreurs passées de leur part.

Si Futahaguro a montré dès ses tout débuts des potentialités hors du commun, il n'a jamais été à même d'exploiter pleinement tous ces talents pour être un rikishi véritablement couronné de succès. Du fait même que ses aptitudes étaient aussi évidentes, il ne fut jamais proprement dirigé et en conséquence son manque de discipline devint légendaire. Tout au long de sa carrière active il fut connu pour être paresseux et montrait un dégoût prononcé des séances d'entraînement difficiles, trouvant perpétuellement l'une ou l'autre excuse pour en éviter tout ou partie. Dès qu'un rikishi de ses aînés le confrontait à une rigoureuse séance de travail, il allait se plaindre à son shisho qui se contentait alors d'admonester le rikishi ancien pour gâcher cet extraordinaire talent. Il fut tant choyé et bénéficiait de tant d'égards de la part des responsables de la heya et de son shisho qu'il ne lui fallut pas longtemps pour aller et venir comme bon lui semblait et de ne faire que ce que bon lui semblait.

Son shikona Futahaguro ne fut adopté qu'à sa promotion au rang de yokozuna, même sur le certificat de promotion le nom indiqué est celui de Kitao, son patronyme véritable. Il a combattu tout au long de sa carrière jusqu'au rang de yokozuna en tant que Kitao, et en ce sens on peut dire qu'il connut ses plus grands succès comme Kitao. Kitao lui-même souhaitait garder ce nom pendant toute sa carrière à l'instar du 54ème yokozuna Wajima, mais son oyakata et les autres responsables au sein de la Tatsunami-beya souhaitaient eux un shikona de yokozuna plus en accord avec leur vénérable heya. Ce shikona est un amalgame des shikona des deux plus grands yokozuna de la Tatsunami-beya, le 35ème yokozuna Futabayama et le 36ème yokozuna Haguroyama.

Comme c'est souvent le cas avec un changement de shikona effectué tardivement dans la carrière d'un lutteur, ce shikona finit par être impopulaire parmi les fans de sumo, beaucoup le désignant encore par son ancien nom de Kitao longtemps après sa promotion comme yokozuna. Ce shikona finit même par être le sujet de caricatures du dessinateur Yaku Mitsuru, décrivant son porteur comme détestant « deux fois plus » l'entraînement ('Futa' signifie deux en japonais) que l'autre 'haguro' de la heya, Wakahaguro, connu lui aussi pour sa détestation des séances d'entraînement.

Tout comme Futahaguro, Wakahaguro avait lui-même à son arrivée à la heya montré des potentialités illimitées. Il fit des progrès rapides et atteignit la makuuchi à l'âge de 20 ans, une chose assez rare à son époque. Mais il n'écouta jamais les conseils de ses anciens et devint de plus en plus détestable après sa promotion comme ozeki. Ce trait de personnalité est l'une des causes majeures du fait qu'il n'ait terminé sa carrière que comme ozeki, bien qu'il ait eu toutes les qualités physiques pour devenir un yokozuna. Il ne changea jamais sa façon d'être, préférant la facilité même après avoir quitté le sumo actif. Après avoir quitté la Kyokai, il fut un temps emprisonné pour une tentative de trafic d'armes à l'intérieur du Japon.

Futahaguro Koji (nom véritable Koji Kitao) commence l'entraînement de sumo dès l'école élémentaire, du jour où l'école se dote d'un dohyo dans ses locaux. On ne peut douter à cette époque de son amour pour le sumo puisqu'il a alors l'habitude de compléter son entraînement en se levant tous les matins à cinq heures pour aller courir cinq kilomètres. Ses capacités pour le sumo sont très au-dessus de la norme, à l'évidence, et il remporte alors tous les tournois locaux auxquels il se présente.

Après être sorti de l'école primaire, il poursuit l'entraînement de sumo en dépit du fait que son collège ne dispose pas d'un club de sumo. Pas encore connu sur le plan national, le jeune phénomène de la préfecture de Mie a cependant une réputation qui croît dans l'Ozumo. Par l'entremise d'un supporter de la Tatsunami-beya, Koji est invité à venir partager l'entraînement de cette heya alors qu'il est en quatrième, et lors d'un

tournoi disputé à l'école de formation du sumo de la Kyokai, il dispose avec facilité de tous ses adversaires. Il s'entraîne également au lycée, où même là il ne trouve pas d'opposition à sa mesure.

Le père de Koji étant un dirigeant d'une importante compagnie de construction, il souhaite que son fils aille au moins au lycée, mais Koji a pris sa décision. Il rejoint l'Ozumo à la condition que s'il n'est pas parvenu à devenir sekitori dans les cinq ans, il retournera chez lui (Kitao parviendra en juryo en tout juste cinq années).

Les rikishi de grande taille ont souvent des problèmes de puissance de jambes, et connaissent des difficultés face à des adversaires bien plus petits, mais Kitao est différent de tous les autres rikishi de grand gabarit. Il n'a pas de difficultés à abaisser son centre de gravité et, employant avec facilité son hidari-uwate, il se prévient tranquillement des attaques des rikishi de petite taille. Il est d'emblée évident qu'il a d'extraordinaires capacités de sumotori. En y ajoutant son physique supérieur, il est capable de battre tous les adversaires qui lui font face avec aisance et sans efforts. Depuis le début de son entraînement de sumo à l'école primaire, il a compris qu'il peut battre n'importe quel adversaire sans avoir à subir un entraînement spécifique d'aucune forme, et son attitude ne change pas à son arrivée dans l'Ozumo.

Ceci combiné avec une enfance gâtée et une nature globalement paresseuse fait qu'il devient rarissime de le voir s'entraîner sur le dohyo ou de s'imposer quelque sorte de session d'entraînement au sein de la heya. Ce gamin peut battre n'importe qui, se dit son shisho, qui en peu de temps finit par baser tout l'avenir de sa heya sur le seul Kitao. Naturellement, le shisho laisse Kitao faire tout ce que bon lui semble, et instruit les autres de ne pas être trop durs avec lui. De son côté, Kitao sait qu'il peut revenir chez lui à tout moment et travailler chez son père. Dès qu'il doit faire face à une séance d'entraînement un tant soit peu difficile, sa phrase traditionnelle devient : « Merci pour tout les gars mais je rentre chez moi ».



En fait, sa fuite de la heya devient légendaire. Il se blesse au dos et doit être kyujo au basho de mars 1982. Au cours d'un kyujo officiel, un rikishi est censé être en traitement dans un hôpital ou se reposer dans sa heya, mais Kitao s'empresse de retourner chez ses parents où il sait pouvoir être gâté. Mais cette fois-ci même son père est effaré de la conduite de son fils et il le chasse de sa maison, le renvoyant à la heya. Avec le père de Kitao de son côté, pour cette fois le shisho n'a aucun mal à sanctionner Kitao en le mettant de corvée de latrines pendant un an. C'est peut-être le grain de la discorde future entre Kitao et son shisho, le premier ne pardonnant pas ce qu'il considère comme un traitement minable de la star en herbe qu'il est. Au fond de lui, il est depuis toujours convaincu qu'il est spécial, dépassant les autres de la tête et des épaules.

Un an plus tard, à son plus haut rang jusqu'alors de makushita 3e, au basho de juillet 1983, il se blesse à nouveau et décide de se rendre à la station thermale d'Izu. Il commence à se dire qu'il peut se passer de toutes ces douleurs et blessures. Il décide alors de quitter l'Ozumo pour de bon. Apprenant la nouvelle, Tatsunami oyakata se rend au spa immédiatement et lui promet à peu près tout ce qu'il peut promettre pour qu'il reste dans le sumo. Kitao est plus proche que jamais d'une place chez les sekitori et l'oyakata ne peut se permettre de le laisser partir maintenant. Kitao lui-même sait que s'il est promu en juryo, il pourra vivre autre part et pourra devenir bien plus indépendant tout en gagnant son propre salaire. Il accepte de rester non pas parce qu'il a redécouvert la passion qu'il avait à l'école primaire, mais parce qu'il comprend qu'il peut vivre ailleurs et sortir de la supervision de son oyakata et des rikishi plus âgés.

Il devient clair comme de l'eau de roche que Kitao n'a jamais appris le sens des expressions « assoiffé de succès », « patience » ou « force de la volonté » même si elles reviennent au visage régulièrement. Bien qu'il ne se soit quasiment jamais astreint à un entraînement véritablement éreintant, avec son physique béni des dieux, son talent et sa vista diaboliques, Kitao est promu en juryo au Hatsu basho 1984 et dans la même année, il parvient en makuuchi.

Après avoir fini avec un score de 12-3 et le jun-yusho au basho de novembre 1985 comme sekiwake est, Kitao est promu ozeki. Il remporte cette promotion en devançant deux rikishi majeurs nés la même année que lui, Konishiki et Hokutoumi, qui sont eux connus à l'époque pour la dureté de leurs séances d'entraînement. Le brutal régime d'entraînement de Hokutoumi est particulièrement réputé, et contraste avec l'indolence de celui de Kitao.

A ce moment-là, Kitao est devenu un imposant homme de 199 cm pour un poids de 152 kilos, qui a toujours aussi peu de soucis avec des adversaires moins doués que lui mais qui commence à connaître des difficultés face à ceux qui possèdent du talent et le fructifient par un entraînement rigoureux, comme Konishiki et Hokutoumi. Le score en carrière de Kitao face à Hokutoumi sera de 9 victoires contre 8 défaites, tandis qu'il restera à égalité avec Konishiki à 9 partout. Même avec un entraînement au rabais, il reste compétitif face à un futur yokozuna et un futur ozeki.

A sa promotion comme ozeki, son shisho et les officiels de la Tatsunami-beya l'enjoignent de prendre le shikona de Futahaguro, dans l'espoir de faire revivre les fières traditions de la Tatsunami-beya. Mais Kitao n'en fait qu'à sa tête, et fait clairement comprendre qu'il prend seul ses décisions.

Au basho de mai 1986, l'ozeki est Kitao demeure invaincu au soir du dixième jour, et se retrouve seul en tête dans la course au yusho. Il lui reste à affronter un sekiwake (Hoshi, futur yokozuna Hokutoumi), trois ozeki et un yokozuna pour les cinq journées restant à disputer. Il est confiant de remporter son premier yusho, sentant qu'il peut battre tous les adversaires qu'il lui reste, à la possible exception de Chiyonofuji. Toutefois, il finit par perdre face aux ozeki Wakashimazu et Onokuni (plus tard yokozuna) et face à Chiyonofuji au senshuraku. Mais son score de 12-3 est suffisant pour lui valoir le jun-yusho. Il est toujours face à un obstacle de choix du nom de Chiyonofuji. Mais si quelqu'un peut finir par stopper Chiyonofuji, le consensus est général pour établir que cela peut être Kitao. On est quand même encore en plein Âge d'Or de Chiyonofuji, qui remporte là son seizième basho avec un score de 13-2.



Kitao est déterminé à remporter le yusho au basho suivant en juillet, son rival Hoshi ayant lui remporté son premier tournoi lors du basho de mars 1986. Kitao est convaincu que c'est désormais son tour de l'emporter alors qu'il pense aborder ce basho dans les meilleures conditions possibles. Comme prévu il n'a aucun mal à écharper ses adversaires dans les dix premières journées, disposant même avec une relative aisance de l'ozeki Wakashimazu lors de la dixième journée. Puis il affronte sa némésis Hoshi. S'il y a un rikishi contre lequel Hoshi veut absolument ne pas perdre, c'est bien Kitao. Hoshi montre une intensité encore plus forte qu'à l'accoutumée et bas Kitao lors de la onzième journée. Hoshi a lui aussi ses propres ambitions pour le yusho, puisqu'il ne compte alors que deux défaites et est encore en chasse sur Chiyonofuji qui est toujours invaincu.

Kitao, avec un score de 13-1, doit une nouvelle fois affronter Chiyonofuji au senshuraku, qui se présente lui à 14-0. Pour remporter son premier yusho, Kitao doit passer au travers du mur et emmener Chiyonofuji en kettei-sen. Kitao se souvient parfaitement de sa défaite au basho précédent et est déterminé à ne pas tomber dans le même piège. Il insère fermement ses mains sur le mawashi du Loup, et le sort sur uwatenage. Il est enfin à la hauteur du grand yokozuna Chiyonofuji, avec 14-1 au senshuraku. Malheureusement, Kitao semble avoir épuisé toute son énergie mentale et physique dans le musubi-no-ichiban, et il est incapable de rééditer sa performance lors du kettei-

sen, cédant à Chiyonofuji sur yorikiri. Chiyonofuji remporte son 17ème yusho et Kitao enregistre un nouvel équivalent-yusho, qui suit son précédent jun-yusho.

Les directeurs de la Kyokai sont quasiment euphoriques d'avoir l'occasion de solliciter au Conseil de Délibération des Yokozuna de discuter de la promotion de Kitao comme yokozuna. Il y a un bouchon au rang d'ozeki puisque Hoshi se dirige vers sa promotion à ce rang avec un 12-3 comme sekiwake est, et deviendrait le sixième ozeki. En compagnie de Kitao, on trouve Onokuni, Asashio, Wakashimazu et Hokutenyu, mais il n'y a qu'un seul et unique yokozuna, Chiyonofuji. Il y a un besoin urgent de trouver un autre yokozuna à opposer au règne de Chiyonofuji pour commencer une nouvelle ère du sumo.

Les riji savent qu'ils ont un défi majeur et font un pari osé en faisant acclamer Kitao par le Comité des Yokozuna car Kitao arrive avec un dossier plutôt chargé d'incartades diverses en sa défaveur. Les membres du comité sont clairement divisés quant à savoir si Kitao possède les qualités d'un yokozuna en dépit de ses scores flatteurs et réguliers. Un membre pose à haute voix la question de savoir si Kitao est qualifié pour être promu puisqu'il n'a jamais remporté un seul yusho par le passé, ajoutant qu'il le considère comme trop immature pour être promu à ce rang. Le comité s'enfonce dans un inextricable bourbier.

Les riji décident de s'en mêler, le Comité étant dans l'impasse et qu'aucune décision n'est prise. Au final, la Kyokai exprime clairement qu'elle souhaite un nouveau yokozuna, un jeune yokozuna de 22 ans pour rivaliser avec Chiyonofuji et symboliser le sang neuf qui arrive au sein de l'Ozumo.

Kitao représente un sumo jeune et vital, faisant souvent la démonstration d'un sumo surpuissant en employant à plein ses presque deux mètres pour plus de 150 kilos. Kitao est parfait pour le rôle, en contraste avec le style de sumo compact et mince représenté par Chiyonofuji.



Avec sa promotion comme yokozuna, Kitao est finalement convaincu d'adopter son nouveau shikona, Futahaguro, qui combine les shikona de deux grands yokozuna de sa Tatsunami-beya, Futabayama et Haguroyama. Le nom est proposé par le président de la Kyokai d'alors, Kasugano oyakata, ancien yokozuna Tochinishiki. Cette fois-ci Kitao ne peut aussi facilement décliner le changement de nom quand la proposition émane du président de la Kyokai et ancien yokozuna. Suivant la tradition du yokozuna Haguroyama de la Tatsunami-beya, Futahaguro adopte le style shiranui pour son dohyo-iri, même si l'on sait à l'époque qu'il peut être le signe d'une existence courte comme yokozuna. C'est l'ancien yokozuna Kotozakura (moto-oyakata Sadogatake) qui enseigne le style shiranui à Futahaguro.

Le basho suivant en septembre 1986 est sans doute un présage des jours sombres à venir puisque Futahaguro ne peut même pas aller au-delà de la septième journée, se retirant du basho après avoir souffert sa troisième défaite contre Asahifuji la veille, et concédant le fusen à Konishiki. Trois basho plus tôt en mai, c'était Kitao qui avait blessé le genou droit de Konishiki si sévèrement que Konishiki n'allait jamais véritablement en récupérer. Konishiki tentait un tsuri quand Kitao plaça un sabaori et tous deux chutèrent du dohyo avec leurs poids sur la seule jambe de Konishiki, soit près de 400 kilos puisque Konishiki avoisinait les 240 kilos à cette époque. Le son de l'os de Konishiki se fracassant résonna dans l'enceinte.

C'était alors leur deuxième combat d'affilée puisque le premier avait engendré un mono-ii même si beaucoup avaient, comme le gyoji, vu Konishiki l'emporter. Les shimpan en décidaient autrement, un torinaoshi était disputé, et le reste appartient à l'histoire. La blessure devint le glas de la carrière de Konishiki qui devint ensuite ozeki mais dont sans cette blessure, beaucoup des fans pensent qu'il eût pu devenir yokozuna, même si lui-même n'a jamais attribué à cette blessure cette non-promotion. Un an plus tard, au Haru basho 1987, c'est Konishiki qui infligea une grave blessure à Hokutenyu qui ne fut jamais à même de récupérer ni de pouvoir disputer ses chances de promotion comme yokozuna, lors même qu'il avait remporté le jun-yusho au basho précédent.

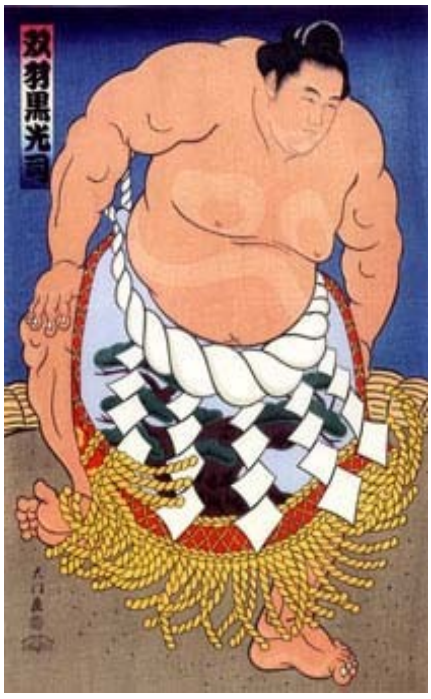
De retour suite à son retrait de mi-basho, Futahaguro montre un sumo de yokozuna en novembre 1986, ne

cédant que face à deux ozeki et un yokozuna, finissant sur un solide 12-3. Il semble vouloir démontrer qu'il est bien à sa place, qu'il a changé ses manières et qu'il est digne d'être yokozuna.

Malheureusement, tout ceci s'avère n'être qu'une façade. A sa promotion comme yokozuna, son comportement à l'égard des autres s'est fait encore plus exécrable et son taux d'absentéisme au cours des séances d'entraînement reste inchangé. Avec cette promotion, il s'avère qu'il développe une folie des grandeurs, traitant les autres avec un mépris affiché. A ce moment, il n'est plus un gamin pourri-gâté mais est devenu un véritable adulte doté d'un caractère particulièrement cyclothymique et méchant. Ce sont ses tsukebito qui subissent les premiers tout cela, et il paraît évident que tout va se finir sur un incident majeur.

Tout se déclenche un an plus tard, en octobre 1987. Futahaguro se met apparemment en colère sur un sujet complètement anodin et frappe son tsukebito Yamamami. Cinq autres tsukebito se montrent solidaires de Yamamami, sentant qu'ils ne peuvent plus non plus supporter le traitement violent et imprévisible que leur inflige Futahaguro, et ils s'enfuient ensemble. Les choses s'avèrent rapidement un embarras majeur pour la heya et l'Ozumo qui sont vus comme cautionnant la violence au sein de leurs rangs. Les riji et les officiels de la heya tentent par tous les moyens d'enrayer l'escalade et finissent par convaincre Futahaguro de s'excuser auprès des six tsukebito, évitant là une crise majeure.

Pendant ce temps, ses scores de yokozuna sur le dohyo demeurent aussi peu convaincants que jamais, puisqu'il effectue deux contre-performances avec un 9-6 en juillet et un 8-7 en septembre 1987, nettement dans l'ombre des deux yokozuna de la Kokonoe-beya, Chiyonofuji et Hokutoumi (l'ancien Hoshi). Il continue à se baser sur son seul talent naturel plutôt que sur le travail, mais il est maintenant conscient qu'il lui faut prouver sa valeur en tant que yokozuna au prochain basho, après avoir causé un incident si retentissant.



Tout juste promu yokozuna, Onokuni doit faire ses débuts à ce rang en novembre 1987, mais toute l'attention se porte sur Futahaguro dont tout le monde attend de voir s'il s'est amendé et peut enfin se concentrer sur son sumo. Futahaguro lui-même semble enfin raviver de ses cendres sa véritable personnalité, avec une série de victoires consécutives jusqu'à la douzième journée. Il finit avec deux défaites face à Hokutoumi et Chiyonofuji et manque le yusho, car Chiyonofuji est tout simplement inarrétable en gagnant sur zensho-yusho son 22ème tournoi. Cela dit, le 13-2 établi par Futahaguro est sa meilleure performance depuis sa promotion comme yokozuna, et il apparaît comme n'ayant été affecté en rien par l'incident.

Le basho terminé et l'année 1987 sur le point d'être achevée, on pense alors que Futahaguro est enfin en train de concrétiser son véritable potentiel, suivant en cela les majestueux pas du grandissime yokozuna de la Tatsunami-beya, Futabayama.

C'est précisément au moment où l'avenir de Futahaguro dans le sumo apparaît radieux que ce qui au départ ne s'était engagé que comme une inoffensive conversation sort alors de tout contrôle et l'engouffre dans une spirale qui va le mener au final à une autodestruction complète.

Les choses commencent tout doucettement. L'histoire commence ainsi : son shisho apprend de la part d'une recrue de la heya que Futahaguro se plaint du chanko servi au sein de la heya, affirmant qu'il est si mauvais qu'il ne peut en avaler ne serait-ce qu'une bouchée. On pense alors que tout le monde doit être habitué aux sempiternelles complaintes de Futahaguro sur à peu près tous les sujets. Mais pour une raison indéterminée, le shisho ne laisse pas passer cette fois-ci et une violente dispute s'ensuit entre Tatsunami oyakata et Futahaguro. Ce qui fait empirer les choses est qu'on dit que Futahaguro frappe alors le supporter de la heya et l'épouse de son shisho qui tentent désespérément de séparer les deux hommes. Certaines sources parlent de blessures indéterminées pour l'okamisan et le supporter.

Tout cela se produit le 22 décembre 1987. Tandis que Futahaguro part s'enfermer chez lui, Tatsunami

oyakata se rend illico aux bureaux de la Kyokai pour y déposer les papiers de retraite de Futahaguro de l'Ozumo, sans le consentement express de ce dernier. Les directeurs de la Kyokai sont pris au dépourvu, tout ceci se produisant alors qu'ils sont en pleine préparation des festivités du Nouvel An. Le 31 décembre, les riji tiennent une réunion extraordinaire. On les a informé que plusieurs oyakata avec à leur tête Takekuma oyakata (moto-sekiwake Kitanonada) ont tenté de convaincre Futahaguro de rester, mais qu'il reste fermement campé sur sers positions et n'en changera pas. Les directeurs n'ont alors d'autre choix que de respecter le souhait de son oyakata de le démissionner sur le champ (ils auraient pu choisir de « l'expulser » [jo-mei], une sanction bien plus grave, mais ils sont réticents à l'appliquer à leur yokozuna). Traditionnellement les yokozuna et ozeki sur le départ se voient allouer une somme d'argent en reconnaissance de leur contribution à l'Ozumo, mais Futahaguro devient alors le premier et seul yokozuna à se voir privé de ce bonus, comme premier et seul yokozuna en activité démis de ses fonctions dans toute l'histoire de l'Ozumo.

Futahaguro quittant le monde du sumo non pas en raison d'une blessure ou d'avoir atteint ses limites physiques, mais apparaissant comme ayant fui au milieu de la nuit, les sentiments du public à son égard sont particulièrement sévères. Ils voient un jeune homme de 24 ans, qui n'a jamais satisfait les attentes placées en lui mais au contraire gâché un potentiel et un talent qui n'avaient pas d'égal et jeté aux orties ce qui eût pu être un brillant avenir comme yokozuna.

Futahaguro n'aura servi que huit basho comme yokozuna (son nom apparaît dans le banzuke suivant du Hatsu 1988 même s'il est parti depuis longtemps quand le basho démarre), ne remportant pas ne serait-ce qu'un seul yusho dans toute sa carrière. Dans la longue histoire de l'Ozumo, il n'est pas d'autre yokozuna qui ait vu sa carrière écourtée d'une manière aussi catastrophique.

Il ne fait pas de doute que ces évènements sont une tragédie personnelle d'une importance très significative, mais c'est également une grande perte pour le monde de l'Ozumo. Le yokozuna Chiyonofuji admettra après sa retraite que si Futahaguro était resté plus longtemps, sa carrière en eût peut-être été écourtée ou son palmarès eût été moins étoffé. Avec un Futahaguro rivalisant pour tous les yusho, la question est en suspens quant à savoir si Chiyonofuji aurait pu réaliser sa série victorieuse de 53 succès, ou dépassé les 1000 victoires en carrière. Contre Chiyonofuji, Futahaguro reste sur un score de 6 victoires contre 8 défaites (hors yusho kettei-sen), les trois rencontres en kettei-sen comme yokozuna s'étant elles toutes soldées par des défaites de Futahaguro. Celui-ci n'aura par conséquent jamais occupé la position de higashi sei-yokozuna (sommet du banzuke) durant son court temps de présence à ce grade.

Après sa « retraite » de l'Ozumo, Kitao décide de gagner sa vie en tant que commentateur sportif. Il a toujours été intéressé par le travail d'analyste sportif. Même à l'époque où il faisait encore du sumo, il fut le premier rikishi à acheter un ordinateur personnel et commença à rassembler des statistiques sur les autres rikishi. S'autoproclamant « Aventurier des Sports », il contribue à des articles pour toute une série de magazines. Même si Kitao ne se dit pas intéressé, les fans attendent alors de lui qu'il tente l'aventure dans la lutte professionnelle car il est toujours dans la fleur de l'âge et paraît être en très bonne forme physique.

Et donc en février 1990, il effectue dans un tintamarre médiatique ses débuts au sein de la New Japan Professional Wrestling, paradant dans l'énorme Tokyo Dome sur une musique de Demon Kogure Kakka (chanteur du groupe métal Seikiatsu et plus tard grand commentateur de sumo), « battant » le réputé lutteur américain Bam Bam (Scott) Bigelow. Ayant reçu un entraînement spécifique du légendaire Lou Thesz, Kitao tente de s'inspirer de Hulk Hogan mais ses qualités de lutteur n'iront jamais au-delà d'un niveau moyen du fait de son penchant à escamoter les séances d'entraînement.

Il est clair dès l'instant où il met un pied sur les rings de lutte pro qu'il s'attend à être traité comme un yokozuna en activité et un roi du ring en dépit de ses nombreux défauts. Son attitude arrogante, qu'elle soit un rôle ou pas, ne parvient jamais à enflammer le cœur des fans de lutte. La lune de miel est achevée avant même d'avoir débuté, les fans le quittant immédiatement. Même dans le rôle du méchant, les fans lui crient de rentrer chez lui et de sonores huées s'ensuivent. Le contraste est saisissant avec un autre ancien yokozuna, Wajima, lui aussi passé en lutte pro mais encouragé chaudement par les fans.

La rupture avec la New Japan Professional Wrestling intervient assez brusquement après un commentaire raciste de sa part à l'encontre du lutteur star de cette organisation, Riki Choshu, qu'il qualifie de « fils de

pute coréenne » (Choshu, élevé au Japon, est originaire de Corée).

A ce moment, une autre grande star de la lutte pro au Japon, Genichiro Tenryu, lance une ligue professionnelle rivale appelée SWS et sponsorisée par une grande chaîne de magasins d'optique, « Megane Super ». Mais même dans cette toute nouvelle ligue, Kitao finit par se retrouver dans une controverse majeure. Il est opposé à un ancien rikishi, John Tenta (ancien rikishi de makushita Kototenta de Vancouver, Canada, invaincu dans sa courte carrière dans l'Ozumo). Alors que Tenta essaie de contraindre Kitao à des mouvements de lutte, Kitao refuse clairement d'aller sur ce terrain et finit par perdre le combat sur pénalité. Après sa défaite, Kitao s'empare d'un micro et apostrophe Tenta : « Tu ne connais rien d'autre que le yaocho, connard ! », lui dit-il sous les huées de la foule. On est encore à une époque où un mot tel que « yaocho » n'est jamais prononcé en lutte professionnelle. Le contrat de Kitao avec la SWS s'achève rapidement.

Même après avoir été démissionné de SWS, Kitao ne parvient pas à quitter complètement le monde du sport. En 1992, il participe à la nouvelle organisation UWF de Nobuhiko Takada, puis rejoint les tournois organisés par une nouvelle fédération du nom de PRIDE. Kitao a peut-être aussi derrière la tête l'ambition de monter son propre organisme puisqu'il créée sa propre structure d'entraînement, le Kitao Dojo, pour former de nouveaux athlètes, en 1994.

Après sa première victoire dans un tournoi de PRIDE tenu en octobre 1997, Kitao annonce qu'il a accompli tout ce qu'il souhaitait faire dans les arts martiaux et qu'il va se retirer des compétitions dans l'année. Il approche les 35 ans, dix années tumultueuses se sont maintenant écoulées depuis son départ du monde de l'Ozumo. Kitao a énormément mûri depuis lors, et un changement de garde s'est également accompli dans l'Ozumo.

En janvier 1999, l'ancien komusubi Asahiyutaka de l'Oshima-beya prend sa retraite pour reprendre la Tatsunami-beya. Même à l'époque où il était le shisho de la heya, il existait des rumeurs persistantes au sujet de Tatsunami oyakata concernant des pratiques financières douteuses et des rumeurs qu'il accaparait les revenus de ses rikishi. Si Kitao n'a jamais révélé publiquement comment il a pu être dépossédé de toutes les primes additionnelles qu'il reçut comme yokozuna et ozeki, d'autres rikishi commencent à sortir de l'ombre pour lancer des accusations.

Les ennuis commencent quand Asahiyutaka accuse son beau-père (il a épousé sa fille pour reprendre la heya) de s'être mis dans la poche tous les revenus dégagés par son danpatsu-shiki. Une querelle s'ensuit qui s'achève par le divorce d'Asahiyutaka, qui est contraint peu après de quitter les infrastructures de la heya. L'ancien Tatsunami oyakata le poursuit même en justice pour lui réclamer 175 millions de yens en dédommagement du toshiyori myoseki de Tatsunami (il perdra au final devant la Cour Suprême du Japon).

Avec la rupture consommée de la Tatsunami-beya d'avec son ancien oyakata, un nouveau mouvement apparaît dans l'Ozumo pour réévaluer les conditions du départ de Kitao de sa heya et de l'Ozumo. En tant qu'organisation, la Kyokai n'a pas encore reconnu le retour de Kitao au sein de l'Ozumo, mais Kitao s'est vu invité par le nouveau Tatsunami oyakata comme conseiller spécial au sein de la heya. L'homme qui a contribué au retour de Kitao dans la heya est l'ancien makushita et actuel sewanin de la Kyokai, Haguroumi, qui fut l'un des tsukebito de Futahaguro. Pas plus Kitao que Haguroumi n'ont encore tout dit sur l'incident originel, mais des sources bien informées s'accordent pour dire que la plupart des faits qui se seraient produits ont en fait été fabriqués de toutes pièces par le précédent Tatsunami oyakata.

Les spéculations actuelles tournent en fait autour de l'implication de l'ancien Tatsunami oyakata et de Kitao (sans qu'il n'en ait eu connaissance) dans des histoires financières avec des membres de la pègre, ce qui mettait Kitao dans une situation ingérable et l'empêchait de poursuivre sa carrière comme yokozuna. On dit que l'oyakata a en outre capté l'ensemble des primes reçues par Kitao tout au long de sa carrière. L'ancien oyakata en aurait fait de même avec l'argent donné à Asahikuni et à Kurohimeyama, tout comme avec les allocations versées par la Kyokai pour l'ensemble de ses recrues.

L'ancien oyakata était bien connu pour sa manière désorganisée de gérer sa heya, et pendant ses années à la tête de celle-ci, les plus anciens des oyakata de l'Ozumo étaient effarés par son absence totale de qualités de chef. Il est clair que les pontes de la Kyokai n'auraient jamais permis à Futahaguro de revenir même dans des

fonctions officieuses si Kitao avait véritablement commis ce dont on l'a accusé. S'il est maintenant généralement admis que Kitao a été accusé à tort, il n'a jamais véritablement été réhabilité dans l'Ozumo. La principale raison en est vraisemblablement que la Kyokai comme les médias ont été si partiaux à l'égard de Futahaguro qu'ils ne peuvent admettre qu'ils ont eu autant tort dans leur évaluation initiale, et qu'ils risqueraient de perdre leur intégrité.

En conséquence, dans tous les articles sur la conduite d'Asashoryu, les médias continuent à mettre sur la table l'exemple de Futahaguro, sans réexaminer leurs articles initiaux ni même remettre en question les « faits » qu'ils mentionnaient, propageant un peu plus les mensonges. Si les comportements et conduites d'Asashoryu comme de Futahaguro en tant que yokozuna ont été particulièrement déficientes, il est tout aussi clair que la campagne médiatique a influencé et radicalisé la perception et l'opinion du public à l'égard des deux rikishi, et au final il n'est pas exagéré de dire que c'est le sensationnalisme créé par les médias qui a abouti à leur sortie de l'Ozumo.

Yokozuna si fréquemment comparé à Asashoryu dès que le sujet de l'amnistie était abordé, Futahaguro est resté un magnifique diamant brut, finissant sa carrière sans avoir jamais concrétisé son véritable potentiel, sans qu'il ne manque ni ne soit regretté. Plus que tout autre chose, ce dernier aspect illumine à lui seul toute la tragédie de sa carrière dans le sumo.

Date de naissance :	12 Août 1963
Lieu de naissance :	Tsu, Préfecture de Mie
Nom de naissance :	Koji Kitao
Shikona:	Kitao => Futahaguro
Heya:	Tatsunami
Débuts sur le dohyo:	Mars 1979
Débuts en Juryo :	Janvier 1984
Débuts en Makuuchi :	Septembre 1984
Dernier basho:	Janvier 1988 (sur le banzuke, il fut « Haigyo » après novembre 1987
Plus haut rang atteint	Yokozuna
Basho en Makuuchi :	20
Total en makuuchi :	197 victoires, 87 défaites, 16 kyujo
Pourcentage de victoires:	69,4%
Yusho:	0
Taille :	199 cm
Poids :	157 kg
Techniques favorites:	Migi (droite)-yotsu, yori, sukuinage
Kinboshi :	3 (Kitanoumi, Chiyonofuji, Takanosato)

Nota : « Haigyo » dans la Kyokai signifie « quitter la profession ». Actuellement cette terminologie n'est pas employée dans l'Ozumo. On préfère désormais le terme « Intai » (retraite). Pour les sekitori, la retraite leur donne l'occasion de rester au sein de la Kyokai s'ils acquièrent un toshiyori, et de recevoir un bonus de performances à leur départ. « Haigyo » signifie un départ total de la Kyokai, sans aucune possibilité de retour.

Le 62ème yokozuna Onokuni Yasushi (1962 -)

La plupart des yokozuna donnent une impression de Goliath, avec un tempérament féroce et un physique imposant, une présence telle que la plupart d'entre nous les trouvent suffisamment intimidants pour craindre tout simplement d'engager une banale conversation. Le 62ème yokozuna Onokuni possédait effectivement un physique imposant, étant le seul yokozuna d'origine japonaise à avoir dépassé les 210 kilos sur la balance au cours de son règne. Même aujourd'hui, vingt ans après son retrait des dohyo, il rappelle à beaucoup l'image d'un éléphant, même s'il s'agissait d'un mastodonte doté d'un tempérament particulièrement gentil.

Au cours de son règne de yokozuna, les fans de sumo l'affublaient du surnom affectueux de « Panda ». Aujourd'hui, comme Shibatayama oyakata, il est plus connu pour son goût immodéré pour les sucreries que pour son ancien rang prestigieux (il a même apporté un gâteau confectionné de ses mains à la conférence de presse de shin-sekitori de sa recrue Daiyubu). Son amour des sucreries est légendaire, comme en témoigne son ouvrage « Le tour des gâteaux de jungyo du 62ème yokozuna Onokuni », bourré de gâteaux, confiseries et desserts délicieux découverts au cours des tournées jungyo et voyages privés qu'il a effectués dans tout le Japon.

Bien qu'Onokuni ne restera pas dans les mémoires comme le yokozuna le plus important de l'ère Showa (1926-1989), au moins pourra-t-on dire qu'il demeurera le yokozuna ayant participé à l'inoubliable « dernier combat de Showa », au cours duquel il aura stoppé son homologue yokozuna Chiyonofuji dans sa série victorieuse de 53 combats.

Yasushi Aoki naît dans la ville de Memuro, dans Kasei, province éloignée de Hokkaido, à 150 kilomètres à l'est de Sapporo. L'activité principale de son père est l'élevage de bétail, et le jeune Yasushi aide aux travaux des champs dès qu'il en a l'occasion. Yasushi doit faire un très long chemin pour se rendre sur les bancs de l'école primaire, une situation qui aide à renforcer ses jambes et son bas du dos, mais clairement pas à l'obtention de bons résultats scolaires, ses longs trajets mangeant une bonne partie du temps disponible pour le travail scolaire. Il déteste peut-être aller à l'école, mais tout au moins celle-ci lui permet d'acquérir une bonne constitution. A l'école il prend part aux matchs de base-ball, à la natation et aux sports d'hiver, mais quelque soit le sport auquel il prend part, il ne fait aucun doute qu'il y est exceptionnel.

A son entrée au collège de Memuro, il s'affirme comme un membre indispensable dans la région puisqu'il surpasse n'importe quel adulte dès qu'il est question de force physique. Yasushi adore tout simplement les activités physiques, et il rejoint immédiatement le club de judo de sa nouvelle école dans sa première année de scolarité. Le judo lui paraît être un choix tout naturel et il participe avec entrain aux tournois locaux pour mettre à l'épreuve ses capacités et son talent. Dans sa troisième année il remporte le tournoi de judo de Hokkaido en individuel. Dans ce même tournoi figure le jeune Hoshi, un an de moins que Yasushi, mais celui-ci perd un combat préliminaire et leur première rencontre devra attendre leur entrée à tous deux dans l'Ozumo (Hoshi deviendra le 61ème yokozuna Hokutoumi). Nul dans la salle de judo ce jour-là n'aurait pu imaginer un instant que s'y trouvaient deux garçons qui disputeraient plus tard un combat qui allait changer la perception du sumo au sein de la nation japonaise.

Yasushi est un athlète si doué qu'il paraît évident que s'il s'y met franchement, il peut réussir dans n'importe quel sport. On lui demande de prendre part à une compétition d'athlétisme et, sans quasiment aucun entraînement, il remporte la première place au lancer du poids. Ses capacités athlétiques deviennent renommées vers la fin de sa scolarité au collège, et il commence à recevoir des offres de bourses sportives de la part de lycées privés. Le lycée Tokai de Sapporo lui demande à plusieurs reprises de rejoindre leur club de judo. Yasushi est très intéressé et pense sérieusement à les rejoindre après en avoir fini avec le collège.

A l'été 1977 intervient un tournant dans la vie du jeune Yasushi. Une tournée jungyo de l'Ozumo est présente dans sa ville, et le club de judo de l'école décide d'y aller même si Yasushi ne s'intéresse pas du tout au sumo à cette époque. Il ne faut pas longtemps avant qu'il ne soit repéré pour son physique solide et qu'on lui demande de passer un mawashi pour participer à des combats rassemblant de jeunes amateurs et des rikishi de jonidan. Si très peu de visages connus de l'Ozumo sont alors présents à cet arrêt de la tournée, un ancien juryo de la région, Wakatokachi, assiste aux combats de Yasushi et voit immédiatement le grand potentiel qui est en lui. Wakatokachi contacte un ozeki de son ancienne heya, Kaiketsu de la Hanakago-beya, car il sait que ce dernier projette de fonder sa propre heya après sa retraite et est à la recherche de recrues.

Toutefois, Yasushi a lui l'intention d'aller au lycée et rejette toutes les offres visant à le faire rejoindre l'Ozumo en fuyant à chaque fois qu'il apprend la venue de quelqu'un en rapport avec l'Ozumo. Kaiketsu est lui tout aussi déterminé et décide d'employer une autre approche. Il invite Yasushi à venir visiter Tokyo en lui offrant l'hébergement au sein de sa heya, conscient qu'un jeune homme issu de la campagne comme lui sera tout heureux d'avoir une occasion de voir la capitale. Non seulement Kaiketsu paye-t-il les frais de voyage et la nourriture, mais il lui donne en plus un peu d'argent de poche pour que Yasushi puisse visiter la capitale par lui-même. Il est clair que Yasushi est impressionné. Sa famille n'est pas parmi les plus pauvres mais il n'aurait jamais pu imaginer même ce à quoi la vie dans une grande ville pouvait ressembler, venant d'une contrée reculée de l'île de Hokkaido.

Début 1978, la veille du jour où Yasushi est supposé signer son engagement avec le lycée, Kaiketsu appelle le jeune homme. Cette fois-ci, il ne mâche pas ses mots. Kaiketsu dit en substance à Yasushi : « Tu as sans aucun doute passé des heures à réfléchir à ton avenir, mais laisse-moi te dire une chose : tu n'as aucune chance de gagner ta vie avec le judo. Pense juste à ça ». Ce sont précisément les mots qu'avait employé son propre oyakata, Hanakago, à l'égard de Kaiktesu, quand il l'avait convaincu de rejoindre l'Ozumo. Ces mêmes mots produisent aussi l'effet recherché sur Yasushi.

Prenant son nom de famille Aoki comme shikona, Yasushi fait ses débuts sur le dohyo au Haru basho 1978. Lors de ce même basho, deux autres rikishi notables font également leurs débuts, le futur ozeki Asashio (actuel Takasago oyakata) qui fait son entrée comme makushita tsukedashi, et le futur sekiwake Mitoizumi, actuel Nikishido oyakata. Yasushi décroche le kachi-koshi en jonokuchi au basho de mai suivant, et son shisho Hanakago oyakata change alors son shikona en Onokuni, un dérivatif de son propre shikona Onoumi.



Dans ses premières années, Onokuni n'a pas encore le corps massif pour lequel il sera connu plus tard dans sa carrière. Il mesure 185 centimètres mais ne pèse qu'environ 94 kilos lorsqu'il est promu en sandanme au basho de juillet 1979. Toutefois, c'est à ce moment qu'il commence à prendre du poids. Au basho de mai 1981, lorsqu'il est promu en makushita pour la première fois, son poids s'est envolé à 115 kilos. Onokuni rame quelque peu durant son temps en sandanme et en makushita. Il peut battre pour ainsi dire n'importe quel adversaire lorsqu'il décroche sa prise favorite en migi-yotsu, mais plus souvent qu'à son tour contre des adversaires un peu plus doués, il est bien souvent entravé dans ses manœuvres et perd alors sans gloire.

En février 1981, l'ancien ozeki Kaiketsu quitte la Hanakago-beya pour fonder sa propre heya, la Hanaregoma-beya, emmenant avec lui ses propres recrues dont Onokuni. Onokuni parvient enfin en juryo en mars 1982, à 19 ans. S'il rechute en makushita après un basho, il est de retour en juryo pour le basho de novembre 1982. Que ce soit par une vigueur retrouvée ou par le jeu de son nouvel environnement, Onokuni commence à gagner du poids de plus en plus rapidement, presque vingt kilos en un an ! A ce moment, son poids s'établit à 135 kilos, pas encore massif mais s'accroissant à la vitesse de l'éclair. Au basho suivant de janvier 1983, Onokuni remporte son premier juryo yusho après un tomoe-sen à trois. Au basho suivant de mars 1983, alors qu'il n'a pas encore passé vingt ans, il fait ses débuts en makuuchi.

Onokuni n'a pas seulement affûté ses techniques favorites en migi-yotsu hidai-uwate, mais il est alors devenu suffisamment imposant physiquement pour contrer et défaire la plupart de ses adversaires même s'il ne parvient pas à les emmener sur son terrain. Son poids croît de 135 à 156 kilos et une fois qu'il a acquis une prise ferme et nette sur le mawashi, aucun adversaire ne peut physiquement le repousser et contrer bien longtemps ses yori.

Le physique de plus en plus imposant d'Onokuni et sa montée rapide en makuuchi finissent par attirer l'attention des fans de sumo japonais, et les évènements de novembre 1983 assurent définitivement qu'il est un rikishi à prendre en compte. Lors de ce basho, classé maegashira 3, il affronte le yokozuna Chiyonofuji au

shonichi, Takanosato lors de la troisième journée, et Kitanoumi lors de la sixième… et il les bat tous ! Takanosato est alors sur une série de 18 combats remportés consécutivement suite à sa promotion comme yokozuna et semble alors invincible, mais Onokuni l'attaque franchement de front et l'emporte avec la manière. Il remporte trois kinboshi et son premier shukun-sho lors de ce basho, finissant sur un score de dix victoires pour cinq défaites.

Il est promu sekiwake 1 au basho suivant de janvier 1984 et, ayant gagné encore plus de confiance, il remporte une nouvelle fois le shukun-sho, ainsi que le kanto-sho, en battant trois yokozuna et trois ozeki. Son poids continue à croître durant cette période et il combat avec 173 kilos, sans doute le poids optimal pour sa carrure de 189 centimètres.

Onokuni retombe au rang de maegashira 1 en juillet 1984 mais il bat alors une nouvelle fois le yokozuna Takanosato, remportant son quatrième shukun-sho et son retour au rang de sekiwake. De retour au troisième rang, Onokuni ne montre pas une combativité extraordinaire surtout face aux moins bien classés, mais il est suffisamment bon pour décrocher le kachi-koshi lors des trois basho suivants, avec des scores de 8-7, 9-6 et 9-6.

Onokuni aura connu pas mal de chance avec le banzuke à quelques reprises dans sa carrière. Après ses débuts en makuuchi, il est arrivé en sanyaku après seulement quatre basho, avec des scores pourtant bien peu spectaculaires de 8-7, 6-9 et 8-7. Comme prévu, il n'est ensuite capable de rester au rang de komusubi qu'un seul basho, finissant avec un score de 6-9 et retombant maegashira 3. Il rebondit alors au rang de sekiwake avec un score de 10-5, revient au rang de maegashira 1 puis refait un 10-5 pour s'assurer un séjour plus long comme sekiwake.

La chance avec le banzuke continue pour Onokuni puisqu'après le 9-6 du basho de mars 1985, il enchaîne sur un 10-5 au tournoi de mai 1985, remportant un nouveau shukun-sho. Il améliore encore en postant un 12-3 en juillet et termine second du basho, avec un kanto-sho à la clé. Si ses trois tournois consécutifs avec des scores de 9-6, 10-5 et 12-3 semblent insuffisants pour les 33 victoires généralement réclamées d'un aspirant ozeki, les vacataires de la Kyokai pensent eux qu'Onokuni remplit ses responsabilités de sekiwake très correctement et décident de lui accorder la promotion au grade supérieur, en dépit d'appels à des critères plus rigoureux et stricts de promotion.

Onokuni ne paraît pas troublé par ces controverses et se trouve dans la course au yusho lors des trois basho suivant sa promotion comme ozeki, finissant avec des scores de 12-3, 11-4 et 12-3, avec deux jun-yusho. Toutefois, il commence alors à dépendre trop de son seul physique, qui tourne à ce moment autour des 200 kilos. Souvent son sumo est basé sur sa passivité, attendant l'initiative de son adversaire et éventuellement son erreur. En raison de son poids croissant, Onokuni est de plus en plus susceptible de tomber sur des hatakikomi (tirages). Manquant de vivacité dans l'exécution et de la capacité de placer des mouvements décisifs en attaque, Onokuni poursuit avec des hauts et des bas pendant un an de plus.

Au basho de mars 1987, Onokuni voit Futahaguro, son cadet d'un an, lui passer devant pour la promotion comme yokozuna. Bien plus, son camarade de judo de Hokkaido Hoshi, désormais Hokutoumi, a lui déjà deux yusho de makuuchi dans sa besace et semble du bois dont on fait les yokozuna. Il est clair même pour Onokuni que Hokutoumi sera promu yokozuna avant lui, et il forme le vœu de gagner son premier yusho de makuuchi et d'être promu yokozuna dans l'année.

Onokuni lui-même sait qu'il ne peut se reposer sur la seule chance du banzuke plus longtemps et commence à commencer à gagner comme un fou au basho suivant de mai 1987, montrant les qualités qui ont fait de lui un ozeki à succès en employant son physique avec précision et détermination. Il s'envole à 12-0, puis affronte les yokozuna Futahaguro et Chiyonofuji aux jours 13 et 14, les battant tous deux avec la manière. Après cela, il doit affronter son rival Hokutoumi au senshuraku, qui lui est à 13-1 avec une excellente chance de promotion comme yokozuna après ce basho. Hokutoumi veut plus que tout battre son rival en chef pour finir le tournoi sur une bonne note et avoir une chance de remporter des tournois consécutifs. Mais ce jour-là, Onokuni est imbattable, remportant son premier yusho en sortant avec netteté le futur yokozuna Hokutoumi.

Au basho suivant de juillet 1987, Onokuni finit avec 12 victoires et trois défaites et remporte un nouveau jun-yusho. La chance d'Onokuni ne se matérialise pas cette fois-ci puisqu'il perd face à Hokutoumi au

senshuraku, et que la Kyokai décide d'attendre un basho supplémentaire avant de réfléchir à sa promotion comme yokozuna.

Au basho de septembre 1987, il remporte à nouveau le jun-yusho avec un score de 13-2 et manque d'un cheveu de remporter le yusho. Si le tournoi est remporté par Hokutoumi, Onokuni le bat cette fois-ci, et ses scores précédents de 15-0, 12-3 et 13-2 impressionnent favorablement les officiels de la Kyokai comme ceux du Comité de Délibération de Yokozuna. La bonne étoile d'Onokuni est encore belle et bien là finalement. A compter de la prochaine promotion comme yokozuna, celle d'Asahifuji, en 1990, la règle sera à nouveau renforcée pour porter la barre de promotion au rang de yokozuna à deux yusho consécutifs comme ozeki, faisant d'Onokuni le dernier yokozuna promu avec deux jun-yusho avant sa promotion. Mais c'est la dernière fois que sa chance interviendra, et quand son étoile aura cessé de briller, les conséquences en seront désastreuses pour lui et cataclysmiques pour le sumo tout entier.

Pour ses débuts comme yokozuna au basho de novembre 1987, Onokuni semble faire preuve de plus de tension et de nervosité, perdant trois combats consécutifs à compter de la deuxième journée. Il se reprend quelque peu au milieu du tournoi mais perd à nouveau trois torikumi de rang lors des trois derniers jours, décrochant un maigre kachi-koshi à 8-7, soit les pires débuts d'un yokozuna (sur un basho de quinze journées). Comprenant qu'il lui faut perdre du poids s'il souhaite retrouver sa mobilité, Onokuni décide de s'imposer un sévère régime juste avant le basho de janvier 1988. S'il parvient à empêcher son poids de s'envoler, il sort si affaibli de ce régime drastique qu'il en perd toute puissance et se voit au final contraint au kyujo après avoir subi sa cinquième défaite lors de la dixième journée.



Au basho suivant de mars 1988, les discussions sont centrées pour l'essentiel sur le fait de savoir si Onokuni va pouvoir être contraint à se retirer après seulement son troisième basho en tant que yokozuna, en particulier après sa défaite contre sa bête noire Itai lors de la troisième journée – sa seconde défaite de rang. Toutefois, il a compris les douloureuses leçons du basho précédent et il récupère suffisamment pour remporter les onze combats suivants, se trouvant à 12-2 après la quatorzième journée. Au senshuraku, il fait une fois de plus face à son rival Hokutoumi, qui est lui auteur d'un 13-1. Onokuni connaît enfin un peu de chance sur ce basho puisque l'autre yokozuna de la Kokonoe, Chiyonofuji, est kyujo – ce qui signifie que seuls Hokutoumi et son nez en trompette se trouvent entre lui et le gain du yusho.

Si l'on s'attarde sur les scores des basho précédents, il est patent que Hokutoumi tient la corde, puisqu'il a remporté onze et treize combats, là où Onokuni ne décrochait qu'un 8-7 et un kyujo à 5-5. Mais Onokuni possède plus de motivation et de détermination sur ce basho à démontrer aux fans de sumo et aux pontifes qu'il est digne de son rang de yokozuna. Après avoir tombé Hokutoumi au senshuraku torikumi, il dispose à nouveau de celui-ci sur tsukiotoshi en kettei-sen pour décrocher son second makuuchi yusho.

Onokuni est épuisé d'avoir à combattre régulièrement les deux yokozuna de la Kokonoe, dans d'interminables batailles avec son gros gabarit via quelques régimes. En dépit des obstacles, Onokuni ne réussit pas trop mal, mais il ne peut jamais surpasser Chiyonofuji et se trouve toujours à une petite encablure du yusho. Son rival Hokutoumi combat au cours de la même ère, et ce n'est pas un hasard si, bien qu'il n'ait jamais lui-même à combattre Chiyonofuji, il remporte un total de huit yusho contre les deux seulement d'Onokuni. Il est également vrai qu'Onokuni perd souvent contre des rikishi bien moins bien classés que lui, comme s'il perdait mystérieusement sa concentration. Son score de 8-8 en carrière face au très moyen Itai est tout particulièrement difficile à comprendre. S'il est loin d'être le seul et unique rikishi à avoir une parité négative avec Chiyonofuji, en tant que yokozuna on aurait été en droit d'attendre mieux que son score en carrière de 9-23.

Il ne faut cependant pas oublier son plus mémorable combat face à Chiyonofuji lors du senshuraku du basho de novembre 1988, lorsqu'il empêche celui-ci de remporter son troisième zensho-yusho de rang et son 54ème

combat d'affilée. L'Empereur rendant son dernier souffle au début de l'année 1989, ce combat demeurera effectivement comme le dernier de l'ère Showa.

On dit que la nuit précédente, le shisho d'Onokuni lui a dit la chose suivante : « Il est évident qu'au niveau où tu combats actuellement, tu n'as pas la moindre chance de victoire, donc le moins que tu puisses faire demain est de lui donner quelques instants de frayeur ». ce shisho devait savoir comment faire pour allumer la flamme chez l'habituellement docile Onokuni, qui se trouve si motivé le lendemain matin qu'il apparaît sur le dohyo d'entraînement deux heures plus tôt qu'à l'accoutumée et qu'il commence à penser à une stratégie pour battre Chiyonofuji. Il est tellement remonté ce jour-là qu'après le combat, sa nature normalement calme et tranquille laisse le pas à ce commentaire laconique : « N'oubliez pas que moi aussi je suis yokozuna ».

Quand on lui rappelle cette histoire avec Onokuni un peu plus tard, Chiyonofuji ne peut s'empêcher de rire de lui-même. « Vous savez, je n'avais aucune idée de cela [sa préparation intensive]. La nuit précédente, j'étais convaincu que je pouvais le battre aisément, comme à l'accoutumée. No soucy. C'est le truc le plus facile du monde. Je suis sorti boire un verre cette nuit-là et j'ai bu plusieurs coups avec cette équipe spéciale de la télévision qui me suivait partout. Pourquoi vous ne m'avez jamais parlé de ça [sa préparation] avant ? Je vous hais, les gars », dit Chiyonofuji avec un sourire un peu contraint.



Dans les trois premiers basho de la nouvelle ère Heisei (1989-nos jours), Onokuni réalise des scores honorables, s'adjugeant deux jun-yusho. Toutefois, lors de la quatrième journée du basho de juillet 1989, il endure une blessure quasi rédhibitoire au genou gauche (similaire à ce que subira le yokozuna Takanohana quelques années plus tard). Il tente un retour héroïque en septembre mais il est patent que sa mobilité est sévèrement entravée en dépit de son arrivée dans le basho avec un poids réduit par un régime de plus. Les signes révélateurs sont présents dès la deuxième journée quand, après avoir remporté son combat d'ouverture, il est aisément repoussé en dehors du cercle par le maegashira à la calvitie naissante Daijuyama – un homme au talent modeste au mieux. Une lourde défaite aux mains de Tochinowaka suit le lendemain avant qu'il ne soit envoyé dans les airs sans fioritures par le petit Akinoshima lors de la quatrième journée. De 1-3, il se récupère à 5-3 mais doit subir un autre coup d'arrêt face à Konishiki lors d'un choc des titans à la neuvième journée. Cette défaite et particulièrement inquiétante car Konishiki connaît de son côté un basho tout à fait désastreux, assailli lui-même par des problèmes chroniques aux genoux. Onokuni revient avec courage à 7-4, fait doit s'avouer vaincu par Hokutenyu lors de la douzième journée, avant de ruiner sa meilleure chance de kachi-koshi avec une triste défaite aux dépens du sekiwake Kotogaume lors de la treizième journée. Avec Onokuni à 7-6, mais ayant à affronter les deux yokozuna de la Kokonoe, les chances de tout premier make-koshi d'un yokozuna paraissent alors plus énormes que le gabarit du yokozuna lui-même.

La quatorzième journée est une pure et simple torture pour Onokuni. Chiyonofuji tourne quasiment en dérision sa nervosité, le déstabilisant avec un faux-départ avant de le balader tranquillement jusqu'au-delà de la tawara. 7-7. Le désastre est annoncé. La légende veut qu'Onokuni se voie alors demander par plusieurs personnalités de quitter le tournoi, ou d'arranger son résultat du combat final avec Hokutoumi, mais pour cet homme connu pour sa détermination à de jamais arranger un combat, c'est hors de question. Il arrive au senshuraku avec une conviction mal ancrée qu'il peut battre son rival de toujours Hokutoumi. Le Kokugikan atteint le maximum de sa transe au moment où les deux lutteurs s'accroupissent pour le tachiai, et la tension est à son apogée au moment du choc des chairs. Onokuni prend un bon départ et tente de repousser Hokutoumi, mais le plus petit homme est confiant en ses tactiques et se déplace avec intelligence sur le côté, conscient qu'Onokuni manque de la mobilité suffisante pour contre-attaquer. Passant derrière le géant yokozuna, Hokutoumi abaisse sa position et finit par le repousser au-delà des cordes, aux cris d'incrédulité

d'un Kokugikan en fusion. Onokuni est dehors en un clin d'œil, contemplant ses pieds, au paroxysme de la honte. Le dernier combat professionnel de Tokyo pour la décennie 1980 le voit devenir le tout premier yokozuna de l'histoire à concéder un make-koshi.

Réalisant qu'il a terni l'honneur du grade de yokozuna, il présente ses papiers de démission à la Kyokai. Toutefois, Futagoyama-rijicho (l'ancien yokozuna Wakanohana), demande à Onokuni de rester en activité et de relancer sa carrière, comme s'il reprenait sa vie dans le sumo à ses débuts.

Onokuni se retire du tournoi de novembre et fait son retour pour le Hatsu basho 1990. Il parvient à décrocher le kachi-koshi lors de la onzième journée mais perd ses quatre derniers combats, pour finir sur un précaire 8-7. Il est à même de sauver sa réputation en décrochant le kachi-koshi mais subit à nouveau une grave blessure quand Chiyonofuji écrase sa jambe droite contre sa cheville gauche au moment de l'expulser du cercle. Onokuni finit avec une déchirure des ligaments de la cheville gauche et plusieurs fractures. Pour Onokuni, cette blessure sonne le début de la fin, le contraignant au kyujo pendant quatre basho et l'empêchant de regagner sa puissance d'antan.

Plein d'anxiété avec sa carrière en jeu, fait un retour périlleux lors du basho de novembre 1990. En dépit de sa longue absence il fait au mieux de ce qu'il aurait pu espérer en décrochant dix victoires contre cinq revers, se payant même le luxe de disposer du vainqueur du yusho Chiyonofuji au senshuraku (lors de ce combat, Chiyonofuji tente de soulever les 200 kilos d'Onokuni au-dessus de la tawara, mais il perd l'équilibre et se retrouve écrasé par la masse du géant). Onokuni enchaîne pour son retour avec un autre 10-5 au basho de janvier 1991. C'est comme si Onokuni était débarrassé enfin de tous ses soucis de blessures et à même de prouver sa valeur en tant que yokozuna. Au basho suivant en mars 1991, Onokuni et Hokutoumi se retrouvent au terme de la treizième journée avec une seule défaite au compteur, au moment de s'affronter lors de la quatorzième journée. Cette fois-ci Hokutoumi surclasse son vieux rival, semblant alors réduire à néant les espoirs d'Onokuni pour le yusho.

Au senshuraku, Onokuni rencontre un adversaire plus à sa portée, l'ozeki Kirishima, qui vit un basho bien difficile avec quatre succès pour dix défaites tandis que Hokutoumi doit affronter Asahifuji, qui a aisément surclassé le jeune Takahanada lors de la treizième journée et anéanti le malheureux Kirishima lors de la quatorzième. Onokuni a encore une sérieuse chance de combler l'écart d'une shiroboshi mais il apparaît comme ayant déjà l'esprit battu d'avance et il finit par encaisser un revers face à Kirishima lors du senshuraku.

Ce dont Onokuni n'est pas conscient, c'est que Hokutoumi a subi une blessure face à lui lors de la quatorzième journée Hokutoumi est incapable d'offrir une quelconque résistance face à Asahifuji lors du senshuraku en raison de cette blessure, et il finit le basho avec 13 victoires pour deux défaites – en même temps qu'il serait une proie facile pour un éventuel kettei-sen. Hélas, Onokuni perdant son propre combat du senshuraku, Hokutoumi remporte le yusho en dépit de sa défaite finale. Hokutoumi déclarera plus tard que s'il y avait du avoir un kettei-sen face à Onokuni, il n'était pas certain qu'il aurait pu même se présenter sur le dohyo pour y prendre part. C'est un cuisant échec pour Onokuni.

Onokuni se retire du tournoi suivant en mai 1981 en raison d'une fièvre élevée conséquence d'une infection cutanée et fait par conséquent un nouveau basho de retour en juillet 1981. Il fait face aux nouvelles sensations du sumo, les frères Hanada, Wakahanada et Takahanada, pour la première et dernière fois de sa carrière, et finit par s'en débarrasser après avoir été balayé par les tsuppari du jeune Akebono au shonichi. Il sent le vent de la nouvelle génération lui souffler dans les oreilles, après avoir été sorti facilement par le komusubi Akinoshima, se retrouvant au terme du nakabi titulaire d'un chancelant 4-4. Cette défaite si unilatérale est triste et douloureuse pour un yokozuna, à n'en pas douter. Onokuni déclarera qu'il prend alors conscience que ce n'est pas là le sumo qu'il souhaite montrer ne serait-ce qu'un jour de plus, et il annonce sans tarder sa retraite.

Sa personnalité affable et polie resplendit même après son retrait des dohyo. Au moment de sa retraite, il doit alors hériter du Shibatayama toshiyori myoseki, mais celui qui est alors Shibatayama oyakata, l'ancien komusubi Miyanishiki, n'est encore qu'à dix mois de la retraite définitive de la Kyokai, et Onokuni ne se fait pas à l'idée de devoir le pousser à la retraite de façon prématurée. Il adopte alors plutôt le toshiyori provisoire accordé à tout ancien yokozuna pour une période de cinq années. Puis, après la retraite de

Miyanishiki, il laisse encore l'usage du Shibatayama myoseki à l'ancien komusubi Wakashishi jusqu'en 1993.

Au cours de sa cérémonie de yokozuna danpatsu-shiki qui se tient au Kokugikan en mai 1992, il n'y a pas de yokozuna en activité pour tenir les rôles de tsuyuharai et de tachimochi pour la cérémonie de dohyo-iri, Hokutoumi s'étant retiré juste avant le basho de mai. Au lieu de cela, il demande à deux rikishi en activité de la Futagoyama-beya de l'accompagner pour cette cérémonie, Takamisugi comme tsuyuharai et Misugisato comme tachimochi.

Le facteur chance dont Onokuni semblait jouir avant sa promotion comme yokozuna a semblé se retourner contre lui une cette promotion acquise. Devenu yokozuna, il n'a connu que des revers de fortune et du batailler tout au long de son règne. Il n'a pu gagner qu'un unique yusho en tant que yokozuna, mais ce yusho fut le produit d'un kettei-sen contre Hokutoumi et à l'époque on ne tenait pas compte des kettei-sen pour déterminer le rang dans le banzuke. Onokuni acheva donc sa carrière sans jamais avoir atteint el prestigieux rang de yokozuna est.



Après avoir hérité du Shibatayama myoseki, il fonde donc sa heya en juin 1999. Comme pour souligner sa propre philosophie de jouer sur un registre différent, Shibatayama oyakata décide d'implanter sa heya dans Takaido, quartier de Suginami à Tokyo, loin du bruit et de la fureur de Ryogoku, mais à courte distance de son ancienne heya Hanakago et de l'actuelle Futagoyama. Il est parvenu à faire atteindre la division juryo à une recrue, le Mongol Daiyubu, mais jusqu'ici il n'a pas connu beaucoup de succès pour mener des rikishi vers les rangs salariés. Il est unique sur bien des aspects, comme quand il donne par exemple à l'une de ses recrues le nom de Hamadayama, une station juste avant la station de Takaido sur la ligne Inokashira. Même comme oyakata, sa personnalité resplendit encore. A la différence des autres anciens yokozuna, il fuit les lumières des projecteurs et n'a jamais cherché à briguer un poste de directeur ou de haut rang au sein de la Kyokai.

Nous pourrons encore suivre sa carrière avec intérêt alors que sa vie d'oyakata se poursuit. Toutefois, le fait demeure qu'il reste beaucoup parmi les plus anciens fans de sumo qui voient sa carrière avec un certain sens de frustration, considérant que celle-ci aurait pu être bien plus couronnée de succès. Il n'avait que 28 ans et neuf mois lorsqu'il a laissé son mawashi sur le rebord du dohyo. Mis à part ceux qui ont quitté la carrière en raison de leur décès ou parce qu'ils ont quitté totalement la Kyokai, seul Tochinoumi s'est retiré encore plus jeune à 28 ans et trois mois.



A la différence de certains yokozuna que nous connaissons, Onokuni était véritablement un gentil géant doté d'une dignité inégalable. Son nom n'a jamais été terni ni même associé avec la notion de yaocho, et il est apparu comme un homme d'une grande sincérité à tous ceux qui l'ont connu. C'était un homme d'esprit, mais qui n'a jamais semblé avoir véritablement l'esprit du combat qui lui eût été nécessaire. On ne peut qu'admirer le fait qu'il ait atteint le rang ultime de l'Ozumo sans marcher sur les autres ou vilipender ses critiques, avec un caractère franc et honnête. Il était connu comme un adorable et câlin panda en peluche quand il était en activité. Il est assez révélateur – triste reflet de sa carrière de combattant – qu'il soit aujourd'hui connu comme l'Oyakata Gâteau de l'Ozumo. Avec toutes les turbulences et les controverses que connaît actuellement l'Ozumo, il est rassurant de savoir qu'il reste encore un oyakata convenable qui supervise le développement des futures générations de rikishi.

Né à :	Memuro-cho, Kaseki-gun, Hokkaido
Né le :	09 octobre 1962
Patronyme :	Yasushi Aoki
Shikona :	Aoki, Onokuni
Heya :	Hanaregoma
Débuts sur le dohyo :	Basho de mars 1978
Débuts en Juryo :	Basho de mars 1982
Débuts en Makuuchi :	Basho de mars 1983
Dernier basho :	Basho de juillet 1991
Rang le plus haut atteint :	Yokozuna
Nombre de basho en Makuuchi :	51
Scores en Makuuchi :	426 victoires, 228 défaites, 105 kyujo
Pourcentage de victoires :	65,10%
Nombre de yusho en Makuuchi :	2
Surnom :	Panda
Taille :	189 cms
Poids :	211 kgs
Plus grand combat :	Contre Chiyonofuji, senshuraku de novembre 1988
Toshiyori :	Onokuni, Shibatayama

Le 63ème yokozuna Asahifuji Seiya (1960-)

Depuis l'avènement de l'ère Heisei au Japon il y a deux décennies, sept rikishi ont été élevés au rang de yokozuna. Le plus récent d'entre eux est Hakuho Sho de la Miyagino-beya, heya affiliée à la Tatsunami ichimon. Le premier rikishi élevé au rang de yokozuna lors de l'ère Heisei fut un autre rikishi de la Tatsunami ichimon, Asahifuji Seiya de l'Oshima-beya, actuel Isegahama oyakata, et shisho de l'ozeki Harumafuji et de son propre neveu, Aminishiki.



Poursuivant en cela la tradition établie par les yokozuna de la Tatsunami ichimon Haguroyama, Yoshibayama et Futahaguro, Asahifuji adopta le style Shiranui pour son dohyo-iri, une variante souvent considérée comme maudite puisque ayant été adoptée par pas mal de sumotori qui finirent avec des performances en tant que yokozuna relativement courtes. Cette soi-disant malédiction paraît avoir été conjurée par Hakuho, qui s'est vu enseigner les secrets du style Shiranui par Isegahama oyakata, le dernier grand champion issu de la Tatsunami ichimon.

Seiya Asahifuji (de son vrai nom Seiya Suginomori) naît dans ce qui est aujourd'hui la ville de Tsugaru, dans la préfecture d'Aomori, le 6 juillet 1960. Son père était un rikishi amateur de renommée locale. Il combattit même comme ozeki régional et travailla sans relâche à l'entraînement des jeunes comme vice-président de l'Association de Sumo d'Aomori. Il construisit même un dohyo dans son jardin pour que son fils, Seiya, puisse pratiquer le sumo dès l'âge de dix ans.

Seiya acquiert les qualités et la technique pour être un rikishi amateur compétitif au moment où il intègre le club de sumo du collège. En quatrième, il se classe cinquième du tournoi préfectoral. Après son brevet, il rejoint le lycée commercial de Goshogawara, qui abrite un club de sumo réputé sur Aomori. En terminale, Seiya se fait un nom au plan national en permettant à son club de sumo de s'arroger la première place aux Championnats Nationaux, et en se classant troisième sur le plan individuel.

Peu après le tournoi, les dirigeants des clubs de sumo d'universités de tout le Japon tentent de l'inciter à venir poursuivre ses études dans leurs murs. L'Université Kinki est particulièrement motivée et, après en avoir discuté avec sa famille et ses proches, Seiya décide de l'intégrer en avril 1979. Dès son arrivée, il démontre qu'il est l'égal des plus anciens durant les séances d'entraînement. Au cours de sa première année, Seiya remporte le yusho au Tournoi de Sumo des Jeunes Universitaires du Japon Occidental et se classe second aux Championnats Universitaires du Japon Occidental.

Toutefois, issu d'un milieu familial assez restreint et d'une atmosphère lycéenne assez tranquille, il se trouve rapidement incapable de s'adapter au contact des autres, en particulier de ses anciens, au cours de ses longues séances d'entraînement. Il ne supporte pas de recevoir des ordres et finit vite par ne plus aller aux séances du club. Il finit par quitter celui-ci, et au final également l'université (il finira par acquérir son diplôme après avoir pris plus tard des cours par correspondance). De retour chez lui, il se sent plus à l'aise dans sa petite bourgade à aider sa famille comme pêcheur, profitant de sa force considérable.

Pourtant, il ne peut rester en dehors du sumo bien longtemps. Même de retour d'une harassante journée de travail, il aime toujours à retourner au dojo de son ancien lycée pour s'entraîner avec les lycéens. Seiya finit alors par être repéré par Oshima oyakata (ancien ozeki Asashikuni). Toutefois, Seiya, se souvenant de

l'amère expérience subie à l'Université Kinki, pense qu'une vie de groupe aussi stricte que l'on peut la connaître dans l'Ozumo n'est pas faite pour lui et il refuse donc la proposition.

Oshima oyakata comprend les doutes de Seiya mais parvient à le convaincre que sa petite heya dépourvue de rikishi sekitori ne laisse que peu d'inquiétudes quant à une problématique de relations anciens-disciple. En rendant visite à la heya, Seiya constate qu'il est plus fort que le meilleur des makushita de celle-ci, et il comprend qu'il peut y réussir professionnellement. Seiya fait ses débuts sur le dohyo en maezumo au basho de janvier 1981, sous son véritable patronyme de Suginomori. Il démontre vite qu'il est un rikishi doté d'un immense potentiel et d'un talent naturel, remportant tous ses combats en division jonokuchi au basho suivant et s'adjugeant avec aisance le yusho.



Depuis son entrée au collège, Seiya vit pour le sumo et cela crève les yeux. Les jeunes de son âge ne sont pas de taille face à son talent et à sa technique. Au basho de mai 1981 il change son shikona pour devenir Asahifuji et remporte six combats en jonidan. Le shikona est composé du nom en activité de son shisho, Asahikuni, et du rikishi alors très populaire, Chiyonofuji, qui deviendra sa bête noire pour le restant de sa carrière. Le choix est fait par l'épouse d'Oshima oyakata ainsi que par son gyoji, Jonosuke Kimura. Au basho suivant en juillet 1981, Asahifuji remporte chacun de ses combats en sandanme ainsi que le yusho. Au tournoi suivant en septembre, il est promu rapidement en makushita, et n'a alors passé qu'un seul basho dans chacune des divisions. Au basho de novembre, Asahifuji remporte encore une fois tous ses combats et le makushita yusho.

Il décroche sa promotion en juryo au basho de mars 1982 après avoir enregistré cinq victoires pour deux défaites au tournoi de janvier. Il ne lui a alors fallu que huit basho pour devenir un sekitori, mais une fois en juryo il doit faire face à plus d'adversaires dotés des mêmes aptitudes que lui et bien plus expérimentés. Il lui faut six tournois supplémentaires pour décrocher sa promotion en makuuchi en mars 1983.

Avant même sa promotion en division reine, Asahifuji est déjà connu pour la souplesse naturelle du bas de son corps et son incroyable sens du sumo. Bien qu'il soit difficile de définir ce qui ne va pas chez lui, on ne peut pas s'empêcher de ressentir en ce qui le concerne un certain manque d'esprit de conquête. Son sumo est souvent décrit alors comme plutôt indécis et il est critiqué pour ne pas posséder de style véritablement défini. D'un autre côté, sa variante protéiforme de sumo est également sa force, ses adversaires ne pouvant définir une véritable stratégie à son encontre pour le défaire régulièrement. Ce côté insaisissable lui vaut alors le sobriquet de « Concombre de Mer de Tsugaru » (un nom régional d'Aomori), un surnom qu'il déteste. D'une certaine manière, son neveu Aminishiki, encore en activité, possède un style de sumo assez semblable.

Pour sa cinquième apparition en makuuchi, au basho de novembre 1983, Asahifuji parvient au grade de komusubi, mais il s'installe bien vite dans un rythme d'ascenseur entre les différents rangs hiramaku. Bien qu'il remporte un kanto-sho avec un score de 11-4 au basho de novembre 1984, et un shukun-sho au basho de novembre 1986 avec une victoire aux dépens de Chiyonofuji, il devient patent que son manque de poids est le facteur le plus dirimant quant à son absence de progrès.

Asahifuji commence à avaler encore plus d'en-cas tardifs et gagne du poids additionnel, mais ce régime

s'avère vite contre-productif puisqu'il en développe une pancréatite chronique. Ses performances se détériorent de manière significative et il doit passer les six mois suivants à se concentrer uniquement sur son traitement. Son shisho Oshima oyakata avait connu la même affection quand il était en activité. Bien qu'il ne parvienne jamais véritablement à se débarrasser du problème, il parvient à se remettre suffisamment pour remporter trois gino-sho consécutifs à partir du basho de mai 1987, avec des scores à deux chiffres. Au basho de septembre 1987, il établit un score de 12-3 et se voit promu ozeki.

Du fait de sa maladie chronique, il subit des critiques concernant son manque d'assiduité aux séances d'entraînement, mais à cette époque ses capacités techniques sont sans égales parmi les autres rikishi. Après sa promotion comme ozeki, Asahifuji commence à valoriser son véritable potentiel en affinant ses talents. Son moment de gloire intervient au basho de janvier 1988, quand il se voit confronté à Chiyonofuji (12-2), qui se trouve une victoire derrière lui.

A ce moment-là, Asahifuji n'a remporté qu'une seule de leurs 21 confrontations précédentes. Pourtant, cette fois, Asahifuji semble plus en confiance. Au cours du combat, il montre une grande détermination à se placer rapidement. Après le tachiai, il baisse la tête et se saisit du côté droit du mawashi de son adversaire pour avoir sa position favorite en uwate gauche. Une fois dans cette position il est bien difficile à battre et il appuie sur Chiyonofuji pour arrêter sa marche en avant et l'emporter sur yorikiri. C'est une victoire véritablement splendide, et un magnifique premier yusho conclu sur un score de 14-1.



Montrant de plus en plus de confiance en lui, Asahifuji continue ses démonstrations d'intelligence de sumo après son premier yusho. Toutefois, et ce sera une constante de sa carrière, après avoir réussi un triomphe glorieux et avoir mérité une reconnaissance supérieure, il souffre d'un mauvais sort et d'une malchance sans nom. C'est particulièrement le cas en ce qui concerne le sort qui lui est infligé par les membres de la Kyokai et du Comité de Délibération des Yokozuna, dont l'attitude ne peut être définie que par les termes d'humiliant et méchant.

Prenez pour exemple les scores suivants enregistrés par Asahifuji lors de cinq basho consécutifs :

Basho de septembre 1988 : 12-3 (second)
Basho de novembre 1988 : 12-3 (second)
Basho de janvier 1989 : 14-1 (perd le yusho kettei-sen face à Hokutoumi)
Basho de mars 1989 : 13-2 (second)
Basho de mai 1989 : 13-2 (perd le yusho kettei-sen face à Hokutoumi)

Asahifuji termine second du vainqueur final de chacun des cinq basho, avec le même score que le vainqueur pour deux d'entre eux. Parmi tous les yokozuna de l'ère Showa (1926-1989), aucun ne possède un pourcentage plus élevé de victoires sur les cinq basho précédant la promotion que les 85,3% dont Asashifuji peut se targuer en l'occurrence. Ses détracteurs se servent quant à eux alors des mêmes rengaines : sa défaite lors du kettei-sen a laissé une impression défavorable; il n'a pas été impliqué de manière constante dans la lutte pour le yusho; il doit encore faire ses preuves au prochain basho.

En fait, la véritable raison de leur hésitation à le promouvoir est la prudence dont ils font preuve afin de ne pas commettre la même erreur qu'ils ont faite en élevant un autre rikishi de l'ichimon Tatsunami, Futahaguro, au rang de yokozuna, après le basho de novembre 1987. Futahaguro, bien sûr, a quitté l'Ozumo sans avoir remporté de yusho en makuuchi et sous d'infamantes allégations concernant une altercation avec son oyakata et l'okamisan. Bien qu'il n'ait pas les faveurs de la Kyokai, Asahifuji reste concentré sur son but en juillet 1989 mais connaît malheureusement un revers puisqu'il doit combattre une autre attaque de pancréatite. Il finit avec un score de 8-7, décrochant à peine son kachi-koshi, ce qui réjouit ses détracteurs : « On vous avait dit qu'il n'avait pas l'étoffe d'un yokozuna ».

Mais Asashifuji n'a cure de tels commentaires. Il est en revanche convaincu qu'il serait déjà yokozuna s'il n'avait pas cette maladie. Il sait qu'il doit attendre son heure, et celle-ci survient au basho de mai 1990 qu'il achève avec un score de 14-1, remportant son second yusho. Puis, au basho suivant en juillet 1990, il ne compte qu'une défaite lorsqu'il arrive au senshuraku pour disputer son ultime combat face à sa nemesis Chiyonofuji. Lors de ce combat, Asahifuji fait montre d'un sumo stratégique parfait pour battre Chiyonofuji et décrocher son second yusho de rang. Personne ne peut plus refuser à Asahifuji le rêve de sa vie de devenir yokozuna.

Asahifuji effectue son premier dohyo-iri en style Shiranui au basho suivant de septembre 1990. Il affronte Hokutoumi avec une unique défaite au compteur au senshuraku, comme ce dernier, mais une fois de plus Asashifuji perd et manque le yusho pour ses débuts comme yokozuna.

Puis, au basho de mai 1991, Asahifuji fait face à l'ozeki Konishiki, qui se présente invaincu au senshuraku. Asahifuji a quant à lui perdu un combat, mais il est dans une exceptionnelle condition, sur le plan physique comme mental. Au musubi-no-ichiban, Asahifuji fonce droit sur Konishiki, décroche une prise en morozashi et l'emporte sur un gaburi yori [poussée du ventre et du torse alors que les deux lutteurs tiennent le mawashi de leur adversaire]. La foule est en délire, tandis que les deux lutteurs, désormais chacun à 14-1, regagnent leur shitaku-beya respective pour se préparer pour le yusho kettei-sen. A ce niveau de la compétition, Asahifuji est plus expérimenté que son adversaire et il maîtrise à la perfection toutes les techniques essentielles du sumo. Il sait exactement ce qu'il compte faire sur le dohyo en fonction de son adversaire. Il a déjà montré sa capacité à produire un sumo direct sur Konishiki, et il n'a pas l'intention de rééditer la même technique.

Au kettei-sen, Asahifuji se porte sur son côté gauche et décroche une prise en uwate, tout en enfonçant son crâne dans le corps de Konishiki. Le géant est alors incapable de produire ou d'utiliser sa puissance avec un Asahifuji collé aussi près de lui, et il perd sur un katasukachi. Avec deux victoires le même jour face au gigantesque Konishiki, Asahifuji remporte son quatrième yusho de la plus belle des manières.



Ce yusho s'avère toutefois être son triomphe final. Un retour vengeur de sa pancréatite chronique lui fait comprendre qu'il ne peut plus se battre à armes égales avec les rikishi du haut du panier. Au basho de janvier 1992, il perd trois combats d'affilée dès le shonichi face au komusubi Akebono, au maegashira 5 Akinoshima et au maegashira 1 Wakahanada (futur yokozuna Wakanohana). Après avoir affronté ces trois jeunes qui montent, Asahifuji réalise de fait qu'il a atteint ses limites physiques, et il ne perd pas de temps à annoncer son retrait des dohyo.

Ce n'est que son neuvième basho depuis son élévation au rang de yokozuna. Il n'est encore âgé que de 31 ans, et certains pensent encore qu'il pourrait continuer, puisqu'il ne paraît pas particulièrement usé physiquement. Son total de basho en tant que yokozuna est le plus petit jamais enregistré, aux côtés de Kotozakura, Mienoumi et Futahaguro. Dans ce groupe, seul Mienoumi ne pratiquait pas le style Shiranui de dohyo-iri.

Après son retrait des dohyo, il reste au sein de la Kyokai sous son shikona d'Asahifuji pour entraîner les jeunes deshi de l'Oshima-beya. Puis il hérite de l'Ajigawa-beya après la décision de l'oyakata, l'ancien sekiwake Mutsuarashi, de quitter l'Ozumo en raison de problèmes de santé.

Au cours de sa carrière active il avait été la cible d'attaques mesquines des média qui lui reprochaient de ne pas faire suffisamment de séances d'entraînement. Il avait toujours ressenti cela comme injuste et déloyal. Après être devenu oyakata, on le voit souvent revêtir un mawashi et aider les jeunes recrues lors des séances

d’entraînement. Le 30 novembre 2007, le Kyokai approuve son transfert du Ajigawa toshiyori vers celui d’Isegahama, après son acquisition de ce prestigieux myoseki. Il ressuscite la heya en y emmenant tous ses deshi après avoir fermé l’Ajigawa-beya. Au basho de novembre 2008, sa recrue mongole, Harumafuji, est promu au rang d’ozeki, et son rêve de rendre à l’Isegahama-beya sa gloire d’antan semble en bonne voie de réalisation. Il est assez intéressant de lire les comptes-rendus journalistiques qui établissent l’assiduité de Harumafuji lors des séances d’entraînement, au-dessus de la moyenne des ozeki, yokozuna et autres rikishi du haut du panier, une réputation que Asahifuji ne fut jamais à même d’acquérir en son temps.

Né à :	Cité de Kizukuri, aujourd’hui Hirosaki, préfecture d’Aomori
Né le :	06/07/60
Patronyme :	Seiya Suginomori
Shikona :	Suginomori => Asahifuji
Heya :	Oshima
Débuts sur le dohyo :	Basho de janvier 1981
Débuts en Juryo :	Basho de mars 1982
Débuts en Makuuchi :	Basho de mars 1983
Dernier basho :	Basho de janvier 1992
Rang le plus haut atteint :	Yokozuna
Nombre de basho en Makuuchi :	54
Scores en Makuuchi :	487 victoires, 277 défaites, 35 kyujo
Pourcentage de victoires :	63.70%
Nombre de yusho en Makuuchi :	4
Prix :	shukun-sho (2), kanto-sho (2), gino-sho (3)
Taille :	189 cm
Poids :	143 kg
Techniques favorites :	Migi-yotsu, yori, uwatedashinage
Toshiyori :	Asahifuji, Ajigawa, Isegahama

Le sekiwake Takanobori, « le Raiden de Shinshu »

Il y a beaucoup de façons différentes d'être recruté dans le monde de l'Ozumo. Bien des lutteurs japonais sortent tout juste du sumo lycéen ou universitaire, quand les Européens sont souvent repérés lors d'évènements amateurs comme les Championnats du Monde de la Fédération Internationale de Sumo. Les Mongols, qui pullulent tant que l'on peut les classer dans une catégorie à part entière, arrivent souvent au Japon sur une recommandation personnelle, quelques-uns, comme Asashoryu, font des études au lycée au Japon avant de faire le grand bond dans les rangs professionnels.

Dans le passé toutefois, le recrutement se faisait très différemment. Bien des rikishi rejoignaient le sumo littéralement pour survivre, la nourriture et le logement gratuits balayent toute inquiétude sur la dureté des conditions d'existence dans le sport.

Bien entendu, même à cette époque il existait des compétitions régionales de sumo ou les petits gars prometteurs étaient bien souvent repérés par les oyakata ou des proches d'une heya.



Le personnage central de cet article, cependant, est sans doute le seul rikishi de l'histoire à être entré dans le sumo suite à sa victoire dans une course cycliste. Wataru Yoshida a 18 ans quand il prend part à un critérium dans la ville d'Ida, centre du Japon, en 1926. La course se passe bien, Wataru est en tête, quand la malchance le frappe : Sa bicyclette se brise. Faisant montre de l'esprit jusqu'au-boutiste qui lui servira pas mal plus tard dans sa carrière de sumotori, il réagit en un éclair, prend sa bicyclette sur le dos et se met à courir le chemin qui lui reste à effectuer. Chose incroyable, il parvient à garder la tête et franchit la ligne d'arrivée en vainqueur – un exploit d'autant plus ahurissant qu'il faut se souvenir que dans les années 20, les bicyclettes ne sont pas les machines légères de fibres de carbone que nous connaissons aujourd'hui, mais des monstres d'acier et de caoutchouc.

Takasago oyakata, qui se trouve alors à la même époque en jungyo dans la région, entend parler de cet incroyable tour de force, et recrute aussitôt Wataru dans sa heya, où on lui donne le shikona de « Takanobori » (combinaison des caractères 'monter' et 'haut').

Presque aussitôt après son entrée dans le sumo, beaucoup misent sur Wataru comme étant un potentiel ozeki voire yokozuna. Il gagne son surnom de « Raiden de Shinshu » (ancien nom de l'actuelle préfecture de Nagano), et a une telle combinaison de vitesse et de puissance, tout particulièrement quand il parvient à placer sa prise favorite en migi yotsu, qu'il est capable d'expulser à peu près n'importe qui en yori. Alors même qu'il n'est encore que dans les rangs inférieurs, les gens disent de lui qu'il montre « un sumo d'ozeki ».

La puissance et la technique de Takanobori lui permettent de gravir les échelons rapidement. Il ne lui faut que quatre ans et demi après ses débuts sur le dohyo, en janvier 1927, pour faire son entrée en makuuchi. Il faut se souvenir qu'à l'époque il n'y a que quatre basho par an, et donc il ne lui aura fallu en fait que 16 tournois, y compris l'un d'entre eux manqué en entier suite à une blessure.

Même arrivé au sein de la division reine, Takanobori ne ralentit pas le rythme. Ses deux premiers tournois en makuuchi le voient afficher des scores de 7-4 et 8-3 consécutivement, lui permettant d'atteindre la sanyaku à l'issue de son 18ème basho seulement.



Cette ascension météorique coïncide avec le tremblement de terre dans le monde du sumo qu'est l'incident du Shunjuen, qui se produit au cours de son second tournoi de makuuchi. Bien que Minanogawa, de la Takasago, rejoigne les rebelles, Takanobori juge qu'il est plus dans son intérêt de demeurer au sein de la Kyokai. Ses débuts en tant que komusubi dans le basho tronqué de février 1932 s'achèvent sur un décevant 3-5, mais sa période dorée commence juste après, et dans les douze mois entre mai 1932 et mai 1933, Takanobori réussit quatre scores positifs d'affilée ; 8-3, 9-2, 7-4 et 9-2. Dans le deuxième de ces quatre basho, il réussit le meilleur score de la division, mais ex aequo avec l'ozeki Shimizugawa ; or, à cette époque, le yusho est attribué dans ce cas en fonction de la position dans le banzuke, et non à la suite d'un kettei-sen. Il est tout de même promu sekiwake, et se trouve sur le point de devenir ozeki en mai quand, tristement, il est frappé par un violent ulcère à l'estomac qui le contraint à être hospitalisé, le contraignant à manquer intégralement le basho de janvier.

Trois tournois après son retour, Takanobori a pu revenir au rang de sekiwake quand, au septième jour du basho de mai 1935, il affronte son homologue sekiwake Shinkai, un natif d'Akita connu sous le nom de « la Pieuvre », en raison des enroulements de jambes dont il est coutumier et de sa façon d'enserrer son adversaire pour le faire chuter. En fait, Shinkai est alors l'un des rikishi les plus craints dans la division makuuchi, pour ses sotogake qui aboutissent souvent à une blessure pour son adversaire. Preuve en est ce jour funeste, Shinkai exécutant son crochetage extérieur, et les deux rikishi finissant par débouler hors du dohyo. Takanobori, incapable d'amortir la chute, est sérieusement touché au genou droit. Il manque les trois journées suivantes, mais réussit à revenir pour ses deux derniers combats. Toutefois, sa blessure est extrêmement grave et bien qu'il s'acharne au tournoi suivant, il doit manquer tout le basho de mai 1936. A partir de ce moment, Takanobori ne finira qu'une seule fois encore kachi-koshi. Contraint d'adopter une sumo défensif pour protéger son genou, il rend quatre 6-7 de rang après mai 1937, glissant dans le banzuke jusqu'au rang de maegashira 17. Sa fin intervient au début d'une nouvelle ère pour le sumo, les honbasho se voyant rallongés aux quinze jours que nous connaissons aujourd'hui. Takanobori ne peut remporter que trois victoires et, fatalement, annonce son retrait de la compétition à la fin du basho.

L'an 14 de l'ère Showa (1939) est une grande année pour Takanobori. Tout de suite après sa retraite, il prend le nom d'Oyama et quitte la Takasago pour fonder sa propre heya. Il se marie également. Malheureusement, six ans plus tard, sa femme et son enfant, en compagnie de deux shin deshi, sont tués dans la destruction de l'Oyama-beya lors des grands bombardements de Tokyo des 10 et 11 mars. Cette tragédie n'est pas la seule à frapper Takanobori durant sa vie. Son meilleur ami et rival, Okitsuumi, décède à seulement 23 ans d'un empoisonnement au fugu (ndt : poisson japonais considéré comme un met très raffiné mais dont la préparation est délicate en raison de la présence d'une poche de neurotoxiques), le 30 septembre 1933.

En dépit de ces avanies, Takanobori ne se laisse jamais abattre. Tous ceux avec qui l'on parle de lui, ou quelque livre qui traite de lui, font forcément état de son calme et de sa générosité.

En fait, bien qu'il ne soit jamais parvenu à dépasser le rang de sekiwake, Takanobori fut l'un des rikishi les plus populaires dans le Japon de l'avant-guerre. Il faisait partie du célèbre « groupe des Cinq », en compagnie de Tamanishiki, Musashiyama, Shimizugawa et Minanogawa. Plus tard, comme oyakata, il deviendra encore plus populaire comme commentateur, tout d'abord à la radio et pour finir à la télévision.

Le succès, toutefois, ne vient pas uniquement de par son rôle médiatique. L'oyakata retrouve également le bonheur avec un nouveau mariage dont il a deux enfants. L'un des ses fils, Kazuyoshi, fait également l'objet d'une interview dans ce numéro.

Oyama oyakata réussit à hisser l'un de ses deshi, Matsunobori, au rang d'ozeki, et sur un plan plus personnel, il est élu en tant que riji à la Kyokai en 1958.

En dépit de son statut, Minanogawa, à sa retraite, n'a toutefois pas assez d'argent pour acheter un toshiyori, ce qui force l'ozeki à emprunter le nom de Furiwake au yokozuna Asashio.



Matsunobori finira par obtenir le kabu de son shisho quand, le 19 janvier 1962, à l'âge de seulement 53 ans, Oyama oyakata décède brutalement d'une crise cardiaque à son domicile. Ses funérailles rassembleront la plupart des acteurs du sumo de cette époque, y compris le yokozuna Taiho.

De nos jours, on ne se souvient plus du nom de Takanobori. L'Oyama-beya, de même, a depuis bien longtemps fermé ses portes, le nom d'Oyama étant actuellement en la possession de l'ancien maegashira Daihi de la Takasago-beya.

Cela dit, SFM a eu la chance d'avoir l'opportunité de parler au fils de l'ancien oyakata et de présenter l'histoire de ce rikishi autrefois très populaire à une nouvelle génération de fans de sumo.

Tenryu Saburo et l'incident du Shunjuen



Dans le monde de l'Ozumo, il n'y a rien de plus sacré que le banzuke. Il constitue tout simplement l'essence et le cœur même de ce sport. Même durant les derniers jours de la Deuxième Guerre Mondiale, en juin 1945, alors que beaucoup de rikishi manquaient à l'appel car envoyés au front, et que les Japonais ignoraient comment ils allaient bien pouvoir manger le lendemain, la Kyokai tint un basho de sept jours à huis clos pour assurer la continuité du banzuke. Il eut lieu dans un Kokugikan incendié, sous la menace des bombardements aériens. Le Maegashira 1e Bishuyama emporta le yusho avec une fiche de sept victoires pour zéro défaites sur ce basho. Cette volonté de faire se tenir ce tournoi venait de l'inébranlable conviction de la Kyokai qu'une fois un banzuke déterminé, un basho doit avoir lieu pour déterminer le banzuke suivant.

A la lumière de cet état de fait, le fameux « incident du Shunjuen », qui se produisit en janvier 1932, ne fut rien moins qu'exceptionnel de par sa dimension et ses conséquences, car il secoua les fondements même de la société de l'Ozumo.

Le lendemain de la publication du banzuke de janvier, le 6 janvier 1932, 32 rikishi de l'ichimon Dewanoumi – 20 makuuchi, 11 juryo et un makushita – se réunirent dans un restaurant chinois du nom de Shunjuen, situé dans le quartier Oimachi de Tokyo. Ils exigeaient de la part des instances de la Kyokai des réformes de grande ampleur pour améliorer les conditions de vie des rikishi.

Par la suite, un certain nombre de sekitori d'une autre ichimon que la Dewanoumi, comprenant entre autres le sekiwake Asashio Tomojiro (futur yokozuna Minanogawa), rejoignirent la révolte, et la Kyokai eut à faire face à une crise absolument inédite dans toute l'histoire de l'Ozumo. Les instances de la Kyokai répondirent très vite aux exigences du groupe, mais leurs réponses furent considérées comme des demi-mesures manquant de consistance, et finalement les négociations échouèrent.

La Kyokai fut alors contrainte de reporter l'ensemble du basho de janvier, car la plupart des rikishi restant de makuuchi et de juryo menacèrent de se joindre à la grève. Afin de démontrer le sérieux de leurs intentions, trente rikishi organisèrent même une cérémonie rituelle de coupe du mage et proclamèrent officiellement leur retrait de la Kyokai. Dans le même temps, la Kyokai annonça l'exclusion de 48 rikishi, y compris l'ozeki Onosato, et publia un banzuke revu et corrigé pour un basho de huit jours devant se tenir en février 1932. De fait, le banzuke de janvier 1932 devint un banzuke fantôme qui ne fut jamais relié à aucun basho.

Le cerveau et personnage central de « l'incident du Shunjuen » était le sekiwake Tenryu Saburo. Né le 1er novembre 1902, il était le troisième fils d'un fermier de la ville de Hamamatsu, dans la préfecture de Shizuoka. Bien que bon élève et amoureux de ses études, il subit le poids des traditions locales et ne put aller au-delà de l'école primaire. Au lieu de cela, il dut aller travailler sur un dock comme assistant d'un ingénieur.

A cette époque, Saburo était déjà bien connu localement pour sa grande taille, qui atteignait déjà 1,76 m. L'Oyakata Dewanoumi (ancien yokozuna Hitachiyama) se montra alors suffisamment intéressé par lui pour se déplacer en personne pour voir Saburo et l'inviter à rejoindre la Dewanoumi-beya. Dans un premier temps, Saburo déclina l'offre, car il avait encore l'espoir de poursuivre ses études; toutefois, quand l'oyakata revint lui rendre visite un an plus tard, il se laissa convaincre et se décida à rejoindre la heya.

Le jeune Tenryu n'eut pas un succès immédiat dès ses débuts sur le dohyo, car il manquait de puissance et était toujours en phase d'apprentissage des techniques du sumo. Bien plus, dans ses vertes années, Tenryu n'avait pas la possibilité de s'entraîner autant qu'il l'aurait souhaité puisque, étant un expert en calligraphie, les rikishi haut classé comme son oyakata lui réclamaient sans cesse de leur rédiger et écrire des lettres et autres courriers. Bientôt, toutefois, Tenryu choisit et développa ses kimarite à base de tsuppari, tsuri et uwatenage, en se servant de sa grande taille et de sa souplesse, et se mit à remporter de plus en plus de combats. De fait, avec le temps, il ne connut plus de soucis face à ceux qui avaient moins de puissance et de vélocité que lui. Tenryu était un intellectuel qui étudiait très précisément les combats de ses adversaires, mais

qui ne manquait pas non plus de s'entraîner avec une grande ardeur, son sumo tenace devenant bientôt légendaire. Par exemple, au huitième jour du tournoi de mai 1931, il affronta l'ozeki Noshirogata, leur combat s'achevant sur un nul. Les deux hommes demandèrent à ce que le combat fut rejoué, et s'affrontèrent à nouveau lors de la dixième journée – Tenryu l'emportant au bout du compte.

Tenryu et son camarade de heya, Musashiyama (le futur 33ème yokozuna), firent montre d'une rivalité féroce dans la course à l'accession au rang d'ozeki. En fait, certains pensent que Tenryu fut à l'origine de la révolte du Shunjuen par amertume d'avoir été rejeté pour l'accession au grade d'ozeki au détriment de son rival. De fait, Musashiyama passa au-dessus de Tenryu (directement de komusubi à ozeki) lors du basho de janvier 1932, tandis que Tenryu restait sekiwake six tournois de rang en dépit de résultats tous positifs.



On donna cependant peu de crédit à cette théorie, car il était absurde de penser que tous les autres rikishi auraient abandonné leur sécurité et leur fidélité à leur shisho pour claquer la porte de la Kyokai sous la direction de Tenryu, si la seule pure jalousie était le motif sous-jacent de cette rébellion.

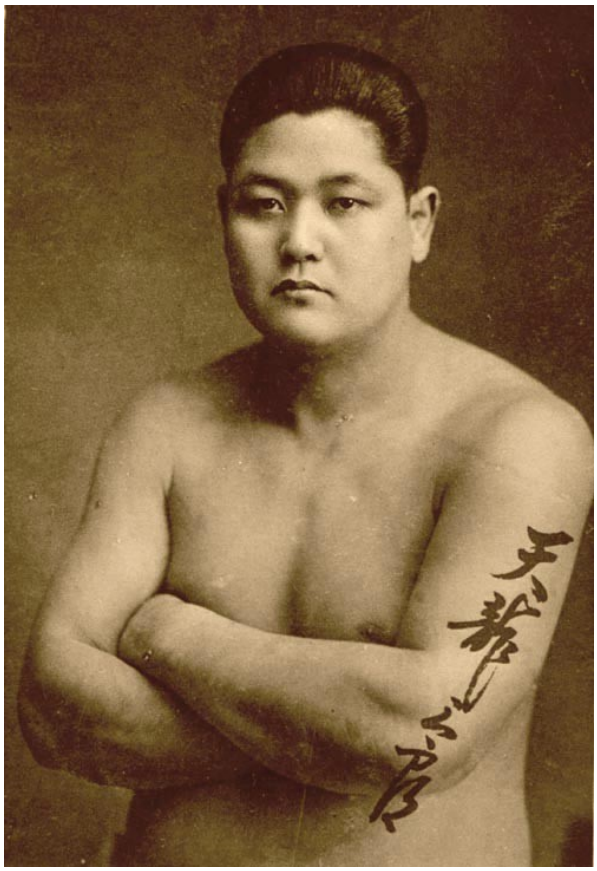
Penchons-nous attentivement sur les hoshitori du sekiwake Tenryu et du komusubi Musashiyama. Leurs performances aux tournois de mai et d'octobre 1931 déterminèrent leur position du banzuke de janvier 1932. A cette époque, un basho se tenait à Tokyo, puis le suivant dans une autre région, comme Osaka, Kyoto ou Nagoya. Les nouvelles positions du banzuke n'étaient établies que pour le basho de Tokyo, tenant compte de la somme des résultats des deux précédents tournois. Tenryu eut 6 victoires et 5 défaites au basho de mai 1931, tandis que Musashiyama enregistrait 10 victoires pour une seule défaite. Au basho d'octobre, Tenryu eut 8 victoires pour 3 défaites, Musashiyama ayant 8 victoires, deux défaites et un kyujo. A la fin de ce tournoi d'octobre, Tenryu comptait un total de 14 victoires pour 8 défaites, contre 18 victoires, trois défaites et un kyujo pour Musashiyama. Appartenant tous deux à l'ichimon Dewanoumi, il ne furent jamais opposés directement. En fait, les banzuke de cette époque voyaient le côté Est ou Ouest entièrement composé de rikishi de l'ichimon Dewanoumi. Musashiyama avait, de fait, des performances suffisantes pour être promu au rang d'ozeki en janvier 1932, mais on pourrait en dire autant de Tenryu. On ne saura jamais si Tenryu aurait pris la tête de la révolte, eut-il été promu au rang d'ozeki en janvier 1932, mais apparemment, il y pensait depuis un bon moment et son action ne fut pas considérée comme un coup de tête.

Après avoir annoncé leur retrait de la Kyokai, Tenryu et d'autres rikishi de la Dewanoumi créèrent le « groupe des rikishi d'avenir du Grand Japon ». Les rikishi non-Dewanoumi formèrent le « groupe des rikishi progressistes ». Les deux groupes organisèrent des tournois et une tournée à travers le pays. Au final, les deux groupes finirent par fusionner et Tenryu établit un quartier général à Osaka, fondant la Kansai Sumo Association un an plus tard. Un tournoi de sept journées se tint à Osaka en février 1933, sous l'égide du rikishi rebelle et avec de nouvelles règles, attirant de nombreux curieux comme des fans de sumo.

Toutefois, avant même le début de ce nouveau tournoi d'Osaka, quelques rikishi commencèrent à quitter la

toute nouvelle association. Musashiyama, qui avait rejoint l'association rebelle à contrecœur, ne s'était jamais senti comme faisant partie du groupe. Avant même l'incident du Shunjuen, il pensait déjà quitter le sumo pour s'essayer à une carrière de boxeur professionnel. Au contraire de Tenryu et d'autres sekitori de la Dewanoumi, Musashiyama n'avait pas été recruté par le précédent Dewanoumi Oyakata, et il pensait que les autres faisaient tout ce qu'ils pouvaient pour empêcher son ascension vers le grade d'ozeki. Il pensait que la boxe était plus authentique et dépourvue du fameux « yaocho ». Il finit cependant par abandonner la boxe et revint au sein de la Kyokai. Un autre rikishi très populaire, le géant Dewagatake – 2,06 m pour 195 kg – et ceux du groupe de départ qui n'avaient pas procédé à la coupe de leur mage, finirent aussi par revenir au sein de la Kyokai plusieurs mois après.

Lorsque Tenryu fit son entrée pour la première fois sur le dohyo au cours du basho de janvier 1920, il prit comme shikona Mikatagahara, du nom d'une fameuse bataille située tout près de l'endroit où il était né. Avec le recul, Mikatagahara s'avéra être un choix judicieux pour le jeune homme au futur agité, puisque le vainqueur de cette bataille (qui eut pu changer complètement l'histoire du Japon), Shingen Takeda, eut une vie qui quelque part reflétait la propre carrière de Tenryu dans le sumo. En décembre 1572, le seigneur de guerre rebelle Takeda combattit dans une grande bataille Ieyasu Tokugawa, qui devait devenir plus tard Shogun et fondateur d'une dynastie appelée à unifier le Japon pour des générations entières. Bien qu'ayant reçu l'aide des troupes de son allié, Nobunaga Oda, Ieyasu perdit la bataille et réussit tout juste à s'en sortir en vie, mais Takeda, bien que dans l'euphorie de la victoire, fut lui-même terrassé – par la tuberculose – au moment où il s'apprêtait à lancer l'assaut final.



Tout comme Takeda, Tenryu remporta la victoire initiale au Shunjuen. Il avait réussi à former et motiver une coalition de rikishi de l'ichimon Dewanoumi et d'autres ichimon, de les faire s'en aller et établir leurs propres organisations pour tenir des tournois de sumo. Malheureusement, comme Shingen Takeda, il ne parvint pas à gagner la guerre puisque les associations naissantes furent contraintes de fermer leurs portes en raison de difficultés financières, et les rikishi rebelles finirent par revenir dans le giron de la Kyokai.

Avec les performances solides du tout nouveau yokozuna Tamanishiki, qui avait refusé de se joindre aux rebelles, et une star montante, Futabayama, la Kyokai commençait à regagner sa popularité. Le tout nouveau groupe d'Osaka, lui, connut des difficultés à gagner une reconnaissance de son existence par le public et, en décembre 1937, Tenryu décida de le dissoudre.

Tenryu lui-même ne fit pas partie de ceux qui s'en retournèrent vers la Kyokai puisqu'il fut convié à venir travailler comme assistant et secrétaire d'un ministre de la Mandchourie alors sous occupation japonaise. En Mandchourie, Tenryu montra une fois de plus ses qualités de chef et d'organisateur en créant la Manchuria Sumo Association, et en activant la promotion du sumo par l'organisation de tournois et l'entraînement de jeunes talents. Tenryu étudiait aussi avec ardeur le Sumodo et le Budo. En 1939, il tomba par hasard sur la démonstration d'un vieil homme à l'aspect fragile, qui projetait plusieurs assaillants armés de sabres. Tenryu soupçonnait une supercherie et mit au défi le vieil homme qui le mit à terre d'une seule main, lui, un sumotori professionnel. Ce vieil homme n'était autre que Morihei Ueshiba, le fondateur de l'Aikido. Tenryu lui demanda immédiatement à pouvoir le rejoindre dans son dojo et, après plusieurs mois, acquis une licence d'Aikido.



Dans les années suivantes, Tenryu dirigea un magasin de sports et un restaurant chinois à Tokyo, et travailla comme commentateur spécialiste du sumo au profit de la chaîne japonaise TBS TV. Il rédigeait également des articles au profit de journaux sportifs. Peu après la fin de la Deuxième Guerre Mondiale, la Kyokai lui demanda de venir travailler pour elle en tant que conseiller spécial. Il se vit décerner un diplôme spécial - pour son travail effectué en Mandchourie – par la fameuse Maison de Yoshida Tsukasa, qui attribue traditionnellement les diplômes de yokozuna.

En 1957, une commission parlementaire japonaise tint une série de sessions pour réformer l'Ozumo, ses modes de fonctionnement et les conditions de vie des rikishi et autres employés de la Kyokai. Ces sessions furent un bouleversement majeur ainsi qu'un pas décisif vers la modernisation de l'Ozumo. Vingt-cinq ans après avoir organisé un sit-in au restaurant Shunjuen dans l'espoir de réformer les structures salariales antiques de l'Ozumo, Tenryu voyait ses efforts reconnus par des parlementaires de premier plan, et il fut invité à venir s'exprimer en tant que témoin expert au cours des débats. Tenryu s'est éteint il y a seize ans, le 20 août 1989, à l'âge de 85 ans.

Dewagatake Bunjiro

Dans la cour du sanctuaire de Tomioka Hachimangu, dans le quartier tokyoïte de Koto, se trouve le célèbre monument des yokozuna érigé par le douzième yokozuna Jinmaku Kyoguro (1829-1923). Jinmaku y grava tous les noms de yokozuna connus depuis Akashi Shiganosuke jusqu'à maintenant, et elle porte aujourd'hui 45 noms jusqu'à Wakanohana Kanji (il existe également une nouvelle pierre à partir du 46ème yokozuna Asashio Taro III)

D'autres monuments entourent la pierre des yokozuna – un monument des ozeki, un monument des tegata, et il y a aussi un monument des Rikishi Géants. Sur celui-ci sont gravés les noms de légendaires rikishi de grande taille. On y trouve Shakadake Kumouemon (1749-1775), qui mesurait 2,26 m. un autre était Ikezuki Geitazaemon (1828-1850), dont on dit qu'il mesurait 2,30m (à quelques centimètres près).

Parmi un groupe de rikishi de plus de deux mètres, on trouve le nom d'un rikishi de l'ère Showa (1926-1989). Son nom est Dewagatake Bunjiro, qui faisait 2,06 m et pesa jusqu'à 200 kilos. Au Japon à l'époque il n'y avait personne d'aussi grand et lourd que Dewagatake, et sa taille fut un élément déterminant de sa destinée. Par chance pour le sumo il arriva à une époque où la popularité du sport était à un plus bas historique. Il en devint le sauveur, ce doux géant frappant les esprits à travers le Japon tout entier. Mais malheureusement pour Dewagatake, il n'eut d'autre choix que de mener une destinée qui fut tracée pour lui par d'autres. Il était un géant, mais il était trop gentil pour véritablement avoir du succès dans des sports de combat tel que le sumo.



Bunjiro naît dans ce qui est aujourd'hui Kaminoyama, dans la préfecture de Yamagata, le 20 décembre 1902 (certains pensent que sa date de naissance se situe plutôt en 1901). Enfant, il est envoyé comme apprenti dans différents endroits mais il finit toujours par revenir chez lui, étant considéré par tous comme trop grand pour servir à quoi que ce soit. Il est finalement embauché par un chirurgien, Kiichi Saito, qui opère dans un hôpital de Tokyo. Kiichi adoptera aussi un célèbre poète, Mokichi Saito, qui finira par hériter de l'hôpital.

Bunjiro réussit avec brio ses études au collège d'Aoyama Gakuin, et rêve de devenir pédiatre et de travailler pour son père adoptif. A cette époque, Bunjiro mesure déjà plus de 1,80 m et pèse plus de 100 kilos. Comme on peut s'en douter, il est rapidement découvert par le monde du sumo. Particulièrement, le Dewanoumi oyakata de l'époque (le 19ème yokozuna Hitachiyama Taniemon) est si désireux que Bunjiro rejoigne sa heya que celui-ci finit par céder et quitte l'école.

A la différence de beaucoup de garçons rejoignant une heya, Bunjiro n'a jamais vraiment pratiqué d'exercices physiques et il n'est donc pas au niveau des autres en termes de puissance. Au départ Bunjiro s'effondre rapidement au tachiai après avoir été frappé par des recrues bien plus petites que lui. Mais il apprend rapidement à employer sa grande carrure à son avantage. Il prend l'habitude d'envelopper ses grands bras autour de ses adversaires pour les enserrer avant de les projeter en kotenage. Il apprend aussi à employer le sabaori, en imposant le poids du haut de son corps sur eux jusqu'à ce que leurs genoux ne finissent par céder. En peu de temps il devient l'un des adversaires que l'on redoute le plus d'avoir à affronter en tournoi ou en session d'entraînement.

Lors du basho de janvier 1925, il est finalement promu en makuuchi. Il lui a fallu huit longues années pour parvenir en division reine depuis son départ lors du basho de mai 1917 sous le nom de Dewagatake, mais une fois en makuuchi, il gravit rapidement le banzuke. En trois basho il est promu au rang de sekiwake lors du tournoi de janvier 1926.

Au basho de mai 1926, il bat l'ozeki Tachihikari sur un abisetaoshi à la tawara lors de la quatrième journée. Tachihikari est pressé par le haut du corps de Dewagatake avec une telle force qu'il est totalement impuissant et doit être évacué sur une civière. C'est la dernière fois que l'on reverra Tachihikari sur un dohyo, car il ne pourra jamais récupérer de ses blessures aux jambes et au dos.

Le lendemain Dewagatake affronte le yokozuna Nishinoumi, qui est parfaitement conscient de ce qui s'est passé la veille. Si le yokozuna a peur, il ne le montre pas quand le combat s'emballe alors que Dewagatake emploie ses sabaori favoris et secoue à plusieurs reprises le yokozuna avec des kotenage. Dewagatake finit une fois de plus le combat en se servant du poids de son corps et l'emporte par abisetaoshi. Bien que Dewagatake soit komusubi, les fans de sumo sont en transe, convaincus qu'ils sont d'assister à la naissance d'un nouvel ozeki, Dewagatake ayant battu consécutivement un ozeki et un yokozuna.

Lors de la sixième journée son adversaire est Noshirogata (promu ozeki juste après ce basho). Noshirogata obtient rapidement une prise en morozashi tandis que Dewagatake le contre avec des tsuri et ses kotenage favoris. Rapprochant son corps de celui de Dewagatake, Noshirogata le crochète du pied, lui faisant perdre l'équilibre. Les blessures s'avèrent sévères et Dewagatake doit se retirer du basho. C'est le début de la fin pour Dewagatake, même s'il revient au basho suivant.

Dewagatake conserve une place en sanyaku durant dix basho de 1926 à 1928, mais en raison d'une blessure aux ligaments du genou, il retombe chez les hiramaku et ne parviendra plus à retrouver une place chez les sanyaku.

Au cours de cette période, et en dépit de son rang relativement bas en makuuchi, Dewagatake est le rikishi le plus populaire dans l'Ozumo, sauvant à lui seul la Kyokai car les fans viennent pour lui et adorent l'appeler par son surnom de « Bun-chan ». A une période où la taille moyenne des Japonais est de 1,60 m, Dewagatake survole la foule, mais c'est de voir cette bizarrerie sur le dohyo qui passionne les spectateurs. On pourrait comparer cela à l'enthousiasme qui entoure Takamisakari.



Lors de l'incident du Shunjuen en janvier 1932, lorsque des rikishi de la Dewanoumi-beya emmenés par Tenryu quittent la Kyokai suite à un conflit sur les salaires et les conditions de vie, Dewagatake est contraint comme membre de la heya à se joindre au mouvement. Mais son implication dans le mouvement se fait à contrecœur et il refuse de couper son mage dans un geste symbolique, ce que tous les autres partants ont fait. Dewagatake devient le premier rikishi parmi les renégats à revenir dans le giron de la Kyokai quelques mois plus tard. Bien que la plupart des rikishi finiront par faire leur retour au sein de la Kyokai dans l'année suivante, beaucoup attribuent l'échec des nouveaux mouvements de sumo de Tenryu à son retour prématuré. Dewagatake finit par perdre le soutien de ses pairs après l'incident, ce qui accentuera sa douleur quand il sera au fond du gouffre en fin de carrière.

Dewagatake manque des qualités de technicité et de rapidité d'exécution nécessaires pour devenir ozeki. Il n'est pas assez fort mentalement et manque d'acharnement. En fait, son seul avantage est sa grande carrure et sa capacité à stopper ses adversaires avec ses grands bras. Mais même avec cet avantage il ne fait pas le poids face à des adversaires plus puissants et techniques. Et quand il vient à souffrir d'une dégénérescence des disques lombaires, il ne fait plus le poids devant qui que ce soit.

Son dernier basho en makuuchi se déroule en janvier 1935 et durant les quatre années suivantes jusqu'au basho de 1939, sa vie dans le sumo est pitoyable puisqu'il finit par rétrograder jusqu'en sandanme. Il devient l'ancien sekiwake même pas capable de battre un rikishi de sandanme. Au basho de mai 1938, son rang sur le banzuke chute à sandanme 11e, et il se voit nommé tsukebito pour le maegashira 9 Dewaminato.

« Hé, pourquoi dois-je travailler pour Dewaminato comme tsukebito ? Pourquoi ? ». Dewagatake se plaint amèrement, mais tout le monde sait que ce sont les règles du monde du sumo et que le rang sur le banzuke détermine la vie de chacun dans la heya. En fait, tout le monde en a assez de ses récriminations incessantes et de ses plaintes continuelles. Quand Dewaminato a rejoint la heya, il était en sanyaku, mais Dewagatake ne peut comprendre les nouvelles réalités.

A cette époque, la vie dans la heya devient insupportable pour lui. Même les lutteurs mal classés demandent à voix haute quand il va se décider à prendre sa retraite. Une salle de bain de la heya lui est même interdite par un écriteau. En dépit de sa carrure massive, Dewagatake est un homme sensible qui compte toutes sortes

de hobbies comme le billard, la photographie et la pêche. Il aime aussi les fleurs et les oiseaux. Il possède même un petit oiseau qu'il élève dans une cage. Un jour, il revient dans sa heya pour constater que l'oiseau et la cage ont été jetés dans la Sumida toute proche.

Au sein de la heya, il est désormais traité comme un excédent de bagage, un passager clandestin dont on aimerait se débarrasser. La seule personne au sein de la heya qui lui accorde de l'attention est une femme du nom d'Otoyo, qui aide à la gestion de la heya. « Tu sais, même un homme comme lui a sa fierté. Il veut revenir en juryo et partir ensuite. J'ai vraiment de la peine pour les rikishi quand ils chutent dans le banzuke », dit un jour Otoyo.



Dewagatake remporte six combats pour deux défaites lors de ce basho. Puis, au basho suivant en janvier 1939, il finit avec un score de 4-3 comme makushita 25. Il grimpe au rang de makushita 10 au basho suivant (mai 1939), mais il s'effondre alors complètement avec un score de 1-5-1. Il comprend enfin qu'il est complètement anéanti physiquement et mentalement. Il annonce sa retraite et hérite du toshiyori Tagonoura. Dewagatake a alors 36 ans. Il épouse peu après la seule personne qui a encore de l'affection pour lui, la dame de la Dewanoumi-beya, Otoyo.

En 1948, après avoir quitté la Kyokai, il ouvre un restaurant barbecue et une boutique de fleuriste près de la gare tokyoïte de Koiwa, où se trouve une statue du yokozuna Tochinishiki. Le répit sera de courte durée pour Dewagatake qui décède deux ans plus tard, le 9 juin 1950. Il n'a que 47 ans.

Les rikishi géants légendaires

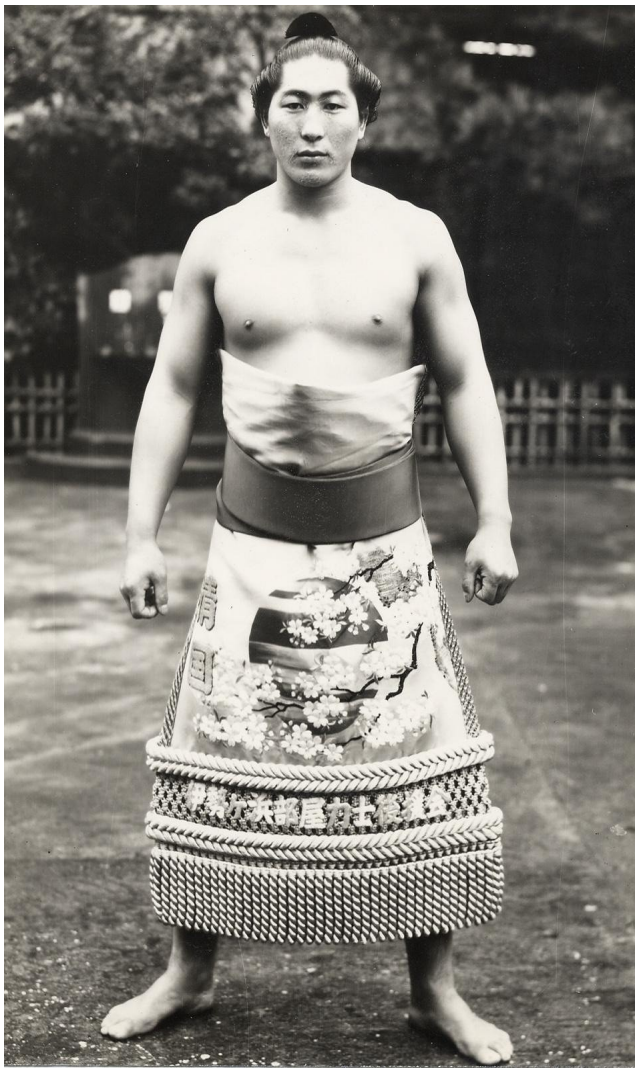
Ikezuki Geitazaemon (1827 -1850); Haridashi Maegashira; Tamagaki-beya; 230 cm, 169 kg
Ozora Takezaemon (1827 - ?); pas de données disponibles ; 227 cm, 146 kg
Shakadake Kumouemon (1749 - 1775); Ozeki (23 victoires - 3 défaites - 1 nul - 1 suspendu); 226 cm, 172 kg
Ryumon Kougoro (1820? - ?); Haridashi Maegashira; Jinmaku-beya; 226 cm 169 kg
Mitsuo Fudoiwa (1924-1964); Sekiwake; Tokitsukaze-beya; 214 cm 126 kg

(Le premier yokozuna Akashi Shiganosuke aurait mesuré 252 cm et pesé 184 kg mais son existence même est sujette à caution).

DEWAGATAKE Bunjiro
Nom de naissance: né Sato Bunjiro (nom d'adoption : Saito Bunjiro)
Heya: Dewanoumi
Plus haut rang : sekiwake
Date de naissance : 20 Décembre 1902 (bien que 1901 soit possible)
Débuts en basho : basho de mai 1917
Débuts en juryo: basho de janvier 1922
Débuts en makuuchi: basho de janvier 1925
Dernier basho: basho de mai 1939
Mort : 9 juin 1950 (49 ans)
Toshiyori: Tagonoura
Techniques favorites : Tsuppari, Migi-yotsu, Kotenage, Safari
Taille : 206 cm, poids : 195 kg

Isegahama Seinosuke – Ozeki Kiyokuni Katsuo

Isegahama oyakata (ancien ozeki Kiyokuni) prendra sa retraite obligatoire de la Nihon Sumo Kyokai au cours du Kyushu basho, puisqu'il atteindra l'âge de 65 ans le 20 novembre 2006.



Né sous le nom de Tadao Sato à Ogashi-machi (connu aujourd'hui sous le nom de Yuzawa-shi, dans la préfecture d'Akita), il est un enfant de grande taille quand il finit l'école primaire. Il commence le judo au collège et devient assez doué dans ce sport. Tadao est alors repéré par celui qui est alors Araiso oyakata (plus tard Isegahama oyakata, et ancien yokozuna Terukuni), mais il n'a aucun désir de devenir rikishi. Toutefois, l'oyakata veut qu'il s'essaie au sumo et il reçoit la permission de ses parents de le faire rejoindre la heya sans que Tadao en ait connaissance. En conséquence, Araiso oyakata invite Tadao à visiter sa heya durant les vacances d'été et Tadao, pensant que c'est une superbe façon de passer l'été, décide d'y aller. Quand il est enfin prêt à partir à la fin de l'été, on lui dit que sa « visite » est désormais permanente, et que tous les formulaires sont signés.

Tadao fait ses débuts sur le dohyo au basho de septembre 1956 sous le shikona de Wakaikuni. Il n'a que 14 ans et termine la mae-zumo comme shin-jo niban (second niveau). Son premier basho de jonokuchi est en janvier 1957, et il le finit avec quatre victoires et quatre défaites. Le yokozuna Taiho fait ses débuts au même moment, mais il progresse bien plus vite sur le banzuke que Tadao : Tadao est encore en train d'errer en makushita quand Taiho devient yokozuna.

Tadao se débat en makushita et se voit bientôt dépassé par son jeune camarade de heya, Asasegawa (plus tard M1) qui est promu en juryo au basho de novembre 1957. A ce moment, Tadao change son shikona de Wakaikuni à Umenosato, puis Kiyokuni, d'après les deux noms de lutteurs des deux anciens Isegahama oyakata, Kiyosegawa (sekiwake) et Terukuni. La promotion d'Asasegawa motive Kiyokuni à s'entraîner comme jamais. Résultat, enfin, après 26 basho, Kiyokuni est promu en juryo en mai 1963 et, en trois basho, il est promu en makuuchi.

Lors de son second basho de makuuchi, classé M13e, il perd son dernier combat contre le sekiwake Daigo pour finir avec quatorze victoires pour une seule défaite. Comme le yokozuna Taiho a remporté tous ses combats (dont un par fusen), Kiyokuni ne remporte pas le yusho. Toutefois, il se voit attribuer le gino-sho et est promu sekiwake au basho suivant, étant resté dans la course au yusho en compagnie de Taiho durant tout le basho.

Cinq ans plus tard, au basho de juillet 1969, Kiyokuni est promu ozeki et s'empare du yusho pour son premier basho en tant qu'ozeki. Il bat Fujinowaka (plus tard sekiwake) sur un abisetaoshi lors du combat décisif. Beaucoup pensent qu'il peut devenir yokozuna en deux basho, mais Kiyokuni finit par se blesser gravement au cou et à la colonne assez rapidement, et il ne récupèrera jamais complètement de ces blessures. Elles auront un grand impact sur la suite de sa carrière.

Tôt dans sa carrière, Kiyokuni a développé son style en hidari-yotsu. Ses bras sont si forts qu'il brise un jour

l'épaule de Taiho, et il se forge une réputation de blesseur d'adversaires. Il est vite affublé du surnom de « Destroyer ». Il est aussi réputé pour son tachiai très net, souvent considéré comme un parfait exemple de ce qu'il faut faire.

D'un point de vue du standard des ozeki, Kiyokuni est considéré comme un excellent ozeki qui a manqué l'occasion de devenir yokozuna en raison de blessures chroniques. Il était puissant et avait un style bien défini, mais sa faiblesse physique était dans sa partie basse. Son manque de souplesse n'a pas fait du bien à sa carrière, et avait comme origine son attitude plutôt tranquille vis à vis de l'entraînement – on dit qu'il ne fut pas capable de faire un matawari avant de devenir ozeki.

Fin 1973, Kiyokuni commence à souffrir de problèmes cardiaques et, à l'âge de 32 ans, au basho de janvier 1974, il prend sa retraite du sumo actif. Il prend le nom de Kiriyama oyakata, puis à la mort de son shisho, il hérite de l'Isegahama-beya le 7 avril 1977.

Pendant un moment, l'oyakata dirige la heya tranquillement avec sa femme Sanae, qu'il a épousé en mai 1971. Puis le 12 août 1985, un événement qui frappe de stupeur tout le Japon engloutit la famille de l'oyakata. Le vol 123 de la JAL, de Tokyo à Osaka, s'écrase sur une chaîne de montagnes dans la préfecture de Gunma, coûtant la vie aux 520 passagers dont la femme d'Isegahama et ses deux enfants.

Suite à cette tragédie, l'oyakata semble avoir perdu sa passion et sa volonté de construire une heya puissante, et celle-ci commence à péricliter. Certains diront même que l'oyakata peut plus souvent être vu dans un pachinko que sur le dohyo d'entraînement. Il se remarie, mais la rumeur dit que sa femme n'est pas franchement enthousiasmée par son rôle d'okamisan. Aujourd'hui, l'autrefois puissante Isegahama-beya qui comptait des dizaines de recrues quand l'oyakata la reprit, n'en compte plus que deux – le jonidan Shosho et le jonokuchi Fukunokuni, chacun ayant fini avec quatre défaites le dernier Aki basho.

La heya a actuellement un toshiyori – Wakafuji (l'ancien M1 Katsuhikari) dont la retraite est programmée en août 2007 ; le wakaimonogashira Shiraiwa (ancien J7 Shiraiwa) ; le sewanin Saisu (ancien M2 Saisu) ; deux gyoji (l'un est Shikimori Kandayu, de rang sanyaku), deux yobidashi (dont le tate-yobidashi adjoint Hideo) et un tokoyama.

Dans un hebdomadaire publié il y a deux ans, Isegahama oyakata se plaignait du manque de combats enthousiasmants, faisant même une allusion aux combats arrangés (yaocho). Il y impliquait également un usage très répandu des stéroïdes anabolisants chez les rikishi, et dénonçait les énormes sommes en jeu dans l'achat des toshiyori et le recrutement de rikishi universitaires. Il exprimait son amertume quand ses neveux, les actuels maegashira Tamanoshima et makushita Tamamitsukuni, alors à l'université, furent happés par son rival Kataonami, qui disposait de ressources financières plus conséquentes.

Comme l'article comportait pas mal d'accusations sans preuves, l'oyakata fut convoqué par les Riji pour s'expliquer. L'oyakata expliqua que ses commentaires avaient été détournés, mais néanmoins son poste au sein de la Kyokai lui fut retiré. Il fut repris comme auditeur deux mois plus tard. Wakafuji oyakata, de sa heya, était alors le directeur du comité des auditeurs, ce qui pourrait expliquer cela.

Le sort de sa heya au moment de la rédaction du présent article n'est pas très clair, mais selon toutes probabilités elle devrait être dissoute, et les derniers membres devraient être transférés au sein d'une heya de l'ichimon comme la Kiriyama ou l'Asashiyama.
Isegahama Seinosuke

Shikona:
Wakaikuni => Umenosato => Kiyokuni Katsuo

Nom réel: Tadao Sato
Né le : Novembre 20, 1941
A: Ogachi-machi (aujourd'hui Yuzawa-shi) Akita Prefecture
Heya: Araiso => Isegahama
Débuts: Septembre 1956
Débuts Juryo: Mai 1963

Débuts Makuuchi: Novembre 1963
Dernier basho: Janvier 1974
Plus haut rang: Ozeki
Taille:182 cm

Poids: 134 kg
Techniques Favorites: Hidari-yotsu, yorikiri
Shukunsho:3

Ginosho:4

Yusho: 1 (Makuuchi)

Statistiques: 103 basho, 706 victoires, 507 défaites (3 fusen), 32 kyujo, 1210 apparitions, 0.582 en pourcentage de victoires.
Makuuchi : 62 basho, 506 victoires, 384 défaites (3 fusen), 31 kyujo, 887 apparitions, 0.569en pourcentage de victoires.
Ozeki : 28 basho, 233 victoires, 147 défaites (3 fusen), 31 kyujo, 277 apparitions, 0.613 en pourcentage de victoires.
Basho: Banzuke-gai 1, Jonokuchi 1, Jonidan 4, Sandanme 6, Makushita 26, Juryo 3, Hiramaku 15, Komusubi 7, Sekiwake 12, Ozeki 28.

Kotogahama Sadao (1927-1981)

L'un des piliers de l'ère Tochi-Waka dans les années 1950, Kotogahama était craint pour son dévastateur uchigake, ou crochetage intérieur. Bien que de petite taille aux regards des normes actuelles, et tout juste à la taille et au poids moyens des mieux classés de son époque, Kotogahama fut classé comme ozeki quatre années durant, tenant son rang jusqu'à l'âge de 35 ans. Il était exceptionnellement assidu en keiko, et on lui attribue le renforcement du jeune Taiho par un entraînement rigoureux, alors que le futur grand yokozuna n'était encore qu'un gamin efflanqué des divisions inférieures à la fin des années 1950.

Si la ville natale de Kotogahama est donnée comme étant Kanonji, préfecture de Kagawa sur l'île de Shikoku, il naît en fait à Miyazaki, sur Kyushu, le 10 octobre 1927, sous le nom de Ugusa Sadao. Son père, Fukutaro, est marchand de chevaux. Sadao est son fils aîné, et il a deux sœurs.

Le père de Sadao, même s'il n'est pas très grand, est très musclé, et son fils hérite de sa force, et se trouve être également considérablement plus grand que la plupart des enfants de son âge lorsqu'il est à l'école primaire dans les années 1930. Le père de Sadao décède au début des années 1940, et son fils décide bientôt de quitter l'école pour rejoindre la Marine Impériale, son rêve d'enfance. Il s'engage au profit d'une unité de réparation navale à Yanai, Yamaguchi-ken, en septembre 1944. Saipan est alors déjà tombée et la Marine Impériale est dans une situation de plus en plus désespérée. Sadao est grand pour un jeune garçon de 17 ans de son époque, avec 1.69m, et inhabituellement lourd avec 71 kilos. Son physique robuste attire l'attention des officiers de son unité, qui lui disent de se mettre au sumo. La marine emploie depuis bien longtemps le sumo comme un éducatif de discipline mentale, et quelques-uns des marins ont au moins le niveau de rikishi de makushita.

Bien qu'ayant appartenu à une unité de reconstruction navale, Kotogahama dira plus tard n'avoir pas appris grand-chose d'autre que le sumo au sein de la Marine. En fait, la Marine est déjà décimée, les cargos ne sont plus qu'un lointain souvenir et, avec un seul navire de guerre digne de ce nom encore à même de flotter, il y a beaucoup moins de travail à accomplir.

Après la reddition du 15 août 1945, l'unité de Sadao est dissoute. Il s'en retourne à Kanonji et réfléchit sur son avenir. La nourriture est difficile à trouver et il n'y a que peu d'emplois disponibles. Le jeune homme décide de tenter une carrière professionnelle dans le sumo et il prend donc contact avec un de ses concitoyens réputé pour avec de solides relations dans le monde du sumo. Cet homme avait déjà remarqué Sadao avant qu'il ne rejoigne la Marine, et le connaissant pour être un jeune bien éduqué, il le présente à un rikishi de makuuchi de Kagawa-ken, Kotonishiki, de la Nishonoseki-beya.

Début novembre, Sadao fait son arrivée aux quartiers temporaires de la Nishonoseki-beya dans un temple de Koenji, dans le quartier Suginami de Tokyo. Bien que l'ancien sekiwake Tamanoumi, qui vient tout juste de prendre sa retraite de la compétition, soit alors Nishonoseki oyakata et le shisho de la heya, il encourage tous ses sekitori à développer leurs propres deshi et de finir par fonder leurs propres écoles. Kotonishiki, qui va devenir le mentor de Sadao, n'a alors encore que 24 ans, mais il est déjà le deuxième rikishi le mieux classé de la heya après l'ozeki Saganohana.

Sadao fait ses débuts sous son prénom de Ugusa au tournoi de novembre 1945, dans le vieux Ryogoku Kokugikan. C'est le premier basho après-guerre, et Sadao est l'une des quatre nouvelles recrues, les tout premiers rikishi de l'après-guerre. Les autres jeunes quittant bien vite le sumo, Sadao se retrouve rapidement comme étant le seul rikishi à avoir effectué ses débuts en 1945.

Aux premiers temps au sein de la Nishonoseki-beya, Sadao considère que Hasegawa, un rikishi efflanqué de jonidan de un an son cadet, est son rival. Hasegawa, qui est entré dans le sumo en janvier 1944, finira par devenir le rikishi de makuuchi Kamiwaka (1928-1999). Hasegawa, Ugusa et le futur yokozuna Wakanohana I, qui a rejoint la heya à l'été 1946, s'entraînent sans relâche tous les jours et finissent par devenir des amis proches. Au départ, Hasegawa est plus fort que les deux autres adolescents, étant classé dans les rangs makushita.

En dépit d'un score de 0-4 comme nouvelle recrue en novembre 1945, Ugusa est classé pour la première fois sur le banzuke en novembre, au sein de la division jonidan. Il gagne rapidement de la confiance, atteint les

sandanme en novembre 1947, tournoi qui le voit changer de shikona pour devenir Kotogahama. Son nom de dohyo est trouvé par un gyoji, Shikimori Kindayu, qui aime donner aux jeunes rikishi leur premier shikona.

En octobre 1948, Kamiwaka, Kotogahama et Wakanohana combattent au sein de la division makushita et sont proches de la promotion en juryo. Kamiwaka est le premier à atteindre le statut de sekitori, en janvier 1949, suivi par Wakanohana en mai, ce qui laisse Kotogahama seul en makushita. Le futur ozeki réussit un superbe score de 12-3 (les rikishi de divisions inférieures combattent la quinzaine entière à cette époque) en mai 1949, et rejoint ses deux amis en juryo au mois d'octobre.

Kotogahama remporte le juryo yusho avec un score de 11-4 pour son premier tournoi au sein de cette division. Classé J2 en janvier 1950, Kotogahama gagne ses trois derniers combats pour finir sur un score de 8-7. Chanceux dans le banzuke, il est promu en makuuchi pour le tournoi suivant.



Bien qu'il décroche le kachi-koshi comme shin-nyu-maku en mai 1950, il faut presque trois années à Kotogahama pour atteindre les rangs sanyaku. Classé M9 en janvier 1952, il réussit un score de 10-5, remportant sept de ses dix confrontations gagnantes sur uchigake. En fait, c'est une blessure en tout début de carrière qui est à l'origine de l'abondance des uchigake chez Kotogahama. Il s'est salement blessé le genou gauche lors d'un keiko du jungyo de Tohoku, à l'été 1946. Encore jeune, il a ignoré la douleur et continué de s'entraîner pendant des jours, avant d'aggraver sa blessure à Mizusawa. Les deux blessures cumulées lui valent un mois d'hospitalisation, et quand il peut enfin sortir de l'hôpital, les docteurs lui disent qu'il n'y a aucune garantie qu'il puisse faire à nouveau du sumo. Si la blessure guérit rapidement, il développe sa technique de l'uchigake pour pouvoir pallier à son genou gauche affaibli. Kotogahama continue à perfectionner sa technique d'uchigake bien après lé guérison de sa blessure, et au moment où il atteint la division makuuchi, il est le praticien le plus doué de cette technique.

Kotogahama est promu komusubi en janvier 1953. Il a 25 ans et est dans sa huitième année de sumo professionnel. Bien qu'il finisse avec un pitoyable 5-10, c'est un tournoi mémorable, puisqu'il bat les yokozuna Azumafuji lors de la quatrième journée et Haguroyama lors de la quatorzième. Le vétéran Haguroyama, alors âgé de 38 ans, combat avec un pouce fracturé.

Après son premier tournoi comme komusubi, Kotogahama subit une dégringolade longue de deux années, qui le voit aller et venir le long de rangs hiramaku. Il ne pèse qu'entre 80 et 90 kilos durant cette période, et ne parvient pas à gagner du poids. De plus, sa seule technique véritablement efficace est l'uchigake, et il manque de vitesse en yotsu-zumo.

Le véritable tournant de la carrière de Kotogahama intervient en mars 1955. Il a gagné du poids avant le tournoi, et il semble avoir plus de confiance en son sumo. Lors de la troisième journée, il affronte le yokozuna Tochinishiki, qu'il n'a jamais réussi à vaincre lors de leurs sept précédentes confrontations. Kotogahama parvient à immobiliser le vif yokozuna, toutefois, et finit par le faire chuter, gagnant sa troisième kinboshi. S'il ne fait pas son retour dans les rangs sanyaku avant mai 1956, le sumo de Kotogahama change radicalement à compter de mars 1955. Il commence à utiliser de plus en plus systématiquement la poussée frontale et emploie l'uwatedashinage, ne gardant l'uchigake qu'en dernier recours.

Après son retour comme komusubi en mai 1956, Kotogahama parvient à demeurer dans les rangs sanyaku

durant trois tournois consécutifs, devenant sekiwake en septembre 1956, à l'âge de 28 ans. Il rétrograde sur blessure au genou en janvier 1957, mais revient en forme au tournoi suivant, ayant chuté au rang de M8.

En mars 1957, Kotogahama est dans la course au yusho jusqu'au senshuraku, qu'il aborde avec un score de 12-2. Mais il perd contre Iwakaze lors du combat final, manquant l'opportunité d'un kettei-sen face à Asashio pour le gain du tournoi. Ce score de 12-3 est le premier d'une série de dix scores consécutifs à deux chiffres pour Kotogahama, et marque le début d'une ascension qui le mène au final au grade d'ozeki.

Kotogahama réussit un nouveau score de 12-3 pour son retour au rang de komusubi en mai 1957, ce qui fait de lui un solide candidat pour le rang d'ozeki. Il enchaîne par un 11-4 comme sekiwake en septembre 1957, avec son troisième gino-sho consécutif. Il n'a plus besoin que d'un autre score solide pour décrocher sa promotion comme ozeki. En novembre 1957, quelques semaines après son trentième anniversaire, Kotogahama achève sa première semaine sur le score de 6-2. Il lui faut 11 victoires pour assurer sa promotion, mais il perd son cinquième combat face au yokozuna Yoshibayama lors de la douzième journée. Il finit avec un score de 10-5, mais doit passer un autre tournoi au rang de sekiwake pour affirmer de façon plus convaincante ses prétentions au grade d'ozeki.

Dans l'intervalle, le vieil ami de Kotogahama, Wakanohana, remporte son second yusho comme ozeki en janvier 1958, et se voit promu yokozuna. Wakanohana encourage constamment son ami à ce qu'il fasse le grand saut comme ozeki. Kotogahama réussit enfin dans cette entreprise en mars 1958. Lors de ce qui sera son meilleur score en carrière, il demeure invaincu jusqu'à la onzième journée, quand il chute face à l'ozeki Asashio. Le lendemain, il perd à nouveau face au yokozuna Chiyonoyama. Il recommence toutefois à vaincre ensuite et décroche les trois dernier combats, ce qui l'amène au kettei-sen face à Asashio.

Le kettei-sen est un combat passionnant, mais Asashio a l'avantage en terme de puissance brute, et finit par sortir vainqueur sur yorikiri. Toutefois, Kotogahama est quand même promu ozeki au bénéfice de son score superbe de 13-2.

Bien qu'il ait désormais la trentaine, Kotogahama commence fort sa carrière d'ozeki. Il est à nouveau dans la course au yusho comme shin-ozeki en mai 1958, avec un score de 11-1 à l'approche de la treizième journée. Mais il perd ses trois derniers combats. Il établit des scores à deux chiffres le restant de l'année, et on parle alors même d'une promotion de Kotogahama comme yokozuna.

Mais Kotogahama est contraint à l'abandon sur un score de 2-6-7 en janvier 1959, en raison d'une crise hépatique aiguë. S'il récupère rapidement, il aura des soucis de santé durant tout ce qui lui reste de carrière. Il doit abandonner sans un seul succès en septembre 1959, victime d'un œdème cardiaque et d'une crise de béribéri.

En 1960, Kotogahama ne décroche le kachi-koshi que dans trois tournois, se retirant de deux autres et terminant make-koshi dans le dernier. A la fin de cette année, tout le monde le pense fini. N'étant pas parvenu au kachi-koshi depuis juillet 1960, il est kadoban lors du tournoi de janvier 1961.

En dépit de ses 33 ans, faisant face à une nouvelle génération de rikishi de dix ans ses cadets, et incapable de s'entraîner convenablement en raison de ses multiples ennuis de santé, Kotogahama produit un effort impressionnant en janvier 1961, comme ozeki kadoban. Il parvient au senshuraku avec un score de 12-2, et peut décrocher à 33 ans son premier yusho s'il remporte son dernier combat. Mais son adversaire est l'ozeki Kashiwado, 22 ans, qui a lui aussi un score de 12-2. C'est de toute évidence la toute dernière chance de Kotogahama de remporter un yusho.

Kotogahama bloque la charge de mule de Kashiwado, et tente de faire chuter le jeune ozeki avec sa vieille méthode en uchigake, mais Kashiwado conserve son équilibre. Il procède alors de repousser le vétéran, qui est au final contraint de sortir du dohyo.

Après ce répit final de janvier 1961, les vieilles blessures de Kotogahama reviennent en force. Il continue toutefois à combattre avec courage, survivant à un autre tournoi kadoban en septembre 1961.

La retraite de Wakanohana en mai 1962 attriste Kotogahama. Le départ de son ami fait de lui le dernier

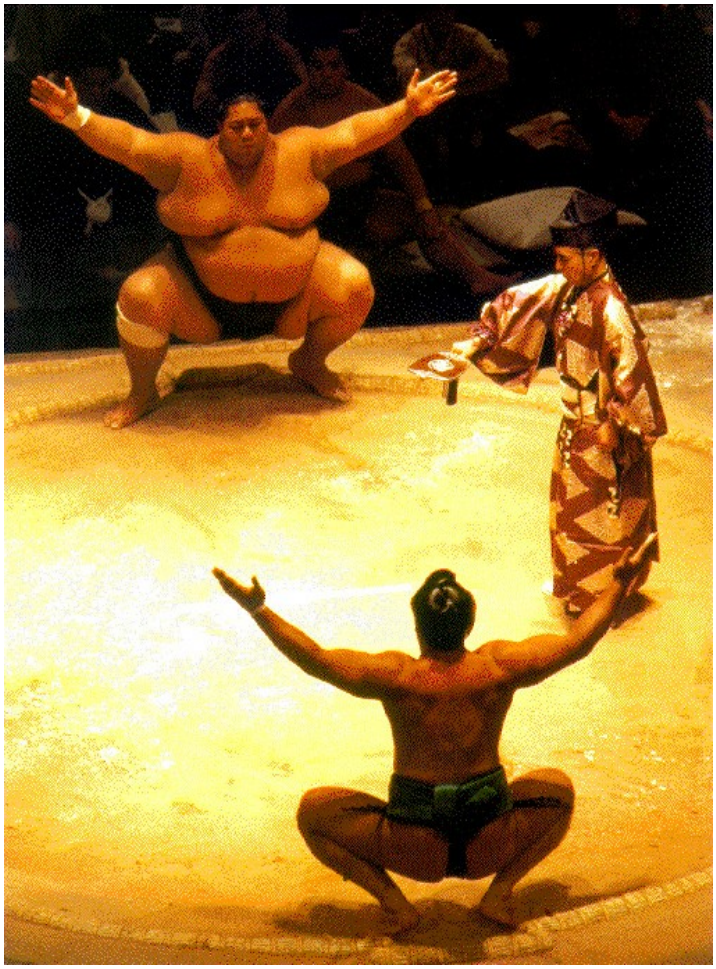
survivant de son ère dans le haut du panier. Après avoir établi un score de 10-5 lors de son dernier tournoi en position de kadoban en juillet 1962, Kotogahama doit abandonner à 2-8 en septembre, et annonce sa retraite lors du tournoi de novembre, à l'âge de 35 ans.

Kotogahama a emménagé dans la heya de l'ancien komusubi Kotonishiki, la Sadogatake-beya, en 1959. Comme Oguruma oyakata, moto-Kotogahama sert en tant que bras droit de Sadogatake au sein de la heya. Quand Sadogatake décède en juillet 1974, Oguruma se voit offrir l'opportunité de reprendre la heya, mais il décline l'offre. Il sert en tant que shimpan pendant un long moment, mais à la fin des années 1970, sa santé commence à se détériorer suite à des problèmes d'hypertension. Il décède à l'âge de 53 ans, le 7 juin 1981.

L'épouse de Kotogahama était la fille du sekiwake d'avant-guerre Banjaku. Leur fils, le second Kotogahama, devint également rikishi en 1982, et parvint jusqu'au rang de ms30, avant de se retirer en septembre 1991.

La non promotion de Konishiki : Quinze ans après…

Le 22 mars 1992, Konishiki Yasokichi et Kirishima Kazuhiro se présentent l'un face à l'autre pour se disputer le titre de la division makuuchi. Tous deux sont ozeki ; tous deux arrivent au dernier jour avec une fiche de douze victoires pour deux défaites ; Mais les similitudes s'arrêtent là. Kirishima, avec tout juste 115 kilos, est un sumotori léger mais doté d'un corps harmonieusement musclé et doté d'une puissance époustouflante. Konishiki, d'un autre côté, est entré dans le *Livre Guinness des Records* comme le plus lourd sumotori de l'histoire, faisant plus de deux fois le poids de Kirishima. Le combat promet d'être une opposition de styles.



Le Comité de Délibération des Yokozuna (YDC) a sans doute regretté amèrement le fait que, Kirishima eut-il été plus jeune, il eut sans aucun doute fait un superbe yokozuna, et en plus un yokozuna particulièrement photogénique. Mais en ce dimanche après midi historique à Osaka, c'est le gargantuesque Konishiki qui est à portée de main du plus haut grade du sumo. Une victoire sur son élégant rival attitré lui procurerait sa deuxième Coupe de l'Empereur en quatre mois et affirmerait sa position de premier non-Japonais à être jamais envisagé pour une promotion au rang de yokozuna. La pression est à son maximum.

Sous les cris d'une foule en délire et les grondements du 27ème Kimura Shonosuke, Konishiki déploie ses gigantesques paumes vers Kirishima et le repousse de toutes ses forces. Kirishima est un client plutôt habile qui a su contourner Konishiki à de multiples reprises, mais même son agilité est prise en défaut face à un assaut aussi dévastateur. Kirishima chancelant sous les coups, Konishiki s'empare alors de son précieux mawashi, serre les dents, tire, pousse, bataille et finit par repousser son musculeux adversaire au-delà de la tawara.

Le gabarit vient de l'emporter, mais tout le monde dans l'assistance n'est pas impressionné. Des 'Banzaï !' fervents sont couverts quelques huées éparses. Cette foule divisée, face à l'heure de gloire de Konishiki, est symbolique de l'apparition de l'un des débats les plus mystérieux de l'histoire du sumo, qui aura des conséquences à très long terme pour tous les acteurs de la polémique.

Le contexte.

Konishiki naît sous le nom de Saleva'a Atisanoe à Oahu, Hawaï, le 31 décembre 1963. Il rejoint la Takasago-beya à l'été 1982, après avoir été baratiné par l'un des amis de la première superstar du sumo hawaïen, Takamiyama, puis par Takamiyama lui-même.

Le gros adolescent apparaît pour la première fois sur le banzuke en septembre 1982 et parvient en makuuchi en tout juste onze basho. Très exactement deux ans après ses débuts, il provoque un véritable tremblement de terre dans le monde du sumo en s'adjugeant le jun-yusho de makuuchi (place de second) dans le dernier tournoi disputé au Kokugikan de Kuramae. Sur le chemin d'un score de douze victoires, il défait les deux yokozuna en compétition, Chiyonofuji et Takanosato, avec une facilité déconcertante.

Après avoir battu un troisième yokozuna, Kitanoumi, dans son premier combat au tout nouveau Ryogoku Kokugikan, le jeu de Konishiki commence à être percé à jour. Ses adversaires établissent de nombreuses stratégies pour parer à ses foudroyantes attaques en poussées, un fait dont le Hawaïen admet lui-même qu'il le forcera à s'améliorer en yotsu-zumo sur la fin de sa carrière. Puis en mai 1986, c'est la catastrophe. Lors de la huitième journée du Natsu basho, le genou de Konishiki est presque réduit en miettes dans un combat au couteau contre le dynamique ozeki Kitao Koji. Bien que Konishiki parvienne remarquablement à récupérer, son genou fragilisé le prive d'un soutien indispensable pour son énorme poids, et il ne sera jamais plus tout à fait le même sumotori.



Après avoir avec régularité enregistré des résultats à deux chiffres durant une année entière, Konishiki surpasse son mentor Takamiyama en devenant le premier ozeki non-Japonais en mai 1987. A tout juste 23 ans, Konishiki paraît voué à réécrire totalement l'histoire du sumo, son oyakata étant alors pleinement confiant sur le fait que Konishiki deviendrait le premier yokozuna de la heya depuis qu'il le fut lui-même. Pendant un moment, Konishiki paraît particulièrement déterminé à réaliser la prédiction de son entraîneur, mais en 1988 son genou lui pose de plus en plus de soucis. Sa carrière paraît sur un déclin presque irrémédiable en septembre 1989 quand il enregistre un score minable de cinq victoires lors de l'Aki basho, mais le géant répond aux critiques de la meilleure des manières qui soit en s'assurant son premier yusho au tournoi suivant, achevant d'une manière spectaculaire le règne de Chiyonofuji en tant qu'Empereur de Kyushu.

En mars 1990, Konishiki a de nouveau la Coupe de l'Empereur en vue, se taillant un chemin pour aller vers un historique kettei-sen à trois en vue de l'obtention du titre. Bien qu'il humilie le yokozuna Hokutoumi au premier tour, son épuisement lui fait ensuite bafouiller son sumo face à Kirishima et il perd aisément contre Hokutoumi dans le combat décisif. Un autre kettei-sen provoque la perte du géant en mai 1991 quand il remporte ses quatorze premiers combats, mais laisse filer le titre en subissant deux défaites de rang face à Asahifuji au senshuraku. Il se fait pardonner de brillante façon en novembre 1991, en devenant le premier non-Japonais à remporter deux yusho en carrière. Après avoir succombé à la pression en janvier 1992, quand des défaites face à des adversaires de rang inférieur lui coûtent le titre, il se reprend et se fraie un chemin jusqu'à la démonstration au dernier jour du basho de mars face à Kirishima, une victoire qui place son nom en tête de liste de l'agenda du YDC.

Le débat

Les jours suivant la victoire historique de Konishiki mettent sous les projecteurs plusieurs sujets extrêmement sensibles concernant le sumo.

Le premier de ces sujets concerne les critères de promotion au rang de yokozuna. Un consensus existe autour du fait que deux yusho de rang assurent à une promotion au grade suprême [*ndt : comme ozeki, il va sans dire*]. Les avis sont bien plus partagés sur l'interprétation de la notion de « circonstances équivalentes », qui représente le critère le plus nébuleux pour l'élévation comme yokozuna. Est-elle satisfaite par les deux victoires de Konishiki en tournoi lors des trois derniers basho disputés ? Ou signifie-t-elle des places de second consécutives, 26 victoires sur deux basho ou 39 sur trois ? Et quelles que soient ces « circonstances équivalentes », est-il approprié d'en laisser la décision à un Comité de Délibération ?

Le deuxième sujet brûlant est celui d'un « yokozuna gaijin » [*ndt : « gaijin » veut dire étranger en japonais*]. Au cours de la longue histoire du sport national japonais, il n'y en eut officiellement jamais jusque là. La majeure partie du public patriote croit fermement – à tort ou à raison – que le sumo est un sport fait par les Japonais pour les Japonais. Quelles conséquences entraîneraient alors la reconnaissance du fait qu'un gaijin peut pratiquer le sumo mieux que les Japonais ?

Le troisième point clé concerne la nationalité de Konishiki. Les télégrammes de félicitations lus à chaque fois qu'il a remporté un yusho on bien confirmé qu'il est Américain. Il représente donc un pays qui, il y a moins de 47 ans, a lancé deux bombes atomiques contre le Japon et a cherché à détruire la religion Shinto, socle essentiel du sumo. Tous les membres du YDC étaient nés au moment de la bombe atomique. L'un d'entre eux, Noboru Kojima, a même écrit des romans patriotiques sur la Deuxième Guerre Mondiale. Dans ce contexte, quel peut être l'avis du Comité sur le fait de décerner le plus grand honneur du sumo à un Américain ?

Le dernier sujet est le gabarit hors normes de Konishiki. Bien que la sagesse populaire du sumo veuille que le succès soit conditionné par un gain de poids conséquent des rikishi tout au long de leur carrière, Konishiki n'est pas vu comme possédant le gabarit idéal du sumotori. Pour la première fois dans son histoire, un sport qui s'est toujours glorifié du gabarit de ses compétiteurs finit par se demander s'il ne doit pas y avoir un poids optimum ou limite pour les sumotori – ou, à tout le moins, pour un yokozuna.

Les évènements historiques.

Le 24 mars 1992, deux jours après que Konishiki a massacré Kirishima, le Comité de Délibération des Yokozuna se réunit pour ce qui constitue sans doute la réunion la plus célèbre de son histoire. Subséquemment, le Président du Comité, Ueda Hideo, se rend devant les média pour annoncer la décision cruciale concernant Konishiki.

« Nous avons souhaité nous assurer doublement que Konishiki est digne de devenir un grand Champion », annonce Ueda. « En conséquence, nous avons décidé d'attendre un tournoi de plus ».

Ces mots sont comme une flèche plantée dans l'énorme cœur de Konishiki. Bien qu'il ait remporté deux des trois derniers tournois, accumulé 38 victoires en trois basho, il lui faut encore se défaire de treize adversaires de plus pour réaliser son rêve de devenir yokozuna. Les éditorialistes de la presse américaine se laissent aller à provoquer un tollé et accusent le YDC d'anti-américanisme primaire. L'économiste Louis LeClerc, qui stigmatise le gouvernement japonais qui protège « injustement » ses entreprises de la concurrence américaine, cite la non promotion de Konishiki en exemple.

Les critiques aux États-Unis sont qui plus est attisées par les attitudes de Noburu Kojima, le membre du YDC et écrivain à succès au Japon. Dans une interview accordée peu après la réunion du comité, Kojima suggère que le gros Américain ne possède pas le 'hinkaku', un mot qui vient de 'hin', mot japonais pour désigner 'grâce, élégance et raffinement'. Un autre romancier rajoute encore de l'essence dans le brasier en publiant un article intitulé tout simplement : « Nous ne voulons pas d'un yokozuna étranger ».

Et comme si la préparation de Konishiki n'était pas déjà suffisamment perturbée, l'événement prend un tour encore plus violent le 20 avril. Le *Nihon Keizai Shimbun*, le principal quotidien économique japonais, reprend une citation qu'il attribue à Konishiki qui suggère qu'il se serait vu refuser sa promotion en raison d'une « discrimination ». Presque simultanément, le *New York Times* prétend que Konishiki aurait déclaré : « si j'avais été Japonais, je serais déjà yokozuna ».



C'est désormais le tour de la Nihon Sumo Kyokai d'exprimer sa colère. Convoquant avec rage le mastodonte hawaïen de 250 kilos dans leurs bureaux, les officiels de la NSK exigent une explication pour cette envolée supposée. En état de choc, le gros ozeki affirme que ses paroles ont été interprétées. Après que ses employeurs l'ont sèchement averti de faire preuve de « plus d'humilité », Konishiki assiste à une conférence de presse où, en larmes, il dénie avoir fait les remarques qui lui sont attribuées.

L'incident se transforme en une mascarade avec les interventions du Ministre des Affaires Étrangères et du Premier Ministre japonais. Les dégâts sur le moral de Konishiki sont irréparables. Nous sommes alors à deux semaines avant le tournoi le plus important de sa vie, et il l'est absolument pas prêt mentalement à combattre.

La vraie explication

Il est admis dans le monde du sumo qu'il est impossible que Konishiki ait été responsable des citations qui lui ont été attribuées par les journaux. Il est virtuellement impossible à un journal – encore plus à une publication non-japonaise – d'interviewer un ozeki par téléphone, comme l'a prétendu le *New York Times*. Il aurait été bien plus difficile que ça au NYT de parvenir à interviewer une personne d'une telle importance dans le monde du sumo. Il apparaît que la version de l'histoire donnée par Konishiki est correcte ; en fait, qu'un apprenti hawaïen a conduit l'interview en son nom. On suppose que le jeune et naïf Hawaïen a répondu à des questions très tendancieuses d'un journaliste désireux de ranimer la discorde, et qu'il a été horrifié de constater à quel point ses propos avaient été triturés.

Les vraies questions.

Le début des années 1990 correspond à une période de défiance mutuelle entre le Japon et les États-Unis, surtout parce que les derniers craignent l'ascension économique du premier et regrettent l'avoir subventionné dans les années 1940. Les analystes de chaque côtés du Pacifique pointent leurs doigts en direction des autres, des incidents comme l'Affaire Konishiki représentant de parfaites opportunités pour des controverses d'intellectuels. Mais au-delà des unes des journaux à scandale, c'est surtout le sumo qui poursuit une mutation essentielle de son identité.

Les commentaires de Kojima sur le 'hinkaku sont à n'en pas douter provocateurs, mais ils ne visent pas nécessairement à souligner les différences raciales entre les Américains et les Japonais. Ils sont plutôt destinés à être un avertissement sur le gabarit et la condition physique de Konishiki. Les faits sont là : il est trop gros. Depuis sa blessure, il a perdu en rapidité et en agilité. La pression constante sur son dos et ses genoux (alors soignés par des injections de calmants) le limitent sensiblement en termes de possibilités techniques, signifiant qu'au moment de sa course à la promotion il gagne presque l'intégralité de ses combats par yorikiri. De plus, à chaque fois qu'un adversaire plus petit parvient à se glisser sur son côté, il n'a aucune chance de pouvoir sauver les meubles, et certaines de ses défaites sont – pour reprendre les termes du YDC – « moches ». Ce qui, bien entendu, est à mille lieues de la conception du hinkaku que professe la NSK, qui est un prérequis pour devenir un yokozuna.

La NSK comme le YDC commencent en plus à voir les effets des succès de Konishiki sur les nouvelles recrues qui arrivent, dont beaucoup se gavent dans l'espoir de pouvoir rivaliser avec la masse du géant. Les autorités du sumo craignent réellement que de faire de Konishiki un yokozuna serait produire un champion du ventre plus que la technique. Bien plus, elles interprètent une autre des citations détournées de Konishiki, faite en 1984, « le sumo, c'est qu'un combat », comme un signe que le Hawaïen met 'la victoire par-dessus tout' aux dépens de 'la perfection technique', une attitude qu'ils détestent encourager.

Cependant, l'homme qui nous permet le mieux de comprendre la controverse Konishiki, éclaircissant la plupart des arguments se trouvant derrière sa non promotion, est Kitao Koji. Si le Hawaïen n'avait pas souffert de sa vilaine blessure face à Kitao, il aurait sans aucun doute su faire preuve de plus d'élégance au moment de son rush pour la promotion. Mais ce sont les relations entre Kitao et la NSK qui ont indirectement ruiné les espoirs de promotion de Konishiki au rang de yokozuna.

En juillet 1986, la NSK connaît un sacré cauchemar pour confectionner son banzuke. Avec cinq ozeki, et un sixième potentiel en la personne de Hoshi, le second rang du sumo va se trouver en danger de surpeuplement. Le YDC a alors une idée brillante : employer le critère des « circonstances équivalentes » pour conférer le statut de yokozuna à Kitao, libérant de ce fait une place d'ozeki supplémentaire, au profit de Hoshi. En conséquence, bien qu'ayant enregistré seulement des places de second consécutives, Kitao est promu au rang suprême.

Hélas, toutefois, la NSK regrette rapidement avoir anticipé la promotion de Kitao. Celui-ci n'a que 23 ans, et

bien que certains yokozuna aient tenu le rang à un âge plus précoce encore, il ne sembler pas armé pour assumer la responsabilité. Sous son nouveau shikona de Futahaguro, sa relation avec son oyakata devient de plus en plus erratique et finit par engendrer un incident lors d'un jungyo à la fin de l'année 1987. Puis, juste avant le Nouvel An, Futahaguro se retrouve impliqué dans un autre incident dont la conséquence est une blessure subie par l'épouse de Tatsunami oyakata, qui tentait d'intervenir. Futahaguro se voit exiger de remettre sa démission de la NSK immédiatement, et devient le premier yokozuna de l'histoire à quitter le sumo sans avoir jamais remporté un seul tournoi. Échaudés par cette désastreuse promotion d'un yokozuna sur le critère des « circonstances équivalentes », la NSK et le YDC sont alors bien décidés à appliquer ce critère de manière bien plus stricte à l'avenir.

Leur résolution à fonctionner ainsi est renforcée par les contre-performances de deux autres yokozuna. Le yokozuna Onokuni, d'un gabarit semblable à celui de Konishiki mais au moins 35 kilos plus léger, devient le premier yokozuna à enregistrer un score négatif (7-8) sur une quinzaine en septembre 1989. Puis Asahifuji Seya, promu après avoir remporté deux basho consécutifs, ne tient que huit tournois à ce rang sommital avant de se retirer en geignant. Avec un troisième yokozuna, Hokutoumi Nobuyoshi, en déclin au moment de l'Affaire Konishiki, la NSK reste absolument inflexible dans sa volonté d'avoir un prochain yokozuna qui illumine le monde du sumo. Malheureusement, étant donné son passé médical, ils sont incapables de placer une telle confiance dans Konishiki.

Les conséquences sur le sumo

Konishiki admettra des années plus tard que les évènements de mars/avril 1992 le blessèrent gravement. Logiquement, eu égard à sa préparation catastrophique, il échoue dans le tournoi capital de mai 1992 et observe avec frustration son compatriote hawaïen, Akebono Taro, tailler sa route jusqu'au yusho. Huit mois plus tard, Akebono – et pas Konishiki – est couronné comme le premier yokozuna non Japonais, laissant le « Camion Benne » [ndt : surnom de Konishiki] s'engager dans une bataille désespérée pour préserver son statut en makuuchi.

Quinze ans après cela dit, personne ne peut plus nier le formidable impact qu'eut la course à la promotion de Konishiki. Effrayée par le trouble engendré par ces évènements, la NSK cesse tout d'abord tout recrutement étranger, avant de revenir sur sa décision en se rendant compte que ce sont peut-être des étrangers comme Konishiki qui aident à une nouvelle popularité du sumo. Si la NSK n'avait pas recherché si fort des prétextes pour rouvrir ses portes aux compétiteurs étrangers, elle n'aurait jamais bénéficié des talents des hommes qui définissent le sumo aujourd'hui. En introduisant dans les consciences des Japonais, pour la première fois, l'idée de la possibilité d'un yokozuna gaijin, Konishiki ouvre la voie non seulement à la promotion tranquille d'Akebono en 1993, mais aussi à celles de Musashimaru en 1999 et celle d'Asashoryu en 2003. Puis, suite au succès d'Akebono et à la mort de Kojima, le mot hinkaku est employé de manière plus prudente dans les cercles du sumo, définissant les qualités d'un yokozuna plutôt que celles d'un Japonais.

Il est parfaitement logique que Konishiki soit aujourd'hui l'objet d'un véritable culte. Il inspira une nouvelle armée d'adeptes en démontrant d'immenses qualités devant l'adversité sur la fin de sa carrière et s'adresse désormais à une nouvelle génération de fans grâce à ses émissions de télévision pour enfants du dimanche matin. Il amuse aussi les foules comme danseur disco, rappeur à mi-temps et vedette de cinéma (apparitions dans *Fast and Furious : Tokyo Drift*, 2006). Sa popularité sur les deux rives du Pacifique trouve une éclatante démonstration en octobre 2005 quand, officiant comme annonceur du *Grand Sumo Las Vegas*, il doit passer des heures à signer des autographes. Il s'occupe aussi activement du projet « Les enfants de Konishiki », qui permet à des enfants hawaïens d'origine modeste de visiter le Japon pendant une semaine aux frais du gros bonhomme.

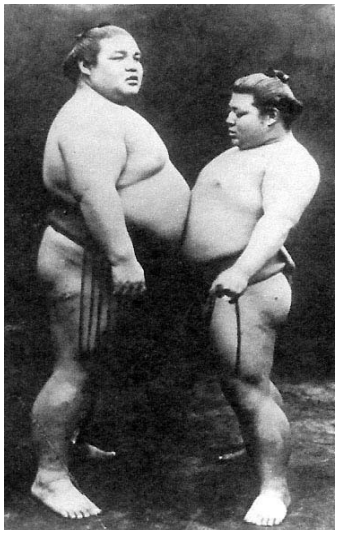


Il n'a peut-être pas atteint le pinacle du sumo, mais son héritage est bien plus large que son ventre. Ils n'en ont peut-être pas eu conscience, mais lorsque Asashoryu et Hakuho se sont fait face lors de la dernière journée du basho d'Osaka, leur succès dans ce sport était directement lié aux évènements qui se produisirent sur ce même dohyo, tout juste quinze ans auparavant.

Le sekiwake Kohitachi Yoshitaro.



Né à Tokyo le 9 février 1886, Kohitachi Yoshitaro est adopté à l'âge de douze ans par le futur yokozuna Hitachiyama. Il entre à la Dewanoumi beya avec un poids d'environ 73 kg et une taille normale pour son âge, mais l'avenir nous dira qu'il ne dépassera jamais les 159 cm.



Le jeune rikishi apparaît pour la première fois dans le banzuke en mai 1902. Il atteint la division juryo en mai 1907 et traverse celle-ci en deux basho pour devenir le 661ème makuuchi de l'histoire en mai 1908. Pour son premier basho, le « Petit Hitachiyama » est maegashira 13 ouest. Il remporte son premier combat, face à Tsuruwatari, qui est de 4 mois son cadet, et impressionne par son oshi-zumo malgré son gabarit. Il ne perdra que deux fois face à des lutteurs expérimentés et réalise un match nul face à un juryo qui deviendra le 24ème yokozuna, Otori. Il finit avec un score honorable de 6-2-1N pour devenir maegashira 9 est en janvier 1909.

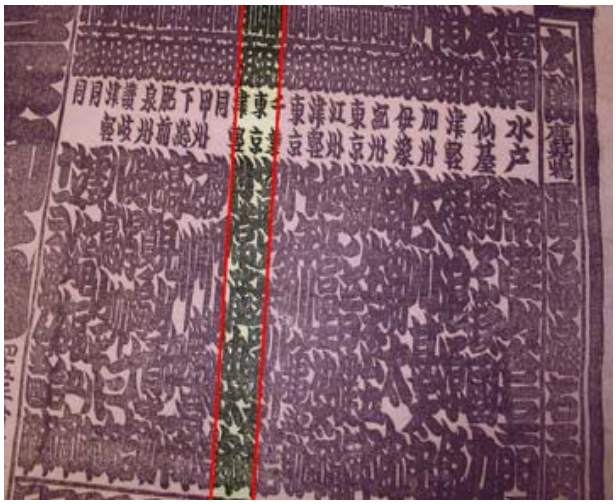
Les choses se passent différemment en ce début d'année car dès le premier jour, Kohitachi se retrouve face au yokozuna Umegatani II et subit une première défaite. Le lendemain, le maegashira est absent et enchaîne par alternance victoire et défaite jusqu'au 9ème et dernier jour où il est absent pour la seconde fois, du tournoi et affiche un score final de 3-4-2A. Cinq mois plus tard Kohitachi, qui est rétrogradé maegashira 11e, fait un bon tournoi où il ne rencontre aucun sanyaku et perd pour la seconde fois contre Otori, qui est maintenant maegashira 2 ouest. Ce kachi-koshi, avec un score de 7-3, amène le rikishi de la Dewanoumi beya au rang de maegashira 4 est.



En ce mois de janvier 1910, tous les regards sont braqués sur deux lutteurs, Otori et Kohitachi. Tout le monde veut voir l'extraordinaire Otori, qui a atteint le rang de sekiwake ouest en trois basho en makuuchi, et le surprenant Kohitachi, qui défie ses adversaires en oshi-zumo malgré sa petite taille. Le premier est très décevant (2-6-2N); en revanche, notre sujet réalise un excellent basho, participant à la débâcle de Otori, qu'il vainc le sixième jour, pour terminer avec un score positif de 6-4. A l'annonce du banzuke de juin de cette même année, Kohitachi découvre qu'il est sanyaku, au rang de komusubi est. Le premier jour, le 3 juin 1910, il est défait par l'ozeki Kunimiyama, puis gagne son second combat face au maegashira Jintachi, et perd ensuite face à l'ozeki Tachiyama. Peut-être blessé, le shin-komusubi ne se présente pas face au maegashira Tamatsubaki le quatrième jour et ne fait plus d'apparitions dans ce tournoi, pour terminer avec une victoire, deux défaites et sept absences.



En février 1911, Kohitachi est kyujo (0-0-10A) alors qu'il maegashira 3 est. Il revient alors en juin au rang de maegashira 8e. Il ne perd qu'un combat face aux maegashira, réalise un match nul face au komusubi Chitosegawa, perd face aux autres sanyaku et face au yokozuna Tachiyama. Son score final est de 6-3-1N. Il commence l'année 1912, en tant que maegashira 2 du côté ouest, avec une série catastrophique et termine avec un 3-6-1N. En mai, il réalise un score équilibré, alors qu'il est au huitième rang chez les maegashira du côté est, de cinq victoires pour cinq défaites, ce qui l'amènera à commencer l'année suivante un rang plus bas. Pour le premier basho de cette année, les résultats généraux sont surprenants car on dénombre énormément d'absences et de matchs nuls. Kohitachi, en terminant avec quatre victoires pour une défaite, trois matchs nuls et deux absences, réalise quasiment un exploit et se retrouve sekiwake ouest lors du tournoi suivant. Le nouveau sanyaku passe à côté de ce dernier basho de l'année (2-7-1A).



L'année 1914 commence en trombe pour Kohitachi, qui fait tomber dès le premier jour l'ozeki Otori (première ginboshi), puis l'ozeki Isenohama (troisième jour) et termine avec un kachi-koshi (5-4-1A) qui l'amène, pour la seconde fois au rang de komusubi en mai. Ce tournoi du printemps est catastrophique pour Kohitachi qui n'obtient qu'une victoire et abandonne le sixième jour (1- 4-5A), pour annoncer son kyujo pour le basho de janvier 1915. De mai 1915 à mai 1917, Kohitachi reste maegashira, alternant les kachi-koshi et make-koshi, et ne réussissant qu'une seule victoire sur un ozeki, Isenohama. En janvier 1918, Kohitachi Yoshitaro est maegashira 13 est, et après 5 défaites consécutives, il annonce son intai, terminant sa carrière avec un score en makuuchi de 70V-77D-2I-4N-47A.

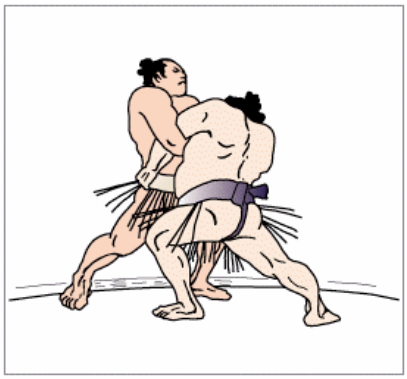
Il devient Hidenoyama oyakata, septième du nom, et décède le 15 septembre 1927 à l'âge de 41 ans.





Kimarite focus 1 : Yorikiri, Yoritaoshi, Abisetaoshi

Le yorikiri se définit généralement comme une « poussée frontale ». Depuis 1990, environ un tiers de l'ensemble des combats de makuuchi se sont achevés par un yorikiri, ce qui en fait la technique victorieuse la plus communément employée en sumo. Le yorikiri représente l'idéal traditionnel du beau sumo, quand l'attaquant possède une prise sur le mawashi de son adversaire, et, à partir de cette position, force ce dernier à reculer au-delà de la tawara. Il est essentiel qu'il y ait un minimum de prise sur le mawashi pour que la technique soit officiellement enregistrée comme yorikiri, et il est nécessaire en outre que l'adversaire soit de face ou de côté par rapport à l'attaquant. Si l'attaquant est parvenu à contourner son vis-à-vis et le repousse au-delà du cercle sacré avec une prise sur son mawashi, la technique sera qualifiée d'okuridashi (poussée arrière).



Le yorikiri est la quintessence du yotsu-sumo dans sa forme la plus basique et traditionnelle, et en conséquence n'a pas toujours la faculté de déclencher des émotions intenses dans l'esprit des observateurs, car il ne se manifeste rarement sous la forme de prises très spectaculaires. On pourrait toutefois répliquer que l'essence du yorikiri est sa simplicité, et qu'il n'implique pas de jeters, chutes ou soulevers spectaculaires comme le montre bien sa définition. Mais encore une fois le yorikiri n'est qu'un instantané d'un moment clé du combat, et en tant que tel peut fausser l'impression que l'on aurait eu des actions l'ayant précédé, sur le dohyo. Un yorikiri peut avoir été construit à l'aide de diverses tentatives de projection ou de crochetages, de poussées ou de tractions et autres mouvements de jambes alambiqués.

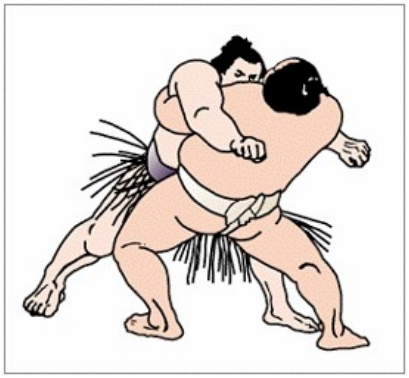
En dépit de l'avènement de l'oshi-zumo au cours des quelques dix dernières années, le yorikiri conserve sa place de technique majoritaire. Le yokozuna Takanohana était le roi du yorikiri dans les années 90, remportant plus de la moitié de ses combats sur cette technique. Le yorikiri reste la prise victorieuse de la plupart des rikishi qui se spécialisent dans le sumo de mawashi. Depuis 1990 plus de 27000 combats se sont déroulés en makuuchi. Plus de 7700 se sont achevés sur l'usage d'un yorikiri (soit environ 28,5%). En 2004 (toutes divisions confondues) il y a eu 4243 combats remportés sur yorikiri, la deuxième technique, qui est l'oshidashi, n'étant observée que 3522 fois.



Le yoritaoshi est quelque peu identique au yorikiri, mais l'adversaire s'écroule alors sous la pression contre la tawara et atterrit en dehors du dohyo. Les mêmes principes que pour le yorikiri s'appliquent, mais la fin en est souvent bien plus spectaculaire. Pour faire simple, il y a deux raisons qui font qu'un combat s'achève sur un yoritaoshi plutôt que sur un yorikiri. Il existe des rikishi jusqu'au-boutistes qui poursuivent le combat et essaient de se raccrocher aux balles de paille tandis que l'adversaire exerce sa pression. Dans de telles circonstances, ils tentent des projections désespérées ou un retournement pour essayer de faire chuter leur opposant avant qu'eux-mêmes ne s'écroulent. Quand ces tentatives de dernière minute viennent à échouer, le yoritaoshi en est la conséquence logique. Le yoritaoshi peut aussi intervenir lorsque l'attaquant exerce une poussée éclair et extrêmement puissante, entraînant une chute involontaire. Dans ce cas le lutteur perd tout simplement l'usage de ses jambes comme ancrage, ou l'attaquant se trouve dans une telle position de domination, exerçant bien trop de pression, que son adversaire n'a ni le temps ni la stabilité pour se défendre convenablement, et le yoritaoshi s'ensuit.

Depuis 1990, le yoritaoshi est la huitième technique victorieuse en makuuchi, avec une moyenne de 55 à 60 dans l'année. Si l'on prend en compte toutes les divisions, le yoritaoshi est la cinquième technique, étant bien plus présent dans les divisions inférieures. Cela est peut-être du à des différences de puissance plus marquées, ou encore parce que les rikishi de divisions inférieures sont plus enclins à tenter des défenses désespérées à la tawara, tandis que les sekitori savent quand abandonner dans ces situations pour minimiser les risques de blessures. Au cours de la grande époque de la rivalité entre les yokozuna Takanohana et

Akebono, dans les années 1990, le yoritaoshi, étrangement, était assez souvent la technique gagnante. Akebono défit Takanohana à cinq reprises sur yoritaoshi, ce dernier l'emportant trois fois sur cette technique, au cours de combats qui furent à chaque fois des batailles féroces jusqu'à la dernière extrémité. Akinoshima était très enclin à tenter des « coups » à la tawara, et logiquement perdit 40 combats sur yoritaoshi. Des rikishi encore en activité, Tochiazuma a perdu quinze fois sur yoritaoshi, mais à chaque fois contre des adversaires de haut niveau.



L'abisetaoshi est en gros un yoritaoshi à l'intérieur du dohyo. Alors qu'avec un yoritaoshi le perdant se retrouve systématiquement projeté au-delà de la tawara, l'abisetaoshi voit la chute intervenir sur le dohyo. La définition officielle ne fait même pas état de la prise de mawashi comme partie intégrante de la technique, l'élément majeur étant la chute du perdant sous la pression exercée sur lui par son adversaire. L'abisetaoshi est très rare, et lorsqu'il intervient c'est fréquemment que quelque chose est arrivé au perdant. De fait, des huit derniers abisetaoshi intervenus en makuuchi, trois se sont produits sur blessure et deux sur glissade ou problèmes d'équilibre résultant d'une tentative de prise « exotique ». L'abisetaoshi est une incongruité, et rarement la démonstration d'une différence de puissance flagrante. En moyenne, on observe un abisetaoshi tous les 500 combats au niveau des sekitori.



Yorikiri

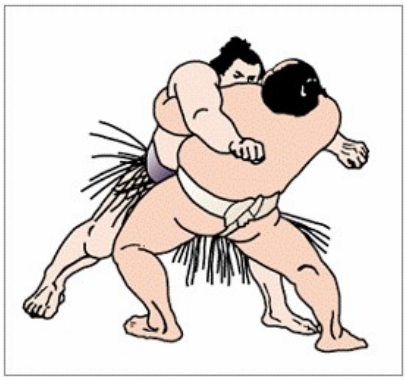


Abisetaoshi

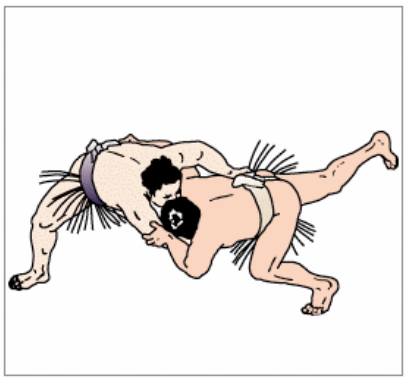
Kimarite focus 2 : Uwatenage et Uwatedashinage

Dans bien des sports de lutte, les techniques de projection sont souvent spectaculaires et facilement identifiables – même sans une analyse exhaustive de tout ce qui précède le mouvement de projection lui-même. Le sumo ne fait pas exception à cette règle en ce que les techniques usuelles de projection peuvent s'avérer être véritablement d'incroyables démonstrations de puissance et de technique tout à la fois. L'uwatenage est clairement la plus fréquente de ces prises que l'on puisse observer en sumo. Sa traduction, « projection du bras supérieur » se réfère à la position du bras de l'attaquant quand il agrippe son adversaire. L'attaquant possède une prise extérieure sur le mawashi de son adversaire et, à partir de cette position, projette le lutteur adverse à terre tout en pivotant son corps dans la direction de cette même projection.

La position classique du sumo de prise est d'avoir une prise de mawashi extérieure main droite combinée avec une prise intérieure main gauche, et vice versa. Quand il exécute un uwatenage, un rikishi effectue la projection du côté de sa prise extérieure tout en faisant pivoter son corps. Dans le même temps, il peut accompagner la projection à l'aide de sa prise intérieure, comme pour un shitatehineri. Le yokozuna Chiyonofuji était connu pour sa capacité à combiner son uwatenage avec un mouvement de shitatehineri. On voit plus fréquemment, toutefois, les rikishi attaquants relâchant leur prise intérieure pour placer leur bras soit dans le dos de leur adversaire, sous l'aisselle, ou tout simplement laisser ce bras libre. Parfois l'attaquant agrippe la tête de son adversaire de cette main libre et la fait pivoter dans la direction prise par l'uwatenage, pour exercer encore plus de pression sur le rikishi adverse. Bien évidemment, bien des uwatenage peuvent être observés après une forte poussée frontale, comme c'est le cas dans une amorce de yorikiri, pour brusquement retourner le mouvement et projeter vers l'avant le rikishi en position défensive.



L'uwatenage est la quatrième technique la plus employée au sein de la division makuuchi. Depuis 1990, 1775 combats de makuuchi ont été remportés sur uwatenage, ce qui donne une moyenne de 6,5%. Depuis quelques temps, cette technique a regagné une forte popularité en raison de la présence de bien des stars émergentes capables de sortir des uwatenage puissants. Kotooshu comme Hakuho ont remporté pas mal de combats sur uwatenage durant leur (encore) jeune carrière en makuuchi et sont tous deux des spécialistes de l'uwatenage main gauche. L'uwatenage de Hakuho est en particulier une superbe combinaison d'habileté technique et de puissance. De même, les vétérans Kotonowaka et Kaio conservent encore leur réputation d'être les maîtres de la technique susdite. Kotonowaka est sur le point de prendre sa retraite, mais il a d'ores et déjà engrangé un score impressionnant de 128 victoires par uwatenage au cours de ses quinze années en makuuchi. Selon toutes probabilités, il s'agit là d'un record absolu dans l'histoire du sumo. L'uwatenage main droite de Kaio a quant à lui été une arme fatale depuis dix ans de par sa surpuissance et sa vivacité technique. Kaio possède désormais 71 victoires sur uwatenage en makuuchi, y compris deux d'entre eux qui lui permirent de s'adjuger le yusho.



L'uwatedashinage est une projection de bras avec poussée vers l'avant. Le rikishi est à peu près dans la même configuration que pour un uwatenage, la différence se situant dans le mouvement de poussée vers l'avant durant la projection. Pour chaque uwatedashinage on compte cinq uwatenage, ce qui en fait une technique bien plus rare dans le sumo. Au cours d'une année ordinaire, on peut s'attendre à voir entre quinze et vingt cinq uwatedashinage en makuuchi. L'uwatedashinage est principalement l'apanage de lutteurs très techniques, rapides et agiles. La technique, lorsqu'elle est effectuée dans les règles de l'art, est une projection « tirée » très propre, où l'attaquant possède une prise extérieure et balance son adversaire vers l'avant dans le même temps, avec pour résultat un uwatedashinage sans bavures. D'un autre côté, l'uwatedashinage devient parfois la technique officielle quand un attaquant prend son adversaire de côté au tachiai et, dans le même temps, pose sa main sur le mawashi de son adversaire alors que celui-ci est en train de s'effondrer à terre. Dans ce cas de figure, l'uwatedashinage ne reflète pas franchement la façon réelle dont

le combat s’est déroulé.

L’ancien sekiwake Akinoshima était particulièrement doué pour l’uwatedashinage et remporta plus de trente combats sur cette technique. Des rikishi encore en activité, un paquet d’hommes agiles et rapides, parmi lesquels Aminishiki, Ama, Tochiazuma et Hakuho, ont de bonnes prédispositions pour réaliser des uwatedashinage de haute volée.



Uwatedashinage



Uwatenage

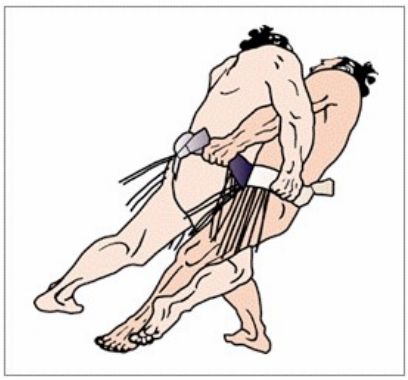
Kimarite focus 3 : Sotogake, Uchigake et Watashikomi

Dans le sumo, les techniques de balayage ne sont décisives que pour un nombre restreint de combats. Une grande majorité de rikishi ne les utilisent que très rarement, voire même jamais. D'un autre côté, certains rikishi techniques s'essayent à ces techniques de manière assez régulière. Selon que le kirikaeshi soit ou non considéré comme un balayage, le sotogake est en première ou deuxième position des techniques de balayage les plus employées dans le sumo. Mais il ne fait aucun doute que c'est la plus fréquemment employée des techniques portant le suffixe « gake ». Le sotogake est un balayage extérieur dans lequel l'attaquant enroule sa jambe autour de la jambe de l'adversaire se trouvant du même côté (généralement, l'attaquant enroule sa jambe droite autour de la jambe gauche de l'adversaire) et exerce une pression suffisante pour entraîner une perte d'équilibre de l'adversaire. Certains sotogake prennent du temps à se mettre en place et le mouvement s'apparente en fait plus à un crochetage de la jambe de l'adversaire pour poursuivre par une pression constante sur ce côté, en essayant alors de faire chuter l'adversaire à l'aide d'une prise sur son mawashi comme levier (Takanonami l'effectuait souvent également à l'aide d'une clé de bras). Certains sotogake s'effectuent dans un mouvement de balayage plus fluide qui déstabilise l'adversaire presque immédiatement. Ce type de sotogake est observé surtout dans des situations de combats très mobiles. Le sotogake peut être employé efficacement comme une contre-attaque sur un essai de prise adverse, tel que ce que l'on a pu observer lors du récent Aki Basho, quand Aminishiki a réagi aux tentatives d'Asashoryu en sortant un sotogake pile au moment opportun, provoquant une perte totale d'équilibre du yokozuna. De même, quand Takanonami était encore en activité, il employait souvent des porter en kimedashi, contre lesquels certains rikishi finirent par réagir en tentant un brusque sotogake, réussissant à l'occasion à contrer l'irrésistible combinaison de pivoter/porter.



Le sotogake est une prise qui n'est employée avec succès que par les rikishi doués pour le sumo à la ceinture. Takanonami en était le maître, et remporta 17 combats en makuuchi sur cette technique. Des rikishi en activité, le yokozuna Asashoryu et Aminishiki sont les plus férus de cette prise, chacun ayant dix victoires sur sotogake. Petit détail intéressant, le yokozuna Asashoryu a battu Wakanosato trois fois sur sotogake et deux fois sur des tentatives de sotogake qui ont été la prise capitale avant de l'emporter sur une technique plus courante. A l'évidence, Wakanosato est impuissant face aux sotogake d'Asashoryu, mais Jumonji l'est encore plus, comptant pour cinq des dix sotogake d'Aminishiki.

Depuis le Haru Basho 1990, le sotogake a été utilisé avec succès en makuuchi 105 fois. Cela représente moins d'une victoire pour 250 combats. En termes statistiques, on peut s'attendre à voir un ou deux sotogake par tournoi. Enfin, le ratio n'est pas très différent si l'on prend en compte les divisions inférieures.

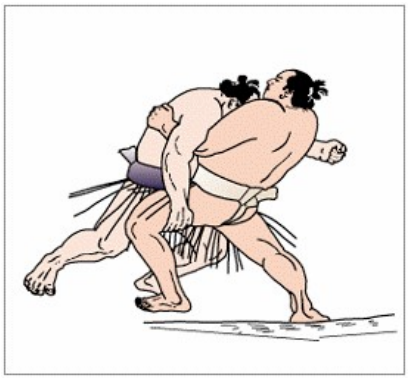


La deuxième technique de balayage la plus fréquente, l'uchigake, est bien moins utilisée que le sotogake en makuuchi, mais l'arrivée du magicien de la technique de balayage, le Mongol Tokitenku, en a accru le nombre de manière significative. Dans la première moitié des années 1990, Mainoumi était le principal utilisateur d'uchigake et fut pratiquement le seul à l'employer en makuuchi, en compagnie d'un autre rikishi lui aussi réputé pour son immense palette technique – Tomonohana. A mesure que la carrière de Mainoumi tirait à sa fin, l'uchigake devint une technique très rare qui n'apparaissait qu'une fois par an en makuuchi. Les trois dernières années ont vu un changement radical s'amorcer, et l'uchigake reprend une place un peu plus visible dans le répertoire des kimarite employés. Kaiho est le seul rikishi à l'avoir emporté sur uchigake en 2000, 2001 et 2002, mais depuis 2003, de nouveaux rikishi capable d'employer cette technique sont apparus et ont déboulé en makuuchi avec un cerveau et des organes prédisposés à cette prise. Asasekiryu, Kasugao et Takekaze sont réputés pour s'essayer à l'uchigake de temps à autres. Cependant, Tokitenku est le facteur principal de la réapparition de l'uchigake dans les quelques dernières années. Des six uchigake recensés en makuuchi depuis le Nagoya Basho 2004, cinq portent la

marque de Tokitenku. Depuis l'Hatsu Basho 1990, l'uchigake n'est apparu que 42 fois en makuuchi, ce qui veut dire une apparition pour 650 combats effectués. Mais avec les Mongols, Kaiho, Takekaze et Kasugao dans les parages, il est possible que l'uchigake soit vu plus fréquemment. L'uchigake est moins utilisé dans le sumo que dans le judo, où il est connu sous le vocable de Uchigari. En sumo, il est qualifié de balayage intérieur, l'attaquant enroulant sa jambe autour de la jambe opposée de l'adversaire de l'intérieur, par opposition au sotogake qui relève d'une prise extérieure. Autrement, l'uchigake est similaire dans son principe à ce dernier, le but étant de balayer la jambe de l'adversaire en aidant le mouvement d'une prise de mawashi. La jambe droite s'enroule autour de la jambe gauche, et inversement. En dépit de leur rareté, ou plutôt en raison de cette rareté, l'uchigake attire une attention bien méritée. Quelques exemples mémorables existent de rikishi de petite taille se défaisant d'adversaires monstrueux sur uchigake. En 1994, Mainoumi fit basculer Konishiki (plus de 250 kg) sur un uchigake, et en 2001 Kaiho réserva un traitement identique à Musashimaru. Ces deux combats sont de ceux qui laissent une marque indélébile dans l'esprit des fans de sumo.

La tentative d'uchigake est bien plus fréquente que les victoires sur cette technique. C'est tout simplement parce qu'un rikishi peut placer un uchigake et bien souvent prend un avantage important sur cette attaque tout en poursuivant sur une autre technique pour emporter le combat. Par exemple, Kaiho s'est servi depuis ses débuts à de nombreuses reprises de l'uchigake, mais ne l'a emporté sur cette technique que cinq fois en makuuchi.

Le watashikomi est à peu près aussi fréquemment utilisé que l'uchigake. A peine 38 watashikomi ont été exécutés en makuuchi depuis l'Hatsu Basho 1990. Cette prise peut être traduite comme une projection au sol par prise de cuisse et s'observe généralement au bord de la tawara, lorsque l'attaquant crochète le genou de l'adversaire et le soulève, tout en conservant une poussée vers l'avant avec le haut du corps, et ce particulièrement quand son adversaire, en position difficile, tente un dégagement en position basse alors que l'attaquant conserve une pression du haut du corps sur le rebord du dohyo. Cette situation offre systématiquement une belle occasion de se servir de la jambe de l'adversaire comme point d'appui en l'attrapant, tout en combinant au détriment de l'adversaire la perte d'équilibre à une situation périlleuse, sur le fil du rasoir. De temps à autre, un soulever de jambe concluant un mouvement en yori/oshi n'est pas répertorié comme watashikomi mais plutôt comme yoritaoshi. A l'évidence, la différence se situe dans le fait qu'il faut que la jambe crochetée soit tirée vers le haut, tandis que dans le même temps l'attaquant doit se trouver suffisamment au contact pour pousser son adversaire avec le haut du corps. Le watashikomi est alors officiellement reconnu.



La nouvelle star, l'immense (203 cm) et jeune Bulgare Kotooshu, qui effectue de loin la plus impressionnante progression en makuuchi, a d'ores et déjà gagné cinq combats sur watashikomi au cours de sa jeune carrière en makuuchi. Kyokushuzan est l'unique rikishi ayant remporté à l'heure actuelle plus de victoires sur cette technique. Il est fort probable que Kotooshu le dépasse prochainement et il est même susceptible de battre tous les records de watashikomi dans les années à venir. Son allonge lui confère la possibilité de se servir souvent du watashikomi, à la fois pour conclure une attaque et comme un coup de Jarnac défensif pour contrer des tentatives de prises à revers ou même de projection. On a pu voir un bel exemple du répertoire de watashikomi de Kotooshu l'an dernier lors de la neuvième journée du Kyushu Basho, quand il a effectué un rarissime watashikomi au centre du dohyo pour contrer une tentative d'uwatenage de Tokitenku. Il y a de fortes raisons de penser qu'il continuera à remporter des victoires sur watashikomi dans l'avenir. Comme le watashikomi est de toute manière extrêmement rare, il y a fort à parier que Kotooshu deviendra le roi de cette technique, quel que soit le succès qu'il puisse rencontrer dans sa carrière.

Les techniques mentionnées ci-dessus occupent une place réduite dans le sumo, mais elles épicent pas mal le répertoire technique que l'on peut observer sur le dohyo. Sans les techniques de balayage, le sumo perdrait l'enchantement de sa variété. Bien que ces techniques ne soient vues qu'en de rares occurrences, elles compensent généralement leur faible fréquence par leur caractère proprement dévastateur, aboutissant à un bel ippon (si je peux me permettre d'employer ici un terme de judo). L'uchigake, en particulier, peut se

targuer presque tout le temps d'être au top de la qualité technique du sumo de makuuchi. Il existe des techniques de balayage encore plus obscures, mais celles-ci seront abordées dans le futur. Sotogake et uchigake sont le véritable cœur des techniques de prise de jambe dans le sumo.



Sotogake



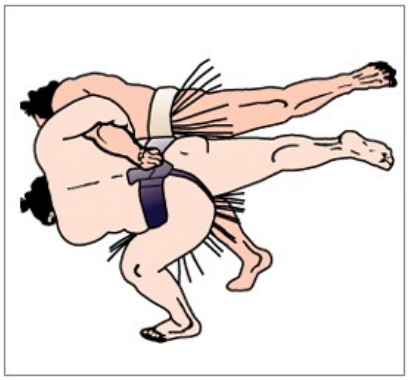
Uchigake



Watashikomi

Kimarite focus 4 : Kotenage, Tottari & Sakatottari

La treizième journée du Natsu basho 1999 fut une charnière pour le sumo de Tochinonada, lorsque la 'charnière' de son épaule gauche alla se mettre dans une position peu anatomique suite au kotenage infligé par Kaio. Il souffrit de dommages plutôt importants à son bras le plus fort et subit les conséquences de cette blessure durant une longue période. Lors de l'Aki basho 2000, Dejima fit tomber un Tochiazuma souffrant sur un ample kotenage, provoquant une blessure à l'épaule. Au sixième jour de l'Haru basho 2001, le bras gauche de Kotoryu se retrouva profondément ancré sous l'aisselle de Kaio et, quand ce dernier pivota, tirant Kotoryu violemment vers l'avant et au sol, le son d'un os qui se brise émana du bras de Kotoryu. La technique se trouvait être – encore – un kotenage. Lors de l'Haru basho 2003, à la neuvième journée, Kotonowaka inquiéta Asashoryu en employant un kotenage, l'un des trois seuls qu'il employa au cours de sa longue carrière en makuuchi. Après ce combat, Asashoryu en garda une épaule douloureuse. Les exemples de combats au cours desquels le kotenage est employé et qui aboutissent à une blessure de l'épaule, du coude ou du bras, sont légion. Cette technique ne provoque pas systématiquement une blessure aboutissant à coup sûr à un retrait du basho, mais il est aisé de trouver de nombreux exemples où l'état de coudes ou d'épaules déjà meurtris est aggravé par une défaite sur kotenage. Même en l'absence d'une solide étude statistique, on peut sans risque affirmer que de toutes les techniques usuelles, le kotenage est la plus dangereuse rapportée au nombre de blessures infligées.



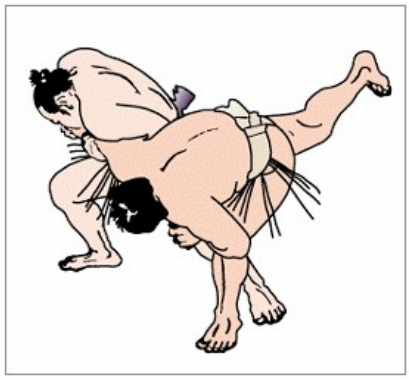
Un fan de sumo averti songera sans nul doute à Takanonami si on lui demande les rikishi ayant le kotenage dans leur escarcelle de techniques spéciales employées. Un autre pourrait aussi songer de suite à Kaio (35 combats gagnés jusqu'ici sur kotenage en makuuchi), bien que Takanonami reste clairement le plus grand utilisateur de kotenage depuis 1990 avec 65 victoires. Le lourd Kushimaumi possédait lui aussi le kotenage dans ses munitions de base. Le Coréen Kasugao n'a pas encore réussi à s'assurer une place stable en makuuchi en raison d'un corps trop enclin aux blessures et à un sumo assez peu raffiné, mais il est toutefois le plus fréquent utilisateur de kotenage à l'heure actuelle, chez les sekitori. En fait, au moment où cet article est écrit, Kasugao a remporté 17 combats sur kotenage, ce qui représente 26% de ses victoires en makuuchi. Takanonami, Kaio et Kasugao font partie d'une classe à part lorsqu'on aborde les kotenage, mais il existe bien des rikishi ayant employé le kotenage entre 5 et 8 fois de manière victorieuse durant leur carrière en makuuchi.

Le kotenage est une technique où la pression est pour l'essentiel exercée sur le bras du 'défenseur'. L'attaquant enroule son bras autour de l'épaule de son adversaire et le projette à terre, ou bien le fait tournoyer tout autour du dohyo jusqu'à l'en faire sortir. L'adversaire a naturellement son bras à l'intérieur du bras de l'attaquant, ce qui permet à ce dernier d'essayer de maîtriser ce bras en enroulant le sien tout autour. De telles situations se produisent assez souvent sur le dohyo, mais le kotenage n'est pas toujours la technique la plus efficace à employer, et il y a pléthore d'exemples où même des spécialistes du kotenage annihilent leur propre combat en optant pour cette technique alors que la situation ne s'y prête pas, pour le moins. Toutefois, Kaio comme Kasugao maîtrisent si bien le kotenage qu'ils peuvent assez souvent le réussir même d'une position périlleuse.

Les variations entre les différents types de kotenage tiennent généralement dans la hauteur du point de pression exercé sur le bras de l'adversaire. Takanonami était si grand qu'il enroulait son bras très haut sur l'adversaire, la pression résultante sur le coude de la victime se trouvant alors limitée, d'autant qu'il enroulait souvent son bras juste en dessous de l'aisselle de celui-ci. Takanonami privilégiait également un soulever de l'adversaire au moment de le raccompagner en dehors du cercle, tandis que Kaio tient son kotenage bien plus près de l'épaule et se sert de sa force brute pour pivoter violemment le bras enserré vers l'avant et vers le bas, forçant le reste du corps de sa victime à le suivre sous peine de dislocation de ce bras. Bien entendu, une telle application de cette technique est bien plus dangereuse pour le coude et l'épaule en raison de l'hyperextension du coude qui en résulte comme de la simple nature très dynamique de la projection. Les exemples cités en début d'article sont juste quelques-uns des accidents les plus graves, mais les kotenage de Kaio ont causé beaucoup de problèmes à d'autres rikishi, également. Les kotenage de Kasugao sont moins

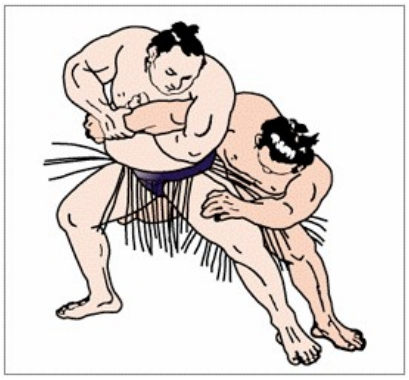
dangereux car il possède généralement une prise haute et arrive en principe à faire basculer son adversaire à terre, mais pas systématiquement avec cet explosif mouvement de projection. A ceux qui souhaiteraient voir un exemple de kotenage magique délivré par Kasugao, je recommanderais son combat contre Tamanoshima lors de l'Hatsu basho 2003, lors de la onzième journée.

Au total, le kotenage est une technique de projection plutôt commune. Environ 1,5% des combats de makuuchi se finissent sur un kotenage, en faisant la 4ème technique de projection la plus usitée derrière l'uwatenage, le sukuinage et le shitatenage. Assez fréquemment, la question de sa dangerosité est soulevée par les fans de sumo, mais même certains rikishi ont émis des commentaires pour se plaindre des risques de blessures engendrés par les kotenage. Les kotenage de Kaio, en particulier, sont extrêmement redoutés, et les faits montrent qu'un tel kotenage est à coup sûr un cauchemar pour un rikishi ayant déjà des séquelles de blessures au coudes ou aux épaules.



Le tottari est similaire au kotenage, en ce que la cible principale est également le bras de l'adversaire. Dans le tottari, l'attaquant se saisit en général du bras de son adversaire au cours d'une phase de poussée et se sert alors de son propre corps comme d'un levier pour forcer à terre son adversaire tout en conservant sa prise de bras. Un point-clé, qui se trouve être également une différence nette avec le kotenage est que dans les tottari, l'avant-bras joue bien souvent un grand rôle. Obtenir une prise sur l'avant-bras ou le poignet, puis enrouler son autre bras autour de celui de l'adversaire, par l'arrière, tout en pivotant son corps engendre une clé de bras pénible pour l'adversaire à l'endroit où la pression est exercée par le haut du corps de l'attaquant, et force celui-ci à suivre la direction de son bras.

A l'évidence, il s'agit également d'une technique potentiellement dangereuse en raison de la pression soudaine et violente exercée sur le bras, mais elle est plutôt rare, et il n'y a que peu de blessures qui ont été récemment répertoriées à cause de cette technique. Depuis 1990, elle n'a été la technique fatale que dans 57 combats. Par exemple, lors du dernier basho de septembre, on n'a pu l'entrevoir que trois fois au total et pas une seule fois en makuuchi. L'ozeki Kaio compte sept victoires au total sur tottari en plus de son total conséquent de kotenage. En général toutefois, il ne semble pas y avoir une corrélation bien nette entre les fréquences des kotenage et des tottari. Par exemple, les spécialistes des kotenage Takanonami (67) et Kasugao (70) ne peuvent se targuer d'impressionnants décomptes de tottari en makuuchi. D'un autre côté, Takatoriki a remporté six combats sur tottari et seulement deux sur kotenage. Le signe qui montre que le tottari est bien souvent employé comme une contre-attaque contre des rikishi pratiquant l'oshi-zumo est que l'ancien yokozuna Musashimaru a été défait six fois sur tottari, et c'était avant qu'il ne se mette à combattre plus en yotsu-zumo. De même, Terao a subi six défaites sur tottari. En dépit de la différence de gabarit entre ces deux lutteurs, ils ont subi d'identiques clés de bras en raison d'une poussée manquée, les amenant à une défaite sur tottari.



Le sakatottari n'est pas la Comète de Halley des kimarite, mais il est extrêmement rare et uniquement observé comme une riposte au tottari, comme son nom l'indique. Tout simplement, cette technique est la conséquence possible d'une tentative de tottari manquée au cours de laquelle l'adversaire réussit à dégager son bras et se sert immédiatement du tottari profitant de la position en avant de l'autre pour saisir une prise en miroir et replaçant rapidement sa propre hanche en face du rikishi dont la tentative de tottari a fait long-feu, et de cette position, le fait pivoter au sol. Il n'y a pas eu de sakatottari en makuuchi dans les dix dernières années. Avant, quelques rikishi particulièrement vifs – tels Mainoumi, Terao et Wakanohana – enregistrèrent quelques victoires sur sakatottari. Le tottari étant déjà rare en soi, et le sakatottari étant une contre-attaque qui ne peut être tentée que pour une infime partie de tentatives de tottari avortées, c'est une évidence que de penser que le sakatottari est condamné à rester très rare, ce qu'il s'avère être de fait.



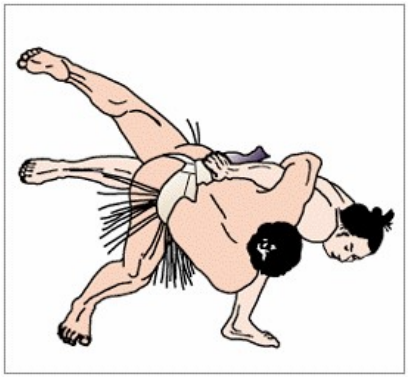
Kotenage



Tottari

Kimarite focus 5 : Shitatenage, Shitatedashinage et Shitatehineri

Le shitatenage est littéralement une projection intérieure, en référence à la position de la prise obtenue par l'attaquant sur le bras du défenseur. A partir d'une prise de mawashi, l'attaquant pivote et projette son adversaire à terre ou hors du dohyo. C'est la deuxième technique de projection la plus communément employée en sumo, même si les occurrences de sukuinage sont presque aussi nombreuses. Depuis 1990, le shitatenage a été la technique retenue dans 755 combats de makuuchi (l'uwatenage se chiffrant à 1829 combats), ce qui représente 2,7% des combats de cette division. Dans les dernières années, le nombre de shitatenage est plutôt stable et ne fluctue que dans de petites proportions. Depuis 2001, les différences de fréquence d'emploi sont même quasi nulles. Il y a eu entre 2001 et 2005, des chiffres annuels de 39, puis 32, 37, 35 et 39 shitatenage.

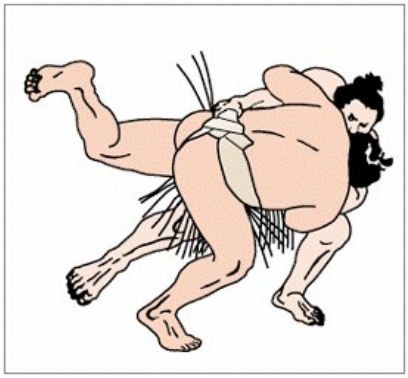


Quelques interrogations intéressantes émergent quand on aborde le sujet des prises de mawashi et des projections en sumo. L'uwatenage et le shitatenage sont quelque part intimement liés, et il n'est pas rare qu'un combat se transforme en une lutte entre prise intérieure et prise extérieure de mawashi. En général, le rikishi qui tient la prise extérieure a l'avantage. La puissance exercée comme la liberté d'action musculaires sont déterminants, et dans bien des cas, une prise intérieure est nettement affaiblie par la pression exercée par le bras extérieur, perdant ainsi puissance et mobilité. Il est également clair que tous les actuels jo-jin qui pratiquent le yotsu-zumo privilégient une prise extérieure quand ils cherchent à effectuer une projection. La prise en shitate de l'adversaire se voit généralement annihilée par la puissance de la prise extérieure des Kotooshu, Kaio ou consorts. D'un autre côté, les rikishi qui favorisent les prises intérieures de mawashi se servent en général de cet avantage pour placer d'autres techniques que le shitatenage. Un autre aspect notable du shitatenage est que ses spécialistes sont en général des rikishi techniques et relativement de petite taille, ce qui souligne bien la nature technique du shitatenage par opposition à l'uwatenage, qui met plus l'accent sur la force pure que sur l'habileté du rikishi. Un troisième point que l'on pourrait aborder également est de savoir combien de rikishi préfèrent clairement les prises intérieures aux prises extérieures quant on en vient à employer des techniques de projection. Il y a en effectivement quelques-uns, le meilleur exemple étant Tochinonada dont la prise intérieure main gauche est plus importante pour lui que d'obtenir une prise extérieure. Un autre adepte des prises en shitate est Tokitsuumi.

Mainoumi était le roi du shitatenage avec un conséquent chiffre de 70 shitatenage placés en makuuchi. Un autre technicien de poche, Tomonohana, enregistra 25 shitatenage en à peine deux ans et demi. Kaiho (27) comme Tokitsuumi (22) possèdent plus de victoires sur shitatenage que sur uwatenage. Asashoryu enregistre 28 victoires sur shitatenage, dont certaines suite à des morozashi d'adversaires 'de poids' tels que Musashimaru et Kaio. L'expert le plus basique du shitatenage est sans conteste Tochinonada. Il ne tente pas de mouvements peu orthodoxes, ou de gestes alambiqués pour bloquer la prise extérieure de son adversaire, ou encore de changements brutaux de position. Il cherche juste à placer sa prise intérieure main gauche, et une fois qu'il l'a obtenue, la puissance qu'il peut y mettre est sans conteste une menace majeure pour son adversaire. Tochinonada compte 23 victoires sur shitatenage, dont sept obtenues dans le courant de l'an 2005. Il s'est défait de Kaio et Wakanosato quelques fois sur shitatenage bien que leur ayant concédé l'obtention de leur puissante prise extérieure main droite – spécialement en ce qui concerne Kaio. C'est plutôt rare que quelqu'un puisse battre Kaio avec une prise intérieure main gauche quand l'ozeki parvient à placer sa main droite. Bien entendu, même si Tochinonada a beaucoup de talent dans l'exécution de ces prises intérieures gauche, il perd quand même assez souvent sur des prises extérieures droite, ce qui en fin de compte peut être considéré comme la preuve qu'en général une prise extérieure est bien plus avantageuse qu'une prise intérieure.

Imaginez une serviette pendant sur une patère ou un porte-manteaux placé environ à hauteur de la taille ou un petit peu plus haut. Placez-vous légèrement de côté par rapport à la serviette et prenez-la fermement en main. Puis tirez violemment la serviette avec votre bras replié à moitié pour que celle-ci passe devant votre estomac. Vous avez alors une petite idée d'un mouvement classique de shitatedashinage. La différence avec

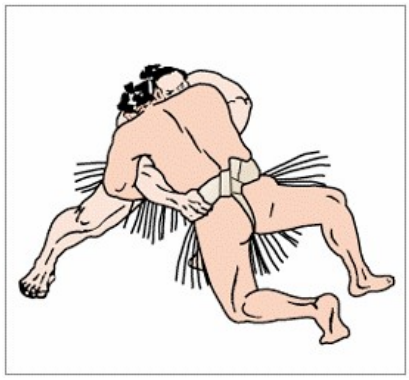
le shitatenage est le mouvement de traction qui accompagne la projection. Généralement, cette projection a un clair mouvement de tirage qui envoie l'adversaire tomber en avant ou face contre terre. Dans la majeure partie des shitatedashinage observés en makuuchi au cours de l'année 2005, le défenseur n'avait pas de prise sur le mawashi de son adversaire au moment où il s'est fait projeter. Il semble aussi que dans la majorité des cas l'attaquant se serve de sa main libre pour accompagner la projection en appliquant une poussée sur le cou ou la tête de son adversaire durant le mouvement.



Le shitatedashinage est plutôt rare, avec seulement 156 occurrences enregistrées en makuuchi depuis 1990, ce qui signifie qu'on peut l'observer environ une fois tous les 180 combats. Tokitsuumi, qui est un spécialiste de toutes les techniques de shitate en général, est aussi le principal utilisateur des shitatedashinage en activité, avec 12 victoires. En compagnie de Kyokushuzan (10), ces deux rikishi n'ont pas été très actifs dans ce domaine depuis quelques temps déjà. Les rikishi qui sortent cette technique assez régulièrement sont Kotomitsuki (7) et Aminishiki (8). Tous deux sont très habile et sont capable de reproduire le 'mouvement de la serviette' avec une belle qualité technique. De bons exemples sont la victoire de Kotomitsuki sur Kokkai lors de la 5ème journée de l'Aki basho 2005, et la victoire d'Aminishiki sur Roho lors du senshuraku de ce même basho.

Alors que le shitatenage et le shitatedashinage sont bien moins fréquents que leurs techniques homologues en uwate, le shitatehineri possède un net avantage sur l'uwatehineri. Le shitatehineri a bien entendu une prise intérieure comme facteur décisif. Se servant de cette prise, l'attaquant fait pivoter son adversaire au sol tout en dégageant son corps si nécessaire. Le mouvement de shitatehineri classique est un mouvement tournant dans le sens des aiguilles d'une montre tout en maintenant une solide prise sur le mawashi.

Un shitatehineri peut s'achever par une torsion de genou qui voit le perdant simplement s'effondrer sur ses genoux du fait de la pression tournante infligée par l'attaquant. Mais le shitatehineri peut encore une fois se distinguer par un superbe mouvement circulaire, qui contraint sa victime à rouler au sol dans une posture digne de l'aikido. Le reste des chutes consécutives à un shitatehineri se trouve esthétiquement entre ces deux extrêmes. Faire pivoter un adversaire puissant sur un shitatehineri est très difficile, et dans la majeure partie des cas, la réussite du mouvement est subordonnée à un bon timing et au fait de profiter de la position de son adversaire, quand la jambe du côté où est placée l'attaque se trouve placée vers l'arrière. Cette situation accroît la difficulté pour la victime de réagir au mouvement de pivot.



Le shitatehineri n'a été la technique retenue que pour 78 combats de makuuchi depuis 1990; en moyenne, moins d'un par tournoi, et dans l'année 2005, seulement deux fois. Des noms habituels sont sur la liste des auteurs de shitatehineri, avec Tomonohana en tête (8). Tokitsuumi (6) et Aminishiki (5), étant des spécialistes des techniques de prise intérieure, possèdent aussi le shitatehineri parmi leurs techniques employées. Le petit Satoyama, qui a fait des débuts couronnés de succès en juryo lors de l'Hatsu basho, a également démontré de belles aptitudes au shitatehineri dans les divisions inférieures, et devrait bientôt en faire usage aux rangs sekitori.



Shitatenage



Shitatedashinage

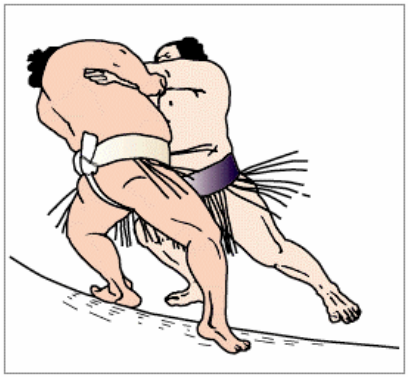


Shitatehineri

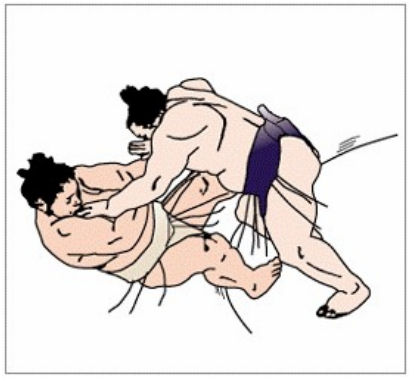
Kimarite Focus 6 : Oshidashi, Oshitaoshi, Tsukidashi, et Tsukitaoshi

Pousser est la réaction naturelle quand on veut éloigner quelqu'un de soi. Chacun d'entre nous sait ce que ça fait de pousser quelque chose avec les mains, et ce que ça fait d'être poussé. Mais presque personne n'a une véritable idée de ce que le sumo de mawashi peut donner du point de vue de l'attaquant ou du défenseur. En principe, l'oshi-zumo, ou sumo « de poussée », est une attaque sûre puisque lorsque l'attaquant pousse vers l'avant, son adversaire se rapproche du bord et l'attaquant a une vision tout à fait claire de sa propre position sur le dohyo. Le sumo est un sport tout à fait singulier en termes d'impact de la puissance de poussée. C'est peut-être le seul sport « majeur » dans lequel la victoire peut être obtenue uniquement en repoussant l'adversaire. Dans d'autres sports de contact et de lutte, la poussée peut avoir un rôle spécifique, comme par exemple dans le football américain, mais sans avoir l'aspect totalement décisif que l'on retrouve dans le sumo. Les règles du sumo permettent la plus radicalement simple des stratégies : pousser tout simplement son adversaire hors du dohyo. Nul besoin de techniques de lutte, de projections, de frappes en contre, ou de viser une partie spécifique – il suffit de pousser. On pourrait objecter que le seul élément qui altère un rien la simplicité de la victoire en oshi-zumo est la présence des balles de riz, la tawara, grâce auxquelles l'adversaire possède un avantage déterminant sur un dohyo glissant et peut même revenir dans le combat grâce à l'effet de levier et à l'appui que la tawara procure.

Le yotsu-zumo, ou « sumo de mawashi », est considéré comme la forme traditionnelle de sumo et, de fait, on la retrouve plus communément que l'oshi-zumo. La plupart des yokozuna ont été plus enclins à pratiquer en yotsu qu'en oshi, et l'on dit qu'il est hautement improbable que quiconque puisse devenir un spécialiste de sumo de poussée si important qu'il puisse gravir tous les échelons jusqu'au rang de yokozuna uniquement dans ce style. Le yokozuna Akebono était probablement le spécialiste le plus craint d'oshi-zumo, mais il possédait de très bonnes aptitudes en yotsu, ayant battu Takanohana, l'incarnation même de cette technique, à de nombreuses reprises sur des prises de mawashi. Les principales techniques de poussée sont l'oshidashi, l'oshitaoshi, le tsukidashi et le tsukitaoshi. Dans toutes ces techniques, le but est simplement de pousser ou de balancer l'adversaire hors du dohyo ou au sol, sans nécessairement toucher à la ceinture.

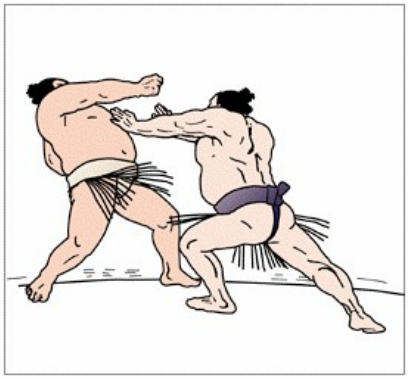


Depuis 1990, la principale technique de poussée, l'oshidashi, est la technique gagnante dans environ 20% des combats de makuuchi. Durant la première partie des années 90, le ratio entre le yorikiri et l'oshidashi était d'environ 2/1 (le yorikiri étant donc deux fois plus commun que l'oshidashi), mais cette situation a évolué dans la deuxième partie de la décennie et jusqu'à aujourd'hui, le ratio changeant de manière assez radicale, donnant lieu à un phénomène assez particulier, qui voit l'oshidashi rattraper le yorikiri pour devenir en 2002 la technique la plus fréquemment utilisée en makuuchi. Dans les trois dernières années, le yorikiri a repris son rang de technique reine, mais l'écart n'est plus ce qu'il a pu être, comparé aux années 90 ou avant. En 2005, l'oshidashi a été utilisé à 350 reprises, le yorikiri 453 fois. L'oshitaoshi et le tsukidashi sont aux 10ème et 11ème rangs des techniques les plus fréquemment employées en makuuchi – toutes deux peuvent être observées entre 40 et 50 fois chaque année – tandis que le tsukitaoshi est bien plus rare et n'apparaît que quelques fois dans l'année.

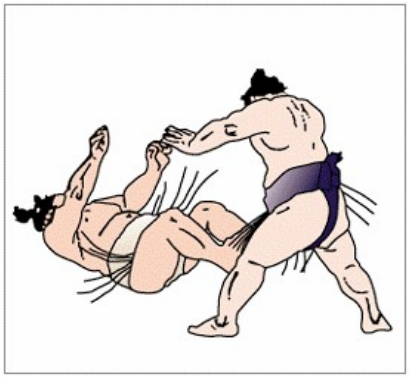


Lors d'un oshidashi, l'attaquant repousse son adversaire hors du dohyo sans aucune prise sur le mawashi. Si l'adversaire a le dos tourné par rapport à l'attaquant, la technique est dénommée okuridashi. Dans un oshidashi, le contact des mains doit être constant au moment de la poussée finale. En clair, cela signifie que l'attaquant ne « frappe » pas son adversaire lors de la dernière poussée comme c'est le cas dans un tsukidashi. L'oshitaoshi voit la victime tomber au sol, sur ou en dehors du dohyo, en raison de la poussée. Comme mentionné plus haut, la poussée est un mouvement tout à fait naturel, mais quelques différences subsistent dans le style. Certains spécialistes du sumo de poussée tendent à viser haut dans la région du cou, le haut de la poitrine ou le visage, tandis que d'autres privilégient les régions inférieures et

tiennent leurs coudes bien plantés sur les côtés. L'une des principales techniques d'entraînement en sumo est le butsukari-geiko, dans lequel l'attaquant garde les coudes près du corps et heurte son adversaire dans la poitrine à l'aide de ses mains, et avance pour le faire glisser de l'autre côté du dohyo. La façon dont les appuis faciaux sont enseignées en sumo a également pour but de faire garder les coudes bien rapprochés du corps. Ceux des rikishi de poussée qui visent les régions supérieures tendent à gagner aussi pas mal de combats en tsukidashi et ont véritablement plus de possibilités de varier leurs poussées. Par exemple, le sumo de poussée de Dejima vise généralement un centre de gravité assez bas et ne comporte que rarement des changements de rythme. De fait, il ne compte aucune victoire en tsukidashi en makuuchi mais il a remporté 169 combats sur oshidashi.



Le tsukidashi est bien plus rare que l'oshidashi. Il n'y en a eu que 629 en makuuchi depuis 1990. Lors d'un tsukidashi, l'attaquant se sert de poussées séparées pour expulser son adversaire hors du dohyo, à la différence de l'oshidashi, où la poussée est unique. Le rythme est capital, et lorsqu'il est parfaitement exécuté, le tsukidashi est un exemple parfait d'un flot de poussées bien rythmées. L'un des problèmes du sumo de poussée est la coordination entre le haut et le bas du corps. Dans le sumo de poussée direct, les jambes peuvent mieux exprimer leur puissance et faire passer la force du bas du corps, mais dans le cas de poussées multiples, on peut parfois observer des poussées bien exécutées mais où les jambes ne sont pas suffisamment employées pour créer le mouvement d'avancée. Le tsukitaoshi est juste un tsukidashi dans lequel l'adversaire tombe après la dernière poussée. Akebono, Chiyotaikai, Asanosho et Gojoro ont été des spécialistes du tsukidashi qui employaient beaucoup de poussées. Chiyotaikai a un passé de karatéka et a déclaré dans des interviews qu'il aime à employer des poussées violentes de karaté dans son sumo. Asanosho pratiquait le lancer du poids avant de faire du sumo, et Akebono faisait bon usage de son allonge et de sa masse extraordinaires en rouant de coups ses adversaires de ses longs bras, leur infligeant de longues poussées. Gojoro est l'unique lutteur à compter plus de victoires sur tsukidashi que sur oshidashi. Terao doit être l'un des plus réputés quand on fait état de la puissance des attaques en poussée. Il ne s'appuyait que rarement sur une poussée simple puisqu'il n'était pas assez puissant pour repousser des adversaires bien plus massifs que lui, mais il s'était spécialisé dans des attaques vives comme l'éclair qui ne se finissaient pas toujours sur un tsukidashi, mais qui avaient la faculté de perturber fortement le sumo de ses adversaires. Détail intéressant, Terao fait également partie du top 10 en ce qui concerne la fréquence des tsukitaoshi. Des rikishi encore en activité, Chiyotaikai (59) et Hokutoriki (26) ont le plus de victoires sur tsukidashi à leur actif. L'un des rikishi qui base le plus son sumo sur les poussées est sans doute Toyozakura.



Oshidashi, oshitaoshi, tsukidashi et le tsukitaoshi représentent à eux quatre 25% des techniques victorieuses en makuuchi. Plus on exerce de poussée, plus cela affecte également la fréquence des techniques de tirage et d'esquive, puisque le sumo de poussée est plus vulnérable aux tactiques de ce type, qui sont un moyen de contrer une puissante poussée. Les rikishi de poussée doivent avoir une puissante cage thoracique, de larges épaules et des triceps développés, et bien sûr des jambes puissantes sont nécessaires pour un mouvement de poussée harmonieux. Les spécialistes de tsuki-zumo doivent avoir une puissance explosive importante, un bon sens du rythme et des poignets résistants. Chiyotaikai et Dejima ont tous deux été des modèles quasi parfaits de ce que leur technique réclamait. Chiyotaikai possédait une puissance explosive inégalée, et aussi une bonne puissance en général, tandis que la poussée basse de Dejima montrait l'extraordinaire puissance de ses jambes, ce qui donnait à son sumo le nom de « denshamichi sumo ».

L'un des inconvénients dont souffrent la plupart des spécialistes de sumo de poussée est leur incapacité à être compétitifs face à des spécialistes de yotsu-zumo quand le combat en vient au mawashi. Bien des spécialistes de yotsu parviennent à se défendre de façon tout à fait honorable face à un sumo de poussée, mais il est rare qu'un grand spécialiste du sumo de poussée ne face le poids en sumo de mawashi. De plus, tandis qu'un spécialiste de yotsu a simplement à trouver le moyen de soutenir la charge de son adversaire et de chercher la faille pour soit agripper le mawashi, ou se servir d'esquives pour faire tomber son adversaire pousseur, la

situation où un spécialiste des poussées se retrouve en prise de mawashi est bien plus contraignante. Une fois qu'un puissant pratiquant de yotsu-zumo agrippe le mawashi, il n'y a que peu de possibilités pour le pousseur de se dégager et de retrouver une situation à nouveau ouverte.



Oshidashi



Oshitaoshi



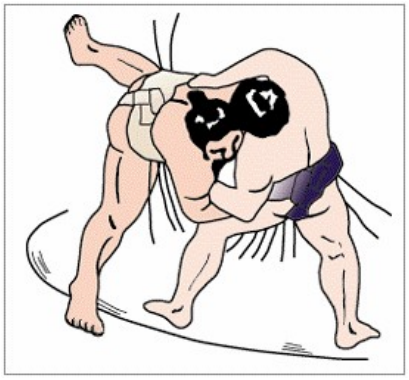
Tsukidashi



Tsukitaoshi

Kimarite focus 7 : Utchari, Osakate et Harimanage

Intéressons nous aujourd'hui à quelques unes des techniques qui sont presque uniquement employées dans des situations désespérées ou, à tout le moins, dans des postures défensives. *L'utchari* est la plus connue des tentatives de dernière minute employées par un rikishi qui est repoussé sur le rebord du dohyo. Les deux autres techniques défensives couvertes ici sont le plutôt récent *osakate* et le très rare *harimanage*, ce dernier étant apparu sous les projecteurs par l'entremise de Baruto lors du récent Natsu basho.

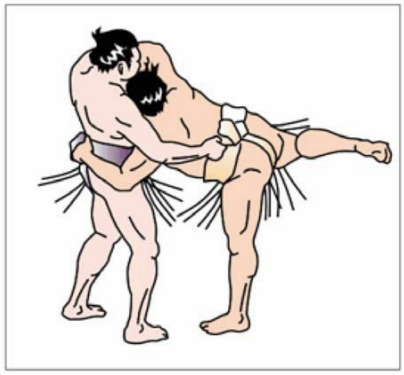


L'utchari est qualifié de « projection en pivot retourné », ce qui en soi explicite assez bien le mouvement. L'attaquant est repoussé sur la tawara, où il ancre ses pieds, balance ses hanches et soulève son adversaire tout en pivotant sur le côté en se servant de ses pieds comme point d'appui. Lorsque la technique est couronnée de succès, les pieds de l'adversaire – ou, dans les cas les plus spectaculaires, une autre partie de son corps – touchent l'extérieur du dohyo avant que l'auteur de l'utchari lui-même ne chute violemment à terre, dans ou en dehors du cercle. L'utchari engendre une violente torsion des reins, et la posture exclusivement défensive au moment du pivot expose les genoux à une entorse éventuelle. Naturellement, la chute en dehors du dohyo peut s'avérer très douloureuse au regard de la hauteur considérée et des tentatives des victimes de l'utchari de placer leur corps au-dessus de celui de l'attaquant pour ne pas eux-mêmes chuter en premier. Autre source de danger et de douleur, le ferme planter des pieds à l'intérieur du dohyo tandis que l'on laisse le haut du corps partir en premier pour accroître ainsi les chances que l'adversaire sorte en premier – véritablement une projection sacrifice.

L'utchari est un mouvement éclair mais il n'est pas aisé de le pratiquer face à des adversaires massifs. De nos jours il n'existe pratiquement plus de véritable spécialiste de l'utchari dans le sumo, mais il y a une quinzaine d'années, l'ozeki poids léger Kirishima était réputé pour sa capacité à les exécuter. Dans les décennies passées, l'utchari était bien plus fréquent qu'il ne l'est aujourd'hui ; toutefois, depuis le début du nouveau millénaire, son occurrence montre des signes de reprise après le plancher atteint il y a quelque cinq ans. Peut-être la décrue sur le long terme de la fréquence des utchari peut-elle être mise au compte du poids moyen accru des rikishi actuels, mais ce paramètre n'est qu'une explication de ce déclin. Il y a aussi pas mal de rikishi de poids légers qui semblent ne pas être enclins à subir de défaite sur utchari à l'instar de leurs collègues poids lourds.

Takamisakari a toujours été assez habile pour pivoter autour de ses adversaires quand il est acculé à la tawara, même s'il n'a employé l'utchari avec succès qu'à trois reprises. Il tente cependant cette technique assez souvent. Jumonji est l'unique autre rikishi en activité qui possède trois utchari réussis dans son palmarès au sein de la division makuuchi. Par conséquent, même si les pivots et féroces batailles à la tawara sont fréquentes, l'utchari est rarement le principal kimarite vainqueur qui en ressort.

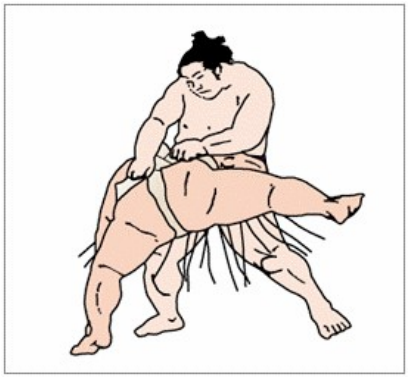
L'année 2006 a été assez calme sur le front de l'utchari, et dans les trois basho qui se sont déroulé jusqu'ici, aucun combat chez les sekitori ne s'est achevé sur un utchari. Depuis 1990 l'utchari ne s'est produit que 54 fois en division makuuchi, la moitié avant 1995, la plupart étant exécutés par Kirishima et Kyokudozan.



L'osakate a été rajouté à la liste officielle des kimarite en 2001 et s'est produit pour la première fois en makuuchi par l'entremise d'Aminishiki lors de la huitième journée du basho de novembre 2005. A la base, l'osakate part d'une prise très ordinaire – prise extérieure – et il n'y a pas vraiment quoi que ce soit qui sorte de l'ordinaire dans la préparation initiale de la projection. Cependant, dans l'osakate c'est l'attaquant qui est en fait en danger, sinon l'emploi de cette technique n'a pas vraiment de sens. La dynamique de la projection suggère également qu'il est nécessaire d'être en position telle que l'on puisse se retourner en arrière et que l'on ait son centre de gravité quelque peu déséquilibré. L'osakate est une sorte d'uwatehineri horizontal où l'on se penche en arrière tout

en exécutant un mouvement d'uwatehineri à l'horizontale. Lors d'un uwatehineri, le but est de faire pivoter l'adversaire vers le sol, mais dans l'osakate, le mouvement ne possède pas cette direction vers le sol mais consiste plutôt en un balancier de l'adversaire autour de soi. Le perdant finit par sortir du dohyo à l'issue de ce mouvement tournant.

Il est hautement recommandé que le lecteur aille fouiller dans les archives du sumo pour revisionner le combat dans lequel Aminishiki fait une démonstration d'osakate telle qu'elle est en soi un cas d'école. Quand on regarde ce combat de la huitième journée du Kyushu basho 2005 entre Aminishiki et Takamisakari, on peut voir une exécution exemplaire d'un osakate. Dans ce combat, Takamisakari obtient une prise intérieure des deux mains et repousse Aminishiki à la tawara de sa position dominante. Aminishiki est complètement soulevé quand il arrive sur la tawara mais il se sert de sa main droite à l'extérieur pour faire tournoyer Takamisakari autour de lui et l'envoyer en dehors du dohyo, pendant que lui-même se penche en arrière sur le rebord – un exemple parfait d'osakate. L'osakate a été exécuté moins de dix fois toutes divisions confondues depuis son introduction.



L'harimanage a été vu quatre fois en division makuuchi depuis 1990. C'est une technique de poussée au sol dans laquelle l'attaquant dévie du chemin direct de l'attaque de son adversaire et passe au-dessus de l'épaule de celui-ci pour s'emparer de l'arrière de son mawashi. A partir de cette position, l'attaquant fait basculer son adversaire dans son dos. Ce mouvement est considéré comme un effort de dernière minute, mais à la fois Kyokushuzan, lors de l'Haru 2003, et Baruto, lors du Natsu 2006, ont initié cette prise plus ou moins depuis le milieu du dohyo. Kyokushuzan a souvent l'habitude de tirer ses adversaires et de tournoyer autour d'eux et il est en fait assez surprenant qu'il n'ait enregistré qu'un seul harimanage dans toute sa carrière. Dans son combat face à Tochinonada lors de la quinzième journée de l'Haru basho 2003, Kyokushuzan part de son habituelle poussée des deux mains enchaînée avec un tirage. Il fait ensuite le tour de son adversaire et atteint le mawashi de Tochinonada au niveau du nœud et poursuit le mouvement tout en reculant en arrière et sur le côté jusqu'à ce que Tochinonada finisse par chuter sur le dohyo. Les solides débuts de Baruto en makuuchi ont amené quelques tentatives assez originales de mouvements, mais lors de la douzième journée, il fait un petit pas sur le côté et s'empare de l'arrière du mawashi d'Iwakiyama, le tirant de l'arrière et l'amenant à terre – sans aucun doute un rare exemple d'attaque en harimanage.



Utchari

Kimarite Focus 8 : Susoharai, Chongake et Nimaigeri

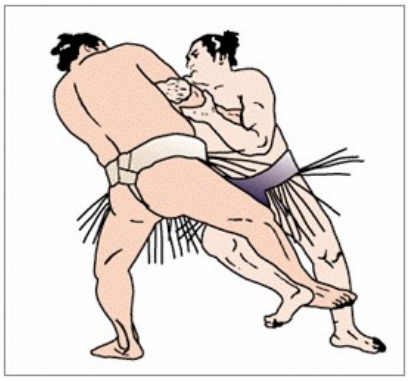
Continuons sur la voie empruntée depuis quelques temps de couvrir des techniques rares avant de nous en retourner vers les plus usuelles. La dernière fois nous avions étudié quelques techniques défensives rares, mais cette fois-ci le projecteur est mis sur des techniques bien rarement, vois exceptionnellement, observées. Le susoharai est la plus connue des trois kimarite abordés dans cette édition et aussi, clairement, la plus fréquemment rencontrée. Le chongake et le nimaigeri sont des pièces de collection s'il y en a d'autres qui comme moi rassemblent avec amour des exemples de kimarite.



Le susoharai est un classique en matière de technique de balayage. N'importe qui peut apprendre le mouvement en tant que tel, mais le véritable défi réside dans la perfection du timing. Lors du susoharai, l'attaquant balaie le pied de son adversaire en partant de l'arrière avec le tranchant du pied. Afin de se mettre dans une position de susoharai, il doit y avoir soit une position latérale par rapport à l'adversaire, ou un mouvement de tirage pour forcer l'adversaire à faire un pas vers l'avant et puis, en s'aidant d'un bon timing et d'une bonne coordination du corps tant en partie haute que basse, un balayage de cette jambe en mouvement, provoquant une chute brutale de l'adversaire. D'excellents exemples de susoharai avec un balayage dynamique sont le susoharai d'Asashoryu face à Miyabiyama lors de la troisième journée de l'Aki basho 2005, et peut-être le plus violent susoharai dans l'histoire récente du sumo – celui, dévastateur, de Chiyotaikai face à Kotooshu, après l'avoir manœuvré dans cette position par une kyrielle de kotenage pour frapper son pied droit de l'arrière, causant une défaite sans appel du géant bulgare. Ce combat a eu lieu au deuxième jour du Nagoya basho 2005 et peut être considéré comme un « must » pour les fans qui aiment les techniques de projection.

D'un autre côté, un bel exemple de susoharai à partir d'une position relativement immobile est donné par Aminishiki face à Tokitsuumi, au sixième jour du Haru basho 2006, un autre étant celui du combat entre Tochinonada et Kyokushuzan au quatorzième jour du Natsu basho 2000. Ces deux rikishi avaient déjà tenté des susoharai une fois auparavant, mais c'est Shuzan qui lance le mouvement décisif à partir d'une position d'aspect pourtant bien anodin.

Le susoharai n'a été la technique du vainqueur en makuuchi que seulement 26 fois depuis 1990. Un certain nombre de rikishi ont une victoire par susoharai sur leurs tablettes de makuuchi, mais Tokitenku est le seul à en avoir réalisé trois dans cette division. La fréquence des susoharai est plutôt en hausse depuis trois ans. En 2004 il y en a eu quatre, l'année 2005 étant record avec pas moins de cinq occurrences à la joie des spectateurs. Cette année là, les cinq vainqueurs étaient tous différents. L'année 2006 a vu jusqu'ici deux susoharai en makuuchi, l'un d'Aminishiki, (son premier), l'autre œuvre de Tokitenku, un habitué des pages « techniques de projection ».

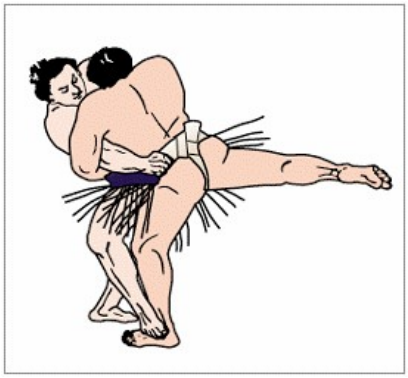


Le chongake ne parle pas beaucoup au fan moyen de sumo car on n'en a pas vu beaucoup en tournoi. Toutefois, l'un des grands combats de ce début de 21ème siècle a eu lieu lors du basho de septembre 2002, au quatorzième jour, lorsque Takanohana remporta la dernière victoire de qualité de sa légendaire carrière face à un adversaire au top – l'ozeki Kaio en grande forme. Dans ce combat mémorable, Takanohana montra sa vraie grandeur en surclassant une fois de plus Kaio en sumo de mawashi. Mais Kaio tenta en fait un chongake qui déséquilibra pratiquement Takanohana, et cette attaque fut les deux secondes de gloire de cette technique largement méconnue. Depuis 1990, le chongake n'a été employé que six fois en makuuchi, dont quatre fois exécuté par le duo Kyokushuzan et Asahiyutaka.

Pour revenir au classique précédemment mentionné entre Kaio et Takanohana, ce dernier tient une prise extérieure main gauche alors Kaio se retrouve avec une inconfortable prise intérieure main droite. Mais

quand Takanohana tente de s'avancer et de se rapprocher, Kaio plante alors intelligemment son pied droit derrière le talon droit de Takanohana et tente de balayer et de pousser Takanohana vers l'arrière. Takanohana rectifie alors sa position, retrouve son équilibre, et parvient finalement à surclasser Kaio dans une bataille au mawashi après ce moment de panique. Ce combat représente une émergence quasi unique d'une technique de crochetage rare dans un combat de grande importance. Les encouragements furent bruyants au moment de la tentative de chongake – un rare moment de distinction pour cette technique méconnue, dont la plupart des fans ne savent pas grand chose.

Le chongake est une technique de crochetage du talon. Le but est de planter son pied à l'intérieur, derrière le pied du même côté pour l'adversaire, pour fixer ce pied en tirant avec le sien tout en poussant l'adversaire vers l'arrière et vers le sol. Lors de la septième journée du basho de mars 2002, Aminishiki démontre comment ce mouvement peut se transformer en une contre-attaque élaborée, en réagissant au tirage de Tokitsuumi par un balayage, mettant la jambe de ce dernier dans une position incongrue qui malheureusement vaut une blessure à Tokitsuumi. Si vous avez l'occasion de voir ce combat, il est hautement recommandé pour ses vertus éducatives en ce qui concerne l'approfondissement de vos connaissances sur les variations du chongake. Un exemple plus classique est celui, lors de la quatorzième journée du Nagoya basho 2003, quand Kyokushuzan tombe Takanonami de façon nette et sans bavure. Encore une fois, une recherche dans vos archives personnelles du sumo est recommandée et encouragée.



Le nimaigeri est une technique assez commune en judo, mais extrêmement rare en sumo. L'attaquant appuie sur la cheville de son adversaire tout en le faisant pivoter dans la direction opposée, provoquant une perte d'équilibre. Dans la réalité cette technique est bien plus un balayage qu'un « planter-pivoter ». Le poids du rikishi et le principe absolu de tenir un solide équilibre des pieds sur le dohyo rendent virtuellement impossible les occurrences de nimaigeri dans la plupart des circonstances. De fait, c'est toujours un petit événement dans les chroniques de kimarite quand il est la technique gagnante. En 2005, le nimaigeri n'a été la technique gagnante qu'à trois reprises, toutes divisions confondues, et deux occurrences sont à mettre au compte de Tokitenku. Il a même employé le nimaigeri deux fois lors du même tournoi, en mars 2005 – la première fois face à Kitazakura, la deuxième face à Tochinohana. Tokitenku a également gagné sur nimaigeri en 2004, cette fois-ci face à Ama. En 2006, le nimaigeri n'est pas encore apparu dans aucune division, ce qui n'est pas surprenant si l'on considère qu'avant l'arrivée de Tokitenku en makuuchi, seul Kotoryu avait employé cette technique en makuuchi depuis 1990.



Chongake

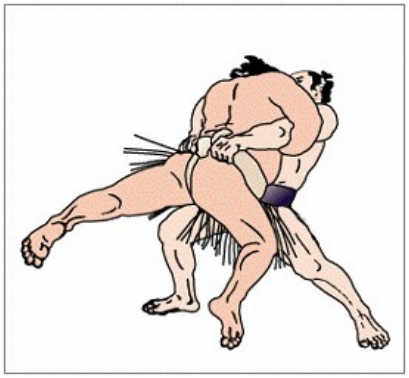


Nimaigeri

Kimarite Focus 9 : Tsuridashi, Tsuriotoshi, Okuritsuridashi et Okuritsuriotoshi

Soulever son adversaire et le porter à l'extérieur est un moyen de s'assurer les vivats et les applaudissements de la foule. C'est d'autant plus vrai en sumo où le poids joue un rôle majeur et où les adversaires tendent à être des poids lourds, ce qui rend d'autant plus exigeant tout mouvement de porté. D'un autre côté, un mawashi permet d'avoir de bonnes prises pour effectuer des portés puissants. Il existe quatre technique officielles qui incluent dans leur déroulement un soulèvement de l'adversaire pour ensuite, soit l'amener à l'extérieur, soit le renverser à terre. Les tsuridashi, tsuriotoshi, okuritsuridashi et okuritsuriotoshi sont les kimarite présentés dans cette édition.

Seul le tsuridashi est commun, suivant bien entendu le sens qu'on voudra bien donner à ce dernier terme. Depuis le Hatsu basho 1990, la proportion de combats s'étant achevés sur un tsuridashi en makuuchi tourne autour de 0,6% et ce chiffre est même au-delà de la réalité actuelle car la fréquence des tsuridashi a baissé au regard du début des années 1990. Pourquoi ne voit-on pas plus de tsuridashi alors ? Probablement en raison de la contrainte importante qu'il fait peser sur le bas du dos, du poids des forces en présence et du fait que si l'attaquant est dans une position telle que le tsuridashi devient une option viable, il est en général déjà dans une telle position de force que le plus traditionnel yorikiri est alors privilégié.



Dans le tsuridashi, l'attaquant possède une prise sur le mawashi de son adversaire ou, dans de très rares cas, il pratique un enserrement de ses bras, immobilisant par le dessus les bras de son adversaire, et de l'une de ces positions, il soulève ce dernier et le porte/place en dehors du dohyo. La meilleure position de départ pour effectuer un tsuridashi est, naturellement, une prise en morozashi où les deux mains agrippent le mawashi de l'adversaire à partir d'une position à l'intérieur de la garde de l'adversaire. De cette position très avantageuse, l'attaquant peut contrôler bien mieux la situation et effectuer un levier avec une grande efficacité. Toutefois, comme je l'ai dit plus haut, obtenir le morozashi est en soi un moment décisif du combat, et il est bien rare qu'un lutteur ne soit alors pas à même de s'adjuger une victoire par yorikiri. Il existe quelques exceptions à cette règle de base. L'ancien ozeki Takanonami était l'un des seuls rikishi qui a pu remporter de nombreux combats alors même que son adversaire possédait une prise en morozashi. Takanonami employait tout simplement sa prise extérieure, semblable à une pieuvre, pour annihiler les bras de son adversaire, puis le soulevait pour l'entraîner en dehors. Des rikishi actuels, Baruto possède une semblable allonge et la puissance suffisante pour sortir un mouvement quasi identique. Un tsuridashi à partir d'une prise plus classique avec une main à l'intérieur et l'autre à l'extérieur est plus difficile à réaliser car cette position permet bien plus à l'adversaire de gigoter et de mieux profiter de sa propre prise pour contrer le mouvement adverse. Parfois on peut en voir à la tawara, lorsque l'attaquant achève un mouvement de yorikiri en employant son estomac pour soulever son adversaire au-dessus de la tawara.

Une des variantes de tsuridashi part d'une réaction face à une tentative de projection de l'adversaire. Le meilleur exemple en est un combat de la onzième journée du Nagoya basho 2004. Lorsque Asashoryu tenta une projection, Kyokutenho réagit au mouvement de torsion imprimé par Asashoryu en prenant une prise solide sur son mawashi, le soulevant avec aisance et l'emmenant à l'extérieur avec une facilité tout à fait inhabituelle, en un clin d'œil.

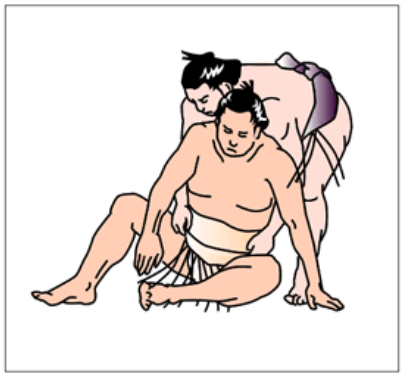
Une tension au dos est un réel danger lorsqu'on exécute un tsuridashi. Soulever un rikishi de 150 kg immobile et passif à partir d'une prise en morozashi est facile pour un rikishi du niveau de la makuuchi, mais la situation n'est plus la même quand l'adversaire résiste et bouge constamment son centre de gravité. Les modifications rapides et inattendues du centre de gravité de l'adversaire créent un stress considérable sur le dos de l'attaquant. Certains rikishi ont même dit s'être blessé le dos au cours de tsuridashi. La prise est en général assez éloignée du torse de l'attaquant et par conséquent créent des mouvements et des pressions qui prédisposent les membres inférieurs à un stress superflu. Il est très rare de voir un rikishi souffrant de problèmes de dos tenter malgré tout un tsuridashi. Il faut également être doté de solides appuis et de muscles trapézoïdaux costauds pour manier l'art du tsuridashi.

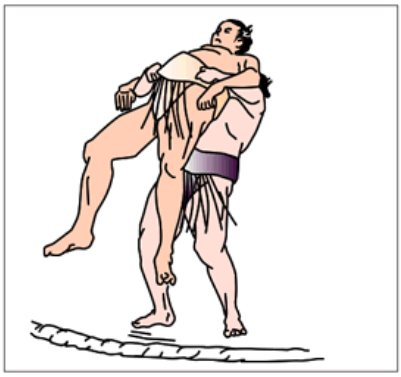
Le tsuridashi est un mouvement de puissance, mais les rikishi dotés d'une puissance extrêmement puissants ne sont pas les seuls à le tenter. Certains rikishi dans les quinze dernières années qui ont développé une prédisposition pour cette technique sont « le roi du tsuridashi » Kirishima (29 tsuridashi depuis le Hatsu 1990, et bien d'autres encore avant), Takanonami (19, dont beaucoup de mouvements de « pieuvre »), Kotoryu (14, la plupart à partir de morozashi) et Asashoryu, qui compte à cette date sept victoires par tsuridashi. Baruto est prometteur en termes de tsuridashi et Hakuho possède aussi cette technique à son répertoire.



Le tsuriotoshi est la version extrême du tsuridashi. La technique employée est identique, à ceci près que l'attaquant balance son adversaire sur le dos ou sur le côté. Le morozashi est de fait quasi incontournable pour exécuter cette technique. Ce mouvement est clairement un « retour de bâton » ou une démonstration de force face à un adversaire ayant plus tôt infligé une défaite prématurée ou surprise. On n'a vu que sept tsuriotoshi en makuuchi depuis 1990. Les trois derniers portent la marque d'Asashoryu. A deux reprises en 2004 il a réussi un large morozashi face à Kotomitsuki, et il aurait gagné avec à peu près n'importe quelle technique à sa disposition, mais il a alors décidé d'employer celle qui impressionne.

L'okuritsuridashi et l'okuritsuriotoshi ont été rajoutés à la liste officielle des kimarite en 2001. La seule différence avec les tsuridashi et tsuriotoshi est que l'attaquant se trouve dans le dos de son adversaire et qu'il exécute la technique à partir de cette position. Deux okuritsuridashi ont été officiellement observés depuis l'introduction de la technique en 2001, mais Kyokushuzan avait déjà battu Takatoriki en 1999 : après avoir passé un long moment derrière ce dernier dans une position qui ne laissait aucun doute sur sa victoire, Shuzan avait soulevé Takatoriki et l'avait replacé en dehors du dohyo, sous les rires de la foule. A cette époque le mouvement avait été comptabilisé comme un tsuridashi. L'okuritsuriotoshi est la « technique qui tue » ultime, que l'on pourrait prendre pour une tentative d'humiliation. L'adversaire est dans une position totalement désespérée, et pourtant l'attaquant en remet une couche pour incliner le soulever afin que son adversaire atterrisse sur le dos ou le côté.







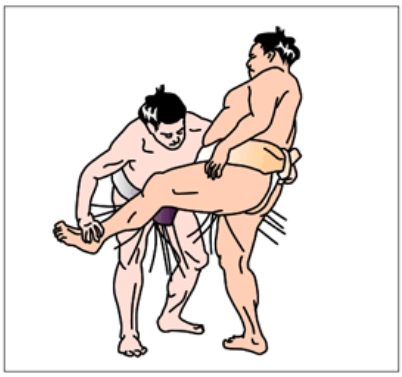
Tsuridashi



Okuritsuridashi

Kimarite Focus 10 : Kozumatori, Tsumatori, Susotori

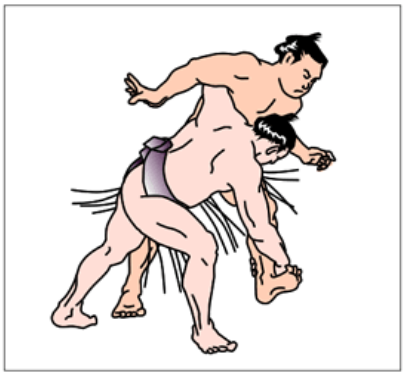
Les techniques de crochetage de cheville/pied sont très rares dans le sumo. Les kozumatori, tsumatori et susotori sont typiques et sont tous des exceptions quand ils deviennent les techniques gagnantes. Le Kozumatori est ajouté à la liste officielle des kimarite en 2001, et n'apparaît qu'une fois en makuuchi avant l'Hatsu basho 2007, au cours duquel il apparaît une fois en makuuchi et une fois en juryo. Ces deux cas sont d'excellents exemples de cette rare technique. Par définition, le kozumatori est un crochetage de cheville où l'attaquant tire sur l'arrière du mollet ou la cheville de son adversaire tout en appliquant une pression pour faire basculer son adversaire. La technique peut être exécutée soit face à face ou, comme dans les deux occurrences de l'Hatsu basho 2007, de dos. Dans les deux cas, la point important est que l'attaquant attrape le bas de la jambe de son adversaire et la soulève et la tire vers lui tout en poussant son adversaire à terre.



Chiyotenzan est le premier rikishi de makuuchi à réaliser un kozumatori quand il se défait de Miyabiyama lors du shonichi de l'Haru basho 2001. Il l'emploie également une autre fois contre Musashimaru, mais comme Musashimaru ne tombe pas à terre et sort simplement du cercle, en sautillant sur une jambe, la technique n'est pas validée comme un kozumatori. Au cours du récent Hatsu basho 2007, Toyonoshima se retrouve dans la peau du candidat surprise au yusho, mais il est malmené par le magnifique kozumatori d'Ama. Après la bagarre initiale, Ama obtient une prise extérieure main droite, et exécute un uwatedashinage. Au milieu de la prise, il réussit à atteindre la cheville gauche de Toyonoshima, s'en empare et la fait remonter tout en poussant Toyonoshima depuis l'arrière. Le résultat est un kozumatori dominateur qui envoie Toyonoshima valdinguer en bas du dohyo. En juryo, la star montante Goeido a déjà montré des signes de maîtrise des techniques de crochetage, et le démontre dans son combat de la neuvième journée dans son combat contre le leader de la division Kobo qu'il domine les techniques aux chevilles également. Dans ce combat, Goeido emploie une prise extérieure main droite et un lent mouvement d'uwatenage pour repousser Kobo au bord de la tawara, et ensuite, face à la résistance de celui-ci, il s'empare de sa jambe gauche juste au-dessus de la cheville, la soulève, faisant perdre son équilibre à Kobo qui s'effondre au sol. Ces deux kozumatori sont le point d'orgue de manœuvres de projection et appartiennent par conséquent à la catégorie des 'kozumatori de l'arrière'. A noter que le kozumatori se trouvait dans la définition du tsumatori avant 2001.



La différence avec le tsumatori est que dans le tsumatori la partie visée est l'avant du pied ou les orteils. Cette technique est une bizarrerie dans la liste officielle des kimarite en ce qu'elle voit l'attaquant prendre le côté de son adversaire et, tandis que celui-ci fonce vers l'avant, l'attaquant s'empare des orteils de son adversaire et soulève le pied tandis que l'adversaire s'effondre à terre. Le tsumatori n'est quasiment jamais vu en sumo. L'unique tsumatori vu en makuuchi depuis 1990 se produit lors de la confrontation entre Akebono et Tosanoumi lors de l'Haru basho 2000. Akebono se sert alors instinctivement du pied de Tosanoumi comme support durant un finish débridé au bord de la tawara, et le tsumatori devient le kimarite accidentel. Akebono déclarera dans une interview après le combat qu'il ne savait même pas que ce kimarite existait. Trois ans auparavant, le petit prodige des kainahineri Furuichi remporte un combat sur tsumatori en makushita lors du senshuraku, face à Toyonokuni. Furuichi emploie un dashinage pour faire basculer Toyonokuni, plonge pour s'emparer du pied de ce dernier, et possède à l'évidence une prise sur les orteils de Toyonokuni quand il le fait chuter depuis l'arrière. Le tsumatori n'est là pas accidentel.



Le susotori vise aussi la cheville et peut-être soit une technique mûrement réfléchie, ou une réaction rapide à une situation de déséquilibre. Dans la plupart des cas, l'adversaire est de côté tandis que l'attaquant va chercher la cheville opposée, soulève cette jambe et met son adversaire à terre. Les rikishi mongols tentent de temps à autre cette technique mais son taux de réussite n'est pas si élevé dans le sumo et l'exposition à un mouvement de tirage et aux projections est dangereuse quand on va chercher la cheville opposée. Le dernier susotori vu en makuuchi date de l'Haru 2002, quand Aminishiki montre la rapidité de ses réflexes dans un combat contre Hamanishiki en balayant la cheville de ce dernier alors qu'il est en train de chuter. Depuis 1990 il n'y a eu que quatre occurrences de susotori en makuuchi, et dans les divisions inférieures, cette technique n'est exécutée qu'une ou deux fois par an au plus. Le jeune retraité Kyokushuzan n'eut qu'une victoire sur susotori en makuuchi, mais le tenta un certain nombre de fois.

Attraper le mollet, la cheville, le pied ou les orteils est sans aucun doute plus une anomalie qu'une technique commune dans le sumo. Il n'y a eu que sept occurrences de ces trois techniques en plus de 30000 combats depuis le Hatsu basho 1990. Il est aisé de calculer en conclusion que moins d'un combat sur 4000 s'achève avec ce type de technique en makuuchi.

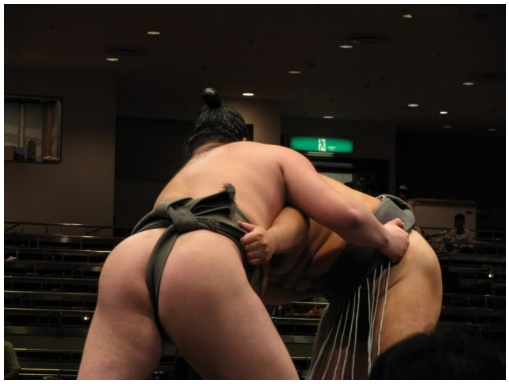


Kozumatori

Yotsu- contre oshi-zumo

Dans cette série d'articles sur les kimarite, la plupart des kimarite les plus fréquents ont été couverts, tout comme certains des plus rares d'entre eux. Il reste encore beaucoup d'intéressants kimarite au sujet desquels le public peut se voir offrir une explication, mais dans ce dernier article de la série avant que je ne prenne un petit congé sabbatique, je vais m'intéresser aux méthodes et réalités entourant les techniques au mawashi tout en abordant plusieurs autres styles.

En sumo il y a, grosso modo, deux types de rikishi : les 'pousseurs' et les rikishi traditionnels 'au mawashi'. Bien entendu, il est quelques rikishi qui sont capables de s'en tirer très convenablement dans les deux formes mais très souvent ils peuvent entrer dans l'une ou l'autre des catégories.



La position la plus communément obtenue lors d'un combat entre deux rikishi qui affectionnent le yotsu-zumo (sumo au mawashi) est soit le migi-yotsu ou l'hidari-yotsu. Le migi-yotsu se dit pour un rikishi qui a la main droite à l'intérieur (migi = droite en japonais) et la main gauche à l'extérieur, tandis que l'hidari-yotsu est l'exact opposé. Une position de migi-yotsu complète est atteinte lorsque les deux rikishi ont leurs mains sur le mawashi avec leurs mains gauches qui s'assurent la prise extérieure. Les différences d'habileté, d'allonge et de vitesse des rikishi ont souvent pour conséquence des migi-yotsu partiels dans lesquels l'un des deux rikishi peut n'avoir que sa main droite à l'intérieur tandis que son adversaire s'est lui assuré cette très importante prise extérieure main gauche.

Quand les deux rikishi se sont assuré leur position de yotsu favorite, le combat est qualifié comme un « ai-yotsu ». Les exemples classiques récents sont les combats que l'on a pu voir entre le yokozuna nouvellement promu Hakuho et l'ozeki Kotooshu. Tous deux sont réputés pour leurs puissantes prises extérieures main gauche si bien que le facteur essentiel dans leurs combats est d'être à même de s'assurer cette position sans laisser l'adversaire atteindre son propre mawashi. L'une des armes principales d'Hakuho est la vitesse avec laquelle il s'assure sa propre prise dans cette bataille de la 'première prise'. Bien entendu quelques péripéties se produisent après que deux rikishi puissants se sont assurés leur position favorite, avec à la clé un vrai test de puissance et de technique qui en résulte.

NB : perdre des combats dans lesquels vous vous êtes assuré votre propre prise préférée peut rendre les choses difficiles à expliquer/excuser !

Parfois l'ai-yotsu se déroule d'une manière différente. Un très bon exemple peut en être donné par les confrontations entre Futeno et Tochinonada. Futeno est l'un des plus puissants rikishi pratiquants l'hidari-yotsu tandis que Tochinonada est lui-même connu pour sa très dangereuse prise intérieure main gauche. Ce qui fait que cette confrontation est différente des combats Hakuho-Kotooshu est que Tochinonada n'a pas besoin d'avoir sa main droite sur le mawashi mais se satisfait de sa main gauche à l'intérieur. Et de fait il est très rare de voir Tochinonada en hidari-yotsu complet mais il est assez banal de le voir, face à un compère spécialiste d'hidari-yotsu, engagé dans un duel au couteau pour placer la main gauche à l'intérieur. Quand Tochinonada était plus jeune et physiquement plus fort, à partir de cette position, il était capable de battre même l'ozeki Kaio de temps en temps. Kaio a longtemps été le maître du sumo de force à partir d'une position en hidari-yotsu et même le yokozuna Takanohana au meilleur de sa forme ne pouvait pleinement contrer l'hidari-yotsu de Kaio.

Si l'ai-yotsu a sans aucun doute pas mal de paramètres qui l'environnent, on peut dire la même chose du « kenka-yotsu », ce qui signifie une situation dans laquelle les rikishi ont différentes positions privilégiées de yotsu et dans laquelle seul un des deux peut parvenir à sa position favorite dans le combat (kenka = bagarre). Lors de ces combats, l'effet majeur est de parvenir à *sa* prise dès que possible car dans cette situation l'adversaire est sans doute lui hors de portée de s'arroger sa propre prise favorite. Un bon (et récent) exemple de kenka-yotsu a pu être entrevu lors du Natsu 2007 quand Hakuho et Kaio ont dit avant la bataille que leur but principal était d'empêcher leur adversaire de parvenir à sa prise favorite. Autre exemple d'un beau

combat de kenka-yotsu, la confrontation entre Roho et Kisenosato. Si le combat va au mawashi, c'est presque toujours, quasiment sans exception, l'hidari-yotsu de Kisenosato qui l'emporte, un point qui ressort dans leurs statistiques de face à face.

En sumo au mawashi – ou yotsu-zumo – la position la plus dominante est le morozashi, une situation au cours de laquelle l'attaquant parvient à placer ses deux mains à l'intérieur des bras de son adversaire et sur le mawashi tout en utilisant simultanément son estomac pour faire bouger le centre de gravité de l'adversaire vers l'arrière. Il est très difficile pour la victime de se dégager un levier quelconque dans cette position. Les rikishi de la Sadogatake Kotomitsuki et Kotoshogiku sont tous deux très bons pour se décrocher des positions de morozashi – Kotomitsuki tout particulièrement face à de jeunes rikishi. Ses victimes principales lors des derniers mois semblent avoir été Kisenosato, et Tochiozan (Natsu 2007) qui est aussi allé au tapis face au natif d'Aichi. Il n'y a pas eu beaucoup de rikishi qui pouvaient répondre à un morozashi de leur adversaire, seul Takanonami pratiquement étant à même de renverser cet avantage en employant son kimarite favori – le kimedashi.

Les rikishi assez petits sont souvent assez peu enclins à s'engager dans des positions totales de migi/hidari-yotsu, tandis que les rikishi de grand gabarit peuvent bien mieux employer leur volume dans ces situations. Cela dit, certains des plus petits techniciens optent pour des attaques à l'avant du mawashi de leur adversaire, Satoyama étant un excellent exemple d'un tel type de rikishi, comme l'était l'ancien Hamanoshima.

Comme le font les fans les plus expérimentés, quand ils regardent des combats de sekitori, il peut être intéressant de noter le long des tournois les prises favorites de certains rikishi – dont quelques exemples sont :

Spécialistes de Migi-yotsu :

Hakuho, Kotooshu, Kotomitsuki, Roho, Tokitenku, Tochiozan, Takamisakari, Kasugao, Hochiyama, Kitazakura, Shimotori, Goeido, Hakurozan

Spécialistes de Hidari-yotsu :
Kaio, Tamanoshima, Futeno, Kisenosato, Kotoshogiku, Wakanosato,

L'invasion étrangère dans le sumo



Au dernier jour du Grand Tournoi de Nagoya 1972, le sumo, sport si japonais par essence, change à tout jamais. Il devient international.

En soulevant la Coupe de l'Empereur, emportée avec un score de 13-2, Takamiyama, alors maegashira 4e, devient le premier sekitori de l'histoire sans une goutte de sang oriental dans les veines à remporter un tournoi.

Arrivé au Japon quelque huit ans auparavant, Takamiyama, de son vrai nom Jesse Kuhaulua, un jeune garçon nerveux de 19 ans mesurant 1,92 m., enfonce littéralement toutes les barrières à chaque victoire remportée sur le dohyo, et est à l'époque le seul étranger présent.

En s'engageant dans une carrière longue de deux décennies qui le voit participer à 97 tournois de makuuchi (28 de plus que le légendaire Taiho), Jesse est animé par une volonté féroce de réussir. Il accomplit cette réussite avec un esprit si combatif qu'il amène les Japonais à considérer l'éventualité que des étrangers prennent part à leur sport national – et à la pensée alors impensable de les voir s'en aller porteurs de la Coupe de l'Empereur de manière régulière. Jesse devient alors un pont entre le monde extérieur et le sumo, il y aura trente trois ans le mois prochain.

Le seul tournoi remporté par Takamiyama mis à part, il faut encore près de vingt ans de plus pour que le trophée majeur du sumo ne soit remporté par des rikishi d'importation plus souvent. Au milieu des années 80, Konishiki, désormais connu dans le monde entier, lui aussi de la Takasago-beya, est alors le meilleur étranger dans le sumo, bien que sa carrière plafonne au rang d'ozeki. Tout près d'atteindre le rang de yokozuna en de multiples occasions, Konishiki porte fièrement les couleurs des internationaux jusqu'à la mi-1992, quand son poids excessif finit par avoir raison de ses performances. Inexorablement, les blessures s'accumulent, le faisant redescendre dans le classement jusqu'à ce qu'il finisse par poser son mawashi fin 1997. C'est peut-être Konishiki qui brise à nouveau la glace qui s'était formée depuis le début des années 70 et l'époque de Takamiyama, mais quelle qu'en soit la raison, la fin des années 80 et le début des années 90 voient une arrivée massive de non-Japonais cherchant à se faire un nom dans l'Ozumo.

Le Sri Lanka, l'Angleterre, le Brésil et l'Argentine furent toutes des nations représentées dans le banzuke (c'est toujours le cas du Brésil), mais ce sont les îles du Pacifique qui se taillent la part du lion parmi les rikishi dont on peut encore se souvenir plus de dix ans après. Akebono et Musashimaru, qu'il n'est point besoin de présenter aux initiés du sumo actuel, font leur entrée dans leurs heya respectives (l'Azumazeki de l'ancien Takamiyama pour ce qui concerne Akebono, la Musashigawa pour Musashimaru) à dix huit mois d'intervalle; Akebono au printemps 1988 et Musashimaru à l'automne de l'année suivante.

Réussissant ce qu'aucun rikishi totalement non-asiatique n'avait pu accomplir, la paire excelle, et Akebono se montre extrêmement supérieur à ses pairs en termes de talent et de domination. Toutefois, quinze hommes différents conquièrent un yusho dans les années 90.

Cependant, à mesure que les corps prennent de l'âge, il devient évident que les autres étrangers ne parviennent pas suffisamment au-delà des rangs juryo pour constituer de véritables menaces au sommet. En conséquence, n'étant pas considérés par les pouvoirs alors en place comme des menaces suffisamment sérieuses, les rikishi étrangers peuvent alors être recrutés en nombre illimité et, face à cette opportunité qui leur est accordée, des étrangers venus cette fois de l'est du Japon commencent à manifester leur intérêt.
D'abord un, puis quelques autres étrangers font leur entrée et ne se débrouillent pas si mal. Atteindre les rangs salariés n'est pas exclu, comme Kyokushuzan et Kyokutenho, de Mongolie, le prouvent avec bonheur dans les cinq ans après leur entrée dans le sumo, en 1992.



Puis, à l'orée du nouveau millénaire, alors que Musashimaru est promu au rang de yokozuna et qu'Akebono, Takanohana et Wakanohana arrivent tous au crépuscule de leur carrière, un nouveau Mongol fait son apparition dans le bas du banzuke – un homme connu aujourd'hui comme le yokozuna Asashoryu.

Dolgorsuren Dagvadorj, de son vrai nom, est le grand dominateur de la makuuchi aujourd'hui, et est considéré par beaucoup d'observateurs comme le futur Chiyonofuji ou Taiho – s'il parvient toutefois à se protéger des blessures.

Cependant, avec l'installation semble-t-il définitive d'au moins un yokozuna non-Japonais au sommet de la hiérarchie du sumo, et le renfort d'un groupe d'une demi-douzaine de lutteurs qui devraient squatter les hauts grades pour les dix ans à venir, une limite est désormais imposée au nombre de gaijin – ou étrangers – qui font leur entrée dans le sumo, reluquant les gains potentiels.

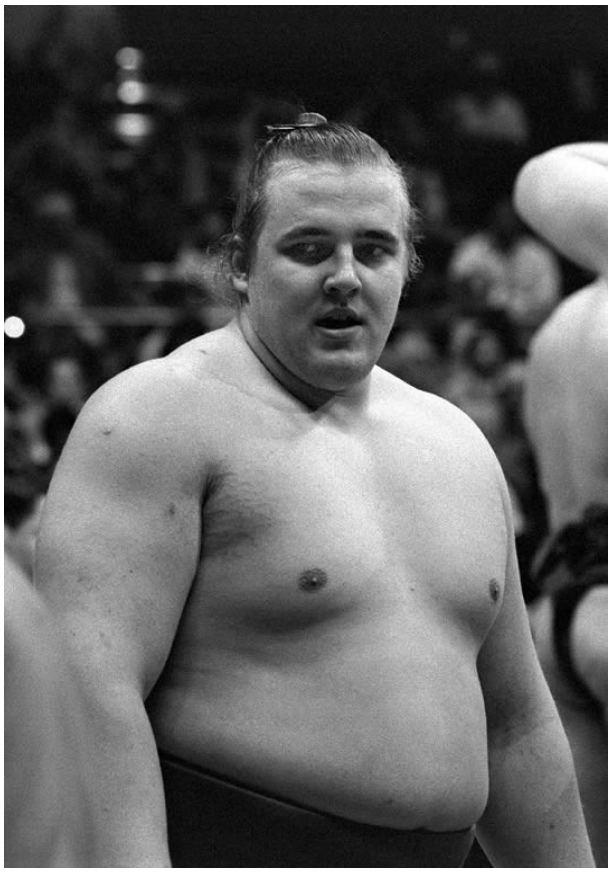
Malgré tout, les quelque 45 lutteurs étrangers non salariés actuellement dans le sumo ne semblent pas très désireux de stopper leurs assauts sur les forteresses des divisions supérieures. Pour les fans locaux particulièrement chauvins, toutefois, une pause et ce qui apparaît comme une éclaircie naturelle pourrait bien se faire jour vers la fin 2005 et à l'orée de 2006.

Dans les divisions majeures, avec douze sekitori né hors du Japon désormais fermement enracinés, il semble qu'il ne reste plus que quelques rikishi supplémentaires qui ne soient en position de briguer un statut de sekitori d'ici la fin de l'année. Mais, en raison de l'âge maintenant avancé des deux rikishi de l'Oshima-beya cités précédemment, Kyokutenho et Kyokushuzan, on peut considérer ceux-ci comme des remplaçants, plus que des rikishi étrangers supplémentaires.

C'est quasi certain, les 197 cm de l'Estonien Baruto (Mihogaseki-beya) semblent promis à la division juryo pour septembre ou novembre au plus tard, s'il poursuit son ascension, mais derrière lui apparaît ce que l'on peut qualifier d'un vide.

Des talentueux mongols, chinois et un brésilien en particulier – Takaazuma de la Tamanoi-beya – viennent à l'esprit comme futurs sekitori possibles s'ils rassemblent leurs forces, mais dans les divisions inférieures c'est vers rikishi locaux que l'attention des fans du Japon et d'ailleurs se tourne, ou devrait se tourner. Sawai, 19 ans, de la Sakaigawa-beya, dans le haut des jonidan en mai, mais dont on pense qu'il devrait atteindre les sandanme pour Nagoya, et Shibuya, 18 ans, de la Tamanoi-beya, sont à un niveau bien supérieur à ce qui est attendu de garçons de leur (peu) d'expérience, et de grands espoirs sont placés en eux. Mais, tandis que ses détracteurs voient le fait que Shibuya patauge dans le haut des sandanme comme un blocage devant un mur, il semble qu'il soit simplement en train de suivre l'exemple montré par beaucoup des grands yokozuna en s'accordant un répit au milieu du banzuke – Umegatani II en était un exemple. Un peu plus haut, Chiyohakuho, à peine plus de vingt ans lui-même, a déjà fait une apparition en juryo et sera bientôt de retour. Bien d'autres rikishi japonais sont sur le point de franchir le mur final qui sépare l'enfer du paradis, dans l'année qui vient. Aucun d'entre eux, je dis bien AUCUN, ne semble en mesure d'anéantir l'opposition, laissant dans leur sillage des mage déconfits, pour se montrer un sérieux candidat sur le chemin des sanyaku dans un futur proche.

Pour trouver de tels hommes, il nous faut nous tourner vers ceux qui appartiennent déjà aux rangs salariés, et réduire nos attentes sur le temps qui leur sera nécessaire pour s'assurer une place au-dessus du lot. Katayama, tout juste issu des juryo, tourne les têtes avec son sumo brut (et ses levers de jambe). Kisenosato, célébré comme le sauveur du sumo japonais l'an dernier à la même époque, alors que beaucoup lui voyaient un peu prématurément la tsuna déjà autour de la taille, continue l'apprentissage de son art, mais devrait poursuivre avec le temps son avancée vers les échelons supérieurs. Même Iwakiyama, l'un des lutteurs les plus lourds de la division majeure, possède le potentiel de relever un peu la fierté hinomaru en se faisant de la sanyaku un repaire régulier, surtout si ses genoux tiennent le coup, tout comme Tamanoshima de la Kataonami-beya.



Mais au vu de ces quelques hommes seuls, et du manque cruel d'espoirs japonais, peut-on encore considérer que le sumo reste le domaine des seuls japonais ? Et doit-il l'être ? La réponse à ces deux questions, qui ne fera sans doute pas plaisir aux conservateurs de tout poil, est un NON retentissant !

Donc, le sumo ayant montré qu'il ne pourra jamais être exporté hors du Japon à un niveau professionnel, et donc demeure en un sens un sport purement japonais, il ne peut aujourd'hui prospérer qu'avec l'apport régulier de sang neuf venu de l'étranger.

Les successeurs de Takamiyama ont depuis bien longtemps disparu due l'active, mais avec tout d'abord Konishiki, puis Akebono et Musashimaru et, plus récemment, Asashoryu arrivant à la rescousse dans les années intermédiaires, il reste de l'espoir pour ce sport. Peut-être alors n'a-t-il jamais été aussi vrai de dire que le sumo du XXI^{ème} siècle est un sport destiné au monde entier et un sport du monde entier – une phrase qui embrasse son présent et son futur, et une phrase bâtie sur son passé japonais unique, mais de plus en plus en danger.

Quel avenir pour la dynastie Hanada ?

Lorsque Hanada Mitsuru, Futagoyama Oyakata, décède le 30 mai dernier, le retentissement est considérable. Rikishi parmi les plus populaires de son époque, père de deux des rikishi les plus populaires et titrés de ces deux dernières décennies, et fondateur de la heya la plus puissante des années 90, sa mort – ainsi que les querelles familiales qui l'ont suivie – ont soulevé bien des questions, à la fois sur l'avenir de sa heya et sur celui de la lignée Hanada dans le sumo, une lignée dont le règne s'est étiré sur cinq décennies et qui a produit trois yokozuna et un ozeki. L'histoire de la famille Hanada, toutefois, ne débute pas avec Mitsuru, l'ancien Takanohana I. Elle débute avec son frère aîné, Wakanohana I.



Wakanohana I – Dohyo no Oni

Hanada Katsuji naît le 16 mars 1928 dans la préfecture d'Aomori. Suite au passage du typhon Muroko, qui détruit en septembre 1934 leur verger de pommiers, sa famille déménage, finissant par s'installer à Muroran, sur l'archipel de Hokkaido.

Quand son père est mobilisé pour aller se battre, durant la deuxième Guerre Mondiale, le jeune Katsuji – 9 ans – endosse la responsabilité du soutien familial. Même au retour de son père, qui revient des combats touché physiquement et mentalement, Katsuji continue à assumer cette responsabilité. A l'âge de quatorze ans, il devient docker sur un port des environs – un travail difficile qui lui bâtit un corps impressionnant, si bien qu'à l'arrivée, quelques années plus tard, de la Nishonoseki-beya, qui effectue une tournée dans sa ville, on fait appel à Katsuji pour combattre contre un lutteur de division inférieure. Il fait si forte impression que l'un des membres de la heya – Hanakago oyakata, ancien Onoumi – demande à le recruter au sein de la Nishonoseki – dans l'objectif ultime de le récupérer pour sa propre heya. Katsuji accepte ; il déclarera plus tard qu'il ne fait alors cela que pour subvenir aux besoins de sa famille (motivation courante à cette époque, dont il dira qu'elle est tout à fait semblable à celle des rikishi Mongols d'aujourd'hui). Poussé par cette responsabilité incroyable envers sa famille, Katsuji s'adapte aux dures conditions de vie de sa heya, qui deviendront pour lui un mode de vie. A une époque où l'on ne compte que deux basho par an – ce chiffre s'accroissant progressivement pour être de six au moment de sa retraite – son attitude se traduit en une progression rapide : il ne lui faut que trois ans pour arriver aux sommets de la hiérarchie. Une fois arrivé en makuuchi, il se taille rapidement la réputation de « Dohyo no Oni », le Diable du Dohyo, ainsi surnommé en raison de son acharnement au travail, de son endurance et de sa combativité. Le combat qui scelle sans aucun doute cette réputation est le match éreintant, incroyablement disputé, qu'il livre face au yokozuna Chiyonoyama, au onzième jour de l'Aki Basho 1955. Après de nombreux mizu-iri (pauses), le combat est finalement déclaré nul dans le temps record de 17 minutes et 15 secondes.

Mamushi et Oni



Wakanohana partage avec sa nemesis, le légendaire yokozuna Tochinishiki, l'une des rivalités les plus féroces de l'après guerre. Tout comme Waka, qui a reçu le surnom de « Oni », Tochinishiki est surnommé « Mamushi », la « Vipère », pour sa vigueur, son regard intense et sa ténacité, en particulier lorsqu'il parvient à agripper le mawashi de son adversaire. Comme peuvent le laisser supposer leurs surnoms respectifs, lorsque ces deux-là se retrouvent face à face, le spectacle est largement au rendez-vous. Le plus bel exemple est

sans doute le combat du septième jour du Haru Basho 1953, une lutte féroce qui voit Tochinishiki contraint de refixer son mage avec un bout de corde du dohyo, après que la ficelle a cédé face aux coups répétés sur la poitrine de Wakanohana. Bien des techniques sont tentées, mais elles échouent toutes jusqu'à ce que Tochi finisse par l'emporter sur un sotogake adroitement exécuté. Leur rivalité se trouve scellée lors du Haru Basho 1960, quand les deux rikishi sont les deux premiers yokozuna de l'histoire à se présenter face à face au senshuraku sans aucune défaite au compteur. La confrontation inédite tient en haleine une nation tout entière; Wakanohana emporte finalement le combat, âprement disputé, sur un yorikiri. Ce combat, sans nul doute un de leurs plus beaux, sera finalement leur dernier, puisque Tochi se retire au basho suivant. Cette concurrence aura donné le la de carrières étonnamment parallèles, qui voient chacun gagner dix yusho, mais c'est Tochinishiki qui finit en fin de compte au-dessus, emportant 19 de leurs 35 combats face à face. Plus jeune, Wakanohana combat encore deux ans après le départ de son rival, conquérant ses deux derniers yusho tout juste après la retraite de Tochi, et demeurant dans son sport assez longtemps pour assister à l'ascension d'une nouvelle paire de yokozuna rivaux légendaires, Kashiwado et Taiho. Oni prend enfin sa retraite lors du Haru Basho 1862, après une carrière longue de quinze ans. Il prend alors le nom de Futagoyama Oyakata, quittant peu après la Nishonoseki pour fonder sa propre heya. Elle sera plutôt prospère, sortant, entre autres lutteurs, les ozeki Takanohana et Wakashimazu, les yokozuna Wakanohana II (aucun rapport) et Takanosato, et de nombreux sekitori, jusqu'au départ de Futagoyama de la Kyokai en 1993.



Takanohana I – Kakkai no Purinsu

L'homme qui allait devenir le « Prince du Sumo » rejoint la heya de son frère, la Futagoyama, au printemps 1965, cessant du même coup d'être son frère. Voulant par-dessus tout éviter tout soupçon de favoritisme, l'oyakata en rajoute apparemment dans l'autoritarisme vis à vis de son frère; plus ce dernier s'améliore, plus il monte dans la hiérarchie, plus son oyakata se montre « tendre et affectueux ». Que cela ait été dans les intentions de Futagoyama ou non, le résultat est à la hauteur, se traduisant par une série de 17 victoires d'affilée et une promotion en juryo en mars 1968 à l'âge de 18 ans et un mois, ce qui fait de Takanohana I, à l'époque, le plus jeune sekitori de l'histoire (record battu plus tard par Kitanoumi, puis par son propre fils Takanohana II). Son séjour en juryo n'est toutefois pas très long, un juryo yusho lors de l'Aki Basho lui assurant une promotion en makuuchi, avec un nouveau record de précocité à la clé au sein de la division reine. Le rythme se calme ensuite, puisqu'il lui faut deux ans pour faire ses débuts en sanyaku (komusubi), à l'âge de vingt ans, lors de l'Aki Basho 1970. Ce basho voit ce qui reste pour Takanohana le meilleur souvenir – une confrontation avec le Dai-Yokozuna Taiho. Après un corps à corps intense et de nombreuses tentatives de projection par Taiho, Taka achève sur un yorikiri un combat d'une minute dix qui restera dans les annales. Au début des années 70, Takanohana, Wajima, Kitanoumi et Takamiyama représentent la nouvelle garde du sumo. Surnommés « la Force Jeune » par les media, ils s'affirment très vite comme des lutteurs sur qui il faudra compter. Promus ozeki en même temps après l'Aki Basho 1972, Takanohana et Wajima en particulier sont désignés comme le futur duo de yokozuna rivaux, qui doivent ouvrir une nouvelle ère « Taka-Jima ». Mais cela ne se produira pas. Bien que Taka soit brièvement un adversaire sur lequel Wajima doit compter, celui-ci est rapidement promu yokozuna; Taka n'a pas d'adversaire en particulier, et se révèle bien plus un poison pour pas mal de rikishi, y compris les différents yokozuna qui combattent un rang au-dessus de lui. Excellent technicien, bien plus fort physiquement que son aspect ne le laisse présager,



emportant deux yusho, il n'est cependant jamais à même d'atteindre la masse et la puissance nécessaires pour franchir le dernier pas (on l'oublierait presque, son niveau de popularité atteignant voire dépassant celui des yokozuna de son époque).



On se souviendra de lui, cependant, comme l'un des ozeki les plus brillants de l'ère moderne. Son jeu de jambe superbe et ses innombrables victoires de dernière minute font de lui une menace constante pour n'importe qui, en particulier les yokozuna Kitanofuji et Kitanoumi. Ce dernier en conserve un souvenir cuisant, les deux yusho remportés par Takanohana l'ayant été en kettei-sen face à Kitanoumi. Kitanofuji, au cours du Haru Basho 1975, perd le yusho, faisant de Takanohana et Wakanohana les premiers frères à avoir remporté un yusho en makuuchi dans toute l'histoire du sumo – performance rééditée plus tard par ses propres fils. L'attribution de l'étendard du yusho par son propre frère restera pour lui un moment unique en émotions. Son second yusho intervient six mois plus tard, amenant beaucoup d'observateurs à anticiper une promotion au rang de yokozuna qui ne viendra jamais. Takanohana reste toutefois une menace, totalisant 578 victoires en makuuchi et passant un nombre record de 50 yusho au rang d'ozeki. A l'orée des années 80, son étoile commence à pâlir, et il parvient tout juste à se maintenir à son rang. Lors du Hatsu Basho 1981, après une défaite au sixième jour contre Zaonishiki, Takanohana I annonce sa retraite, avec le sentiment d'avoir fait tout ce qu'il a pu, et qu'il est plus sage de se retirer que de continuer à combattre sous la menace constante d'une rétrogradation. Comme oyakata, il crée l'une des plus puissantes heya de toute l'histoire du sumo. Après avoir fondé la Fujishima-beya à partir d'une scission avec la Futagoyama-beya de son frère aîné, il consolide cette création en recrutant les futurs Takanonami et Takatoriki, peu avant que ses propres fils ne la rejoignent. Si l'on y ajoute quelques lutteurs réguliers de maegashira et une fusion/acquisition controversée de la Futagoyama après le retrait de son aîné Wakanohana de la Kyokai en 1993, à son apogée, la heya compte au moins une douzaine de sekitori, dont cinq bien ancrés en sanyaku – Takanohana, Wakanohana, Takanonami, Takatoriki et Akinoshima. De façon assez surprenante, toutefois, malgré ce succès sans partage et cette domination écrasante sur le sumo des années 90, la heya éprouve des difficultés pour attirer et former les talents nécessaires pour maintenir cette domination. Avec le temps, à mesure que ces rikishi prennent de l'âge, déclinent et se retirent, la heya va s'affaiblir de plus en plus, posant un beau défi à Futagoyama.

L'ère Waka-Taka



Koji et Masaru rejoignent officiellement la Fujishima-beya au cœur d'une frénésie médiatique, en février 1988, devenant respectivement Takahanada et Wakahanada. Se trouvant être les fils et neveux de l'un des plus grands ozeki et de l'un des plus grands yokozuna de l'après-guerre, ils font l'objet des attentes les plus fortes qu'aient eu à subir des nouvelles recrues dans toute l'histoire du sumo moderne. De par leur ascendance avec ces rikishi immensément populaires, dès le début, on les considère pratiquement comme faisant partie de l'aristocratie du sumo - leur ascension vers les sommets étant promise, les passages de grades, de simples formalités. Chacune de leurs promotions d'une division à l'autre est saluée par une presse unanime, dans l'attente de la promotion suivante, jusqu'à leur entrée au sein de la division makuuchi en 1990. Tout au long de leur progression, Koji, le plus jeune des deux, établit des records de précocité pour l'obtention du yusho en makushita,



de l'entrée en juryo, puis en makuuchi, trois des onze records qu'il établira dans sa carrière. Masaru, bien que n'établissant pas les records de précocité de son frère, suit à peu près le même rythme, arrivant en juryo deux basho après lui, et le précédant en makuuchi d'un basho – septembre contre novembre 1990. En septembre 1993, il rejoint son frère pour former la première paire d'ozeki fraternels de l'histoire et, au Nagoya Basho cinq ans plus tard, ils rééditent cette performance, au rang de yokozuna cette fois. Pour Wakanohana, toutefois, ayant plutôt le petit gabarit de ses père et oncle, la pente semble plus rude à gravir. Fréquemment opposé à des adversaires sensiblement plus costauds que lui, il en paye le prix par des blessures et une progression plus lente. Dépourvu de la taille et de la puissance de son frère, il ne doit sa survie qu'à sa vitesse, son habileté et sa détermination, et il s'en tire plutôt bien, tout au moins jusqu'au rang d'ozeki. Au cours du basho de Nagoya 1993, il participe à un tomoe-sen pour la finale du yusho en compagnie d'Akebono et de Takanohana. Malgré sa défaite face à son frère, il se voit quand même accorder sa promotion au rang d'ozeki pour former le premier duo de frères ozeki de l'histoire du sumo. Plus tard, au Kyushu Basho 1995, il bat Takanohana dans le premier kettei-sen de l'histoire entre deux frères. Deux ans et demi plus tard, il emporte ses quatrième et cinquième yusho lors des Haru et Natsu Basho 1998, décrochant sa promotion au rang de yokozuna et entrant une nouvelle fois dans l'histoire avec le premier duo fraternel de yokozuna. Ce sont malheureusement ses deux derniers yusho. Il est tout proche de soulever la Coupe de l'Empereur en novembre 1998, lorsqu'il perd un kettei-sen à rebondissements, rejoué plusieurs fois, dont bien des observateurs pensent qu'il l'a gagné. Sa carrière de yokozuna est inégale et marquée par de nombreuses absences sur blessure ; en mars 2000, il va à l'encontre de l'avis de son shisho et de son entourage et rentre prématurément d'une nouvelle blessure. Le résultat ne se fait pas attendre : un départ sur un score de 2- 2, et une défaite au cinquième jour contre Tochiazuma l'amènent à annoncer sa retraite. Au contraire de beaucoup de rikishi, Wakanohana semble étonnamment détendu et souriant lors de cette annonce, faisant dire à beaucoup d'observateurs qu'il a précipité son retour pour se trouver une excuse pour se retirer. Impression renforcée par son départ rapide de la Kyokai après sa retraite, et ses tentatives variées au Foot US ou à la télévision, avant qu'il ne trouve apparemment sa reconversion comme gérant d'une chaîne de restaurants de chanko-nabe. Ses essais créent quelques tensions avec son père et tendent à l'extrême une relation déjà tendue avec son frère, dont l'un des derniers avatars est la récente et très publique guerre des mots sur les funérailles du vieux Takanohana, les parts de la heya, entre autres sujets. Si Wakanohana n'a jamais vraiment eu de « grand rival » qui permette de définir sa carrière, son frère en a assurément eu un : Akebono. Ils commencent le sumo à la même époque, mais alors qu'Ake traverse le banzuke comme un météore en un temps record, Taka, plus jeune, a besoin d'un peu plus de temps pour grandir, rejoignant finalement le Hawaïen au firmament du banzuke à la fin 1994. Puis, il le rattrape dans plus d'un domaine : l'incapacité ancienne de Taka à gagner un yusho en dehors de Tokyo a pour conséquence qu'alors qu'il est promu yokozuna, il a déjà sept yusho dans sa besace, autant qu'Akebono qui est yokozuna depuis deux ans déjà. Ils alternent les yusho au début de 1995, mais à partir de là, Taka prend le dessus dans le compte des yusho. Akebono endosse le rôle de l'épouvantail, gagnant son yusho de temps à autres, et s'imposant comme le seul capable de battre régulièrement Taka. Alors que leur total de yusho est contrasté, à 22 et 11 respectivement, leurs confrontations s'arrêteront sur le score nul de vingt victoires partout. Takanohana et la Futagoyama-beya atteignent leur apogée au milieu des années 90. Takanohana gagne 15 yusho entre 1994 et 1997. Après, alors que la heya est sur le déclin en raison du vieillissement de ses lutteurs, Taka connaît le même sort, à mesure que l'âge et les blessures réclament un tribut toujours plus important. Parmi les tentatives



pour guérir certaines de ses blessures, Taka reçoit un traitement d'un thérapeute du nom de Tashiro Morita, un choix qui va avoir des conséquences graves sur sa carrière de sumotori et sa vie privée. Suivant les enseignements de son thérapeute, il s'isole de plus en plus du reste de sa famille qu'il critique publiquement, en particulier son frère. La situation se dégrade tant que son père en vient à exprimer publiquement le sentiment que l'on a « lobotomisé » Taka. Finalement, une paix des braves est trouvée et Takanohana travaille à nouveau plus étroitement avec son shisho et ses camarades de heya, mais le mal est fait. Au cours de cette période de séparation sentimentale et de performances sans éclat, la heya s'affaiblit davantage, alors que les plus jeunes rikishi de la Musashigawa-beya et d'autres heya achèvent leur ascension, tel Musashimaru qui atteint le rang de yokozuna. Cependant, Taka montre qu'il n'est pas encore fini, emportant toujours à l'occasion un yusho et contribuant à dresser toujours plus haut le mur que doivent franchir les rikishi en devenir. De fait, en dépit de toutes ces avanies, l'un de ses combats les plus mémorables est encore à venir. Nous sommes au quatorzième jour du Natsu Basho2001. Taka endure un combat très violent contre Musoyama, qu'il perd, se tordant gravement le genou dans la bataille. A ce moment, cela ne semble pas trop grave, mais un examen ultérieur montrera que les ligaments sont sérieusement touchés. On l'incite grandement à se retirer, mais ne voulant pas abandonner le yusho à Musashimaru par défaut, il choisit de combattre. Le torikumi du senshuraku voit un Taka clairement blessé avec 13-1 affronter un Musashimaru confiant avec 12-2. Maru, au tachiai, bondit légèrement de côté, projetant Taka sur son genou gauche, l'éraflant méchamment. Un kettei-sen est nécessaire, et les spectateurs du Kokugikan, même ceux qui ne l'aiment pas, sont tout acquis à la cause de Taka. Après les coups et poussées initiales, les deux lutteurs se retrouvent en prise de mawashi au centre du dohyo, combattant encore quelques instants avant que Taka ne projette Maru à terre pour emporter la victoire, dans un délire absolu chez les spectateurs. Cette victoire « avec les tripes » devient l'une des plus belles pages du sport japonais. Bien que très spectaculaire, cette victoire est payée au prix fort. Si Taka avait abandonné au quatorzième jour, son genou aurait pu guérir plus rapidement et complètement, mais en combattant, il le blesse si gravement qu'il est par la suite absent durant un record de sept tournois consécutifs, n'étant plus que l'ombre de lui-même à son retour. Après une performance médiocre à son retour lors de l'Aki Basho 2002, et une autre absence au Kyushu Basho, sa défaite au huitième jour du Hatsu 2003 contre Aminishiki déclenche finalement l'inévitable. Après son retrait, il accepte le statut d'ichidai toshiyori (*doyen de première génération*) que lui offre la Kyokai. Il travaille alors comme assistant au sein de la heya, prenant au fur et à mesure un rôle croissant alors que la santé de son père décline. Finalement, en janvier 2004, en raison peut-être de sa santé vacillante combinée à son incapacité à attirer de nouveaux talents, Futagoyama rend son tablier de shisho, passant le contrôle de sa heya à son fils. Celle-ci est alors rebaptisée Takanohana-beya, mais les problèmes restent entiers, aucun nouveau talent ne la rejoignant, alors que son dernier sekitori, Takanonami, se retire peu après.

Finie, la dynastie ? Peut-être pas.

Il est clair que d'autres heya que la Takanohana-beya ont connu des temps difficiles – la Nishonoseki comme la Mihogaseki sont des exemples récents de heya autrefois puissantes qui connaissent une passe terriblement difficile. Peu de heya peuvent rester puissantes des décennies durant. La plupart traversent des temps faibles de reconstruction, et c'est ce qui semble arriver à la Takanohana-beya en ce moment. Takanohana est un très jeune oyakata, et il s'est retrouvé catapulté dans une position qu'il n'a peut-être pas encore la maturité d'assumer, et par conséquent quelques faux-pas sont à prévoir. La vraie question est de savoir quels dommages la querelle avec son frère et sa mère sont susceptibles de produire sur l'image de la heya et sur sa capacité à attirer et construire de nouveaux talents. Une rivalité prolongée pourrait l'entraver pour des années, la condamnant à la médiocrité, tandis qu'une paix négociée permettrait à ses rikishi actuels de se concentrer sur leur sumo plutôt que sur les problèmes de leur oyakata, et permettrait à Taka de se reconcentrer sur le recrutement des talents dont la heya a besoin pour son avenir. Mais même cela n'est pas garanti. Il est bien connu que les plus grands rikishi échouent souvent à devenir les plus grands oyakata. A ce jour, ni Taiho ni Kitanoumi n'ont été particulièrement couronnés de succès dans leur entreprise ; Chiyonofuji n'a pu produire qu'un puissant ozeki et un éphémère komusubi. En ce qui concerne la famille, il faut laisser le temps au temps. Le défunt Takanohana n'a intégré la heya de son frère que plusieurs années après le retrait de ce dernier, et ce n'est que sept ans après la retraite de Takanohana que ses deux fils sont entrés dans sa heya. Cela dit, jusque là, on n'a rien entendu sur la possibilité pour les fils de Takanohana ou de Wakanohana d'entrer dans le sumo. Si cela devait être le cas, ces garçons représentent d'excellentes chances de perpétuer la lignée des Hanada dans le sumo. Seule la question de leur désir et de leur talent demeure. Le monde du sumo attend cette réponse.

Frères du Sumo

L'idée de frères pratiquant le même sport est quelque chose qui a toujours fasciné, tout à la fois les commentateurs et les fans, peut-être bien depuis l'existence même de compétitions. C'est somme toute assez rare, et l'idée d'un homme suivant les traces de son frère dans un sport donné semble susciter un intérêt encore plus marqué que pour un athlète seul, surtout lorsque le succès est au rendez-vous. On y retrouve l'alliance de la fraternité familiale et de la plus ancestrale des rivalités. Le sumo n'y fait pas exception. Il y a eu des dizaines, sinon des centaines de paires fraternelles de rikishi au cours des siècles, parmi les plus notables desquels, dans l'histoire récente, on trouve le yokozuna Tanikaze et son frère, le maegashira 1 Dategaseki. Cet article propose un regard sur quelques-uns des plus célèbres frères du sumo moderne, quelques grands noms du passé et les grands noms actuels.



Le premier duo Waka-Taka : le Diable et le Prince.

Il est assez intéressant de noter que le premier duo fraternel célèbre du sumo moderne n'a jamais vraiment été un duo ni combattu au même moment. Hanada Katsuji, l'aîné, est recruté par Hanakago oyakata après que celui-ci l'a vu à l'œuvre au cours d'un tournoi régional. Principal soutien financier de sa famille, Hanada accepte, sentant là une occasion unique de venir en aide à ses proches. On est en 1946, et son incroyable dévouement au travail ainsi que son talent naturel lui permettent de parvenir en makuuchi pour le Haru basho de janvier 1950, tout ceci se déroulant à une époque où il n'y a que deux ou trois tournois dans l'année. Un mois plus tard naît son frère Mitsuru.

Une fois parvenu en makuuchi, et tout au long de nombreuses années, Katsuji, plus connu sous son shikona de Wakanohana, se construit une réputation autour de son acharnement et de son endurance, et d'une férocité qui lui vaut le surnom de « *Dohyo no Oni* », le Diable du Dohyo. De concert avec son grand rival Tochinishiki, il domine la plupart des années 50 jusqu'au début des années 60, et on le considère aujourd'hui comme l'un des plus grands yokozuna de l'ère moderne.

A son retrait de la compétition en 1962, il prend le nom de Futagoyama oyakata, pour fonder sa propre heya quelques temps plus tard. Trois ans plus tard, au printemps, son bien plus jeune frère, Mitsuru, connu plus tard sous le nom de Takanohana, rejoint la Futagoyama-beya. Cet événement attire beaucoup l'attention des observateurs, et comme l'oyakata ne tient pas à ce que l'on dise qu'il chouchoute son petit frère, il prend un parti radicalement opposé, le traitant peut-être plus durement qu'il ne traite l'ensemble des autres deshi. Le succès, toutefois, n'apporte aucun soulagement; Wakanohana devient encore plus dur, poussant son frère toujours plus fort. Si cela ne créée sans doute pas une relation très amicale entre les deux frères, les résultats sont là, Takanohana grimpant dans le banzuke à un rythme effréné, battant plusieurs records de précocité.

Au final, cette ascension l'emmène vers le rang d'ozeki, qui le fera légende. Takanohana tient ce rang durant un nombre record (toujours valable) de 50 basho, s'imposant comme un maître des techniques de crochetage et un magicien des situations désespérées, qui font de lui un aiguillon pour les yokozuna et autres vainqueurs de yusho en puissance. Mais il ne fait pas que tenir la chandelle. Lors du Haru basho 1975, il rentre dans la légende en remportant son premier yusho et, en compagnie de son frère aîné, devient la première paire fraternelle à remporter un yusho de makuuchi. C'est un extraordinaire moment d'émotions pour les deux hommes, en particulier lorsque l'étendard du yusho est présenté à Takanohana par son propre frère.

Takanohana se retire six ans plus tard pour devenir Fujishima oyakata et fonder sa propre heya, que ses propres fils, Masaru et Koji, rejoindront plus tard. Bien des années plus tard, en février 1993, son frère aîné lui fait un dernier cadeau à l'occasion de sa retraite définitive : la Futagoyama-beya. Dans une décision soulevant la polémique, la Kyokai décide d'autoriser la fusion des deux heya, créant par ricochet une super-heya comprenant une douzaine de sekitori, et en faisant la heya dominante de la décennie.

L'ancien Wakanohana/Futagoyama oyakata prend plus tard le poste honorifique de conservateur du musée du sumo, avant de finir par se retirer définitivement, avec l'espoir de voir son frère officier aussi longtemps que

lui comme oyakata avant de lui-même passer son chemin. Malheureusement, des décennies d'alcool et de tabac finissent par réclamer leur dû, forçant Takanohana à une retraite anticipée en tant qu'oyakata avant la fin tragique survenue au début de cette année.

Tiercé à Kagoshima



Le sekiwake Terao – aujourd'hui Shikoroyama oyakata – s'est bâti une si grande popularité autour de son nom durant une carrière longue de 23 ans qu'on pardonnera aisément au plus récents des aficionados de ne pas savoir qu'il a eu un frère rikishi presque aussi populaire qu'il ne l'a été. Et même certains fans parmi les plus anciens ne savent peut-être pas que Terao a en fait eu deux frères dans le sumo.

Yoshimasa, Akihiro et Yoshifumi sont les fils du légendaire sekiwake de Kagoshima, Tsurugamine, surnommé « *Morozashi Meijin* » pour ses victoires obtenues à l'aide de sa fameuse prise à deux mains. Abandonnant la compétition après une superbe carrière de vingt ans, il finit par s'occuper de sa propre heya, l'Izutsu-beya. Yoshimasa, l'aîné, rejoint les rangs du sumo en mars 1975, sous son nom de famille, Fukuzono, avant de changer pour Kakureizan. Akihiro, le deuxième frère, souhaite à la même époque rejoindre le sumo juste à la sortie du collège, mais il en est dissuadé par sa famille en raison de sa faible corpulence et de son manque de vivacité. Akihiro entre au lycée, mais sa détermination à rejoindre l'Ozumo est si grande qu'il commence même à se renseigner sur les autres heya. Confrontée à cette situation, la famille finit par lui céder et il fait ses débuts en janvier 1978, sous le shikona de Fukuzono (son frère ayant alors abandonné ce patronyme). Fukuzono effectue rapidement des progrès similaires à ceux de son frère, et ils entrent ensemble dans l'Histoire après le Natsu basho de mai 1981 en devenant les premiers frères à faire leur entrée simultanément en division juryo. Tous deux, cependant, retombent par la suite en makushita. Akihiro retrouve sa position de sekitori plus rapidement, lors du Natsu basho 1982 – époque à laquelle il change son shikona pour celui de Sakahoko – et, au moment où son frère fait son retour au sein des juryo en novembre de cette même année, Sakahoko fait lui ses débuts en makuuchi. C'est à ce moment que leurs trajectoires divergent. Tandis que Sakahoko poursuit son ascension dans la hiérarchie, Kakureizan, accablé par les blessures, ne passe que six basho en juryo, culminant au grade de juryo 2, avant d'entamer une lente dégringolade.



Dans l'intervalle, le cadet des trois frères poursuit son propre chemin. Yoshifumi entre au lycée, et s'il aimerait entrer dans le sumo, il considère la chose comme impossible eu égard à la présence de ses deux frères. Toutefois, le décès tragique de leur mère en mai 1979 a un profond impact sur lui. Il ressent alors que le sumo est la voie qu'il veut suivre pour honorer sa mémoire et, pour bien marquer ce fait, il rejoint l'Izutsu-beya deux mois plus tard en prenant comme shikona le nom de jeune fille de sa mère : Terao. En quelques années, il surpasse Kakureizan et, en juillet 1984, une nouvelle page d'histoire est écrite quand, pour la première fois, trois frères atteignent le statut de sekitori. Peut-être pour célébrer l'évènement, il change son shikona pour devenir Genjiyama. Il se ravise rapidement cependant, et revient à Terao au basho suivant.

Deux ans plus tard, puis à nouveau trois années encore après, deux des trois frères rentrent à nouveau dans l'Histoire – cette fois-ci, Terao et Sakahoko. Tout d'abord, en septembre 1986, lors de l'Aki basho, ils deviennent les premiers frères à se voir attribuer tous deux un sansho ; lors du Haru basho 1989, Terao rattrape son aîné et ils deviennent la première paire de frères sekiwake.

Alors que certains frères pratiquant le même sport de compétition montrent d'évidentes similitudes en termes

de style, cela n'est pas du tout le cas de frères Fukuzono. Sakahoko est en fin de compte un rikishi plutôt enclin, comme l'était son père, à se servir de techniques basées sur les prises en morozashi, tandis que Terao, le plus léger puisqu'il culmine à peine à plus de 110 kg, choisit une autre voie, mettant l'accent sur la rapidité de déplacement sur le dohyo, combinée avec des tsuppari vifs et des attaques en tsuki/oshi. Leurs sansho obtenus montrent clairement ces différences. Sakahoko remporte au cours de sa carrière 5 shukun-sho (prix de la performance), et 4 gino-sho (prix de la technique), tandis que Terao enlève 3 shukun-sho, 3 kanto-sho (prix de la combativité) et un gino-sho.

Les différences apparaissent également sur le plan de la longévité. Sakahoko est à peu près dans la moyenne à cet égard, avec une carrière de tout juste 14 ans, se retirant peu après son 31ème anniversaire, lors de l'Aki basho 1992, pour prendre le toshiyori Kasugayama, avant de reprendre l'Izutsu à la retraite de son père deux ans plus tard. Mais son plus jeune frère s'inspire lui de la trajectoire de son père, en poussant la performance encore plus haut. Il continue le sumo bien après son frère, finissant par gagner le surnom de « *Tetsujin* » (l'homme de fer) du sumo, et s'approchant de bien des records de longévité au moment de son retrait de la compétition, dix ans tout juste après son frère. Il demeure alors au sein de la heya durant seize mois avant de partir après le Hatsu basho 2004 pour fonder sa propre Shikoroyama-beya.

Vers la fin de sa carrière, à l'automne 2000, Terao connaît une expérience assez unique, en étant confronté sur le dohyo au futur yokozuna Asashoryu, alors en juryo. A première vue, cela paraît plutôt banal... excepté le fait que, lorsque Terao a fait ses débuts dans le sumo, Asashoryu n'était même pas encore né.

Le frère presque oublié, Kakureizan (aussi connu un moment comme Tsuronofuji) se retire en 1990. Profitant de la popularité de son plus jeune frère, il ouvre le Sumochaya Terao, un restaurant chanko se spécialisant dans un chanko tel que préparé à l'Izutsu-beya. Le restaurant est constellé de souvenirs des trois frères, mais met l'accent sur le plus jeune d'entre eux. Kakureizan continue à y travailler, mais reste plutôt en retrait, la plupart des clients ignorant jusqu'à son existence et pensant que Terao en personne est le propriétaire.



La Salière et l'Abricotier.

Koizumi Masato est repéré à la fin des années 70 par le célèbre sekiwake Hawaïen Takamiyama, au cours d'un voyage à Mito, préfecture d'Ibaraki. Il fait ses débuts au sein de la Takasago-beya lors du Haru basho 1978. Tout d'abord connu sous le nom de Koizumi, il reçoit trois ans plus tard le shikona de « Mitoizumi », en l'honneur de sa fameuse cité natale.

Tout juste deux ans après les débuts de Mitoizumi, il est rejoint au sein de la heya par son jeune frère Shoji, qui prend le shikona de Umenosato, « ume » étant la prune ou l'abricot, production qui fait la renommée de la ville de Mito. Malheureusement, Umenosato ne connaîtra jamais une réussite semblable à celle de son frère. Il passe un peu plus de treize ans dans les divisions inférieures avant de culminer au rang de juryo 13 – son unique basho comme sekitori – lors du Nagoya basho de juillet 1993. Après, il chute en makushita, mais démontrant qu'il a une ténacité semblable à celle de son frère aîné, il combat encore sept autres années avant de finalement raccrocher le mawashi en janvier 2001.

Même s'ils n'auront pas eu des trajectoires similaires, Mitoizumi fera la fierté de son frère, en devenant l'un des rikishi les plus accrocheurs et populaires de son époque.

Grand gaillard de 1,94 m, Mitoizumi met plus longtemps que prévu – six ans – pour atteindre les juryo, mais il n'y demeure que pour deux basho, effectuant ses débuts en makuuchi lors du tournoi de septembre 1984. Il fait l'ascenseur dans le banzuke, mais réussit à faire suffisamment impression pour se voir attribuer trois kanto-sho dans ses deux premières années de présence au sein de la division reine.
L'Aki basho de septembre 1986 est un moment-clé de la carrière de Mitoizumi. Le troisième jour, confronté au futur yokozuna Onokuni, il se fait pivoter sur son genou gauche, ce qui lui occasionne une grave blessure. Suite à une longue rééducation et avec le soutien moral de son frère, il finit par revenir sur le dohyo, mais

son genou continuera à rester un problème pour lui tout le restant de sa carrière.



De manière assez étonnante toutefois, cette blessure à la jambe n'est pas ce qui l'a rendu aussi populaire, et fait que certains rikishi à la célébrité bien plus récente s'inspirent de lui. Lorsqu'il se trouvait dans son coin avant la dernière étape précédant le tachiai, Mitoizumi prenait une énorme poignée de sel pour la projeter dans un énorme arc-en-ciel sur le dohyo. Puis, au moment où il s'apprêtait à faire face à son adversaire, il frappait son visage et ses épaules pour rassembler ses énergies. Gagnant ainsi le surnom de la « Salière », et y ajoutant une combativité énorme (six kanto-sho et un shukun-sho) à la fois dans ses combats sur le dohyo et face à ses blessures, il devient immensément populaire auprès des fans.

Presque six ans après sa grave blessure au genou, au cours du Nagoya basho 1992, Mitoizumi atteint le point culminant de sa carrière. Se servant de sa grande taille, de son allonge et de sa puissance, il remporte un superbe yusho hiramaku, classé maegashira 1, sur le score de 13-2. Cette performance le propulse au rang de sekiwake au basho suivant, mais il n'est pas à même de profiter de la situation pour entrer dans la course au rang d'ozeki comme certains l'envisagent alors. Il continue toutefois à se battre, dans les jours avec comme dans les jours sans, un peu à la manière du jeune retraité Kotonowaka, se servant de sa taille et de son allonge pour subsister tout au long des ans, même après sa rétrogradation en juryo.

En dépit de sa combativité et de sa détermination, il ne pourra être capable d'atteindre son but de rester dans le sumo jusqu'à la quarantaine. Cependant, il demeure dans le sport un total incroyable de 22 années et demi, se retirant au treizième jour de l'Aki basho 2000, à l'âge de 38 ans. Pressenti au départ pour succéder à son shisho, il déclinera plus tard cet honneur, choisissant plutôt d'exercer comme un oyakata ordinaire au sein de la heya. Mais deux ans plus tard, il se sépare de la Takasago-beya, pour fonder sa propre Nishikido-beya, où il est rejoint par son frère, qu'il embauche comme manager de la heya.



La folie Waka-Taka

La plus récente des paires Waka/Taka fait partie d'une seigneurie virtuelle du sumo dès l'instant où elle fait ses débuts dans l'Ozumo... plus précisément au sein de la heya de leur père. Tous deux ont été couronnés de succès dans les compétitions de sumo pour enfants, et leur succès apparaît comme inéluctable. Le plus jeune des frères, Koji, en est totalement convaincu et fait son entrée sur les dohyo dès la fin du collège, tandis que Masaru, qui apparaît plus circonspect, entame ses études au lycée. Ce n'est que devant l'extrême détermination de son frère qu'il se décide à arrêter ses études pour le rejoindre. Et donc, en février 1988, les deux garçons rejoignent la Fujishima-beya, dans un tourbillon journalistique et un torrent de spéculations sur la vitesse et l'étendue de leur future carrière. Masaru, en tant qu'aîné, se voit accorder un dérivé du shikona de son oncle, Wakahanada. Koji reçoit quant à lui une variation similaire du shikona de son père, devenant Takahanada.

Une fois arrivés dans le monde professionnel, leur expérience est somme toute assez similaire à celle de leurs père et oncle. Fujishima oyakata les traite aussi durement que n'importe quel autre rikishi, et ils réagissent de la même manière, se donnant corps et âme à l'entraînement, travaillant de concert pour progresser aussi vite que possible. Ce qui dans bien des cas s'avère être à des vitesses record. Taka, doté d'un corps solide et puissant, idéal pour la pratique du sumo, s'attelle à la tâche de surpasser bien des records de précocité établis par son père. Son aîné Waka, d'une constitution moins massive, semblable à celle de son père et de son oncle, ne progresse pas aussi rapidement mais parvient tout de même assez bien à suivre le rythme imposé par son cadet. Plus sociable, Wakahanada agit en outre assez souvent comment un attaché en relations publiques pour son frère, notoirement timide, alors même que la « folie Waka-Taka » propulse la popularité du sumo vers des sommets inégalés.

Le premier signe d'un malaise apparaît dans la guerre en coulisse qui éclate après l'annonce, par un Takanohana visiblement aux anges, de ses fiançailles avec le top-model Miyazawa Rie, fin 1992. Il devient bien plus sociable et abordable au milieu de toute la frénésie médiatique. Mais malheureusement, les choses finissent par tourner au vinaigre. Les responsabilités varient d'une source à l'autre, mais ce qui est clair, c'est qu'en raison des ego respectifs et de luttes intestines entre les parents respectifs toute l'année suivante, les fiançailles finissent par être rompues, accablant la jeune Rie et manifestement Taka de la même manière, sa personnalité changeant considérablement après ces évènements. Quoi qu'il adresse toujours la parole à son frère, Taka est bien plus réservé en public, et devient semblable à un robot sans émotions dans son sumo. Les victoires sont toujours au rendez-vous, mais il y a bien moins de festivités, que cela soit lors d'une nouvelle étape franchie dans le torikumi ou d'un yusho.

Le malaise suivant intervient après trois nouvelles réussites historiques, la première en septembre 1993, lorsque Waka rejoint son frère pour former la première paire familiale d'ozeki de l'histoire du sumo. Environ deux ans plus tard, au Kyushu basho 1995, ils font à nouveau l'histoire, d'une manière différente cette fois, en devenant les premiers frères à s'affronter en kettei-sen d'un basho. Waka remporte la victoire, qu'il décrira plus tard comme la chose la plus douloureuse qu'il ait jamais eu à accomplir dans le sumo. Deux ans et demi après, Waka s'élève encore un peu plus haut pour rejoindre son frère, et former la première paire de yokozuna, après son second yusho consécutif lors du Natsu basho 1998. Peu après, convaincu que son frère aîné se repose sur ses lauriers de yokozuna, Taka émet publiquement des critiques, accusant Waka de « manque d'engagement ». On peut raisonnablement penser que l'une des raisons de cette sortie est que, durant le traitement de l'une de ses nombreuses blessures de fin de carrière, Taka est tombé sous l'influence d'un thérapeute aux méthodes pour le moins douteuses. Ses enseignements peu orthodoxes ont été jusqu'à pousser à un certain moment Takanohana à rompre les liens avec sa famille, son père finissant par dire qu'on lui avait lavé le cerveau.

Les choses finissent par se débloquer quelque peu, en particulier après, en mars 2000, le retrait de Wakanohana qui, quittant le monde du sumo, redevient Hanada Masaru. Mais même alors c'est une paix fragile, et le retrait de Takanohana lors du Hatsu basho 2003 ne contribue pas franchement à réchauffer beaucoup plus l'atmosphère.

Les deux dernières années sont significatives du point où en sont arrivées les relations entre les deux frères. En janvier 2004, Futagoyama oyakata, bataillant contre le cancer et une santé chancelante, cède le contrôle de la heya à son plus jeune fils, qui en change le nom pour l'appeler Takanohana-beya. Autrefois très puissante, la heya, dont les derniers sekitori sont au crépuscule de leurs carrières, se bat pour sa survie, presque à l'image de l'oyakata qui l'avait emmené vers les sommets. Par contraste, Masaru, qui avait eu des temps difficiles en s'essayant à divers sports ou comme commentateur télé, semble désormais avoir trouvé sa voie en gérant une petite mais profitable chaîne de restaurants à chanko nabe.

L'inéluctable finit par se produire. Le 30 mai de cette année, Hanada Mitsuru est emporté par ses affections. Malheureusement, au lieu de rassembler la famille, ce décès semble avoir un effet contraire, les deux frères se disputant au grand jour et de manière tapageuse sur les détails des funérailles, l'héritage et d'autres points. Au final, Masaru finit par faire quelques gestes et déclarations visant apparemment à faire la paix, mais certains mettent en doute sa sincérité et ses motivations, en particulier son frère, qui rejette par conséquent l'ouverture.

Cependant, il semble probable que, tant ils ont été proches dans leurs vies et leurs expériences du sumo qui a fait ce qu'ils sont aujourd'hui, ils finissent à un moment ou un autre par renouer les liens brisés au cours des cinq dernières années. S'ils y parviennent, tous deux ayant un fils à l'école primaire, on pourrait bien se retrouver avec une troisième génération de Waka/Taka dans la prochaine décennie.



Les frères Zakura

Les frères Mukai de Hiroshima sont peut-être les premiers frères du sumo moderne à avoir rejoint des heya différentes, et ils ont apparemment fait ainsi pour la plus simple des raisons : parce que c'est ce que Papa leur a dit de faire. Lorsqu'ils étaient enfants, ils partageaient la même chambre – heya – chez eux, et donc lorsqu'ils quittent le domicile familial pour rejoindre le sumo, on les enjoint de choisir des heya différentes. Par conséquent, l'aîné Hidetoshi rejoint la Kitanoumi-beya lors du Haru 1987 et, deux ans plus tard, le cadet Tochiaki rejoint la Tatsutagawa-beya (plus tard fusionnée dans la Michinoku-beya).

En raison de leur ressemblance, tant physique que de shikona, leur situation de frères est une évidence pour tous, bien qu'ils appartiennent à des heya différentes. Ils jouissent également d'une célébrité assez disproportionnée, au regard de leur relatif manque de performances, bien que chacun d'eux ait construit sa célébrité sur des bases différentes. Kitazakura, l'aîné, le fait en empruntant l'un des trucs du (alors récemment) retraité Mitoizumi, devenant pour un temps la « Nouvelle Salière », balançant force poignées énormes de sel juste avant le tachiai. Cette gestuelle, en plus du cœur qu'il met à l'ouvrage, lui gagnent le cœur des foules de la même manière que Takamisakari y parviendra un peu plus tard. Bien qu'il ait depuis modéré son attitude, il conserve encore un peu de son ancienne popularité, au moins en ce qui concerne le public qui se déplace dans les arènes du sumo.

Les restes de popularité que possède son frère viennent pour l'essentiel de son morceau de bravoure, le kanto-sho (prix de la performance) qu'il acquiert lors du basho de Nagoya 2004. Mal classé comme maegashira 14, il sort de sa manche un spectaculaire jun-yusho avec une fiche de 12-3, à seulement une victoire du vainqueur final, Asashoryu. Bien que Toyozakura ne soit jamais, le long de ce basho, considéré comme un prétendant sérieux au yusho, ses combats amènent un intérêt supplémentaire au tournoi, et lui gagnent en même temps de nombreux fans supplémentaires.



Parmi les paires de frères actuellement en activité dans le sumo, ils sont peut-être ceux qui ont le parcours le plus similaire. Kitazakura rejoint les juryo en juillet 1998, Toyozakura le suivant en septembre de la même année. Mais en fait, Kita étant kyujo au Nagoya sur une blessure et bénéficiant du statut de kosho, ils font leurs débuts en tant que sekitori ensemble au cours de l'Aki basho. Lors de ce tournoi, c'est Kita qui s'en sort le mieux, obtenant le kachi-koshi, tandis que Toyozakura concède le make-koshi et retombe en makushita. Par la suite, ils font l'ascenseur dans le banzuke la plupart du temps, l'aîné devant le cadet la plupart du temps toutefois. Mais les choses s'équilibrent avec le temps, puisque si Kita a précédé son frère en makuuchi d'un an et demi (Nagoya 2001 contre Hatsu 2003), le cadet a lui le rang le plus élevé atteint (maegashira 5 contre 9) et a plus de basho en makuuchi (10 contre 6).

Depuis quelques temps – peut-être en raison du poids de l'âge – la balance a tendance à pencher de plus en plus en faveur du plus jeune. Lors du Kyushu basho, ils n'étaient séparés que d'un rang – Toyo en juryo 1o et Kita en juryo 2o – mais Toyo a surpassé son grand frère avec un 10-5 contre un 8-7. Lors du tout récent Hatsu basho, alors que Toyo était classé M12o et son frère M17e, c'est toutefois Kita qui surclasse son petit frère, 9-6 contre 7-8. En fonction des aléas du banzuke, ces scores pourraient bien les ramener à peu près aussi proches qu'ils l'étaient en novembre. Comme leur rivalité est plus de la camaraderie qu'autre chose, il sera intéressant de voir les efforts que Kita déploiera pour essayer de rattraper et dépasser son petit frère.



Venus d'Aomori

On ne peut imaginer établir une liste de rikishi de valeur sans avoir de représentant du « Royaume sumo d'Aomori », et la présente liste n'y fait pas exception. Ce qui nous amène à parler des frères Suginomori, Seiji et Ryuji, de la « principauté sumo » de Fukaura Machi, dont sont originaires pas moins de quatre sekitori (les deux autres sont Masatsukasa et Kaiho). Leur père, cousin d'Ajigawa oyakata (l'ancien yokozuna Asahifuji), après avoir ouvert son propre dojo de sumo, commence leur entraînement dès l'école primaire. Etant tous deux des poids plumes, il met l'accent sur la vitesse et les prises de mawashi intérieures.

Les deux frères continuent de travailler leur sumo en entrant au lycée, suite à quoi le grand frère Seiji intègre l'Ajigawa-beya en janvier 1994 sous le shikona de Suginomori. Exactement trois ans après, après avoir remporté le tournoi de sumo lycéen Towada et avoir eu son bac, Ryuji rejoint son frère, en prenant l'ancien shikona de celui-ci puisque Seiji a entre-temps changé pour Asofuji. Ryuji ne combat pas bien longtemps non plus comme Suginomori, devenant Aminishiki à l'occasion du Nagoya basho 1997 juste six mois plus tard.



Depuis cette date, le plus jeune des deux, Aminishiki, voit sa carrière bien plus couronnée de succès, passant le plus clair de son temps en makuuchi. Bien qu'étant un technicien plutôt doué dans le droit fil d'un Mainoumi (quoiqu'en version XL, puisqu'il mesure 1,84 m), il ne parvient cependant pas la plupart du temps à engranger suffisamment de victoires pour être éligible pour un ginosho (prix de la technique qu'il n'a remporté que deux fois jusqu'ici) et n'est jamais arrivé à intégrer les rangs des sanyaku. Toutefois, ses trois kinboshi (étoiles d'or accordées aux maegashira qui remportent une victoire sur un yokozuna) et une belle palette de techniques en font une menace pour n'importe quel rikishi, en dépit de son irrégularité. Une irrégularité qui est d'ailleurs parvenue à son paroxysme en 2005, le menant au rang de maegashira 16 puis 17, 11, 9, puis 5, et finalement 6 pour le Kyushu, où un 7-8 le fait encore perdre un rang pour le Hatsu. Un solide 9-6 devrait lui faire grimper de quelques rangs lors du Haru, libre à chacun de tenter alors de deviner quel pourra bien être alors son résultat.

D'un autre côté, cela fait plaisir de voir qu'après quelques temps passés en makushita, son frère aîné Asofuji semble déterminé à, sinon rattraper son frère, à tout le moins redevenir sekitori en même temps que lui. Asofuji possède une bonne palette technique, mais en raison peut-être de mensurations plus petites que son cadet – ou d'un manque de fighting spirit – il n'a jusqu'ici pas été capable d'en tirer le meilleur profit comme son frère. L'an dernier, après une entrée éphémère en juryo au cours du basho de septembre 2003, puis une autre l'année suivante, il y fait son retour en janvier et (un peu à la manière de son frère chez les maegashira) passe l'année entière à faire l'ascenseur dans le banzuke, finissant l'année sur un 9-6 comme juryo 10o lors du Kyushu. Ce score le propulse en juryo 5o lors du Hatsu, où sa fiche à 8-7 lui donnera pour le Haru l'opportunité de dépasser son plus haut rang en carrière (j3o en mars dernier).



Les frères Tama

Les frères Okabe, de Fukushima, sont issus d'un lignage sportif célèbre, mais pas pour le sumo. Leur père fut un boxeur welter réputé et au palmarès conséquent, surnommé « la tortue Okabe ». Ses enfants, toutefois, choisissent de suivre la voie de leur oncle maternel (l'ancien ozeki Kiyokuni) et intègrent donc le sumo, en commençant dès l'école primaire. Plutôt que de rejoindre une heya dès la sortie du collège, ils poursuivent tous deux leurs études au lycée puis à l'université, finissant par entrer à la Tokyo University. A l'obtention de son diplôme, le grand frère Mitsukuni est repéré par l'ancien sekiwake Tamanofuji, de la Kataonami-beya, qu'il intègre comme makushita tsukedashi lors du Haru basho 1998. Son jeune frère Arata décide alors de le rejoindre, quittant ses études plus tôt et entrant au sein de la Kataonami avec le même statut lors du même basho. Ils deviennent Tamanokuni et Tamanonada respectivement, bien qu'ils changent leur shikona plus tard, en Tamamitsukuni et Tamanoshima.



Bien qu'ils aient été ensemble en juryo quelques temps de la mi-2000 au début de2001, Tamanoshima connaît un succès bien plus conséquent, s'installant en makuuchi début 2001 et y demeurant, tandis que Tamamitsukuni passe le plus clair de sa carrière en makushita. En dépit de quelques coups d'éclat – comme un 11-4 comme M10 lors du Haru 2001 et un 12-3 comme M7 quatre mois plus tard à Nagoya – Tamanoshima devient en gros un habitué du haut des maegashira, se servant de sa taille et de sa puissance pour s'affirmer comme une menace constante pour les haut-classés – quatre kanto-sho, un gino-sho et deux kinboshi jusqu'ici – mais jamais suffisamment pour y demeurer vraiment longtemps. Un score de 8-7 comme M1e lors du Kyushu le fait redevenir komusubi pour un nouvel essai à ce niveau, mais en dépit d'un combat valeureux et impressionnant contre les blessures – qui le voit revenir de 1-7 à 7-7 – il échoue finalement le dernier jour face à Iwakiyama. Parallèlement, son frère connaît une période difficile depuis deux basho, même si le pire fut en novembre. Classé makushita 4o avec une belle occasion de revenir chez les juryo, il finit sur un cataclysmique 1-7, remportant son unique victoire dans un combat supplémentaire, lors du senshuraku, contre Yotsukasa, qui concède un fusensho (victoire par forfait) en annonçant son intai. Ce dernier basho le voit se remettre quelque peu en établissant une fiche de 4-3 comme makushita 22e, ce qui devrait lui donner un petit coup de fouet pour revenir en mars.



Les premiers frères gaijin

Contrairement à une idée communément admise, la première paire de frères étrangers à faire son apparition dans le sumo n'est pas Roho et Hakurozan ; ce sont Tsebeknyam et Robsandorj, les frères Nyamjab. L'aîné Tsebeknyam fait partie du groupe des pionniers mongols, et fait ses débuts sur le dohyo au sein de l'Oshima-beya de l'ancien ozeki Asahikuni lors du Haru basho de 1992, sous le shikona de Kyokutenho.

Durant quelques années, Kyokutenho reste « l'autre Mongol » travaillant tranquillement dans l'ombre de son plus réputé et couronné de succès camarade de heya, Kyokushuzan. Mais ces dernières années, alors que Shuzan semble se satisfaire de faire l'ascenseur de haut en bas des rangs maegashira, Tenho s'épanouit en devenant un habitué des hauts rangs maegashira et de la sanyaku, avec quatre kanto-sho et deux kinboshi dans son escarcelle. Il atteint son plus haut sans doute en 2003, en tenant sa position dans les rangs sanyaku durant plusieurs basho

consécutifs, même s'il n'est jamais en course un seul instant pour une promotion au rang d'ozeki. Depuis, il fait quelque peu l'ascenseur, gardant toutefois sa position dans les hauts rangs la plupart du temps et demeurant une menace permanente pour tous ceux gravitant autour et au-dessus de lui. Plus récemment, au cours d'une de ses bonnes périodes, il décroche un solide 8-7 comme komusubi est lors du Kyushu, ce qui lui permet de conserver son rang pour le Hatsu, mais il se révèle incapable d'en tirer profit, s'effondrant sur un décevant 4-11. Toutefois, il ne devrait pas tarder à revenir, car il possède sans doute une source de motivation supplémentaire pour effectuer une belle performance. En juin dernier, il a acquis la nationalité japonaise, et Oshima oyakata a récemment désigné Tenho comme son successeur, et donc il est probable qu'il fasse de son mieux pour revenir au rang de sekiwake (voire d'ozeki) avant de tirer sa révérence.

Malheureusement, au moment où Robsandorj, son cadet de neuf ans, est enfin assez âgé pour rejoindre son frère et s'essayer au sumo, la Kyokai a entre-temps voté une loi – ou plutôt une règle « informelle », non écrite – limitant les étrangers à deux par heya. Ce qui veut donc dire que l'Oshima-beya de son frère, qui abrite déjà Kyokushuzan et Kyokutenzan (la règle n'est pas rétroactive) lui est interdite. Le jeune frère cherche ailleurs, finissant par trouver refuge au sein de la Takashima-beya de l'ancien sekiwake Koboyama, au sein de laquelle il fait ses débuts lors du Haru 2000 sous le shikona de Fudoyama. Depuis cette époque, ils n'ont apparemment que peu de contacts, Tenho manifestant une attitude de type « s'il a un problème, il n'a qu'à m'appeler », tandis qu'un lutteur de rang inférieur qu'est Fudoyama est assez logiquement réticent à l'idée de déranger son sekitori de frère. Leur assez importante différence d'âge joue peut-être aussi son rôle. Quoi qu'il en soit, Fudoyama travaille dur depuis un moment pour tenter de rattraper son frère. Mais, soit parce qu'il manque du talent de son frère, et/ou parce qu'il ne dispose pas de partenaires de keiko aussi gradés, il avance bien plus lentement dans le banzuke, enregistrant un score de 4-3 comme sandanme 9o lors du Kyushu. Cela lui vaut une entrée chez les makushita au rang 60 pour le Hatsu, où il se révèle trop juste, enregistrant son make-koshi lors de son dernier combat pour finir à 3-4 et retourner chez les sandanme lors du Haru.

Roho et Hakurozan.



Bien que n'étant pas la première paire d'étrangers dans le sumo, ces deux Russes d'Ossétie du Nord ont aussi créé une première dans le sport : ils furent (et restent à cette heure) les premiers à devenir tous deux sekitori.

Lorsque Soslan et Batraz Borazdov sont recrutés et arrivent au Japon au début de 2002, ils pensent qu'ils vont se retrouver ensemble, et c'est donc avec une certaine surprise qu'ils apprennent la nouvelle règle de la Kyokai, limitant désormais les étrangers à un par heya ; ils vont donc devoir vivre et s'entraîner séparément (bien qu'ils restent tous deux en contacts étroits). L'aîné, Roho, intègre la Taiho-beya (aujourd'hui Otake-beya) du dai-yokozuna Taiho lors du Natsu basho 2002, tandis que son frère cadet Hakurozan fait en même temps son entrée au sein de la Hatachiyama-beya de l'ancien ozeki Hokutenyu. Roho grimpe plus vite dans la hiérarchie, se servant de sa taille, de sa puissance et de ses techniques en poussée/tirages pour parvenir en juryo lors du Haru basho 2004, puis en makuuchi lors de l'Aki de cette année, juste deux ans après ses débuts.

Ce parcours conduit pas mal d'observateurs – peut-être lui-même d'ailleurs – à penser qu'il pourrait bien avoir rapidement les qualités d'un ozeki ou d'un yokozuna. Mais il atteint un pallier comme maegashira 1, et bien qu'il soir retombé dans le milieu des maegashira lors des récents basho, il fait lors du dernier son retour comme M2e.

Son frère, quoique progressant un peu plus lentement, n'est pas à négliger non plus. Il combine des techniques de projection en nage avec le style de son frère pour établir des résultats peut-être plus lents, mais plus conséquents. Il fait son entrée en juryo lors du même basho au cours duquel Roho fait ses débuts en makuuchi, et n'y passe qu'un basho de plus que celui-ci, faisant ses débuts en makuuchi en juillet dernier à Nagoya. Malgré une légère déconvenue lors de l'Aki, il finit par atterrir juste cinq rangs en dessous de son frère en novembre.

Le moment le plus important de leur carrière jusqu'ici, particulièrement pour Roho, a pour origine une tragédie. Juste avant l'Aki 2004 intervient la prise d'otage de l'école de Beslan, qui se termine de façon horrible sur un bilan de plusieurs centaines de victimes. Cette crise se déroule en Ossétie du Nord ; aussi bien Roho qu'Hakurozan connaissent la région comme les familles de certaines victimes. Du coup, ils font leur entrée dans le basho avec une énorme motivation, et les résultats suivent. Bien que Hakurozan s'effondre quelque peu dans la deuxième semaine pour ses débuts en juryo et finisse à 8-7, Roho reste lui au contact pour le yusho lors de ses propres débuts en makuuchi, jusqu'à la 14ème journée, finissant sur un 10-5. Il se voit attribuer un kanto-sho pour ses efforts, dont il envoie la prime chez lui pour aider les victimes et leurs familles.

Pour revenir au présent et à l'avenir, Roho, lors du Hatsu basho, score un impressionnant 9-6 qui comprend des victoires sur le nouvel ozeki Kotooshu, Kotomitsuki et Kaio, lui donnant une très bonne chance de faire son entrée en sanyaku lors du Haru. Malheureusement, Hakurozan, classé deux rangs plus bas comme M4e, n'est lui pas encore prêt à véritablement relever le défi, se faisant atomiser par les joi-jin pour finir sur un 4-11. On peut imaginer toutefois qu'il saura en tirer les enseignements, et que contempler les succès de son grand frère allumera une petite étincelle de rivalité fraternelle, l'amenant à défier son frère plus tard cette année.



Georgia on My Mind

La nouvelle paire de frères étrangers rikishi, d'une certaine manière, suit la même voie que ces deux derniers. Le solide rikishi de maegashira Kokkai fait ses débuts tout juste un an avant Roho au sein de l'Oitekaze-beya de l'ancien maegashira Daishoyama ; son jeune frère, Tsukasaumi, fait son maezumo lors du dernier Aki basho au sein de l'Irumagawa-beya et fait de solides débuts avec une fiche de 5-2 en tant que jonokuchi 35o lors du Kyushu basho. Ce score le propulse en jonidan 110e lors du Hatsu, qu'il finit sur un impressionnant 7-0, ne perdant le yusho qu'en kettei-sen, mais se plaçant idéalement pour une belle promotion en mars prochain.

Le Géorgien Levan Tsaguria explose dans le banzuke dès ses débuts, remportant des yusho en jonidan, sandanme, makushita et juryo, avant de faire son entrée en makuuchi en janvier 2004, moins de trois ans après ses débuts. Ce qui entraîne des spéculations assez similaires à celles concernant Roho et, à l'instar de Roho, Kokkai croit peut-être également trop les louanges qui lui sont adressées et se heurte à ses limites comme M1. Toutefois, avec une kinboshi et un kanto-sho en poche, combinés à un solide 8-7 lors du Hatsu incluant des victoires sur Asashoryu, Kaio et Kotooshu, Kokkai ne paraît pas encore au top de ce qu'il peut faire. Et peut-être son exemple inspirera-t-il son jeune frère de 18 ans Georgi à travailler dur pour le rejoindre dans la division reine. Georgi est plus un technicien de yotsu-zumo avec prise de mawashi, ce qui pourrait valoir un contraste de style intéressant avec son aîné, adepte de tsuki-oshi dans le plus pur style de l'école Musashigawa.

Si l'on considère ce qui vient d'être écrit, on peut noter avec surprise que pas moins de six paires de frères sont représentées dans les rangs des sekitori. Bien plus, sur ces douze, dix sont parvenus dans les rangs sekitori, et neuf y combattent actuellement. C'est un nombre peut-être sans précédent, au moins pour ce qui concerne les rangs salariés. Il semble qu'il y ait un sentiment de plus en plus présent que le talent est de famille, ou à tout le moins, de plus en plus de preuves pour appuyer cette conviction. Et le fait que la moitié des lutteurs précédemment abordés soient étrangers n'est pas sans signification non plus, et n'est certainement pas passé inaperçu auprès des aspirants rikishi étrangers. Si jamais la Kyokai devait assouplir sa règle de l'étranger unique par heya, attendez-vous à ce que bien d'autres paires de frères étrangers se précipitent pour rejoindre leurs homologues nippons. Peut-être que le talent est vraiment de famille.

Tenter l'impossible : Un comparatif des Yokozuna à travers les âges

Asashoryu et les anciens records de yokozuna

C'est dans sa résidence officielle que le 24 janvier, le Premier Ministre japonais, M. Junichiro Koizumi, a remis la Coupe des Sports du Premier Ministre au vainqueur de 2005, le yokozuna Asashoryu. Asashoryu est récompensé par le comité de sélection pour ses exploits uniques dans les annales, soit avoir remporté sept yusho consécutifs dont les six de l'année. Le Mongol remporte en outre 84 victoires dans l'année, battant le précédent record de deux unités. « *C'est véritablement un exploit fantastique. Voilà des records qui pourraient bien tenir dix, vingt ou trente ans* », a déclaré M. Koizumi à l'assistance tandis qu'il remettait son prix à Asashoryu.

Les records d'Asashoryu



Prenons un moment maintenant pour passer en revue les records d'Asashoryu, du Kyushu basho 2004 au Kyushu basho 2005.

Comme ce tableau le montre, Asashoryu a remporté 97 combats sur 105 disputés. Son record de 84 victoires dans l'année bat le précédent record détenu par le 55ème yokozuna Kitanoumi (1953 -), qui gagna 82 combats en 1978. Ce record est hors du commun, car même l'immense 48ème yokozuna Taiho (1940 -), souvent surnommé « le plus grand yokozuna de l'ère Showa (1926-1988) », ne put jamais dépasser 81 victoires dans l'année, ce qu'il fit en 1963. Ce record est symbolique d'une grande régularité, d'une endurance hors du commun et d'une puissance sans égale.

En outre, Asashoryu a établi un nouveau record de yusho remportés consécutivement en remportant sept tournois d'affilée. Il est également devenu le premier rikishi de l'histoire à enlever les six honbasho d'une année calendaire.

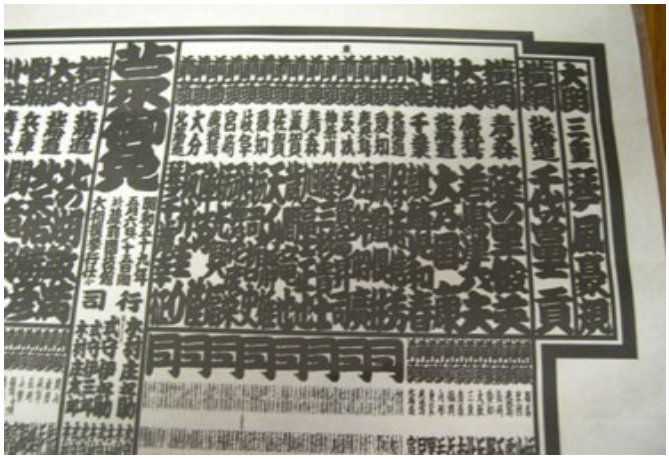
Basho	Score
Nov 2004	13 victoires 2 défaites
Jan 2005	15 victoires 0 défaite
Mar 2005	14 victoires 1 défaite
Mai 2005	15 victoires 0 défaite
Juillet 2005	13 victoires 2 défaites
Sep 2005	13 victoires 2 défaites
Novembre 2005	14 victoires 1 défaite

Tableau 1 – Les scores d'Asashoryu de Novembre 2004 à Novembre 2005



Durant sa série de six tournois d'affilée, qui s'étalait du tournoi de septembre 1977 à celui de juillet 1978, le yokozuna Kitanoumi remporta 85 combats, un record encore historique, tandis qu'Asashoryu en remporta 84 sur l'année 2005. Les yokozuna Taiho et Tamanoumi (1944 – 1971) ont également établi des records à 84 combats gagnés sur une série de six basho. Taiho conquit six tournois d'affilée entre mars 1966 et janvier 1967, tandis que le 51ème yokozuna Tamanoumi enleva tout sur son passage de septembre 1970 à juillet 1971.

Nonobstant ces exploits, toutefois, la question reste de savoir s'il n'est pas quelque peu injuste de comparer ces records entre eux puisque, à l'évidence, quand Taiho enleva sa série de six yusho d'affilée, il devait faire face à plusieurs adversaires de légende. Ceux-ci étaient, en fait, le 47ème yokozuna Kashiwado, (1936-1996), le 49ème yokozuna Tochinoumi (1938 -), le 50ème yokozuna Sadanoyama (1938 -), ainsi que l'ozeki (à l'époque) Tamanoshima (qui deviendra plus tard le yokozuna Tamanoumi), et le 55ème yokozuna Kitanofuji.



Kitanoumi, dans sa série victorieuse de six yusho, avait face à lui le 54ème yokozuna Wajima (1948 -) et le 56ème yokozuna Wakanohana II (1953 -), actuel Magaki oyakata, ainsi que des futurs yokozuna, le 57ème yokozuna Mienoumi (1948 -), le 58ème yokozuna Chiyonofuji (1955 -), actuel Kokonoe oyakata, les ozeki Takanohana (1950-2005) et Kotokaze (1957 -).

Tamanoumi avait face à lui les yokozuna Taiho, Kitanofuji et Kotozakura (alors ozeki, qui devint ensuite Sadogatake oyakata). Bien évidemment, Asashoryu ne peut choisir ses adversaires, mais durant sa série de sept basho victorieux, les autres ozeki étaient soit kyujo ou d'une santé fragilisée, et il n'a pas eu à affronter d'autre yokozuna.

Bien qu'on puisse donc clamer que les adversaires d'Asashoryu sont d'un calibre bien moindre que ne l'étaient ceux de Taiho et de Kitanoumi, le Mongol aurait tout aussi bien pu aisément se motiver pour surmonter une plus forte opposition, si elle s'était fait jour. Le sumo d'Asashoryu est tout autant dans sa rage de vaincre que dans le combat physique. Au sortir du senshuraku de ce Hatsu basho, Asashoryu a déclaré qu'il lui avait peut-être manqué un but précis et un objectif, après avoir battu tous ces records lors du Kyushu basho. A cet égard, les records du passé ont leur importance quelle que soit l'époque durant laquelle ils ont été établis, que cela soit durant des années à deux basho pour le 35ème yokozuna Futabayama (1912-1968) ou le 4ème yokozuna Tanikaze (1750-1795), sous l'ère Edo. Ces records devinrent et restent des objectifs pour leurs successeurs au grade ultime.

Donc, que reste-t-il à accomplir pour Asashoryu. Au vu de cette question, il se pourrait que nous soyons au moment parfait pour marquer un temps d'arrêt et passer en revue les records de ces yokozuna du passé face à celui-ci pour voir comment il soutient la comparaison face aux plus grands, et ce qui lui reste à faire pour les surpasser. Cela dit, puisqu'il est statistiquement discutable de comparer l'actuel yokozuna, qui est en activité, aux yokozuna historiques, nous allons devoir geler maintenant les scores d'Asashoryu, sans extrapoler surtout de manière à ne pas entrer dans des considérations de type « …et si… ».

	Rikishi	**Nombre de combats gagnés**
1.	Asashoryu	84 (2005)
2.	Kitanoumi	82 (1978)
3.	Taiho	81 (1963)
4.	Chiyonofuji	80 (1985)
4.	Takanohana	80 (1994, 1995)

Tableau 2 – Nombre maximum de victoires en une seule année

Lors du basho de janvier 1999, celui qui est alors le sekiwake Chiyotaikai atteint le senshuraku avec un combat de retard sur le 66ème yokozuna Wakanohana (1971-). Chiyotaikai affronte Wakanohana lors du senshuraku et réussit à le défaire. S'ensuit un kettei-sen pour les deux lutteurs à 13-2, qui voit une nouvelle victoire de Chiyotaikai sur Wakanohana, lui permettant de s'adjuger son premier yusho, et dans le même temps sa promotion au rang d'ozeki.

Plus tôt dans le même basho, un jeune homme venu du lycée Meitoku Gijuku (préfecture de Kochi), étudiant à titre étranger, du nom de Dolgorsuren Dagvadorj, doté du shikona de Asashoryu Akinori, a fait ses débuts sur le dohyo au sein de la Wakamatsu-beya (aujourd'hui Takasago). Il fait alors partie des onze nouvelles recrues et des trois rikishi faisant leur retour dans le banzuke qui entrent dans les épreuves de maezumo afin de se voir déterminer leur rang pour le prochain basho.

Asashoryu affronte le nombre minimum de trois lutteurs, qu'il bat tous. Le troisième jour, il bat Matsuoka (qui n'est plus en activité) de la Nakadashi-beya. Le jour suivant, il se débarrasse de Tokukaizan (parti également) de l'Isenoumi-beya. Le cinquième jour, il gagne face à Tashiro (aujourd'hui Tooyama, connu pour son blog) de la Tamanoi-beya.



Au basho suivant, en mars 1999, Asashoryu apparaît pour la première fois sur le banzuke, classé jonokuchi 34e, et après s'être débarrassé de Tamatsumi sur un hatakikomi dans son premier combat en jonokuchi, il perd contre Tashiro lors de la 4ème journée sur un oshidashi. Il achève son basho sur un score de six victoires pour une défaite, mais manque le yusho. Asashoryu se voit alors promu en jonidan pour le basho suivant, et remporte alors les sept combats pour s'attribuer le jonidan yusho. En juillet 1999, il remporte à nouveau ses sept combats pour décrocher le sandanme yusho.

En makushita, Asashoryu effectue de bons débuts avec deux basho à 6-1, mais se heurte à un petit mur et concède son premier make-koshi lors du tournoi de janvier 2000, avec un 3-4. Toutefois, trois basho plus tard, à Nagoya, Asashoryu est classé makushita 2o, de retour en forme ; il remporte ses sept combats (lorsqu'il avait fait ses débuts sur le dohyo, il mesurait 182 cm et pesait 106 kg seulement. En atteignant la makushita, il était plus haut de 2 cm et pesait 14 kg de plus). Il peut alors tenir la promesse faite à son oyakata : pouvoir enfin retourner en Mongolie le mois prochain pour annoncer à ses compatriotes qu'il va devenir sekitori, rejoignant Kyokushuzan et Kyokutenho – d'ores et déjà des héros nationaux en Mongolie – dans les hautes divisions.

Le pourcentage de victoires d'Asashoryu en makuuchi est de 78,1% (359 victoires, 101 défaites, 5 kyujo en 31 basho après le basho de janvier 2006), un chiffre remarquablement concordant avec son pourcentage en carrière de 78,0% (432 victoires, 121 défaites et 5 kyujo en 43 basho). Ceci le place en troisième place pour ce qui concerne les pourcentages de victoires dans l'ère moderne, après Taiho (83,8%) et Futabayama (80,2%), mais bien loin de la liste des meilleurs de tous les temps. Le tableau 3 nous montre les six rikishi détenteurs des plus hauts pourcentages de victoires en makuuchi.

	Yokozuna	Pourcentage	V	D	Nul (*)	Indécis (*)	Kyujo (*)	Sans résultat (*)
1.	Umegatani I	95,1%	116	6	18	2		
2.	Tanikaze	94,9%	258	14	16	16		6
3.	Jinmaku	94,6%	87	5	17	3		
4.	Onogawa	91,7%	144	13	4	3		1
5.	Inazuma	90,9%	130	13	14	3		
5.	Hitachiyama	90,9%	150	15	22	2	131	

Tableau 3 – Pourcentage de victoires en makuuchi
* voir appendice



Tanikaze était en fait un ozeki qui se vit accorder une licence pour exécuter les cérémonials de « yokozuna », tel le dohyo-iri, par la Maison des Yoshida Tsukasa, puisque à l'époque, yokozuna n'était ni un rang ni même un titre. Bien que la Sumo Kyokai le reconnaisse comme le quatrième yokozuna, il mériterait en fait d'être reconnu comme le premier, car l'existence et la carrière dans le sumo des trois premiers n'a jamais été véritablement établie et documentée. Tanikaze et le 5ème yokozuna Onogawa Kisaburo (1758-1806) reçurent leurs licences de yokozuna lors du basho de septembre 1789, alors qu'il n'y a aucun compte-rendu de ce que les trois premiers aient reçu quoi que ce soit de la même Maison des Yoshida Tsukasa. Située dans la préfecture de Kumamoto, les Yoshida Tsukasa se sont établi au fil du temps comme fournisseurs officiels du sumo et leur influence et réseaux de relations dans l'Ozumo perdurèrent jusqu'en 1950.

Entre octobre 1777 et février 1786, Tanikaze ne perdit qu'un seul combat, lors du basho de février 1782, face à Onogawa. Son record de 63 victoires consécutives tint un siècle et demi, jusqu'aux 69 victoires de Futabayama. Tanikaze enleva 23 basho ou score équivalent (plus grand nombre de points). C'est le deuxième plus grand total durant la période à deux basho par an, tout près de Raiden. Bien qu'il perdit progressivement sa puissance dans les dernières années, au moment de son décès consécutif à une mauvaise grippe, il était sur

une série de 35 victoires consécutives. Il avait 44 ans au moment de sa mort, et était en activité depuis 26 ans.

Le 15ème yokozuna Umegatani I (1845-1928) est considéré comme ayant porté l'Ozumo vers des sommets de popularité durant l'ère Meiji. Au départ, il combattait dans les tournois d'Osaka mais finit par aller vers les tournois de Tokyo bien plus compétitifs. (note : le 21ème yokozuna Wakashima Gonshiro détenait un pourcentage de victoires de 92,0%, mais il était un yokozuna des tournois d'Osaka uniquement et n'est donc pas inclus dans la liste précédemment établie). Umegatani I vécut jusqu'à l'âge de 83 ans, un fait plutôt rare pour un rikishi, encore plus pour un yokozuna.



Les efforts solitaires du 12ème yokozuna Jinmaku Kyugoro (1829-1903) aboutirent à l'actuelle liste des yokozuna gravée dans la Pierre des Yokozuna qui se trouve au sanctuaire de Tomioka Hachimangu, à Tokyo. Jinmaku traversa le Japon tout entier pour amasser des dons et, après neuf ans d'efforts, le mémorial fut finalement achevé, le 21 novembre 1900. La stèle de granit mesure 3,2 mètres et pèse vingt tonnes. Fait assez intéressant, on peut noter que Jinmaku fit ajouter le nom de l'ozeki Raiden sur la stèle, même s'il n'a jamais été précisément reconnu comme yokozuna, mais du temps de Jinmaku, l'incroyable puissance de Raiden était déjà légendaire. Raiden Tame-emon (1767-1825) était contemporain de Tanikaze et d'Onogawa, mais ne se vit pas attribuer une licence de yokozuna par la maison des Yoshida Tsukasa. Néanmoins, Jinmaku lista Raiden comme un « rikishi sans égal ».

Énormément de fans de sumo considèrent encore Raiden comme le plus grand rikishi de tous les temps. De fait, Raiden était déjà considéré comme une énorme vedette quand il fit ses débuts sur le dohyo lors du basho de novembre 1790, comme sekiwake. Il remporta huit combats sans concéder de défaite (deux « indécis » puisqu'il n'existait pas de kettei-sen à l'époque). Un tel résultat s'apparente à un makuuchi yusho de nos jours. Raiden ne perdit jamais plus de deux combats dans un seul basho. L'unique rikishi auquel il concéda deux défaites fut Kazochan, connu aussi sous le nom de Ichinoji Asaemon. En 35 basho de makuuchi, Raiden remporta 254 combats, en perdit 10, concéda deux nuls, 14 indécis, 5 absences de résultat et 41 kyujo. Digne d'un yokozuna de n'importe quelle époque.



Le 5ème yokozuna Onogawa Kisaburo (1758-1806) se vit accorder sa licence en même temps que le 4ème, Tanikaze (Tanikaze mourut avant Onogawa et ce dernier fut donc placé après lui dans la liste). Onogawa et Tanikaze furent de grands rivaux qui amenèrent le sumo à des sommets de popularité durant l'ère Edo. Ils s'affrontèrent à 17 reprises dans les tournois d'Edo (Tokyo), Onogawa obtenant 3 victoires, 6 défaites, trois nuls, 2 indécis et 3 non-résultat. Onogawa fut l'unique rikishi à pouvoir poser autant de soucis à Tanikaze. Comme l'atteste le nombre de nuls et d'indécis, leurs combats étaient toujours âprement disputés et le verdict n'en était jamais aisé.

Le 7ème yokozuna Inazuma Raigoro (1803-1877) fut réputé pour son essai philosophique sur le sumo, « *Education du Sumo* », qui fut rédigé pour répandre le sumo-do (la Voie du Sumo). Dans son esprit, la spiritualité du sumo ne pouvait être disjointe de la compétition sur le dohyo.

Le 19ème yokozuna Hitachiyama Tani-emon (1874-1922) fut connu comme le « Saint du Sumo », et l'un des plus grands yokozuna de l'histoire. Hitachiyama ouvrit l'âge d'or du sumo avec son rival préféré, le yokozuna Umegatani Toutaro II (1878-1927), dont il demanda à ce qu'il soit promu en même temps que lui quand on lui apprit qu'il devait se voir accorder la licence de yokozuna. Hitachiyama pensait qu'un rikishi

était un puissant samurai et essaya de vivre une vie en accord avec les principes du sumo-do. Il fit également des efforts pour apprendre de l'étranger et voyagea en Europe et aux Etats-Unis. Comme toshiyori après sa retraite, il travailla pour la Sumo Kyokai et contribua à monter un jungyo outre-mer à Hawaï et aux Etats-Unis.

	Yokozuna	Pourcentage	V	D	Nul
1.	Jinmaku	100%	7	0	0
2.	Tachiyama	96,6%	84	3	2
3.	Tanikaze	96,1%	49	2	7
4.	Tochigiyama	93,5%	115	8	9
5.	Inazuma	91,1%	82	8	14

Tableau 4 –Victoires en basho comme Yokozuna
Le résultat de Jinmaku se base sur un basho après qu'il fut nommé yokozuna.



Le grand yokozuna de la Tomozuna-beya, le 22ème yokozuna Tachiyama Mine-emon (1877- 1941) fut un roi incontestable du dohyo, avec ses féroces tsuppari (poussées de bras). On dit que parce qu'aucun rikishi ne pouvait survivre à plus d'une poussée et demi de sa part, il fut surnommé « *45 jours »* (en japonais, 45 jours, soit un mois et demi, se dit de la même façon, '*Hito-Tsuki-Han'*). On raconte encore l'histoire légendaire d'un rikishi balancé dans l'un des sièges du public par le yokozuna. Quand son adversaire du jour, le lendemain, apprit cela, il sortit du dohyo avant même que Tachiyama ne l'eût touché, perdant le combat sur une technique inédite, une « *expulsion du regard »*. Parce qu'il était si puissant et employait tant sa violence, il ne devint jamais aussi populaire que Hitachiyama ou Umegatani II.

Ne pesant que 104 kilos, le 27ème yokozuna Tochigiyama Moriya fut le plus léger yokozuna de l'histoire (le 45ème yokozuna Wakanohana Kanji, premier Wakanohana, en pesait 105), mais fut considéré comme possédant la forme de sumo la plus aboutie. Son nom devint célèbre en un clin d'œil, quand il mit fin à une série de 56 victoires consécutives de la part de Tachiyama, quatre basho seulement après avoir fait ses débuts en makuuchi. Sortant du dohyo après son combat, il fut encouragé et félicité si fort par la foule qu'il ne se rendit compte qu'après qu'un admirateur lui avait même fourré des coupures de cent yens dans son mawashi.

Maintenant, attardons-nous sur les pourcentages de victoires comme yokozuna durant l'ère moderne. Dans cette liste, Asashoryu a déjà rejoint l'élite des yokozuna de l'ère Showa (1926-1988) en se plaçant juste derrière Taiho à la quatrième place.

Rang	Yokozuna	Pourcentage
1.	Futabayama	88,2%
2.	Tamanoumi	86,7%
3.	Taiho	85,8%
4.	Asashoryu	85,3%
5.	Tamanishiki	85,2%

Tableau 5 –Victoires en basho comme Yokozuna – ère moderne

Le pourcentage de victoires du yokozuna Futabayama est tout simplement phénoménal et souligne son invincibilité en tant que yokozuna. Les carrières de yokozuna de Tamanoumi et du 32ème yokozuna Tamanishiki (1903-1938) furent stoppées prématurément par leur décès, mais eussent-ils vécu plus longtemps, leurs exploits auraient pu en être plus grands car ils étaient en pleine force de l'âge quand ils disparurent. Tamanishiki et Tamanoumi sont tous deux réputés pour le peu de kinboshi qu'ils se virent arracher. Tamanishiki n'en concéda que quatre dans ses douze basho comme yokozuna, tandis que Tamanoumi n'en laissa que trois en dix basho.

Rang	Yokozuna	Nombre de Yusho
1	Taiho	32
2.	Chiyonofuji	31
3.	Kitanoumi	24
4.	Takanohana	22
5.	Tanikaze	21

Tableau 6 – Nombre de yusho par des Yokozuna



La grandeur d'un yokozuna peut se résumer au nombre de yusho qu'il a remportés. A l'époque de Tanikaze, les « yusho » n'étaient pas accordés, mais à certaines années, le yusho revenait automatiquement au lutteur ayant le rang le plus élevé, sans qu'il n'y ait de play-off pour déterminer un éventuel vainqueur. Actuellement, Asashoryu a 15 yusho dans son escarcelle et, comme il le déclare, il n'a pas encore atteint sa forme optimale. On peut donc s'attendre à ce qu'il figure dans un avenir proche sur la liste ci-dessus. Tous les rikishi à l'exception de Tanikaze font partie du système à six basho par an inauguré par la réforme de 1958. Pour l'anecdote, Futabayama remporta douze yusho quand il n'y en avait encore que deux par an, ce qui représente un exploit significatif. Certains disent que Raiden gagna 27 yusho dans l'ère à deux basho par an, mais cela reste un sujet de controverses.

Les séries victorieuses.

	Yokozuna	Nombre de victoires consécutives
1.	Futabayama	69
2.	Tanikaze	63
3.	Umegatani I	58
4.	Tachiyama	56
5.	Chiyonofuji	53

Tableau 7 –Record de victoires consécutives



Au sixième jour de basho de mai 2004, Asashoryu perd contre le maegashira 1 ouest Hokutoriki, et voit sa série de victoires consécutives s'arrêter à 35. Asashoryu perdra ensuite contre Kyokutenho, et dans le kettei-sen pour le yusho, il battra Hokutoriki pour s'adjuger sur un 13-2 son septième yusho. Alors, même s'il est assez difficile d'établir des comparaisons avec l'ère des deux basho par an, le record de Futabayama est vraiment des plus remarquables puisque sa série ne comprend pas de nul, d'indécis ou de kyujo comme celles de Tanikaze, Tachiyama et Umegatani I.

Dans les annales de l'histoire du sumo, personne ne peut rivaliser avec le yokozuna Futabayama en ce qui concerne l'implication dans la recherche de l'essence du sumo-do. Quand Futabayama perdit contre le maegashira 5 ouest Akinoumi (qui devint par la suite yokozuna) lors de la quatrième journée du basho de janvier 1939, après avoir remporté 69 combats d'affilée, il envoya un télégramme à l'une de ses connaissances qui disait : « *Je n'ai pas su atteindre le coq de bois* ». Il faisait allusion à une légende chinoise sur un coq de combat qui ne montrait pas la moindre émotion apparente car il demeurait totalement calme à l'intérieur quoi qu'il arrive dehors, à tel point qu'il semblait être sculpté dans le bois.

La série de Futabayama démarra alors qu'il était classé maegashira 3 est lors du basho de janvier 1936, après une défaite contre le yokozuna Tamanishiki à la cinquième journée. Dans les trois années qui suivirent, grâce à sa série de victoires, il fut promu tour à tour de maegashira en sanyaku, puis ozeki et finalement yokozuna en janvier 1938.

Futabayama devint si immensément populaire dans cette période que la Kyokai décida, dans la foulée de sa montée vers les étoiles, d'augmenter le nombre de journées dans les basho de 11 à 13, puis finalement 15, afin de contenter les fans qui faisaient la queue des nuits durant pour se procurer des tickets. Après son premier yusho en mai 1936, Futabayama remporta cinq basho consécutifs, sans essuyer la moindre défaite. Des douze yusho de makuuchi qu'il s'adjugea, huit furent des zensho yusho. Futabayama remporta son dernier yusho lors du basho de mai 1943, sept ans tout juste après son premier.

Le 37ème yokozuna Akinoumi (1914-1979) mit sa victoire sur Futabayama sur le compte de sa résolution à devenir yokozuna, indiquant qu'il ferait tous les efforts nécessaires pour ne pas souiller le nom du grand Futabayama. Toutefois, après ce jour fatal, Akinoumi ne fut plus jamais en mesure de battre Futabayama dans toute sa carrière.

Les promotions comme yokozuna les plus rapides depuis les débuts en makuuchi.

	Yokozuna	Temps requis
1.	Wajima	3 ans 6 mois
2.	Asashoryu	4 ans 2 mois
3.	Akebono	5 ans
4.	Taiho	5 ans 2 mois
5.	Takanohana	6 ans 10 mois

Tableau 8 – Promotions les plus rapides comme yokozuna

Le 54ème yokozuna Wajima Hiroshi (1948 -) devint le premier yokozuna à être issu des rikishi universitaires. A la différence des autres lutteurs présents sur la liste (tableau 7), sa promotion part du statut de makushita tsukedashi (débuts en makushita plutôt qu'en maezumo). Wajima était déjà une star quand il rejoignit l'Ozumo, et le resta tout au long de sa carrière dans le sumo. Il possédait un style absolument unique en hidari-yotsu, ce qui lui valut le surnom de « *Gauche Magique* ». Wajima fut le plus grand rival du yokozuna Kitanoumi, l'actuel Rijicho (leurs confrontations s'achevèrent sur une score de 23-21 à l'avantage de Wajima, kettei-sen non compris).



Wajima était le véritable nom de ce rikishi, qui devint le premier ozeki puis yokozuna à utiliser son propre nom plutôt que de prendre un shikona. Il fut également le premier à remporter deux yusho universitaires consécutifs (« yokozuna universitaire » en 1968 et 1969) puis deux yusho de makuuchi consécutifs (ce qu'il fit à deux reprises, septembre et novembre 1973, juillet et septembre 1974). Lors du basho de novembre 1973, toutefois, il se blessa à la main droite lors de son combat de la douzième journée contre l'ozeki Takanohana et fut contraint d'être kyujo lors de la quatorzième journée, après avoir remporté le yusho lors de la treizième. Il devint le premier rikishi de l'histoire à remporter le yusho en étant kyujo.

Après ses débuts sur le dohyo en division makushita, Wajima gagne deux basho zensho d'affilée pour être promu en juryo. C'est toujours un record pour les lutteurs partis de cette position de tsukedashi, qu'il partage avec Nagaoka (qui deviendra Asahio, et est l'actuel Takasago oyakata), Musoyama et Miyabiyama. Lors de son troisième basho en juryo au basho de septembre 1970, il se trouve confronté lors de la sixième journée à son grand rival d'université Nagahama (qui deviendra le komusubi Yutakayama, actuel Minatogawa oyakata), tous deux étant alors invaincus.

Le combat génère un si vif intérêt que la Kyokai donne l'autorisation à un sponsor de placer un kensho sur le combat (d'habitude, les kensho sont exclusivement réservés aux combats de makuuchi). Wajima remporte le combat sur yorikiri et remporte par la suite le juryo yusho de ce basho. Il est promu à l'issue en makuuchi, n'ayant eu besoin que de six tournois pour passer à partir des makushita tsukedashi à la division reine (il est en cinquième position à égalité avec Dejima. Nagaoka, Musoyama et Miyabiyama conservent le record puisqu'il n'a fallu à chacun d'un que quatre basho pour faire le même parcours).

Après le basho de septembre 1972, Wajima fut promu ozeki en compagnie de son ami l'ozeki Takanohana (ancien Futagoyama oyakata). Son amitié avec Takanohana avait débuté alors que Wajima était encore à la Nihon University. Le club de sumo de l'université jouxtait la Hanakago-beya à laquelle Takanohana appartenait, et comme ils étaient de la même génération, ils devinrent rapidement de bons amis alors qu'ils s'entraînaient ensemble. Leur amitié dura jusqu'au décès prématuré de Takanohana, le 30 mai 2005.

Wajima était connu pour être exagérément dépensier en dehors du dohyo, portant des vêtements hors de prix et roulant dans une Lincoln Continental. Il hérita de la Hanakago-beya après son intai, mais en raison de ses difficultés financières, il fut forcé de mettre la clé sous la porte et de quitter la Kyokai (l'actuelle Hanakago-beya fut fondée en 1993 par l'ancien sekiwake Daijuyama et n'a pas de lien direct avec Wajima). Wajima fit une brève carrière en lutte pro au Japon, on peut désormais le voir régulièrement à la télévision japonaise.

Plus grand nombre de basho en tant que yokozuna.

	Yokozuna	Nombre de Basho
1.	Kitanoumi	63
2.	Chiyonofuji	59
3	Taiho	58
4.	Takanohana	49
5.	Akebono	48

Tableau 9 – Basho comme yokozuna



Le 55ème yokozuna Kitanoumi Tochimitsu (1953 -) est l'actuel président de la Nihon Sumo Kyokai. Né sur la grande île septentrionale de Hokkaido, il mesurait déjà 173 cm et pesait 100 kilos quand il commença ses études au collège. A cette époque, il commença à se faire un nom dans sa région car il battait déjà des lycéens en judo, et un certain nombre d'oyakata vinrent le voir pour observer ses prouesses. C'est l'ancien Mihogaseki oyakata (père de l'actuel Mihogaseki oyakata, l'ancien ozeki Masuyama) qui finit par le ramener à Tokyo pour l'enrôler au collège de Ryogoku et lui fit intégrer sa heya.

Kitanoumi devint le plus jeune yokozuna de l'histoire à l'âge de 21 ans et deux mois. Il avait commencé le sumo dans les rangs inférieurs avant d'en avoir fini avec le collège, et obtint son diplôme tout en combattant. Lors de sa promotion comme yokozuna, on lui conseilla fortement de mettre un frein à sa consommation de boissons alcoolisées, penchant qui était déjà bien connu dans les cercles de l'Ozumo. Des années plus tard, il admit que lorsqu'il était jeune, il aurait pu boire 18 litres de sake s'il l'avait voulu.

Kitanoumi employait ses 165 kilos à son avantage pour obtenir sa prise favorite en hidari-yotsu et se servir de son bras droit pour exécuter des projections en uwatenage. Quand il sentait que son adversaire pouvait être trop gênant pour un sumo en yotsu, il se servait alors tout simplement de ses féroces tsuppari (poussées paume ouverte) pour l'expulser du dohyo. Kitanoumi avait autant de fans qui l'adoraient pour son sumo dynamique que de détracteurs qui le détestaient pour ses manières rustres après ses victoires. Il expliqua une fois que la raison pour laquelle il ne voulait pas tendre le bras à son adversaire défait pour l'aider à se relever était qu'il se serait senti totalement humilié si lui-même avait été dans cette position.

Cependant, personne ne peut considérer les records qu'il a établis en carrière comme autre chose que des exploits – 24 yusho, une série de 50 victoires consécutives en makuuchi, 37 basho d'affilée à 10 victoires et plus, et 82 victoires en une seule et même année, ce dernier record ayant été battu en 2005 par Asashoryu.

Kitanoumi a donné quelques combats légendaires, certains gagnés, d'autres perdus. Kitanoumi et le yokozuna Wajima se livraient bien souvent de féroces batailles qui généraient toujours beaucoup d'attente et d'excitation. Kitanoumi n'avait que bien peu d'adversaires contre lesquels il présentait une fiche négative, mais il n'arriva jamais à trouver la clé face à Wajima, contre lequel il perdit cinq fois de rang quand il était ozeki puis yokozuna. Un combat mémorable intervint lors du senshuraku du basho de mars 1977. Kitanoumi avait déjà le yusho en poche, mais il jouait le zensho quand il monta face à Wajima. Kitanoumi put placer

son hidari-yotsu favori et tenta un uwatenage, mais Wajima resta debout, et les deux rikishi finirent par revenir au centre du dohyo et finirent par s'arrêter de bouger. Il y eut un mizu-iri (petite pause), puis une lutte féroce reprit, mais Wajima finit par être à bout de force et Kitanoumi le souleva de terre et l'emporta sur un tsuridashi. C'était son huitième yusho.

En 1980, un nouveau rival, star également, fit son arrivée sur le dohyo pour s'opposer à Kitanoumi. Le yokozuna Chiyonofuji sonna le tocsin pour Kitanoumi en se défaisant de lui lors du kettei-sen du basho de janvier 1980. Kitanoumi commença à accumuler les blessures et à manquer pas mal de basho. Au basho de janvier 1985, quand la Kyokai inaugura le nouveau Kokugikan à Ryogoku, on lui demanda sa participation en tant que yokozuna en place, bien qu'il souffrit de blessures. Il débuta le basho en perdant face au komusubi Asahifuji (qui deviendra plus tard le 63ème yokozuna et est l'actuel Ajigawa oyakata) lors du shonichi, puis face au maegashira 1 est Tagaryu (qui atteindra le rang de sekiwake et est aujourd'hui Kagamiyama oyakata). Après ce combat, Kitanoumi annonça qu'il avait le sentiment d'avoir atteint ses limites physiques et qu'il ne pouvait continuer plus longtemps. Cela faisait dix ans et quatre mois qu'il était yokozuna. La flamme passait à la nouvelle génération. Le yokozuna Chiyonofuji remporta ses quinze combats lors de ce basho et s'adjugea le yusho, son onzième alors.

Promotions les plus précoces comme yokozuna

	Yokozuna	Age
1.	Kitanoumi	21 ans 2 mois
2.	Takanohana	22 ans 3 mois
3.	Asashoryu	22 ans 4 mois
4.	Futahaguro	22 ans 11 mois
5.	Akebono	23 ans 8 mois

Tableau 10 –Yokozuna Précoces

Comme mentionné précédemment, Kitanoumi rejoignit l'Ozumo avant d'avoir fini le collège, et il eut donc un départ plus rapide que les autres membres de cette liste.



Le 65ème yokozuna Takanohana (1972 -) hérita du shikona de son père. Quand il était au collège de l'université Meiji, il participait aux tournois nationaux de sumo où il ne perdit jamais. Il rejoignit l'Ozumo avec son frère aîné Masaru (yokozuna Wakanohana III) et démarra les programmes d'entraînement brutaux de la Fujishima-beya (devenu plus tard Futagoyama-beya). Ses camarades d'entraînement de cette époque, l'ozeki Takanonami (actuel Otowayama oyakata), le sekiwake Takatoriki (actuel Otake oyakata) et le sekiwake Akinoshima (actuel Sendagawa oyakata) finirent tous par avoir eux-mêmes une belle carrière.

Le yokozuna Takanohana établit rapidement toute une série de records de précocité à mesure qu'il gravissait les échelons :

- Yusho makushita : 16 ans et 9 mois
- Promotion en juryo : 17 ans et deux mois
- Promotion en makuuchi : 17 ans et 8 mois
- Premier sansho : 18 ans et 7 mois
- Première kinboshi : 18 ans et 11 mois
- Promotion comme komusubi : 18 ans et 11 mois
- Promotion comme sekiwake : 19 ans et 1 mois
- Yusho makuuchi 19 ans et 5 mois (Asashoryu a remporté son premier yusho à 22 ans et un mois)
- Promotion comme ozeki : 20 ans et 5 mois

Takanohana remporta son premier yusho en makuuchi 23 basho après ses débuts sur le dohyo, nombre qu'il partage avec Asashoryu. C'est le plus petit nombre de tournois avant un tel accomplissement dans l'histoire du sumo.

Il remporta également sept yusho avant sa promotion au rang de yokozuna, le plus grand nombre dans l'histoire du sumo, avant de remporter deux zensho yusho consécutifs qui lui valurent finalement d'être promu yokozuna au basho de janvier 1995.

De mars 1993 à novembre 1997, Takanohana remporta le yusho ou son équivalent 21 fois et fut second 5 fois. Durant cet intervalle il ne connut qu'un make-koshi au basho de novembre 1993 et un kyujo au basho de novembre 1996.

En janvier 2003, Takanohana se retira et se vit attribuer un ichidai toshiyori (seuls trois yokozuna, Taiho, Kitanoumi et Chiyonofuji se virent accorder un tel toshiyori pour leurs performances sur le dohyo comme yokozuna. Taiho a depuis pris sa retraite de la Kyokai et officie comme directeur du Musée du Sumo. Actuellement seuls Kitanoumi et Takanohana ont un ichidai toshiyori. Chiyonofuji le refusa puisqu'il envisageait déjà d'hériter du titre de Kokonoe oyakata à la place).

Takanohana hérita officiellement de la Futagoyama-beya paternelle, et la rebaptisa en Takanohana-beya le 1er juin 2004. Son père et shisho, l'ancien ozeki Takanohana, devenu Futagoyama oyakata, travailla d'arrache-pied comme membre du conseil d'administration de la Kyokai pour accroître la popularité de l'Ozumo. Futagoyama oyakata mourut le 30 mai 2005 d'un cancer de la bouche, et Takanohana fit le vœu de reprendre son héritage en travaillant pour la Kyokai, même s'il n'a pas de responsabilités dirigeantes pour l'instant. Bien plus mince qu'il ne l'était pendant sa période active sur le dohyo où son poids avoisinait les 150 kilos, Takanohana oyakata peut être aperçu officiant comme shimpan, et il poursuit l'apprentissage de ses jeunes recrues au sein de sa heya.

Nombre maximum de victoires en carrière.

	Rikishi	Nombre de victoires
1.	Chiyonofuji	1045
2.	Oshio (komusubi)	964
3.	Kitanoumi	951
4.	Taiho	872
5.	Terao (sekiwake)	860

Tableau 11 – Victoires en carrière

Enfin, ce record n'est pas strictement lié aux yokozuna, mais il illustre bien la longévité de Chiyonofuji qui officia en tant que yokozuna jusqu'à pratiquement ses 36 ans. Le komusubi Oshio est l'actuel Shikishide oyakata, tandis que le sekiwake Terao est l'actuel Shikoroyama oyakata.



Le 58ème yokozuna Chiyonofuji Mitsugu, « le Loup », (1955 -), n'arriva à maturité qu'après avoir fêté ses trente ans, et bien que plutôt petit, son sumo était rythmé par une grande vitesse d'exécution couplée à ses uwatenage favoris.

En 1980, il remporta 80 combats, troisième meilleure performance annuelle dans l'histoire du sumo, puis il remporta cinq yusho consécutifs entre le basho de mai 1986 et celui de janvier 1987, et en 1983, il remporta 53 combats consécutifs, avant de tomber face au yokozuna Onokuni lors du quatorzième jour du basho de novembre. Ses records de 31 yusho dont sept zensho ne sont dépassés que par le yokozuna Taiho. Sa série de 53 victoires consécutives arrive juste derrière celle de Futabayama et ses cinq yusho consécutifs le placent sur la troisième marche du podium dans cette catégorie.

Lors du basho de mars 1989, il gagna 14 combats consécutifs à partir de la première journée, mais une fois de plus se disloqua l'épaule après avoir balancé Onokuni lors de la 14ème journée. A ce moment, il remportait le yusho mais ne pouvait plus continuer et eut donc une défaite par fusen contre le yokozuna Asahifuji au senshuraku. Il devint le second rikishi de l'histoire (après Wajima, cité plus haut) à

recevoir la Coupe de l'Empereur tout en étant kyujo. Tout sourire au moment des photos, portant sa petite dernière âgée d'un mois, Chiyonofuji dut toutefois, en raison de la blessure subie, se retirer du prochain basho, au cours duquel son camarade de la Kokonoe et 61ème yokozuna (actuel Hakkaku oyakata) Hokutoumi Nobuyoshi (1963 -) remporta son cinquième yusho.

Quelques mois plus tard, en juin 1989, Chiyonofuji perdit sa fille victime du syndrome de la mort subite du nourrisson, et la pression qu'il s'apprêtait à subir au cours du basho de juillet semblait insurmontable. Toutefois, sa blessure était suffisamment rétablie pour qu'il puisse revenir, mais lorsque arriva le senshuraku, il avait un score de 12 victoires pour trois défaites, le même qu'Hokutoumi. C'était la première fois qu'un yusho devait se décider entre deux rikishi de la même heya. Chiyonofuji employa son uwatenage favori pour faire chuter Hokutoumi. Chiyonofuji a eu au total six kettei-sen à disputer, qu'il remporta tous sans exception, ce qui ne fait que souligner sa résistance mentale, dans et en dehors du dohyo.

Pour revenir à nos jours, le 68ème et actuellement unique star au sommet de la hiérarchie du sumo, Asashoryu Akinori, est toujours bien seul au moment de se présenter pour le basho de mai 2006, mais il en est beaucoup qui aimeraient l'accompagner pour battre les records. Seul l'avenir répondra à ces questions.

Appendice :



- Nul (« *Wake* ») : Résultat proclamé quand, après un certain laps de temps, on n'était pas capable de déterminer un vainqueur et un perdant (par exemple, les deux rikishi finissaient par demeurer figés au centre du dohyo en position de yotsu). Il existait également une forme particulière de Nul, appelée « Itami-wake », dans laquelle le combat était stoppé en raison d'une blessure de l'un des lutteurs. Ces règles ne sont plus employées mais demeurent répertoriées dans le livre des règles du sumo.
- Indécis (« *Azukari* ») : Ceci arrivait quand un mono-ii avait été convoqué sur un combat au cordeau, mais que les juges ne pouvaient se décider sur un vainqueur. Cette décision existait dans le livre des règles jusqu'à l'ère Taisho (milieu des années 1920), mais amène de nos jours un re-match (« tori-naoshi »).
- Sans résultat (« *Mushobu* ») : Cette règle fut abolie vers la fin de l'ère Edo (années 1870). Le combat s'était terminé de façon si indécise que le gyoji ne pouvait ou ne voulait pas lever son gunbai pour désigner le vainqueur.
- Kyujo (« *Yasumi* ») : Différence avec l'actuelle règle du kyujo du à une blessure, avant l'ère Showa (années 1930), il n'existait pas de fusensho / fusenpai (victoire / défaite par défaut), et par conséquent si l'adversaire déclarait un kyujo, le rikishi qui montait sur le dohyo était lui aussi considéré « kyujo ». De même, avant la construction d'enceintes couvertes, comme le Kokugikan, les tournois se déroulaient à l'extérieur. Quand le temps contrariait le déroulement d'un tournoi, obligeant à annuler la journée de combats, tous les rikishi étaient considérés comme kyujo. Enfin, durant l'ère Edo, un rikishi pouvait être absent et manquer un combat pour bien d'autres raisons que des blessures (comme ils dépendaient de maîtres régionaux, les « *Daimyo* »). Ils se voyaient alors attribuer un kyujo de manière automatique.

Akeni : Les boîtes au trésor du sumo

Dans la plupart des sports, les compétiteurs transportent leurs équipements, bottes, raquettes ou quoi que ce soit d'autre, dans les sacs high-tech confectionnés par des équipementiers sportifs sponsors. Dans le sumo cependant, les rikishi doivent employer des boîtes de bambou et papier dont la conception remonte à la période Edo (1603-1867). Sauf à ce que vous disposiez de la télévision japonaise ou que vous ayez vu un tas de photos de vestiaires, vous pouvez très bien ne jamais avoir aperçu ces boîtes vert et rouge vif, connues sous le terme d'*akeni*, qui contiennent le *kesho mawashi* (le long tablier chamarré porté au cours du dohyo-iri), le mawashi, ou toutes autres choses dont le sekitori a besoin au cours d'un basho, mais elles représentent un autre exemple de l'histoire et de la tradition qui imprègnent le sumo. Et, en lieu et place des multinationales qui emploient d'innombrables personnes pour débiter des sacs par millions, le sumo se repose sur l'habileté de seulement deux hommes, Takekazu Watanabe et son fils, Yoshikazu.



Tous les sumotori bataillent pour décrocher leur premier akeni et kesho mawashi, rite de passage et symboles de leur succès, puisque les seuls lutteurs de juryo et de makuuchi ainsi que les gyoji sont autorisés à les utiliser. Les gyoji commandent leurs propres akeni par l'entremise de leurs heya quand ils sont promus, mais les akeni des sekitori font l'objet de commandes de la part des sponsors.

L'akeni coûte 100.000 yens l'unité chez M. Watanabe, mais les fabricants de kesho mawashi vendent akeni et kesho mawashi ensemble, faisant considérablement gonfler le coût. Et qu'avez-vous pour cette somme ? Un akeni pèse environ 15 kilos à vide et mesure à peu près 80x45x30 cm, la taille idéale pour contenir un kesho mawashi.

Ce type de boîtes de bambou et papier est arrivé de Chine aux alentours du XV^{ème} siècle. Ce type de malle ancien était appelé tsuzura, et servait à l'origine à entreposer des vêtements, traditionnellement des kimono, parce que les armoires n'existaient pas. Puis une armoire fut mise au point à partir d'une structure en bois recouverte de bambou tressé comme les boîtes. Cela permettait à l'armoire de respirer mais le cadre la rendait solide. Seules deux de ces armoires existent encore. Elles étaient très en vogue à Tokyo mais la plupart furent détruites durant la dernière guerre.

Le père de M. Watanabe travaillait comme artisan pour une société, mais cette situation le frustrait et il fonda son propre magasin en 1932. A cette époque, les boîtes, et la plupart des autres articles d'artisanat, étaient réalisés dans une stricte division des tâches. Chaque artisan avait un rôle défini : l'un réalisait le cadre ; M. Watanabe tissait le bambou, puis passait la boîte à un autre artisan qui ajoutait le papier washi, et ainsi de suite jusqu'à finition complète de l'ouvrage.

Un négociant en gros les vendait à de riches clients tels que les fabriques de kimono ou les compagnies de thé. Il existait une stricte hiérarchie entre les magasins ; même si un artisan pouvait réaliser des boîtes splendides il ne pouvait vendre directement aux acheteurs de base, mais devait passer par le grossiste car les ventes directes étaient interdites à Kyoto. Après la Seconde Guerre Mondiale, la vie était difficile et les artisans furent nombreux à revendre ou louer leurs échoppes. Cela explique pourquoi le nombre d'artisans chuta terriblement après la guerre.

M. Watanabe quitte l'école à douze ans, juste après la guerre, sans avoir obtenu de diplôme car son père pense alors qu'un fils d'artisan n'a pas besoin d'études et que le collège n'est pas obligatoire à cette époque. Il devient livreur de journaux et de lait tout en livrant également les tissages de bambou que réalise son père. C'est la vie ordinaire des enfants de sa génération qui accompagnent souvent leurs parents dans leurs achats et reventes au marché noir. Les parents de M. Watanabe lui demanderont ensuite de reprendre le magasin : il n'a pas vraiment le choix, les jeunes de cette époque sont censés faire ce que leurs parents leur demandent. Il dit toutefois qu'il n'a jamais pensé à ce qu'il aurait pu faire d'autre dans sa vie parce qu'il n'avait pas l'instruction qui lui aurait donné ce choix.



En 1963, il épouse une femme prénommée Fukoko, dont il a plus tard un fils. A l'instant où il voit le visage de celui-ci, il se jure de lui rendre la vie meilleure, mais il sait alors que si le magasin continue à fonctionner comme précédemment, lui et sa famille n'auront jamais de sécurité financière, la division des tâches restreignant le développement des artisanats. Cela lui donne l'idée d'apprendre chaque étape du processus de fabrication, et donc, allant contre les souhaits de son père, il étudie tous les soirs après le travail en compagnie de son épouse.

En 1970, il cesse la division traditionnelle du travail, avec la volonté de réaliser les boîtes lui-même entièrement, du bambou jusqu'à l'acheteur. Un employé d'une fabrique traditionnelle de kimono est surpris par la qualité du travail, et M. Watanabe lui fait une offre promotionnelle de trois boîtes pour le prix de deux s'il accepte de lui acheter directement les boîtes. Le grossiste porte plainte, arguant que Watanabe doit s'en tenir à son propre élément du processus, et celui-ci est alors forcé de s'arrêter. Toutefois, le bouche à oreille aidant, les fabricants de kimono du quartier tisserand de Nishijin à Kyoto finissent par avoir connaissance de son talent et commencent à lui commander des boîtes. Le système des grossistes est démantelé et Watanabe devient le premier artisan maîtrisant tous les aspects de la fabrication.

Jusqu'en 1989, le commerce de M. Watanabe est florissant, mais son fils n'a pas envie de reprendre l'affaire et s'en va pour travailler pour une société ordinaire. M. Watanabe pense alors libérer l'espace dans sa maison pour le louer et pouvoir prendre sa retraite. Cependant, avant qu'il n'ait pu le faire, il est victime d'une crise cardiaque, et son fils décide alors de la rejoindre dans l'affaire – conséquence, l'atelier est installé dans la maison familiale.

Bien que l'industrie des boîtes ait été autrefois florissante à Kyoto, seul deux enfants ont repris les ateliers de leurs parents – M. Watanabe et un autre. L'autre artisan n'avait pas d'enfant et a du déménager dans une petite maison sans possibilité de stocker le bambou, ce qui le força à fermer, laissant M. Watanabe devenir le seul fabricant de tsuzura au Japon.



Les tsuzura et akeni sont réalisés depuis la période Edo et, si vous arrivez à trouver la bonne exposition rétrospective, parfois vous pouvez voir de vieux akeni et kesho mawashi dans le musée du sumo au Kokugikan de Tokyo. Si vous voyez qu'il y a des akeni dans une exposition particulière, arrangez vous pour y aller avant le basho car le musée n'est pas ouvert au public durant les basho sauf si vous avez un ticket pour les combats du jour.

Les akeni étaient réalisés à Tokyo et Shikoku par deux producteurs, mais ces hommes travaillaient seuls et n'avaient pas d'enfants pour reprendre leur affaire. Quand M. Omura se retira à Tokyo, il y avait bien trop de travail pour le septuagénaire M. Mioshi, et un fabricant local de kesho mawashi demanda alors à M. Watanabe s'il envisageait de reprendre la charge. M. Watanabe admet qu'il fut réticent au départ, mais en tant qu'artisan, il s'est senti obligé de donner son accord pour préserver la tradition. En octobre 1989, il réalise un akeni de démonstration et l'emmène à la NSK comme exemple de son travail, et il commence officiellement à faire des akeni juste avant le Kyushu basho de 1989.

M. Watanabe est un perfectionniste et il note alors que les précédents akeni étaient plutôt bruts dans leur texture par rapport à son travail, qui est lui extrêmement délicat. Il change donc la technique de tissage pour se conformer à son propre style et améliorer la qualité des akeni. Même encore aujourd'hui, lorsqu'il n'est pas satisfait de son travail, ou de celui de sa femme ou de son fils, il rejette la pièce et recommence depuis le

début. Il est même bien connu pour reprendre des akeni précédemment fabriqués par d'autres qui ne correspondent pas à ses standards et les emmener à son atelier pour les retravailler.

Je dois dire que si je devais avoir le poids de la tradition de la fabrication des akeni reposant sur mes seules épaules, cela me rendrait quelque peu nerveux, mais quand j'entre la première fois dans l'échoppe de M. Watanabe, l'atmosphère que j'y trouve est très détendue. M. Watanabe, sa femme et son fils ont chacun un espace au sol où accomplir leurs différentes tâches. Tout au long d'un mur entier on trouve de grands bambous verts attendant d'être pelés et découpés. Et à l'arrière plan ? Une télévision portable diffusant la onzième journée du Nagoya basho. La première odeur qui me frappe est celle de la colle et de la laque, et je me demande un instant si cela ne peut pas être l'explication de cette atmosphère détendue, mais il est évident que cette famille est tout simplement heureuse de faire ce qu'elle fait et totalement maître de son art.

Avant que M. Watanabe n'ait pris en charge la fabrication des akeni, les boîtes étaient peintes dans des teintes plutôt tristes de noir et de vert foncé. Pour célébrer la nouvelle ère, il honore alors la cité de Kyoto en les changeant au profit du vert clair et du vermillon, les couleurs du sanctuaire Heian. Cet assemblage de couleurs est en outre plus en concordance avec les teintes vives des kesho mawashi et est apparemment populaire chez les sekitori.

Trente étapes constituent le processus de réalisation d'un akeni. Si l'on traduit cela en heures de travail, il faut environ une journée complète pour en faire un, bien qu'en réalité ils soient faits par étapes.



La partie la plus difficile est la découpe des bambous. M. Watanabe en emploie la variété moso, qui est idéale en raison de sa flexibilité. De longues tiges de douze centimètres de diamètre sont découpées en dix parties égales, pelées et débitées en tranches. Différentes épaisseurs sont nécessaires, en fonction du type de boîte que l'on souhaite confectionner. Plus la boîte est petite, plus les tiges de bambou doivent être fines – environ 7 mm pour un akeni et 1 mm pour une boîte à lettres ; Ces tranches sont si fines qu'elles sont presque transparentes. Il faut au minimum dix ans pour apprendre la façon de trancher si finement le bambou et aujourd'hui, seuls M. Watanabe et son fils en sont capables au Japon. Une école professionnelle de Kyushu où les étudiants travaillent le bambou a invité M. Watanabe à venir leur faire un cours, mais il a trop de travail pour même s'absenter une semaine, bien qu'ils lui en fassent la demande tous les ans.

Après que le bambou a été découpé en bandes à l'aide d'un *hegibocho* (couteau à peler), il est lissé à l'aide d'un couteau incurvé appelé *kezuribocho*. M. Watanabe a utilisé le hegibocho que l'on voit dans la photo depuis ses douze ans jusqu'à il y a dix ans, soit environ cinquante ans. Il est usé à l'endroit où il s'en sert le plus et ses mains ont pris à l'intérieur la forme du manche du couteau.

Les bandes de bambou sont alors tressées en un panier, l'étape de production que son père maîtrisait. Ce panier est alors inséré dans un cadre de soutien en bois de tsuga ou de toga (un type de pin du Japon). M^{me} Watanabe prend alors la suite et fixe une moustiquaire sur le côté des bambous tressés pour les renforcer. Le panier dans son ensemble est alors recouvert de washi, du papier japonais, également pour le renforcer. Ils emploient des vieux papiers de l'ère Meiji (1868-1912), qui sont épais et de très haute qualité. Les papiers sont en fait de vieux documents officiels – registres de naissance, papiers de divorce, certificats de mariage, etc. – achetés chez un antiquaire. Apparemment on peut parfois trouver des papiers qui concernent des personnalités, et nous avons passé un moment à les regarder dans l'espoir d'y trouver un quelconque scandale (malheureusement, ces papiers officiels ne sont plus disponibles puisqu'ils doivent être détruits pour des raisons de confidentialité). Le papier est alors fixé au bambou tressé à l'aide d'une colle fabriquée à partir d'amidon de pommes de terre de Nouvelle Guinée. L'amidon est mélangé avec des extraits de plantes, qui lui donnent une teinte rouge, pour offrir une protection contre la moisissure et les mites. La surface de la boîte est encore brute, et le papier est fixé à l'akeni en deux couches pour le renforcer encore. Le pinceau à colle est artisanal, fabriqué avec des pailles de riz liées par du chanvre. Une spatule de bambou est employée pour enfoncer les washi et la colle dans les coins du panier de bambou, que l'on peut toujours voir clairement

au travers du papier. Les coins de la boîte sont renforcés par du métal pour que même si un tsukebito les renverse ou qu'un sekitori s'en sert comme siège, elle puisse durer au moins dix ans. Le cadre est alors laqué de noir et les côtés peints dans les couleurs vertes et vermillon propres à M. Watanabe. Le shikona du sekitori est peint de gauche à droite, suivant la calligraphie traditionnelle japonaise. L'akeni est alors achevé par la pose de longueurs de bambou non peint pour créer des rebords décoratifs, et quand le couvercle est placé sur la boîte, il est attaché avec du chanvre, prêt à être offert avec un nouveau kesho mawashi.

Les akeni actuellement dans l'atelier de M. Watanabe, en attente d'être peints, sont destinés au gyoji Kimura Jonosuke. Il est « toujours pieds nus sur le dohyo », ce qui signifie qu'il officie en dessous des juryo, mais il doit être promu.

M. Watanabe est tenu informé des promotions avant l'annonce officielle, afin que les sponsors aient le temps de commander les akeni (apparemment ils prennent des risques calculés…). Toutefois, les sponsors et les rikishi s'attendent parfois à une promotion qui ne vient pas et ils ne peuvent alors se servir de l'akeni. Lorsque je mentionne le nom de Shimoda comme exemple récent d'une non-promotion, M. Watanabe cligne de l'œil et il ne parvient pas à réprimer un petit rire. J'imagine que ces akeni sont stockés quelque part en espérant qu'ils puissent servir un jour. Parfois, un lutteur est promu, rétrogradé puis promu à nouveau, mais il ne peut se servir de son akeni que durant les jours de gloire où il est sekitori, et parfois les sponsors achètent akeni et kesho mawashi en guise d'encouragement, un investissement non négligeable qui peut être fait en pure perte.



M. Watanabe est extrêmement fier de son travail réalisé pour certains des plus fameux sekitori et possède un grand nombre de photographies d'akeni achevés avec les kesho mawashi de Akebono, Takanohana et autres. Un akeni contient un kesho mawashi, qui sont offerts par lots de trois aux yokozuna, donc chaque commande requiert trois akeni avec le nom du sponsor peint sur le côté. Vingt sociétés lui demandèrent de confectionner des boîtes pour Takanohana en même temps, ce qui faisait donc soixante boîtes à confectionner. Quand Takanohana devint yokozuna, il avait plus de cent akeni. Malheureusement, même si sa carrière dura plus de huit ans, le yokozuna ne put revêtir tous ses kesho mawashi avant de se retirer, ce qui dut sans doute faire rager les sponsors malchanceux, quand on considère le coût combiné du kesho mawashi et de son akeni.

Les talents de M. Watanabe sont sollicités par pas mal de clients inhabituels. Comme il est le seul fabricant de tsuzura du Japon, on lui a demandé de confectionner des boîtes à kimono à envoyer à Hollywood pour le film « Sayuri » (connu dans le reste du monde comme « Mémoires d'une geisha »), dont l'action se passe avant guerre. Il réalise également les mêmes boîtes à kimono pour les maiko et geiko, et des malles à costumes pour les acteurs de kabuki. Ses plus petites boîtes à lettres sont utilisées par les gyoji pour le transport de leurs gunbai.



M. Watanabe est un anachronisme, tout particulièrement au Japon – un indépendant qui a virtuellement créé sa propre industrie et dont les talents forgés à la sueur de sont front sont mondialement reconnus. Son enthousiasme pour son travail est contagieux, et à le voir virevolter, montrant ses photos et sortant d'antiques boîtes recouvertes de poussière, j'ai eu le bonheur de voir que cette tradition du sumo est assurée avec une famille qui révère les techniques ancestrales, autant que ses propres techniques, et les protège avec autant de soins. Il est difficile de croire que M. Watanabe a songé à prendre sa retraite il y a une dizaine d'années, à voir son bonheur. Son explication est qu'un artisan travaille jusqu'à sa mort. Cela semble un peu exagéré, mais tant que M. Watanabe pourra découper du bambou, il continuera de produire ces magnifiques, mais si fonctionnels, objets d'art.

Un grand nombre de boîtes est disponible, dont des boîtes à lettres canevassées, des boîtes à kimono laquées de noir ou l'akeni traditionnel rouge et vert, avec le shikona afférent. Les tailles sont standard, et un akeni normal coûte 100.000 yens. Il y en a des modèles miniature, au 1/8ème, décorés de manière identique. C'est terriblement mignon, bien que d'aspect solide – à l'image des lutteurs – et cela coûte 60.000 yens. Les boîtes à lettre coûtent entre 14 et 16.000 yens en fonction de la taille. Si vous souhaitez avoir un aperçu encore plus détaillé aux tailles et aux processus, visitez la page web dont l'adresse se trouve ci-dessous. Et si jamais vous avez l'occasion de vous rendre à Kyoto et voulez visiter l'atelier vous-même, vous pouvez prendre un rendez-vous par téléphone ou fax.

Matta-Henka: un point de vue alternatif

A un moment ou à un autre de leur apprentissage des subtilités du sumo, presque tous les fans étrangers se trouvent dans une certaine confusion en ce qui concerne le tachiai, ne saisissant pas le concept assez abscons du départ par « consentement mutuel », de la synchronisation des respirations, etc. Je me pose toujours des questions à ce sujet, mais le diplôme supérieur sur cette question viendra un autre jour. En ce qui concerne notre sujet du jour, il faut simplement savoir que le boulot du rikishi au tachiai consiste à devancer le saut de son adversaire afin de contrôler l'action.

Un rikishi emploie beaucoup de trucs pour parvenir à cette fin mais tous ont le même but, qui est de mettre leur corps en action juste avant celui de leur adversaire. Si le rikishi est trop tôt en action, son adversaire refuse le combat et un matta est décidé ; par conséquent, le timing doit être suffisamment proche de celui de la charge de son adversaire pour que celui-ci se sente « obligé » de poursuivre l'action après le contact – et que le gyoji se sente lui aussi obligé de la laisser se poursuivre. La plupart des stratégies au tachiai se basent sur le fait que les rikishi doivent toucher le sol avec leurs deux mains juste avant leur charge, soit la Règle des Deux Mains au Sol. Un scénario donne à peu près ceci : le rikishi A étudie précisément le temps que met son adversaire à placer ses mains au sol avant d'engager le contact – on pourrait quasiment l'entendre compter mentalement. Le rikishi A synchronise alors sa propre charge pour l'entamer juste au moment où la seconde main de B touche le sol. Mais B a compris la manœuvre et retarde sa charge pour contrarier le timing de A. A part alors trop en avance ou, s'il a vu que B ne bouge pas, il retarde lui-même sa charge – et donc on recommence. Dans les deux cas il y a matta, et ceci peut se répéter à plusieurs reprises car chacun des rikishi essaie de déconcentrer l'autre. D'autres stratégies de tachiai existent, mais l'idée générale est celle-ci.

Ce qui nous amène à la sœur jumelle du matta, la henka. J'ai commencé à m'intéresser véritablement au sumo au début des années 1970, et je n'ai aucun souvenir de henka à cette époque. Quelques observateurs de la première heure prétendent qu'elles ont toujours existé mais que les fans étrangers ignorants d'aujourd'hui s'en formalisent bien plus que les anciens ou les fans japonais. J'ai pour ma part un point de vue quelque peu différent, qui s'est forgé au fil de mes propres souvenirs d'antan, et également sous l'effet d'une décision de la Kyokai en 1984 établissant la Règle des Deux Mains au Sol.



Au cours de l'ère moderne, les rikishi suivent scrupuleusement la Règle des Deux Mains au Sol jusqu'aux années 1950 environ. Puis aux environs de cette époque, ils commencent à essayer d'anticiper l'assaut de leurs adversaires en ne touchant le sol qu'avec une seule main. La Kyokai s'en plaint, mais ne prend aucune mesure, et les rikishi finissent par prendre de plus en plus de libertés avec la règle au cours des années,

jusqu'à ce que – environ dans les années 80 – pratiquement plus personne ne s'embarrasse à toucher le sol ne fut-ce qu'avec une seule main. La « synchronisation » intervient en position à moitié debout, et la plupart des rikishi sont complètement relevés dès le premier contact. On dit que les plaintes au sujet des matta augmentent à cette époque, et la NSK finit par prendre des mesures.

Au cours du basho de Nagoya 1984, la Kyokai annonce qu'elle va appliquer la Règle des Deux Mains au Sol, connue officiellement sous le nom d'article 5 des Règles de Compétition. Si je ne m'abuse, l'article 5 stipule que le tachiai doit être effectué avec les hanches en position basse et les deux mains touchant le sol, et que le gyoji ne peut plus autoriser de matta après que les mains aient été en contact avec le sol. Les observateurs de cette époque ont fait remarquer que les rikishi avaient tout simplement arrêté de toucher le sol avec les mains, pour pouvoir faire un matta au moment où ils le désiraient, et qu'avec le temps, le matta est devenu si préoccupant que la Kyokai a du prendre des mesures. La réaction est alors de décider qu'un matta sera déclaré si les deux mains ne touchent pas le sol, et qu'en cas de récidive multiple le contrevenant se verra déclarer vaincu.

Effet instantané de cette mesure, les rikishi commencent alors à partir d'une position très basse pour la charge, au lieu d'une position pratiquement relevée. Il est possible qu'ils en aient reçu l'instruction de la Kyokai pour que la partie sur « les hanches en position basse » fasse partie de la reprise en main, ou peut-être les rikishi pensent alors qu'en faisant cela, ils pourraient simuler le toucher du sol plus aisément, rendant plus ardue une éventuelle disqualification. Quelle que soit la vérité dans tout cela, le fait est que la pratique d'un tel tachiai perdure depuis, et comme avant 1984, à mesure que le temps est passé, le respect apparent des règles s'est fait de plus en plus ténu, ce qui fait que dans leur pratique actuelle, tout observateur avisé peut voir clairement qu'une petite minorité des rikishi les applique véritablement. Bien plus, une fois le combat (torikumi) entamé, les gyoji l'interrompent très rarement, et donc le non-respect des règles a potentiellement plus d'avantages que les inconvénients théoriques.

Les images des torikumi d'avant 1984 montrent que le tachiai part alors d'une position quasi relevée. A partir de cette position, la tête d'un rikishi est la plupart du temps relevée au moment du départ et il n'y a pas d'effort particulier à effectuer pour avoir la vision de son adversaire. De plus, à partir de cette position, si un rikishi fait brusquement un saut de côté, la manœuvre est en général immédiatement détectée, et son adversaire est bien moins susceptible d'être pris complètement au dépourvu au point de tomber tête la première, ce qui arrive souvent en ce moment avec les fameuses « henka totales ». En raison de cette position, les bénéfices du saut de côté sont à cette époque réduits par rapport à aujourd'hui – et sans doute bien plus subtils – ce qui explique pourquoi je n'ai aucun souvenir des henka à cette époque.

Les henka de tachiai d'avant 1984 sont plutôt semblables aux « demi-henka » que Chiyotaikai emploie en 2005 lorsque les blessures cassent la dynamique de ses tsuppari – l'ozeki effectue un pas en oblique sur le côté pour déséquilibrer le centre de gravité de son adversaire de façon inattendue. Pour beaucoup des rikishi qui emploient cette tactique, elle a pour but de leur ouvrir tranquillement la route vers le mawashi de leur adversaire. Kitanoumi et d'autres lutteurs de premier plan l'emploient alors tout le temps, mais puisque les rikishi ne tombent pas à plat ventre ou s'envolent en dehors du dohyo, cela ne fait lever aucun sourcil ni ne dérange aucune conscience. Si un rikishi se voit critiquer pour la manœuvre, c'est seulement pour l'avertir qu'il amoindrit la puissance de sa charge. Bien plus, à l'époque, le mot « henka » n'est même pas associé au tachiai. Les rikishi font des pas de côté au tachiai depuis des décennies, mais en me plongeant dans tous mes livres et magazines de sumo d'avant 1984, je n'y ai pas trouvé une seule occurrence du mot « henka » - ce qui est pour moi la preuve que le lent développement vers la henka telle que nous la connaissons aujourd'hui trouve son origine dans l'annonce en 1984 de l'application de la Loi des Deux Mains au Sol. L'action de la Kyokai visait à réduire le nombre de matta. Je ne peux pas croire que la situation des matta puisse être pire qu'elle ne l'est aujourd'hui, et en conclue que ce coup d'essai a été loin d'être un coup de maître. En fait, et ceci est mon avis tout à fait personnel, je préfère largement le tachiai tel qu'il était avant 1984 à ce qui se passe maintenant. Les rikishi ignoraient la règle avant 1984, ils ont continué à le faire après, et donc cet aspect n'a pas changé. La différence notable est qu'aujourd'hui – comme les rikishi abordent le tachiai d'une position basse – la primauté tactique au tachiai s'est enflée dans des proportions au-delà du raisonnable, ce qui résulte en un nombre plus réduit de véritables collisions, et un plus grand nombre de situations où le rikishi s'écrase tout simplement au sol ou sort tout seul du dohyo. Entre les deux, mon cœur ne balance pas longtemps.

Depuis ce changement, aucun combat – à ma connaissance – n'a été perdu en raison d'un nombre excessif de matta, en dépit des avertissements stipulant que cela se produirait. Donc, tout comme avant 1984, nous voyons ce que nous voyons parce que parce que la Règle des Deux Mains – qui a existé tout au long de ces périodes – n'est pas appliquée de manière rigoureuse. Ceci n'est pas une critique de ma part, c'est un simple fait – et qui plus est c'est un fait que je ne critiquerai pas parce que, étant étranger, j'évite de critiquer les motivations qui régissent l'administration du sport national japonais. Mais tout comme n'importe quel autre fan, je **peux** dire ce que j'aime voir, et je peux vous dire que je préférais bien plus voir le « vieux » tachiai que le « nouveau ».

S.O.S. : Shinjinrui On Sumo (les jeunes et le sumo)

Dans le premier volet d'une série de trois, Chris Gould étudie pourquoi tant de jeunes Japonais détestent le sumo, et donne ses suggestions pour que le sumo parvienne à trouver la solution au problème.

Le 11 septembre 2003, mon regard sur le sumo s'est radicalement modifié. Dans une magnifique résidence de Saitama, je me suis assis pour suivre la retransmission en direct du sumo sur la NHK, en compagnie de la grand-mère octogénaire d'un étudiant en médecine de 23 ans du nom d'Atsushi (Aki). La grand-mère est plus proche du légume qu'autre chose. Littéralement courbée en deux après des années de travail éreintant dans les rizières, son existence misérable est sans nul doute rendue plus vivable grâce aux retransmissions de sumo. Mais de toutes les personnes que j'ai pu rencontrer lors de ce voyage au Japon, elle sera la seule à me tenir compagnie durant toute une quinzaine de sumo télévisé.

L'enthousiasme qu'elle manifeste pour le « sport national » du Japon est malheureusement absent chez son petit-fils, qui n'achète un ticket pour le Kokugikan qu'après une lutte pied à pied durant toute une semaine. Quand nous pénétrons finalement dans le Kokugikan, Aki passe la majeure partie de l'après-midi à rire et à moquer sans remords mon amour pour le sumo. Il pense que s'il fallait encore des preuves de ce que le sumo est un « sport de vieux », on les trouverait bien facilement à la vision du public présent, dont la couleur de cheveux moyenne oscille entre le gris clair et le blanc.

Moins d'un an après, Aki a encore plus de raison de penser qu'il dit vrai. Isegahama oyakata, un ancien ozeki très populaire, déclare à un quotidien japonais que le Nihon Sumo Kyokai (NSK) est inquiète à propos de la fréquentation et qu'il recherchent activement des solutions à cette préoccupation. Pour quiconque pénètre à ce moment dans un Kokugikan à moitié vide, la nouvelle est tout sauf une surprise. Cependant, c'est la toute première fois qu'un membre éminent de la NSK s'exprime publiquement au sujet de la fréquentation des tournois, et c'est le signe d'une tempête qui s'annonce dans les milieux du sumo.

De fait, le sumo s'est essentiellement tenu à l'écart des changements qui ont affecté le Japon en général. Les valeurs que le sumo véhicule – fukoku-kyohei (une société forte) et bushido (la voie du guerrier) – sont jugées par l'écrasante majorité des jeunes Japonais comme étant irrémédiablement en opposition avec l'actuelle société semi-occidentalisée qui les entoure. La plupart de ces jeunes ne trouvent pas plus de beauté dans des corps énormes qu'ils ne peuvent comprendre le fait d'éreinter son corps pour une récompense financière très modeste. Ils ne s'intéressent pas aux explications rigides de la religion shinto et à la retenue émotionnelle qu'un sumotori doit exercer dans la victoire comme dans la défaite (de fait, une jeune fille – serveuse au sushi-bar Harrod's – m'a demandé si mon amour pour le sumo était une maladie mentale). Conséquence, tandis que les Aki de par ce monde s'envolent vers le K1, le base-ball, le football et les tarentos (les « stars de télé »), les cheveux teintés de couleurs criardes – jaune, rose, rouge, bleu – le sumo inquiète en ne se reposant que sur les grands-parents d'Aki, pour la plupart trop vieux pour assister aux combats et trop fragiles pour défendre sa cause.

Pour que le sumo continue à prospérer, il doit trouver le moyen de développer un soutien significatif au sein de la jeunesse japonaise. Les jeunes Japonais, que l'on appelle shinjinrui ou « nouvelle race », semblent avoir trois griefs majeurs envers le sumo, soit : ce n'est pas spectaculaire à regarder ; que les sumotori ne sont pas enthousiasmant ; et que les structures du sport sont inutilement compliquées.

Cet article analyse le postulat qui établit que le sumo n'est pas spectaculaire à regarder. Il cherche à voir si les shinjinrui pourraient trouver le sumo plus séduisant si les sumotori perdaient du poids, qu'ils modifiaient leurs styles de combat, passaient moins de temps à jeter du sel et démontraient leur supériorité face aux athlètes du K1.

Un problème de poids ?

Le Japon ayant bien souvent porté l'étendard du plus faible taux d'obésité au monde, les sumotori ont toujours détonné dans la foule ambiante. Dans la tradition, leur gabarit ne les a toujours pas empêchés d'assumer le rôle de sex-symbols – particulièrement lorsqu'ils pèsent moins de 130 kilos. Toutefois, les

shinjinrui du Japon ont grandi dans une société sous l'influence des canons de beauté occidentaux, et leur goût pour une taille fine à la manière de Rie Miyazawa les rendent plus défiants envers l'obésité que ne l'étaient leurs ancêtres. Pour reprendre les mots de Michiko, une jeune femme de Toyama : « Beaucoup de Japonais aiment les gens minces. Ce n'est simplement pas en vogue d'être gros. La plupart des sumotori ne sont juste pas assez mignons ».



Yuko, une administratrice de 26 ans, constate qu'il est plus difficile de respecter les sumotori parce qu'ils ont été dépouillés de la puissante symbolique qu'on leur associait autrefois. « Après la défaite de 1945, beaucoup de Japonais sont devenus pauvres et n'avaient pas de quoi se nourrir suffisamment », dit-elle. « Ils souhaitaient que des hommes forts, physiquement et mentalement, puissent les protéger. Après soixante années de paix, toutefois, les jeunes Japonais ne voient plus les sumotori comme des 'protecteurs' de la nation et ont en général une mauvaise opinion des gros. Les jeunes sont obnubilés par leur poids et, à leurs yeux, les sumotori ne donnent pas l'image de la bonne santé ».

Avant le nouveau millénaire, la conception de la « santé » selon la NSK était diamétralement opposée à celle des shinjinrui. L'axiome voulant qu'un jeune deshi réussisse immanquablement s'il gagnait en poids rapidement et tout au long de sa carrière fut suivi de manière quasi fanatique après l'ascension des trois géants hawaïens (Konishiki, Akebono et Musashimaru), dont le succès fut de façon discutable attribué à leur seul gabarit. Dans de vaines tentatives d'égaler la masse des Hawaïens, des sumotori novices faisaient des razzias dans les fast-foods pour compléter leur régime chanko à haute teneur calorique. En faisant cela, ils apparurent comme encore plus malsains aux yeux des shinjinrui.

Toutefois, vers la fin des années 1990, les tournois de sumo se sont vus frappés par des séries de blessures causées par l'excès de poids et, pour y répondre, la NSK exigea que l'ensemble des sumotori voient leur indice de masse corporelle vérifié de façon régulière. Ce changement de politique a produit des résultats significatifs. Alors qu'en novembre 1990 les cinq rikishi les plus lourds avaient un poids moyen de 192 kilos, en mars 2006 cette moyenne est passée à 174 kilos. De même, le poids médian des dix premiers rikishi a chuté entre ces deux dates de 174 à 164 kilos.

Le poids moyen des rikishi de makuuchi, toutefois, est resté stable à 150 kilos au cours des seize dernières années, et partant largement au-dessus du poids moyen des six sumotori considérés comme les « plus beaux » par les jeunes Japonais sondés : Chiyonofuji, Kyokudozan, Terao, Mainoumi et les frères Hanada. Le fait que cette moyenne de 150 kilos ne semble ne pas devoir baisser est cependant une bonne chose. Quiconque ayant côtoyé un sumotori de 165 kilos ne peut pas ne pas être impressionné par la force brute dégagée par ce physique hors-norme. Quiconque a entendu le son de deux rikishi s'entrechoquant n'oubliera jamais cette expérience. Pour reprendre les mots de Fumiko, 17 ans : « Si les sumo n'étaient que des poids-légers, les vieux ne le regarderaient plus. Le sumo ressemblerait trop aux autres sports, et perdrait beaucoup de ses traditions et de son identité ». Le poids est véritablement un facteur déterminant de l'originalité du sumo. Si l'on tirait un meilleur parti de cet attribut, il pourrait encore attirer les jeunes Japonais. Car les jeunes Japonais ne sont pas uniquement rebutés par les amas de chair pendante. Ils sont aussi rebutés par leur tendance à réduire à néant le combat vif et athlétique.

Un style de combat repoussant ?

Aussi incongru que la chose puisse paraître, les shinjinrui ont tendance à comparer les sumotori avec les agiles combattants de K1 et les footballeurs aux pieds d'or. Ils notent que les combattants de K1 paraissent plus solides que les sumotori, puisqu'il leur est permis d'employer les poings fermés. Ils notent qu'un coup de tête d'un combattant de K1 semble bien plus spectaculaire qu'un ketaguri (balayage intérieur) ou un sotogake (balayage extérieur) en sumo. Ils notent que les footballeurs évoluent bien plus rapidement et avec plus de souplesse que les sumotori. Et ils trouvent que les rencontres de K1 et les matchs de football durent bien plus longtemps qu'un combat de sumo, bien qu'ils n'aient pas besoin d'y ajouter d'ennuyeux rituels shinto auparavant. Kenji, un étudiant au gabarit de sumo, nous dit : « le sumo nous montre de la force, mais il n'est pas aussi vif et excitant que le K1 ». Keisuke, un autre étudiant, renchérit : « J'aime le football désormais. Il y a bien plus de mouvement que dans le sumo avec tous ces shiko ».



Même les entraîneurs de sumo ont du mal à contredire cela. L'un d'entre eux m'a dit : « Le football est un jeu rapide. Le sumo est lent et demande plus de réflexion ». Mais les vertus de la « réflexion » sont difficiles à vendre à la génération de l'instantané des shinjinrui, auxquels la technologie satisfait les besoins avant même qu'ils ne les aient exprimés.

Bien que le sumo puisse donner tout un ensemble de faits pour réfuter de telles professions de foi (mais pas avec des rediffusions de combats Onokuni-Konishiki), les jeunes Japonais pensent invariablement que les torikumi à base de Gros contre Gros sont lents et ennuyeux. Les jeunes pensent également que bien que les combats engageant les Petits contre les Petits fassent montre d'une plus grande rapidité et d'une agilité admirable, ils demeurent toujours moins séduisants que le K1. De fait, le sumo devrait se vendre aux jeunes shinjinrui en jouant sur leur amour des extrêmes. En général, les torikumi qui sont à l'évidence les plus passionnants sont ceux qui opposent le Gros contre le Petit (qui pourrait oublier le splendide uchigake de Mainoumi sur Akebono en novembre 1991, ou l'épatant shitatenage d'Asashoryu sur Musashimaru en mai 2001 ?). A chaque fois que le Gros rencontre le Petit, le tempo est rapide et le combat acharné. La télé et internet devraient rappeler sans relâche aux shinjinrui que même le K1 n'est pas assez fou pour forcer le Petit à affronter le Gros à égalité. Le sumo devrait profiter de la sympathie des shinjinrui envers les lutteurs les plus légers et les encourager à soutenir leurs challengers favoris.

Cette stratégie revêt une importance d'autant plus capitale que les jeunes trouvent les techniques de K1 infiniment plus spectaculaires que les kimarite du sumo. « Les victoires en sumo sont moins impressionnantes », dit Fumiko, 17 ans, provoquant un hochement de tête approbateur de ses trois amis. Bien plus encore, certains shinjinrui trouvent les coutumes du sumo tellement ennuyeuses qu'ils n'aiment le sumo que lorsque les règles sont enfreintes ! Bien des shinjinrui, quoique réticents à justifier ouvertement le détestable tirage du mage de Kyokushuzan par le yokozuna Asashoryu, trouvent encore que l'incident fut bien plus spectaculaire qu'un kimarite valide. Bien entendu, de nouveaux kimarite sont de temps en temps ajoutés au glossaire du sumo – la dernière fois que cela s'est produit, c'était en mars 2001 – mais ces termes sont introduits rétrospectivement, et ne servent qu'à expliquer un phénomène existant d'ores et déjà dans le sumo plutôt que d'inviter les sumotori à employer des techniques nouvelles et radicalement différentes. C'est le contexte au cours duquel les kimarite sont employés – si possible par le Petit sur le Gros – qui déchaînera leur enthousiasme.

Des horaires inadaptés ?

Les horaires des combats rendent le sumo encore plus inattractif aux yeux des shinjinrui. L'experte en sumo Liliane Fujimori décrit totalement mes sentiments : « En Occident, nous en venons souvent à nous demander comment certaines personnes peuvent se permettre de […] regarder le sumo […] durant quinze journées consécutives du matin au soir ! Les riches et les vieux ne devraient pas être les seuls habilités à jouir de ce privilège ».

La majorité des shinjinrui interviewés sont en faveur de ma suggestion que les combats des divisions phares devraient être déplacés le soir, disons à 19h30, pour permettre aux plus jeunes de pouvoir les regarder après le travail. Les promoteurs du football, du base-ball et du K1 n'imaginent pas faire jouer des matchs l'après-midi en milieu de semaine, alors pourquoi le sumo devrait-il faire cela ? Bien plus, les combats de makuuchi s'étendant sur deux heures et quinze minutes, cette séparation avec les divisions inférieures donnerait aux jeunes un spectacle d'une durée similaire à celle d'un match de football, et donc plus en accord avec leurs timings d'attention envers les sports. Clairement, la NSK se verrait largement contrainte à des ajustements d'horaires de travail et de repas, et les tsukebito y perdraient sans doute encore un peu plus de sommeil, mais il faut souligner que les rikishi de makuuchi participent avec succès à des spectacles nocturnes quand ils sont en tournée à l'étranger. Toutefois, certains jeunes Japonais maintiennent que les horaires des torikumi n'y changent rien. « Montrer du sumo à des horaires différents ne fait aucune différence. Ce n'est juste pas assez passionnant. Il y a bien trop de shikiri-naoshi (préparation au combat) ».

Des shikiri-naoshi soporifiques ?

Parmi les shinjinrui, beaucoup sont intimement convaincus que les torikumi du sumo, qui durent à peine quelques secondes, ne méritent tout simplement pas une préparation de quatre minutes. Aux yeux des réfractaires, le shikiri-naoshi du sumo apparaît bien plus banal que les prologues de combats de K1, où l'on trouve tout un langage peu fleuri et des visages mauvais. Le shikiri-naoshi irrite considérablement les jeunes. Il est sous-tendu par une religion qu'ils ne comprennent qu'à peine, si tant est qu'il y croient tout simplement, et est adouci par un contrôle des émotions qui leur rappelle plus les principes d'une éducation rigide et conformiste que le plaisir sans limites qu'ils partagent avec leurs amis. Toutefois, on peut se poser la question : est-ce qu'un shikiri-naoshi d'une minute inciterait plus de jeunes à regarder le sumo ?



Je n'ai pas encore trouvé de proposition qui fasse autant rire les shinjinrui. « Ca pourrait marcher », selon le témoignage de Yu, une étudiante en langues étrangères de Tokyo, tout en contrôlant ses gloussements « mais les lutteurs ont besoin de temps pour se concentrer et créer une atmosphère ». Kentaro, un autre étudiant en langues, renchérit. « On ne peut pas avoir un shikiri-naoshi d'une minute. C'est une chose importante dans la performance des lutteurs ». Kentaro ne dit pas que c'est une chose importante pour lui, toutefois. Tout comme Yu, il est convaincu que la vieille génération a le droit d'apprécier ses shikiri-naoshi et que ce droit n'a pas à être contesté par les shinjinrui. Bien entendu, la notion selon laquelle les étrangers n'ont pas à influencer les natifs a toujours sous-tendu le Japon depuis des siècles. Mais le sumo du 21ème siècle devrait voir cette conception avec inquiétude. Kentaro, Yu et beaucoup d'autres de leurs contemporains sous-entendent souvent que l'accroissement de leur intérêt pour le sumo ne peut se faire seulement si le plaisir de leurs anciens à contempler ce spectacle est préservé, et qu'ils se résigneraient plutôt à détester le sumo que de risquer de s'opposer à leurs aînés. Le sumo ne verra jamais venir à lui des hordes de jeunes admirateurs tant que ce sentiment perdurera.

Le sumo doit plutôt démontrer aux shinjinrui que leurs intérêts ne sont pas à l'opposé de ceux des fans les plus âgés, et doit faire comprendre que le shikiri-naoshi offre quelque chose à tous. Tandis que les fans âgés en apprécient chacun des aspects, les jeunes sont particulièrement impressionnés par les expressions sur les visages des lutteurs quand ils s'affrontent du regard. Les plus vieux peuvent détester le regard menaçant d'Asashoryu dans sa préparation d'avant combat, mais les plus jeunes vont le trouver intriguant et amusant. Ils feront tout un brouhaha lorsque les lutteurs se frappent sur tout le corps et seront curieux de savoir quelle

proportion de cette force pourra être employée face à l'adversaire. Ils mourront d'envie de savoir ce que les lutteurs auraient envie de se dire, s'ils en avaient l'autorisation à la manière d'une conférence de presse du K1. Bref, il faudrait minimiser l'aspect religieux à l'égard des shinjinrui, au profit d'une mise en valeur de la tension et de la guerre mentale. Il est hors de question de raccourcir de quelque manière que ce soit le shikiri-naoshi. Les fans les plus anciens réagissent déjà avec colère quand les retransmissions de la NHK substituent au shikiri-naoshi des reportages et des interviews.

En Occident toutefois, le sumo doit adapter ses rituels au type de public qu'il veut attirer. S'il cherche l'adhésion de ceux qui sont attirés par tout ce qui est oriental, un shikiri-naoshi de quatre minutes est parfait. Si, d'un autre côté, il cherche à gagner les cœurs de ceux qui sont purement intéressés par le combat, un rituel raccourci est fortement conseillé. Le shikiri-naoshi en version intégrale a remporté un franc succès devant les 11.000 spectateurs du Royal Albert Hall, dont la plupart avait connu le sumo en suivant les retransmissions de Channel Four. Le succès a été identique face à la majorité des supporters du Grand Sumo de Las Vegas en 2005. A l'inverse, quand la fédération américaine du World Wrestling Entertainment a eu l'ambition de mettre en scène un combat de sumo impliquant Akebono devant 20.000 fans de lutte pro avides d'étranglements et de soumissions, même une minute de jeter de sel a fait l'objet de risées. En revanche, un public avec un état d'esprit analogue, venu pour voir le US Sumo Open de 2006 a été agréablement surpris de constater que le sumo amateur ne demande à ses combattants que d'à peine plier les genoux et de frapper leurs mains avant de lutter. Tant que certains éléments du rituel demeurent – même s'ils ne sont qu'en filigrane – le sumo peut à la fois respecter la tradition tout en trouvant des fans dans de nouveaux territoires.

La concurrence du K1



L'entreprise de réhabilitation du sumo vis à vis des jeunes a été véritablement rendue plus difficile le 31 décembre 2003. En cette nuit de la Saint Sylvestre, pratiquement la moitié du Japon a vu un ancien yokozuna, Akebono Taro, se faire matraquer par Bob Sapp lors d'un combat de K1.

Il est impossible de sous-estimer l'impact de la chute douloureuse d'Akebono sur les impressionnables shinjinrui japonais. Sapp est devenu un personnage culte à leurs yeux après avoir prêté sa personnalité charismatique pour une série de pubs télévisées. On le voit comme un symbole de la modernisation, tandis que l'histoire d'Akebono le range au côté des forces de la tradition. Les shinjinrui y ont vu non seulement une victoire de la modernité, mais aussi un combattant somme toute moyen de K1 battre un yokozuna, le symbole de l'invincibilité du sumo. Leurs doutes sur le fait que les sumotori ne soient plus les plus forts guerriers du Japon en ont été spectaculairement renforcés, tandis que le yokozuna dohyo-iri – dont le but est de dépeindre le yokozuna comme une personnification incarnée de la magnificence – est menacé de n'être vu que comme un petit moment de bravache.

Kenji, le petit jeune enrobé de Tokyo, parle pour la plupart de ses pairs quand il dit : « Je n'aime pas Akebono comme combattant. Il est seulement lourd. Aucune force. Aucune technique non plus ». D'autres adolescents rient simplement quand ils entendent les mots de « Akebono » et « K1 » dans la même phrase. Michiko, la jeune femme de Toyama, essaie gentiment de défendre le rang de yokozuna à la lumière de la chute de Akebono. « Un yokozuna est juste… Dieu ! » s'exclame-t-elle. « [mais] on a regardé le combat de K1 et il n'était plus un yokozuna. Je ne peux avoir de respect pour cela ». Elle implique que si Akebono – ou en fait n'importe quel yokozuna – avait combattu Bob Sapp comme un yokozuna, il l'aurait emporté. Il est vrai que lorsque Akebono a affronté Bob Sapp, il n'était pas au mieux de sa forme. Mais malheureusement pour le jugement de Michiko, un Akebono dans une forme bien meilleure a toutefois disputé depuis huit combats de K1 et il n'a triomphé que dans un seul d'entre eux. Dans sa quête courageuse pour devenir le premier yokozuna à se confronter – et à l'emporter – face aux pratiquants d'autres disciplines d'arts martiaux, il a en fait tristement exposé les limites du sumo. Le sumo interdisant les poings fermés, les

sumotori sont incapables de s'entraîner à encaisser les frappes au visage, ce qui les place d'emblée dans une posture très défavorable sur un ring de K1. A chaque fois qu'un sumotori verse le sang et va au tapis suite à une frappe (et Akebono n'est pas le seul ancien sumotori a avoir souffert ce destin), les conceptions stéréotypées des shinjinrui sur d'élégants et musculeux athlètes de K1 opposés à des sumo rondouillards et patauds s'en voient renforcées de la manière la plus flagrante. Pour relativiser de telles conceptions, la NSK doit adopter la stratégie suivante. Elle doit simplement mettre l'accent sur les années d'entraînement requises par un sumotori pour devenir un athlète exceptionnel de makuuchi. Elle doit ensuite rappeler aux shinjinrui qu'il faut également des années d'entraînement aux athlètes du K1 pour maîtriser leur art martial. Elle doit expliquer avec modestie, concernant la défaite d'Akebono, que quiconque quitte brutalement un art martial pour un autre doit s'attendre à plus que quelques semaines d'entraînement avant de se défaire d'un adversaire expérimenté. Bien plus important, elle doit mettre l'accent sur le fait que les inconvénients qu'Akebono a eu à faire face en K1 auraient leur pendant si Bob Sapp décidait subitement de faire du sumo.

Ironie du sort, Sapp avait plaisanté avant son combat en proposant que celui-ci se fasse « suivant les règles du sumo ». Si l'ancien yokozuna l'avait pris au mot, il aurait sans doute changé les sentiments de quelques shinjinrui sur les sumotori. Peut-être la NSK devrait-elle prendre le bluff de Sapp au mot et lui offrir une place dans une heya à tout lutteur de K1 qui le voudrait. Le sumo pourrait sans doute en générer un intérêt supplémentaire dans la perspective peu probable qu'un athlète de K1 relèverait le gant.

Cet article n'est qu'une introduction au S.O.S. Dans le prochain numéro de SFM, nous nous attarderons sur le malaise des jeunes vis à vis des personnalités du sumo, et verrons si plus de jeunes Japonais regarderaient le sumo si celui-ci produisait un yokozuna japonais, offrait aux femmes un rôle plus important, ou permettait aux sumotori de montrer plus d'émotions.

Dans la seconde partie de ce triptyque, Chris Gould étudie les difficultés qu'ont les jeunes Japonais à s'identifier avec les personnalités du sumo, et évalue les manières dont le sumo pourrait venir à bout de ces difficultés.

Le 22 janvier 2006, le célèbre club de football de Manchester United défait son rival ancestral de Liverpool grâce à un but à la dernière minute. Euphorique, le défenseur de MU Gary Neville ne parvient pas à garder sa maîtrise et célèbre de manière très provocante la victoire devant les supporters de Liverpool. Dans un pays où les autorités vivent en permanence dans la peur de débordements de foule, les actes de Neville sont considérés avec colère, et il se voit sévèrement réprimandé. Mais la réponse énervée de Neville à cette action révèle alors la façon dont les footballeurs et leurs supporters, dans une large mesure, considèrent les manifestations d'émotions pures. « Est-ce qu'ils veulent un jeu de robots ? », demandera-t-il aux autorités du foot.

Les paroles de Neville sont particulièrement adaptées au sumo actuel. Ils sont sur toutes les lèvres des *shinjinrui*, la « nouvelle race » des moins de trente ans, quand ils regardent leur sport « national ». Les paroles colériques de Neville leur conviennent, et ils s'identifient pleinement avec les footballeurs, les athlètes du K1 ou les catcheurs qui en sont friands. Ils sont par conséquent très frustrés par les *sumotori* qui sont tenus par convention de réfréner leurs émotions. Ils regrettent l'absence de spectacle quand un lutteur choisit de célébrer une victoire tendue en retournant gentiment vers son coin, ou quand son adversaire prend sa défaite avec une politesse incroyable et ne remet jamais en cause les décisions de l'arbitre.

Aux yeux des *shinjinrui*, une telle réserve émotionnelle ne fait que renforcer l'image qu'a le sumo d'un sport désespérément hors de portée du monde tel qu'ils le voient. Aussi triste que cela puisse paraître, les jeunes Japonais voient dans leur écrasante majorité le sumo comme une communauté surréaliste (si ce n'est cauchemardesque), peuplée de gens stupides et gros, contraints de prêter allégeance à une tradition *samurai* surannée, qui n'ont pas le droit de conduire des voitures, de mettre des habits « normaux » en public et de se marier sans le consentement de leur entraîneur. Les *shinjinrui* apparaissent convaincus que si les grands footballeurs et les personnalités des media doivent être révérés, les *sumotori* ne méritent que de la pitié ('les plus jeunes brossent le dos des plus anciens, non ?'). Ce sont ces conceptions que la NSK doit infléchir de toute urgence, si elle souhaite infirmer l'allégation selon laquelle le sumo est « un jeu de robots ».

Des problèmes de personnalité ?



Le manque d'émotions dans le sumo provoque bien plus d'ennui chez les *shinjinrui* que cela n'était le cas chez leurs parents. Tandis que pas mal de femmes de l'ancienne génération croient dans le sex-appeal des *sumotori*, les femmes plus jeunes voient les chairs flasques comme repoussantes. Alors que les *rikishi* peuvent sembler paraître de brillants symboles de puissance pour les plus vieux des hommes, ils sont des athlètes encombrants pour les plus jeunes qui vénèrent le K1 et le base-ball. Incapables de jauger les *sumotori* en terme de sex-appeal ou de puissance, et poussés en cela par des media de plus en plus obsédés par le credo de la Célébrité, les *shinjinrui* se sentent obligés de juger les *sumotori* sur leur personnalité. C'est donc en toute logique qu'ils se sentent peu inspirés par les brèves et monocordes réponses murmurées par les *rikishi* dans leurs interviews d'après combats, et dans le fait que les lutteurs négocient la plupart de leurs combats sans la moindre émotion. Ils trouvent également la situation comique quand les *sumotori* se retiennent, dans les rares occasions où leurs émotions les submergent, frappant le *dohyo* d'une manière idiote ou levant faiblement un poing en signe de victoire.

Fait révélateur, le sumotori de loin le plus populaire chez les *shinjinrui* est révéré non pas pour ses performances en tant que *sumotori*, mais plutôt en raison de sa personnalité sur le *dohyo*. Assez ironiquement cependant, c'est le lutteur qui ressemble le plus à un robot ! Presque tous les jeunes Japonais ont entendu parler de Takamisakari, surnommé Robocop en raison de sa démarche mécanique et de sa tendance à effectuer le *shikiri-naoshi* comme un robot déréglé. Peu importe pour les *shinjinrui* que Taka ne devienne jamais un grand ; le fait qu'il est bizarre sur le *dohyo*, qu'il écoute les Beatles chez lui, le rend suffisamment acceptable. Le deuxième rikishi le plus populaire chez les *shinjinrui* est Kotooshu, uniquement de par son beau visage que d'aucun ont comparé à celui d'un footballeur, David Beckham. Le troisième plus aimé (et aussi détesté) est Asashoryu, de loin le meilleur lutteur de son époque, mais souvent remarqué par les jeunes pour son comportement ombrageux. Pour reprendre les mots de Fumiko, 17 ans : « Je comprends pourquoi, quand Asashoryu montre des émotions, les jeunes se sentent proches de lui. Nous reconnaissons ses émotions ».

Malheureusement pour les *shinjinrui*, ces sentiments ne sont pas partagés au sein de la NSK, qui considère les émotions brutes comme incompatibles avec le code *samurai* du sumo, et de ce fait érige une autre barrière entre elle et les jeunes Japonais. Les *shinjinrui* considèrent les injonctions disciplinaires à l'égard d'Asashoryu pour ses manifestations d'émotions comme un affront à leurs propres valeurs. Ils en veulent également à la NSK de virer un lutteur – en l'occurrence Kotokanyu – pour avoir frappé de manière illicite un adversaire quand un footballeur ne reçoit qu'une courte suspension pour le même geste.



Pour s'attribuer les faveurs des *shinjinrui*, alors, le sumo doit expliquer en détails le raisonnement vertueux qui se trouve derrière cette maîtrise émotionnelle. Il faut commencer en expliquant que le *sumotori* ne s'abstient pas de célébrer une victoire ou de maugréer après une défaite parce qu'il est déficient émotionnellement. En fait, il suit scrupuleusement un passage du code du guerrier similaire à ce qui en est décrit dans le traité *Hagakure* : '*Il ne fait aucun doute que nous ne devons pas nous décourager, et si nous sommes très heureux il nous faut calmer l'esprit*'. En reportant ces sentiments au Japon moderne, la NSK doit surtout se concentrer sur la défaite en particulier. Elle devrait mettre l'accent sur les souffrances physiques qu'endurent les *rikishi* quand ils se voient projetés sur un sol de terre battue rigide, et devrait communiquer sur l'extraordinaire force de caractère qu'il faut pour ne simplement que grimacer et l'endurer. Ça doit devenir 'cool' d'être calme.

Aussi difficile que cela puisse paraître dans une société qui valorise de plus en plus l'image sur l'action, la NSK devrait valoriser le visage

impassible du *sumotori* comme un symbole d'héroïsme. N'est-ce pas avec un visage impassible que Chiyonofuji a enduré la mort subite de sa fille pour s'adjuger le *yusho* en juillet 1989 ? N'a-t-il pas été héroïque que Wakanohana I aille se battre stoïquement dans un tournoi juste après la mort tragique de son fils, ou que Tochinishiki s'en aille impassiblement remporter le combat du titre le lendemain de la mort de son père ? N'a-t-il pas été tout aussi héroïque de voir Musashimaru entrer dans ses derniers combats sans l'usage de sa main droite blessée, ou de voir Onokuni ne grimacer que légèrement en s'inclinant après un combat, en dépit d'une hanche blessée ? N'est-il pas incroyable que Taiho ne se soit pas plaint lorsqu'une mauvaise décision arbitrale mit fin à sa série de 45 combats victorieux, et qu'il se soit reproché à lui-même d'avoir choisi une mauvaise tactique ? Avec des exemples aussi forts, la NSK peut proclamer avec fierté que derrière la réserve des personnalités du sumo, il y a beaucoup de choses qui forcent le respect.

Plus hardi, la NSK devrait penser à laisser filtrer que, en dépit des apparences sur le *dohyo*, les jeunes *deshi* ont plus en commun avec les *shinjinrui* que ceux-ci ne peuvent le croire. Les entraîneurs de sumo pensent tous que les jeunes novices d'aujourd'hui s'entraînent moins que leurs prédécesseurs d'il y a vingt ans. De temps en temps, leurs commentaires filtrent dans les media (comme ceux de Taiho en 2005) et sont interprétés par les *shinjinrui* comme des attaques de leurs valeurs par de vieux croûtons. Toutefois, en les tournant sous le bon angle, ces commentaires pourraient toucher les *shinjinrui* sous des titres comme « nos jeunes *deshi* sont juste comme vous ». Si l'on combine cela avec les coups de sang des *oyakata* qui se plaignent de ce que les jeunes *deshi* « n'ont plus le respect des anciens », les jeunes du Japon peuvent voir que leur amour de l'individualité et de la rébellion est sans aucun doute partagé par les *sumotori* novices. La NSK devrait expliquer que, contrairement aux croyances en vigueur, les *sumotori* – surtout les plus anciens – ont une vie sociale ! La NSK doit expliquer que sa mission n'est pas de transformer en zombies des jeunes à l'esprit libre, mais d'encourager ces hommes à se conformer à un code de comportement particulier. Il faut souligner qu'aucun jeune *deshi* ne peut être forcé de s'y conformer, que la porte de sortie est toujours ouverte à ceux qui ne peuvent satisfaire aux attentes du sumo. De fait, chaque année, pas mal de *sumotori* (parfois de haut rang, comme Futahaguro) quittent la NSK pour cette raison. Ceux qui embrassent le sumo dans tous ses aspects méritent le respect rien que pour cette raison.

Les jeunes Japonais, qui se battent contre la retenue émotionnelle plutôt qu'ils ne s'en moquent, doivent reconnaître que les *sumotori* ne sont pas une race extraterrestre de renégats sociaux, mais des *shinjinrui* eux-mêmes qui ont, par choix en grande partie, changé leur comportement pour adhérer au système. Cela devrait être considéré, sinon totalement 'cool', au moins respectable par une population de jeunes Japonais qui préféreraient voir le système altéré pour leur convenir.

Et l'Occident ?



Le sujet des personnalités deviendra particulièrement important si le sumo décide d'élargir sa base de fans en en appelant aux non-Japonais. Bien qu'il y ait beaucoup de convertis occidentaux qui révèrent la tradition du sumo, le Dr Lyall Watson ne parle pas pour tout le monde quand il dit : « Nous ne voulons pas que le sumo devienne de la lutte ». Un des points les plus remarquables du Sumo Open de 2006, par exemple, a été quand la foule – la plupart des non-initiés – s'est excitée à des moments assez similaires à la lutte occidentale, comme quand le Bulgare Stilian Georgiev a contesté de façon théâtrale une décision arbitrale.

Georgiev, pour qui de telles attitudes sont monnaie courante, est un militant ardent du sumo d'émotions. « Oui, je veux plus d'émotions dans le sumo », m'a-t-il dit. « Quand je gagne, je frappe l'air et saute partout. Je *veux* faire cela. Et une fois, après avoir perdu, j'ai pété une chaise ». Agé de moins de trente ans, Georgiev comprend parfaitement pourquoi des Japonais du même âge se moquent des *sumotori*, et est impressionné par le fait que l'un de ses

puissants ancien partenaire d'entraînement, l'ozeki Kotooshu, s'est adapté aux normes de comportement du sumo. Cela paraît l'énerver que Kotooshu – ou Kaloyan, le nom sous lequel Georgiev le connaît – ait vu sa personnalité changer dans l'environnement professionnel. « Kaloyan était toujours drôle avant, mais maintenant il est bien plus sérieux ». Cela dit, il admire les *sumotori* professionnels qui demeurent stoïques alors qu'ils se font frapper continuellement par la cane de bambou d'un *oyakata* (il insiste sur le fait qu'il rendrait tout simplement les coups).

Les *sumotori* professionnels ont fini par reconnaître qu'il y a un besoin de satisfaire les goûts occidentaux pour les émotions dans le sport. En conséquence, ils surjouent le *shikiri-naoshi* (par exemple avec de lourds regards) quand ils sont en tournée à l'étranger. Cela dit, les *rikishi* ne doivent pas se sentir contraints de montrer leurs émotions. La NSK doit plutôt diviser des tournées à l'étranger en deux parties. La première devrait inclure 45 minutes de *jungyo* (entraînement) permettant de l'animation entre les *sumotori*, voire même du *hana-zumo* (sumo comique). La deuxième partie devrait viser à imiter l'environnement d'un *basho*. De cette manière, plutôt que de se télescoper, les aspects « spectacle » et « professionnel » des *sumotori* sont séparés, et offrent à l'assistance une vue plus précise des multiples facettes des personnalités du sumo.



Des femmes ennuyées ?

Le sumo professionnel n'est pas l'environnement le plus adapté aux femmes. Sa déférence aux principes de la religion Shinto implique l'adhésion à la croyance selon laquelle le sang des règles menstruelles est un signe d'impureté. En conséquence, comme tous les dohyo professionnels sont consacrés lors d'une cérémonie Shinto, les femmes n'ont jamais été autorisées à mettre le pied sur l'un d'entre eux. Ce sujet cache hélas le fait que le sumo est empli de femmes au rôle important connues sous le nom *d'okamisan* (les femmes des *oyakata*), qui prennent en charge beaucoup des tâches administratives des heya. Si aucune femme interviewée n'a jamais déclaré avoir été dégoûtée par l'attitude du sumo envers les femmes, beaucoup ont exprimé leur réprobation envers le statu quo.

Si les femmes les plus âgées peuvent s'en moquer, les femmes *shinjinrui* restent de marbre face à l'attitude du sumo envers la première gouverneur d'Osaka, Fusae Ota, qui milite sans relâche pour recevoir la permission de la NSK de remettre un prix au vainqueur du tournoi d'Osaka. Quatre années durant, la NSK a été tiraillée entre casser une tradition gouvernementale de 47 années ou de casser une tradition Shinto, et a toujours fini par favoriser cette dernière. Malgré tout, la « question Ota » n'a pas disparu, et pas mal de fans ont été sondés lors du basho de novembre 2004 (même si c'était par le biais de questions indirectes assez risibles).

Il est de fait vrai que les femmes d'âge plus mûr, entichées des jeunes *rikishi*, se détournent en général des débats de subordination. Comme l'explique Liliane Fujimori, « elles ne se sentent pas moins bien traitées que les hommes. Elles trouvent tout à fait normal de ne pas monter sur le *dohyo* et elles n'osent pas prétendre qu'elles peuvent rivaliser physiquement avec la puissance physique des grands combattants ». Mais malheureusement pour le sumo, rien ne prouve que les plus jeunes femmes aient la même attitude. Les femmes *shinjinrui* pensent qu'elles sont destinées à être plus indépendantes financièrement que leurs mères. Elles sont convaincues que le sexisme dans la société japonaise a diminué au cours de leurs vies, et semblent ne pas être prêtes à endurer passivement les discriminations, en particulier dans le domaine du sport. « Je sais ce que c'est que d'être une femme dans un sport dominé par les hommes » me dit une confiante jeune fille de 16 ans, sous les hochements approbateurs de ses pairs. « Je pratique le *shorinji-kempo*, et c'est dur. Les garçons se moquent de moi et je ressens cette discrimination ». Ce changement d'attitude sociale est un mauvais présage pour le sumo actuel, ce que décrit parfaitement Naomi, qui a la vingtaine. « Quand des femmes comme ma mère et ma grand-mère cesseront de regarder le sumo, comment le sumo les remplacera ? Comment le sumo expliquera aux femmes qu'elles doivent adorer un sport qui les tient en subordination ? ». Comme Tomoko, une adolescente, l'ajoute « Les vieilles aiment les chairs, mais les jeunes trouvent le mawashi boudinant et ringard ».

La NSK ayant sans doute besoin de dizaines d'années pour modifier sa position, une solution plus rapide au

problème pourrait être trouvée dans le sumo amateur. Libéré des contraintes de la religion Shinto, le sumo amateur envahit le Japon avec la Fédération féminine en avril 1996, avec ses compétitrices attachant leur mawashi autour de leur body. Le sumo amateur féminin est désormais un mouvement planétaire qui engendre de nouvelles stars et vise à attirer de nouvelles fans.



L'une de ces nouvelles stars est Hiroko Suzuki, la poids moyen surdouée qui a remporté deux médailles d'or à l'Open des Etats-Unis de 2005. Quand elle était *shinjinrui*, Hiroko maîtrisait plusieurs sports, y compris le judo et le foot américain, et elle fait désormais la promotion du sumo dans l'esprit *shinjinrui* : « Je suis entrée dans le sumo pour y promouvoir la place de femmes. Il faut qu'on ait plus de lutteuses pour accroître la popularité du sumo. J'espère que d'autres femmes vont m'aider à développer le sumo féminin ». L'avancée des femmes dans le sumo, nous dit Hiroko, doit être effectuée avec soin. « Il faut noter que le sumo a une longue histoire et un rôle décisif dans l'histoire du Japon. Nous devons prendre du temps et faire beaucoup d'efforts, et conclure de grands accords avec le sumo professionnel si nous souhaitons que les femmes soient un jour autorisées à monter sur un *dohyo* professionnel ». Pour l'instant, elle cherche surtout à attirer les foules, et trouve sans aucun doute ironique que le sport qui a passé un jour une Loi de Prohibition des femmes est maintenant prêt à supplier le soutien des femmes.

Le recrutement de femmes pour son soutien n'est pas aidé par les nombreuses histoires développées par les tabloïds concernant les *sumotori* et leurs romances ratées. De telles histoires ne font qu'ajouter à l'hostilité des femmes envers les personnalités du sumo, et elles prennent souvent fait et cause pour les petites amies des lutteurs. Presque toutes les *shinjinrui* de plus de vingt ans se souviennent de la rupture en 1993 de Takanohana avec son amoureuse, la star de cinéma glamour Rie Miyazawa. La conclusion que les jeunes, garçons comme filles, en ont tiré était que : Rie (la *star*) était plus cool que Taka (le *sumotori*) ; que Taka (le *sumotori*) ne méritait pas Rie (la *star*) ; et que la rupture était entièrement de la faute de Taka (le *sumotori*). Bien que l'affaire Rie ait soulevé des questions sur le traitement des femmes dans le monde du sumo, les femmes *shinjinrui* ont apparemment ignoré celles-ci, se forgeant au lieu de ça l'opinion que les *sumotori* sont des personnalités arrogantes et que les *stars* valent mieux qu'eux.

Le rôle des femmes mérite un article à lui seul (peut-être un jour dans ces colonnes). Pour l'instant, si des stratégies marketing plus générales échouent, les *shinjinrui* femmes se révéleront extrêmement difficiles à recruter, sauf si le sumo professionnel renforce ses liens avec le sumo amateur ou, peut-être – même si ça paraît impensable – s'il réévalue ses liens avec le shintoïsme.



L'attente d'un Yokozuna

Le 21 mars 2005, le plus célèbre des fans du sumo dans le monde, le président français Jacques Chirac, a gagné une popularité encore plus grande au Japon que dans son propre pays en déclarant : « J'espère que le prochain Grand Champion sera Japonais ». L'absence d'un yokozuna japonais est le seul sujet qui réunit les amoureux du sumo et ses contempteurs. Même les *shinjinrui* qui détestent le sumo admettent que, en dépit de leurs difficultés à s'identifier avec les personnalités du sumo, ils seraient heureux de s'identifier à un Japonais yokozuna.

Et ça se comprend. En tant qu'Anglais, je peux affirmer que les nations n'ont aucun plaisir à avoir leurs représentants sportifs rituellement humiliés. Hélas, depuis le déclin de Takanohana II en 2001, cette humiliation est le lot des *sumotori* et des spectateurs. Le Hawaïen Musashimaru a dominé 2002, avant que le Mongol Asashoryu n'atteigne des sommets inégalés, remportant sept tournois consécutifs et battant le record

du nombre de combats remportés dans une année calendaire (84/90). Avec les meilleurs lutteurs japonais qui n'offrent qu'une résistance médiocre, les *shinjinrui* se sont trouvé une nouvelle excuse pour décrier le sumo, avec des commentaires tels que celui de Keisuke, 24 ans : « C'est ennuyeux maintenant. Il n'y a pas de yokozuna japonais et les ozeki ne valent rien ». D'autres jeunes, comme Kentaro, 25 ans, mettent un côté étonnamment cocardier dans leurs commentaires : « Ce n'est absolument pas un commentaire raciste, mais c'est une grande honte pour notre sport national, notre sport traditionnel, de ne pas avoir de yokozuna japonais. Au fond de nous-mêmes, nous ressentons le besoin de dominer notre sport national ».

La journaliste de sumo Michiyo Ishida est conscient que le sumo a besoin d'un héros local pour raviver le soutien de toutes les tranches d'âge : « Jusqu'à ce que Wakanohana et Takanohana se soient retirés [en 2001 et 2003], le sumo bénéficiait d'une large audience dans toutes les tranches d'âge. Aujourd'hui nous n'avons plus de superstars comme Taka et Waka, donc le public a perdu son intérêt pour ce sport ». En janvier 2006, l'ozeki japonais Tochiazuma a donné de la consistance aux remarques de Ishida en combattant comme un yokozuna et en attirant ainsi des foules de spectateurs au Kokugikan. Toutefois, l'analyse d'Ishida est remise en cause par maints *shinjinrui* pour qui la popularité du sumo déclinait déjà bien avant l'*intai* de Taka et Waka. L'analyse ne parvient pas non plus à expliquer la brève remontée de popularité quand un lutteur non-Japonais, Kotooshu, parvint à deux doigts de remporter le yusho en septembre 2005.

En conséquence, et en l'absence de candidat japonais crédible à la *tsuna*, certains observateurs pensent que le sumo ne doit pas chercher désespérément un yokozuna japonais, mais plus simplement des *personnalités* qui incarnent l'excellence. Pour reprendre les mots de Fujimori : « Le sumo est un spectacle, et le plus important est qu'il doit tourner autour de combattants qui ont une personnalité – tous étant surpuissants – et suffisamment de charisme pour mobiliser l'intérêt du public. Il n'est pas absolument nécessaire que ces combattants soient yokozuna, mais ils doivent inspirer le respect et combattre avec intensité ».

Elle est loin d'être la seule à penser que le sumo actuel est parfois terni par le combat défensif, qui est considéré comme ennuyeux même par les fans les plus accrochés. Cette vision des choses implique qu'un *rikishi* doit imposer le respect en avançant et en attaquant, sans craindre le résultat, et qu'on doit recentrer le débat sur les sujets abordés au premier numéro de cette étude.



Des personnalités agressives et sans peur sur le *dohyo* ne peuvent se façonner qu'avec la plus extrême préparation physique et mentale au sein des *heya*, selon le Dr Lyall Watson, qui maintient que : « L'avenir du sumo dépend entièrement d'un retour au sumo classique. Ce qu'il nous faut est un nouvel âge d'or, avec des entraîneurs et des lutteurs qui en reviennent aux principes fondamentaux, et des *rikishi* qui soient à fond dans leur art ». A une époque où les *shinjinrui* demandent explicitement à ce que le sumo se modernise, une réaffirmation des valeurs traditionnelles semble un pari risqué. Si le sumo doit adopter cette stratégie, il devra trouver un équilibre entre ce retour vers le passé et les initiatives de modernisation évoquées dans les autres sujets. En ce moment, le sumo souffre indiscutablement d'un gouffre majeur entre ses valeurs et celles des *shinjinrui*. A la poursuite d'objectifs totalement opposés, la NSK et les *shinjinrui* ont des conceptions aux antipodes. Plus ils resteront sans se poser de questions, plus le sumo y perdra.

Ayant brièvement exploré les barrières psychologiques et émotionnelles que les *shinjinrui* rencontrent pour aimer le sumo, nous nous tournerons vers les barrières structurelles dans la dernière partie de notre étude. Nous verrons si les tickets ne sont pas trop chers et difficiles à acheter, si les tournois se tiennent dans des villes trop peu nombreuses, si le système des jungyo a besoin d'être réformé, et si la NSK devrait plus s'impliquer dans le sumo amateur.

10 janvier 2007. Une autre journée en pleine semaine, un autre Kokugikan à peine à moitié plein. Un Anglais abattu, qui s'est brièvement absenté de l'enceinte pour une photo, ne parvient pas à cacher ses sentiments quand il est accueilli par son placeur favori. « Konde imasen, ne ? » (Foule, y a pas, hein ?), déplore

l'Anglais, dans un japonais que l'on décrira gentiment de 'petit nègre'. Un oyakata qui se trouve tout près, et que ça démange visiblement de briser la monotonie du code de conduite, entend ma remarque et offre une réponse. « Attendez ce week-end. La foule viendra », me traduit le placeur.

Effectivement, le week-end arrive et les foules avec ; les bannières man'in rei (guichets fermés) sont hissées le samedi et le dimanche suivant. Mais le doute continue à s'immiscer dans mon esprit. Je passe une bonne partie de la huitième journée à me demander tout simplement comment la NSK, qui comprend une liste de salariés englobant des centaines de lutteurs, oyakata, officiels, guides et manœuvres, peut demeurer solvable avec une moyenne de spectateurs de 6000 personnes. Si un club de foot, de cricket ou de rugby, ou même de tennis, devait se trouver dans une situation identique, elle ferait faillite en moins d'un mois. Le soutien financier vital des koenkai, kanemochi et autres sponsors officiels me saute désormais aux yeux, aussi bien que les limites supposées de ces mécènes à tirer d'affaire le sumo. Je ressens tout simplement que la vie serait bien plus simple pour la NSK si toutes les places lors des tournois étaient vendues.

Au cœur de la question de la désaffection du public, bien sûr, il y a les jeunes Japonais. Bien que le terme de 'shinjinrui' ('nouvelle race') ait fini progressivement par disparaître de la phraséologie sociale du Japon, je me suis permis de l'appliquer aux jeunes Japonais d'aujourd'hui car leur point de vue est sans conteste différent de celui des anciennes générations. Les deux numéros précédents ont abordé pas mal de théories sur les raisons pour lesquelles les shinjinrui s'intéressent si peu au sport national japonais, mais ne se pourrait-il pas tout simplement que de simples barrières structurelles (financières, géographiques, logistiques et d'organisation) soient la raison qui empêche les shinjinrui d'entrer dans la danse ?

Des tickets d'entrée trop chers ?

« Ce n'est pas que je ne veux pas venir voir du sumo » me dit Hiroshi, un personnel embarqué de 25 ans. « J'admets qu'il est difficile de se rendre aux combats en journée, mais ce qui m'en empêche le plus est le prix ».



Mes entretiens avec les shinjinrui me confirment qu'en la circonstance Hiroshi parle pour bon nombre de ses pairs. La raison la plus usuelle pour laquelle les jeunes ne vont pas voir le sumo est le coût du billet d'entrée. Pour reprendre les mots de la journaliste Liliane Fujimori : « les prix sont plutôt élevés, et… les personnes de revenus modestes n'auront, cela ne fait pas de doute, pas la chance de voir du sumo sur place et se contenteront des retransmissions télévisées ».

Le ticket le moins cher pour un basho à Tokyo est le 'pass journalier', dont le prix tourne autour de ¥ 2.100 (€13). Toutefois, peu de shinjinrui sont prêts à faire la queue dès 05h45 pour décrocher l'un des 500 pass vendus quotidiennement, surtout pour la maigre récompense d'un siège en arrière salle. La gamme de prix suivante pour des tickets est à ¥3.600 (€23), et donne à l'acheteur un ticket placé juste deux rangées plus près de l'action que le 'pass journalier'. La vue de ces sièges est assez satisfaisante, mais si un jeune n'envisage de ne regarder deux heures à regarder la makuuchi, les tickets à ¥3.600 représentent une sortie plutôt onéreuse.

Pour être sûr qu'un sumotori pourra entendre leurs cris d'encouragement, les jeunes doivent parvenir à acquérir un masu-zeki, un box de quatre zabuton dans le premier tiers du stade. Malheureusement, toutefois, c'est le masu-zeki qui est à l'origine du sentiment chez les jeunes que les prix du sumo confinent à l'extorsion. Le prix moyen d'un box est de ¥40.000 (€250), ce qui revient à €63 par personnes, un tarif que bien des jeunes de moins de trente ans ont autant de chance de pouvoir payer qu'ils n'en ont de trouver trois amis pour venir avec eux au sumo.

Lors des deux dernières fois où j'ai pu m'asseoir dans les masu-zeki, un rapide aperçu de mes voisins m'a montré que ces box attirent des gens d'un certain milieu. Ma collègue, une élégante dame dans sa soixantaine habillée d'un kimono, était mariée à un grand dirigeant de société. Le couple accompagné d'amis sur ma

droite avait vécu deux ans en Angleterre dans le cadre du travail de haut niveau du mari. Le lendemain, un couple bien mis, entre deux âges, et accompagnant une grand-mère férue de sumo, derrière moi, tandis que sur ma droite, quatre businessmen en complet veston s'amusaient (et m'ont donné le sentiment que les dernières 90 minutes d'action à elles seules valaient la dépense). Les occupants de masu-zeki seront bien plus dans la cinquantaine que dans la trentaine, et il est presque certain qu'ils rassembleront des gens de la classe des salarymen ou au-dessus. Bref, ce profil est à des années-lumière de celui d'un furita de 25 ans au revenu modeste.

Il est par conséquent d'une importance vitale pour la NSK de rappeler aux shinjinrui que bien que les masu-zeki sont chers, ils ne sont en fait pas hors de portée. La NSK doit répéter que les journées débutent à 08h30, bien avant que l'on ne fasse même chauffer les caméras, et devrait conseiller aux jeunes de se faire 'une journée sumo' (généralement le week-end) quand ils se rendent au stade de sumo. La NSK doit rappeler sur la place publique le fait que la plupart des spectateurs n'arrivent pas avant 14h00, et que les jeunes qui ont acheté des tickets moins chers peuvent parfaitement emprunter les masu-zeki jusqu'à la venue de leurs propriétaires légitimes. Bien qu'ils ne pourront être tout proches des Asashoryu ou Kotooshu, les jeunes acheteurs de tickets pas chers peuvent toujours avoir un avant-goût de l'excitation qui vient d'être assis très près d'un combat de jonokuchi, jonidan ou de sandanme, et ils peuvent prendre de superbes photos.

La NSK doit aussi étendre son système de 'pass journalier' pour traiter le problème de la sous-affluence les jours de semaine. Il a été bien triste de noter que la magnifique victoire de Dejima sur Asashoryu, l'une des plus grosses surprises en basho de ces cinq dernières années, n'a été vue que par à peine 4000 personnes lors de la troisième journée du Hatsu. Ayant conscience des ventes très faibles de billets, la NSK aurait du placer tous les billets de la troisième journée en vente à des prix sacrifiés dès la fin de la deuxième journée. Le bureau des ventes aurait du ouvrir ses portes durant une heure et demie après six heures du soir, dans l'espoir d'allécher les fans qui n'étaient venus que pour la deuxième journée, mais pourraient se voir tentés par des prix sacrifiés pour la journée suivante. Ce type de tarif aurait pu continuer alors de neuf à seize heures jusqu'à ce que les sièges soient remplis.

Il y a, bien entendu, deux problèmes qui apparaissent avec cette approche. Premièrement, les consommateurs avisés pourraient tout simplement ne jamais acheter leurs tickets à l'avance dans l'espoir d'obtenir à chaque fois des réductions. Cela pourrait causer une perte de revenus pour la NSK et pas mal de cauchemars logistiques engendrés par les venues en masse d'acheteurs de dernière minute venus au Kokugikan. La NSK pourrait résoudre ce problème en décrétant que les tickets à prix réduit ne son valables que pour la journée entière, laissant une raison aux aficionados de les acheter à l'avance. Le second problème est que la NSK pourrait voir dans des tickets à tarif réduit l'admission gênante d'une baisse de popularité du sumo. Elle doit donc réfléchir pour déterminer s'il n'est pas plus embarrassant de voir des sièges vides que de trouver des solutions pour les remplir.

Accessibilité ?



Même si l'on rend le prix des tickets plus attractif, certains jeunes se plaindront encore de ce que le sumo n'est pas assez accessible. « Les basho ne se déroulent jamais là où je vis », est une rengaine bien connue.

Depuis longtemps, le sumo a cherché à rectifier une telle perception au travers du programme de jungyo, qui emmenait les plus grands sumotori dans des villes lointaines entre les basho, et s'assurait que les tournois d'exhibition de dérouleraient à des endroits qui ne pourraient jamais caresser l'espoir de voir un tournoi de sumo. A la grande époque, les jungyo faisaient salle comble pendant des journées entières et ravivait sans conteste des soutiens lointains au sumo. Mais ces dernières années, il semble que la demande pour des jungyo de soit tarie. L'exemple le plus tristement frappant en est la fin de la tournée jungyo de Sapporo, qui rassemblait les foules durant quatre journées consécutives, mais lutte désormais pour vendre tous les tickets d'un évènement désormais réduit à une

journée. Bien que de nombreux oyakata se soient vus demander, à diverses époques, de revoir le système, et qu'il semble qu'en 2006 plus de jungyo se soient déroulés, la question demeure de savoir si les jungyo sont le meilleur moyen d'amener les masses vers le sumo.

Pour être on ne peut plus clair, on doit continuer à faire venir les jungyo partout où ils restent populaires. Quand il s'agit de convaincre qu'on est un investissement rentable de temps et d'argent, il n'est pas de meilleure arme que le contact personnel. Toutefois, la véritable force de la NSK réside dans le contact très proche, et doit impérativement faire l'objet d'une publicité active.

Sa première force – la possibilité de voir de l'action en gros plan pour quiconque arrive tôt – a déjà été abordée ici. Le deuxième atout réside dans l'accessibilité des lutteurs eux-mêmes. Globalement, le sumo professionnel n'a pas une mentalité de forteresse assiégée comme, par exemple, le cricket international ou la Première Ligue de Foot anglais, ce qui a pour conséquence des sessions d'entraînement de stars à huis clos, parfois même derrière des portes blindées. Dans le sumo, pour autant que la heya ne soit pas empêtrée dans des problèmes financiers, ou minée par des conflits internes, ou encore qu'elle n'ait pas digéré de vieilles expériences déplaisantes avec des visiteurs ou des étrangers, les jeunes auront une possibilité optimum d'être à proximité de leur rikishi favori. Si un shinjinrui téléphone à la heya la veille, ou demande gentiment et en personne, il aura la possibilité de s'asseoir tout près de ses héros du sumo pendant plusieurs heures lors d'un asageiko, et aura sans doute l'occasion de leur parler ou de leur demander une photo (lors de tournois amateurs, il est encore plus facile d'aborder et de photographier les stars). Même si une heya proscrit l'asageiko aux spectateurs, les lutteurs de divisions inférieures et d'anciennes gloires du sumo peuvent être aisément aperçus dans les couloirs du Kokugikan, souvent en train de faire la queue dans un des nombreux snacks du complexe. Il est plus avisé d'approcher ces personnes par l'entremise de quelqu'un qui les connaît, mais même si cela n'est pas possible, certains anciens sumotori engageront avec plaisir la conversation si vous les surprenez par la connaissance de détails sur leur carrière en activité !

Comme l'éditeur en chef de SFM l'a souligné dans un autre texte, le sumo professionnel devient lui aussi de plus en plus accueillant envers les fans non-Japonais. Au moins deux des ouvreurs du Kokugikan ont un niveau respectable en anglais, tandis que des guides et des torikumi en anglais sont disponibles gratuitement. Le site de la NSK a, bien entendu, sa version anglaise, tandis que des heya comme la Musashigawa dirigent des chatrooms en anglais.

Comme il a été mentionné plus haut, certains Japonais argueront du fait que tout cela n'est disponible qu'à ceux qui vivent physiquement suffisamment près pour assister aux keiko ou aux basho. Cela dit, je trouve l'argument, selon lequel les affluences du sumo sont faibles parce que le sumo se tient dans trop peu de villes, pour le moins difficile à soutenir. Pour commencer, certains des non-fans de sumo qui me l'on servi vivent dans l'une des quatre cités qui accueillent un honbasho ! Le problème n'est certainement pas de savoir si le sumo est géographiquement accessible à tous, mais si le sumo est géographiquement accessible à un nombre suffisant de personnes pour que chacune des places d'un tournoi soit vendue. Cela devrait être vrai, si l'on tient compte que les populations cumulées de Tokyo, Osaka, Nagoya et Fukuoka arrivent au chiffre de 14 millions (18.5 si l'on prend le Grand Tokyo). Si ne serait-ce que cinq pour cent de ces personnes étaient encouragées à assister à une ou plusieurs journées d'un tournoi, il y aurait rapidement pénurie de places disponibles !

Le domaine dans lequel réside le point névralgique du problème d'accessibilité du sumo est, bien entendu, celui des droits des femmes. Personne ne viendra dire que celles-ci ne sont pas traitées correctement mais la réalité demeure que, en raison de la déférence envers les coutumes shinto, les femmes sont interdites d'accès sur un dohyo. La complète absence de femmes sumotori et de responsables est particulièrement visible aux yeux de jeunes femmes non-Japonaises de l'assistance. « Vous voulez dire, il n'y a vraiment aucune présence féminine de quelque sorte que ce soit ? », m'ont demandé deux étudiantes canadiennes cinq minutes à peine après leur entrée dans le hall. Je n'ai pu que répondre en soulignant le fait que le sumo amateur, non lié par les coutumes shinto, est très accessible aux femmes, et peut représenter la clé de la future popularité de ce sport.

Sport Olympique ?

Dans les hautes instances du sumo amateur, il existe un fort sentiment de ce que la notoriété du sumo se

verrait largement accrue par un statut olympique, avec un accroissement conjoint des investissements qui aboutirait par conséquent à une plus grande popularité international de la discipline. Toutefois, la représentation olympique ne pourra jamais devenir une réalité sans le consentement de la NSK, ce qui ne semble pas près d'arriver au moins dans l'immédiat. Plusieurs personnages de la NSK, dont un ancien yokozuna, ont déclaré que le statut olympique ne relèguerait pas seulement le sumo d'une forme d'art à un sport ordinaire, mais qu'il entraînerait une rupture du sumo d'avec les traditions japonaises qui sont consubstantielles de son identité. En outre, ils maintiennent qu'alors que les athlètes olympiques verraient le sumo comme un simple « boulot », un passe-temps pouvant être pris et abandonné à intervalles réguliers, le véritable sumo est un « mode de vie » et requiert un engagement total. En raison de sa déférence envers une religion shinto qui infériorise les femmes, la NSK s'oppose en outre à l'idéal olympique qui stipule que les hommes et les femmes ont les mêmes droits à participer aux compétitions.



L'espoir avait fleuri que si Osaka avait remporté l'organisation de Jeux Olympiques de 2008, la gouverneur, passionnée de sumo, de la ville aurait patronné l'introduction du sumo comme sport olympique ici, espérant sans doute que le contexte aurait calmé le ton de la NSK. Hélas, les Olympiades de 2008 sont allées vers Pékin, et bien que les jeux suivants aient été accordés à une ville souvent décrite comme la plus ouverte au monde (Londres), les pratiquants du sumo amateurs sont pessimistes quant aux chances de leur sport d'y apparaître. Une source maintient que le sumo olympique pourrait devenir réalité en 2016, mais son visage s'assombrit quand on vient à aborder les possibilités d'un consentement de la NSK.

Si les résistances à l'accréditation olympique du sumo sont basées uniquement sur la volonté unique de préserver les traditions japonaises du sumo, alors une telle opposition apparaît de plus en plus vide de sens. Même si l'on met de côté ceux qui remettent en question les racines japonaises du sumo, le fait est que plus de 80 pays autres que le Japon ont fondé des associations de sumo, indépendamment de la reconnaissance olympique. Des tas d'hommes différents sur toute la planète réinterprètent depuis bien longtemps le sumo à leur manière, et l'adaptent pour qu'il colle à leurs propres styles de vie. Des tournois de sumo amateur – tel l'US Sumo Open – sont organisés, et rassemblent des foules, tous les ans. Beaucoup de participants à ces compétitions sont des femmes. Au vu de ce contexte, le sumo olympique ne ferait que donner une consistance à ce qui existe déjà.

D'un autre côté, toutefois, le statut olympique ne doit pas être brandi comme le remède universel aux soucis que connaît le sumo. Il est vrai que cette reconnaissance permettrait sans doute au sumo d'arriver dans des foyers qui autrement ignoreraient tout de ce sport, , tandis que le sumo féminin recevrait lui aussi un large soutien, mais il est également vrai que les récents ajouts à la famille olympique, comme le curling, ne se voient accorder qu'une part infime de l'attention médiatique, tandis que (en Grande Bretagne au moins), des personnages clés dans certains des sports olympiques les plus reconnus, comme la gymnastique ou le ski, se plaignent régulièrement de sous-exposition médiatique et de manque de soutiens financiers gouvernementaux.

Conclusion

Étant donné le ton de certains paragraphes, on pardonnera au lecteur de penser qu'aucun jeune ne regarde du tout le sumo. Je dois dire ici que ce n'est pas le cas. Certains shinjinrui viennent voir du sumo, mais pas assez. La composition des foules des récents tournois de Tokyo suggère que plus de shinjinrui essaient de venir voir le sumo ; mais regardez un match de foot ou – si vous pouvez supporter ça – un show de soirée pour tarento tel que *Music Station*, et vous verrez bien plus de jeunes, particulièrement des femmes, que vous ne pourrez jamais en voir dans une enceinte de sumo.

Au rang des choses inclinant à l'optimisme, on a pu observer une augmentation considérable de jeunes non-Japonais venant assister à des tournois de sumo. Certains y ont à l'évidence été encouragés par des amis japonais, mais d'autres ont été attirés par une originale campagne de l'office de tourisme qui a présenté le sumo comme 'une expérience purement japonaise' qui se doit d'être un must pour tout gaijin. Cette tactique de marketing s'avère être avisée ; le nombre de touristes étrangers au Japon a presque doublé entre 1996 et

2006.

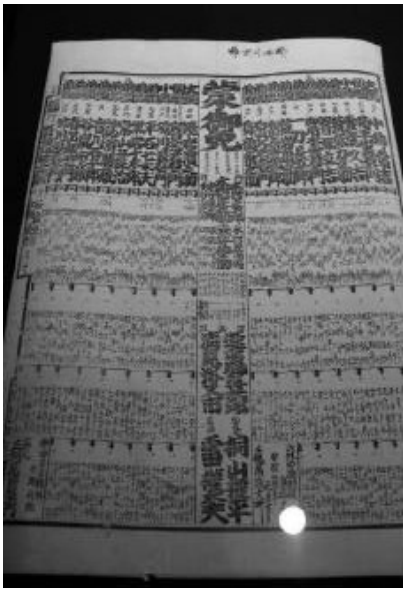
Un autre point positif est que le Kokugikan abrite des preuves éclatantes qui montrent que peut-être, juste peut-être, l'attitude des shinjinrui envers le sumo est en train de s'améliorer. Les jeunes femmes qui se lèchent les babines en photographiant la poitrine de Kotooshu sur le bord du dohyo, que l'on peut mettre en parallèle avec le livre de Hanako Dosukoi 'Cute Sumo', pourrait bien apparaître comme un inattendu renouveau du concept de sex-appeal des sumotori. Dans le même temps, bien des jeunes femmes dans le public semblent ressentir une sorte d'affinité avec la personnalité extravertie d'Asashoryu, et voient les gestuelles mécaniques d'avant combat de Takamisakari comme celles d'un comédien plutôt amusant. Toutefois, je demeure moins convaincu que la NSK que de tels changements sont un cadeau attendu de Mère Nature ; que le sumo mérite automatiquement un retour de popularité après plusieurs années de disette.

Si la popularité du sumo a jamais suivi une évolution cyclique, alors ce cycle s'est achevé quelque part au début des années 1990. Pendant de nombreuses années, la diminution du soutien de base du sumo a été masquée par l'apparition des Taka et Waka, dont la personnalité médiatique touchait fortement les shinjinrui. Mais la bulle Taka-Waka masquait toutefois le fait indéniable que les supporters les plus acharnés du sumo vieillissaient et étaient – pour toutes sortes de raisons – incapables de transmettre leur amour du sport à la jeune génération. Quand la prolifération des tabloïds et la culture tarento ont mis l'accent sur la jeunesse, et son ressenti, comme jamais auparavant, le sumo a rapidement semblé prendre un gros coup de vieux, et est soudainement apparu comme tristement en opposition avec les valeurs de la société qui l'environnait. Le sumo s'est vu ostracisé par les moins de trente ans sur une échelle sans précédent, englouti par la myriade des sports nouveaux, de meilleures technologies de communication et un consumérisme inédit qui ont pénétré la conscience des jeunes. Si le changement d'attitude subséquent des jeunes est irréversible – et tout indique qu'il peut l'être – alors on ne peut plus parler de phénomène cyclique.

A l'inverse, le sumo professionnel est en danger de paraître devenir une fête politique traditionaliste en piteux état. Il paraît refuser le fait que le monde a changé, qu'il ne peut plus gagner suffisamment de soutiens en prêchant aux convertis, simplement parce que les rangs desdits convertis sont de plus en plus clairsemés. Il a des difficultés à se mettre en phase avec les changements de public, ayant échoué à comprendre que ce public est fait de consommateurs qui recherchent le meilleur compromis, et non d'individus qui s'attachent pour toujours à une dévotion dans le sumo. Certains points que le sumo développe peuvent parler au public, mais quand ce public doit approuver l'ensemble, il le rejette généralement en faveur d'alternatives plus modernes. Le fait demeure qu'une moyenne de 3500 billets sont invendus à chaque journée d'un basho de Tokyo (une moyenne qui s'élève à Fukuoka), et que les relations entre la communauté du sumo et les shinjinrui sont loin d'être parfaites. Je me réjouis que le sumo cherche à préserver la fascinante tradition des samurai, pour que les gens de ma génération puissent continuer à avoir une vision d'un monde disparu. Puisse cela continuer longtemps encore. Mais le sumo a besoin de réparations s'il veut repartir du bon pied au 21ème siècle, et de nouveau conquérir les cœurs des Japonais. La rengaine des réformateurs reste toujours centrée sur le thème : « La fin doit rester identique, mais les moyens de l'atteindre peuvent évoluer ». J'espère que cette philosophie commencera au moins à pénétrer le sport national japonais dans les années à venir. Comme cette trilogie a pu le démontrer, il y a de la place pour la réflexion.

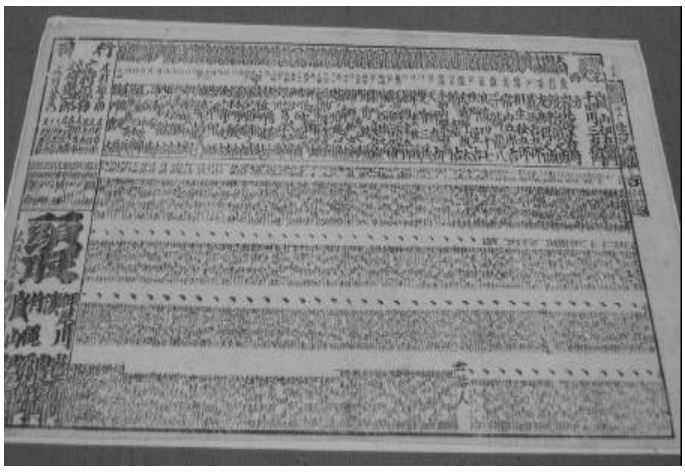
Le banzuke, histoire et secrets.

On sait tous ce que c'est, mais qu'y a-t-il derrière et en dedans ? Pour les 250 ans de sa première parution imprimée, Chris Gould se plonge dans l'histoire et les secrets du banzuke (traductions du banzuke par Itsumi Brown et Naoko Sukegawa).



Le banzuke est la forme codifiée de l'inébranlable respect qui existe dans le sumo pour les rangs, un pur produit de l'histoire de la société qui l'environna et une incarnation chatoyante des valeurs de samurai que le sumo souhaite préserver. Les revenus et le statut dans sa heya d'un sumotori dépendent de la position qu'il atteint dans le banzuke. Chaque heya arbore sur un mur un tableau de progression dans le banzuke, sur lequel des plaquettes de bois au nom de lutteurs de la confrérie sont repositionnées entre chaque basho suivant les rangs qu'atteignent les rikishi. L'attribution du statut de sekitori ou quoi que ce soit au-dessus encourage les photos de la part des media de lutteurs et de maîtres de confréries avec les feuilles de banzuke, si possible pointant avec un large sourire la position atteinte par le sumotori. Et, bien entendu, lorsqu'un lutteur se retire, son nom est à jamais associé au meilleur rang qu'il a atteint durant sa carrière.

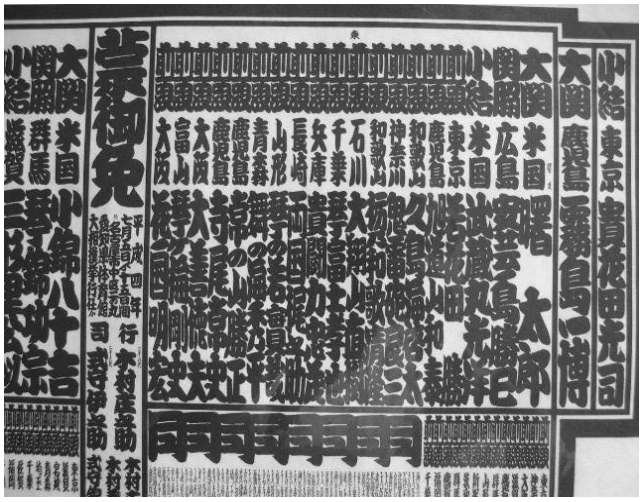
Les banzuke actuels – souvent employés comme des cartes de vœux de Nouvel An par les membres de l'association de sumo – sont imprimés sur du papier de riz 'oban'. Ils sont sous forme portrait, à la différence de bien des banzuke édités par les défuntes associations de sumo de Kyoto et d'Osaka, qui étaient sous forme paysage. Le banzuke informe les fans du taikyu (rang), shikona (nom de lutteur) et shushin (préfecture de naissance) de tout sumotori professionnel. Les lutteurs de première division apparaissent au sommet en gros caractères gras. Plus l'on descend en bas de la liste, plus l'écriture se fait petite, jusqu'à atteindre des tailles minuscules. Les caractères employés pour enregistrer les informations des lutteurs les moins bien classés son si petits qu'on leur donne le surnom de 'mushi megane' (lutteurs à la loupe'). Les gyoji, les juges, les directeurs de l'association de sumo et les oyakata sont aussi répertoriés dans la colonne centrale du banzuke, qui est titrée du kanji 'gomen komuru', un rappel de l'époque où les autorités d'Edo attribuaient des licences pour les spectacles de sumo. Des vœux que le sumo « fleurisse pour les mille ans à venir » sont également exprimés en kanji dans le coin inférieur gauche du banzuke.



On admet en général que les banzuke sont apparus pour la première fois sous l'ère Genroku (1688-1704), sous la forme de deux plaques de bois, chacune portant les noms des sumotori et des officiels représentant l'est ou l'ouest. Pour reprendre un texte de 1989 sur le sumo, « les banzuke, ou listes de rangs, ont commencé à apparaître régulièrement à Kyoto à la fin du 17ème siècle, et à Edo dans les années 1720… La popularité croissante des tournois de sumo professionnel créa rapidement le besoin de banzuke imprimés ».

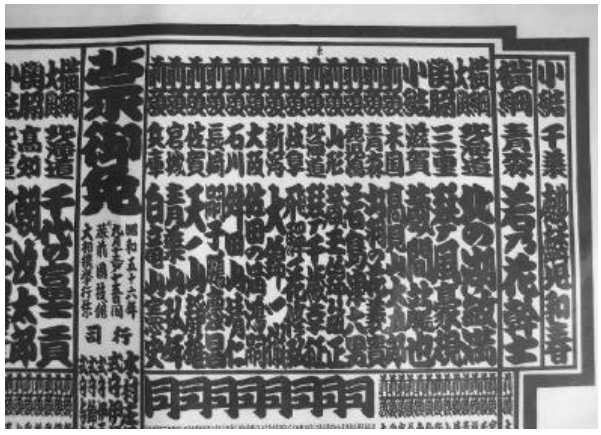
Bien que les recherches du 19ème siècle aient défini que les banzuke imprimés remontaient à 1753, un consensus vient plus tard donner le premier banzuke comme ayant été publié pour le tournoi d'octobre 1757 par Mikawa Jiemon, connu aussi sous le nom d'Ancien du sumo de Negishi. Le style de calligraphie employé – qui reflète celui des placards utilisés pour les spectacles kabuki – est alors connu comme le Negishi-ryu. Negishi et ses descendants monopolisent l'impression des banzuke pour les 170 années suivantes, durant lesquelles le Negishi-ryu évolue pour devenir le sumo-ji que l'on peut voir sur les actuels banzuke. Les gyoji les plus anciens assument la responsabilité de la production des banzuke à partir de 1926, et continuent à le faire aujourd'hui, ne finissant parfois la liste de

classement qu'après deux semaines complètes d'écritures manuscrites élégantes. Les rangs des lutteurs sont eux déterminés par le Banzuke Hensei Kaigi (Comité de Décision du Banzuke).



Le banzuke inaugural d'octobre 1757 est édifiant à deux titres. Tout d'abord, chacun des rikishi du côté ouest est enregistré comme venant d'Edo, ce qui illustre le fait que, avant 1934, le banzuke interprète le 'shushin' comme étant la zone dans laquelle les sumotori s'entraînent et non leur lieu de naissance. Ensuite, pas un seul des rikishi du côté est n'est enregistré comme 'Edo shushin'. C'est parce qu'en fait, ces rikishi sont une équipe d'invités, composée d'individus disparates venus du Japon tout entier : Kyushu, Osaka, Akita et nord de Honshu. Comme c'est encore la coutume en base-ball de nos jours, cette équipe invitée se voit offrir de par la politesse de ses hôtes d'Edo le côté est. Ozeki est le plus haut rang de ce banzuke inaugural ; les yokozuna n'apparaîtront à l'écrit qu'à partir de 1890. Tout aussi intéressant est le fait que seuls sept maegashira peuvent être dénombrés de chaque côté de la makuuchi, à comparer aux seize ou dix-sept aujourd'hui.

Des premiers banzuke, il n'est pas difficile de distinguer ceux qui ont les faveurs des seigneurs de guerre qui régissent le sumo avant sa professionnalisation, et en particulier de la famille Yoshida, qui détiendra le droit de conférer les licences de yokozuna jusqu'au milieu du vingtième siècle. Les seigneurs de guerre et les Yoshida favorisent à n'en pas douter Tanikaze et Onogawa, qui deviennent les premiers rikishi sur un banzuke à se voir accorder des licences de yokozuna en dépit du fait méconnu qu'ils furent parfois rétrogradés d'ozeki à sekiwake. D'un autre côté, Raiden Tame-emon, largement considéré comme le plus puissant sumotori ayant jamais existé, ne sera jamais élevé à la distinction de yokozuna en dépit de sa domination au rang d'ozeki durant plus de quinze années. Bien plus, on peut remarquer la régularité avec laquelle les banzuke se voient alors dominés par un rikishi précédemment inconnu qui bondit d'un coup au rang d'ozeki ; placé là, on peut le suspecter, par un caprice d'un de ses puissants mécènes.

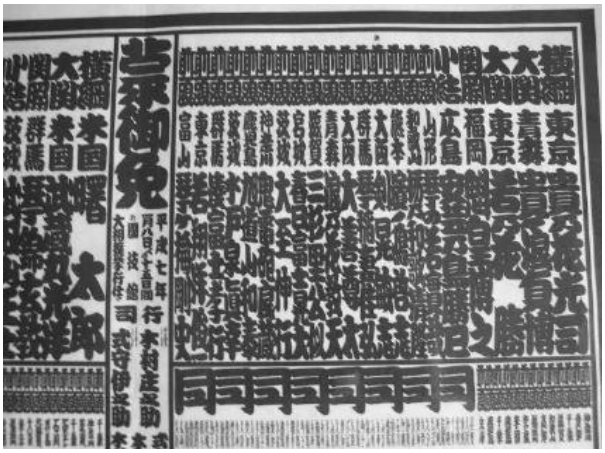


Les années 1860 voient l'avènement de deux ères politiques durant lesquelles seuls trois banzuke sont édités : la période Man'en (1860-1861) et la période Genji (1864-1865). Durant la première période, les trois banzuke édités sont dominés par les fameux Grands Champions Unryu Hisakichi (dont le nom est associé de manière erronée à un style de yokozuna dohyo-iri) et Sakaigawa Namiemon. Le véritable fondateur de l'Unryu-gata, Shiranui Mitsuemon, est classé komusubi/sekiwake/sekiwake durant la période Man'en. Shiranui rejoint plus tard Unryu au sommet du banzuke Genji, dont le dernier marque le basho final d'Unryu comme rikishi en activité. Les banzuke Man'en et Genji montrent l'enthousiasme grandissant du sumo pour des rikishi enfants géants qui effectuent des dohyo-iri spéciaux durant les temps morts. Fait particulièrement intéressant pour les banzuke Genji, le pratiquant du dohyo-iri n'est pas un enfant mais un débutant de 19 ans du nom de Minasegawa, dont la taille est de manière assez improbable donnée à 245 cm (le musée du sumo enregistre même un 3 mètres encore plus improbable !).

En novembre 1866, après la retraite d'Unryu, Shiranui devient le premier 'yokozuna' à être transféré d'ouest en est sur les feuilles de classement, afin que Jinmaku puisse être élevé d'ozeki ouest à yokozuna ouest. Le milieu des années 1860 voit aussi de plus nombreuses apparitions de komusubi et sekiwake haridashi additionnels, dont l'un, Kimenzan, est promu ozeki aux côtés de Shiranui au sommet du dernier banzuke avant la Restauration Meiji. Les réformateurs Meiji prennent plusieurs mois pour changer de manière formelle le nom de la capitale du Japon, avec pour conséquence que le banzuke de novembre 1869 enregistre

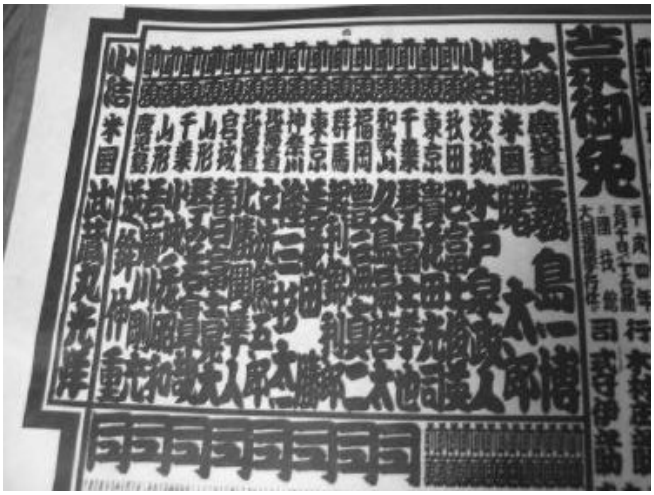
encore les lutteurs Miyagino et Kuminiyama comme ‘Edo shushin’. Ces deux sumotori deviennent sans surprise les deux premiers lutteurs à être classés comme ‘Tokyo shushin’ sur le classement suivant de février 1870, en compagnie du petit nouveau de makuuchi Onoe. Sans surprise, sur les dix années suivantes, le nombre de sekitori au ‘Tokyo shushin’ s’accroît considérablement.

En décembre 1974, le maegashira 1e Takasago et le sekiwake ouest Koyanagi connaissent l’ignominie de voir leurs noms biffés du banzuke. Leur crime : avoir osé remettre en question les agissements financiers de l’Association de Sumo de Tokyo, et l’intégrité de la direction des anciens. Les deux lutteurs sont expulsés de l’association pour leurs actions, mais pas avant que les feuilles de banzuke pour le basho de décembre n’aient été imprimées, d’où la conséquence de cet acte comique de censure d’un banzuke. Takasago a commencé sa carrière sous le nom de Takamiyama Daigoro, et il est peu probable qu’un autre nom ait plus de signification dans l’histoire des banzuke de makuuchi. Non seulement il est relié au réformateurs honni, mais il engendre également le premier ‘America shushin’ au début des années 1970 quand il est adopté par le Hawaïen Jesse Kuhaulua. Takamiyama Daigoro deviendra non seulement le premier ‘America shushin’ à remporter un yusho et devenir sekiwake, mais aussi le premier maître de confrérie qui ne soit pas originaire du Japon, en 1986.



Le kanji pour ‘yokozuna’ orne pour la première fois un banzuke en mai 1890. Nishinoumi Kajiro est le premier sumotori à voir ce titre reconnu à l’écrit, après qu’il se serait plaint qu’un affichage comme ‘haridashi ozeki’ l’eût confiné à l’extrémité du banzuke. Le shikona de Nishinoumi est encore écrit sous la forme de haridashi ozeki, toutefois, tout comme l’est celui de Tsurugizan, qui équilibre le banzuke comme haridashi ozeki qui n’est, lui, pas yokozuna.

Au cours des ans, l’Association de Sumo de Tokyo trouve bien des manières différentes d’équilibrer les côtés est et ouest de ses programmes de combats quotidiens. En mai 1896 par exemple, le nouvellement promu Konishiki Yasokishi (nom qu’adoptera un certain Hawaïen gigantesque) se voit offrir le titre de yokozuna-ozeki, afin que le seul ozeki, Otohira, puisse partager le sommet avec lui et équilibrer le banzuke avec l’aide de deux haridashi sekiwake. L’année suivante, l’équilibre est réalisé en plaçant Ho comme haridashi ozeki et Asashio comme haridashi sekiwake. Un an après, Konishiki conserve le rang le plus élevé avec deux ozeki derrière lui, et Ozutsu est placé comme haridashi sekiwake pour conserver l’harmonie. Et en 1904, alors que la furia ‘Ume-Hitachi’ commence à gagner les esprits, Ozutsu Man’emon devient le tout premier haridashi yokozuna devant le yokozuna-ozeki Umegatani et le yokozuna ouest Hitachiyama. Fait assez unique, le banzuke est privé d’ozeki standards et passe directement d’Ume-Hitachi aux sekiwake.



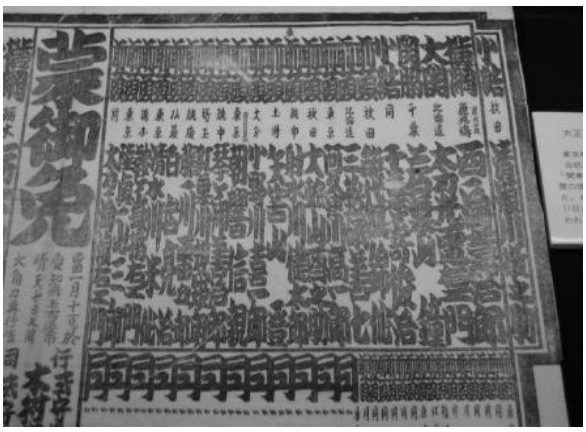
Le fait le plus remarquable des programmes du début du vingtième siècle est l’extrême détermination de l’association de sumo à ne jamais placer Umegatani et Hitachiyama du même côté du banzuke. A chaque fois que l’un d’entre eux passe de l’est à l’ouest, l’autre fait le chemin inverse – au moins jusqu’à ce qu’un autre excellent yokozuna, Tachiyama, ne finisse par arriver. A une époque où la popularité du sumo commence véritablement à s’étendre après des années de troubles – au point que 160.000 banzuke sont imprimés pour chaque tournoi – l’association de sumo répugne à risquer de décevoir les spectateurs en les privant de combats entre leurs deux superbes Grands Champions. De plus, comme les parties ouest et est du banzuke combattent l’une contre l’autre pour un ‘trophée par équipes’, il apparaîtrait injuste de placer les deux lutteurs les plus forts du même côté.

Peu après le départ d'Umegatani et de Hitachiyama, le premier banzuke à quatre yokozuna est imprimé, mené par Tachiyama, Onishiki, Nishinoumi II et Otori, les deux derniers assumant un statut de haridashi. L'association de sumo continue d'expérimenter de nouvelles manières d'équilibrer les rangs supérieurs, en plaçant deux haridashi yokozuna est puis un yokozuna solitaire face à une paire de haridashi ozeki ouest (respectivement mai 1918 et janvier 1919). Deux ans plus tard, un haridashi sekiwake est jugé suffisant pour contrebalancer les deux yokozuna ouest. Finalement, en mai 1924, un processus d'équilibrage encore plus compliqué est tenté. Tochigiyama est nommé haridashi yokozuna est, Nishinoumi III s'empare de la position de yokozuna ouest et Tsunenohana devient yokozuna-ozeki est, partageant donc une seconde plate-forme avec l'unique ozeki du tournoi, Tachihikari, du côté ouest. Kiyosegawa est alors placé dans une position de haridashi komusubi pour ajouter de la consistance au côté ouest. Point significatif toutefois, le statut de haridashi de Tochigiyama sur ce basho dénote – pour la toute première fois et de façon contestable – son statut 'supérieur' aux deux autres Grands Champions.

Tandis qu'une série de manœuvres d'équilibrage de banzuke sont tentées et testées, les anciens du sumo s'embarquent dans une réforme plus fondamentale pour le tournoi de mars 1922. Ils décrètent que les sumotori seront partagés en est ou ouest suivant qu'ils soient nés à l'est ou à l'ouest du Japon. Si courte qu'elle soit, cette expérience ouvre la voie à ce que les 'shushin' dénotent, à partir de 1934, non plus le lieu d'entraînement des rikishi, mais leur lieu de naissance.

Après que les associations de sumo de Tokyo et d'Osaka aient mis derrière elles des années de conflits pour finalement fusionner début 1927, Miyagiyama Fukumatsu devient le premier yokozuna d'Osaka à apparaître sur un banzuke. Toutefois, son retrait en 1931 laisse l'association de sumo sans yokozuna au sommet du banzuke pour la première fois depuis que le rang s'est vu accorder un statut indépendant en 1890. En conséquence, en mai et octobre 1931, Onosato et Tamanishiki mène le classement, avec le haridashi ozeki qui les suit, Noshirogata, contrebalancé par un haridashi komusubi, Yamanishiki.

L'année suivante, un désastre frappe la toute nouvelle Association Japonaise de Sumo (NSK), puisque 29 lutteurs classés sur le banzuke de janvier 1932 ne prennent pas part au Hatsu basho, impliqués qu'ils sont dans une grève menée contre leurs employeurs au sujet des salaires et des conditions de travail. Après l'échec d'une médiation extérieure, et après que le sekiwake Tenryu se soit convaincu que lui et ses rebelles pouvaient tenir un tournoi concurrent, l'association de sumo publie un banzuke très réduit de la makuuchi pour février-mars 1932, avec seulement vingt noms dessus. Parmi ces vingt noms, on trouve celui de Futabayama Sadaji, prêt à profiter à plein de ses débuts prématurés pour finir sa carrière comme l'un des lutteurs les plus grands de l'histoire de ce sport, avec une série toujours inégalée de 69 combats d'affilée sans défaite. Quand douze des rebelles de Tenryu renégocient leur entrée dans la NSK, un banzuke spécial, ne portant que leurs noms [ndt : en tant que besseki], est imprimé comme liste additionnelle pour le basho de janvier 1933. En 1936, la pierre de force du sumo est érigée sur le site de l'ancien Kokugikan de Ryogoku, pour marquer la suprématie sans égale de l'Association Japonaise de Sumo, alors que le mouvement rebelle de Tenryu s'avance vers sa désintégration. Les piliers qui entourent la pierre portent les noms des lutteurs inscrits sur le banzuke à cette époque, avec Futabayama enregistré comme sekiwake.



De chiffres ridiculement bas en 1932, la division makuuchi s'accroît rapidement sur le reste de la décennie. En 1941, des maegashira 21 – en la circonstance Otoigawa et Yakatayama – font pour la première fois leur apparition sur un banzuke. Des maegashira 18 resteront visibles bien longtemps après la guerre, avec un futur Grand Champion, Wakanohana Kanji, débutant à ce rang en janvier 1950.

La pratique de séparer formellement l'est et l'ouest en équipes distinctes, et d'autoriser des rikishi de la même heya de s'affronter, est abolie au départ en 1930, au départ pour permettre une plus grande variété de combats entre les lutteurs. Toutefois jusqu'en 1939, la NSK remet en avant bien des arguments qui seront repris par la suite, en particulier qu'une confrérie – la Dewanoumi – est devenue trop vaste et empêche beaucoup de rikishi de s'affronter entre eux. La division formelle est-ouest est donc à nouveau instaurée jusqu'en 1947,

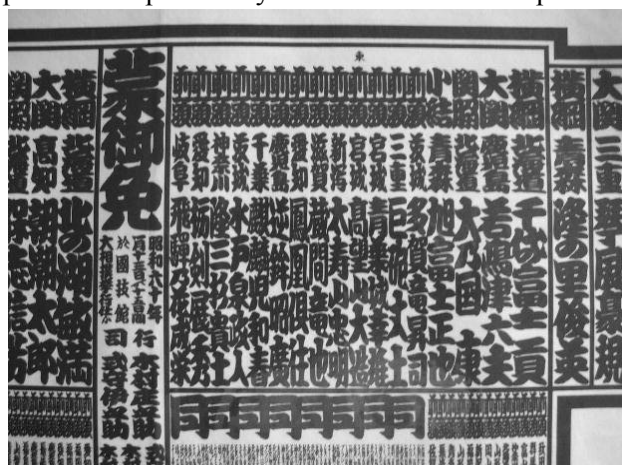
moment à partir duquel les rikishi bougent librement sur le banzuke en fonction uniquement de leurs performances individuelles. Le côté est demeure cependant toujours le plus prisé ; quand deux rikishi ont le même rang, par exemple maegashira 1, le lutteur du côté est se trouve quasiment toujours être celui qui a effectué les meilleures performances lors du tournoi précédent.

En mars 1950, le yokozuna souffrant Chiyonoyama tente un précédent surprenant dans le banzuke en sollicitant sa rétrogradation au rang d'ozeki. Bien que des grands comme Tanikaze aient subi des rétrogradations au rang de sekiwake alors qu'ils arboraient des statuts de yokozuna 'honoraires', l'association de sumo considère toujours qu'il n'y a aucun précédent à une telle rétrogradation et refuse sèchement la requête de Chiyonoyama. Leur décision est prise sur la base que le titre de yokozuna ne peut jamais être abandonné. Tanikaze avait tenu le titre sous forme 'honoraire' ; il ne fut rétrogradé que parce qu'il était officiellement un ozeki et conserva son titre de yokozuna en dépit de sa relégation. Toutefois, depuis que le rang de yokozuna est formalisé sur le banzuke après 1890, la rétrogradation n'est plus une option pour les rikishi des années 1950 comme Chiyonoyama, puisque cela signifierait l'abandon du rang et du titre. Chiyonoyama continue donc de se battre comme un yokozuna de deuxième zone, et sa retraite en 1951 contribue à la fin de la domination des Yoshida sur les licences de yokozuna. Depuis 1951, le Comité de Délibération des Yokozuna, mené par des membres de la société civile, assume le rôle leader dans l'évaluation des aspirants yokozuna, le comité directeur de la Kyokai donnant le coup de tampon final aux nominations.

Le premier banzuke officiel du Kyushu basho est publié en novembre 1957 ; le premier banzuke du Nagoya basho sous les auspices de la NSK paraît en juillet de l'année suivante. Les débuts en makuuchi notables de cette époque comprennent ceux de Tochigi (plus tard devenu Kashiwado) en septembre 1958 ; Taiho, comme M13o en janvier 1960 ; et Sadanoyama comme M12e un an plus tard.

Juillet 1992 voit le banzuke mené par deux rikishi étrangers pour la toute première fois. Les retraites rapides des deux yokozuna japonais restant, Asahifuji et Hokutoumi, laissent les géants hawaïens Akebono et Konishiki au sommet du banzuke avec le rang d'ozeki, une situation qui provoque l'hostilité des fidèles de sumo les plus chauvins. Après le retrait de Takanohana II en janvier 2003, le classement est mené pour la seconde fois par deux étrangers : Asashoryu et Musashimaru. Deux ans et demi après le retrait de ce dernier, en juillet 2006, le YDC fait un pas de plus pour placer deux étrangers au sommet du banzuke en recommandant que le Mongol Hakuho soit promu au plus haut rang. Toutefois, selon un membre récemment parti du comité, la recommandation sera refusée par les directeurs de la NSK.

Il y eut un temps où le banzuke fut si vénéré comme un trésor national qu'il était employé pour classer tous les aspects de la vie quotidienne japonaise. Comme J. Svinth le rappelle dans sa traduction de 1919 du texte allemand de Hans Tittle, '*Sumo : La Lutte Japonaise*', « les Japonais emploient le même format pour décrire d'autres choses, en partie comme parodie et en partie comme moyen mnémotechnique ». Par exemple, un aide-mémoire pour les fermiers et leurs enfants listant les insectes bons et les insectes nuisibles commence avec les bons insectes – les abeilles par exemple – qui prennent la place du yokozuna à l'est. On a pu voir des arrangements similaires dans les comparaisons journalistiques des flottes engagées durant la Deuxième Guerre Mondiale. Il arrive même que de pieux bouddhistes qui sont également fans de sumo listent leurs piétés sous la forme d'un banzuke de sumo, employant des signes spéciaux pour les identifier. Par exemple une grande transgression est marquée comme 'ozeki ouest', une petite bonne action est 'maegashira est'. Bien qu'en 2007 le banzuke ait moins d'influence dans la vie publique japonaise, et que les jeunes Japonais aient même des difficultés à déchiffrer le sumo-ji, il conserve néanmoins son charme original et un grand prestige aux yeux de ceux qui sont familiarisés avec celui-ci.



La malédiction Shiranui : Mythe ou réalité ?

Beaucoup d'amoureux du sumo ont entendu parler de la « Malédiction Shiranui », mais quelles sont les preuves qui existent derrière cette assertion ? Chris Gould s'intéresse aux infortunés yokozuna réduits à l'état de victime du Shiranui.

La doctrine de Daimon san

C'est un blogueur du nom de Daimon san qui m'a le premier alerté sur l'intimidant défi que va relever Hakuho. Les sourcils humides par l'appréhension ou le dur labeur dans les kiosques du Kokugikan, il m'a invité sur une page de son blog qui contenait l'arbre familial du yokozuna. Aux yeux sexagénaires de Daimon san, il n'y a qu'une conclusion à en tirer : s'il était promu yokozuna, son cher Hakuho effectuerait le Shiranui-gata maudit.



Le Shiranui gata

Comme démontré dans l'arbre de Daimon, l'adoption par un yokozuna du style Shiranui ou Unryu pour son dohyo-iri dépend essentiellement de son Ichimon (groupe de heya, littéralement 'une porte') d'appartenance. Statistiquement parlant, des grands champions originaires des Dewanoumi, Nishonoseki-Hanakago, Tokitsukaze et Takasago Ichimon sont plus susceptibles de pratiquer le style Unryu, même si Kotozakura de la Sadogatake-beya a été une exception notable. A l'inverse, un yokozuna élevé au sein de la Tatsunami-Isegahama Ichimon se voit chaudement conseiller de pratiquer le Shiranui-gata. Le 63ème yokozuna, Asahifuji Seiya, déclara un jour que la cérémonie « est particulièrement appréciée dans notre groupe de heya en ce qu'elle symbolise l'agression ». C'est sans nul doute le cas quand le yokozuna Shiranui se lève doucement après un frapper de jambe emphatique, la posture adoptée est bien plus provocatrice que sa contrepartie Unryu.

Il appert que le terme de Shiranui porta malheur dès le départ. Dans les années 1890, une histoire des yokozuna établie par l'ancien yokozuna Nishinoumi Kajiro attribuait une cérémonie d'entrée au 10ème grand champion Unryu Hisakichi et une autre au 11ème grand champion Shiranui Mitsuemon. A la fin du 20ème siècle toutefois, un réexamen des preuves révéla que le mérite de la cérémonie Shiranui avait été mal attribué : elle avait en fait été créée par Unryu. La forme actuelle du Shiranui-gata (avec le lutteur arborant une double boucle sur sa corde blanche et étendant ses deux bras après avoir frappé le sol) a été attribuée au 22ème yokozuna Tachiyama Minemon. De fait, le Shiranui-gata a été conçu par erreur, un peu comme la plupart des yokozuna qui ont choisi de l'employer.

Jusque dans les années 1960, le Shiranui-gata n'avait aucune raison d'être associé avec de piètres performances de yokozuna. Tachiyama était un superbe grand champion qui remporta onze tournois, tandis que son successeur sur la liste des shiranuistes, Haguroyama Masaji, parvint à tenir le plus haut rang du sumo durant douze années (1941-1953). Ce n'est qu'après que le mauvais sort Shiranui s'installa.

La misère Miyagino



Comme les lecteurs de SFM ont pu le découvrir au précédent numéro, la malédiction Shiranui frappa tout d'abord le 43ème yokozuna, Yoshibayama Junosuke. Bien que Yoshibayama fût un personnage populaire admiré pour la puissance brute symbolisée par son monstrueux estomac, il quitta le sumo avec la statistique peu enviée de n'avoir jamais remporté de yusho au rang le plus élevé du sumo.



Les malheurs de Tamanoumi

Yoshibayama s'en tira bien, comparé au 51ème yokozuna, un lutteur prometteur du nom de Tamanoumi Masashiro. Tamanoumi n'a que 22 ans quand il s'adjuge sa promotion au rang d'ozeki en 1966, et bien que sa progression se tasse un peu par la suite, il se propulse au rang de yokozuna en 1970. Toutefois, alors qu'il parvient au faîte de sa carrière, il décède d'une embolie en octobre 1971, conséquence directe – dira-t-on – de l'impitoyable hiérarchie du sumo qui pousse les lutteurs à combattre même lorsqu'ils sont sérieusement blessés, et partant de négliger des soins hospitaliers qui peuvent parfois être d'une importance vitale.

La capitulation de Kotozakura



Le sort du troisième yokozuna victime de la malédiction Shiranui est bien heureusement moins dramatique. De fait, Kotozakura Masakatsu, le 53ème yokozuna, est toujours des nôtres et n'a que récemment pris sa retraite d'oyakata de la Sadogatake-beya. Toutefois, Kotozakura fut promu yokozuna à l'âge bien tardif de 32 ans, alors que ses meilleures années étaient déjà derrière lui. Il ne tint par conséquent que neuf tournois au sommet du banzuke et prit sa retraite dans l'année suivant celle de sa promotion.



Les ennuis de Takanosato

Même histoire avec le 59ème yokozuna, Takanosato Toshihide, une décennie plus tard. Lutteur révélé sur le tard, il lui aura fallu quatorze années pour parvenir au rang d'ozeki, mais il ne perd pas de temps pour franchir l'étape suivante et s'assurer le statut de yokozuna.

A 31 ans au moment de sa promotion, il ne parvient pas à éblouir le monde par ses performances de grand champion et, après une série de kyujo, il se retire des dohyo en janvier 1986 avec seulement deux tournois de plus dans son mawashi.

Il sera au moins parti avec la consolation d'être l'un des rares lutteurs à avoir terminé avec un score positif face au légendaire Chiyonofuji, essentiellement parce qu'il parvenait à empêcher le Loup de s'assurer sa prise favorite main gauche.



La folie de Futahaguro

Moins de deux années plus tard, le 60ème yokozuna souille encore un peu plus le nom de Shiranui. Peu après le retrait de Takanosato, Futahaguro devient l'un des plus jeunes grands champions de l'histoire à l'âge de 23 ans. Grand, mince et élégant, on attend de grandes choses de sa part, mais son caractère est toujours considéré comme friable. Fin 1987, Futahaguro sèche une tournée jungyo et se trouve mêlé dans une altercation avec plusieurs tsukebito, qui par la suite refusent de servir sous ses ordres. Les relations tumultueuses entre le yokozuna et ses serviteurs atteignent leur pinacle le 27 décembre de cette année quand un nouveau désaccord initie une furieuse dispute entre Futahaguro et son oyakata, Tatsunami. Craignant pour la sécurité de son mari, l'épouse de Tatsunami, Chieko, tente d'intervenir et finit par être agressivement poussée ou giflée, selon le journal que l'on prend en référence. Résultat de cette bourde, Futahaguro devient le tout premier yokozuna de l'histoire à être licencié par la NSK. Bien pire encore, il quitte le monde du sumo en étant le seul yokozuna à n'avoir jamais remporté un tournoi en division makuuchi, ayant été promu à ce rang sur la base douteuse de deux résultats de dauphin en tournoi. En dépit de cette conduite effrayante, il a finalement été accueilli à nouveau dans le monde du sumo à l'été 2003, pour donner des leçons d'entraînement à la Tatsunami-beya.

La maladie d'Asahifuji



Le mauvais sort Shiranui frappe aussi le 63ème yokozuna, Asahifuji Seiya. A la différence de Futahaguro, Asahifuji remporte trois titres sur la route de la promotion au grade suprême. Il connaît une malchance exceptionnelle comme ozeki quand, s'étant vu promettre le rang de yokozuna s'il parvenait à se défaire de Chiyonofuji au senshuraku de mars 1989, il rate la promotion simplement parce que le Loup est trop blessé pour l'affronter. Il est finalement promu en juillet 1990 après un combat fantastique et très controversé face à Chiyonofuji qui voit, après trente secondes de furieuse bataille, chacun des deux hommes à tour de rôle penché à angle droit sur la tawara essayant de balancer son adversaire. Asahifuji finit littéralement par se coucher sur son adversaire. Ses trois premiers tournois comme grand champion le voient remporter 37 victoires et trois positions de dauphin, mais son diabète chronique et une affection du pancréas lui causent rapidement une dramatique baisse de forme. Rapidement, il enregistre un choquant 8-7 et semble de plus en plus fragile face à des jeunes comme Akebono et Wakahanada – des lutteurs qu'il devrait être capable d'affronter sereinement. Il se retire en janvier 1992, n'ayant duré que huit tournois et trois jours au firmament du sumo.



La tristesse de Wakanohana

En mars 2000, Wakanohana devient le septième yokozuna Shiranui d'affilée à se retirer sur une contre-performance globale ! Neveu du yokozuna des années 50 Wakanohana I et fils de la superstar ozeki des années 70 Takanohana II, Wakanohana III bénéficie d'un immense engouement de la part du public. Sa promotion comme yokozuna après son cinquième yusho en mai 1998 annonce une première avec deux frères présents simultanément au sommet du banzuke.

Bien que son jeune frère choisisse de pratiquer l'Unryu-gata, Wakanohana choisit de boire au calice empoisonné du Shiranui-gata et le regrette rapidement. En septembre 1999, exactement dix ans après la dernière fois qu'un tel évènement se soit produit, Wakanohana III devient le deuxième yokozuna seulement à devenir make-koshi sur un tournoi. Il ne participe

pas aux deux tournois suivants, et se retire après sa tentative manquée de retour à Osaka, n'ayant donc jamais remporté un yusho en tant que yokozuna. Le plus proche qu'il en soit parvenu aura été en janvier 1999, durant les fameux trois combats face à Chiyotaikai au senshuraku. Ayant perdu le combat régulier, Wakanohana pense l'avoir emporté en kettei-sen quand, après avoir projeté à terre Taikai avant de voler en dehors du dohyo, il voit le gunbai du gyoji se tourner vers lui. Toutefois, d'étranges forces (Shiranui ?) font finalement que la décision du gyoji est retournée et que Chiyotaikai finit par l'emporter.

Bien sûr, on pourra ajouter que Wakanohana a sans doute eu encore moins de chance en dehors du dohyo. Après être devenu yokozuna, il se brouille avec son frère cadet, se brouille avec son épouse au point de quitter un temps le domicile conjugal, voit ses parents divorcer publiquement et perd son père victime d'un cancer de la bouche à l'âge relativement jeune de 55 ans.

Conclusion



Bien que la malédiction Shiranui puisse être attribuée à une étonnante série de coïncidences, elle doit avoir un effet certain sur tout lutteur qui pratique ce style de dohyo-iri. Daimon san l'a très bien compris et craint par conséquent pour son chouchou Hakuho. Il semble toutefois que ses craintes soient non fondées. Hakuho est plus jeune que tous les shiranuistes cités ci-dessus et ne paraît absolument pas avoir les soucis de caractère de Futahaguro. Il combat avec une maturité bien en avance sur son âge véritable et, tout comme Mohamed Ali sur le ring, parvient à lire les mouvements de ses adversaires avec une acuité et une aisance prodigieuses. Même à la fin de 2005, des commentateurs respectés du sumo insistaient sur le fait qu'Hakuho serait déjà parvenu au rang de yokozuna s'il n'avait dû subir une blessure au pied. En mars 2006, après sa performance de dauphin à Osaka, des athlètes et entraîneurs de sumo japonais annonçaient Hakuho comme un lutteur plus doué qu'Asashoryu. En mai 2007, même des fans d'Asashoryu finissaient par accepter ce point de vue.

A présent, le seul moyen pour que Shiranui opère sa magie noire réside dans les soucis de Hakuho avec son pied gauche. Tant qu'Hakuho parviendra à rester en bonne santé sur ce plan, il devrait enfiler d'autres yusho à la suite des trois qu'il a déjà remportés. Son mariage et sa paternité ont ajouté de nouvelles pressions et accru les indiscrétions médiatiques, mais le Mongol a montré tous les signes d'un mental suffisamment fort pour résister à tout cela. Bien plus, une grosse partie des fans japonais – dont Daimon san – lui souhaite actuellement de réussir, tout particulièrement face à Asashoryu. S'il est quelqu'un qui peut détruire le mythe Shiranui, c'est bien Hakuho.

L'art dans le sumo

Il nous domine au-dessus de la gare de Ryogoku, nous accueille dans le hall d'entrée du Kokugikan, nous surplombe dans l'arène du Kokugikan et orne le verso de nos programmes en langue anglaise. L'art dans le sumo est partout, mais qu'y a-t-il derrière ? Chris Gould enquête.



Introduction

Au sixième jour du Natsu basho 2007, ma compagne pour cette journée de combats, la très estimée Yoko- san, perd son enthousiasme pour le combat entre un Ushiomaru peu inspirant et un Tosanoumi en proie au doute.
« Allons dehors », me dit-elle, « Très jolies images. Tu vas voir ». Elle fait allusion, bien entendu, aux grands placards artistiques qui se trouvent de chaque côté de l'entrée du Kokugikan.
En janvier 2007, l'Association de Sumo (NSK) a choisi de décorer cette entrée avec des photographies géantes des favoris du tournoi, Asashoryu et Hakuho. En mai, toutefois, je découvre bien vite que la NSK est revenu à quelque chose de plus traditionnel. Alors que Yoko-san et moi quittons le hall d'entrée, nous nous trouvons confrontés à des reproductions géantes d'un *ukiyo-e* (impression par bloc de bois). L'image dépeint une lutte entre deux lutteurs très charnus et porte toutes les caractéristiques de la période Edo. Les contours des lutteurs sont noirs et épais, leurs jambes et leurs bras clairement dessinés. Les expressions sur les visages sont vides, l'artiste s'étant bien plus concentré sur le rendu de leur force physique. L'image est, littéralement, une illustration très colorée de la manière dont le sumo a toujours continûment inspiré les artistes tout au long des siècles.

Art sur bois : des figurines sculptées aux *ukiyo-e*

Bien que l'on puisse remonter les *haniwa* (figurines d'argile) au troisième siècle, les figurines n'ont pas eu de rôle essentiel dans le sumo avant la période Heian (894-1195). Parmi les premiers objets d'art déterrés on trouve les poupées Engishiki, superbement sculptées dans le bois durant cette période. Le magnifique travail manuel effectué sur les poupées ne montre pas seulement un *mage* intégral, mais la description d'un combat au mawashi, chacun des lutteurs gravés dépeignant l'autre, les cuisses tendues et le dos courbés de l'exacte manière.

La période Heian voit aussi la floraison des peintures sur rouleaux de sumo, dont celui du (supposé) combat inaugural du sumo entre Nominosukune et Taimanokehaya. Le rouleau vient sans doute du respect de l'artiste pour le *Nihongi*, les Chroniques du Japon rassemblées en 720, qui font référence au combat. Il faut noter toutefois que depuis la création de ce rouleau, l'existence de ce combat a toujours été chaudement disputée, en grande partie parce qu'il aurait été donné devant un Empereur dont la plupart des historiens jugent l'existence comme hautement douteuse.

De par leurs origines Heian, les rouleaux peints furent le moyen le plus courant de dépeindre le sumo jusqu'au tout début de la période Edo-Tokugawa (1603-1867). Tout comme avec le combat entre Nominosukune et Taimanokehaya, on se servit pour l'essentiel de rouleaux pour décrire les mythes populaires du sumo, dont le jour où Otomonoyoshio aurait assuré la conquête du trône impérial à Korehito en faisant chuter Kinonatora – aidé, faut-il ajouter, par les prières d'un moine bouddhiste.

La suprématie des rouleaux est remise en question à partir des années 1620 par l'avènement du *ukiyo-e* (l'imprimé par bloc de bois). La traduction littérale de *ukiyo-e* ('image du monde flottant') se réfère au type d'environnement urbain dans lequel il a été conçu, un environnement dans lequel les artisans et les intellectuels essayaient de se libérer des chaînes de la convention. Animés d'un tel esprit ces artistes osèrent

remettre en question les évènements politiques, et passèrent sans discontinuer la pièce controversée *Chushinagura*, aidant par conséquent celle-ci à devenir la plus fameuse pièce *kabuki* de l'histoire du Japon.



Le sumo étant basé dans les mêmes villes que ces 'libres-penseurs' urbains (en l'occurrence Edo – la Tokyo moderne – Kyoto et Osaka), il n'est pas surprenant que le sport se soit trouvé – tout comme les acteurs de kabuki – le sujet des *ukiyo-e*. Clairement, les *ukiyo-e* étaient faits pour les supporters de base du sumo, qui ne pouvaient se permettre une peinture complète d'un sumotori et recherchaient une alternative de masse, moins chère. La production de masse est alors réalisée de la façon suivante : le dessin original à l'encre est alors collé à l'envers contre un panneau de bois, qui est alors à son tour encré et sert à reproduire plusieurs autres images. Aux 18ème et 19ème siècles, les imprimeurs de *ukiyo-e* commandent des thèmes de sumo aux artistes, assurés du fait que les masses de fans de sumo se les arracheront. Les acheteurs en dehors des villes sont attirés par des imprimés qui dépeignent les résultats de *torikumi* importants et, à partir de 1757, les copies du banzuke.



Bien qu'occasionnellement employé pour dresser le portrait de légendes du sumo, les *ukiyo-e* mettent l'accent sur la vie des classes urbaines, et cherchent à donner le sentiment d'« une journée au sumo ». En conséquence, les images de sumotori agrippés, entourés de foules tapageuses dans des stades ouverts (un peu comme celle que me montre Yoko-san), prolifèrent. Alors que les techniques européennes commencent à pénétrer le monde artistique japonais, les *ukiyo-e* commencent à faire apparaître la perspective, pour que les objets les plus éloignés, comme l'arrière de la scène, puissent apparaître plus petits que les objets à l'avant-scène, comme le *dohyo*. Peut-être encore plus intéressant, les *ukiyo-e* sont employés non seulement pour explorer l'aspect humain d'un évènement de sumo, mais aussi l'aspect humain des *sumotori* eux-mêmes. Une image par exemple montre Tanikaze – un personnage surhumain dans les cercles du sumo – en train de pratiquer la plus humaine des activités, soit fumer une pipe.

C'est au cours de l'époque de gloire de Tanikaze à la fin du 18ème siècle que la popularité des *ukiyo-e* de sumo explose, alors que les fans se ruent sur les images des Trois Grands : Tanikaze, Raiden et Onogawa. Toutefois, les plus beaux imprimés de sumo ne seront pas publiés avant le 19ème siècle, époque qui voit quatre membres de la famille Utagawa dominer ce marché pour plus de soixante années.

La montée des portraits sur toile.

Après que les réformes Meiji aient exposé le Japon à encore plus d'influences occidentales, les portraits de *sumotori* en *ukiyo-e* voient monter la concurrence des artistes peignant à l'huile sur canevas. On peut admirer de nombreuses huiles aux alentours du quartier du sumo de nos jours, dont les portraits géants surplombant l'enceinte de la station de métro de Ryogoku ne sont pas les moindres. Au sein du Kokugikan lui-même, bien sûr, sont suspendus les portraits des 32 derniers vainqueurs de *yusho*, qui sont tous commandés par le journal Mainichi (et dont des versions réduites peuvent être en général trouvées au sein des heya des lutteurs en question). Petite inquiétude, l'artiste qui réalise ces portraits, Suzue Sato, est désormais plutôt âgée et n'a pas, à priori, instruit de successeur.



En 1973, une jeune artiste nommée Lynn Matsuoka commence un itinéraire qui la verra finir par être surnommée « la Degas du sumo ». Edgar Degas (1834-1917) était rapidement décrit comme un 'impressionniste' qui, sur la fin de sa carrière, fut très connu pour ses couleurs vives et ses traits de brosse vigoureux, principalement réalisés à l'huile et sur toile. Assez logiquement, une partie de son œuvre fut influencée par sa collection personnelle *d'ukiyo-e*. Le style de Matsuoka est l'huile et le fusain. En dépit de ses couleurs plus atténuées, l'accent mis sur les corps, les formes et les expressions faciales est à l'évidence dans la veine de Degas. L'accent mis par Matsuoka sur *l'oicho-mage* est particulièrement évident, et on voit qu'elle profite pleinement de sa proximité sans égale avec les *sumotori*. Comme son site web le montre, elle s'aventure même dans le monde des *ukiyo-e*.

Quinze ans après les premiers travaux de Matsuoka, l'extension de l'audience télévisuelle du sumo attire une nouvelle génération d'artistes. Parmi eux, on trouve le sculpteur français Maurice Guillaume (qui a sculpté des figurines de sumo) et Charles Wilmott, un spécialiste de la peinture à l'huile du Royaume-Uni.

Parlant en 2005, Wilmott décrit sa fascination pour le sumo de la façon suivante : « Je cherchais un sujet sportif à peindre. En tant que réaliste figuratif travaillant l'huile sur toile, moyen assez conventionnel, il était important que le sujet et la technique s'accordent en termes artistiques. [Avec le sumo] ça collait tout simplement. J'ai accroché dès le premier instant ».

Alors qu'on lui demande de développer ses motivations dans un catalogue sur les arts, Wilmott répond : « Un instant dans le passé révèle un monde fascinant, empli de stratégie et de triomphes, où de magnifiques cérémonies reflètent une harmonie séculaire. Cette culture passée a été mon inspiration et je suis captivé par la magie de son appel ». L'attirance de Wilmott pour l'aspect cérémoniel du sumo saute aux yeux dans son œuvre la plus connue, *Gyoji in Blue*, qui révèle un *gyoji* de *sanyaku* au pompon orangé dans toute la splendeur de son costume d'apparat.

De nos jours, une approche du sumo alternative, et souvent comique, est offerte par l'artiste japonais au renom croissant, Hiroko Komatsu (interview à paraître dans le prochain SFM). Généralement plus intéressée par les personnalités que par l'arrière plan, Komatsu paraît mettre intentionnellement mettre le doigt sur les faiblesses humaines des *sumotori*, les surprenant régulièrement dans des postures bizarres. Un message plus sérieux transparaît clairement derrière l'apparente légèreté tandis qu'elle explore avec créativité les menaces sur la santé des *sumotori* : les blessures (la chute dans une position dangereuse), la fatigue chronique et l'épuisement (sommeil en compagnie d'un chien) et l'obésité (lutte pour trouver de l'espace dans une baignoire).

Les autres formes artistiques.



Comme Ryan Laughton l'a déjà montré dans ses articles, les années 1940 ont vu la prolifération des sumo menko – des pièces de carton ou de papier fort portant les portraits de *rikishi*. Dessinés à la main dans les années 30, les *rikishi* qui ornaient les cartes menko apparurent ensuite sous la forme de reproduction bromées (avec une qualité quasi photographique) et dorées. Toutefois, les images animées de la télévision finirent par réduire dramatiquement l'attrait des menko dans le milieu des années 60.

Le sumo continue à accorder de l'importance aux sculptures. La route principale qui sépare le Kokugikan du *Pearl Hotel* abrite une cohorte de petites sculptures de yokozuna, revêtus de leurs *tsuna* et dans des postures Shiranui ou Unryu. Chaque sculpture se trouve sur une base hexagonale qui arbore les empreintes de mains des grands champions. Une sculpture plus imposante d'un bouillant yokozuna Shiranui peut être trouvée dans une cage de verre à l'entrée principale du Musée du Sumo du Kokugikan, tandis qu'une sculpture de pierre plus renommée de deux lutteurs en plein milieu d'un combat est située près de l'approche du *dohyo* au sanctuaire de Yasukuni.

Une autre impressionnante forme d'art sumo est le *sensu*, ou éventail de papier. Daimon-san, connu pour son amour de Hakuho, est actuellement l'un des meilleurs artistes de sensu de sumo, et est souvent présent au Kokugikan pour vendre lui-même ses productions. Ses *sensu* consistent invariablement dans les sumotori leaders du jour, revêtus de leurs *haori* et avec des visages dans le style *ukiyo-e* Edo. Les talents de Daimon-san s'étendent aussi au *e-banzuke*, qui retrace la carrière d'un lutteur spécifique (par exemple Chiyonofuji) sous forme dessinée. Le *sumotori* est dessiné comme un novice tout maigre qui se transforme graduellement en une version plus large et plus âgée jusqu'au jour de sa retraite.

A la recherche du yokozuna idéal.

En direct du cœur du sumo à Ryogoku, Chris Gould essaie de comprendre son entourage du mois de septembre qui a répondu à la question posée suite à la suspension d'Asashoryu : « qu'est-ce qui caractérise un yokozuna idéal ? ».

Introduction

Tandis que les tours de magie d'Asashoryu sur l'aile d'un terrain de football occupaient le plus clair du champ médiatique des journaux à scandale, un fidèle lecteur de SFM m'a demandé, à la lumière du comportement de celui-ci, de m'attarder sur les qualités d'un « vrai » yokozuna. La personne qui m'a soumis cette requête est japonaise, et très en colère que le maestro mongol ne se soit pas excusé pour le trouble apparent qu'il a causé. Elle soutient, comme beaucoup d'autres, que je ne devrais pas considérer Asashoryu comme un grand champion idéal.

Je m'embarque donc pour mon voyage de septembre à Tokyo bien décidé à chercher de partout quelles peuvent être les qualités originelles d'un yokozuna. Je demande aux hôtesses japonaises lors de mon vol; aux spectateurs proches de moi au Kokugikan; aux gens dans les restaurants ou dans la rue. Les réponses les plus banales, c'est assez drôle pour que cela soit noté, sont venues des *rikishi* et des *oyakata* eux-mêmes, l'un de ces derniers m'ayant dit que le plus fort des yokozuna qu'il ait jamais combattu était Kitanoumi, « parce qu'il était gros ».

Il est rapidement devenu clair que presque tous les Japonais que j'interviewais avaient les mêmes opinions, avec des variations mineures. Si je devais simplement retranscrire le résultats de mes interviews, les lecteurs auraient devant eux à peu près ce à quoi ils s'attendent déjà : qu'un yokozuna doit être plus déterminé que les autres, qu'il doit avoir de l'*hinkaku* (grâce et élégance) d'un exemple pour les autres, et doit rechercher la grandeur du *shin* (esprit), du *gi* (technique) et du *tai* (physique/santé). Il est important, eu égard à ces trois dernières qualités, de se souvenir que les yokozuna et les ozeki (rang qui était avant le plus élevé du sumo) ne sont pas éligibles dans l'attribution du *shukun-sho*, du *gino-sho* ou du *kanto-sho* (prix de la combativité, de la technique et de la performance). Les attentes sont telles sur les haut gradés qu'ils sont supposés véhiculer ces qualités lors de chaque combat.

La forme des réponses obtenues est tout aussi intrigante que les réponses elles-mêmes. Pourquoi les réponses des interviewés sont elles si similaires ? Y a-t-il un concept supérieur qui les lie tous indéfectiblement ? Après deux semaines à faire le tour de la société qui m'entourait (et à ré-analyser mes précédents voyages au Japon), je suis arrivé à la conclusion que c'est le cas. De Ryogoku à Roppongi, d'Asakusa à Akasaka, et de Nishiarai à Ikemagi, j'ai été aux prises avec les relations tumultueuses entre deux légendaires concepts japonais : *honne* et *tatemae*. Une compréhension de ces deux mots, et de leurs conséquences concrètes, est un apport immense à notre compréhension du sumo et de ses plus grands guerriers.

Honne* et *tatemae

Honne est donné par les dictionnaires comme se traduisant par « véritable intention ». Bien que capable de produire des choses tout à fait bonnes, ce mot est souvent considéré de manière négative comme la résultante d'un égoïsme individuel qui menace de déstabiliser l'harmonie collective. Le *honne* peut être dépeint comme impulsif par nature; le type d'impulsivité qui amène une femme à se précipiter sur le dohyo durant un combat Takekaze-Goeido, ou pousse un homme d'affaires norvégien dans les bars de Roppongi juste après son arrivée à Tokyo. Cela dit, bien que le *honne* puisse être dérangeant, il dérive du terme *hon*, qui se traduit à la fois comme « livre » et « véritable ».

Les chefs militaires avaient coutume d'être entourés par des personnages brutaux dont le *honne* les rendait avides de pouvoir. Pour atténuer un tel enthousiasme, les puissants étaient soucieux de promouvoir la doctrine du *tatemae*, l'obligation formelle de l'individu envers la société. En termes crus, le *tatemae* est basé sur l'affirmation que « ce à quoi les gens ne pensent pas ne leur fera pas de mal ». Il essaie d'offrir une certitude globale dans un monde empli d'incertitudes. Dans la vie publique, c'est la carte « sortez de prison » des incompétents. Le *tatemae* a été conçu pour maintenir l'ordre existant par des dirigeants dont la mainmise sur le pouvoir était constamment fragile en des temps de guerres entre clans rivaux. Particulièrement sous la

période Edo (1603-1867), le *tatemae* fut employé pour soutenir le concept que le plus grand bien adviendrait en ne remettant pas en cause le gouvernement existant du shogunat. Le *tatemae* fut donc le remède à l'impulsivité; le mode de vie stable auquel tout *honne* doit être subordonné.

La notion *tatemae* du plus grand bien existe sans aucun doute dans le Japon contemporain. Quiconque se rebelle contre elle est automatiquement taxé d'égoïsme, et méritant d'être mis à l'écart – et si possible puni. Le premier principe du *tatemae* moderne apparaît comme le fait que l'homogénéité raciale est la clé d'une société stable. En découlent les positions officielles selon lesquelles les *gaijin* sont plus susceptibles de commettre des crimes et délits que les Japonais, et que ce sont en majorité les étrangers qui hantent les quartiers chauds malfamés. Le principe d'autocensure est également important, ce qui signifie que les journaux respectables doivent laisser les histoires controversées aux tabloïds. Quelque soit le sujet, le message est : ne faites pas chavirer le navire et n'attaquez pas les croyances qui font de notre société la calme félicité qu'elle est. Partant, ne répandez pas une panique non nécessaire parmi les fumeurs en reconnaissant qu'il y a des preuves irréfutables que fumer est nocif pour la santé.

Le *tatemae* est visible dans toutes les sociétés mais c'est particulièrement prégnant au Japon où – très franchement – les gens basent leurs vies sur ce principe. Cette doctrine est bien illustrée par deux évènements majeurs qui sont intervenus lors de l'Aki basho de cette année.

Le départ du Premier Ministre Abe

Lors de la quatrième journée de l'Aki basho, le Premier Ministre japonais Shinzo Abe annonce finalement sa démission de ses fonctions. La version *honne* des événements suggérerait qu'il a quitté son poste en raison de sondages de popularité calamiteux, de résultats électoraux catastrophiques pour les sénatoriales, de la prise en compte de nombreux problèmes laissés en plan par les précédents premiers ministres et de l'incapacité réitérée de pouvoir dénicher un ministre de l'Agriculture qui ne soit pas corrompu. Toutefois, l'explication *tatemae* de son départ – qui cherchait à éviter toute trace d'instabilité gouvernementale – a été qu'il souffre de « problèmes stomacaux dus au stress » qui le rendent « incapable de poursuivre sa tâche de Premier Ministre avec dignité ». Pour étayer la version *tatemae* (qui n'a été donnée au cours d'une conférence de presse presque deux semaines après le discours de départ officiel d'Abe), ce n'est pas un mais deux médecins en blouses blanches qui ont été convoqués pour s'asseoir à ses côtés. Telles sont les extrémités – parfois risibles – jusqu'où les Japonais peuvent aller pour donner du crédit au *tatemae*.

L'élection du Premier Ministre Fukuda

Tandis qu'Abe continuait à barboter à l'arrière plan, l'élection éclair de son successeur a occupé l'avant scène. À la recherche d'un leader de la « nouvelle génération », les membres du Parti Libéral Démocrate ont été invités à choisir entre Taro Aso, 66 ans, et Yasuo Fukuda, 71 ans. Les deux hommes doivent leur ascension politique au *tatemae*, la doctrine qui les a dès le départ enjoints à suivre les pas de leurs pères et par conséquent permis de remporter leurs premiers succès à la suite de leurs pères respectifs. Si les membres du PLD avaient voté conformément au *honne*, Aso aurait sans aucun doute été choisi. Il était populaire dans les campagnes où le PLD avait connu ses récents déboires, et avait eu des scores honorables dans les villes aux dernières élections. Il était plus dynamique qu'Abe. Il avait de l'humour, comme l'ancien Premier Ministre vénéré Koizumi. Et, chose la plus importante, il comprenait très bien la base de son parti. Hélas, toutefois, les membres du PLD ont surtout été préoccupés de voir qui ferait le moins tanguer le navire, et ont donc voté en fonction du *tatemae*. Le ridé Fukuda – poliment décrit comme un John Major du pauvre – a été en conséquence élu, pas en raison de ses brillantes qualités ni même de son expérience, mais parce qu'il représentait une figure rassurante de grand-père. A la différence d'un Aso populaire chez les paysans, Fukuda est un grand patron qui s'est mis les financiers dans sa poche. A la différence d'Aso, il n'essaie pas de paraître plus jeune qu'il n'est, et cherche plus ses soutiens chez les électeurs les plus vieux que chez les jeunes radicaux. A la différence d'Aso, il représente la stabilité face aux changements possibles et est moins susceptible de chercher à imposer sa volonté propre à son cabinet. Et à la différence d'Aso, il est réservé en public et ne fait pas de remarques insultantes à propos des malades d'Alzheimer. Bien que l'*Asahi Shimbun* dépeigne avec mépris Fukuda comme un carnivore ambitieux qui se décrit lui-même comme un végétarien, il oublie de dire que si les grosses légumes du PLD lui disaient qu'il n'y a pas de viande à trouver, il préférerait les croire plutôt que de le vérifier par lui-même.

***tatemae* et sumo**

Dans le sumo, le *tatemae* cherche de manière prévisible à préserver l'unité et les formes de la communauté des lutteurs. Les dix commandements affichés sur le mur de l'Azumazeki-beya indiquent les principes de base, en particulier ceux de faire de son mieux et de respecter ses anciens et ses adversaires. Le terme « gambarimasu » (faire du mieux que l'on peut) est une nuance extrêmement importante dans les cercles du sumo et demeure le verbe le plus couramment employé par les *sumotori* – tout particulièrement en public. Dans un sport qui est issu de l'austère code *samurai*, où la grandeur est définie par le fait de repousser ses propres limites physiques et mentales, le verbe « tsutomemasu » (« essayer ») est tristement insuffisant. *Gambarimasu* est ce qu'une société basée sur le *tatemae* attend, et rien de moins. Selon le *tatemae*, il est également inconvenant qu'un *sumotori* humilie son adversaire et de l'envoyer valdinguer dans le public s'il est d'ores et déjà battu. Il est convenable qu'un *sumotori* dont le sort a déjà été décidé soit attentif au sort d'un adversaire dont le destin n'est pas encore connu. Il est convenable qu'un yokozuna montre l'invincibilité et la maîtrise de son esprit, et qu'il se retire non pas quand il est au sommet mais quand il est convaincu que sa puissance n'est plus ce qu'elle était. Si le *honne* essaie de montrer son hideux visage, il doit être ravalé à coups de bâton de bambou. Il est particulièrement mal venu d'arracher le bâton des mains d'un oyakata avant de le briser sur son genou, comme un grand champion non-Japonais le fit un jour.

Le *tatemae* est le lien qui provoque cette fusion entre le sumo et les Japonais. Bien qu'il soit plus difficile à détecter aujourd'hui dans la molle atmosphère du Kokugikan, le *tatemae* originel sur la base duquel tous les grands yokozuna furent jaugés est toujours présent en abondance à Ryogoku. Il résonne dans les voix haut-perchées des chanteurs de *jinku*, dont la passion pour le sport semble assez surnaturelle selon les critères occidentaux. Il émane des écrans de télévision qui repassent de vieux combats en noir et blanc et enregistrent les tonnerres d'applaudissements de spectateurs en transe. Il est glorifié par les nombreuses (et souvent gigantesques) œuvres d'art dans et autour du Kokugikan et par les *dohyo* des restaurants à thème de sumo.

C'est le *tatemae* qui amène chacun de mes interviewés à me délivrer une réponse identique au sujet des qualités d'un yokozuna. Les vieilles vidéos en sont une preuve. Le public est captivé par la vie publique des *sumotori* et ne se soucie pas de leur contexte privé, comprenant peut-être de manière assez positive que les *sumotori* ont le droit d'en avoir une. Sadanoyama, Taiho, Yoshibayama – chacun de ces yokozuna en noir et blanc est jugé en fonction du caractère imposant de son énorme estomac, des plaies et des bosses sur ses membres recouverts de cicatrices de *keiko*, de la férocité de son regard, de sa beauté, de la puissance contenue dans ses poings énormes ou de ses épaules interminables, du nombre de ses victoires. Bien que le Comité de Délibération des Yokozuna ait été fondé en 1951 précisément pour juger ces questions se rapportant au personnage d'un yokozuna, le côté privé (*honne*) et sans doute le plus important de ce personnage est de manière assez ironique ignoré par les masses de fans de sumo. Seuls les cas les plus graves de *honne* qui débordent sur le *tatemae* finissent par être dévoilés au grand public; et même quand ils le sont, ils sont en général oubliés au bout de quelques années.

Tout comme pour la société japonaise dans son ensemble, la grandeur dans le sumo est définie par l'idée que le grand public (*tatemae*) se fait de vous, et non par les opinions de ceux qui vous connaissent véritablement (*honne*). La situation étant celle-là, les grands yokozuna ne sont ni plus ni moins que ceux qui ont remporté le plus de *yusho* (Taiho), se sont assuré le *rensho* le plus long (Futabayama), triomphé dans plus de combats qu'aucun autre (Chiyonofuji) ou incarné l'union exceptionnelle du talent et d'une apparence d'idole (Wajima et Takanohana II). Sans surprise toutefois, si ces yokozuna sont jugés à l'aune du *honne*, leur étoile se met à pâlir. Demandez au policier qui s'occupa de Futabayama durant sa nuit de folie avec la Déesse du Soleil; au journaliste spécialiste de sumo qui vit deux des yokozuna précédemment cités en compagnie galante avec des mineures; au professeur de musculation qui entraîna un autre de ces yokozuna. Les verdicts différeront sensiblement de la ligne officielle du *tatemae*.

Même si l'application du *tatemae* est considérée comme le seul indicateur du mérite d'un yokozuna, un tel indicateur pose des soucis en termes analytiques et des dilemmes éthiques. Les deux combats suivants entre yokozuna sont révélateurs de ces questions.

Onokuni contre Hokutoumi, Aki 1989

L'imprévisibilité du *honne* est brillamment illustrée par ce célèbre combat. Onokuni pénètre sur le dohyo avec un score de 7-7, et est donc au bord de devenir le premier yokozuna à enregistrer un score négatif lors d'un tournoi en quinze journées. Il a impérativement besoin de l'emporter pour préserver non seulement le respect de lui-même mais aussi pour le rang de yokozuna. Hokutoumi, d'un autre côté, a déjà enregistré dix victoires et ne se bat que pour son propre orgueil. Le résultat *tatemae* – qui doit s'incliner devant le plus grand bien – est l'évidence : le géant Onokuni devrait l'emporter. Pourtant, parce que les deux lutteurs restent fidèles à leur *honne*, Onokuni perd le combat. Le rang de yokozuna est publiquement humilié.



C'est ici que réside la difficulté d'émettre un jugement sur la grandeur de ces yokozuna. À l'aune du *honne*, ces lutteurs sont d'une noblesse indicible, choisissant courageusement le risque contre la stabilité et assumant la tempête qui en résulte. Mais vis à vis du *tatemae*, tous deux sont condamnables. Le *tatemae* exige que chaque lutteur représente de manière positive le plus haut rang. Il encourage par conséquent que chacun d'entre eux « gambarimasu » - au sens le plus large du terme – pour s'assurer qu'Onokuni emporte le combat, et offre même de couvrir leurs actions grâce aux merveilles de l'autocensure. Le *honne* des deux hommes refuse de s'arrêter à une telle option, entraînant la disgrâce pour Onokuni et son rang. Le *tatemae* aboutit alors au résultat apparemment absurde que deux lutteurs sont blâmés pour avoir combattu avec une parfaite intégrité. Toutefois, le *tatemae* n'est pas à condamner totalement. Après tout, Onokuni et Hokutoumi n'ont-ils pas été aveuglés par l'égoïsme de leurs *honne* personnels, et par conséquent ont perdu de vue le plus grand bien et le résultat que le Japon attendait ? Est-ce qu'une grande partie des problèmes sociaux que rencontrent les sociétés industrialisées ne sont pas dus à ce que trop d'individus favorisent le *honne* au *tatemae* ?

Takanohana contre Musashimaru, Natsu 2001.

Pour mesurer le caractère prévisible qui ressort du *tatemae* en action, les lecteurs de SFM ne doivent pas aller chercher plus loin que ce combat de légende. Takanohana est gravement blessé juste avant le combat, au point que Musashimaru ne s'attend pas à le voir revenir. Le *tatemae* impose que, dans un bel esprit de *bushido* (guerrier), Takanohana doive serrer les dents dans la douleur et continuer à combattre avec panache. Au moment où Takanohana choisit de suivre la règle du *tatemae*, Musashimaru se trouve devant un grand dilemme. Le *tatemae* impose que Musashimaru ne doit pas blesser son adversaire. La seule manière de ne pas blesser un adversaire qui l'est déjà est de... ne rien faire. En conséquence, Musashimaru montre une grande répugnance à combattre, exécutant une *henka* sur son opposant brisé dans le combat final, et succombant sans résistance lors du *kettei-sen*.



Encore une fois, toutefois, comment évaluer la grandeur de ces deux yokozuna ? Il faut admirer Takanohana pour avoir repoussé les limites de la douleur, mais n'est-ce pas justement cet acte de *tatemae* qui met son adversaire devant un grand dilemme ? À l'inverse, il peut difficilement être juste pour un Hawaïen de 225 kilos de s'abattre de toute sa puissance sur un Takanohana blessé. Comment alors décider s'il est digne d'éloges ou qu'il doit être condamné ?

En vérité, ces contradictions demeureront toujours dans une société gouvernée par le *tatemae*. Le *tatemae* n'est pas fait pour être juste; il est fait pour recouvrir une manière d'être particulière et la préserver pour les générations futures. Il y aura des gagnant et des perdants, mais tant que le résultat demeurera lisse en surface, chaque âme qui se conforme au *tatemae* est supposée être heureuse. Le sumo n'y fait pas exception.

Asashoryu en Mongolie, été 2007




Quelques soient les limites du *tatemae* comme baromètre de la grandeur, il est essentiel pour nous permettre de comprendre la fureur actuellement soulevée par l'affaire Asashoryu. Pour trouver pourquoi le Mongol Magique est autant vilipendé au Japon, j'encourage le lecteur à trouver une explication *tatemae* à ce qu'il a fait. L'association de sumo a essayé, elle n'en a trouvé aucune, pas plus que le public japonais. Le yokozuna a de manière irréfutable adressé un billet de maladie signé par un médecin pour s'absenter de la tournée d'été. Ce même yokozuna est ensuite de manière irréfutable apparu à la télévision, jouant les ailiers de 150 kilos dans un match de football de bienfaisance. Une contradiction aussi éclatante est incroyablement en contravention avec le *tatemae*, dont la raison d'être essentielle est de nier que de telles contradictions puissent exister. Bien qu'Asashoryu ait été effectivement blessé, comment quiconque ayant vu ses plongeons sur le terrain de foot ne pourrait-il pas se poser de légitimes questions concernant sa feuille de maladie ? Selon le rijicho Kitanoumi de la NSK, le *honne* d'Asashoryu s'est fait jour avec des conséquences extrêmement fâcheuses. En l'absence d'une explication *tatemae* de ces évènements, l'absence de respect pour le plus grand bien aurait dû entraîner des excuses larmoyantes de la part d'Asashoryu. Les excuses ne sont pas venues et les Japonais ont fini par perdre patience vis à vis de lui comme de la NSK. En l'absence d'acte de contrition, une punition *tatemae* a dû être trouvée par la NSK. En conséquence, Asashoryu s'est trouvé en internement hospitalier mongol forcé, tandis qu'à chaque journée du *basho*, ses supporters écoutaient tristement le silence qui suivait les *dohyo-iri* de Hakuho.

Conclusion : Au-delà du *tatemae* ?

Cet article ne doit pas être lu comme une analyse du *tatemae* plus que comme une critique de ce système. Personne ne nie que la stabilité du système est rassurante et que si nous ne vivions nos vies qu'en fonction du *honne* les conséquences pourraient en être assez effrayantes. La question du yokozuna idéal n'est pas quelque chose qui peut être confinée uniquement aux masses des adorateurs de sumo. Nous ne pouvons juger le yokozuna sans nous demander d'abord comment la masse du monde du sumo aimerait elle-même être jugée. Bien qu'il serait sans doute plus intéressant d'évaluer les yokozuna à l'aune de leur *honne* et de leurs personnalités, la grande majorité des fans de sumo demande à ce qu'ils soient jaugés en fonction de leur *tatemae*. Certains n'ont tout simplement pas d'informations pour penser différemment; la plupart souhaitent tout simplement se concentrer sur ce qui se passe sur le dohyo. Avec ceci à l'esprit, bien que les relations entre le sumo et le *tatemae* soit un navire qui mérite effectivement de chavirer quelque peu, mon amour pour le sumo professionnel et le respect que j'ai pour le pays qui l'abrite – que celui-ci soit justifié ou non – imposent que, pour l'instant, je ne sois pas la personne qui le fera chavirer.

La grève de 1932 : 75 ans déjà...

Chris Gould célèbre le 75ème anniversaire de la grève qui menaça de détruire le sumo professionnel tel que nous le connaissons.

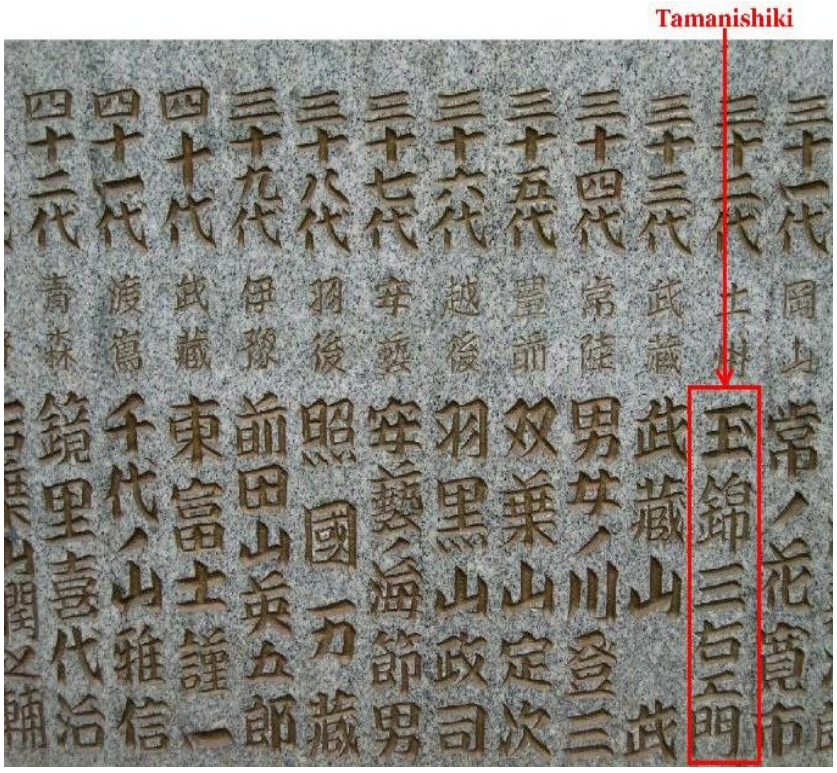
Le sumo n'est pas censé être la proie des révolutions. Il est censé demeurer une béatitude stable, bâtie sur le mérite et le tatemae (abandon du soi au profit du plus grand bien). Ces dernières années, l'idée que l'Association Japonaise de Sumo (NSK) se fait du concept de « révolution » s'est centrée autour du fait de nommer une femme au Conseil de Délibération des Yokozuna et de trouver douze nouveaux noms pour décrire les manières de remporter un combat. Un comportement menant à une couverture médiatique révolutionnaire de la NSK doit être immédiatement condamné, comme Asashoryu a pu récemment le constater à ses dépens. Toutefois, il y eut bien des occasions tout au long de l'histoire du sumo où – tout comme pour le pays qui entourait ce sport – la menace de la révolution fut bien réelle.

Le Japon et le sumo sont loin d'être aussi stables que pourrait bien le souhaiter la société du tatemae.

La raison principale des révolutions dans le sumo n'est pas bien différente de celle qui a fini par déchirer bien des pays : les inégalités économiques. La professionnalisation du sumo dans le courant du 18ème siècle était censée, en théorie, résoudre le problème, en libérant les sumotori de leur quasi-servitude sous le patronage des puissants seigneurs de guerre d'Edo. Toutefois, arrivé au milieu du 19ème siècle, il devient clair que le fossé de richesses entre les dirigeants du sumo et les lutteurs est toujours présent – et s'accroît avec la popularité sans cesse plus grande de ce sport.

Le problème Takasago

Des signes majeurs de mécontentement des sumotori se font jour au milieu des années 1860, quand un groupe de lutteurs éminents tente de provoquer des discussions avec l'Association Tokyoïte de Sumo (TSK) au sujet de réformes. Le mouvement réformiste perd de son élan durant la Restauration Meiji de 1867-8, mais se reconstitue suffisamment pour finir par coucher sur le papier une liste d'exigence de réformes dans le sumo, en 1873. On raconte que les lutteurs désignés pour présenter ces exigences à la TSK prennent peur et trahissent leurs collègues réformistes – qui sont virés du sumo professionnel en décembre 1873. Le banzuke du tournoi d'hiver étant déjà imprimé, le nom des lutteurs exclus devra être biffé !



Les meneurs du mouvement, Takasago et Koyanagi, créent brièvement une « équipe de lutteurs réformés » qui effectuent des tournées en province, mais tombent sur un os quand ils se voient refuser un permis de pouvoir produire des spectacles de sumo créé en 1878. A l'été de cette même année, les lutteurs de Takasago sont réintégrés au sein de la TSK, et un certain nombre des réformes de Takasago sont mises en application, en particulier le remplacement des nominations des Directeurs de la TSK par un système d'élections. Des réformes salariales limitées sont également instituées, mais le sujet plus général des inégalités est enterré bien au fond du proverbial panier de sel – en attendant simplement qu'on vienne le vider un peu plus tard.

C’est le 24 mai 1899 que le Japan Times rapporte que « des troubles ont lieu entre les lutteurs de Tokyo et l’Association de Lutte » au sujet « du mécontentement des lutteurs au sujet de leurs salaires ». Le rapport poursuit : « les spectacles [de sumo] étant devenus inhabituellement populaires, les dirigeants réalisent depuis peu des profits considérables. Les lutteurs font remarquer à juste titre qu’il est injuste de les tenir à l’écart de leur part de ces succès financiers, et menacent de se mettre en grève ».

Avec des salaires annuels de base d’environ 25 yen (100 euros actuels), les sumotori professionnels ne vivent alors pas plus indépendamment que lorsqu’ils servaient leurs seigneurs de guerre, et doivent souvent agiter la sébile devant leur oyakata pour percevoir quelque revenu supplémentaire. Comme le suggère le Japan Times, les oyakata, et plus particulièrement ceux qui occupent des positions de directeurs, sont bien placés pour distribuer des aumônes. La quasi-totalité des revenus provenant des ventes de tickets finissent dans leurs poches; les sumotori sont payés sur de bien modestes restes.

Quelle qu’ait été la réponse de la TSK en 1899, elle n’améliore pas franchement le sort des lutteurs. Vers la fin des années 1910, la ferveur révolutionnaire enflamme à nouveau le sumo quand de nombreux sumotori retardent l’ouverture du tournoi de janvier 1911 en exigeant une augmentation salariale de la part de leurs maîtres. Leur détermination est peut-être renforcée par une rébellion assez proche d’acteurs kabuki contre leur compagnie de tutelle Shochiku – révolte qui sera au bout du compte matée. Cette fois-ci, les chefs du sumo refusent avec entêtement de céder le moindre pouce de terrain, pourrissant la situation pour les années suivantes.

Le chaos Mikawashima



Les années 1910 ne sont pas exactement des années heureuses pour la TSK. Les caisses servant au paiement des lutteurs se vident encore plus le 29 septembre 1917 lorsque le Kokugikan disparaît dans un incendie au cours d’une exposition sur les chrysanthèmes. La TSK, croulant déjà sous le poids d’autres dettes, doit brusquement trouver 650.000 yen (environ 2,5 millions d’euros) pour reconstruire son stade chéri – et 150.000 yen supplémentaires lorsqu’un typhon met à terre les premiers efforts de reconstruction ! Le premier basho tenu après l’incendie a lieu au Yasukuni. Toutefois, malgré la reconstruction du Kokugikan, les bas salaires continuent à faire fulminer les sumotori.

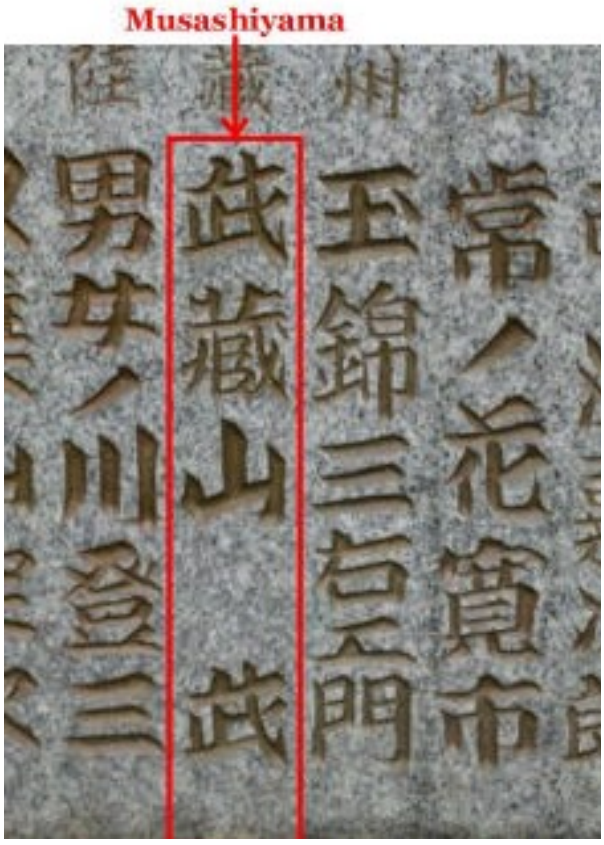
Le 12 janvier 1923, plusieurs lutteurs importants, rassemblés dans un restaurant à Ueno, exigent de meilleurs salaires et conditions de travail de la part de leurs employeurs. La TSK répond en virant 64 sumotori et 17 gyoji. Plusieurs stars comptent parmi les rangs des bannis, ce qui laisse de marbre les suiveurs du sumo de Tokyo, dont beaucoup boycottent l’ouverture du Hatsu basho le 14 janvier. Secouée par les pertes financières, la TSK engage des médiateurs pour parvenir à un accord avec les sumotori en grève, qui se sont depuis retranchés dans un bureau de la Compagnie Électrique Japonaise à Mikawashima.

Deux hautes personnalités militaires, l’amiral Yashiro et le général Osako, jouent les médiateurs en compagnie du chef de la police urbaine Aikake. Les yokozuna Onishiki et Tochigiyama sont envoyés par la TSK pour faire revenir à la raison leurs collègues, après avoir pourtant dit-on clamé leur « stricte neutralité » dans le conflit. Les médiateurs et les chefs de la révolte des lutteurs se rencontrent dans les bureaux de la police urbaine le 17 janvier, mais pas avant qu’une cérémonie de purification du dohyo se soit tenue dans leur refuge de Mikawashima deux jours avant. La TSK se voit mise en demeure de prendre en compte onze

exigences mises en avant par les grévistes. Un compromis est atteint au Kokugikan le jour suivant, quand 100 sumotori, gyoji, oyakata et médiateurs s'accordent, en principe, sur un Plan de Réforme du Sumo – basé sur une version édulcorée des onze exigences. Après avoir au départ ajourné leur décision, les lutteurs acceptent les réformes et reviennent au sumo.

L'échec de la grève est immense. Le yokozuna Onishiki est lourdement critiqué pour ses piètres performances comme négociateur, et se retire immédiatement de honte du sumo. De nombreux sumotori amers contestent le projet de plan de réforme et menacent de se retirer des lucratives tournées estivales à moins que celui-ci ne soit amélioré. Un tel mécontentement entraîne une réponse agressive de la part de directeurs revanchards qui, fous de rage après le conflit originel, retiennent les paiements dus aux lutteurs suite au tournoi de janvier. L'inspecteur de police Suzuki, dont le commissariat jouxte la Dewanoumi-beya, passe encore plus de temps de service à servir de médiateur aux conflits de sumo, obtenant en fin de compte que la TSK paie leur dû aux lutteurs. Six directeurs de l'Association démissionnent en raison de ces troubles et trois semaines supplémentaires s'écoulent avant que le chef de la police Aikake ne tente d'amener à la paix les factions belligérantes. Au mois de mai toutefois, plusieurs stars refusent toujours de lutter pour protester contre l'édulcoration des réformes, ce mécontentement se muant en un conflit au sujet du tournoi de Nagoya 1924 et au-delà.

Le choc Shunjuen



La fusion formelle des associations de sumo de Tokyo et d'Osaka sous l'égide de l'Association Japonaise de Sumo (NSK) en janvier 1927 amène un regroupement des moyens du sumo, ravivant l'espoir des lutteurs en quête de salaires plus élevés. Toutefois, en octobre 1929, le krach boursier de Wall Street plonge l'économie mondiale dans le désarroi. Entre les compagnies japonaises touchées qui sont moins enclines à faire des donations, et les Japonais au chômage désormais incapables de se payer des tickets, la fréquentation du sumo est en chute libre, réduisant d'autant l'argent disponible pour les salaires des lutteurs.

A l'époque, les lutteurs sont divisés en équipes Est et Ouest qui rivalisent pour le yusho. Le 7 janvier 1932, l'intégralité de l'équipe Ouest de makuuchi critique la gestion de la NSK et remet aux directeurs une liste de dix exigences qui incluent : la transparence de la gestion financière ; une réduction des prix d'entrée ; la réduction de l'influence des maisons de thé sur les ventes des billets d'entrée ; une réforme des retraites et des jungyo ; une augmentation salariale ; et une nouvelle Association des Lutteurs. A la différence de 1923, au lieu de simplement refuser de combattre, les lutteurs menacent de former leur propre association si la NSK refuse d'accepter les réformes sous 24 heures. Tandis que la NSK scrute ces propositions radicales, l'équipe Ouest prend ses quartiers temporaires au restaurant chinois Shunjuen d'Oimachi, au sud de Tokyo. Ainsi commence « l'incident du Shunjuen ».

Le 9 janvier, la NSK cherchant à gagner du temps quant à ces exigences, 32 membres de l'équipe Ouest démissionnent collectivement du sumo, provoquant le report sine die du basho de janvier 1932. Tout en démissionnant, sûrs d'eux après pas mal d'entretiens avec leurs soutiens financiers, les sumotori grévistes proclament la création d'une nouvelle association dénommée : la Grande Organisation Japonaise des Lutteurs Insurgés. Les meneurs de la révolte, Musashiyama, Onosato, Tenryu et Yamanishiki, prévoient de constituer un comité exécutif pour mener la nouvelle organisation. Pour encore plus désarçonner la NSK, les lutteurs insurgés donnent des détails concrets du premier tournoi qu'ils envisagent de monter – le 23 janvier au sanctuaire de Yasukuni.

Le 10 janvier, la NSK rejette chacune des 32 lettres de démission au motif que les lutteurs ne peuvent démissionner simplement en envoyant un écrit aux officiels. Au lieu de cela, le respect du rang impose qu'ils transmettent ces notes via leurs « chefs lutteurs ». la NSK sait que le chef des lutteurs de l'équipe Ouest est le maître de Musashiyama, Dewanoumi, un homme qui a de la sympathie pour les grévistes mais est tenu de par sa haute charge de préserver l'harmonie et de soutenir l'ordre existant. Par conséquent, sous le prétexte de ces lettres de démission collectives, Dewanoumi est envoyé pour servir de médiateur au profit de la Kyokai.

Survient alors un surprenant retournement de situation. Musashiyama, jusque là un des sumotori sécessionnistes clé, retire soudainement son soutien pour aller quêter gloire et fortune comme boxeur. Un communiqué émis par son mécène, M. Yukinosuke, le 14 janvier, critique les lutteurs ayant fait sécession, de manière assez comique au motif qu'ils souhaitent abolir le grade de yokozuna... que l'ozeki Musashiyama était voué à obtenir !

Privés d'une figure de proue emblématique pour amener les gens vers leur mouvement, les grévistes de l'équipe Ouest commencent à s'inquiéter au sujet de la viabilité d'une action en solitaires, et acceptent donc la médiation d'un tiers. Cette médiation prend la forme de la Kanto Kokusai-kai (Société des Garants de l'Identité nationale). Avec un tel nom, et sous la férule d'un général de l'armée, il est évident que la Kokusai-kai est d'obédience nationaliste et vigoureusement du côté de la Kyokai. Bien des sécessionnistes perdent leurs illusions, pensant que s'ils doivent avoir à négocier de toute façon avec des réactionnaires, ils peuvent tout aussi bien abandonner tout de suite le combat. Plusieurs sumotori mettent par conséquent à profit un relâchement du couvre-feu sur leurs allées et venues pour demander à des intermédiaires de négocier leur retour dans le giron de la Kyokai.



Le nouveau leader des révolutionnaires, Tenryu, joue la carte de la fermeté face à la Kokusai-kai, refusant de lui donner carte blanche pour solutionner le problème. Il refuse également de reprendre les lettres de démission que la Kokusai s'est vue remettre par la NSK avec instruction de les rendre. Pour hâter le retour des lutteurs majeurs, la NSK donne un « accord de principe » au comité réformateur et offre un retour inconditionnel aux grévistes. Le « principe » n'est pas suffisant aux yeux de Tenryu, qui refuse systématiquement de laisser revenir ses hommes avant que le comité ne soit véritablement en place.

La Kokusai-kai manifestant son désaccord sur le principe du comité, Tenryu en conclut que la médiation est partiale et ne peut plus être tolérée un instant de plus. Craignant d'avoir trahi la confiance de ses hommes en acceptant une médiation incompétente, mais refusant l'idée de revenir dans le giron de la Kyokai, il se résout finalement à trancher son chignon de honte. Cette nouvelle lui vaut une avalanche de soutiens de la part de ses trente camarades grévistes, qui considèrent que Tenryu ne mérite pas d'être blâmé à titre personnel. Un acte de défiance solitaire se transforme alors en un coup d'éclat collectif, quand trente des trente et un grévistes se tranchent simultanément leur chignon, le 16 janvier. Trente chignons coupés sont alors enveloppés dans du papier blanc et remis aux mains du général Kida, chef de la Kokusai-kai, comme autant de « marques de regrets » de ne pouvoir être à même d'accepter ses services. Ces marques touchent à peine Kida, qui avait pourtant promis à Dewanoumi que les lutteurs reviendraient au sein de la Kyokai précisément ce soir.

Le 19 janvier, plusieurs grévistes envoient leur avocat au bureau de la Police Métropolitaine pour requérir une licence afin de donner du sumo au sanctuaire Hibiya de Tokyo. Le chef de la police Hayashi tente de faire d'une pierre deux coups et offre ses propres talents de médiateur aux sumotori. Les lutteurs répondent poliment à Hayashi de plutôt se concentrer à attraper les voyous.

Le rythme des changements s'accélère brutalement après une visite dans les bureaux de la police. Les grévistes se nomment eux-mêmes comme étant la Shinko Rikishidan, « l'Association des Rikishi Progressistes » et ressemblent plus enfin à un corps formel et unifié. Dewanoumi, de son côté, se sent déshonoré de l'échec qu'il a connu en essayant de ramener les sumotori grévistes au sein de la Kyokai, et démissionne de sa charge de directeur. Sa démission provoque en retour un sentiment de culpabilité chez Musashiyama, qui se sent responsable d'avoir mis son propre oyakata dans l'embarras. Le 24 janvier, Musashiyama retourne spectaculairement sa décision de devenir un boxeur et revient au sein de la NSK, arguant de son soutien inflexible envers Dewanoumi. Le retour du champion est une bouffée d'air considérable pour la NSK, mais juste au moment où l'équilibre du conflit balance en sa faveur, l'équipe de l'Est – qui était auparavant demeurée neutre – commence à exprimer son mécontentement. Quatorze lutteurs du côté est font rapidement sécession de la NSK et, au lieu de joindre leurs forces à celles des lutteurs de l'Ouest, ils cherchent à tenir leur propre tournoi à Nagoya. Le lendemain, les quatorze sécessionnistes sont devenus 19, les derniers en date ayant été convaincus par le soutien financier de Hatsutaro Inoue, un entrepreneur en bâtiment de Nagoya, qui offre de financer le tournoi.

Le 29 janvier, au cours d'un autre meeting extraordinaire, les directeurs de la NSK approuvent un plan de réformes établi avec l'aide de la Kokusai-kai. Le plan réaffirme le droit des sumotori à 10% des gains nets d'un tournoi et cherche à augmenter les revenus des lutteurs en créant un troisième tournoi annuel à Tokyo.

Le lendemain, la Shinko Rikishidan déclare qu'elle a trouvé le lieu où tenir son tout premier tournoi. Les autorisations n'ayant pu être obtenues pour les sanctuaires Yasukuni ou Hibiya, le basho se déroulera à Nakanegishi, dans le quartier Shitaya de Tokyo. Le basho dissident, prévu le 3 février, reçoit un soutien inattendu de la part de Dewanoumi, qui offre une récompense d'encouragement de 300 yen. Un autre soutien se manifeste avec la défection de cinq gyoji de la NSK deux jours après. La sécession est une telle gifle pour les dirigeants de la NSK (toujours incapables de comprendre les raisons du rejet de leur plan de réformes) que 22 des 24 directeurs démissionnent dans les heures qui suivent.

Les premiers signes publics d'unité entre l'Est et l'Ouest se produisent le 5 février quand M. Inoue, qui soutient les dissidents de l'Est (connus désormais sous le terme de Kakushin Rikishidan - « Fédération des Rikishi Réformistes ») établit une tentative d'accord de fusion avec Tenryu. L'accord est d'autant plus remarquable qu'il vient en plein tournoi dissident à Nakanegishi, tournoi dans lequel Tenryu est en compétition ! Les forces de Tenryu sont encore plus mises à contribution par les négociations avec la Kokusai-kai. Heureusement pour lui, le chef de la police Hayashi souligne l'obsession policière au sujet des conflits du sumo en remettant sur le tapis son offre de médiation. Cette fois-ci, l'offre est acceptée à la fois par Tenryu et la Kokusai-kai.

Presque chaque jour, plusieurs milliers de personnes assistent au tournoi dissident de Tenryu. Bien que les profits soient bas après déduction de toutes les dépenses, la capacité de la Shinko Rikishidan à attirer les foules et des lutteurs compétitifs (314 au total) est bien au-delà de tous les espoirs. Abasourdie par le succès de sa rivale, la NSK proclame prestement que le Hatsu basho de février verra une réduction drastique des prix d'entrée. Leur résolution à réussir s'accroît encore le 12 février, quand la médiation de la police échoue, faisant de l'alliance entre les camps Est et Ouest un véritable pacte d'airain. En un mois, l'Est et l'Ouest prévoient leur premier tournoi réunifié à Osaka sous la bannière de la Dai Nihon Sumo Renmei (Fédération Japonaise de Sumo).

Hélas, tout le Japon n'adhère pas à cette nouvelle fédération, en particulier Musashiyama et Tamanishiki, les deux plus impressionnants sumotori de l'époque. En 1933, la Fédération perd douze autres lutteurs clé après que la NSK leur ait promis de les réintégrer dans leurs rangs précédents. La triste vérité est que malgré toute sa détermination, le futur de la Fédération Japonaise est pétri d'incertitudes : incertitudes quant à la disponibilité des sites ; incertitudes quant aux autorisations à obtenir ; incertitudes quant à la fidélité des spectateurs. N'étant pas parvenu en 1939 à s'assurer la jouissance d'un stade permanent, l'équipe de Tenryu se dissout, mettant fin à l'une des plus grandes aventures que le sumo ait connu.

Conclusion

Depuis 1932, les grondements révolutionnaires dans le sumo ont plus eu l'aspect de secousses sismiques que de véritables tremblements de terre. Bien qu'une enquête de la Diète japonaise au sujet de la vente des billets ait en 1957 vilipendé le pouvoir des chaya – les maisons de thé – et révélé des informations compromettantes qui amenèrent le Président de la Kyokai Dewanoumi à effectuer une tentative de hara-kiri, de modestes réformes sur les ventes de tickets et l'introduction de deux basho annuels supplémentaires sont les seuls évènements majeurs depuis. Récemment, l'ombre révolutionnaires s'est manifestée sous la forme de cinq silhouettes : un gouverneur d'Osaka, une spectatrice dérangée du Kokugikan, un yokozuna retiré, un autre en activité et un sumotori décédé. Les deux premières personnes sont deux femmes, et toutes deux (bien que pour des raisons différentes) souhaitent bouleverser les conventions dans le sumo qui prohibent toute montée de femme sur un dohyo professionnel. L'ex-yokozuna Takanohana II (III si l'on compte un lutteur non-membre de la famille qui combattit avec un kanji différent dans son shikona) se vit infliger une sèche réprimande de l'actuel Rijicho Kitanoumi pour avoir discuté de réforme salariale dans le sumo en direct à la télévision en 2005. le yokozuna en activité, Asashoryu, a mis sur le tapis une réforme des vacances et soulevé de nouvelles questions sur le degré de tolérance que peut avoir le sumo à l'égard de l'individualisme. Finalement, et c'est bien triste, la mort de Tokitaizan pose la question de savoir à quel point ce qui se passe dans les heya de sumo doit être plus formellement surveillé.

Comme toujours, du fait des compromis instables que fait la société du tatemae, le niveau de stabilité à la surface attend toujours d'être dérangé.

La Classe '88 : une promo de légende

Afin de célébrer les vingt ans de carrière dans le sumo de l'ozeki Kaio, Chris Gould rend hommage à ce qu'on peut considérer comme ayant été la portée la plus dorée de toute l'histoire du sumo : la Classe 88.

Introduction

Le DVD qui accompagne l'exposition de janvier du Musée du Sumo contient un extrait d'une bande vidéo datée du nakabi de mai 1988. Au devant du dohyo empli de novices ayant réussi les épreuves de maezumo, on pouvait apercevoir les frères Hanada, Masaru, 17 ans, et Koji, 15 ans. Quelque part derrière eux traînaient le jeune Hiroyuki Koga, 15 ans, et un Hawaïen efflanqué de 19 ans dénommé Chadwick Rowan. Bien que la confiance en quiconque portait le nom de Hanada était totale dans la communauté du sumo, ils étaient peu en ce nakabi qui eurent pu réaliser le nombre de pépites qui se trouvait dans cette légendaire classe de maezumo.

Hanada-mania

Après s'être inclinés devant les fans du nakabi et les photographes, revêtus de leurs resplendissants kesho-mawashi, Koji et Masaru s'embarquèrent pour un assaut ininterrompu sur l'establishment du sumo qui ferait couler plus d'encre qu'aucun sumotori ne l'avait fait avant, ni ne le ferait par la suite. Derniers héritiers d'une « famille royale » du sumo qui avait produit dans les années 1950 le yokozuna Wakanohana et dans les années 1970 l'ozeki Takanohana, les fans de sumo ne s'attendaient pas à moins qu'une domination mondiale de la part du remuant duo. C'était également le cas de leur oyakata de père qui battait sans pitié ses fils pour endurcir leur résolution face à tous les défis du sumo.



Sous les shikona initiaux de Wakahanada et Takahanada, Masaru et Koji franchissent les barrières de la makuuchi en 1990. Chose impressionnante, c'est le plus jeune des deux frères, Koji, qui fait en premier son entrée dans la division reine (devenant par la même le plus jeune débutant de l'histoire en makuuchi), fixant une tendance à dominer Masaru qui finira par exacerber une jalousie considérable chez le frère aîné. Koji est également le plus prompt à apposer sa marque sur la makuuchi, remportant une épatante série de onze combats consécutifs à 18 ans en mars 1991, et ne perdant le titre qu'après des défaites face aux yokozuna et ozeki. Au tournoi suivant, il bat le légendaire yokozuna Chiyonofuji de manière si éclatante que le vainqueur de 31 yusho en jette son kimono à un assistant et se résoudra en privé à mettre un terme à sa carrière. Au senshuraku du basho de janvier 1992, un Kokugikan en délire et des millions de téléspectateurs encouragent Koji pour une victoire acquise dans la douleur qui lui permet de décrocher sa première Coupe de l'Empereur. Un bonheur n'arrivant jamais seul, ce basho voit l'éclosion simultanée des deux Hanada puisque Masaru remporte pour sa part le Prix de la Technique, et provoque l'intai du yokozuna Asahifuji en le battant sur une éclatante projection de bras.



L'année 1993 voit les deux frères gagner le statut d'ozeki – Koji battant à nouveau Masaru pour l'accession au titre de six mois – et abandonner le nom de famille dans leur shikona. Désormais, Masaru et Koji seront connus sous les noms de Wakanohana et Takanohana, des noms plus dignes de leur statut de guerriers. Ensemble, ils deviennent la force Taka-Waka qui protégera stoïquement le sumo des assauts des non-Japonais durant les années 1990. Taka mène naturellement la force, s'envolant vers le grade de yokozuna en remportant trente victoires consécutives en septembre et novembre 1994. Waka, en dépit du coup de fouet procuré

par la conquête de son premier yusho en mars 1993, devra attendre jusqu'en mai 1998 pour conquérir son statut de yokozuna et ne gagnera finalement que cinq tournois face aux 22 de son cadet. A ce jour, Taka et Waka demeurent les deux seuls frères à avoir détenu chacun le rang de yokozuna. Et sauf remarquables avancées dans les traitements anti-âge pour Kita et Toyozakura, et améliorations fort improbables du niveau de Roho et Hakurozan, ce record est appelé à rester inégalé pendant encore un temps considérable.

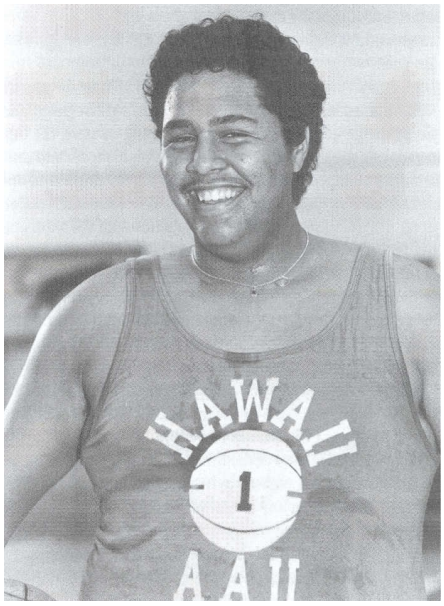
En novembre 1995, Waka et Taka deviennent également les deux premiers frères à se faire face dans un kettei-sen pour l'attribution du yusho de makuuchi. Le spectacle marque la seule occasion au cours de laquelle Waka pourra revendiquer véritablement avoir pris le pas sur son ototo [ndt : jeune], repoussant Taka à la tawara et le déposant au-delà sur un shitatedashinage. Le combat demeure non seulement l'un des plus fameux de l'histoire du sumo, mais hélas, l'un des plus controversés aussi. Des rumeurs circulent alors disant que le duo a reçu des instructions de leur père afin de s'assurer que Waka gagne pour que la possibilité de sa promotion au rang de yokozuna en soit ravivée. Taka lui-même apportera de l'eau au moulin de cette polémique après la fin de sa carrière en déclarant qu'il « n'avait pas tout donné » face à Waka. Cependant, il décrira aussi ce kettei-sen comme une expérience fantastique et regrettera de n'avoir pas eu plus d'occasions de batailler face à son ani.

Mis à part leurs succès, les choses sont loin d'être roses pour les frères Hanada. Sur le dohyo, Waka souffre de l'ignominie d'être le deuxième yokozuna de l'histoire à enregistrer un score négatif sur quinze jours. Il ne remportera non plus jamais un yusho au rang suprême du sumo. Taka, pendant ce temps, prend la décision fatale de combattre l'énorme yokozuna Musashimaru alors qu'il soigne un genou gauche blessé en mai 2001. Bien que son attachement aux valeurs des yokozuna d'audace et de force face à l'adversité soit parfait, cette journée lui coûte sa carrière, ayant pour conséquence une sur blessure de son genou qui le tiendra éloigné des dohyo durant le temps record de sept basho consécutifs. Il ne combattra plus que 22 torikumi compétitifs avant de se retirer de la compétition en janvier 2003, ayant comme d'habitude survécu de trois ans à son frère.



Les problèmes des deux frères en dehors du dohyo sont trop nombreux pour être cités et ont été amplement discutés dans d'autres colonnes. Il suffit de dire que les contrastes de personnalités qui ont causé pas mal de ces problèmes se reflétaient dans le contraste de leurs styles de sumo. Le grand et solide Taka jouait le rôle de machine à gagner efficace, ne se basant que sur la force brute pour gagner, épuisant des adversaires bien plus lourds et les surclassant au combat au mawashi. Le plus petit et léger Waka, toutefois, préférait lui danser autour de ses adversaires et déployer un considérable arsenal de techniques. Également, tandis que le style de sumo orthodoxe de Taka s'accompagnait par un visage des plus impassibles, le visage rondouillard de Waka s'illuminait d'une excitation enfantine.

Bien qu'ils aient souffert de critiques sur le fait que la fusion en 1993 entre les confréries Futagoyama et Fujishima leur ait évité d'affronter de nombreux lutteurs de haut rang, personne ne peut mettre en doute le phénoménal talent de sumotori de Masaru et Koji Hanada, les diplômés de 1988 qui ont mis à mal les grands sumotori des années 1980 avant de s'adjuger la moitié des yusho entre janvier 1992 et mai 2001.



Le premier yokozuna gaijin

Chadwick Rowan a dit une fois que le moment où il fut le plus fier dans le sumo fut au tout début de son éclatante carrière. Prenant place au centre de la scène dans un Kokugikan quasi désert, le géant hawaïen anéantit son adversaire impressionné en le repoussant au-delà de la tawara sous une poignée d'applaudissements. L'adversaire était Koji Hanada, fils du plus féroce rival de l'oyakata de Chad et, aux yeux même de Chad, un petit citadin gâté de Tokyo qui ne connaissait que peu la pauvreté et les difficultés de l'existence. La première rencontre entre Chad et Koji s'avèrera au final être déterminante pour déterminer qui aurait un ascendant sur l'autre. En douze années, les deux novices de 1988 se rencontreront à 46 reprises et partageront leurs scores dans une parité parfaite (23-23). Tous deux atteindront le rang suprême de yokozuna en chemin.

Le shikona attribué à Chad Rowan par son maître de confrérie Jesse Kuhaulua est Akebono, qui dérive du verbe intransitif japonais « akeru », l'arrivée de l'aube. Akebono marque sans nul doute une aube nouvelle pour le sumo professionnel. Son éclosion, avec celle des frères Hanada, survient en janvier 1992 quand il enregistre 13 victoires et finit second de Takahanada. Quatre mois plus tard il remporte son premier yusho de makuuchi pour décrocher le statut d'ozeki, et rejoint son mentor hawaïen Konishiki au sommet du classement du sumo – la première fois que ce banzuke vieux de 235 années est mené par une paire de non-Japonais. Deux victoires supplémentaires lors des basho de novembre 1992 et janvier 1993 voient Akebono soulever la plus grande barrière de toutes et devenir le tout premier « gaijin yokozuna ».

Ayant terrorisé la division makuuchi avec ses dévastatrices attaques en poussée au milieu des années 1990, la carrière d'Akebono connaît quelques ratés et il doit attendre jusqu'à l'an 2000 avant de revenir en pleine forme. Des problèmes de genoux perturbent toute la dernière partie de sa carrière dans le sumo tandis que son dos est perclus de douleurs après une mauvaise chute lors d'un combat d'entraînement face à Musashimaru. Psychologiquement, Akebono est en plus gêné par le décès de son père en juillet 1993. Il reçoit, néanmoins, un coup de fouet considérable quand il se voit demander de représenter la Kyokai pour l'ouverture des Jeux Olympiques d'Hiver de 1998 à Nagano. Après cela, sa carrière reprend son chemin et il prend sa part de yusho en makuuchi pour finir avec un total de onze.

Le dernier de ces onze survient au senshuraku du Kyushu basho 2000, quand il expulse Musashimaru du cercle dans une titanesque bataille des gros. Ce qu'ignore Musashimaru, c'est qu'Akebono est résolu à ne quitter le sumo qu'au sommet et qu'on ne le verra plus jamais sur un dohyo. Et donc même au moment de mettre fin à sa carrière de lutteur, Akebono est une aube nouvelle pour le sumo en devenant le premier yokozuna de l'ère moderne à raccrocher son mawashi après avoir remporté un tournoi. Bien que la tradition du sumo dicte qu'un yokozuna ne doit se retirer que quand il sent que ses forces l'abandonnent et qu'il sent qu'il ne peut plus remporter suffisamment de combats, les exploits d'Akebono ont protégé son style de sumo de toute critiques superflues.



Le vieux guerrier



Espérant célébrer ses vingt ans dans le sumo avec un score positif à Osaka 2008, Hiroyuki Koga, désormais connu comme le vieux guerrier Kaio. De loin le dernier à éclore de la classe 88, Kaio est aussi celui qui aura survécu le plus longtemps. Il aura fallu au géant de la Tomozuna jusqu'à 1993 pour atteindre la makuuchi, et sept années supplémentaires pour décrocher son premier tournoi, qui assura en partie sa promotion au rang d'ozeki. Sur la voie de son accession au deuxième rang le plus élevé du sumo, Kaio décroche un nombre record (égalé) de dix prix de la Performance et prend part à un historique kettei-sen à cinq pour l'attribution du yusho de novembre 1996, qui inclut ses camarades de la promotion 1988 Wakanohana et Akebono. Hélas, aucun des combattants que nous couvrons ici ne l'emporte, le yusho allant à un diplômé de novembre 1989 : Musashimaru.

Au moment de sa promotion au rang d'ozeki, Kaio semble véritablement un formidable guerrier alliant sa force de bœuf d'une considérable agilité. Pendant une bonne année, même Takanohana ne paraîtra jamais à l'aise pour l'affronter, particulièrement en juillet 2000 quand il est jeté à terre sur un kirikaeshi et contraint au kyujo. La plus beau combat de Kaio survient en novembre 2000 quand il exécute le plus incroyable des ipponzeoi sur Musashimaru, une technique qui en gros requiert à ce qu'il projette un poids de 225 kg au-dessus de son épaule ! Il remporte ses second et troisième yusho en mars et juillet 2001, mais échoue à décrocher le statut de yokozuna avant de connaître une année blanche en 2002. Ses quatrième et cinquième yusho en 2003 et 2004 ne parviennent pas à cacher le fait que son magnifique corps de sumotori se délite. Rapidement, il se trouve fréquemment en danger de perdre son rang et détient le peu envié record des kadoban (onze tournois au total). Depuis 2006, il s'est battu pour décrocher en serait-ce que neuf victoires par basho et les rumeurs de retraite se sont intensifiées.

Bien que les fans ne se voient offrir que des fragments du talent qu'il posséda autrefois, Kaio demeure encore un sumotori extrêmement populaire et reçoit souvent les encouragements les plus vifs lors du makuuchi dohyo-iri. En mai 2007, il montre son intention de se retirer sur une bonne note en faisant chuter contre toute attente le yokozuna Asashoryu, prouvant que même à 35 ans il est encore capable de rivaliser avec des grands champions blessés. À la surprise générale, il combat brillamment contre un grand champion en forme, Hakuho, en janvier 2008 – un combat qui, bien qu'exposant cruellement son manque d'énergie, pourrait bien finir comme l'un des grands moments de fierté de ses dernières années.

La classe 88 en 2008



Ayant enlevé le chiffre impressionnant de 43 yusho, les meneurs des diplômés de la classe 88 continuent de mener des vies couronnées de succès en dehors des dohyo de sumo. Masaru Hanada a complètement quitté le monde du sumo en 2000 et est maintenant le propriétaire de la populaire chaîne de restaurants Chanko Waka, qui sponsorise de nombreux combats parmi les plus importants du sumo. Il est également une star renommée du petit écran, s'étant essayé au commentaire sportif avant de se reconvertir comme invité plein d'humour des talk-shows. Dans une interview en 2001 il a déclaré qu'il faudrait que ses enfants « lui passent sur le corps » s'ils souhaitaient faire du sumo. La dernière fois qu'il a fait la une des journaux, c'était en octobre 2007 lorsqu'il a annoncé que lui et sa femme étaient en instance de divorce après treize années de vie conjugale. En février, il a assisté à la cérémonie de retraite de Tochiazuma à titre privé.



Koji Hanada a été récompensé pour ses 22 yusho avec son propre myoseki : Takanohana. Il a hérité de la heya de son père en 2004 – la rebaptisant Takanohana-beya – et continue de présider les combats professionnels comme juge de dohyo. Sa cote de popularité s'est quelque peu effondrée après la mort de son père en 2005, quand il s'est trouvé emberlificoté dans une querelle très publique avec son frère sur la question de savoir qui lirait l'éloge funèbre de leur père. Depuis il a réduit ses apparitions publiques et – bien qu'il manque actuellement cruellement de rikishi de haut niveau – il paraît destiné à gravir les échelons de la hiérarchie de l'association de sumo. Il a été le seul oyakata, en dehors de Kitanoumi et de Tamanoi, à couper la chevelure de Tochiazuma en février 2008.



Chad Rowan a gagné de confortables revenus financiers pour avoir disputé des combats de K1, même si ses résultats en K1 ont été hautement décevants et l'ont amené à s'aventurer dans le monde de la lutte pro. Son zénith en la matière est sans conteste intervenu quand il a disputé en avril 2005 un combat de sumo organisé au profit de la WWE Wrestlemania à Hollywood, qui a été diffusé en pay-per-view. Il a également joué une scène de sumo avec son camarade hawaïen Musashimaru dans le film de 2006 Ocean's 13.



Hiroyuki Koga n'est qu'à quelques semaines de marquer l'histoire du sumo professionnel. La discipline n'est plus un job de rêve pour lui mais un difficile moyen de gagner ces revenus supplémentaires vitaux pour assurer l'avenir de sa famille. Il se retirera sans doute de la compétition avant que l'année ne soit achevée mais, selon une personne bien informée, il a arrêté de fumer dans une tentative réfléchie de prolonger sa carrière jusqu'à ce que les gens « en aient marre de lui ». Un score positif à Osaka pourrait bien l'inspirer à tenir encore le coup jusqu'à la prochaine rencontre avec son public de Fukuoka, les gens devant qui il serait sans doute le plus enclin à s'incliner une dernière fois… et avec dignité si possible.

NSK et NHK

Chris Gould célèbre le 55ème anniversaire d'une initiative qui a à jamais transformé le sumo.

Il y a cinquante-cinq ans, le diffuseur radiophonique Nihon Hoso Kyokai (NHK) prend l'initiative courageuse de créer la première chaîne de télévision du Japon. Les programmes radio qui attiraient des hordes d'auditeurs sont évidemment parmi les premiers à passer sur le petit écran. NHK Sumo, longtemps loué pour sa couverture en direct de fabuleux moments sur le dohyo (dont le Futabayama-Akinoumi de 1939 n'est pas des moindres), fait partie de ces programmes. En s'unissant à la télévision, le sport plus que traditionnel du Japon s'apprête à changer à tout jamais.

Impact visuel.

L'impact initial de la couverture télévisée sur le sumo peut être ressenti dès les premiers préparatifs à la première diffusion en direct par la NHK. Jusqu'en 1952, le toit shinto de six tonnes (tsuriyane) qui surplombe le dohyo de compétition était soutenu par quatre massifs piliers. Aussi étonnant que cela puisse paraître aujourd'hui, les juges de la journée (shimpan) avaient l'habitude d'asseoir leurs solides carcasses sur le dohyo pour observer les combats, reposant leurs dos contre ces piliers. Bien des textes sur le sumo rapportent que les piliers furent supprimés après un afflux de plaintes des spectateurs quant à la gêne occasionnée dans la vision des combats. Toutefois, comme l'historien de SFM Joe Kuroda le fait remarquer avec sagesse, la disparition des piliers coïncida avec la préparation de la couverture télévisée, et peut être considérée tout autant comme un cadeau fait aux téléspectateurs qu'aux spectateurs du Kokugikan. Par conséquent, quand la NHK propose son premier programme en direct, le tsuriyane est alors suspendu au toit renforcé d'un Kuramae Kokugikan encore inachevé. A ce jour, il continue à pendre du toit du Ryogoku Kokugikan renforcé par une toile d'araignée géante de barres de métal.

En novembre 1957, un maegashira de 34 ans du nom de Tamanoumi abasourdit l'establishment du sumo en s'adjugeant le yusho de makuuchi avec un score parfait de 15-0. Son acte de gloire est d'autant plus remarquable pour la couleur vive de son mawashi, d'un doré flamboyant jamais vu jusque là sur un dohyo de sumo. En choisissant de briller à la taille, Tamanoumi est officiellement en violation des règles établies par le Nihon Sumo Kyokai, qui établissent que les ceintures des sekitori doivent être dans des nuances sombres : bleu foncé, violet, noir. Mais hélas, plusieurs rikishi considèrent alors la ceinture criarde de Tamanoumi comme un symbole de bonne fortune, et commencent alors à opter eux-mêmes pour des couleurs plus lumineuses. Une incitation parallèle pour l'éclaircissement des ceintures provient aussi de l'avènement des retransmissions NHK en couleurs, en 1960. À partir de ce moment, la clarté des tons est considérée par pas mal de lutteurs et sponsors comme partie intégrante des modes d'attractions de l'attention des téléspectateurs. Au début des années 1970, le sumo semble quasiment avoir adopté le pop'art, avec des stars telles que Wajima et Takamiyama qui portent respectivement du vert émeraude et de l'orange vif. Le début des années 1980 voit Chiyonofuji, Hokutenyu et Masuiyama populariser le mawashi bleu ciel, alors que plus tard dans la décennie Misugisato et Mitoizumi resplendissent en vert pomme. Une avancée particulièrement folklorique est faite par Takamisugi, de la Futagoyama, dont le mawashi est quasiment rose vif. Dans le même temps, le maegashira Kasugafuji opte pour une variante plus sanguine, qui est encore de nos jours portée à l'occasion par son protégé, Kasugao. Les disciples du culte du mawashi d'or comprennent Mitoizumi, l'ancien komusubi Daishoho et – plus fameux en mars 2005 – l'actuel yokozuna Asashoryu.

Le sumo ressent le troisième impact majeur de la télévision en mars 1969, quand la « drogue du bouton » démontre sa capacité à mettre le doigt sur les erreurs humaines. En une journée fatidique du Haru basho, le légendaire yokozuna Taiho arpente le dohyo face à un maegashira peu favori du nom de Toda. Ayant remporté ses 45 combats précédents, Taiho a dans le viseur la record absolu de Futabayama de victoires consécutives en sumo (69). Hélas, il n'est pas brillant cet après-midi là et ne parvient qu'à tirer Toda au sol avant de chuter du dohyo. Immédiatement avant que les deux hommes ne chutent, Toda franchit la corde avec son pied droit et l'arbitre accorde la victoire à Taiho. Toutefois, la transgression n'a pas été remarquée par les cinq shimpan qui retournent alors faussement le verdict de l'arbitre. Les ralentis télévisés constituent une preuve concluante de l'erreur des officiants, et les journaux publient le lendemain des plans fixes de tels ralentis dans leurs pages sportives. Bien que Taiho mettent la faute avec panache sur sa propre tactique pour une défaite qui n'a jamais existé, les commentaires acerbes sur les officiels incitent une NSK embarrassée à prendre une décision historique. A partir de cette date, le chef des juges se verra équipé d'une oreillette reliée à deux oyakata installés derrière un moniteur de télévision pour les deux divisions salariées. Les indécisions

dans les deux divisions majeures seront levées par des ralentis télévisés.

Hélas, même avec le recours à la technologie, les erreurs d'arbitrage se produisent tout de même de manière chronique. A l'été 2000, le chaos s'ensuit après que le géant aux rouflaquettes Toki continue à combattre Oginishiki bien qu'ayant brièvement enjambé la corde. Le mono-ii qui s'ensuit voit les cinq juges s'embarquer dans une amusante recherche de la trace de pied de Toki, se précipitant sur la tawara et se penchant lourdement sur l'argile. Après un temps bien trop long, le juge en chef (Dewanoumi oyakata) reprend possession de son micro et passe une dizaine de secondes à chercher ses mots. Sa conclusion est que – en dépit des preuves des ralentis télévisuels – il n'y a pas de preuve claire que le pied de Toki ne soit sorti et qu'il va falloir procéder à un tori-naoshi. Les deux lutteurs sont tellement surpris par les procédés qu'ils procèdent à leurs préparatifs sans aucune synchronisation et qu'ils doivent être repris par les juges.

Impact international

La couverture télévisée s'avère un élément clé dans le processus d'internationalisation du sumo, et est en particulier responsable de la montée extraordinaire des sumotori européens dans les dernières années. Beaucoup des écrivains du sumo non-Japonais les plus importants n'ont été en mesure de partager leurs connaissances avec les occidentaux qu'après avoir été happés par la NHK. Lola Sharnoff, dont l'ouvrage sur le sumo en date de 1992 a reçu des éloges unanimes, a été au départ captivée par le sumo lors du senshuraku du basho de mars 1975. « Mes yeux furent immanquablement attirés vers l'écran lorsque le relativement fin Takanohana monta sur le dohyo pour faire face à l'énorme Kitanoumi, dans un play-off pour l'attribution du tournoi », écrit Sharnoff. « Il n'est pas exagéré de dire que la spectaculaire victoire de Takanohana a eu un effet majeur sur le reste de ma vie ». Le combat s'avère être l'un des meilleurs moments de télévision de la NHK, déclenchant un tel enthousiasme dans l'arène d'Osaka que Kitanoumi déclarera plus tard qu'il était incapable de voir le plafond de la salle tant étaient nombreux les zabuton qui volaient. La NHK est aussi responsable de la naissance du sumo sur internet sous la forme de la Sumo Mailing List. A l'époque de la création de la SML, son fondateur, Masumi Abe, n'a jamais assisté à un basho en direct, s'étant bâti au lieu de cela une connaissance encyclopédique du sumo au travers exclusivement d'ouvrages et de la NHK.

Les programmes de la NHK font leur apparition sur les écrans de télévision britanniques à la fin des années 50 dans le cadre d'un documentaire de la BBC. Trente ans plus tard, Channel Four décide de diffuser le premier de quatre épisodes avec pour thème l'Aki basho, et plonge le Royaume Uni dans une frénésie sur le sumo qui amène l'organisation du premier jungyo hors des terres nippones, au Royal Albert Hall de Londres. Les programmes de Channel Four, bien entendu, consistent intégralement en des images de la NHK, et sont présentés par le biologiste controversé Lyall Watson, qui a lui-même été marqué par la NHK alors qu'il était au Japon pour étudier la cérémonie du thé. « Je suis venu dans le sumo quand Chiyonofuji a fait son apparition dans les rangs les plus élevés, il était si magnifique à regarder », m'a un jour dit Watson. « J'ai été bouleversé par le sumo en sa totalité. Mais le problème était de convaincre les producteurs de programmes sportifs occidentaux que le sumo était plus que des gros bonshommes tombant à la renverse. Cela m'a pris cinq ans ».

Toutefois, une fois les producteurs britanniques convaincus, leurs homologues européens ne tardent pas à emboîter le pas. Depuis 1992, les temps forts de chaque journée de basho compilés par la NHK sont diffusés sur Eurosport. Beaucoup des amateurs les plus en vue – et de fait plusieurs professionnels européens – sont entrés en contact avec le sumo par ce biais. Encore mieux, l'ancien président Jacques Chirac ne partait parait-il quasiment jamais en visite d'état sans ses vidéos d'Eurosport, qu'il visionnait dans sa suite d'hôtel.
Encouragée par la montée de la popularité du sumo sur toute la planète, la NHK met alors plus d'énergie dans les diffusions de programmes en langue anglaise au début des années 1990, et constitue rapidement une équipe d'experts hautement respectés pour commenter le NHK World Service. Dans cette équipe, on trouve l'artiste Lynn Matsuoka, que l'on a pu lire dans ces colonnes sur le sujet de l'art et du sumo. « Après avoir passé plusieurs années au Japon, assisté aux basho et aux keiko et entretenu des relations avec les rikishi et les oyakata, j'ai accumulé au fur et à mesure une quantité énorme d'informations », écrit Matsuoka. « Quand on m'a demandé de faire partie du groupe initial de commentateurs de la NHK, j'y ai vu l'occasion de partager ces connaissances et ces visions avec tout ceux qui 'là-bas' auraient pu être véritablement intéressés, mais n'auraient jamais l'occasion de pouvoir développer un tel point de vue. Commenter pendant plus de quinze ans m'a vraiment aidé à développer mes capacités d'expression et d'analyse, et m'a procuré des occasions de parler du sumo sur toute la planète ».

Malheureusement, des coupes drastiques dans les budgets de la NHK consacrés aux programmes non Japonais de la chaîne au milieu des années 2000 font grandement souffrir les diffusions de sumo en langue anglaise. Plusieurs commentateurs sont remerciés tandis que les diffusions en direct en langue anglaise sont réduites de quinze journées à environ cinq par basho. En 2007, des rumeurs circulent quant à une éventuelle suppression définitive des commentaires en anglais par la NHK. Bien que celles-ci n'aient pas encore été confirmées, la NHK ne semble pas prête d'accorder les mêmes fonds qu'à certains programmes bien moins intéressants.

Impact émotionnel.

Il y eut des temps, au zénith du sumo, quand la NHK capturait l'humeur de la nation japonaise toute entière durant ses retransmissions de sumo. Celle dont les fans semblent tout particulièrement se souvenir est le senshuraku de juillet 1981, quand un fin mais musculeux Chiyonofuji se débarrasse du gigantesque yokozuna Kitanoumi, pour s'approprier lui-même le statut de grand champion. L'image de l'oyakata de Chiyonofuji, Kokonoe, essuyant des larmes de joie alors même qu'il est assis à une place de shimpan, est devenue un mythe dans les cercles du sumo.

Bien des fans désignent la défaite de Chiyonofuji face à un naïf et poupin Takahanada en mai 1991 comme leur moment le plus inoubliable de NHK, ce combat symbolisant un passage de témoin d'une génération de sumotori à l'autre. Takahanada, qui changera bien après son shikona au profit de Takanohana, apparaît également dans un autre classique de la NHK en mai 2001, quand il parvient on ne sait comment à tomber l'énormissime Musashimaru dans un yusho kettei-sen, alors qu'il est à peine capable de marcher en raison d'une blessure. Comme le dit Joe Kuroda, « le visage quasi diabolique de Takanohana après avoir remporté le combat fut quelque chose que la plupart d'entre nous ne pourrons jamais oublier ».

Plus récemment en septembre 2007, les news de la NHK – qui font de leur mieux pour indirectement faire la promotion des diffusions de sumo – ont habilement mis le doigt sur le dégoût de la nation après la mort récente du jeune deshi de la Tokitsukaze, Tokitaizan, et diffusé un reportage de cinq minutes qui montrait le patron de la NSK Kitanoumi visiblement mal à l'aise tandis qu'il expliquait la situation à son propre patron, le ministre de l'éducation japonais. En général, toutefois, les news de la NHK exercent une certaine autocensure sur les sujets qui touchent au sumo. A peine une semaine avant cette couverture assez objective de l'affaire Tokitaizan, la NHK a censuré des images d'une femme touchant le dohyo du Kokugikan pour la première fois dans toute l'histoire du sumo, prétendant par conséquent que ce qui peut être l'une des scènes les plus fameuses de toutes n'a jamais existé.

Commentaires célèbres.

Quand on leur demande de citer un commentaire de sumo célèbre sur la NHK, bien des observateurs expérimentés du sumo se souviennent de la cérémonie de retraite de l'ozeki Takanohana en 1982. Tandis que les coups de ciseaux entaillaient le chignon du Prince du Sumo, le commentateur de la NHK M. Sugiyama éclata en sanglots et hoqueta sur plusieurs de ses phrases.

Lola Sharnoff se souvient très clairement des commentaires de l'ancien sekiwake Tamanoumi, qui continua à alimenter la controverse bien après avoir revêtu son mawashi doré en 1957. « Je me souviens d'une fois après qu'Aobayama, qui avait tendance à lancer beaucoup de sel, avait perdu assez facilement. Tama fit le commentaire suivant 'Shio o takusan maita wari ni, amai sumo datta ne'. Ce qui donne à peu près 'Étant donné la quantité de sel qu'il a lancée, son sumo était plutôt sucré [gentil et peu puissant]' ». On raconte que le contrat de Tamanoumi avec la NHK finit par être rompu en raison de la trop grande acidité de ses analyses.

Un autre homme de la NHK à avoir suscité la polémique est l'ancien commentateur Shozo Ishibashi, qui a récemment quitté la tête du Conseil de Promotion des Yokozuna. Lors du senshuraku du basho de septembre 1999, Ishibashi est clairement choqué alors que Wakanohana III enregistre un triste make-koshi contre son rival hawaïen Musashimaru, dont la victoire lui donne le yusho. Quand l'heure vient au Kokugikan de chanter l'hymne national japonais, le Kimigayo, durant la cérémonie de remise des récompenses, Ishibashi note que Musashimaru semble plutôt silencieux. Employant une expression indirecte tout à fait typique du Japon, Ishibashi insinue alors (faussement) que Maru n'a pas appris les paroles du Kimigayo, et par

conséquent n'a pas respecté une promesse qu'il lui avait fait lors d'une précédente interview. L'envolée d'Ishibashi lui reviendra en boomerang, attirant les plaintes d'une trentaine de téléspectateurs qui révéleront clairement la popularité qu'a gagnée Musashimaru, en dépit de son statut de gaijin.

Regards de fans.

Bien des membres de la vieillissante base des fans du sumo suivent la couverture télévisée du kokugi japonais depuis le tout début. « Michiko » (le nom a été modifié), 67 ans, est l'une de ces personnes, et par voie de conséquence particulièrement bien placée pour faire des commentaires sur l'évolution du sumo télévisé. « En ce moment, j'aime certaines des émissions spéciales de la NHK », dit-elle. « Lors du Haru 2008, j'ai aimé apprendre les détails du travail des gyoji, voir la présentation des shin-juryo et regarder les interviews des différents vainqueurs de yusho. Toutefois, je n'aime plus tellement les programmes d'aujourd'hui en règle générale ».

« Le problème, c'est qu'il y a trop de gens à la télévision qui pensent que le sumo se traduit juste ne termes de victoires et de défaites. La conséquence, c'est que la NHK ne montre plus l'intégralité du shikiri-naoshi, malgré son importance. C'est comme si la télévision ne pouvait plus comprendre ou apprécier le caractère unique de la culture japonaise ».

Michiko ajoute : « Ce que je préfère, ce sont les commentaires des lutteurs qui viennent de prendre leur retraite, en particulier ceux de Tochiazuma, de l'ancien sekiwake Terao et de Tatsunami oyakata. Les autres, je ne peux pas vraiment en dire autant. De plus, je n'aime pas la tendance actuelle de la NHK de permettre à des vedettes quelconques de venir commenter le sumo, même quand elles semblent ne pas trop en savoir sur le sujet. Je n'écoute jamais ces people ».

La tendance de s'appuyer sur des people pour pimenter les retransmissions est un triste indice de ce que la NHK n'est pas satisfaite des audiences du sumo. En février, le Yomiuri a rapporté que les audiences du sumo se sont améliorées pour la première fois depuis cinq ans, selon toute probabilité en raison du retour très attendu du bad-boy yokozuna Asashoryu. Toutefois, tous les people ne sont pas des béotiens concernant l'action qui se déroule sur le dohyo. Demon Kogure, le musicien gothique quadra doté d'une voix d'acteur kabuki et d'un amour pour les looks tape-à-l'œil, apparaît particulièrement cultivé en la matière, et démontre même son amour des gyoji et d'Asashoryu au cours de ses concerts !

Tournois de charité

Après quinze années de retransmissions télévisées, la NHK a fini par apparaître sur le calendrier du sumo lui-même. Depuis 41 ans, le tournoi de sumo de charité de la NHK est organisé le vendredi ou le samedi qui suit le Hatsu basho. L'évènement se déroule dans l'enceinte du Ryogoku Kokugikan et voit les rikishi de makuuchi s'affronter en un tournoi à élimination directe.

Conclusion.

Cinquante-cinq ans après sa première retransmission, la NHK continue à diffuser 90 programmes de sumo en direct par an, dans un environnement télévisuel de plus en plus exigeant. Chaque diffusion de trois heures fait en retour l'objet d'un résumé de trois minutes lors des nouvelles du soir de la NHK à sept heures. La couverture de la NHK a d'importants effets collatéraux, beaucoup de programmes matinaux et de talk-shows comprenant des analyses de sumo au cours des tournois. Hors-saison, ces mêmes programmes montrent des festivals de sumo pour enfants tout autour du Japon, qui voient les plus petits sumotori au monde s'entrechoquer en couches-culottes. Les éditeurs d'actualités apprécient toujours de montrer des rikishi en visites dans des sanctuaires, participant à des festivals ou tenant des bébés (pour « leur passer un peu de leur force »). Même si le sumo n'est plus le sport national incontesté du Japon, la NHK, au moins, s'assure qu'il reste toujours traité comme tel.

La NSK et le maquis des RP

Bien que les termes de « Japon » et de « Relations Publiques » (RP) n'apparaissent que bien rarement dans une seule et même phrase, l'Association Japonaise de Sumo a lancée une initiative planifiée en matière de RP visant à revivifier la popularité chancelante d'une tradition séculaire.



Les files d'attente serpentent sur les côtés du Kokugikan et le long des trottoirs de Ryogoku en une chaude et humide après-midi d'avril. Les chemises cravates des employés de bureau s'emmêlent, mais s'entrechoquent rarement, avec les chemisiers immaculés de vieilles dames bien mises et les t-shirts brillants de jeunes gaijin curieux. Chose surprenante, il n'est que sept heures du matin. Chose inhabituelle, l'entrée au Kokugikan est gratuite. L'entraînement inter-heya devant le Comité de Délibération des Yokozuna (CDY) attire les foules qu'espérait l'Association de Sumo (NSK).

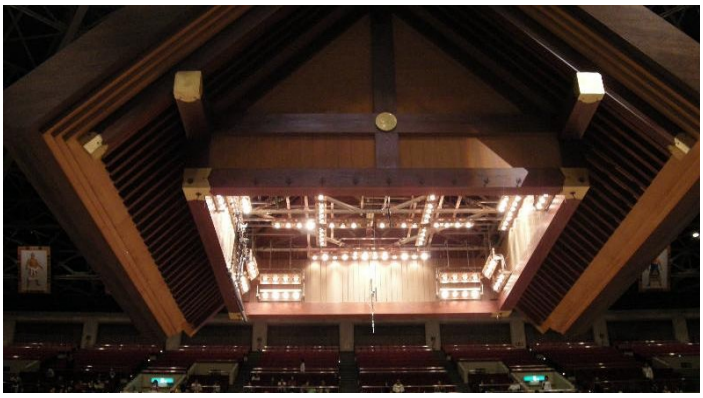
Dans le temps, de telles pratiques visaient uniquement à faciliter le travail du CDY, leur offrant trois occasions précieuses par an d'évaluer les performances de candidats au rang de yokozuna alors qu'ils s'affrontaient entre eux en même temps que me commun des lutteurs de la makuuchi. Toutefois, en des temps où le mot de Kokugikan est devenu un synonyme de « sièges vides », la NSK a dû à contrecœur revoir en profondeur les modes de fonctionnement de chacune de ses activités. Pour ces hommes au visage fermé et en costumes sombres qui composent la NSK, le sumo n'est plus seulement une affaire de conservation jalouse d'un héritage, mais c'est aussi une question de ventes. C'est ainsi que le soken est prostitué comme jamais auparavant, énergiquement vanté dans les journaux et sur la Toile comme une occasion unique de voir les stars du sumo de suffisamment près au sein du Kokugikan. C'est juste la dernière d'une série d'initiatives en matière de RP visant à regagner l'adhésion des fans et de consolider la prochaine génération du soutien au sumo.

Isegahama l'initiateur.



Bien que la NSK se batte alors face à des chutes dans les ventes de ses billets depuis plus de dix ans, ce n'est qu'à l'été 2004 qu'elle commence sérieusement à débattre des mérites d'une politique moderne de RP. Le débat est lancé par l'ancien Isegahama oyakata, un homme qui – ironie du sort bien compréhensible toutefois – se sent bien moins concerné par son image publique depuis qu'il a perdu sa famille dans le crash du JAL 123 de sinistre mémoire. Dans une interview détaillée avec un journal à scandale, l'ancien Isegahama implique alors que la NSK angoisse en privé de voir ses sièges vides, et qu'elle lui a par conséquent demandé d'élaborer un nouveau plan de marketing. Hélas, chose prévisible si l'on considère le mépris qu'éprouve la NSK à l'égard d'oyakata qui révèlent leurs pensées à la presse poubelle, l'interview d'Isegahama l'empêche de finir l'ébauche de son plan. Il est quasi instantanément relevé de sa tâche d'améliorer la popularité du sport.

Conquérir par le ventre.



Dans sa tentative de remplir à nouveau le Kokugikan, l'une des premières choses que la NSK considère est la nourriture. Plus précisément : quelle sorte de nourriture peut bien intéresser les fans ? La NSK conclut en 2005 qu'il est grand temps d'ouvrir un restaurant de type fast-food occidental au premier étage du Kokugikan, pour s'assurer que les plus jeunes Japonais et l'armée toujours plus nombreuse des visiteurs étrangers soit approvisionnée avec suffisamment de hamburgers, nuggets et autres frites. Pour calmer les fans purs et durs et attirer les curieux simplement attirés par tout ce qui leur semble japonais, le NSK transforme également l'Ecole du Sumo du Kokugikan en une cuisine à chanko temporaire, servant des portions de l'aliment de base du sumotori à un prix abordable de 200 yens par bol. En 2008 toutefois, le « chanko bar » est quelque peu honteusement transféré dans une bien moins attirante « tente à chanko » après que l'Ecole de Sumo ait été recalée en termes de règles d'hygiène alimentaire.

Au-delà des océans.

Le milieu des années 200 voit également la NSK repenser ses stratégies concernant les jungyo outre-mer. Alors que précédemment, une stratégie de type olympique avait été adoptée, les jungyo se rendant dans divers pays sur une base de tournées, après 2004, les jungyo s'attardent plus sur un marché spécifique : les États-Unis. La stratégie s'avère être de plus en plus risquée après les retraites coup sur coup des deux atouts américains du sumo, le yokozuna Musashimaru et l'habitué des juryo Sentoryu, en 2003. Cependant, la NSK pousse son avantage, en promouvant le Grand Sumo de Las Vegas en octobre 2005, le jungyo hawaïen en juin 2007 et le Grand Sumo de Los Angeles en juin 2008. Bien que toutes les places soient loin d'avoir été vendues, la NSK considère qu'il y a eu suffisamment d'intérêt pour qu'elle puisse se risquer à une autre aventure sur le marché de langue anglaise, et elle prévoit donc de revenir en Angleterre en octobre 2009, une première depuis 18 ans. Il reste à savoir toutefois si les instances de RP de la Kyokai trouveront le moyen de pallier au départ probable de Musashimaru oyakata fin 2008 et à la retraite d'Azumazeki oyakata en mai 2009, tous deux étant les deux derniers anciens sumotori de langue anglaise.

La morosité des jungyo au Japon ne montrant pas de signe qu'elle puisse s'améliorer, l'importance des jungyo outre-mer est devenue capitale. Si capitale, en fait, que la NSK a effectivement dévolu certaines missions de promotion à l'étranger à des heya individuelles, comme la Tamanoi ou la Sadogatake, la dernière ayant effectué un voyage très apprécié en Israël début 2007. Que ces tournées présentent les stars de plusieurs heya ou d'une seule, il est clairement espéré que ceux qui voient du sumo pour la première foi sur leurs propres terres rejoindront à terme les rangs des gaijin du second étage du Kokugikan, dussent-ils se trouver un jour au Japon.

Bye-bye Takasago, bonjour Kokonoe.

En février 2008, la responsabilité globale pour tout ce qui concerne les activités de RP au sein de la NSK est retirée des mains d'un Takasago oyakata assailli de toutes parts à un bien plus lisse et solide Kokonoe oyakata. Ce remplacement d'un ex-ozeki en surpoids et affublé de rouflaquettes par un ancien yokozuna costaud, musclé et photogénique assure à la NSK un sacré lifting de l'image des RP de l'organisation. En très peu de temps, le visage souriant de Kokonoe est imprimé sur les affichettes du Kokugikan et entouré des visages 'genki' de jeunes femmes à l'aspect très professionnel, pour promouvoir l'opération de tirage au sort patronnée par la NSK, qui voit les fans répondre à des questionnaires sur le sumo, avant de les introduire dans des urnes au Kokugikan, et de prendre part à un tirage au sort pour gagner des billets gratuits pour le prochain tournoi. Les nouveaux posters sont moins ouvertement centrés sur les mâles et ont un aspect plus sympathique que les précédents, qui arboraient un massif Takasago tirant un sourire forcé et boxant les airs sans conviction. Chose intéressante, l'une des premières décisions que prend Kokonoe comme patron de la Communication est de faire remplacer la vitre transparente de la porte de son bureau par une vitre de verre

fumé. Au premier abord, on pourrait prendre cet acte comme un horrible faux pas, convertissant de manière amusante un bureau responsable de l'ouverture des portes du sumo en un véritable bunker. Si l'on va plus loin que cet aspect des choses, cette action est en fait une amélioration subtile du professionnalisme du bureau des RP. En fin de compte, il n'était pas approprié d'avoir le bureau du chef des RP directement visible depuis la plus fine des vitres possibles – comme c'était le cas sous Takasago. Combien d'organisations professionnelles exposent-elles leur chef des RP de la même façon ? Au-delà du design des portes de bureau, l'une des tâches les plus urgentes du nouveau chef au sein de la NSK est de prendre une part active à la réforme des RP pour le basho de novembre à Fukuoka. Beaucoup d'inquiétudes ont été exprimées au sujet du manque d'une campagne concertée de publicité à Fukuoka, et de l'effondrement des ventes de tickets subséquente depuis un certain nombre d'années.



En mai 2008, Kokonoe prend effectivement une mesure courageuse pour faire revenir les fans les plus anciens en créant des initiatives de type « Rencontrez votre idole ». Conscient qu'il a lui-même combattu durant les heures de gloire des années 70/80, Kokonoe bat le rappel de ses anciens adversaires ou camarades de heya pour qu'ils se présentent en personne dans le hall principal juste après l'heure du repas de chaque journée du tournoi de mai. D'anciennes gloires tel Hokutoumi ou Asahifuji, Terao, Kirinji et Takamiyama s'y sont prêté avec grâce. Les fans, ayant joué des coudes pour décrocher l'un des quelques cent tickets gratuits, forment des queues ordonnées, avant de serrer la main du samaritain et de recevoir une tegata gratuite. Hélas, l'utilité de l'exercice pour encourager les fans à revenir est fatalement compromise par le fait qu'il n'est pas rendu public en dehors du Kokugikan ! Au lieu de dire à des clients potentiels 'achetez un ticket pour la journée et vous pouvez rencontrer gratuitement le héros de votre enfance', il en est à peine fait état aux fans qui ont déjà fait leur entrée dans l'enceinte ! Une forme plus élaborée de cette initiative pourrait inclure le slogan suivant 'rencontrez vos anciens héros ET achetez des billets à prix réduit pour le prochain basho'.

Le soken d'avril 2008

Il semble que la pièce maîtresse de la campagne de RP de la NSK ce printemps soit l'entraînement inter-heya devant le Conseil de Délibération des Yokozuna, le mardi 29 avril. Jamais auparavant un tel soken n'avait fait l'objet d'autant de publicité auprès du grand public, et une foule de plusieurs milliers de personnes est alors attirée – au final, selon des sources de la NSK, près de 6000. La présence au soken est officiellement sujette à de sévères règles de comportement, dont la plus importante est « Ne pas crier le nom de son rikishi favori ». Pour beaucoup, s'attendre à ce que plusieurs milliers de personnes observent leurs héros dans un silence total pendant deux heures peut paraître quelque peu optimiste. Pour la NSK, comme c'est souvent le cas, la règle définissant un tel comportement s'avère alors impossible à faire appliquer. Beaucoup de fans japonais ne lisent alors même pas les feuillets d'instruction sur le comportement. Beaucoup de gaijin ne pourraient même pas les lire, en eussent-ils l'envie. Et personne parmi la foule ne pourrait imaginer rester dans l'arène sans crier le nom du favori des foules, le légendaire Takamisakari.



L'évènement débute comme de bien entendu par une course folle pour les sièges les plus prisés, selon l'adage japonais non écrit qui veut que le dernier de la queue puisse tout à fait être le premier servi s'il sait efficacement jouer des coudes. A l'entrée dans le stade, les vainqueurs et perdants dans la course à l'attribution des sièges masu-zeki sont confrontés à une armée de gars de makushita dans leurs mawashi noirs, sur en en contrebas du dohyo, engagés dans des séries de combats inter-heya, où le gagnant reste au centre du

dohyo (moshiai geiko). Les places les meilleurs sont bien entendu réservées aux membres du CDY, dont les silhouettes léthargiques occupent des chaises campées derrière une table à portée tentante des projections de sel. Le centre de cette table est occupé par un non-membre du CDY, le président de la NSK Kitanoumi, son costume sombre lui donnant un aspect renfrogné que vient confirmer son visage fermé. A sa droite, on peut voir la permanente caractéristique de Makiko Uchidate, la toute première femme membre du CDY, qui teste avec ardeur le bon fonctionnement de son stylo dans l'attente des notes abondantes qu'elle espère prendre sans aucun doute sur le yokozuna Asashoryu. Uchidate, une scénariste qui s'est aventurée dans les films érotiques (dont un qui contenait une curieuse scène d'orgie), a gagné plus d'expérience dans le sumo que tout autre membre du CDY en ayant été entraîneur de son équipe de sumo universitaire. Un préalable apparemment indispensable pour les membres du CDY est qu'ils n'aient aucune expérience directe du sumo ; et qu'ils viennent au lieu de cela des mondes de la littérature ou de l'université et – on imagine – qu'ils emploient leurs capacités de lyrisme pour exprimer au mieux les opinions du fan moyen. Chose surprenant, il aura fallu cinquante années pour qu'un débat sérieux se mette en place sur le fait de savoir si d'anciens sumotori – ces êtres pas comme les autres qui ont toute l'expérience douloureuse des keiko quotidiens – doivent également siéger au sein d'un tel comité.



Le soken d'avril 2008, comme les autres qui l'ont précédé, est organisé de telle manière à ce que les sumotori à l'affiche ne combattent que des adversaires d'un rang proche du leur. La disparition du moshiai geiko des makushita coïncide avec l'apparition des lutteurs du bas de la juryo, qui à leur tour laissent la place au mieux classés de cette division. Les combats sont rarement spectaculaires, les lutteurs essayant de maintenir un prudent équilibre entre l'essai de nouvelles techniques face à des adversaires qu'ils connaissent par cœur et la minimisation des risques de blessures juste avant le prochain basho. L'entraînement de juryo voit les plus gros encouragements aller au vétéran dégarni au jeter de sel flamboyant, Kitazakura, 36 ans.

Les meilleurs juryo quittent la place et laissent entrer le bas de la makuuchi au centre de la scène et, à environ 10h20, les hiramaku les plus mal classés se retirent poliment sur les tamari-zeki et laissent la voie libre pour les cadors. Chiyotaikai, Kaio et Kotomitsuki continuent d'attirer les soutiens par leurs seuls noms et plus par un sumo scintillant, les deux derniers cités se faisant broyer avec la régularité d'une machine par un imperturbable Hakuho. Ce soken n'est décidément pas destiné à devenir un soken de légende émaillé de confrontations héroïques.

La plus grosse déception de la foule reste l'absence de confrontation directe entre les deux yokozuna. Asashoryu et Hakuho restent ostensiblement à l'écart l'un de l'autre durant l'heure entière au cours de laquelle ils sont en contact, privant par conséquent les fans d'une redite de leur épique confrontation en soken en janvier 2008, qui deviendra sûrement légendaire dans les cercles du sumo. Au moment du soken, l'absence d'une bagarre entre les deux yokozuna semble être un échec de la stratégie marketing de ce soken d'avril 2008. Mais à l'issue du musubi-no-ichiban du senshuraku de mai, quand l'animosité évidente entre les deux grands champions finit par éclater, il devient alors apparent qu'un combat au cours du soken eût fait courir le risque de ternir l'image du sumo plus que de la revivifier.

Au final, le soken aura eu autant de succès que pouvait raisonnablement en espérer la NSK. Une foule conséquente est venue et a exprimé sa joie d'être là et de pouvoir côtoyer les stars de plus près que lors d'une journée ordinaire de basho. Toutefois, comme les fréquentations en semaine du basho de mai qui s'en est suivi le prouvent, un soken public semblable à celui d'avril 2008 n'implique pas nécessairement une augmentation des foules venant assister au sumo. Les horaires même d'un tel soken (7 heures du matin !), bien qu'ils soient en accord avec les nobles traditions des samurais qui effectuaient des missions à des heures indues, semblent plus adaptés aux fans purs et durs qu'aux occasionnels. Et à en juger par le nombre de gaijin profanes dans cette queue matinale, un soken public fait courir le risque de réduire les revenus de la NSK en offrant à des visiteurs très occasionnels une opportunité de voir gratuitement un spectacle pour lequel ils auraient dû autrement payer au cours d'un basho.

La prochaine étape.

Si de futurs soken doivent être ouverts au public, il faudra prêter une attention toute particulière à la définition du public cible. La NSK a le choix suivre le Parti Travailliste britannique, et organiser un soken qui aille chercher de nouveaux supporters, ou imiter le Parti Conservateur, depuis longtemps obsédé par l'idée de regagner son ancienne base militante. Il aura été difficile de définir les objectifs poursuivis par le soken d'avril 2008, si tant est qu'ils aient été définis. Mais, si elle est mise en œuvre au moment le plus propice de la journée, avec un marketing adapté, et quelques autres réformes additionnelles, l'idée en elle-même est prometteuse, très prometteuse.



Grandeur et décadence de Kitanoumi

Chris Gould nous conte l'étonnante chute de l'une des plus grandes stars du sumo, et démontre que les racines de son autodestruction étaient déjà présentes bien avant le chaos de l'affaire de la marijuana.

Après un triste début de millénaire qui vit Waka prendre sa retraite, Taka blessé et des révélations de yaocho à gogo, le monde se voit au printemps 2002 accorder un petit vent d'optimisme attendu depuis bien longtemps. En janvier de cette année, l'Association Japonaise de Sumo (NSK) élit son premier président âgé de moins de cinquante ans pour la première fois depuis un demi-siècle. A 48 ans, Kitanoumi oyakata paraît être un magnifique mélange de tradition et de modernité, assez vieux pour que sa carrière rappelle les jours de gloire du sumo des années 1970, et assez jeune pour représenter une force de changement dans une organisation en voie de sénilité.



Depuis que le poste a été libéré de l'emprise des généraux de l'armée qui le tenaient dans les années 1930, tous les présidents de la NSK à l'exception du premier Musashigawa Rijicho sont d'anciens titulaires du rang d'ozeki ou de yokozuna. En termes de recrutement des Rijicho, la popularité, la célébrité et la capacité d'évoquer de bons souvenirs ont toujours pris le pas sur les talents de gestionnaire d'un individu. Un Rijicho est un symbole d'espoir, pas d'attentes ; en particulier, l'espoir qu'un bon lutteur puisse automatiquement transférer ses talents dans le royaume de la direction de la Kyokai.

Les espoirs en Kitanoumi à son avènement sont bien plus élevés que ceux qu'on pouvait placer en ses prédécesseurs immédiats. Dewanoumi, l'ancien yokozuna Sadanoyama qui dirigea l'organisation de 1992 à 1998, ne fut jamais le choix des gens. Dans les années 1990, tout comme au cours de sa carrière active, il joua les seconds rôles en termes de popularité derrière Taiho, dont l'ascension automatique à la présidence ne fut entravée que par des considérations de santé. Le successeur de Dewanoumi, Tokitsukaze (1998-2002), fut systématiquement décrit comme un personnage maussade qui était incapable de soulever les foules. L'image si insipide que renvoyait l'ex-ozeki était si ancrée dans les esprits que même ses mesures les plus admirables (comme d'avoir nommé le premier membre féminin du Conseil de Promotion des Yokozuna ou procédé à la révision du code des techniques) sombrèrent aux yeux du public dans les oubliettes de l'histoire. Dewanoumi et Tokitsukaze n'avaient qu'un an d'écart, et quinze ans de plus que Kitanoumi. Ce dernier devient à son élection le premier Rijicho de la NSK né après la Seconde guerre Mondiale, et par conséquent – en théorie du moins – représente un ensemble de valeurs radicalement différentes.

Sa carrière dans le sumo, qui débute au tendre âge de treize ans en 1967, est une véritable source d'inspiration. Shin-juryo à 18 ans, shin-nyumaku à 19, vainqueur de tournoi et ozeki à 20, Kitanoumi Toshimitsu fait trembler des centaines d'adversaires par son imposante carrure. Après être devenu le plus jeune yokozuna de l'histoire en 1974, il effectue une décennie entière de services méritoires au plus haut rang du sumo, totalisant 950 victoires en carrière (un record à l'époque) et 24 yusho de makuuchi (le troisième butin de l'histoire). Il est en outre au sommet du banzuke durant un total sans précédent de 63 basho. Kitanoumi lui-même aurait préféré lire « 59 basho », car c'est au soir de son dernier triomphe en zensho-yusho, en mai 1984, qu'il souhaite alors se retirer. Toutefois, les patrons de la Kyokai le persuadent de rester en activité jusqu'en janvier 1985, afin qu'il puisse effectuer le premier yokozuna dohyo-iri pour l'inauguration du Ryogoku Kokugikan. Kitanoumi s'exécute, mais finit par se retirer après avoir perdu ses trois premières rencontres. Il ne gagnera donc jamais un combat dans l'actuelle Mecque du sumo.



Bien entendu, l'héritage de Kitanoumi n'est pas fait que des combats qu'il a remportés, mais des émotions qu'il a soulevées. Surtout, sa puissance est à l'époque le symbole d'un Japon qui retrouve sa fierté en lui-même et en son économie, qui a rebondi des massacres de la guerre pour faire l'envie du monde entier en tout juste trois décennies. Par moment, il est trop fort au goût du public, et il génère des soutiens massifs pour les outsiders qu'il doit affronter. Le meilleur exemple en est, en septembre 1975, sa défaite en kettei-sen pour la deuxième fois en quatre basho face au chouchou du public, le mince ozeki Takanohana. Cet événement déclenche des scènes d'hystérie rarement observées dans un stade de sumo, et tellement de zabuton sont lancés en l'air que le yokozuna géant dira qu'il pouvait « à peine voir le plafond de la salle ». De tels classiques, dont ceux face au beau Wajima, contribuent à étendre la contagion du sumo au point que, en 1981, la moitié du Japon est devant son écran pour voir Kitanoumi défait par un autre poids plume de légende, le futur yokozuna Chiyonofuji. Alors que ses forces commencent à décliner, Kitanoumi gagne des sympathisants comme des admirateurs, et son dernier yusho en 1984 sera considéré comme un symbole adéquat pour un homme d'une puissance indécente et d'une terrible détermination.

C'est par conséquent avec la plus grande des dignités que le troisième yokozuna le plus prolifique de l'histoire a enfilé les habits de Rijicho il y a six ans. Sa présidence commence par une période de lune de miel qui voit Musashimaru éclore dans son rôle de yokozuna, et Takanohana faire un sensationnel retour, qui comprend une victoire théâtrale sur un polémique Mongol du nom d'Asashoryu, en septembre 2002. Mais hélas, avec le recul, ce combat apparaît comme une bombe à retardement, emblématique du premier problème clé que va devoir affronter Kitanoumi : Le déclin de Takanohana, et l'ascension d'Asashoryu, l'un des personnages les plus controversés de l'histoire du sumo. De récents sondages laissent penser que le rôle du Dragon Bleu dans la chute de Kitanoumi ne doit pas être sous-estimé.

La lune de miel de Kitanoumi Rijicho prend officiellement fin le 19 janvier 2003. En ce jour funeste, un Takanohana bien mal en point, leader de la popularisation du sumo durant quatorze années, succombe à la surprise générale au peu connu (à l'époque) Aminishiki, et annonce alors son retrait des dohyo. D'un coup, le Japon se voit soudainement privé d'un héros national, et le sumo dépouillé d'un atout marketing incommensurable qui faisait se lever les gens aux aurores pour aller faire la queue et s'arracher les derniers billets. Musashimaru n'est pas plus au mieux, et ne peut disputer un seul tournoi complet durant toute l'année 2003. A Kyushu, cette année-là, le colosse hawaïen raccroche également son mawashi, mettant un terme brutal au conte de fées de la success-story des Hawaïens dans le sumo. La seule personne capable de démontrer une forme suffisante pour remplacer les yokozuna de jadis est le courageux Mongol Asashoryu, devenu en janvier 2003 le premier yokozuna mongol. Durant les cinq années qui suivent, ce personnage turbulent doté d'un penchant à attirer les scandales assume le rôle de plus haut représentant du sumo. Et Kitanoumi connaît des maux de tête de plus en plus réguliers.

Les questions sur la direction du Rijicho commencent à se faire jour en 2004, quand il confie à la surprise générale la responsabilité de la popularisation du sumo à Isegahama oyakata, un homme qui semble évoluer dans un autre monde depuis le décès tragique de sa famille dans le crash du JAL123 en août 1985. L'énigmatique Isegahama donne rapidement une interview bien embarrassante à des tabloïds, dans laquelle il déplore l'état du sumo moderne et exprime ses inquiétudes sur la chute de la fréquentation. Forcé de lui donner congé de ses fonctions, Kitanoumi est contraint de reconnaître sa première erreur majeure de jugement. Une deuxième erreur est commise avec son appel à un durcissement des règles de kosho (blessures

publiques) pour les sumotori. Beaucoup de fans déplorent que cela va amoindrir la qualité du sumo, en contraignant les lutteurs à combattre même blessés dans de vaines tentatives de conserver leurs positions. Toutefois, l'embarras causé par le virage à 180 degrés qui en résulte n'est que peu de chose en comparaison de l'incident du 25 octobre 2004, qui voit la police appelée à la table de Kitanoumi dans un restaurant de Kinshicho. Aucune charge n'est finalement retenue après la plainte d'une serveuse pour harcèlement, mais l'affaire marque le début de relations tourmentées du Rijicho avec Kinshicho, quartier situé à à peine deux kilomètres du Kokugikan. Ce sera, après tout, à Kinshicho qu'on retrouvera le portefeuille de Wakanoho et son joint de marijuana.

C'est à l'été 2005 que la chance de Kitanoumi commence à s'évanouir complètement. Le décès du rival de Kitanoumi dans les années 1970, Takanohana, déclenche une horripilante querelle publique entre ses deux fils, les deux frères yokozuna Takanohana et Wakanohana. En quelques jours, deux légendes qui avaient remonté l'image du sumo aux yeux des jeunes se voient confinés dans le ridicule à mesure d'allégations indignes. Kitanoumi échoue non seulement à empêcher Takanohana d'émettre une série de remarques indignes à la presse, mais en sus il finit par lui intimer publiquement de ne pas discuter de réforme salariale à la télévision – un sujet relativement banal si on le compare aux conséquences de la querelle des deux frères. Le rappel à l'ordre sur Takanohana finit par aboutir au conflit entre le Rijicho et Makiko Uchidate, la première femme membre du Conseil de Promotion, qui exprime publiquement son agacement à la presse. Le haut commandement du sumo semble plonger dans la plus grande des confusions.

En janvier 2007, Kitanoumi encaisse son plus gros coup en date lorsque le Shukan Gendai insinue une fois de plus que des ententes illicites ont eu lieu lors d'un certain nombre de combats de sumo. Le Rijicho montre son énergie en jurant qu'il va défendre ses lutteurs pour les laver de tout soupçon, mais la nécessité d'engager des poursuites judiciaires contre le Kodansha Publishing Group amène au sumo une publicité pour le moins non désirée. Le procès en attente sera un fardeau que Kitanoumi portera sur son haori pour le restant de sa présidence.

S'il est un tournant dans la quête de Kitanoumi pour conserver son poste, c'est celui qui intervient en juillet 2007, quand le yokozuna Asashoryu – un résident du maudit Kinshicho ! - est repéré par des caméras en train de jouer un match de bienfaisance de football en dépit du fait qu'il s'est vu exempté du jungyo estival sur considérations médicales. Kitanoumi est critiqué pour son temps de réaction, et semble ne suspendre Asashoryu pour deux tournois que par réflexe. Quand le yokozuna, choqué, refuse de s'entraîner, de s'alimenter ou de s'excuser, Kitanoumi est vertement critiqué pour sa trop grande tolérance envers celui-ci, tout particulièrement lorsqu'il fait à la presse l'étrange déclaration suivante : « Asashoryu est un yokozuna, mais avant tout c'est un être humain ». Un tel commentaire paraît contredire le principe de base du sumo qui veut qu'aucun individu ne soit plus important que le sport lui-même, et l'échec qui suit du maintien en résidence d'Asashoryu (après qu'il ait accédé à ses requêtes de voir un psychiatre et de retourner en Mongolie) laisse très perplexe le public japonais. La plupart de la colère aurait dû être dirigée envers l'oyakata et la koenkai d'Asashoryu, qui étaient les mieux à même de résoudre le problème, mais en tant que représentant du sumo dans une société à la culture collectiviste, les larges épaules du Rijicho se doivent d'assumer la faute. La plupart des Japonais étant sceptiques quant à la maladie mentale, Kitanoumi est accusé – assez injustement – de s'être fait arnaquer par Asashoryu.



L'incapacité à se débarrasser d'Asashoryu signifie que Kitanoumi est une proie facile pour la presse, qui se rue ensuite sur lui au sujet de Tokitaizan, le jeune novice de la Tokitsukaze-beya décédé après un entraînement matinal en juin 2007. Au moment où l'affaire sort, tous les yeux sont braqués sur la conduite de Tokitsukaze oyakata et de certains de ses deshi, mais à mesure que la police prend de plus en plus de temps pour procéder aux mises en examen, les regards finissent par se tourner vers Kitanoumi. Ayant échoué à décrocher le scalp d'Asashoryu, la presse à scandales est déterminée à obtenir celui de Tokitsukaze, et Kitanoumi est sous une pression croissante lui enjoignant de virer le maître en disgrâce. Trois mois après le calvaire de Tokitaizan, Kitanoumi montre un grand courage en assumant la responsabilité personnelle de l'incident, et rencontre le Ministre de l'Education (son patron) pour présenter des excuses publiques au nom de son association toute entière. A ce moment, cependant, le public s'est déjà fait une opinion sur ses qualités de

dirigeant, et l'exercice n'est plus là que pour limiter les dégâts.



Le licenciement au final de Tokitsukaze, et l'arrestation de rikishi de la Tokitsukaze-beya est une goulée d'air frais pour un Kitanoumi mal en point – mais seulement pour un temps limité. Une campagne de dénigrement est déjà en route contre lui, les capacités de dirigeant de Kitanoumi étant mises en rapport avec celles d'oyakata ayant produit bien plus de sekitori. Un échec dans la gestion d'une autre crise ne peut qu'accroître les cris de ceux qui souhaitent son remplacement par l'un de ces oyakata – en particulier son numéro deux, Musashigawa. Et bien entendu, la crise finit par survenir avec la découverte de marijuana dans le portefeuille de Wakanoho. En accord avec la politique japonaise de tolérance zéro vis à vis de la drogue, le solide Rijicho ne perd pas de temps pour virer le jeune Russe et admonester son oyakata. Mais hélas, la position radicale de Kitanoumi va se retourner contre lui. Quelques jours plus tard, son propre rikishi, le grand escogriffe dégarni Hakurozan, est aussi accusé d'usage de drogue. Le public japonais, dont la plupart considère que les oyakata ont des responsabilités de type parental envers leurs deshi, réclame que Kitanoumi lui-même soit puni. La fin est proche.



Les bruits du Kokugikan montrent que si les accusations de marijuana n'avaient pas touché son propre deshi, Kitanoumi eût pu survivre en tant que Rijicho après un long mono-ii. Il semble également que s'il avait viré Asashoryu, sa position aurait été encore plus assurée. Par contraste, la plupart des personnes extérieures au Kokugikan pensent clairement que le Rijicho doit assumer la responsabilité entière pour tout ce qui peut arriver de mal au sein de son organisation – quelque soit le degré d'éloignement qu'il possède vis à vis de l'incident et quelles qu'aient été ses performances avant celui-ci.

Ce qui a précisément scellé le sort de Kitanoumi a été le soutien à son propre deshi (qui s'est révélé positif à la drogue) après avoir viré le deshi d'une autre heya (qui n'a jamais été positif à quoi que ce soit). Des allégations de favoritisme et de deux poids, deux mesures, se combinent alors avec des questions sur la compétence de direction des heya pour déclencher une révolte parmi les membres du conseil d'administration de la NSK. Comme cela avait été le cas 24 années auparavant,



Kitanoumi ne se sent plus la force de continuer. Au conseil du 8 septembre 2008, le grand yokozuna et président de longue date de l'association suit la voie tracée par le Premier Ministre japonais Yasuo Fukuda une semaine plus tôt, et démissionne de son poste. Relégué aux fonctions de seconde zone de planification du basho d'Osaka, l'homme formidable qui avait représenté l'économie japonaise en plein boom dans les années 1970 représente désormais l'économie malade du 21ème siècle. On n'a jamais vu les actions d'une superstar du sumo chuter aussi vite, et aussi bas. On n'a jamais vu non plus l'odeur de l'injustice sentir plus fort que

celle du bintsuke.

Tachiai : Sujet sensible...

Le récent accent mis par le Rijicho Musashigawa sur la charge initiale des combats de sumo en a ravi certains, exaspéré d'autres, et laissé la plupart perplexes. Chris Gould s'attarde sur les véritables motivations qui poussent le nouveau Rijicho à l'action, et se demande : qu'est-ce qu'il y a de si important au sujet du tachiai ?

Juste avant l'Aki basho 2008, le nouveau Président de l'Association de Sumo Musashigawa décide, contre toute attente, que le sujet le plus brûlant qu'il ait à traiter est la qualité de la charge initiale de ses lutteurs. « Nous devons être méticuleux quant au respect de la règle des deux mains posées au sol avant un combat », déclare Musashigawa, avant de critiquer plusieurs rikishi qui exécutent un départ en migi-nomi ('main droite seule'). Pour les plus fervents traditionalistes, c'est une déclaration d'intention bienvenue de la part d'un Rijicho à l'ancienne déterminé à revenir aux méthodes du « bon vieux temps ». Pour des fans anciens plus libéraux, cette sortie est déroutante car elle vient d'un homme qui, trente années auparavant, a pris part aux pires charges initiales connues de l'histoire du sumo. Pour le grand public, les déclarations du Rijicho montrent juste qu'il est en total décalage avec les véritables enjeux auxquels ce sport perturbé a à faire face.



Les fans de combat pur – qui semblent désormais surclasser en nombre les partisans d'un sumo plus mystique (shikiri-naoshi et tout le tremblement) – restent perplexes et fermement désappointés par les résultats de l'oukase de Musashigawa, qui voit les torikumi répétés à l'envi et les préparations de combats prolongées jusqu'à l'écœurement. Cela dit, indépendamment des résultats obtenus, l'ire de Musashigawa met une nouvelle fois en lumière l'importance incroyable qu'accorde le sumo à la charge initiale, et nous donne une occasion bienvenue de comprendre un peu mieux les principes de cette discipline fascinante.

Quelle est la signification de tout ça ?

Le statut de vénération dont bénéficie le tachiai dans le sumo provient de l'habileté avec laquelle les combats de sumo sont rendus spectaculaires. Les minutes qui précèdent un combat sont exploitées de manière à poser la présence de deux rivaux formidables qui, au travers d'une série de rituels, se rapprochent peu à peu de la confrontation finale. Les rivaux entament le processus d'avant combat à quelques cinquante mètres de distance, dans leurs hanamichi respectives, avant de descendre les allées diagonales pour s'asseoir à seulement sept mètres de distance de chaque côté du monticule. Se fixant des yeux de leur position assise aux côtés du dohyo, les lutteurs se rapprochent encore davantage l'un de l'autre quand ils sont appelés sur la zone de combat. Une fois sur le dohyo, les chemins des colosses continuent de converger l'un vers l'autre, chaque rituel (les shiko dans les coins, le chiri-chozu au bord du cercle et les shiko sur la ligne de départ) raccourcissant la distance qui les sépare. Quand ils en arrivent au shikiri accroupi sur la ligne, les combattants sont à peine à 80 centimètres l'un de l'autre, leurs cœurs battant la chamade, leurs visages bouffis suffisamment proches pour permettre de scruter les yeux de l'adversaire, et d'y détecter les traces cruciales de nervosité ou de peur.

C'est en raison de cette méticuleuse et artistique montée en puissance que le tachiai, le premier contact cataclysmique d'un amas de muscles surplombé d'un amas de graisse, revêt une telle importance. Le tachiai est, pour faire simple, le point d'orgue de tous les rituels, des combats de regards, des tensions et de l'approche méthodique des icônes guerrières. Une écrasante majorité de sumotori et de leurs fans sont convaincus que le tachiai est essentiel pour déterminer les suites d'un combat.

Tachiai signifie littéralement « Levée et rencontre ». Sa parfaite exécution requiert que les deux poings d'un lutteur touchent clairement le sol avant qu'il ne se mette en action. Quand il est impeccablement fait, un tachiai est un symbole magnifique de communication silencieuse entre deux hommes pleins d'aura et de

puissance. Toutefois, au fil des ans, la partie « Levée » a connu une lente dégradation, et cela a causé pas mal de soucis à nombre de Rijicho. Musashigawa est à l'évidence le dernier Commandant en Chef à conclure que ce concept vénéré doit se baser sur une technique vénérée.

Une brève histoire du tachiai



« On le voit dans les yeux, et on sait que c'est le moment ». Voilà comment des générations de grands noms du sumo ont décrit les moments d'éternité avant l'impact entre les corps. Il y eut un temps où le déclenchement du tachiai était entièrement laissé à la discrétion des lutteurs. S'ils étaient prêts à se lancer au bout d'une minute, ils se jetaient l'un sur l'autre sans réfléchir davantage. S'ils n'étaient toujours pas prêts après un quart d'heure, les officiels les laissaient tout simplement prendre leur temps. La principale préoccupation au sujet du tachiai aux temps jadis était que la collision initiale fût 100% naturelle, et ne se déclenchât qu'au moment où les deux combattants seraient en accord, ce qui devait ajouter à la spontanéité d'un combat de sumo.

Malheureusement pour les puristes, le besoin de populariser le sumo à l'aide des mass media a eu pour conséquence des limites de temps imposées au shikiri-naoshi pour les combats des divisions supérieures (trois minutes pour les juryo et quatre pour la makuuchi – avec des extensions permises occasionnellement si le programme de la journée s'avère trop en avance). Cette mesure a privé le tachiai de l'essentiel de son piquant, le transformant d'un phénomène purement humain en un produit télévisuel du type « prêt ou pas, on y va ». Dès lors, beaucoup de lutteurs allaient être forcés de s'engager alors qu'ils n'étaient pas prêts psychologiquement, ou contraints d'attendre que le temps de préparation se soit écoulé alors même qu'ils étaient prêts depuis un moment à en découdre. L'authenticité et la qualité du tachiai en ont été alors à l'évidence considérablement réduits.

Une fois la magie du tachiai étouffée par les règlements, les lutteurs commencent à perdre de leur respect pour celui-ci, et au lieu de cela se concentrent alors sur la manière de gagner le plus astucieusement possible l'avantage. Au début des années 1960, quelques lutteurs commencent à se lancer dans la bataille sans poser leurs poings sur la ligne de départ, cherchant à s'arroger une position la plus dominante possible alors que leur adversaire est encore accroupi. Arrivés aux années 1970, une majorité de sumotori s'est adaptée à cette pratique, et on ne voit que rarement des poings à moins de trente centimètres des marques avant la charge initiale. Au début des années 1980, le tachiai est alors une chose risible, la plupart des lutteurs ne s'abaissant qu'à peine avant l'impact, préférant simplement se jeter sur l'autre. Chose intéressante, l'ancien Rijicho Kitanoumi et l'actuel, Musashigawa, étaient en activité lors de cette période, tout comme l'étaient la plupart des shimpan chargés actuellement de faire appliquer les règles plus strictes de Musashigawa.

En 1984, le Rijicho de l'époque Futagoyama qui, lorsqu'il était le yokozuna Wakanohana I, avait évolué dans l'environnement des années 1950, fait de tachiai impeccables, exprime sa répugnance face au déclin d'une institution chérie et tente désespérément d'en restaurer la crédibilité. Il promulgue alors un décret qui réaffirme que les deux poings de chaque lutteur doivent toucher le sol avant le départ. En 1991, Futagoyama renforce l'accent mis sur le tachiai en créant des amendes à l'encontre des rikishi coupables de faux-départs avant le tachiai, bien qu'une source interne nous ait indiqué que ces amendes n'ont en réalité jamais été mises en application. Cependant, les années 1980 et 1990 sont les années des Mainoumi, Tomonohana, Masurao, Terao, Chiyonofuji, Kirishima et Kyokudozan, des poids légers de légende dont la fulgurance rend ardue la possibilité de déterminer s'ils ont commis un quelconque faux-départ. En conséquence, au cours du règne de Tokitsukaze Rijicho (1998-2002), une règle supplémentaire est rajoutée : elle stipule que le poing droit d'un sumotori doit être ancré au sol pour montrer son intention d'en découdre. Ce n'est que lorsque le poing gauche est lui aussi au sol que le combat peut commencer. La règle est demeurée effective jusqu'à nos jours, et c'est donc elle qui est à l'origine du phénomène de « migi-nomi », que le nouvel édit de Musashigawa cherche à éradiquer.



Premiers ennuis pour la « minutie » de Musashigawa.

Les inévitables problèmes provenant du décret de Musashigawa n'ont mis que peu de temps à apparaître, avec un nombre extraordinairement élevé de faux-départs lors du shonichi de septembre 2008. Le résultat final est sans doute bien en dessous des attentes du nouveau Président. De toute évidence, la qualité du sumo a en fait baissé au cours du dernier basho, plusieurs sumotori ayant par ailleurs été clairement déstabilisés par la présence accrue des officiels.

La Doctrine Musashigawa a touché le fond lors de la cinquième journée, au cours du combat de makuuchi entre le vétéran cabossé Wakanosato et le dynamique jeune qui monte Goeido. Ce dernier, démontrant une agilité et une vitesse d'exécution supérieure, bat Wakanosato au démarrage à trois reprises consécutives – avant d'être rappelé à chaque fois. Le but des officiels est alors clairement de ralentir le tachiai de Goeido afin qu'il atteigne l'harmonie avec Wakanosato, et de pénaliser par conséquent de manière inexplicable les atouts de sa jeunesse. Toutefois, Goeido refuse de se départir de son style enthousiaste, et au quatrième essai effectue un tachiai pire encore que les trois précédents. Wakanosato, qui s'attend à un quatrième faux-départ, met une éternité à réagir, et se voit aisément expulser du cercle. La foule est abasourdie de voir la victoire accordée à Goeido. Comme le note alors le chroniqueur des combats de SFM, les officiels sont simplement fatigués de recommencer les combats, et permettent alors un tachiai coupable dans le seul but d'accélérer les choses. Wakanosato est alors honteusement puni pour n'avoir pas su lire dans l'esprit des juges lassés de corriger Goeido.



La Doctrine s'enfonce encore plus dans l'abîme au nakabi, quand Kitazakura – sans doute l'un des meilleurs artistes actuels du tachiai – est brutalement sermonné par le shimpan-sho Hanaregoma avant son affrontement face à Shimotori. Kitazakura est l'un des rares rikishi de l'élite à rester l'un des pieux gardiens de l'esprit originel de la charge, et cherche à départir son tachiai des contraintes de temps. Le vétéran juryo de 36 ans est un maître du « jikan mae no tachiai » (charge initiale anticipée), implorant toujours son adversaire d'y aller bien avant qu'un juge ait signalé « il est temps ». Il semble alors absurde qu'il faille publiquement semoncer plus que tout autre lutteur de ce basho le meilleur praticien du tachiai. C'est certain, Hanaregoma fait alors perdre au géant dégarni sa concentration, et Kitazakura subit une défaite des plus imméritées.



Un problème apparu ensuite avec la Doctrine est résumé dans la phrase souvent entendue : « Hanaregoma oyakata kibishii, ne ? » (Il n'est pas un peu dur, Hanaregoma ?). Cette phrase est entendue alors précisément parce que d'autres shimpan-sho appliquent les ordres de Musashigawa avec différents degrés de tolérance. Au lieu de solliciter un effort coordonné au tachiai aux lutteurs dans la hanamichi, le nouveau Rijicho aurait dû commencer par obtenir un effort coordonné de la part de ses shimpan à l'issue de moult rencontres soigneusement organisées.

Et maintenant ?

Maintenant, Musashigawa peut en appeler aux traditionalistes en rejetant l'échec de son édit du tachiai sur les rikishi eux-mêmes. Il pourrait souligner qu'ils ont pris de mauvaises habitudes que son édit finira par éradiquer avec le temps. Mais le souci de cet argumentaire est que les rikishi semblent avoir un entraînement parfait en ce qui concerne le tachiai. Chose significative, ces tachiai impeccables peuvent être vus dès lors qu'il n'y a pas de contraintes du type de celles rencontrées en tournoi officiel, et que chacun des colosses arrivent à sentir l'humeur de l'autre avant de conclure l'affaire. C'est le tachiai des keikoba qui produit le sumo passionnant qui peut ramener les foules dans les sièges actuellement vides des stades de sumo, et le but de tout règle devrait être de s'assurer de la reproduction à l'identique de ces tachiai agressifs au cours des honbasho. Jusqu'ici, le décret de Musashigawa ne paraît pas à même d'y parvenir. Mais comme l'ont dit tant de gyoji au moment de replacer les lutteurs « mada, mada... ».

Le Sumo à Fukuoka : le paradis perdu ?

Avant de me rendre à Fukuoka, j'étais intimement persuadé qu'il fallait éliminer le Kyushu basho sans réserves ni états d'âme. Les travées vides aperçues à la télévision n'étaient pas seulement une atteinte à la dignité du sumo, mais en outre elles ne pouvaient remplir les caisses vides de la Kyokai à l'orée d'une douloureuse crise économique. Le grand projet d'expansion de l'ancien Dewanoumi et Rijicho visant à répandre le sumo à travers tout le territoire paraissait avoir péri corps et biens dans les eaux de Kyushu. Fukuoka pouvait bien avoir été une ville de sumo dans les années 1950, et sans aucun doute dans les années 1980 quand le premier des yokozuna mariait une fille du coin, mais le marché semble s'être considérablement réduit depuis. Les temps semblaient mûrs pour éliminer purement et simplement le basho du calendrier, ou tout au moins de le relocaliser sur Tokyo. Un tel demi-tour, bien que peu rapide à venir, était tout bonnement difficile à accepter pour la dignité des pontes de la Kyokai.



Toutefois, au cours de mes trois plaisantes journées à Fukuoka, il est devenu évident qu'un tournoi sur l'île la plus méridionale du Japon est une expérience des plus originales, bien plus authentique que quoi que puisse offrir le Kokugikan. Il peut y avoir pas mal de places vides, mais celles qui restent sont occupées par plus de connaissance et de compréhension de ce qu'est l'âme du sumo que ce qu'il peut y avoir durant tout une semaine à guichets fermés à Tokyo. Il existe une étrange intimité au cours des journées en semaine à Fukuoka, renforcée par tout ceux qui se trouvent au fond de la salle et viennent se presser pour remplir les sièges autour du dohyo en début de programme. Dès lors, dans cette atmosphère chaleureuse, on peut entendre toutes les blagues et les acclamations, renforcées qui plus est par l'écho considérable produit par les arrières vides de la salle. Au son des traits d'humour du type « Nana tani-en, ganbare ! » (Bonne chance, Nana-tani), dirigés à l'endroit de Takamisakari (en référence à une publicité télévisée populaire), les locaux peuvent se reposer et savourer un sport qui flatte à la perfection leur adoration de l'idéal masculin.

Comparé à un Kokugikan assez dépourvu d'âme, le Fukuoka Kokusai Centre représente bien mieux ce doit renfermer le sumo – malgré ses atours modernes. Il s'inscrit dans la philosophie qui veut que le sumo doive se dérouler dans une simple enceinte carrée, devant des foules compactes se pressant sur des rangées de sièges temporaires et sur des escaliers à peine sûrs. Le boulevard ceint de palmiers et la jetée ultramoderne à l'extérieur sont rapidement oubliés une fois que l'on arpente les corridors de moquette rouge du Kokusai Centre, surplombés par de minces poteaux d'aciers qui soutiennent de grandes quantités de sièges masu-zeki. Chose la plus étonnante, l'accès à de nombreuses places ne peut souvent se faire qu'en empruntant les mêmes allées que les lutteurs eux-mêmes ! Les vestiaires, simplement placés dans les coins les plus reculés du Centre, sont à portée de vue de tous les fans, et donc soumis à un siège continu de photographes amateurs, pour le plus grand malheur des équipes de sécurité de la Kyokai. A la différence de Tokyo, il n'y a pas d'entrée particulière pour les sumotori, ce qui veut dire que même les ozeki et les yokozuna sont contraints de traverser des hordes de badauds devant les boutiques souvenirs du hall d'entrée, et doivent subir d'autres fans bardés d'appareils photo en coulisses. « Intimité » n'est pas un terme qui semble appartenir au monde du sumo à Fukuoka. Parmi les mémorables souvenirs de coulisses de ce basho, il y a eu par exemple ceux d'un sekiwake pénétrant dans les vestiaires les cheveux en bataille et sans huile de camomille, vraisemblablement après avoir raté le réveil ! Un autre sekitori, dans le même temps, était frénétiquement à la recherche d'un taxi en compagnie de son tsukebito, après s'être fait surprendre sans parapluie par les averses suite au musubi no ichiban !



Dans le sumo de Tokyo, tous les encouragements sont réservés pour les stars, ozeki et yokozuna qui font les gros titres de la presse nationale, pour de bonnes ou de mauvaises raisons. A Fukuoka, Tokyo est vue sans nul doute comme une terre étrangère dont les priorités ne devraient pas avoir beaucoup d'influence sur la vie de Kyushu. Par conséquent, dans le Kokusai Centre, les encouragements sont particulièrement somptueux – dans une forme traditionnelle touchante – envers les petits gars du coin : les sekitori qui sont nés et ont grandi sur Kyushu, particulièrement à Fukuoka. Jamais avant je n'avais vu le juryo Kotokasuga recevoir des applaudissements aussi frénétiques, et leur impact a clairement eu une influence sur les résultats d'ensemble de ce rikishi. Kotoshogiku a lui aussi fait l'objet d'applaudissements chaleureux, ce qui lui a permis de se rétablir d'une petite forme pour finir sur un kachi-koshi qui le remet en selle. Les habitants de Fukuoka ne cachent pas que leur principale idole, pour son physique comme pour son statut, est Kaio, et le centre foisonnait d'images géantes à son effigie. Après son kyujo inattendu à la quatrième journée, les locaux redonnent alors leur affection à l'ozeki né dans la préfecture voisine d'Oita, Chiyotaikai. Sa victoire impressionnante de tsuppari sur Tochinoshin lors de la huitième journée entraîne pas mal de petites imitations de tsuppari de la part d'une foule aux anges. N'ayant jamais eu à connaître les comportements insouciants de sa jeunesse, on peut comprendre pourquoi les habitants de Fukuoka apprécient plus ses succès que ses propres compatriotes d'Oita, qui pour beaucoup se réfèrent encore à lui par son nom de famille redouté, Hiroshima.



Le rikishi ayant connu le plus d'encouragements, et de loin, aura été le tranquille et modeste maegashira Yoshikaze, dont le kanji écrit en gros au marqueur pouvait être aperçu sur des cartons dans toutes la salle. Le poids-léger au mawashi pourpre en tire les conséquences pour établir une meilleure marque en carrière en division makuuchi avec un score de 11-4, montrant par-là la détermination que peut avoir un rikishi à ne pas perdre devant sa famille et ses amis. Le combat le plus passionnant et encouragé voit Yoshikaze, de Fukuoka, affronter Homasho, de la préfecture rivale de Yamaguchi. Le combat semble alors prendre l'importance de la confrontation mythique entre les représentants de Yamate et d'Izumo, sur laquelle la destinée du Japon est censée avoir reposé. Après à peine cinq secondes, la technique et l'esthétique se voient tout simplement écartés d'une agressivité pure et simple, de celles que l'on ne voit que très rarement sur un dohyo de sumo. Les coups pleuvent de partout, Homasho et Yoshikaze cherchant la victoire à tout prix. La foule, gonflée par un large contingent venu de Yamaguchi,

apprécie chaque seconde du combat, entraînant des niveaux inédits de soutien pour deux maegashira relativement peu connus. Après une minute de grabuge, Yoshikaze finit enfin par passer derrière Homasho, l'entraîne vers la corde et acquiert une victoire à domicile célébrée avec autant d'enthousiasme qu'un succès dans le derby de Manchester. Petit clin d'œil à ce qu'avait dû être le sumo avant que les non-Japonais ne viennent le dominer. De telles expressions de fierté locale à l'état brut sont rares en cette ère sans précédent qui voit les étrangers être plus nombreux que les Japonais dans les deux premières divisions du banzuke.



Fukuoka contribue également à approfondir notre compréhension du sumo en mettant clairement à nu les nettes différences et les inégalités de richesses entre les niveaux de classement. Si les rikishi de rang inférieur engloutissent plutôt des bols de ramen tonkotsu à bon marché dans des échoppes tenues par des vieux du coin encore repus des bons souvenirs du sumo des jours de gloire, les rikishi salariés fréquentent en général les restaurants chics de Nakasu, réputé depuis longtemps comme la capitale des bourgeois de Kyushu (où les nœuds papillons, les costumes et les robes – pour les escortes glamour – semblent un prérequis). Les vieux cuisiniers qui dirigent les izakaya et ramenya locales ne peuvent que difficilement cacher leur mépris pour de tels lutteurs, en même temps qu'à l'égard des jeunes qui fuient leurs restaurants pour les fast-foods. « La raison pour laquelle nous n'avons pas un yokozuna japonais », m'a dit une grand-mère propriétaire de ramenya, « c'est qu'ils ne mangent pas assez de ramen ! ».



Fukuoka est une ville qui, en dépit de ses apparences de commercialisation, est immensément fière de son environnement et de son héritage. Le sumo est considéré comme partie intégrante de cet héritage depuis l'instauration du Kyushu basho en 1958. Cinquante ans après, des sources très bien informées considèrent avec assez de conviction que les progrès du sumo à Fukuoka sont retardés par une publicité mal faite. Il est sans doute vrai que les affiches de promotion sont quelque peu absentes, en particulier dans les transports en commun de la ville (à la différence du métro de Tokyo, qui voit les posters du basho de janvier affichés dès le début du mois de décembre). Les grosses affluences du week-end et les poignées de gaijin curieux présents chaque jour suggèrent que l'apathie du sumo n'est pas un problème dans cette jolie conurbation. A en juger par l'émotion extrême suscitée par le Homasho-Yoshikaze, peut-être la Kyokai devrait-elle tout simplement jouer de la fibre locale. Alors qu'aucun Japonais n'a remporté le yusho en makuuchi depuis trois ans, le Kyushu basho pourrait être promotionné comme la parfaite occasion de ramener la Coupe de l'Empereur sur les terres de Fukuoka – ou à tout le moins de Kyushu. Pour emprunter la rhétorique du nouveau président des États-Unis, peut-être qu'une campagne écrite pourrait s'articuler sur les termes suivants : « Vous pensez qu'un gars de Fukuoka ne peut pas remporter le yusho ? Avec votre soutien, YES HE CAN ! ».

Le Sumo Classique d'Oki
Une tradition unique de sumo culturel et rituel

Introduction

Un nouveau sekitori porteur du shikona « Okinoumi » a fait son apparition lors du dernier Haru basho. Il venait de remporter le yusho de la division makushita sans perdre un seul combat, sous le nom de Fukuoka.

Au milieu des articles de journaux japonais traitant de sa promotion, un entrefilet traitait de la forme spéciale de sumo qui a lieu à Okinoshima [1], sa région natale.



Fukuoka lui-même a pris part à cette forme unique et singulière de sumo à l'époque où il était encore lycéen. Selon les articles à ce sujet, quand une belle opportunité se présente pour la région, on organise un événement de sumo dénommé « Koten-zumo » (Sumo Classique), qui dure jusqu'au bout de la nuit.

En fait, plusieurs centaines de combats se disputent dans une compétition à laquelle participent les hommes vivant sur Okinoshima, pour une durée totale pouvant excéder les seize heures ! Bien que cela fasse un moment que je suis un fan de l'Ozumo, c'est la première fois que j'entendais parler de l'existence d'une forme de sumo amateur aux origines si intéressantes.

Depuis 1958, malheureusement, Okinoshima n'a donné aucun sekitori au monde de l'Ozumo, le dernier sekitori originaire de l'île ayant été Okinoshima, qui devint sekitori en 1958.

Selon les édiles locaux, toutefois, il n'y aura pas de représentation de Sumo Classique organisée en l'honneur d'une seule personne, ce nouveau rikishi de juryo originaire d'Okinoshima, quels que soient le bonheur et la fierté ressentis à la nouvelle de sa promotion. La raison en est assez simple : le Koten-zumo est une célébration offerte aux Dieux.

Un certain M. Kamiwaka, responsable au gouvernement local, a rapidement organisé une entrevue de SFM avec l'un des directeurs de la « Ohaba Kai »[2], en charge du Koten-zumo (le terme « ohaba » est un vocable du dialecte local qui signifie « kesho-mawashi », le tablier de cérémonie revêtu par les rikishi lors du dohyo-iri).

M. Nagami, dirigeant de l'association, m'a alors expliqué les caractéristiques de la variante locale de sumo dans un fort accent d'Okinoshima, très agréable à l'écoute, et m'a présenté deux ouvrages traitant du sujet.

L'un des deux ouvrages étant difficile à trouver sur Tokyo, il m'a indiqué qu'il se le procurerait au sein d'une librairie locale et me l'enverrait à la capitale.

---

1 Okinoshima est un archipel appartenant à la préfecture de Shimane, dans la partie occidentale de Honshu. Il est situé en Mer du Japon, entre 45 et 90 kilomètres au nord de la péninsule de Shimane. Dans l'histoire japonaise, Okinoshima est connue pour avoir été le lieu de l'exil des empereurs Go-toba (1180-1239) et Go-Daigo (1288-1339). Ces îles demeurent un haut lieu culturel, avec des sites historiques majeurs.

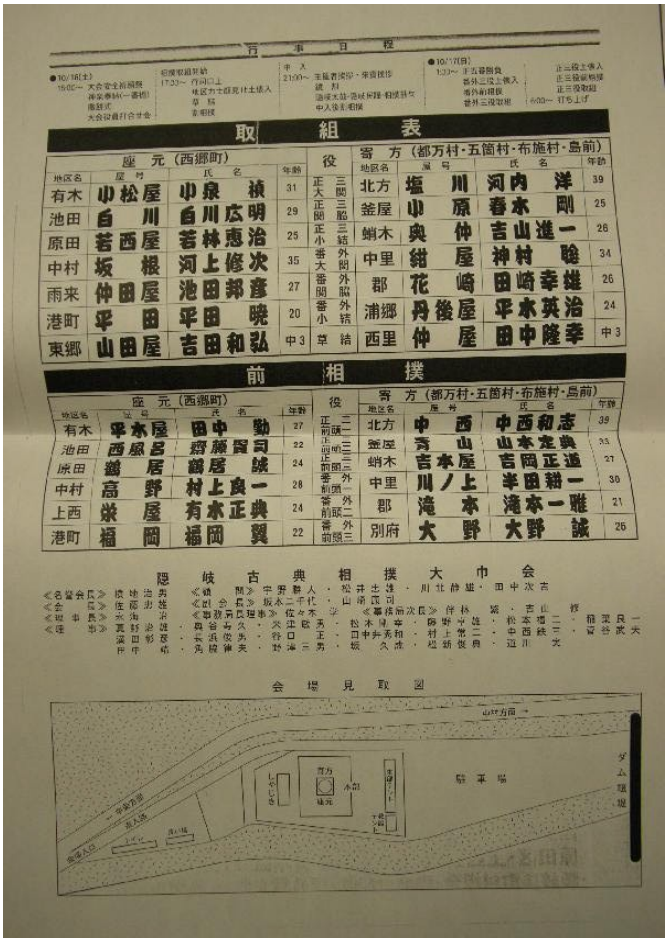
2 La « Ohaba Kai » est une société fondée en 1971 pour restaurer et entretenir le Koten-zumo. L'organisation est composée d'hommes d'Okinoshima ayant autrefois porté l'ohaba comme rikishi amateurs.

Les principales caractéristiques du Koten-zumo

La qualité la plus remarquable du Koten-zumo est dans ce qu'il est un service divin destiné à l'au-delà. Comme indiqué précédemment, il ne se produit pas à intervalles réguliers ; il se tient uniquement quand quelque chose de profitable à l'ensemble de la région se produit. A ce moment, les locaux rejoignent l'évènement, remercient les Dieux et prient pour que la chance sourie encore longtemps en lui dédiant le sumo.

Pour prendre des exemples récents, des célébrations de Koten-zumo se sont tenues lorsqu'un grand « torii » (enceinte d'un sanctuaire shinto) a été construit à l'occasion du centenaire de la fondation d'une école, lorsqu'on a construit un clocher dans un sanctuaire, ou pour célébrer l'ouverture du nouvel aérodrome d'Oki, etc.

Les aspects liturgiques du Koten-zumo se ressentent tout autant dans la forme du dohyo lui-même. On l'appelle dohyo triptyque et comporte deux cercles faits de sacs de paille au centre d'une forme carrée elle-même entourée de sacs de paille. Le diamètre des deux cercles est de 4.55m et 5.75 respectivement.



La surface du plus petit des cercles, au centre de laquelle les lutteurs s'affrontent, est surélevée de quelque vingt centimètres par rapport au cercle extérieur, lequel est lui-même placé à vingt centimètres au-dessus du carré externe[3].

Si l'on contemple le dohyo du dessus, il ressemble quelque peu à une décoration composée de deux tranches circulaires d'« omochi » posées sur les boîtes carrées en bois consacrées aux dieux shinto chaque Nouvel An.

Habituellement, le résultat de chaque confrontation en tournoi amateur au Japon est traité avec sérieux. Toutefois, en Koten-zumo, mis à part certains combats dénommés « tobitsuki-gonin-nuki » (cinq victoires de rang par un lutteur de rang inférieur) ou « shou-goban-shoubu » (disputé dans trois groupes générationnels différents, trentenaires, quadragénaires et quinquagénaires), chaque combat est disputé à deux reprises.

Le vainqueur du premier combat est au sens propre, LE vainqueur, mais lors du deuxième combat, il se doit de perdre ; par conséquent, officiellement, il n'y a ni vainqueur ni vaincu. Il arrive qu'il soit assez difficile de paraître « vaincu » sans que le caractère intentionnel de cette défaite ne soit trop évident, mais il faut que le vainqueur du premier combat fasse son maximum pour donner l'impression de l'effort dans sa défaite. On dit que ce système a été mis en place pour conserver de bonnes relations sur la petite île : forme de sagesse ancestrale visant à éradiquer les problèmes potentiels à la source.

Cela n'implique en rien que le Sumo Classique d'Oki ne soit considéré comme un simple passe-temps, puisque les hommes choisis pour être les « sanyaku »[4] s'entraînent très dur avec l'aide de lutteurs plus âgés et de supporters, chaque nuit durant le mois, voire les six semaines précédant les combats. Cet entraînement est dénommé « jidori » - encore une fois en dialecte d'Okinoshima. Au cours de la période de jidori, les

[3] Afin d'assurer la sécurité des rikishi et des spectateurs, ils préfèrent parfois le forme plus commune de dohyo telle que l'on peut la voir dans l'Ozumo, qui a moins de différences en taille.

[4] Il n'existe pas de yokozuna dans le Koten-zumo. Ozeki est le grade le plus élevé, comme il en fut de même dans l'Ozumo.

femmes de chaque région (en Koten-zumo l'île d'Oki est partagée en plusieurs régions) préparent le repas des hommes – entre trente et quarante dans chaque zone – nuit après nuit. Ce traitement reçu de la part des femmes du cru est appelé « yakoi ». Bien que les femmes ne puissent jamais prendre part aux batailles du Koten-zumo, elles soutiennent les participants mâles dans les coulisses. Le jidori et le yakoi ne servent pas seulement à faire prendre conscience aux participants de la signification que revêt le fait d'être un rikishi de Koten-zumo, mais ils aident également les habitants d'Okinoshima à développer petit à petit de meilleures relations entre chaque district. Par conséquent, même si les représentants de leur propre région sont incapables de remporter un combat, ils ressentent malgré tout leur rikishi du coin comme des héros d'une manière ou d'une autre.

Préparatifs suivant la décision de tenir le Koten-zumo

Quand une région où un événement propice se produit décide de tenir une session de Koten-zumo, elle en fait la demande à l'association Ohaba, qui supervise le sumo classique. Après s'être vue accorder l'approbation officielle pour l'organisation, les préparatifs des festivités de sumo sont entamés. Tout comme dans l'Ozumo, où tous les rikishi combattent après avoir été séparés en deux groupes distincts, est et ouest, il existe deux parties en Koten-zumo : « zamoto » et « yorikata ». Le groupe zamoto se compose des districts qui abritent l'évènement, le yorikata abrite les autres régions. Chaque région doit se trouver un endroit près des lieux de confrontation pour se reposer le jour de la bataille et mettre les mawashi et les ohaba sacrés. Pour les membres des yorikata, cela signifie qu'ils doivent emprunter des logements dans le camp de l'ennemi.

Les zamoto décident du banzuke en ce qui concerne les ozeki, sekiwake, komusubi, trois maegashira et les membres du shou-goban-shoubu, tandis que les yorikata sélectionnent leurs meilleurs adversaires. Tous considèrent avec soin le physique des rikishi, leur expérience en tant que lutteurs amateurs, leur charisme potentiel et leur capacité à devenir des meneurs, etc.

Comme la plupart des rikishi de sanyaku sont appelés à rejoindre l'association Ohaba ultérieurement, ils doivent être à même de diriger l'entraînement des jeunes de manière convenable. D'un mot, le fameux « shin-gi-tai » du sumo est une condition sine qua non. Par conséquent, la conférence de détermination du banzuke prend un temps considérable, les délibérations étant très profondes et pleines de sens. En outre, chaque rikishi de sanyaku se voit attribuer un shikona.

En parallèle avec l'établissement du banzuke, les opérations de construction du dohyo sont lancées. L'un des aspects les plus importants du Koten-zumo est le dohyo, et le choix de bons arbres pour la construction des piliers est essentiel, d'autant que ceux-ci seront remis aux ozeki et sekiwake après la bataille. La taille des piliers doit être d'environ 5,3m, leur diamètre de 22cm. Après avoir coupé les cèdres du Japon, la trentaine d'hommes présents se rassemblent et purifient le bois avec du saké et du sel. Quand le dohyo est achevé, un rite, le « dohyo-matsuri », est effectué, et un gyoji enterre six offrandes au centre du dohyo : des noisettes, des calmars séchés, des noix de kaya, des algues, des abricots secs, et du sel. En dehors des gyoji, nul ne peut monter sur le dohyo en chaussures et, à l'instar du sumo professionnel, les femmes en sont totalement bannies.

Le jour de la confrontation – avant les combats

Le matin du Koten-zumo, au sein de chaque district, les rikishi se rassemblent dans la maison de l'un des sanyaku, puis vont rendre les honneurs à leur divinité tutélaire, en compagnie de l'un des gyoji élus du district. Au sanctuaire, ils frappent le sol – shiko – et se rendent ensuite à leur camp de base. Les rikishi de sanyaku revêtent leur ohaba (kesho-mawashi) et leur 'naga-juban' (similaire à un yukata, le kimono que revêtent les rikishi de l'Ozumo), qu'ils ne doivent pas enfiler eux-mêmes.

A environ 15 heures, une cérémonie de prière salvatrice est organisée sur le dohyo. Un gros tonneau rempli d'algues, de gâteaux de riz et d'autres choses est accroché aux tringles suspendues du toit au-dessus du dohyo, et un prêtre shinto chasse les esprits malins et purifie le dohyo et les piliers. Quand le service divin est achevé, dans chaque camp de base un rite destiné aux lutteurs s'apprêtant à combattre est observé. Au sortir de celui-ci le sel est jeté et ils se dirigent vers le dohyo.

A environ 17 heures, tous les participants se rassemblent sur le dohyo. Le gyoji en chef prononce un discours dans lequel il explique les raisons pour lesquelles le Koten-zumo est donné, et conte l'histoire du sumo japonais depuis les citations issues du Kojiki. Ce discours est plutôt long : il pouvait durer récemment entre vingt et trente minutes. Peu après le dohyo-iri commence, par tout d'abord le groupe zamoto. Le dohyo-iri effectué par chaque groupe régional peut durer jusqu'à quatre heures. Après les présentations, les rikishi de haut rang dont les combats sont prévus à la fin de l'évènement retournent à leur camp de base.

Les combats

Le Koten-zumo débute avec le niveau « kusamusubi », qui est disputé par des combattants ayant entre quinze et vingt ans. Vient ensuite le « warizumo » qui voit des rikishi de rang inférieur choisis de manière aléatoire : le groupe zamoto choisit un rikishi, les yorikata lui trouvent un adversaire. Après le warizumo, le « tobitsuki-gonin-nuki » est tenu, avec des lutteurs ayant participé au warizumo. Les combats se poursuivent jusqu'à ce qu'un rikishi ait battu cinq adversaires consécutivement. Quand le tobitsuki-gonin-nuki est achevé, il est en général pas loin de minuit. L'intermède voit des chants de « sumo-jinku » apporter un spectacle supplémentaire.

Ensuite se déroule le « shou-goban-shoubu », exécuté par cinq rikishi prévus sur le banzuke. A cette fin, tous les combats jusqu'à ce point sont considérés comme des combats de maezumo disputés entre rikishi sans rang. Au petit matin, quand les yaku-rikishi font leur apparition, le dohyo est entouré par de nombreux spectateurs.

Après le dohyo-iri des hommes de sanyaku, la compétition reprend avec les combats des maegashira de niveau trois. Tandis qu'un yobidashi déclame le shikona et donne quelques détails supplémentaires sur le rikishi d'un ton chaleureux, la foule exprime son excitation en rugissant et en lançant de grandes quantités de sel vers le lutteur pour lui donner une puissance divine accrue. Ce sel a été auparavant consacré dans des sanctuaires ou des âtres divins et est par conséquent considéré comme béni. Après les combats des maegashira, les komusubi, sekiwake puis ozeki combattent tandis que le Koten-zumo atteint des sommets d'intensité.

Après les combats

Quand tous les combats sont terminés, de la paille est répandue sur le dohyo et les rikishi de rang élevé s'asseyent sur cette simple surface. Le saké, les gâteaux de riz et les autres choses qui ont été mis dans le tonneau sont amenés. Les rikishi se servent alors les uns les autres et se font des serments d'amitié éternelle. Les vainqueurs sont des héros, ce qui explique qu'ils ne doivent pas souiller leurs pieds en marchant sur le sol. Pour cette raison, chacun d'entre eux est ramené à sa maison par ses proches, juché sur un pilier que l'on vient tout juste d'ôter des côtés du dohyo. L'ozeki qui vient de remporter le combat final peut choisir en premier son pilier. C'est ensuite le tour de « l'autre » ozeki, vainqueur du second combat. Les deux sekiwake font ensuite leur choix dans le même ordre – ce qui explique l'attention extrême qui est portée au choix des arbres constituant les piliers.

Les jours de « taian » (jour de chance dans le calendrier japonais) les piliers, avec le shikona et le terme de Koten-zumo gravé, sont suspendus sur les corniches des maisons des vainqueurs pour célébrer les exploits des rikishi qui y vivent ainsi que les gens qui les ont soutenus durant le jidori et le yakoi.

On dit que certaines personnes, dont des membres de l'Ozumo, considèrent le Koten-zumo d'Okinoshima comme la source véritable de l'Ozumo. Il n'y a malheureusement aucun moyen de confirmer cette relation entre le Koten-zumo et l'Ozumo, car aucune source historique n'est demeurée ; les plus vieux documents attestant du sumo d'Oki ne permettent de remonter cette pratique traditionnelle qu'à la fin de la période Edo (1603-1867).

Cela dit, certains des plus grands noms du sumo professionnel se sont récemment rendus en pèlerinage à Okinoshima – tirez-en la conclusion que vous voudrez...



Le jour où Dejima défit Asashoryu

En hommage à Takeharu Dejima, qui a pris sa retraite à l'âge de 35 ans le 23 juillet 2009, Chris Gould nous fait remonter le temps jusqu'au 9 janvier 2007, l'un des plus beaux moments de la palpitante carrière de Dejima.



Jamais cela n'aurait du se produire. En tout les cas, certainement pas aussi tôt – Troisième journée ! Le stade ne devrait pas être empli d'une clameur patriotique, et du violet des zabuton volant dans les airs. Asashoryu Akinori, le plus brillant lutteur de sumo en activité, n'est pas censé être cul par-dessus tête contre les premiers rangs des spectateurs. Takeharu Dejima, has-been boitillant et perclus de bandages, ne peut être couronné héros national du jour. La foule ne pense pas qu'il ait l'étoffe d'un héros, lui-même ne se considère pas comme un héros, et pourtant il est là, star du Japon, récupérant l'air hagard les kensho que lui présente le chef arbitre.

Cinq minutes auparavant, rien ne laisse présager de ce qui va se passer, tandis qu'Asashoryu et Dejima gravissent le dohyo. A ce moment-là, les impressionnantes épaules luisantes du yokozuna symbolisent la puissance brute, tandis que la carrure craquelée, entourée de bandages, de son adversaire en semble l'exact contraire. Pas une âme dans l'arène, pas même le chauvin parmi les chauvins Olympic Ojisan, ne pourrait donner l'ombre d'une chance à Dejima. L'assistance considère qu'elle connaît par avance le résultat, et il en résulte une atmosphère funèbre. Quelques dizaines de spectateurs poursuivent leur rituel quotidien qui consiste à quitter l'enceinte avant le dernier combat d'Asashoryu, étant soit incapables de supporter de le voir ou ennuyés à mourir par l'inéluctabilité du résultat du combat.

Asashoryu a remporté ses 18 derniers combats. Sa dernière défaite face à Dejima remonte à mars 2003. Depuis lors, les deux hommes se sont affrontés à neuf reprises, le Mongol l'emportant à chaque fois. Trois ans et 363 jours se sont passés depuis le dernier succès de Dejima à Tokyo face à un yokozuna, et il n'a pu enregistrer que trois succès face à Asashoryu en 17 tentatives. Même au pic de sa forme, son score face au Mongol n'était que de 2-2. Bref, il paraît y avoir plus de chances de voir un train arriver en retard à la gare de Ryogoku que de voir une défaite du quasi-invincible yokozuna.

Les premières étapes du shikiri-naoshi semblent donner raison à la sagesse populaire. Le ventru Dejima et ses 160 kilos ne semblent même pas enclins à commencer le combat. Il s'accroupit au shikiri-sen avec un tel manque de confiance qu'il semble savoir lui-même que la défaite est inévitable à moins d'un gros coup de chance. A près de 33 ans, il se sent trop vieux pour foncer tête baissée vers une cause perdue, et sans doute souhaite-t-il se voir confronté à quelqu'un plus en rapport avec son niveau. Quand les yeux d'Asashoryu se fixent dans les siens, Dejima semble submergé par le caractère désespéré de la situation. Les spectateurs encouragent presque toujours un Japonais contre un gaijin, ne laissant tomber que quand les chances de victoire de leur protégé paraissent inexistantes. Ce jour, les rauques encouragements de la poignée de supporters d'Asashoryu sont les seuls à résonner dans l'enceinte.

Les chances de Dejima n'ont pas toujours paru aussi minces. A 8 ans, il contribue au titre par équipes du Japon lors des Championnats du Monde de Sumo amateur. Peu après, il rejoint la confrérie Musashigawa et s'adapte au sumo professionnel avec un succès retentissant. Au summum de sa force à la fin des années 1990, il met régulièrement en échec les meilleurs sumotori de l'époque, remportant le Nagoya basho de 1999 et décrochant le statut d'ozeki. Jamais il n'abandonne son nom de famille pour un nom de lutteur, et il caresse l'espoir d'imiter Wajima et Kitao, les deux seuls hommes à avoir décroché la promotion au grade suprême sous leur propre nom. Toutefois, les blessures le frappent cruellement, et il doit abandonner son rang d'ozeki en 2001. D'autres blessures en 2002 et 2003, en plus du désespoir de devoir abandonner sa prestigieuse position, finissent par le reléguer à la médiocrité du ventre mou.

Eût-il affronté Asashoryu six années auparavant, il aurait porté sur lui les espoirs de tout un stade, et l'atmosphère aurait atteint des sommets de ferveur. Au lieu de cela, il n'est même pas à même de faire bouger la moitié du public. Cinquante pour cent du Kokugikan est vide, peut-être même plus, laissant la place à un océan silencieux de sièges rouges.



Réjoui par les minces chances laissées à son adversaire, le yokozuna domine sans efforts les préparatifs, paradant entre le shikiri-sen et le panier de sel avec un calme qui confine à l'arrogance. Toutes les postures habituelles sont là : l'expression méditative au moment où le gyoji annonce le dernier combat de la journée, l'élégante pichenette du poignet vers les cieux pour envoyer le premier sel, le pied gauche qui se dresse avant le cinquième accroupissement. Il n'est qu'un seul homme sur le dohyo qui savoure chaque rencontre des regards et fasse grimacer son adversaire. Ce même homme apparaît infiniment plus préparé à combattre après ce cinquième shikiri-sen, juste avant que le responsable du chronomètre ne soit censé lever sa main droite.

Le yokozuna est si à l'aise qu'il pourrait sans peine prédire le déroulement du combat qui doit se produire. Le responsable du chronomètre va rencontrer le regard de l'arbitre, ce dernier acquiescera le geste du plus discret des hochements de tête, et Asashoryu va alors lancer vers Dejima le regard qui tue avant de marteler violemment son propre mawashi. La rumeur des spectateurs tout proches va alors s'étendre jusqu'au premier tiers de l'enceinte, tandis que le yokozuna va se pencher pour se saisir de sa serviette bleue, épongeant rapidement la sueur de ses sourcils, puis prendre tout aussi rapidement une dernière poignée de sel, une de ses grosses paluches devant ses lèvres, avant de projeter son chlorure de sodium puis se diriger d'un pas alerte vers le centre du dohyo, ses yeux menaçants enfoncés dans le regard défait de Dejima. Puis, au tachiai, Asashoryu va cogner dans l'épaule bandée de Dejima, saisir le mawashi pourpre et rapidement reconduire la grosse boule de nerfs vers la sortie. C'est tout du moins ce que la plupart d'entre nous imaginons alors.

Mais hélas, nos aptitudes de prévisionnistes se trouvent bientôt prises en défaut. Asashoryu se tient le bras gauche en attente pour son fameux coup à la ceinture, mais le hochement de tête discret de l'arbitre ne vient pas. Un Asashoryu quelque peu perplexe regarde alors autour de lui, et n'aperçoit aucun signe de communication entre le shimpan et le gyoji, et laisse maladroitement tomber son claquement de mawashi alors qu'il retourne d'un pas lourd vers son coin, ses épaules rentrant un peu plus à chaque pas en avant. Pour des raisons que lui ou ses supporters sont incapables de s'expliquer, il doit purifier une sixième fois le dohyo. Le rythme du combat doit être à nouveau ajusté. Son propre rythme peut en pâtir.

Et revoilà les deux gladiateurs qui s'en retournent au centre de l'arène. Asashoryu toujours dans l'attente du choc des chairs, Dejima heureux de cet interminable shikiri-naoshi. Les regards se croisent à nouveau, Dejima ne manifestant pas plus de confiance dans le fait d'affronter le yokozuna. Il ne lui reste que peu de temps pour rassembler ses esprits, en admettant que cela soit possible. La main du chronométreur va sûrement se lever d'une seconde à l'autre, un millier de regards sont en ce moment fixés sur elle.

Le public retient son souffle en attendant que cette fichue main se lève. Il semble que l'heure soit arrivée pour que le yokozuna relâche son éblouissant arsenal de techniques, histoire de nous donner une raison supplémentaire de nous enorgueillir de l'avoir vu en chair et en os combattre. Mais la déception du yokozuna est à la mesure de la stupéfaction du public. La main du chronométreur reste immobile même après le dernier accroupissement ! Il doit y avoir une erreur quelque part ! Cette fois-ci, le tate-gyoji cherche clairement l'assentiment du shimpan responsable du chronomètre et semble surpris de ne pas le recevoir. Peut-être est-on trop en avance sur les horaires du jour, aussi faut-il prolonger encore l'action ?



Quelle que soit la raison, les autres juges sentent bien qu'il y a quelque chose qui cloche. Izutsu-oyakata, chaussé de ses lunettes et se trouvant assis derrière Dejima, se penche vers son confrère du chronomètre et lui demande des explications. Mais enfin, après que les lutteurs se sont une fois de plus accroupis, le signal est donné, et Asashoryu peut enfin exécuter la frappe de sa ceinture tant retardée, avant de se diriger vers son coin pour essuyer son visage.

Alors que les yobidashi tendent leurs gants de toilette aux lutteurs, l'atmosphère au sein du Kokugikan s'éveille considérablement tandis que la confusion s'apaise. Et pourtant on a comme le sentiment que l'ordre n'a pas tout à fait été rétabli, que la longueur sans égale des préliminaires a non seulement conféré à ce combat une importance quelque peu anormale, mais qu'elle a aussi donné le ton pour quelque chose de tout à fait inhabituel. Tandis qu'Asashoryu se remet en place sur la ligne de départ, il devrait noter que pour virtuellement la première fois du shikiri, Dejima semble prêt à combattre. Et Asashoryu n'est pas prêt pour un Dejima qui l'est.

Les voix s'élèvent, dont celle du gyoji, et les deux sumotori chargent. Le magnifique yokozuna prend le plus mauvais des départs. Il a déjà subi des assauts plus brutaux mais il réagit très mal à celui-ci, et l'assistance est ravie de voir sa gêne. Un rugissement d'encouragements s'élève tandis qu'un Dejima héroïque poursuit sur la lancée de son superbe départ, se servant de l'énergie de la foule pour rentrer tant et plus dans le corps sculpté d'Asashoryu. Tandis qu'il fait cela, la foule en vient à produire des sons qu'elle pensait ne pas pouvoir produire, tout au moins qu'elle ne pensait pas pouvoir lancer cinq minutes auparavant. Très vite, Asashoryu se trouve repoussé en arrière dans un angle des plus risqués, incapable de parer la puissance de poussée de son plus lourd adversaire. Je pense alors encore qu'il peut s'en tirer, qu'il va terrasser Dejima de son mortel crochet gauche et l'envoyer valdinguer. Mais le cou épais d'Asashoryu est rapidement à 45° par rapport au sol et tandis que les cris de 4500 supporters montent de plus en plus, je sens que je me raccroche à une cause perdue. C'est aussi, à l'évidence, l'avis d'Asashoryu, qui plutôt que de perdre plus gros dans une guerre d'attrition, préfère chuter rapidement à l'instar du roi d'un jeu d'échec lorsque le joueur abandonne la partie.

Au moment où les épaules d'airain du yokozuna mordent la poussière, la foule se lève comme un seul homme. Une marée de mains flétries émerge de la masse de costumes trois pièces pour applaudir l'incroyable victoire de Dejima, tandis que des centaines de flashes photo crépitent pour tenter de saisir la surprise sur le visage du yokozuna. Et alors, comme j'ai pu le voir des centaines de fois à la télévision mais jamais de mes propres yeux, les zabuton violets commencent à pleuvoir. Ils tombent de manière sporadique au départ, mais à mesure que la fièvre de l'excitation s'amplifie, les vannes sont bientôt grandes ouvertes. Les retraités commencent à penser que si le lancer de zabuton convient à leur progéniture adulte, il n'y a pas de raison que cela ne leur convienne pas non plus. Des parents cherchent à impressionner leurs enfants avec leurs qualités de lancer. Ces élans du cœur provoquent un élan de panique chez les yobidashi, qui se ruent sur le dohyo pour évacuer les coussins, car Oga doit encore effectuer la cérémonie de la danse de l'arc. C'est vrai, la scène peut difficilement être comparée aux moments d'anthologie vécus au Kuramae Kokugikan, quand la victoire du minuscule Takanohana sur l'énorme yokozuna Kitanoumi avait donné le signal de l'envol de milliers de zabuton qui avaient obscurci la vision au sein de l'arène. Toutefois, ce déchaînement inattendu d'énergies intérieures, d'émotions refoulées et de joie inattendue renforce cette demi-assistance, donnant à cette foule un volume plus grand qu'elle ne l'a réellement.



L'humeur, et l'importance de cette journée, sont radicalement transformés par l'exploit de Takeharu Dejima. Tout le monde va avoir un sujet de conversation au dîner, quelle que soit le favori de chacun, et pas même la nourriture la plus succulente ne pourra détourner le sujet de discussion. Les bavardages entre fans sont réjouissants d'entrain entre les fans qui se pressent dans les escaliers de sortie du Kokugikan. Pour autant qu'on puisse en juger, c'est le sumo tout entier qui peut même espérer regagner sa place de choix à la une des éditions sportives du soir.

Ceux qui ne sont pas capables d'attendre le bulletin de sept heures se pressent déjà devant les écrans dès le pied des escalators. L'écran diffuse le shikiri-naoshi entre Asashoryu et Dejima à ce moment précis et, me faufilant entre les épaules de ceux qui sont devant moi, je compte un à un les lancers de sel. Pour la deuxième fois en ce jour, j'en dénombre sept. La rediffusion à vitesse réelle du premier choc de Dejima déclenche plusieurs cris rauques d'approbation, qui s'accroissent en volume et en intensité à mesure que le yokozuna est repoussé progressivement derrière la tawara. Quand celui-ci abandonne enfin, c'est comme si un but avait été marqué dans un match de Premier League anglaise.

Parmi les applaudissements et les sifflements de joie, je vois un vieillard en costume gris s'éloigner lentement de l'écran avec le plus carnassier des sourires, qui disparaît rapidement pour laisser la place à un fou rire moqueur, clairement réservé au sort qu'il pense mérité d'un certain Mongol. Je suis une nouvelle fois surpris qu'un grand-père japonais à l'air si respectable puisse se révéler soudain aussi puéril. Mais encore une fois, Asashoryu ne perd pas si souvent, encore moins contre des sumotori japonais. Il vaut mieux laisser les patriotes savourer ces moments dont on dit qu'ils contribuent à venger les tentatives mongoles d'invasion au 13ème siècle. Dans l'actuel climat qui environne le sumo, de tels moments sont bien rares.

Naki-zumo
Une bataille sans contact physique

Avez-vous jamais entendu parler d'une forme de sumo appelée « naki-zumo » ? Beaucoup de gens la connaissent, et si elle est une variante de sumo, elle demeure tout de même bien différente de l'Ozumo professionnel auquel nous assistons tous les deux mois, et tout aussi différente du sumo amateur disputé dans beaucoup de pays dans le monde entier.



A l'origine, aux temps anciens, le sumo était appelé « sumau » ou « sumai », ce qui signifiait en clair lutte physique. Comme chacun sait, la première apparition du sumo dans un ouvrage le fut dans les *Chroniques du Japon* [Kojiki] ; c'était la bataille entre Nominosukune et Taimanokehaya. Si l'on se réfère au terme « sumau », toutefois, certains avancent aussi que le mot sumo se réfère également à une forme de danse, « mau » étant traduit par le verbe « danser ». Si l'on prend en compte la prononciation actuelle, « mau » est encore un verbe qui signifie « danser », et sa forme pronominale est « mai », employée par exemple dans le terme « shimai », une partie de la danse No.

En fait, il existe une danse en rapport avec le sumo, qui s'appelle « sumo no mai » en japonais : dans la préfecture de Nara, au cours du festival automnal du sanctuaire de Yasaka, deux hommes vêtus de costumes et d'eboshi similaires à ceux employés par les gyoji effectuent une danse avec un éventail. Ce « sumo », très éloigné de la forme sportive, n'est effectué qu'en hommage aux dieux, sans idée de compétition.

D'autres exemples culturels rattachés au sumo existent au Japon ; le « sumo de l'homme seul » que l'on peut voir au sanctuaire Oyamazumi de la préfecture d'Ehime, qu'un homme revêtu d'un mawashi effectue devant un gyoji comme s'il avait un adversaire en face de lui. On dit que le lutteur combat un dieu qui demeure dans les rizières, et qu'il prie pour une bonne récolte de riz. Le « kappa-zumo » de la préfecture de Kagoshima est aussi une représentation faite aux divinités pour aider à prévenir les inondations. Pour l'anecdote, les lutteurs du kappa-zumo sont appelés des danseurs. Globalement, ces formes de sumo rituel tournent toutes autour des prières des gens et de leurs vœux de bonheur, de sécurité ou de bonnes récoltes, avec une pincée de divination sur le tout.



Le naki-zumo fait partie de ces formes cérémonielles de sumo, et marque l'affection des parents qui souhaitent que leurs enfants grandissent en bonne santé. C'est une bataille de pleurs disputée par des bébés rikishi enserrés et levés bien haut par un représentant de la paroisse. La victoire ou la défaite sont décidés sur la base du premier enfant qui se met à pleurer après avoir été agité – d'où le nom de « naki-zumo », « naku » signifiant pleurer en japonais. De nos jours le naki-zumo est devenu si populaire qu'un grand nombre de régions organisent ce type d'évènement, mais avec toutefois des variantes. À certains endroits le bébé qui pleure en premier est déclaré vainqueur car on dit qu'un bébé qui pleure à grands sanglots sera un enfant en bonne santé ; mais dans d'autres endroits où l'on considère les larmes comme une preuve de faiblesse, le bébé qui ne pleure pas est le vainqueur. Cela dit, de nos jours dans la plupart des cérémonies le gyoji déclare un nul qui fait le bonheur de tous.

Pour ce qui concerne les origines du naki-zumo, elles semblent quasiment impossibles à déterminer avec exactitude. Plusieurs sites peuvent revendiquer la paternité de cette tradition du sumo. Toutefois, parmi ces sites, le sanctuaire d'Ikiko à Kanuma, préfecture de Tochigi, semble tenir la corde si l'on en juge sa longue histoire et ses associations de naki-zumo tout comme les légendes singulières qui circulent quant à l'activité en la matière dans la région. Selon des sources historiques, le sanctuaire d'Ikiko a été fondé en 726, époque à laquelle il était connu comme le sanctuaire de Momiyama. En 736, l'enfant d'un fidèle fut atteint par la variole et décéda malheureusement le 24 décembre. Les parents, accablés de douleur, firent des prières intenses au sanctuaire pour le retour à la vie de leur enfant. Trois jours plus tard, l'enfant respirait à nouveau. Après ce miracle, le sanctuaire commença à être appelé Ikiko (ce qui signifie « un enfant peut revenir à la vie »). Un sumotori qui se trouvait par là à ce moment prit l'enfant dans ses bras en priant ouvertement pour sa santé à partir de ce jour. On dit que c'est là le vrai début du naki-zumo.

Bien entendu, une légende reste une légende, et bien que l'on croie très largement que les tournois de naki-zumo du sanctuaire d'Ikiko commencèrent en 1861, les traces les plus anciennes que l'on puisse en retrouver font partie d'une description du sumo remontant au 19 septembre 1910. Au-delà de toutes ces conjectures, le naki-zumo qui se tient au sanctuaire d'Ikiko est réputé faire partie du patrimoine culturel japonais, et de plus en plus de bébés sont présents chaque année pour ce type de sumo culturel, le dernier décompte faisant état de plus de 1200 présents. Les temps changent peut-être mais les parents désirent toujours plus que tout au

monde que leurs enfants grandissent heureux et en pleine forme.

La préfecture de Tochigi est la partie septentrionale du Kanto et sa plus grande préfecture. Kanuma est située au sud-ouest de cette préfecture.

De nos jours, le naki-zumo du sanctuaire d'Ikiko se tient le premier dimanche après le 19 septembre. Le costume revêtu par le gyoji a appartenu au 23ème Shikimori Inosuke.

Compétition nationale de Naki-zumo

Dans le dernier numéro, j'ai parlé du Naki-zumo qui est un aspect bien particulier de sumo culturel japonais. Parmi les nombreux endroits qui accueillent du sumo de bébés, j'avais choisi le sanctuaire d'Ikiko, dans la préfecture de Tochigi, parce qu'il possède une légende unique et une très longue tradition. Comme je l'avais écrit, il est quasiment impossible de retracer les origines du Naki-zumo, mais il y a quand même un autre endroit dont j'aimerais parler : Hanamaki, dans la préfecture d'Iwate.

La préfecture d'Iwate se situe sur le versant Pacifique de la région de Tohoku (nord-est du Japon), Hanamaki se trouvant au centre de la préfecture. La ville est le lieu de naissance de Kenji Miyazawa, un auteur japonais populaire de poèmes et de contes pour enfants, et elle abrite également le musée consacré à Nitobe Inazo, auteur du fameux ouvrage « Bushido, l'esprit du Japon ».

Dans un quartier de Hanamaki qui porte le nom de Towa-cho, on trouve le sanctuaire de Mikunino, à l'histoire pluriséculaire. Au sein de ce sanctuaire se tient depuis bien longtemps une variante bien particulière de naki-zumo. En remontant dans l'histoire, on dit que durant la période impériale de Kanmu (782-806), un généralissime chargé d'étouffer les révoltes fit ériger ce lieu sacré après avoir maté la flotte d'Ezo (un rebelle issu du Japon septentrional). Selon la légende, le général demanda à ses subordonnés de disputer des combats de sumo sur le site, et ce sumo pratiqué par de jeunes adultes se transmit alors de génération en génération. Progressivement, toutefois, le sumo en vint à être utilisé comme un outil de divination pour déterminer quelles zones jouiraient des meilleures récoltes. Triste conséquence, un combat de sumo s'acheva un jour en bain de sang. Après cet incident tragique, en 1706 la compétition commença à être disputée par douze enfants âgés d'un an – tous fils aînés des paroissiens qui prenaient part au combats de naki-zumo. Il fut décidé d'une règle qui établissait que le bébé vainqueur était celui qui pleurait en dernier. La tradition est toujours en vigueur aujourd'hui, et le sumo des bébés est effectué solennellement comme l'un des rites de la grande fête automnale du sanctuaire de Mikumanao tous les 19 septembre, pour le bonheur des enfants et des récoltes abondantes (la date du festival est identique à celle du naki-zumo d'Ikiko, ce qui lui donne un intérêt accru).

A mesure que le temps passait, de plus en plus de gens se sont mis à espérer que cela ne soit pas uniquement les fils aînés des paroissiens, mais aussi des fils plus jeunes, voire même des filles d'autres districts qui puissent être autorisés à participer au jeu. Pour répondre à toutes ces demandes, en 1988, sous l'égide du festival de printemps du sanctuaire, la première Compétition Nationale de Naki-Zumo s'est tenu durant la fameuse Semaine Dorée (une série de jours fériés qui se produit de fin avril à début mai). L'évènement vient de célébrer son 22ème anniversaire cette année. Il est littéralement « national » puisque les participants viennent des parties les plus septentrionales de Hokkaido jusqu'aux régions les plus méridionales d'Okinawa. Les critères d'entrée sont uniquement l'âge du bébé : entre six et dix-huit mois. Actuellement, le sumo des bébés est devenu si populaire qu'il y a une liste d'attente complémentaire de rikishi qui attendent une annulation pour participer, le nombre maximum de participants étant limité à 800.

L'une des caractéristiques les plus spécifiques du Hanamaki-zumo réside dans ses « kimarite » (techniques gagnantes »). Peu après qu'un gyoji ait décidé du résultat d'un combat, un kimarite hautement comique est déclamé d'une voix forte, tout à fait à la manière dont on annonce une technique vainqueur dans l'Ozumo. Et tous les spectateurs éclatent de rire. En conformité avec les règles du naki-zumo traditionnel, un « mame-rikishi » (mame signifie « petit » en japonais) qui soit ne pleure pas ou pleure le dernier est déclaré vainqueur. On peut voir ci-dessous quelques exemples de kimarite.

Même si la Compétition Nationale de Naki-Zumo constitue un divertissement plaisant, il reste évident qu'elle est également supposée être rituelle. Avant que les hostilités ne commencent, le sanctuaire tient une cérémonie liturgique pour la santé des enfants, où les mame-rikishi peuvent être purifiés par les prêtres du sanctuaire. En outre, tout comme les paroissiens qui portent un palanquin sacré pour célébrer leur divinité Shinto locale, tous les mini-lutteurs revêtent un manteau happi, un harakake (une sorte de sous-vêtement) et une serviette enroulée autour de la tête quand ils font leur entrée sur le dohyo. Chaque année la couleur du happi est modifiée afin que les membres d'une même fratrie puissent être différenciés.

Dans un essai rédigé pour commémorer le vingtième anniversaire du Naki-Zumo, un grand nombre de parents ont écrit qu'ils sont heureux que leurs enfants puissent participer à ce moment de joie, et qu'ils sont

contents que les différentes cultures du sumo soient encore bien là. Le grand rêve du comité d'organisation est que cette compétition « nationale » puisse un jour devenir internationale. Donc, pourquoi n'emmèneriez-vous pas vos enfants pour leur faire participer à la bataille des mame-rikishi ?

Une décennie de basho.

Il y a dix ans, les années 90 paraissent être les années les plus géniales que pourra jamais connaître le Japon. Alors que ce sport vieux de 1500 ans célèbre la nouvelle année 1990, il le fait avec la conscience qu'aucun non-Japonais n'est jamais parvenu à son grade ultime, ou n'a remporté plus d'un championnat en division reine. Bien que le dernier tournoi des années 1980 ait été remporté par le Hawaïen Konishiki, il n'y a que peu de gens pour penser que ces exploits étrangers seront plus qu'un simple feu de paille. Bien sûr, les trois années qui s'ensuivent voient non seulement Konishiki remporter deux yusho supplémentaires, mais également son jeune compatriote Akebono devenir le premier « gaijin yokozuna ». Lorsque se termine la décennie, un second Hawaïen, Musashimaru, est lui aussi titulaire du grade de Grand Champion, avec dans son escarcelle sept yusho face aux neuf d'Akebono. Le visage du sport national japonais est profondément modifié.

Et pourtant, dans le vacarme et le grondement du choc des corps des mastodontes hawaïens, se met tranquillement en place une transformation encore plus profonde du sumo entre 2000 et 2009. Début 1992, un groupe de six hommes deviennent les premiers Mongols à intégrer le sumo professionnel, en dépit de l'opposition supposée d'une bonne partie des instances du sport. Indifférent à cette agitation, Oshima oyakata est lui convaincu qu'il peut faire quelque chose de ces lutteurs, et deux lutteurs parmi les six – Kyokushuzan et Kyokutenho – sont pensionnaires de la makuuchi avant que ne s'achèvent les années 1990. Après que la NSK ait mis fin en 1998 à un moratoire de six années sur les recrutements à l'étranger, les succès de Tenho et Shuzan représentent des appels d'air pour de jeunes Mongols en quête de gloires similaires. C'est alors qu'arrive un certain Asashoryu Akinori qui, au sortir d'un lycée japonais qu'il a intégré au milieu des années 1990, rejoint la Wakamatsu-beya en janvier 1999.

Selon le toujours utile site www.banzuke.com, il n'y a encore que quatre non-Japonais en division reine du sumo au tournant du millénaire (dont les deux yokozuna hawaïens). Avance rapide jusqu'en novembre 2009, pour constater que ce nombre est passé à seize, avec six nations étrangères représentées (en l'occurrence la Bulgarie, l'Estonie, la Géorgie, la Corée, la Mongolie et la Russie). Si trois Russes n'avaient pas ruiné si imprudemment leurs carrières dans le sumo en 2008, ce nombre serait encore supérieur. Il y a dix ans beaucoup de fans auraient qualifié ce genre de situation de pur fantasme. Mais à l'image du Japon tout entier, le monde du sumo a du encaisser des coups sévères de l'internationalisation. *Nihonjin ga inaku naru* – Les Japonais vont disparaître, une lamentation en vogue des traditionalistes qui s'accroît avec les retraites imminentes de Kaio et Chiyotaikai. Qui eût pu imaginer de telles paroles en janvier 2000 ?

En ce temps-là, Takanohana et Wakanohana font fièrement flotter le drapeau japonais sur les cimes du pinacle du sumo, et s'apprêtent à conquérir 27 tournois à eux deux. Tout juste derrière eux, on trouve Chiyotaikai, Kaio et Musoyama, qui tous montrent de sérieuses velléités de devenir un jour yokozuna. Mais les premières fissures dans l'armure nippone apparaissent en mars 2000, avec le retrait sur blessure de Wakanohana. L'équipe de rêve Taka-Waka est au bout du rouleau physiquement – la fin du chemin au plan émotionnel a déjà été trouvée depuis plusieurs années, les deux frères ne se parlant plus. Quand Akebono raccroche aussi son mawashi en novembre 2000, ce sont deux énormes vides qui sont laissés au sommet du banzuke, accroissant les opportunités de ceux qui se trouvent juste en dessous d'établir des scores plus intéressants. Les grands bouleversements sont imminents.

En janvier 2001, Asashoryu fait d'enthousiasmants débuts en makuuchi, offrant en amuse-gueule des exemples d'éclairs du génie qu'il va faire resplendir tout au long de la décennie. En mai 2001, il affirme ses prétentions à une grandeur future en tombant de manière spectaculaire les 220 kilos de Musashimaru sur shitatenage. En septembre de la même année, le Mongol de 20 ans parvient à se débarrasser de Musashimaru et de trois ozeki en tout juste cinq jours, dans une éclatante démonstration de ses intentions qui alarme la presse japonaise. C'est sans surprise qu'il devient le premier yokozuna mongol, en 2003, presque dix ans jour pour jour après qu'Akebono soit devenu le premier grand champion étranger.

Asashoryu parvient au grade de yokozuna au cours du tournoi qui voit également le retrait de la compétition de Takanohana. Depuis ce triste jour de la défaite du Prince du Sumo face à Aminishiki, le sport national japonais n'a plus de champion national pour le représenter. Cette situation semble alors destinée à être temporaire en 2003, lorsque Musashimaru met un point final à l'ère hawaïenne en annonçant sa propre retraite, après n'avoir pu terminer un seul basho en 14 mois. Avec Asashoryu seul au sommet et commençant

à se sentir de la pression qui y existe (ce que semble alors démontrer par exemple l'incident du vestiaire avec Kyokushuzan), il semble plus que probable que Kaio ou Chiyotaikai parviennent à emporter une promotion au grade de yokozuna (ce d'autant plus qu'à cette époque ils comptent sept yusho à eux deux).

Un peu plus tard en 2003, pourtant, Asashoryu franchit encore un nouveau palier et commence à viser tous les records existant. Le basho de septembre est remporté avec aisance et celui de novembre n'est pas loin de suivre, avant que le magique Mongol n'entame 2004 avec une série de 36 victoires consécutives et de quatre tournois d'affilée. Bien sûr, le retrait de l'éternel rival japonais Musoyama n'est pas fait pour atténuer sa domination. Après une blessure insidieuse en septembre, Asashoryu enregistre treize victoires supplémentaires en novembre pour décrocher son cinquième trophée de l'année avec un agrégat de 78-12. Ces exploits lui valent le titre de Personnalité Sportive de l'Année qui lui est remis par le Premier Ministre Junichiro Koizumi, qui met Asa au défit de remporter les six tournois en 2005. Et chose extraordinaire, c'est précisément ce que fait Asashoryu avec en prime un total record annuel de 84 victoires pour six défaites. C'est Koizumi qui lui remet personnellement la Coupe de l'Empereur à Fukuoka, et le grand Chiyonofuji déclare alors que le maestro mongol est à même de remporter 50 yusho – s'il est laissé tranquille par les blessures.

En dépit du tourbillon de 2005, on peut entr'apercevoir les signes des futurs rivaux potentiels à la domination d'Asashoryu. Deux de ses six défaites de l'année sont le fait d'un beau Bulgare du nom de Kotooshu, qui surmonte la déception d'un yusho qu'il laisse échapper en septembre en devenant le premier ozeki européen en novembre. A la même époque, Hakuho, 20 ans, gravit à marche forcée le banzuke, mais une insidieuse blessure au pied semble destinée à ruiner ses chances d'atteindre la grandeur. Également en 2005, le duo russe composé par Roho et Hakurozan – plus connus comme les Frères Borazdov – conquiert l'honneur d'être les premiers frères non-Japonais à combattre en makuuchi. Leurs succès motivent l'entrée des jeunes Est-Européens Tochinoshin et Wakanoho avant la fin de l'année 2005. Au même moment, lentement mais sûrement, un autre costaud géorgien, Kokkai, trace son chemin, en écrasant Asashoryu à Nagoya avant de remettre le couvert à Tokyo l'année suivante.

Ce même tournoi de janvier 2006 voit le monde du sumo connaître un nouveau bouleversement. L'ozeki Tochiazuma devient le premier Japonais depuis huit tournois à s'adjuger le yusho de makuuchi alors qu'Asashoryu se plante avec quatre défaites, dont une face au peu connu (à l'époque) Ama. A ce moment-là, c'est alors la plus longue période durant laquelle la Coupe de l'Empereur est restée en dehors de mains nippones. Et pourtant, au désespoir de cette nation, 23 basho se sont écoulés depuis sans qu'un Japonais ne parvienne à imiter Tochiazuma. Hakuho est aussi en haut de l'affiche avec un 13-2 lors du Hatsu 2006, et il ajoute treize victoires supplémentaires en mars avec une spectaculaire défaite en kettei-sen face à Asashoryu, qui lui permettent de rejoindre Kotooshu au rang d'ozeki. Son premier yusho suit en mai, un basho qui voit l'énorme bombe blonde Baruto afficher un impressionnant chiffre de onze victoires à son compteur personnel pour son tout premier tournoi en division reine. En juillet, Hakuho est tout près de décrocher sa promotion comme yokozuna en ajoutant treize victoires de plus, dont un succès au dernier jour sur Asashoryu. Hélas, son incapacité à remporter ce tournoi lui vaut d'être mis à l'écart d'une promotion semble-t-il bien méritée par le Comité de Délibération des Yokozuna.

Hakuho ne se la voit pas refuser trop longtemps toutefois, et en dépit d'un kadoban qu'il subit sur blessure en novembre 2006, il revient très fort en 2007, remportant des yusho successifs en mars et en mai, s'assurant par là même que deux Mongols vont couronner le sommet du banzuke pour la toute première fois. Il jouit ensuite d'une extraordinaire bonne fortune quand Asashoryu se voit infliger une suspension de deux basho pour le funeste match de football, et il décroche les basho de septembre et novembre avec une totale absence d'opposition. Les autres changements majeurs dans le banzuke voient Tochiazuma quitter la compétition en avril pour des raisons de santé, sa place d'ozeki finissant par être comblée enfin par Kotomitsuki après que celui-ci a remporté 25 victoires en mai et juillet. Au même moment, Chiyotaikai et Kaio commencent à décliner et les premières interrogations concernant un éventuel retrait se font jour. Malheureusement, on se souviendra également de 2007 pour deux incidents majeurs au goût amer : le décès tragique du novice de 17 ans Tokitaizan au cours d'une séance d'entraînement en juin (qui entraînera une cascade d'annulations d'arrivées dans le sumo de jeunes garçons), et l'invasion du dohyo par une femme quelque peu dérangée en septembre. Le respect des traditions shinto en sumo fait qu'aucune femme n'est autorisée à fouler le sol de l'aire de combat, et l'incident serait alors une première en 1500 ans d'histoire !

Janvier 2008 voit Asashoryu faire son grand retour, et un Kokugikan en feu assiste à ce qui est sans nul doute le basho de la décennie. La course au yusho demeure indécise encore soixante secondes après l'entame du musubi-no-ichiban. Au final, Hakuho l'emporte de façon impériale, à la grande joie des médias japonais qui avaient commencé à qualifier la rencontre de lutte entre le Bien et le Mal. En mai de la même année, l'ahurissante capitulation des deux yokozuna permet à Kotooshu de devenir le premier vainqueur européen d'un yusho en makuuchi, avant qu'il ne ruine ses chances de promotion avec un pénible 9-6 en juillet. Le même tournoi voit les rumeurs autour d'un retrait d'Asashoryu prendre de l'ampleur après que le yokozuna léthargique se soit retiré suite à sa deuxième défaite en cinq jours. Puis, après avoir organisé dans la controverse le premier jungyo mongol en août – un symbole profond de la direction que semble prendre le sumo – Asashoryu se retire également du tournoi de septembre. Son absence de Kyushu pour la deuxième année consécutive laisse envisager le pire pour ses supporters. Pendant ce temps, Roho, Hakurozan et Wakanoho sont exclus de la NSK pour possession et/ou consommation de marijuana dans un scandale qui coûte au final la tête fatiguée du Président Kitanoumi. Un prometteur rikishi japonais, Wakakirin, se voit également montrer la porte de sortie pour les mêmes raisons début 2009, provoquant la fureur dans le public nippon (qui soutient toujours indirectement le sumo au travers de ses impôts).

La dernière année de la décennie s'ouvre de façon aussi inattendue que le retour en forme d'Asashoryu, le yokozuna montrant la plupart du temps la détermination et l'ardeur à l'ouvrage qui semblaient lui manquer depuis quelques temps. Dans des scènes de frénésie en janvier, l'aîné des yokozuna dispose de Hakuho en kettei-sen et, contenant ses sanglots, s'écrie « Je suis de retour ! ». Mars voit Hakuho rebondir avec un score parfait de 15-0, tandis que Chiyotaikai blessé refuse étonnamment d'abandonner et enregistre le pire score de l'histoire pour un ozeki : 2-13. En mai, Chiyotaikai conserve avec éclat son rang avec trois victoires dans les trois derniers jours, et une passionnante lutte finale à quatre finit par aboutir au tout premier yusho pour Harumafuji. Juillet est tout à Hakuho, avant qu'Asashoryu ne lui reprenne son titre en septembre en kettei-sen – pour la première fois qu'il termine un Aki basho depuis quatre années. La décennie s'achève avec la revanche de Hakuho, qui termine sur un nouveau score parfait de 15-0 à Fukuoka et établit un nouveau record annuel de victoires avec 86 succès.

Trouver ce qu'il adviendra dans la prochaine décennie est un débat passionnant. On ne peut pas attendre qu'Asashoryu y joue un rôle majeur, mais c'est clairement possible pour Hakuho. La question la plus fascinante reste sans aucun doute de savoir s'il peut tenir la distance. Peut-il être encore yokozuna à 34 ans en janvier 2020 ? Pour l'heure, des questions posées dans les années 2000 attendent des réponses : Combien de records Hakuho peut-il battre ? Verrons-nous un premier yokozuna européen ? Quand Kaio va-t-il finalement prendre sa retraite ? Et quand verrons-nous le prochain yokozuna japonais ? SFM sera, comme à l'accoutumée, sur la brèche pour vous tenir au courant et relayer les nouvelles.

L'Affaire Futahaguro

La récente retraite forcée du yokozuna Futahaguro a attiré l'attention une fois de plus sur certains des aspects féodaux qui demeurent encore dans le sport traditionnel du sumo. Il est plutôt choquant qu'il ait été plongé dans les oubliettes de l'histoire sans même avoir été entendu, sans même avoir eu une chance de se défendre. On se demande pourquoi la Rikishi-Kai, en tant qu'organisme représentant les lutteurs en activité, ne s'est pas exprimée concernant l'un de ses membres les plus importants. A quoi servent-ils si ce n'est à défendre leurs droits ?

Qu'un maître de confrérie dispose du droit absolu de virer un rikishi possédant le rang le plus élevé du sumo est un anachronisme féodal qui devrait être rectifié. La loi qui permet à un oyakata de soumettre arbitrairement les papiers de retraite d'un yokozuna sans que le grand champion se voit accorder l'occasion de se défendre est une réminiscence des lois du Japon d'avant guerre et de la guerre qui autorisaient une femme à divorcer sa belle-fille en soumettant simplement les documents idoines sans même consulter les parties en cause. Fort heureusement, cette loi a été révoquée dans la nouvelle constitution japonaise d'après guerre. Cela ne veut pas dire que tout deshi doit avoir le droit de contester les décisions de son oyakata, mais il est clair qu'un yokozuna devrait avoir ce droit.

Le Conseil de Promotion des Yokozuna a commis une erreur en promouvant Futahaguro au rang de yokozuna avant qu'il n'y soit prêt, et la Sumo Kyokai a aggravé cette erreur en confirmant cette décision. Futahaguro, bien sûr, n'avait pas demandé à être promu, mais quand il a échoué à se tenir au niveau des grandes attentes placées dans un yokozuna, la pression mise sur lui a rapidement crû de tous côtés. En conséquence, ce sont le Yokozuna Shingi Iin-kai et la Kyokai qui avaient la responsabilité de résoudre l'affaire Futahaguro, qu'ils avaient eux-mêmes indirectement créé, en l'autorisant à demeurer dans le sumo plutôt que d'utiliser le dernier incident dans l'affaire comme excuse pour se débarrasser d'un problème gênant et détruire sa carrière.

Futahaguro aurait du se voir accorder l'occasion de se défendre devant le Riji-kai (Comité Directeur de l'Association de Sumo). Puisqu'il avait son propre appartement en dehors de la heya et pouvait y vivre comme le font bien des lutteurs haut classés, et puisqu'il s'entraînait à la Takasago-beya, pas mal des ressentiments existant entre l'oyakata et le yokozuna auraient pu être considérablement amenuisés. Il n'avait qu'à prendre son chanko dans sa heya et en conséquence aurait pu réduire à peu de choses ses contacts quotidiens avec son oyakata jusqu'à ce que leurs relations s'améliorent. Ironie du sort, malheureusement, tout ceci arrive au moment où Futahaguro revenait à son niveau. Son 13-2 du Kyushu basho du mois de novembre dernier a montré qu'il n'était plus qu'à un doigt de remporter son premier tournoi. De fait, il est très probable qu'il eût pu remporter le Hatsu basho, et beaucoup pensent qu'une fois le cap franchi et le premier titre en poche, la pression se serait évanouie, la plupart des problèmes de la heya avec, et Futahaguro aurait assumé son rôle de yokozuna leader de la fin des années 80 et du début des années 90.

Futahaguro contraint à la retraite !

Par Clyde Newton

Cela aura été, selon les propres mots du Président de la Nihon Sumo Kyokai, Kasugano, un incident « sans précédent dans l'histoire plus que bimillénaire du sumo ». Il y a en fait eu des scandales et des controverses plus choquantes dans la longue histoire du sumo, mais la sortie contraint et forcé du yokozuna Futahaguro le dernier jour de 1987 est un grand malheur pour le sumo.

Jamais auparavant un yokozuna en activité n'avait été véritablement expulsé du sumo. Étant donné le clash peut-être inévitable entre la hiérarchie et les traditions féodales du Japon et une nouvelle génération de Japonais moins enclins à gentiment obéir aux figures de l'autorité, il est peut-être un peu vain d'espérer qu'un tel incident ne se reproduise jamais à l'avenir.

Futahaguro, considéré par beaucoup comme le plus prometteur des trois plus jeunes yokozuna, quitte le sumo en disgrâce sans avoir jamais remporté un seul yusho de makuuchi. D'un autre côté, son mentor, Tatsunami oyakata, n'a désormais aucun deshi mieux classé que makushita, et aura sur lui une pression considérable pour sortir un autre rikishi de haut vol, sa propre image ayant été ternie dans l'Affaire

Futahaguro.

L'Affaire Futahaguro surprend peut-être l'opinion, mais la dissension couve au sein de la Tatsunami-beya pratiquement depuis le jour de l'entrée du futur yokozuna au sein de la heya, au début de l'année 1979. Gâté par ses riches parents et plus tard par son oyakata, le jeune Futahaguro n'acquiert jamais de véritable maturité. Propulsé prématurément au rang de yokozuna sans en remplir les conditions généralement admises pour la promotion ultime, il manque de la motivation et de l'autodiscipline qui sont censés être inhérents à la condition de yokozuna.



Futahaguro, dont le véritable nom est Koji Kitao, naît dans la ville de Tsu (Mie-ken) le 2 août 1963. Enfant unique d'un entrepreneur immobilier, il est d'une taille exceptionnelle dès l'enfance, et quand il atteint l'âge de dix ans, son père construit un dohyo devant sa maison pour que son fils puisse s'entraîner. Le premier adversaire d'entraînement de Koji est son père, qui ne fait déjà plus le poids quand l'enfant achève l'école primaire.

Il intègre la Tatsunami-beya début 1979 juste après sa sortie du collège, et fait ses débuts au tournoi de mars de la même année, lors du basho au cours duquel Hokutoumi, Kotogaume et Masurao font leur apparition sur le dohyo. Hoshi (Hokutoumi), Kitayama (Kotogaume) et Tejima (Masurao) ne sont pas considérés comme exceptionnellement prometteurs, mais comme Kitao mesure déjà 190 cm à seulement quinze ans, on le considère comme le plus prometteur des plus de cent garçons qui font leurs débuts lors de ce tournoi.

Kitao remporte le jonokuchi yusho en mai 1979 avec un score parfait de 7-0, et passe au travers de la division jonidan en seulement deux basho. Il atteint les sandanme en novembre 1979 et la makushita en janvier 1981, alors qu'il n'a encore que 17 ans.

Bien que Kitao soit à l'évidence un rikishi puissant et prometteur, il est toutefois réputé pour son incapacité à soutenir l'entraînement exténuant et les brimades que les rikishi de rang inférieur doivent endurer. Le vétéran Kurohimeyama, alors unique rikishi de makuuchi de la Tatsunami, donne à Kitao un entraînement rigoureux dès ses débuts de rikishi, mais le garçon quitte le dohyo en larmes et demande à Tatsunami de le renvoyer chez lui. Finalement, Tatsunami ne donnera jamais à Kitao une position de tsukebito d'un sekitori, mais il le conserve plutôt comme son propre serviteur.

Kitao s'enfuit de la Tatsunami à plusieurs reprises, même après avoir atteint la division makushita en janvier 1981. Le jeune homme trouve une fois refuge dans l'appartement d'une petite amie, mais Tatsunami oyakata l'a suivi et finit par le ramener à la heya. Kitao aurait pu atteindre les juryo un an après son arrivée en makushita s'il s'était entraîné convenablement, mais son immaturité et son manque de rigueur le clouent en makushita pour trois années.

En novembre 1983, Kitao atteint un pénible kachi-koshi à 4-3 comme makushita 4, qui ne devrait normalement pas entraîner de promotion en juryo. Il a de la chance toutefois, et il finit de manière étonnamment forte un premier basho comme sekitori avec un 10-5, en janvier 1984. Il remporte le juryo yusho en juillet 1984, avec un score de 12-3, et est promu en makuuchi en septembre 1984 – dernier basho

tenu dans le vieux Kuramae Kokugikan.

Kitao remporte huit victoires pour ses débuts en makuuchi, et en novembre de la même année, comme maegashira 3, il réalise la sensation en se débarrassant d'un Kitanoumi vieillissant, et parvient à nouveau à décrocher son kachi-koshi. Il est le rikishi le plus grand du sumo avec ses 199 cm, et il a alors accru son poids à près de 150 kilos.

Kitao atteint le rang de komusubi en janvier 1985 et remporte dix victoires, un score étonnamment élevé pour un shin-sanyaku, tout particulièrement d'autant qu'il n'est âgé que de 21 ans. Il tient son rang de sekiwake en mars 1985, mais en mais il doit se retirer alors qu'il est à 6-6 en raison d'une blessure bénigne, son unique accroc dans une avancée remarquablement rapide vers les rangs d'ozeki et de yokozuna. Il est près de remporter le yusho de makuuchi comme joi-jin en juillet 1985, mais finit comme second avec un score de 12-3. La promotion au rang d'ozeki intervient après le basho de novembre 1985.

Membre réputé des « sanpachi-gumi » (les rikishi nés en 1963), Kitao a donc doublé ses rivaux Hoshi, Konishiki et Masurao dans la course à la promotion aux rangs d'ozeki et yokozuna, bien que ces trois rikishi l'aient précédé en juryo comme en makuuchi.



La promotion prématurée de Kitao comme yokozuna en 1986 vient en raison des retraites des yokozuna Kitanoumi en janvier 1985, et Takanosato en janvier 1986. Chiyonofuji devient par conséquent le seul yokozuna, et étant lui-même âgé de 31 ans, la Kyokai est très désireuse de créer un nouveau et jeune yokozuna ayant le potentiel de succéder à Chiyonofuji. L'ironie de l'histoire sera de voir Chiyonofuji survivre comme yokozuna à un homme de huit ans son cadet et appelé à lui succéder.

Les deux premiers basho de Kitao au grade d'ozeki sont loin d'être impressionnants, puisqu'il ne peut enregistrer plus que des scores de 10-5. Il améliore à 12-3 en mai 1986, et en juillet il établit un 14-1, qui restera le meilleur score de sa carrière, mais il perd face à Chiyonofuji en kettei-sen.

Kitao n'aurait en temps normal même pas été pris en compte pour l'accession au rang de yokozuna, puisqu'il n'a encore remporté aucun yusho. Un seul rikishi a précédemment été promu sans avoir gagné de yusho précédemment au cours de l'ère Showa – Terukuni. Terukuni ne fut pas à même de remporter un seul yusho pendant huit années après sa promotion.

La Sumo Kyokai est pourtant déterminée à promouvoir Kitao. Le Yokozuna Shingi Iin-kai (Conseil de Promotion des Yokozuna) est pressé de ratifier la promotion. Ouvertement, l'ancien ministre de la Justice Osamu Inaba s'oppose fermement à la promotion, mais tous les autres membres sont prêts à parier sur le potentiel de Kitao, et donc l'ozeki de 22 ans devient le 60ème yokozuna du sumo.

Kasugano Rijicho, qui a fortement pressé le Comité de promouvoir Kitao, insiste pour que le nouveau yokozuna adopte un shikona, car il ne serait pas approprié qu'il use son propre nom. Tatsunami oyakata offre à Kitao le shikona de Haguroyama, qui a été celui de Tatsunami et de son mentor, le grand yokozuna Haguroyama. Kitao décline l'offre, déclarant qu'il n'a pas la confiance pour tenir un nom si illustre.

Tatsunami suggère alors Midorishima, le shikona du fondateur de l'actuelle Tatsunami-beya, un komusubi de la fin de l'ère Meiji. Kitao refuse également ce nom, et donc Kasugano suggère alors le nouveau shikona de Futahaguro, une combinaison de Futabayama et de Haguroyama – les deux plus grands rikishi issus de la

Tatsunami-beya. Kitao n'a d'autre choix que d'accepter.

Les doutes d'Inaba au sujet de Futahaguro sont bien fondés. Le nouveau yokozuna prend un mauvais départ en septembre 1986 et se retire avec un score médiocre de 3-4-8. Il remporte douze victoires en novembre 1986 et en janvier 1987, mais lors de ces deux basho il perd le yusho au senshuraku face à Chiyonofuji. Cela dit, il paraît à tout le monde que c'est une question de temps avant que Futahaguro ne surpasse le vieillissant Chiyonofuji.



Futahaguro glisse pour un 10-5 à Osaka, en mars 1987, un score passable pour yokozuna, mais rien plus que cela. Il se retire à 7-5 en mai, se plaignant à nouveau d'une blessure qui n'aurait pourtant pas tenu hors du dohyo un rikishi au fighting spirit moyen. A chaque fois que Futahaguro est fatigué de l'entraînement, il se plaint d'une fièvre, d'un coup de froid, de problèmes de rein ou de foie. Une fois, à la Tatsunami-beya, il refuse de prendre un bain après le keiko, se plaignant d'une forte fièvre.

Tatsunami accepte en général les excuses de Futahaguro pour ne pas s'entraîner convenablement, bien que la tension entre les deux hommes, qui existent depuis le jour de l'arrivée de Futahaguro à la heya, s'accroît. Les autres oyakata de la Tatsunami-beya détestent cordialement Futahaguro ; à chaque fois qu'ils lui reprochent son peu d'enthousiasme à l'entraînement ou son style de vie inapproprié, il leur répond en leur demandant jusqu'où ils sont allés sur le banzuke dans leur carrière. Aucun des oyakata n'est allé plus loin que sekiwake, et aux yeux de Futahaguro ils n'ont par conséquent aucun droit de critiquer un yokozuna.

Tatsunami, l'ancien sekiwake Haguroyama II (Annenyama) fut un bon rikishi. Il remporta un yusho comme komusubi en mai 1957 et fut un solide prétendant au grade d'ozeki durant de nombreuses années. Il se retira à 30 ans en mars 1965 en raison d'une série de blessures qui lui pourrirent la fin de sa carrière. Il avait épousé la jeune fille de l'ancien oyakata Tatsunami (l'ancien yokozuna Haguroyama) en 1959, et donc son futur dans le sumo était assuré quand il se retira de la compétition.

Quand le vieux Tatsunami meurt en octobre 1969, on parle de faire de Takekuma oyakata (l'ancien sekiwake Kitanonada) le nouvel oyakata, puisque l'ex-Haguroyama n'a encore que 35 ans et est un entraîneur plutôt faiblard. Haguroyama étant le gendre de l'ancien oyakata, ce paramètre finit par peser plus que les capacités et l'expérience de Takekuma, toutefois.
Le nouveau Tatsunami hérite non seulement de la heya, mais également du rang de riji (directeur) de son beau-père au sein de la Kyokai. A cette époque, la Tatsunami-beya est encore assez puissante, avec Kurohimeyama et Wakanami en makuuchi. Pendant plus de dix ans, tous les sekitori de la heya ont été les anciens élèves de l'ancien oyakata ; dans les actuels deshi de la Tatsunami, seuls Iwanami et Futahaguro ont atteint la makuuchi. Pendant deux années avant la promotion de Kitao en juryo, la heya n'a eu aucun sekitori.

Futahaguro atteint à peine le kachi-koshi en juillet 1987 avec un pauvre 8-7, et continue ses performances médiocres en septembre avec un 9-6. La pression est énorme pour qu'il accroisse radicalement ses performances en novembre.

Le début de la fin commence en octobre. Le 13 de ce mois, en jungyo à Aichi-ken, il frappe violemment l'un de ses tsukebito, Yamanami, alors qu'il rentre à son hôtel tard le soir pour constater que la clé de sa chambre n'est pas sur le bureau de la réception. Le tsukebito du yokozuna est resté debout et a gardé la clé conformément aux instructions. Comme Futahaguro est incapable de retrouver son tsukebito quand il rentre à l'hôtel, il perd son sang-froid.

Le lendemain, cinq des six tsukebito de Futahaguro prennent la fuite. Seul Kitafukubi, qui doit être promu en juryo en novembre, demeure avec le yokozuna. Les cinq tsukebito recherchent un ryokan à Atami, d'où ils contactent Tatsunami oyakata à Tokyo. Ils jurent vouloir quitter le sumo si Futahaguro y reste lui-même.

Tatsunami enjoint les tsukebito de venir à Tokyo, où il les supplie de demeurer dans le sumo, leur disant qu'ils ne sont pas responsables de l'incident. Deux des jeunes démissionnent, mais Yamanami, qui a perdu l'usage d'une oreille durant plusieurs jours suite aux coups de Futahaguro, demeure au sein de la heya.

Les dirigeants de la Kyokai semblent être pris au dépourvu par l'incident, qui selon Nakadashi oyakata (ancien yokozuna Tochinoumi) est sans précédent. La Kyokai, toutefois, ne prend aucune décision ni n'établit de déclaration à l'encontre du comportement de Futahaguro.

Futahaguro emprunte les tsukebito d'Oshima oyakata pour le reste du jungyo. Il retrouve ses anciens tsukebito en arrivant à Fukuoka à la fin octobre. On dit que Tatsunami l'a sermonné au sujet de son comportement, et celui-ci semble s'améliorer dès lors.

Futahaguro rentre de Fukuoka avec un assez bon score de 12-3, et continue à s'entraîner plus durement qu'à l'accoutumée lors du jungyo qui suit le Kyushu basho. Il rentre sur Tokyo à la mi-décembre et reprend ses exténuantes séances d'entraînement à la Takasago-beya.

Quand Futahaguro rentre de la Takasago-beya le 27 décembre, Tatsunami demande au yokozuna de le suivre dans ses quartiers, derrière le dohyo. Le président honoraire de la koenkai, Keizo Bando, 88 ans, également président de Chichibu Cement Co, est présent, tout comme Chieko, l'épouse de Tatsunami. Tatsunami insiste pour que Futahaguro traite mieux ses tsukebito, puis l'admoneste pour avoir fait des commentaires désobligeants devant les jeunes rikishi de la heya sur le goût du chanko.

On dit que Tatsunami aurait aussi ajouté que Futahaguro n'a aucun ami dans la heya et qu'il n'est en position de critiquer quoi que ce soit. Tatsunami réitère que Futahaguro ne doit faire ce genre de commentaires qu'à lui et directement. A un moment dans la discussion, Futahaguro perd son sang-froid, criant « urusei bakayaro ! » (espèce de crétin) à l'encontre de Tatsunami, se lève et quitte la pièce.

Bando, dont on dit qu'il est plus lié à Futahaguro qu'à ses propres petits-enfants, essaie de se mettre en travers du chemin de Futahaguro et de le faire se rasseoir, mais le yokozuna repousse le vieil homme. L'épouse de Tatsunami se met alors entre Futahaguro et Bando pour protéger ce dernier. Futahaguro la jette à terre et quitte la pièce, criant qu'il ne remettra jamais les pieds à la Tatsunami-beya.

Le yokozuna monte dans sa chambre, où il vide son armoire et rassemble quelques-unes de ses possessions. Il va alors à un appartement près de Kinshicho qu'il loue et occupe occasionnellement depuis plusieurs mois. L'un de ses tsukebito, Tatsutaoki, est apparemment avec lui. Il retourne ensuite à la heya.

Bando, un leste vieillard, s'en tire sans dommages, mais l'épouse de Tatsunami souffre d'une entorse à l'épaule, et est soignée à l'hôpital. Futahaguro nie avoir délibérément frappé que ce soit Bando ou M^{me} Tatsunami, déclarant qu'il est possible qu'il l'ait blessée par accident.

Le départ de Futahaguro de la Tatsunami demeure plus ou moins secret durant les 48 heures qui suivent. Tatsunami rend compte de l'absence de Futahaguro à Kasugano Rijicho (sans parler de la dispute), qui est convaincu que le yokozuna rentrera d'ici un jour ou deux.

La presse a vent de l'absence de Futahaguro le 29 décembre. Tatsunami donne sa version de l'incident à un journaliste sportif, mais il se déclare prêt à oublier tout ce qui s'est passé si Futahaguro réintègre la heya dans les 24 heures. Il souligne qu'il n'a plus de contacts avec le yokozuna depuis le 27, et qu'il ne prendra pas l'initiative de tenter de le joindre.

Futahaguro s'enferme dans son appartement pendant plus de 24 heures après avoir quitté la Tatsunami-beya. Il apparaît mal rasé et en survêtements dans une épicerie du quartier dans la nuit du 28 pour y acheter une boîte d'allumettes. Les premiers articles de journaux disent que personne ne sait où il est ; c'est surtout la presse qui l'ignore.



Tous les quotidiens sportifs font leur une sur Futahaguro le matin du 29 décembre, la plupart d'entre eux exprimant l'opinion que ses actions sont déshonorantes et qu'il doit être expulsé du sumo. Le 30, Tatsunami raconte l'incident dans tous ses détails à Kasugano, qui convoque un Rijikai (Comité Directeur) pour le lendemain afin d'étudier le dossier.

Tatsunami déclare qu'il a atteint la limite avec Futahaguro et que la seule question qui reste en suspens est de savoir comment son retrait sera qualifié. Il ajoute également qu'il laisse la décision finale du sort de Futahaguro dans les mains de la Sumo Kyokai.

Dans la nuit du 30 décembre, Futahaguro téléphone à une télévision pour démentir avoir décidé de se retirer, et pour souligner qu'il ne s'est pas abandonné à la violence.

Le Riji-kai convoqué à la hâte se tient tôt dans l'après midi d'omisoka, le dernier jour de l'année 1987. Kasugano surprend les directeurs en offrant sa démission, qui est promptement rejetée à l'unanimité. Tatsunami déclare qu'il a rencontré Futahaguro la nuit précédente (apparemment à l'appartement de Futahaguro), qu'ils n'ont pu trouver un accord, et que le yokozuna lui a dit qu'il ne monterait plus jamais sur un dohyo.

Tatsunami soumet une déclaration de retraite concernant Futahaguro, signée par l'oyakata seul. Les directeurs doivent alors décider s'ils acceptent le haigyo (retrait total du sumo) ou s'ils expulsent tout simplement Futahaguro du sumo (hamon). Certains des directeurs favorisent cette dernière solution, mais Kasugano recommande le haigyo, qui est accepté. Si Futahaguro avait été expulsé du sumo, il n'aurait pas eu droit aux bénéfices financiers de la retraite.

Plus tard dans la même après midi, Futahaguro tient une conférence de presse aux quartiers de la Kyodo News Agency à Toranomon. Comme il n'avait pas de kimono dans son appartement, Yamanami et Tatsutaoki lui en ont apporté un de sa chambre à sa heya, ce qui représentera le dernier contact formel avec sa heya.



Futahaguro déclare à la presse qu'il est heureux que la Kyokai n'ait pas décidé son expulsion et qu'il accepte pleinement la décision prise. Il mentionne aussi qu'il n'a jamais eu de bons rapports avec Tatsunami, et que l'incident du 27 décembre n'était pas du à un quelconque commentaire qu'il aurait fait sur le chanko servi dans la heya.

L'ancien yokozuna ajoute qu'il n'a pas pris de décision quant à une future carrière, bien qu'il souhaite continuer à participer au sumo, peut-être en l'enseignant aux enfants.

Futahaguro s'en retourne à son petit appartement à 80.000¥ après la conférence de presse. Il maintient le contact avec la presse après le Nouvel An et continue d'insister n'avoir pas employé la violence le 27 décembre.

L'actualité étant maigre dans la période du Nouvel An, Futahaguro continue à truster les unes, au moins des quotidiens sportifs. Un jour il est certain qu'il va devenir footballeur américain, le lendemain c'est boxeur poids lourds. Il rentre chez ses parents le 11 janvier, demeurant là quelques jours, puis revient à Tokyo via Osaka, où il rencontre des membres influents de sa koenkai.

Le 20 janvier, Futahaguro rencontre le président du Yonekura Boxing Gym, qui l'a invité à devenir boxeur poids lourds, avec titre en jeu face à Mike Tyson deux ans plus tard. Futahaguro écoute poliment l'offre, puis la décline.

Il déclare également à la presse qu'il y a 99% de chances pour qu'il ne devienne pas lutteur pro. Toutefois, au moment où cet article est rédigé, il y a pas mal de bruits sur la formation d'une équipe avec un autre ancien yokozuna en disgrâce, Wajima.

Futahaguro a toujours son chonmage ; il n'a pas fixé de date pour un danpatsu-shiki, qui se tiendrait probablement à Osaka. Dans l'intervalle, le Shukan Post Weekly a sorti une série d'allégations de yaocho par Kamiyama, un ancien rikishi de sandanme de la Tatsunami-beya, qui a quitté le sumo lors du Kyushu basho 1987. Kamiyama affirme que Futahaguro a bénéficié de nombreux combats arrangés depuis ses débuts en juryo jusqu'à son accession au grade de yokozuna. L'ancien rikishi âgé de 20 ans déclare que Futahaguro a acheté ses quatre premiers combats en septembre, contre des maegashira et des komusubi et sekiwake faiblards pour un million de yens chacun, et que l'un des rikishi a approché le yokozuna de lui-même, offrant d'arranger le combat pour de l'argent.

Futahaguro a vigoureusement nié ces histoires, disant qu'il ne possédait pas l'argent en question et qu'il aurait remporté le yusho s'il avait acheté les combats. L'ancien yokozuna nie catégoriquement avoir jamais pris part au yaocho et que les combats arrangés existent tout court dans le sumo actuel. C'est peut-être un des seuls points où il est en accord avec la Sumo Kyokai.

« La Bombe de Chair »

Une nouvelle fois, le Japon est menacé par un maraudeur grand comme une montagne et qui écrase tout sur son passage. Une nouvelle fois, les éclairs suivant le tumulte de ses pas ont embrasé le pays des ruelles d'Osaka au château Atami de Nagoya. Et une nouvelle fois les maîtres de ce pays insulaire font tout pour l'arrêter. Seulement cette fois-ci, l'ennemi n'est pas un saurien cracheur de feu de 50.000 tonnes, nommé Godzilla. Non, aujourd'hui il s'agit d'un être humain, un lutteur de sumo surnommé la Bombe de Chair.

Godzilla, si vous vous souvenez bien, était ce monstre engendré par les radiations nucléaires qui vint sur l'archipel après avoir été libéré par des scientifiques américains. La Bombe de Chair, dont le véritable nom est Salevaa Atisanoe, et qui combat au Japon sous le pseudonyme de Konishiki, est un monstre d'origine hawaïenne qui, à la manière d'un surfeur, a attrapé la vague du sumo alors qu'il était peinard à Waikiki. « *Quand je suis parti de chez moi pour Tokyo en 1982, je ne connaissais pas le sumo »* explique le premier non-Japonais à avoir réussi à atteindre les plus hauts grades de cet obscur sport multi-séculaire. « *En fait, je ne savais même pas que Godzilla avait atteint les côtes japonaises. A cette époque je m'intéressais plus aux séries policières comme Hawaï Police d'Etat ».*

Il y a aussi de légères différences entre les deux. Konishiki (prononcez Konish-ki) est particulièrement poli. Il s'incline respectueusement, particulièrement devant ses supérieurs, son comportement est empreint de solennité. « *Godzilla était formidablement mal élevé »* remarque Michael Browning, un correspondant du Miami Herald pour l'Extrême Orient. De plus, alors que Godzilla craignait les lignes à haute tension, Konishiki lui se révèle lors de face à face électriques. Cependant, comme l'indique Browning : « *les deux ont de l'estomac à revendre ».*

Pour ce qui concerne le système digestif, aucun athlète n'arrive à égaler Konishiki. Il mesure en effet 1m 85 et pèse 263 kg. Il a pour ainsi dire la forme d'un cube. Énorme masse molle et flasque, il pèse pratiquement 80 kg de plus que le lutteur de sumo ordinaire, 45 de plus que son plus pesant rival et 20 de plus que la famille japonaise moyenne. « *Ces 263 kg sont trompeurs »* dit Konishiki. « *20 kg sont toujours en train de se secouer ».* Une quantité de grands morceaux de chairs protubérants sont accrochés autour de son corps. Ils partent de sa poitrine, se déversent sur tout son corps, ondulant autour de ses bras ou de ses jambes. Le ventre de Konishiki est si imposant que vous pourriez cacher une dinde entière dans son nombril. Sa carcasse semble se déplacer en grandes sections : lorsqu'il se retourne trop rapidement, le reste de son corps a besoin de quelques secondes pour le suivre. A une époque où les élites japonaises sont critiquées pour leur protectionnisme anti-américain, une importation de l'Oncle Sam a réussi à se hisser pratiquement au sommet de leur sport national. En effet, Konishiki est le premier étranger à avoir atteint le rang d'ozeki (champion). Il a gagné deux des trois derniers basho et a fini à une très respectable troisième place dans l'autre – un parcours qui devrait normalement être suffisant pour faire pencher la balance en faveur de son élévation au grade de yokozuna (champion suprême). Cependant l'énorme succès de Konishiki pose un énorme dilemme à l'association des dirigeants de ce sport : la très ésotérique Sumo Kyokai. Aucun gaijin (« étranger » en japonais) n'a jamais eu l'honneur d'être promu yokozuna, et la Kyokai est frileuse à l'idée de créer un précédent avec Konishiki. En mars dernier, le conseil s'est réuni suite à la victoire de Konishiki au basho d'Osaka et décidé que la question de son accession au plus haut grade ne se ferait qu'à l'issue des deux semaines du tournoi de Tokyo qui a débuté dimanche. Bien sur Konishiki a réussi un score de 13-2 lors du dernier basho. Mais les membres du conseil considèrent que ses deux défaites étaient exécrables. « *Nous voulons être vraiment certains que Konishiki a l'étoffe d'un champion suprême »* explique Hideo Ueda, un des dirigeants du sumo. « *C'est pour cette raison que nous avons décidé d'attendre l'espace d'un autre tournoi ».*

Le yokozuna est au sommet d'une pyramide hiérarchique d'environ 800 lutteurs. « *Les yokozuna sont immortels »* nous dit Konishiki avec beaucoup de respect. « *C'est comme entrer au panthéon. Tu y restes toute ta vie, mon gars ».* L'intronisation d'un yokozuna – un événement qui ne s'est produit que 62 fois depuis la naissance du sumo moderne au milieu du 18ème siècle – se fait à l'issue d'une cérémonie complexe de 3 heures qui se déroule sur les très vénérables terres sacrées de Meiji à Tokyo. Alors que les autres lutteurs changent de grade en fonction de leurs résultats, un yokozuna ne peut pas être rétrogradé. Mais dans les faits, il est contraint de se retirer lorsqu'il se met à perdre plus de combats qu'à en gagner. Ce genre de chose arrive généralement après la trentaine. A ce moment là, le lutteur se fait couper les cheveux et prend une retraite bien méritée.

Comme actuellement il n'y a plus de yokozuna en activité – le dernier en date s'est retiré vendredi dernier à cause de ses blessures – la Kyokai cherche désespérément à pérenniser le plus haut grade en intronisant de nouveaux candidats potentiels. « *Qu'on le veuille ou non, le sumo est du show-biz* » explique Lynn Matsuoka, une tokyoïte illustratrice de livres sur le sumo. « *Les yokozuna ne sont pas seulement là pour le folklore, ils attirent le public en masse »* Si on s'en tient aux seuls résultats, Konishiki est le meilleur candidat. Mais la Kyokai est écartelée entre son désir d'améliorer la popularité du sumo et sa volonté de ne pas diluer ce qu'elle considère comme un héritage vivant.

Ce qu'on attend d'un yokozuna, c'est soit de gagner les tournois soit d'être au moins dans les meilleurs. Cependant, il existe une autre exigence, plus subtile, plus difficile à appréhender : *l'hinkaku*. L'hinkaku est une sorte d'aura quasi-mystique et inné de dignité qui, selon les Japonais, manque cruellement aux Occidentaux. Les plus nationalistes des Japonais sont résolument contre l'idée d'accorder l'honneur d'être yokozuna à un non-Japonais. Le romancier Noboru Kojima a ainsi écrit dans un récent numéro du mensuel Bungei Shunju que la promotion de Konishiki « *pourrait ouvrir la voie à la renonciation de l'identité de la culture spirituelle japonaise »* Le titre de son article « *Nous n'avons pas besoin d'un yokozuna étranger »*. Mais les connaisseurs du sumo soulèvent une autre objection. Konishiki, disent-ils, a transformé un combat stylé et antique en une course au poids. Les règles du sumo sont simples. Vous gagnez en amenant votre adversaire au sol ou en dehors du cercle de paille de riz de 4,5m qui constitue l'aire de combat. Vous perdez si une quelconque partie de votre corps autre que la plante de vos pieds - même vos cheveux - touche le sol. Les combats ne durent généralement que quelques secondes, très peu vont au-delà de vingt. Un lutteur de la taille et de la force de Konishiki, donc, a un avantage énorme. Mais « *si la force était le seul prérequis pour un yokozuna* » s'offusque un officiel, « *pourquoi ne ferait-on pas se combattre des lions, des ours et des éléphants ?* ».

Konishiki, arrivé au Japon sans presque aucune notion de japonais mais qui le parle aujourd'hui couramment, prend les coups avec philosophie. « *C'est leur sport, je ne tiens pas à m'ériger contre le système. La meilleure chose à faire pour moi est d'accumuler les victoires. Si je continue à gagner, il leur faudra bien faire quelque chose* ».

A ce propos, la seule chose que la Kyokai ait fait a été de blâmer Konishiki pour quelque que chose qu'il - ou un imposteur - aurait (ou non) déclaré. Dans un article en date du 20 avril, le Nihon Keizai Shimbun, le plus grand journal économique japonais, cite Konishiki au sujet du refus opposé à sa promotion comme grand champion « *A proprement parler, c'est du racisme* ». Le lendemain, le New York Times rapporte une déclaration téléphonique dans laquelle Konishiki dirait « *Si j'étais Japonais, je serais déjà yokozuna* ».

Ces remarques ont failli dégénérer en incident international. Le Premier ministre japonais, Kiichi Miyazawa, a défendu les critères de sélection de la Kyokai. Le ministre des affaires étrangères Watanabe craint que les accusations portées par Konishiki puissent tendre les relations américano-nipponnes. Conscient du caractère sensible du sujet des discriminations raciales pour les Américains, Watanabe déclare « *Je demande à ce que le sujet soit clos* ».

Tel est alors le cas. Le 21 avril, après avoir été convoqué devant la Kyokai et avoir reçu l'ordre d'adopter « *une attitude plus humble* », Konishiki dément avoir tenu l'une ou l'autre des deux déclarations. La Bombe de Chair, en larmes, clame haut et fort que ses paroles ont été mal interprétées par le journaliste du Nihon Keizai (« *Si j'ai dit ça, ce n'était pas dans le sens où il l'a écrit* ») et affirme qu'un apprenti blagueur s'est fait passer pour lui auprès du Times (« *Je ne pouvais savoir ce qui se passait, j'étais sous la douche* »).

La sœur cadette de Konishiki, Kahau Sunia, est moins diplomate. « *Il devrait répondre aux Japonais qu'il n'est pas un étranger. Après tout, il possède déjà tout à Hawaï* ».

La petite flûte laquée est faite avec l'os d'une aile de héron. Elle sort d'un fourreau couleur miel. Konishiki joue un air japonais. Le son est pur, limpide et plaintif, à l'image du vol du héron.

Un sourire béat sur le visage de Konishiki, un visage rond, force tranquille, avec une petite touche d'ironie dans le sourire. Ce sourire, il le porte que ce soit lorsqu'il fait rouler ses adversaires hors du dohyo, ou lorsqu'il roucoule des chansonnettes à sa fiancée toute menue, Sumika, un top-model qui pèse à peu près

autant que son coude. (Il a fait sa demande l'été dernier en lui disant « S*i on bossait ensemble pour devenir Yokozuna* »).

Leur mariage à Tokyo, en février, a rassemblé plus de mille invités, dont beaucoup des politiques et hommes d'affaires japonais de premier plan. Une chaîne de télé japonaise a mis sur la table un demi-million de dollars pour les droits de diffusion. Cette version real-tv de la Belle et la Bête a interrompu les JO d'hiver pendant deux heures. « *Aucun autre sport sur terre ne procure ce genre d'attention* » nous indique Konishiki. Sa voix est étonnamment douce, venant d'un homme taillé comme trois armoires normandes.

Tous les faits et gestes de Konishiki - aussi lourds soient-ils - sont autant de sujets pour la presse à scandale. « *Le journalisme au Japon est une ratière, les journalistes un paquet de rats* », déclare Konishiki avec mépris « *je suis en permanence cité par des journalistes qui ne m'ont jamais vu. Les autres me posent le même type de questions stupides : De quoi parlez-vous avec votre épouse ? Qu'est ce que ça fait d'être marié à un homme comme vous ? Vous voulez un garçon ou une fille ? La question qu'ils ne posent jamais est, Ils font l'amour ou pas ?* ». « *On le fait* », dit Konishiki avec un brin de timidité. Nous laissons le reste à votre imagination.

Selon la presse populaire, Konishiki a fêté son 28ème anniversaire en décembre dernier en descendant 120 canettes de bière, 10 verres de tequila et 10 whiskies. « *C'est ridicule* » proteste Konishiki « *Je ne bois jamais de whisky* ». Alors, la bière et la tequila ? « *Ça n'est vrai qu'en partie. Les 10 tequilas sont vraies, mais j'ai bu plus de 120 canettes de bière* ». Explosé ? « *Non, mais le lendemain matin j'avais l'impression d'avoir 23 cœurs, qui battaient tous, et dans ma tête* ».

Le public japonais raffole de ce genre d'informations. Et la plupart du temps Konishiki n'en est pas avare. « *Je suis traité comme un roi, un dieu vivant* ».

Les grands-mères et les jeunes enfants le touchent pour attirer la chance comme une sorte de Bouddha géant. Les jeunes filles défaillent à la vue de ses hanches énormes. Les masques de Konishiki s'amoncellent sur les rayonnages des magasins de jouets de Tokyo. Un fan club lui a offert un mawashi avec un énorme diamant pour le porter durant les longues cérémonies d'ouverture des tournois de sumo.

Il semble clair que Konishiki est la plus grosse raison de la sumo mania qui déferle actuellement sur le Japon. Les six basho de cette année sont sold-out, y compris les trois qui se déroulent au Kokugikan, le stade de Tokyo avec ses 12000 places. Les premiers rangs s'arrachent à plus de 4000 $ chacune. Les salaires des sumos sont aussi élevés, et les aspirants sumotori déferlent du monde entier. La Kyokai reverse à Konishiki un pourcentage des revenus générés par les entrées, ce qui monte jusqu'à 100000 $ l'an, mais il gagne au moins deux fois plus grâce aux exhibitions et primes de match - ce qui se révèle pratique dans une cité aussi chère que Tokyo. « *J'aimerais gagner des millions de dollars comme les baseballers américains au Japon* », nous dit Konishiki, « *mais j'imagine que cela fait partie de la discipline du sumo. On prend ce qu'on a* ».

C'est le sumotori hawaïen Jesse Kuhaulua, premier non-Japonais à emporter un basho dans la division reine (en 1972), qui a fait venir Konishiki au Japon. Aujourd'hui 19 Hawaïens luttent ici (l'un des frères aînés de Konishiki, Junior, figure dans une compétition de boxe parallèle). Aucun des sumotori hawaïens n'approche les mensurations de Konishiki. Le plus proche est Akebono, un géant de 2,03m, entraîné par Kuhaulua. Mais Akebono, bien que pesant le poids respectable de 225 kg, n'a pas le centre de gravité extrêmement bas qui avantage Konishiki.

Le tour de taille gigantesque de Konishiki le rend pratiquement indéboulonnable. Mais il amène aussi son lot d'inquiétudes à propos de sa santé. Konishiki aborde ce lourd problème d'un ton léger. « *Mon seul regret est que je ne peux entrer dans les manèges de Disneyland Tokyo. Et quand je vais au cinéma, je dois m'asseoir dans l'allée* ».

Est-ce que maigrir - si le terme signifie quelque chose dans son cas - altérerait son sumo ? « *Je ne me prends pas la tête avec cela, mais cela ne me ferait certainement pas de mal de perdre 79 ou 80 kg* ».

Kuhaulua n'est pas d'accord. « *Les sumotori sont dépendants de leur poids. S'ils en perdent, ils perdent leurs sensations. Certains ont ruiné leur carrière après une perte de poids. Je suis plus inquiet pour ce qui concerne Konishiki des risques de blessures. Des gabarits comme nous guérissent lentement* ».

Kuhaulua dit ceci, assis sur un futon d'une écurie d'entraînement d'Osaka. La tête enfouie dans des serviettes, cet homme de 200 kg semble immobile, tel Jabba le Hut, et presque aussi caricatural. Depuis dix jours il est dans cette position quasi en permanence. « *Je me suis tordu la cheville* » dit-il d'une voix rauque. Un coup au larynx au début de sa carrière de sumotori lui a laissé cette voix de crécelle.

Sur le mur, une affiche réalisée par l'un des protégés japonais de Kuhaulua.

S'il vous plaît
Ne mangez pas : viande, poisson tel que le thon
Mangez plus de : Légumes, fruits, tofu
Marchez
N'allez pas dîner
Gardez-vous en vie

« *Je ne connais rien à la nutrition* » dit Konishiki à un visiteur, dans la modeste maison de ses parents à Oahu. « *Quand vous êtes élevé dans une famille qui survit à peine, vous mangez tous ce qui se trouve devant vous* ». Le visiteur s'éloigne.

Konishiki est le huitième d'une fratrie de neuf engendrée par Lautoa Atisanoe et son épouse, Talafaaiva. Lautoa, personnage trapu à l'air perpétuellement fatigué, a émigré avec sa famille des Samoa, où il était instituteur, vers Oahu en 1959, et trouva alors un travail de mâteur en navires. Il était déterminé à offrir à ses enfants, dont Salevaa (surnommé Sale), plus que l'école primaire.

Les Atisanoe vivaient au sein d'une communauté samoane, du côté sous le vent de l'île. Ils étaient pauvres selon les standards polynésiens. Chacun dormait sur des nattes dans une chambre commune et se douchait à l'extérieur, sous les bananiers. Lautoa avait été un prêcheur, dans son village des Samoa, et une fois installé à Hawaï, il construisit une église avec du bois de récupération. « *La famille avait un profond respect pour le protocole, les rituels, l'étiquette* », selon Earlene Albano, l'institutrice de primaire de Sale à Nanakuli. « *Je crois que c'est grâce à cela que Sale s'est aussi bien adapté au Japon* ».

Sale était un petit garçon gros mais fort. A 11 ans, il pesait 180 kg. « *Il avait l'air intimidant, mais il ne s'en est jamais servi* ».

Personne ne l'intimidait, non plus. « *On portait des casques et des protections d'épaule quand on jouait au football dans la rue, mais rien n'allait sur Sale, donc il était sa seule protection* » nous dit Darrin Zablan, un ancien camarade de classe.
A l'université de Honolulu, Sale acquit un surnom, Sale l'Enorme, comme champion invaincu à la presse (275 kg) et aux squats (300 kg). Il jouait aussi au poste de bloqueur dans l'équipe de football. Le fils d'Albano jouait dans une équipe adverse.

« *Qu'est ce qui se passe quand Sale te rentre dedans ?* », lui demanda-t-elle un jour.
« *Tu rebondis, m'an* » lui répondit-il.
Trop lent pour le haut niveau, Sale pensa un moment devenir policier infiltré, comme si un ancien bloqueur de son gabarit pouvait passer inaperçu. « *Tu sais, comme au GIGN, traverser les portes, casser des têtes* ». Un silence « *C'est pas encore trop tard, non ?* ».
Une semaine avant son bac, un émissaire de Kuhaulua repéra Sale sur une plage, qui séchait l'école.
« *Non merci* », lui répondit Sale, lorsque l'émissaire lui parla de sumo « *Je n'ai pas les tripes pour combattre* »
« *Si, tu les as* »
« *Laisse tomber* »

L'émissaire insista, revenant à la charge à deux reprises. Il dit à Sale que Kuhaulua devait venir incessamment à Honolulu, et qu'il pourrait le lui présenter. « *C'est une vedette à Hawaï, alors je me suis dit, pourquoi pas ?* », dit Konishiki.
« *Je te demande juste d'aller là-bas* » dit Kuhaulua à Sale « *après, ça viendra tout seul* ». Contre l'avis de ses parents, Sale partit en balade « *le voyage était gratuit. Qu'est-ce que j'avais à perdre ?* ». C'était alors un poids plume de 190 kg.

Kuhaulua lui apprit les épreuves liées à son statut de sumotori. « *Ça faisait 20 ans que j'étais dedans. Le jour où je suis arrivé des États-Unis, en 1964, j'ai eu l'impression d'être sourd, aveugle et particulièrement stupide. Je ne pouvais parler qu'à deux ou trois personnes. Et il y avait toujours énormément de ressentiment datant de la deuxième Guerre Mondiale* ». Kuhaulua fit des efforts gigantesques pour s'intégrer. « *Essayer de vivre à la japonaise était vraiment difficile, mec. Il m'a fallu apprendre leur culture, leur style de vie et leur langue, et accepter leur attitude vis-à-vis des étrangers* ».

Kuhaulua combattit sous le nom de Takamiyama, la Haute Montagne. Il atteignit le rang de sekiwake, le troisième dans la hiérarchie du sumo. Mais il ne concourut jamais pour l'accession au rang de yokozuna. « *Je n'avais pas la concentration nécessaire pour m'élever plus haut. Ceux qui deviennent yokozuna ont quelque chose en plus. Ils sont vraiment différents* ».

Konishiki intégra la Takasago-beya en 1982. Il s'était rasé le crâne juste avant le bac. Ce fut son dernier acte de défi pour longtemps.

Konishiki traîne son énorme masse au sein de son école d'entraînement avec la morgue d'un jeune chef toisant sa tribu. Et si une heya n'est pas une tribu, on y trouve suffisamment de totems et tabous pour générer des sujets de doctorats pour les anthropologues des futures générations.

« *Retour à l'âge de pierre, mec* », nous indique Konishiki.

La Tradition est présente jusque dans l'argile que les lutteurs, appelés sumotori, foulent du pied. « *Il faut avoir le sens de l'humour quand on parle du sumo* », dit Konishiki, dans un rire semblable au démarrage d'un petit moteur. « *Les étrangers qui ont du mal ici sont incapables d'en rire. Mais* » ajoute-t-il, après un moment « *il y a un moment ou il faut prendre les choses avec sérieux* ».

Lorsqu'il arrive à Tokyo, son oyakata lui donne le nom de Konishiki, du nom d'un yokozuna qui lutta à la fin du 19ème siècle. « *Tout ce que je sais, c'est qu'il était petit et avait cinq épouses* » soupire Konishiki II. « O*n vit dans un monde différent, mec. On pouvait alors avoir 20 femmes, sans se retrouver au tribunal* ».

La vie d'un jeune sumotori s'apparente à une servitude sous contrat. La plupart des lutteurs aspirants s'engagent vers 15 ans; ils gagnent de la masse, en résumé, en se gavant eux-mêmes. Ce n'est pas un problème pour Konishiki, mais l'uniforme obligatoire - un string tout ce qu'il y a de minimal - le rebute. « *Je ne voulais pas me balader en couches culottes. Mais je suis là, et je les porte* ».

Son initiation est brutale. Les oyakata lui crachent dessus, lui mettent du sel dans la bouche et le frappent avec des bâtons de bambou. Une nuit, un lutteur plus âgé, ivre, trébuche et donne un coup de genou dans la tête d'un Konishiki en plein sommeil « *Pas de raison particulière »* dit Konishiki avec
calme *« il lui fallait simplement donner un coup de genou à quelqu'un. C'était vraiment premier arrivé, premier servi* ».

Un autre vétéran, raide pompette, frappe Konishiki au visage avec une bouteille de bière. « *Je voulais répliquer, mais je n'ai pas pu. Quand vous êtes un apprenti, vous êtes de la merde. Vous ne pouvez que prendre des coups, pas en rendre. Ce n'est pas l'Amérique* ».

Mais Konishiki a de quoi se consoler. « *Ils ne s'attaquent qu'aux plus prometteurs. Et ils s'attaquaient à moi tous les jours. Je me suis donc tant habitué à la douleur que j'ai oublié ce que c'était* ». Il accomplit consciencieusement les corvées des apprentis. Baigner et nourrir ses tortionnaires, éponger leur sueur, courir faire leurs courses et même essuyer là où un sumotori de 180 kg ne peut s'essuyer. Le seul moyen de se

libérer de tous ces affronts est de gravir les échelons jusqu'à ce que lui soit accordé le privilège d'utiliser des apprentis comme ses serviteurs.

Tandis qu'il raconte ceci, Konishiki enfourche deux tonneaux de bière en plastic dans le sombre et venteux sous-sol du temple shinto où il s'entraîne. Une douzaine de laquais à la gueule cassée sont assis autour d'un cercle d'argile, frappant leurs cuisses et se balançant. Certains frappent leurs paumes sur des rondins de bois fichés dans le sol; d'autres s'entrechoquent comme deux couettes amoureuses. Konishiki porte un volumineux kimono, bleu et blanc aux motifs de palmiers. Deux assistants s'affairent à recoiffer et rehuiler son chignon. « *Je suis son esclave* » dit Cosier (Le Gros) Gaspard, l'un des six apprentis lutteurs qui font partie de la suite de Konishiki. « *mais ça va, parce qu'il est un grand maître* ».

Gaspard, 150 kg et des airs de bon gros cochon, est venu d'Oahu l'an dernier. Il jouait - pouvait-il en être autrement ? - comme bloqueur à l'Arizona Western College jusqu'à ce qu'il se blesse gravement au genou. Il a du faire brûler plusieurs tatouages de ses épaules, y gagnant des cicatrices peu esthétiques, parce que les strictes règles du sumo interdisent tout marquage corporel « impur ».

La tâche la plus difficile de Gaspard est peut-être bien de réveiller Konishiki tous les matins « *Je dois lui sauter dessus, puis le frapper à la tête et crier « debout, debout »*.

En général, Konishiki fait de la musculation, des assauts et des poussées jusqu'au déjeuner jusqu'au déjeuner, puis mange. Et mange. Il mange d'énormes bols de riz et de grandes quantités de bœuf, porc, poulet, poisson, tofu et légumes bouillis ensemble dans un ragoût hypercalorique appelé chanko-nabe. Le ragoût, ça va, mais ce qu'il désire le plus est la mayonnaise américaine - il a une réserve secrète de Hellman's. « *Assez souvent je sors pour trouver un endroit ou acheter des hot dog, ou quelque chose d'américain »*.

Tout le travail et le *no poi* n'ont pas fait de Konishiki un balourd. Avec ses rapides et troublantes poussées et ses assauts homériques, il est devenu le sumotori à l'ascension la plus fulgurante dans le pays du Soleil Levant. Il a atteint la plus haute des six divisions après seulement huit tournois, un record dans l'ère moderne. En passant il a battu quelques-unes des plus grandes stars du sumo. Mais il est apparemment devenu trop fort trop vite pour ses hôtes. Une forte poussée xénophobe déferle sur Konishiki lorsqu'il finit second du tournoi de l'Empereur en septembre 1984. « *Les Japonais ne se soucient jamais tellement de votre couleur ou de votre nationalité. Enfin, jusqu'à ce que vous parveniez aux plus hauts rangs »*. Un mouvement anti-Konishiki se forme. Le jeune homme est attaqué parce que son corps n'est pas sculpté et musclé comme un sumotori classique. Il est affublé de sobriquets comme Benne à Ordures, le Monstre Hawaïen, la Bombe de Chair. « *En fait, j'ai toujours aimé Bombe de Chair. J'imagine ma photo en couverture de Sport Illustrated avec les mots La Bombe de Chair Explose au Japon »*.

Des fans irascibles essayent de boycotter la Bombe. Ils clouent une poupée à son effigie en dehors du temple, lui envoient du courrier haineux et des menaces de mort. Des rumeurs de noir complot pour le blesser durant l'entraînement, le corrompre, relever sa nourriture avec du sucre pour lui donner le diabète, circulent. « *J'étais sûr que quelqu'un allait venir sur moi dans la rue pour me poignarder dans le dos. Ça m'a fichu une trouille bleue »*. Un quotidien vole son journal intime et en publie des extraits. Un autre exige que les tournois fussent annulés si la Bombe de Chair parvient à devenir yokozuna. Un troisième le stigmatise comme « *la pire catastrophe survenue au peuple japonais depuis l'arrivée des Vaisseaux Noirs* », allusion au Commodore Perry et à sa flotte, qui contraignirent le Japon à s'ouvrir au commerce occidental au 19ème siècle.

Des appels sont lancés pour enseigner le sumo au lycée pour que le Japon puisse produire des lutteurs qui pourraient battre Konishiki. Il y a même une chanson anti-Konishiki qui donne à peu près ceci : « *Con, baleine, clodo. etc*. ».

Peu à peu ceci arrive aux oreilles de Konishiki. Il devient alors tout fou, comme un jeune bleu. Il tombe lourdement, puis se blesse au genou gauche. Il perd même son calme légendaire. Après une défaite, il balance une télé du deuxième étage. « *Vous n'allez pas me dire que Jordan marque 45 points à tous les matches. Il a ses jours sans, lui aussi* ».

Il atteint le fond quand l'un de ses assistants jette à la poubelle toutes les lettres de sa famille « *Je les lisais chaque soir, encore et encore. Ce sont elles qui me faisaient tenir. Quand elles furent jetées, j'en ai pleuré. Je me suis demandé, qu'est-ce que je fais ici ?* ». La fierté le fait tenir. « *Je ne pouvais pas m'en aller avant d'avoir réussi. C'est ce que le sumo m'a appris, mec, comment vivre seul. Je ne dois mon parcours qu'à moi-même* ».

Il insiste avec courage et une obstination typiquement zen. En 1987 il atteint le rang d'ozeki. Bien sûr, il lui faut cinq places de finaliste au lieu de trois habituellement. Il montre son esprit d'indépendance en paradant autour du dohyo avec un tablier arborant la statue de la Liberté.

Il emporte son premier tournoi, le Kyushu basho, en novembre 1989 avec un score de 14-1. Essuyant ses larmes, il déclare « *mon rêve s'est réalisé* ». C'est une marque d'émotion très peu japonaise, et elle fait écrire à des éditorialistes « *Je me demande quelles pensées étaient contenues dans ces larmes... nous voudrions seulement demander à Konishiki de comprendre l'esprit qui sous-tend le sumo et de poursuivre sa carrière* ».

A mesure que le Japon se met à apprécier Konishiki, sa confiance grandit. En novembre dernier il se présente au Kyushu basho sans bandage au genou. Il en portait un depuis six ans. Il l'emporte avec un score de 13-2 et déclare devoir sa victoire, en partie, à un nouveau régime : de la viande de crocodile, hyperproténinique et peu grasse. A aucun moment son poids n'était descendu à moins de 252 kg.

Quand la clameur salue l'assaut, Konishiki est aussi impossible à arrêter qu'un train en marche. Et c'est une vision assez effrayante que d'apercevoir les soubresauts de graisse du plus gros sumotori de l'histoire essayer de vous écraser. « *C'est comme un char d'assaut en face d'une Coccinelle* » dit Gaspar « *si vous tenez à la vie, vous vous barrez* ». Pour une locomotive, Konishiki est capable d'étonnantes prouesses d'équilibre, d'agilité et de force brute.

Pour éviter de terminer aplatis comme des crêpes sous la graisse, les adversaires de Konishiki essayent de le contrer avec ruse et rapidité. Sa plus grande faiblesse réside dans son incapacité à changer de direction. Il s'élance depuis sa place de départ, commence à envoyer des tsuppari et des poussées, et juste quand il pense que son adversaire est prêt pour le Grand Saut, l'autre se baisse, crochète le genou et l'envoie s'écraser sur l'argile. « *Nul ne peut vaincre Konishiki en un contre un. Faut prendre une moitié et contrôler ce que vous avez dans les mains* » nous indique Gaspard.
Il existe 74 prises dûment répertoriées pour envoyer un adversaire hors du dohyo, le petit cercle d'argile. A ses débuts, Konishiki s'appuyait sur l'oshidashi et le tsukiotoshi, deux techniques basées sur des coups portés avec la paume de la main. Mais quand il commença à combattre dans les années 80, il perfectionna le yorikiri, technique dans laquelle il attrape à deux mains le mawashi de l'adversaire et le soulève hors du dohyo. La Joie du Sumo, de David Benjamin, appelle cela la position du missionnaire. « *Ce qui fait la force de Konishiki est qu'il sait conserver son sang-froid. Maintenant, il sait lire la trajectoire de son adversaire. Par le passé, il ne savait qu'aller vers l'avant* », nous dit Kuhaulua.

Au basho du mois de mars, à Osaka, le championnat s'achève par une confrontation entre Konishiki et l'autre ozeki Kirishima, un homme trapu de 140 kg aux faux airs de star de cinéma (on le présenta au tournoi exhibition de Paris comme le « Alain Delon du Sumo » (ndt: commentaire de Léon Zitrône...)). En dépit, ou peut-être à cause, de sa taille, Kirishima est l'une des bêtes noires de Konishiki.

Konishiki gravit lourdement le dohyo, portant une bien trop étroite bande de soie pour le recouvrir, dont pendent des sortes de pompons rigides. Ses cheveux noirs, huilés, sont ramenés vers l'arrière et ornementés en un chignon compliqué évoquant la forme d'une feuille de ginko. Konishiki semble extrêmement concentré. Il arbore une mine sereine et détendue, un visage souriant et distingué. Le regard n'exprime rien.

Le combat commence avec une longue guerre des nerfs connue sous le nom de niramiai, dans laquelle les adversaires se fusillent du regard. « *C'est à ce moment que l'on gagne ou que l'on perd* » nous dit Konishiki « *Si tu peux soutenir le regard de ton adversaire, tu peux le sentir s'effondrer* ». Parfois, c'est Konishiki qui baisse le regard. « *Ton esprit tout entier devient kamikaze, et mec, tu ne connais même plus ton propre nom* ».

Konishiki et Kirishima se font face, accroupis, se balançant artistiquement sur leurs doigts de pieds. Ils se lèvent, frappent dans leurs mains, puis leurs poitrines et lèvent leurs jambes aussi haut que leurs ventres le permettent. Après bien d'autres frappers du pied, ils lancent une grosse poignée de sel purificateur. Des poignées de sel traversent le cercle en des paraboles chatoyantes. Le jet douche l'arbitre en kimono, qui porte une dague dont il ne se servira pas en représailles, en homme poli qu'il est.
Konishiki est devenu le maître du niramiai. Selon La Joie du Sumo, « *Il gagne beaucoup de ses matches simplement assis ici. Son attitude est comme un coup de matraque. Il donne l'impression de grandir devant vos yeux* ».

Les combattants reviennent s'accroupir, et se dévisager d'un air sinistre. Ils se lèvent encore et reprennent d'autres poignées de sel. K et K reprennent le rituel plusieurs fois, comme des hockeyeurs inquiets faisant des cercles avant le face à face. Les spectateurs, dont beaucoup agitent des images de Konishiki, hurlent leur approbation.

Puis soudain, la charge. Kirishima fonce tête la première dans l'amas gélatineux de Konishiki. Près d'une demi-tonne de muscles, graisse et chanko-nabe s'entrechoquent, dans un « floc » assez curieux à entendre, comme si l'on jetait du beurre sur un mur de béton. Les deux lutteurs frappent ventre contre ventre, tels deux morses en rut luttant pour leur suprématie.

Tout est fini en dix secondes. Kirishima essaye de déséquilibrer Konishiki. Libre de toute prise, Konishiki l'envoie sur le côté du dohyo avec une sorte de grâce pachydermique. Kirishima agrippe une main sur le mawashi de son adversaire et tente de le contrer. inamovible, Konishiki agrippe simplement le mawashi de Kirishima et s'en débarrasse sur yorikiri.

La victoire est saluée par des *Banzaï !* à travers tout le stade couvert, mais aussi quelques sifflets épars. Les coussins pleuvent sur le dohyo, et les fans se lèvent de leurs tatami pour crier leur joie. Cris et applaudissements : beaucoup sont visiblement épuisés. Konishiki toise les spectateurs. La sueur ruissèle de sa poitrine comme la pluie en un ruisseau d'orage.

A la remise des prix il reçoit un amoncellement de primes, y compris une tonne de bœuf, un an de gasoil, du Coca, des champignons, des marrons et 5000 anguilles. Il postillonne comme une baleine heureuse, laissant le speaker trempé. Plus tard, il s'exclame « *Mince alors ! Pourquoi est-ce qu'ils ne me donnent pas quelque chose dont je puisse me servir, comme un million de dollars ?* ».

Le lendemain il s'envole d'Osaka pour Honolulu. Depuis leur mariage, Konishiki et Sumika ont eu quatre réceptions partout au Japon. Sur Hawaï, ils en ont prévu deux autres - dont une fête samoane.

Konishiki occupe deux sièges de première classe, et bien que les accoudoirs aient été relevés, on croirait qu'il a le siège le plus inconfortable. Il passera la plupart du vol assis sur le sol. « *J'aimerais rester dans le sumo aussi longtemps que je peux. Si je peux durer encore cinq, six, sept ans, je serai heureux. Mais je ne sais pas encore ce que je ferai après. Je ne pense même pas à demain. Ça me ralentit. Jamais deux jours en même temps. Juste un. C'est ma méthode* ».

Pour le dîner, le steward lui demande de choisir entre les tartes aux noix, à la fraise ou à la pomme. « *Balancez les simplement sur mon assiette et mélangez les* » dit-il, pince-sans-rire. « *Pas la peine de les couper. Je les mangerai entières. De toute manière, ça va au même endroit* ». Quand il se lève ensuite pour s'étirer, c'est l'avion tout entier qui semble prendre de la gîte.

A l'atterrissage, à Honolulu, Konishiki dandine hors de l'avion et se dirige vers les douanes. Une file pour les citoyens américains, une pour les étrangers.

Bombe de Chair rit, un rire moqueur venu du fond de sa gorge. « *Hé*, » crie-t-il à la cantonade « *elle est où, la file pour les dieux vivants ?* »

Le dernier sumotori

Le feu est au vert, et pourtant, le chauffeur d'un énorme poids-lourd ne bouge pas, même avec une file de véhicules derrière lui dans le Tokyo encombré de la fin de matinée.

Au lieu de cela, il enlève sa casquette grise et s'incline avec révérence vers l'homme en kimono flottant, et attend qu'il traverse la route.

Chez lui, à Hawaï, l'homme du carrefour, Fiamalu Penitani, aime à penser qu'il n'eut été « *qu'un de ces garçons courant sur la plage* ».

Mais au Japon, où il a conquis gloire et fortune sous le nom de Musashimaru, 67ème Grand Champion du sumo, le sport multi-séculaire national, cet homme d'1,90m pour 250 kg a fait s'arrêter les voitures et bien plus encore tout au long de ses quatorze années de carrière exceptionnelles.

Des inconnus le recherchent pour qu'il étreigne leurs jeunes enfants, en vertu de la vieille croyance selon laquelle la force et l'énergie des sumotori peut être transmise ainsi. Des passants s'arrêtent net, bouche bée, lorsqu'il apparaît devant eux.

Hier soir, dans ce même Ryogoku Kokugikan où il emporta la moitié de ses Coupes de l'Empereur, symboles du gain d'un tournoi, des dizaines de ses pairs et de ses sponsors se sont relayés pour couper le chignon traditionnel dans une cérémonie qui marque symboliquement la fin de la carrière de Musashimaru dans le sumo.

Au coup de ciseaux final, retransmis sur toutes les chaînes nationales, la retraite de Musashimaru, 33 ans, marque la fin de quatre décennies de sumotori hawaïens dans le sport des empereurs.

De plus en plus, les heya se tournent vers l'Asie et l'Europe, particulièrement la Mongolie, pour compléter l'unique place que la NSK autorise désormais pour un étranger.

Cette lignée, commencée avec Jesse Kuhaulua en 1964 et prolongée par plus de 25 aspirants, trouve une fin notable avec le départ de Musashimaru.

« *Ça va être triste* », observe Kuhaulua, aujourd'hui entraîneur et propriétaire d'une écurie de sumo, et qui se trouve à moins de cinq ans de la retraite statutaire à 65 ans des Anciens. « *Ça fait longtemps qu'on était là* ».

Ayant vu, les unes après les autres, les retraites embuées de larmes de ses prédécesseurs en makuuchi, Konishiki, Yamato et Akebono, Musashimaru nous dit « *Mon heure est venue, et ça va être comme ça aussi pour moi… des larmes. J'ai envie de pleurer. Le temps s'est si vite passé* ».

De fait, pour ceux qui furent les premiers à apercevoir Musashimaru lorsqu'il était une jeune recrue combinant le football appris au lycée de Wai'anae avec ses premières peu orthodoxes de techniques de sumo, son ascension a été fulgurante, et la fin de sa carrière en novembre dernier après qu'il a disputé son dernier combat, presque soudaine par contraste.

Le jeu en valait la chandelle

Les Japonais ont un dicton pour définir ceux qui aspirent au plus haut grade dans le sumo : ils parlent d'« accrocher la corde » (tsunari ni chosen), allusion à la corde blanche portée par les yokozuna lors des cérémonies.

Mais à Nippori, quartier de l'est de Tokyo où Musashimaru a élu domicile depuis 1989, on a parfois eu l'impression que celui-ci accrochait les cieux, d'où il en délivrait la foudre. Car quand Musashimaru se donnait à fond lors des entraînements, le son de ses victimes rebondissant sur les murs de bois qui entourent l'aire d'entraînement pouvait être perçu à l'autre bout de la rue.

Quand il frappait la bille de bois ronde, semblable à un poteau téléphonique, située dans un coin du dohyo de terre battue, avec ses grandes mains moites, le choc pouvait être ressenti sur les portes coulissantes de l'autre côté du bâtiment.

C'est là qu'il peaufinait sa charge de mule et son énergie implacable qui surpassait tous ses adversaires lors des compétitions.

Au départ, Musashimaru, né dans les Samoa et arrivé à Hawaï alors qu'il n'est qu'un écolier, est vu comme une sorte de pari.

Son maître d'écurie, l'ancien yokozuna Wakanohana II, a connu des déboires avec des recrues étrangères et déclare qu'il accepte Musashimaru pour une période d'essai de trois mois. Mais peu après son arrivée, l'application de Musashimaru aux entraînements et sa force animale lui assurent rapidement sa place dans la heya et un avenir prometteur.

En plus de l'apprentissage technique, de la langue, de la nourriture et de la culture, Musashimaru déclare que la chose la plus difficile à laquelle il ait dû s'adapter est le port de la fine bande de tissu, le mawashi.

« *J'avais honte* », nous dit Musashimaru de ce costume révélateur. « *Je ne voulais pas que tant de gens me voient autant. Je voulais juste me fondre dans la masse pour que personne ne me remarque* ».

Avec la force animale dont il fait preuve, peu de chances que cela arrive. Il est même si puissant dans ses premières mêlées que beaucoup, parmi les initiés du sumo, pensent que s'il s'adapte au style de vie spartiate du sumo, il pourrait devenir le premier yokozuna, ou grand champion, étranger.

Akebono, né Chad Rowan, autre sumotori hawaïen arrivé un an avant lui, devance Musashimaru dans l'obtention de cette distinction. Mais Musashimaru battra Akebono d'un tournoi (12-11), dans le nombre de tournois remportés par un sumotori étranger.

Musashimaru se fait un nom

Ses sourcils épais et sa forte carrure qui le font ressembler à l'une des figures historiques les plus vénérées du Japon, Saigo Takamori (1827-1877), aident Musashimaru à emporter rapidement l'adhésion et une place dans les cœurs de beaucoup de fans avant même que sa carrière ne s'envole véritablement.

De fait, que cela soit lors de visites à Kagoshima sur l'île méridionale de Kyushu ou dans le parc voisin d'Ueno à Tokyo, les membres de fan-clubs de sumo se délectent à prendre des photographies de Musashimaru, qu'ils appellent parfois « Saio-san », le comparant avec les statues grandeur nature du samouraï de légende.

Parfois, ils agacent Musashimaru, qui est d'origine samoane et clame ne pas voir de ressemblance du tout avec le personnage historique.

Mais Musashimaru est prompt à se faire rapidement un nom grâce à une ascension météorique dans le monde quasi féodal du sumo.

Il remporte 25 de ses 27 premiers combats et, un an et demi après son premier tournoi, s'est déjà assuré une place dans la division professionnelle des juryo, chose que moins d'un tiers des lutteurs réussissent à atteindre dans toute leur carrière.

Un effort titanesque

Ses amis de Hawaï ont l'habitude de lui apporter toutes sortes de cadeaux de son île, mais l'un de ceux qu'il révère le plus, dit-il, sont des sacs de petits pois, que ses compagnons de heya regardent au début avec une curiosité teintée d'amusement.

« *Mes épinards à moi* », avance ce Popeye du sumo pour toute explication.
Difficile d'aller à l'encontre d'un homme titulaire du record de 55 tournois achevés avec plus de victoires que de défaites.

Entre novembre 1990 et janvier 2000, Musashimaru gagne la majeure partie de ses combats. Tout aussi impressionnant dans ce sport du sumo, dur et violent, où les lutteurs s'entrechoquent comme des mastodontes, est la série de 838 combats et 60 tournois consécutifs sans manquer un seul combat.

Mais au bout du compte, même le titan massif se révèle être humain.

La série victorieuse de Musashimaru, puis sa carrière, finissent par se briser par une série de blessures récurrentes au poignet gauche. Atteint pour la première fois en janvier 200, l'étau que constitue sa prise de mawashi s'en trouve affaiblie et sa puissance s'émousse.

Que faire après le sumo ?

On ne trouve pas beaucoup, dans les journaux japonais, d'offres d'emploi proposées à d'ex-sumotori ; par conséquent, que peut donc bien faire un ancien lutteur quand il est âgé de 33 ans et vient de prendre sa retraite du seul emploi qu'il ait jamais vraiment occupé ?

Musashimaru, comme beaucoup de jeunes recrues du sumo, est arrivé juste après le lycée (certains Japonais intègrent des heya juste après le brevet des collèges) sans beaucoup d'autres formations professionnelles.

Akebono a l'habitude d'en rire. « *Je crois que je pourrais rentrer à la maison et devenir le plus grand cuisinier* ».

La cuisine étant une corvée traditionnellement réservée aux lutteurs de rang inférieur dans les heya, elle a amené un bon nombre de reconversions. Mais, tout comme Akebono, Musashimaru s'est élevé si vite dans la hiérarchie supérieure qu'il se fait rapidement servir et n'aura jamais beaucoup à s'occuper de tâches culinaires.

Leur statut d'anciens yokozuna, de toute manière, leur donne le droit d'intégrer l'Association Japonaise de Sumo comme anciens et entraîneurs et de toucher un salaire durant cinq ans sans avoir à acheter des parts dans l'association. Ces parts peuvent coûter bien au-delà d'un million de dollars – quand on peut les acheter – et sont nécessaires si un ancien sumotori souhaite posséder une écurie, comme c'est le cas de Takamiyama.

Akebono est demeuré au sein de l'association durant trois ans avant d'accepter une proposition très lucrative pour rejoindre le circuit du K1. Konishiki est très actif dans le monde du spectacle et possède de nombreux restaurants.

Des renseignements laissent penser que Musashimaru devrait rester au sein de la Musashigawa-beya comme entraîneur, pour aider à l'instruction des quelques trente lutteurs de la heya.

Musashimaru aurait reçu une somme de 90 millions de yens (environ 810.000 dollars au taux actuel) comme prime de retraite pour services rendus, de la part de la NSK, et devrait toucher sa part, estimée à plusieurs dizaines de milliers de dollars, de la cérémonie de retraite d'hier au soir.

Perdu sans son chignon

Au début, c'était une corvée quotidienne, ces cheveux tirés en arrière et peignés pour confectionner ce chignon du 17ème siècle qu'arborent les sumotori.

Quand le coiffeur de la Musashigawa étirait et peignait ses cheveux pour atteindre le mètre quasiment nécessaire pour la confection, « *ça faisait un mal de chien* » se rappelle Musashimaru, levant les yeux au ciel au souvenir de la douleur. « *Parfois, j'avais l'impression qu'il m'arrachait tout* ».

Mais les séances quotidiennes de peignage et d'application de l'huile à l'odeur doucereuse deviennent vite une seconde nature pour Musashimaru, qui déclare aujourd'hui que son chignon, désormais coupé et devant bientôt être placé dans un écrin de verre en souvenir de sa carrière, va lui manquer.

Comme il le dit, « *Sans lui, je vais me sentir tout nu* ».

Tamaasuka

Visage ouvert sous des sourcils broussailleux, Tamaasuka, le lutteur de la Kataonami-beya, est âgé de 22 ans, l'âge de Kotooshu, et tout comme ce dernier, il est considéré comme l'un des plus brillants espoirs du sumo.

Au 13ème jour du Basho de Nagoya, Tamaasuka enregistre son premier kachi-koshi pour ses débuts en makuuchi, grâce à un fusensho d'Asasekiryu. « *Je voulais un kachi-koshi sur le dohyo »*, déclare alors Tamaasuka ; Le jour suivant, il bat Kotonowaka sur un yorikiri et engrange sa neuvième victoire, ce qui lui fait dire « *Là, j'ai le sentiment d'avoir vraiment mon kachi-koshi »*.

Tamaasuka est un habitué des scores peu conventionnels. Lors de ses débuts en juryo, l'an dernier au tournoi de Kyushu, il a ciselé un exceptionnel score « blanc/noir » en gagnant et en perdant en alternance du premier jour au senshuraku. C'était la première fois qu'une telle situation se produisait en juryo ou en makuuchi depuis Hamanofuji en 1988.

Tamaasuka est alors informé que s'il remporte son combat face à Tokitenku, au senshuraku du dernier basho, le kanto-sho lui sera attribué. Mais il est mis à terre et perd le combat. « *J'en suis vraiment triste. Tout le monde m'y encourageait. Mais comme c'était mes débuts en makuuchi, j'étais vraiment sur les rotules »*. Tamaasuka reçoit des encouragements frénétiques des fans de Nagoya, car il est du quartier d'Atsuta, à Nagoya, et qu'il est le premier lutteur issu de Nagoya à faire ses débuts en makuuchi depuis Tochitsukasa (actuel Irumagawa oyakata), 23 ans auparavant. Comme en témoigne sa victoire sur Kisenosato par Isamiashi, Tamaasuka semble avoir eu une bonne étoile sur ce basho, à laquelle s'est ajouté l'enthousiasme des fans locaux, pour lui permettre de finir sur un score de neuf victoires pour six défaites.

Tamaasuka commence à pratiquer le sumo à l'école primaire. Un jour, sans lui dire où ils allaient, son père le fait monter dans une voiture et l'emmène au Chukyo Sumo club. Le dohyo d'entraînement principal se situe dans les bâtiments du gymnase de la préfecture d'Aichi, où se tient le tournoi de Nagoya. Son père l'emmène également sur d'autres dohyo des alentours pour des degeiko.

Tamaasuka se souvient avoir passé pas mal de nuits à faire des shiko tout seul dans un parc près de sa maison natale dans le quartier d'Atsuta. Une nuit d'été, alors qu'il s'entraîne à faire des exercices de sumo, un imposant rikishi vient à passer par là et lui lance un « *gambareyo ! »*. Ce rikishi deviendra l'ozeki Kaio. L'histoire se déroule à l'époque du Nagoya basho, et la Tomozuna-beya tient son camp d'entraînement dans les environs. La rencontre est totalement le fruit du hasard, mais même depuis son accession aux rangs professionnels, Kaio demeure son idole du sumo, le rikishi qu'il aspire à imiter.

Durant l'été 1997, en troisième à la Hibino School, il devient yokozuna collégien. Il est désormais prêt à rejoindre l'Ozumo et, fin janvier 1998, il se prépare à partir pour Tokyo pour intégrer la Kataonami-beya. Mais son père est pris d'un malaise et décède brutalement d'une attaque cardiaque. Le choix de son shikona avait été fait par son père, et il devait faire ses débuts sur le dohyo sous le nom de Tamaasuka ; il s'en allait sans avoir vu cela. Tamaasuka ne s'était pas lancé dans le sumo de son plein gré mais forcé par son père qui lui avait imposé un sévère programme d'entraînement. « *J'ai souvent pensé que je quitterais le sumo à la seconde où mon père ne serait plus là »*, se rappelle désormais Tamaasuka. Il n'a alors que quinze ans. Bien au contraire, cet événement le pousse à s'investir encore plus dans l'Ozumo.

Tamaasuka a 17 ans quand il parvient pour la première fois au rang de makushita. Nous sommes alors au cours du Nagoya basho 2000. Cela fait maintenant plus de deux ans qu'il a fait ses débuts sur le dohyo. Alors qu'il s'apprête à devenir sekitori, Tamaasuka aura testé toute la panoplie des malheurs et frayeurs. Il est battu à chaque fois qu'il s'apprête à franchir un nouveau palier. Par six fois, il perd le septième combat alors qu'il en est à 3 victoires pour autant de défaites. Tout en gardant un moral de combattant, il gagne du poids et améliore son bagage technique. Dans les rangs makushita, il prend environ trente kilos pour flirter avec les 140. Enfin, lors de l'Aki basho l'an dernier, il rend une fiche parfaite de sept victoires comme makushita 4 ouest, emporte le yusho et reçoit une probante promotion chez les juryo.

Tamaasuka est adepte d'un sumo tout en tradition, avec un début de combat en oshi-zumo, puis une prise de l'adversaire en (hidari) yotsu. « *Ce tournoi sera très instructif pour lui. Je veux pouvoir tirer des*

enseignements, même de ses défaites », déclare son shisho, Kataonami oyakata (l'ancien sekiwake Tamanofuji).

« *Je déteste perdre contre des gars comme Toyonoshima et Kotoshogiku* (de la même génération). *Mais mon plus grand désir est de me retrouver un jour face à Kaio-zeki, LE sekitori que j'admire le plus »*, nous dit Tamaasuka. Tamaasuka est réputé pour posséder des qualités identiques à celles de Kaio, que ce soit la palette technique ou la personnalité très avenante.

Parmi les rikishi universitaires et étrangers des rangs makuuchi, Tamaasuka est le porte-étendard des rikishi japonais qui ont vraiment commencé dans le rang. Il montre de sérieuses potentialités et est un grand espoir pour l'avenir, en dépit du fait qu'il dit lui-même manquer de confiance en soi. En à peine un an, il a gravi les rangs des divisions juryo puis makuuchi. Son père eût été fier des progrès qu'il a faits jusque là. Mais il n'en est encore qu'aux prémisses. Il ne doit pas se satisfaire de ce qu'il a déjà accompli. Afin de prouver sa véritable valeur et sa fougue, il doit continuer à s'entraîner d'arrache-pied. Alors, le rêve de rencontrer son idole d'enfance pourrait bien devenir réalité…

A mon avis, c'est la chevelure.

Leur longue queue de cheval, huilée, est ramenée vers l'avant et travaillée habilement en une crête en forme d'éventail. Lorsque le Shogun Tokugawa modernisa le Japon à la fin du XIX^{ème} siècle, seuls les rikishi du sumo furent autorisés à conserver le chignon samurai. Aujourd'hui, ce style de coiffure particulier leur donne une certaine allure médiévale.

La chevelure est également une source de leur puissance. Lorsqu'un rikishi (lutteur ne peut véritablement les décrire) prends sa retraite, son chignon est cérémonieusement coupé à l'aide d'une paire de ciseaux en or.

Ça doit vraiment être la chevelure. Quoi d'autre pourrait bien faire hurler les jeunes filles et faire tomber les dames en pâmoison ? Quoi d'autre pourrait bien faire que les hôtesses de l'air et les top models les épousent ? Quoi d'autre pourrait bien provoquer une telle frénésie envers ces hommes flasques, à demi-nus, porteurs de strings minutieusement confectionnés et attachés entre leurs fesses ?

Lorsque j'ai déménagé au Japon en 1990, j'ai passé les premiers mois troublé et désorienté par le choc culturel. De la bouffe plastifiée aux vitres des restaurants. Des pizzas au maïs. Des patins dans les toilettes. C'était très étrange. Mais le plus étrange était le bizarre spectacle qui envahissait mon salon tous les deux mois : les éternels tournois de sumo du Japon, une farce élevée au rang de sport.

Comme beaucoup d'autres choses au Japon, le sumo apparaissait comme très simple. Deux hommes font leur entrée sur un ring ; le premier à en sortir ou à être projeté au sol perd. Mais, comme je le découvris bien vite, retirer une couche de sens ne faisait qu'en révéler une autre. Essayer de comprendre le Japon, comme l'a noté un écrivain, c'est comme essayer de peler un oignon.

Les combats de sumo excèdent rarement les trente secondes, mais les préparatifs peuvent être atrocement longs. Je trouvais ces atermoiements absolument insupportables – les rikishi rinçaient leur bouche avec de l'eau, balançaient du sel en l'air, frappaient le sol avec leurs pieds, s'essuyaient les aisselles et faisaient tout sauf combattre.

« Allez-y maintenant » avais-je l'habitude de crier devant mon écran.

Les combats de sumo sont comme un ressort que l'on comprime lentement. La tension monte, monte, et alors, dans un assaut soudain, la victoire se décide.

Il y avait un rythme bien défini, mais j'étais fichtrement incapable d'y comprendre quoi que ce soit. Et mes amis japonais ne m'étaient pas d'un grand secours.

« *Comment savent-ils que c'est le moment de charger ?* »
« *Tu veux dire le tachiai ? Quand le moment est venu, ils le savent* »
« *Comment ?* »
« *Ils le savent* »

Je commençai à changer d'attitude quand je vis pour la première fois Kyokudozan en action. Il n'y a pas de catégories de poids dans le sumo. Le plus petit rikishi peut être indifféremment opposé au plus gros, et personne ne trouve cela injuste ou déséquilibré.

A l'encontre des stéréotypes usuels du sumo, Kyokudozan n'était pas obèse. Pour tout dire, il était plutôt décharné, avec ses 112 kilos. Il était opposé à un géant de 210 kilos nommé Onokuni, et je m'installai pour contempler le massacre.

Ce qui arriva ensuite fut pour moi comme une décharge électrique. Pour reprendre une analogie canadienne propre au hockey, le tout petit Kyokudozan mystifia Onokuni. Il feinta sur la droite, s'avança sur la gauche, agrippa sa main dans la ceinture violette d'Onokuni et – soudainement – bondit en arrière et laissa l'élan du géant l'emporter. Ce n'était pas une farce. C'était de la poésie en mouvement.

Ces gars ne s'accrochaient pas simplement comme des hippopotames en chaleur, ils employaient des techniques : feintes, leviers, vitesse. C'était incroyable. David Benjamin, auteur de La Joie du Sumo, le décrit comme une combinaison de danse classique et de combat de taureaux. Je commençais à reconnaître certains lutteurs : Kirishima, un rikishi plus âgé, très musclé qui se sert de la difficile technique du « soulever-porter ». Mitoizumi, surnommé « La Salière » parce qu'il lance d'énormes poignées de sel dans le cercle (sous les rugissements d'approbation de la foule). Terao, le Typhon, qui terrifie ses adversaires par de foudroyantes prises de bras. Mainoumi, le petit rikishi qui s'est fait implanter du silicone sous la peau du crâne pour atteindre la taille minimum requise.

Dans un pays où l'esprit d'équipe et le consensus sont censés être si importants, le sumo est on ne peu plus individualiste. Les combattants ne tombent ou ne restent debout que par leur seul mérite. Chacun possède son propre style, ses propres petits trucs, ses propres points faibles.

Après cinq tournois, j'étais devenu l'équivalent pour le sumo d'un fan de base. Je suivais les tournois. Je conservais les posters les posters des stars. Je découpais les articles de journaux et dépensais d'épaisses liasses de billets pour les empreintes de sumotori, les jeux de cartes sumo, les T-shirts sumo et les tasses à café commémoratives en éditions limitées. J'aime le sumo de la façon dont certaines personnes aiment leur pays. C'est – et je crois que je suis objectif – le sport ultime de l'histoire de l'univers. Il renferme tout ce que l'on peut attendre d'un spectacle : conflit, rites et gros bonshommes en sueur et à demi-nus.

Comme tant d'autres fans étrangers, David Benjamin inclus, mon premier coup de foudre a été pour un lutteur nommé Chiyonofuji, plus connu comme Le Loup. Chiyonofuji, fils d'un pêcheur de Hokkaido, était petit, trapu et solidement bâti. Là où les autres lutteurs se servaient de leur masse pure pour l'emporter, Chiyonofuji utilisait sa force. Son corps plus petit lui donnait un avantage dont il se servait pour faire basculer ses adversaires hors du ring.

S'il s'emparait avec son bras droit de l'intérieur de la ceinture de son adversaire, le combat était pour ainsi dire terminé. Chiyonofuji se penchait, les biceps tendus, les jambes ramassées, et il balançait ces géants cul par-dessus tête, restant seul et immobile au centre du ring. Voir Chiyonofuji en action avait quelque chose de religieux.

Hélas, en 1991, au moment ou j'avais décidé de consacrer ma vie à Chiyonofuji, il prit sa retraite. Il n'était plus qu'à une victoire du record absolu, et pour un sport vieux de 1200 ans, battre un record est un accomplissement énorme. Je pleurai en voyant son danpatsu-shiki à la télévision. Comme tout fan enragé et irrationnel, je souhaitais devenir l'objet de mon adoration. Qui ne voudrait pas devenir un rikishi ? ils sont des hommes massifs, puissants et arrogants. Ils boivent beaucoup et s'amusent comme des gosses. Ils sont les derniers samurai. Une senteur de sueur et d'huile parfumée les entoure, telle une aura de… ben, de sueur et d'huile parfumée. Les femmes se jettent aux pieds des rikishi. Enfin, les rikishi mangent autant qu'ils veulent, quand ils veulent, et n'ont jamais à se préoccuper du cholestérol. Je pourrais faire n'importe quoi pour renaître rikishi tellement ça me fait envie.

Pour certaines raisons, une proportion énorme des rikishi viennent des extrémités de l'archipel nippon : Hokkaido au nord et Kagoshima au sud. Même leurs styles de lutte ont été décrit comme « chaud » et « froid », avec les plus petits rikishi du sud renommés pour leurs attaques fulgurantes, et les lourds rikishi du nord plus accoutumés aux prises lentes et éléphantesques. Le Loup était du nord, mais son style fut toujours décrit comme méridional pour son intensité.

Le Loup, hélas, est parti depuis longtemps. Les deux superstars actuelles du sumo, connus sous les surnoms affectueux de Tak et Wak, sont deux frères gâtés, élevés depuis leur plus jeune âge pour aller vers la gloire. Leur père fut autrefois un grand champion et leur oncle était président de l'association du sumo. Ou l'inverse. M'en fiche, je les déteste tous les deux, en particulier le petit Tak, au visage boudeur, qui était (à cette époque) un chouchou des media. A la suite du dernier tournoi, Wak a été promu yokozuna aux côtés de son frère Tak, ce qui en faisait la première fratrie à atteindre le rang le plus élevé du sumo. La bête noire de Tak et Wak était le rikishi hawaïen Akebono. Akebono mesure 2,02m et accuse 250 kg sur la balance, mais a une constitution étrange. Avec son énorme estomac, placé assez haut, et ses jambes fines, presque des pattes de poulet, il ressemble à une grappe de raisin montée sur des baguettes, mais peu importe. Il s'est élevé au sommet de la hiérarchie du sumo. Bien sûr, son nom n'est pas Akebono. Chaque rikishi adopte un alias

poétique lorsqu'il est en activité. On peut alors voir d'énormes baleines boudinées se dandinant avec un nom que l'on peut traduire par Petit Brocard ou Soleil Levant.

Le véritable nom d'Akebono est Chad Rowan, et il est récemment devenu le premier yokozuna étranger de l'histoire du sumo. Cet événement a déclenché des tensions raciales et des articles nauséabonds de la part d'éditorialistes japonais qui ne souhaitaient pas voir le sumo entaché par du sang étranger. Les éléments nationalistes les plus sombres – toujours présents sous la surface de la société japonaise – affleurèrent durant le grand débat Akebono.

Je demandai son avis à mon patron japonais, mais celui-ci se révéla diplomate. « *Akebono a fait des efforts sincères. Il a appris le japonais, et fait de gros efforts pour adopter le mode de vie japonais. Je crois qu'il sera un yokozuna très travailleur* ». Pas un bon yokozuna. Pas un grand yokozuna. Un yokozuna travailleur. Au Japon, c'est le plus grand des compliments.

Dans un sens, je comprends la réserve des Japonais au sujet des rikishi étrangers surdimensionnés. Si vous possédiez un sport multi-séculaire, intimement lié à la culture et à la religion de votre pays natal, voudriez-vous voir un mec venu de Hawaï, nommé Chad, débarquer de Honolulu pour être propulsé Grand Champion ?

Après tout, le sumo est le sport officiel du Japon. Il est composé d'aspects religieux, rituels et de spectacle. Comme bien d'autres choses au Japon, le sumo va au-delà des contradictions. Il est futile en même temps que solennel. Explosif et réservé.

Une année, je fis le pèlerinage rituel à Fukuoka pour le dernier jour du tournoi de printemps. Je pris une chambre d'hôtel / capsule, type 2001 Odyssée de l'Espace, et, trop excité pour dormir, allai faire un tour dans Nasaku, le temple de la nuit local empli de fast-food locaux éclairés au néon, ce qui en faisait un lieu à la chatoyance qui rappelait des scènes de Blade Runner. Et c'est alors que je rencontrai Le Loup.

Je descendais une contre-allée vivement éclairée, quand je tombai pile sur Chiyonofuji. Lui et sa suite sortaient d'un cabaret privé topless. Je le reconnus immédiatement, et la conversation suivante s'établit (j'ai retranscrit la conversation en français et en japonais, pour que vous puissiez savourer ce moment dans toute son authenticité).

Moi : *Hora ! Chiyonofuji desho ?* (Hé ! vous êtes Chiyonofuji ?)
Lui : (en passant) *so da yo* (Ouaip)
Moi : (au dos de la tête de Chiyonofuji qui continue son chemin) *ja… komban-wa* (bon, ben… bonne soirée)
La nuque de Chiyonofuji : pas de réponse.

Mes collègues japonais sursautèrent quand je leur parlai de ma rencontre. On ne va pas s'adresser comme cela à un homme comme Chiyonofuji. J'ai eu de la chance qu'il me réponde.

Quelques minutes après m'être ridiculisé devant Chiyonofuji, je tombai sur beaucoup d'autres rikishi. Un solide gaillard montait dans un taxi, et je me dirigeai vers lui, pensant qu'il serait saisi d'émotion à l'idée de me serrer la main.

« *Bonne chance pour le combat de demain* » lui dis-je.
Il acquiesça et dit « *je ferai de mon mieux* ». Et que je sois damné s'il ne gagna pas précisément le lendemain. Je ne pouvais pas m'empêcher de penser que j'y étais un peu pour quelque chose. Et, cela va sans dire, je suis désormais un grand fan de Kotonishiki.

Mes collègues japonais convinrent que Kotonishiki avait été très poli de s'arrêter pour parler (le fait que je lui tienne la main et que je n'étais pas disposé à la lâcher s'il ne m'avait pas répondu y a sans doute été pour quelque chose…).

Malheureusement, Kotonishiki fut plus tard impliqué dans un scandale sexuel tordu, avec maîtresse enceinte et épouse vengeresse, tout cela couvert dans les moindres détails par la presse. Ah, la vie d'un rikishi. Il n'y a pas mieux.

Additif : le guide d'initiation au sumo pour les hommes d'affaire.

Le sumo peut paraître anachronique, mais l'attrait très actuel de ce sport montre qu'il n'est ni une relique ni une nouveauté. Pour les personnes en affaire avec des Japonais, le sumo, sport et religion, permet d'appréhender pas mal d'aspects de leur personnalité.

1 – les règles en sont désespérément simples.

2 – le combat psychologique d'avant match est aussi important que le combat en lui-même.

3 – le rituel est importantissime. Les discours sans fin, les toasts d'avant le début des journées, les présentations élaborées : ils ont pour but d'établir les positions de chacun. Les Occidentaux commettent généralement l'erreur d'essayer d'évacuer ces formalités d'introduction pour en venir directement au fait.

4 – la force brute n'est pas tout. Il n'y a pas de catégories de poids en sumo. Comme pour le judo (issu du sumo), la technique et le timing sont essentiels. Sur un plan plus philosophique, le sumo, à l'instar du judo, est une parabole de la manière dont les Japonais aiment à se voir eux-mêmes ; petits mais puissants, le petit moteur qui pourrait, le rikishi minuscule qui va, finalement, envoyer le géant américain au tapis.

« J'ai vu le plafond tournoyer deux fois au-dessus de moi avant d'atterrir au sol ».

Le Sumo. Ça paraît facile, hmm ? Suffit de balancer l'autre gars en dehors ou par terre. Donc c'est facile. Facile comme se faire hara-kiri. Suffit de s'enfoncer le sabre dans le ventre, un large mouvement de côté, et gagné, vous êtes mort.

En parlant de mort, je me demande s'il est possible de subir une rigidité cadavérique alors que l'on est toujours vivant. Je me pose cette question parce qu'après avoir essayé l'activité précédemment mentionnée (le sumo, pas le hara-kiri) pour la première fois hier, la plupart de mes muscles refusent de bouger sans avoir subi d'abord un massage intensif, et même quand je réussis à les bouger, ils me font si mal que je n'ai immédiatement qu'un seul souhait, c'est qu'ils s'arrêtent de bouger. Ce matin, le simple fait de me lever me demande une préparation comparable à celle d'une visite de campagne d'une candidat à la présidence des Etats-Unis. Je ne me fiche pas de vous quand je vous dis que j'essaie de trouver des mots dont les lettres sont rapprochées sur le clavier pour minimiser la souffrance.

Mais bon, j'anticipe un petit peu. Retournons en mars 2003 et à ma première visite à la Sadogatake heya (une des écoles de sumo). Je suis assis en tailleur sur le sol du tatami, à sept heures du matin, en train de regarder les rikishi de rang inférieur enchaîner leurs épreuves, et je me dis « *c'est facile, je vais faire un petit essai* ». C'est précisément ce moment que l'entraîneur choisit pour se servir de la technique japonaise séculaire d'encouragement, qui consiste à sortir un gros bâton de bambou pour tabasser les jeunes recrues, les frapper sur la tête ou derrière les genoux, en criant en permanence des choses comme « *pauvre imbécile pourquoi as-tu perdu ! pourquoi !* » (vous noterez l'absence des points d'interrogations, la question de l'entraîneur étant de pure forme et contenant la réponse, c'est à dire que l'élève est un pauvre imbécile).

A présent je partage avec mon voisin un goût pour cette humiliation publique, mais ma peau sensible me fait penser qu'il est plus sain d'éviter un contact direct avec le bambou, tout spécialement lorsque celui-ci s'approche à grande vitesse de mes parties inférieures.

Donc je laisse tomber l'idée de devenir un lutteur de sumo professionnel ce matin là. C'est bien dommage, car l'idée d'être payé pour bâfrer d'énormes quantités de nourriture et de bière, et de n'avoir à travailler que moins de cinq secondes, une quinzaine tous les deux mois, m'avait paru si séduisante jusque là.

Avance rapide jusqu'à dimanche dernier. Je suis debout, nu dans un vestiaire tandis qu'un gars de 130 kg m'enveloppe d'une pièce de tissu brut de six mètres, après m'avoir tout d'abord fourni le « string ultime ». je suis certain qu'il y aurait un marché pour une vidéo de cette scène dans un pays comme l'Allemagne, mais malheureusement je n'ai pas pris mon caméscope.

La semaine précédente, un autre fan anglais de sumo et moi-même étions venus ensemble jeter un œil dans ce club amateur. Je suivais le sumo professionnel depuis quatre ans et je pensais qu'il était temps de voir l'envers du décor. A la fin de la séance, il nous invitèrent pour la semaine suivante à faire un essai et, n'ayant vu aucun bambou traîner, nous donnâmes notre accord.

Et maintenant nous y sommes. Deux visages incroyablement pâles au milieu d'une quinzaine d'enfants japonais et de deux ou trois membres de notre âge (encore une fois, vidéos pour l'Allemagne…). Le mawashi n'est pas si désagréable à porter qu'il en a l'air, et fournit un look « *Moi Tarzan, toi Yoko* » qui virilise immédiatement son porteur.

La séance d'entraînement comporte d'innombrables répétitions dont le but est, pour autant que je puisse en juger, d'infliger au corps humain le maximum de souffrances possibles. Si vous avez entendu quelque part que les sumotori peuvent faire le grand écart facial en touchant le sol avec le front, laissez moi vous dire que c'est authentique. Si vous êtes incapable d'accomplir cela, l'entraîneur vous aide gracieusement en s'asseyant sur votre dos jusqu'à ce que vos tendons se déchirent. Bien malheureusement, les larmes vous empêcheront sans doute de voir l'exploit que vous venez juste de réaliser, mais c'est pas grave, il y a des tonnes d'autres douleurs à endurer.

Je ne détaillerai pas les autres tortures que l'on nous fit subir, car j'essaie d'en effacer le souvenir, mais je me suis, pendant les trois heures et demi qui suivirent, senti très proche des prisonniers d'Abu Grahib.

Enfin, vers la fin de la séance, il est temps de combattre. « C*ontre qui allons nous être ? »*, demandé-je à Toru, qui m'a enseigné le rituel d'entrée (saluer-entrer-perdre-saluer-sortir). « Tu combattras ce gars » dit-il en montrant du doigt un membre costaud mais paraissant l'un des plus jeunes du club. « *c'est un lutteur universitaire ? »*, demandé-je en cherchant comment je vais faire avec ce gars qui doit faire 9 centimètres et 15 kilos de plus que moi.

« *Ha ha, non, pas encore. Il a quinze ans »*.
« *P… de m… !! »*. L'autre gars qui fait à peu près ma taille se met à rire en me voyant si ébahi.
« *Quel âge as-tu ? 16 ans ? »*. Les rires redoublent « *Non, 10 ! »*.

Arrivé là je ne pense plus qu'à une chose « *Je vais combattre un gars qui tétait son biberon quand je cuvais mes énormes cuites à l'université »*. Il est hors de question que je perde contre quelqu'un qui est né en 1991. Et donc après l'avoir vu balancer mon ami, je fais ce que n'importe qui confronté à un enfant ferait, j'anticipe le choc et le pousse aussi fort que je peux à la poitrine. Ce n'est qu'en valsant dans les airs, après avoir été attrapé comme une poupée de son, que je réalise que le mettre en colère n'a pas été la meilleure des tactiques.

Le deuxième adolescent est plus petit, ce qui ne l'empêchera pas de me balancer encore plus loin !

Je ne sais comment conclure. Mon humiliation est totale. Le titre de cet article est la description qu'a faite mon ami de sa défaite contre le plus petit des lutteurs.

La semaine prochaine ils me binômeront sûrement avec le petit de dix ans. J'espère qu'il ne me fera pas pleurer.

Au secours, les Russes débarquent !
Le sport multi-séculaire japonais face à l'invasion étrangère.

Ça a commencé par la prise de contrôle de Nissan par Carlos Ghosn. Et comme un malheur n'arrive jamais seul, un groupe de Mongols, de Russes et de Bulgares prennent le pouvoir dans le sport national japonais. Bientôt, à ce compte là, ce sera Fred Varcoe, le directeur des sports de la Metropolis, qui coupera les sashimi derrière le comptoir de votre restau sushi du coin. Comme Marlon Brando le disait fort justement dans Apocalypse Now : « *L'Horreur, l'Horreur* ».

Le 9 janvier prochain, à l'ouverture du grand Tournoi du Nouvel An au Ryogoku Kokugikan, pas moins de onze lutteurs de la division d'élite, les makuuchi, seront des non-Japonais, y compris le Grand Champion Asashoryu, de Mongolie.

Ceci a mis pas mal de pratiquants de ce sport millénaire dans l'embarras, mais que peuvent-ils y faire, à part pleurer dans leur chanko-nabe ? Et pour tout dire, l'afflux brutal de lutteurs étrangers a procuré à ce sport un coup de fouet plus que bienvenu. Avant l'arrivée d'Asashoryu, la popularité du sumo déclinait et ce n'était pas une confrontation Miyabiyama-Kotomitsuki qui aurait changé les choses.

La plupart du mérite en revient à Asashoryu, le seul yokozuna en activité. Son style arrogant et m'as-tu-vu a donné un souffle nouveau au sumo et, après une polémique avec la fédération au sujet d'un tirage de cheveux à Nagoya, le « Voyou d'Oulan Bator » a appris à respecter les règles.

Asashoryu, qui a emporté le nombre impressionnant de cinq tournois sur six en 2004, s'est rapidement imposé dans le sumo comme le maître du corps à corps. Certains feront remarquer qu'Asashoryu bénéficie de l'absence de rivaux à sa mesure, mais ne vous y trompez pas : ce gars-là est un costaud. Le dernier lutteur à avoir remporté cinq tournois sur six dans l'année était Chiyonofuji en 1986, et tout le monde se souvient qu'il n'était pas un tendre.

Mais ce n'est pas tout. Un coup d'œil sur le banzuke du Nouvel An montre une prédominance de lutteurs rookies étrangers montant dans la hiérarchie. Le jeune Hakuho est certainement le plus prometteur. Le prodige de 19 ans, qui a établi le score de 12-3 au tournoi de Kyushu pour emporter le prix de la Performance, a démontré un sens du devoir et un aplomb très en avance pour son âge et, au contraire d'Asashoryu, fait preuve d'une approche du sumo apaisée, presque zen, qui devrait trouver grâce aux yeux de la vieille garde du sumo.

A Fukuoka, Hakuho fut le seul lutteur à se défaire d'Asashoryu, avant que Kaio ne l'imite lors de la dernière journée dans un combat qui avait, lui, une résonance toute relative, Asashoryu ayant alors déjà emporté le trophée d'argent (ainsi que le gros poisson qui va avec) le jour précédent.

Hakuho, qui luttait dans le haut des maegashira à Fukuoka, a fait ses débuts en makuuchi en mai 2004 et s'est élevé dans la hiérarchie en moins de temps qu'il n'en faut pour dire yorikiri, son arme favorite.

Parmi les autres stars montantes, on trouve Kokkai (Géorgie), Kotooshu (Bulgarie), Roho (Russie) et Asasekiryu (Mongolie). Et à la différence des lutteurs hawaïens qui envahirent le sport une décennie en arrière, ils sont réputés pour d'autres choses que leur tour de taille. Sans offenser Akebono, Musashimaru et Konishiki, ils auraient difficilement pu servir de doublure pour Clémentine Célarié dans la pub Slim Fast.

Ce qui accroît véritablement l'angoisse des autochtones est le fait que le Japon n'a pas produit de grand champion depuis que Takanohana a raccroché son mawashi en 2003. Asashoryu a bien déclaré qu'il espérait voir un autre lutteur le rejoindre au plus haut rang, mais n'a pas vraiment laissé la place libre jusqu'alors.

« *Le sumo a besoin d'un autre yokozuna, et j'espère qu'il y en aura un bientôt* », a dit Asashoryu, interrogé sur le temps qu'il faudrait pour voir quelqu'un le rejoindre.

Malheureusement pour le Japon, les ozeki actuels n'augurent rien de bon pour le futur. Kaio, la « demoiselle d'honneur » du yokozuna, a eu d'innombrables occasions de devenir yokozuna, mais a échoué tout près du

but à chaque fois, y compris tout dernièrement dans sa ville natale de Fukuoka, en novembre, quand il passa à une victoire du total de treize requis après qu'il eût remporté le tournoi précédent.

Dans un style pesant en poussée frontale, Chiyotaikai, ancien mauvais garçon repenti, est pour ainsi dire une cause perdue tandis que le multirécidiviste de la blessure, Tochiazuma, aura déjà suffisamment de difficultés à parvenir jusqu'à la fin du tournoi, sans parler de même avoir un score positif. Musoyama, lui, nous a fait la faveur de prendre sa retraite après un 0-3 au tournoi de Kyushu.

Ça nous laisse qui ? Wakanosato ? Miyabiyama ? Deux lutteurs tout à fait respectables mais pas franchement des carrures de légendes. Le chouchou Takamisakari arrive à chauffer la foule avec son étrange rituel de claques d'avant-match, mais y a-t-il quelqu'un pour penser sérieusement que cet amuseur public est de l'étoffe d'un yokozuna ?

Dans une interview récente, Asashoryu a évoqué son opinion sur les raisons de l'absence de lutteurs japonais susceptible d'enflammer les dohyo. « *Grandir en Mongolie n'était pas une partie de plaisir. Les conditions climatiques y étaient difficiles et la vie dure. Cela m'a bien préparé au sumo, et je ne pense pas que les lutteurs japonais aient cette ténacité* ».

En effet. Ayant grandi dans l'ouest du Japon, le choix le plus difficile qu'aient eu à faire Chiyotaikai et Kaio lorsqu'ils rentraient de l'école était entre le pachinko, le karaoké ou une visite au McDo local.

Le yokozuna retraité Musashimaru, qui a remporté douze coupes de l'Empereur au cours de son illustre carrière, pense que c'est une question de confiance. « *En ce moment, ils manquent de confiance. Je crois que Tochiazuma en est le plus proche, mais il doit travailler encore plus dur, tout comme Chiyotaikai et Kaio* ».

Donc, que cela plaise ou non, ce sont les lutteurs étrangers qui sont les plus prometteurs. Après Asashoryu et Hakuho, le bulgare Kotooshu semble le plus à même de gravir les échelons. Kotooshu, dont le vrai nom est Kaloyan Mahlyanov Stefanov, n'a que 25 ans et a un impressionnant score de 91-25 dans sa brève carrière. Haut de 203 centimètres, le musculeux Kotooshu ressemble plus à un basketteur qu'à un sumotori et semble comme une tour au milieu de ses adversaires. Il a effectué un score de 11-4 pour remporter à Fukuoka le prix de la Combativité.

Contrairement à une croyance répandue, Roho n'est pas le surnom d'une femme de mauvaise vie qui fréquente les bars Roppongi. Ce n'est autre que Soslan Feliksovich Borazdov, une machine à combattre de la Mère Russie, décharné et méchant. Roho a explosé au sein de la makuuchi en septembre 2004. Il a effectué le score de 10-5 comme maegashira 9, et à ce rythme son ascension sera rapide vers les sommets.

Le Géorgien Kokkai a montré des éclairs de génie au cours du tournoi d'été où il fit un 10-5. Mais le pousseur de la Oitekaze heya a montré des difficultés dans les face à face finaux dernièrement et n'a fait qu'un 7-8 au Kyushu basho, et ne devrait plus monter dans la hiérarchie prochainement.

Plus bas dans les classements, le Mongol Ama a réalisé un respectable 8-7 pour ses débuts en makuuchi. Les Mongols Kyokushuzan et Kyokutenho sont en limite de bond, mais leur compatriote Asasekiryu, comme le Coréen Kasugao, ont montré un certain potentiel.

Alors que les joueurs de base-ball et footballeurs japonais atteignent une renommée internationale, il semble tout aussi naturel que les talents étrangers envahissent ce bastion du sport et de la culture japonaise. Il faudra vous habituer aux invasions poilues sur les dohyo. En attendant, fait passer le wasabi, Fred.

Que la lumière soit…

En direct du Ryogoku, Doreen Simmons nous parle de l'argent dans le sumo.

Désolée de ne pas être pile dans le tourbillon de l'actualité, mais étant donné que le sujet est traité comme s'il sortait de nulle part, nous nous devons de vous faire part de la saga du défunt – mais peu regretté – M. Suga, ancien Onaruto oyakata, et ancien sekiwake Kotestuyama, et de son acolyte Mr Hashimoto.

Depuis au moins vingt ans, on parle d'hebdomadaires qui offrent de grosses sommes d'argent à des personnes ayant abandonné leur carrière dans le sumo, après des années passées comme seconds couteaux, et plus particulièrement ceux qui en sont repartis frustrés ou ont été remerciés par leurs maîtres. En d'autres mots, des hommes ayant la haine et des besoins d'argent. Qu'ont-ils à faire pour gagner cet argent ? Quasi systématiquement, être prêts à balancer des noms que l'on insèrerait dans des articles tout-prêts qui traitent des combats arrangés. On parle alors de la Spéciale de l'Epicier (*yao-cho*), du surnom d'un négociant légendaire, censé avoir introduit cette coutume dégradante dans le monde si pur du sumo. La drogue, les stéroïdes ? Naaan. Quasi-inconnus. Le sexe, l'alcool ? Ça fait partie du métier. C'est en fait attendu de la part des lutteurs. Certains pères de famille paisibles ont même été soupçonnés d'avoir monté de toute pièces des liaisons amoureuses extraconjugales pour éviter que l'on mette en doute leur virilité. Mais des accusations de combats arrangés ? Là, oui, ça fait vendre du papier.

Sauf si vous avez passé les quatre derniers mois en hibernation, vous ne pouvez pas ne pas avoir entendu parler de la mort de messieurs Suga et Hashimoto, décès naturel dus au même motif, dans le même hôpital, à quelques heures d'intervalle. Une autopsie a été pratiquée sur l'un d'entre eux, mais pas sur l'autre. Les deux hommes souffraient tous deux de maladies graves, mais pas du poumon qui s'est révélé être la cause de leur décès. Et comme que la police a fait savoir qu'il n'y avait pas de motif flagrant pour enquêter sur aucun de deux décès, l'affaire ne devrait pas pouvoir avoir de suite – et c'est bien là le problème.

Les deux hommes donnaient leur collaboration à une série d'articles pour le *Shukan Post*, un hebdomadaire à scandale qui se spécialise dans ce type de journalisme. Et qui mieux qu'eux était qualifié pour écrire au sujet du *yao-cho ?* Dans sa carrière de lutteur de sumo, la réputation de Kotetsuyama était sujette à caution. Dans ses articles, il admet avoir lui-même servi d'intermédiaire et de négociateur dans des combats truqués, tout comme son collègue Hashimoto. Quand il prit sa retraite en 1975, il prit le nom d'oyakata Onaruto, et fonda une écurie qui portait ce nom. Il avait un protégé prometteur, Kotetsuyama II, dont la réputation était au moins aussi exécrable qu'avait été celle de son mentor. En fin de compte, miné par des problèmes de santé et criblé de dettes, il vendit son myoseki à un homme, et la raison sociale de la petite Onaruto-beya à un autre. Son écurie fusionna avec la toute neuve Kiriyama-beya en janvier 1995, et là fut la fin de sa vie dans le sumo.

Puis, effectuant un retour sur son passé, il semble avoir eu un brusque accès de remords, pas seulement pour lui-même mais aussi pour tous les autres pêcheurs dont il avait encouragé les forfaits. Assisté de Hashimoto, qui après une carrière moins brillante dans le sumo était devenu l'un des piliers du club de supporters de son écurie, il délivra une série d'articles dans lesquels il accusait pratiquement tous les lutteurs de renom des vingt dernières années – à l'exception de la sacro-sainte famille Hanada (Takanohana, Wakanohana, leur oyakata de père et leur condisciples d'écurie) – d'à peu près tout ce qui était possible, y compris de faits usuels dans le monde du sumo mais qui apparaissent détestables pour ceux qui n'y sont pas accoutumés (comme payer un pourboire généreux à des « people » pour qu'ils viennent à vos réceptions – même si les hommes politiques et les stars de télé en font de même).

A l'attention de tous ceux qui n'avaient pas suivi la saga journalistique, les articles furent rassemblés et compilés dans un ouvrage décousu mais lisible; et l'ancien oyakata Onaruto fut prévu dans une conférence de presse au *Foreign Correspondents' Club*. Juste avant la date prévue pour cet événement, il fut transporté à l'hôpital où il mourut brutalement.

Oui, indubitablement, tout ça sent mauvais. Mais attendez une minute. S'il a été descendu, pourquoi, je vous le demande ? Ce n'est pas la peine, comme certains l'ont fait, de suggérer qu'on l'a tué pour le réduire au silence. Quel silence ? Il avait déjà balancé tout ce qu'il pouvait, si tant est qu'il y ait eu des choses à balancer. La série d'articles touchait à sa fin. Leur contenu était déjà rassemblé dans un ouvrage prêt à

apparaître dans les rayons des librairies. Tous les correspondants de presse étrangers qui pouvaient lire le japonais étaient déjà au courant de l'histoire. Qui avait intérêt à ce qu'il meure ? La Kyokai réagit en interne en convoquant l'ensemble des lutteurs accusés de s'« être couchés », et les cuisina longuement; elle les déclara ensuite innocents, et engagea depuis des poursuites contre les éditeurs.

Je n'aime pas les mystères, et cette histoire est bien partie pour en rester un, en particulier parce que la police, dans sa grande sagesse, a décidé qu'il n'y a rien de particulier à signaler. Personne ne sort grandi de cette affaire : calomniez, calomniez, il en restera toujours quelque chose…

Par un effet de contraste saisissant, nous avons pu avoir concomitamment un exemple de transparence dans l'annonce faite par les services fiscaux – nos amis à tous – que les trois susnommés membres de la famille Hanada, cités en exemple par feu Onaruto comme les brillants parangons de la vertu incarnée du sumo, s'étaient arrangés pour frauder le fisc de quelques quatre cents millions de yens en trois ans. Pour être complètement honnêtes, il faut mentionner qu'une partie était déductible comme frais de fonctionnements. « *J'ignorais que les primes en espèces devaient être considérées comme des revenus* », aurait dit l'oyakata. On peut concevoir que le talent dans le sumo puisse excuser une certaine aversion pour les mathématiques, mais quatre cents millions de yens, bon dieu, c'est quand même difficile de passer dessus…

Il est établi que les trois quarts de cette somme représentaient le prix du myoseki paternel, le prestigieux nom de Futagoyama, acheté pour lui par son club de supporters. Il était déjà dans la famille de toute manière, le précédent titulaire étant son frère aîné, qui donc a perçu trois cents millions de yens comme pécule de retraite.

L'une des grandes satisfactions à retirer de cette soudaine « glasnost » dans le sumo est que pour la première fois quelqu'un a enfin avoué la valeur actuelle d'un myoseki, et celle-ci s'avère être ce à quoi l'on s'attendait, soit cent millions de plus que ce que les intéressés voulaient bien admettre.

Ce n'est pas la première fois que des inspecteurs du fisc ont une star du sumo dans le collimateur : l'affaire la plus récente s'est déroulée il y a juste un an, quand Kokonoe oyakata, l'invincible yokozuna Chiyonofuji, fut accusé d'avoir omis de déclarer une somme relativement modeste de cent millions de yens. Mais cette nouvelle affaire dévoilée, en ce moment, et qui touche la famille princière du sumo, est un sérieux coup de semonce pour tout l'establishment du sumo. Et, au contraire du marais fétide remué dans toute l'histoire d'Onaruto, elle a de sérieux accents de vérité.

« Shampouiner la crasse »

Cela peut paraître étrange, mais manger des yeux de poisson est censé porter chance avant un basho. Doreen Simmons nous éclaire le rôle des superstitions dans le monde du sumo.

Comme dans toutes les activités hasardeuses, les superstitions jouent un rôle important dans le sumo. Après tout, même si vous n'y croyez pas, ça ne coûte rien de mettre toutes les chances de son côté, n'est-ce pas ? Le mot-clé, ici, est *gen*, qui renferme un sens moins aléatoire que le mot « chance » peut avoir en français. Il signifie plutôt surfer sur la vague quand celle-ci vous est propice, et vous arranger pour retrouver le sens de la marche si les courants vous sont contraires.

Partant, *gen o katsugu* signifie conserver la bonne étoile, généralement en ne modifiant rien de l'organisation actuelle : il n'est pas rare de voir un rikishi dans une série victorieuse s'abstenir de se raser ou même de se laver les cheveux, et sur les gros plans télévisuels on peut le voir devenir de plus en plus hirsute.

Si, au contraire, un lutteur se trouve dans une série défavorable, il se fera un devoir de bouleverser le statu quo dans l'espoir d'amener un retournement de fortune, ou *gen-naochi*. Changer de trajet pour se rendre au tournoi, arborer un kimono de soie différent, une nouvelle couleur de mawashi, un rasage de près, ou une bouteille de shampooing pour se débarrasser de ses cheveux gras.

Il y a toute sorte de choses à faire avant un tournoi pour prendre un bon départ : manger des yeux de poisson est l'un des aspects les plus étranges aux yeux des étrangers, mais cela se comprend aisément si l'on pense au rond blanc, *shiro-boshi*, qui symbolise une victoire (par opposition au rond noir, *kuro-boshi*, qui signale une défaite). Les yeux de poisson cuits blanchissent, et donc un jeune lutteur plein d'espoir en avale autant qu'il peut en amasser sur ses baguettes : ils ont la bonne couleur, ils sont bon marché, et sont susceptibles d'amener à lui toutes ces marques de victoire sur sa fiche de tournoi.

Presque plus important que d'amener la bonne fortune, est d'éviter le mauvais sort, et donc beaucoup de lutteur fuient la couleur noire, et pas seulement les point noirs. Durant un basho, certains refusent poliment d'utiliser un stylo noir pour signer des autographes, et ne s'autoriseront jamais à faire une tegata dans une autre couleur d'encre qu'un vermillon porte-bonheur. Les mawashi noirs, toutefois, ne font pas partie de cette aversion, et sont assez courants de nos jours. Jusqu'ici, toutefois, il n'a jamais été donné de voir un mawashi blanc, couleur de la mort.

L'Habit fait le moine.

Les vêtements qu'un homme porte ont leur importance. Les sekitori, membres des deux divisions majeures, sont tenus de porter des kimonos de soie quand ils participent à un tournoi, mais apprécient de porter les confortables yukata de coton en d'autres occasions. L'un des privilèges des sekitori est de faire faire un kimono personnalisé, et d'en offrir des pièces aux autres sekitori. Ils sont ornés de motifs d'écume, de sarments de vigne, de motifs géométriques – en dehors de points noirs, bien entendu – et de déclinaisons de leur propre shikona. Il est de bon ton de porter de tels cadeaux ; les sekitori ne portent jamais leur propre yukata.

Le kesho-mawashi, ce superbe tablier d'étoffe, autorise encore plus de possibilités de symbolisme, et la cérémonie d'entrée sur le dohyo est une véritable parade d'aigles prenant leur envol, de carpes bondissantes et de tigres féroces, mais jamais de fleurs tombantes ou de créatures plongeantes.

Kyokudozan, le beau et élégant rikishi qui a récemment stupéfait le pays en entrant au parlement, avait pas mal de petites superstitions : durant un basho il refusait poliment de prendre des photos avec ses fans, alors qu'en toute autre occasion il posait très longuement ; sur le chemin du basho, il prenait attention à suivre chaque jour le même chemin ; et il évitait de marcher sur les bouches d'égout, ces ronds noirs géants qui mènent vers le bas.

Mainoumi, le (relativement) petit bonhomme qui a réussi à faire son retour en novembre et sera en juryo ou tout proche au tournoi de janvier, fait avant tout confiance en ses capacités personnelles, mais pour attirer la

chance tape parfois une combinaison spéciale sur son pager, qui signifie « emporter huit succès », le kachi-koshi qui permet de monter dans la hiérarchie.

On dit que Daishi mange du tonkatsu, les excellentes côtelettes de porc grillé, mais dont surtout le nom comporte le mot *katsu*, qui signifie vaincre en japonais.

Petite histoire du shikona

Certains jeux de mots sont fréquents dans la société japonaise (si vous ne possédez pas la liste des termes à prohiber au cours des mariages, procurez vous la…), mais ils sont particulièrement fréquents dans le sumo. Le nom de lutteur, le shikona, par exemple, fait l'objet d'une attention toute particulière. Beaucoup de shikona se terminent en *–yama*, la montagne, qui symbolise la taille, la solidité et, plus important, l'immuabilité. Une autre terminaison ordinaire, souvent au propre nom du lutteur, est le préfixe *O-*, « grand ». Le suffixe *nobori* signifie « montant », « grimpant », un autre sens propice. Toutefois un bon shikona n'est pas forcément suffisant pour emporter le succès. Si malgré tout le lutteur fait une mauvaise série, il peut abandonner ou modifier complètement celui-ci dans l'espoir d'un *gen-naoshi*. Une méthode peut consister à changer la manière de l'écrire ; s'il contient un *–no* (« de ») par exemple, il y a trois manières différentes de l'écrire, toutes très usitées au sein du sumo. Le nombre de poils au pinceau utilisé pour écrire un shikona peut aussi avoir sa signification, et il peut être fait appel à des voyants ou autres pour en avoir une prescription.

Les prières sont une affaire plus personnelle, mais dans le droit fil des croyances japonaises, beaucoup de jeunes rikishi peuvent être aperçus en prières sur les tombes de grands anciens. Cette coutume est également une bonne manière de surmonter le choc rare mais pas inconnu de la mort d'un condisciple : son esprit est considéré comme un *kami-sama*, qui prêtera sa propre force à ses anciens camarades qui se souviennent de lui.

Voilà quelques-unes des nombreuses croyances que l'on peut trouver chez les lutteurs de sumo ; et la quantité de connaissances se rapportant au dohyo, le cercle sacré sur lequel tous les combats de sumo se pratiquent, prendrait un chapitre à elle seule.

Les Hommes Invisibles

Les yobidashi sont de plus en plus respectés de nos jours, et ce n'est que justice. Le sumo professionnel ne peut exister sans eux, et pourtant jusqu'en juillet 1994, leur nom n'apparaissait même pas sur le banzuke, ce grand palmarès manuscrit publié treize jours avant chaque tournoi. Il liste tous les lutteurs en activité, tous les retraités qui sont devenus doyens et tous les arbitres. Mais jusqu'à une époque très récente, il ne mentionnait même pas les yobidashi de haut rang.

Alors, tandis que Takanohana n'en finit plus de gagner des tournois, et que les aspirants ozeki continuent à faire deux pas en avant, un pas en arrière, arrêtons-nous un instant pour mettre en lumière quelques-uns uns des hommes les plus intéressants et travailleurs du sumo.

Ils tirent leur nom de leur travail le plus visible : « yobi » veut dire « l'appel », « dashi » signifie « clamer » ; ils sont ceux qui s'avancent avant un combat et, tout en dépliant lentement un éventail blanc de leur main droite, chantent les noms des adversaires, à l'ouest comme à l'est, sur un ton mélodique. Ceux qui découvrent le sumo ne peuvent bien souvent discerner les noms, psalmodiés qu'ils sont avec de petits tremblements et ornements vocaux ; mais cette première annonce, si elle est accomplie de belle manière, procure aux spectateurs la première montée d'adrénaline de l'élaboration du combat.

Pourquoi le gyoji est-il supérieur au yobidashi, dans la hiérarchie du sumo ? Eh bien, parce qu'il faut être intelligent pour être recruté comme gyoji, alors que les qualités premières demandées au yobidashi sont la force physique et la volonté. Cela ne signifie pas que tous les gyoji soient plus intelligents que les yobidashi ; mais que les priorités sont différentes. Les gyoji doivent être suffisamment en forme pour bondir autour du dohyo pendant un combat, mais ils doivent surtout mémoriser non seulement l'ensemble des techniques utilisées, mais aussi la calligraphie de tous les idéogrammes stylisés et la manière parfois complexe de les lire. Les yobidashi doivent être capables de lire les mêmes caractères pour pouvoir appeler les lutteurs, mais leur travail comporte aussi un aspect purement physique particulièrement ardu. Car ce sont les yobidashi qui construisent le dohyo proprement dit, ce tertre d'argile sur lequel se déroulent les combats de sumo. Ce sont également les yobidashi qui, avec l'aide de quelques ouvriers, construisent les dohyo d'entraînement de chaque écurie de sumo. Les yobidashi entretiennent le dohyo, mais aussi maintiennent l'ordre autour du dohyo. On oublie souvent qu'ils sont aussi la mémoire du sumo. Si l'on a l'occasion d'en aborder au cours d'une pause, ils se montrent fascinants tant ils sont une mine d'informations.

Si l'on se rend à un basho en début de journée, on ne voit que des jeunes sur le dohyo : des jeunes lutteurs, des jeunes gyoji et des jeunes yobidashi. Mais, assis quelques rangées en arrière, on voit des yobidashi de rang intermédiaire qui surveillent les jeunes. Ce sont eux qui peuvent répondre à vos questions. Certains que j'ai connus il y a une vingtaine d'années en arrivant au début des journées m'ont appris une foule de chose sur le dohyo et ses à-côtés. Le truc réside dans le choix du moment : n'interrompez jamais l'un de ces hommes quand il travaille.

Dans son uniforme de tattsuke-bakama, les pantalons fuseaux s'amincissant en dessous des genoux, le yobidashi a de la classe. Du moins jusqu'à ce qu'il tourne les talons, pour laisser apparaître ce qui le chagrine le plus : son kimono porte une grosse marque publicitaire – pour des beignets de poisson, une assurance vie, une marque de bière – c'est un véritable homme-sandwich. Les plus anciens des yobidashi s'enorgueillissent de déambuler en yukata, un kimono de travail en coton qu'ils se choisissent eux-mêmes, jusqu'à ce qu'arrive pour eux le moment de s'apprêter en tenue de cérémonie.

Le nombre maximum de yobidashi, 45 à l'heure actuelle, était de 38 jusqu'en avril 1993. la raison invoquée en fut que comme il y avait 45 écuries de sumo (49 aujourd'hui), chacune possédant un dohyo d'entraînement nécessitant une réfection trois fois par an, il manquait de yobidashi pour accomplir cette tâche. Bien sûr, chaque écurie a un grand nombre de travailleurs bénévoles, en l'occurrence les apprentis lutteurs. Mais la direction du travail, en particulier pour la confection des cordes de paille qui forment le dohyo lui-même, est la spécialité des yobidashi.
C'est un spectacle très plaisant, peu avant un tournoi à Tokyo, que de se balader autour du Ryogoku et de voir, assis dans la rue en dehors d'une écurie (heya), quelques jeunes yobidashi agrippant les bottes de paille, les emplir de sable, les lier avec des cordes de paille et les frapper avec des bouteilles de bière vides pour les mettre en forme. C'est un travail simple et, au soleil éclatant qu'ils attendent, également chaud et humide.

Mais ils sont des hommes vigoureux et sains. Ceux qui ne sont pas faits pour cette tâche ont démissionné bien avant (le taux d'attrition est élevé la première année, mais quasiment nul après dix ans car alors l'homme est un expert dans son domaine mais ne connaît à peu près rien d'autre).

Mis à part la construction du dohyo et l'appel des combats, quelles sont leurs responsabilités ? Quand il est l'heure de combattre pour les deux divisions majeures, de jeunes yobidashi sont assis aux coins du dohyo et sont chargés des seaux d'eau en cèdre et des paniers de sel ; le yobidashi à droite de votre écran est aussi chargé des enveloppes de primes offertes au cours des combats. Les bannières des annonceurs qui offrent les primes sont aussi portées par de jeunes yobidashi autour du dohyo avant chaque combat. Le modeste pourboire pour cette activité représente un complément non négligeable à leurs revenus ; pendant leurs trois premières années, ils ne perçoivent rien d'autre que leur nourriture. Si un lutteur est blessé et doit être porté hors du dohyo, un yobidashi prend une poignée de sel et la répand à l'endroit où il est tombé, pour le purifier. Si une goutte de sang tombe sur le sol sacré, un yobidashi prend un morceau de papier et la récure, avant d'ajouter une généreuse pincée de sel.

Dans les premières heures de la journée, pas mal de trublions sont assis aux six premiers rangs, qui en réalité appartiennent aux plus importants personnages. Personne n'y voit à redire, tant que ces intrus se comportent correctement. Sur ces sièges, il est interdit de manger, de boire, de fumer, de s'avachir ou de tourner le dos au dohyo. Les enfants, même accompagnés d'un adulte, ne peuvent être assis aux deux premiers rangs, pour leur propre sécurité. Si l'une de ces règles est enfreinte, un yobidashi est dépêché pour avertir le contrevenant.

Le tambour est la plus frappante de leurs activités, si vous me pardonnez le jeu de mot. Chaque jour lors du basho, de 8h00 à 8h30, un jeune yobidashi monte à la tour du tambour et joue. A l'origine, cela était fait pour alerter la populace qu'une belle journée s'annonçait et qu'en conséquence du sumo aurait lieu. Aujourd'hui, c'est simplement fait pour remonter le moral de ceux qui ont fait la queue, souvent bien inutilement, et s'apprêtent à acheter leurs tickets. A la fin de la journée, deux yobidashi montent et jouent pour raccompagner les locaux chez eux.

Renaissance

C'est un peu comme assister à votre propre enterrement. Votre nom est écrit à l'entrée, il y a des tas d'énormes couronnes posées ici et là, dehors comme à l'intérieur. Vous êtes sur votre 31, et des tas de gens, dont vous ne vous souvenez pas pour beaucoup d'entre eux les avoir jamais vus, viennent dire plein de belles choses sur vous. Vos enfants vous apportent d'énormes bouquets de fleurs. Votre femme, habillée d'un kimono tout neuf dont vous voulez surtout ne pas savoir le prix, reste au fond de la salle, le sourire figé, cramponnant un mouchoir au cas ou. Vous restez assis, immobile, pendant plus d'une heure, tandis que des gens vous prennent de petites mèches de votre chevelure, qui finit enfin par être taillée complètement. Vous disparaissez alors pour la faire retailler convenablement, en laissant le sumo se poursuivre sans vous. Mais vous vous sentez bizarrement soulagé, et impatient d'aller vous saouler avec quelques amis quand tout le monde sera parti.

J'ai déjà écrit sur les cérémonies de retraite précédemment, et sur les difficultés à devenir un oyakata, mais je n'avais jamais eu un aperçu du déroulement global, et vu les choses de l'intérieur. Au moment où j'écris (juillet 1996), trois danpatsu-shiki viennent juste de se tenir, et trois autres sont en train d'être organisés, dont celui du très populaire ozeki Kirishima.

Il en est du sumo comme de la vie ordinaire : on y prépare sa retraite quand on va bien, bien avant que les choses ne prennent un tournant négatif. Pour la plupart d'entre nous, préparer ses vieux jours signifie se dégotter un bon investissement ou un fonds de pension. Pour un sumotori qui a réussi, il s'agit de se trouver un myoseki – l'une de 105 franchises de l'Association de Sumo, chacune d'entre elles portant le nom d'un ancien, i.e. le toshiyori-mei. Plus précisément, il s'agit de trouver quelqu'un qui a un myoseki à vendre quand vous en recherchez un et de se mettre d'accord sur le prix. Ou plutôt de se quereller sur le prix, voire les mensualités. A l'heure actuelle, les sommes tournent autour de 100 à 150 millions de yens.

Pour un étranger, cela passe également par l'acquisition de la nationalité japonaise, car on ne peut devenir oyakata que si l'on est Japonais au moment d'annoncer sa retraite. Ce qui explique pourquoi Konishiki se faisait du mauvais sang, il y a maintenant un certain temps, quand sa carrière était à son crépuscule et que sa demande était toujours à l'étude. C'est aussi pour cela qu'Akebono, Musashimaru et le Brésilien Ryudo se sont fait naturaliser à temps, cette année.

La condition officielle pour l'obtention d'un myoseki est là pour mémoire : Avoir effectué un basho au sein de la makuuchi, la division supérieure, ou 20 basho consécutifs, ou encore un total de 26, dans la deuxième division, les juryo. Mais de nos jours, ce qui compte c'est l'argent. Il s'agissait dans le temps de donner au doyen de son écurie – ou d'une écurie proche – une somme d'argent raisonnable, et l'on reprenait son nom à l'heure de sa retraite. Mais, avec de plus en plus de candidats pour un nombre fixe de myoseki, les prix ont explosé, et il n'est pas rare qu'elles soient vendues au plus offrant, en dehors de toute considération de relations inter-écuries ou même d'amitiés anciennes.

Pourquoi une telle frénésie se produit-elle désormais autour des myoseki ? Tout simplement parce que les oyakata atteignent presque tous l'âge de la retraite, voilà la raison. Jusqu'à la Deuxième Guerre Mondiale, l'espérance de vie moyenne des hommes au Japon était inférieure à 50 ans. Les oyakata mourraient à un rythme raisonnable, et leurs veuves transmettaient le myoseki en sachant que le nouvel oyakata s'occuperait d'elles comme de sa propre famille. Cette année, à l'opposé de cette époque, un seul homme (oyakata Kumagatani) a atteint les 65 ans. Dès lors, personne n'atteindra les 65 ans avant 1999, date à laquelle Tatsunami atteindra la barre fatidique. Et celui-ci a déjà désigné son gendre, Asahiyukata, comme son successeur. En l'an 2000, il y aura un nombre exceptionnel de… quatre retraités.

Des lutteurs en activité louent les myoseki que, prévoyants, ils ont acquis à l'avance ; ils peuvent même ainsi payer leurs mensualités grâce à ce biais. Louer un nom peut par ailleurs donner un peu de temps pour trouver un vendeur. C'est ce que fait actuellement Kirishima : il a emprunté à son camarade d'écurie Terao sa part, portant le nom de Shikoroyama, tandis que des négociations acharnées se déroulent en coulisses pour d'autres parts qui apparaîtraient sur le marché. Un vendeur potentiel se trouve être oyakata Michinoku, ex-Hoshiiwato, qui ne dépassa jamais le rang de maegashira 14, dans les bas-fonds de la makuuchi. Lui a eu la chance d'être là au bon endroit et au bon moment, pour récupérer une toute petite écurie sans personne pour prendre la suite du précédent maître. Aujourd'hui, toutefois, il fait état de problèmes pour la maintenir à flots,

financièrement. Il n'a que trois rikishi, ses deux Argentins compris. Et, ne possédant pas de salle d'entraînement, il envoie souvent ses hommes s'entraîner à l'Isutzu-beya de Kirishima. Toutefois, son myoseki, même acquis si difficilement, est d'une valeur non négligeable, et les amis de Kirishima étudient d'autres possibilités.

Bon, admettons que le lutteur actif et en pleine réussite ait acheté son myoseki. Il le loue probablement à quelqu'un d'autre en attendant. Combien de temps reste-t-il alors en activité ? Aussi longtemps qu'il le peut sans se déshonorer en étant relégué au delà d'un certain rang. Ce dernier varie en fonction de la brillance de la carrière du lutteur.

Quand ce jour est atteint, le lutteur et son maître en informent l'Association du Sumo et convoquent une conférence de presse. C'est le coup d'envoi pour d'importants changements. Ses revenus plongent, d'un salaire qui incluait non seulement prix spéciaux, distinctions mais aussi tous les scores positifs de sa carrière, au salaire de base des membres de rang inférieur de la Sumo Kyokai. Le changement le plus visible, toutefois, est le passage immédiat des habits japonais aux habits occidentaux. Un costume d'homme d'affaire paraît bizarre sur un corps de sumotori. Encore plus incongru, le chon-mage, le chignon du sumo, qu'il continue de porter jusqu'au jour de la coupe finale, le danpatsu-shiki, où il perd le mage pour toujours.

L'organisation de l'événement prend en moyenne six mois. Kirishima a annoncé sa retraite au dernier jour du basho d'Osaka, le 24 mars. Sa cérémonie de retraite est prévue pour le 1er février 1997, un temps de latence particulièrement long. La raison est à chercher en partie dans le calendrier d'exploitation du Kokugikan. Les cérémonies de retraite prennent place dans la salle permanente de sumo, le week-end suivant chacun des trois basho organisés à Tokyo (pour ceux qui quittent simplement le sumo, sans devenir oyakata, la cérémonie est tenue dans un hôtel, ou dans le hall souterrain du Kokugikan). Les journées sont accordées en vertu du principe « premier arrivé, premier servi ». le dimanche est le meilleur jour, suivi du samedi. S'il y a un troisième retraité, il doit se contenter du vendredi précédent ou du lundi suivant.

La charge de trouver les sponsors qui assureront le financement des évènements qui marqueront ce « spectacle » appartient au futur retraité lui-même. Tout comme la vente des tickets. Ce n'est pas du sumo, donc pas la peine d'appeler le Kokugikan. Pas plus que son écurie. Dans la pratique, l'épouse du lutteur s'occupe d'une grande partie de l'organisation. Un homme très connu avec pas mal de soutiens vendra l'intégralité des billets des mois avant l'événement. Le tout-venant des lutteurs cherche surtout à vendre au moins le rez-de-chaussée (de riches supporters achètent généralement des rangées entières pour offrir les places à leurs amis ou clients, ce qui fait que nombre des spectateurs n'ont jamais vu de sumo en direct avant cet événement). A l'un des danpatsu les plus récents, les trois quarts des sièges de l'étage étaient vides, alors que des billets étaient disponibles en magasin.

Le programme est peu ou prou toujours identique, même si tous les évènements n'apparaissent pas à chaque cérémonie. On peut compter sur les habituels combats de juryo et de makuuchi, précédés par la cérémonie d'entrée sur le dohyo, car la présence des sekitori est attendue en ces occasions. Mais, s'intercalant entre ces combats, se trouvent une succession de spectacles que l'on voit généralement en tournée mais pas à Tokyo. Pour commencer la journée, un tournoi de makushita pour une petite récompense. Un spectacle qui ravit la foule est le shokkiri, du sumo comique. Un jeune gyoji et deux lutteurs de rang inférieur, généralement un gros et un maigre, s'amusent à faire tout ce qui est interdit : coups de pieds, coups de poings, cracher de l'eau sur l'autre, discuter les décisions de l'arbitre…, et gagnent une petite somme rondelette pour leur spectacle. Il peut y avoir une démonstration de tokoyama (coiffeur des sumotori) avec un sekitori populaire comme modèle. A la fin, le tokoyama rassemble tranquillement ses affaires et s'en va, tandis que la star s'incline bien bas. Un yobidashi en chef fait une démonstration des différents rythmes de tambours sumo, et cinq ou six makushita montent sur le dohyo avec des tabliers de cérémonie empruntés, pour en faire le tour en chantant des jinku, les chants traditionnels du sumo. Celui qui se trouve au centre chante à l'aide d'un micro, tandis que les autres font le tour du dohyo, se contentant de faire les chœurs en s'avançant vers le chanteur, puis en reculant. Un pas en avant, un autre, pieds joints, claquements de mains, un pas en arrière, un autre, un pas à gauche, pieds joints ; et on recommence. A des moments précis, on lance un « *ah, doskoi, doskoi !* », jusqu'à ce que finalement un chanteur spécialement invité ne monte sur le dohyo pour entonner un jinku spécialement composé qui retrace les hauts faits de la carrière du retraité.

C’est une journée plus courte qu’un tournoi traditionnel. De 11h30 à 16h00, en général les portes s’ouvrent à 11h, avec des possibilités de faire des photos ou la chasse aux autographes dans le hall d’entrée. C’est une journée de gala, mais l’atmosphère festive cache mal le fait que, pour l’Homme du Jour, c’est un peu comme assister à son propre enterrement.

Le Gyoji

Ce mois-ci, nous nous intéressons à ces petits (pour la plupart) bonshommes sur le dohyo qui, dans un contraste saisissant avec les hommes à demi-nus qui s'apprêtent à combattre, sont habillés de cotons et de soies ornées, arborent un singulier chapeau noir et portent un éventail de bois chamarré et orné d'un gland (gunbai).

Ce sont les gyoji – les arbitres qui officient sur chaque combat de chaque journée d'un tournoi. En fait, tout combat de sumo est dirigé par un gyoji – que cela soit lors d'un grand tournoi, un tournoi local, une exhibition à l'étranger ou même un sumo parodique !

Penchons-nous sur ce personnage unique et sur ses traditions.



Le devoir principal en même temps que le plus visible du gyoji est de juger les combats qui opposent les rikishi. Après l'annonce par le yobidashi – le héraut – des noms et des côtés, i.e. l'Est ou l'Ouest, des deux hommes qui se font face pour le combat à venir, le gyoji répète leurs noms, appelant pour de bon les rikishi sur le dohyo. Il commence l'exercice de ses responsabilités en prenant une posture traditionnelle face à l'Est, son gunbai également pointé dans cette direction, tout en regardant les rikishi qui effectuent leurs rituels traditionnels d'avant tachiai. Quand le shimpan connu comme le « gardien du temps » lui donne son signal, le gyoji fait face sur le devant (shomen), se tenant entre les deux rikishi, et lève son gunbai bien à plat, vers l'avant. Ceci donne aux lutteurs, tout comme aux spectateurs, le signal que le combat est sur le point d'être lancé. Il annonce « *jikan desu* », « *katta nashi* », « *matta nashi* » ou d'autres phrases (c'est l'heure, il faut y aller, pas de faux départ) qui annoncent le départ officiel du combat. Il doit s'assurer que le choc initial entre les rikishi est parfaitement coordonné. Toutefois, si le gyoji a le sentiment que la charge n'a pas été proprement synchronisée, ou qu'il y a eu un faux départ, il annonce « *matta* » (attendez) et demande aux rikishi de recommencer.

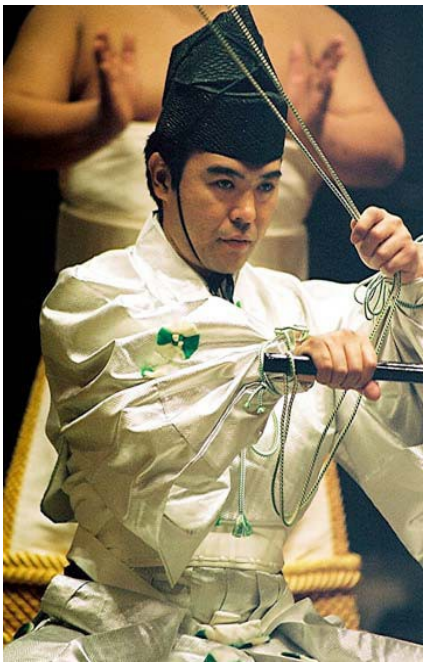
Une fois le contact établi, et le rikishi en plein combat, le gyoji les encourage par une série de cris - « *hakkeyoi* » lors du choc initial, qu'il répète si les combattants sont immobiles, ou « *nokotta, nokotta* » lorsque les deux rikishi sont en mouvement. Quand l'un des deux combattants est désigné vainqueur, le gyoji crie « *shobu ari* » (il y a une victoire) et lève son gunbai dans la direction du côté du vainqueur, est ou ouest. Bien entendu, si le shimpan ou même un autre sekitori attendant de combattre perçoit que le gyoji ait pu rendre un verdict erroné ou douteux, ce verdict peut être confirmé (gunbai-dori) ou infirmé (sashi-chigae), ou déclaré indécis donnant lieu à un nouveau combat (tori-naoshi) après une réunion (mono-ii) des shimpan.

Arbitrer, toutefois, n'est pas le seul devoir du gyoji. Les gyoji « écrivent » le banzuke et le torikumi quotidien dans le style si particulier de la calligraphie du sumo. Ils accompagnent les Anciens en voyage sur les tournées de la Kyokai, et se retrouvent bien souvent en « éclaireurs », s'occupant des transports et tenant les comptes. Commentateurs dans l'enceinte du tournoi, ils sont aussi chargés d'annoncer les combats et kimarite employés sur les haut-parleurs. Ils confirment et enregistrent les résultats des combats quotidiens. Ils sont aussi responsables pour la majeure partie de la paperasse et l'envoi du banzuke à leurs heya respectives et, parfois, à leur ichimon (groupe de heya). En outre, le tate-gyoji préside au dohyo-matsuri, la bénédiction du cercle sacré.

Les gyoji entrent en sumo encore adolescents, au travers d'une candidature auprès d'un oyakata et, après des études consciencieuses – maintien du gunbai, calligraphie du sumo, proclamation des noms de lutteurs – ils commencent leur ascension des huit rangs de gyoji jusqu'à atteindre l'âge de la retraite obligatoire, à 65 ans. La progression des gyoji de grade en grade dépend de la retraite ou de la démission de gyoji de rang plus élevé comme de leur propre compétence. Les appellations de grade sont sensiblement identiques à celles des rikishi, de jonokuchi à sanyaku. Le rang le plus élevé est celui du tate gyoji, toujours appelé Kimura Shonosuke, qui n'arbitre que le dernier combat, suivi du fuku-tate gyoji, Shikimori Inosuke, qui arbitre les deux combats précédents. Tous les gyoji portent l'un des deux « noms de famille » - Kimura (ombre) ou

Shikimori (soleil) – et ils peuvent en changer à de maintes reprises au gré de leur progression.

A chaque basho, la Kyokai octroie une allocation au gyoji pour ses vêtements et accessoires. Il n'est pas rare, cependant, qu'aux plus hauts échelons, les atours et le gunbai souvent offerts au gyoji par des supporters. Certains les reçoivent même en legs de la part de gyoji qui montent dans la hiérarchie !



Le gyoji porte un kimono assez particulier, appelé « shozoku » ou encore « hiratare », qui a l'aspect des courtes robes que portaient les samurai durant l'ère Kamakura, et un couvre-chef de toile laqué, ou « eboshi », qui ressemble peu ou prou à une coiffure de prêtre shinto. Il tient un éventail de bois, le « gunbai ». Le rang d'un gyoji est facilement visible en fonction du type et de la qualité des ornements qu'il porte. Pour les divisions jusqu'aux makushita inclus, le shozoku est en coton et descend jusqu'aux genoux. Des cocardes ornent ses habits et le gyoji est pieds nus. Les gyoji de juryo et au-dessus portent des attributs de soie plus élégants et descendant jusqu'aux cheville, l'épaisseur de la soie variant en fonction de la saison. Pour les juryo, les cocardes sont vertes et blanches et le gyoji est chaussé de tabi (chaussettes à bout fendu). Après une promotion en makuuchi, les cocardes deviennent oranges et blanches. Lorsque le gyoji atteint les rangs des sanyaku, un nouveau changement est opéré, cette fois au profit de l'orange, le gyoji pouvant porter des tabi ou des sandales de corde à ses pieds. Le gyoji fuku-tate porte des cocardes violettes et blanches, le tate gyoji arborant pour sa part des cocardes violettes richement brodées.



Le gunbai, une sorte de lourd éventail de bois qui servait à l'origine aux généraux pour diriger leurs troupes, devient également de plus en plus magnifique à mesure que le rang est élevé, de simple éventail guerrier en bois pour commencer, avec peut-être quelques kanji dessinés, jusqu'à l'utilisation de bois précieux fabuleusement sculptés, parfois incrustés de métal. L'actuel tate gyoji, Kimura Shonosuke, possède un splendide gunbai de bois précieux, subtilement sculpté, appelé Kamakurabori. Certains gunbai, comme celui de Kimura Shonosuke, peuvent se révéler plutôt lourds. Chaque gunbai est orné de glands aux couleurs assorties aux cocardes qu'il porte sur son kimono.

En ce qui concerne le terme même de gyoji, il vient du Zen, dans lequel « gyo » signifie devoirs, action ou conduite, et « ji », qui signifie application des règles. Donc, gyoji signifie « stricte conduite et observance des règles ». Le meilleur exemple en est la tradition qui impose le port, par le tate-gyoji, d'une dague, qui montre qu'il est prêt à assumer la responsabilité ultime au prix de sa vie, s'il venait à se déshonorer sur le dohyo par un jugement erroné.

L'« Amasumo »

Vu les articles sur l'amasumo et l'entretien avec M^me^ Katrina Watts qui apparaissent dans cette édition, je me suis dit qu'il serait peut-être opportun que nous consacrions un moment sur les fondements du sumo amateur international, ou « amasumo », comme l'appellent ses aficionados, et sur les différences essentielles entre le sumo pro et amateur. Comme votre serviteur n'était pas du tout familiarisée avec la pratique amateur de notre sport favori, j'en étais aussi quitte pour des cours de rattrapage, avec pas mal de recherches, et la si précieuse assistance de notre éditeur en chef et d'autres personnes. Bon, voyons donc ce que j'ai pu trouver.

L'amasumo possède de grands points communs avec le sumo professionnel, comme on peut l'escompter. Bien des règles apparaissent identiques ; l'habillement peut être le même – au moins pour les lutteurs – mais pas de manière obligatoire ; et le rôle des juges et des arbitres reste très proche de celui du sport multi-séculaire. Toutefois, la différence la plus marquante est pour moi, en tant que femme, que l'amasumo inclut également le shin-sumo, c.-à-d. le sumo féminin.

Bon, commençons par les règles. Je viens d'écrire que bien des règles *apparaissent* identiques, tout simplement parce que je n'ai pas à ma disposition le recueil exhaustif des règles du sumo professionnel. Et même si j'avais ces règles devant moi, je suis certaine qu'elles seraient de toute manière en japonais et que je n'y comprendrais rien. Au lieu de cela, j'ai basé mes constatations sur ma lecture des règles du sumo amateur, en les comparant avec ce que je peux voir sur les compétitions d'Ozumo en direct, les informations en anglais sur le site de la Nihon Sumo Kyokai, et divers ouvrages écrits sur le sujet. D'autre part, les règles de l'amasumo sont clairement établies par la Fédération Internationale de Sumo. Les règles de base sont assez simples – le combat est donné comme perdu au premier des deux assaillants qui se fait pousser/éjecter/balancer ou bien « placer » en dehors du dohyo, ou qui touche le sol du dohyo avec une partie de son corps autre que la seule plante de ses pieds, ou qui effectue une manœuvre prohibée. On pourrait écrire des tonnes de bouquins sur le sumo amateur, et je ne me targuerai pas de pouvoir disserter sur même une fraction de tous les renseignements disponibles, mais maintenant laissez moi vous citer quelques-unes unes des différences telles qu'elles m'apparaissent.

Une différence majeure et extrêmement importante entre les sumo amateur et professionnel est l'application des règles anti-dopage telles qu'elles sont définies dans le Code Médical du Comité International Olympique. Alors que les accusations d'usage de stéroïdes sont légion sur les forums de sumo, il n'existe aucune politique d'action à ce sujet dans l'Ozumo. A l'inverse, dans le sumo amateur, le code anti-dopage a été adopté par la Fédération Internationale de Sumo (FIS) début 2000, avec pour conséquence que des tests sont pratiqués durant les compétitions comme en dehors. D'ailleurs, durant un championnat très récent, l'un des membres de la Sumo Mailing List avait pour tâche de transporter les – hmmmm – « échantillons » aux zones de contrôle.

A l'inverse de l'Ozumo, l'amasumo comprend des catégories de poids. Les catégories internationales officielles sont les suivantes :

- Poids légers masculins – jusqu'à 85 kg
- Poids moyens masculins – jusqu'à 115 kg
- Poids lourds masculins – plus de 115 kg

- Poids légers féminins – jusqu'à 65 kg
- Poids moyens féminins – jusqu'à 80 kg
- Poids lourds féminins – plus de 80 kg

En outre, il existe des catégories de poids junior – en dessous de 18 ans – qui sont :

- Poids légers – jusqu'à 75 kg
- Poids moyens – jusqu'à 100 kg
- Poids lourds – plus de 100 kg

Il existe enfin une division « Open » sans restriction aucune.

Bon, tout cela s'est révélé très intéressant pour moi. Si ça l'a été également pour vous, vous pouvez faire une petite visite sur le site de la FIS, encore une fois à l'url suivante www.amateursumo.com, pour plus d'informations sur les règles du sumo amateur, les dispositions particulières concernant les Championnats du Monde, les dates et lieux des prochains tournois.

Enfin, bien que cet article ait traité du sumo amateur international, je me dois de signaler un autre excellent site sur le sumo amateur pratiqué aux Etats-Unis, celui de la Californian Sumo Association, www.usasumo.com. J'ai eu le privilège de rencontrer Andrew Freund, directeur de la CSA (et commentateur associé à Konishiki) au cours du Koen de Las Vegas, ainsi que trois des compétiteurs des Championnats Open des Etats-Unis 2005, Doug Cochran et Dan Kalbfleisch, de Californie, et Matt Anderson, de l'Iowa, tous trois poids moyens, qui ont pu me fournir pléthore d'informations sur le sumo amateur aux Etats-Unis. Le CSA accueillera d'ailleurs les prochains Championnats Open des Etats-Unis le 9 avril 2006, tout cela au (où pourrait-on le faire ailleurs ?) Convention Center de Los Angeles.

Le Ryogoku Kokugikan

Le Ryogoku Kokugikan est la Mecque du monde du sumo.

Construit en 1984, il a été inauguré lors de la première journée du Hatsu basho de 1985, qui voyait alors l'actuel Rijicho Kitanoumi, alors yokozuna Kitanoumi, raccrocher son mawashi.

Haut de près de cinquante mètres, le Kokugikan dresse son toit vert sur un terrain ayant autrefois appartenu aux Chemins de fer japonais, au nord de la gare de Ryogoku, dans le quartier Sumida de Tokyo.

Réputé pouvoir résister aux tremblements de terre les plus puissants que peut nous infliger Dame Nature, le stade est prévu pour servir aux réfugiés le moment venu (et bien malheureusement, le conditionnel n'est pas de mise).

Mais le Kokugikan n'est pas uniquement centré sur le sumo, et c'est par cet aspect que nous commençons ce petit tour du propriétaire. Entre les basho, l'infrastructure peut accueillir – et de fait, elle le fait régulièrement – quantité d'autre évènements comme de la lutte japonaise, des concerts, des combats de boxe et même, plus récemment, la soirée de promotion d'un nouveau film dans lequel l'ancien rikishi Mainoumi joue un second rôle – il s'agit là d'un film nécessitant un décor plus « traditionaliste » que les cinémas de Ginza ou Shinjuku.



L'entrée du bâtiment lui-même est située au bout de la rue qui court du nord vers le sud le long de la rivière Sumida et s'achève environ cent mètres au sud du nouveau Kokugikan, à l'opposé d'un ancien stade de sumo – celui qui périt dans les flammes il y a presque un siècle.

Une fois les portes franchies, on entre dans le bâtiment lui-même pour apercevoir dans l'entrée principale diverses représentations du sumo dans la tradition populaire japonaise. Pour les dingues d'histoire, ils y trouveront de tout.

Droit devant se trouve la salle des trophées – bourrée à craquer des récompenses brandies par les vainqueurs de yusho durant les basho, mais bien souvent vide entre ceux-ci. De petits escalators sur la droite et la gauche – juste après la salle des trophées – emmènent les détenteurs de billets du deuxième étage ou ceux n'ayant pas de réservation à leurs places à l'étage, tandis que ceux qui doivent voir le déroulement de la journée depuis les places masu-zeki du rez-de-chaussée peuvent opter pour n'importe laquelle des entrées qui se trouvent le long du couloir qui fait le tour de l'enceinte.

Ce couloir, pas tout à fait circulaire, abrite de nombreuses échoppes et kiosques revendant des souvenirs, des objets d'art et des livres sur le sumo et même, bien entendu, boisson et nourriture pour ceux qui en auraient envie (on peut également trouver les mêmes revendeurs au premier étage, mais les échoppes de souvenirs sont là en nombre limité). Si l'on se promène tout autour, vers la partie du couloir qui se trouve sur la droite quand on pénètre par le hall d'entrée, il est tout à fait possible – probable même – de voir des rikishi de grade varié faire les cent pas ou même en train de voir des membres de leur famille après être sortis de la shitaku-beya par les escaliers qui mènent au couloir. Au petit matin, des foules de spectateurs en quête d'un cliché en gros plan de leur lutteur de haut rang favori s'alignent là, appareil photo prêt à jaillir, dans l'attente de leur arrivée – il faut venir tôt si l'on veut pouvoir avoir une place correcte pour ses clichés cela dit.



Quand on poursuit son chemin le long du couloir, on peut remarquer – immédiatement derrière le bâtiment, mais tout de même accolé à celui ci – l'Ecole de Sumo et l'aire des dohyo d'entraînement (quand c'est ouvert). On y accède par une volée de marches raides. C'est également là l'endroit qui sert de restaurant de fortune lors des honbasho, puisqu'on peut y acheter des bols de chanko pour 200 yens. Rien de bien folichon à cet endroit, seules les photos d'oyakata sur les murs peuvent intéresser les fans de la première heure, car toutes les photos semblent pour le moins anciennes.

Au bout d'un tour presque complet, après être passé devant de nombreuses boutiques et avoir jeté des coups d'œil à l'intérieur par les portes ouvertes, l'on finit par arriver sur la « chaya street » - l'endroit où les « propriétaires » des sièges du stade, dans les temps anciens, préparaient boissons et en-cas qu'ils allaient servir à leurs clients du jour. C'est là une partie toujours très vivante du Kokugikan, restez-y un moment pour profiter des images et des sons – voire même des odeurs – le tout s'animant de plus en plus tout le long de l'après-midi.



Une fois le tour complet effectué, une nouvelle incursion dans le hall d'entrée principal et un regard vers l'escalator emmenant les spectateurs vers le côté ouest du stade (marqué d'un 西) vous fait découvrir une porte plutôt modeste - la porte du Musée du Sumo. L'endroit vaut véritablement le détour. La petite salle de musée – une seule pièce – change sa disposition tous les deux mois, mais présente toujours quelque chose d'intéressant même si l'on ne parle pas le japonais. Portraits d'anciennes gloires, objets en rapport avec le sumo datant d'ères révolues de l'histoire du Japon, on peut même y voir des mage ôtés de la tête de leurs propriétaires, bien que tout cela dépende du thème en cours lors de votre visite. Une question ? Demandez au personnel. Ils ne parlent pas très bien l'anglais, mais ils font des efforts et sont toujours extrêmement plaisants avec des visiteurs non éclairés. Malheureusement les photos ne sont pas autorisées, mais il est des choses qui restent gravées dans la mémoire et ne disparaissent pas de sitôt. (NB : toutes les photos de l'intérieur du Musée se trouvant dans Sumo Fan Magazine ont été prise avec une autorisation spéciale).

Et maintenant, le stade – le lieu de l'action – la raison première de notre présence. Mais... non, pas maintenant. J'ai déjà bien abusé de votre temps – et de mon espace de rédaction – donc revenez faire un tour sur le site en février quand nous traiterons du stade lui-même comme du dohyo sacré – peut-être même avec un quiz pour tester ce que vous avez bien pu retenir de ce que vous avez lu jusqu'ici.

Confectionner la tsuna

Tsunauchi-shiri – la cérémonie de confection de la tsuna. Vous savez tous ce qu'est la tsuna : Cette énorme corde blanche tressée que le yokozuna porte pour effectuer son dohyo-iri, bien sûr.

Vous êtes vous jamais posé la question de savoir comment elle est faite ? Je n'en avais jamais eu une idée jusqu'à ce que je tombe un jour sur le yokozuna, arrêté au coin d'une rue dans son Hummer de l'époque.
« Doko ? » me dit-il. « Où vas-tu ? »
Je lui réponds que je me balade.
« Viens à ma heya. Tsunauchi ».
« Uh ? »
« Heya, heya. Itte »



Ooookay... Je poursuis donc ma route vers la Takasago-beya, persuadée que je vais assister à l'asageiko avant le début de l'Aki basho. Mais ce que je trouve en arrivant, c'est une keikoba vide, partiellement recouverte de tissu bleu. De nombreux journalistes et photographes sont en train de préparer leur matériel. Je demande à l'un des journalistes en langue anglaise la raison de leur présence, ce à quoi il me répond que les garçons de la Takasago et d'autres membres de l'ichimon vont entamer la confection de la ceinture du yokozuna – la tsuna.

Vous imaginez bien combien cela a pu être passionnant, et j'ai assisté depuis à trois cérémonies de ce type, dont deux avec le yokozuna et une hors sa présence. Comme je suis certaine que beaucoup d'entre vous connaissent le processus, je m'efforcerai d'être aussi brève que possible, établissant un résumé des trois séances auxquelles j'ai pu assister pour vous laisser vous concentrer sur la Mine d'Or Photo.



Comme je l'ai déjà dit plus haut, la zone du dohyo est totalement vide à l'exception de la toile bleue qui recouvre l'angle dans lequel se trouve le teppo pour s'étendre en diagonale et recouvrir à peu près la moitié de l'aire d'entraînement. Bientôt, un certain nombre de rikishi, minarai comme sekitori, font leur entrée. Tous les garçons de la Takasago-beya sont là, mais aussi des rikishi de la Hakkaku – certains d'entre eux revêtus de tabliers blancs (en fait ils ont l'air de sortir du restaurant avec leurs serviettes encore coincées dans leurs mawashi) et quelques-uns portent une serviette sur leur mawashi d'entraînement. C'est alors que Minanosato, ganté de blanc, vient apporter trois bandes de tissu de coton blanc brillant. Les rikishi, après avoir enfilé leurs propres gants, se saisissent des bouts de ces bandes de tissu et les attachent au teppo recouvert de tissu, laissant le coton reposer sur la toile. Ce qui suit alors est un exercice de dextérité, de discipline et un travail particulièrement intense, le groupe commençant à tordre et tresser le tissu pour donner ce que vous voyez porter le yokozuna durant son dohyo-iri.



Tiens, une petite histoire – la tsuna rappelle les cordes sacrées, appelées shimenawa, qui sont disposées pour indiquer la présence d'un lieu sacré shinto. Elles sont pratiquement toujours pendues horizontalement, et on les trouve dans les sanctuaires, autour d'arbres sacrés sensés renfermer des « kami » (divinités) ou pendant des torii – les portes qui ouvrent sur un lieu sacré et que l'on trouve aux abords des sanctuaires. Constituant un signe, elles sont généralement faites de paille. Au cours de l'ère Edo, la tsuna vint à être employée par les rikishi de plus haut rang au cours des rituels effectués dans les sanctuaires shinto – les dohyo-iri. En fait, yoko-zuna signifie corde horizontale, ou amarre. On dit que le porteur de la tsuna est considéré

par les dieux comme un homme d'esprit, d'un grand sens moral et doté d'un cœur pur.



De retour à la fabrication – le tissu de la tsuna (apparu après les premières cordes uniquement en paille) était de lin ou en chanvre, mais semble être désormais un coton finement tissé. Chaque bande mesure environ 4,60 mètres et se trouve renforcée à chaque extrémité par un fil épais de couleur blanche. Il semble d'ailleurs que cela ne soit plus du cuivre qui est utilisé, comme cela se faisait dans le passé. Après qu'une portion de tissu soit enroulée autour du teppo, les rikishi de rang inférieur se voient confier la tâche de garder une extrémité parfaitement tendue, tandis que les autres rikishi sont aidés et encouragés par l'oyakata de la Takasago et Jinmaku de la Hakkaku.



La partie la plus épaisse est tressée en premier et rembourrée de coton supplémentaire. Il est difficile de voir précisément tout ce qui se passe, mais avant que j'ai pu comprendre ce qui s'est passé, la section centrale de la tsuna et achevée, et se trouve désormais tout contre le teppo. Trois longues bandes de tissu plus fines sont alors enroulées individuellement et serrées fortement, un rikishi tenant chacune d'entre elles. Après l'achèvement de l'opération jusqu'à pratiquement l'extrémité de chaque bande, le juryo sekitori Oga et le rikishi de makushita Asahimaru vont s'asseoir sur un tatami placé sur la toile, Oga reposant ses pieds sur les épaules d'Asahimaru. Ces deux lutteurs guident alors le tressage de la tsuna de l'arrière, le reste des lutteurs demeurant en deux lignes parallèles pour porter les bandes enroulées, afin de donner à l'ensemble sa forme de corde.

A chaque fois que j'assiste à la cérémonie, c'est Jinmaku oyakata de la Hakkaku – étonnamment mince, mais le teint incroyablement cireux – qui mène l'action d'un sonore « hi, hu mei », les rikishi répondant avec des « soo, ich, ni, san ! », chacun des chants signifiant un, deux, trois. Dans les temps anciens, on trouvait un tambour taiko qui accompagnait la psalmodie, mais bien qu'on puisse voir encore un tambour au coin de l'aire d'observation de la heya, il n'est pas employé lors des cérémonies auxquelles j'assiste. A mesure que le tressage de la tsuna approche de la fin des bandes de tissu, celles ci sont enroulées de plus en plus serrées, et les chants « hi, hu, mei » s'accélèrent jusqu'à l'achèvement du processus. La partie achevée est confiée à un autre rikishi proche du teppo, et l'opération comme les chants reprennent sur l'autre partie de la tsuna après que Jinmaku oyakata et le sandanme Kumago aient rapidement enroulé les trois bandes. De temps à autres, durant le processus, des morceaux de coton sont découpés de la tsuna quand la partie de corde se doit d'être un peu plus fine.





Quand l'ensemble du tressage est achevé, les rikishi soulèvent la tsuna entière d'un bout à l'autre tandis que Jinmaku et deux autres oyakata vérifient le bon équilibre de l'épaisseur de la tsuna. A l'occasion, un rikishi peut se voir demander de tirer encore un peu dessus (pour égaliser les parties, je suppose).

Puis le moment que tout le monde attendait arrive, et Asashoryu fait son entrée pour venir se placer au centre du dohyo. Après que la tsuna est placée autour de sa taille (au-dessus de son kesho mawashi, bien entendu), il se penche sur son tsukebito, Minanosato, tenant en équilibre sur les épaules du jeune rikishi tandis que les autres hommes tournent autour pour bien placer la tsuna autour du torse du yokozuna. Après l'ajustement,

Minanosato place la tsuna dans un drap de coton blanc et l'emporte en dehors du dohyo.

Il existe deux manières de nouer la tsuna dans le dos – l'une est le style Shiranui, qui comporte deux boucles (et malheureusement, semble être affecté d'une malédiction) et l'autre le très populaire style Unryu avec une boucle unique. Ce dernier est adopté par Asashoryu.

Au cas où vous vous demanderiez ce qu'il advient de morceaux qui en sont découpés (vous pouvez les apercevoir dans la section photos), ils sont remis comme porte-bonheur à des amis ou des fans.

Le monde des oyakata

I/ Devenir oyakata

Le mystère du monde des oyakata commence en ce qu'il est troublant de constater l'emploi quasi indifférencié de différents termes en ce qui les concerne, puisqu'on parle souvent aussi bien de Toshiyori (« Ancien »), de Myoseki (« Nom »), de Kabu (« Part ») ou encore de Toshiyori myoseki ou Toshiyori kabu. Le simple fait d'avoir trois mots pour désigner ce qui est peu ou prou la même chose montre clairement que lorsqu'un rikishi prend sa retraite pour devenir un oyakata, les choses ne se résument pas qu'à un simple changement de nom.

Et ces trois éléments sont nécessaires à une bonne compréhension : Toshiyori montre l'aspect hiérarchique. Désormais la personne concernée est un ancien, quelqu'un à qui l'on doit le respect, pour les jeunes – et moins jeunes – deshi. Le Myoseki est l'aspect traditionnel de la fonction de l'oyakata : on choisit un nom dont on peut retracer un historique complet, ces noms sont en nombre limité et on ne peut tout simplement pas conserver le shikona que l'on possédait comme lutteur. Le Kabu, enfin, est lié à l'aspect financier : L'oyakata devient le propriétaire d'une part de l'Association Japonaise de Sumo, et à partir du moment où l'on en est un détenteur, on peut mener un train de vie des plus corrects.

En dehors de la volonté de rendre à la communauté du sumo ce qu'elle a apporté à un lutteur, le fait de devenir oyakata est sans aucun doute un bon moyen d'investir de l'argent et de s'assurer un train de vie tout à fait correct. Beaucoup de rikishi ont, au moment où ils s'arrêtent, combattu pendant plus de la moitié de leur existence, et quand ils quittent les dohyo à 35 ans ou plus, ils en savent un rayon sur ce qu'est le sumo. Bien sûr, leur désir est alors souvent de continuer à pratiquer ce qu'ils ont appris à faire.

Les conditions pour devenir oyakata sont très restrictives. Tout d'abord, il faut être citoyen japonais. Cette règle fut mise en place pour s'assurer qu'aucun étranger ne pourrait devenir oyakata, encore moins devenir un membre exécutif de la Nihon Sumo Kyokai (et partant, de « dénipponiser » le sport national japonais). Malheureusement pour les instigateurs de cette règle, c'est le terme de « citoyen japonais » qui fut employé, laissant donc une porte ouverte à ceux qui acquerraient cette nationalité par naturalisation. L'actuel Azumazeki-oyakata (l'ancien Takamiyama) fut le premier à tirer parti de cette niche, Kyokutenho pourrait bien le suivre prochainement dans cette voie.

Deuxième condition, avoir été sekitori (rikishi salarié). Si l'on n'est parvenu qu'en makushita ou moins, il n'y a aucune chance de devenir un oyakata (on peut toutefois être recruté pour être entraîneur assistant, mais en aucun cas oyakata). Avoir été sekitori est toutefois une condition nécessaire mais pas suffisante. Il faut en outre soit avoir un certain nombre de basho dans son mawashi, ou avoir atteint un certain rang.

- Soit être devenu ozeki ou Yokozuna,
- Soit être devenu sekiwake ou komusubi et avoir effectué au moins un basho à ce rang,
- Soit avoir effectué 20 basho en division makuuchi,
- Soit avoir effectué 30 basho en division juryo et/ou makuuchi.

Troisième point, il faut être le possesseur d'un Toshiyori kabu (« part d'Ancien »), autrement appelé Toshiyori myoseki (« nom d'Ancien »). Ce sont les 105 licences qui dérivent des noms de rikishi du temps jadis. Quand on devient oyakata, on est alors appelé « (nom du kabu)-oyakata ». Il est bien plus facile de posséder un kabu que de satisfaire aux critères précédemment mentionnés. En fait, n'importe qui peut en posséder un. Mais on peut être exclu de l'Association si l'on en vent un à une personne étrangère au sumo (cela arriva me semble-t-il à Wajima, qui mit le sien en gage).

Il y a trois moyens d'entrer en possession d'un kabu : Soit en acheter un, mais les prix peuvent aller très largement au-delà du demi-milliard de yen pour les plus prestigieux et ne sont souvent abordables que parce que l'on a une koenkai en soutien pour récolter les fonds nécessaires à l'achat (dans les années 80, Futagoyama, l'ancien ozeki Takanohana, fit atteindre aux kabu des prix ésotériques en achetant tous azimuts des titres pour ses nombreux deshi). On peut aussi la recevoir en don de la part de son mentor ou d'un autre oyakata. Enfin, on peut l'avoir en héritage de son père ou de son beau-père. Dans le cas de l'héritage, les

critères d'éligibilité sont un tantinet plus accessibles : Soit avoir atteint une fois un rang de sanyaku (même pas besoin d'avoir effectué un basho à ce rang), ou douze basho en makuuchi, ou vingt dans les rangs salariés.

Il n'est même pas nécessaire en soi de posséder un kabu, simplement le droit de l'utiliser. Si un détenteur de kabu n'a pas besoin du sien (parce qu'il est encore en activité, qu'il possède plusieurs kabu ou qu'il est un oyakata atteint par la limite d'âge), on peut employer son kabu s'il consent à le prêter. Cette situation est appelée Karikabu (« location de kabu ») et est révocable sans préavis toutefois, ce qui n'en fait pas la méthode la plus sûre de devenir oyakata. L'emprunt avait été officiellement interdit pendant un temps par la Kyokai, mais après des « acquisitions » de kabu à des prix symboliques, elle a finit par de nouveau être tolérée.

Moyen alternatif de devenir oyakata : Le Ichidai toshiyori (« Ancien de génération unique »). Il permet de poursuivre sa carrière après le retrait des dohyo avec le nom qui était porté comme rikishi. Mis à part le fait d'avoir été un rikishi « d'exception », il n'y a pas de véritable critère pour un Ichidai toshiyori. Jusqu'à maintenant, seuls les très grands yokozuna (ayant remporté vingt yusho et plus) ont été pris en considération, et ils n'ont en général que peu de difficultés à remplir les critères susmentionnés. Quand le possesseur d'un Ichidai toshiyori prend sa retraite, le kabu ne peut être transmis, il disparaît purement et simplement. Il y a actuellement deux détenteurs de tels kabu, Kitanoumi et Takanohana. Un troisième, Taiho, a pris sa retraite par limite d'âge en 2005. Kokonoe (moto-Chiyonofuji) s'en était vu proposer un, mais ayant fait ses armes dans une heya très traditionaliste, il avait décliné l'offre au profit de la voie plus ardue de l'acquisition d'un kabu véritable.

En raison de la rareté des kabu et du caractère souvent soudain de l'arrêt de la compétition par les rikishi, les empêchant d'acquérir à temps un kabu, il existait jusqu'à fin 2006 cinq postes de jun-toshiyori (« jeune ancien »), leur nombre ayant monté un moment jusqu'à dix. Le rikishi, qui devait satisfaire tout de même aux critères de basho et de rang, continuait également sous son nom, mais pour une période de temps limitée : Tout rikishi qui n'était pas devenu yokozuna ou ozeki disposait d'un an (deux précédemment). A la fin de cette période il leur fallait soit détenir un véritable kabu ou se retirer. La règle a été abolie quand la disponibilité de kabu est devenue à nouveau plus normale. La règle parallèle est toujours en vigueur pour les yokozuna et les ozeki, qui disposent respectivement de cinq et trois ans. Mais eux aussi doivent avoir un vrai kabu à la fin de cette période, dans le cas contraire ils ne peuvent poursuivre au sein de l'Association. Les anciens patrons du banzuke n'ont eux jamais occupé les rangs officiels et n'apparaissent dans le banzuke que comme Toshiyori les mieux classés et pas jun-toshiyori.

II/ Les fonctions des oyakata

Une fois devenu oyakata, on peut soit rejoindre une heya et y travailler, ou devenir un Shisho (maître d'une heya – il faut noter que ce terme est également employé dans le sens de « maître », c'est à dire celui qui a recruté et formé un lutteur). Mais tous les oyakata ne peuvent y prétendre. Il faut avoir combattu au moins 25 basho dans les rangs sanyaku ou 60 en division makuuchi pour en fonder une. Les anciens yokozuna ou ozeki peuvent fonder leur propre heya quel que soit le nombre de tournois qu'ils ont disputés, mais ils doivent rester au sein de leur heya au moins un an après leur retrait de la compétition. Cette règle a été introduite en 2006, officiellement face au nombre grandissant d'anciens universitaires pas suffisamment expérimentés dans le sumo pour pouvoir être des patrons au sens plein, officieusement pour réduire le nombre de heya jugé à l'époque trop important. La reprise d'une heya existante restait toutefois soumise à des critères plus souples (à noter que Tamanoi ou Sakaigawa n'auraient pas rempli ces critères…).

Les shisho qui s'approchent de la limite d'âge obligatoire, fixée à 65 ans, échangent en général leur prestigieux kabu avec celui d'un oyakata affilié à la heya. Comme il est toujours d'usage dans le monde du sumo, les échanges, modifications et même acquisitions de kabu se font sur la base du consentement mutuel.

Les rangs des oyakata se composent de dix grades distincts :

Titre	**Fonction**	**Nombre**	**Revenus annuels (2006/07)**
Rijicho	Président	1	20,870,000 Yen
Riji	Directeur exécutif	8 *)	20,870,000 Yen
Kanji/Fukuriji	Directeur	3	18,450,000 Yen
Sodan Yaku	Conseiller	--	15,210,000 Yen
Yakuin Taigu	Membre exécutif	5 **)	15,210,000 Yen
Iin	Membre	--	15,210,000 Yen
Shunin	Officiel	--	13,090,000 Yen
Iin Taigu Toshiyori	Membre equiv. Ancien	--	12,180,000 Yen
Toshiyori	Ancien	--	12,180,000 Yen
Jun Toshiyori ***)	« Jeune Ancien »	max. 5	12,180,000 Yen

Quand aucun nombre n'est précisé, cela signifie qu'il n'y a pas de limite haute ou basse.
* En général neuf, huit actuellement car un Riji, Otake oyakata, a perdu son poste au cours de cette mandature.
** Ce chiffre est variable suivant les époques.
*** Rang supprimé en décembre 2006.

La Rijikai (conseil d'administration) est élue tous les deux ans, autour du premier février des années paires. Détiennent le droit de vote l'ensemble des oyakata, les deux tate-gyoji (chefs-arbitres) Kimura Shonosuke et Shikimori Inosuke et quatre représentants des rikishi en activité. Ils élisent dix Riji et trois Kanji. Les Riji élisent ensuite au sein de leurs rangs le Rijicho. Les élections à la Rijikai sont en général courues d'avance. Par un étrange phénomène, les voix se répartissent à parts égales entre les candidats, et il y a autant de candidats qu'il y a de postes à pourvoir. La véritable compétition est une denrée rare, et si elle vient à se produire, des négociations se tiennent pour s'assurer qu'elle se réduise au strict minimum.

- Le Rijicho est le président du Conseil d'Administration.
- Les Riji sont les chefs des onze départements de la NSK.
- Les Kanji (jusqu'à septembre 2008) ou Fukuriji (depuis octobre 2008) sont les adjoints de certains départements, ils constituent (en compagnie d'un Riji) le Comité de Supervision des shindeshi et forment en compagnie des vingt shimpan (juges) le Comité du Banzuke.
- Les Yakuin Taigu (officiellement : Yakuin Taigu Iin, "Iin exécutifs") sont élus parmi les Iin. Ils ne font pas

officiellement partie de la Rijikai, mais sont seulement des Iin de rang spécial. Certains de ces postes sont en général réservés à d'anciens Riji ou Kanji qui sont proches de la retraite. - Le poste de Sodan Yaku ("conseiller") est réservé aux Rijicho ayant quitté leurs fonctions. Ils ne sont pas plus eux-mêmes membres du Conseil d'Administration.

Les rangs en dessous de Iin sont pour ainsi dire les mêmes : ils sont des oyakata sans positions spéciales au sein de la Kyokai. Leur rang dépend de leur ancienneté de service, de leur score en activité et aussi de la possession (ou non) de leur kabu. Takanohana (Ichidai Toshiyori) fut autorisé à commencer d'emblée au rang de Iin, alors que Tatsutagawa (ancien Minatofuji) ou Otake (ancien Takatoriki) eurent à débuter comme, même si ce dernier était à la tête d'une heya !

Ceux qui sont dans leur période de grâce pour se dénicher un kabu et conservent leur nom de lutteur dans l'intervalle sont systématiquement des Jun Toshiyori. Les oyakata qui ne possèdent pas leur kabu mais ne l'ont qu'en location, sont eux systématiquement Toshiyori. (Note: ceci ne s'applique qu'aux prêts postérieurs à août 2004.) La différence entre ces rangs peut schématiquement être comparée à des rangs universitaires:

· Les Iin sont assimilables à des professeurs titulaires.
· Les Shunin sont alors des professeurs adjoints.
· Les Toshiyori sont les assistants professeurs.
· Les Jun Toshiyori sont alors des post-doctorants (rang aboli en 2006.)

En gros : Ils font peu ou prou la même chose, il n'y a que le salaire qui diffère. Seul les Iin sont éligibles pour les fonctions de shimpan (juge). Les Shimpan Iin ne sont pas listés, dans le banzuke, sur la dernière ligne où tous les oyakata sont, mais sur la colonne du milieu en dessous des gyoji (arbitres).

On trouve enfin un rang intermédiaire aux conditions assez floues.
· Le Iin Taigu Toshiyori ("Iin équivalent Toshiyori").

Actuellement un seul oyakata est à ce rang : Tochiazuma. Il est dans sa période de grâce pour se trouver un kabu à lui (ou plutôt il attend de le trouver à le retraite de son père en 2009). Il a les pouvoirs d'un Iin et est listé en tant que tel sur tous les registres. La seule exception étant sur le banzuke, où il apparaît comme le Toshiyori le mieux classé. Furiwake (ancien Musashimaru) était aussi Iin Taigu Toshiyori, tant que son nom d'oyakata était Musashimaru (durant sa période de grâce de cinq ans). Après qu'il a emprunté le Furiwake-kabu il a été place à la fin de la liste des Toshiyori (comme dernier emprunteur de kabu en date).

Au 30 septembre 2008, deux Riji et un Kanji de la société civile ont été nommés. Leur salaire demeure indéterminé.

La Nihon Sumo Kyokai possède les départements suivants :

- Affaires : Gestion des honbasho et des affaires quotidiennes à Tokyo.
- Projets généraux : Stratégie et planification.
- Éducation : Enseignement sur l'entraînement et les traditions du sumo, publications concernant le sumo-do, etc.
- Information: Relations publiques au Japon et à l'étranger. Supervision de l'enregistrement, de la production et de la diffusion des images.
- Jungyo: Direction des tournées régionales.
- Style de vie : Conseils appropriés sur le mode de vie des membres de la Kyokai.
- Basho régionaux : Direction des hon-basho régionaux d'Osaka, Nagoya, Fukuoka.
- Shimpan: Direction des combats de hon-basho, et établissement du torikumi (Réservé aux Iin.)
- Examen des Shindeshi : Supervision des tests physiques des shindeshi.
- Comité d'Inspection de la Compétition du Sumo (CICS): Organisme qui vise à prévenir, contrôler et réprimer le sumo déloyal lors des hon-basho.
- Musée du Sumo : Recherches sur le sumo, Expositions, stockage d'objets, publications.
- École du Sumo : Locaux pour l'entraînement et l'éducation des rikishi dans les six premiers mois.

Autres titres employés dans la liste ci-après, qui ne sont pas employés stricto sensu par la Kyokai mais sont utilises ici pour clarifier la structure hiérarchique :

•Audit : Les comptables/contrôleurs de la Kyokai.
•Vice-Président Exécutif : Membre exécutif le plus ancien et numéro 2 après le Rijicho, en général chef du Département Finances.
•Vice-Président Honoraire : Second plus ancien membre exécutif au sein de la Rijikai, en général chef du Département Information.

La liste suivante est celle des oyakata avec leurs rangs et leurs affectations.

RIJICHO (CHEF DU CONSEIL D'ADMINISTRATION)	
Musashigawa	Président du Conseil d'administration, Directeur Exécutif.
RIJI (DIRECTEURS EXECUTIFS)	
Isenoumi	Vice-Président Exécutif, Directeur du Département Affaires, Directeur du Département Affaires Générales, Directeur du Département Style de Vie, membre du Comité du Musée, Président du Comité National des Supporters, Président de la Compagnie d'Assurance Santé
Kitanoumi	Directeur de Basho Régional (Osaka)
Oshima	Directeur des Jungyo
Dewanoumi	Directeur de Basho Régional (Fukuoka)
Hanaregoma	Chef des Shimpan, Superviseur des examens des Shindeshi
Tomozuna	Directeur de l'Ecole du Sumo, Président du CICS, Chef du Service de Sécurité, membre du Comité du Musée
Kokonoe	Vice Président Honoraire, chef du Département Information, Chef du Département Éducation, membre du Comité du Musée
Nishonoseki	Directeur de Basho Régional (Nagoya)
FUKURIJI (DIRECTEURS NON-EXECUTIFS/VICE-DIRECTEURS)	
Mihogaseki	Audit, chef adjoint des Shimpan, Superviseur des examens des Shindeshi
Minato	Audit, Chef adjoint des Jungyo, Chef adjoint du Service de Sécurité, Superviseur des examens des Shindeshi
Shiranui	Audit, Chef adjoint des Jungyo, Chef adjoint du Service de Sécurité, Superviseur des examens des Shindeshi
YAKUIN TAIGUI IIN (CADRES SUPERIEURS)	
Takadagawa	Chef adjoint des Jungyo (directeur des contrats)
Takasago	Chef adjoint de l'Ecole du Sumo, Chef adjoint du CICS
Hidenoyama	Chef adjoint Style de Vie
Tamanoi	Chef adjoint Éducation, Chef adjoint Style de Vie
Takanohana	Chef adjoint des Shimpan, Superviseur des examens des Shindeshi
RIJI/KANJI EXTERNES (DIRECTORS EXTERNES /AUDITEURS)	
Ito, Shigeru (Riji)	
Murayama, Hiroyoshi (Riji)	
Yoshino, Jun (Kanji)	

IIN (CADRES MOYENS)	
Magaki	Éducation du Style de vie
Asahiyama	Shimpan, Education
Ikazuchi	Éducation du Style de vie
Kimigahama	Shimpan, Education
Urakaze	Basho Régional (Osaka), Education
Takekuma	Jungyo, Education
Oguruma	Jungyo, Education
Naruto	CICS, Education
Kiyomigata	Basho Régional (Osaka), Education
Iwatomo	Basho Régional (Fukuoka), Education
Kataonami	Education
Nakamura	Shimpan, Education
Oyama	Ecole du Sumo, Éducation (Kimarite), Projets Généraux
Kiriyama	Shimpan, Education
Azumazeki	Education
Matsuchiyama	Accès
Matsugane	Shimpan, Education
Minezaki	Jungyo, Education
Arashio	Education
Shibatayama	Jungyo, Education
Shikihide	Shimpan, Education
Dekiyama	CICS, Education
Kitajin	Jungyo, Education
Isegahama	CICS, Education
Hakkaku	CICS, Education
Yamashina	Projets Généraux, Affaires, Information, Éducation
Kumagatani	Éducation
Chiganoura	Basho Régional (Nagoya)
Onomatsu	Shimpan, Education
Jinmaku	Shimpan, Education
Minatogawa	CICS, Education
Takashima	Education
Kagamiyama	Shimpan, Education

Hanakago	Shimpan, Education
Irumagawa	Education
Izutsu	Shimpan, Education
Tatsutayama	Jungyo, Education
Sakaigawa	Jungyo, Education
Tokiwayama	Basho Régional (Nagoya), Education
Oitekaze	Shimpan, Education
Michinoku	Shimpan, Education
Kasugayama	Shimpan, Education
Nakagawa	Basho Régional (Osaka), Éducation, Accès (Fukuoka)
Tatsunami	Education
Kasugano	Shimpan, Education
Kumegawa	Shimpan, Education
Tagonoura	Shimpan, Education
Takasaki	Shimpan, Education
Katsunoura	Basho Régional (Fukuoka)
Nishikido	Shimpan, Education
Yamahibiki	Education
Fujishima	Shimpan, Education
Tatsutagawa	Education
Shikoroyama	Information (club de presse), Education
Kise	Education
Fujigane	Basho Régional (Osaka), Education
Sendagawa	Jungyo, Education
Otowayama	Education
SHUNIN (CADRES)	
Edagawa	Jungyo, Education
Nakadachi	Ecole du Sumo, Education (Kimarite)
Onoe	Jungyo, Education
Tamagaki	Basho Régional (Fukuoka)
Shiratama	Basho Régional (Fukuoka)
IIN TAIGU TOSHIYORI	
Tochiazuma	Information (club de presse), Education
TOSHIYORI (CADRES SUBALTERNES)	

Otake	Education
Miyagino	Education
Wakamatsu	Basho Régional (Nagoya)
Kabutoyama	Ecole du Sumo, Education (Kimarite)
Yamawake	Education
Sadogatake	Education
Hamakaze	Accès
Tokitsukaze	Education
Hatachiyama	Education
Oshiogawa	Education
Tateyama	Education
TOSHIYORI (CADRES SUBALTERNES) - KARIKABU (KABU EN PRET)	
Nishikijima	Basho Régional (Nagoya)
Tatekawa	Accès
Futagoyama	Ecole du Sumo, Éducation (Kimarite)
Onogawa	Basho Régional (Fukuoka), Accès (Osaka)
Asakayama	Accès
Sekinoto	Education (Kimarite)
Inagawa	Education
Sanoyama	Education
Nishiiwa	Education
Onaruto	Education
Ajigawa	Education
Takenawa	Education
Furiwake	Éducation

III/ L'histoire des kabu

Au moment de la fusion entre les organisations de sumo de Tokyo et Osaka, en 1926, ce sont 105 kabu, comme aujourd'hui, qui composent la Kyokai réunifiée. Ils sont toutefois différents de ceux que nous connaissons de nos jours. Le sumo d'Osaka a connu des jours difficiles jusqu'en 1926, et Tokyo est alors l'organisation la plus puissante et solide, ce qui se reflète alors dans la composition des oyakata de la nouvelle organisation : 88 viennent de Tokyo, contre 17 d'Osaka.

Les 88 kabu du Tokyo-zumo sont définis en 1887, quand l'organisation se constitue, et leur continuité est ensuite sans histoires ou presque. Osaka connaît des successions un peu plus chaotiques avec des kabu qui restent sans titulaires pendant de longues périodes, et beaucoup de kabu d'une génération qui apparaissent et disparaissent. L'un d'entre eux existe au moment de la fusion, celui d'Araiwa, alors président de l'Association de sumo d'Osaka. Il est alors incorporé à la nouvelle Kyokai, mais sa limite de durée restera en vigueur.

Un autre kabu d'Osaka est également limité à son détenteur de l'époque – les deux groupes détenant chacun un Kagamiyama kabu (avec le même kanji 鏡山) et bien que tous deux soient actifs en même temps pendant un moment, seul celui de Tokyo sera autorisé à perdurer. Araiwa et Kagamiyama d'Osaka disparaissent à trois jours d'intervalle en septembre 1929, ce qui fait chuter le nombre de kabu à 103. Les quinze kabu survivants d'Osaka sont : Asahiyama, Edagawa, Iwatomo, Jinmaku, Mihogaseki, Minato, Nakamura, Onaruto, Onogawa, Oshiogawa, Sendagawa, Takadagawa, Takasaki, Takenawa, et Tokitsukaze.

En fait, il y avait cinq kabu de plus à Osaka, mais ils n'ont pas de titulaires au moment de la fusion et sont alors considérés comme abandonnés. La décision est annulée en 1931, mais il faudra attendre 1942 avant qu'ils ne soient officiellement ressuscités. Kitajin, Nishiiwa et Shiranui reprennent sous leurs anciens noms, tandis que les deux restant sont reconstitués sous de nouvelles appellations, car Osaka avait des kabu dénommés Inagawa 猪名川 et Fujishima 藤嶋 (kanji différents mais même prononciation que ceux en usage aujourd'hui à Tokyo), et en raison de l'homophonie pouvant être source de confusion, ils ne peuvent continuer sous ces noms. Inagawa d'Osaka devient alors Ajigawa, et Fujishima devient Oshima.

Dans l'intervalle, un autre changement est venu compliquer encore la situation des kabu. En janvier 1941, tous les yokozuna reçoivent un toshiyori à vie, fait qui est étendu aux yokozuna en activité en mai, ce qui ajoute immédiatement Minanogawa et Futabayama au rang des oyakata, et quelques jours plus tard Haguroyama, au moment de sa promotion. Cela ne dure pas bien longtemps, puisque la décision est annulée 18 mois plus tard, mais les trois kabu ajoutés sont autorisés à perdurer. Ils finissent tous par disparaître, Minanogawa quittant la Kyokai en 1945, Futabayama optant pour le kabu permanent Tokitsukaze la même année, et Haguroyama pour le Tatsunami en 1952.

Un autre nom disparaît en 1951. La famille Negishi était depuis longtemps l'imprimeur officiel du banzuke, et avait une position d'oyakata, et même une éphémère heya, mais elle décide alors d'abandonner le privilège.

Le système de toshiyori à vie pour un yokozuna est ravivé en 1957, et utilisé par Yoshibayama, Kagamisato et Chiyonoyama quand ils se retirent tous de la compétition dans les deux années qui suivent. Mais encore une fois cela ne dure pas longtemps. En août 1959, le système est abandonné au profit de l'actuelle période de grâce de cinq années accordée aux yokozuna pour acquérir un toshiyori permanent. Cette fois, les toshiyori à vie existant ne sont pas épargnés par cet intervalle, et tous le font rapidement, Chiyonoyama changeant pour Kokonoe en septembre, Yoshibayama pour Miyagino en janvier 1960 et Kagamisato pour Kumegawa en février.

Et entre ces modifications mineures, un dernier changement au aux toshiyori permanents s'est déroulé. A l'instar de Negishi, les deux gyoji en chef Kimura Shonosuke et Shikimori Inosuke avaient aussi détenu des positions d'oyakata depuis bien longtemps, mais ce privilège est aboli par la Kyokai en janvier 1959. Depuis, les seuls changements ont été l'introduction du toshiyori à vie pour les dai-yokozuna (premier titulaire Taiho en 1969), la période de grâce de trois ans pour les ozeki retraités depuis 1998 et le système de jun-toshiyori pour les sekitori ne remplissant pas tous les critères (deux ans en 1998, réduit à un an en 2002 et annulé en 2006).

Au final, des 88 kabu de Tokyo, 85 survivent à ce jour, et 20 des 17+5 d'Osaka

Le « nimai-kansatsu »

A partir de 1878, les rikishi, gyoji et oyakata sont contraints de pointer au Bureau Central de la Police afin de recevoir un « Kansatsu » (licence) pour exercer leur profession. La règle est abolie en 1931, mais l'expression demeure dans le vocabulaire de l'Ozumo. Par conséquent, être un « manager en activité » (c'est à dire à la fois un rikishi actif et l'oyakata de la heya) eût requis une double licence, d'où l'origine du terme de « Nimai Kansatsu ».

Il n'y a pas d'incident particulier auquel on puisse rattacher l'abolition de cet usage, mais la Kyokai décide en 1958 qu'un gyoji ne peut être en même temps oyakata (et donc, par extension, qu'un rikishi ne peut pas plus devenir oyakata, même si ce fait n'est pas documenté clairement dans aucun document). Entre 1932 et 1958, on compte 14 cas de « Nimai Kansatsu ». Etant donné qu'il n'y a rien qui statue officiellement l'abolition de cette pratique, il est possible que la Kyokai puisse un jour raviver cette pratique si besoin est, même si cela paraît fort douteux : le passage de témoin entre les deux derniers Sadogatake-oyakata (moto-Kotozakura et moto-Kotonowaka), qui aurait pu justifier un usage très fugace et temporaire de cette pratique, montre qu'elle devrait encore rester aux oubliettes un moment (l'affaire de la Tokitsukaze-beya le prouve tout aussi bien).

Le dernier rikishi à avoir bénéficié d'un « Nimai Kansatsu » fut le yokozuna Tochinishiki en 1959, un an après l'abolition des gyoji-oyakata. En 1959, le shisho de Tochinishiki, Kasugano oyakata (ancien yokozuna Tochigiyama) décéda brusquement, sans avoir eu le temps de donner ses instructions au sujet de l'héritage de sa heya, mais il était évident que le plus gradé des rikishi de la heya, le yokozuna Tochinishiki, eût du reprendre celle-ci. La Kyokai fit par conséquent une exception par respect envers le précédent oyakata et le yokozuna en activité en autorisant le « Nimai Kansatsu » au yokozuna Tochinishiki. Ce dernier se retira en 1960 lors du basho de mai mais jusque là il fut tout à la fois Kasugano oyakata et Tochinishiki.

IV/ Les Rijicho de la NSK

Les premiers rijicho connus de la NSK réunifiée après la fusion avec le sumo d'Osaka (1926) sont des généraux de l'armée ou des amiraux, en général investis dans le mécénat et la protection des arts martiaux traditionnels. On peut citer par exemple Hirose Masanori, ou Isamu Takeshita, qui en dehors de son rôle de président de la Kyokai entre 1939 et 1944, fut l'un des plus ardents promoteurs de l'aikido.

Le yokozuna **Tsunenohana**, en se retirant de la compétition, devient le septième Dewanoumi oyakata, de 1944 à 1957. Il devient surtout peu après le premier ancien rikishi à gouverner le corps constitué de la Nihon Sumo Kyokai (d'autres exemples avaient existé à une époque où les organisations du sumo étaient plus fragmentées). Toutefois, il ne sait pas nécessairement faire la part des choses de l'évolution du sumo après-guerre. Empêtré dans une sombre affaire de corruption (sa femme détenant l'une des plus grosses maisons de thé – ou chaya – qui ont le monopole de la vente des places les plus prestigieuses), sa gestion est mise en cause par une enquête de la Diète japonaise, et il finit par tenter de se suicider par hara-kiri. Il meurt finalement trois ans plus tard, en 1960.

Il est remplacé comme président par Tokitsukaze (moto-Futabayama). **Futabayama** dirige sur la fin de sa carrière le Futabayama-dojo, grâce à une double licence, mais il adopte finalement à son retrait en 1945 le myoseki Tokitsukaze, dont il fait rapidement l'une des heya les plus puissantes de son temps (Kagamisato, Kitabayama, Yutakayama). Sous sa direction, jusqu'à sa mort en 1968, d'importantes réformes sont menées. Un accord est obtenu au terme duquel quarante pour cent du total des tickets seront vendus au public ordinaire sans avoir recours aux maisons de thé qui sont rebaptisées offices des guides et tickets (annai-jo) et regroupées sous la direction de la Compagnie des Services du Sumo. Un institut d'entraînement au sumo est officiellement ouvert en octobre 1957, et tous les lutteurs faisant leur entrée dans le sport sont contraints d'y passer six mois d'études sur des sujets allant de l'histoire du sumo et les traitements médicaux des blessures du sport à la calligraphie et à la lecture des poésies. Le système salarial traditionnel des lutteurs est modifié passant d'un système de bonus périodique à des émoluments mensuels, établissant des salaires fixes pour tous les lutteurs à partir de la division juryo. Une heya indépendante d'arbitres est également établie, et un cinquième tournoi annuel est ajouté à Fukuoka tous les mois de novembre. Le sixième et dernier tournoi annuel est inauguré à Nagoya en juillet 1958. Deux ans plus tard le système d'arbitrage est encore révisé, et à partir de cette époque il devient d'usage pour l'arbitre qui dirige les combats des komusubi, sekiwake, ozeki et yokozuna de porter des tabi blanches (les chaussettes fendues) et des sandales de toile. C'est enfin moto-Futabayama qui institue la retraite obligatoire à 65 ans pour les oyakata et gyoji.

L'ancien maegashira **Dewanohana** et Dewanoumi-oyakata lui succède, pour ce qui est basiquement une période de transition. Il inaugure en passant une méthode de transition des kabu, donnant à sa nomination comme Rijicho son titre prestigieux au yokozuna Sadanoyama, qui prend sa retraite pour lui succéder à la tête de la plus prestigieuse heya. L'ancien shisho devient alors Musashigawa rijicho. Il ne renouvelle pas son mandat aux élections suivantes, et décède en 1987.

Après s'être retiré de la vie active de lutteur et être devenu Kasugano oyakata, **Tochinishiki** forme le yokozuna Tochinoumi et l'ozeki Tochihikari. Il sert durant quatorze années comme président de la Kyokai (le plus long mandat à ce jour), et aide en particulier à bâtir le Ryogoku Kokugikan sans contracter une seule dette (inauguration en 1985). Avec Futagoyama oyakata, son rival Wakanohana durant ses années d'activité (qu'il aide à devenir Rijicho quand les problèmes de diabète le rattrapent), il travaille également d'arrache-pied pour réformer un Ozumo ancré dans ses traditions. Ironie du sort, il travaille en particulier pour qu'il y ait un tachiai digne de ce nom. Lorsqu'il était en activité, il était réputé ne jamais toucher le sol avec ses mains au shikiri. Il décède en 1990 des suites d'une attaque.

Après avoir quitté les dohyo, **Wakanohana** hérite du toshiyori Futagoyama et fonde une nouvelle heya. En tant que Futagoyama oyakata, il développe toute une série de rikishi solides et appréciés, à commencer par Futagodake (plus tard komusubi) et son propre frère (plus tard ozeki) Takanohana, deux yokozuna que sont Takanosato et le second Wakanohana, tout comme le toujours populaire ozeki Wakashimazu. En tant que Directeur des Opérations au sein de la Kyokai, il aide également son rival de toujours, Tochinishiki, devenu Kasugano oyakata, à devenir Président de l'Association. Wakanohana succède ensuite à Tochinishiki, prenant lui-même la charge de Président de la Kyokai, et durant son mandat le Président Futagoyama fait en sorte que les rikishi suivent des procédures de tachiai de manière régulière; on peut encore en voir une survivance

aujourd'hui quand on entend le gyoji dire « Te-o-tsuite » (touchez vos mains) aux deux rikishi.

Le yokozuna **Sadanoyama** reste dans le monde du sumo après son retrait des dohyo, comme maître. Ayant épousé la fille de son ancien shisho, l'ancien maegashira Dewanohana (lui-même ancien Rijicho à la fin des années 60), il devient chef de la prestigieuse Dewanoumi après la cession du kabu par son beau-père. En février 1992, Dewanoumi-oyakata prend la direction de la NSK, choisi plutôt que ses prestigieux contemporains Taiho et Kashiwado, principalement parce qu'il est alors en bien meilleure santé que les deux anciennes gloires. Dewanoumi change en 1996 son toshiyori, à l'instar de ce dont il avait bénéficié des années avant, et devient Sakaigawa rijicho. Il ne se représente pas pour un nouveau mandat en 1998, après qu'il soit apparu qu'il n'a pas les soutiens nécessaires. Il est remplacé par l'ancien ozeki Yutakayama.

L'ancien ozeki **Yutakayama** devient Nishikijima lorsqu'il quitte les dohyo. Quand son shisho Futabayama décède quelques mois plus tard en décembre 1968, c'est l'ancien yokozuna Kagamisato qui prend brièvement les rênes de la heya, mais la veuve de Futabayama demande ensuite à l'ancien ozeki d'assumer la charge. Kagamisato s'en va fonder sa heya et Yutakayama prend le nom de Tokitsukaze en 1969. Il produit ensuite nombre de grands lutteurs, parmi lesquels Kurama, Oshio, Oyutaka, Yutakayama Hiromitsu, Aogiyama et Tokitsuumi. En février 1998, il s'oppose avec succès à Sakaigawa pour la présidence de la NSK, devançant Kitanoumi dans le scrutin. Il reste en charge jusqu'en février 2002, avant de céder le contrôle de la heya à l'ancien komusubi Futatsuryu et de quitter le monde du sumo à 65 ans.

Kitanoumi est à son intai honoré pour ses prouesses (24 yusho, 951 victoires en carrière, 804 victoires en makuuchi) en se voyant offrir un ichidai toshiyori (il est le deuxième après Taiho). Il fonde donc la Kitanoumi-beya, encore l'une des plus grosses heya de l'Ozumo avec un total de 24 lutteurs, dont le très populaire Kitazakura. Il devient finalement Rijicho en 2002, et exerce un mandat marqué par des incidents et des controverses, avec l'homicide d'un jeune lutteur ou les frasques du yokozuna Asashoryu, qu'il est accusé de ne pas gérer avec suffisamment de fermeté. C'est finalement le scandale des rikishi russes et de la marijuana qui a raison de lui, son heyagashira Hakurozan en étant l'un des protagonistes. Le 8 septembre 2008, il démissionne de son mandat, gardant cependant à la demande de ses pairs un poste à la Rijikai.

A sa retraite, le yokozuna **Mienoumi** prend le nom de Musashigawa Oyakata et fonde la Musashigawa-beya en 1981. Il est alors l'un des premiers oyakata à pouvoir effectuer une scission à l'amiable de la Dewanoumi-beya, qui jusqu'alors ne voyait pas ce type d'action d'un très bon œil. En 2000, la Musashigawa-beya est alors l'une des heya les plus puissantes de l'Ozumo, avec un yokozuna, Musashimaru, et trois ozeki, Dejima, Musoyama et Miyabiyama. Il devient alors l'un des riji de la NSK. En 2007, il effectue un kanreki dohyo-iri quelque peu anticipé (ce type de cérémonie est effectuée au soixantième anniversaire des yokozuna) pour marquer le 25ème anniversaire de sa heya. Le 8 septembre 2008, il succède à Kitanoumi à la tête de la NSK, suite aux scandales ayant émaillé la fin de mandat de ce dernier. Personnage à la réputation plus ferme, il tente d'insuffler un souffle nouveau de rigueur. Les résultats de sa politique restent à voir.

IV/ Scandales et anecdotes

L'homme aux myoseki

Il n'est pas rare de voir un oyakata prendre sa retraite avant la limite d'âge de 65 ans. Cette fois-ci, il s'agit de Sanoyama (moto-Wakajishi), retiré donc à l'âge de 48 ans. Rien de particulier à dire sur son temps comme rikishi. Il fut komusubi une fois et disputa 31 tournois en makuuchi avec un score total de 200-262-3. Mais sa carrière d'oyakata fut plus une aventure. En treize années comme oyakata, il n'eût pas moins de onze (!) myoseki. Bien entendu tous ces kabu étaient des emprunts. Quand il se vit reprendre son dixième, il avait déjà donné ses papiers d'admission à la retraite, mais il parvint encore à louer le Sanoyama-kabu. Son retour dans le giron de la Kyokai fut accepté.

Sa chance finit par tourner quand le maegashira Kiraiho de la Takadagawa-beya prit sa retraite. La heya était du même ichimon que Konishiki, le possesseur du Sanoyama-kabu, et le jeune retraité fut donc favorisé.

L'ancien Wakajishi n'appartient plus à la Kyokai, mais au moins a-t-il la première place à un endroit du grand livre des records de l'organisation. Derrière lui suivent l'ancien Onobori et Zaonishiki avec sept kabu chacun. Ce dernier est toujours en activité et peut donc encore en ajouter. Ironie du sort, il fut également Sanoyama. Il est désormais le 16ème Nishikijima.

Janvier 1998: Takadagawa Ante Portas

Les élections de 1998 à la Rijikai ne commencent pas pour ainsi dire sous une bonne étoile. Jusqu'alors existait un usage qui voulait que chacun des cinq ichimon nominait exactement deux candidats, et partant avait deux sièges au conseil d'administration. Avec un Nishonoseki ichimon doté d'un nombre écrasant de rikishi et d'oyakata, l'ichimon nomine alors trois candidats. Qui plus est, Takadagawa (moto-Maenoyama) annonce vouloir se présenter comme "candidat indépendant" sans le soutien de son ichimon Takasago. Au final, on a donc douze candidats pour tout juste dix postes.

Le premier candidat malheureux est Jinmaku (moto-Kitanofuji). Son ichimon Takasago ne compte à cette époque que seize voix, ce qui ne suffit pas pour deux postes. Un partage des votes eût pu avoir comme conséquence une absence totale de représentation pour toute l'ichimon. Une élection intra-ichimon fait de Takasago (moto-Fujinishiki) le seul et unique candidat officiel. L'élection arrive, et il y a toujours onze candidats en lice.

Le résultat est une surprise. La Nishonoseki ichimon voit ses trois candidats élus, au détriment de l'ichimon Tokitsukaze. L'un de leurs deux candidats, Edagawa (moto-Kitabayama), n'est pas réélu. Takadagawa peut rassembler huit voix sur la revendication d'une absence de démocratie dans les structures de la Kyokai. Il se voit donc élu Riji. Suite à l'élection Jinmaku est haigyo (départ définitif). Il interprète en effet le résultat de l'élection comme un manque de soutien envers lui au sein de sa heya. Takadagawa est exclu de la Takasago ichimon. Il semble un moment qu'il va pouvoir rejoindre la Dewanoumi ichimon, mais au final il décide de demeurer un paria. (Nota : Eût-il rejoint la Dewanoumi ichimon, qu'il eût rétabli l'équilibre. Jinmaku appartenait à la Dewanoumi-beya durant ses années de rikishi, mais était parti pour l'ichimon Takasago).

L'élection a un autre grand impact sur la Rijikai. Avec Takadagawa et Magaki (moto-Wakanohana), ce sont deux opposants au Rijicho Sakaigawa (moto-Sadanoyama) et à sa manière de conduire la Kyokai, qui sont élus. L'une de ses vissions était d'abandonner le commerce des kabu et de revenir à la philosophie des temps jadis, quand les kabu étaient transmis de shisho à deshi, sans que l'argent n'entre en ligne de compte. Les deux jeunes oyakata fraîchement élus ont eux investi de grosses sommes d'argent dans leurs kabu, et ne plus pouvoir en retirer quoi que ce soit est tout simplement inacceptable. Sakaigawa doit reconnaître que ses jours comme Rijicho sont finis et il ne se représente pas pour le poste. Tokitsukaze (moto-Yutakayama) et Kitanoumi (Ichidai toshiyori) se présentent alors pour le poste de président. Tokitsukaze, aîné de plus de quinze ans de son rival, reçoit la majorité des votes. Ce résultat peut alors s'interpréter comme un lot de consolation suite à la perte d'un poste de Riji pour l'ichimon. Kitanoumi, bien que défait, sait en outre que le temps joue pour lui. Il sera élu finalement quatre ans plus tard.

Janvier 2002: Elections à la Rijikai... Vous avez dit jouées d'avance ?

Le résultat de la plupart des élections à la Rijikai est identique : il y a tout juste le nombre de candidats pour combler le nombre de postes ouverts, et les votes se répartissent à égales parties entre les candidats. Même les votes cruciaux tendent à se finir sur des nuls.

Cette fois-ci un résultat nul crucial n'est pas assuré. A la fois Kitanoumi (Ichidai toshiyori) et Futagoyama (moto-Takanohana) annoncent se présenter pour le poste de Rijicho, et ni l'un ni l'autre n'est prêt à laisser la place. Mais au final la Kyokai se retrouve à nouveau unie. Après avoir élu les dix candidats au postes de Riji, la décision finale ne vient une nouvelle fois pas dans les urnes. Kitanoumi s'assure la position en offrant le poste de Shimpan bucho (juge en chef) à son rival, en dépit du fait que la tradition veut que cet honneur soit réservé uniquement à d'anciens Yokozuna. Futagoyama, ancien Ozeki, se retire. La tradition de casser la tradition se poursuivra : Kitanoumi donnera cette position à de puissants anciens Ozeki de la Nishonoseki ichimon en 2004 et 2006 également.

Février 2002: Changement de la vieille garde

La gloire de la Takasago-beya s'est alors quelque peu effritée au cours des ans. Après le haigyo de Sanoyama (moto-Konishiki) en 1998, un autre deshi de Takasago (moto-Fujinishiki) passe au premier plan dans la ligne de succession pour le kabu et la heya : Nikishido (moto-Mitoizumi). Il est parvenu au rang de sekiwake à sa meilleure époque. Pendant la maladie de son shisho il a déjà fait fonction d'oyakata par suppléance, et a pu faire passer la heya au travers des fourches caudines des avanies du type de celle d'un sekitori de la heya qui ayant renversé un piéton alors qu'il conduisait une voiture (chose interdite pour un sekitori). Nikishido mérite donc d'autant plus le kabu majeur de son ichimon Takasago.

Mais il y a sa fiancée. C'est une femme plutôt dérangée, qui a menti sur sa famille et son passé. Alors qu'elle dit être orpheline, on se rend compte que non seulement ses deux parents sont en vie, mais qu'elle a déjà été mariée par deux fois et a eu quatre enfants (qu'elle a confié à ses parents). Quand Nikishido annonce ses fiançailles, son passé refait surface, et elle finit par mettre fin à leur relation par l'entremise d'un fax envoyé à la presse.

Nikishido est donc sans grâce éjecté de la course au Takasago-kabu. Le vainqueur en est au final Wakamatsu (moto-Asashio). On spéculera qu'il y a eu beaucoup d'argent en jeu, même si Takasago n'en avait pas vraiment besoin, et eût du donner le kabu à un deshi loyal. Les deux heya fusionnent, et le nouveau Takasago devient le troisième plus puissant oyakata de la Kyokai, après Kitanoumi (Ichidai toshiyori) et Futagoyama (moto-Takanohana). Dix mois plus tard Nikishido fait scission de la Takasago-beya et ouvre sa propre heya dans les anciens locaux de la Takasago, vides depuis la fusion.

Février 2003: Le Juste Prix d'un Kabu

En septembre 2001, pour la première fois dans toute l'histoire de l'Ozumo, un tribunal doit traiter une affaire de kabu. Comme les évènements mettent alors aux prises deux oyakata connus sous le même myoseki, il s seront ici nommés sous les noms de lutteurs qu'ils avaient au cours de leur carrière. Nous avons donc Tatsunami [6] (moto-Haguroyama), retiré par limite d'âge en 1999, et Tatsunami [7] (moto-Asahiyutaka), détenteur actuel du kabu.

Asahiyutaka faisait partie de l'Oshima-beya durant son temps comme rikishi. Il épouse la fille de Haguroyama en 1996. Par conséquent, il n'achète pas un kabu après son retrait de la compétition mais prend l'un des postes de Jun toshiyori. Quand Haguroyama célèbre son 65ème anniversaire, Asahiyutaka hérite du kabu, de la heya et de ses locaux. Il n'y a pas d'argent d'échangé, simplement la promesse orale du gendre qu'il s'occupera de son beau-père retiré. Dès le départ, on raconte que le mariage a été arrangé sans amour ou presque.

En août 2001 Asahiyutaka reçoit les papiers de divorce de son épouse. Le beau-père trahi l'assigne alors en justice et obtient raison en février 2003. Les juges ordonnent à Asahiyutaka de payer la somme de 175

millions de yen à Haguroyama comme compensation pour le Tatsunami-kabu. Les locaux de la heya ne font pas partie du jugement, et Haguroyama poursuit Asahiyutaka pour ceux-ci quelques mois plus tard. Ce sera la première fois, en temps de paix, qu'on assiste à l'évacuation d'une heya.

Cette bataille légale est la première occasion de voir le prix d'un kabu discuté ouvertement. Pour déterminer la somme les juges ont suivi le raisonnement suivant : "[...] la Tatsunami-beya étant l'une des plus prestigieuses, et l'un des autres anciens lutteurs de la heya ayant payé 175 millions de yens pour recevoir un autre titre d'ancien, même si le transfert s'est passé au sein de la cellule familiale, le prix ne doit pas être inférieur à 175 million de yens".

Novembre 2003: Akebono rejoint le K-1

Quand Akebono se retire en janvier 2001 comme yokozuna est (ils sont peu à partir au sommet), il clame alors haut et fort qu'il ne retournera pas à Hawaï mais restera plutôt au sein de l'Azumazeki-beya. Il ne possède pas de kabu, et doit donc occuper une position de Jun toshiyori avant. Avec une période de grâce de cinq années, personne ne voit de difficultés majeures à ce qu'il puisse en dégoter un. D'autant que son shisho Azumazeki (moto-Takamiyama) lui offre de se retirer en 2006 à 61 ans pour lui donner le kabu. Selon ses propres dires, Akebono se voit aussi offrir le Takasago-kabu, mais il refuse la proposition. En le prenant, il serait passé devant son shisho dans la hiérarchie, et il ne le désire pas.

Akebono a des projets radicalement différents. Il devient de plus en plus palpable qu'il n'est plus heureux au sein de la Kyokai. Les tensions entre lui et Azumazeki s'accroissent, et en novembre 2003 Akebono finit par se déclarer haigyo (départ définitif). Destination : le K-1. Raison : Ses enfants doivent pouvoir le voir se battre. Autre point d'attraction : Un million de dollars par combat (il a perdu beaucoup d'argent dans divers projets de spectacle). Chaque combat peut alors porter le titre de "Destruction d'un Mythe". Il regagne finalement un peu de raison, et décide de rejoindre des rings moins risqués. Pour la WWE Wrestlemania 21 il effectue un "Combat de Sumo" face à Big Show, catalogué comme l'homme le plus fort des sports spectacle. Akebono remporte ce combat et regagne le Japon, où il devient l'une des stars du Pro-Wrestling.

Ceux qui en appellent à la disgrâce du rang de yokozuna pour Akebono n'ont qu'en partie raison. Sa carrière post-Kyokai n'est pas franchement digne de celle d'un dai-yokozuna. Mais il n'est pas une disgrâce pour le nom de Akebono, qui n'existe que parce qu'il l'a rendu possible.

Mars 2004: Takanohana contre Akinoshima

Tout de suite après la reprise par Takanohana (Ichidai toshiyori) de la heya de son père Futagoyama (moto-Takanohana), il se produit une bataille qui ne s'était jusqu'alors jamais produite sur le dohyo. Les anciens compères de heya Takanohana et Fujishima (moto-Akinoshima) commencent à s'accuser l'un l'autre de choses diverses. Si leurs rencontres sur le dohyo avaient été aussi intenses, elles seraient sans problèmes devenues les rencontres du siècle. On sait que lorsqu'ils étaient en activité ils n'étaient déjà pas les meilleurs amis du monde. Fujishima avait rejoint la heya un an avant Takanohana et on raconte qu'il était plus que brutal envers les jeunes recrues. D'un autre côté Fujishima n'aimait pas le comportement de Takanohana, en particulier depuis que les deux étaient devenus oyakata : Takanohana a toujours été introverti (à la limite de l'autisme) – mais toujours très conscient de son sumo de génie également. La combinaison de ces deux caractéristiques peut se révéler difficilement supportable parfois.

En Mars 2004, Fujishima – qui a loué son kabu à son shisho Futagoyama (Fujishima s'est toujours référé à lui comme son shisho, même après que Takanohana est devenu maître de la heya) – fait le premier pas en essayant de louer le kabu du récemment retiré Sendagawa (moto-Wakanaruto). Takanohana-oyakata l'apprend par la presse et on peut comprendre qu'il en tire un mécontentement certain. A ce moment, Fujishima est très proche de se voir expulser de la Kyokai. Takanohana réplique en manquant le danpatsu-shiki de Fujishima, officiellement pour un rhume, avant de se rendre à celui de Daizen le lendemain.

Futagoyama, ancien shisho des deux hommes, essaie de s'interposer en médiateur. Dans l'intervalle, Fujishima tente de passer à la Hanakago-beya, mais échoue. En mai, se tient une rencontre entre Futagoyama, Fujishima et le paria Takadagawa (moto-Maenoyama) au Kokugikan, qui met finalement en place les bases d'un changement de heya pour Fujishima. Takanohana ne veut pas signer les papiers du

transfert de heya, toutefois. Après que Fujishima est officiellement devenu Sendagawa le 28 May, il doit encore attendre quatre moi supplémentaires avant que le Rijicho Kitanoumi (Ichidai toshiyori) et Futagoyama aient finalement une conversation à ce sujet.

Au-delà de la quasi-perte d'un combattant indéniablement loyal et d'un revers cinglant pour Takanohana, cette affaire signifie aussi la perte d'un kabu. Futagoyama a dû donner son cher Fujishima-kabu à la Dewanoumi ichimon en échange du Sendagawa-kabu (qui était déjà promis à Musoyama). Enfin, c'est plutôt un retour du kabu après quelques décennies, puisque celui-ci avait été l'un des premiers kabu de l'histoire à faire l'objet d'un échange entre deux ichimon.

Juin 2005 : une nouvelle saga Hanada

30 mai 2005 : Futagoyama (moto-Takanohana) décède d'un cancer de la bouche. Cela fait un moment qu'il était hospitalisé, et sa santé a empiré, en dépit de quelques éparses lueurs d'espoir. Il a toujours été un grand fumeur, et se fera même enterrer avec un paquet de son poison favori, les Mild Seven, ce décès n'est donc pas une surprise. Mais il est plutôt soudain.

Une semaine plus tard, son fils et successeur, Takanohana (Ichidai toshiyori), demande à la Kyokai une réimpression du certificat qui prouve sa possession du Futagoyama-kabu. Un mois auparavant, la heya était à la recherche des certificats pour l'Otowayama-kabu et le Yamahibiki-kabu, et les réimpressions n'avaient pas posé problème. Mais cette fois-ci les choses sont quelque peu différentes. Comme le propriétaire, feu Futagoyama, ne peut à l'évidence témoigner de la possession en personne, la réimpression n'est pas accordée.

Il est évident pour tout le monde que Futagoyama avait donné les trois certificats à une personne de confiance avant d'être hospitalisé. A partir de ce moment, les spéculations vont alors bon train sur l'identité de cette personne. Bientôt, un “suspect” est déniché. Son frère, l'ancien Wakanohana I et précédent Futagoyama. Il ne commente pas les allégations mais entreprend tout ce qu'il peut pour restaurer la paix entre les différents intervenants. Takanohana est seul face à sa mère Noriko, son frère (moto-Wakanohana III), et son ancien do-beya Sendagawa (moto-Akinoshima). Une autre spéculation de la presse à scandales sur les destinées des kabu est que feu Futagoyama a laissé toutes ses possessions à une femme qui s'occupait de lui durant les derniers mois de son existence. La bataille pour l'héritage, estimé à environ un demi-milliard de yen, peut alors commencer.

Quarante jours plus tard les avocats de Wakanohana III et de feu Futagoyama clarifient la situation : quand Wakanohana III a quitté la Kyokai, lui et son père ont alors décidé que le fils qui hériterait de la heya hériterait en outre de tout le reste des possessions en rapport avec le sumo (kabu, bâtiments de la heya, ...). Les certificats de kabu manquants étaient durant tout ce temps entre les mains de l'avocat de feu l'oyakata, afin d'éviter que quelqu'un ne profite de la confusion. Après que les choses se soient tassées, Takanohana se voit réprimander sévèrement par la Kyokai pour avoir lavé son linge sale en public. Quelques mois plus tard, quand Takanohana reprend formellement le kabu que possédait son père, un autre problème mineur intervient encore : On ne peut posséder que deux kabu à la fois, mais Takanohana en détient trois désormais (Takanohana, Futagoyama et Yamahibiki).

Pour corser encore les choses, plusieurs spéculations se font jour dans la presse autour des liens de parenté dans la famille Hanada :

(1) Wakanohana I n'est pas le frère mais le père de Takanohana I. Cette rumeur se base sur le fait que Wakanohana I est de 22 ans l'aîné de son frère. Qui plus est, il avait la réputation d'être un homme à femmes et n'était pas prêt à se marier au moment où est né son frère.
(2) Wakanohana III n'est pas le fils de Takanohana I mais celui de Wakanohana I. La théorie se base sur la farouche opposition de Wakanohana I au mariage de Takanohana I et de Noriko (à cette époque, Waka I est le shisho de Taka I). Cette histoire prend encore plus de saveur si l'on prend en compte de la même manière la rumeur (1)
(3) Takanohana II n'est pas le fils de Takanohana I mais celui de Wajima. Contexte : Wajima est celui qui a mis en présence Takanohana I et Noriko car il les connaissait bien tous les deux. Certains ajouteraient qu'il connaissait Noriko trop bien. Si l'on ajoute les théories (2) et (3), Takanohana II n'a jamais eu d'enfants.

Si toutes ces spéculations étaient vraies, l'héritage pourrait-il à nouveau devenir un gros point d'interrogation ? Pas vraiment. Ces allégations surviennent dès qu'il se passe quelque chose d'importance autour de la famille Hanada, mais elles retournent en sommeil peu après. Cette fois-ci ne fait pas exception à la règle, dès qu'il devient clair que Takanohana II va devenir l'héritier du kabu et de la heya.

Wakanohana I avait donné tous ses biens de Sumo à Takanohana I au moment de la fusion des heya. Par conséquent, qu'ils aient été frères ou père et fils ne change rien. Puis Takanohana I avait accru les richesses de la heya en ajoutant quelques kabu, mais il en redonna un à Wakanohana III à sa retraite. Bientôt Wakanohana III se retira du sumo et le rendit. Encore une fois, le statu quo n'eût pas changé en cas de relations générationnelles différentes entre les deux.

Le pire scénario eût pu être Noriko héritant de l'ensemble (se souvenir qu'elle forma une alliance contre Takanohana II). Mais on peut douter qu'elle eût pu le faire, les biens de sumo de Takanohana I revenant en toute logique au successeur comme shisho : Takanohana II.

Le Torikumi

Le Torikumi, c'est à dire l'établissement des combats quotidiens d'un tournoi de sumo, est établi par le Torikumi Hensei (Arrangement), Comité dont les membres sont également responsables du banzuke du basho à suivre, défini lors d'une réunion qui se tient régulièrement après le tournoi.

Incidemment, les promotions en Juryo, comme Ozeki et comme Yokozuna sont annoncées de manière formelle lors de la réunion du Banzuke Hensei et, pour le cas des Ozeki et Yokozuna, le comité envoie un oyakata (ou deux, en principe de la même ichimon que l'Ozeki ou le Yokozuna promu) qui doit personnellement annoncer la nouvelle au rikishi et à son shisho.

Revenons maintenant au Torikumi Hensei :

Qui

Les combats sont décidés par les membres du Comité du Torikumi Hensei, qui sont en général deux douzaines :

Les membres sont les personnes suivantes :

- 1 Directeur du Département des Shimpan
- Jusqu'à 20 membres de la Division des Shimpan
- 3 Auditeurs (Oyakata élus aux élections de la Rijikai tous les deux ans)

Un gyoji est en outre présent et il tient lieu de greffier pour prendre note des combats, mais sans avoir droit à la parole quant à leur établissement.

Quand
---- --
Pour les jours 1 et 2, les combats sont décidés deux jours avant le début du basho (c'est à dire le vendredi qui précède le basho). A partir de la troisième journée, les combats sont décidés et annoncés la veille de leur tenue.

Makuuchi: Le comité se réunit à 10 heures et le programme complet du lendemain est discuté et décidé. Par conséquent, quand les rikishi de makuuchi arrivent pour leur combat du jour, ils savent en général qui sera leur adversaire du lendemain (sauf pour certains, à l'instar de Takamisakari, qui refuse de connaître le nom de son adversaire avant le jour même du combat, disant que cela lui met trop de pression s'il est au courant la veille).

Juryo: Après la fin des combats du jour en Juryo (à environ 1600), les membres du comité décident des combats du lendemain.

Makushita et en dessous : Comme les lutteurs de makushita et les rikishi des autres division s inférieures n'ont qu'un combat tous les deux jours, les confrontations ne sont décidées qu'après l'achèvement de tous les combats de makushita (à environ 1500) tous les jours pairs (2, 4, 6 etc). Les membres se mettent alors d'accord sur deux journées complètes de makushita et autres divisions de toriteki. Une exception à cela, les journées 13 jusqu'au senshuraku sont toutes décidées à l'achèvement des combats de la douzième journée.

Règles

Tous les rikishi qui n'appartiennent pas à la même heya peuvent s'affronter, à l'exception de ceux qui ont un lien de parenté proche (frères par exemple : Kotozakura/Toyozakura, Roho/Hakurozan), en « hon-wari » (combat en journée ordinaire). Les rikishi de même heya ou ayant un lien de sang peuvent s'affronter lors des kettei-sen du senshuraku.
[en 1962, au jour 12 du Kyushu basho se sont affrontés Shikinohana, ancien juryo 13, et Hasegawa, ancien sekiwake, actuel Hidenoyama oyakata. Le jour même il fut découvert que la sœur aînée de Shikinohana se trouvait être la mère de Hasegawa. Le combat fut annulé et les deux lutteurs considérés kyujo ce jour]

En général les combats sont établis entre rikishi de rangs similaires. Un rikishi du bas de makuuchi peut affronter un joi-jin ou même un ozeki ou un yokozuna s'il est dans la course au yusho, mais ce type de rencontre ne peut être fixé avant au moins le nakabi.

Pour l'ordre, l'est est préférentiel les jours impairs, l'ouest les jours pairs. C'est à dire que s'il y a un M10e-M12o et un M10o-M12e, le premier des deux combats sera le dernier lors du jour impair, le premier lors du jour pair. Le rikishi le mieux classé combat toujours de « son » côté (sauf si le yokozuna Est est absent, auquel cas le yokozuna Ouest prend sa place à l'est pour les combats).

Pour les grades qui comportent plus de deux combattants (particulièrement les ozeki en ce moment, mais cela peut aussi être le cas des komusubi et sekiwake), le schéma classique d'alternance devient une rotation complète. Pour le Kyushu par exemple, Kotooshu aura le dernier combat des ozeki le premier jour en tant que O1e, il sera le premier à combattre le lendemain tandis que son do-beya Kotomitsuki, O1o, sera le dernier, et ainsi de suite jusqu'à leurs affrontements inter-ozeki.

Pour la Makushita et les autres divisions inférieures, les rikishi ayant un score identique sont très souvent appelés à s'affronter.

En fonction de leurs scores, il peut y avoir quelques combats entre rikishi de makuuchi et de juryo, entre juryo et makushita, makushita et sandanme.

S'il y a un rikishi kyujo, les Directeur des Shimpan en informe le comité et la décision du les combats en est modifiée. Dans certains cas, quand un kyujo est annoncé après que le comité a décidé du torikumi du lendemain, ils peuvent se réunir à nouveau pour décider de changer celui-ci. C'est en particulier le cas si un rikishi est en passe de remporter deux succès consécutifs sur fusen.

Pour se voir crédité d'une victoire par fusen, le rikishi doit être présent sur le dohyo, qu'il doit gravir quand le gyoji l'appelle. S'il n'est pas en mesure de le faire, il enregistre une défaite.

Pour répondre à une question de kotononami, et profiter d'un excellent (comme toujours) post de Jonosuke sur SF, voici quelques Questions/Réponses sur le dohyo-iri et ce qui l'environne. Des précisions pourront être ajoutées au fur et à mesure le cas échéant. Pardon par avance pour les éventuelles fautes de frappe de cette trad faite un peu à l'arrache.

Q : Où un tout nouveau yokozuna effectue-t-il son premier dohyo-iri ?
R : Au sanctuaire Meiji Jingu de Tokyo

Q : Le yokozuna est fait-il toujours son entrée du côté est ?
R : Oui

Q : S'il y a plus d'un yokozuna, de quel côté font-ils leur entrée ?
R : Les jours impairs, le yokozuna est entre en premier. Les jours pairs, le premier yokozuna entre de l'ouest.

Q : Quelles sont les formes de dohyo-iri
R : Il y en a deux, Shiranui et Unryu.

Q : Quelles sont les principales différences entre ces deux variantes ?
R : Le Shiranui a deux boucles de nœud à l'arrière de la tsuna, une boucle pour l'Unryu. La seconde différence réside dans le seriagari, la manière dont le yokozuna s'élève lors du dohyo-iri. Dans la forme Shiranui, le yokozuna étend ses deux bras et imprime un mouvement incurvé de bas en haut. Le mouvement est dit offensif. En Unryu, il conserve la main gauche collée au corps tandis que la droite est étendue. La symbolique est offensive et défensive.

Q : Qui est à l'origine de ces variantes ?
R : La forme Shiranui fut dit-on créée par Shiranui Koemon, onzième yokozuna. Unryu Hisakichi est l'inspirateur de l'autre variante, il était le dixième yokozuna. Toutefois, certains maintiennent que la variante Shiranui fut créée par Umegatani Toutaro II, 20° yokozuna, tandis que l'actuel Unryu remonterait à Tachiyama, 22° yokozuna. En fait, il n'y a pas de véritable certitude, mais il se dit que ces formes furent conservées car elles étaient plus gracieuses que les autres formes originelles.

Q : Qui décide de la variante à employer ? La Kyokai conseille-t-elle ou recommande-t-elle quelque forme au nouveau yokozuna ?
R : C'est le nouveau yokozuna et son shisho qui prennent la décision, parfois après consultation de leur environnement professionnel. La Kyokai n'a rien à dire quant à leur décision. Il n'y a pas de forme imposée par les heya ou les ichimon.

Q : Comment se déroule un yokozuna dohyo-iri ?
R : Quatre hommes sont présents dont le yokozuna. Les autres sont le tate-gyoji (gyoji en chef, Shonosuke ou Inosuke), le Tsuyuharai et le Tachimochi.
Le tate-gyoji entre en premier, puis le tsuyuharai, le yokozuna et le tachimochi. Si l'on regarde de front du côté est ou ouest d'un dohyo-iri, les positions du tsuyuharai et du tachimochi sont inversées sur le dohyo.
Quand un yokozuna entre sur le dohyo, il ramène ses mains ensemble, les montre clairement et étend ses bras sur les côtés. Il frappe deux fois ses mains puis se dirige vers le centre du dohyo en faisant trois pas, avant de faire des shiko.
Il continue en étendant ses bras, puis il se relève en suivant le style qu'il a adopté. Il revient ensuite du côté où il est arrivé et répète les mêmes gestuelles qu'au départ.
Il quitte le dohyo après le tsuyuharai. Il est suivi par le tachimochi puis le tate-gyoji. A l'origine le dohyo-iri était effectué seul mais on dit que lors d'un tournoi tenu en l'honneur du Shogun Ieyasu Tokugawa en 1791 les quatrième et cinquième yokozuna Tanikaze et Onogawa jouèrent chacun le rôle de tsuyuharai et de tachimochi, créant la tradition.

Q : Quels sont les rôles des tsuyuharai et tachimochi ?
R : Le tsuyuharai joue le rôle d'ouvreur pour le yokozuna. Il est toujours devant lui. Son origine remonte aux temps anciens du sumo en extérieur. Il était censé essuyer (harai) les gouttes de rosée (tsuyu) de ses mains

pour que le yokozuna ne soit pas mouillé. Il ne porte rien sur lui.
Le tachimochi porte un sabre court enveloppé dans un tissu, de la main droite, et sa main gauche repose sur son genou. Il est censé protéger le yokozuna.
Tous deux sont des rikishi de makuuchi de la heya du yokozuna, mais s'il n'y en a pas, ils peuvent venir de la même ichimon (exception peut être faite à cette règle en cas de dohyo-iri effectué pour une cérémonie d'intai ou toute autre occasion purement formelle dans un temple ou un sanctuaire).
Le tsuyuharai doit être moins bien classé que le tachimochi mais ne peut en aucun cas être juryo ou plus bas.

Q : Quand et où confectionne-t-on la tsuna ?
R : Elle est confectionnée à la heya du yokozuna, ceci trois fois dans l'année, juste avant un honbasho de Tokyo. Le coût en est pris en charge par la Kyokai.

Règles juridiques et normes sociales dans le monde secret du sumo japonais.

Mark D. West

Résumé

Les membres de l'Association Japonaise de Sumo, l'organisation qui régente le sumo professionnel, ont développé un ensemble complexe de règles juridiques formelles et de normes sociales informelles en dehors des limites habituelles de la loi pour structurer et définir leurs relations. L'épicentre de cette structure organisationnelle sont les lois et normes qui gouvernent la possession et le transfert des 105 fameuses parts d'anciens. La structure organisée autour de cet actionnariat optimise la richesse du groupe de deux manières. Tout d'abord, les lois et normes constituantes qui composent ce système d'actionnariat d'anciens tendent à optimiser la richesse globale du groupe. Ensuite, au sein de ce même régime, les choix de l'Association d'appliquer ou non les lois ou de contrevenir aux normes sont basés sur des calculs d'efficacité comparée.

Toute organisation finit par établir des accords qui définissent et structurent les relations entre ses membres. L'organisation qui régit le sumo, la lutte japonaise, n'y fait pas exception. Dans l'Association Japonaise de Sumo (« L'Association », ou « la Firme du sumo »), les relations sont avant tout définies par les lois et normes concernant le transfert des 105 titres de « parts d'anciens » qui sont détenus par les anciens de l'Association. Le régime des parts d'anciens détermine comment et par qui l'Association est gouvernée, le moment auquel un lutteur finit sa carrière active, et la nature de l'existence d'un lutteur après son retrait des dohyo aux environs de la trentaine.

Ces lois et normes des parts d'anciens sont partie intégrante de l'environnement global idiosyncratique de l'Association. En terme d'organisation, l'Association est techniquement une fondation, mais elle a emprunté les qualités des corporations et le partenariat pour créer un modèle unique d'institution qui sert avec efficacité ses propres intérêts. Comme entreprise à but lucratif, l'Association promeut et vend un sport, est en concurrence avec d'autres sports tels que le base-ball et la football, perçoit des revenus et distribue des profits aux investisseurs. Elle a montré à certaines époques de véritables talents pour les affaires, comme quand elle sut négocier avec les chemins de fer japonais perclus de dettes, au début des années 1980, l'achat du terrain sur lequel est situé aujourd'hui le nouveau Stade National de Sumo (Kokugikan). Toutefois, c'est également une entité culturelle liée de par l'histoire à la religion shintô et à l'Empereur et, en tant que telle, chargée d'aussi nobles responsabilités que « l'éducation des jeunes gens et des étudiants ».

L'Association est réputée pour être particulièrement repliée sur elle-même et encline au secret dès lors qu'il s'agit de son organisation et de ses affaires en général. La réaction mentionnée ci-dessous, suite à une simple demande à l'Association, et rapportée par un ancien professeur de droit de l'université de Tokyo, est significative : « un ami écrivain est un jour allé délibérément à l'Association de Sumo et leur a demandé à voir une copie de leur règlement interne. L'Association lui a demandé 'quel est votre but ?' Au final, il n'a rien pu voir ».

La raison d'un tel secret n'est pas difficile à comprendre. Contrôler le flux des informations – négatives telles que les scandales, ou le timing de celles qui sont positives comme les annonces de promotions de grands champions – contribue à préserver l'image positive et la mystique culturelle qui nimbe le sumo. Un manque de transparence de certaines entreprises dans le monde des affaires pourrait amener les consommateurs à imaginer le pire. Mais les racines quelque peu religieuses du sumo créent dans le public une attente du secret. L'Association garde ses portes closes car regarder par leur entrebâillement pourrait gâcher le plaisir, ce qui aboutirait à une chute de l'intérêt du public et au final à une réduction des revenus de l'Association.

Une bonne partie des informations sur lesquelles est basé cet article n'est pas disponible pour le grand public, même au Japon. Je soupçonne n'avoir reçu des documents pertinents et des informations uniquement parce que mes motivations étaient purement académiques, et qu'un chercheur universitaire non-Japonais n'est pas considéré comme une véritable menace. Malgré tout, l'essentiel de mes relations avec des membres de l'Association n'ont pu s'établir que sur la promesse de la confidentialité, et les données m'ont souvent été

transmises petit à petit sans autre forme de procès et sans explications.

En dépit des caprices que manifeste l'Association, elle n'en demeure pas moins une firme au premier sens du terme. On peut facilement la décrire comme un « ensemble de contrats » et en tant que telle est est aisément comparable aux autres firmes. Les firmes qui sont le plus proches de l'Association sont les cabinets d'avocats et les ligues sportives. Comme un cabinet d'avocats, l'Association a un système de promotion « marche ou crève » qui régente le sort d'un lutteur. Mais à la différence des cabinets d'avocats, ce n'est pas l'Association qui a la mainmise totale sur le choix des lutteurs qui peuvent acheter des parts de membres. Au lieu de cela, elle décentralise le processus de sélection pour permettre aux partenaires individuels de choisir leurs successeurs, en se basant sur des contingences réglementaires strictes et sur les lois du marché afin de s'assurer que des membres productifs intègrent la firme et que les rebuts sont laissés de côté.

Parallèlement, à l'instar d'une ligue sportive, l'Association est une coalition de firmes, qui se décompose en un quartier général et en des équipes qui entraînent des compétiteurs individuels. Mais à la différence de la majeure partie des ligues sportives, la direction et les capitaux de l'Association sont très fortement centralisés. Les « équipes » de sumo ne prennent que très peu de décisions par elles-mêmes, et c'est dans l'Association que les participants ont un intérêt, et pas seulement dans leur propre équipe. L'Association se distingue en outre des autres ligues sportives en ce que sa structure de direction et de propriété se compose exclusivement d'anciens joueurs.

Cet article examine la myriade de règles juridiques formelles et de normes sociales informelles que le sumo a développés en dehors du cadre général des lois pour structurer et définir le canevas de ses relations internes. « Règles juridiques formelles » fait référence aux conditions légales et judiciaires de l'Association qui sont clairement approuvées par le Ministère de l'Éducation, qui supervise l'organisation du sumo au sein de la structure gouvernementale. Les normes sociales se définissent comme étant des contraintes sociétales informelles qui ne sont en général pas passibles de la loi.

Dans cet article, je me base sur le régime de règles et de normes afférent à la firme du sumo pour explorer deux champs relativement méconnus de la théorie institutionnelle. Tout d'abord, la plupart des firmes qui ont fait l'objet d'études académiques sont non seulement sous la contrainte de l'héritage culturel et historique occidental, mais aussi de celle des lois par défaut qui régissent presque l'intégralité des systèmes juridiques modernes. On ne s'intéresse en revanche que très peu aux structures internes d'organisation et de motivation que les participants de ces entreprises collectives pourraient négocier s'ils n'étaient pas tenus par ces contraintes. Cet article prend en exemple l'Association – un groupe à des années-lumière de la tradition occidentale et qui a procédé à la négociation de l'organisation de ses structures internes avec une relative indépendance des lois communes – pour défricher cette terre inconnue.

Deuxièmement, les études des règles et normes des groupes à forte unité se sont très largement attardées sur les règles positives et correctives qui régissent les transactions et les sanctions disciplinaires. Cet article se sert de la firme de sumo pour examiner les règles et normes *constitutives* – celles qui déterminent les structures et les relations au sein d'une entreprise – et tente de déterminer à quel point les hypothèses qui s'appliquent aux règles positives et correctives peuvent être aussi valables pour ce qui concerne les règles constitutives.

Le postulat central de cet article est que les membres de la firme de sumo, à l'instar des membres d'autres groupes fortement unis, ont créé au travers du système des parts d'ancien une structure organisationnelle qui maximise la richesse du groupe tout entier. Ce postulat revêt deux aspects. Tout d'abord, les règles légales et les normes sociales que la firme de sumo développe tendent à maximiser la richesse globale du groupe. Ensuite, le choix de la firme de sumo d'appliquer ces règles ou d'y déroger se base, implicitement au moins, sur un calcul d'efficacité comparative. Dans des circonstances ou l'application des règles se révélerait inefficace, les membres de la firme de sumo dérogent au profit des normes sociales légalement inapplicables ou « codifient » ces normes en de nouvelles règles.

Au regard des origines pluri-séculaires du sumo et de son histoire religieuse, des notions largement répandues sur le manque dont ferait preuve le Japon de « conscience légale » et de la perception commune des lutteurs de sumo comme étant des colosses sans éducation, on n'imagine pas spontanément que la maximisation de la richesse du groupe et l'efficacité économique puissent être le but des lutteurs de sumo.

Comme l'a résumé succinctement un lutteur du haut du panier : « On n'est pas payés pour penser ! ». Mais le sumo se bat dans un marché sportif qu'elle partage avec le base-ball, le football et d'autres sports pour se partager les revenus provenant des consommateurs. Comme cet article va le démontrer, il serait étonnant, au regard de ces contraintes économiques, que le sumo ne soit *pas* organisé pour maximiser les richesses.

La première partie présente le sport, ses rites, l'art du sumo ainsi que la structure politique et économique de l'Association. La deuxième partie décrit la structure organisationnelle qui est mise en place par l'entremise du système des parts d'ancien et analyse son efficacité. La troisième partie analyse dans le domaine des parts d'anciens l'application des règles par rapport à l'application des normes.

I/ Qu'est-ce que le sumo ?

A. Sport et rite.

Avant de discuter de ce que le sumo est, il est utile de mettre au clair ce qu'il n'est pas. Le sumo n'est pas nécessairement un sport pour fainéants en surpoids. Les lutteurs moyens de la division reine, en dépit d'un poids moyen de 157 kilos, auraient un ratio de masse graisseuse corporelle de moins de 20%. Chiyonofuji, l'un des lutteurs les plus célèbres de tous les temps, n'avait que 11% de masse graisseuse à son zénith. Cela dit, quand le but est de demeurer sur l'aire de combat, le poids est indéniablement une arme. Certains lutteurs ont mis un poil trop l'accent sur le facteur poids et sont devenus incroyablement obèses, le cas le plus flagrant étant celui du Hawaïen d'origine Konishiki, qui approche les 284 kilos, mais en règle générale un lutteur qui n'est que gras ne connaît pas de succès.

Le sumo est un sport aux règles simples. Le premier lutteur à sortir de l'aire de combat, ou à toucher celle-ci avec autre chose que la seule plante de ses pieds, est déclaré perdant. Il y a 70 prises gagnantes officiellement reconnues, chacune d'entre elles pouvant être classifiées parmi les techniques de poussée, les porter, les projections, ou les crochetages. Certaines actions sont prohibées – mettre les doigts dans les yeux de l'adversaire, tordre les doigts, frapper à l'abdomen, frapper avec les poings fermés, tirer les cheveux, etc – et ont pour conséquence la disqualification immédiate. La plupart des combats durent entre cinq et dix secondes; les plus longues confrontations peuvent tenir plusieurs minutes.

Mais le sumo est bien plus qu'un sport. Le sumo a des liens historiques avec la famille impériale et la religion shintô, et les combats se déroulent selon des rituels antiques. Chaque combat débute avec l'annonce faite par un héraut des noms des deux lutteurs. Les lutteurs pénètrent sur l'aire de combat, et le héraut annonce une nouvelle fois leurs noms. Les lutteurs effectuent alors une série compliquée de rituels parmi lesquels des frappes de pieds au sol (pour chasser les mauvais esprits), le rinçage de leur bouche avec de « l'eau de force » (pour la puissance), des jeter de sel (pour la purification) et des claquements de mains (pour montrer l'absence d'armes). Quand le temps imparti est écoulé, l'arbitre appelle les deux lutteurs au centre du cercle pour le début du combat. Après le combat, l'arbitre pointe son éventail en direction du coin du vainqueur. Les deux lutteurs se saluent en s'inclinant, puis le vaincu quitte le cercle en premier. Le vainqueur s'accroupit devant l'arbitre, fait une gestuelle pour remercier les trois dieux de la création, puis reçoit une enveloppe d'argent de la part de l'arbitre.

Environ sept à neuf cents lutteurs combattent à plein temps au sein de l'Association lors de six tournois annuels d'une durée de quinze jours. Les appariements sont décidés par un comité de l'Association. Les lutteurs des plus hautes divisions combattent chaque jours ; les lutteurs moins bien classés n'ont que sept combats lors d'un tournoi. Le lutteur qui fait le meilleur score de chaque division gagne le tournoi. Si deux ou plus de lutteurs sont à égalité au dernier jour, un barrage se déroule pour déterminer le vainqueur final. Il est rare qu'un lutteur en division reine gagne le tournoi avec moins de douze victoire au total (et donc trois défaites), et les victoires avec un score parfait de 15-0 ne sont pas exceptionnelles.

B. La vie d'un lutteur de sumo.

Le chemin conduisant de l'entrée dans le sumo vers la célébrité est en général long et semé d'embûches. En règle générale, les écoles de sumo repèrent des recrues potentielles qui sont de jeunes garçons d'une quinzaine d'années. Bien qu'un nombre de plus en plus élevé de recrues ont fini leurs études secondaires, quelques-uns ayant même fréquenté les bancs de l'université, la plupart des recrues n'ont en général que le niveau scolaire minimum obligatoire de fin de collège. Jusqu'à ce qu'un lutteur recruté ne décide de se retirer du monde du sumo, son domicile est l'une des cinquante écuries d'entraînement. Les plus importantes peuvent compter jusqu'à quarante lutteurs ; les plus petites, seulement trois ou quatre. Mis à part les lutteurs du haut du panier, tous dorment dans une pièce commune, préparent et mangent ensemble tous leurs repas, et ils ne font que peu de choses en dehors du sumo. L'essentiel de la journée d'un lutteur est pris par l'entraînement – ce qui pour une jeune recrue revient quasiment à s'entraîner à devenir un sac de frappe.

Chaque écurie a une structure sociale qui est peu ou prou assimilable à un foyer familial et à une organisation paramilitaire. L'ancien qui a la charge de l'écurie est invariablement un ancien lutteur, et il assume un rôle de pater familias. Il entraîne et instruit la recrue et lui donne son *shikona*, son nom de lutteur, souvent composé

de caractères qui composaient son propre nom de lutteur en activité. Les lutteurs d'une même écurie ne pouvant s'affronter en combats officiels au cours d'un tournoi, il existe dans celles-ci un certain sens fraternel d'unité et de loyauté.

Mais la heya n'est pas un cadre où tout est rose ; elle est fondée sur une hiérarchie rigide basée sur le rang. A son entrée dans l'écurie, un lutteur se voit assigné au service d'un lutteur plus expérimenté. En théorie, le rôle de l'ancien est d'assister le jeune durant son parcours, mais plus pragmatiquement, la recrue devient une sorte d'esclave personnel. La recrue est aux ordres de son ancien, effectuant des tâches aussi serviles que de frotter le dos de son aîné ou lui laver ses sous-vêtements. Inutile de dire que le jeune trouve là une puissante source de motivation pour avancer dans la hiérarchie.

A l'exception des meilleurs parmi les stars du sumo universitaire, tous les lutteurs entament leur carrière dans la division « pré-sumo » (*maezumō*), qui n'est pas à proprement parler une division au sens formel. Les lutteurs de maezumō combattent trois fois durant la quinzaine du tournoi et sont immédiatement promus à la division supérieure, *jonokuchi*, au tournoi suivant. A partir de ce moment, les promotions et les rétrogradations sont uniquement basées sur le score du lutteur, et décidées par le Comité de l'Association pour les Classements (*Banzuke Henseikai*).

En général, le Comité du Classement promeut les lutteurs avec un score positif et rétrograde ceux qui ont un score négatif. La valeur absolue du différentiel du score d'un lutteur peut revêtir une certaine importance, particulièrement dans les plus hautes divisions, mais en général les promotions, ou plus spécifiquement l'absence de rétrogradation, est largement déterminée par le net final du lutteur, c'est à dire s'il a eu plus ou moins de huit victoires. En conséquence, un lutteur qui a huit victoires ou huit défaites dans un tournoi avant la dernière journée est moins enclin à poursuivre la compétition avec une vigueur identique car sa promotion ou sa rétrogradation est déjà décidée.

Le système a fini par engendrer des rumeurs de truquage de certains combats de sumo. Le fait en soi ne serait pas une surprise totale, en ce que le sumo, dans son histoire et ses rituels et à l'instar du kabuki comme des autres arts traditionnels japonais, tend à être aussi théâtral qu'il peut être compétitif. Mais l'Association dément avec la plus grande vigueur de telles allégations et a par le passé pris des mesures extraordinaires parmi lesquelles des poursuites contre des membres de la Diète (Shintaro Ishihara en 1963) et des actions en justice contre des hebdomadaires (*Shukan Post* en 1996) qui ont allégué des tricheries dans les combats. Dans certaines situations particulièrement controversées, l'Association a émis des réprimandes publiques contre des lutteurs aux performances douteuses, et a lancé des enquêtes internes.

La plus grande tentation de truquage de combats survient au dernier jour d'un tournoi, un lutteur avec sept victoires pour sept défaites étant susceptible de recevoir un petit coup de main (pour finir avec un score de 8-7) d'un adversaire dont la promotion ou la rétrogradation serait déjà entérinée. Pour les douze tournois qui se sont disputés en 1994 et 1995, 78 lutteurs des deux premières divisions étaient à 7-7 avant le dernier jour. Si les combats du dernier jour n'étaient pas truqués, les chances de l'emporter devraient se situer aux environs de 50%. mais selon mes calculs, lors des derniers combats de ces lutteurs à 7-7, 60 lutteurs sur 78, soit 78.9%, l'ont emporté et ainsi enregistré un score positif et évité la rétrogradation. Si l'on excepte les 14 combats dans lesquels deux lutteurs à 7-7 étaient opposés, 53 lutteurs sur 64, soit 82.8%, l'ont emporté. Si cette donnée peut être interprétée comme la démonstration que les lutteurs à 7-7 sont tout simplement plus motivés que les lutteurs dont le sort est d'ores et déjà scellé, il semble raisonnable de penser qu'une partie au moins des combats du dernier jour ne sont pas complètement compétitifs.

Les racines du phénomène sont à chercher dans les règles de promotion, et non chez les lutteurs. Se coucher face à son adversaire peut être un acte raisonné, un lutteur coopératif pouvant se voir rendre la faveur quand il se retrouvera lui-même dans une situation analogue. Bien que quelques commentateurs sportifs aient appelé à une révision du système pour récompenser les lutteurs en fonction de leurs résultats en valeur absolue, des changements dans un avenir proche ne sont pas envisageables. Le système tend à être bénéfique pour l'Association, qui peut plus facilement conserver dans la lumière ses stars populaires génératrices de revenus pour des périodes plus longues, ce qu'elle ne pourrait faire avec un système basé sur la valeur absolue. La plupart de ceux qui s'intéressent aux règles de promotion sont déjà de tels fans qu'un changement des règles n'est pas nécessaires pour conserver leur soutien financier. Si une mauvaise publicité menace l'Association, il est toujours possible pour elle de punir les fautifs individuels et de lancer des

enquêtes pour calmer les acheteurs de tickets jusqu'à ce que la rumeur s'éteigne d'elle-même.

Rumeur ou pas, les lutteurs qui gagnent des combats se voient promus à travers les divisions *jonokuchi, jonidan, sandanme* et *makushita*. Un lutteur particulièrement solide peut effectuer le parcours jusqu'en *makushita* en à peine un an. La plupart des lutteurs n'atteignent jamais la division *makushita*. Mais pour les heureux élus qui persévèrent avec succès, l'étape suivante est la terre promise des *jūryō*, la deuxième plus haute division, qui compte 26 lutteurs. Un lutteur de cette division peut être autorisé à avoir à son service son jeune personnel qui puisse satisfaire ses désirs. Il est autorisé à disposer d'une chambre individuelle, et s'il est marié, il peut emménager en dehors de la *heya*. Chose plus importante, il commence à percevoir un salaire et n'est plus considéré comme un simple « apprenti ».

Le bond suivant, la promotion de la division *jūryō* à la division reine *makuuchi* (ou *makunouchi*) est comparable à la promotion d'un club de National vers la Ligue 1. Les lutteurs de la division *makuuchi* sont sur les couvertures des magazines de sumo, sont interviewés par les médias et peuvent gagner beaucoup d'argent. Au sein de la heya, ils sont traités comme des rois. Mais le voyage ne s'achève pas là, les lutteurs combattant férocement au sein même de cette division. Les dix premiers lutteurs de la division sont la crème de la crème et sont classés, dans l'ordre ascendant, comme *komusubi*, *sekiwake* et *ōzeki*, grades qui sont collectivement connus sous la dénomination des « trois rangs » (*san'yaku*). Tous les lutteurs rêvent d'intégrer ces rangs, ne serait-ce que pour un seul tournoi. Les Anciens qui n'ont pas pu accéder à ces positions quand ils étaient en activité sont voués à demeurer des champions de seconde zone pour le restant de leur seconde carrière dans le sumo.

Au sommet de la pyramide trônent les *yokozuna*, terme généralement traduit par « grand champion ». bien plus qu'un simple rang, la promotion comme *yokozuna* est l'élévation d'un lutteur en tant qu'incarnation vivante du sumo. Il n'y a eu que 27 *yokozuna* depuis la guerre, et seulement 65 depuis la création du titre il y a trois siècles. A la différence des autres rangs, un *yokozuna* ne peut pas être rétrogradé; il est simplement attendu de lui qu'il se retire le jour où ses performances deviennent indignes de son rang. Comme le rang est inamovible, la décision de promouvoir ou non un *ōzeki* au rang de *yokozuna* est prise avec une grande attention et en respectant scrupuleusement les attentes du public en la matière. La recommandation initiale est faite par le Comité de Délibération des *Yokozuna*, un comité créé en 1951 et composé de quinze personnes de la société civile d'importance, dont des universitaires et des capitaines d'industries. Les recommandations du conseils sont en général entérinées mécaniquement par le comité du banzuke au nom de l'Association.

Les revenus dans le monde du sumo sont directement en rapport avec le rang d'un lutteur et ses performances dans le cercle. Les formules pour les calculer sont souvent assez complexes, mais la règle de base est que les lutteurs ne reçoivent qu'un traitement minimal jusqu'à ce qu'il atteigne la division *jūryō* et devienne un véritable professionnel. En d'autres termes, des quelque 800 lutteurs qui combattent actuellement, seuls les 66 premiers sont professionnels. Mais une fois qu'un lutteur atteint la seconde division, il commence à percevoir un salaire, une indemnité de voyage journalière, des primes pour certaines victoires, et d'autres indemnités rattachées à des victoires en combats individuels. Les salaires mensuels de base sont actuellement : *yokozuna,* ¥2,234,000 ($22,340); *ōzeki,* ¥1,859,000 ($18,590); *komusubi et sekiwake,* ¥1,340,000 ($13,400); autres lutteurs de la division reine, ¥1,036,000 ($10,360); lutteurs de seconde division, ¥820,000 ($8,200). Au sommet de la pyramide du sumo, le sport peut être plutôt lucratif ; en 1993, le *yokozuna* Akebono a gagné ¥79,199,250 (environ $800,000), plus de trois fois son salaire de base.

A la fin de sa carrière active sur les dohyo, à environ trente ans, un lutteur doit décider s'il reste dans la firme en tant qu'Ancien ou s'il décide de la quitter et de se chercher un travail dans le monde extérieur. Les lutteurs qui ne restent pas au sein de l'Association comme Anciens deviennent en général entraîneurs amateurs, ouvrent un restaurant ou deviennent lutteurs en lutte pro (catch).

C. L'Association de Sumo

Depuis sa création en 1927, l'Association régit absolument tous les aspects de ce qui touche au sumo professionnel. L'Association comprend environ 1200 personnes, parmi lesquelles les anciens, les lutteurs, les coiffeurs, les annonceurs, les arbitres et les manutentionnaires. Bien que certains lutteurs et arbitres aient en

théorie voix au chapitre dans le processus décisionnel, pour tous les aspects pratiques, les anciens *sont* l'Association, et toute décision revêtant une quelconque importance est soit prise ou approuvée par tout ou partie des propriétaires des 105 parts existantes. Les anciens contrôlent chacun des aspects de l'Association, dont les tournées provinciales, l'assurance maladie, les examens d'entrée pour les nouveaux arrivant, le fonctionnement du musée du sumo, la sécurité et les relations publiques.

Seuls les aspects les plus insignifiants de ces cadres déjà squelettiques sont régis par les lois communes du Code Civil. Formellement, l'Association est une « personne juridique d'intérêt public » à but non lucratif (*kōeiki hōjin*) telle que définie par le Code. En vertu dudit Code, le Statut de l'Association (*kifu kōi,* un document similaire à la charte constitutive d'une société), prévoit dix directeurs (*riji*), trois superviseurs (*kanji*) et divers autres officiels (*yakuin taigu*) qui supervisent les travaux de l'Association.

Le Statut de l'Association, un document négocié de manière privée avec très peu d'influence externe mais toutefois approuvé par le Ministère de l'Éducation, développe sur cette structure simple. Le comité des directeurs est dirigé par son président (*rijichō*), qui officie en tant que représentant de l'Association, à la fois sur le plan légal et face aux médias, et se trouve en général être un ancien *yokozuna*. Tous les membres exécutifs sont impérativement des Anciens. Le Statut définit ensuite un Conseil de Délibération (*hyōgiin kai*), qui est l'instance de décision de l'Association pour tous les sujets autres de ceux qui doivent être votés par le comité directeur. Le Conseil de Délibération est composé des 105 Anciens, de quatre lutteurs et de deux arbitres. Il fait office de pseudo comité des actionnaires et procède tous les deux ans à l'élection des directeurs et superviseurs dans un scrutin qui se tient juste après le tournoi de janvier.

Les lois de l'Association requièrent que les élections soient conduites « dans l'esprit de la voie du sumo, et en toute impartialité, afin de ne perdre ni honneur ni dignité ». La réalité est un tantinet plus complexe, les structures de l'Association étant plus basées sur des normes sociales que sur des lois formelles. Le résultat des élections – en particulier celles des hommes appelés à occuper les puissantes fonctions de directeurs – est décidé à l'avance en fonction d'un système de « camps ». Historiquement, les heya sont regroupées en cinq camps (*ichimon*), ou groupes d'écoles affiliées. Chaque école est associée à un groupe. Bien qu'il n'y ait rien de formel à cela, il est généralement admis que chacun des cinq camps - Dewanoumi, Nishonoseki/Futagoyama, Takasago/Kokonoe, Tokitsukaze, et Tatsunami/Isegahama – aient droit à deux postes de directeurs.

Le système de base du processus décisionnel s'applique non seulement aux élections mais également à presque toutes les décisions significatives de l'Association. En théorie, le Conseil de Délibération a des tâches spécifiques concernant le budget et le parc immobilier de l'Association ; les salaires des Anciens, des lutteurs et des arbitres ; et d'autres sujets du même ordre tels que peut les autoriser le comité directeur. En pratique, le Conseil de Délibération gouverne l'Association conjointement au comité directeur. Les camps prennent en général leurs décisions en bloc, et les 95 membres non-directeurs contrôlent de manière informelle les dix directeurs.

Comme chaque part donne droit à un vote, le pouvoir au sein de l'Association est au moins en partie dépendant du nombre de parts qui sont détenues au sein de chaque camp. Actuellement, bien que cela soit l'ichimon Nishonoseki/Futagoyama qui soit la force dominante sur le cercle de combat, c'est le camp Dewanoumi qui détient le plus de parts. Le président du comité directeur en fait partie, mais le responsable de l'école Futagoyama (actuellement l'école majeure sur le dohyo) détient lui aussi un énorme pouvoir.

L'association se compose de cinquante écoles. Seul les Anciens peuvent ouvrir une école, et ils ne peuvent le faire qu'avec l'autorisation de l'Association. L'Association rétribue les maîtres d'au moins ¥55,000 ($550) en « frais d'entraînement » mensuel par lutteur n'appartenant pas aux deux division supérieures. Des sommes supplémentaires sont allouées pour les lutteurs de haut rang ; un *yokozuna* amène ¥300,000 ($3,000) tous les deux mois. En outre, les maîtres perçoivent des « primes de soutien », des « primes d'entretien de heya », et des « primes d'entraînement », pour l'essentiel basées sur le rang et le nombre de lutteurs au sein de chaque heya. Les plus importantes peuvent percevoir des sommes qui approchent les 100 millions de yens par an. Ce système est une forte incitation pour les Anciens à recruter et à entraîner des lutteurs à succès, assurant que les écoles les plus en réussite soient plus largement récompensées que les autres.

Mais les coûts d'entretien d'une école peuvent être élevés – les factures de nourriture à elles seules peuvent

représenter des milliers d'euros tous les mois. Par conséquent, en sus des fonds reçus de l'Association, un dirigeant d'école cherche et en général trouve des fonds externes – souvent très significatifs – de groupes de soutiens rattachés à l'école (*kōenkai*) et de supporters individuels (*tanimachi*). Chaque école a en général au moins un club de supporters. Les groupes de supporters sont simplement des fans-club assez chers où les membres paient une cotisation en l'échange de relations avec l'école, d'apéritifs en compagnie de leurs lutteurs favoris, et chose plus importante, de sièges bien placés (les tournois sont bien souvent à guichets fermés). Les cotisations peuvent être très coûteuses et représentent une source de revenus substantielle pour une école. Le groupe de soutien Sadogatake de Kyushu (un groupe moyen), par exemple, demande à ses membres ordinaires une cotisation annuelle de ¥20,000 ($200), et à ses membres spéciaux une cotisation de ¥30,000 ($300). Les 3000 membres du groupe peuvent générer un revenu annuel d'au moins ¥60 millions ($600000) pour la Sadogatake et ses lutteurs rien qu'en cotisations.

Beaucoup d'écoles ou de lutteurs individuels ont également des supporters très riches qui leur font des donations très importantes. Bien que les transactions les plus significatives soient tenues secrètes, certaines relations sont assez bien documentées. La Futagoyama, qui vient tout juste de s'agrandir, aurait été créée (au travers d'une fusion en 1994 avec l'école Fujishima qui appartenait au même camp) avec l'aide d'une contribution de 500 millions de yens donnée par le chef d'une secte bouddhiste. Des informations potentiellement plus fiables peuvent être recueillies auprès des autorités fiscales japonaises, qui établissent qu'en 1995 le maître de la Futagoyama, son épouse et ses deux lutteurs de fils ont déboursé 190 millions de yens en impôts sur la base d'un revenu cumulé de 430 millions de yens.

Les plus petites transactions avec les mécènes sont plus visibles, ceux-ci glissant bien souvent quelque 20000 yens pour une photo en leur compagnie ou un repas à leur table. Un lutteur partage bien souvent ce type de revenus avec son maître. De telles récompenses financières assurent un flot incessant d'anciens qui sont prêts à assumer les responsabilités de maîtres d'école de sumo.

II/ Le système des parts d'Anciens

A. Le problème

Toutes les firmes ont à faire face au problème de savoir utiliser les personnels pour maximiser les revenus. Dans la firme du sumo, le problème spécifique est de trouver le moyen de conserver dans le sport les personnes les mieux à même d'optimiser les revenus de l'Association. Pour deux raisons, les personnes les plus adaptées pour augmenter les revenus sont les lutteurs retraités. Tout d'abord, à l'instar des courtiers en diamants de Bernstein qui sont liés par leur héritage judaïque, les Anciens, en vertu de leur éducation commune au sein des heya, ont un degré d'homogénéité qui leur permet de choisir et de mettre en application des lois qui maximisent la richesse du groupe. Ils possèdent en outre une connaissance interne profonde des mécanismes de l'Association et sont les mieux à même de poursuivre en tant que dirigeants et propriétaires.

Ensuite, les lutteurs populaires retraités sont très désirés pour continuer dans le sport où ils répondent aux attentes très fortes à la fois des fans et des jeunes recrues qui souhaitent s'entraîner avec les superstars. Les Anciens sont extrêmement visibles. Bien que les nouvelles recrues potentiellement productrices de revenus et les fans de la première heure ne connaissent pas tous nécessairement un Ancien par son titre d'ancien, ils le connaissent souvent par le nom qu'il portait quand il était en activité. Cette visibilité sert aussi aux Anciens qui sont alors des ambassadeurs économiques de l'Association et conservent la compétitivité de ce sport sur le marché.

Que cela soit des ex-lutteurs qui soient les mieux à même de maximiser les revenus n'est pas une évidence. En général, les ligues sportives sont la propriété d'extérieurs, pas d'anciens compétiteurs. L'une des raisons à ce phénomène est qu'en général les droits d'entrée dans les ligues sportives conventionnelles sont en général prohibitifs. La valeur estimée de la franchise la moins chère en NBA et de 88 millions de dollars (Los Angeles Clippers) ; la valeur moyenne d'une franchise est de l'ordre de 127 millions. Un ex-joueur particulièrement riche peut acheter une part minoritaire, mais même une participation à hauteur de un pour cent (qui confère au joueur une influence quasi nulle) peut valoir jusqu'à deux millions de dollars. En l'absence de ces contraintes capitalistiques, la NBA, elle aussi, pourrait être dominée par d'anciens joueurs.

Les ligues sportives conventionnelles sont en général également dirigées non par des anciens joueurs mais par des extérieurs. Les patrons de ligues sportives sont en général des hommes d'affaires ou des avocats choisis par les propriétaires. En théorie, les ex-lutteurs propriétaires de l'Association pourraient en faire de même. Mais au sein de l'Association, ceux-ci ont bâti des relations de confiance au cours des années, depuis leur adolescence. Eu égard à l'importance de la culture du secret au sein de l'Association, il est tout simplement trop coûteux de déterminer le degré de confiance pouvant être accordé à un extérieur et de pouvoir le former convenablement aux us de l'Association, par rapport à l'auto-gouvernance.

Enfin, la plupart des ligues professionnelles sportives ne se basent pas sur les joueurs retraités pour maintenir à un haut niveau la popularité du sport, préférant pour cela les joueurs eux-mêmes qui donnent des interviews ou apparaissent dans des clips publicitaires. Mais en raison des racines religieuses et culturelles du sumo, le public considère qu'il est indigne pour les lutteurs de prendre part à de telles manifestations. Ces contraintes ont amené la firme du sumo à structurer son management et sa propriété de manière différente des ligues sportives conventionnelles. Dans le jargon de l'économie des coûts de transactions, la firme de sumo a aligné sa structure de gouvernance avec ses transactions internes d'une manière discriminante qui permet de maximiser la richesse potentielle.

B. La solution : les parts d'Anciens.

Le sumo n'a pas toujours été le sport national quasi-officiel du Japon. Au XVII^{ème} siècle, le sumo était une source constante de troubles pour le gouvernement du shogunat japonais. A cette époque le sumo était complètement dépourvu d'organisation, et les tournois en province entraînaient bien souvent des paris et des bagarres entre spectateurs. Inquiet de cette situation fort gênante, le shogunat lançait des mesures d'interdiction régulières contre le sumo.

Mais il n'y avait que peu de loisirs disponibles au XVII^{ème} siècle, et en dépit des interdictions, les citadins blasés souhaitaient voir du sumo comme alternative aux représentations théâtrales. A partir de 1684, le shogunat commence à autoriser occasionnellement la tenue de tournois de sumo comme manifestations caritatives, les profits étant reversés pour la construction de temples ou de sanctuaires, ou toute autre cause jugée bonne. De tels tournois ne pouvaient se dérouler qu'avec l'assentiment express du shogunat. Pour obtenir une telle permission, le responsable devait adresser une requête en bonne et due forme au shogunat. A mesure que le sumo gagne en respectabilité au XVIII^{ème} siècle, des lutteurs retraités commencent à envoyer ces requêtes au shogunat aux noms sous lesquels ils ont combattu lorsqu'ils étaient en activité. Ces anciens lutteurs sont les premiers Anciens.

Fin XIX^{ème}, le système des parts d'Anciens s'est figé, et l'Association de Sumo de Tokyo compte alors 88 Anciens. Chaque part est désormais dotée d'un nom bien spécifique en l'honneur d'un précédent titulaire, et un ancien qui acquiert une part prend alors le nom qui s'y rattache. Lorsque l'Association de Sumo de Tokyo fusionne avec celle d'Osaka en 1927, les 17 parts d'Osaka sont rattachées aux 88 de Tokyo, pour créer l'actuel système à 105. l'Association conserve une liste des 105 noms, et seuls les lutteurs retraités éligibles sont autorisés à détenir les parts (un certificat papier comparable à un titre d'action) auxquelles ces noms sont rattachés.

Hormis quelques postes subalternes et d'assistants entraîneurs, pour un lutteur qui souhaite rester au sein de l'Association après son arrêt de la compétition, il est nécessaire d'acquérir l'une des 105 parts et de devenir un Ancien (et prendre le nom qui va avec) au moment de se retraite. Un Ancien peut détenir plus d'une part au cours de sa carrière. Les Anciens peuvent s'échanger des parts, et ils le font en général pour s'affilier avec une école spécifique ou pour devenir un maître de confrérie. Un lutteur ne peut quitter l'Association et y revenir plus tard (comme lutteur ou comme Ancien).

Les règles d'obtention d'une part d'Ancien sont assez claires et basiques. Pour être éligible à l'achat d'une part, un lutteur doit être apparu dans la plus haute division *makuuchi* pendant un tournoi ou être apparu en seconde division *jūryō* pendant vingt tournois consécutifs ou pour un total de vingt-cinq tournois. A tout moment, il n'y a qu'environ cinquante lutteurs sur sept à neuf cents qui remplissent ces conditions. Conserver un haut niveau de sélectivité contribue à assurer que seuls les lutteurs les plus connus ne puissent avoir l'opportunité de devenir Anciens.

Une exception au système général de conditions concerne plus spécifiquement les parts rattachées à une école proprement dite, c'est à dire les parts appartenant aux quelque cinquante maître et portant le nom de l'école (tous les autres anciens sont rattachés aux écoles en tant qu'entraîneurs). Beaucoup d'écoles ont des histoires très anciennes et ont développé des techniques d'entraînement qui leur sont propres. Il pourrait s'avérer inefficace qu'un extérieur n'ayant aucune connaissance des règles de fonctionnement interne propres à l'école ne la reprenne comme maître. Pour remédier à ce problème potentiel, l'Association a établi que si le comité directeur l'approuve, un ancien maître de confrérie peut transmettre sa part à un lutteur (de sa propre école) qui n'aurait combattu qu'un seul tournoi en seconde division.

Les règles et lois de l'Association imposent plusieurs restrictions aux transferts de parts. Tout d'abord, les parts ne peuvent être transmises ou même prêtées à des lutteurs qui ne répondent pas aux critères sus-mentionnés, pour s'assurer une fois de plus que seuls les plus forts ne survivent. Ensuite, la part d'un Ancien décédé revient au sein de l'Association si celle-ci n'est pas transférée dans les cinq ans après sa disparition ou de sa retraite du monde du sumo. Cette condition permet d'éviter qu'une part ne reste inexploitée alors qu'un Ancien générateur de revenus pourrait en faire bon usage. Troisièmement, bien que l'Association n'ait pas formellement le pouvoir d'approuver ou de refuser des transferts à partir du moment où ils satisfont aux conditions précitées, un lutteur qui quitte les dohyo doit soumettre à l'Association une « note de succession/héritage de nom d'Ancien » (*toshiyori shūmei, keishō todoke*) qui informe l'Association de son intention de reprendre le nom d'Ancien. Bien que les règles internes de l'Association sur ce point soient quelque peu ténébreuses, il appert qu'à au moins une reprises le comité directeur de l'Association a exercé une pression significative à réception de cette notification pour que l'Ancien qui vendait sa part à un acheteur éligible ne procède finalement pas à la transaction en raison des soupçons qui pesaient sur l'acheteur comme intermédiaire dans des affaires de combats arrangés.

Certains producteurs de revenus potentiels ne peuvent devenir Anciens en raison du manque de parts

disponibles ou de leur prix trop élevé. En conséquence, l'Association a développé certaines règles spécifiques pour aider ces lutteurs à décrocher une part. Tout d'abord, un lutteur qui est devenu *yokozuna* est autorisé à rester au sein de l'Association sous son nom de lutteur durant une période de cinq années. Ce n'est que s'il n'a pas été à même d'acquérir une part d'Ancien au terme de ces cinq années qu'il lui est demandé de quitter l'Association. Ensuite, un lutteur peut louer une part à un autre ancien. Cette règle est particulièrement utile dans le cas où un Ancien décède sans héritier éligible ou que celui-ci est un lutteur encore en compétition qui, bien, qu'éligible à l'achat d'une part autrement libre, n'est pas autorisé à participer au sein de l'Association tant qu'il n'a pas annoncé son retrait formel de la compétition. Enfin, l'Association peut accorder à un *yokozuna* de très grande valeur une part « à vie », ou « d'une génération ». ces parts portent le nom du lutteur en activité et ne sont valables que pour une génération ; cela signifie que l'Ancien ne peut la transmettre à son départ de l'Association, et qu'on ne peut en hériter à son décès. Seules deux parts de ce type ont été accordées. Si l'on additionne celles-ci aux 105 parts « normales », on a au final un total de 107.

Au bout d'un moment, la plupart des Anciens perdent de leur popularité et avec elle leur capacité et leur désir de vitaliser la demande pour le sport. A l'instar des politiques de retraite dans les firmes juridiques, la firme de sumo n'autorise pas ses membres à participer éternellement. Pour s'assurer que les parts sont employées à plein, l'Association impose que les Anciens doivent céder leur parts à l'âge de 65 ans.

Mais à la différence des firmes d'avocats, l'Association n'impose pas qu'un Ancien rende sa part à l'Association au moment de sa retraite ; il lui suffit simplement de trouver un acheteur éligible. En fait, l'intégralité du processus de transfert est en général décentralisé. Il y a au moins deux raisons qui expliquent cette différence. La première est qu'à la différence des cabinets d'avocats, les règles qualificatives permettant de devenir acheteur sont si strictes que bien peu de personnes en dehors des lutteurs les plus populaires créateurs de revenus peuvent avoir une chance d'acheter une part. En raison de ces critères si stricts, l'Association n'a pas à payer les coûts de prise de décision collective induis par l'évaluation du capital humain d'un Ancien potentiel. Les possibles planches pourries dans l'Association peuvent être maintenues à l'écart par la pression du comité directeur.

C. Les avantages : Bénéfices des parts d'Anciens.

L'Association encourage la possession de parts d'Anciens en y attachant des bénéfices économiques. Puisque l'Association n'est pas une corporation et que les parts ne sont pas des indices de possession comme on l'entend dans ce type d'organismes, les bénéfices de l'Association ne sont pas redistribués comme des dividendes, mais comme des annuités sous forme de salaire mensuel. En 1996, tous les Anciens reçoivent un salaire mensuel équivalent à au moins ¥696.000 (approximativement $84,000 annuellement). Les Anciens qui ont progressé dans la hiérarchie de l'Association perçoivent des montants plus élevés ; ceux qui sont directeurs ont un salaire de ¥1.286.000 mensuel (environ $154.000 annuels).

Contrairement à ce qui se passe dans une université ou un cabinet d'avocats, le fait de devenir un Ancien n'est pas synonyme de progression exponentielle des revenus. En fait, le salaire d'un jeu Ancien est toujours inférieur à ce qu'il pouvait toucher lorsqu'il était en activité. Cette structure salariale est parfaitement logique. Les jeunes associés et les professeurs expérimentés peuvent générer plus d'argent que les associés plus anciens ou les professeurs assistants, ce qui explique les différences salariales. Mais la capacité d'un lutteur à générer des profits pour l'Association décroît en général quand il quitte la compétition pour prendre en charge des tâches administratives ou une position d'entraîneur comme jeune Ancien. Tout comme les stars du basket-ball sont susceptibles de gagner plus que leur entraîneur, les lutteurs stars peuvent gagner plus d'argent que leurs anciens.

Les salaires des Anciens sont relativement cohérents avec les performances économiques de l'Association. Comme on peut le voir dans le tableau 1, les revenus bruts de l'Association comme les salaires ont progressé chaque année depuis 1989. de 1989 à 1991, les Anciens s'accordaient chaque année une augmentation de 6%. en 1991, la popularité du sumo comme les prix des billets se sont mis à croître, résultant en une augmentation de 33% du montant redistribuable, de ¥1.15 milliard ($11.5 millions) à ¥1.54 milliard ($15.4 millions). Les petits 6% d'augmentation des salaires des Anciens approuvés en 1990 et 1991 n'ayant pas été décidés avec une telle réussite économique à l'esprit, la part des profits distribués aux Anciens plonge alors à seulement 33% du revenu net. Pour accroître la part de ceux-ci sur la base d'un pot commun plus gros et

semblant en pleine croissance, l'Association approuve une conséquente augmentation de 56% du salaire des Anciens en 1992. Avec la mise en place de la nouvelle structure salariale, les salaires des Anciens prennent en compte une part plus confortable des revenus redistribuables, et l'Association revient alors à ses 6% d'augmentation traditionnels.

En reliant les revenus des Anciens aux performances financières de l'Association, les parts d'Ancien créent une motivation à ce que ceux-ci travaillent à maintenir haute la popularité du sport. Plus les Anciens accroissent la popularité du sumo, plus les revenus de la firme en feront de même. Plus les revenus de la firme seront élevés, plus les dividendes en retour en terme de salaire comme de prix de revente de la part en seront accrus.

Le système encourage en outre le contrôle entre les Anciens pour empêcher un autre ancien de l'école ou de la confrérie de fuir ses responsabilités. Ce type d'actions, même commise par un seul Ancien, réduit la taille du pot commun. Les Anciens qui se mettraient à la faute peuvent subir des sanctions pécuniaires, puisque les autres écoles et confréries peuvent refuser de les nommer à des positions plus rémunératrices dans l'Association telles que celles de directeurs.

Curieusement, les Anciens se réfrènent à prendre des parts plus importantes des profits. Les Anciens pourraient modifier leur structure salariale pour distribuer tout ou la quasi intégralité des fonds redistribuables comme bonus de fin d'année. Deux facteurs sont en cause pour cette absence de changement. Tout d'abord, prendre ces sommes pourrait laisser l'Association dépourvue des fonds suffisants permettant les investissements propres à maximiser les rentrées d'argent. Conserver des fonds suffisants au sein de l'Association permet de garder élevé le prix qu'un Ancien peut exiger pour l'acquisition de sa part. Ensuite, le pourcentage d'augmentation annuelle que les Anciens approuvent s'applique également pour les lutteurs. Quand les salaires des Anciens s'accroissent de 6%, les salaires des lutteurs (les 66 qui composent les divisions supérieures) s'accroissent de la même marge. Cet arrangement sert d'engagement empêchant les Anciens de s'arroger une part trop importante du gâteau et en retour créée une motivation chez les lutteurs, comme chez les anciens, à maintenir des revenus de l'Association élevés.

Pour évaluer le prix des parts, les Anciens et les lutteurs calculent la valeur actuelle du futur flot de revenus généré par la possession de ces parts. En supposant un taux d'escompte de 5% et une durée de possession de 35 années en partant du niveau des salaires en 1996, le prix minimum d'une part doit se situer aux alentours de ¥137 millions ($1.37 millions). Un Ancien qui s'attend à devenir directeur (et donc recevoir le salaire plus important d'un directeur) pendant quinze de ces 35 années de possession après sa retraite de lutteur et avant la retraite définitive à 65 ans évaluera le prix de sa part, sous des conditions identiques, à ¥265 millions ($2.65 millions). Abaisser le taux d'escompte à 1% change ces variables en ¥246 millions ($2.46 millions) et ¥427 millions ($4.27 millions) respectivement. Avec un taux d'escompte à 10%, ¥80 millions ($800.000) et ¥192 millions ($1.92 millions).

Le salaire actuel n'est pas le seul facteur qui ait une influence sur les prix des parts. Anciens et lutteurs incluent dans leurs calculs les possibilités probables des augmentations salariales et les possibilités de revenus complémentaires qui peuvent être dégagés comme maître d'école de sumo. Les lutteurs font également leurs propositions en fonction de leur âge propre. Bien que très peu de jeunes lutteurs soient à même d'amasser les fonds nécessaires pour acheter une part, en général les plus jeunes acheteurs reçoivent leurs annuités sur une période de temps beaucoup plus longue et partant seraient plus enclins à payer plus pour l'achat d'une part. La rareté de celles-ci a également son importance. Quand il y a un surplus de parts disponibles; un Ancien à l'approche de ses 65 ans peut être contraint de demander un prix inférieur à ce qu'il aurait espéré pouvoir obtenir. Récemment, il n'y a que deux ou trois parts disponibles à l'achat, et une poignée d'autres à la location, ce qui occasionne un marché de vendeurs. Enfin, un Ancien peut choisir de vendre sa part à un prix substantiellement réduit à un lutteur qui épouse la fille d'un Ancien, , une alternative pas si rare au paiement de la lourde somme d'argent.

Les véritables prix du marché auxquels les parts sont vendues actuellement sont très proches de ce que les calculs ci-dessus peuvent suggérer. Bien que les conditions de transfert des parts soient en général tenues secrètes, le prix du marché pour une part est en général défini dans une fourchette entre ¥100 et 400 millions. Les prix ont récemment augmenté, puisqu'on dit qu'ils étaient autour de ¥100 millions dans les années 1980. L'ancien Ancien Onaruto disait avoir revendu sa part ¥300 millions ($3 millions) en 1995, soit ¥30 millions

de moins que ce qu'il en demandait. Des indiscrétions plus récentes ont placé le prix d'une part à ¥450 millions.

Cette analyse basée sur les annualités n'implique pas nécessairement que les lutteurs s'asseyent avec des calculettes et des tables salariales pour déterminer la valeur actuelle d'une part. La rationalité a ses limites, et ni les Anciens ni les lutteurs ne peuvent déterminer avec précision la valeur d'une part car les revenus futurs restent un point indéterminé. A la place, les lutteurs et les Anciens font des suppositions en se basant sur les informations disponibles et négocient des prix qui sont en général dans les eaux des valeurs calculées des parts.

Garder des prix de parts élevés en conservant des salaires tout aussi élevés permet en outre de limiter plus avant le champ des acheteurs potentiels à ceux seuls qui sont capables d'accroître au mieux les revenus de la firme. Les banques ne financent en général pas les achats de parts parce que les règles de l'Association interdisent que celles-ci puissent être gagées. En conséquence, les lutteurs financent en général l'achat de ces coûteuses parts de deux manières distinctes : tout d'abord, les lutteurs paient avec leurs revenus basés sur leurs victoires qu'ils ont accumulés tout au long de leurs carrières. Mais seuls les tout meilleurs des lutteurs peuvent gagner ainsi les fonds permettant l'achat d'une part. L'autre moyen vient de ce que les lutteurs reçoivent des fonds nécessaires à l'achat de leur part de leurs supporters. Seuls les lutteurs populaires – ceux qui comme Anciens continueront à ramener des fonds – peuvent recevoir de tels soutiens financiers. Par conséquent, bien qu'à tout moment il y ait environ 50 lutteurs qui puissent être éligibles selon les critères de l'Association, seul un nombre restreint de cette élite possède les moyens financiers d'acheter une part. Les règles permettent à un lutteur de seconde division de devenir Ancien, mais dans la pratique la majorité des Anciens provient de la première division, et on ne voit quasiment jamais d'Ancien qui n'ait jamais combattu en première division.

Pour résumer, les incitations financières qui sont inclues dans le système des parts d'Anciens créent un environnement qui rend l'achat de parts intéressant au niveau financier pour les lutteurs. Les critères d'éligibilité des acheteurs et les barrières financières limitent le champ des acheteurs potentiels à ceux qui peuvent maximiser les ressources de l'Association. Cette combinaison de motivations et de limites créée l'optimisation de la richesse globale de l'Association.

III. Les choix entre règles et normes.

Comme toute organisation, l'Association applique des règles et normes de contrôle et censure ; des règles et normes de règlement de conflits qui déterminent si l'Association et ses Anciens appliqueront dans une situation donnée des règles légalement applicables ou des normes sociales. L'application par l'Association et ses membres d'une règle ou norme de contrôle et de censure peut amener à quatre types d'options de contrôle : une stricte application des règles existantes sans aucune référence aux normes ; un abandon de la loi au profit de la norme ; l'application d'une combinaison de lois et de normes ; et la création de nouvelles règles. Comme les quatre histoires qui suivent le démontrent, l'Association applique ses règles et normes de contrôle et de censure dans un esprit de maximisation des richesses.

A. La stricte application des règles existantes : la complainte de Kirishima

Kirishima était un lutteur très populaire et solide de la fin des années 1980 et du début des années 1990. Mais ses performances dans le cercle commencent à décliner en 1992 alors que des lutteurs plus jeunes et plus rapides commencent à prendre l'avantage sur son corps de 33 ans. Il glisse de plus en plus bas dans la hiérarchie, jusqu'à finalement retomber dans le bas de la première division pour le tournoi de mars 1996. la plupart des lutteurs qui atteignent les deux premiers grades ne retombent jamais dans de tels abîmes ; avant que leur niveau de performances ne chute trop bas, ils achètent une part d'ancien et commencent leur nouvelle vie dans ces fonctions. Mais bien qu'il ait atteint le sommet du sport, Kirishima est incapable d'acheter une part. Il tente tout d'abord d'acheter une part au sein de son école. Le maître de Kirishima, Izutsu contrôle alors deux parts : sa propre part (Izutsu) et Shikoroyama. Mais malheureusement pour Kirishima, le maître Izutsu a également deux fils très bien classés, Sakahoko et Terao. Sakahoko se retire pour prendre la part Izutsu, et la part Shikoroyama est promise à Terao. Kirishima tente alors d'acheter une part sur le marché. Mais les prix sur ce marché pour une part sont alors estimés à ¥400 millions, une somme hors de portée pour Kirishima.

Incapable d'acheter une part, Kirishima est contraint de combattre au-delà de ses limites physiques. Après avoir enregistré un score négatif à la dernière place de la division reine, Kirishima a alors un choix à faire : tomber en seconde division pour la première fois en douze ans ou quitter définitivement l'Association. La position officielle de l'Association reste alors ce qu'elle est depuis des années : elle n'infléchira pas ses règles constitutives pour accorder une part à Kirishima, et Kirishima n'a pas le calibre pour se voir accorder une part de simple génération. Au tout dernier moment, Kirishima finit par trouver un accord avec Izutsu aux termes duquel Kirishima loue alors la part Shikoroyama jusqu'à la retraite de Terao. Sa part en poche, Kirishima annonce sa retraite à la fin du tournoi de mars 1996. L'accord n'est cependant pas un chemin semé de roses, car Kirishima devra une nouvelle fois rechercher une part au moment où Terao se retirera, et il est probable que le marché soit tout aussi contraint à ce moment-là.

L'Association aurait pu amender ses lois constitutives pour permettre à plusieurs lutteurs, ou même au seul Kirishima, de devenir Ancien. Deux facteurs militent cependant contre cette attitude. Tout d'abord, les Anciens qui font les lois constitutives de l'Association n'ont aucun intérêt à autoriser plus de lutteurs à devenir Anciens, car encombrer le marché avec de nouvelles parts n'aboutirait qu'à dévaluer leurs propres parts. Ensuite, faire une exception au profit de Kirishima serait un signal de ce que l'Association n'applique pas ses propres règles avec équité. Acteur régulier de transactions avec les lutteurs, l'Association ne peut se permettre de perdre les liens de confiance.

Au lieu de cela, l'Association aurait pu choisir de traiter des situations telles que celle de Kirishima sous l'empire de normes plutôt que de lois. Mais trois facteurs vont à l'encontre d'une telle attitude. Tout d'abord, la stricte application des lois soulage l'Association du processus de choix des Anciens potentiels, action dévoreuse d'énergie et potentiellement explosive. Les cabinets d'avocats et les universités sont contraints de centraliser le processus de sélection et de se baser sur des normes parce que le capital humain des candidats doit être évalué sur une large série de facteurs. Mais au sein de l'Association, le seul facteur qui ait une véritable importance est le succès sur le cercle, car seuls les lutteurs ayant du succès sont susceptibles d'accroître les revenus du sumo. En conséquence, l'Association peut déléguer la tâche du « choix » des lutteurs pouvant devenir Anciens au processus des règles d'éligibilité et aux barrières financières créées par les règles. Faire des exceptions aux règles pour Kirishima sèmerait le doute quant aux règles et contraindrait l'Association à des exercices coûteux en temps.

Ensuite, bien plus que les normes, les règles de l'Association peuvent harmoniser quelque différences qui soient entre les lutteurs, les écoles ou les confréries. En l'absence de lois constitutives concrètes, certains Anciens seraient enclins à admettre Kirishima ; d'autres non. L'existence d'une règle concrète est un moyen efficace de prévenir des disputes coûteuses provenant de guerres de clochers. Enfin, pour le public qui paie sa place, l'application de normes plutôt que de lois dans une situation telle que celle de Kirishima pourrait apparaître arbitraire. Des mesures arbitraires pourraient nuire à la réputation d'intégrité du sumo. L'application de lois fermes est plus aisément comprise par le public que si l'Association s'en remet simplement à des normes pour accomplir la même tâche.

B. Abandon des règles pour la norme : l'ascension de Chiyonofuji

Comme on peut le voir dans le tableau 2, l'histoire de Chiyonofuji s'articule autour de trois *yokozuna* et détenteurs consécutifs de la part Kokonoe : Chiyonoyama, Kitanofuji et Chiyonofuji.

Chiyonoyama, un ancien *yokozuna* de la Dewanoumi, possesseur de la part Kokonoe, se voit promettre par le septième maître de la Dewanoumi la cession de la part Dewanoumi et de l'école rattachée. Mais quand Chiyonoyama se voit évincé par un véritable putsch, il réplique de manière assez radicale et annonce souhaiter vouloir former sa propre école sous son nom de Kokonoe. L'école Dewanoumi (école phare de la confrérie Dewanoumi) n'autorise pas traditionnellement ses anciens lutteurs à démarrer leur propre école et est donc au départ peu désireuse de voir Chiyonoyama les quitter. La direction de l'école finit par accorder sa permission à la condition que la nouvelle école se forme en dehors de la confrérie Dewanoumi. Chiyonoyama s'en va en 1967, en prenant avec lui dix lutteurs, pour former l'école Kokonoe, qui se rattache à la confrérie Takasago.

Parmi les lutteurs qui accompagnent Chiyonoyama pour former la nouvelle Kokonoe se trouve Kitanofuji, une star montante qui finira par devenir *yokozuna*. A la mort de Chiyonoyama en 1977, Kitanofuji devient le maître de la Kokonoe. Sous la direction de Kitanofuji, la Kokonoe de feu Chiyonoyama devient extrêmement compétitive, en grande partie grâce au succès du *yokozuna* Chiyonofuji. Surnommé « le Loup » pour sa férocité, Chiyonofuji est sans doute le plus grand lutteur de l'après-guerre et sans doute l'un des plus populaires. Chiyonofuji avait en outre un lien spécial avec feu Chiyonoyama, qui l'avait recruté dans sa campagne rurale de la région d'Hokkaido.

Alors encore en activité comme *yokozuna*, Chiyonofuji achète une part portant le nom de Jinmaku à Shimanishiki, un lutteur de la Takasago (une école de la même confrérie que la Kokonoe). Chiyonofuji fait alors une offre à Kitanofuji pour acquérir ce qu'il désire véritablement : la part Kokonoe et l'école qui va avec. Bien que Kitanofuji soit encore à bien des années de sa date de retraite obligatoire, il donne cependant son accord pour un échange de titres sur la base d'un prix alors inférieur au marché, soit une somme rapportée de ¥50 millions. Après l'échange, Chiyonofuji devient le maître de la Kokonoe, tandis que Kitanofuji reste au sein de l'Association comme Jinmaku, une part qui est dépourvue des revenus supplémentaires générés par la possession d'une école.

La décision de Kitanofuji de vendre à Chiyonofuji à un prix inférieur à celui auquel il aurait pu prétendre sur le marché s'explique si l'on prend en compte les normes de loyauté existant au sein de l'Association. Bien que présent à la fondation de l'école et en son sein depuis plus de vingt années, Kitanofuji s'est toujours considéré comme un lutteur de la Dewanoumi car c'est l'endroit où il s'est entraîné lorsqu'il était jeune lutteur. Chiyonofuji, lui, est un « pur produit » Kokonoe qui a été recruté par Chiyonoyama et a incarné la Kokonoe plus que quiconque. De par sa loyauté à la fois envers l'école et au système d'écoles de l'Association, Kitanofuji se doit en vertu des normes constitutives et positives de l'Association de vendre à Chiyonofuji.

Certains érudits pourraient arguer du fait que ce type de loyauté ne reflète que les sens japonais de la loyauté et de l'honneur. Mais la loyauté n'est pas spécifique au sumo. Dans la National Basketball Association, par exemple, des joueurs acceptent parfois de voir leur salaire fixé en dessous du prix du marché pour permettre à leur équipe d'acquérir de nouveaux joueurs tout en restant dans les limites salariales imposées aux équipes par la ligue. Les joueurs nouvellement acquis peuvent améliorer la performance globale de l'équipe, et le joueur martyr reçoit une large publicité positive, les deux phénomènes étant au final susceptibles d'accroître

la valeur marchande dudit joueur.

La loyauté de Kitanofuji, loin d'être irrationnelle, comme l'explique Albert Hirschmann, « sert le but socialement utile de prévenir la détérioration de devenir cumulative ». dans le cas spécifique de l'Association, l'adhésion aux principes des transferts spécifiques aux écoles et basés sur la loyauté rend crédible l'engagement des Anciens de l'Association de récompenser les lutteurs ayant du succès (dans les limites des règles). Kitanofuji a placé de la valeur dans sa loyauté envers son école et l'Association parce qu'une décision contraire aurait abouti à une dégradation pour le sumo.

La décision de Kitanofuji est aussi rationnelle individuellement. Peu après cette vente, Kitanofuji devient un membre du comité directeur, et son salaire annuel passe de $ 84.000 à $154.000. il est nommé directeur des tournées régionales en septembre 1996 et est désormais considéré comme l'un des candidats majeurs pour devenir président du comité en 1998 ou 2000. s'il avait négligé les normes de loyauté de l'Association et refusé de vendre à Chiyonofuji, il est peu vraisemblable que l'Association l'aurait élu au comité directeur. Les soutiens financiers de la Kokonoe lui auraient peut-être aussi bien tourné le dos. Cette structure de motivation assure que tout en concédant une perte à court terme sur la vente à Chiyonofuji, Kitanofuji y a tout à gagner sur le long terme.

En lieu et place de normes, l'Association pourrait créer des règles détaillées concernant le prix des titres d'Anciens. Mais une telle rigidité est aussi la cause d'évidentes pertes sèches. L'Association pourrait même créer des règles pour fixer quels lutteurs devraient recevoir des parts en fonction des circonstances. Mais imposer des récipiendaires revient dans les faits à fixer les prix, puisqu'il n'y a plus de multiples enchérisseurs pour payer le véritable prix de la part sur le marché. Dans des situations où les parties ont des relations antérieures, en règle générale les règles sont susceptibles d'être moins efficaces que les normes.

C. Combinaison de règles et de normes : la chute de Wajima

Wajima s'est élevé jusqu'au rang de *yokozuna* avec style. Jeune compétiteur, il se faisait des permanentes qui lui donnaient un air de gangster. Tout au long de sa carrière, il ne change jamais son nom pour un nom de sumotori, devenant le premier *yokozuna* à combattre sous son nom de naissance. Sur les tournées de sumo, il roule dans une Lincoln Continental et séjourne dans des hôtels de luxe pendant que ses camarades lutteurs dorment sur le sol de temples bouddhistes. Il fréquente des personnes extérieures au monde du sumo (et en particulier des *yakuza*, la mafia japonaise) et sort en ville pour boire assez souvent pour gagner le titre d'« Empereur de la Nuit ». comme si le personnage de Wajima n'était pas suffisamment pittoresque, il est aussi connu comme « le génie du sumo », étant le premier *yokozuna* de l'histoire à être diplômé de l'université.

Mais c'est après son retrait de la compétition que Wajima pousse véritablement le système du sumo à ses limites. Wajima se retire en 1981 pour la position confortable de maître de l'école Hanakago, position assurée par son mariage avec la fille de l'ancien maître Hanakago, Satsuki. Peu après, les ennuis de Wajima commencent. Voulant essayer d'aider sa sœur dont le restaurant connaît des difficultés financières, il met en gage son titre d'Ancien pour décrocher un prêt important. Si Wajima fait faux bond, les créanciers n'ont aucun droit de vendre le titre de Wajima ni de percevoir son salaire. Mais détenir le titre de Wajima est un formidable moyen de pression sur Wajima pour qu'il rembourse sa dette. Si Wajima refuse de payer, les créanciers peuvent tout simplement informer l'Association qui, les faits le montreront d'ailleurs, est alors à même de prendre des mesures draconiennes. Si les créanciers continuent leurs pressions, Wajima peut légitimement vendre son titre au sein de l'Association, mais sans titre, il sera alors contraint de quitter celle-ci.

Il est largement connu, ou du moins largement supposé, que le prêt accordé à Wajima provenait des *yakuza*. Le montant du prêt aurait été compris entre cinq et dix millions de yens. Wajima lui-même « ne s'en souvient plus ». le prêt est rapidement remboursé et le titre récupéré, mais le restaurant fait rapidement après faillite, avec 300 millions de yens de dettes derrière lui. Après que le restaurant ait déposé ses papiers pour sa mise en liquidation, un mareyeur poursuit la sœur de Wajima pour une dette supposée de quatre millions. Les audiences préliminaires mettent en lumière la mise en gage du titre de Wajima.

Les règles formelles de l'Association statuent que « un titre d'Ancien ne peut être transféré ou mis en gage

au profit d'une tierce partie qui n'est pas un Ancien ou un lutteur habilité » et que « tous les Anciens [...] doivent respecter cette règle ». Ces restrictions sont également imprimées en toutes lettres sur les titres eux-mêmes. Ces règles visent à protéger l'insulaire Association du type même de situation que Wajima a créée : l'apparition dans les médias de nombreuses histoires sur les liens supposés entre l'Association et des extérieurs de triste réputation. De telles histoires peuvent être très dommageables pour les revenus d'une institution dont le public attend qu'elle soit un pilier de la culture japonaise.

Les médias se jettent sur l'histoire, et le Ministère de l'Education, en tant qu'agence de supervision de l'Association, commence à réclamer des mesures. Les règles de l'Association établissent que tout Ancien, lutteur, arbitre ou tout autre employé de l'Association qui « ne comprend pas l'essence du sumo et commet des actes qui sont susceptibles d'entacher le crédit ou la réputation de l'Association » peut être révoqué et que de telles personnes peuvent être également punies par « une rétrogradation, une réduction salariale, ou une réprimande formelle ». Mais il n'est pas de règle corrective de l'Association qui ne dicte le châtiment *précis* dont la mise en gage d'un titre d'Ancien est passible. En conséquence, l'Association s'en remet à l'application de normes correctives. Les normes correctives impliquent que la conduite de Wajima est d'une telle ampleur que la punition appropriée est la révocation de sa part et son bannissement du sport. Wajima se retire en disgrâce pour devenir un lutteur professionnel.

Wajima n'est pas le seul Ancien à avoir violé les règles de l'Association. Approximativement à la même période, l'Association découvre que le maître de l'école Nishonoseki, l'ancien lutteur Kongo, a de la même manière mis en gage sa part d'Ancien. Mais la part de Kongo n'est pas révoquée ; au lieu de cela, l'Association le rétrograde simplement du rang d'« officiel » à celui d'Ancien ordinaire.

Si les règles de l'Association sont à l'origine des deux sanctions de Wajima et Kongo, ce sont les normes de l'Association qui expliquent la différence de sévérité des mesures prises à leur encontre. Deux normes de droit positif interagissent avec les règles pour expliquer le différentiel. Tout d'abord, l'Association possède des critères plus élevés pour les *yokozuna* que pour les autres lutteurs retraités. Un *yokozuna* est censé être l'incarnation vivante des rites et de l'histoire du sumo, et en tant que tel il est en permanence sous le feu des projecteurs. La violation d'une règle par un *yokozuna* est considérée comme une infraction d'une plus grande gravité que si elle est commise par un non-*yokozuna* car de telles violations sont plus publiques et peuvent aboutir à des scandales plus conséquents, qui en retour peuvent entraîner une baisse des revenus de l'Association.

Ensuite, les normes de l'Association requièrent des punitions plus importantes pour les récidivistes. Cette norme a d'évidentes raisons de maximisation des richesses de par son caractère dissuasif. Wajima a eu des ennuis bien avant avec l'Association, non seulement en raison de son style de vie tapageur comme lutteur, mais aussi en raison d'un incident qui a vu son épouse commettre une tentative de suicide, à priori à cause des incessantes aventures extra-conjugales de son époux. Kongo n'a pas un tel passif, et par conséquent sa punition n'est pas aussi sévère.

Ces deux normes sont au cœur de la structure organisationnelle de profits maximums de l'Association. Comme *yokozuna* disgracié et multirécidiviste, Wajima ne pourrait être efficient dans l'accroissement de la popularité du sumo. Des incidents futurs seraient susceptibles d'endommager durement la réputation de l'Association. Les normes à l'égard des *yokozuna* et des récidivistes s'assurent que les parts seront accordées à ceux des ex-lutteurs qui peuvent le mieux accroître les revenus de l'Association.

L'Association pourrait codifier ces normes en règles explicites, comme « un *yokozuna* qui met en gage sa part doit être chassé de l'Association ». Mais de telles règles pourraient entraîner l'expulsion d'Anciens dont l'Association a besoin pour produire des revenus. L'Association n'a pas les moyens de prédéterminer quels Anciens sont susceptibles de violer une telle loi. Se baser sur des normes flexibles pour punir des contrevenants tels que Wajima et Kongo sert plus efficacement les intérêts de l'Association.

Les normes sont aussi supérieures aux règles dans le cas de Wajima en raison de la valeur que l'Association attache au secret. Les normes concernant le degré de punition auxquels des contrevenants comme Kongo ont à faire face peuvent être préférables à des règles écrites dans lesquelles les médias pourraient aller fouiner (sans compter les chercheurs) et les critiquer pour leur sévérité ou leur laxisme.

D. La création de nouvelles règles : la question des étrangers

Avec sa première victoire en tournoi en 1969, le Hawaïen Takamiyama (né Jesse Kuhaulua) devient le premier non-asiatique à décrocher gloire et fortune dans le sumo. Mais en dépit de sa popularité et de son succès sur le cercle, quand il devient clair au milieu des années 1970 que Takamiyama lorgne sur l'acquisition d'une part d'Ancien, la communauté du sumo est saisie d'une grande nervosité. Jamais auparavant un étranger n'est devenu Ancien, et la très insulaire Association ressent le besoin de s'assurer que ce sport purement japonais tant ancré dans les rituels religieux ne puisse être corrompu par des étrangers qui ne comprendraient pas le cœur de l'entreprise. Toutefois, si une norme sociale constitutive eût pu dicter que les étrangers ne puissent devenir Anciens, il n'y a pas de règle qui concerne ce sujet, et particulièrement aux yeux du public, la norme à elle seule ne peut supplanter tout l'attirail autrement paisible de règles formelles qui concernent les transferts de parts.

Après de nombreux débats internes, l'Association annonce en 1976 une règle formelle qui créée une condition supplémentaire pour un lutteur qui aspire à être un Ancien : seuls les Anciens détenteurs de la nationalité japonaise peuvent être autorisés à détenir une part. La décision provoque au départ un tollé dans le public et des accusations de discrimination. Mais Takamiyama finit par obtenir la nationalité japonaise, devient un Ancien et ouvre sa propre école sous le nom d'Azumazeki. Depuis lors, quelque soit la popularité ou les succès d'un lutteur étranger – même s'il devient *yokozuna* – il doit décrocher la nationalité japonaise (qui, au moins pour le cas des citoyens américains, signifie un renoncement à leur nationalité d'origine) pour obtenir un titre d'Ancien.

Il pourrait être argué que requérir des étrangers qu'ils aient à traverser les méandres procédurières pour obtenir la nationalité japonaise n'est pas profitable économiquement. C'est vrai, Takamiyama et les autres étrangers ne deviennent pas immédiatement de fervents supporters des racines spirituelles japonaises du sport en obtenant leur certificat de nationalité japonaise. Mais la règle constitutive sert à renforcer les normes de l'Association de loyauté et d'insularité tout autant qu'à envoyer un message fort aux recrues étrangères potentielles que le sumo n'est pas un monde dans lequel on entre à la légère. Le renforcement et le message servent tous deux à assurer la stabilité de a firme.

La codification d'une règle « pas d'Ancien étranger » n'était pas le choix le plus évident. L'association pouvait en lieu et place simplement édicter une règle requérant le consentement du comité directeur pour l'avalisation d'un transfert. Le comité n'avait alors plus qu'à refuser son consentement aux potentiels transferts au profit d'étrangers. Mais une telle loi (ou son renoncement au profit de la norme)eût contraint l'Association à d'inutiles délibérations, qui au final eurent été improductives si la norme qui sous-tend la règle est qu'aucun Ancien ne doit être étranger.

L'Association doit faire face à une situation similaire en 1992 quand elle a à considérer pour la première fois la promotion d'un lutteur étranger, le Hawaïen Konishiki, au rang de *yokozuna*. *Ōzeki* en pleine réussite, Konishiki s'est imposé comme un candidat valable au rang de *yokozuna*. Un *yokozuna* étant considéré comme devant être l'incarnation du sumo (et aussi parce qu'un *yokozuna* se voit garantir une position d'Ancien pendant au moins cinq années après son retrait de la compétition s'il ne peut décrocher une part), l'Association et le Conseil de Délibération des *Yokozuna* se voient confrontés à un véritable défi. Après de longues discussions, Konishiki n'est finalement pas promu, et la controverse qui s'ensuit fait la une de la presse internationale. Les critiques et justifications de la non-promotion de Konishiki vont du racisme, du manque de « dignité » (*hinkaku*) des étrangers requise pour cette promotion, à la simple assertion que les résultats de Konishiki sont insuffisants, et que ceux des lutteurs qui ont été promus comme *yokozuna* avec des scores inférieurs ont été des erreurs.

Il est probable que cela soit un ensemble de ces trois facteurs qui ait joué dans le refus de la promotion de Konishiki. Au final, en l'absence de preuves tangibles de racisme actif et délibéré, le sujet passe aux oubliettes de l'histoire de l'Association. Les performances de Konishiki plongent, et il ne sera plus jamais reconsidéré pour une promotion (ce qui indique peut-être que l'Association, quels que soient ses motivations réelles, a fait le choix le plus profitable).

Un professeur de droit, se basant plus particulièrement sur l'exemple de la promotion manquée de Konishiki comme *yokozuna*, a argué du fait que l'Association mérite sans conteste son titre de « sport national », car

elle démontre à la perfection le manque de « conscience des règles » dont on dit qu'il caractérise le Japon. Mais si l'on s'attarde plus précisément sur le processus décisionnel et non simplement sur le résultat, il devient clair que l'Association et le Conseil de Délibération des *Yokozuna*, dans leurs justifications élaborées et l'examen des règles qui encadrent les promotions, sont en fait « ultra légalistes ». bien loin d'ignorer les règles, l'Association et le Conseil portent une attention soutenue à leur contenu et pensent apparemment qu'ils est très important de justifier leurs actions en établissant qu'elles ont été dictées par les règles. Le débat ne s'est jamais posé directement pour savoir si un étranger devrait être promu au rang de *yokozuna*, mais si les règles autoriseraient une telle promotion. Pour résumer, des esprits pragmatiques pourront s'opposer sur le fait de savoir si l'Association et le Conseil ont appliqué les règles de manière juste, mais les explications et justifications de l'Association ont été fermement ancrées dans les règles, un résultat qui ne peut venir que d'un groupe qui a un haut niveau de « conscience légale » et accorde de la valeur à la maximisation des richesses par rapport à l'allégeance aux normes culturelles.

E. Règles et normes de contrôle et censure

Comme Robert Ellickson l'a démontré dans son étude révolutionnaire *L'Ordre sans la Loi*, afin de maximiser les richesses dans un groupe solidement lié, les règles et normes doivent refléter les attentes générales quant à quelles situations sont appropriées pour l'application de règles et quelles autres pour les normes. Ces attentes générales et les caractéristiques des situations se manifestent dans les règles et normes de contrôle et censure.

L'analyse que fait cet article de la firme du sumo suggère que des règles et normes de contrôle et censure tendent à mener à la création et à l'application de normes dans au moins deux situations. Tout d'abord, quand des membres d'un groupe solide partagent des liens très personnels, comme dans le cas du transfert par Kitanofuji de la part Kokonoe au profit de Chiyonofuji, les règles ne sont pas nécessaires et très largement inutiles. Pour les mêmes raisons, l'Association se base sur les normes pour régenter les fonctionnements internes des écoles.

Ensuite, comme Bernstein l'a noté dans le contexte de l'industrie diamantaire, les normes sont en général préférables aux règles dès lors que le secret a de l'importance. Comme l'affaire de la mise en gage de la part de Wajima le montre, les normes peuvent être efficaces lorsque des sanctions à deux poids deux mesures, dont les détails n'ont pas à être connus du public, sont prises à l'encontre de membres de l'Association. A l'inverse, des sujets plus appropriés pour le public, ou qui parviendront de toutes les façons à sa connaissance, tel que les règles sous-tendant les tentatives d'achat d'une part par Kirishima, tendant à être régis par des règles.

Inversement, les règles peuvent jouir de certains avantages par rapport aux normes. Les règles tendent à être appliquées dans au moins trois situations. Tout d'abord, les règles peuvent être privilégiées quand les membres ne sont pas à même de prévoir la nature des futures relations qui auront à être régies par des règles ou des normes, comme par exemple dans le cas général des barrières d'éligibilité à l'achat des parts. Ensuite, les règles tendent à être appliquées quand l'uniformité est un facteur important. Dans la firme de sumo, la règle est placée au-dessus des querelles de clochers qui peuvent exister entre les écoles ou les confréries. Enfin, les règles offrent souvent un degré de clarté – à la fois en interne et par rapport au public – qui ne pourrait pas nécessairement être atteint avec les normes. Par exemple, comme il a été vu précédemment, un système dans lequel les ventes de parts d'Anciens ne seraient gouvernées que par des normes serait susceptible de mener à des querelles pour savoir quels lutteurs méritent de devenir Anciens – un débat non nécessaire étant donné la capacité des règles à sélectionner les Anciens producteurs de revenus.

Au final, il importe peu de savoir si les règles ou normes que l'Association et ses membres choisissent d'appliquer dans une situation donnée sont applicables légalement ou « seulement » socialement ; la seule importance est de savoir si elles permettent la maximisation des profits. Comme Nick Carraway l'observait dans *The Great Gatsby*, « Ma conduite peut être basée sur le roc ou sur des sables mouvants, mais au bout d'un moment je me fiche de savoir sur quoi elle est fondée ».

IV. Conclusion

La firme du sumo tend à démontrer que le contexte sociologique et légal dans lequel un groupe fonctionne n'affecte pas la nature de maximisation des profits des règles et normes que ce groupe créée et applique. En l'absence des garde-fous occidentaux culturels et historiques et des contraintes habituelles des lois corporatives, les lutteurs de sumo créent toutefois des structures organisationnelles qui partagent les qualités de maximisation des profits que l'on peut retrouver dans les cabinets juridiques, ou chez les courtiers en diamants. A l'instar de ces entités, la firme de sumo n'a pas besoin de Léviathan pour établir ses règles ou lui dire quand les suivre.

La firme de sumo est établie dans une structure de règles et de normes qui existaient à sa création il y a bien des années. Les lutteurs combattent. Les Anciens dirigent l'Association et font marcher la boutique. Les lutteurs désireux de devenir Anciens peuvent le faire s'ils remplissent les conditions minimales d'éligibilité et ont soit les relations ou l'argent pour acheter une part d'Ancien. Les lutteurs qui n'achètent pas une part d'Ancien doivent en général quitter l'Association. Ces règles et normes qui sous-tendent la structure organisationnelle de l'Association, comme celle d'autres groupes, sont hautement efficaces pour maximiser la richesse globale de l'Association en ne conservant que les meilleurs producteurs de revenus au sein de la firme.

L'Association a suivi une maxime simple en créant et en appliquant ses règles formelles et organisationnelles et ses normes sociales informelles : prendre les mesures qui impliquent le moins de coût global pour l'Association sans prendre en considération une hiérarchie de règles et de normes précédemment définie. Si l'application de normes est efficace au plan du profit, appliquons les. Si appliquer (ou créer) des règles revêt la même efficacité, alors ce seront les règles. Comme les techniques pour emporter un combat de sumo, les règles et normes de contrôle et censure au sein de l'Association de Sumo comme dans d'autres groupes fortement structurés tendent à être conduites non pas de manière globale par des rigides soldats de la loi, mais dans un constant va-et-vient de règles et de normes, avec un regard constant sur la technique qui doit être appliquée pour emporter le combat.

In The Hall of the Mountain Kings

Vendredi, 17 décembre 2004

Les aéroports

Il y a des années de cela, je me trouvais à l'aéroport de Philadelphie, sur le point d'embarquer dans un avion en route vers le Japon, sans avoir alors la moindre idée de ce qui m'attendrait sur place. Je savais que j'allais dormir dans un foyer pour voyageurs étrangers, principalement des enseignants, mais ne savais pas à quoi il pourrait bien ressembler. J'ignorais s'il me serait difficile de trouver de la nourriture mangeable, des vêtements que je puisse porter, ou des gens que je puisse fréquenter. Je savais que le café était censé être hors de prix et que les rues étaient censées être absolument nickel, et c'était tout.

Depuis ce premier vol en partance pour le Japon, j'en ai emprunté beaucoup d'autres, de retour de courtes vacances après ma première longue période ici, revenant pour étudier, travailler ou voir des amis après quelques jours hors du Japon. Bien évidemment, lors de ces voyages de retour, je n'ai jamais plus éprouvé le même sentiment d'incertitude. Plus je passe de temps ici, plus ce pays perd de son mystère et de ses surprises. Il devient un endroit normal, pour moi. Je sais que le café n'est pas si cher ; les rues ne sont pas toutes si nickel. Que les vêtements me vont bien souvent un peu mieux que la plupart des fringues que je peux trouver dans mon propre pays. Et je sais ce qu'on peut trouver ici comme nourriture, et c'est précisément l'une des raisons qui m'y font revenir. Je sais à quoi cela ressemble ici ; je sais à quoi m'attendre.

Mais l'autre jour, assis à l'aéroport de San Francisco, en attente du vol de retour, je me suis senti un peu comme la première fois quand je n'avais pas la moindre idée de ce qui m'attendait. Je ne sais pas quelles seront mes conditions de vie, ma nourriture, mes vêtements. Pour la première fois depuis toutes ces années, je retourne au Japon pour faire quelque chose de totalement différent de ce que j'ai pu faire jusqu'alors – en fait de ce que la plupart des gens ont jamais pu faire tout court.

Je viens au Japon pour devenir un lutteur de sumo.

Pas un véritable sumotori, bien sûr. Je n'en ferai partie que quelques semaines et ne combattrai pas en public. Mais ce ne sera pas non plus le simple fait de revêtir un costume de bibendum pour participer à une compétition d'étudiants. Je vais vivre et m'entraîner avec des sumotori pendant une semaine – et peut-être plus longtemps – pour être en mesure d'écrire sur cette expérience.

L'idée de ce projet, comme beaucoup de choses dans ma vie, est née de ma paresse. Les deux mastères que je mène de front – journalisme et civilisations extrême-orientales – impliquent tous deux la rédaction d'une thèse. Quand j'ai commencé à réfléchir là-dessus, j'ai essayé de trouver quelque chose qui puisse rassembler les deux matières, m'épargnant ainsi la peine de rédiger une deuxième thèse. Tous ceux à qui j'ai soumis cette idée en ont été extrêmement intéressés, bien que personne ne pense que je pourrai en fait trouver une « heya » de sumo, comme on appelle les centres d'entraînement, qui acceptera de m'accueillir.

Je m'investis progressivement dans ce projet. J'écris un article sur le sumo pour un cours d'histoire de la civilisation japonaise moderne. Je demande à des conseillers comment je pourrais faire pour que ce sujet soit pris en compte pour mes deux thèses. Je commence à demander comment je pourrai m'introduire dans une heya.

C'est la dernière chose à faire pour me remonter le moral. Un gars, diplômé de Berkeley en anthropologie après un doctorat obtenu sur le sujet du sumo m'assure que le type d'accès que je cherche à obtenir n'arrive qu'après de longues années à établir des relations. Aucun de ceux à qui je m'adresse ne semble avoir la plus petite idée de la façon de chercher une heya qui accepterait de m'accueillir. Mais je continue à demander.

Je ne veux pas donner l'impression que j'aborde cela avec l'obstination de celui qui a quelque chose à dire, et ne laisserait rien au monde se mettre en travers de son chemin. En fait, je ne fais que faire des requêtes polies, sans jamais trop croire qu'une heya m'accepterait, et fouine à la recherche de sujets de secours.

C'est alors que l'une de mes requêtes polies finit par payer. Je parle de mon idée avec Mariko, la journaliste du Yomiuri Shinbun, le premier journal d'information du Japon, venue à Berkeley pour enseigner le journalisme au printemps dernier. Elle me semble dubitative au premier abord, mais quelques semaines après

que je lui eus fait part de mon idée, elle me surprend : « *Alors, quand veux-tu partir ?* », me demande-t-elle. Il s'avère que le chroniqueur sportif du Yomiuri a laissé entendre que c'était quelque chose qui pouvait être arrangé.

Maintenant que cela semble en bonne voie pour se réaliser, je commence à en parler à mes profs de journalisme, qui me paraissent aussi enthousiastes que tous les autres auxquels j'en avais parlé. « *Vous avez mis en pleine lucarne* », me dit d'ailleurs l'un d'eux. Le fait que l'idée m'en soit venue par fainéantise n'en fait apparemment pas forcément une mauvaise idée.

Il y a deux mois, Mariko m'envoie un e-mail pour me faire savoir que le maître de la Hanaregoma heya me prendrait à l'essai pour huit à dix jours, plus si je fais une bonne impression. Maintenant que tout semble arrangé, j'établis une liste d'ouvrages à compulser et rassemble les noms des personnes que je souhaite interviewer : professeurs d'université, chroniqueurs sportifs, ex-lutteurs, et membres des instances du sumo. Je fais également à la muscu, pour éviter d'être broyé durant les séances au sein de la heya.

Mon programme est d'ailleurs assez efficace. Quand j'en ai fini, je peux soulever des poids presque corrects et il est même quelques personnes qui notent que je semble plus en forme.

Les préparations journalistiques, toutefois, sont loin d'être autant couronnées de succès. Juste après avoir appris que la Hanaregoma heya est à même de m'accueillir, je suis submergé par une vague de travail scolaire et de cours à donner qui m'empêchent de me concentrer sur mon projet de sumo. Je me débrouille pour lire quelques ouvrages et articles, mais c'est à peu près tout. Je vais arriver dans la heya, et j'espère que les lutteurs, chez qui j'emménage demain, ne vont pas me prendre pour un abruti à me voir lire toute la journée.

Tout ça pour dire que suis dramatiquement mal préparé pour ce que je suis sur le point de faire : un reportage à la première personne sur la vie au milieu de lutteurs de sumo qui n'ait pas un vague air de « ce que j'ai fait pendant mes vacances de Noël » et donne un véritable éclairage sur le sumo, mais aussi sur le Japon lui-même.

Je ne suis pas en train de dire que je vais me mêler aux lutteurs pour avoir une sensation du « vrai Japon ». Mis à part l'habituelle association faite entre le sumo et les traditions japonaises, je ne crois pas que ce sport ne représente en aucun cas un quelconque « vrai Japon », loin de là en fait. Selon les études les plus sérieuses que j'ai pu lire à ce sujet en fait, ce que nous connaissons aujourd'hui comme le sumo est une création de la fin du 17ème siècle, quand des promoteurs de combats de rue travestirent ceux ci d'atours religieux pour les rendre tolérables par les régimes militaires du Japon de l'époque. Bien sûr, trois siècles, c'est une paye, mais ça n'est rien comparé au millénaire prêté au sumo par ceux qui y voient l'incarnation de l'Esprit Japonais.

D'un autre côté, cette entreprise de légitimation multiséculaire du sumo a été tant couronnée de succès que les gens le considèrent réellement aujourd'hui comme l'incarnation de cet Esprit. Et porter un regard sur le Japon à partir d'une institution dans laquelle ce pays a placé l'essence de son esprit national ne peut être que révélateur.

Il y a des sujets que j'espère pouvoir aborder et décrire dans mon reportage final. Pour l'instant, continuez à suivre ces compte-rendus sur ce que peut être la vie au milieu de lutteurs de sumo. Et bien entendu, j'attends avec impatience vos commentaires, questions, critiques ou autres. Envoyez-moi un e-mail à : adelmanj@berkeley.edu.

Samedi, 18 décembre 2004

L'Oyakata, le Kashira et Iki

Miki-san, le chroniqueur sportif du Yomiuri qui a arrangé mon séjour dans la heya, devait être absent hier, jour prévu pour mon arrivée par l'oyakata, et il a donc envoyé un de ses collègues, Usaoa-san, me prendre pour me déposer à la heya. Usaoa me rencontre à la station Ryogoku, près du Kokugikan, le stade et quartier général du sumo à Tokyo, d'où un apprenti lutteur doit m'accompagner jusqu'à la heya.

Usaoa me fait pénétrer dans un bureau encombré du Kokugikan, qui ressemble à n'importe quel bureau japonais : six plans de travail se faisant face par sections, des papiers partout, des rayonnages en métal et des meubles aux teintes années 50.

A l'arrière du cabinet se tient, assis derrière un bureau, un homme aux cheveux lisses, poivre et sel, porteur d'une cravate qui tranche avec son costume bleu marqué de ses initiales. Il ressemble à un directeur d'entreprise, apprêté pour la photo officielle dans son usine. Assis sur la table devant son bureau se tient un gros gars aux cheveux en brosse. Celui-ci ressemble, avec sa carrure massive engoncée dans un costume bleu roi à boutons dorés, à un videur d'une boîte de nuit surpeuplée.

Usaoa me fait asseoir devant l'homme assis derrière le bureau et prend un siège derrière moi, tout près du gorille.

« *Donc, Miki-san me dit que vous voulez vivre la vie d'un rikishi »* entame-t-il, se servant du mot japonais pour lutteur de sumo. *« Ça me va, mais je veux juste m'assurer de quelques points… ».*

A ce moment-là, en fait, j'ignore totalement qui est cet homme. Étant assis derrière un bureau du Kokugikan, j'imagine donc qu'il doit être un employé de la fédération de sumo. En fait, c'est l'oyakata, le patron, le maître de l'écurie de sumo où je dois me rendre. Peut-être Usaoa pensait que j'allais le reconnaître. Ou peut-être me l'avait-il expliqué en chemin et je l'avais mal compris. J'ai encore des lacunes en japonais.

L'oyakata poursuit. « *Il faut que vous sachiez que les rikishi se lèvent très tôt. Pouvez vous vous lever avant même le soleil ? ».*

« *Bien sûr »* réponds-je. Cette question est facile. Je viens juste d'arriver au Japon et en fait, le décalage horaire me fait encore me lever bien avant l'aube.

Question suivante. « *Vous savez, les rikishi dorment sur un futon à même le sol, dans une grande chambre collective. Vous êtes capable d'en faire de même ? ».*

« *Okay ».* Ça me parait très semblable à une auberge de jeunesse. « *Les rikishi ne mangent que deux fois par jour, le déjeuner et le dîner. Pas de petit-déjeuner. Vous devez être habitué à avoir trois repas. Pourrez vous faire avec deux seulement ? ».*

Là, c'est plus dur, mais, encore une fois, je réponds par l'affirmative. Je peux gérer la faim le matin pendant une semaine s'il le faut. Et, après tout, je veux avoir une expérience de première main de la vie que connaissent les rikishi.

« *Savez vous ce que mangent les rikishi ? »*, me dit l'oyakata, annonçant le prochain défi. « *Ils mangent du chanko-nabe. Pouvez vous manger du chanko-nabe ? ».*

Je n'ai jamais essayé le chanko-nabe, mais j'en ai beaucoup entendu parler. Il s'agit du régime copieux, riche en protéines, de n'importe quel rikishi, un ragoût de bœuf, porc, poisson, poulet, tofu et je ne sais quoi d'autre, cuit dans un bouillon épais. Il n'y a pas franchement beaucoup de voies bien claires pour la reconversion des sumotori, qui quittent leur sport avec un corps massif qu'il leur faut gérer. L'une est de devenir oyakata et de démarrer sa propre écurie, voie très chère puisqu'il faut acheter une licence spéciale. Une autre est de devenir coiffeur de sumo. La troisième est d'ouvrir un restaurant de chanko-nabe.

Je n'ai jamais mangé de chanko-nabe, et le dit à l'oyakata quand il me demande si je pourrai le supporter.

« *Mais ça n'a pas l'air mal* », dis-je, lui arrachant le premier sourire depuis le début de notre conversation.

Il poursuit sa litanie des choses qu'il me faudra faire si je veux vivre comme un lutteur de sumo. « *Les rikishi portent le mawashi* », dit-il, parlant de cette pièce de tissu façon couche-culotte dans laquelle les lutteurs se battent et s'entraînent. « *Porterez vous un mawashi ?* ».

Pour dire vrai, cela ne me tente pas vraiment, et je suis certain que cela ne sera pas très flatteur sur moi. Mais je veux que l'oyakata soit sûr que je le fais pour de vrai, et lui réponds donc, dans un japonais pour le moins approximatif « *Si c'est ce que font les lutteurs, je le ferai* ».

« *C'est bon* », me dit-il, m'expliquant que le gorille va m'accompagner à la heya. Après un bref dialogue final avec l'oyakata pour déterminer combien de temps je resterai (c'est toujours en cours, probablement une dizaine de jours maximum), Usaoa et moi-même suivons le gorille en dehors. Sur le chemin de la gare, celui-ci se présente sous le nom, ou plutôt le titre, de kashira. Il s'avère que c'est une sorte d'adjoint de l'oyakata. Il me dira plus tard qu'il a été un lutteur jusqu'à dix ans auparavant. Son shikona était alors Hananokuni.

A la gare, Usaoa nous quitte, le kashira m'achète un ticket et nous pénétrons à l'intérieur. Nous tombons alors sur un lutteur, ce qui me paraît assez normal à Ryogoku, le quartier du sumo de la ville. Mais il s'avère qu'il est de notre heya ; je crois qu'il est là pour nous accompagner. Le kashira me le présente comme étant Kitamura.

Kitamura est un bel homme, avec toutefois un début de cernes sous les yeux, portant un chignon allongé qui pointe sur le haut de son crâne et retombe vers l'avant. Il est vêtu d'un kimono violet et d'une large ceinture bleue, avec un téléphone mobile coincé à l'intérieur. Il n'est pas très grand, et le kimono qui recouvre son ventre qui dépasse de sa ceinture ne lui donne pas une allure ridicule. C'est un gars solide, pétant la forme.

Mais ses oreilles son affreuses. Couvertes de cicatrices et de protubérances, réduites à l'état de bourgeons atrophiés. Je suis sûr et certain que c'est du à son entraînement. Lorsque j'ai préparé ce projet d'étude, j'ai lu un ouvrage sur le lutteur hawaïen Takamiyama, premier rikishi non-japonais à avoir emporté un tournoi. Il y était expliqué comment Takamiyama a eu ses propres oreilles en chou-fleur : dans les mains des lutteurs expérimentés de son écurie quand ils étaient persuadés qu'il faisait preuve d'arrogance. Si l'oyakata m'avait dit : « *Les rikishi finissent par avoir leurs oreilles réduites en une purée sanguinolente. Vous êtes prêt à avoir les oreilles dans cet état ?* », c'est là que j'aurais refusé.

Mais il est trop tard pour ce type de pensées. Je suis déjà dans le train, coincé entre Kitamura et le kashira. Je bavarde avec ce dernier, qui m'interroge sur le type de nourritures japonaises que je suis capable de manger, jusqu'à ce que nous atteignions la gare d'Ogikubo, l'arrêt de la heya.

Il faut encore dix bonnes minutes de marche. Kitamura, qui a quitté le train à l'arrêt précédent, est déjà là. A l'intérieur, une douzaine de lutteurs sont autour du tatami. La plupart sont en survêtement ; l'un d'entre eux, toutefois, pour une raison indéterminée, ne porte qu'un short blanc. Tous ont un chignon allongé sur le crâne, et tous ont une carrure impressionnante. C'est comme si je venais de pénétrer dans un monde d'êtres surgonflés.

Le kashira m'extirpe de ce monde quelques instants pour me faire monter un escalier partant directement de l'alcôve d'entrée, endroit où, dans les maisons japonaises, les visiteurs laissent leurs chaussures. A l'étage se trouvent les appartements de l'oyakata et de son épouse. Le kashira me présente à celle-ci, qui porte un inquiétant bandage sur des bleus à sa pommette gauche.

Le kashira me ramène alors en bas, dans la chambre aux paillassons, où tour à tour chacun des lutteurs se présentent à moi. Je ne me rappelle aucun de leurs noms, mais je n'oublierai jamais cette sensation de me trouver en présence de tant de personnes aussi radicalement différentes, dans tous les aspects, de moi-même. Ils font tous une tête de plus que moi, pèsent quelque chose comme deux fois mon poids, sont tous asiatiques (l'un d'entre eux, je l'apprendrai par la suite, est Mongol) et ont tous la même coupe de cheveux, un style que la plupart des gens ne connaissent que par l'entremise des sketchs de John Belushi.
Dans Le Lion De Papier, où George Plimpton écrit sur son expérience d'entraînement en tant que débutant

aux Lions de Detroit, celui-ci cachait le fait qu'il était écrivain et fut à même de garder ce secret un petit moment, jusqu'à ce que ses équipiers ne commencent à se demander pourquoi il se baladait en permanence avec un ordinateur portable. Pour ma part, il n'y a aucune chance que je puisse essayer de faire croire que j'appartiens à ce milieu.

Après qu'ils se sont présentés, deux gars me font descendre par un couloir au sol de béton nu et aux murs défraîchis, donnant sur des salles de bain empestant l'urine, puis une volée de marches m'amène dans l'une des chambres communes. Ils me montrent mon couchage, plié au sol. Tous sont avachis dans leurs propres lits, en dessous de l'amoncellement de leurs effets personnels. Tous ont une sorte de petit campement, avec leur propre télévision, une étagère avec des affaires de toilette et différentes choses, des CD, une statuette d'un doigt d'honneur, des photos de playmates, des canettes de bière. Pratiquement tout ce que l'on trouverait dans une chambre de jeune homme, simplement rassemblé ici dans le petit espace alloué dans cette grande chambre unique.

D'évidence, c'est l'heure de la sieste. Deux des gars dans la chambre s'endorment instantanément. L'un joue aux jeux vidéo sur sa télévision à écran plat avant de s'assoupir lui-même. J'en entends un parler au téléphone sous ses couvertures, puis quelques bips m'indiquent qu'il doit envoyer des textos. Je commence à prendre quelques notes, lorsque la porte s'entrouvre sur un mec maigre en survêtement de velours orange, mèches blondes et chaînes en or, porteur d'un attaché-case argenté et d'une boîte en carton. Me jetant un regard, il dit : « *Harry Potter ? Vous êtes Harry Potter ?* ». Il me demande si j'aime le sushi, d'une voix forte malgré les lutteurs endormis autour de moi. L'un d'eux se retourne et demande l'heure. Je m'aperçois pour la première fois qu'il dort avec un inhalateur de ventoline.

Le gars en orange s'assied sur le futon où j'étais assis à prendre des notes. Son téléphone se met alors à sonner. Il a alors une longue conversation que je ne peux suivre, et me pose des questions durant les blancs de sa conversation. « *Tu connais ?* », me demande-t-il montrant le logo sur la boîte qu'il a apportée. Je ne connais pas.

A l'occasion d'une autre pause, il ouvre sa mallette et me montre un petit album photo, le genre que l'on a gratuitement avec le développement. Des photos de lui dans un bar, trinquant avec pas mal de femmes différentes, la plupart jeunes et jolies. « *Mon travail* ». C'est en tombant sur une photo d'une vitrine emplie de photographies de beaux mecs japonais que je crois comprendre quel est son travail. C'est un gigolo. Les femmes le paient pour boire un verre avec lui.

En fait, il s'avère que j'ai en partie raison. Après son coup de téléphone, je lui demande quel est son métier, mais cette fois-ci il sort un classeur rempli d'illustrations produit. Il me fait alors son numéro : la première illustration montre une chaîne de vente du producteur, à travers distributeurs et revendeurs, jusqu'au consommateur. L'autre montre une flèche qui éradique tous les intermédiaires.

« *Directement du producteur au consommateur* ». Je ne suis pas bien sûr de ce qu'il peut vendre. Cela a l'air d'être une sorte de médicament breveté pour les problèmes intestinaux. En une mixture d'anglais et de japonais, il m'explique qu'il travaille comme gigolo la nuit en complément, mais que son activité principale est son numéro de marketing.

« *Beaucoup de travail* » me dit-il « *mais je suis riche* ». Dans le cours de la conversation, j'apprendrai qu'il a été lui-même lutteur dix années auparavant. Au vu de ses oreilles en chou-fleur, je veux bien le croire. Maintenant, il vit à proximité, et passe parfois à la heya pour passer un moment.

Bientôt, les lutteurs commencent à bouger. Quelqu'un entre et commence à balayer, et je replie donc mon couchage pour descendre. En bas, un lutteur balaie, pendant que deux autres font un sort aux boites de chocolats que j'ai apportées en cadeau. Dans la cuisine, d'énormes marmites de ragoût cuisent, tandis que trois lutteurs coupent de gros quartiers de viande. Une glacière, qui contient deux poissons entiers longs comme mon bras, est posée par terre. Je demande si je peux aider, et devant le refus, je remonte pour écrire encore un peu. J'y suis encore à cet instant, prêt à redescendre pour manger.

Dimanche, 19 décembre 2004

Le Sekitori

L'idée que les sumotori puissent engraisser en mangeant des sashimi élaborés et du bœuf de Kobe, avec de temps à autres quelques tranches de foie gras pour le dépaysement, est séduisante. Elle est cependant à des années-lumière de la vérité. Le régime des sumotori n'est vraiment pas quelque chose d'enviable.

J'ai ma première expérience du menu sumo le vendredi soir, quelques heures après mon arrivée dans la heya. Une fois achevée la sieste de l'après midi, les lutteurs arrivent peu à peu dans la salle commune. Trois tables rondes sont disposées là. Comme on me demande de m'asseoir, je prends place à la table de celui dont je découvrirai un peu plus tard qu'il est le gyoji.

Les gyoji sont les arbitres du sumo. Ils sont vêtus dans le style de l'aristocratie de l'ère Heia, d'un kimono chamarré et d'une coiffe laquée, et rendent leur verdict sur le dohyo en agitant l'éventail qu'ils portent. J'imaginais que les gyoji étaient des hommes d'âge avancé, membres hauts placés de la hiérarchie du sumo. Mais le gyoji assis à ma table est un gamin ; il ne doit pas avoir plus de 25 ans (je n'ai pas encore essayé de lui demander). Sa coupe de cheveux est courte et classique, et il porte jeans et pull, comme n'importe quel jeune japonais, sauf que, à l'instar de tous les gyoji, il vit avec les lutteurs dans la heya auquel il appartient.

Nous sommes rejoints à table par le yobidashi, qui, me paraissant encore plus jeune, m'estomaque encore plus. Les yobidashi sont les hérauts du sumo, qui proclament les noms des compétiteurs. Celui-ci, qui vit également au sein de la heya, ressemble à un frêle adolescent. Il porte des jeans foncés et un T-shirt noir sur lequel est inscrit « Scorpion Boy ».

Le gyoji et le yobidashi mangent tous deux rapidement, et quittent bientôt la table. Pour ma part, je mets plus de temps à avaler mon repas. Celui-ci consiste en des restes de chanko-nabe de l'après-midi : un brouet sombre et acide de miso où surnagent des morceaux de poisson plein d'arêtes. Le chanko-nabe, comme je le découvre alors, n'est pas nécessairement le bouillon de viandes variées dont on m'a parlé. En fait, il se compose de n'importe quelle viande dont on dispose à l'instant, généralement d'une seule sorte. Nous mangeons aussi de petits poissons fumés et salés dont il faut retirer les arrêtes, de grosses tranches de lard très gras, et des pommes de terre baignant dans une sauce épaisse et grasse. Du moins j'imagine que ce sont des pommes de terre ; ce pourrait tout aussi bien être des morceaux de radis noir. C'est difficile à dire, car cela n'a aucun goût et la consistance est trop molle à cause du bouillon.

Les lutteurs ont un bon coup de fourchette, mais ne sont pas les Gargantua que l'on pourrait s'imaginer. Ils s'envoient tous un bol de soupe empli de riz, et au moins un bol de chacun des mets se trouvant sur la table. Mais cela ne semble pas si énorme, si l'on considère le volume de leur ventre.

Une fois le repas achevé, les tables sont débarrassées et posées contre les murs, et tout le monde s'affale sur le sol pour regarder la télévision. L'un des lutteurs s'approche alors de moi et me dit : « *Viens avec moi. Il y a une autre personne que tu dois rencontrer. C'est un Sekitori* ».

Les sekitori rassemblent les rangs les plus élevés du sumo, du grand Champion, le Yokozuna, jusqu'aux juryo. L'unique sekitori de cette heya, un juryo, vit dans une chambre individuelle à laquelle mène un escalier privatif. En chemin, le lutteur qui m'accompagne me rend quelque peu nerveux « *Ne dis que* 'mon nom est Jacob, yoroshiku onegaishimasu' », les mots de présentation usuels. C'est à priori malvenu de s'en écarter lorsque l'on s'adresse à un sekitori.

Lorsque nous atteignons le haut des marches, nous trouvons, rassemblés sur le palier du Sekitori, quelques lutteurs. J'entre, et aperçois le Sekitori assis sur le sol de sa petite chambre, dans un kimono blanc entrebâillé, une console de jeux vidéo à ses genoux. Son regard est perçant, ses cheveux en bataille.
« *Mon nom est Jacob, yoroshiku onegaishimasu* ».
Il me demande quel est mon âge, et je lui réponds que j'ai trente ans.
« *C'est vieux* », dit-il.
Il me demande alors combien de temps je suis censé rester.
« *Environ une semaine* »
« *Allez vous mettre un mawashi et combattre pour de vrai ?* »

« *Peut-être* ».

Sur ce, il me fait signe de m'en aller, et les lutteurs présents me font sortir de la pièce. En bas, je commence une conversation avec quelques lutteurs parmi les plus jeunes. Le seul non-Japonais de la heya, un Mongol du nom de Batto, raille un autre lutteur japonais, complexé par son teint très mat, en le traitant d'Irakien.

« *Regardes, c'est un Irakien, c'est le neveu d'Oussama ben Laden* », répète-t-il à l'envi.
« *Tes blagues mongoles ne sont pas drôles* » lui réplique sa victime.

Après un moment, un autre lutteur, Takemura Hiroki (à ne pas confondre avec son jeune frère Takemura Tatsuya, autre lutteur de la heya), m'invite au sento, les bains publics japonais. J'y vais, appréhendant quelque peu qu'il puisse me demander de lui frotter le dos ou pire, ayant entendu ce que les plus jeunes lutteurs avaient parfois à faire pour leurs aînés. Mais le refus des autres lutteurs des les aider en cuisine m'a indiqué d'ores et déjà que, contrairement à ce que l'oyakata a pu me dire, je ne serai pas tout à fait traité comme un apprenti lutteur. Et, de toute manière, ma plus grande crainte est maintenant de rentrer chez moi avec des oreilles en chou-fleur, alors…

Tatsuya et moi-même frottons nos corps respectifs, et essayons de papoter, mais à l'instar de nombreux lutteurs, son accent est à la limite du compréhensible. Il me dit qu'il est d'une ville ouvrière du centre du Japon, à la criminalité importante (mais pas autant qu'une ville américaine, insiste-t-il). Lorsqu'il a eu 16 ans, un de ses professeurs de lycée qui connaissait l'oyakata l'a recommandé pour la heya, bien qu'il n'ait jamais lutté auparavant. Il a donc quitté l'école pour venir à Tokyo.

De retour à la heya, je passe le temps avec les lutteurs dans la salle commune. Ils regardent la télévision, se baladent avec leurs cellulaires, jouent avec leurs gameboy. Tout semble normal et apaisé, mais je suis toujours particulièrement conscient de la brutalité présente sous cet aspect bonhomme – ces gars, après tout vivent du combat. Leurs visages couverts de bleus, leurs yeux au beurre noir et leurs oreilles en chou-fleur ne semblent pas leur poser de problèmes : la douleur, lorsqu'on passe toutes ses journées à faire des reprises sur un dohyo, est un élément de la vie quotidienne. Mais leur style de vie, consistant à s'infliger l'un l'autre les pires douleurs toute la matinée, puis à se reposer béatement ensemble toute la soirée, leur donne l'aspect de membres d'un étrange monastère de la violence, une confrérie très hiérarchisée de bagarreurs de rue.

Bientôt, je vois certains d'entre eux sortir les futon de leurs placards, et je comprends dès lors que la pièce, qui sert déjà de réfectoire et de salon, s'apprête à devenir une chambre à coucher. Je remonte dans la plus petite pièce, où je suis installé, me rendant compte à présent que je suis logé avec les plus importants lutteurs (en dehors du sekitori) qui bénéficient d'un peu plus d'intimité, ont moins de colocataires et, plus important, ont la possibilité d'avoir pas mal d'affaires personnelles. Les inférieurs ne peuvent pas avoir grand chose car ils n'ont pas la place pour les mettre. Les gars d'en haut marquent leur territoire par l'accumulation d'affaires.

Personne n'est dans la chambre lorsque j'y arrive, et le chauffage est coupé. Je déplie alors mon futon et m'enroule dans la couverture pour me tenir chaud. Je m'endors sans même m'en rendre compte et dors comme une masse toute la nuit.

Lundi, 20 décembre 2004

L'entraînement

Je me réveille le samedi sur les coups de six heures du matin, avec les lutteurs autour de moi qui émergent lentement de leur sommeil et se préparent pour l'entraînement. Mon énorme voisin de lit, Saita, a déjà roulé son couchage et reste assis dans le noir, entourant ses poignets et chevilles de bandages.

Après son départ, je me lève et descends au rez-de-chaussée. Je tombe sur Batto dans le couloir. Il porte un mawashi et me fait signe d'aller dans la salle commune. Contiguë à cette dernière, se trouve une aire d'entraînement de taille similaire, au sol en terre battue. Elle se trouve à un niveau inférieur, si bien que l'entrée de la salle commune fait saillie. Au centre de cette saillie se trouve un coussin vide avec d'un côté un cendrier vide, et de l'autre un quotidien sportif attendant l'oyakata, comme je le suppose avec raison.

Au centre de la salle d'entraînement de trouve le dohyo, aire circulaire délimitée par d'étroites bottes de pailles à demi-enterrées.

Pour l'instant, je n'ai encore vu personne dans la pièce. Il n'y avait avant qu'un gros monticule de terre avec un papier blanc savamment plié enfoncé au sommet – qui se révélera être de nature religieuse.

Là, le gros monticule a disparu, et les lutteurs se tiennent en rangs dans la pièce. L'un d'entre eux commence à égrener un compte et, à chaque chiffre, les lutteurs frappent l'une de leurs cuisses, lèvent une jambe de côté, la frappent au sol puis s'accroupissent. Les levers de jambe ne sont pas franchement synchronisés, mais sont plutôt comme une lente pétarade.

Ils portent tous un mawashi gris, et à peu près la moitié d'entre eux ont des bandages aux pieds ou aux mains. Certains ont d'énormes ventres proéminents, de grosses poitrines tombantes et de grotesques amas de bourrelets dégoulinant sur les côtés de leur mawashi. Mais, même chez les plus gros, leur musculature est clairement apparente. Quand ils frappent le sol, leurs amas de chair sont comprimés et leurs muscles tendus apparaissent.

Après leurs étirements, ils forment alors une sorte de file indienne et s'avancent autour du périmètre du dohyo. Un lutteur balaie alors celui-ci, tandis qu'un autre l'arrose avec l'eau d'un arrosoir bleu ciel.

Deux lutteurs se mettent alors face à face, puis se chargent mutuellement. Après une brève échauffourée, l'un d'eux se retrouve en dehors. Les combats se succèdent à un rythme soutenu, un nouvel adversaire se présentant pour remplacer celui venant d'être projeté au dehors ou, moins souvent, au sol.

Le choc d'entrée est une collision brutale. Quelques-uns entrechoquent leurs têtes, et l'on peut entendre le bruit des crânes qui se cognent. Un autre lutteur, après avoir encaissé un grand nombre de charges à l'épaule, se met à saigner au point de contact. Et, au vu des traces, bleus et coupures présentes dans la salle, c'est apparemment un matin plutôt calme.

Peu après le début des combats, le kashira fait son entrée par une porte extérieure. Il enlève ses chaussures et sa veste. Peu après, le yobidashi entre dans la salle commune, toujours dans son T-shirt « Scorpion Boy » et un pantalon à carreaux, et s'assied juste derrière moi. Lui faisant un signe, le kashira lui souffle quelque chose à l'oreille, apparemment pour m'enjoindre de ne pas m'asseoir les jambes étendues comme je l'ai fait jusqu'à présent. Je dois être assis jambes croisées, m'indique le yobidashi. Un jour et demi après être resté assis pendant les quatre heures d'entraînement, mes jambes me font toujours mal.

Environ une heure et demi après le début des combats, le Sekitori fait son entrée, dans un mawashi blanc. Tous les lutteurs s'inclinent devant lui avec déférence, tandis qu'il s'avance vers le robinet qui se trouve de l'autre côté de la salle d'entraînement, où il se rince la bouche de grandes gorgées d'eau. Bien qu'étant le lutteur le plus accompli dans la pièce, il est loin d'être le plus gros. Ses bras et ses jambes sont fins, avec des muscles bien dessinés, son ventre, rond et ferme comme une pierre polie. Il reste dans un coin de la salle, pratiquant des étirements et levers de jambe.

Finalement, environ deux heures après le début de l'entraînement, l'oyakata descend les marches qui mènent

de son appartement au hall d'entrée. Il s'assied sur le coussin qu'on lui a disposé et s'allume une cigarette. Après un instant, il se penche vers moi et me murmure « *Vous voulez un petit-déjeuner ?* ». Je lui fais signe que ça va, bien qu'affamé et en manque cruel de caféine.

L'oyakata et le kashira restent à leur place sur l'entrée, lançant de temps à autres des critiques aux perdants des matches. Les combats se poursuivent l'un après l'autre, des lutteurs de rangs proches se bousculant pour prendre place face au dernier vainqueur, se contemplant durant un bref instant d'éternité, puis s'entrechoquant au milieu du dohyo. Après chaque douzaine de matches, un lutteur se positionne au bord du dohyo et laisse un autre lutteur le charger. Il se laisse pousser au travers du dohyo sans soulever ses pieds, en grattant la surface comme une surfaceuse humaine. Puis les deux lutteurs simulent un match rapide, celui ayant servi de surfaceuse se laissant projeter au sol, en faisant un saut de l'ange avant de sauter sur ses pieds.

Après pas mal de reprises de cela, la plupart des lutteurs qui ont combattu ayant eu l'opportunité de pousser ou d'être poussés, le dohyo est à nouveau balayé et arrosé, puis une nouvelle série de matches reprend avec des lutteurs plus haut classés.

Dans la dernière série, Kitamura et un véritable géant du nom de Nakahara affrontent tour à tour le Sekitori. Dès que ce dernier fait son entrée sur le dohyo, trois jeunes lutteurs – Batto le Mongol, un costaud nommé Fuchita et Hayeshida, lui assez petit et paraissant très jeune – s'alignent à l'arrière, porteurs respectivement d'une serviette, d'un bol de sel et d'un balai. Le Sekitori prend alors quelques poignées de sel, et s'en frotte les bras, les jambes et la bouche, puis et répand sur le dohyo. Puis il affronte Kitamura.

Kitamura est de loin le lutteur le plus fin, toute chose étant relative. Son torse est large et bien dessiné avec, chose extrêmement rare ici, des abdominaux clairement visibles. L'ensemble de sa carrure fait qu'il ne semble pas déplacé parmi les autres lutteurs, mais presque l'ensemble de celle-ci est composé de muscles.

Malgré cela, il ne fait pas le poids devant le plus gros mais plus flasque Sekitori, qui le sort du dohyo match après match. Très rarement, le Sekitori peut se retrouver sur le point d'être lui-même projeté, mais même en ces occasions, il se débrouille pour contourner son adversaire pour le balancer en dehors.

L'une des rares fois où il se retrouve entraîné au dehors du dohyo est quand le bien plus imposant Nakahara parvient à le coincer dans son étreinte sur le rebord du dohyo et, se servant de son énorme ventre comme d'un levier, soulève le Sekitori pour le déposer en dehors des limites.

Les victoires du Sekitori sont, malgré cela, largement plus nombreuses. Il excelle dans l'art d'utiliser la force de son adversaire le projeter lui-même en dehors. Lorsqu'il est chargé, il s'écarte souvent au dernier moment, attrapant son adversaire par le mawashi et l'entraînant en dehors du dohyo grâce à son inertie.

Lors d'un combat avec Nakahara, alors qu'il agrippe celui-ci, le Sekitori commence à le provoquer vertement : « *Tu comptes faire quoi ? Tu comptes faire quoi ?* », lui dit-il alors que, pratiquement submergé dans les chairs du géant, il finit par le faire valser autour du dohyo avant de le laisser simplement s'écrouler.

A la fin de cette série de confrontations, le dohyo se transforme en une « surfaceuse pour tous », les lutteurs se succédant dans des séries de poussées. Kitamura et Nakahara, tour à tour, offrent une louche d'eau au Sekitori, qu'il refuse. Les lutteurs sont couverts de sueur, leurs cheveux retombant de leurs chignons. Beaucoup ont le dos entièrement recouvert de terre qui se colle sur eux lorsqu'ils sont projetés au sol.

Entre temps, je commence à m'inquiéter. Je commence à me demander ce qui a bien pu me passer par la tête quand je me suis imaginé que je pouvais m'entraîner avec ces gars. Je m'étais sans doute imaginé qu'ils feraient quelques séances de gym, répéteraient des mouvements comme dans un cours de judo, et qu'ils s'affronteraient dans quelques combats raffinés et softs.

Je suis très loin du compte. Voilà comment ils s'entraînent vraiment : ils s'entrechoquent comme deux locomotives face à face, poussent, bousculent, culbutent ou agrippent l'autre jusqu'à le soumettre. Aucun calcul : on saute sur le dohyo et on y va. Je réalise soudain que me confronter à l'un de ces gars sur le dohyo serait comme foncer à mobylette contre une rame de métro. Je serais broyé, au sens propre.

C'est peut-être vrai, toutefois, j'essaye de reprendre mon sang-froid. Je peux toujours aller ici et là, regarder ce qui se passe, parler au maximum de personnes. Je ne suis pas forcé de monter sur le dohyo pour tirer les vers du nez du maître.

C'est alors que, tandis que les lutteurs s'essuient et entament le balayage final du dohyo, l'oyakata se penche à nouveau vers moi « *Alors, vous voulez essayer ? »*.

J'ai comme dans l'idée que la réponse qu'il attend, et que je partage désormais, est un « *Non »*. J'essaie donc de m'en tirer avec le plus d'élégance possible. « *Vous savez, j'aimerais essayer, mais je n'ai aucune idée de la façon de faire »*.

A ma grande surprise, toutefois, il ne me laisse pas m'en tirer ainsi. « *Bien sûr, mais quelqu'un peut vous l'apprendre, petit à petit. Et s'il y a quelque chose que vous ne voulez pas faire, vous n'êtes pas obligé de le faire »*.

En un clin d'œil, je me retrouve replongé dans la partie. Lundi (le dimanche est leur jour chômé), je débuterai mon entraînement de sumo.

Dans l'intervalle, Batto a commencé à balayer le terre en surface du dohyo en un monticule disposé au centre, comme je l'avais entr'aperçu auparavant, tandis que quelques lutteurs discutent avec le Sekitori. Dans la pièce commune, le coiffeur de sumo, le « tokoyama », qui est arrivé et a commencé sa préparation pendant les derniers matches, travaille les cheveux d'un lutteur avec de l'huile parfumée et les attache en un chignon. Le tokoyama – son nom est Tokokado – vivait dans la heya, mais l'a quittée lorsqu'il s'est marié, et apparaît désormais à la fin des séances d'entraînement.

Alors que je m'apprête à quitter la pièce, le Sekitori m'appelle, me désignant Hayeshida.
« *Hey, c'est un pédé »* dit-il. Rire général. Je me figure que quand le Sekitori lance une blague ou une insulte, tout le monde rit.

« *Vraiment ? »*, demandé-je innocemment. Je ne sais pas trop quoi dire. Je ne veux pas entrer dans le jeu du Sekitori en riant moi-même, mais je ne peux pas rester complètement indifférent.

Ma réponse fait rire le Sekitori et, par voie de conséquence, tout le monde. Ce qui pousse le Sekitori à poursuivre sa blague « *Lui aussi, c'est une fiotte »*, dit-il, en montrant Kitamura, déclenchant de nouveaux rires. « *Il est bisexuel »*.

« *Oh »*, dis-je en quittant la pièce.

Je remonte dans ma chambre, où Moriyasu, qui est mon voisin, joue avec son cellulaire en écoutant Missy Elliot. Moriyasu est arrivé dans la heya treize ans auparavant, à l'âge de quinze ans. Il est actuellement en makushita, le plus haut rang des waikashu, les divisions inférieures, juste en dessous du Sekitori qui, comme juryo, est au rang le plus bas des divisions professionnelles. Après avoir attendu que le Sekitori en ait fini avec son bain, Moriyasu va lui-même se baigner et m'invite à le rejoindre. Je commence à croire que les lutteurs, ici, sont un peu trop enclins à partager leur bain avec moi, mais me range finalement à l'explication qu'ils veulent être sûrs que je sais comment prendre un bain à la japonaise, où l'on se récure avant de plonger dans la baignoire. Deux autres lutteurs – particulièrement énormes – nous rejoignent dans la salle de bains.

J'aimerais pouvoir dire quelque chose d'intelligent à propos sur l'expérience de partager un bain avec trois sumotori couverts de mousse, mais cela s'avère particulièrement banal.

Bref, une fois baignés, Moriyasu me dit que je devrais remercier l'oyakata. Je ne comprends pas très bien pourquoi, puisque je viens juste de lui parler durant l'entraînement, mais il me conduit en haut des marches et m'enjoint de dire « *Otsukarisan degozaimasu »*, version sumoïstique d'une expression banale de remerciement après une dure journée de labeur. Arrivés à l'appartement de l'oyakata, nous passons devant son épouse assise dans la cuisine et arrivons dans le bureau où se tient l'oyakata.

« Otsukarisan degozaimasu », dis-je, tandis que Moriyasu me retire les mains des poches où je les ai inconsciemment et fort impoliment fourrées alors que je m'adresse à l'oyakata. Lorsque ce dernier me donne congé, Moriyasu me pousse en dehors du bureau et me bouscule jusqu'en bas en me réprimandant avec un maternel « *Garde tes mains hors de tes poches quand tu parles à l'oyakata* ».

De retour à la salle commune, le Sekitori est en train de prendre son repas, assis tout seul par terre. Hayeshida, Fushita et Batto se tiennent debout de l'autre côté de la table, lui servant son chanko-nabe et lui versant du thé glacé, encore dans leur mawashi qui les fait en la circonstance ressembler à de jeunes esclaves de la Grèce antique.

Dans un nouvel exemple de mon statut ambigu dans ce monde hautement stratifié, Moriyasu m'indique que je devrais commencer à manger, maintenant, avec le Sekitori dont je croyais qu'il mangeait toujours le premier et seul. Je m'assieds à ses côtés, et Fuchita me sert un bol de chanko-nabe. Puis le Sekitori lui crie de me servir un verre de thé glacé : c'est la première et dernière fois que j'aurai une boisson avec un repas en ces lieux.

Alors que nous mangeons, les lutteurs défilent, se rendant eux-mêmes chez l'oyakata pour le remercier. Je me rends compte que c'est quelque chose que tout le monde fait tous les jours une fois baigné après la séance d'entraînement matinale. Alors qu'un lutteur traverse la pièce, le Sekitori me dit « *son nom est Gu-Rauns* ».

Je le crois sur parole, bien que tout le monde se mette à rire, y compris le lutteur qu'il désigne.
« *Okay* », répons-je.
« *Il est de Yamaguchi* » poursuit le Sekitori, attendant les rires. « *Gu-Rauns veut dire 'trou du cul' dans le patois de Yamaguchi. C'est pour cela que c'est son nom* ».
« *Oh, vraiment ?* », dis-je, recherchant une réplique qui éviterait de rentrer dans son jeu. « *On dirait du Français* ». Je répète alors « Gu-Rauns » quelques fois avec un accent français très prononcé. « *Français, vraiment ?* », dit le Sekitori, tandis que le lutteur de Yamaguchi poursuit son chemin « *là, ça le fait pas mal* ».

Le nabe est bien meilleur que celui de la veille : il consiste en des morceaux de poulet dans un bouillon clair, accompagné de choux, champignons et carottes. Les assiettes complémentaires – des tranches de gâteau de poisson avec une sauce légèrement pimentée et de petites tranches de viande grillée – sont également plus comestibles. Mais j'ai du mal à en profiter en la présence du Sekitori et de ses esclaves, et je respire donc quand celui-ci annonce « *Je suis plein* » et part rejoindre ses propres quartiers.

Je termine mon propre repas et remonte en haut dans la chambre, avec l'intention de tuer le temps jusqu'à ce que tout le monde ait fini de manger et se soit couché, pour pouvoir sortir sans rendre de comptes et brancher mon ordinateur sur une ligne téléphonique et vérifier mes e-mails. Mais, chose peu surprenante après une journée sans caféine, je m'endors moi-même une paire d'heures jusqu'à l'heure du dîner. Après le dîner, je regarde en compagnie de quelques lutteurs une série coréenne, avant de retourner me coucher.

Ce rythme de vie, manger, dormir, manger puis dormir encore, est la raison précise de la prise de poids des sumotori.

Mardi, 21 décembre 2004
L'Homme à la Tête de Chien
Le dimanche est le jour de repos de la heya, sans entraînement matinal. Aucun de mes camarades de chambrée n'était autour de moi quand je me suis couché la nuit précédente et, lorsque je me réveille, tous à l'exception de Moriyasu – qui n'est toujours pas rentré – sont plongés dans un profond sommeil.

En bas, une poignée de lutteurs sont avachis dans la salle commune devant la télévision. Mitsui, un homme au visage serein et réfléchi, a mis des lunettes pour lire une bande dessinée, assis contre le mur. Deux autres lutteurs sont assis côte à côte, presque blottis l'un contre l'autre, et bricolent chacun leur portable. Les frères Takemura, Tatsuya et Hiroki, dévorent un tas de Mc Muffin et quelques boîtes de Mc Nuggets en attendant de passer à table. Batto met en place une corde à linge dans la salle d'entraînement, puis y suspend le kesho mawashi du sekitori pour l'aérer.

Les kesho mawashi sont des mawashi de cérémonie avec un tablier, que portent les haut gradés pendant les tournois. Ils sont en soie, faits main, coûtent des milliers de dollars et sont généralement offerts par les oyakata ou des groupes de supporters. Le kesho mawashi que Batto a suspendu en face de la salle commune a comme image brodée dessus une mascotte portant un marteau. Le shikona du sekitori, Ishide, est brodé à droite.

Je demande à Hiroki ce que font les lutteurs pendant leur jour de repos. « *On dort, on se baigne, on se repose… des trucs comme ça »* me dit-il.

Comme j'ai pas mal dormi les deux derniers jours, aidé en cela par l'apparente absence de café dans la heya, et que je sais que personne ne me laissera l'aider aux tâches ménagères, même si j'insiste, je décide d'aller me balader l'après midi. J'ai besoin d'un peu d'air, n'ayant quasiment pas quitté la heya depuis mon arrivée. Donc, après le déjeuner, je prends le train vers Shibuya, où je peux enfin goûter à un café tant mérité et recevoir mes e-mail dans un cybercafé.

J'aimerais bien prendre également mon dîner dehors – manger indien, ou bien une pizza, quelque chose qui n'apparaîtra jamais sur le menu de la heya. Mais j'ignore quand les lutteurs attendent mon retour et craint que de rester dehors trop longtemps puisse être mal perçu. Je me mets donc sur le chemin du retour, prenant cette fois mon train à la station de Harajuku, où je traverse la foule du dimanche après midi, des métalleux, des gothiques, ou des lolitas perverses, et des touristes faisant la queue pour les photographier.

Le dîner à la heya, s'avère en fin de compte une agréable surprise : Coquilles Saint Jacques grillées, avec quelques plats d'accompagnement. Après avoir dîner et m'être une nouvelle fois vu refuser mon aide pour la vaisselle, je monte pour taper quelques notes.

Peu après, Tatsuya vient m'annoncer que c'est l'heure du thé. Je le suis en bas, où nous passons devant le sekitori, accompagné de Batto, qui se rendent à la salle de bains.

Je suppose tout d'abord que le thé est une tradition du jour de repos et m'attends à voir toute une assemblée de lutteurs, tasse à la main, dans la salle commune. Au lieu de ça, on me tend une tasse de café et un beignet, et me dit de m'asseoir par terre. Apparemment, ce n'est l'heure du thé que pour moi. Dans un petit accès de paranoïa, je m'imagine qu'ils espèrent me voir boire un café, rester éveillé toute la nuit et dormir pendant l'entraînement demain matin, leur épargnant l'embarras de m'habiller en mawashi et de m'emmener sur le dohyo avec eux. Mais la vérité doit être tout simplement qu'ils se sont figurés que m'offrir un café et un beignet serait un geste sympa, ce que c'est d'ailleurs.

Je m'assieds avec mon café et mon beignet, et regarde un programme télévisé sur des enquêteurs traitant des légendes urbaines. Dans l'épisode, ils vérifient la véracité de l'histoire d'une dame qui a passé son chat au micro-ondes et doivent découvrir si la nourriture brûlée donne ou non le cancer. Soudain, le sekitori entre, une serviette jaune autour de la taille, suivi de Batto, le caleçon relevé à la manière d'un string.

Tout le monde se lève à l'entrée du sekitori. Je regarde vers Ishiwaka, celui que Batto a appelé l'Irakien. Ce dernier secoue légèrement la tête, me faisant signe que je n'ai pas à me lever. Le sekitori tend une boîte

emplie de papiers à Mitsui, puis se met devant le réchaud pour quitter sa serviette pour une paire de shorts. Un autre lutteur, grand, la mâchoire carrée, nommé Matsunaga, se balade entre moi et la télévision. Le sekitori le remarque. « *Pousses toi de là »* aboie-t-il à son attention.

Plus tard, assis à côté de Mitsui, le sekitori discute avec lui, me semble-t-il de ce qu'ils pensent que j'arrive à comprendre du programme télé. C'est bien ça.

« *Combien comprends-tu de l'émission* ? », me demande le sekitori. « *Environ 60 pour cent ».*

Il bouscule Mitsui. « *Je t'avais bien dit qu'il ne comprend pas tout »*. Puis il pointe Mitsui du doigt et me dit : « *Il n'en comprend que 40% »*, déclenchant un rire général. Puis il montre Kitamura, alors en train de faire sécher la serviette du sekitori devant le réchaud. « *Lui, que 15% »*.

Après les éclats de rire, il reste près de Mitsui quelques moments, avant de se lever pour faire une prise enserrant la tête de Fuchita, lequel se met à tousser et à défaillir, le visage tout rouge. Après qu'il a desserré son étreinte, Fuchita continue de longs moments à respirer péniblement.

Maintenant, le programme télé s'intéresse à l'homme à tête de chien, qui est apparemment une légende urbaine très connue au Japon. La caméra zoome sur un visage momifié d'homme à tête de chien, qui s'est révélé être un canular. Le sekitori montre le visage de Kitamura, indiquant une ressemblance ressentie avec la mine de l'homme-chien. Kitamura ne fait pas attention, et tout le monde rit donc sous cape jusqu'à ce qu'il lève la tête pour se rendre compte qu'il est l'objet d'une autre des farces du sekitori.

L'assemblée peut alors partir encore une fois dans un éclat de rire gras et général.

Mardi, 23 décembre 2004
Le Mawashi
Le petit matin dans une heya a quelque chose de féerique. Personne ne parle, même s'ils murmurent dans leur coin et respirent fort, passant dans les couloirs dans leurs légers kimonos et entourant en silence leurs blessures du jour précédent avec des bandages. C'est une atmosphère que je suis réticent de briser, en ce lundi matin, mais je n'ai absolument aucune idée de la façon de me préparer pour le dohyo. Finalement, c'est Hiroki qui me voit un peu perdu dans les couloirs, près de la salle de bains, et me demande ce qui se passe.

« *L'oyakata a dit que je pouvais essayer aujourd'hui* »
« *Donc tu mets un mawashi ?* »
« *Oui, si ça ne dérange pas* ».

Il prend un mawashi – une longue et large bande de tissu gris, repliée dans le sens de la longueur – de la pile attenante et me dit de me déshabiller, ce que je fais. Pour le mettre, il me faut d'abord le déplier, tenant un bout sous le menton, et le passer entre mes jambes en une sorte de vasque effilée. Puis je tourne sur moi-même tandis que Hiroki enroule le reste de la toile autour de moi comme une ceinture. Juste avant les derniers tours, il me montre comment enserrer le bout de mawashi que je tiens toujours sous le menton de manière à pouvoir le détacher pour aller aux toilettes. Pour finir, quand l'ensemble du mawashi est enroulé autour de ma taille, il termine en enserrant le reste dans mon dos. Le mawashi ne fait en principe que quelques tours autour de la taille des lutteurs avant d'être achevé. Pour ce qui me concerne, toutefois, j'ai eu à tourner tellement de fois qu'il s'est quasiment transformé en un tutu fait de rouleau isolant pour charpente…

Vêtu de mon mawashi, je suis Hiroki vers le terrain d'entraînement en terre battue, au contact bien froid sous mes pieds nus. Hiroki me demande d'attendre sur le côté jusqu'à ce que quelqu'un ait le temps de venir pour m'expliquer comment faire, mais Murayoshi, le camarade de chambrée que j'ai vu dormir avec un inhalateur de ventoline, me fait bondir dans la ligne des lutteurs qui pratiquent le lever de jambe de côté, le shiko.

C'est bien plus dur que ça en a l'air. Il me faut garder mes mains sur les genoux, pouces vers l'avant et coudes en arrière durant le squat ; les pieds doivent être dans l'axe des épaules ; les pieds doivent frapper franchement, les genoux verrouillés. Et avant chaque combinaison squat-frapper de sol, je dois claquer bruyamment mes cuisses.

Chaque lutteur compte à tour de rôle dix répétitions, ce qui fait environ 150 au total : bel exercice de musculation des jambes. Puis nous nous agenouillons sur la jambe gauche tout en étirant la droite, changeons de position et répétons l'exercice en entier quelques fois. Regardant autour de moi, je m'aperçois que les lutteurs, même les plus gros d'entre eux, transpirent nettement moins que moi.

Puis, suivant la direction des lutteurs, je pose mes fesses presque nues sur le sol et étire mes jambes au maximum. Il faut toucher les orteils, ce qui s'avère particulièrement difficile en raison des nombreuses couches de tissu qui me rentrent dans l'estomac.

Puis tous les lutteurs se penchent vers l'avant, amenant leur estomac tout près du sol. Je suis très loin de pouvoir le faire. Murayoshi, apercevant ma piètre performance, repousse mes jambes un peu plus loin encore avec sa plante de pieds et presse doucement sur mon dos, amenant mon torse plus près du sol. Soudain, quelque chose claque dans le haut de ma cuisse gauche. Je ne peux dire que cela soit quelque chose de grave, pas un claquage ou apparenté, mais c'est clairement un claquement et ça fait mal. Murayoshi l'a aussi entendu. Il s'arrête de pousser et me dit quelque chose que je ne suis pas sûr de comprendre, mais qui ressemble à « *Gagné… »*.

Les combats peuvent alors commencer, les moins gradés entrant en premier tout comme samedi. Murayoshi m'enjoint de poursuivre mes shiko, à l'instar de beaucoup d'autres lutteurs. Le mouvement me permet de ne pas trop ressentir le froid, en dépit du fait que je me trouve sur un sol de terre battue dans une pièce non chauffée, et quasiment nu. Mais dès que les autres lutteurs s'arrêtent, je stoppe également mes mouvements, pour ne pas me couvrir de ridicule en étant tout seul à les poursuivre.

La pause est brève toutefois. Bientôt, le kashira fait son apparition, et fait signe à Mitsui, qui se trouve à côté de moi, de me faire continuer les shiko, peut-être parce qu'il veut que je reste chaud, ou parce que c'est ce qu'on doit faire quand on est sur le dohyo pour la première fois. Bref, je poursuis mes shiko sans m'arrêter pendant quasiment une heure, de peur que le kashira ne me fasse une remarque comme samedi à propos de mes jambes dépliées. Mitsui m'accompagne, s'arrêtant parfois pour corriger ma position.

Au bout d'une heure, je commence à avoir les hanches très douloureuses et ne peux quasiment plus tenir sur une jambe tout en frappant le sol avec l'autre. Quand Mitsui s'arrête enfin, je l'imite, trop fatigué pour continuer et me sentant toujours ridicule d'être seul à poursuivre l'exercice.

Debout, dans mon mawashi, je sens très vite le froid me prendre à la gorge. Je me demande soudain ce que je fais là, en slip de tissu à faire des mouvements de gymnastique, puis à attendre là dans ce froid mordant de pouvoir m'entraîner au bout du compte. Cela va-t-il vraiment ajouter quelque chose à ma compréhension du sumo plutôt que de rester à voir l'entraînement du sol confortable et chaud de la salle d'entraînement ? Mais, si la réponse est non, cela ne vient-il pas remettre en cause l'essence même de mon projet d'étude ?

Au milieu de cet afflux de questions existentielles, je finis par regarder un petit peu l'entraînement qui se déroule devant moi. Les combats d'aujourd'hui sont de loin plus brutaux que ce que j'ai vu samedi. Le plus renversant étant de se rappeler la façon dont ces gars sont en dehors du dohyo, me cajolant pratiquement pour être sûrs que je ne manque de rien, nourriture ou bains.

Quelques instants auparavant, Murayoshi est venu me demander si j'ai besoin d'une pause pour aller me baigner, craignant sans doute que je puisse ne pas en prendre un parce que je ne sais pas ôter mon mawashi. Maintenant, il est sur le dohyo avec Hiroki et le démolit littéralement. Hiroki était déjà dans un sale état : son genou droit et sa cuisse droite en sang. Mais il continue encore et toujours à remonter sur le dohyo avec Murayoshi, qui va largement au-delà de la simple bestialité nécessaire pour remporter un match. Plus d'une fois, il balance Hiroki hors du dohyo, puis lui sort de nulle part une baffe gratuite en chemin. A une occasion, il jette même Hiroki au sol, puis le frappe dans le dos.

Moriyasu est encore plus brutal. Pendant une séance de « polisseuse », qui sont en réalité dénommées butsukarigeiko, il met au défi Batto de le sortir du dohyo, mais ce dernier se révèle incapable de le bouger plus d'un mètre à chaque fois. Moriyasu lui hurle constamment à l'oreille « *Plus vite ! Tu es trop lent !* ».

Toutes les séances « polisseuse » que j'ai vu jusqu'ici ont été suivies de combats simulés, où le pousseur, toujours le moins gradé, laisse le haut gradé repousse le mener tout autour du dohyo par le cou. Puis le pousseur se laisse projeter au sol d'où il bondit de manière théâtrale sur ses pieds.

Mais cette fois ci, il ne s'agit plus de combats simulés. Moriyasu tire véritablement Batto par le cou et les cheveux, puis le projette au sol avec violence. Et au lieu de bondir avec grâce sur ses pieds, Batto se retourne au sol avec le peu d'énergie qui lui reste, soufflant et grognant, des larmes plein les yeux, puis échoue encore et encore à essayer de repousser Moriyasu hors du dohyo. Couvert des pieds à la tête de terre battue collée sur son corps luisant de sueur, des gouttelettes de sang perlent de son genou.

Une fois la plupart des matches finis, le sekitori, ayant combattu deux de ses plus immédiats inférieurs, et les ayant laissé se combattre entre eux, s'avance vers moi et me demande si je suis prêt à combattre. Je lève alors mes bras et lui fait comprendre « *Je suis prêt* ».

« *Tu le combats, lui* » dit-il, montrant Hayeshida, qui le suivait juste derrière. « *Mais c'est un pédé* », ajoute-t-il.« *D'accord, je m'en souviendrai* », dis-je.

Mais je me retrouve en fait à affronter Hiroki à la place. Tout d'abord, je dois faire une séance de « polisseuse » contre lui. Il se place au centre du dohyo et attend que je le charge depuis le rebord. Comme prescrit, je pars d'une position de squat sur le rebord, poings au sol devant moi et me jette sur lui, paumes en avant contre son torse.

Il ne bouge pas d'un millimètre.

Le sekitori me dit qu'il me faut rentrer dans son torse avec la tête, et Hiroki montre du doigt l'endroit précis, sous son épaule droite, où doit se produire l'impact. Je charge à nouveau, et cette fois, il bouge bien de cinq ou six centimètres. Mais le sekitori me dit que j'ai encore mal chargé. Je suis censé le rencontrer sans que mes pieds ne quittent le sol.

Pour mon ultime charge, j'avance comme prescrit, les pieds bien au sol, et rentre dans son torse avec la tête et les paumes. Encore une fois, je dois bien le faire bouger de deux centimètres.

Vient ensuite le véritable combat. Nous nous faisons face au centre du dohyo, accroupis les poings au sol, et il reçoit ma charge avec douceur, attrapant mon mawashi. Je fais des pieds et des mains pour l'entraîner dans une sorte de prise, mais le sekitori me crie « *Attrape son mawashi* ».

Le tenant par son mawashi, je réussis sans trop savoir comment à le faire venir au rebord du dohyo, et le sekitori me crie alors « *Pousse* ! ». Vaine remarque. Je ne peux pas bouger Hiroki, qui fait une tête de plus que moi et doit peser quasiment 150 kilos. Au lieu de cela, c'est lui qui me repousse, et en un clin d'œil me voici de l'autre côté, prêt à être éjecté. Je réussis toutefois à rester encore dans le dohyo en plantant mes pieds dans les balles de paille enterrées qui marquent ses limites. Avant qu'Hiroki ne puisse me soulever et me balancer, le sekitori fait signe que le match est fini.

La séance d'entraînement se termine par quelques centaines de squats, bien douloureux après mes heures de shiko. Quelques pompes, un retour au calme et la séance est terminée.

Quelqu'un m'a apporté un kimono. Le sekitori me dit de rester devant le réchaud. Clairement, je ne suis pas traité comme une jeune recrue ordinaire. Après l'entraînement, je prends mon bain, mange et remonte dans la chambre, avec à nouveau l'intention de taper quelques notes. Au lieu de ça, je dors à nouveau d'un sommeil de plomb. A mon réveil, Murayoshi me prévient que le kashira nous emmène pour un barbecue coréen. A l'heure de partir, Murayoshi, Ishiwaka et moi-même montons sur des bicyclettes, puis roulons à travers des zones résidentielles ou commerciales tranquilles jusqu'au restaurant. J'ai les jambes détruites par tous les shiko que j'ai effectués.

Le kashira arrive avec sa fille de treize ans, calme mais enjouée, qui lit une traduction japonaise de CS Lewis à table quand elle n'est pas en train de manger. Le kashira voudrait bien qu'elle parle anglais, en se servant de moi comme d'un traducteur, mais son anglais n'est pas franchement au point et de toute manière, elle n'a pas la tête à ça.

Le kashira commence une impressionnante quantité de nourriture, notamment des pieds de porc bouillis, un bol de soupe de riz et une salade, qu'il mange tout seul. Pour la tablée, il commande plusieurs gras plateaux de tranches de bœuf mariné que nous faisons griller sur de petits grils de table. Même sort pour des tranches de langue de bœuf, excellentes trempées dans du jus de citron frais, et un énorme plat de tripaille caoutchouteuse et sentant les pieds. Quelques assiettes de sashimi de foie de bœuf également, cru et trempé dans de l'huile de sésame, étonnamment goûteuses.

Une fois rentrés à la heya, Hiroki, m'ayant vu précédemment griffonner dans mon calepin, plaisante : « *Maintenant, il va écrire dans son journal* 'aujourd'hui le kashira m'a emmené au barbecue coréen. C'était très bon' ». C'est exactement ce que je suis en train de faire.

Vendredi, 24 décembre 2004
Lendemain de shiko
Je me réveille mardi matin emmitouflé dans les couvertures de mon agréable futon, béat et satisfait. Il ne me faut que peu de temps, toutefois, pour me rappeler où je suis, et qu'il va me falloir m'extirper de ce douillet cocon pour passer quelques heures avec rien d'autre sur le dos qu'un sous-vêtement de tissu rêche. Je traîne donc sous mes couvertures jusqu'à ce que mes camarades de chambrée commencent eux-mêmes à se lever et descendre en bas. Je finis par balancer mes couvertures et me lève pour ranger mon couchage.

Mais aussitôt que je suis sur mes jambes, je m'écroule presque. Clairement, j'en ai trop fait sur les shiko hier. Jamais aucune séance de musculation ne m'a fait ressentir ce que j'ai aujourd'hui : ni mes premières courses en montagne, ni le ski, ou encore le snowboard. Des genoux au bassin, je ne suis plus que douleur. Douleur pour marcher. Douleur pour rester debout. Douleur pour s'asseoir.

Rester couché, toutefois, me semble pas trop inconfortable, et je rampe donc jusqu'à mon lit en me demandant si je dois essayer d'échapper à la séance d'entraînement ce matin. D'un côté, je n'ai pas envie d'être pris pour un glandeur. Le monde du sumo, pour ce que je peux en dire, exècre ce genre de choses. Et j'ai peur que l'oyakata, qui a fait montre de tant d'hospitalité, ne pense que je n'ai pas été sincère avec lui, et que je suis prêt à faire fi de mon enthousiasme à me lever tôt, à sauter le petit déjeuner et à mettre un mawashi au premier petit bobo.

De l'autre côté, je crains que, même si j'arrive à enfiler mon mawashi et à atteindre la salle d'entraînement, je ne pourrai sans doute pas dépasser la première série de shiko Ce qui voudrait dire que j'aurais embêté quelqu'un pour m'aider à mettre mon mawashi, pour m'éclipser du dohyo avant même que les combats n'aient commencé.

Finalement, je décide de faire quelques shiko dans la chambre même, pour pouvoir me tester. Au pied de mon lit, j'écarte les jambes, frappe le sol du pied droit, écarte les jambes à nouveau, puis pied gauche. Chaque mouvement me donne une sensation tant douloureuse qu'étrange, mes jambes ayant la vivacité de nouilles trop cuites. Murayoshi, encore dans son lit, m'aperçoit en train de m'escrimer douloureusement sur mes shiko, seul dans l'obscurité, et me dit :
« *Qu'est-ce que tu fais ? »*
« *Mes jambes me font mal »*, lui dis-je, les dents serrées.
« *Si tes jambes te font mal, c'est pas la peine de mettre un mawashi »* me dit-il, ce qui est exactement ce que je voulais entendre. Je rampe à nouveau vers mon lit pour tuer le temps et me préparer mentalement à passer les prochaines heures dans la salle commune, mes jambes endolories devant être croisées.

Quand je finis par descendre, Murayoshi, que je croise dans le couloir, me dit « *N'oublies pas de remercier le kashira pour le dîner ».*

Le kashira se trouve dans la salle d'entraînement assis à sa place habituelle sur l'avancée. Quand je le remercie pour le barbecue coréen de la veille, il me dit :
« *Alors comme ça, tes jambes te font mal ? »*
« *Elles me font mal, oui ».*

Petit sourire en coin de sa part. Quelques autres lutteurs, entendant que je ne les accompagne pas à la séance parce que j'ai mal aux jambes, rient doucement. Lorsque l'oyakata descend enfin de ses appartements quelque peu après le début de l'entraînement, il me voit dans la salle commune, en survêtements. « *Ses jambes lui font mal »* explique le kashira avec un sourire, ce qui provoque également l'hilarité de l'oyakata.

Dimanche, 26 décembre 2004
Dohyo-Tsukuri
Trois fois par an, la Hanaregoma heya, la heya au sein de laquelle je séjourne, détruit puis reconstruit son aire d'entraînement. L'Association Japonaise de Sumo impose cela à toutes les heya de Tokyo, avec probablement un but mystique, mais lorsque j'ai demandé à Murayoshi quelle en était la raison, il m'a juste répondu : « *Je ne sais pas. J'imagine que le centre du dohyo finit par être usé ? ».*

L'ensemble du processus, appelé dohyo-tsukuri, prends trois jours : Un premier pour détruire le sol, un autre pour le refaire, et un troisième pour le dohyo-matsuri, un rituel de sanctification. Les lutteurs entament le processus mardi, juste après la séance de retour au calme. Cherchant pelles, truelles et râteaux dans un placard de la salle d'entraînement, ils commencent à creuser le sol de terre battue, pieds nus, enfonçant leurs pelles avec leurs talons sans chaussures. La plupart portent juste leur mawashi, mais certains ont une serviette nouée autour de la taille, qui fait irrésistiblement penser à une mini-jupe d'où leurs fesses tranchées par le mawashi pointent de manière coquine.

Il ne leur faut pas trop de temps, malgré le peu d'entrain des lutteurs les mieux classés. Bientôt, ils atteignent la bordure que Kazuya a délimitée au sol environ à un mètre des murs. (Kazuya est le jeune lutteur que j'ai toujours nommé ici par son nom de lutteur, Hayeshida).

Pas d'entraînement le lendemain. Au lieu de cela, les lutteurs se réveillent à l'heure assez tranquille de 07 h du matin pour commencer la réfection de l'aire d'entraînement. Ils sont rejoint par trois yobidashi – les hérauts du sumo – venus d'autres heya pour donner un coup de main. Les yobidashi, apparemment, sont les ingénieurs du monde du sumo. Leurs attributions comprennent la supervision de la construction des dohyo et l'exécution des tâches les plus délicates de cet ouvrage. Les yobidashi qui sont venus pour le dohyo-matsuri portent les tabi, des chaussures à fine semelle de caoutchouc dont le dessus de coton sépare le gros orteil des autres, comme un moufle. Ce sont les chaussures traditionnelles du monde du bâtiment au Japon.

Katsuyuki, le yobidashi le plus expérimenté des trois, est dans sa quarantaine. Il appartient aussi à la heya où je vis, mais habite à l'extérieur. C'est lui qui dirige les opérations, supervisant Haruki, le yobidashi adolescent qui vit dans la heya, et deux autres yobidashi d'autres heya, qui ont tous les deux l'air d'avoir dans les vingt ans.

A huit heures, quand je me lève en même temps que les lutteurs les plus gradés avec qui je vis, la reconstruction a déjà commencé. Katsuyuki est en train de se mettre en tenue de travail est semble atterré de voir entrer un petit bonhomme blanc, le regard embrumé, en survêtement froissé.



Les deux yobidashi des autres heya, pendant ce temps, sont dehors en train de préparer la tawara, ces sacs de terre en fourreau à demi-enterrés en cercle dans le sol de la salle d'entraînement pour former le dohyo. Des lutteurs emplissent par des fentes sur le côté les éléments de tawara déjà préparés. Une fois bien emballés, le yobidashi les referment et les martèlent pour leur donner leur forme à l'aide d'épaisses bouteilles de bière en verre.

Pendant cet ouvrage, les lutteurs commencent à marteler la terre du sol de la salle d'entraînement. Ils se succèdent, utilisant un épais billot munis de poignées aux extrémités. Travaillant en binômes, ils le soulèvent et l'abattent violemment au sol. Évoluant en cercles concentriques, ils martèlent petit à petit le sol du dohyo.

Une fois la tawara achevée et le sol du dohyo complètement aplani, Katsuyuki guide les lutteurs qui font courir une corde qui rejoint les milieux de deux murs opposés de la salle, puis frappe sur la corde pour imprimer une démarcation séparant la pièce en deux. L'opération est réitérée pour les deux autres murs, traçant une croix au centre de la salle, centre dans lequel Katsuyuki enfonce un pieu.

Un jeune yobidashi attache alors la corde au pieu et se sert d'un mètre ruban pour marquer sur la corde la distance de six shaku (une unité de mesure typiquement japonaise, ce qui équivaut à peu près à deux mètres cinquante) depuis le pieu. Enfonçant un énorme clou dans la corde, il le fait tourner autour du pieu comme un compas géant, gravant un large cercle sur le sol.



Puis Katsuyuki et l'un de ses assistants dégagent une couche de terre à l'intérieur du cercle, commençant par le centre et repoussant cette terre vers les extrémités, pour qu'elle forme un périmètre approximatif à l'endroit ou le cercle a été dessiné. Le jeune yobidashi étale alors la terre de nouveau dans le cercle. Les lutteurs reprennent alors à nouveau leur travail en tassant à nouveau le sol, tout d'abord avec le billot, puis avec d'épaisses planches enfoncées à l'extrémité de perches qu'ils soulèvent au-dessus de leurs épaules et martèlent violemment au sol.

Ensuite, ils réutilisent la corde pour retrouver le centre de la salle et redessinent le cercle, que Katsuyuki et deux lutteurs martèlent une fois de plus avec leurs outils. Pendant ce temps, des autres lutteurs creusent une rigole le long du cercle géant avec leurs pelles et truelles. Tandis qu'ils effectuent leur tâche, un yobidashi se sert d'une truelle pour creuser nettement les rebords du cercle. Quand tout est achevé, le cercle est devenu un cylindre parfait de terre solidement battue, s'élevant de la rigole dans une salle toujours en terre brute.

Après le déjeuner, un jeune yobidashi commence la mise en place de la nouvelle tawara dans la rigole faisant le tour du cercle. Il la frappe au centre avec une grosse bouteille de verre vide pour qu'elle soit de niveau avec la partie centrale du cercle. Tandis qu'il s'affaire autour du cercle, les lutteurs aplanissent le reste de la salle d'entraînement. Une fois cette tâche achevée, le sol semble immaculé, en dépit du fait qu'il est fait de terre battue, avec une tawara de paille toute neuve remplaçant la précédente, qui était maculée de terre.



Pendant ce temps, trois gars, qui ressemblent à des ouvriers typiques, salopette, mitaines et bottes de chantier, sont arrivés et installent une échelle à côté du reliquaire qui se trouve près du plafond, dans le coin arrière droit de la salle d'entraînement. L'un d'entre eux enlève l'épaisse corde suspendue sur le reliquaire et le drap violet aux armes de la famille de l'oyakata – aux motifs verdoyants – qui le recouvre en partie. Repoussant de côté les urnes d'offrandes en porcelaine blanche et des vases de feuilles fraîchement coupées, il descend le minuscule reliquaire, emporté à l'extérieur pour être nettoyé. Un homme plus âgé, pendant ce temps, suspend une corde de paille tressée autour du plafond de la salle d'entraînement, dont retombent des fils et des papiers blancs découpés en forme d'éclairs. Avant de repartir, les ouvriers replacent enfin le reliquaire et les autres ustensiles, achevant le travail avec une toute nouvelle corde suspendue et un nouveau drap au-dessus.

Pas d'entraînement le lendemain. Pas plus mardi. La matinée est passé à étudier le banzuke – les feuilles de classement du sumo : j'en dirai plus un autre jour. Dans l'après midi, Nobutaka, le gyoji en chef de la heya, i.e. un arbitre de sumo, arrive pour diriger le dohyo-matsuri, le rituel de purification du dohyo.

Si les yobidashi sont les ingénieurs du sumo, les gyoji en sont à l'évidence les prêtres. La heya où je séjourne a deux gyoji : Kichijiro, 27 ans, qui vit avec nous, et le plus ancien, expérimenté, Nobutaka, qui a son propre appartement.

Kichijiro passe la majeure partie du mardi après midi à préparer l'arrivée de Nobutaka, sortant ses kimonos, éventails et tout le reste du bazar. Kichijiro instruit ensuite Ishiwaka, l'un des lutteurs, de déposer un tas de terre sèche et argileuse au milieu du dohyo et d'en élever un petit monticule, au sommet duquel il place une idole de papier. En face, il place une sorte de paillasson, sur lequel il dépose un petit autel de bois avec des assiettes d'algues séchées, poisson séché, riz sec et de sel, ainsi qu'une petite branche feuillue. A côté, une

grosse bouteille de saké. Pour finir, il dépose trois petits tas de sel aux coins de la pièce.

Nobutaka apparaît après le repas. C'est un petit vieux qui porte un costume bleu à fines rayures. Il est sérieusement dégarni. Quand je demanderai plus tard son nom à l'un des lutteurs, il me répondra « *Hage-san »* - M. Crâne d'œuf – avant de me donner son véritable nom.

Dès son arrivée, Nobutaka commence à se déshabiller au milieu de la salle commune, pendant que Kichijiro l'aide à enfiler son premier kimono noir, sur lequel il passe un kimono bleu avec de larges manches pendantes, refermé par une large ceinture. Le kimono porte également un motif en forme de feuille et de petits ornements cylindriques jaune et orange, qui ressemblent à des appâts de pêche à la mouche, brodés sur les manches, le col et près des ourlets. Pour finir, il revêt un chapeau noir, bas et pointu, une jugulaire lui descendant en dessous du menton, et glisse dans sa ceinture le petit éventail de bois que Kichijiro lui a sorti d'une boîte recouverte de satin.

Tandis que les lutteurs s'alignent de chaque côté de la salle, l'oyakata, le kashira et le Sekitori alignés contre le mur du fond, Nobutaka s'agenouille sur le paillasson et frappe deux fois dans ses mains, comme le font les gens ici quand ils s'approchent d'un sanctuaire et qu'ils veulent attirer l'attention des dieux. Il psalmodie une prière japonaise dont je ne comprends pas un mot, se penche vers l'avant en sortant son éventail de bois, puis le remet à sa ceinture et refrappe deux fois dans ses mains.



Prenant la branche, il l'agite doucement au-dessus de son épaule. Il l'apporte à l'oyakata, au kashira et au sekitori, qui s'inclinent devant elle, puis aux deux rangs de lutteurs, qui s'inclinent également, avant de retourner devant l'autel. Frappant encore deux fois dans ses mains, il s'incline à nouveau avec son éventail.

Puis il se saisit de la bouteille de saké et dépose à chaque coin de la pièce quelques gouttes de liqueur sur les tas de sel que Kichijiro a déposés. Puis il fait le tour du dohyo, répandant du saké sur la tawara fichée dans le sol.

Finalement, il revient sur le paillasson et demande à Kichijiro d'emporter l'autel et le saké. Ce dernier revient avec un éventail plus large, doré avec des motifs verts. Il s'agenouille encore et déclame d'une voix de stentor une prière que je ne comprends toujours pas. Remplissant deux verres, il les donne aux lutteurs qui en prennent une petite gorgée avant les faire passer.

Les lutteurs commencent également à ma grande surprise à manger les plats de riz et de poisson séché, que je croyais dédiés aux dieux. Plus grande encore est ma surprise quand Matsunaga m'enjoint d'en consommer moi-même. Je regarde les plats disposés et, pensant que les morceaux de poisson séchés ont l'air d'être ce qu'il y a de meilleur, j'en embouche un.

« *Non »* me dit Matsunaga. « *Tu dois faire comme cela »*. Il mime le fait de prendre une pincée de chaque plat – poisson, riz, algues et sel – et d'en avaler toute la poignée d'un coup.
« *Oups, désolé »*, lui dis-je, avant d'en faire autant.

Jeudi, 28 décembre 2004
Le Banzuke



Jeudi, le jour où le gyoji dégarni vient sanctifier le dohyo, arrive également le banzuke. Le banzuke – le classement du sumo – liste tous les membres de l'univers du sumo, des lutteurs aux yobidashi, tous placés selon leur rang. Le nouveau banzuke arrive généralement deux semaines avant le début de chaque tournoi bimensuel de sumo – à l'exception de celui précédant le tournoi de janvier, qui arrive une semaine plus tôt encore pour ne pas interférer avec les vacances du Nouvel An qui paralysent quasiment le pays pendant la première semaine de l'année.

La feuille de banzuke réarrange le classement de tous les lutteurs du pays en prenant en compte leurs performances dans le tournoi précédent. C'est l'Association de Sumo qui les édite, mais les heya elles-mêmes sont responsables de leur distribution. Jeudi, tôt le matin, l'oyakata est parti pour le quartier général de l'Association de Sumo, et revient avec quelques caisses de feuilles. Au moment où je me lève, les lutteurs – qui ont un jour sans entraînement pour pouvoir s'occuper des banzuke pour leur distribution – sont déjà en plein travail.

Ils se sont répartis en une sorte de chaîne de montage sur le sol de la salle commune. Le processus commence avec Kitamura, qui en effectue la répartition. Il distribue alors des paquets de feuilles sur toute la chaîne, où d'autres lutteurs les tamponnent du sceau de la heya. Le travail se fait par binômes, l'un des lutteurs tournant les pages et l'autre les tamponnant. Les feuilles sont alors passées à un autre binôme, qui les marque du sceau du Tournoi de Janvier.

Dernière étape pour les feuilles, les derniers lutteurs qui les rassemblent pour les envoyer aux mécènes et supporters, et à toute personne qui en a commandé un exemplaire. Quelques lutteurs plient des feuilles en rectangles propres avant de les glisser dans des enveloppes pour ceux qui ont commandé des feuilles individuelles à 50 yens (0,5€) l'exemplaire. Murayoshi, lui, range dans de plus grosses enveloppes des paquets de 5, 10 et 25 feuilles pendant que d'autres lutteurs en roulent plusieurs centaines à la fois dans des colis cylindriques pour les commandes en gros à 2500 yens (environ 20 €) les cent feuilles. Avant le dîner, ce sont 3000 banzuke qui sont sous enveloppe. Le travail se poursuit le reste de la soirée, cette fois ci pour des banzuke que les lutteurs s'achètent eux-mêmes pour envoyer à leurs amis, familles ou fans.

Je m'assieds près de Tatsuya, qui s'occupe de banzuke individuels, pour regarder par-dessus son épaule cette grande feuille couleur crème, recouverte d'épais caractères calligraphiés. Elle est séparée en cinq lignes qui donnent un aspect presque cosmologique à l'univers du sumo. Les lutteurs les mieux classés sont mentionnés dans les caractères les plus gros sur la ligne du haut, les caractères se faisant de plus en plus petits à mesure que le regard descend dans le banzuke. La ligne du bas liste les noms des oyakata, kashira, yobidashi et autres personnes associées au monde du sumo, chacun de ces groupes ayant son propre classement. Ces lignes sont coupées en deux par leur centre par une colonne étroite qui coupe toute la feuille, dans laquelle on trouve des informations sur le tournoi à venir et les noms des gyoji. Les noms se trouvant à droite appartiennent à la division Ouest, ceux de gauche, à celle de l'Est. Ces démarcations sont parfaitement arbitraires et n'ont absolument aucun rapport avec les origines géographiques des lutteurs ou de leurs heya.

Tatsuya met le doigt sur le caractère le plus gros de la ligne supérieure. « C'est le Yokozuna : Asashoryu ». Asashoryu est actuellement le seul et unique Yokozuna, ou Grand Champion. Un sondage effectué au Japon l'a récemment placé en tête des sportifs non-japonais préférés. Il vient de Mongolie, pays très bien représenté dans l'afflux récent de lutteurs étrangers de haut vol, parmi lesquels on retrouve également un Russe, un Bulgare et un Géorgien. Il y a toujours eu des pincées de lutteurs étrangers dans le sumo, mais ils ne connurent jamais vraiment de succès avant la brochette de lutteurs hawaïens qui débuta dans les années 70 avec Takamiyama, premier étranger à remporter un tournoi, et s'est achevée il y a quelques années avec l'énorme Akebono, premier Yokozuna étranger du sumo.

Les lutteurs de la ligne du haut du banzuke appartiennent tous à la division makuuchi, me dit Tatsuya, qui inclut dans ses plus hauts grades les yokozuna, ozeki, sekiwake et komusubi. Il me montre quels lutteurs sont les ozeki, un rang en dessous du yokozuna, dont fait partie le lutteur Kaio. Kaio est souvent décrit comme le

plus grand espoir pour les Japonais d'avoir un yokozuna national, mais à chaque fois que le titre est à portée de sa main, il lui glisse entre les doigts. Dans la deuxième ligne, où les lutteurs de rang subalterne commencent à être listés, Tatsuya me montre le nom du Sekitori, Ishide. Il est imprimé dans des caractères qui font à peine le quart du volume de ceux de la ligne précédente. Enfin, Tatsuya me montre son propre nom sur la ligne la plus basse des lutteurs, qui inclus les jonidan dont il fait partie. Son nom est imprimé en caractères si petits qu'il doit écarquiller les yeux et le chercher longtemps parmi les autres noms.

« *C'est là que je veux être »* me dit-il, en montrant la ligne du haut.

Jeudi, 30 décembre 2004

De l'importance du statut

Quand Tatsuya me dit qu'il souhaiterait atteindre le haut du banzuke, je suis convaincu qu'il a en tête la renommée et la gloire qui nimbent les stars du sumo. Les lutteurs ne jouissent plus vraiment de l'estime qu'ils avaient avant au Japon, ce pays intégré désormais dans la mondialisation leur préférant les stars locales du football ou du base-ball. Mais les sumotori ont toujours leurs fans, dont de généreux mécènes qui leur offrent de grosses sommes. Les sumotori ont des magazines et des fan clubs qui leur sont dédiés ; Ils reçoivent des lettres d'amour et des propositions en mariage d'admiratrices.

Mais je ne crois pas que Tatsuya parle uniquement du désir universel de l'athlète d'être reconnu pour ses qualités. Pour lui, l'avancement est la seule échappatoire – autre que le fait de quitter définitivement le sumo – à ce qui m'apparaît comme une existence plutôt pitoyable.

Les lutteurs dont je partage la chambrée ont tous un rang suffisamment élevé leur assurant une vie pas si terrible. Ils ont tous un petit espace personnel. Ils possèdent tous leur petite télévision. La plupart possèdent leur propre console de jeux. Moriyasu a une petite chaîne hifi sur laquelle il passe du rap ou du reggae tout en mangeant de larges tranches de pain grillé dans le petit toaster qu'il conserve dans son box. La chambre est souvent bercée par une douce cacophonie, le Playstation de Murayoshi rivalisant avec les films de la télévision de Saita et la chaîne hi-fi de Moriyasu en fond sonore.

La plupart de ces lutteurs atteignent la trentaine, et une télévision, une console de jeux et un placard rempli de livres et de CD peut apparaître comme le minimum vital pour des hommes de cet âge. Mais c'est, toutes proportions gardées, une existence de nababs en regard de celle de Tatsuya et des sept autres qui vivent au rez-de-chaussée.

Tout d'abord, leur chambre à coucher n'en est pas vraiment une. Ils dorment dans la salle commune où sont pris les repas, où l'on regarde la télévision et où l'on classe les banzuke. C'est la même pièce d'où j'assiste, assis les jambes croisées, à la plupart des entraînements matinaux. Quand ils s'apprêtent à se coucher, le soir comme pour la sieste, ils doivent sortir leur couchage hors du placard et les étaler au sol. Il leur faut effectuer l'opération inverse dès leur réveil.

Étant donné qu'ils n'ont pas d'espace pour eux, ils ne peuvent pas vraiment posséder quoi que ce soit. Chacun possède un tiroir en plastique dans le placard pour y mettre ses vêtements. Et la plupart semble posséder un cellulaire et une Gameboy, avec pour conséquence un fatras invraisemblable de fils électriques et de chargeurs de batteries sur les prises où ils branchent leurs appareils. Mais, ayant un statut qui ne leur confère quasiment pas d'espace personnel, c'est à peu près tout ce qu'ils peuvent posséder.

Mitsui, un lutteur un peu plus vieux qui n'a jamais vraiment pu grimper dans le banzuke et est toujours resté au rez-de-chaussée – et dont une blessure au cou l'empêche de combattre – a essayé d'améliorer sa condition matérielle. Un soir, il rentre avec un lecteur de DVD chinois bon marché qu'il relie à sa vieille télévision portable cabossée, pour pouvoir choisir ses propres films au lieu de s'en remettre au choix du groupe sur la télévision de la salle commune. L'ensemble est suffisamment petit pour tenir dans le placard durant la journée. Mais il y a quelque chose de pathétique et de poignant de le voir la nuit avec ses fils électriques se glissant dans son lit pour atteindre son petit cinéma personnel. Il le regarde, un drap posé au-dessus de l'ensemble et de sa tête pour éviter de déranger ses voisins de chambrée.

Le statut d'un lutteur conditionne également sa journée. Les lutteurs du rez-de-chaussée sont debout avant ceux dont je partage la chambrée. Ils nettoient la pièce commune, revêtent leur mawashi, montent pour réveiller gentiment leurs supérieurs – qui généralement se rendorment juste après pour un moment – et vont alors fouler le sol de la salle d'entraînement. La plupart du temps, cela fait bien une heure qu'ils sont à l'exercice avant que mes camarades de chambrée ne fassent leur apparition dans la salle d'entraînement.

Pendant l'entraînement, beaucoup des lutteurs les moins bien classés disparaissent de temps à autres pour emplir la baignoire, aider à la préparation du repas, et accomplir des tâches pour le sekitori, l'oyakata et le kashira. Ils sont aussi victimes des rares mais fulgurantes bouffées de violence que les lutteurs les mieux classés déchaînent parfois à leur encontre. Je n'assiste pas trop souvent à des accès de violence de la part de

ces garçons aux manières généralement policées, mais quand cela se produit, c'est véritablement effrayant. Extrêmement rare et imprévisible, cette violence n'en est que plus saisissante.

Après l'entraînement, l'ensemble des lutteurs suit le même emploi du temps l'après midi : coiffure, bain, repas puis sieste. La coiffure est officiée par le tokoyama, le coiffeur du sumo, qui arrive chaque matin et déploie son attirail quand l'entraînement tire sur sa fin. Les sumotori ne se lavent les cheveux qu'une fois par semaine en général, l'affaire étant rendue difficile par le nettoyage de toute l'huile parfumée que le tokoyama emploie pour leurs cheveux chaque jour. J'ai aperçu une fois Nakahara, sans doute le lutteur le plus lourd de la heya, en train de se laver les cheveux : il reposait nu, sur le côté, sur le sol de la salle de bains, dont il emplissait la majeure partie, sa tête plongée dans une bassine d'eau chaude pour dissoudre l'huile.

Par conséquent, au lieu de se laver les cheveux, tout ce qu'un lutteur fait un jour ordinaire est de se rincer la chevelure dans l'évier de la cuisine pendant que le repas se prépare, puis de s'asseoir sur le tapis du tokoyama pour se faire coiffer. Le tokoyama peigne les cheveux, les frictionne avec une bonne rasade d'huile parfumée puis se sert d'un peigne pour rassembler les cheveux en un mince fourreau huileux, pointant au-dessus du crâne. Il en égalise la pointe, puis l'attache au milieu avec un morceau de fil blanc épais. Il se sert ensuite d'un autre morceau de fil pour attacher le chignon au-dessus du crâne du lutteur, le bout pointant vers l'avant.

Ce chignon si typique – le chon-mage – était autrefois porté par les samurai et les citadins japonais, avant que le régime modernisateur arrivé au pouvoir à la fin du 19ème siècle ne l'interdise. Les nouveaux maîtres, sous le règne de l'empereur Meiji, pensaient que les chignons donnaient aux Japonais un aspect rétrograde par rapport aux autres nations. Mais du fait de la place très importante que le sumo tenait déjà dans la culture japonaise à l'époque, les lutteurs furent autorisés à conserver leur chon-mage.

Le sekitori se fait coiffer en premier, suivi par les lutteurs classés immédiatement en dessous de lui. Les lutteurs les moins bien classés ne sont bien souvent coiffés que des heures après l'entraînement.

Le bain est également pris dans l'ordre de l'ancienneté, l'oyakata le prenant le premier, puis le sekitori, le kashira, mes camarades de chambrée. Les lutteurs mal classés, bien sûr, passent en dernier. Tandis qu'ils attendent eux-mêmes de pouvoir se baigner, toutefois, ils aident l'oyakata, le sekitori et le kashira dans leur bain, habillement et repas.

Je ne suis pas convaincu que l'oyakata et le kashira aient quelqu'un qui leur frotte le dos dans la salle de bains, mais ils ont quelqu'un qui attend dehors pour leur donner leur serviette quand ils sortent et leur préparer leurs vêtements. Un après midi, le kashira s'est habillé après son bain dans la chambre où je dors, et j'ai regardé le jeune Ishiwaka lui donner chaque vêtement dans l'ordre de nécessité.

Je ne pense pas non plus que les jeunes lutteurs aient à donner le bain au sekitori. En raison de son rang, le sekitori a des tsukebito, des assistants, choisis pour lui par l'oyakata parmi les lutteurs. Les tsukebito du sekitori changent souvent après la publication d'un nouveau banzuke. Avant le banzuke de jeudi dernier, le sekitori avait trois tsukebito : Nakahara et Kitamura, qui sont juste un rang en dessous de lui, et Batto, le Mongol de rang inférieur. Depuis, Batto a passé son tour, Kazuya et Matsunaga prenant sa place.

Le sekitori avait l'habitude de faire appel à Batto, et fait maintenant appel à Kazuya, pour la plupart des petites tâches quotidiennes, y compris le bain. En conséquence, la plupart des lutteurs sont épargnés par ce poste, mais personne ne sait jamais quand cela peut lui tomber dessus. Les tsukebito mal classés du sekitori se tiennent également debout près du dohyo, porteurs d'une serviette à lui tendre pendant son entraînement, mais lors des tournois, je me suis laissé dire que cette tâche incombe aux makushita Nakahara et Kitamura. Il n'est apparemment pas de bon ton d'avoir un simple jonidan pour se faire passer une serviette en public.

Quoi qu'il en soit, après avoir fourni leur aide pour le bain, les lutteurs de rang inférieur servent leur repas au sekitori et au kashira (l'oyakata mange en famille dans son appartement). Pendant ce temps, les lutteurs mieux classés, qui se sont reposés pendant le bain de leurs supérieurs, prennent leur propre bain. Puis ils mangent tandis que les moins bien classés peuvent enfin se baigner.

Lorsque les lutteurs bien classés et moi-même avons fini notre repas et montons pour la sieste de l'après midi, en général avant deux heures, les inférieurs commencent à peine leur repas. Il leur faut encore manger, ranger la salle commune et faire la vaisselle avant de pouvoir sortir leur couchage et s'endormir eux-mêmes.

Ils finissent également leur somme plus tôt que mes camarades de chambrée. Nous nous réveillons généralement après quatre heures quand l'un des lutteurs du rez-de-chaussée vient vider nos poubelles et balayer la chambre. Les gars « du haut » tuent alors le temps – télévision, cellulaire, un petit roupillon supplémentaire – pendant que les gars du bas préparent le dîner, balaient la salle commune, lavent les mawashi et serviettes de l'entraînement, et récurent le couloir et les toilettes.

Une fois le dîner prêt, les mal classés montent et nous appellent à table. Ils ne sont pas autorisés à se servir eux-mêmes avant que leurs supérieurs n'aient pris leur part ou sauté leur tour. Le sekitori mange seul dans sa chambre, servi par ses tsukebito.

Tout de suite après le dîner, les mal classés sont à nouveau de corvée de vaisselle. Mais leurs responsabilités ne s'arrêtent pas forcément là. Leurs supérieurs envoient constamment des lutteurs dehors pour chercher en catastrophe de la nourriture dans des snacks ou des épiceries.

Le rang des lutteurs détermine même ce qu'ils doivent porter. Les plus mal classés – jonokuchi ou jonidan – ne peuvent sortir qu'en geta, de grosses et bizarres sandales de bois. Les mieux classés – sandanme et au-dessus – peuvent porter des sandales souples à semelles de bambou. Les lutteurs classés en haut du banzuke peuvent porter des ceintures colorées sur leur kimono, quand les moins bien classés doivent se limiter à une ceinture noire. Ils ne sont même pas autorisés, à l'inverse de leurs supérieurs, à porter un manteau sur leur kimono.

Ces règles compliquées, toutefois, n'ont que peu de sens dans la pratique, les lutteurs de rang inférieur étant en général bien trop occupés par leurs tâches au sein de la heya pour pouvoir vraiment s'éloigner, et leurs survêtements et tongues sont amplement suffisants pour les courses qu'ils doivent faire dans le voisinage.

Vendredi, 31 décembre 2004

Le Sumo, archétype de la pyramide sociale.

Le Japon est réputé pour la rigidité de son système social, mais je pense que l'importance de son influence dans le Japon moderne est parfois surestimée. Bien sûr, les gens se servent de différentes formules de politesse suivant la personne à laquelle ils s'adressent, et ils affichent clairement leur déférence lorsqu'ils parlent à leurs patrons ou autres supérieurs. Mais ce sont, je crois, des survivances d'un Japon antique. En fait, les vieux Japonais se plaignent souvent de ce que la jeunesse ne sait pas manier le complexe système de titres honorifiques, formes verbales différenciées et pronoms personnels annexes qui changent radicalement la langue suivant la personne à laquelle on s'adresse.

Cette marche vers un Japon plus égalitaire, moins ancré dans ses hiérarchies immuables, est la plupart du temps considéré comme un bienfait. Les quelques bonnes nouvelles que l'on entend ces temps-ci au sujet de l'économie japonaise sont des success stories d'entreprises qui ont laissé tomber leurs structures de commandement rigides pour se mettre à l'écoute de leurs jeunes créateurs et pouvoir recruter à l'extérieur.

Mais dans le monde du sumo, la rigidité qui disparaît de la vie japonaise moderne est encore prégnante. Elle ne détermine pas uniquement le titre de celui auquel on s'adresse ; elle détermine la qualité même de la vie de tout un chacun. Votre rang dans la hiérarchie sociale détermine si vous allez baigner ou être baigné ; faire la cuisine ou être servi ; être sujet aux bastonnades intempestives, ou les administrer vous-même.

Cette rigidité a aussi un but très pragmatique, je pense. Elle amène une incitation très concrète aux petits à devenir plus gros, plus fort et plus hargneux pour pouvoir progresser dans la hiérarchie et échapper aux servitudes du sekitori. Et plus une heya a de lutteurs haut classés, plus elle a de prestige et d'argent.

Je parierais que, une fois qu'on le connaît vraiment, le sekitori n'est sans doute pas un mauvais bougre. Sans doute passe-t-il autant de temps cloîtré seul dans sa chambre parce qu'il en a marre d'être une crevure. Être responsable de la torture et de l'humiliation d'un amas d'athlètes boursouflés n'est pas une sinécure. Mais cela fait partie du boulot et des prérogatives se rattachant à son rang.

J'imagine que le sekitori est sympa avec moi parce qu'il peut l'être. Je ne fais pas partie de la hiérarchie qui détermine la vie sociale de la heya. En mettant au point ce projet, je voulais être traité comme une jeune recrue. Je m'aperçois maintenant que c'était totalement impossible. Humilier un étranger tel que moi mettrait en péril le pouvoir symbolique d'humiliation habituellement utilisé.

Je réalise également à présent que, pour mon étude, la position que j'occupe, hors hiérarchie, est préférable à celle d'un apprenti. Elle me donne accès à des choses que ne peuvent connaître aucun des autres résidents. Je peux aller partout : sortir avec mes camarades haut classés, me faire offrir le dîner par le kashira, papoter avec le sekitori, ou regarder des émissions de variété dans la salle commune avec les jeunes lutteurs mal classés.

Mais ces derniers, par exemple, ne peuvent pas venir dans la chambre où je dors pour taper la discute avec mes camarades de chambrée. Et le sekitori ne peut pas passer un moment dans la pièce commune avec les mal classés pour regarder la télévision, du moins sans les maltraiter un peu au moins. Chacun doit rester au sein de sa caste.

Il est en fait assez étrange qu'une hiérarchie si rigide existe dans le monde du sumo. Ce sport est né d'un milieu rétif aux castes, le « demi-monde underground » du Japon des 17ème et 18ème siècles. Ce monde coexistait avec son pendant officiel, le Japon du shogunat de l'ère Edo.

Le Japon des shogun, posé sur son socle confucianiste, possédait des structures sociales parmi les plus codifiées. Une hiérarchie rigide le divisait entre les dirigeants du Japon, ses nobles, ses fermiers, les citadins et marchands formant la base de la pyramide. Des règles de comportement très strictes réservaient les artisanats les plus élaborés et les couleurs les plus chatoyantes aux détenteurs du prestige le plus élevé, tandis que les interdictions de déplacements limitaient la mobilité géographique.

Pour encore plus dominer cette stricte organisation sociale, le shogun empêchait aussi sa noblesse féodale –

les samurai – d'accroître leur puissance en contraignant ses membres à passer le plus clair de leur temps à Edo, aujourd'hui Tokyo, où il pouvait les avoir à l'œil. Leur présence dans la cité développa une classe marchande de plus en plus nombreuse pour pouvoir satisfaire à leurs besoins somptuaires. Vers le milieu du 18ème siècle, cet amoncellement de samurai et de citadins ordinaires avait fait d'Edo la ville la plus grande au monde.

Et que se passe-t-il lorsque l'on entasse derrière les grilles d'une cité des samurai blasés et des nouveaux riches ? Dans le cas d'Edo, ce fut une demande exponentielle pour des bordels, demande à laquelle le shogunat répondit en établissant un quartier chaud « officiel » aux portes de la cité, là où il poserait le moins de désagréments à l'ordre social établi. Un gigantesque quartier de loisirs s'établit alors autour de la zone des bordels, des zones semblables naissant autour des quartiers chauds des périphéries des autres villes japonaises. Des quartiers colorés, violents, de maisons de jeux, de spectacles extraordinaires et de comportements audacieux. Certainement quelque chose comme Las Vegas, si l'on remplace David Copperfield par du théâtre kabuki.

Dans cet « underground » qu'étaient ces quartiers des plaisirs, les statuts officiels importaient peu. Ce qui comptait avant tout était d'avoir du fric et d'être « en vue ». Il existait alors un mot pour l'idéal Edo du « people » : *tsuu*. Si l'on était *tsuu*, on savait quels clandés et quels bouges avaient le plus de classe, et comment l'on devait y agir. On pouvait arriver dans un bar, griffonner un haiku (poème japonais) alambiqué, torcher quelques bouteilles du meilleur saké sans pour autant être bourré, puis sortir avec les plus jolies filles (ou coucher avec les putes les plus recherchées). Si Dean Martin avait été un « Edokko », - un enfant d'Edo – il aurait été *tsuu*, ce qui importait largement plus qu'une position officielle dans les quartiers chauds de l'époque.

Et c'est précisément dans ce milieu qu'est né le sumo. L'un des spectacles de cet underground était les paris sur les combats de rue, dont les protagonistes étaient bien souvent des samurai en rupture de ban ou des migrants de la campagne. Il est tout à fait vrai que la lutte a une histoire séculaire au Japon, et fait même partie de la mythologie de ses origines. Temples et sanctuaires engageaient souvent ces hommes forts pour combattre dans leurs enceintes, un moyen comme un autre de faire de l'argent, leur donnant une relation avec la religion. Mais qu'on ne s'y trompe pas : ces combats étaient de rudes, âpres, brutales compétitions, qui se terminaient parfois par la mort d'un des protagonistes.

Mais à l'aube du 19ème siècle, le sumo subit une mutation complète. A l'époque, les sanglants combats de rue étaient en danger d'être interdits dans le cadre de la croisade moralisatrice des shogun de l'époque. Menés par le rejeton d'une famille influente d'Edo, qui revendiquait l'héritage des secrets du sumo qui reliait ce sport aux combats de cour du 12ème siècle, une armée de promoteurs de combats fit du lobbying auprès du shogun pour qu'il laisse les combats se poursuivre. Le shogun se laissa convaincre, et bientôt des combats de sumo étaient même tenus en son château. Le sumo, désormais pris dans les filets de la religion semi-officielle du Japon, le shintoïsme, était complètement réhabilité comme représentation de l'esprit japonais. On demanda même aux lutteurs d'aller accueillir – ou intimider – le Commodore Matthew Perry et sa flotte de Bateaux Noirs qui mirent fin à des siècles d'isolationnisme japonais sous la férule des shoguns.

Quand le sumo est sortit de l'underground pour s'établir comme partie intégrante de la culture officielle, il a du absorber le système hiérarchique du Japon des shogun, qui s'est fossilisé en la hiérarchie qu'il connaît aujourd'hui. Et, étant donné que cette hiérarchisation héritée de l'ère Edo perdure dans le sumo alors qu'elle disparaît rapidement de la vie japonaise moderne, le sumo pourrait véritablement être devenu le creuset des valeurs japonaises que ses refondateurs du 18ème siècle imaginaient.

C'est certain, la hiérarchie du sumo est moins figée que celle du Japon d'Edo : c'est une méritocratie, même si c'est une méritocratie de la violence. Mais il ne faut pas perdre de vue que les seigneurs de la guerre qui entamèrent le projet d'unité nationale, achevé par les shogun, n'étaient pas de grands nobles eux-mêmes. Ils étaient des brutes issues de milieux modestes, qui dominèrent le pays par la force et la ruse, à la manière des lutteurs dans leurs combats.

Samedi, 01 janvier 2005
Le Chanko-Nabe



Mardi dernier, je ne me suis pas entraîné avec les autres lutteurs car mes jambes étaient encore particulièrement endolories de la séance de la veille. Mercredi, les lutteurs ont procédé à la réfection du dohyo à la place de l'entraînement, et jeudi la journée était chômée pour envoyer les banzuke. Donc, jeudi soir, la douleur ayant enfin consenti à quitter mes jambes, je me sens prêt à remonter sur le dohyo lorsque l'entraînement va reprendre demain matin. Je m'en ouvre à Tatsuya.

« *Je ne pense pas que ça va être possible »* me dit-il, à ma grand surprise. Comme tout le monde ici, il a été particulièrement serviable avec moi, me laissant participer à quasiment toutes les activités de la heya.

Mais il s'avère en fait que l'arrivée du banzuke marque le début d'une nouvelle étape dans la vie de la heya. Maintenant que tout le monde se situe dans la hiérarchie, il est grand temps que l'entraînement pour le tournoi de Janvier commence pour de bon. Des lutteurs d'autres heya doivent se joindre à l'entraînement. Je serais tout simplement dans leurs pattes, me confie Tatsuya.

Pour être tout à fait honnête, il me faut reconnaître à cet instant que mon objectif initial de « m'entraîner une grosse semaine à devenir un sumotori » va avoir du mal à être atteint. Beaucoup de lutteurs rejoignent une heya sans rien connaître du sumo ; mais il apparaît aussi que tous passent leur six premiers mois de présence à l'école du sumo, au quartier général de Ryogoku, où sont enseignés les fondamentaux de la lutte. L'entraînement en heya se compose dans son intégralité de matches individuels déjantés, avec quelques instructions hurlées par les lutteurs anciens, le kashira et l'oyakata. Il n'est pas envisageable, pour le moins, que je puisse prendre part à de telles séances.

Mais j'ai toujours l'espoir que le reste du groupe ne partage pas la réticence de Tatsuya à me laisser m'entraîner avec eux, et qu'ils vont me laisser me mettre un mawashi dans la matinée pour les rejoindre. Je suis venu pour m'immerger dans la vie des sumotori, ce qui implique entre autres ces séances d'entraînement. Je suis donc bien décidé à y participer de nouveau, même si cela implique de passer encore une longue matinée à faire des shiko pour réchauffer la terre du dohyo.

Vendredi matin, je suis réveillé par les sons des lutteurs circulant dans la pièce. Murayoshi est en train de rouler son futon dans l'obscurité.
« *Je peux m'entraîner avec vous aujourd'hui ? »*
« *C'est pas évident »*, me dit-il. « *Mais il est encore tôt »*, ajoute-t-il, impliquant que je ferais mieux de retourner dans mon lit. Dégageant mon réveil de mon fatras de fringues, livres et fils électriques, je constate qu'il n'est que 4h30. Et donc je me replonge dans mes draps.

J'émerge en me rendant compte que Moriyasu est en train de me parler. « *Jacob, il est 7h00 »*. Je bondis du lit, au moment où Murayoshi entre en mawashi.

Me voyant, il me demande « *C'est vrai, tu voulais mettre le mawashi »*.
« *Je peux ? »*
« *Je crois que tu peux. Mais il y a beaucoup de monde en bas. Il n'y a vraiment pas de place pour toi »*.
« *Le kashira est en bas »* poursuit-il. « *Ce serait bien que tu descendes pour le saluer »*. L'oyakata, le kashira, le sekitori et le tokoyama doivent tous être salués avec respect quand on les voit pour la première fois de la journée. « *Assieds toi pour regarder l'entraînement et après on verra »*.

Je descends au rez-de-chaussée et, après avoir salué le kashira, constate qu'il y a apparemment deux fois plus de lutteurs que d'habitude dans la salle d'entraînement. Je me résigne donc à rester observateur – plutôt qu'acteur – ce matin. Bientôt les oyakata des deux autres heya font leur entrée par la grande porte qui mène directement de l'extérieur dans la salle d'entraînement. Prenant chacun place sur un coussin, il attendent, assis à l'opposé du kashira.

L'un d'entre eux est un homme imposant, le cheveu court et taillé en brosse. On dirait qu'il appartient à la même mafia que le kashira. L'autre est grand et fin, les cheveux poivre et sel, habillé d'un pantalon de trekking Adidas et d'un manteau sombre. Il pourrait presque passer pour un entraîneur de foot européen.

Plus tard, j'apprendrai que ces oyakata ont été des élèves de l'oyakata. Ils sont venus avec leurs lutteurs pour s'entraîner ici – plutôt que l'inverse – par respect pour leur ancien maître. L'une des deux heya se trouve de l'autre côté de la ville et ses lutteurs doivent se lever à 3 heures du matin pour faire une heure de vélo avant d'arriver ici pour s'entraîner.

Les lutteurs des autres heya sont, en moyenne, plus petits et « chétifs » que ceux d'ici. L'un d'entre eux est véritablement maigre ; pratiquement rien ne montre qu'il est un sumotori, si ce n'est ses cuisses et hanches très développées qui indique qu'il a fait son content de shiko. Ses cheveux – encore trop courts pour qu'il puisse en faire un chignon – montrent à l'évidence qu'il n'est pas dans le sumo depuis bien longtemps. Et pourtant, il bat une palanquée de lutteurs de notre heya à la file. Même Torii, l'un de nos lutteurs les plus imposants, doit s'employer contre ce petit bonhomme pour rester sur le dohyo, et perd même quelques matches.

Après un petit moment, toutefois, mes jambes croisées commencent à se raidir, et je commence à avoir du mal à me concentrer sur les combats, en ayant vu beaucoup ces derniers temps, et je décide donc d'aller voir ce qui se passe en cuisine. J'ai envie de voir comment se prépare le fameux chanko nabe.

Je sais que Takasaki doit être maintenant à la cuisine. Takasaki a quitté la salle d'entraînement après s'être échauffé et avoir pris part à quelques corps à corps légers, pour aller préparer le repas. Il n'a pas effectué un véritable entraînement depuis presque un an et demi en raison d'une blessure à l'épaule qui l'a cantonné dans le rôle de chef cuisinier de la heya. C'est un lutteur trapu, carré, au teint presque rose, dont le haut du torse semble meurtri en permanence d'avoir encaissé des charges sur le dohyo.

Quand j'entre dans la cuisine, Takasaki est en train de découper en morceaux un poulet à l'aide d'un couteau long et aplati, la poussière du dohyo toujours collée sur son dos. Des abats de poulet cru éclaboussent son mawashi – son seul vêtement du moment – quand il gratte de la carcasse tout ce qui peut en être comestible : le gras, le cartilage, les bouts de viande collés aux os. Il jette le tout dans une passoire qu'il a placée dans l'évier.

Torifumi, le lutteur que le sekitori appelle « Gu-Rauns », se trouve également dans la cuisine, en train de griller un hokke entier – une sorte de maquereau – coupé en deux. Quittant le gril un moment, il verse du sake dans les deux grosses marmites d'eau en train de bouillir sur leur feu. Takasaki le rejoint avec sa passoire pleine de morceaux de poulet et en répartit le contenu à l'aide d'une louche. Un faux mouvement, et de l'eau bouillante éclabousse les cuisses nues de Torifumi. « *Ouch »*, glapit-il.

A l'évidence, cela fait un bail que les deux lutteurs sont à l'ouvrage. En face des feux, on trouve une passoire pleine de légumes hachés : des carottes, une sorte de gros radis appelé daikon, des oignons. Une énorme passoire de chou, une autre emplie d'épinards et de champignons – des shiitakes, de couleur brune, et de longues et fines bottes d'enoki.

Les accompagnements sont également prêts et posés à côté. Deux bols de natto – des germes de soja fermentés et gluants, qui exhalent une odeur de pied renfermé et ressemblent à de la morve – mélangés à de l'échalote. S'y ajoutent quatre plats de calmar cru coupés en bandes et marinant dans leur jus rosâtre.

Takasaki reste devant les plats, écumant le gras du poulet qui surnage, les flammes des brûleurs dangereusement près, me semble-t-il, des poils pubiens qui dépassent de son mawashi.

« *Tu es en train de recopier la recette ? »*, me demande-t-il, en me voyant prendre des notes sur mon carnet. « *Bien sûr. C'est le chanko nabe »*.

A ce moment, quelques autres lutteurs se trouvent également dans la cuisine, sans doute pour y trouver refuge du froid de la salle d'entraînement. Torii est assis sur la marche menant à la salle commune. Un

lutteur gras, le cheveu rare, d'une autre heya, repose sur une serviette posée à même le sol, tel une version obèse du villageois risible qui requiert les services des Sept Samouraïs dans le film de Kurosawa. Batto et Saita se tiennent debout, à la chaleur des marmites d'eau bouillante, couverts de terre. Même le tokoyama, le coiffeur des sumotori, est présent. Il me demande si ça me dérange qu'il fume, puis s'en allume une et commence à faire des ronds de fumée dans la cuisine.

Tous partent d'un grand éclat de rire quand je dis « *C'est du chanko nabe »*.
« *Il n'y a pas de plat qui s'appelle chanko nabe »* m'informe Takasaki, revenant avec autorité sur les paroles d'un nombre incalculable d'amis japonais m'ayant décrit ce plat comme le délice du viandard : un épais ragoût de bœuf, porc, poisson et poulet, avec quelques morceaux de tofu et quelques légumes ajoutés pour faire bonne mesure. J'ai même pu lire au sujet de ce plat dans des livres sur le sumo, et en ai vu des recettes. J'ai pu voir – même si je n'y ai pas mangé – des restaurants de chanko nabe à Tokyo, tenus d'après ce que j'ai pu entendre par d'anciens sumotori.

Toutefois, sur la semaine que je viens de passer au sein de la heya, je n'ai jamais encore vu ce plat. Bien sûr, le plat principal de chaque déjeuner est un nabe (prononcer nah-bay), sorte de ragoût à la japonaise, que l'on fait mijoter sur la table, et dans lequel on ajoute en permanence des ingrédients frais. Mais il est peu fréquent d'y trouver plus d'une sorte de viande, et la base en change chaque jour. Parfois c'est du miso, parfois de la sauce soja, parfois cela a juste le goût d'un bouillon de poulet.

Malgré tout, j'imagine qu'il y a quelque chose dans ce nabe qui le rend « chanko », un tour de main ou un ingrédient particulier. J'ai tort.

« *Le chanko nabe est un nabe fait par des sumotori »* m'explique Takasaki, tout en écumant la graisse du poulet. « *Tout ce que des sumotori peuvent cuisiner, on l'appelle 'chanko' »*.

Puis il verse quelques cuillerées de sel dans chaque marmite, puis du poivre. Il y ajoute un peu de mirin – sorte de vin cuit – et un peu de kim-chi, une sauce piquante. Puis il répand ce que je crois être du sucre, mais encore une fois je me trompe.
« *Non, c'est de l'ajinomoto »* dit Takasaki, donnant le nom de la marque qui commercialise ce que chez nous nous appelons le glutamate de sodium.
« *La poudre magique »* ajoute Saita.

Takasaki poursuit la cuisson du nabe, ajoutant peu à peu du sel, du poivre, du mirin ou du kim-chi, avant de goûter le bouillon et de rajouter à nouveau de l'assaisonnement. Quand le bouillon est à son goût, il y verse les passoires de daikon et carottes, les répartissant dans les deux marmites.

En attendant l'ébullition, il donne à Torifumi – toujours en train de cuire le hokke – une tape amicale sur son ventre nu et rond.

Puis il ajoute les champignons shiitake. Le reste des ingrédients – champignons enoki, épinards – doivent être ajoutés quand le nabe sera sur un brûleur de la salle commune, me dit-il.



Arrivé à cette heure, l'entraînement s'est achevé et les lutteurs pullulent dans la cuisine, picorant tout ce qui leur passe sous la main. Murayoshi teste une cuillerée du ragoût de nabe, et s'exclame « *Il n'a pas de goût »*, et ajoute encore quelques cuillers de kim-chi. Je surprends Moriyasu en train de chiper une tranche de pain dont je sais qu'il va aller se la griller dans sa chambre ; après treize ans passés dans la heya, il ne supporte plus le chanko, et mange donc du pain après l'entraînement pour se caler l'estomac avant de pouvoir rejoindre un restaurant.

Takasaki est toujours en train de touiller le nabe. Saita, qui se met un doigt sous l'aisselle, me dit : « *Le voilà, l'ingrédient secret du chanko nabe : la sueur du sumo »*.

Lundi, 03 janvier 2005
Vous êtes Français ?
Pas d'entraînement samedi matin non plus. Après en avoir été dissuadé par les lutteurs, je souhaitais en parler avec l'oyakata, mais n'en ai pas eu l'occasion. Donc, une fois de plus, je descends voir l'entraînement de la salle commune.

Pas mal de spectateurs dans la heya aujourd'hui. Peu après que je me sois assis à ma place habituelle près du kashira, deux hommes d'âge moyen et une femme arrivent et s'asseyent juste en face de moi. Je présume qu'ils sont des mécènes de la heya. Celles-ci assurent la majeure partie de leur financement – et, quand les lutteurs sont en déplacement, de leur logistique – de tels fans.

Me déplaçant sur le rebord, je m'assieds du côté de l'oyakata. Environ une heure avant le début de l'entraînement, une famille occidentale me rejoint dans la pièce. Une femme, dont j'imagine qu'elle est la mère de la famille, s'assied à côté de moi, tandis qu'une femme plus jeune, deux enfants et une femme d'âge mûr prennent place derrière moi.

C'est la première fois que je vois des Blancs dans la heya, et mon premier réflexe est d'y voir des intrus. J'ai acquis un esprit très possessif : « Ce sont mes sumotori. Allez vous en chercher d'autres », me dis-je. Mais ce sentiment est fugace. Lorsque la femme assise derrière moi se contorsionne pour voir l'oyakata en face d'elle, je m'écarte avec gentillesse.

« *Merci »* me dit-elle (ndt : en français dans le texte).

Alors que la famille s'installait, le sekitori a débuté son entraînement, et effectue une longue série de face-à-face contre un Mongol d'une autre heya. Le sekitori semble enfin avoir rencontré une opposition à sa mesure. Le Mongol est grand, large est musculeux, bâti comme un Bibendum énergique, et possède une grande vitesse de réaction.

J'ai fini par observer que le sekitori a une faculté magnifique à faire sortir les autres lutteurs du dohyo, en s'écartant sur le côté alors qu'ils poussent de toutes leurs forces, les laissant tomber, entraînés par leur élan. C'est sa technique défensive de base. Mais pour qu'elle puisse fonctionner, il lui est nécessaire d'obtenir une prise du mawashi de son adversaire pour pouvoir le manipuler. Le Mongol ne lui en donne que rarement l'occasion, le maintenant à distance par des coups rapides à la poitrine, et le déséquilibrant en fonçant dans tous les sens à l'intérieur du dohyo. S'il ne l'envoie que très rarement au sol, le Mongol réussit assez régulièrement à sortir le sekitori du dohyo. A chaque match perdu, ce dernier grimace nerveusement et pousse de longs soupirs.

Bien entendu, le sekitori est loin de perdre tous ses matches. Quand il réussit à amener le Mongol où il l'entend, il peut l'entraîner hors du dohyo à une vitesse que je n'ai encore jamais vue. Parfois, incapable de stopper sa course, il rentre dans un mur, et je le vois même une fois trébucher et tomber de tout son long sur le sol de la salle commune, obligeant Fuchita à accourir avec une serviette pour essuyer sa sueur du tatami.

Une fois les matches entre le Mongol et le sekitori terminés, et les exercices de retour au calme effectués, la famille se lève et s'incline longuement devant les lutteurs, embarrassés d'une telle attitude. Puis, j'ignore pourquoi, elle s'incline également devant moi. « *Bye »*, leur dis-je. « *Adieu »*, me répond la jeune femme.

M'ayant vu assis avec une famille de Blancs, le kashira me fait un signe et me demande, en anglais, si ce sont des amis. Sauf que je comprends qu'il me demande s'ils sont Français, ce à quoi je réponds par l'affirmative. Ce qui a le don de nous laisser tous deux perplexes.

En fait, il s'avère assez vite que le kashira n'est pas le seul à croire que les membres de cette famille française sont mes invités. Tout le reste de la journée, tous les lutteurs me demandent : « *Qui étaient tes amis ? »* ou encore « *C'était ta famille ? ».*

Kazuya me demande même « *La femme à côté de toi, c'était ta petite amie ? ».*
« *Mon cher Kazuya, tout d'abord, c'est la première fois que je vois ces gens de ma vie. Ensuite, cette femme*

avait au bas mot la cinquantaine »

« *C'est pour cela que je me posais des questions : on aurait dit une obasan »*, me dit-il, se servant d'un mot qui signifie littéralement 'tante', et sert en général à désigner les vieilles femmes.

Depuis que je suis arrivé au sein de la heya, je suis constamment pris à témoin par les lutteurs lorsqu'ils veulent faire des allusions graveleuses sur les préférences sexuelles supposées d'un autre. On me dit « *Lui, il aime les gamines »*, suffisamment fort pour que l'intéressé l'entende. Un autre, me dit-on, « *aime les Américaines »*. Un autre serait plus attiré par les hommes. Et Kazuya, d'après ce qu'on m'en dit, a un faible pour les obasan, donc il était peut-être jaloux que je sois assis avec cette française assez mûre.

Les lutteurs inventent sans doute ces histoires sur les autres pour compenser leur propre manque de vie amoureuse. Le sekitori, m'a dit le kashira, sort avec une call-girl, et j'entends assez régulièrement Moriyasu échanger des mots doux au téléphone avec sa petite amie, une conseillère matrimoniale. Mais en dehors d'eux, personne au sein de la heya ne semble avoir de relations amoureuses. Hiroki, qui a rejoint la heya quand il avait 16 ans, me dit qu'il n'a jamais eu de petite amie.

Ce n'est pas vraiment surprenant. S'ils avaient des petites amies, ils ne pourraient pas les faire venir dans les locaux. Ce type de relations est tout sauf encouragé chez les lutteurs de rang inférieur. Et quand bien même ils pourraient le faire, je ne suis pas sûr que les mal-classés aient le temps ni l'argent pour entretenir des relations. J'en viens même à me demander comment ces lutteurs – qui passent toute leur vie de jeunes hommes cloîtrés hors de toute présence féminine – peuvent avoir un mariage heureux, même je n'ai rien pu observer qui implique le contraire.

Lundi, 03 janvier 2005
Mawashi II : Le Retour



Samedi, veille de Noël. Je suis en train de regarder la télévision en compagnie de quelques jeunes lutteurs, dans la salle commune. Sur le petit écran, un duo de comiques nommés '99' est en train d'emmener Nakai, membre du groupe pop SMAP, en tournée au Japon, pour lui faire des tours ou le placer dans des situations comiques à chaque arrêt.

Un moment donné, ils l'emmènent dans une station thermale, et l'installent avec quatre magnifiques poupées qui lui servent du saké dans un bain chaud. Puis les comédiens s'éclipsent, et l'on constate que la salle de bains est en fait montée sur des pilotis, et qu'une sorte de piste d'envol part d'en dessous, se terminant par une boucle. Quand le conteur affiché en bas de l'écran affiche enfin zéro, le bas de la pièce s'ouvre, expulsant la popstar sur la piste dans un torrent d'eau chaude. La boucle de fin l'envoie valdinguer dans les airs. Une fois revenu au sol, il s'enfuit à toutes jambes, l'air hagard.

Éclat de rire général dans la pièce, sur la scène repassé plusieurs fois au ralenti et sous différents angles, lorsque l'oyakata fait son apparition par la porte coulissante de devant que seul lui-même et quelques membres éminents de la petite communauté de la heya sont habilités à utiliser (les lutteurs et moi-même pénétrons dans la pièce par une plus modeste porte battante sur le côté de la salle).

Tout le monde dans la pièce se lève et salue l'oyakata, d'un « *Otsukarian degozaimasu »*, et j'en fais donc de même. L'oyakata demande aux lutteurs d'aller lui chercher quelque chose dans sa voiture, et Tatsuya et Ishiwaka s'y collent.

Puis il remarque enfin le sac en plastique que Mitsui vient de ramener de l'épicerie, et qui repose sur son matelas. « *Qu'est-ce que c'est ? »* demande-t-il.

« *A manger »* répond Mitsui avec déférence, provoquant des rires sous cape de la part des autres lutteurs. En effet, le sac déborde de trucs à grignoter : des bouteilles de soda aux pommes ou aux raisins, des chips de riz, des barres chocolatées…

Moue de désapprobation de l'oyakata. « *Et ça, c'est quoi ? »*, demande-t-il, ayant remarqué le lecteur de DVD de Mitsui, qu'il entrepose dans son coffre.
« *Un appareil »*, dit-il, provoquant des gloussements tout autour.
« *Quel genre d'appareil ? »*, demande, agacé, l'oyakata.
« *Un lecteur de DVD »*. Rires encore, cette fois bien forts.

L'oyakata fait la moue.

« *C'est aussi vous qui avez mangé cette soupe instantanée ? »* demande-t-il, montrant le réchaud posé à côté du matelas. « *Non, en fait c'est un Bolino »*. Cette fois, les lutteurs partent dans un éclat de rire véritablement hystérique.

L'oyakata, qui maintenant a lui aussi un (petit) sourire aux lèvres, s'agenouille devant le sac de Mitsui et vérifie un temps les articles s'y trouvant. Puis il se lève et va rejoindre ses appartements. Je le rattrape au pied des escaliers.

« *Oyakata »*, lui dis-je « *je voulais vous demander. Pas mal de lutteurs viennent à l'entraînement chaque matin maintenant, et il n'y a plus beaucoup de place disponible. Mais est-ce que ça dérangerait si je venais quand même ? »*.
« *Bien sûr que non »* me dit-il, ce qui est la réponse que je voulais entendre. Je commençais à avoir un sentiment d'inaccompli d'avoir passé si peu de temps en mawashi, et je suis donc heureux d'avoir une autre occasion de m'entraîner avec eux. Je ne suis pas tout à fait sûr que cela soit bien utile à ce stade, ayant sans

doute amassé toutes les impressions que je voulais recueillir sur le fait de se trouver près d'un dohyo en mawashi, mais je sens qu'il faut que je le fasse, au moins encore une fois. Après tout, quand je suis arrivé ici, je pensais que je porterais un mawashi tous les jours.

J'imaginais que le jour suivant, dimanche, serait chômé par les lutteurs et que j'aurais la possibilité de m'entraîner lundi. Quelle n'est pas ma surprise, le dimanche à mon réveil, de voir que le lutteur qui se coupe les ongles de pieds et me regarde, près du lit de Murayoshi, n'est pas Murayoshi. C'est Akiyama, un lutteur d'une autre heya, qui a sur l'épaule une bosse ressemblant à une demi balle de tennis, produit d'années de choc de tête de ses adversaires. Je m'étonne qu'il soit là un jour de week-end.

« *Vous vous entraînez aujourd'hui ?* », ce à quoi il me répond par l'affirmative. « *Mince, je pensais que vous aviez votre dimanche* ». J'ai tort. Avec les festivités des vacances du Nouvel An qui approchent et le Tournoi de Janvier qui se pointe à l'horizon, il n'est maintenant plus question de jour de repos.

Je suis quelque peu déçu, car j'espérais profiter de cette journée pour faire un peu mieux connaissance avec certains lutteurs. Je ne pratique pas d'interviews très formelles ; en fait, je papote avec eux, puis me précipite pour aller en retranscrire le contenu dans mon calepin dès que c'est fini. Je ne pense pas les trahir car je le fais ouvertement. Ils sont habitués à ce que j'interrompe nos conversations pour aller scribouiller sur mon calepin.

En effet, mes échanges avec les lutteurs ont été plus informels qu'autre chose, car je n'ai pas franchement envie de les pousser dans leurs retranchements quand il s'agit d'eux même. Mais je m'imaginais que je pourrais profiter de leurs moments de relaxation dès qu'ils auraient un peu de temps libre. Il est clair que ce ne va pas être le cas aujourd'hui.

De plus, après avoir obtenu l'accord de l'oyakata de rejoindre l'entraînement, je m'imaginais le faire à la première occasion. Mais ayant dormi au-delà de la limite raisonnable au-delà de laquelle il m'était encore possible de les rejoindre, j'ai aussi laissé passer cette chance.

Je suis donc extrêmement déterminé à m'entraîner lundi. Avant de m'endormir dimanche soir, je confie à Murayoshi que je me joindrai à eux le lendemain et lui demande à quelle heure ils commenceront. « *5 heures, mais tu peux commencer vers 6h30* ». Ce qui me convient parfaitement. « *Quand tu te réveilleras, trouves quelqu'un pour t'aider à enfiler le mawashi* ».

Le lendemain matin, j'émerge vers 4h30 au son des murmures des lutteurs, et me réjouis de constater sur mon réveil que je peux encore dormir quelques heures. Je me réveille encore une ou deux fois avant d'être complètement en éveil lorsque j'entends Moriyasu et Saita sortir, et constate qu'il est 6h20. En tant que lutteurs bien classés, ils sont autorisés à débuter l'entraînement à cette heure tardive. Et n'ayant pas d'implication particulière dans la heya, c'est aussi mon cas.

En bas, Fuchita m'aide à enfiler un mawashi. Comme il est en train de me l'enrouler autour de la taille, Ishiwaka passe à côté et lui grommelle « *Il ne devrait pas s'entraîner aujourd'hui* ».

L'atmosphère dans la salle d'entraînement est radicalement différente de la première séance à laquelle j'avais participé. A une semaine du tournoi de Janvier, les séances deviennent bien plus longues, et bien plus brutales. Au cours d'un exercice, Hiroki perd l'équilibre sur le rebord du dohyo et est balancé par un lutteur d'une autre heya qu'il était sur le point de vaincre. Murayoshi l'agonit d'injures, et s'avançant vers lui, lui administre une énorme gifle sur la cuisse. Puis, continuant à crier, il le refrappe à plusieurs reprises, le son des claques résonnant à travers toute la pièce. Hiroki ne bouge pas, encaissant les coups et s'excusant d'avoir perdu.

Les séances d'entraînement ayant atteint ce degré d'intensité et de brutalité, personne ne semble d'humeur à s'occuper de moi en ce moment. Personne ne jette un œil pour vérifier si je fais mes shiko, et si je les fais correctement. La dernière fois, Murayoshi était aux petits soins pour moi, redressant mon dos pour s'assurer que j'avais une bonne position, me demandant si j'avais froid. La seule fois où l'on s'inquiète pour moi cette fois est quand le sekitori envoie le Mongol de l'autre heya valdinguer hors du dohyo dans ma direction, et

que je me retrouve coincé brièvement contre le mur, recouvert de sa poussière et de sa sueur. Murayoshi me repousse durement sur le côté, comme un enfant qui a fait des bêtises, et me place à un endroit moins risqué.

Pas l'ombre d'une chance de s'entraîner pour moi ce matin, où même d'essayer de faire une séance de « polisseuse » sur le dohyo. Je n'ai pas non plus à compter mes cinquante shiko, comme la dernière fois – il n'y a même pas assez de place autour du dohyo, je dois les faire en dehors. En fait, les shiko sont tout ce que je peux faire ce matin pour rester chaud, alors même que je me sens un peu idiot sur l'instant.

Cette situation me permet malgré tout de me fredonner une petite chanson de ma composition :

Si tu te gèles les cacahuètes,
Et que malade tu vas tomber,
Il te faut plier tes gambettes,
Et aux shiko t'abandonner,
Simplement frapper la jambe droite,
Et alors au sol se pencher,
Simplement frapper la jambe gauche,
Encore et encore continuer
Du Pays Basque jusqu'au Ch'Nord,
Les shiko c'est vraiment trop fort.

Mercredi, 5 janvier 2005
Retour d'Iki



Même si la considération se révèle sans aucun intérêt particulier, ce lundi n'est pas ma dernière apparition en mawashi. Le lendemain - ce qui doit être mon avant-dernier jour au sein de la heya – je le remets de nouveau, sauf que cette fois c'est pour un mochi-tsuki. Les mochi sont ces gâteaux de riz flasques, que l'on mange toute l'année au Japon, mais tout particulièrement durant cette période de vacances de Nouvel An. Le mochi-tsuki en est la préparation à l'ancienne, qui consiste à marteler du riz cuit gluant, à l'aide d'un maillet géant, pour en faire une pâte collante. Congrégations religieuses, groupes d'écoliers, voisins de quartier ou d'immeuble se relaient pour frapper comme des malades des monceaux de riz servant à confectionner les mochi du Nouvel An. Les Japonais, en fait, peuvent ne pas avoir entendu parler de Neil Armstrong, mais ils sont convaincus qu'ils peuvent apercevoir un lapin géant faisant du mochi avec un maillet géant dans les cratères de la lune.

Et comme les sumotori récupèrent tout ce qui est dans les pures traditions japonaises pour le faire avec encore plus d'ardeur que le reste de la société, le mochi-tsuki est un moment très important pour la heya. Lundi, à la tombée de la nuit, les lutteurs disposent une énorme bâche plastique sur le sol du dohyo, et dessus, un énorme bol en pierre. Ils amènent également plus de soixante kilos de riz dégoulinant dans une grosse poubelle en plastique, et empilent une pyramide de cocottes minutes de bambou sur une sorte de brûleur en train de faire bouillir de l'eau dans un coin de la salle d'entraînement.

Le lendemain matin, très tôt, les lutteurs enfilent leur mawashi et commencent le travail. Deux vieux – des fans de la heya et, apparemment, des spécialistes de la confection des mochi – viennent superviser les opérations. Tout d'abord, les lutteurs cuisent les riz dans les cocottes de bambou, ainsi que dans d'autres gamelles plus modernes qu'ils posent sur les foyers de la cuisine. Puis le riz est jeté dans le bol en pierre, où quatre lutteurs le broient en se servant de maillets courts en bois comme de pilons.



Une fois le riz concassé, un lutteur arrive avec un énorme maillet de bois et commence à marteler le riz, tandis qu'un autre retourne la bouillie entre chaque impacts. A chaque coup de marteau, tous les lutteurs reprennent en chœur ce cri : « *Yo-i-cho ! »*.

Ils viennent juste de débuter les opérations quand je fais mon entrée.

« *Tu veux donner un coup de main ? »* me demande Ishiwaka.
« *Oui, j'aimerais beaucoup »*.
« *Dans ce cas, tu devrais mettre un mawashi »*, dit Hiroki.
« *Naan, il en a pas besoin »*, coupe Ishikawa. Il montre du doigt mon survêtement et dit « Ça *va avec ça »*.
Mais j'interviens « Ça *va, je vais mettre un mawashi »*. En fait, j'ai vraiment envie de le mettre, car devant quitter prochainement la heya, je n'ai pas encore de photos de moi dans cet accoutrement.

Tatsuya m'aide à l'enfiler en bas. Nous faisons quelques photos de moi en train de faire des shiko ou de lutter contre Nakahara, le plus imposant des lutteurs alentours à ce moment, puis je rejoins les lutteurs autour du bol en pierre. Penché en arrière, j'attends mon tour de marteler le riz, jusqu'à ce que Mitsui me fasse finalement remarquer qu'on doit crier « *Yo-i-cho ! »*, quand on frappe dans le bol, et donc je commence à fredonner avec les autres.

Quand mon tour arrive enfin, je laisse de côté le petit marteau léger qu'on me suggère de prendre et empoigne le gros. Je l'abaisse sur la masse de riz aggloméré. « *Yo-i-cho ! »*, crie-ton en chœur. Je soulève à nouveau le maillet, et l'abaisse, encore et encore. Entre chaque coup, le kashira soulève puis étale l'amas de riz gluant, afin qu'il soit uniformément battu. Les premières séries de coups sont faciles, et je tiens sans problème la cadence des lutteurs.
Puis mon bras commence à me faire mal, et le marteau se fait plus lourd. Il me faut de plus en plus de temps

pour soulever le marteau au-dessus de mon épaule. Il ressort du bol en pierre, et les lutteurs entament un « *Yo-i… »*, mais doivent laisser un temps de latence jusqu'à ce que le maillet soit enfin dans les airs, pour finir par un « *...sho ! »* quand je finis par l'abattre. Finalement, je rends mon maillet à Kitamura et me met à l'écart.

A l'écart du bol de pierre, le sekitori, qui sait que je dois partir le lendemain, m'interroge :
« *Alors, tu vas devenir un sumotori ? »*.
« *Moi ? »*
« *Ouais, tu es vachement fort* », jugement complètement faux, comme ma performance au maillet vient de le démontrer.
« *Mais je suis trop vieux, et trop petit »*.
« *Lui aussi est petit »*, dit-il, pointant du doigt Ishikawa, qui fait pratiquement une tête de plus que moi.
« *Bon, alors je vais peut-être devenir sumotori »*.

En fait, non seulement je n'ai vraiment aucune envie de le devenir, mais je n'ai même plus envie de remettre un mawashi. J'ai mes photos et ai mis la main à la pâte pour le riz. C'est bien suffisant. Je revêts donc le kimono qui m'a été donné après ma première séance sur le dohyo et m'éclipse pour me changer. Dans le couloir près de la lingerie, je m'escrime avec le mawashi qui s'accroche à mes jambes comme une sangsue, puis monte à l'étage, en tenant mon kimono pour le garder fermé.

Lorsque j'arrive en haut des escaliers, quelle n'est pas ma surprise de voir en dehors de la chambre une paire de bottines de femme à hauts talons. Quand j'entrouvre la porte, c'est pour voir Iki assis par terre en train de trier des photographies aux côtés d'une fille en bas et mini-jupe.

Cela me fait un drôle d'effet. Je n'ai jamais vu une femme à l'étage, et n'en ai vu que peu au rez-de-chaussée. Il ne m'est jamais venu à l'idée qu'une femme puisse même avoir droit de cité dans la chambre des lutteurs : c'est tellement l'archétype d'une garçonnière. Mais elle est là. Et en plus, elle est canon, et a à peine la vingtaine pour autant que je puisse en juger.

J'ai un léger mouvement de recul, me demandant si ce n'est pas une vision. Puis, finalement, je lâche un « *konnichi wa »* et entre.

« *Harry Potter »* me salue Iki. Puis, s'adressant à la fille, lui lâche « *Toi, tu parles anglais, parles lui »*.

Au lieu de ça, elle me raconte – en japonais – une histoire à propos d'un « client » chinois qui lui a dit – en anglais – qu'il avait 99 ans. A l'évidence, elle appartient au monde interlope d'Iki.

Et me voilà, nu sous mon ridicule kimono japonais, à me demander comment je vais bien pouvoir enfiler le jean que j'étais venu mettre. J'ai perdu pas mal de ma pudeur ces dernières semaines, à force de me baigner ou de me changer en groupes, et j'aurais balancé le kimono sans même y penser s'il n'y avait que des mecs dans la pièce. Mais c'est plus compliqué à cet instant, et je ramasse donc mes affaires dans une corbeille pour les emmener en bas.
Je fais mon retour habillé normalement, et la fille me lance donc un « *Vous avez changé d'affaires »*
« *Oui, effectivement »*, lui dis-je avant de m'asseoir sur mon couchage pour taper quelques notes. Iki extirpe une paire de pantalons énorme de la pile de linge de l'un des lutteurs, avant de la passer sur le short écossais qu'il portait jusque là. Puis il s'en va avec la fille, laissant derrière lui sa mallette métallique, son sac à main Vuitton et ses albums photo.

Ce n'est pas la première fois que je vois Iki dans la heya depuis mon arrivée, jour où il débarqua durant la sieste. Il apparaît comme ça de temps à autres. Parfois, il s'assied au sol, prenant un appel sur l'un de ses deux cellulaires ; parfois, il pique un roupillon quelques heures, puis s'en va.

Une nuit, il vint, dans le même survêtement orange que le première fois – qui paraît d'ailleurs plus sale à chaque rencontre – et, tout en fredonnant quelques mesures de Let It Be, déroula le couchage de Saita et se mit à l'aise.
« *Harry Potter »* dit-il, rangeant d'autres photos dans un album, « *tu ressemble à Harry Potter »*.

« *Pas du tout »*, dis-je.
« *C'est pas mal de ressembler à Harry Potter. C'est un beau garçon »*.
« *Harry Potter est juste un enfant »*.
« *Pas dans le dernier. As-tu vu le dernier ? »*.

Il me fallut reconnaître que non. Plus tard, il se mit à me faire des compliments sur mon nez.
« *C'est un joli nez »*.
« *Non, il est gros »*.
« *C'est un joli nez. Il est joli parce qu'il est gros »*.
« *Aux États-Unis, les gens se font opérer pour se le faire raccourcir »*, lui dis-je.
« *Ici, les gens se font opérer pour les rendre plus gros »*. Il réfléchissait à une opération pour l'élargir, me dit-il.

Peu après, il me demanda : « *Tu aimes la nourriture japonaise ? »*
« *Oui »*.
« *Et les filles japonaises ? »*
« *Bien sûr, elles sont jolies »*
« *Jolies ? Tu t'en es tapé une ? »*
« *La ferme »*, cria Murayoshi de son futon, d'où il regardait la télévision, avant que je n'aie pu dire à Iki que je n'allais pas lui répondre.

Iki fit aussi une apparition de matin du dohyo-tsukuri, alors que tout le monde s'affairait sur la tawara. Il apparut en bicyclette, vêtu d'une salopette bleu foncé à pattes d'ef et d'une veste en jean assortie. J'étais en train de prendre des photos et lui demandai donc si je pouvais en prendre une de lui. Il prit la pose d'une manière assez surprenante, entre mannequin et James Bond. « *Geisha Boy »*, fredonnait-il entre ses dents.

Mais qu'est-ce que c'est que ce type ? me demandé-je souvent. Qu'est-ce qu'il fait dans la heya ? Dans quelle hiérarchie entre-t-il ? A quoi sert-il ?

Me voilà encore à me poser cette question après son départ avec la pute, hôtesse ou quoi qu'elle soit. La curiosité est trop forte, et je décide de jeter un coup d'œil sur les albums photos qu'il a laissés.

Dans l'un d'eux, seulement des photos de femmes en train de boire ensemble, avec lui en costume, avec d'autres gigolos. J'imagine que ces photos ont été prises dans le même endroit dont il m'a parlé l'autre jour, où il bosse comme gigolo.

Mais l'autre album me laisse bien plus perplexe. J'y trouve des photos des lutteurs, principalement les plus vieux, en plein karaoké ou en train de boire avec de belles femmes en décolleté plongeant et faux-cils surdimensionnés. Brusquement, tout devient clair : Iki est-il le mac de la heya ?

Vendredi, 7 janvier 2005

Portraits de sumotori 1 : Hiroki et Tatsuya, les frères Takemura



En dehors des quelques mois passés à être un piètre judoka au collège, Hiroki n'a jamais vraiment fait de sport, dit-il. Mais il n'a jamais vraiment eu de bonnes notes : il a du faire des cours de rattrapage estivaux en maths et sciences physiques pour avoir son brevet, et dès ses premiers mois au lycée, il était déjà en grand danger d'échec. Même ses notes en japonais, littérature et histoire, seules matières qu'il aimait, ne suffisaient à remonter sa moyenne. Il était déjà costaud, atteignant le mètre quatre vingt et pesant presque 120 kilos avant même de commencer au sein de la heya.

Son professeur de sport de l'époque, dans la préfecture de Hyogo, tout près d'Osaka, appartenait au réseau d'amis et de fans de l'oyakata, dont ce dernier se sert pour repérer de nouvelles recrues potentielles. Un jour, son professeur lui demanda s'il aimerait devenir un lutteur de sumo. Il n'avait jamais pensé devenir sumotori, mais il aimait pas mal le sport. « *Pourquoi ne pas essayer ? »* lui suggéra son professeur, et il se dit qu'il pouvait le faire.

Son père – charpentier sur des chantiers immobiliers – et sa mère étaient opposés à cette idée. Il avait 16 ans et ils ne voulaient pas qu'il laisse tomber l'école et quitte la maison. Mais lui et son grand-père – grand fan de sumo devant l'Eternel – s'unirent pour convaincre ses parents de le laisser rejoindre la heya.

Désormais âgé de 23 ans, il semble assez mitigé sur le destin qu'il s'est choisi. Il lui est difficile de s'entraîner tous les matins, et chaque tournoi requiert une énorme dose de motivation. La victoire est belle, me dit-il. « *Mais la défaite est horrible. On peut se retrouver face à un gars énorme qui va tout simplement te balancer au sol. ».*

Son destin de sumotori n'est pas tendre. Après sept ans au sein de la heya, il est toujours coincé en jonidan, le deuxième rang le plus bas. « *Je veux juste progresser »* me dit-il. Il lui faut emporter cinq des sept matches sur lesquels il va s'aligne ce mois-ci pour rejoindre le niveau suivant, celui des sandanme. En sandanme, il pourra porter des sandales souples, refermer son kimono avec une ceinture plus colorée, et mettre un manteau quand il sort dehors en hiver. Il pourrait même monter à l'étage dans la petite pièce que je partage avec les lutteurs les mieux classés. Mais il n'est pas très optimiste sur ses possibilités de remporter suffisamment de victoires.

Ses projets d'un avenir plus lointain sont bien plus confus que son objectif de promotion à court terme. Il ne s'est pas posé beaucoup de questions sur les conséquences de l'arrêt de ses études avant qu'il ait dépassé la vingtaine, quand il s'est enfin demandé ce qu'il pourrait bien faire le jour où il arrêterait le sumo. Ayant travaillé, plus jeune, sur des chantiers de construction durant les vacances estivales, il s'est dit qu'il pourrait toujours recommencer quand il quitterait le monde du sumo. « *On ne peut pas faire grand chose au Japon sans avoir fait d'études, mais il reste toujours la construction ou les métiers manuels. Mais actuellement il n'y a pas tellement de travail dans cette branche, et quand on décroche un job, il est payé au lance-pierre ».*

Son rêve est de pouvoir ouvrir un bar ; il aimerait pouvoir intégrer une école de cuisine quand il aura quitté la heya. Il me dit que l'oyakata lui a dit que de faire la cuisine pour ses camarades lutteurs, c'est pareil que d'être en école de cuisine. Mais Hiroki n'est pas franchement convaincu. « *Bien sûr, on apprend les techniques. Mais on n'apprend pas grand chose sur la nourriture ».*

Tatsuya, de son côté, détestait tellement les études qu'il n'est même pas allé au lycée, et a suivi son frère dans la heya. Il a commencé à penser au sumo au collège, où il a fait du judo pendant trois ans. Il se souvient de son frère rentrant à la maison pendant ses premières vacances de la heya, le visage couvert de meurtrissures et l'oreille constamment ravagée par les chocs de tête des autres lutteurs. « *Jamais de ma vie je ne voudrais faire ça »*, se disait-il à l'époque.

Puis un week-end, Tatsuya rendit visite à son frère à Tokyo, séjournant dans la heya, où il assista à l'entraînement tous les matins. « *Au début, c'était effrayant. Puis j'ai commencé à vouloir le faire ».* Il prit sa

décision de rejoindre la heya après son brevet, et immédiatement cessa tout travail scolaire. Il intégra la heya en mars 2003, à l'âge de quinze ans.

Au début, il était en permanence épuisé par l'entraînement, le ménage et la cuisine qu'il lui fallait faire, et avait le mal du pays. Lui manquaient ses amis, avec qui il jouait au basket. Les filles qu'il emmenait dans les terrains vagues alentours pour allumer des feux d'artifice à la nuit tombée. « Ça *créée une ambiance sympa. Les filles aiment ça »*.

Mais il s'est rapidement mis à aimer l'ambiance de la heya. Rentrer dans la soirée avec une BD ou un CD et se reposer, en sachant qu'il n'avait à se soucier de rien avant l'entraînement le lendemain matin. Avoir pas mal de gens autour de lui à qui parler.

Il n'a pas de dépenses et gagne un peu d'argent. Pas assez pour économiser quoi que ce soit : juste les $700 et quelque que quelqu'un de son rang, jonidan, perçoit après un tournoi. Mais c'est assez pour s'acheter un lecteur minidisc et une Gameboy, quelques CD et tout ce qu'il veut grignoter de l'épicerie d'en face. « *Je suis un sumotori. Je mange beaucoup »*.

Toutefois, il en a souvent marre des insultes de ses camarades de heya, et du manque d'intimité. Et parfois il n'a pas franchement envie de se joindre à l'équipe de nettoyage du jour. « *Je n'ai pas trop l'esprit collectif »*, me confesse-t-il.

Portraits de sumotori 1 : Battushig Yagaanbaatar, alias Batto, alias Wakatora.



Il y a quelques années, en Mongolie, Batto, comme le surnomment ses camarades, a vu à la télévision un reportage sur un recruteur japonais de sumo qui était dans son pays à la recherche de nouveaux lutteurs. La popularité du sumo arrivait à son apogée en Mongolie : Asashoryu venait d'être promu Yokozuna et était un héros national dans son pays d'origine.

Le père de Batto, un importateur d'automobiles, ancien pratiquant de lutte mongole – très semblable au sumo – lui suggéra qu'il devrait aller au Japon et essayer de devenir sumotori. Batto avait déjà un frère au Japon, qui vivait en banlieue de Tokyo et vendait des téléphones portables, et deux frères aînés faisant des études universitaires en Angleterre.

Batto et sa famille se mirent à la recherche du recruteur qui était passé au journal. Il fut finalement choisi parmi les cinq finalistes pour l'admission dans la heya de l'oyakata et, après une série de tests médicaux et sportifs, fut déclaré vainqueur.

Batto, désormais âgé de 18 ans, a rejoint la heya en mai 2003, sans parler un traître mot de Japonais. Byabjhav, le lutteur Mongol de l'autre heya, que j'ai vu combattre le sekitori, vient souvent pour lui apprendre les ficelles du métier et lui expliquer les règles de comportement au sein de la heya. Batto l'appelle son « senpai », terme japonais pour désigner un supérieur ou un ancien. Cela implique un haut degré de respect et d'attachement.

Au début, Batto détesta vivre dans un pays dont il ne comprenait pas la langue. Il renâclait aussi devant la nourriture : le poisson est une rareté dans son pays enclavé, encore plus le poisson cru. Mais devant le manque d'occasions de parler Mongol, il finit vite par apprendre le Japonais au contact des autres lutteurs et s'habitua à la nourriture. Il évite toujours les sushi, mais aime le natto, ces germes de soja fermentés dans une sauce gluante que certains Japonais ne peuvent même pas avaler.

Tout le monde dans la heya l'appelle Batto, diminutif japonais de son prénom « Battushig ». Mais lorsqu'il lutte, à l'instar des 61 étrangers du championnat, il le fait sous un nom japonais. Le sien est « Wakatora ».

Je demande à Batto ce que ça lui fait d'avoir à prendre un nom et une identité japonaises, d'adopter des comportements japonais, de rendre un culte à des dieux japonais. Il s'en fiche : « *Je ne fais que suivre le mouvement et faire ce que tout le monde fait* ».

Samedi, 8 janvier 2005
Portraits de sumotori 2 : Kazuya



Quand je suis passé voir l'oyakata l'autre jour, il m'a dit que de convaincre des lutteurs potentiels de rejoindre sa heya était rarement chose aisée. « *On leur parle longtemps, pas juste une fois ou deux, mais encore et encore. Ça peut prendre un an ou deux avant qu'ils n'arrivent* ».

Il semble que cela ait été le cas avec Kazuya. Sa route a croisé celle de l'oyakata pour la première fois quand il a eu son bac. Il était un très bon joueur de badminton à l'époque. Il accepta l'invitation de l'oyakata de venir dans la heya quelques jours, mais ne fut pas convaincu. On lui offrait une place dans l'équipe de badminton universitaire de la faculté qu'il souhaitait intégrer, et il avait envie d'accepter. (Oui, je sais, j'ai dit « Badminton universitaire ». Ne riez pas : c'est un sport olympique dans lequel les voisins asiatiques du Japon excellent).

Il entra à l'université. Comme beaucoup d'athlètes universitaires, il vivait dans des dortoirs, pour être plus proche de ses coéquipiers et avoir plus de temps pour l'entraînement et pour lui. Mais l'oyakata était tenace. Il implora Kazuya de revenir encore une fois dans la heya, ce qu'il fit l'hiver dernier pendant les vacances du Nouvel An. Et cette fois-ci, en regardant les lutteurs à l'entraînement matinal, il décida de changer d'orientation.

« *Quand j'étais petit, je pensais que le sumo, c'était sympa. Puis, quand je suis venu ici et que j'ai vu comment ça se passait, je me suis dit* 'wow, c'est vraiment sympa'. *Ce n'est pas comme de la lutte pro ; c'est du vrai, authentique combat* ». Avec la bénédiction de son père, un maçon, et de sa mère, il quitta sa ville natale de Fukuoka, sur l'île méridionale de l'archipel nippon, laissant également derrière lui une sœur hôtesse de bar et un frère toujours à l'école.

Il ne fut pas trop difficile pour Kazuya de s'adapter à la vie de sumotori. Comme athlète universitaire, il se levait tôt le matin, pour endurcir son corps me dit-il. Il faisait les courses et la lessive pour ses deux senpai – un pour chaque année au-dessus de lui – et donc rien, y compris d'être tsukebito du sekitori, ne lui est étranger.

Il aime la camaraderie que la vie de sumotori offre, dit-il. Il aime vivre avec un groupe de gens qui travaillent tous avec le même but. Mais il aimerait avoir un peu plus de temps pour lui-même. « *Je n'ai pas le temps de m'amuser. Je n'ai même pas le temps d'avoir une petite amie* ».

En plus de son programme d'entraînement et de ses responsabilités professionnelles en tant que lutteur débutant et tsukebito rattaché au sekitori, il finit son université par l'entremise de cours par correspondance. Sans diplôme universitaire, dit-il, il sait qu'il lui sera difficile de trouver du travail quand il quittera le sumo. Il aimerait devenir professeur de sport quand il se retirera.

Lundi, 10 janvier 2005
Le Bon-En-Kai



Me voici donc, seul dans la chambre à l'étage, en train de fureter dans les photos d'Iki. Alors que je suis sur le point de les reposer et de regagner mon petit coin, je remarque l'image plastifiée collée sur sa mallette métallique. On dirait une publicité, qui le met en scène en train de tenir une bouteille de champagne et d'effectuer une variante de sa pose de « geisha boy ». Au moment où j'essaye de déchiffrer les idéogrammes de la photo, j'entends du monde monter les escaliers. Je me précipite sur mon couchage et m'étends, faisant mine de lire un livre.

Le kashira fait son entrée, suivi d'Ishiwaka toujours en mawashi et porteur d'une pile de vêtements du premier, pliés impeccablement. Ishikawa place doucement les vêtements sur un tapis au sol, tandis que le kashira s'assied et allume une cigarette. Il me demande ce que je suis en train de lire.

« *C'est un livre sur la boxe* ». Il répond d'une phrase en japonais qui peut se traduire littéralement par 'ça pue comme un vieux'. Il veut dire que mon bouquin a l'air sérieux, quelque chose que seul un ancien pourrait lire.

« *C'est assez intéressant* », lui réponds-je.

Le kashira grommelle, mais Ishikawa l'interromps. « *Le kashira a des armoires pleines de livres sérieux* », me dit-il.

Puis le kashira me demande si j'ai déjà vu un film de yakuza. Je lui cite quelques-uns uns des films de Kurosawa que j'ai pu voir, mais ce n'est pas la réponse qu'il attend. « *Vous connaissez Akira Kobayashi ?* », me demande-t-il. Devant ma réponse négative, il me cite un titre de film qu'il pense que je devrais voir. Pendant ce temps, il s'est débarrassé de ses vêtements pour aller se baigner, et ne porte plus qu'une serviette autour de la taille. Il disparaît derrière la porte coulissante et je replonge dans mon bouquin. Peu de temps après, Iki est de retour. Il se déshabille rapidement, s'enroule d'une serviette et descend au rez-de-chaussée.

Il faut que je vous dise qu'il y a quelques interdits que je dois respecter au sein de la heya, en tant qu'invité. L'un est que je ne peux être assis avec les pieds faisant face au dohyo. Et un autre est que je ne peux aller me baigner avant que l'oyakata, le kashira et le sekitori n'y soient eux-mêmes allés. Ils préfèrent aller se baigner seuls – ou, dans le cas du sekitori, avec un tsukebito – et nul n'oserait contester ce privilège à aucun d'entre eux. Mais en l'espèce, il semble que c'est exactement ce que Iki vient de faire, en y allant précisément durant le bain du kashira. Comment peut-il s'en tirer comme cela ? Je me pose encore la question. Il est facile de s'imaginer qu'il fait partie du crime organisé ; peut-être est-il un membre de l'élite des yakuza, dont la position surclasse celle de tout autre membre de la heya.

Il revient dix minutes après, remettant les habits dans lesquels il était arrivé : short écossais et T-shirt rouge sur lequel est brodé, en caractères blancs, le mot 'AI', ce qui veut dire 'amour'. Il y avait écrit 'DAVID', mais il a enlevé le D,V,D, me dit-il.

Une fois qu'il s'est assis, je montre du doigt son attaché-case avec cette étrange publicité et lui demande « *Est-ce vous ?* »
« *Oui* », me dit-il, en pointant les deux premiers caractères chinois en haut de la page.
« *Je ne sais pas lire cela* », lui dis-je.
« *Baishu* », me lit-il. Je lui réponds que j'ignore ce dont il s'agit.
« *La lessive, tu vois ?* ». Je crois, en effet. « Lessive » est aussi le diminutif pour « Pays de la Lessive », aussi connu comme « Les Bains Turcs ». C'est une forme de prostitution existant au Japon, qui consiste à se faire récurer le corps par une femme nue et recouverte de mousse. J'ignore précisément ce que cela peut impliquer d'autre, je ne peux qu'imaginer les choses les moins ragoûtantes.

Mais avant qu'il n'ait pu m'expliquer ce que lui et sa bouteille de Moët font là dedans, le kashira fait son

entrée. Iki arrête ses explications et devient silencieux. Une certaine tension règne dans la pièce, et j'ai vraiment envie de sortir. Maintenant que le kashira est hors de la salle de bains, je sais que je peux aller me baigner et me mets donc à la recherche de ma serviette, que je n'arrive pas à trouver.

Je finis enfin par la trouver, enroulée autour de la taille d'Iki ; il a du la piquer sur la pile de mes vêtements avant d'aller se baigner. Je partagerais sans problèmes ma serviette avec n'importe quel autre lutteur de la heya, mais je ne peux que penser aux maladies honteuses dont peux souffrir Iki. Fort heureusement, le kashira finit par me demander ce que je cherche et, devant ma réponse, ordonne à Ishikawa d'aller m'en chercher une propre.

Après mon bain, je descends en bas pour aller goûter le mochi préparé par les lutteurs. Sans conteste, c'est le meilleur que j'aie jamais mangé : frais, tout chaud, moelleux sans être caoutchouteux. L'épouse du kashira, sa fille et un de ses petits-fils ont œuvré avec un ami de la famille, moulant le mochi en des boules oblongues et le découpant en morceaux. Ils le servent sous des piles de daikon moulu, de haricots noirs sucrés, de poudre de soja doux et de natto. Tout, sauf le natto que j'évite, est délicieux. Bien calé, je remonte pour passer le temps en attendant le bon-en-kai, pendant que les lutteurs font la sieste.

Le bon-en-kai est comme une soirée de Nouvel An, sauf que cela ne tombe pas au Nouvel An. Le nom signifie littéralement « Oublies la soirée du Nouvel An », et si l'on considère ce que l'on ingurgite lors d'un bon-en-kai typique, on risque en effet d'oublier une bonne partie de l'année.

L'une des raisons pour lesquelles je reste au sein de la heya plus longtemps que je ne l'avais envisagé est d'être présent pour le bon-en-kai. Au départ, l'oyakata m'a dit que pour avoir les impressions que je recherchais, une dizaine de jours seraient suffisants. Il a ajouté que je pourrais rester plus longtemps si je le désirais, mais j'ai compris cela comme une forme de politesse. Donc je pensais quitter la heya deux jours après Noël, ce qui m'aurait fait dix nuits.

Puis, vers la fin de mon séjour, les lutteurs ont commencé à me demander si je serais là pour le bon-en-kai, me disant que ce serait sympa. J'étais flatté qu'ils souhaitent que je sois présent, et me dit qu'il serait pas mal de les voir en dehors du contexte de la heya, avec un petit peu d'alcool dans le sang. En outre, j'y voyais un bon moyen de conclure cette expérience. Quand je demandai à l'oyakata si je pouvais rester quelques nuits de plus, il me répondit « *Pas de problèmes* ».

Une fois les lutteurs éveillés de leur sieste, ils commencent à s'habiller en vêtements de sumotori – sous-vêtements, kimonos, ceintures – en prélude à la soirée ; Iki se change aussi, dans un costume gris brillant, une chaîne en or autour du cou, en dessous de sa cravate. Cela fait une heure qu'il s'acharne sur ses téléphones portables, sans que je comprenne bien ce qu'il fait, mais je l'entends prononcer pas mal de diminutifs féminins : Tomoko-san, Hiromisan, Etsuko-san. Peut-être est-il en train de rechercher des hôtesses –ou des strip-teaseuses – pour le bon-en-kai, me dis-je. Peut-être vais-je enfin comprendre ce que ce gars fait ici.

Je suis le troupeau hors de la heya, au point de rendez-vous convenu, près de la gare. Il s'avère qu'il s'agit d'un snack-bar au sous-sol d'un centre commercial. Les snack-bars du Japon ne sont pas des revendeurs de hot dog et de soda, mais plus de petits bars, avec une clientèle principalement masculine. Ils sont en général pourvus de karaokés avec une large sélection de 'enka', des chansons mélos d'amour perdu et de rêves brisés. Un enka très populaire a par exemple comme refrain 'laisses moi gagner de l'argent avant de me quitter'.

Les snacks bar sont en général tenus par de belles, bien qu'âgées, propriétaires et parfois par un personnel plus jeune et soigneux. Le snack où nous nous trouvons est, lui, vide, loué pour la soirée de la heya : l'endroit rêvé pour une orgie sumoïstique que je soupçonne Iki d'avoir préparé.

Nous pénétrons dans le petit bar. Je jette un œil au long canapé en vinyle qui court sur toute la longueur du bar, en dessous d'un grand miroir. Hiroki et Batto s'asseyent à mes côtés à une table. Un karaoké se trouve en face du bar, décoré à l'hawaïenne.
Personne ne parle. Un gars en chemise blanche et cravate noire sort de la cuisine et place quelques assiettes

de sushi sur les tables. Je m'assieds confortablement, attendant que la folie commence.

Puis, soudain, tout le monde se lève. '*Otsukarisan degozaimasu* !', gueulent-ils tous ensemble à l'entrée de l'oyakata. Tenant son petit-fils par la main, il arrive encadré par son épouse et sa fille. La soirée devrait être bien plus calme que ce à quoi je pouvais m'attendre.

Et en effet, elle l'est. Non seulement ils n'y a pas de putes, mais les lutteurs boivent à peine, la plupart sirotant un thé oolong après s'être enfilé leur bière réglementaire, pendant laquelle le sekitori exprime à chacun son souhait de le voir avancer dans le banzuke.

Mais cette fête me donne effectivement le sentiment d'achèvement que je recherchais. C'est en quelque sorte la réunion de tous les personnages que j'ai rencontrés ces deux dernières semaines. Tout le monde est présent : les lutteurs, le coiffeur, le gyoji chauve, le yobidashi venu aider à la confection du dohyo.

Le kashira converse avec le sekitori, qui tapote machinalement avec un éventail sur la nuque de Kazuya. Murayoshi sermonne Hiroki parce qu'il chante trop bas, de la même façon qu'il le faisait pour lui reprocher la veille de s'être fait projeter au sol à l'entraînement. « *Je suis désolé »* réponds Hiroki avec déférence. Je regarde Iki passer de tables en tables, bavassant avec tout le monde, servant des boissons, jouant avec le petit-fils de l'oyakata.

Finalement, mon tour vient de chanter au karaoké. Je demande 'back in the USSR' et occupe la scène, massacrant le 'Georgia's really on ma-ma-ma-ma-ma-ma-mind'. Après ma chanson, Moriyasu m'appelle à la table du kashira, qui essaye de me donner une liasse de billets de 1000 yens pliés ensemble. J'avais remarqué qu'il donnait quelque chose aux lutteurs après leur chanson, mais ne pouvait dire quoi.

« *C'est pour quoi faire ? »* demandé-je à Moriyasu.
« *Pour les chansons. Tous ceux qui chantent reçoivent de l'argent. Cela fait partie du bon-en-kai »*
« *Je ne peux pas accepter »*
« *Mais si, tu peux. Tu dois, tu as chanté »*
« *Désolé, c'est impossible »*. Moriyasu a l'air blessé. Il laisse tomber, mais le kashira me tend à nouveau les billets. « *C'est pour les chansons »*
« *Merci, mais je suis désolé, je ne peux accepter »*
« *Pourquoi* ? », me demande-t-il, intrigué.
« *Je suis journaliste »*, lui dis-je, plus grandiloquent que je ne veux en avoir l'air. Le jeune gyoji, Kichijiro, parvient à lui expliquer ce que cela implique, et on me laisse en paix.

« *Mais je vais prendre un peu de ça »*, dis-je, en montrant la bouteille de sho-chu qu'ils sont en train de partager. Le kashira m'en verse une rasade, qui s'avère être une liqueur semblable à une vodka allongée au café. C'est excellent. Je passe le reste de la soirée à boire du sho-chu avec le kashira, Kichijiro et Ishikawa, écoutant les lutteurs chanter des chansons populaires, tandis que les plus vieux entonnent des enka de solitude et de désespoir. Puis nous revenons tous à la heya.

Portraits de sumotori 3
Haruki, le yobidashi



Quand Haruki eut quatre ans, sa famille émigra de Pékin, où il était né, vers Tokyo. Son grand-père paternel était Japonais, et ses parents pensaient qu'ils auraient de meilleures opportunités de s'offrir une belle vie au Japon. En quelques années, ils ouvrirent un restaurant chinois dans la banlieue nord de la ville, où un ami du kashira venait manger souvent. Par l'entremise de celui-ci, ils firent la rencontre de l'oyakata, qui offrit à Haruki une place au sein de la heya dès qu'il aurait atteint l'âge minimum.

Haruki n'a jamais voulu rejoindre la heya. « *Ce sont mes parents qui ont décidé* », dit-il. « *Je n'ai pas eu un mot à dire* ». Ses parents adoraient le sumo, me dit-il, et ils voulaient qu'il devienne lutteur. Et bien qu'il ne le suggère qu'à mots couverts, ils devaient également se demander quoi faire de Haruki, dont le dégoût pour toute forme de travail scolaire devait leur causer bien du souci. « *Je détestais l'école* », me dit-il, « *je n'ai jamais étudié* ».

Mais à mesure que Haruki grandissait, ses chances de pouvoir devenir lutteur s'amenuisèrent. Sa croissance s'arrêta et son métabolisme ressemblait à celui d'une chaudière, brûlant les calories plus vite qu'il ne pouvait les consommer, le laissant sec comme un coup de trique. Il semblait encore moins fait pour le sumo que pour la vie scolaire.

L'oyakata, toutefois, était résolu à tenir sa promesse. Il avait accepté d'accueillir Haruki au sein de la heya et demeurait apparemment déterminé à le faire. « *Il m'a dit*, 'si tu ne peux pas devenir lutteur, sois un yobidashi' », se souvient Haruki. Et donc l'an dernier, au mois d'avril, après qu'il eût fini son collège, le jeune garçon rejoignit la heya pour entamer sa carrière d'annonceur du sumo.

Haruki me dit qu'il détestait le sumo quand il est entré dans la heya, mais il a appris à en aimer les membres et est simplement indifférent au sport désormais. « *Je n'aime pas ça, mais c'est toujours mieux que les études* ».

A l'instar des lutteurs, les yobidashi ont une hiérarchie, déterminée pour l'essentiel par leur ancienneté. Comme yobidashi novice, Haruki annonce les matches de tournoi entre les lutteurs les plus mal classés qui combattent tôt le matin. Les yobidashi jouent aussi du tambour chaque matin de tournoi quand les combats débutent, balayent le dohyo entre les combats, et déploient les bannières portant les logos de compagnies qui offrent des primes aux gagnants de certains matches.

« *Ce n'est pas un travail difficile, mais c'est intimidant* », me dit Haruki, « *je déteste être debout devant tant de gens* ».

Entre les tournois, les responsabilités d'un yobidashi se réduisent quasiment au néant. Il peut avoir à participer à la confection d'un dohyo d'entraînement ici et là, et c'est à peu près tout. Donc il se lève, assiste un peu à l'entraînement matinal, balaye l'entrée, attend le déjeuner, fait un somme, fait un peu de ménage, prend son dîner, puis lit des bédés et joue aux jeux vidéos avant d'aller se coucher. Ce qui somme toute est à peu de chose près le régime de vie des lutteurs, la lutte en moins.

Vendredi 15 janvier 2005
Le Pride
Le lendemain du bon-en-kai, je suis assis à ma place habituelle derrière le kashira, quand l'oyakata fait son entrée et s'assied sur son coussin. Après avoir approuvé de la tête aux déférences des lutteurs, il se tourne vers moi.

« *Vous partez aujourd'hui ? »*, me demande-t-il.
« *C'est exact »*.
« *Vous savez, vous êtes encore le bienvenu. Vous l'avez bien compris, n'est-ce pas ? »*

L'oyakata a eu beau m'offrir de rester aussi longtemps que je le désire, je n'ai jamais vraiment pensé qu'il veut que je reste encore. J'imagine qu'il essaye juste d'être poli, et que je suis supposé décliner l'offre. Cela fait bientôt treize nuits que je suis ici et j'ai un peu peur d'abuser de l'hospitalité. Ce n'est pas seulement vis à vis de l'oyakata que j'ai peur de m'imposer ; la plupart des lutteurs, à l'exception des plus gradés, me font la cuisine et le ménage et je m'imagine qu'ils doivent être fatigué d'avoir une bouche inutile à nourrir dans le coin.

Mais même si ça ne le gêne pas que je reste, il est désormais trop tard pour moi pour faire marche arrière. J'ai déjà trouvé un endroit pour me loger pendant la quinzaine suivante, ayant prévu de rester sur Tokyo pour une partie du tournoi de Janvier. Et j'ai quand même hâte de prendre des petits déjeuners et d'avoir ma dose de café.

Mes bagages sont longs à faire ce matin, et je ne descends donc pour le déjeuner qu'après que la majeure partie des lutteurs aient déjà mangé. J'emplis mon assiette avec les reliefs du repas et m'empiffre tandis que les lutteurs quittent peu à peu la table, me laissant seul au bout du compte. Je finis, puis vais donner mon assiette dans la cuisine – ils ne me laissent toujours pas laver mes propres plats – puis attrape mes bagages, fais mes adieux et m'en vais.

Je repasse à la heya quelques jours plus tard, le soir du Nouvel An. Murayoshi m'a dit que les lutteurs mangent des nouilles ensemble en cette occasion – une belle manière de commencer l'année – et m'a invité à venir.
« *Vous les mangez à minuit ? »* lui demandé-je au téléphone.
« *Oui, minuit »*, me répond-t-il. Ou du moins c'est ce que je pense avoir compris. Vers 9h30 ce soir-là, alors que je m'apprête à aller à la heya, mon téléphone sonne. C'est Murayoshi.
« *Ou est-tu ? »*
« *A la gare de Shinjuku. J'arrive »*.
« *C'est l'heure de manger »*, me dit-il.

J'ai peur que les gars ne m'attendent avant de manger leurs nouilles. Mais quand j'arrive, tout le monde a fini depuis longtemps. Allongés sur le sol de la salle commune, ils regardent des combats télévisés ou jouent à des jeux vidéos. Iki est aussi présent, en train de sommeiller sous une bande dessinée.

Hiroki disparaît dans la cuisine et revient environ dix minutes plus tard avec un bol de mouilles de sarrasin plongées dans un bouillon salé de carottes et de daikon bouilli, avec une crevette sauce tempura sur le dessus. Haruki m'amène une table et je mange mes nouilles, mal à l'aise de les avoir contraint à me préparer une autre plâtrée de nouilles juste pour moi. En outre, je regrette d'avoir manqué la dégustation collective.

Pendant mon repas, je regarde les matches de Pride à la télévision, diffusés en direct de Saitama, la préfecture voisine au nord de Tokyo. Le Pride, à l'instar des matches de K1 retransmis d'Osaka le même soir, oppose dans des combats libres des combattants venus de diverses disciplines de combat. On peut avoir un combattant de boxe thaïe opposé à un coréen pratiquant le taekwondo, ou un boxeur américain contre un moine shaolin.
Ces combats ont leurs fans dans le monde entier, mais ils sont extrêmement populaires au Japon, comme l'est la lutte pro américaine. Le Japon a sa propre fédération de combat libre, que certains des lutteurs de la heya suivent avec assiduité. Un jour, quand j'étais encore là, Murayoshi disparut après l'entraînement pour passer l'après midi au milieu des combattants pro dans une fête de nouvel an au profit des plus grands fans. Il en revint des étoiles dans les yeux.

Je suis surpris qu'ils regardent le Pride plutôt que le K1, étant donné que le K1 offre ce soir un match spécial Nouvel An entre un ancien grand sumotori et un brésilien spécialiste de jiu-jitsu. Le sumotori est l'ancien yokozuna Akebono, premier non-japonais à avoir atteint le grade suprême du sumo. Il a rejoint le K1 quelques années après s'être retiré du sumo; la rumeur veut qu'il ait eu des dettes à rembourser. Mais il lui reste encore à gagner un match (et de fait ce n'est encore pas le cas ce soir), ce qui explique probablement pourquoi les lutteurs ne le regardent pas combattre.

J'ai presque fini mes nouilles quand Murayoshi, en short, apparaît dans la salle commune et me dit « *Tu es en retard, Jacob »*

Je lui fais mes excuses et, après avoir fini mes nouilles, passe lui rendre visite dans sa chambre à l'étage. Seul, il regarde également le Pride, qui s'achève environ 15 minutes avant minuit. Ensuite, il zappe furieusement entre les différents programmes de fin d'année. « *Lequel vais-je regarder pour minuit ? »*, se murmure-t-il.

Il choisit finalement un programme où figure « 99 », le même duo comique qui avait fait une série de tours à la pop-star Nakai, à Noël. Pour Nouvel An, le plus débile des deux, un petit bonhomme dont beaucoup disent qu'il ressemble à un singe, s'est habillé d'un manteau traditionnel japonais, un bandana sur le front. Je ne vois pas très bien quelle sorte de personnage il veut interpréter ; en ce qui me concerne, il ressemble au serveur d'un restaurant « traditionnel ».

L'acteur secoue ses épaules, en une sorte de danse de macho tandis qu'une rangée de percussionnistes tape sur des tambours et que le compteur de l'écran fait défiler les secondes avant minuit. A zéro, le comédien frappe sur un énorme gong, tandis que des feux d'artifices s'embrasent à l'horizon.

J'échange les vœux avec Murayoshi, puis pars pour mon nouvel appartement, en espérant ne pas rater le dernier train.

Le dimanche suivant, je reçois un appel de Miki. Je lui ai envoyé un e-mail avant la nouvelle année pour le remercier d'avoir arrangé mon séjour au sein de la heya et lui dire que j'en suis parti. « *L'oyakata m'a dit que tu aurais pu rester plus longtemps »*.

Je suis sur le point de lui dire que cela ne devait être que de la politesse, mais me ravise en me disant qu'une telle réponse serait particulièrement déplacée. « *Je suis resté tout le temps nécessaire pour mon étude »*, lui dis-je à la place.

Miki m'invite à dîner au Ryogoku, où la NSK tient son quartier général, le mardi suivant. Après m'avoir dit qu'il me rappellerait, il raccroche.

Désormais certain que l'oyakata était sincèrement d'accord que je puisse rester plus longtemps, je regrette amèrement d'avoir quitté la heya. Je suis particulièrement désolé de ne pas être présent durant le tournoi à venir. La performance des lutteurs en tournoi détermine leur rang, avec des conséquences palpables sur leur qualité de vie. J'aurais aimé sentir comment l'atmosphère de la heya se trouverait modifiée avec tant de choses en jeu, et il me semble désormais que ce ne sera jamais le cas.

Peut-être devrais-je essayer de revenir.

Lundi, 17 janvier 2005
Une matinée à Ryogoku
A sa naissance il y a un demi-siècle de cela, à la pointe sud de l'île principale du Japon, les parents de l'oyakata le nommèrent Teruyuki Nishimori. Comme lutteur, il adopta Kaiketsu comme shikona, le nom de combattant. Peu après sa retraite de lutteur en 1979 avec le grade d'ozeki, il fonda la Hanaregoma heya et fut donc connu comme Hanaregoma-oyakata, littéralement « maître Hanaregoma ».

Un seul homme. Trois noms. A l'instar des geisha, des acteurs de kabuki et autres pratiquants des arts traditionnels du Japon, les sumotori peuvent porter plusieurs noms le long de leurs vies et carrières. Un lutteur peut changer son nom pour marquer son ascension à un grade plus élevé, ou marquer une rupture claire avec une mauvaise passe dans sa carrière. Il peut adopter le nom de son mentor en signe de déférence. Ou encore, en ce qui concerne l'oyakata, il peut abandonner son shikona et prendre le nom de sa heya au moment de devenir oyakata.

Donc, il y a une quinzaine de jours, quand j'appelai le bureau de l'oyakata pour prendre un rendez-vous pour passer le voir, je ne demandai pas si je pouvais parler à monsieur Nishimori. Je demandai si je pouvais parler à « maître Hanaregoma ». Ces changements de noms me fascinent. Je me demande comment les membres de sa famille l'appellent. Ses enfants l'appellent-ils aussi « oyakata » ?

Je n'ai pas eu beaucoup d'occasions de converser avec l'oyakata durant mon séjour dans la heya. Les lutteurs ne passent que très rarement dans son appartement en dehors de brèves visites « protocolaires ». Et, bien que je ne fus pas vraiment lié aux règles et coutumes régissant la vie des résidents de la heya, je ne me sentais pas à l'aise au point de m'incruster chez lui pour une conversation.

Mais je voulais lui parler de sa vision des changements ayant affecté le sumo depuis qu'il fait partie de ce monde, et de la façon de diriger une heya. Donc, juste avant de partir, j'ai demandé le numéro du bureau de relations publiques qu'il dirige à Ryogoku, au Kokugikan, le complexe sportif qui sert de QG à la NSK.

Quand je l'appelai, il m'invita à venir le lendemain, jour où Miki m'avait également invité à assister au conseil de promotion des yokozuna. A cette occasion, les « patriarches » de la NSK et d'éminents sponsors regardent les plus haut gradés s'entraîner ensemble pour se faire une idée de leurs performances à venir au prochain tournoi. Ce rassemblement doit également se tenir au Kokugikan, et je projette donc de me balader entre sa fin et ma rencontre avec l'oyakata.

Le matin suivant, alors que je prends le train vers Ryogoku, je reçois un appel du collègue de Miki, Usuda (que j'avais appelé précédemment Usaoa). Impossible de prendre l'appel, car au Japon, les gens ne tiennent pas de conversations téléphoniques dans les bus et les trains, c'est parfaitement impoli. Mais lorsque j'écoute le message qu'il m'a laissé, j'apprends que Miki ne pourra me rencontrer, et que c'est donc Usuda qui doit me prendre à la gare et m'emmener au Kokugikan à sa place.

Je rencontre Usuda à l'endroit exact où il m'avait pris pour m'emmener rencontrer l'oyakata quelques semaines plus tôt. « *Comment ça va dans la heya ?* », me demande-t-il alors que nous pénétrons dans le complexe.
« *J'ai passé de bons moments. C'était très intéressant* ».
« *Oh, tu es déjà parti* », me dit-il, l'air surpris.

Nous montons une rangée de marches à l'extérieur du bâtiment et pénétrons dans une vaste pièce au sol de terre battue, comportant un dohyo à chaque extrémité. Le dohyo à l'arrière de la salle n'est pas utilisé, mais d'innombrables rangées de sièges, posées sur une toile cirée, sont noires de monde, et font face au dohyo principal autour duquel se trouvent deux douzaines de lutteurs. Leurs mawashi sont blancs comme celui du sekitori, indiquant leurs grades élevés.
Devant les premiers rangs de chaises, juste en face du dohyo, des personnages à l'air important sont attablés. Une autre rangée de sièges fait face au dohyo, contre le mur; l'oyakata y a pris place, mais je ne le remarque pas tout de suite car il est en costume. Des photographes sont agglutinés sur une plate-forme surplombant les rangées de sièges, prenant des clichés sous un sanctuaire semblable à celui se trouvant dans la heya.

Usuda et moi-même prenons ce qui nous semble être les derniers sièges disponibles, juste derrière les hommes attablés. Les lutteurs sur le dohyo se font face, jettent leur adversaire hors du dohyo, le balancent par terre. Je suis conscient qu'il y a là les tout meilleurs lutteurs. J'en étais venu à considérer le sekitori comme un personnage d'une importance presque irréelle au vu de la manière dont il est traité dans la heya. Mais dans la heya, je le comprends maintenant, c'est le gros poisson d'un petit marigot; ces gars-là sont les plus gros poissons qui soient.

Toutefois, à ma grande honte, je n'en connais absolument aucun. La dernière fois que j'ai vraiment suivi le sumo, c'était quand je vivais au Japon il y a cinq ans, et les lutteurs haut gradés étaient d'une génération tout à fait différente. Et même à cette époque je ne suivais pas le sumo de très près, me contentant des résumés de matches sur la NHK pendant les tournois.

Je sais qui étaient les yokozuna à l'époque : Akebono, l'Hawaïen, et les frères Takanohana et Wakanohana, dont la heya, Futagoyama était à deux pas de l'endroit où j'habitais. Je voyais souvent les lutteurs de cette heya venir faire leurs courses au supermarché local, et nous lavions souvent notre linge en même temps au Lavomatic. Pour tout dire, quand j'ai mis les pieds pour la première fois dans la Hanaregoma heya il y a quelques semaines, la senteur de l'huile parfumée m'a donné quelques bouffées de nostalgie.

Mais je n'ai pas franchement réussi à rester au courant de qui sont les stars actuelles du sumo, et n'ose pas trop le demander à Usuda, qui griffonne avec énergie sur son calepin pour noter les vainqueurs des combats et la technique, ou kimarite, employé. Lequel est le Mongol Asashoryu ? Je me pose la question. Et lequel est Kaio, celui qu'on présente comme un sérieux prétendant au grade de yokozuna ?

Mais la question la plus difficile se révèle être : d'où viennent tous ces gars ? J'ai l'impression que pratiquement un quart des lutteurs présents sur le dohyo sont de grands blancs costauds. J'ai entendu dire qu'il y a une palanquée de lutteurs issus de l'ancien bloc de l'Est, mais c'est quand même un choc de les voir en vrai. Avec leurs doubles mentons et leurs gros bides, quelques uns ressemblent à des camionneurs américains en couches culottes et chignons. L'un est un géant blond au visage grêlé. Un autre, le teint clair et les cheveux sombres, semble presque aussi large que haut et arbore une barbe de trois jours. Au premier abord, il est très surprenant de voir ces gars sur le dohyo, face aux lutteurs japonais et leurs cadets Mongols, effectuer les mêmes gestuelles que j'ai vu pratiquer chaque matin à la heya.

Mais à force, je cesse de faire des différences. Ils combattent tout aussi bien que les lutteurs asiatiques et la variété des kimarite qu'ils emploient est tout aussi étendue. Chaque match – qu'un lutteur blanc y soit ou non représenté – semble se terminer de manière différente. Parfois le gagnant pousse son adversaire hors du cercle sacré en employant la force brute. Parfois il l'amène au bord et soulève par le mawashi. Parfois il crochète la jambe de son adversaire et le jette au sol.

A ma grande honte, une part non négligeable de combats se termine sans que je puisse dire comment. Ils ne durent bien souvent que quelques secondes, me laissant perplexe sur ce qui s'est réellement passé. Le sumo, m'a-t-on dit, est un sport de connaisseurs. Un véritable fan de sumo connaît tous les kimarite par leur nom, et connaît les points forts techniques de chaque lutteur. Usuda note chaque kimarite utilisé car c'est là quelque chose que ses lecteurs veulent savoir.

Tout comme dans la heya, la session d'entraînement entre les lutteurs s'achève par quelques tours de butsukarigeiko. Puis les sièges se vident et Usuda bondit hors de la salle, sans doute pour aller interviewer un lutteur.

Je me balade dehors, passant devant des rangées de journalistes qui attendent devant l'entrée d'un vestiaire. En bas des escaliers, une foule de reporters, photographes et cameramen font le pied de grue. Un lutteur descend et est rapidement assailli par des journalistes. Je me joins à la foule, essayant d'attraper au vol ce qui peut bien se dire, mais je suis trop éloigné. Puis un second lutteur descend, et la plupart des journalistes se ruent sur lui. Dans l'intervalle, des voitures de maître passent devant nous; derrière les vitres teintées, je peux distinguer les hommes qui se tenaient devant nous à la table des délibérations.

Je reste à l'écart d'Usuda pendant qu'il cherche à obtenir des interviews. Il suit un lutteur hors du complexe,

jusqu'au trottoir où il reste à chercher un taxi. Il fait froid – je suis emmitouflé dans un pull en laine et une grosse écharpe, mais le lutteur ne porte qu'un fin kimono et une paire de sandales, ses genoux et mollets étant laissés à la morsure du froid. Abandonnant finalement l'idée du taxi, le lutteur se dirige vers la gare en compagnie d'Usuda. Je rebrousse alors chemin et les regarde disparaître au bout de la rue.

Il faut que je sache qui étaient ces gars.

Mercredi, 19 janvier 2005
Une après-midi à Ryogoku
Une fois Usuda et le lutteur qu'il pourchasse disparus, je retourne vers le Kokugikan et m'engouffre dans le musée du sumo qui se trouve au sous-sol. Le musée est plus petit que ce à quoi je m'attendais : une unique pièce, avec des objets exposés le long du mur et une vitrine coupant la salle en deux.

Les objets exposés sont rangés dans un ordre chronologique, pour démontrer la persistance du sumo à travers les époques. Les premiers objets sont des copies de manuscrits des Kojiki, les chroniques du 18ème siècle qui retracent les mythes fondateurs du Japon, et le Nihon Shoki, apparu quelques années après ce dernier, et donne la liste des premières dynasties du pays. Ces deux écrits furent rassemblés alors que le clan Yamato consolidait sa domination sur la plus grande partie du Japon central et occidental; les chroniques contiennent un récit qui légitime le contrôle naissant des Yamato sur la cour impériale, basé sur le modèle chinois.

Je ne puis lire les manuscrits exposés, mais remarque que certains passages en sont soulignés. J'imagine qu'ils doivent être ceux qui traitent des combats légendaires entre les dieux antiques du Japon, souvent cités comme source du sumo. Presque chaque ouvrage que j'ai pu lire sur le sumo tient ces combats antiques comme source originelle du sumo moderne.

Ces pages côtoient dans la vitrine des haniwa, statues mortuaires du Japon de la période Kofun (3ème au 6ème siècle). Cette ère tient son nom du « kofun », tumulus mortuaire, qui servait à l'inhumation de la proto-aristocratie nippone, avant que la crémation ne se répande avec l'arrivée du bouddhisme. Ces tumulus étaient surmontés de haniwa, statues d'argile pratiquement à l'échelle.

Les haniwa du musée sont apparemment censées représenter des lutteurs. Bon, je ne suis pas archéologue, mais la seule chose en elles qui puisse faire penser à des lutteurs sont leurs cuisses et hanches disproportionnées. Et d'autres haniwa que j'ai pu voir – représentant des soldats ou des femmes – avaient les mêmes hanches et cuisses disproportionnées.

Sur le mur d'en face, des peintures de gars joufflus en couche culotte attendant le signal du départ, un gyoji à leurs côtés, dans ce qui a vraiment l'air d'être un combat de sumo. J'arrive à déchiffrer suffisamment de la légende pour comprendre qu'il s'agit d'un exemple de combat de l'ère Heia (8ème au 12ème siècle). La légende ne semble pas donner de date à laquelle la peinture a été exécutée, mais mon opinion non érudite me fait penser qu'elle est antérieure à l'ère Edo. Je croyais que le sumo avait adopté la plupart des vêtements de cérémonie du sumo contemporain représentés sur la peinture durant l'ère Edo.

La vitrine suivante renferme des photographies de lutteurs célèbres du passé, des gravures sur bois de combats de l'ère Edo, de vieux banzuke, et pas mal de kesho mawashi richement brodés. La collection du musée se termine avec une file de portraits de chacun des 68 lutteurs qui ont atteint le rang de yokozuna ces quatre derniers siècles. Les seize premiers sont sur support bois; les autres sont pour la plupart des photographies, avec quelques peintures « photographiques » mélangées. Je ne reconnais que les quelques derniers : Akebono, les frères Takanohana et Wakanohana, le deuxième Hawaïen, né Samoan, Musashimaru et Asashoryu.

En fait, le rang de yokozuna n'existait pas avant la fin du 19ème siècle quand la distinction fut accordée à des ozeki particulièrement talentueux. Les lutteurs représentés sur le mur qui étaient en activité avant cette période se sont vu accorder cette distinction à titre posthume; les deux premiers sont des lutteurs légendaires dont la plupart des érudits du sumo considèrent qu'ils n'ont jamais réellement existé.

Après avoir jeté un œil à ces portraits, je quitte le musée pour trouver un endroit où manger. Étant le centre de l'univers du sumo, Ryogoku fourmille de restaurants de chanko-nabe; un immeuble après la gare en a un à chacun de ses huit étages, sauf le cinquième où l'on trouve un « Philadelphia Motor City Soul Bar ».
Mais j'ai déjà eu mon content de chanko-nabe à la heya, et j'évite donc ceux-ci pour faire le tour de la gare. Je passe devant une pâtisserie décorée d'images de sumo et prétendant vendre une sorte de gâteau sumo, et m'arrête dans une librairie pour acheter un magazine donnant les noms et stats des grands lutteurs pour le prochain tournoi. Puis je file dans un fast-food nouillistique – il y a un calendrier sumo sur le mur – et commande un bol de soupe de nouilles avec un bouillon de miso, des travers de porc et un œuf poché.

Pendant que j'attends, je jette un œil au magazine. J'y apprends que le grand gars au visage grêlé est un Russe qui combat sous le shikona de Roho. Le gars trapu avec la barbe de trois jours est de Géorgie est son shikona est Kokkai, ce qui signifie « Mer Noire ».

Je peux également identifier les lutteurs que les journalistes interviewaient en dehors du complexe sportif. Le premier était Chiyotaikai, l'un des deux ozeki actuellement présents sur le banzuke, dont j'apprends qu'il est menacé d'être déchu de son grade en cas de contre-performance sur ce tournoi. Celui qui a disparu avec Usuda est Hakuho, un Mongol de 20 ans qui a reçu une promotion à un rang inférieur au précédent tournoi et est décrit comme l'étoile montante du monde du sumo.

Une fois mes nouilles avalées, je m'arrête au McDonald du 8ème étage du complexe chanko-nabe – sans doute le seul McDonald au monde à avoir un banzuke affiché au mur. Il y a l'Internet sans fil et je veux vérifier mes e-mails. Puis je m'assieds dans un café pour attendre l'heure de mon rendez-vous avec l'oyakata.

Samedi, 22 janvier 2005
Entretien avec un Oyakata



A trois heures de l'après-midi, j'arrive dans le bureau de l'oyakata, l'endroit même où Usuda m'avait amené il y a quelques semaines quand j'ai emménagé au sein de la heya. J'aperçois l'oyakata en train de tamponner des papiers à son bureau à l'arrière de la pièce.

« *Mon nom est Jacob »*, dis-je à la réceptionniste. « *J'ai un rendez-vous avec Hanaregoma oyakata »*.

Elle me demande d'attendre et s'éloigne vers le fond de la pièce, où je la vois dire quelque chose à l'oyakata. Il lève les yeux et me fait signe de m'approcher.

« *Bonne année »* lui dis-je quand j'arrive à son bureau.
« *Euh, bonne année »*, me répond-t-il, avec l'air d'avoir oublié que l'année précédente s'est achevée si récemment. Il me fait signe de m'asseoir sur la chaise en face de son bureau.
« *Vous vous êtes laissé pousser la barbe »*, dit-il avec un petit rictus.
« *En fait, je me l'étais rasée avant de venir dans la heya. Je pensais revêtir le mawashi plus souvent et je n'ai jamais vu un sumotori avec une barbe... jusqu'à ce que je voie ce gros Européen à l'entraînement ce matin »*
« *Oh, vous y étiez. Vous devez parler de Kokkai. Il vient de Géorgie ».*

Pendant ce temps, la réceptionniste nous a apporté à chacun une tasse de café dans des gobelets en plastique. L'oyakata sirote le sien et s'allume une cigarette. Je ne touche pas au mien, en ayant bu au McDonald pendant que je vérifiais mes e-mails et au café tandis que j'attendais l'heure du rendez-vous. Je commence à lui poser mes questions sur la façon dont il est entré en sumo.

Il s'avère qu'il a eu pas mal de réticences au départ. A l'âge de 19 ans, il avait de belle manière intégré l'université dans sa ville natale de la préfecture de Yamaguchi, où il étudiait le droit et combattait dans l'équipe de judo, mais ses parents avaient d'autres plans le concernant.

« *Ils m'ont dit* 'essayes donc le sumo'. *Je ne voulais pas, mais je n'ai pas eu le choix : ils m'auraient coupé les vivres et j'aurais du arrêter mes études »*.

Je lui demande pourquoi ses parents voulaient tant qu'il devienne sumotori, tandis que la réceptionniste, ayant noté ma tasse de café toujours intacte, la remplace par une tasse de thé vert.

« *Mon père adorait le sumo »*, dit-il, sans plus de précisions.

Il intégra la Hanakago heya, toute proche du lieu où il établirait plus tard sa propre heya, Hanaregoma. La vie en heya, me dit-il, était en fait plus facile que celle d'un athlète universitaire. A l'université, ses séances de judo étaient tout aussi intensives que l'entraînement du sumo, et il lui fallait passer autant de temps à s'occuper de son senpai et à faire la cuisine dans la villa collective de l'équipe de judo. Mais comme étudiant, s'y ajoutait le travail scolaire; comme sumotori, il passait ses après-midi à roupiller et ses soirées à se détendre avec les autres lutteurs.

Il passa douze ans au sein de la heya, finissant par atteindre le grade d'ozeki, un ozeki très populaire apparemment. A chaque fois que je dis à des gens ici que j'ai séjourné dans la heya dirigée par l'ancien ozeki Kaiketsu, ils savent parfaitement de qui je parle et sont très impressionnés, pour autant qu'ils soient suffisamment âgés pour avoir suivi le sumo quand celui-ci était en activité dans les années 70.
Lorsqu'il était Kaiketsu, l'oyakata était réputé comme un lutteur solide et très travailleur, m'apprit plus tard David Shapiro, un commentateur du sumo anglophone qui officie pour la télévision publique japonaise, et l'auteur d'un ouvrage sur le sumo. Kaiketsu perdit son grade d'ozeki après avoir connu la défaite dans toute une série de matches où il combattit blessé, mais demeure l'un des rares lutteurs à avoir pu reconquérir ce

grade après l'avoir perdu. « *Il s'est rendu célèbre pour avoir déclaré que d'abandonner sur blessure, c'est pareil que de faire exprès de perdre un match. La nation toute entière a adoré* ».

A la fin de chaque tournoi, une série de récompenses sont décernées aux lutteurs de chaque divisions pour le plus de victoires, les meilleures techniques, etc. Kaiketsu emporta le kanto-sho, récompensant la combativité, sept fois au cours de sa carrière. J'ignore s'il s'agit d'un record, mais je n'ai pu trouver de lutteurs en ayant remporté plus.

En 1979, âgé de 31 ans, Kaiketsu prit sa retraite de lutteur et devint Hanaregoma oyakata. Il fonda sa propre heya deux ans après. Tous les oyakata ne possèdent pas leur propre heya – certains aident à l'entraînement des autres heya ou ont des fonctions au sein de la NSK – mais tous les maîtres des heya doivent être oyakata.

Je lui demande pourquoi il voulait avoir sa propre heya, et il me regarde avec l'air de penser que c'est la question la plus naïve possible. « *Je savais, quand j'ai arrêté le sumo, que je voulais enseigner aux plus jeunes. C'est un sentiment très naturel, tout le monde l'a. Et même si vous ne pouvez fonder votre propre heya, vous voulez rester impliqué dans le sumo* ».

L'Oyakata a même sorti un yokozuna des rangs de sa heya. Je l'ignorais à ce moment, mais l'un des oyakata venu à la heya en compagnie de ses lutteurs quelques semaines plus tôt – le plus enrobé, dont je disais qu'il avait une tête de voyou – est l'ancien yokozuna Onokuni, qui combattit dans les années 80.

Shapiro m'a dit plus tard que l'oyakata est maintenant réputé pour sa compétence en tant que chef du bureau des relations publiques de la NSK. Ce qui n'est pas sans inconvénients, car les pontes de l'association n'ont pas très envie de lui confier pour l'instant un poste moins prenant. « *Il est si occupé qu'il lui est difficile de recruter et d'entraîner ses lutteurs comme il l'entend* », me dit Shapiro.

Je demande également à l'oyakata comment il effectue son recrutement. Il me dit qu'il a des amis sur tout le pays qui lui donnent des noms pour sa heya. Il passe après au coup de fil ou à la visite.

« *Je recherche des gars de grande taille; je regarde s'ils ont déjà pratiqué des sports. Mais même s'ils n'en ont jamais fait, s'ils veulent vraiment faire du sumo, c'est bon pour moi. La chose la plus importante est qu'ils mettent beaucoup de cœur à l'ouvrage* ». Malgré sa propre expérience – et en l'occurrence, également celle d'Haruki – l'oyakata me dit qu'il n'est pas intéressé par des lutteurs qui subissent des pressions parentales pour devenir sumotori. « *Le choix doit venir d'eux-mêmes* ».

Mais quand l'oyakata trouve quelqu'un qu'il veut vraiment voir rejoindre la heya, il y passe parfois des années, comme ce fut le cas de Kazuya, à essayer de le convaincre, me dit-il. « *Je lui parle de l'existence du sumotori, comment elle le rendra plus fort* ».

Toutefois, dans le Japon d'aujourd'hui où tant d'autres voies bien plus faciles vers le succès existent, recruter de nouveaux lutteurs n'est pas chose facile. « *Beaucoup de heya, peu de gens à recruter. Tout le monde croit que la vie des sumotori est dure et épuisante, et ils savent qu'ils n'ont que peu de chances d'aller suffisamment haut pour devenir riches et célèbres* ».

Je me demande si la difficulté du recrutement peut varier en fonction de la situation économique. Peut-être, me dis-je, a-t-il été plus facile de trouver de nouveaux lutteurs au début de son règne d'oyakata, avant que la « bulle économique » japonaise ne montre tant d'autres voies plus faciles. Et maintenant, avec la récession économique, peut-être lui est-il à nouveau plus facile de recruter.

Mais ce n'est pas le cas. « Ça *n'a jamais été facile. C'était difficile à l'époque. Ça l'est encore aujourd'hui* ».

Cela fait un peu moins de trente minutes que je parle à l'oyakata à ce moment, et j'ai déjà quasiment fait le tour de mes questions. L'oyakata, je le constate, est un homme peu bavard. Il répond à mes questions de manière succincte, mais pas toujours de manière satisfaisante. Je ne suis toujours pas bien sûr de la façon dont il convainc les lutteurs à rejoindre sa heya, par exemple. Je lui ai également demandé ce que ses lutteurs

font après leur retraite sportive. « *Certains bossent en entreprises. D'autres créent leur entreprise »* est sa réponse.

L'oyakata n'est pas cachottier, mais à coup sûr il est fumeux.

Je me creuse les méninges pour trouver des questions qui l'amèneraient à parler un peu plus.
« *Qu'est-ce que vous ressentez quand un de vos lutteurs gagne un match ? »*
« *Quand quelqu'un a du succès, c'est merveilleux. Quand la défaite est au rendez-vous, c'est triste ».*
« *Et quand un de vos hommes progresse dans le banzuke ? »*, risqué-je, pour essayer de le pousser un peu.
« *Je suis toujours heureux quand ils reçoivent une promotion. Mais je suis inquiet quand ils sont sur le déclin ».*

Je décide de faire une dernière tentative pour l'amener à parler. « *Comment sentez-vous vos lutteurs à l'approche du tournoi à venir ? »*
« *Tout le monde a eu de longues vacances »*, me répond-t-il. Les lutteurs viennent d'achever leur permission de 4 jours du Nouvel An. « *J'ai vraiment le sentiment que personne ne travaille assez dur ».*

Je me rends compte que je n'en tirerai pas grand chose de plus, et décide d'arrêter là l'interview. Il ne me reste que deux questions que j'ai gardées pour la fin. « *Une dernière chose. Je me demandais quel pouvait être le changement d'ambiance dans la heya durant le tournoi. Croyez-vous que je pourrai revenir quelques nuits de plus après le début de celui-ci ? ».*
« *Bien sûr »* me répond-il avec aussi peu de réticence que si je lui avais demandé dix balles. « *Il faut bien que vous compreniez une chose : il n'y a pas deux heya qui se ressemblent. La nôtre fait partie des petites – je veux dire, même l'immeuble est petit – et vous ne devez pas partir avec le sentiment que toutes les heya sont comme cela ».*
« *Bien pris. J'apprécie votre sollicitude ».*

Ça fait deux jours que je me mords les doigts d'avoir quitté la heya avant le début du tournoi et suis très content d'avoir l'occasion d'y retourner. Mais il me reste encore une dernière question à lui poser.

« *Voyez vous, il me reste une toute dernière question, si ça ne pose pas de problème ».*

Hochement de tête.

« *Comment vos enfants vous appellent-ils ? »*
« *Pardon ? »* répond-il, perplexe.
« *C'est assez intéressant pour moi de constater que vous êtes né sous un nom, avez lutté sous un autre et êtes désormais connu comme l'oyakata Hanaregoma. Donc je me demandais par quel nom vos enfants vous appellent ».*

« *Ils m'appellent Papa »*

Mercredi, 26 janvier 2005

Retour à la heya

Je rentre directement du bureau de l'oyakata vers la heya. J'ai encore pas mal de questions que je veux poser aux lutteurs. La motivation qui pousse les lutteurs à progresser dans le banzuke est évidente : comme je l'ai déjà écrit, une promotion s'accompagne de sensibles améliorations dans la qualité de leur vie. Mais ce qui à pu les pousser à rejoindre la heya à leurs tous débuts reste assez mystérieux pour moi. Je leur ai demandé, bien entendu, mais je n'ai jamais pu recevoir de réponse qui me convienne. Ils disent en général quelque chose dans le genre de « *J'ai été recruté* », et s'arrêtent là.

En dépit de la chaleur et de l'ouverture d'esprit dont les lutteurs ont fait preuve à mon égard, je n'ai pas pu aller réellement gratter sous la surface pour comprendre leurs motivations profondes. L'une des raisons en est, bien sûr, la barrière de la langue qui ruine notre communication. Ces gars parlent un sabir d'argot « jeune », de dialectes régionaux et de langage sumo qui me laisse perplexe quant à ce qu'ils peuvent se dire entre eux, et même parfois sur ce qu'ils me disent directement à mon attention.

Il y a aussi les énormes différences qui existent entre eux et moi. Bien sûr, il y a l'aspect physique, qui me fait parfois me sentir comme un alevin au milieu de poissons-chats, en particulier quand je revêts un mawashi et monte sur le dohyo. S'y ajoute le choc de cultures général, entre l'Américain que je suis et eux, tous Japonais – à l'exception d'un Mongol.

Il y a aussi les différences sociales. L'oyakata, quand je suis passé le voir, a insisté sur le fait que les lutteurs proviennent de toutes les couches sociales et éducatives. Et de fait, Kitamura a rejoint la heya après avoir fait du sumo universitaire dans une faculté très cotée et chère. Mais la plupart des gars dont je parle viennent de milieux ouvriers très différents de mes origines de classe (très) moyenne et studieuse.

Ces gars sont également des athlètes sérieux voire, pour certains, accomplis. Pour ma part, je n'ai pas eu une activité sportive depuis les matches de base-ball et les parties de foot en salle chez les scouts que je jouais avant qu'on ne fasse plus appel à moi – sans doute étaient-ils lassés de perdre par ma faute. Et les lutteurs s'engagent sur plus de dix ans au profit de la heya, quand moi j'ai peur de m'engager pour un abonnement à Télé-Z.

Bien sûr, étant au sein de la heya pour écrire sur les lutteurs, leur sport et leur vie, il est de ma responsabilité d'aller au-delà de ces différences et de trouver la façon de les comprendre au mieux. J'ai d'abord pensé que de passer un maximum de temps avec eux me permettrait d'accéder à un certain niveau de confiance et d'y arriver, et dans une certaine mesure cela a porté ses fruits. Mais d'un sens, cela a été également contre-productif.

La technique habituelle d'un reporter est d'arriver comme une fleur dans ma vie des gens avec un carnet de notes et un temps limité, et de leur poser des questions. Si vous n'obtenez pas les réponses qui vous conviennent, vous les reposez en étant plus insistant, plus précis. En fait, vous continuez à poser des questions jusqu'à ce que vous obteniez une réponse satisfaisante, et si ça doit vous conduire à être en froid avec votre interlocuteur, ben tant pis. Après tout, vous recherchez des citations et des impressions, pas des nouveaux amis.

Mais dans la heya, bien que mon carnet de notes ait toujours été à portée et que j'y ai écrit constamment, je n'ai pas agi comme si j'étais là pour l'après midi. La collecte d'informations est surtout faite au cours de conversations pendant le dîner ou les pubs. Ce sont des conversations amicales plus que des interviews proprement dites. Et si je demande pendant le repas à un gars comment il est devenu sumotori et qu'il me répond « *J'ai été recruté* », je ne me sens pas en position de lui répondre « *Allez, vraiment, pourquoi ? Pourquoi t'es tu laissé recruter ?* ». Ce ne serait pas très amical.

Le meilleur moyen de parvenir à cette fin, me suis-je dit, serait d'attendre d'avoir quitté la heya puis de revenir pour une brève visite dans le seul but d'interroger les lutteurs sur leurs conditions d'entrée dans le sumo et ce qu'ils pensent de leur style de vie. Et donc, après ma visite à l'oyakata, je retourne à la heya pour m'asseoir avec quelques gars. C'est là que je recueille ce qui constitue mon vivier d'informations pour les « portraits de sumotori ».

Mercredi, 02 février 2005

Les brutalités dans le sumo

Un jour, alors que je suis en train de taper quelques notes dans la chambre de la heya, je demande à Murayoshi quel est le véritable nom de ce que j'ai appelé les « séances de polisseuse », durant lesquelles un lutteur pousse l'autre le long du dohyo entre les séances de combat.

« *Butsukari-geiko. C'est la partie la plus brutale de l'entraînement* ».

Après un moment de réflexion, il me demande « *Tu pense qu'on est brutaux les uns envers les autres ?* »

« *Oui* », lui dis-je, spontanément. A l'entraînement ce jour-là, j'ai vu Moriyasu agripper Batto par le cou et le balancer au sol à chaque fois que le Mongol n'arrivait pas à le repousser durant le butsukari-geiko. Moriyasu l'a torturé ainsi indéfiniment, jusqu'à ce que Batto se retrouve couvert de terre, soufflant et sifflant bruyamment. Au bout d'un moment, je ne pouvais même plus regarder, mais personne n'avait l'air de trouver ça choquant le moins du monde.

« *Je crois que Moriyasu a été vraiment violent avec Batto aujourd'hui* », lui dis-je.

« *Oh, ça ? C'était rien. Ça a été beaucoup plus violent, dans le temps* ».

Quand Murayoshi a rejoint la heya il y a onze années, de telles brutalités lors d'un butsukarigeiko étaient monnaie courante, me dit-il. Il ajoute que les lutteurs étaient encore plus durs envers leurs subordonnés avant qu'il n'arrive. « *Mais les Japonais d'aujourd'hui n'ont pas le cuir dur. Ils pleurnichent et ont le mal du pays. Ils ne peuvent pas supporter les coups. Ils plient bagage et s'en vont* ».

En plus de se battre les uns les autres, me dit Murayoshi, ils se faisaient également bastonner assez souvent par l'oyakata et le kashira. « *Quand j'ai commencé, le kashira me frappait avec un bâton si je faisais deux fois la même erreur. Parfois il me battait parce qu'il estimait que je me comportais mal* ».

Quelques jours plus tard, Hiroki me corrobore la description faite par Murayoshi des vertes années du kashira. Aujourd'hui inoffensif bien que violent, le kashira était apparemment dans la heya une véritable enflure. Il avait pour habitude de s'asseoir, regardant l'entraînement à la même place près du radiateur qu'il occupe aujourd'hui, un long et menaçant bâton derrière lui. « *Si quelqu'un se plantait pendant l'exercice, il le frappait sur les fesses ou les cuisses – parfois même sur la tête* ». Mais il y a environ quatre ans, me dit Hiroki, le kashira a changé. Son humeur s'est assagie et il a arrêté d'agresser les lutteurs durant l'entraînement. Et le bâton a disparu.

David Shapiro, l'expert américain du sumo que j'ai rencontré après mon départ de la heya, m'a donné une raison similaire à celle de Murayoshi pour expliquer l'assouplissement des règles de vie du sumo : les jeunes Japonais d'aujourd'hui ne pourraient supporter trop de bastonnades. « *C'est l'éducation parentale. Avant la guerre, si un gamin partait faire du sumo, son père lui disait* 'ne reviens pas à la maison avant d'être juryo' », rang qu'occupe le sekitori. « *Maintenant, sa maman lui dit* 'si tu n'aimes pas ça, revient à la maison'. *Il est dur pour un enfant élevé de cette manière de recevoir des coups et d'en redemander* ».

Cette vague de jeunes Japonais moins déférents envers leurs supérieurs est positive pour un pays moderne qui cherche à faire éclore des citoyens responsables et indépendants, dit Shapiro. Mais ce n'est pas la panacée pour produire des sumotori durs à cuire.

Lors de ma rencontre avec l'oyakata, je lui ai demandé s'il pense que le sumo s'assouplit. C'est son avis, mais il ne le voit pas comme une conséquence du déclin des châtiments corporels dans le sport. Il pense plutôt que la raison en est que les nouvelles générations sont moins enclines à faire des efforts que leurs aînés. .

« *Peut-être que c'est en train de s'assouplir. Mais le problème, c'est les lutteurs eux-mêmes. S'ils travaillaient plus dur, le niveau serait plus élevé* ».

L'oyakata ne semble pas regretter les temps où l'entraînement impliquait une dose salvatrice de maltraitances. « *Les sumotori ne progressent pas grâce aux coups de bâton Ils deviennent meilleurs par de bons conseils techniques. Chacun possède une morphologie différente, et doit donc être entraîné différemment. Ne faire que donner des coups de bâton, c'est juste une solution de facilité* ».

Samedi, 12 février 2005
Le grand Dohyo-Matsuri



Le lendemain de la session d'entraînement des lutteurs devant le conseil de promotion des yokozuna, Miki, le journaliste du Yomiuri qui a arrangé mon séjour au sein de la heya – et que je n'ai toujours pas rencontré en personne – m'envoie un e-mail. Il m'écrit que la NSK doit tenir un dohyo-matsuri ce samedi matin pour sanctifier le cercle sacré du Kokugikan avant le début du tournoi de Janvier. Il m'invite à passer et me dit que nous nous rencontrerons sur place.

J'arrive en retard, pour trouver une petite foule déjà tassée contre les cordes délimitant l'entrée du complexe. Certains sont munis d'appareils photos et se tordent le cou pour tenter d'avoir une vue dégagée sur quiconque pourrait franchir les portes. Posées contre ces dernières, deux énormes portraits de lutteurs, que je reconnais pour les avoir vus dans le magazine de sumo que j'ai acheté quelques jours plus tôt.

L'un est Kaio, représenté debout, ses bras très musclés pendant sur le côté; L'autre est le Mongol Asashoryu, représenté penché, en train d'effectuer un shiko très travaillé. Tous deux portent le tablier richement décoré, le kesho-mawashi, signe distinctif de leur rang. Asashoryu porte en outre une large corde autour de la taille, sur laquelle pendent des motifs de papier en forme d'éclairs, qui retombent sur ses cuisses repliées. La corde et les éclairs sont le signe de sa condition de yokozuna.

Ces portraits, apprendrai-je plus tard, symbolisent les victoires des lutteurs dans les tournois de l'année précédente. Asashoryu en a gagné cinq, Kaio un seulement.

Tout d'abord je pensais que la foule attendait pour entrer voir le dohyo-matsuri, mais de temps à autres un garde fait entrer quelqu'un à l'intérieur, en lui faisant traverser la foule. Je commence à craindre de rater la cérémonie à l'intérieur, et je me dirige donc vers une entrée de service à travers la salle de musée, et pénètre à l'intérieur sans être arrêté. J'aperçois un garde et lui demande où se tient le dohyo-matsuri; il me montre trois portes attenantes. J'imagine que c'est à mon costume-cravate que je dois cette entrée particulièrement libre.

Je pénètre dans l'énorme salle de lutte. Le dohyo s'y trouve au centre, monté sur un amas de terre trapézoïdal à peine plus large que le cercle sacré lui-même. Un toit en bois de style shinto est suspendu au-dessus du dohyo, des fourragères de couleur rouge, blanche, noire et vertes accrochées à chaque coins. Elles représentent les quatre saisons, les quatre points cardinaux ou les quatre divinités mythologiques, selon diverses sources. Mais personne ne conteste qu'elles symbolisent au moins les quatre piliers qui supportaient autrefois le baldaquin.

Jusqu'au vingtième siècle, les matches de sumo se tenaient en extérieur, souvent sur des dohyo surmontés de baldaquins qui protégeaient les lutteurs de la pluie et de la neige. Quand le sumo commença à se tenir au Kokugikan (littéralement 'centre sportif national') construit exprès à cet usage en 1909, le toit fit son entrée à l'intérieur. Désormais, les matches se jouant en salle, ce toit n'avait plus d'utilité pratique, et les piliers qui le supportaient gênaient la vision des spectateurs. Donc, dans les années 30 (ou 50, selon les sources), les fourragères ont remplacé les piliers.

Le baldaquin en lui-même, en attendant, fut construit sur le modèle des toits des temples shinto. J'ai lu qu'il aurait en particulier une grande ressemblance avec le toit du temple d'Ise, dans la préfecture de Mie. Ce temple est dédié à la déesse du Soleil qui, selon les mythes ancestraux japonais, a crée la lignée impériale. Cela en fait l'un des sites religieux les plus importants du pays. Mais bien que le temple d'Ise ait été construit il y a des milliers d'années, il n'a inspiré les toitures du sumo que depuis les années trente, quand il fut introduit au Kokugikan pour lui donné un aspect plus traditionnellement nippon. Avant cela, le baldaquin avait pour modèle des toitures de fermes célèbres de la campagne japonaise.

Autour du dohyo se trouvent deux rangées de sièges. La plus basse consiste en des coussins posés au sol,

avec quinze gradins de boxes s'élevant progressivement. Chaque box est tout juste assez large pour contenir quatre personnes, et quatre coussins divisent en quartiers le sol recouvert de moquette orange. Devant les rangées de boxes, quelques rangées de coussins posés directement au sol autour du dohyo. Le balcon extérieur surplombe les boxes éloignés et consiste en une quinzaine de rangées de sièges pliables rouges.

Quelques spectateurs, la plupart des solitaires s'étant réservé un box pour eux seuls, contemplent le dohyo-matsuri, qui semble reproduire le même schéma que celui que j'ai vu dans la heya. Mais cette cérémonie est plus élaborée, trois gyoji exécutant les rituels, chacun d'entre eux semblant bien plus religieux que Hage-san. Au contraire du splendide costume de Hage-san, leurs chapeaux et kimonos sont strictement identiques à ceux portés par les véritables prêtres shinto. Le gyoji en chef, qui déclame les prières, porte un kimono doré; les deux autres, des kimonos blancs.

Autour du dohyo se trouvent de nombreux oyakata et autres institutionnels du sumo, en costumes sombres. Ils partagent le sake et autres offrandes, tout comme les lutteurs le faisaient à la heya.



A la fin de la cérémonie, je suis toute cette petite assemblée dehors, où la foule amassée autour de l'entrée principale est maintenant nombreuse. Peu après, Kaio et Asashoryu émergent du bâtiment en kimono traditionnel. Je reconnais le visage d'ours de Kaio que j'ai vu devant le conseil de promotion des yokozuna. Mais je n'ai encore jamais vu Asashoryu de près, et suis très surpris de constater combien il paraît jeune avec son visage rondouillard.



Un vieux Japonais leur remet cérémonieusement une reproduction plus petite des portraits géants devant lesquels ils se trouvent. Je ne reconnais pas le vieux, mais imagine qu'il doit être membre de la NSK ou représentant du journal Mainichi, qui a commandé les portraits. Au moment où il remet son portrait à Asashoryu, une petite grand-mère japonaise devant moi fait remarquer, avec un rien d'aigreur dans la voix, à une autre petite vieille : « *Il est rentré de Mongolie juste la semaine dernière* ».

Puis les deux lutteurs se rapprochent l'un de l'autre et se serrent la main devant les appareils photo que tout un chacun dans la foule semble avoir. « *Vas-y Kaio* » crie la vieille devant moi.

De fait, à un jour du début du tournoi, la question qui semble être sur toutes les lèvres des fans de sumo est de savoir si Kaio fera une performance suffisante pour être promu yokozuna ce tournoi. Les fans japonais, ai-je pu lire, sont lassés d'avoir un étranger qui domine au sommet de leur sport national. Ils veulent un yokozuna japonais.



Mais, pour l'instant, Kaio n'a pas la cote. Il a perdu plusieurs matches contre des lutteurs moins bien classés durant le conseil de promotion des yokozuna – j'ai même vu à ce moment l'un des oyakata présents le réprimander publiquement pour concéder tant de défaites, même si j'ignore qui il était.

Quelques fans et commentateurs rejettent la responsabilité de la piètre performance de Kaio sur Asashoryu. Le yokozuna a manqué la session, selon son oyakata parce qu'il est rentré de Mongolie avec un rhume. Kaio a perdu beaucoup de matches parce qu'il a du compenser la fainéantise d'Asashoryu et combattre beaucoup plus qu'il n'aurait eu autrement à le faire, ont dit certains.

Le sentiment sous-jacent dans beaucoup de commentaires de fans est un ressentiment sur le fait que Asashoryu ait quitté le Japon pendant les vacances de Nouvel An.

« *C'est une tradition séculaire dans le monde du sumo que les sumotori patientent et ne prennent leurs vacances de Nouvel An qu'après la fin du tournoi de Janvier »* écrit un commentateur de l'Asahi. « *Si Asashoryu perd de nombreux combats* [à cause de sa maladie], *il devrait recevoir les critiques qu'il mérite »*.

Je ne pense pas que cette amertume vienne du ressentiment provoqué par l'absence de yokozuna japonais. Je crois plutôt que les Japonais voient en Asashoryu quelqu'un qui ne remplit pas les exigences attachées à son rang.

Les sumotori s'habillent comme les Japonais des siècles passés, s'entourent des emblèmes de la religion nationale et suivent les us et coutumes du Japon traditionnel avec bien plus d'entrain que le reste de la population. Dans tout cela, ils sont comme une quintessence d'une forme exacerbée de « nipponisme ». Par conséquent, l'unique champion se doit d'être exemplaire sur le plan de l'attitude japonaise, qu'il soit lui-même Japonais ou pas. Passer outre l'entraînement pré-tournoi après s'être barré en Mongolie n'est pas quelque chose que peut faire un yokozuna, peut-on imaginer lire en filigrane.

Quoi qu'il en soit, la cérémonie achevée, la foule se disperse et les cordes sont enlevées. Je retourne à l'intérieur du Kokugikan pour tuer le temps en attendant des nouvelles de Miki, dont j'attends le coup de fil.

Jeudi, 24 février 2005
L'Eko-in



Juste dans le hall d'entrée du Kokugikan se trouve une vitrine remplie de trophées de sumo. Parmi ceux-ci, une bouteille de Coca-Cola chromée géante – le « trophée Coca-Cola », indique la plaque en dessous. Un autre trophée est un énorme cylindre de verre rempli de champignons séchés. La « Coupe Tchèque » est une chope en cristal géante, posée devant un poster vantant les mérites de la Pilsen Urquell.

Je suis en train de regarder les trophées quand j'entends quelqu'un m'appeler. Levant les yeux, j'aperçois un jeune gars bien coiffé, en costume gris et pantalons noirs. J'imagine, et je ne me trompe pas, qu'il s'agit de Miki.

Miki m'entraîne hors du hall d'entrée vers le bureau des relations publiques, l'endroit même où j'ai rencontré l'oyakata. Là, il fait faire par un photographe du Yomiuri les clichés nécessaires au badge de presse qu'il m'a promis pour le tournoi. De retour dans le bureau, j'aperçois tous les journalistes et photographes assemblés ici autour d'une table jonchée de « butin » de presse : articles, DVD, photos.

S'y trouve également une petite collection de poupées Barbie en costume de sumo : Barbie-gyoji, Barbie-Kesho-Mawashi. L'une a même la tête de Ken insidieusement transposée sur le corps rond et coloré d'un lutteur en mawashi. Miki me demande de l'attendre tandis qu'il tape des notes sur son ordinateur portable, qu'il a connecté à son cellulaire. Puis il m'emmène manger dans un restaurant tempura, où il commande des fruits de mer pilés sur du riz, que nous arrosons de bière.

Miki mange rapidement. Lorsque nous quittons le restaurant, il m'informe que je peux arriver au Kokugikan quand je le désire le jour suivant – premier jour du tournoi – et percevoir mon badge de presse, qui me permettra d'aller et venir à ma guise. Avant que nous ne nous quittions, je lui demande de m'indiquer le chemin du temple d'Eko-in, que je souhaite voir en raison de son rapport avec le sumo.

Eko-in, en fait, est ce qui a amené le sumo dans le quartier Ryogoku de ce qui allait devenir Tokyo. Construit au milieu du 18ème siècle pour inhumer et rendre hommage aux plus de cent mille victimes du gigantesque incendie qui avait détruit la ville environ un siècle plus tôt. Mais Eko-in n'avait pas accès aux même mannes financières dont disposaient la plupart des temples : les tombes qu'il renfermait étant anonymes, il ne pouvait recevoir les dons de familles de victimes enterrées là. Le temple trouva alors la solution pour asseoir sa viabilité financière en organisant deux fois par an des tournois de sumo, devant des milliers de spectateurs.

Le sumo pratiqué dans l'enceinte de temples n'était pas une nouveauté. Cela faisait bien longtemps que temples et sanctuaires gagnaient de l'argent en hébergeant le ramassis de samurai en rupture de ban et d'immigrants venus de la campagne, qui luttaient dans les combats primés qui allaient devenir le sumo moderne. Avant qu'Eko-in ne commence à tenir des combats en son sein, la plupart se déroulaient sur le sol du sanctuaire de Fukugawa Hachiman, en aval du fleuve Sumida. Mais une fois qu'ils furent transférés à l'Eko-in, celui-ci devint la destination majeure du sumo et Ryogoku son quartier général.



Au début du 20ème siècle, le sumo gagna un prestige tout neuf, surfant sur la vague de fierté nationale qui submergea le Japon après ses récentes victoires sur la Chine et la Russie et entraîna chez les Japonais un retour aux sources de leur culture, par volonté d'opposition envers la civilisation occidentale. Expression de la culture japonaise tout à fait singulière, le sumo fut élevé au rang de sport national, et le Kokugikan, construit près du temple, devint sa maison.

De nos jours, toutefois, la seule chose qui semble encore relier l'Eko-in à son passé de sumo est la pierre gravée de l'inscription

« Montagne de force », placée à l'entrée du temple, et érigée dans les années 30 pour commémorer un lutteur célèbre. Le temple lui-même se trouve au fond d'un axe routier chargé, derrière un building d'acier et de verre. Les vastes terrains du temple, qui lui permettaient d'abriter les énormes structures démontables dans lesquelles le sumo prenait place, ont désormais disparus. C'est aujourd'hui un quartier résidentiel encombré de petites villas. Mais son passé de cimetière rejaillit clairement des denses amas de tombes sur le côté.

Lundi, 7 mars 2005
Une matinée au Tournoi.



J'arrive à Ryogoku le dimanche, premier jour du tournoi, à dix heures du matin, environ deux heures après le début des premiers combats. Un lutteur sort du train en même temps que moi, sans doute arrivant pour combattre. En bas des quais, je vois Tatsuya passer les portiques. Il ne me reconnaît pas tout de suite, peut-être parce que je porte un costume-cravate et que j'ai laissé repousser barbe et moustache.

« *Tatsuya* », l'appelé-je. Il semble surpris de me voir. « *Comment ça s'est passé ?* ».
« *J'ai perdu* », me répond-il, l'air absent.

Je lui annonce que je passerai le revoir mardi, quand je reviendrai passer quelques nuits supplémentaires à la heya. Puis je quitte la gare et me dirige vers le bureau des relations publiques pour y récupérer mon badge de presse.

Dans la grande salle, les lutteurs de rang inférieur sont en train de combattre. Les combats se succèdent à un rythme soutenu, sans beaucoup de cérémonial. Quand j'entre dans la salle, le gyoji qui officie porte une veste bleue qui descend sur un pantalon bouffant.

Pendant ce temps, les noms des lutteurs sont annoncés par un yobidashi portant un kimono floqué de l'inscription « Natori » dans le dos. Je pense tout d'abord qu'il doit s'agir de son nom, mais comprends mon erreur quand il est remplacé par un autre portant « Ozeki sake » dans son dos. Je comprends alors que son kimono était une pub pour la compagnie alimentaire Natori.

Autour du dohyo se trouvent les juges, ou « shimpan », vêtus de kimonos noirs. Ils sont assis par terre au pied du dohyo sur les côtés nord, est et ouest, deux d'entre eux occupant le côté sud. Les shimpan sont tous d'anciens lutteurs ayant combattu dans des rangs très élevés.

C'est eux qui ont l'ultime pouvoir de décision concernant les vainqueurs de combats. Si un shimpan n'est pas d'accord avec la décision du gyoji, il peut convoquer une rapide réunion avec ses collègues sur le dohyo et, s'ils sont tous d'accord, inverser la décision du gyoji. Le shimpan en chef – assis au côté nord du dohyo – porte une oreillette qui le relie à un sixième juge qui officie en régie et a accès aux ralentis télévisés du match.

Les shimpan des côtés est et ouest du dohyo sont tous deux flanqués de deux lutteurs, qui sont les prochains combattants. Les lutteurs attendent du côté du dohyo correspondant à celui qu'ils occupent dans le banzuke.

Le lutteur suivant attend que le yobidashi chante son nom dans une complainte longue et haut perchée, tandis qu'il ouvre un éventail blanc. Le chant et sa musique me rappellent celle des vendeurs de yams qui officient à l'extérieur de Tokyo en hiver.

Après que le yobidashi a chanté leur nom (et désigné la direction), les lutteurs montent sur le dohyo. La place aux côté des shimpan est alors occupé par le lutteur suivant, qui émerge d'un corridor placé sous les tribunes (ce corridor s'appelle un 'hanamichi', ou 'chemin des fleurs'). C'est le même nom que l'allée qu'empruntent les acteurs de kabuki pour monter sur scène).

Ensuite, le gyoji désigne chaque côté du dohyo de son éventail tandis qu'il proclame une seconde fois les noms des lutteurs. Sa voix, théâtrale et forcée, est celle d'un acteur de No ou d'un prêtre shinto. Les lutteurs, dans l'intervalle, font quelques shiko dans leurs coins respectifs sur le côté sud du dohyo, face au hanamichi par lequel ils sont arrivés. Sur leurs cuisses pendent leurs sagari, les morceaux de corde rattachés à une ceinture qu'ils coincent en dessous de leur mawashi. Chaque lutteur a un sagari de couleur différente. Je ne suis pas très sûr de leur but ou de leur signification. L'un des ouvrages que j'ai lus les relie à la religion shinto; un autre qu'ils pendent au-dessus du pubis des lutteurs pour délimiter la partie du mawashi qui ne

peut être agrippée durant les combats.

Après l'appel des lutteurs par le gyoji, celui-ci met son éventail en parallèle avec le sol, le relève, puis se retire en arrière. C'est pour les lutteurs le signal d'entrée sur le dohyo, tandis que leurs noms sont annoncés une troisième et dernière fois à la sono. Le gyoji fait alors un signe de son éventail et les lutteurs s'accroupissent, posent leurs poings à terre, rejettent leur sagari au-dessus de leurs cuisses repliées, et se jettent l'un contre l'autre.

Le gyoji suit les lutteurs à travers le dohyo tandis qu'ils s'affrontent en fredonnant ce qui me semble être un « *teribu-teribu-teribu-ta* ». En fait, j'apprendrai qu'ils déclament « *nokotta, nokotta, nokotta* », ce qui signifie quelque chose comme « *Pas de décision* ».

Une fois un lutteur repoussé au-delà du cercle sacré ou projeté au sol, ou soulevé, le gyoji pointe son éventail vers le point cardinal du vainqueur. Puis les deux lutteurs se font face au centre du cercle et se saluent. Le perdant quitte le dohyo, tandis que le vainqueur s'accroupit devant le gyoji, qui proclame son nom.

Quand j'arrive, il n'y a encore qu'une poignée de spectateurs – pas mal d'entre eux étant des occidentaux – dans les boxes du rez-de-chaussée, les balcons étant quasi vides. Miki m'a dit la veille que certains fans de sumo achètent des tickets de balcon qui peuvent coûter au minimum 40 $, et regardent les combats d'en bas jusqu'à ce que les spectateurs qui ont payé jusqu'à 370$ pour leurs boxes n'arrivent. Les étrangers sont très réputés pour faire cela, m'a dit Miki; la plupart des Japonais se fichent des premiers combats et n'arrivent que vers 2h30 ou 3h, quand les plus hauts gradés se font face.

Je me suis moi-même assis dans un box pour regarder les premiers matches. Les premiers que j'ai pu voir étaient entre des jonidan, mais à mesure que la matinée s'avance, des lutteurs de mieux en mieux classés s'affrontent. Régulièrement, on change les gyoji et les yobidashi, leur rang s'élevant avec celui des lutteurs. Quelques combats auxquels j'assiste sont arbitrés par le gyoji de « ma » heya, et l'un des yobidashi que j'ai vu aider à la confection du dohyo annonce plusieurs combats à la suite.

Cela fait une heure que je regarde les combats quand Miki arrive. Il m'emmène dans l'un des vestiaires du côté Ouest. C'est une pièce allongée avec un étroit corridor courant entre des tatami, où des dizaines de lutteurs sont à divers stades de déshabillage. Kazuya, qui a dû combattre quelques instants avant que je n'arrive, est sur le point de partir. Je lui demande comment s'est passé son combat.

« *J'ai gagné* », me dit-il, avec une joie très palpable dans le ton de sa voix.

Mercredi, 09 mars 2005
Les combats des sekitori



Après notre départ des vestiaires des lutteurs, Miki m'emmène à la salle de presse, dont les murs sont teintés de jaune. Dans des temps plus reculés, avant que la cigarette ne fut bannie de l'enceinte du Kokugikan, il n'y avait sans doute que les fumeurs les plus invétérés pour oser y pénétrer. Des traces noirâtres garnissent la surface jaunie des murs, et l'endroit exhale une odeur d'huile rancie, comme si trente années de plats chinois étaient palpables dans l'atmosphère.

Les chroniqueurs sportifs des grands quotidiens de tout le Japon, ont un bureau dans la pièce, divisée en boxes. Le Yomiuri semble avoir un box pour lui tout seul. Mais à plusieurs heures du début des combats les plus importants, la pièce est quasiment vide.

Je pose ma veste et mon sac dans le box du Yomiuri, puis retourne dans la grande salle pour regarder d'autres combats. Je m'installe dans le coin réservé à l'année par le journal. Je remarque Haruki, le yobidashi, assis au milieu d'un attroupement d'autres jeunes yobidashi à l'entrée du hanamichi. A une heure de l'après midi, commençant à avoir faim, je retourne à la salle de presse récupère mon ordinateur portable pour pouvoir vérifier mes e-mails dans le McDonald de l'autre côté de la rue, qui est pourvu d'accès Internet sans fil.



J'avale un cheeseburger et passe quelques minutes à répondre à mes e-mails, puis retourne au tournoi. A mon retour, un peu avant deux heures, l'atmosphère est totalement différente. On a plus l'impression d'être dans un enclos de spectateurs pintés à l'alcool de prune que dans un stade de fans de sport. Environ deux tiers des boxes sont désormais occupés par des spectateurs, assis sur leurs coussins en train de boire de la bière et de manger des friandises sur des plateaux de plastique. Beaucoup ont des sacs de papier remplis de gnôle, de bouffe et de souvenirs en vente dans la « maison de thé » près de l'entrée.

Ces « maisons de thé » sont un vestige des temps où le sumo se pratiquait en extérieur, quand des établissements indépendants poussaient en dehors des structures temporaires construites sur le sol des temples. Aujourd'hui, elles vendent à manger et à boire, mais c'est également l'endroit où l'écrasante majorité de fans viennent réserver leurs tickets. Selon une estimation, jusqu'à 90% des ventes de tickets sont faites dans ces stands, qui ont subi des critiques pour ne vendre qu'à des mécènes choisis et évincer les vrais fans. Les techniques de la NSK pour répartir les tickets à vendre aux « maisons de thé » ont conduit à l'un des plus grands scandales du sumo, dans les années 50, lorsqu'il fut révélé que la femme et la fille du président de la NSK possédaient deux des plus grands établissements. Au plus fort du scandale, le président, Dewanoumi, fit une tentative de suicide rituel, avant d'être finalement remplacé.

Quand des fans viennent assister à un tournoi, ils s'enregistrent avec la « maison de thé » à laquelle ils ont acheté leurs billets, et un réceptionniste travaillant pour l'établissement se charge de les conduire jusqu'à leurs places. Je vois maintenant ces gars conduire leurs clients à travers le chaos grandissant de la grande salle alors que je retourne à la salle de presse pour y reposer mes affaires.

La salle est maintenant remplie de journalistes en train de regarder les combats de sumo à la télévision. Je retourne au box de presse, jusqu'à ce que les invités officiels du journal n'arrivent et que le réceptionniste ne m'invite à partir. Je descends alors d'un rang jusqu'aux sièges de presse posés derrière un long bureau ancré au sol.

A ce moment, les combats des juryo viennent de débuter. Ceux-ci portent des mawashi de soie colorés, alors que les lutteurs que j'ai vus combattre avant de manger portaient les mêmes étoffes de toile rugueuse et grise dont ils se servent à l'entraînement dans leurs heya. Leurs sagari sont aussi durs et rigides, au contraire des

sagari de débutants souples et bon marché. (j'ai lu que les sagari des lutteurs de haut rang sont durcis à l'amidon, bien que Hiroki m'affirmera plus tard qu'en fait ils sont bouillis dans une solution d'algues). Les juryo ont également un chignon plus travaillé : leurs cheveux se déploient pour dans une forme qui rappelle celle de la feuille de ginko, qui donne son nom au style de coiffure, 'oicho'.

Les combats de juryo sont aussi plus intéressants et palpitants. Les lutteurs de la matinée semblaient ne faire que s'envoyer valdinguer de chaque côté du dohyo, poussant et tirant l'adversaire jusqu'à ce que l'un tombe ou sorte des limites. Ces gars-là bougent vite et violemment, leurs bras s'agitant furieusement autour du corps de leur adversaire à la recherche de la meilleure prise possible. Même les yobidashi sont meilleurs, leur voix étant plus forte. Et les gyoji portent de vrais kimonos – pas des pantalons bouffant – et ont des décorations métalliques serties sur leurs éventails.

Les combats de juryo déchaînent également bien plus d'enthousiasme que les combats des lutteurs de rang inférieur. Le seul lutteur encouragé par son nom durant la matinée a été un jeune géant blanc nommé Baruto, dont j'apprendrai plus tard qu'il est Estonien. Mais beaucoup des juryo qui montent sur le dohyo entendent leur nom crié par la foule.

Toutefois, je ne crois pas qu'aucun des juryo ne soit encouragé aussi bruyamment que le Sekitori quand il fait son entrée sur le dohyo. Je le vois descendre le hanamichi et s'asseoir en face de moi, et suis alors impatient de le voir combattre.

« *Ishide* », peut on entendre de toute l'assistance quand son tour arrive de monter sur le dohyo. « *Allez Ishide!* ».

Tout comme le reste des juryo que j'ai vu depuis mon retour dans l'arène, son temps de préparation pour le combat est infiniment plus long. Au contraire des rangs inférieurs, qui ne font que quelques shiko à la va-vite dans le coin du dohyo avant de se faire face et de se charger, ces gars prennent leur temps.

Je regarde le Sekitori entrer sur le cercle sacré, et prendre une louche d'eau dans la bouche, qu'il recrache dans un crachoir dont je réalise seulement maintenant qu'il est construit et inséré sur le côté du dohyo. Il prend une poignée de sel d'un seau posé dans le coin qu'il répand à ses pieds pendant qu'il se dirige vers le centre du dohyo, puis fait face à son adversaire.

Mais le combat n'est pas encore pour tout de suite.



Au lieu de ça, ils retournent chacun dans leur coin pour répandre encore du sel, puis refaire des shiko pour la foule.

« *Ishide* », crie quelqu'un derrière moi.

Ils reviennent au centre du cercle, mais encore une fois se contentent de se jeter un regard, les yeux dans les yeux, avant de revenir dans leur coin, où ils s'essuient et replongent leur main dans le seau de sel. L'adversaire du Sekitori prend une grosse poignée de sel et la lance de façon arrogante sur le dohyo. La foule rugit.

Le Sekitori prend une plus petite poignée de sel, qu'il lance tranquillement, puis la piétine gentiment du pied. Nouveaux rugissements. La personnalité du Sekitori, je commence à le comprendre, est à l'inverse de ce qu'il montre au sein de la heya. Sur le dohyo c'est un homme humble et mesuré.

« *Allez Ishide* », crie-t-on encore à côté de moi.



Retour au centre du dohyo. Les lutteurs se jettent un regard sombre. Et cette fois-ci ils s'immobilisent. Quand le gyoji fait signe de son éventail, ils posent leurs poings à terre et se jettent

l’un contre l’autre.

En quelques secondes, le Sekitori enroule ses bras autour de la taille de son adversaire. Quelques secondes plus tard, il le précipite hors du dohyo, sous des vivats plus forts que ce que j’ai pu entendre de toute la matinée.

Je me surprends moi-même à crier des encouragements.

Dimanche, 13 mars 2005
Additif sur le Sekitori
J'ai été heureux d'assister à la victoire du Sekitori. Ayant vécu sous le même toit pendant presque deux semaines, je me sens presque redevable envers lui, en dépit des mauvais traitements qu'il inflige aux autres lutteurs de la heya. Mais j'ai été également assez surpris du soutien populaire dont il bénéficie de la part des autres fans. Pourquoi a-t-il reçu tant d'encouragements ?

J'ai reçu une réponse sous la forme d'un e-mail d'un fan britannique qui me dit s'entraîner au sein de la même heya amateur du nord-est de Tokyo qui a vu le Sekitori faire ses débuts dans le sumo. La plupart des lutteurs sont originaires de milieux ruraux, à l'écart des grandes villes de l'île principale du Japon ou sur ses côtes nord ou sud. Mais le Sekitori est de la préfecture de Saitama, qui referme pour l'essentiel des cités-dortoirs pour les citadins travaillant à Tokyo.

« *En gros, c'est le régional de l'étape pour les fans* », m'écrit cet Anglais.

David Shapiro, le commentateur de sumo américain, m'a également appris que le Sekitori est en train d'effectuer un come-back. Je savais que le Sekitori effectuait son deuxième tournoi en tant que juryo, mais j'ignorais qu'il avait déjà atteint ce rang – avant d'en être déchu. Shapiro me dit que le Sekitori souffre de diabète, et qu'il a perdu son rang en raison d'une condition physique affaiblie par cette maladie.

Mais, ayant recouvré une meilleure santé, le Sekitori est désormais sur une pente ascendante. « *C'est un gars en or, très prometteur et avec un grand sens moral dans son métier* », me dit Shapiro.

Le Sekitori a en fait abandonné son précédent shikona et pris l'actuel, Ishide, dans un souci de se démarquer de sa période de maladie et de défaites. Quelques personnes m'affirment même que s'il
poursuit son ascension – ce qui pourrait bien lui arriver si ses performances sont suffisantes sur ce tournoi – il se pourrait bien qu'il change à nouveau son nom.

« *Un nom comme* 'Ishide' *est banal à mourir* » m'a expliqué Miki pendant le repas que j'ai pris avec lui la veille du tournoi. « *c'est comme s'appeler* 'Miki' ».

En fait, le Sekitori aura finalement combattu suffisamment au cours du tournoi pour atteindre le rang de maegashira – gagnant neuf de ses quinze combats – mais il combat toujours au tournoi d'Osaka sous le nom d'Ishide.

Mardi, 15 Mars 2005
Une après-midi au Tournoi
Quelques combats après la victoire du Sekitori en ce premier jour du Tournoi de Janvier, les affrontements de juryo s'achèvent. Je peux constater sur mon programme imprimé comme sur les panneaux lumineux suspendus en haut des côtés est et ouest de la salle, que les lutteurs les plus haut gradés, les makuuchi, sont sur le point de combattre. Selon le programme, la cérémonie d'entrée sur le dohyo, au cours de laquelle ils doivent être présentés dans leur ensemble, doit bientôt commencer.

Mais au lieu de cela, un message est diffusé sur les haut-parleurs que je n'arrive pas à bien saisir, et l'hymne japonais lui succède. Tout le monde se lève, et j'en fais donc de même. Se lever pour l'hymne national au cours d'un événement sportif est quelque chose de somme toute banal, mais je remarque alors que tout le monde a les yeux levés vers l'avant de la salle. Levant moi-même les yeux, m'attendant à découvrir le drapeau japonais.

Au lieu de ça, c'est l'Empereur et l'Impératrice du Japon que je vois, assis au balcon au-dessus de l'entrée nord, en train de répondre élégamment à la foule. Le grisonnant couple impérial sourit et salue, comme deux gentils aïeuls, tandis que l'hymne se poursuit, et je me trouve particulièrement touché par cette vision. Je n'ai encore jamais vu de roi ou de reine en vrai, sans parler d'un empereur ou d'une impératrice.

L'hymne finie, le couple se rassied et le tournoi suit son cours, avec une file de quelques vingt lutteurs faisant leur apparition sur la hanamichi côté ouest. Ils montent sur le dohyo, se plaçant tout autour du cercle à mesure que leurs noms sont égrenés. Personne ne reçoit autant d'applaudissements que Takamisakari, le grand et assez fin lutteur qui est la star de pubs pour un porridge de riz parfumé au thé, et est réputé pour ses attitudes très mécaniques et expressives d'avant combat, qui lui ont valu le surnom du « Robot ».

Puis les lutteurs entrent sur le dohyo et effectuent une série de shiko à l'unisson, puis reforment un cercle autour du dohyo, face au public, à mesure que leurs noms sont appelés. Une fois l'opération achevée, ils se retournent, frappent dans leurs mains, lèvent un bras, soulèvent leurs kesho mawashi, semblables à des tabliers, en un geste semblant un peu obscène, comme s'ils soulevaient leur jupe. Puis ils lèvent leurs deux bras vers le ciel et quittent le dohyo (je ne suis pas sûr de la signification exacte de toute cette gestuelle : comme beaucoup de choses que j'observe dans le sumo, chaque essayiste a sa propre interprétation).

C'est ensuite au tour les lutteurs de l'est d'arriver par leur hanamichi sur le dohyo. Parmi ceux-ci, celui qui remporte les faveurs du public est Kaio, l'ozeki dont beaucoup espèrent qu'il va rejoindre le Mongol Asashoryu au rang de Yokozuna, ou Grand Champion.



Tout comme leurs homologues de l'ouest, les lutteurs de l'est ont dans leurs rangs quelques Blancs. Je peux reconnaître le Bulgare Kotooshu à son kesho mawashi, qui porte le mot « Bulgarie » dans le logo japonais de la marque de yaourts qui porte ce nom.

Les kesho mawashi sont en fait une survivance du sumo de l'ère Edo. Quand les guerres entre factions rivales de propriétaires terriens prirent fin à cette période, quelques-uns uns poursuivirent le combat dans le sport en se faisant les mécènes de sumotori et en les envoyant affronter les lutteurs de leurs adversaires. A cette époque, les kesho mawashi que les sumotori arboraient portaient les blasons de leurs mécènes samurai.

De nos jours, toutefois, les lutteurs reçoivent leurs kesho mawashi, dont la fabrication coûte plusieurs milliers de dollars, de firmes sponsors ou de « groupes de soutien » composés de fans. Le kesho mawashi du Sekitori, par exemple, est orné d'un aigle, dont les lutteurs à la heya m'ont dit qu'il est le symbole de son groupe de soutien basé à Saitama. Le kesho mawashi de Takamisakari, lui, porte le logo de la Nagatanien, pour lesquels il tourne des publicités pour le porridge au riz. Et la société des yaourts Bulgarie sponsorise apparemment Kotooshu.

Après le départ du deuxième groupe de lutteurs, Asashoryu fait son entrée, accompagné de deux lutteurs assistants, dont l'un est porteur d'un katana, et d'un gyoji dont l'éventail porte un pompon. Le yokozuna

porte aussi un kesho mawashi, mais le motif en est occulté par les éclairs de papier qui pendent de dessous la large corde nouée autour de sa taille. Il effectue ses shiko pour le public, pratiquement au ralenti, avant de quitter le dohyo.



Puis c'est au tour d'une brève cérémonie de remise des prix au profit des lutteurs ayant remporté un tournoi ou toute autre distinction durant les compétitions de l'an passé. Asashoryu se représente sur le dohyo dans un simple mawashi de soie, et se voit remettre un trophée gigantesque par un vieil homme en costume de ville, visiblement soulagé de transmettre le lourd fardeau. Puis les portraits géants de Kaio et Asashoryu – peints en l'honneur de leurs victoires – que j'ai vu la veille à l'extérieur du Kokugikan sont dévoilés. Ils ont été suspendus bien au-dessus des tribunes à la suite des portraits des lutteurs vainqueurs des précédentes années.

Après quelques autres remises de prix, les makuuchi entament leurs combats. Ils arrivent par la même hanamichi que les lutteurs de rang inférieur, mais sont précédés de jeunes assistants qui placent des coussins de soie à leur attention. Ceux qui remportent leur combat restent sur place après le départ de leur adversaire et se voient offrir de fines enveloppes d'argent que le gyoji leur tend à l'aide de son éventail.

Avant certains matches, quelques jeunes yobidashi en vestes jaunes font le tour du dohyo, porteurs de bannières publicitaires. Les sociétés mécènes offrent une prime supplémentaire au vainqueur du combat, une somme d'environ 500 $ pour chaque bannière. Les lutteurs reçoivent également cet argent sur l'éventail du gyoji ; plus il y a de bannières avant un match, plus il y aura d'enveloppes sur l'éventail à la fin du combat.

A l'instar des publicités sur les chaînes d'informations aux États-Unis, la plupart des bannières concernent des médicaments, des produits de régime ou des hôpitaux. Et un regard circulaire dans la salle me montre que la démographie du sumo est similaire à celle des publics de chaînes d'informations américaines : les vieux sont largement plus nombreux que les jeunes, bien que les spectateurs apparemment d'origine étrangère, qui sont nombreux, sont plutôt jeunes.

Avant le combat de Takamisakari contre Roho, le grand Russe au visage de tueur grêlé par la petite vérole, neuf yobidashi font, le tour du dohyo, portant tous une bannière à l'honneur de la Nagatanien. C'est le plus grand nombre de bannières jusque là apparu sur le dohyo, et la foule gronde son enthousiasme durant le tour des yobidashi, tandis qu'un annonceur vante les mérites de la compagnie de porridge.

Lorsque Takamisakari apparaît sur la hanamichi, le public l'applaudit fortement et crie son nom. Il sourit alors humblement et s'assied sur le coussin que son assistant lui a placé en attendant que le combat précédent ne s'achève.

C'est maintenant à son tour de combattre, et il monte sur le dohyo tandis que les porteurs de bannières s'en vont. D'abord, il prend une attitude tranquille, sautillant gentiment dans son coin pour s'échauffer et balançant un peu de sel. Il retourne au centre du cercle pour faire face à Roho pour la première fois, puis retourne dans son coin et se met alors en action.
Tout d'abord, il balance ses énormes bras, expirant avec tant de violence que je peux entendre l'air quitter ses poumons. La foule est en délire, et il lui en donne encore : il se donne des baffes à lui-même comme un malade, frappe sa poitrine de ses poings, et effectue les shiko robotisés qui sont devenus sa marque de fabrique. Lorsque enfin il balance une énorme poignée de sel sur le centre du cercle sacré, la foule explose.

Je me prends moi-même au jeu. C'est sans conteste la préparation d'avant match la plus passionnante que j'ai vu de toute la journée. Avant, quand je ne connaissais encore le sumo que par l'entremise de la télévision, je trouvais ces gestuelles d'un ennui mortel et je délaissais en général les retransmissions en direct au profit des résumés proposés à la fin, qui ne passaient que les combats eux-mêmes.

Mais ici, au tournoi, c'est quelque chose de fondamentalement différent. Toutes ces choses prises en même temps – les lutteurs qui tentent de s'hypnotiser mutuellement, les cris de la foule, le sel volant dans les airs

sous les sunlights – donnent un ensemble absolument exaltant. Il en est de même au base-ball : à la télévision, c'est insupportablement ennuyeux, au stade, toutefois, la tension que l'on y ressent rend les matches passionnants.

En fait, avec le temps, ces préparations d'avant match ont été progressivement abrégées pour des soucis d'audience. Jusqu'au début du siècle, elles pouvaient s'éterniser au bon vouloir des lutteurs. Quand les combats commencèrent à être retransmis à la radio, les gestuelles furent limitées à dix minutes. Aujourd'hui, avec des horaires de retransmissions télévisées à respecter, les lutteurs n'ont que quatre minutes pour s'étirer et lancer le sel (plus de 50 kilos chaque jour).

Dans la plupart des cas toutefois, quatre minutes sont toujours plusieurs centaines de fois le temps de combat effectif des lutteurs dans bien des cas. Le combat de Takamisakari face à Roho, d'environ une minute, est une éternité au regard de bien d'autres combats qui ne durent que quelques secondes. Les deux lutteurs se choquent au centre du cercle, attrapent le mawashi de l'autre et se poussent, millimètre par millimètre, jusqu'à ce que Roho ne tire Takamisakari vers l'avant et ne le sorte du dohyo par une prise acrobatique. Takamisakari quitte l'enceinte l'air vraiment contrarié ; en fait, il soupire bruyamment, ce que les lutteurs ne font en général pas. Roho, pendant ce temps, rentre chez lui avec l'argent que le sponsor de Takamisakari avait misé sur ce dernier.

Quelques combats plus tard, quand vient le tour de Kaio de combattre, encore plus de porteurs de bannières arpentent le dohyo : 10 cette fois-ci. L'adversaire de Kaio, Iwakiyama, a une mâchoire et un front proéminents qui le font ressembler à Jay Leno (ndt : animateur de talkshow célèbre aux États-Unis), sauf que son visage paraît aplati de s'être enfoncé trop souvent dans les têtes de ses adversaires. Au début du combat, les chances paraissent équilibrées, mais lorsque son adversaire perd pied au bord du dohyo, Kaio le repousse avec aisance. Iwakiyama s'écrase quasiment du dohyo surélevé.

Les encouragements atteignent un nouveau sommet. Voir Kaio s'avancer vers une possible promotion au grade de yokozuna est sans conteste ce que les fans sont venus voir. Le combat suivant, qui est aussi le dernier, et qui voit Asashoryu se défaire de son compatriote Mongol Hakuho, en paraît presque anecdotique.